



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

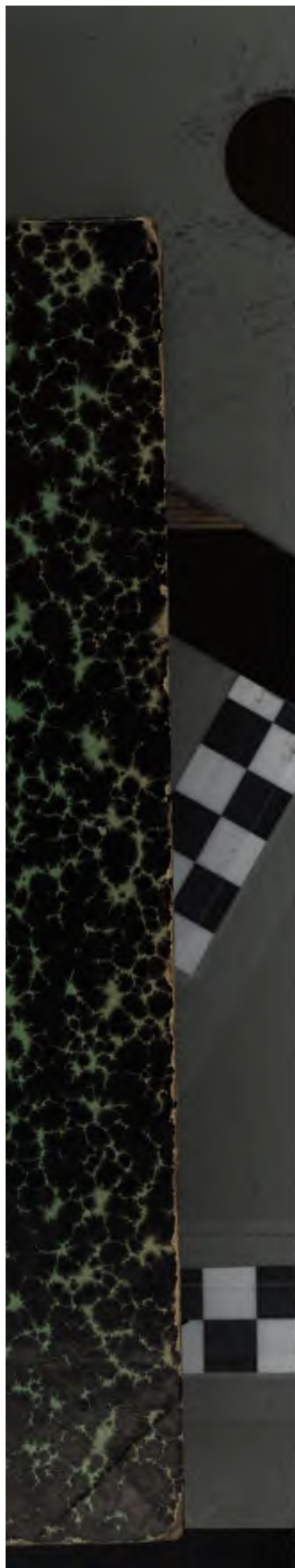
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

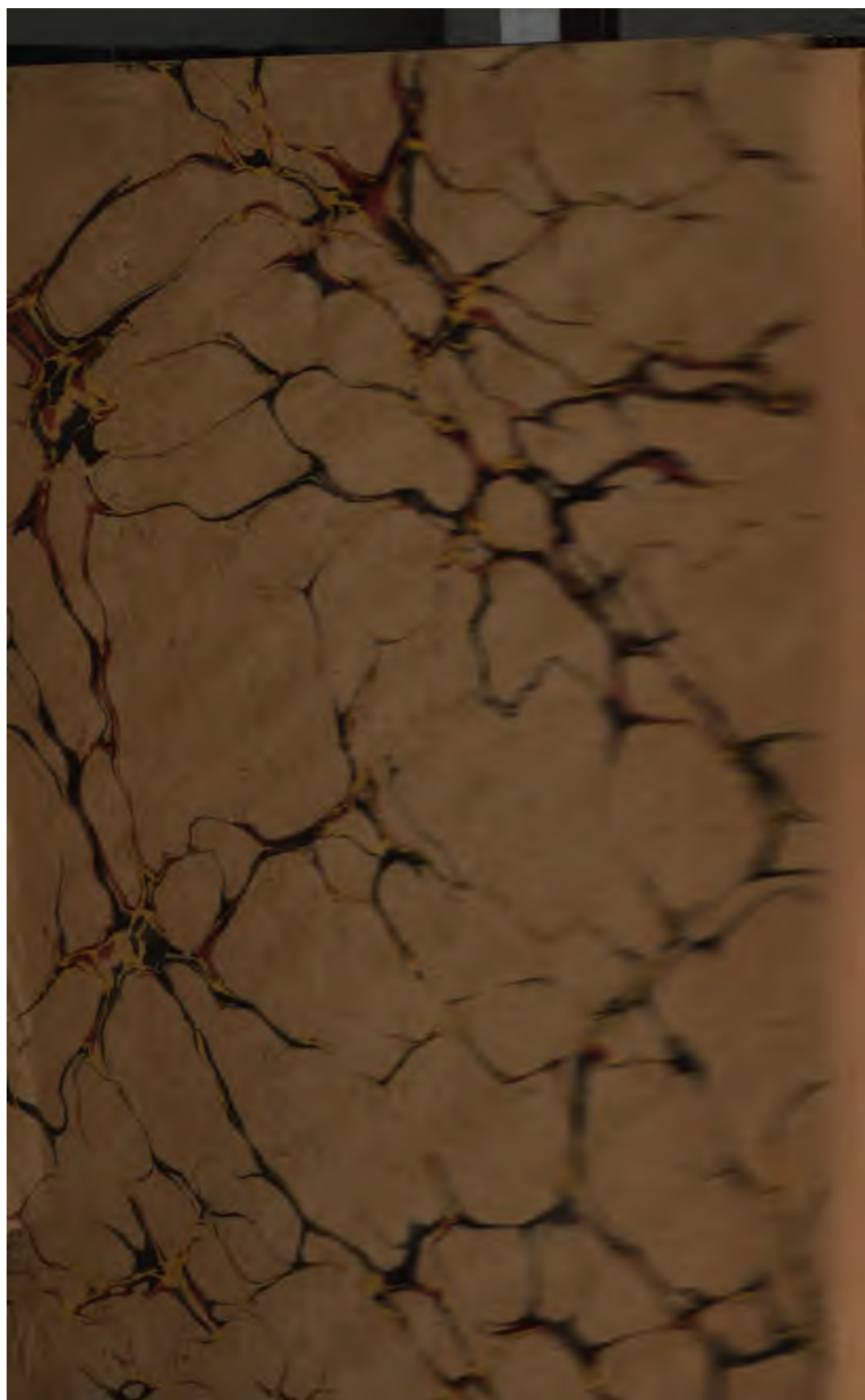
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

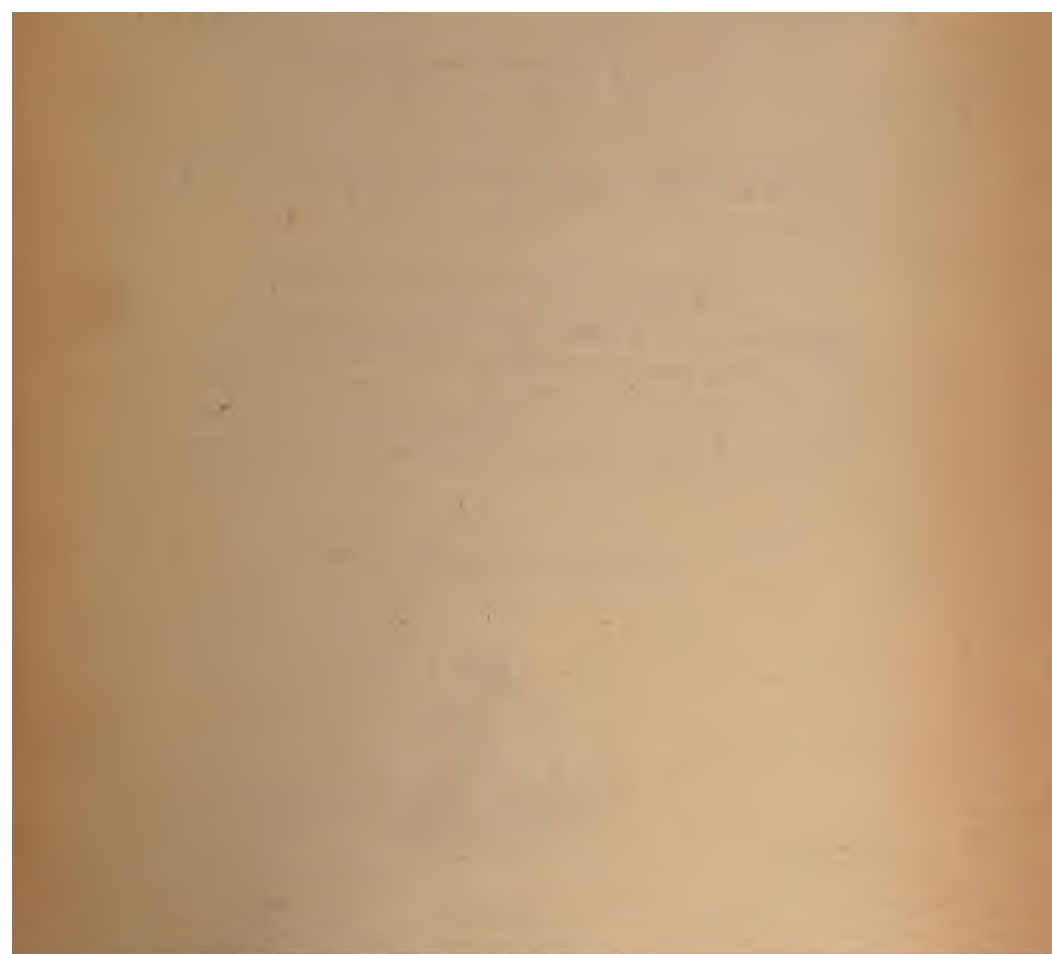












BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

CENT VINGT ET UNIÈME FASCICULE

LE LIVRE DE L'ASCENSION DE L'ESPRIT SUR LA FORME DU CIEL ET DE LA TERRE.
— COURS D'ASTRONOMIE, — RÉDIGÉ EN 1279, PAR GRÉGOIRE ABOULFARAG, DIT
BAR HEBRÆUS, PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, D'APRÈS LES MANUSCRITS
DE PARIS, D'OXFORD ET DE CAMBRIDGE, PAR F. NAU, DOCTEUR ÈS SCIENCES
MATHÉMATIQUES, LICENCIÉ ÈS SCIENCES PHYSIQUES, DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES
HAUTES ÉTUDES.

Première partie : TEXTE SYRIAQUE



PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

RUE DE RICHELIEU, 67, AU PREMIER

1899

TOUS DROITS RÉSERVÉS

169063

169063 169063

LE
LIVRE DE L'ASCENSION DE L'ESPRIT
SUR
LA FORME DU CIEL ET DE LA TERRE

LE
LIVRE DE L'ASCENSION DE L'ESPRIT
SUR
LA FORME DU CIEL ET DE LA TERRE
COURS D'ASTRONOMIE

RÉDIGÉ EN 1279

Par GRÉGOIRE ABOULFARAG, DIT BAR HEBRÆUS

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'APRÈS LES MANUSCRITS DE PARIS, D'OXFORD ET DE CAMBRIDGE

PAR F. NAU

DOCTEUR ÈS SCIENCES MATHÉMATIQUES, LICENCIÉ ÈS SCIENCES PHYSIQUES
DIPLOMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

PREMIÈRE PARTIE

TEXTE SYRIAQUE



PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

RUE DE RICHELIEU, 67, AU PREMIER

1899

TOUS DROITS RÉSERVÉS

K

A MES MAITRES

Monsieur CARRIÈRE,

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

Monseigneur GRAFFIN,

PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Hommage respectueux

Sur l'avis de M. Auguste CARRIÈRE, directeur d'études des langues sémitiques, et de MM. J. OPPERT et Hartwig DERENBOURG, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. F. NAU le titre d'*Élève diplômé de la section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes études*.

Paris, le 26 mai 1895.

Le Directeur de la Conférence,

Signé : A. CARRIÈRE.

Le Président de la Section,

G. MONOD.

Les Commissaires responsables,

Signé : J. OPPERT,

H. DERENBOURG.

La traduction française du cours d'astronomie de Bar-Hebreus sera précédée d'une introduction qui donnera sur cet ouvrage les renseignements nécessaires.

Nous nous bornons aujourd'hui à caractériser rapidement les manuscrits qui ont servi de base à notre édition. Le lecteur en trouvera une description complète en tête de la traduction.

Le premier (A) est le manuscrit de Paris : *syriaque* 244 (1), d'écriture jacobite, non daté, mais remontant au moins au quatorzième siècle. En effet, une note nous apprend qu'il fut l'objet d'une vente en l'an 1796 des Grecs (1485), et dans une autre note, écrite avant celle-ci, car elle la partage en deux parties, un certain moine Daniel nous raconte les souffrances qu'il endura l'an 1693 des Grecs (1382). La pagination de A est reproduite dans notre texte imprimé.

Les mots peu lisibles ou illisibles du ms. A sont restitués à l'aide du ms. de Paris (B), : *syriaque* 329, copie moderne du même ouvrage faite en 1883 par l'archidiaacre Abdul Aziz, sur un ms. de Mossoul. Cette copie en caractères jacobites, est très bien écrite; elle présente quelques lacunes assez longues qui ne sont pas dues au hasard, mais tiennent au manuscrit de Mossoul, car le scribe laisse en blanc la place qui leur correspond. Cette remarque nous permettra de déterminer la provenance du quatrième manuscrit.

(1) M^r Graffin m'en remit une copie en 1890, je le collationnai les années suivantes et l'eus sous les yeux durant toute l'impression.

De plus MM. les bibliothécaires de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford ont bien voulu nous faciliter la collation du manuscrit *Hunt. dæl.* Ce manuscrit (C) d'une assez mauvaise écriture jacobite, renferme des fautes dont un certain nombre ont été l'objet d'une correction ultérieure. M. Payne Smith, dans son *Thesaurus syriacus*, y fait de nombreux renvois, ce qui nous a décidé à en indiquer les folios par les notes C₁, C₂, etc.

Enfin nous avons pu voir à Cambridge un quatrième manuscrit (D) du même ouvrage. Ce ms., non catalogué et sans indication d'origine, est d'une assez mauvaise écriture nestorienne moderne. Nous avons constaté qu'il offre les mêmes lacunes que B, ce qui établit leur communauté d'origine et nous a dispensé de le collationner entièrement.

Les caractères jacobites employés pour l'impression sont ceux que M^{er} Graffin a fait graver pour sa *Patrologie syriaque*. Ils conviennent bien à l'auteur, à son époque, et aux mss. employés. On a dû seulement, faute de points diacritiques, employer les voyelles *ʿ* et *ʔ* pour distinguer le participe et les pronoms. Les autres voyelles imprimées existent déjà dans les manuscrits.

F. NAU.

2020

213	فہ زحیہ. مہلہ زہسہ زہ مہسہ زہلہ
214	فہ سہسہ. مہلہ زہسہ زہسہ زہسہ زہسہ
215	فہ عہسہ. مہلہ زہسہ زہسہ زہسہ زہسہ
217	فہ مہلہ زہلہ

مفلاہ عہسہ

مہلہ مہسہ زہسہ زہسہ زہسہ زہسہ

219	فہ مہسہ. مہلہ زہسہ زہسہ زہسہ
222	فہ زہسہ. مہلہ زہسہ زہسہ زہسہ
223	فہ زہسہ. مہلہ زہسہ زہسہ زہسہ
224	فہ زہسہ. مہلہ زہسہ زہسہ زہسہ
226	فہ مہسہ. مہلہ زہسہ زہسہ زہسہ
227	فہ عہسہ. مہلہ زہسہ زہسہ زہسہ
229	فہ عہسہ. مہلہ زہسہ زہسہ زہسہ
230	فہ عہسہ. مہلہ زہسہ زہسہ زہسہ

TABIE DES NOMS PROPRES ET DES MOTS TECHNIQUES	233
TABIE DES MATIÈRES	239

- 172 فہ عصحا. مہل مہزا مہحہزا.
175 فہ احسہا. مہل مہزا ہہسہزا مہحہزا.

مغلانہ نہحہزا
مہل عہحہ ہلہا.

- 177 فہ مہمہا. مہل ہلہا مہمہا ہلہا فہلہا.
180 فہ ہزہا. مہل احسہا عہسہا ہہہزا ہزہا.
182 فہ احسہا. مہل ہہہزا ہزہا.

مغلانہ سہسہا
مہل مہسہا ہزہا.

- 184 فہ مہمہا. مہل عہا.
186 فہ ہزہا. مہل مہسہا.
188 فہ احسہا. مہل عہقہا.
189 فہ نہحہزا. مہل ہتہا.
191 فہ سہسہا. مہل عہتا.
194 فہ عہسہا. مہل سہہزا.
198 فہ عصحا. مہل مہاحسہا ہزہا.

مغلانہ عہسہا
مہل مہسہا ہتہا مہ ہزہا.

- 201 فہ مہمہا. مہل مہسہا ہزہا.
204 فہ ہزہا. مہل ہتہا مہ مہہزا ہزہا.
فہ احسہا. مہل ہتہا مہ مہہزا.
209 ہزہا.

- فَهْ لَازِمًا. مَدْلُكْ عَقْدًا بِرَقَسْ لَازِمًا. بِحَرْجِ
 149 هَهْ زَهْلًا بِعَمَمًا.
 فَهْ لَاحِظًا. مَدْلُكْ بِمُتَكَبَّرْ بِمُتَكَبَّرْ أَيْ بِحَرْجِ
 151 مَعْ عَمَمًا. بِزَحْلًا حَكِيمًا فَلَمَّ بِ
 فَهْ زَحْلًا. مَدْلُكْ بِمُتَكَبَّرْ بِعَمَمًا أَيْ
 153 بِعَمَمًا. بِزَحْلًا حَكِيمًا عَدَا فَلَمَّ بِ
 فَهْ سَمْعًا. مَدْلُكْ بِمُتَكَبَّرْ بِعَمَمًا أَيْ بِسَمْعِ
 مَعْ عَمَمًا. بِزَحْلًا حَكِيمًا حَرْجِ مَعْ زَحْلًا
 155 مَعْ فَلَمَّ بِ
 فَهْ عَمَمًا. مَدْلُكْ بِمُتَكَبَّرْ بِعَمَمًا أَيْ بِزَحْلًا
 161 مَعْ بِسَمْعِ فَلَمَّ بِ

مَعْلَانِ لَاحِظًا

- مَدْلُكْ أَلْبَعْدَ زَاكٍ مَدْلُكْ بِحَسَبِ حَرْجِ
 163 فَهْمًا مَبْحُورًا. مَدْلُكْ بِسَا هَقْدًا بِمَعْنَى كَلَمٍ . .
 فَهْ لَازِمًا. مَدْلُكْ أَلْبَعْدَ زَاكٍ هَهْ زَهْلًا
 164 بِعَمَمًا.
 فَهْ لَاحِظًا. مَدْلُكْ أَلْبَعْدَ زَاكٍ أَلْبَعْدَ زَاكٍ
 166 بِزَحْلًا.
 فَهْ زَحْلًا. مَدْلُكْ مَدْلُكْ أَلْبَعْدَ زَاكٍ
 169 حَمِيمًا مَعْ فَلَمَّ
 فَهْ سَمْعًا. مَدْلُكْ أَلْبَعْدَ زَاكٍ حَقًّا أَلْبَعْدَ
 170 أَلْبَعْدَ زَاكٍ هَهْ زَهْلًا بِعَمَمًا
 فَهْ عَمَمًا. مَدْلُكْ أَلْبَعْدَ زَاكٍ مَدْلُكْ هَهْمًا
 171 أَلْبَعْدَ

- 52 فہم الحکام. مذہب رقیب و محب
53 فہم و حکیم. مذہب عقل و تکلیف و محب

مفلاہ علماء
مذہب فلا و مقدد

- 58 فہم مہم. مذہب فلا و مہم
59 فہم لا. مذہب فلا و مقدد حکم
فہم الحکام. مذہب محب و مقدد فلا
62 و مقدد لا حکم
63 فہم و حکیم. مذہب فلا و مقدد اسلام
فہم مقدد. مذہب محب و مقدد فلا
66 و مقدد اسلام
فہم علماء. مذہب مقدد و تکلیف و مقدد
69 مقدد فلا
فہم حکیم. مذہب مقدد و مقدد فلا
71 مقدد فلا

مفلاہ حکیم
مذہب عقل و مقدد حکیم و مقدد
حکیم و مقدد فلا

- 73 فہم مہم. مذہب مقدد
فہم لا. مذہب مہم و مقدد فلا
75 و مقدد فلا
فہم الحکام. مذہب مقدد و مقدد فلا
77 مقدد فلا

فہ عسکرا. مہل عسکرا؛ دافت ہوا؛

37 مہل سرے

38 فہ؛ امسرا. مہل فہف عسکرا؛ عسکرا ہوا؛

مغلانہ؛ عسکرا

مہل اہفتہ؛؛ عسکرا. مہل عسکرا

عسکرا ہوا

40 فہم مہمرا. مہل مہم مہمرا

فہ؛ امسرا. مہل امسرا عسکرا؛ عسکرا

41 مہل مہمرا

42 فہ؛ امسرا. مہل رقت مہمرا؛ عسکرا .

فہ؛ عسکرا. مہل عسکرا؛ عسکرا؛ عسکرا

44 عسکرا

فہ؛ عسکرا. مہل عسکرا؛ عسکرا؛ عسکرا

46 مہل

فہ؛ عسکرا. مہل عسکرا؛ عسکرا؛ عسکرا

47 مہل؛ عسکرا؛ عسکرا؛ عسکرا

فہ؛ عسکرا. مہل عسکرا؛ عسکرا؛ عسکرا

48 مہل

مغلانہ؛ عسکرا

مہل اہفتہ؛ عسکرا

50 فہم مہمرا. مہل مہم مہمرا

فہ؛ امسرا. مہل امسرا عسکرا؛ عسکرا

51 مہل؛ عسکرا

- 13 فہ اعنبا. مہل مقرحلا بفحدا وہ لحتا.
فہ دھنبا. مہل ھنبا بہلہقنھا جہ
14 لھنہ ھوہا.
15 فہ بہجھب. مہل سہوہا وہوہا ہلقتا . . .

مغلانہ لائبا
مہل لھنہ ھنبا

- 22 فھہما مہمبا. مہل محب مقرحلا بھنبا.
فہ لایبا. مہل لھنبا ھنبا بھنبا لایبا
23 بھنبا.
24 فہ لھنبا. مہل رقت مقرحلا بھنبا.
26 فہ نھنبا. مہل ھنبا بھنبا بھنبا.
27 فہ سھنبا. مہل ھنبا ھنبا بھنبا ھنبا.

مغلانہ لھنبا
مہل لھنہ ھوہا

- 28 فھہما مہمبا. مہل محب مقرحلا بھوہا.
فہ لایبا. مہل لھنبا ھنبا بھنبا لھنبا
29 لھنبا.
30 فہ لھنبا. مہل رقت مقرحلا بھوہا.
32 فہ نھنبا. مہل ھنبا رقت بھوہا.
34 فہ سھنبا. مہل ھنبا بھنبا بھنبا.
فہ لھنبا. مہل ھنبا بھنبا لھنبا بھنبا
36 بھنبا لھنبا بھنبا بھنبا بھنبا.

TABLE DES MATIÈRES

1 فقه

فقه ما من
ما : ما : ما

معلم : ما
ما : ما : ما

	فقه ما من	
3	ما من : ما من	
8	ما من : ما من	
9	ما من : ما من	
9	ما من : ما من	
	ما من : ما من	
10	ما من : ما من	
11	ما من : ما من	
11	ما من : ما من	
12	ما من : ما من	

لول 3, 115
 لول: لول: 38, 22: لول: 48, 22
 لول: 38, 16: لول: 27, 15
 لول 4, 13
 لول: لول: 95, 91, 97, 24, 98, 19, 101, 18, 102, 5
 لول: 65, 22
 لول: 9
 لول: 15, 19
 لول 1, 111
 لول: 15, 18

ل
 لول: لول: 20, 14
 لول: لول: 138, 11
 لول: لول: 104, 2
 لول: لول: 109, 23
 لول: لول: 3, 5
 لول: لول: 115, 11-16: لول: 55, 18, 123, 14-16
 لول: لول: 121, 14
 لول: لول: 130, 14, 138, 11

[illegible]

4,18 :بحمد 52,22 :محمدر من:بدا

27,8 :محمدر 43₅ 46₂₄ 47₁₅ 53₃ :بمعدا

48,13 :محررا 48₁₆

137₆ :مبا

412,10 :محمدر

ممن :او:محمدر 192₄ / :محمدر

190₇

189₁₇ :معه:مبا 139₅ :معه:مبا

189₁₇ :معه:مبا

138₁₄ :من:به

13₁₅ 43₂₀ 44₂₀ 44₁₅ 44₈ 46₁₂ 47₁₈ :من:به

217₄ 220₁

123₂₄ :من:بدا 124₂ 125₂₃ :من:به

420,22 :من:به

106₁₄ 135₁₂ :من:به

117₈ :من:به

123₅ 125₂₁ :من:به

125₂ 126₂ :من:به

;

8₅ :من:به

118₉ :من:به

45,20 :من:به

97₅ 135₁₃ 189₁₈ :من:به

50₂₀ 65₃ :من:به

194,3 :من:به

135₁₀ :من:به

88₁₇ :من:به

72,6 65₁₁ 43₁₃ 28,16 :من:به

102₅

15,17 :من:به

116₁₆ :من:به

65₂₀ 28,14 :من:به

118,1 :من:به

139₆ :من:به

135₁ :من:به

411,5 :من:به

411,12 :من:به

418,5 :من:به

142₂₂ 77₁₄ :من:به

142₁₈ :من:به

87₁₃ :من:به

73,6 :من:به

120₅₋₈₋₁₃ 119,10-21 119₆ :من:به

19₅ 32₂₁ :من:به

48₁₉ :من:به

94₂₂ :من:به

121,4-12 :من:به

5,16 :من:به

28,18 12,15 67₁₉ :من:به

cf. 224₂₃ 222₄ 221₂₃ 217₆ 215₁₀ 210₁ 207₉
فهللملاوه

24₅ 24₁₇ 12₂₂ 25₁₃ 20₂₀ فهللملاوه

cf. 60₅ فهللملاوه

فهللملاوه أحب عفتا

106₁₈

فهللملاوه 199₁₄ 170₂ 137₄

199₁₈

فهللملاوه

121₁₅ فهللملاوه

133₁₇ فهللملاوه

فهللملاوه 151₁₇ 16,15 فهللملاوه

152₁₂ 151₂₁ 148₁₃ فهللملاوه

103₁₄ فهللملاوه

135₅ 140₁₇ فهللملاوه

فهللملاوه 81,9 36₄ 35₉ 32₉

102₆ 101₂

فهللملاوه 77,6 فهللملاوه

20₁ فهللملاوه

138₁₁ فهللملاوه

9₁₅ فهللملاوه

108₁₂ فهللملاوه

226₁₅ فهللملاوه

223₁₆ 65₅ 47₂₁ 40₇ 13₁₀ فهللملاوه

124₄₋₇ 116₆ فهللملاوه

فهللملاوه 47₉ 37₇ 33₁₅ 33₁₈

25₄ فهللملاوه

فهللملاوه 81,19 فهللملاوه

95₁₉ 206₇ 205₆₋₁₃ 98₁₀

فهللملاوه 116,20 132₂₂

فهللملاوه 124₂₂ 123₂

فهللملاوه 121,4 فهللملاوه

120₂₀ فهللملاوه

فهللملاوه 16,13 16₅ 28₁₂ 15₁ 11₁ 10₁ فهللملاوه

6,12 202,12 14₁₀ فهللملاوه 15₇ فهللملاوه

37₁ فهللملاوه

102₁₉ فهللملاوه

و

فهللملاوه 106₁₂

فهللملاوه 130₂

فهللملاوه 178,21

فهللملاوه 8₁₀

فهللملاوه 20₇ فهللملاوه

فهللملاوه 6,4 فهللملاوه

فهللملاوه فهللملاوه فهللملاوه فهللملاوه

16₇

فهللملاوه 12₅ فهللملاوه

فهللملاوه 6₁₃ فهللملاوه

فهللملاوه 116,10 فهللملاوه

فهللملاوه 117,10 فهللملاوه

فهللملاوه 80₁₁

فهللملاوه 139₈

فهللملاوه 75,5 فهللملاوه

فهللملاوه 103₆₋₂₂ 94₂₂ 77₁₂ 75₅ 71₅

205₁ 199₉₋₁₅ 137₇ 130₆ 129₁₅ 116₁₆ 105₃

بمعملا ملحقا 24₁₂ بمعملا

مختملا 24₁₄

بمعلبا 35₁₀ 36₃ 39₄ 55₁₂

بعل 113,12

بعل بعبع 112₄ بعل بعبع 113₅

بعل بلهه 113₆ 113,14

ها

هالهه 106₂₂ هالهه

هالهه 197₁₃

ههالا 121,13 123₁₀

ههالا 13₁₇ 29₈ 204₁₂ 219₁₀

ههالا 138₂₁ 189₁₄

ههالا 119,19

ههاله 103₁₄

ههاله 2,8 232₁₇

ههاله 81,6 ههاله 32₀ 36₅

ههاله 78₂₃ ههاله 44₂₂ 45₁₀ 56₁₂

79₁₄

ههاله 84,4 ههاله 35₀ ههاله 94₁₄

ههاله 114,1 ههاله 94₁₄

ههاله 414,3 125₁₂

ههاله 116₂₃ 121₆

ههاله 26,23 ههاله 172₄

471,10

ههاله 27,11 ههاله

بمعملا 100₁₋₆₋₁₃ 210₅₋₈

بمعملا 210₅

بمعملا 118,11

بمعملا 182,8 184₁₋₆

بمعملا 139₂₀ 198₁₇

بمعملا 117,11

بمعملا 121,22

بمعملا 139₀

بمعملا 182,9 184₁₋₆

بمعملا 3,9 بمعملا 65₁₃ بمعملا

بمعملا 157₁ 160₄ بمعملا 160₅₋₇ بمعملا 156₂₁

بمعملا 157₁₁ 160₁₋₄

بمعملا 16₁₇ 148₁₀ بمعملا

بمعملا 168₁₁ 156₁₅ 167₂ بمعملا 156₂₀

160₈

بمعملا 19₁₃ بمعملا

بمعملا 19₁₂ بمعملا

145₅ 149₂₋₁₄₋₂₀

بمعملا 168₁₃ بمعملا

بمعملا 7,13

بمعملا 18₁₁ 20₁ 46₁₀ بمعملا

58₁₄

بمعملا 36₁₉ بمعملا

بمعملا 14₂₁ بمعملا

بمعملا 133₂₂ 137₂₁ 138₇

بمعملا 120₂₂ 122,2

بمعملا 37 note 1 بمعملا

محلل 123,24	محلل 137 ₁₁
محلل الامه 103 ₂₀	محلل 128,6 162 ₈
محلل 134 ₉	محلل 20 ₂
محلل 55 ₁₈ 132 ₂₂	محلل 8 ₁ 7 ₂₀
محلل 20 ₂₂ 20 ₄ 21 ₁₈ 120 ₂₀	محلل 15 ₉
محلل 36 ₉	محلل 137 ₆
محلل 23 ₉	محلل 22,7 7,1 10 ₁₋₂₂
محلل 21,2 128,6 162 ₈ 11 ₁₃	محلل 24 ₈ 30 ₂₁ 42 ₁₆
محلل 198 ₂₀	محلل 48,7 12,40
محلل 189 ₁₉	محلل 22,15 28 ₈ 30 ₁₀
محلل 37 ₁₈	محلل 11 ₁₅ 21 ₇ 28 ₃
محلل 120 ₁₁	محلل 138 ₂₀
محلل 8,5 113 ₂₂ 110 ₁₄	محلل 175,4 24 ₁₀
محلل 42,1	محلل 172,13 173 ₅₋₈
محلل 33 ₈	محلل 173,2 175 ₈
محلل 23 ₈	محلل 15 ₁₄ 17 ₁ 178 ₂₀
محلل 3 ₇	محلل 136 ₇ 198 ₁₆
محلل 45 ₂₁	محلل 54 ₂₀ 53 ₁₃
محلل 122,9	محلل 1 ₁₃
محلل 21,10	محلل 169 ₁₄
محلل 12,7	محلل 2 ₁ 60 ₆ 70 ₁₀ 120 ₁₅ 195 ₁
محلل 12 ₂₃	محلل 199 ₉ 216 ₁
	محلل 33 ₂₃
	محلل 138 ₁₅
	محلل 10 ₁₈ 17 ₁₉ 114,22 161 ₈
	محلل 39 ₁₀
	محلل 11 ₂₂
محلل 199 ₁	

163,8 جعلا 126₉ 8₂₁ جعلا / بمحمدا

171₁₃ حقهف محلا بملا 79,24 جعلا حلا 171₁₃

جعلا بملا 101₇ 95₈ جعلا بملا 100₅₋₁₃

جهملا 55₆

جهملا 123,9

جهملا 114,13

جعلا 116,24 55₂

حلا مقل 34₆ 33₇ حلا مقل 72₁₈ 225₁ بملا

ل

للهم 118,14

حلا 105,1 حلا بملا 116₂₂ 124₁₉ 126₂

حلا بملا 111,18

حمتل 189₁₉

حلا 112,1

حلا 140,12-14

حلا 15,17

م

ملا 201₁₀

ملا 116,18 52₁

ملا 95₁₉

ملا 165₄₋₅ 187₁₈₋₁₉ 5₅

ملا 5,3

م

ملا 41₉

ملا 108,4

ملا 14₂₁

ملا 115₅ 125₁₅

ملا 7₃ ملا 7₄

ملا 137₁₄

ملا 199₄

ملا 134₁₃ 139₉ 146₂₁

ملا 135₁₄

ملا 115₁₇ 115,6 123₉

ملا 118,17

ملا 118₁₉

ملا 119,1

ملا 80₁₀ 103₂₂ 107₂₁ 197₁₂ 80₂₄ 103₁₁

ملا 111₁₆

ملا 121,19

ملا 7₂₁

ملا 130,13

ملا 137₁₃

ملا 126₁ 116₁₄ 124₁₅

8 ₂ 7 ₁₆ 164 ₂₃ لہجہ	130 ₁₉ لہجہ
34 ₁ لہجہ بعض	123 ₁₂₋₁₈ لہجہ حسب
ما	49 ₂ لہجہ
	34 ₂₂ لہجہ
193 ₁₄ لہجہ	134 ₁₄ لہجہ بعض 134 ₁₂ لہجہ بعض
3 ₈ لہجہ	133 ₁₃ لہجہ بعض
186,13 لہجہ — 186 ₁₁ لہجہ	138 ₁₇ 140 ₆₋₁₀ لہجہ
187,7 لہجہ 186 ₁₃ لہجہ	134 ₇ 190 ₂₀ 194 ₁₂ لہجہ
130 ₁₁ لہجہ	7 ₁₇ 8 ₃ 33 ₃ 35 ₂₂ 36 ₁ 56 ₃ لہجہ
80 ₁₂ 130 ₅ 138 ₁₉ 140 ₇ 187 ₂₃ 189 ₁₃ 190 ₆₋₉ لہجہ	15,20 لہجہ
191 ₉₋₁₇ لہجہ 140 ₁₁ لہجہ بعض	17,5 لہجہ
81 ₁ لہجہ 103 ₁₃ لہجہ	137 ₁₁ لہجہ
200 ₁₃ 201 ₂ لہجہ	199 ₆ لہجہ
137 ₃ 139 ₆ 140 ₁₃ لہجہ	200 ₁₂ لہجہ
135,17 لہجہ 135 ₂₀ لہجہ	103 ₁₉ 200 ₉ لہجہ
137 ₇ لہجہ 139 ₂ لہجہ	136 ₃ لہجہ
135,21 لہجہ 138 ₁₅ لہجہ	149,8 لہجہ
435,18 لہجہ	177 ₈ لہجہ 177,10-11 لہجہ
433,12 لہجہ	177 ₁₁ 178,10 لہجہ
137 ₁₁ لہجہ 136,8 لہجہ	23 ₂₄ لہجہ
137 ₆ لہجہ	136 ₂₂ لہجہ
16,2 لہجہ	18 ₁₁ لہجہ
68 ₂₀ 71 ₃ 72 ₁₈ لہجہ	17 ₄ 17,10 لہجہ
140 ₁ لہجہ	17,9 لہجہ
190 ₁ لہجہ 189 ₁₁ لہجہ 190 ₁₋₁₂ لہجہ	139 ₇ لہجہ
125 ₉ لہجہ 126 ₁₁ لہجہ	
199 ₃ لہجہ بعض	

سما 138 ₁₈	ردا — اقمه 31,6	سما 104 ₇ 33 ₉ 36 ₉ 47 ₅
سوز 23 ₅	سوز 32,2	سوز 43 ₁₁ 100 ₁₄
سوز 78 ₁₇ 81,7	سوز 38,9	سوز 36 ₁₄ 11 ₁₁ 31 ₃ 43 ₁₀ 36 ₁₃
سوز 29,8 41 ₉ 45 ₉ 63 ₂₃ 51 ₈ 65 ₅	سوز 38,20	سوز 37 ₄ 31,21 34,21 27,10
سوز 128,14 128 ₂	سوز 48,10	سوز 199 ₃
سوز 130 ₁₃	سوز 27,10	سوز 180 ₁₁
سوز 121,10	سوز 180 ₁₁	سوز 70 ₁₃ 64 ₃ 4 ₇
سوز 24 ₅ 42 ₁₇	سوز 70 ₁₃ 64 ₃ 4 ₇	سوز 65 ₃
سوز 7 ₄	سوز 65 ₃	سوز 63 ₂₁
سوز 7 ₃	سوز 63 ₂₁	سوز 139 ₂₁
سوز 134 ₁₂	سوز 139 ₂₁	سوز 115 ₂₂ 123 ₂₀
سوز 115 ₂₂ 123 ₂₀	سوز 115 ₂₂ 123 ₂₀	سوز 125 ₅ 120 ₁₁
سوز 125 ₅ 120 ₁₁	سوز 125 ₅ 120 ₁₁	سوز 9 ₁₅
سوز 9 ₁₅	سوز 9 ₁₅	سوز 124 ₂ 125 ₂₃
سوز 124 ₂ 125 ₂₃	سوز 124 ₂ 125 ₂₃	سوز 4 ₁₁
سوز 4 ₁₁	سوز 4 ₁₁	سوز 30 ₁₄ 101 ₁₁
سوز 30 ₁₄ 101 ₁₁	سوز 30 ₁₄ 101 ₁₁	سوز 94 ₁₁
سوز 94 ₁₁	سوز 94 ₁₁	سوز 21 ₃₋₁₄ 182 ₂ 4,16
سوز 21 ₃₋₁₄ 182 ₂ 4,16	سوز 21 ₃₋₁₄ 182 ₂ 4,16	سوز 18,14 20,20
سوز 18,14 20,20	سوز 18,14 20,20	سوز 6,5 21 ₁₄ 104 ₁₄ 154 ₁
سوز 6,5 21 ₁₄ 104 ₁₄ 154 ₁	سوز 6,5 21 ₁₄ 104 ₁₄ 154 ₁	سوز 16 ₁₁
سوز 16 ₁₁	سوز 16 ₁₁	سوز 62 ₅ 60 ₈ 180 ₁₈₋₂₀
سوز 62 ₅ 60 ₈ 180 ₁₈₋₂₀	سوز 62 ₅ 60 ₈ 180 ₁₈₋₂₀	سوز 117,14
سوز 117,14	سوز 117,14	سوز 113,6
سوز 113,6	سوز 113,6	سوز 11 ₁₃
سوز 11 ₁₃	سوز 11 ₁₃	

62 ₁₂ 23 ₆ 23 ₂₂ 80 ₁₂ 87 ₄ 134 ₁₀ 109 ₂₀₋₂₂ 128 ₁₈ 136 ₁ 138 ₁₉ 140 ₁₋₆₋₉ 185 ₆ 188 ₁ 189 ₁₄ 190 ₂₀ 196 ₁₈ 182 ₃ 412,21 192,1 36 ₆ 41 ₁₉ 36 ₂ 56 ₁ 31 ₁ 55 ₁₁ 28,17 30 ₈ 23 ₁ 33 ₂ 40 ₁₂ 15 ₁₈ 42 ₅ 46 ₁₈ 43 ₃ 118,11 13 ₁₇ 46 ₁₄ 50 ₂ 52 ₁₂ 53 ₃ 53 ₁₀ 65 ₆ 214 ₂₂ 222 ₃ 106 ₈ 138 ₂₃ 10 10,8 167 ₅ 170 ₈ 16,12 59 ₂₀ 58 ₁₅ 65 ₃ 67 ₄₋₁₂ 36 ₂₃ 16 ₁₃ 13 ₁₀ 43 ₂₁ 44 ₉ 46 ₁₂ 217 ₃ 227 ₁₄	48,20 38,12 33,14 4,19 6,1 32 ₁₅ 45 ₁₇ 45 ₁₈ 15 ₁₅ 63 ₆ 81,8 44 ₂₃ 2 ₁₁₋₁₂ 40 ₁₅ 40 ₁₃ 22 ₁₂ 50 ₆ 40 ₁₁ 40 ₁₄ 40 ₁₀ 163,2 125 ₁₇ 123 ₃ 135 ₂₁ 138 ₁₃ 11,23 34 ₁₉ 102,10 230 ₉ 163 ₁₈ 165 ₆₋₁₃ 423,16 9 ₁₄ 125 ₂₂ 139 ₉ 200 ₁₁ 122 ₁₀ 81 ₂ 420,17 121 ₁ 114,7 3 ₁₅ 137 ₇ 111,19
--	---

ح

حاشیه 105₁

حاشیه 210₃ 197₁₂ 198₂₂

حاشیه 189₁₉

حاشیه 444,10

حاشیه 135₆

حاشیه 95₂₃

حاشیه 139₁₀

حاشیه 106₁₇

حاشیه 189₁₈

حاشیه 110₁₉

حاشیه 7₈

حاشیه 136₁₀

حاشیه 134₁₁

حاشیه 138₄

حاشیه 15₄

حاشیه 446,44 124₁₁

ح

حاشیه 129₁₇

حاشیه 3₇

حاشیه 1₁₃

حاشیه 211₁₄ 212₁₂ 201₁₇

حاشیه 14₂₁ 5,40

حاشیه 447,3

حاشیه 108₂₀ 110₁₇

حاشیه 134₇

حاشیه 36₁₅

حاشیه 4,7

حاشیه 112₁₆

حاشیه 3,12

حاشیه 30₇₋₁₁ 134₂₃ 135₄

حاشیه 136₁₁

حاشیه 138₉₋₂₂

حاشیه 139₆

حاشیه 139₉

حاشیه 448,3

حاشیه 9₇

حاشیه 1₃

حاشیه 106₂₀

?

حاشیه 440,44

حاشیه 440,20

حاشیه 126₂

حاشیه 443,16

حاشیه 55₁₈ 447,6

حاشیه 124₄ 125₂₃

حاشیه 179₁

حاشیه 200₅

حاشیه 200₂₀

140 ₄ / افنبه	112 ₁₋₁₀ 117 ₁₁ 121 ₁₀ 186 ₄ / اهله:لحم
134 ₁₃ 135 ₆ / افنب	107 ₂₂ / اهله:لحم
142 ₁₈ / امليم	26 ₂ 170 ₁₃ / اهله:لحم
80 ₉ / املفه	112,3 / اهله:لحم
23 ₁₈ / املفه	140,12-13 138 ₂₂ / اهله:لحم
1 ₇ / املفه	140 ₁₇ / اهله:لحم
110 ₁₉ 140 ₈₋₉ / اهله:لحم	5 ₁₁ 4,14 / اهله:لحم
119,17 / اهله:لحم	163,6 / اهله:لحم
7 ₉ / اهله:لحم	5,14 50 ₂ / اهله:لحم
106 ₆ / اهله:لحم	27 ₂₂ / اهله:لحم
56 ₂ 115,23 / اهله:لحم	9 ₆ / اهله:لحم
199 ₁₈ / اهله:لحم	134 ₅ 139 ₁₀ / اهله:لحم
13 ₆ 44 ₉ 47 ₂₀ 45 ₁₈ 43 ₂₁ 217 ₃ 224 ₂₁ 226 ₁₄ / اهله:لحم	120 ₂₂₋₂₃ / اهله:لحم
103 ₂₀ / اهله:لحم	104 ₄ / اهله:لحم
8 ₆ / اهله:لحم	31 ₁₇ 28 ₂₁ 24 ₁ 35 ₁₉ 43 ₁ 50 ₁₄ / اهله:لحم
3 ₁₃ 202 ₈ 203 ₁₃ / اهله:لحم	38,4 / اهله:لحم
137 ₁₂ / اهله:لحم	48,5 / اهله:لحم
136 ₁₇ / اهله:لحم	52,16 / اهله:لحم
138 ₁₂ / اهله:لحم	173 ₁₃₋₂₅ / اهله:لحم
188 ₁ 189 ₁₄ 190 ₁₁ 191 ₁₂₋₂₂ 200 ₁₀₋₂₁ / اهله:لحم	146 ₁₅ 173 ₇₋₈ 176 ₄ / اهله:لحم
118,14 / اهله:لحم	173 ₂₄₋₂₅ 174 ₂ / اهله:لحم
138 ₂₃ / اهله:لحم	197 ₁₁ / اهله:لحم
111 ₁₄ / اهله:لحم	116,7 / اهله:لحم
138 ₁₄ 140 ₁₇ / اهله:لحم	(δ Πλόκαμος) / اهله:لحم
189 ₂₈ / اهله:لحم	24 ₁₇ / اهله:لحم
	51 ₄ 48 ₁₂ 46 ₅ 43 ₁₈ 41 ₄ 24 ₁₂ / اهله:لحم
	117 ₁₉ / اهله:لحم
	189 ₁₈ / اهله:لحم
	24 ₃ 28 ₂₃ 41 ₁ 55 ₂₁ 56 ₂ 65 ₇ / اهله:لحم
	cf. 46 ₁₃ 214 ₂₂ / اهله:لحم

80 ₅₋₈ 82 ₂₁ 206 ₃	19,14	أهزوه في عينا مسددا
192 ₀ 194 ₁₇	140,12	أهزعب
197 ₁₂	18,19; 128,21; 129,18;	أهزدا
188 ₂₀	130,9	أهزدا بحصا
123 ₈ 125 ₂₂	142,6	أهزده
137 ₄ 199 ₅₋₁₄₋₁₈ 200 ₃	138 ₂₁	أهزديا
137 ₁₁ 205 ₇	198 ₂₁ 190 ₄₋₁₃	أهزديلم
4 ₁₅	100 ₇	أهزديلم
138 ₁₃	80 ₁₂ 134 ₁₃ 138 ₈	أهزديلم
55 ₂₂ 114,22	118,7	أهزدا باقدا
28,15 43 ₁₂ 65 ₁₁ 72,5-10	138 ₁₉	أهزده
102 ₅	194 ₁₀	أهزديلم
114,8 117 ₁₅	130 ₈	أهزديلم
116,22	129 ₂₀ 147 ₁₇ 148 ₄	أهزديلم
180 ₄ 197 ₂₁	18 ₂₁ 16,19	أهزديلم
180 ₁₅	16 ₂₀	أهزدا
163,17 162 ₂₀	34,9 104 ₁₅ 105 ₁₀ 120 ₁	أهزديلم
166 ₈	83 ₀ 81 ₂₀	أهزديلم
193 ₂₁	83 ₀ 97 ₂	أهزديلم
112,12-14	113,2	أهزديلم
114 ₉	102 ₁₉ 103 ₂₀ 104 ₂₁	أهزديلم
149 ₁₀	209 ₁₀ 222 ₄ 223 ₁₈ 224 ₂₂	أهزديلم
111,7	227 ₁₅	أهزديلم
9 ₁₂	170 ₁₅	أهزديلم
14 ₁₂ 37 ₁₅ 227 ₁₃	34 ₁ 55 ₂₂	أهزديلم
14 ₁₅	15,17	أهزديلم
	33,11	أهزديلم
	21,9	أهزديلم

TABLE

DES NOMS PROPRES ET DES MOTS TECHNIQUES

Les chiffres renvoient à la page et à la ligne ; les chiffres gras indiquent que l'on trouvera là une définition du mot correspondant.

[illegible]

[illegible]

فَقُتِلَ رَجُلًا. مَلِكًا وَجَدَهُ، وَرَجُلًا.

[illegible]

(1) $\text{L} \leq \text{D}$ deest B — (2) $\text{L} \leq \text{D}$ deest B — (3) deest B et D usque ad $\text{L} \leq \text{D}$
 pag. 229 — (4) $\text{L} \leq \text{D}$ C

ملائكة ملهتلا محهني ملائكة لاهتلا فتج. ٥٥٥
 ملا : حبصهني : وانف سبلا مهذا احبلا على
 ملهتلا بهنم : مصهني : وانلا = سعه ملائكة
 ملهتلا محهني ملائكة لاهتلا اول. مصهني : قسم
 احب احلا على. امر قسم سب او احلا سب ملا
 ملهتلا. حب حبصهني : وانلا سب بهنم : مصهني
 : وانف سبلا مهذا ملاع ملهتلا اول. حب مصهني
 : مصهني : وانلا احلا همل سب او. مصهني
 : مصهني : وانف احبلا سبلا مهذا (1) ملاع ملهتلا
 سبلا مهذا ملاك سبلا ملهتلا : ٥٥٥
 مصهني : مصهني : وانف سب احلا ملهتلا : امر
 لهني : انلا لهني.

فهمنا من هذا ما هو في محله من الحقائق والحقائق
منها / فهمنا ما هي في (2).

[illegible]

(1) AC — (2) deest C — (3) C — (4) B | C —
(5) C B

٥سٲا مٲرٲا ٥ٲ٥ٲا ٲا ٥سٲا مٲرٲا ٥سٲا
 ٥ٲ٥ٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا

٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا

٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا

٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا
 ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا ٥سٲا

134 f. 134. *سَمِ بَعْمَر. وَمَدِينَةٍ * وَمَدِينَةٍ (1) وَمَدِينَةٍ*
مَقْدُونَةٍ.

١٠٧
 ١٠٨
 ١٠٩
 ١١٠
 ١١١
 ١١٢
 ١١٣
 ١١٤
 ١١٥
 ١١٦
 ١١٧
 ١١٨
 ١١٩
 ١٢٠
 ١٢١
 ١٢٢
 ١٢٣
 ١٢٤
 ١٢٥
 ١٢٦
 ١٢٧
 ١٢٨
 ١٢٩
 ١٣٠
 ١٣١
 ١٣٢
 ١٣٣
 ١٣٤
 ١٣٥
 ١٣٦
 ١٣٧
 ١٣٨
 ١٣٩
 ١٤٠
 ١٤١
 ١٤٢
 ١٤٣
 ١٤٤
 ١٤٥
 ١٤٦
 ١٤٧
 ١٤٨
 ١٤٩
 ١٥٠
 ١٥١
 ١٥٢
 ١٥٣
 ١٥٤
 ١٥٥
 ١٥٦
 ١٥٧
 ١٥٨
 ١٥٩
 ١٦٠
 ١٦١
 ١٦٢
 ١٦٣
 ١٦٤
 ١٦٥
 ١٦٦
 ١٦٧
 ١٦٨
 ١٦٩
 ١٧٠
 ١٧١
 ١٧٢
 ١٧٣
 ١٧٤
 ١٧٥
 ١٧٦
 ١٧٧
 ١٧٨
 ١٧٩
 ١٨٠
 ١٨١
 ١٨٢
 ١٨٣
 ١٨٤
 ١٨٥
 ١٨٦
 ١٨٧
 ١٨٨
 ١٨٩
 ١٩٠
 ١٩١
 ١٩٢
 ١٩٣
 ١٩٤
 ١٩٥
 ١٩٦
 ١٩٧
 ١٩٨
 ١٩٩
 ٢٠٠
 ٢٠١
 ٢٠٢
 ٢٠٣
 ٢٠٤
 ٢٠٥
 ٢٠٦
 ٢٠٧
 ٢٠٨
 ٢٠٩
 ٢١٠
 ٢١١
 ٢١٢
 ٢١٣
 ٢١٤
 ٢١٥
 ٢١٦
 ٢١٧
 ٢١٨
 ٢١٩
 ٢٢٠
 ٢٢١
 ٢٢٢
 ٢٢٣
 ٢٢٤
 ٢٢٥
 ٢٢٦
 ٢٢٧
 ٢٢٨
 ٢٢٩
 ٢٣٠
 ٢٣١
 ٢٣٢
 ٢٣٣
 ٢٣٤
 ٢٣٥
 ٢٣٦
 ٢٣٧
 ٢٣٨
 ٢٣٩
 ٢٤٠
 ٢٤١
 ٢٤٢
 ٢٤٣
 ٢٤٤
 ٢٤٥
 ٢٤٦
 ٢٤٧
 ٢٤٨
 ٢٤٩
 ٢٥٠
 ٢٥١
 ٢٥٢
 ٢٥٣
 ٢٥٤
 ٢٥٥
 ٢٥٦
 ٢٥٧
 ٢٥٨
 ٢٥٩
 ٢٦٠
 ٢٦١
 ٢٦٢
 ٢٦٣
 ٢٦٤
 ٢٦٥
 ٢٦٦
 ٢٦٧
 ٢٦٨
 ٢٦٩
 ٢٧٠
 ٢٧١
 ٢٧٢
 ٢٧٣
 ٢٧٤
 ٢٧٥
 ٢٧٦
 ٢٧٧
 ٢٧٨
 ٢٧٩
 ٢٨٠
 ٢٨١
 ٢٨٢
 ٢٨٣
 ٢٨٤
 ٢٨٥
 ٢٨٦
 ٢٨٧
 ٢٨٨
 ٢٨٩
 ٢٩٠
 ٢٩١
 ٢٩٢
 ٢٩٣
 ٢٩٤
 ٢٩٥
 ٢٩٦
 ٢٩٧
 ٢٩٨
 ٢٩٩
 ٣٠٠
 ٣٠١
 ٣٠٢
 ٣٠٣
 ٣٠٤
 ٣٠٥
 ٣٠٦
 ٣٠٧
 ٣٠٨
 ٣٠٩
 ٣١٠
 ٣١١
 ٣١٢
 ٣١٣
 ٣١٤
 ٣١٥
 ٣١٦
 ٣١٧
 ٣١٨
 ٣١٩
 ٣٢٠
 ٣٢١
 ٣٢٢
 ٣٢٣
 ٣٢٤
 ٣٢٥
 ٣٢٦
 ٣٢٧
 ٣٢٨
 ٣٢٩
 ٣٣٠
 ٣٣١
 ٣٣٢
 ٣٣٣
 ٣٣٤
 ٣٣٥
 ٣٣٦
 ٣٣٧
 ٣٣٨
 ٣٣٩
 ٣٤٠
 ٣٤١
 ٣٤٢
 ٣٤٣
 ٣٤٤
 ٣٤٥
 ٣٤٦
 ٣٤٧
 ٣٤٨
 ٣٤٩
 ٣٥٠
 ٣٥١
 ٣٥٢
 ٣٥٣
 ٣٥٤
 ٣٥٥
 ٣٥٦
 ٣٥٧
 ٣٥٨
 ٣٥٩
 ٣٦٠
 ٣٦١
 ٣٦٢
 ٣٦٣
 ٣٦٤
 ٣٦٥
 ٣٦٦
 ٣٦٧
 ٣٦٨
 ٣٦٩
 ٣٧٠
 ٣٧١
 ٣٧٢
 ٣٧٣
 ٣٧٤
 ٣٧٥
 ٣٧٦
 ٣٧٧
 ٣٧٨
 ٣٧٩
 ٣٨٠
 ٣٨١
 ٣٨٢
 ٣٨٣
 ٣٨٤
 ٣٨٥
 ٣٨٦
 ٣٨٧
 ٣٨٨
 ٣٨٩
 ٣٩٠
 ٣٩١
 ٣٩٢
 ٣٩٣
 ٣٩٤
 ٣٩٥
 ٣٩٦
 ٣٩٧
 ٣٩٨
 ٣٩٩
 ٤٠٠
 ٤٠١
 ٤٠٢
 ٤٠٣
 ٤٠٤
 ٤٠٥
 ٤٠٦
 ٤٠٧
 ٤٠٨
 ٤٠٩
 ٤١٠
 ٤١١
 ٤١٢
 ٤١٣
 ٤١٤
 ٤١٥
 ٤١٦
 ٤١٧
 ٤١٨
 ٤١٩
 ٤٢٠
 ٤٢١
 ٤٢٢
 ٤٢٣
 ٤٢٤
 ٤٢٥
 ٤٢٦
 ٤٢٧
 ٤٢٨
 ٤٢٩
 ٤٣٠
 ٤٣١
 ٤٣٢
 ٤٣٣
 ٤٣٤
 ٤٣٥
 ٤٣٦
 ٤٣٧
 ٤٣٨
 ٤٣٩
 ٤٤٠
 ٤٤١
 ٤٤٢
 ٤٤٣
 ٤٤٤
 ٤٤٥
 ٤٤٦
 ٤٤٧
 ٤٤٨
 ٤٤٩
 ٤٥٠
 ٤٥١
 ٤٥٢
 ٤٥٣
 ٤٥٤
 ٤٥٥
 ٤٥٦
 ٤٥٧
 ٤٥٨
 ٤٥٩
 ٤٦٠
 ٤٦١
 ٤٦٢
 ٤٦٣
 ٤٦٤
 ٤٦٥
 ٤٦٦
 ٤٦٧
 ٤٦٨
 ٤٦٩
 ٤٧٠
 ٤٧١
 ٤٧٢
 ٤٧٣
 ٤٧٤
 ٤٧٥
 ٤٧٦
 ٤٧٧
 ٤٧٨

(1) $L \rightarrow B$ — (2) $C \rightarrow B$ — (3) $C \rightarrow B$ — (4) $C \rightarrow B$ — (5) $C \rightarrow B$ — (6) B

مَحَلِّهَا مَحْ يَنْ يَسْرُتَا مَحْسَا هُفْعَامَا. يَحْ لَا يَنْ
 مَحَقَقَا عَقَا خَسْرَا مَحَقَقَلَا (1) حَمَسُفَا. فَمَسْمَر
 زَحَا قَنْبَا لَحَا زَحَا نَسَمَا اَمْر فَمَسْمَر زَمَسْم
 قَنْبَا لَحَا زَمَسْم نَسَمَا اَمَسْمَا. مَحْ لَا يَنْ قَنْبَا
 لَحْمَا مَحْ يَمَسْمَر (2) فَلَخَا بِمَصْلُوحِي. يَهَوِيَا لَحْمَا
 فَلَخَا بِمَصْلُوحِي. يَمَعْمَلَا اَمْر فَمَسْمَر زَمَسْم هَوِيَا مَحْ
 اَزَا لَحَا زَمَسْم عَمَعْمَا مَحْ اَزَا اَمَسْمَا. مَحَلِّهَا
 يَلَا لَحْمَا مَحْتَلَا حَتَّ قَسَمَا اَحَلَّيْ مَحْتَلَا اَلْبَحْثَا كَيْ * L. 133 v
 دَامَا مَحْمَلَا يَهَوِيَا فَلَخَا بِمَصْلُوحِي. يَهَوِيَا عَدَحْتَا
 مَحْتَلَا لَحْمَا مَحْلَا لَقَسْمَلَا. مَحْلَلَا يَهَوِيَا
 زَمَسْم هَوِيَا مَحْ اَزَا عَمَلَا هَا زَحَا مَحَوْتَا مَحَوْتَا
 مَحْتَلَا. هَا زَحْمَلَا يَهَوِيَا زَمَسْم عَمَعْمَا مَحْ اَزَا لَحْمَا
 مَحْلَلَا مَحَوْتَا مَحَوْتَا. حَمْ مَحَقَقَسْمَلَا اَمْرُ مَحْلَلَا
 زَحْمَلَا مَحَقَقَلَا مَحَوْتَا لَحْمَلَا لَحْمَلَا مَحْلَلَا كَيْ
 اَزَمَلَا وَلَا نَبَا. دَامَا فَلَخَا بِمَصْلُوحِي. يَمَعْمَلَا
 يَلَا مَحْمَلَا اَحَقَا مَحْلَلَا اَمْر فَلَخَا بِمَصْلُوحِي.
 يَزَا. مَحْلَلَا يَمَسْمَر عَدَحْتَا مَحْتَلَا مَحْلَلَا
 مَحْلَلَا لَقَسْمَلَا فَلَخَا بِمَصْلُوحِي. يَهَوِيَا. لَحْمَا سَبَا
 مَحَوْتَا اَمَسْمَا عَمَلَا مَحْتَلَا فَلَخَا بِمَصْلُوحِي. يَزَا.
 اَمْر فَمَسْمَر سَبَا لَحْمَا لَحْمَا مَحْلَلَا (3) مَحَقَقَلَا هَا
 يَحْمَصْلُوحِي. يَهَوِيَا سَبَا يَمَسْمَر. يَمَصْلُوحِي. يَزَا لَحْمَا
 مَحْلَلَا مَحَقَقَلَا. مَحَوْتَا مَحْلَلَا يَمَسْمَر عَدَحْتَا
 مَحْتَلَا مَحْلَلَا مَحْلَلَا (4) لَقَسْمَلَا. لَحْمَا مَحَوْتَا
 مَحْلَلَا فَلَخَا بِمَصْلُوحِي. يَمَعْمَلَا. اَمْر فَمَسْمَر سَبَا لَحْمَا

B ٥٤٤ (4) — B ol il (3) — B deest (2) — C مَحَقَقَلَا (1)

[illegible][illegible]

١٥٧ : ائحدا هـ ؛ بعلمنا (7) ! وحمز اب الففتا مصعلا وهه سمعوه (8). أفتا
معصه مالا معالي / ائحدا ، معلاله أفتا / ائحمدال معحبى هوئر حلهو، سفعلا أفتا
/ ائحمدال ملألى ماعل

(1) B addit ܡܢ — (2) ܕܡܢܗ deest B — (3) ܕܗ A — (4) ܕܗ C — (5) ܕܗ AB — (6) quinque praec. verba desunt C — (7) ܕܗ C — (8) ܕܗ B

f. 131. وحق فيه (1) المبدأ والمبدأ علمه (2) الحق.
 معلوما امر فليعلم بمصلحته وإذنا.

فهمنا لما. مدله في فهمنا

மெய்யுறுவது உண்மை

[illegible]

سَمْعًا وَمِنْ أَفْئِدَةٍ صَمِغَةٍ وَأَنْفٍ غَائِبَةٍ وَجَنَاحٍ مُغْمَضَةٍ
وَأَنْفٍ سَمِغَةٍ وَأَفْئِدَةٍ صَمِغَةٍ وَأَنْفٍ غَائِبَةٍ وَجَنَاحٍ مُغْمَضَةٍ

(1) B — (2) B — (3) B — (4) C

١١١
 ٢
 ٣
 ٤
 ٥
 ٦
 ٧
 ٨
 ٩
 ١٠
 ١١
 ١٢
 ١٣
 ١٤
 ١٥
 ١٦
 ١٧
 ١٨
 ١٩
 ٢٠
 ٢١
 ٢٢
 ٢٣
 ٢٤
 ٢٥
 ٢٦
 ٢٧
 ٢٨
 ٢٩
 ٣٠
 ٣١
 ٣٢
 ٣٣
 ٣٤
 ٣٥
 ٣٦
 ٣٧
 ٣٨
 ٣٩
 ٤٠
 ٤١
 ٤٢
 ٤٣
 ٤٤
 ٤٥
 ٤٦
 ٤٧
 ٤٨
 ٤٩
 ٥٠
 ٥١
 ٥٢
 ٥٣
 ٥٤
 ٥٥
 ٥٦
 ٥٧
 ٥٨
 ٥٩
 ٦٠
 ٦١
 ٦٢
 ٦٣
 ٦٤
 ٦٥
 ٦٦
 ٦٧
 ٦٨
 ٦٩
 ٧٠
 ٧١
 ٧٢
 ٧٣
 ٧٤
 ٧٥
 ٧٦
 ٧٧
 ٧٨
 ٧٩
 ٨٠
 ٨١
 ٨٢
 ٨٣
 ٨٤
 ٨٥
 ٨٦
 ٨٧
 ٨٨
 ٨٩
 ٩٠
 ٩١
 ٩٢
 ٩٣
 ٩٤
 ٩٥
 ٩٦
 ٩٧
 ٩٨
 ٩٩
 ١٠٠

١٢١ ههڙا ڦه ٻاٽاڻو مڌه ملهڻا ٿا ٿاٽاٽا
 ڌوڙا مڃهڻا اڻر ڦهڻر ههڙا ٿا ٿا ههڙا
 ڦه مڃي ٻي (1) ههڙا ٿا (2) ٻا مڌا مڃا ههڻر.
 ههڙا ڦه مڌه ملهڻا ٿا ٿاٽاٽا (3). مڃر
 ههڙا ٿا اڃهڻا ملهڻا ٿا ٿاٽاٽا. مڃي
 اٽا ڪي ٿا مڃي ٻي ههڙا ٿا. ٻاٽاڻو مڃي
 ملهڻا ٿا ٿاٽاٽا ٿا ههڙا ٿا ٻاٽاڻو مڃي
 مڌا اٽا ٿا ملهڻا. اڻر ڦهڻر ٻي
 ههڙا ٿا ٻاٽاڻو مڃي مڌه مڃا ٿا مڃهڻا
 ٻي مڃي مڃي (4) ٻا ٿا ٻا مڃي
 ٿا ههڙا ٿا ٻا ٻي ڌوڙا مڃهڻا. ٻي مڃي
 مڃهڻي ٿا ملهڻا ٿا مڃي مڃهڻا مڃا
 مڃهڻي ٿا مڃي ٿا مڃي مڃي (5) ٿاٽاٽا
 مڃي ٿا ههڙا ٿا ٻي مڃي مڃي مڃي
 ٻاٽاٽا مڃي مڃي ٻا ٿا ٻاٽاٽا مڃي (6)
 مڃي اٽا اڃا اڃا مڃي مڃي. ٻا ٿا مڃي
 مڃي مڃي ٻاٽاٽا اٽا مڃي مڃي ٻاٽاٽا
 مڃي (7). مڃي مڃي مڃي اٽا (8) اڃا
 مڃي مڃي ٻا ٿا. ٿا مڃي مڃي مڃي
 مڃي اٽا مڃي مڃي مڃي ٻا ٿا مڃي مڃي
 مڃي مڃي مڃي مڃي مڃي.

ٻي مڃي مڃي. مڃي مڃي مڃي مڃي مڃي

مڃي مڃي ٻا ٿا:

(1) B مڃي ٻي — (2) septem praec. verba desunt C — (3) ٿاٽاٽا C — (4) lego
 — (5) ٿاٽاٽا C — (6) مڃي B — (7) مڃي مڃي B — (8) ٿاٽاٽا C

يا اذنا به كما ههنا هس لا تبدا دوا معصا (1)
 امر فممر حوت رما سكي : ائلاوم على كما
 حوت رما سكي : ائلاوم عدهها مهتبا
 معنه : اذ : ائسبا ائلاوم . به كعني هب
 لا به به عكني فمعا لا ه ااب به ههنا
 هس ائلاوم فلهما بههني : بههنا دهمعه دوا
 : ائلاوم عدهها مهتبا ملاك ملاك ائسبا *
 به بههنا ههنا بهر بهر مهنا . به كعني دوا
 معصا لا : اذ احقا ملاك معصا . ااب به
 ههنا فف . ائلاوم فلهما بههني : بههنا
 اذ به سمع مهتبا ملاك ملاك ائسبا . به
 بههنا ههنا بهر بهر مهنا . به بههنا لاه مهنا
 به بههني (2) بهر امر رهني (3) . لا لا ههنا (4)
 بهر . بهر . فف (5) . ففلهما بههنا به بههنا
 به بههنا عفا . اذ : بههنا بهر بهر فف احقا
 بههنا بهر بههني . بههنا (6) بههني . بهر (7) بهر
 بههني ههنا فف : ائلاوم به مهتبا به
 ائسبا فف (8) ههنا بهر فف : ائلاوم مهتبا به
 ائسبا بهر بههني ههنا بهر : ائلاوم بهر
 مهتبا به ائسبا بهر ههنا بهر سمع بههنا
 مهتبا به ائسبا . بهر بههنا بههنا (9) به
 ههنا بهر ففلهما بههنا بهر : ائلاوم بههني
 بههني بهر . بههنا (10) فممر بهر بهر بهر

(1) $\text{C} - (2) \text{C} - (3) \text{B} - (4) \text{B} - (5) \text{A} - (6) \text{A} - (7) \text{C} - (8) \text{B} - (9) \text{B} - (10) \text{C}$

[illegible]

(1) *legis* C — (2) *legem* B — (3) *legis* BC — (4) *legis* C — (5) *legis* *legem* — (6) *legem* B — (7) *quatuor praec. verba desunt* C — (8) *legis* *legem* *legem*

[illegible]

فهمنا الحلال. مذهبنا: مذهب عمادنا من مذهبنا

مبختلا (1) مَحَبَّ حَب (2) مَحْمُولًا ؛ وَمِنْهَا لَا إِلَهَ إِلَّا
 بِالْحَبِّ (3) مَحْقُوقًا ؛ لِمَا فِيهَا مِنْ مَحْمُولٍ ؛
 مَحْمُولٌ عَلَى مَحْمُولٍ ؛ وَمِنْهَا مَحْمُولٌ ؛ وَكُلُّهَا
 مَحْمُولٌ عَلَى مَحْمُولٍ ؛ لَا إِلَهَ إِلَّا مَحْمُولٌ ؛
 لَا إِلَهَ إِلَّا مَحْمُولٌ ؛ وَمِنْهَا مَحْمُولٌ ؛ وَمِنْهَا مَحْمُولٌ ؛
 لَا إِلَهَ إِلَّا مَحْمُولٌ ؛ وَمِنْهَا مَحْمُولٌ ؛ وَمِنْهَا مَحْمُولٌ ؛

[illegible]

(1) $\text{C} \rightarrow \text{B}$ — (2) $\text{B} \rightarrow \text{C}$ — (3) $\text{B} \rightarrow \text{C}$ — (4) $\text{B} \rightarrow \text{C}$

[illegible]

مصدقہ، موصوفہ، جرمی، وہ علم صدقہ، لا محققہ خلا علم الا حادہ بمقتلہ
مصدقہ صدقہ، ہندو۔

(1) B — (2) $\nabla x \exists y B$ — (3) $\text{codd. habent } \text{فردی لهما} \text{ — (4) } B$ —
(5) C — (6) C

حَبَّ (1) اِسْرَ ا ت مَح سَهْوِا زِدَا حَلَّ اَهْمَبْ اَزِدَا ي ؛
 سَهْوِا يَّوَّ بِحَلَمَب سَهْوِا ا س ا ت سَهْوِا اَهْمَبْ اَهْمَبْ .
 مَهْمَبَا ا اَزَّ يَّوَّ بِسَرَا مَزَانِب مَهْمَبَا ي ا حَلَّ مَح
 زَعَا . مَهْمَبَا ؛ سَهْوِا . مَحَدَا سَهْوِا مَح س مَح مَلْهِي
 ؛ اَزِدَا سَهْوِا ا ي (2) مَح بِحَلَّ سَرَمَا . هَا مَلْهِي مَح (3) .
 مَهْوَا (4) حَقْعَا مَح اَحْمَلَّ سَهْوَا مَح ؛ مَح عَمَلَا حِي دَسَا
 ا ؛ مَح فَنَحْصَفْ سَهْوِا . مَحْمَلَّ ؛ سَهْوَا ا مَح (5)
 اَحْمَلَّ مَحْمَلَّ مَحْمَلَّ ؛ سَهْوِا مَح مَهْمَبَا ؛ حَلَّ مَح
 زَعَا ا زَحْب مَلْع مَحْوَه . هَا زَحْب مَلْع مَلْهِي
 اَحْمَلَّ . سَهْوِا ا (6) اَحْمَلَّ مَحْوَه سَهْوِا ؛ مَهْمَبَا
 مَح مَلْهِي ؛ مَح . سَهْوِا ا مَح فَنَحْصَفْ ؛ مَحْمَلَّ (7) .
 ا زَحْب مَسْع مَحْوَه هَا زَحْب مَلْع مَلْهِي
 مَحْمَلَّ هَا حَقْعَا . مَحْمَلَّ ؛ سَهْوَا ا (8) د
 اَزْدَا لَعَبْ يَّ . مَح بَحْزَا د مَح لَعَبْ عَزَلَا
 سَهْوَا . د ا (9) ا زَحْب مَحْوَه مَزَانِبَا مَلْهِي .
 مَح اَحْلَّ سَهْوَقْ مَح حَلَّ مَحْمَلَّ مَحْمَلَّ اَزْدَا
 اَحْمَلَّ مَح عَقْب . مَح تَبْ سَهْوِا ؛ مَحْمَلَّ ا (10) مَحْمَلَّ
 ؛ مَحْمَلَّ ا مَح . مَهْوَا سَهْوِا د مَح سَهْوَا مَح .
 مَحْمَلَّ مَحْمَلَّ مَحْمَلَّ مَحْوَه هَا زَحْب مَلْع مَلْهِي
 مَحْمَلَّ . مَحْمَلَّ مَحْمَلَّ ؛ مَحْمَلَّ (11) ؛ مَحْمَلَّ مَحْمَلَّ

١ و (12) تَبَيَّنَ لَهُ أَنَّ كَقَعَصَا إِذْ هُوَ إِحْرَمٌ هُوَ مُعْتَقِدٌ، وَأَنَّ هُوَ كَقَعَصَا إِذْ هُوَ إِحْرَمٌ
سَيَا مَعْنَاهُ، وَأَنَّ مَقْرَبَهُ الْمَذْهَبَ بِأَنَّ هُوَ كَقَعَصَا (13) هُوَ كَقَعَصَا مَقْرَبَهُ أَنَّ كَقَعَصَا
مَقْرَبَهُ هُوَ أَنَّ هُوَ كَقَعَصَا هُوَ كَقَعَصَا، وَأَنَّ هُوَ كَقَعَصَا هُوَ كَقَعَصَا، وَأَنَّ هُوَ كَقَعَصَا هُوَ كَقَعَصَا

(1) dehine ABC confundunt et cum — (2) l deest B, est in marg. C — (3) vel  — (4)  A — (5)  mss;  in marg. AC — (6)  B  C — (7)  B — (8)  C — (9)  l  B — (10) l semi erasum in A et  in margine — (11)  BC — (12)  B — (13)  C

١. ٢. ٣. ٤. ٥. ٦. ٧. ٨. ٩. ١٠. ١١. ١٢. ١٣. ١٤. ١٥. ١٦. ١٧. ١٨. ١٩. ٢٠. ٢١. ٢٢. ٢٣. ٢٤. ٢٥. ٢٦. ٢٧. ٢٨. ٢٩. ٣٠. ٣١. ٣٢. ٣٣. ٣٤. ٣٥. ٣٦. ٣٧. ٣٨. ٣٩. ٤٠. ٤١. ٤٢. ٤٣. ٤٤. ٤٥. ٤٦. ٤٧. ٤٨. ٤٩. ٥٠. ٥١. ٥٢. ٥٣. ٥٤. ٥٥. ٥٦. ٥٧. ٥٨. ٥٩. ٦٠. ٦١. ٦٢. ٦٣. ٦٤. ٦٥. ٦٦. ٦٧. ٦٨. ٦٩. ٧٠. ٧١. ٧٢. ٧٣. ٧٤. ٧٥. ٧٦. ٧٧. ٧٨. ٧٩. ٨٠. ٨١. ٨٢. ٨٣. ٨٤. ٨٥. ٨٦. ٨٧. ٨٨. ٨٩. ٩٠. ٩١. ٩٢. ٩٣. ٩٤. ٩٥. ٩٦. ٩٧. ٩٨. ٩٩. ١٠٠.

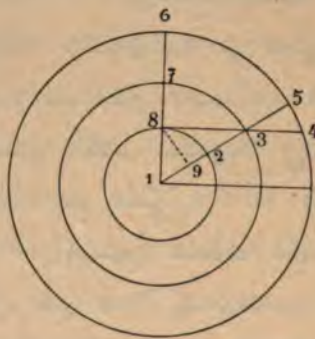


Fig. 32

١. ٢. ٣. ٤. ٥. ٦. ٧. ٨. ٩. ١٠. ١١. ١٢. ١٣. ١٤. ١٥. ١٦. ١٧. ١٨. ١٩. ٢٠. ٢١. ٢٢. ٢٣. ٢٤. ٢٥. ٢٦. ٢٧. ٢٨. ٢٩. ٣٠. ٣١. ٣٢. ٣٣. ٣٤. ٣٥. ٣٦. ٣٧. ٣٨. ٣٩. ٤٠. ٤١. ٤٢. ٤٣. ٤٤. ٤٥. ٤٦. ٤٧. ٤٨. ٤٩. ٥٠. ٥١. ٥٢. ٥٣. ٥٤. ٥٥. ٥٦. ٥٧. ٥٨. ٥٩. ٦٠. ٦١. ٦٢. ٦٣. ٦٤. ٦٥. ٦٦. ٦٧. ٦٨. ٦٩. ٧٠. ٧١. ٧٢. ٧٣. ٧٤. ٧٥. ٧٦. ٧٧. ٧٨. ٧٩. ٨٠. ٨١. ٨٢. ٨٣. ٨٤. ٨٥. ٨٦. ٨٧. ٨٨. ٨٩. ٩٠. ٩١. ٩٢. ٩٣. ٩٤. ٩٥. ٩٦. ٩٧. ٩٨. ٩٩. ١٠٠.

١. ٢. ٣. ٤. ٥. ٦. ٧. ٨. ٩. ١٠. ١١. ١٢. ١٣. ١٤. ١٥. ١٦. ١٧. ١٨. ١٩. ٢٠. ٢١. ٢٢. ٢٣. ٢٤. ٢٥. ٢٦. ٢٧. ٢٨. ٢٩. ٣٠. ٣١. ٣٢. ٣٣. ٣٤. ٣٥. ٣٦. ٣٧. ٣٨. ٣٩. ٤٠. ٤١. ٤٢. ٤٣. ٤٤. ٤٥. ٤٦. ٤٧. ٤٨. ٤٩. ٥٠. ٥١. ٥٢. ٥٣. ٥٤. ٥٥. ٥٦. ٥٧. ٥٨. ٥٩. ٦٠. ٦١. ٦٢. ٦٣. ٦٤. ٦٥. ٦٦. ٦٧. ٦٨. ٦٩. ٧٠. ٧١. ٧٢. ٧٣. ٧٤. ٧٥. ٧٦. ٧٧. ٧٨. ٧٩. ٨٠. ٨١. ٨٢. ٨٣. ٨٤. ٨٥. ٨٦. ٨٧. ٨٨. ٨٩. ٩٠. ٩١. ٩٢. ٩٣. ٩٤. ٩٥. ٩٦. ٩٧. ٩٨. ٩٩. ١٠٠.

١. ٢. ٣. ٤. ٥. ٦. ٧. ٨. ٩. ١٠. ١١. ١٢. ١٣. ١٤. ١٥. ١٦. ١٧. ١٨. ١٩. ٢٠. ٢١. ٢٢. ٢٣. ٢٤. ٢٥. ٢٦. ٢٧. ٢٨. ٢٩. ٣٠. ٣١. ٣٢. ٣٣. ٣٤. ٣٥. ٣٦. ٣٧. ٣٨. ٣٩. ٤٠. ٤١. ٤٢. ٤٣. ٤٤. ٤٥. ٤٦. ٤٧. ٤٨. ٤٩. ٥٠. ٥١. ٥٢. ٥٣. ٥٤. ٥٥. ٥٦. ٥٧. ٥٨. ٥٩. ٦٠. ٦١. ٦٢. ٦٣. ٦٤. ٦٥. ٦٦. ٦٧. ٦٨. ٦٩. ٧٠. ٧١. ٧٢. ٧٣. ٧٤. ٧٥. ٧٦. ٧٧. ٧٨. ٧٩. ٨٠. ٨١. ٨٢. ٨٣. ٨٤. ٨٥. ٨٦. ٨٧. ٨٨. ٨٩. ٩٠. ٩١. ٩٢. ٩٣. ٩٤. ٩٥. ٩٦. ٩٧. ٩٨. ٩٩. ١٠٠.

(1) C addit in marg. — (2) C addit in marg. — (3) C addit in marg.

10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

(1) B — (2) in marg. A — (3) B — (4) B — (5) B — (6) B — (7) B — (8) B — (9) Cf. L. 1, ch. 1, sect. 3

١٢١٧
 ١٢١٨
 ١٢١٩
 ١٢٢٠
 ١٢٢١
 ١٢٢٢
 ١٢٢٣
 ١٢٢٤
 ١٢٢٥
 ١٢٢٦
 ١٢٢٧
 ١٢٢٨
 ١٢٢٩
 ١٢٣٠
 ١٢٣١
 ١٢٣٢
 ١٢٣٣
 ١٢٣٤
 ١٢٣٥
 ١٢٣٦
 ١٢٣٧
 ١٢٣٨
 ١٢٣٩
 ١٢٤٠
 ١٢٤١
 ١٢٤٢
 ١٢٤٣
 ١٢٤٤
 ١٢٤٥
 ١٢٤٦
 ١٢٤٧
 ١٢٤٨
 ١٢٤٩
 ١٢٥٠
 ١٢٥١
 ١٢٥٢
 ١٢٥٣
 ١٢٥٤
 ١٢٥٥
 ١٢٥٦
 ١٢٥٧
 ١٢٥٨
 ١٢٥٩
 ١٢٦٠
 ١٢٦١
 ١٢٦٢
 ١٢٦٣
 ١٢٦٤
 ١٢٦٥
 ١٢٦٦
 ١٢٦٧
 ١٢٦٨
 ١٢٦٩
 ١٢٧٠
 ١٢٧١
 ١٢٧٢
 ١٢٧٣
 ١٢٧٤
 ١٢٧٥
 ١٢٧٦
 ١٢٧٧
 ١٢٧٨
 ١٢٧٩
 ١٢٨٠
 ١٢٨١
 ١٢٨٢
 ١٢٨٣
 ١٢٨٤
 ١٢٨٥
 ١٢٨٦
 ١٢٨٧
 ١٢٨٨
 ١٢٨٩
 ١٢٩٠
 ١٢٩١
 ١٢٩٢
 ١٢٩٣
 ١٢٩٤
 ١٢٩٥
 ١٢٩٦
 ١٢٩٧
 ١٢٩٨
 ١٢٩٩
 ١٣٠٠
 ١٣٠١
 ١٣٠٢
 ١٣٠٣
 ١٣٠٤
 ١٣٠٥
 ١٣٠٦
 ١٣٠٧
 ١٣٠٨
 ١٣٠٩
 ١٣١٠
 ١٣١١
 ١٣١٢
 ١٣١٣
 ١٣١٤
 ١٣١٥
 ١٣١٦
 ١٣١٧
 ١٣١٨
 ١٣١٩
 ١٣٢٠
 ١٣٢١
 ١٣٢٢
 ١٣٢٣
 ١٣٢٤
 ١٣٢٥
 ١٣٢٦
 ١٣٢٧
 ١٣٢٨
 ١٣٢٩
 ١٣٣٠
 ١٣٣١
 ١٣٣٢
 ١٣٣٣
 ١٣٣٤
 ١٣٣٥
 ١٣٣٦
 ١٣٣٧
 ١٣٣٨
 ١٣٣٩
 ١٣٤٠
 ١٣٤١
 ١٣٤٢
 ١٣٤٣
 ١٣٤٤
 ١٣٤٥
 ١٣٤٦
 ١٣٤٧
 ١٣٤٨
 ١٣٤٩
 ١٣٥٠
 ١٣٥١
 ١٣٥٢
 ١٣٥٣
 ١٣٥٤
 ١٣٥٥
 ١٣٥٦
 ١٣٥٧
 ١٣٥٨
 ١٣٥٩
 ١٣٦٠
 ١٣٦١
 ١٣٦٢
 ١٣٦٣
 ١٣٦٤
 ١٣٦٥
 ١٣٦٦
 ١٣٦٧
 ١٣٦٨
 ١٣٦٩
 ١٣٧٠
 ١٣٧١
 ١٣٧٢
 ١٣٧٣
 ١٣٧٤
 ١٣٧٥
 ١٣٧٦
 ١٣٧٧
 ١٣٧٨
 ١٣٧٩
 ١٣٨٠
 ١٣٨١
 ١٣٨٢
 ١٣٨٣
 ١٣٨٤
 ١٣٨٥
 ١٣٨٦
 ١٣٨٧
 ١٣٨٨
 ١٣٨٩
 ١٣٩٠
 ١٣٩١
 ١٣٩٢
 ١٣٩٣
 ١٣٩٤
 ١٣٩٥
 ١٣٩٦
 ١٣٩٧
 ١٣٩٨
 ١٣٩٩
 ١٤٠٠
 ١٤٠١
 ١٤٠٢
 ١٤٠٣
 ١٤٠٤
 ١٤٠٥
 ١٤٠٦
 ١٤٠٧
 ١٤٠٨
 ١٤٠٩
 ١٤١٠
 ١٤١١
 ١٤١٢
 ١٤١٣
 ١٤١٤
 ١٤١٥
 ١٤١٦
 ١٤١٧
 ١٤١٨
 ١٤١٩
 ١٤٢٠
 ١٤٢١
 ١٤٢٢
 ١٤٢٣
 ١٤٢٤
 ١٤٢٥
 ١٤٢٦
 ١٤٢٧
 ١٤٢٨
 ١٤٢٩
 ١٤٣٠
 ١٤٣١
 ١٤٣٢
 ١٤٣٣
 ١٤٣٤
 ١٤٣٥
 ١٤٣٦
 ١٤٣٧
 ١٤٣٨
 ١٤٣٩
 ١٤٤٠
 ١٤٤١
 ١٤٤٢
 ١٤٤٣
 ١٤٤٤
 ١٤٤٥
 ١٤٤٦
 ١٤٤٧
 ١٤٤٨
 ١٤٤٩
 ١٤٥٠
 ١٤٥١
 ١٤٥٢
 ١٤٥٣
 ١٤٥٤
 ١٤٥٥
 ١٤٥٦
 ١٤٥٧
 ١٤٥٨
 ١٤٥٩
 ١٤٦٠
 ١٤٦١
 ١٤٦٢
 ١٤٦٣
 ١٤٦٤
 ١٤٦٥
 ١٤٦٦
 ١٤٦٧
 ١٤٦٨
 ١٤٦٩
 ١٤٧٠
 ١٤٧١
 ١٤٧٢
 ١٤٧٣
 ١٤٧٤
 ١٤٧٥
 ١٤٧٦
 ١٤٧٧
 ١٤٧٨
 ١٤٧٩
 ١٤٨٠
 ١٤٨١
 ١٤٨٢
 ١٤٨٣
 ١٤٨٤
 ١٤٨٥
 ١٤٨٦
 ١٤٨٧
 ١٤٨٨
 ١٤٨٩
 ١٤٩٠
 ١٤٩١
 ١٤٩٢
 ١٤٩٣
 ١٤٩٤
 ١٤٩٥
 ١٤٩٦
 ١٤٩٧
 ١٤٩٨
 ١٤٩٩
 ١٥٠٠
 ١٥٠١
 ١٥٠٢
 ١٥٠٣
 ١٥٠٤
 ١٥٠٥
 ١٥٠٦
 ١٥٠٧
 ١٥٠٨
 ١٥٠٩
 ١٥١٠
 ١٥١١
 ١٥١٢
 ١٥١٣
 ١٥١٤
 ١٥١٥
 ١٥١٦
 ١٥١٧
 ١٥١٨
 ١٥١٩
 ١٥٢٠
 ١٥٢١
 ١٥٢٢
 ١٥٢٣
 ١٥٢٤
 ١٥٢٥
 ١٥٢٦
 ١٥٢٧
 ١٥٢٨
 ١٥٢٩
 ١٥٣٠
 ١٥٣١

[illegible]

(1) Al^{3+} , B — (2) Na^+ , C — (3) Li^+ , B — (4) Mg^{2+} , C — (5) K^+ , B et Mg^{2+} , C — (6) Na^+ , B — (7) Ca^{2+} , C — (8) Mg^{2+} , AC

[illegible][illegible]

حقه به عا اس محاحتمال رحتمال دهم
محاسن محققا سبوق. سا مے او وده اسمع
معتا امام امر به ابر. حبه لومعا معشقا
وآت حکمه. او را بلحا حدی احمال اوام علم.

(1) മലിനം B — (2) മലിനം AC — (3) Item. — (4) അലിനം B —
(5) മലിനം AC — (6) മലിനം AC — (7) അലിനം C

مَعْلًا حَسْتَمًا هُنُقًا. مَحَلًا نُس مَحْسَس (1)
 حَتْمًا مَح زَمًا مَعْلًا. هَلَم مَحْسَس مَحْسَس حَمَلًا
 لَعَلَّم سَقَمَ كَمَلًا عِلَّتْ أُنَس زَهَلًا بِلاَهَتًا
 حَمَس مُنَس. مَح مَحَل حَمَلًا اسْتَلًا بِمَلًا حَمَلًا مَلًا
 مَلَام أَم. مَحَلًا مَحَلًا حَمَلًا كَمَلًا مَح مَح مَح
 حَلَّم حَلَّم.

ا ف م ه ا ب ج د ه ز ح ط ي ك ل
 هَتَمًا مَعْلَةً مَلًا مَح مَح مَح مَح مَح (2) حَمَلًا
 مَحَلًا حَمَلًا. قَلَمًا اسْتَلًا مَحَلًا.

ه مَح بِلاَهَتًا مَحَلًا (3) عَمَلًا لا أَمَح ا ب بِلاَهَتًا (4)
 هَمَل حَمَلًا بِلاَهَتًا ا ف حَمَلًا مَحَلًا مَحَلًا مَحَلًا
 حَمَلًا حَمَلًا بِلاَهَتًا بِلاَهَتًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا
 حَمَلًا. حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا
 حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا
 حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا
 حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا

ه مَحَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا
 حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا
 حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا
 حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا
 حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا
 حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا
 حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا

ه مَحَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا حَمَلًا

C مَحَلًا (5) — C بِلاَهَتًا (4) — B مَحَلًا (3) — C حَمَلًا (2) — B مَحَلًا (1)
 حَمَلًا (8) lege — C حَمَلًا (7) — حَمَلًا (6) lege

חֲסִידָאֵי בְּחִיבֵי שְׁמֵיהֶם מֵאֵלֶיךָ וְהוּא מַלְכֵּם
 מֵאֵלֶיךָ. וְהוּא מֵי לֵאלֹהִים תִּהְיֶה בְּמִמְלָא. וְהַלְּבִיחָהּ
 עֲתִידָא עֲקִידָאֵיהֶם לְאֵלֶיךָ לֵאלֹהִים מִקְדָּם עֲלֵמִיכָא
 מֵאֵלֶיךָ. חֲלִיבֵיהֶם וְעִמָּם מִקְדָּם בְּעִתָּא עֲדִיבֵי
 מֵאֵלֶיךָ הוּא תִּהְיֶה מִתָּלָא אִזְדָּא חֲסִידָאֵיהֶם בְּעִתָּא עֲדִיבֵי
 מִקְדָּם עֲמִידָאֵיהֶם וְהוּא מֵי שֶׁהוּא בְּחִיבֵי מֵאֵלֶיךָ וְהוּא
 עֲתִידָא לְהִתְבָּרֵךְ (1) מִקְדָּם בְּעִתָּא. וְהַלְּבִיחָהּ עֲתִידָא
 אֲחֵיהֶם וְהוּא בְּחִיבֵי מֵעִתָּא לְאֵלֶיךָ וְהוּא חֲסִידָאֵיהֶם
 וְהוּא מֵי שֶׁהוּא לְחִיבֵי חֲסִידָא. וְהַלְּבִיחָהּ מֵאֵלֶיךָ
 מֵאֵלֶיךָ עֲתִידָא. אֲחֵיהֶם בְּחִיבֵי מֵאֵלֶיךָ (2) לְבִיחָהּ מֵאֵלֶיךָ
 חֲסִידָאֵיהֶם מֵעִתָּא (3) אֲחֵיהֶם מִלְּבִיחָהּ עֲתִידָא (4)
 בְּאֵינִי מֵי שֶׁהוּא מִלְּבִיחָהּ. מִקְדָּם (5) אֲחֵיהֶם מֵאֵלֶיךָ
 בְּעִתָּא הוּא מֵי שֶׁהוּא חֲסִידָאֵיהֶם בְּעִתָּא עֲדִיבֵי מִקְדָּם
 חֲסִידָאֵיהֶם. וְהוּא מֵי שֶׁהוּא (6) מִקְדָּם בְּעִתָּא וְהוּא מֵי שֶׁהוּא
 מֵעִתָּא בְּחִיבֵי מֵאֵלֶיךָ.

וְהוּא מֵי שֶׁהוּא לְחִיבֵי מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא
 בְּחִיבֵי עֲתִידָא וְהוּא מֵי שֶׁהוּא חֲסִידָאֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא
 מֵי שֶׁהוּא (7) חֲסִידָאֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם
 בְּחִיבֵי עֲתִידָא (8) מֵי שֶׁהוּא מֵי שֶׁהוּא מֵי שֶׁהוּא
 מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם עֲתִידָא. וְהוּא מֵי שֶׁהוּא חֲסִידָאֵיהֶם
 מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם אֲחֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם (9)

וְהוּא מֵי שֶׁהוּא מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא
 מֵי שֶׁהוּא מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם
 מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא אֲחֵיהֶם.

C — (4) מֵי שֶׁהוּא B — (3) בְּחִיבֵי מֵי שֶׁהוּא B — (2) אֲחֵיהֶם מֵי שֶׁהוּא B — (1)
 B — (8) מֵי שֶׁהוּא B — (7) מֵי שֶׁהוּא AC — (6) מֵי שֶׁהוּא BC — (5) מֵי שֶׁהוּא
 B — (9) מֵי שֶׁהוּא B

117 v
 جَعَلْنَا فِيهِ يَمِينًا وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا * جَعَلْنَا فِيهِ
 مَعَادًا وَجَعَلْنَا فِيهِ سَبِيلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا * (1)
 لِيُخَلِّصُوا رُسُلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ
 رُسُلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا *
 وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ
 رُسُلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا * (2)
 وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا * وَبَعَثْنَا فِيهِ رُسُلًا *

[illegible]

وہ کہتا ہے: اے نبی! (6) اے اللہ! میرے ساتھ ہے اور
 محمد علیہ السلام میرے ساتھ ہے۔ وہ کہتا ہے: محمد علیہ السلام
 میرے ساتھ ہے اور محمد علیہ السلام میرے ساتھ ہے۔

۵۰ امر سهوا؛ و محض مع عتلا / صمد؛ و احده

(B) ~~15~~ ~~15~~ L B — (6) deletum A — (7) ~~15~~ ~~15~~ C

بسم الله الرحمن الرحيم
الحمد لله الذي هدانا لهذا هذا الذي كنا لنهتدي لولا أن هدانا الله

(1) deest B — (2) $\frac{1}{2} B$ — (3) $\frac{1}{3} B$ — (4) $\frac{1}{4} B$ — (5) $\frac{1}{5} B$ — (6) $\frac{1}{6} B$

אֶל עֲמֻנָא וְאֶל הַיָּדָא. מִיָּדָא עֲמֻנָא הִנֵּחָ
 אֵלַי הַלֵּה חֲסִידָא. מִיָּדָא וְאֶל הַיָּדָא מִיָּדָא וְאֶל הַיָּדָא
 בְּחִמְקָא מִיָּדָא אֶל מִיָּדָא מִיָּדָא עֲמֻנָא
 אֶלְסָלְסָל. חֲסִידָא מִיָּדָא חֲסִידָא מִיָּדָא
 חֲסִידָא. חֲסִידָא בִּי תָלַם (1) מִיָּדָא. חֲסִידָא חֲסִידָא
 מִיָּדָא. חֲסִידָא מִיָּדָא אֶל מִיָּדָא מִיָּדָא (2)
 הַיָּדָא. אֶל מִיָּדָא חֲסִידָא מִיָּדָא חֲסִידָא חֲסִידָא
 מִיָּדָא. לֹא אֶל מִיָּדָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא.
 אֶל חֲסִידָא חֲסִידָא. חֲסִידָא בִּי בְּחִמְקָא עֲמֻנָא
 מִיָּדָא חֲסִידָא מִיָּדָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא.
 חֲסִידָא מִיָּדָא אֶל מִיָּדָא חֲסִידָא (3) חֲסִידָא חֲסִידָא:

מִיָּדָא בִּי הַיָּדָא חֲסִידָא אֵלַי הַלֵּה חֲסִידָא. מִיָּדָא
 וְאֶל מִיָּדָא בִּי חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא. אֶל מִיָּדָא
 חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא
 חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא
 חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא
 חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא
 חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא:

חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא
 חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא
 חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא
 חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא
 חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא
 חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא חֲסִידָא:

C חֲסִידָא חֲסִידָא — B חֲסִידָא — A חֲסִידָא — A חֲסִידָא — B חֲסִידָא — (1) חֲסִידָא — B חֲסִידָא — (2) חֲסִידָא — A חֲסִידָא — (3) חֲסִידָא — A חֲסִידָא — (4) חֲסִידָא — B חֲסִידָא — (5) חֲסִידָא חֲסִידָא

به هالقهلم (1) هوبه (2) حمر قتهما هاتمهنا معناه
 وكمقنا مع اوم عمننا حلا اومره موبسنا حرفنا
 حبه عهنا بهمنا. هالقمنا مبر الحنا بلس. ماله
 لاقاب: سبار مچ اوم بهنا مكننا مچ سمنا. هاسنا
 اوم بهمنا مبر وناحنا (3) بهنا ماله مكننا. هلا س
 الحنا ماله مكننا. هلم به هاله مكننا بهمنا حلا
 اومره روم بهمنا (4) بهمنا هنعنا (5) بهنا.
 مكننا انا انا مچ اوم حله اهنه مكننا حلا
 مچ انا مكننا بهمنا. مچ اوم حله اسمنا انا
 مكننا حلا. هنعنا بهنا اهنه بهمنا بهنا
 مكننا لاقاب بهنا. مكننا بهنا حنا ولا قنا.
 هلقنا حمر مكننا سلهنا سبار احصنا حنا.

فهمنا الحنا. ماله قحقنا.

حمرالا مكننا بهمنا مچ. هنعنا مكننا عمننا
 انا. هاله لاقاب حمر حله انا لا قلمنا بهنا
 انا حنعنا مكننا مكننا مكننا مكننا. هنعنا
 بهنا. انا حنعنا بهنا عنعنا مكننا. حله
 قنا حنه بهنا (6) حنعنا هنعنا بهنا.
 مچ مكننا بهنا بهمنا بهنا حنعنا بهنا
 كنعنا بهنا (7) بهنا انا. حله بهنا بهنا
 مكننا الا حنعنا (8) مكننا بهنا حنعنا حنعنا
 انا بهنا انا نعا حنعنا حنعنا حنعنا (9)

(1) B — (2) A — (3) B — (4) adde B —
 (5) C — (6) deletum A — (7) λυσισιον — (8) B — (9) B

وَقَدْ (1) مَعَهُ. مِنْ أَكْثَرِ الْأَقْصَا وَمِنْ مَقْصِدِهَا
بِمَقْصِدِهَا مَاتَ. قَدْ مَعَهُ بِحَقِّهِ وَبِمَقْصِدِهَا
وَمَعَهُ بِحَقِّهِ وَبِمَقْصِدِهَا (2) وَبِمَقْصِدِهَا
وَمِنْ الْأَقْصَا وَبِمَقْصِدِهَا بِحَقِّهِ وَبِمَقْصِدِهَا
مَاتَ. وَبِمَقْصِدِهَا بِحَقِّهِ وَبِمَقْصِدِهَا
مَاتَ بِحَقِّهِ وَبِمَقْصِدِهَا.

مَمْدُودًا بِمِ مَرُوحًا اَلْمَدَامُ سَعِيًّا مَحِ اَمْتَمَدْنِي
 خَمْرًا اَمْتَمَدًا بِعَمَّا اَرَادَ مَرُوحًا بِعَمْدًا حَسْبَ كَتَلَبِ
 اَمْتَمَر. حَامُ اَمْتَمَرْتَنِي مَحِ بِ اَمْتَمَرْتَنِي حَا
 مَقْدَمًا قَقَبَ مَقْدَمًا بِ اَمْتَمَرْتَنِي نَلْمُحَمَّ رَقَدًا
 عَقَبًا بِ اَمْتَمَرْتَنِي حَتْلَبِي (3). اَمْتَمَدًا بِ اَمْتَمَدًا حَا
 سَعِيًّا مَسْبِيًا اَمْتَمَدْنِي اَمْرًا رَحَدًا مَرُوحًا بِعَمْدًا
 حَمَمًا اَمْتَمَدْتَنِي مَدَمِي مَلَعًا مَلَمْتًا مَامُنًا
 اَمْتَمَدًا قُمَمًا مَدَمًا حَمَمًا اَمْتَمَدًا عَقَبًا مَقْدَمًا
 مَرُوحًا مَمَدًا.

١٢١
 ١٢٢
 ١٢٣
 ١٢٤
 ١٢٥
 ١٢٦
 ١٢٧
 ١٢٨
 ١٢٩
 ١٣٠
 ١٣١
 ١٣٢
 ١٣٣
 ١٣٤
 ١٣٥
 ١٣٦
 ١٣٧
 ١٣٨
 ١٣٩
 ١٤٠
 ١٤١
 ١٤٢
 ١٤٣
 ١٤٤
 ١٤٥
 ١٤٦
 ١٤٧
 ١٤٨
 ١٤٩
 ١٥٠
 ١٥١
 ١٥٢
 ١٥٣
 ١٥٤
 ١٥٥
 ١٥٦
 ١٥٧
 ١٥٨
 ١٥٩
 ١٦٠
 ١٦١
 ١٦٢
 ١٦٣
 ١٦٤
 ١٦٥
 ١٦٦
 ١٦٧
 ١٦٨
 ١٦٩
 ١٧٠
 ١٧١
 ١٧٢
 ١٧٣
 ١٧٤
 ١٧٥
 ١٧٦
 ١٧٧
 ١٧٨
 ١٧٩
 ١٨٠
 ١٨١
 ١٨٢
 ١٨٣
 ١٨٤
 ١٨٥
 ١٨٦
 ١٨٧
 ١٨٨
 ١٨٩
 ١٩٠
 ١٩١
 ١٩٢
 ١٩٣
 ١٩٤
 ١٩٥
 ١٩٦
 ١٩٧
 ١٩٨
 ١٩٩
 ٢٠٠
 ٢٠١
 ٢٠٢
 ٢٠٣
 ٢٠٤
 ٢٠٥
 ٢٠٦
 ٢٠٧
 ٢٠٨
 ٢٠٩
 ٢١٠
 ٢١١
 ٢١٢
 ٢١٣
 ٢١٤
 ٢١٥
 ٢١٦
 ٢١٧
 ٢١٨
 ٢١٩
 ٢٢٠
 ٢٢١
 ٢٢٢
 ٢٢٣
 ٢٢٤
 ٢٢٥
 ٢٢٦
 ٢٢٧
 ٢٢٨
 ٢٢٩
 ٢٣٠
 ٢٣١
 ٢٣٢
 ٢٣٣
 ٢٣٤
 ٢٣٥
 ٢٣٦
 ٢٣٧
 ٢٣٨
 ٢٣٩
 ٢٤٠
 ٢٤١
 ٢٤٢
 ٢٤٣
 ٢٤٤
 ٢٤٥
 ٢٤٦
 ٢٤٧
 ٢٤٨
 ٢٤٩
 ٢٥٠
 ٢٥١
 ٢٥٢
 ٢٥٣
 ٢٥٤
 ٢٥٥
 ٢٥٦
 ٢٥٧
 ٢٥٨
 ٢٥٩
 ٢٦٠
 ٢٦١
 ٢٦٢
 ٢٦٣
 ٢٦٤
 ٢٦٥
 ٢٦٦
 ٢٦٧
 ٢٦٨
 ٢٦٩
 ٢٧٠
 ٢٧١
 ٢٧٢
 ٢٧٣
 ٢٧٤
 ٢٧٥
 ٢٧٦
 ٢٧٧
 ٢٧٨
 ٢٧٩
 ٢٨٠
 ٢٨١
 ٢٨٢
 ٢٨٣
 ٢٨٤
 ٢٨٥
 ٢٨٦
 ٢٨٧
 ٢٨٨
 ٢٨٩
 ٢٩٠
 ٢٩١
 ٢٩٢
 ٢٩٣
 ٢٩٤
 ٢٩٥
 ٢٩٦
 ٢٩٧
 ٢٩٨
 ٢٩٩
 ٣٠٠
 ٣٠١
 ٣٠٢
 ٣٠٣
 ٣٠٤
 ٣٠٥
 ٣٠٦
 ٣٠٧
 ٣٠٨
 ٣٠٩
 ٣١٠
 ٣١١
 ٣١٢
 ٣١٣
 ٣١٤
 ٣١٥
 ٣١٦
 ٣١٧
 ٣١٨
 ٣١٩
 ٣٢٠
 ٣٢١
 ٣٢٢
 ٣٢٣
 ٣٢٤
 ٣٢٥
 ٣٢٦
 ٣٢٧
 ٣٢٨
 ٣٢٩
 ٣٣٠
 ٣٣١
 ٣٣٢
 ٣٣٣
 ٣٣٤
 ٣٣٥
 ٣٣٦
 ٣٣٧
 ٣٣٨
 ٣٣٩
 ٣٤٠
 ٣٤١
 ٣٤٢
 ٣٤٣
 ٣٤٤
 ٣٤٥
 ٣٤٦
 ٣٤٧
 ٣٤٨
 ٣٤٩
 ٣٥٠
 ٣٥١
 ٣٥٢
 ٣٥٣
 ٣٥٤
 ٣٥٥
 ٣٥٦
 ٣٥٧
 ٣٥٨
 ٣٥٩
 ٣٦٠
 ٣٦١
 ٣٦٢
 ٣٦٣
 ٣٦٤
 ٣٦٥
 ٣٦٦
 ٣٦٧
 ٣٦٨
 ٣٦٩
 ٣٧٠
 ٣٧١
 ٣٧٢
 ٣٧٣
 ٣٧٤
 ٣٧٥
 ٣٧٦
 ٣٧٧
 ٣٧٨
 ٣٧٩
 ٣٨٠
 ٣٨١
 ٣٨٢
 ٣٨٣
 ٣٨٤
 ٣٨٥
 ٣٨٦
 ٣٨٧
 ٣٨٨
 ٣٨٩
 ٣٩٠
 ٣٩١
 ٣٩٢
 ٣٩٣
 ٣٩٤
 ٣٩٥
 ٣٩٦
 ٣٩٧
 ٣٩٨
 ٣٩٩
 ٤٠٠
 ٤٠١
 ٤٠٢
 ٤٠٣
 ٤٠٤
 ٤٠٥
 ٤٠٦
 ٤٠٧
 ٤٠٨
 ٤٠٩
 ٤١٠
 ٤١١
 ٤١٢
 ٤١٣
 ٤١٤
 ٤١٥
 ٤١٦
 ٤١٧
 ٤١٨
 ٤١٩
 ٤٢٠
 ٤٢١
 ٤٢٢
 ٤٢٣
 ٤٢٤
 ٤٢٥
 ٤٢٦
 ٤٢٧
 ٤٢٨
 ٤٢٩
 ٤٣٠
 ٤٣١
 ٤٣٢
 ٤٣٣
 ٤٣٤
 ٤٣٥
 ٤٣٦
 ٤٣٧
 ٤٣٨
 ٤٣٩
 ٤٤٠
 ٤٤١
 ٤٤٢
 ٤٤٣
 ٤٤٤
 ٤٤٥
 ٤٤٦
 ٤٤٧
 ٤٤٨
 ٤٤٩
 ٤٥٠
 ٤٥١
 ٤٥٢
 ٤٥٣
 ٤٥٤
 ٤٥٥
 ٤٥٦
 ٤٥٧
 ٤٥٨
 ٤٥٩
 ٤٦٠
 ٤٦١
 ٤٦٢
 ٤٦٣
 ٤٦٤
 ٤٦٥
 ٤٦٦
 ٤٦٧
 ٤٦٨
 ٤٦٩
 ٤٧٠
 ٤٧١
 ٤٧٢
 ٤٧٣
 ٤٧٤
 ٤٧٥
 ٤٧٦
 ٤٧٧
 ٤٧٨
 ٤٧٩
 ٤٨٠
 ٤٨١
 ٤٨٢
 ٤٨٣
 ٤٨٤
 ٤٨٥
 ٤٨٦
 ٤٨٧
 ٤٨٨
 ٤٨٩
 ٤٩٠
 ٤٩١
 ٤٩٢

(1) ܐܢܝܢܐ C — (2) quatuor praec. verba desunt C — (3) σελίδες —
(4) ܐܢܝܢܐ C — (5) ܐܢܝܢܐ in marg. A — (6) ܐܢܝܢܐ C

(1) B: B: C — (2) A et in marg. B: B: C — (3) C: C: C — (4) C: C: C — (5) ut supra — (6) B: B: B — (7) B: B: B — (8) B: B: B

حَفَّاهُ نَحْمًا لِكُلِّ مَبْرُوءٍ مَحْذُومًا. هَلَا يَوْمًا سَنَدُ
 زَعَمَ هَيْبَ بَرٍّ (1) تَلَسَّعًا زَعُ لِكُلِّ. اِمْلَأْ تَلْمِيزًا لِكُلِّ
 حَقِّكَ مَحْذُومًا بِحَفَّاهُ مَبْرُوءٍ مَحْذُومًا. مَحْ حَقِّكَ مَحْذُومًا
 مَحْذُومًا مَحْذُومًا. اَلْقَا لِكُلِّ لِقَاءَ مَحْذُومًا (2)
 مَحْذُومًا مَحْذُومًا. هَلْ لِكُلِّ مَحْذُومًا بِحَقِّكَ مَحْذُومًا
 قُلِّتَ. مَحْذُومًا بِحَقِّكَ مَحْذُومًا مَحْذُومًا لِكُلِّ
 اِسْتِزَا بِسَهْوَ. اَمْسَحْ مَحْذُومًا مَحْذُومًا بِحَقِّكَ
 مَحْذُومًا بِحَقِّكَ مَحْذُومًا بِحَقِّكَ مَحْذُومًا. اِمْلَأْ
 تَلْمِيزًا لِكُلِّ مَحْذُومًا بِحَقِّكَ اِسْتِزَا بِحَقِّكَ قُلِّتَ
 لِكُلِّ مَحْذُومًا بِسَهْوَ. اَمْسَحْ مَحْذُومًا اَمْسَحْ
 مَحْذُومًا مَحْذُومًا بِحَقِّكَ مَحْذُومًا اَمْسَحْ
 مَحْذُومًا مَحْذُومًا بِحَقِّكَ مَحْذُومًا اَمْسَحْ
 تَلْمِيزًا قُلِّتَ اِذَا. مَحْذُومًا بِحَقِّكَ مَحْذُومًا
 مَحْذُومًا حَقًّا.

[illegible]

(1) lege λ — (2) λ B — (3) $\eta\mu\alpha$ — (4) λ B — (5) lege λ

الحسين بن علي بن ابي طالب عليه السلام في كتابه في فضائل علي بن ابي طالب عليه السلام (1)

فهمنا اننا. ملة احبنا عسا = بهذها (109)

[illegible]

(1) *ḥm* BC — (2) *ḥm* B — (3) *ḥm* B — (4) *ḥm* B — (5) *ḥm* B — (6) *ḥm* A — (7) *ḥm* B — (8) *ḥm* C — (9) *ḥm* B
prae. verba desunt B

106 v
 107 r
 108 r
 109 r
 110 r
 111 r
 112 r
 113 r
 114 r
 115 r
 116 r
 117 r
 118 r
 119 r
 120 r
 121 r
 122 r
 123 r
 124 r
 125 r
 126 r
 127 r
 128 r
 129 r
 130 r
 131 r
 132 r
 133 r
 134 r
 135 r
 136 r
 137 r
 138 r
 139 r
 140 r
 141 r
 142 r
 143 r
 144 r
 145 r
 146 r
 147 r
 148 r
 149 r
 150 r
 151 r
 152 r
 153 r
 154 r
 155 r
 156 r
 157 r
 158 r
 159 r
 160 r
 161 r
 162 r
 163 r
 164 r
 165 r
 166 r
 167 r
 168 r
 169 r
 170 r
 171 r
 172 r
 173 r
 174 r
 175 r
 176 r
 177 r
 178 r
 179 r
 180 r
 181 r
 182 r
 183 r
 184 r
 185 r
 186 r
 187 r
 188 r
 189 r
 190 r
 191 r
 192 r
 193 r
 194 r
 195 r
 196 r
 197 r
 198 r
 199 r
 200 r

106 v
 107 r
 108 r
 109 r
 110 r
 111 r
 112 r
 113 r
 114 r
 115 r
 116 r
 117 r
 118 r
 119 r
 120 r
 121 r
 122 r
 123 r
 124 r
 125 r
 126 r
 127 r
 128 r
 129 r
 130 r
 131 r
 132 r
 133 r
 134 r
 135 r
 136 r
 137 r
 138 r
 139 r
 140 r
 141 r
 142 r
 143 r
 144 r
 145 r
 146 r
 147 r
 148 r
 149 r
 150 r
 151 r
 152 r
 153 r
 154 r
 155 r
 156 r
 157 r
 158 r
 159 r
 160 r
 161 r
 162 r
 163 r
 164 r
 165 r
 166 r
 167 r
 168 r
 169 r
 170 r
 171 r
 172 r
 173 r
 174 r
 175 r
 176 r
 177 r
 178 r
 179 r
 180 r
 181 r
 182 r
 183 r
 184 r
 185 r
 186 r
 187 r
 188 r
 189 r
 190 r
 191 r
 192 r
 193 r
 194 r
 195 r
 196 r
 197 r
 198 r
 199 r
 200 r

(1) B addit : 107 (107) — (2) Item — (3) B addit : 107 (107) — (4) B addit : 107 (107) — (5) B addit : 107 (107)

بِقَمْعَالِ هَلَاكُومَا قُتِبَ فَمَا فَدَاهِي. مَدَحِ اِهْتَمَامَا
 f. 105 اَمَلِ مَدَامَتَمَحِ. اَمَقَرِ مَسْرَبِ.*

فَهَمَمَا اَمْتَمَا. مَدَحُ مَدَوَا (1) وَيُسَ تَمَمَا مَدَحِي.
 مَدَوَا وَيُسَ مَدَحَا اَمَلَمَا مَقَبَلَا بِحَكَمِهِ قُفَم
 f. 104 رَهْ بِمَامِي لَاهِزَمِي مَدَبَشَا مَا بِحَكَمِهِ اَمَلِ تَمَمَا.
 مَدَحَا بِحَدَحِي اَمَلَمَا مَقَبَلَا بِحَكَمِهِ قُفَم رَهْ بِمَامِي
 C₂₃ لَاهِزَمِي. مَدَحَمَا مَا بِحَكَمِهِ اَمَلِ تَمَمَا. مَدَبَشَتَا
 تَمَمَا مَدَحَتَمَمَاهِي قَهَمَنَهَا بِقَمْعَالِ اَمَرِ مَدَامَرُخَمَاهِي
 دَاهِزَمِي مَدَحِي بِرُحَتَا اَمَرِ. حَبِ سَهْ تَمَمَاهِي مَدَوَا
 لَاهِزَمِي مَدَحِي قَهَمَنَهَا بِقَمْعَالِ اَمَرِ. اَمَلَا بِمَمَرِ اَمَلَمَا.
 فَاَمَلَا اَلَا مَلَا فَمَا تَمَمَا. اَمَلَا حَسَبَا مَدَحِ
 اَمَلَمَا مَقَبَلَا مَدَحَمَمَمَا اَمَلَمَاهِي. مَدَوَا وَيُسَ
 مَدَحِي اَمَلِ اَمَعَمَ بِمَدَحِ اَمَلَمَا. هَاهِي بِحَكَمِهِ مَدَحِ
 مَقَبَلَا مَدَحَمَمَمَا اَمَلَمَاهِي مَدَحِي اَمَلِ مَدَحِي اَمَلِ
 كَبَلَا اَمَلِ مَدَحِي فَاَمَلَا: اَمَعَمَ اَمَعَمَ (2) بِمَدَحِ اَمَلِ
 مَدَحِي. اَمَلِ اَمَلَمَا اَمَلِ فَاَمَلَا حَاهِي: اَمَلِ مَدَحِي اَمَلِ
 كَبَلَا اَمَلِ مَدَحِي اَمَلِ. مَدَحِي (3) فَاَمَلَا. اَمَعَمَ
 مَدَحَا اَمَلِ اَمَعَمَ بِمَدَحِ. اَمَلِ اَمَلَمَا فَاَمَلَا
 حَاهِي.

هَلَاكُومَا بِحَرَمِي اَمَلِ فَاَمَلَاهِي مَدَحِ رُحَمَا فَاَمَلَا
 مَدَحِ وَيُسَ مَدَحِي فَاَمَلَا مَدَحِي رَهْ بِمَامِي. اَلَا
 مَدَحِ اَمَلِ فَاَمَلَا مَدَحِي اَمَلَمَا مَدَحِ سَهْ تَمَمَاهِي.
 اَمَلِ اَمَلَمَا مَدَحِي. اَلَا مَدَحِي فَاَمَلَا اَمَعَمَ

B مَدَحِي (3) — BC اَمَعَمَ (2) — C deest مَدَحِي (1)

חסה: זא להזיל. אָמלל בַּחֲסוֹם: שֶׁזֶּזָּא לְהִזְזִיל וְהוּא אָז
 לֹא־זִיל. מִמַּלְמָלֵי לֹא מוֹזֵז: מִמַּלְמָלֵי חֲסִימָא. בִּי חֲסִי
 קָמַח מִמַּלְמָלֵי חֲסִימָא. מִכְסֵּה אִסְרָא חֲסִי: זֶזָּא לְהִזְזִיל
 חֲסִי (1).

כִּי־יֵרָא לִי לֹא מִלָּא חֲסִימָא מוֹזֵז: מִמַּלְמָלֵי חֲסִי
 אָז אֲפֻסָּה (2) בַּחֲסִי: חֲסִי בַּמִּסָּה. הִיא־זֹה: מִלָּא חֲסִי. לִי
 סָרָא מִן לִי־מִסָּה: מִמַּלְמָלֵי חֲסִימָא אֲמִלָּה אֲפֻסָּה (3)
 בַּחֲסִי: חֲסִי בִּי־חֲסִימָא מוֹזֵז: מִמַּלְמָלֵי חֲסִי אָז אֲפֻסָּה (4)
 בַּחֲסִי אֲמִלָּה חֲסִי: שֶׁזֶּזָּא לְהִזְזִיל אָז־מִסָּה: זֶזָּא (5) בַּחֲסִי
 אֲפֻסָּה. מִלָּא אָז־חֲסִי חֲסִי אֲפֻסָּה אִסְרָא מִן־מִסָּה
 מִכְסֵּה: חֲסִי שֶׁזֶּזָּא לְהִזְזִיל. חֲלָבִי אָז בַּמִּסָּה אִז
 אֲפֻסָּה־מִסָּה: מִמַּלְמָלֵי חֲסִימָא. הִיא־זֹה: חֲסִי בַּחֲסִי
 מִמַּלְמָלֵי חֲסִימָא אֲמִלָּה־חֲסִימָא חֲסִי. לִי אֲפֻסָּה בַּחֲסִי
 חֲסִי זֶזָּא מִמַּלְמָלֵי חֲסִי אֲמִלָּה אֲפֻסָּה אִסְרָא חֲסִימָא
 חֲסִי מִמַּלְמָלֵי חֲסִימָא (6) אָז חֲסִי. חֲסִימָא אֲפֻסָּה (7)
 בַּחֲסִי מִמַּלְמָלֵי חֲסִימָא חֲסִי זֶזָּא מִמַּלְמָלֵי חֲסִימָא. בִּי חֲסִי
 מִמַּלְמָלֵי. חֲסִי בַּחֲסִי מִמַּלְמָלֵי חֲסִימָא: חֲסִי בַּמִּסָּה חֲסִימָא
 אָז מִן שֶׁזֶּזָּא לְהִזְזִיל אֲפֻסָּה. מִלָּא אָז־חֲסִי שֶׁזֶּזָּא לְהִזְזִיל
 חֲסִי אָז בַּחֲסִי: חֲסִי חֲסִי בַּמִּסָּה: חֲסִי בַּמִּסָּה חֲסִי
 חֲסִימָא חֲסִי: חֲסִי חֲסִי חֲסִימָא חֲסִימָא: בִּי אֲפֻסָּה בַּחֲסִי
 בִּי שֶׁזֶּזָּא לְהִזְזִיל חֲסִימָא חֲסִימָא (9) בַּחֲסִי: חֲסִי אֲמִלָּה
 חֲסִי. הִיא־זֹה אֲפֻסָּה חֲסִי זֶזָּא מִמַּלְמָלֵי חֲסִימָא (10)

(1) Item — (2) Item — (3) Item — (4) Item — (5) Item — (6) Item — (7) Item — (8) Item — (9) Item — (10) Item

הענין בזה. ומהלך דאין דאין. ב (1) ומהלך
 בזה. ומהלך דאין דאין. ב (1) ומהלך
 בזה. ומהלך דאין דאין. ב (1) ומהלך.

מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך.

והנהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.

והנהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.
 מהלך דאין דאין. ומהלך דאין דאין.

وَحَسْبُهَا بِمَلَقَةٍ مَعَ زَيْدٍ أَمْدًا حَتَّى مَضَى الْحَلَمُ
وَبَسْ (1) هَلَّا. هَلْهَا لَمَضَى مَعَ زَيْدٍ مَضَى حَتَّى
أَمْدًا حَلَمَ حَتَّى هَلَّا.

فَهَمَّا سَمِعَا. مَلَّا أَيْ بِسَوِيٍّ لَهَا حَلَّا لَهَا
أَوْنَرِي أَوْ حَمَلَهَا بِقَمَمَا:

مَلَّا بِسَوِيٍّ لَهَا حَلَّا لَهَا مَلَّا لَهَا مَلَّا
حَلَّا أَوْنَرِي فَتَمَّ وَاسْتَمْتَمَ قُلُّ. أَمْرٌ بِأَوْنَرِي
بِهَلَّا بِقَمَمَا حَتَّى حَلَّا قُلُّ. أَمْرٌ بِأَوْنَرِي
اسْتَمْتَمَ أَوْنَرِي بِحَتَّى حَلَّا سَوِيٍّ لَهَا حَمْر
مَحْتَمَّ (2) رَهَبَامَ. حَقَّقَ أَوْنَرِي مَلَقَةً لَلْبَعَةِ (3)
أَوْنَرِي بِهَلَّا مَعَ اسْتَمْتَمَ حَمْرٍ مَحْتَمَّ رَهَبَامَ.
حَلَّا أَوْنَرِي بِهَلَّا بِقَمَمَا لَوْنَرِي عَقَمَ. مَقْلًا أَوْنَرِي
أَهْلًا لَوْنَرِي حَمَلَهَا لَلْبَعَةِ أَوْنَرِي بِهَلَّا
بِقَمَمَا لَلْبَعَةِ مَحَلَّا مَحَلَّا حَمَلَهَا بِهَلَّا
وَحَسْبُهَا حَلَّا سَوِيٍّ لَهَا أَمْرٌ بِهَلَّا (5) حَبِي.
وَبَسْ (6) لَمَضَى لَمَضَى لَمَضَى. أَمْرٌ بِهَلَّا
أَمْرٌ. بِمَعَ لَمَضَى بِهَلَّا مَعَ لَمَضَى لَمَضَى
بَسْ (7) أَمْرٌ بِهَلَّا مَحَلَّا. أَمْرٌ بِهَلَّا لَمَضَى
وَأَمْرٌ بِهَلَّا حَلَّا مَحَلَّا. أَمْرٌ بِهَلَّا حَمَلَهَا
بِحَقَّقَ هَلَّا بِقَمَمَا حَمَلَهَا حَلَّا حَمَلَهَا
أَمْرٌ. بِمَحَلَّا حَمَلَهَا بِهَلَّا. سَوِيٍّ لَهَا لَمَضَى
مَحَلَّا مَحَلَّا لَمَضَى لَمَضَى لَمَضَى حَمَلَهَا

حَمَلَهَا (3) — C بِهَلَّا (4) — B لَمَضَى (5) — B — (6) — C
C A et in marg. حَمَلَهَا — (6) — C

السبعة عشر دة حقه فيها بقصمها. حمر مائة واربعة
 حمر مائة واربعة قصمها. احدا واربعة مائة واربعة
 مائة واربعة حمر مائة واربعة حقه فيها بقصمها ثمانية عشر.

فهمما؛ حُكْمًا. مَهْلًا مَلَكًا نَمًا (سبعة؛ 1).
حُكْمٌ مَعِ فُلًا

بِمَعْنَاهُ فَلَمَّا هَلَفَ لَهُمْ أَن يَتَّقُوا اللَّهَ وَتَتَّقُوا اللَّهَ
 مَعَهُمْ فَقَالُوا لَا نَقْدِرُ عَلَيْهِمْ قَالُوا فَمَنْ يَتَّقُوا اللَّهَ
 يَجْعَلْ لَهُ مَخْرَجًا وَيَرْزُقْهُ مِنْ حَيْثُ لَا يَحْتَسِبُ
 وَمَنْ يَتَّقُوا اللَّهَ يَجْعَلْ لَهُ مَخْرَجًا وَيَرْزُقْهُ مِنْ حَيْثُ
 لَا يَحْتَسِبُ وَلَهُ يُخْفِ الْأَسْرَارَ (3) مَجْهُورٌ
 عَلَيْهِمْ أَنْ يَتَّقُوا اللَّهَ وَتَتَّقُوا اللَّهَ مَعَهُمْ
 قَالُوا لَا نَقْدِرُ عَلَيْهِمْ قَالُوا فَمَنْ يَتَّقُوا اللَّهَ
 يَجْعَلْ لَهُ مَخْرَجًا وَيَرْزُقْهُ مِنْ حَيْثُ لَا يَحْتَسِبُ
 وَمَنْ يَتَّقُوا اللَّهَ يَجْعَلْ لَهُ مَخْرَجًا وَيَرْزُقْهُ مِنْ حَيْثُ
 لَا يَحْتَسِبُ وَلَهُ يُخْفِ الْأَسْرَارَ (4) أَمَّا
 الَّذِينَ اتَّخَذُوا دِينَهُمْ حُرُوفًا لَا يُفْقَهُونَ
 فَهُمْ يَكْفُرُونَ (5) قَالُوا يَا مُحَمَّدُ مَا
 نَبَأُكَ بِهَذَا قَالُوا هَذَا مَا كُنَّا نَعْمَلُ
 فَمَنْ يَنْصُرُنَا مِنَ اللَّهِ فَلَا نَقْدِرُ (6) قَالُوا
 لَا نَقْدِرُ عَلَيْهِمْ قَالُوا فَمَنْ يَتَّقُوا اللَّهَ
 يَجْعَلْ لَهُ مَخْرَجًا وَيَرْزُقْهُ مِنْ حَيْثُ لَا يَحْتَسِبُ

(1) କେଉଁଠି A — (2) ଡାହାଣ B — (3) ଉପର C — (4) ବାମ B — (5) ଡାହାଣ C — (6) କେଉଁଠି A

بمحلها. فُقعا به عُقب زسما مع بمبها لمعممها
 هلا هر (1). حامدا لبعهت باقدا لا عُقب (2) لالبعهت
 مَنهنا. هلا اهل به لَهنا حُهس باُنا. اها. اهل به عُقب 102 r
 حُهس بهُبا. اه اهل به حمننا حُهس بهُها. اها
 لاه لبعهته بمتمما بمتممها عُقب كسبها.
 حامدا. اهل به اُمننا لا عُقب حُهس بهُها. هلا اهل

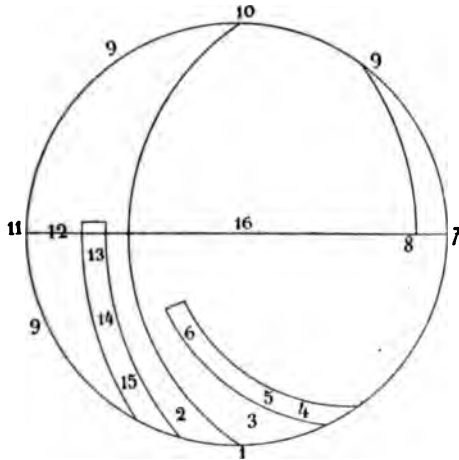


Fig. 26

1. مَنهنا. 2. لَهنا حُهس. 3. لَهنا حُهس. 4. اها. 5. اها. 6. اها.
 — 7. اها. 8. اها. 9. اها. 10. مَنهنا. 11. اها.
 — 12. اها. 13. مَنهنا. 14. حمننا. 15. اها. 16. بمبها بهُها مع اها.

بمَنهنا حُهس بهُبا. الا لبعهت هلا لاه فُقعا
 عُقب زسما مع بمبها لمعممها (3) حرَّتْ مع
 لبعهته مَنهنا بممما. هلا لبعهت هلا لاه فُقعا
 عُقب زسما مع بمبها لمعممها (4) مُلَّتْ (5) مع

مَنهنا (5) — B لمعممها (4) — B لمعممها (3) — B مَنهنا (2) — C لمعممها (1)
 bis C

[illegible]

١٠. لَازِمٌ حُقِّقَ قُبْدَ زَسْمَا مَعِ بَعْمَالِ
اَهْمَمْنَالِ: اِذْ اَبْعَدْتَهُمْ عَقِبَ اِسْ (6). مَامَا
اَلْحَسِ بِاُمْنِا حَاسِ بِقَالِ. نَوَسِ بِمَحَالِا حَاسِ (7)

(1) ma in margine A; post olaf erasum A; ma B — (2) ma C — (3) ma B — (4) ma B C — (5) septem praec. verba desunt C — (6) ma C — (7) quatuor praec. verba desunt C

מִדְּהַתָּהּ הַזֶּה וְהַחֲבִיב מִדְּהַתָּהּ אֵלַי דְּהַתָּהּ בְּעִמְמָלָהּ.
וְהַחֲבִיב בִּי מִי אֶחָד מִכֻּלָּהּ לֵאמֹר מִלֵּאזֵל מִדְּהַתָּהּ
וְהַחֲבִיב מִדְּהַתָּהּ חֲתִיב אִשְׁעֵהָ (1) לֵאמֹר מִדְּהַתָּהּ
עִמְמָלָהּ בְּלִאמֹר: מִדְּהַתָּהּ אֵלַי אִשְׁרִי בְּחִסְרָא חֲבִיבָה
מִדְּהַתָּהּ אֵלַי בְּחִסְרָא מִדְּהַתָּהּ.

C₂

* מִלֵּאזֵל מִדְּהַתָּהּ מִדְּהַתָּהּ חֲתִיב אִשְׁעֵהָ (2) מִדְּהַתָּהּ
אִשְׁעֵהָ חֲתִיב אִשְׁ. מִדְּהַתָּהּ אִשְׁעֵהָ אִשְׁעֵהָ (3) מִדְּהַתָּהּ
בְּלִאמֹר חֲתִיב בְּחִסְרָא חֲתִיב בְּחִסְרָא חֲתִיב בְּחִסְרָא.
וְהַחֲבִיב מִדְּהַתָּהּ מִי אֶחָד מִכֻּלָּהּ חֲתִיב בְּחִסְרָא.
מִי אֶחָד מִכֻּלָּהּ חֲתִיב אִשְׁעֵהָ חֲתִיב אִשְׁעֵהָ חֲתִיב.
חֲתִיב מִדְּהַתָּהּ בְּחִסְרָא חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.
וְהַחֲבִיב מִדְּהַתָּהּ בְּחִסְרָא חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.
וְהַחֲבִיב מִדְּהַתָּהּ בְּחִסְרָא חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.
וְהַחֲבִיב מִדְּהַתָּהּ בְּחִסְרָא חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.
וְהַחֲבִיב מִדְּהַתָּהּ בְּחִסְרָא חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.

וְהַחֲבִיב (4) *

מִדְּהַתָּהּ מִדְּהַתָּהּ. מִדְּהַתָּהּ אִשְׁעֵהָ חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.
וְהַחֲבִיב (5).

מִדְּהַתָּהּ מִי אֶחָד מִכֻּלָּהּ חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.
מִדְּהַתָּהּ חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.
מִדְּהַתָּהּ חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.
מִדְּהַתָּהּ חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.
מִדְּהַתָּהּ חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.
מִדְּהַתָּהּ חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב חֲתִיב.

(1) חֲתִיב חֲתִיב — (2) חֲתִיב חֲתִיב — (3) חֲתִיב חֲתִיב — (4) חֲתִיב חֲתִיב — (5) חֲתִיב חֲתִיב — (6) חֲתִיב חֲתִיב

مے اَمَزا مَلَوِا جِ مُلَمِ مِمَّ اِلَعَهتَمَوِا حَمِ اَوِ
 بُعَا حَمَلَمَوِ مِمَّ اَمَزَمِ مَمَمِ اَوِ بِسَحَمِ مِمَّ
 اَمَمَمَمَمِ مَمَمِ اَمَزَمِ مَمَمِ مَمَمِ اَمَمَمِ اَمَمَمِ
 مَمَمِ مَمَمِ اَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ
 اِلَعَهتَمَوِا مَمَمِ مَمَمِ اِلَعَهتَمَوِا حَمِ مِمَّ
 بُعَا حَمَلَمَوِ مَمَمِ مَمَمِ اَمَمِ اَمَمِ مَمَمِ
 حَمَمِ اَمَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ
 اَمَمِ مَمَمِ حَمِ مَمَمِ اِلَعَهتَمَوِا (1) مَمَمِ مِمَّ

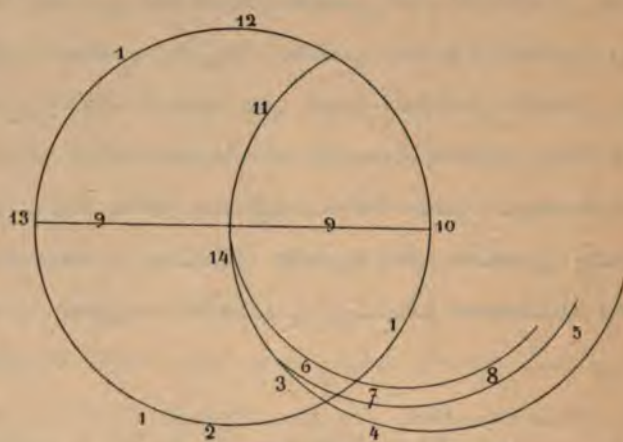


Fig. 25

1. اَمَزَمِ — 2. مَمَمِ — 3. اِلَعَهتَمَوِا مَمَمِ مَمَمِ — 4. اِلَعَهتَمَوِا مَمَمِ — 5. مَمَمِ
 6. اَمَمِ — 7. مَمَمِ — 8. مَمَمِ — 9. مَمَمِ مَمَمِ — 10. مَمَمِ
 11. اَمَمَمَمِ مَمَمِ — 12. مَمَمِ — 13. مَمَمِ — 14. مَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ

بُعَا حَمَلَمَوِ مَمَمِ حَمَمِ اَمَمِ مَمَمِ حَمِ مَمَمِ
 مَمَمِ مَمَمِ حَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ اَمَمِ مَمَمِ
 مَمَمِ مَمَمِ مَمَمِ اَمَمِ مَمَمِ (2). مَمَمِ مَمَمِ

(1) C — (2) C

فَهَمَّ مَبْمَا. مَلَا بِسَا مَفَّحَا وَيُفْعِي حَا:
 بِسَا اَلْمَلَامَ مَبْمَا مَح رَمَامَ اَلْمَ بِحَا اَلْمَرَمَ
 مَبْسَا اَلْمَا. اَلْمَا وَيُحَي اَلْمَلَامَ مَبْمَا بِحَا اَلْمَرَمَ
 مَحْمَحَا اَلْمَا. مَفْعُكُ مَح بِسَا. مَحْمَحَا بِحَا
 مَهْزَا اَلْمَا مَهْزَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا (1). مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا. مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا

مَحْمَحَا

مَحْمَحَا اَلْمَحْمَحَا مَحْمَحَا اَلْمَحْمَحَا. مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 اَلْمَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا

مَحْمَحَا مَحْمَحَا اَلْمَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا اَلْمَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا

اَلْمَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا
 مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا مَحْمَحَا

هؤنس عمكم بقا حسمها مدبسا. ح (1) عهؤسه حسمها
 لسمها. ح علمه مدهته بقا هؤلا حمله زحدا * 96 v
 مدبسا لسمه بقا. هؤف عمكم حها داهنره ح
 سمها لسمها هؤا هؤس. مذن عمكم حها حسمها
 مذنجا. ح عهؤسه. ح عمكم انا. ح عهؤسه حسمها
 حها. ح علمه مدهته بحها هؤا (2) حمله زحدا
 مذن حها داهنره حها. هؤف عمكم هنها
 داهنره ح سمها حها هؤا حها. مكلها حها
 مكلها ح هؤا لعمكم هنها حها مدبسا
 ح لسمها حها هؤا. امر لعمها هؤا حها.

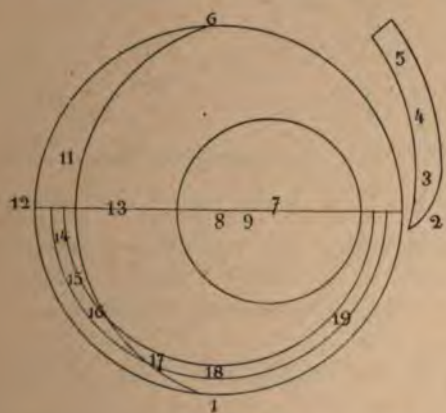


Fig. 24

1. مدبسا. — 2. حها. — 3. انا. — 4. حها. — 5. سمها. — 6. مذنجا.
 7. حها. — 8. سمها. — 9. حها. — 10. حها. — 11. لسمها. — 12. لسمها.
 13. سمها. — 14. حها. — 15. بقا. — 16. حها. — 17. حها. — 18. حها. — 19. حها.
 20. حها. — 21. حها. — 22. حها. — 23. حها. — 24. حها. — 25. حها. — 26. حها. — 27. حها. — 28. حها. — 29. حها. — 30. حها. — 31. حها. — 32. حها. — 33. حها. — 34. حها. — 35. حها. — 36. حها. — 37. حها. — 38. حها. — 39. حها. — 40. حها. — 41. حها. — 42. حها. — 43. حها. — 44. حها. — 45. حها. — 46. حها. — 47. حها. — 48. حها. — 49. حها. — 50. حها. — 51. حها. — 52. حها. — 53. حها. — 54. حها. — 55. حها. — 56. حها. — 57. حها. — 58. حها. — 59. حها. — 60. حها. — 61. حها. — 62. حها. — 63. حها. — 64. حها. — 65. حها. — 66. حها. — 67. حها. — 68. حها. — 69. حها. — 70. حها. — 71. حها. — 72. حها. — 73. حها. — 74. حها. — 75. حها. — 76. حها. — 77. حها. — 78. حها. — 79. حها. — 80. حها. — 81. حها. — 82. حها. — 83. حها. — 84. حها. — 85. حها. — 86. حها. — 87. حها. — 88. حها. — 89. حها. — 90. حها. — 91. حها. — 92. حها. — 93. حها. — 94. حها. — 95. حها. — 96. حها. — 97. حها. — 98. حها. — 99. حها. — 100. حها.

97 r * لسمها لاهي زمر زف هنها مكلها حها
 حها لاهي حها. لاهي مكلها حها (3) زمر لاهي
 A مكلها حها — ABC لاهي (2) — B حها (1)

مَحْمُودًا (1) فِي الْاَقْدَامِ مُكَامَر (2) فِي تَعْلِيلِهَا. وَهِيَ بِرُفْقِ
 دَاهِزِهِ هَلَا يُسَدُّ حُكْمُ حَمْدِهِ (3) مَعَ تَعْمِيلِهَا لِمَحْدِلِهَا مَعْلُومٌ
 حَمْدُهَا بِدَوْنِ بِحَمْدِهَا فِي مَعْنَاهَا. فِي مَعْلُومِهَا مَحْمُودًا.
 فِي مَعْنَاهَا جَمْعُهَا بِرُفْقِ مَعْلُومِهَا مَحْمُودًا حَمْدُهَا مَحْمُودًا مَحْمُودًا.
 فِي مَعْنَاهَا مَحْمُودًا بِحَمْدِهَا مَحْمُودًا حَمْدُهَا مَحْمُودًا مَحْمُودًا.
 لِمَعْنَاهَا حَمْدُهَا. هَقْلُهَا حَمْدُهَا بِمَحْمُودًا مَعَ فِي أَمْرٍ
 لِمَعْلُومِهَا مَحْمُودًا حَمْدُهَا بِحَمْدِهَا مَحْمُودًا. مَحْمُودًا حَمْدُهَا
 بِمَعْنَاهَا (4) مَحْمُودًا. اِمْرًا بِحَمْدِهَا بِاسْمِهَا اِمْرًا اِمْرًا
 لِمَعْنَاهَا اِمْرًا اِمْرًا.

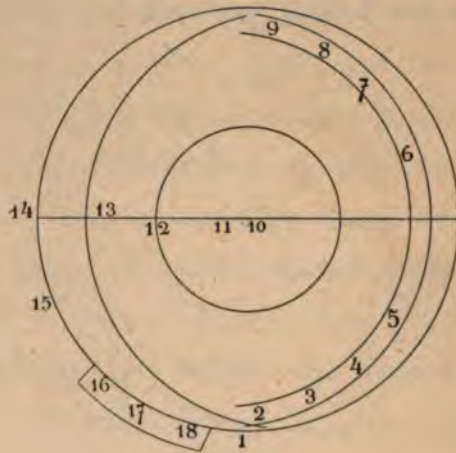


Fig. 23

1. مَحْمُودًا — 2. اِمْرًا — 3. اِمْرًا — 4. اِمْرًا — 5. مَحْمُودًا — 6. اِمْرًا — 7. مَحْمُودًا
 — 8. مَحْمُودًا — 9. حَمْدُهَا — 10. حَمْدُهَا بِحَمْدِهَا — 11. مَحْمُودًا بِحَمْدِهَا مَعَ اِمْرًا —
 — 12. حَمْدُهَا بِرُفْقِهَا — 13. مَحْمُودًا بِرُفْقِهَا — 14. مَحْمُودًا — 15. مَحْمُودًا — 16. حَمْدُهَا —
 17. اِمْرًا — 18. اِمْرًا

اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا اِمْرًا
 مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا مَحْمُودًا

(1) مَحْمُودًا B et C — (2) اِمْرًا A — (3) مَحْمُودًا B — (4) مَحْمُودًا C —
 (5) اِمْرًا A

مَدْرَسَا. هَذِهِ أُمْدَانُ الْحَقْدَيْنِ جَمْعِيَّةٌ مَدْرَسَا. مَقَالُهَا
حُكْمًا بِمَحَلِّهَا مَعَ زَيْدٍ أُمْدَانُ. لَعَمْرُكَ مَحَلُّهَا حُكْمًا
لِمَعْنَى * يَوْمًا مَعَ مَدْرَسَا لِمَعْنَى (1) أَسْرَ
أَيُّهَا لِمَعْنَى. أَيْهَا مُدَامَر (2) زَيْدٌ هُنَالِكَ مَعَ سَهْبِزَا لِمَعْنَى

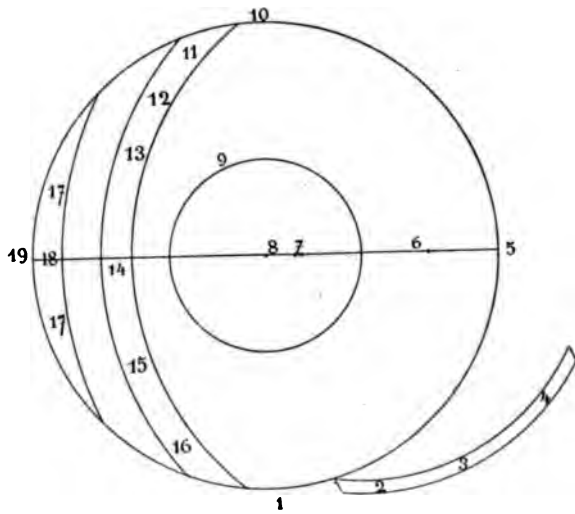


Fig. 21

1. مَدْرَسَا — 2. مَحَلُّهَا — 3. حُكْمًا — 4. مَقَالُهَا — 5. حُكْمًا — 6. حُكْمٌ يَوْمًا
— 7. مَحَلُّهَا بِمَحَلِّهَا مَعَ زَيْدٍ — 8. حُكْمٌ يَوْمًا — 8. حُكْمٌ يَوْمًا — 10. مَدْرَسَا
— 11. مَدْرَسَا — 12. يَوْمًا — 13. مَقَالُهَا — 14. هُنَالِكَ — 15. يَوْمًا — 16. مَحَلُّهَا —
— 17. لِمَعْنَى — 18. سَهْبِزَا لِمَعْنَى — 19. لِمَعْنَى

لَا فِتْ مَدْرَسَا حُكْمًا. هَذِهِ أُمْدَانُ حُكْمٌ يَوْمًا يَوْمًا
f. 95 r مَدْرَسَا هَذِهِ أُمْدَانُ مَدْرَسَا * لِمَعْنَى (3) حُكْمًا
يَوْمًا زَيْدٌ هُنَالِكَ حُكْمًا لِمَعْنَى لِمَعْنَى
حُكْمًا (4) حُكْمًا مَدْرَسَا حُكْمًا حُكْمًا
يَوْمًا لِمَعْنَى يَوْمًا يَوْمًا. مَدْرَسَا أُمْدَانُ مَدْرَسَا

B (4) — B (3) — A (2) — C (1)

נָעָא. הִנֵּהנָהּ הָיְתָה מְעַלְלָהּ בְּנִסְיָהּ. מַחֲלֵהָ אִתָּהּ
 בְּרֹמָה מְעֻלָּה בְּחֵם זֶה הִנֵּהנָהּ מִן שֶׁהָיָה לָהּ אֲתָה חֲנֻכָּהּ
 בְּחֻמָּהּ בְּחָלָה אֶזְרֵהּ מַלְלָהּ מַלְלָהּ אֶזְרֵהּ.
 מְעַלְלָהּ (1) מַחֲמֵהּ מַחֲמֵהּ (2) בְּנִסְיָהּ. מַחֲמֵהּ בְּעַמְמָה
 חֵם הִנֵּהנָהּ לֹא חָיָה. שְׁבִיט מְעַלְלָהּ חֻמָּהּ לְחָלָה חֲנֻכָּהּ
 אֶזְרֵהּ בְּחָלָה מִן אֶזְרֵהּ.

פְּסֻמָּה מְעַלְלָהּ. מַחֲמֵהּ בְּחֻמָּהּ אֶזְרֵהּ
 בְּנִסְיָהּ מִן עַמְמָהּ בְּחָלָה חֻמָּהּ חֲנֻכָּהּ מִן זֶה חֲנֻכָּהּ
 פְּסֻמָּהּ:

חֲנֻכָּהּ בְּחָלָה בְּנִסְיָהּ מִן עַמְמָה מְעַלְלָהּ חֲנֻכָּהּ
 מִן אֶזְרֵהּ אֶזְרֵהּ חֲנֻכָּהּ. זֶה זֶה זֶה הִנֵּהנָהּ מִן עַמְמָה
 בְּחָלָה הָיְתָה חֲנֻכָּהּ. מַחֲמֵהּ אֶזְרֵהּ חֲנֻכָּהּ
 בְּחֻמָּהּ חֲנֻכָּהּ. זֶה זֶה זֶה מִן זֶה הִנֵּהנָהּ. אֶזְרֵהּ
 בְּחֻמָּהּ חֲנֻכָּהּ. זֶה (3) אֶזְרֵהּ מִן זֶה זֶה חֲנֻכָּהּ.

חֲנֻכָּהּ אֶזְרֵהּ לֹא זֶה זֶה זֶה חֲנֻכָּהּ (4) הִנֵּהנָהּ.
 שֶׁ מִן אֶמְנָה זֶה אֶמְנָה חֲנֻכָּהּ מִן עַמְמָה
 בְּחָלָה אֶזְרֵהּ. אֶזְרֵהּ בְּחָלָה אֶזְרֵהּ אֶמְנָה
 בְּחָלָה אֶזְרֵהּ מִן עַמְמָה בְּחָלָה חֲנֻכָּהּ. אֶמְנָה אֶזְרֵהּ
 חֲנֻכָּהּ חֲנֻכָּהּ בְּחָלָה מְעַלְלָהּ חֲנֻכָּהּ (5) חֲנֻכָּהּ
 אֶמְנָה בְּחָלָה חֲנֻכָּהּ אֶזְרֵהּ אֶמְנָה חֲנֻכָּהּ
 זֶה אֶמְנָה חֲנֻכָּהּ מִן אֶזְרֵהּ אֶמְנָה. מַחֲמֵהּ
 אֶזְרֵהּ בְּחָלָה חֲנֻכָּהּ אֶזְרֵהּ חֲנֻכָּהּ אֶזְרֵהּ
 אֶזְרֵהּ אֶזְרֵהּ חֲנֻכָּהּ זֶה זֶה הִנֵּהנָהּ מִן אֶזְרֵהּ אֶמְנָה.

A חֲנֻכָּהּ (5) — C חֲנֻכָּהּ (4) — C זֶה (3) — C חֲנֻכָּהּ (2) — B חֲנֻכָּהּ (1)

سَهِيَا لِهِيَا خُحْ دَرَحْدَا مَعْمَلَا فَلَهِفَ رَحِيْسَا اُوْه
 رَلَا مَلَمَعِيْسَا لُقَا. مَحَوَلِيْ بِمَحْتَلَا اَوِيْ اَمْعِيْسَا (1)
 اُوْه مَعْمَلَا (2) عِيَا لَا قَقْبَ رَحِيَا دِيْمَر. حَبْ مَقْعَا
 رَحِيَا مَلِيَا مَبْعَلَا لَهْلَهَا بُلْعَد اَوِيْ دِيْمَر هَنْهَلَا. اَفِي
 عَقَا لَحْفَعَا رَحِيَا هَلَا اَوِيَا لَهْلَهَا لَانِيَا. اَلَا رَحِيَا
 اُوْه مَعْ مَقْعَا رَحِيَا مَلِيَا لَانِيَا لَهْلَهَا بُلْعَد اَوِيْ
 دِيْمَر رَحِيَا. حَبْ دِيْمَر = هَنْهَلَا مَلِيَا مَعْ دِيْمَر رَحِيَا لَهْلَهَا
 رَحِيَا. مَعْ دِيْمَر (3) قَنْبَت. قَنْبَا رَحِيْسَا اَوِيَا اَلَا اَوِيَا.
 فَعَلِيَا لَانِيَا. مَحَبَّةُ قِيَا رَحِيَا فَعَلِيَا رَحِيَا
 رَحِيَا. سَبَا رَحِيَا خُحْ مَعْمَلَا لَحْلَا مَعْ دِيْمَر. مَعْلَا رَحِيَا
 هَنْهَلَا اُوْه. مَحَبَّةُ مَلَكِيَا لَحْلَا حَسَهْ رَحِيَا لِهِيَا اُوْه.
 مَحَبَّةُ رَقِيْبَ قِيَا رَحِيَا اُوْه رَحِيَا. مَعْلَه
 رَحِيَا رَحِيَا مَعْلَا لَحْلَا اُوْه رَلَا. مَلَمَعِيْسَا لُقَا.
 مَسْبَا رَحِيَا مَعْلَا مَعْلَا رَحِيَا رَحِيَا. فَلَهِفَ (4)
 مَعْ رَحِيَا مَعْ لَحْلَا. مَلَمَعِيْسَا مَعْ لَحْلَا. حَبِيَا
 رَحِيَا اُوْه دِيْمَر هَنْهَلَا لَحْلَا مَعْ دِيْمَر. مَسْبَا رَحِيَا خُحْ
 مَعْمَلَا لَحْلَا مَعْ دِيْمَر. لَا مَلَكِيَا عَقَسْ (5) قِيَا
 دِيْمَر. اَلَا اَزْحَا اُوْه.

فَعَلِيَا لَحْلَا. مَحَبَّةُ قِيَا رَحِيَا رَحِيَا اُوْه فَعَلِيَا
 مَعْ رَحِيَا رَحِيَا. مَحَبَّةُ مَعْ مَعْلَا. اَمْعَا رَحِيَا اُوْه
 اَوِيَا رَحِيَا. لَا هَرْ خُحْ مَعْمَلَا لَحْلَا مَعْ دِيْمَر. اَلَا
 دَامَعِيَا لَحْلَا مَحَبَّةُ اُوْه. مَلَانِيَا رَحِيَا رَحِيَا
 دِيْمَر (6) هَنْهَلَا. مَلَانِيَا مَحَبَّةُ دِيْمَر رَحِيَا اُوْه. طَامَعَا. حَبْ

C مَعْمَلَا (5) — B فَلَهِفَ (4) — B دِيْمَر (3) — C مَعْمَلَا (2) — C اَمْعَا (1)
 — (6) Lege دِيْمَر

حېمدا بختيخاسه؛ زان امانا بخيرت خدای
داران و در محال است. هلا که بس مصلحت فعلاً مجبور هر
کس که از سزاوارت حکم لغو حرم خود را بداند.

فهموا الحلال. مالا يتكلم به محتال
 حرمة من مع مملوك: رجل حلال فله من
 محتال من من: حرمة من مع فله من مملوك
 فله من. الحلال فله من. حرمة من
 من مع رجل حلال: فله من. حرمة من
 من حرمة من مع مملوك.

[illegible]

جِ لَاقِيَهُ وَهُوَ جِ. فَتَحَلَّاهُ بِأَهْمَدِيْنِمْ حَلَانِ
 لَا عَقْلًا. مَعْلَا فَعْلًا بِكُلِّ دَوْنِ. وَنِ أَيْ مَعِ عَقْلِهِ
 أَسْلَمًا. دَوْنِمْ بِكُلِّ جِمْ مَعِ أَهْمَدِيْنِمْ. هَايَر
 دَوْنِمْ دَوْنِمْ بِأَهْمَدِيْنِمْ مَدْنِمْ. مَعْلَا أَيْ جِمْ مَعْلَا بِعَمَلِ
 حَكْمَتِهِمْ بِجِمْ جِمْ أَيْ: أَمْعَدَا أَيْ مَعِ أَلِمْ. جِمْ مَعْلَا
 بِأَلِمْ مَعِ أَيْ إِذَا لَعَلَّاهُ زَحْلَاهُ بِفَعْلًا حَلَا بِجِمْ حَلَمَهْ (1)
 أَيْ دَوْنِمْ سُبُ أَيْ. مَعْلَا أَيْ بِأَسْلَا إِذَا لَعَلَّاهُ رَحْمَتًا
 بِعَقْلِهِ بِفَعْلًا بِأَمْعَدَا قَسْمَ قَسْمَا مَعْلَا
 بِأَسْلَا رَحْمَتِهِمْ أَيْ بِأَلِمْ حَلَقَلَا بِمَعْلَا. مَعِ مَعْلَا
 لَانِ سَهْوَتِمْ مَعْلَاهُ بِفَتَحَلَّاهُ بِعَقْمَهْ نَسْمَعِمْ مَعِ
 أَهْمَدِيْنِمْ حَلَاهُ قَهْلَتِيْنِمْ. فَعْلًا حَلَا بِسَبْ
 مَدْنِمْ لَحَقَلَا أَسْلَمًا أَيْ أَسْلَمًا عَقْلًا. أَمْعَدَا بِعَمَلِمْ
 مَعْلَا سَمْعَدَهْنِمْ أَيْ أَمْعَدَا أَلَلَا بِعَمَلِمْ مَعْلَا
 سَمْعَدَهْنِمْ بِقَلَا عَقْلًا. مَعْلَا أَمْعَدَا إِذَا بِعَقْلِ
 هَنْهَلَا أَلَلَا إِذَا بِعَقْلِمْ بِجِمْ عَقْلًا. مَعْلَا لَانِ سَهْوَتِ
 فَتَحَلَّاهُ بِجِمْ جِمْ زَحْلَاهُ فَعْلًا حَلَا بِأَيْ نَسْمَعِمْ
 مَعِ أَهْمَدِيْنِمْ. حَمْعَدَا بِعَقْلِهِ * مَلْنِمْ إِذَا مَعِ
 زَحْلَاهُ فَعْلًا حَلَا بِمَلْنِمْ قَنْتِ لَهْ حَمْعَدَا بِعَقْلِهِ:
 مَعْلَا حَلَا حَلَا قَهْلَاهُ زَحْلَاهُ فَعْلًا حَلَا حَمْعَدَا
 نَسْمَعِمْ. حَمْعَدَا بِعَقْلِهِ لَسَهْوَتِ أَيْ بِمَعْلَاهُ
 حَمْعَدَا مَعِ أَلَلَا حَلَاهُ هَا خُذِي مَدْنِمْ فَعْلًا مَجْمَرِ
 هَمْر. أَيْ سَهْوَتِ أَلَلَا حَلَلَا حَلَلَا حَمْرَ مَعْلَاهُ بِأَلَلَاهُ
 سَهْوَتِ فَتَحَلَّاهُ بِمَعْلَاهُ دَوْنِمْ بِأَيْ. حَلَمَهْ حَمْعَدَا
 نَسْمَعِمْ مَعِ أَهْمَدِيْنِمْ قَهْلَاهُ زَحْلَاهُ فَعْلًا أَسْلَمًا

[illegible]

فهمنا اننا. مدله عتدا بقس لا انا و جرحنا
مدهنا بقسنا:

مَبْرُكًا اِسْمًا. وَحَدَّثَنَا مَلْتَمًا حَلِيمًا
 حَرَجَ هَدَنًا بِعَمَلٍ هُمًا. جَرِيًّا مَرَلًا زَلًا
 اَمْتَمْنِي مَعِ بَعْمًا بِحَلًا مَعِ زَعًا لَأَقْتِ اَمْتَمًا
 حَلِيمًا. هَذَلًا اَوْتَرَهْ بَلَمَ مَرَلْتَنِي مَدَامَنِي:
 مَعْلَمًا (2) اَوْتَرَهْ بِحَلًا اَزَلًا مَعِ اَعْلَمَ بِدَمَمَ
 لَامْتَمْنِي حَلَمَ حَلَمَ فَعْلَمًا عَقْلًا فُهَمًا.

(1) C addit iterum uocabitur — (2) Language C

89

(1) ~~199~~ C — (2) ~~100~~, C — (3) Decem prae, verba desunt C — (4) ~~o~~ deest B

מהותה הכלה. המרחבה כי האמצעה זה הזכחה
ענין. הכלה האלה מהות מאז האלה מהות. —
מכללה זכחה מהות מך כי האמצעה זה הזכחה
ענין הזכחה. הכלה האלה מהות הכלה
האמצעה. המרחבה כי האמצעה זה הזכחה ענין הכלה
הכלה האלה מהות המכללה המכללה. — מכללה
המכללה מהות מך כי האמצעה זה הזכחה ענין
הכלה הזכחה * הכלה האלה מהות הזכחה ענין.
המרחבה כי האמצעה זה הזכחה ענין: הכלה
הזכחה מהות הזכחה. — מכללה הכלה מהות
מך כי האמצעה זה הזכחה ענין הזכחה. הכלה
הזכחה מהות הזכחה * האמצעה. המרחבה כי הזכחה
האמצעה זה הזכחה ענין הכלה. הכלה הזכחה
המכללה מהות הזכחה ענין. — מכללה הכלה
מהות מך (1) הזכחה ענין הכלה הזכחה. הכלה:
הזכחה מהות המכללה. המרחבה כי הזכחה האמצעה
זה הזכחה ענין הזכחה. הכלה המכללה מהות
האמצעה. המכללה מהות הזכחה ענין הזכחה (2)
ענין המכללה הזכחה המכללה הזכחה.

המכללה המכללה. הכלה המכללה (3) הזכחה
הזכחה המכללה.

הזכחה מך הזכחה המכללה. המכללה הזכחה המכללה
המכללה המכללה המכללה המכללה המכללה המכללה

(1) המכללה B — (2) הזכחה B — (3) המכללה A C

١٨٤
 ١٨٥
 ١٨٦
 ١٨٧
 ١٨٨
 ١٨٩
 ١٩٠
 ١٩١
 ١٩٢
 ١٩٣
 ١٩٤
 ١٩٥
 ١٩٦
 ١٩٧
 ١٩٨
 ١٩٩
 ٢٠٠
 ٢٠١
 ٢٠٢
 ٢٠٣
 ٢٠٤
 ٢٠٥
 ٢٠٦
 ٢٠٧
 ٢٠٨
 ٢٠٩
 ٢١٠
 ٢١١
 ٢١٢
 ٢١٣
 ٢١٤
 ٢١٥
 ٢١٦
 ٢١٧
 ٢١٨
 ٢١٩
 ٢٢٠
 ٢٢١
 ٢٢٢
 ٢٢٣
 ٢٢٤
 ٢٢٥
 ٢٢٦
 ٢٢٧
 ٢٢٨
 ٢٢٩
 ٢٣٠
 ٢٣١
 ٢٣٢
 ٢٣٣
 ٢٣٤
 ٢٣٥
 ٢٣٦
 ٢٣٧
 ٢٣٨
 ٢٣٩
 ٢٤٠
 ٢٤١
 ٢٤٢
 ٢٤٣
 ٢٤٤
 ٢٤٥
 ٢٤٦
 ٢٤٧
 ٢٤٨
 ٢٤٩
 ٢٥٠
 ٢٥١
 ٢٥٢
 ٢٥٣
 ٢٥٤
 ٢٥٥
 ٢٥٦
 ٢٥٧
 ٢٥٨
 ٢٥٩
 ٢٦٠
 ٢٦١
 ٢٦٢
 ٢٦٣
 ٢٦٤
 ٢٦٥
 ٢٦٦
 ٢٦٧
 ٢٦٨
 ٢٦٩
 ٢٧٠
 ٢٧١
 ٢٧٢
 ٢٧٣
 ٢٧٤
 ٢٧٥
 ٢٧٦
 ٢٧٧
 ٢٧٨
 ٢٧٩
 ٢٨٠
 ٢٨١
 ٢٨٢
 ٢٨٣
 ٢٨٤
 ٢٨٥
 ٢٨٦
 ٢٨٧
 ٢٨٨
 ٢٨٩
 ٢٩٠
 ٢٩١
 ٢٩٢
 ٢٩٣
 ٢٩٤
 ٢٩٥
 ٢٩٦
 ٢٩٧
 ٢٩٨
 ٢٩٩
 ٣٠٠
 ٣٠١
 ٣٠٢
 ٣٠٣
 ٣٠٤
 ٣٠٥
 ٣٠٦
 ٣٠٧
 ٣٠٨
 ٣٠٩
 ٣١٠
 ٣١١
 ٣١٢
 ٣١٣
 ٣١٤
 ٣١٥
 ٣١٦
 ٣١٧
 ٣١٨
 ٣١٩
 ٣٢٠
 ٣٢١
 ٣٢٢
 ٣٢٣
 ٣٢٤
 ٣٢٥
 ٣٢٦
 ٣٢٧
 ٣٢٨
 ٣٢٩
 ٣٣٠
 ٣٣١
 ٣٣٢
 ٣٣٣
 ٣٣٤
 ٣٣٥
 ٣٣٦
 ٣٣٧
 ٣٣٨
 ٣٣٩
 ٣٤٠
 ٣٤١
 ٣٤٢
 ٣٤٣
 ٣٤٤
 ٣٤٥
 ٣٤٦
 ٣٤٧
 ٣٤٨
 ٣٤٩
 ٣٥٠
 ٣٥١
 ٣٥٢
 ٣٥٣
 ٣٥٤
 ٣٥٥
 ٣٥٦
 ٣٥٧
 ٣٥٨
 ٣٥٩
 ٣٦٠
 ٣٦١
 ٣٦٢
 ٣٦٣
 ٣٦٤
 ٣٦٥
 ٣٦٦
 ٣٦٧
 ٣٦٨
 ٣٦٩
 ٣٧٠
 ٣٧١
 ٣٧٢
 ٣٧٣
 ٣٧٤
 ٣٧٥
 ٣٧٦
 ٣٧٧
 ٣٧٨
 ٣٧٩
 ٣٨٠
 ٣٨١
 ٣٨٢
 ٣٨٣
 ٣٨٤
 ٣٨٥
 ٣٨٦
 ٣٨٧
 ٣٨٨
 ٣٨٩
 ٣٩٠
 ٣٩١
 ٣٩٢
 ٣٩٣
 ٣٩٤
 ٣٩٥
 ٣٩٦
 ٣٩٧
 ٣٩٨
 ٣٩٩
 ٤٠٠
 ٤٠١
 ٤٠٢
 ٤٠٣
 ٤٠٤
 ٤٠٥
 ٤٠٦
 ٤٠٧
 ٤٠٨
 ٤٠٩
 ٤١٠
 ٤١١
 ٤١٢
 ٤١٣
 ٤١٤
 ٤١٥
 ٤١٦
 ٤١٧
 ٤١٨
 ٤١٩
 ٤٢٠
 ٤٢١
 ٤٢٢
 ٤٢٣
 ٤٢٤
 ٤٢٥
 ٤٢٦
 ٤٢٧
 ٤٢٨
 ٤٢٩
 ٤٣٠
 ٤٣١
 ٤٣٢
 ٤٣٣
 ٤٣٤
 ٤٣٥
 ٤٣٦
 ٤٣٧
 ٤٣٨
 ٤٣٩
 ٤٤٠
 ٤٤١
 ٤٤٢
 ٤٤٣
 ٤٤٤
 ٤٤٥
 ٤٤٦
 ٤٤٧
 ٤٤٨
 ٤٤٩
 ٤٥٠
 ٤٥١
 ٤٥٢
 ٤٥٣
 ٤٥٤
 ٤٥٥
 ٤٥٦
 ٤٥٧
 ٤٥٨
 ٤٥٩
 ٤٦٠
 ٤٦١
 ٤٦٢
 ٤٦٣
 ٤٦٤
 ٤٦٥
 ٤٦٦
 ٤٦٧
 ٤٦٨
 ٤٦٩
 ٤٧٠
 ٤٧١
 ٤٧٢
 ٤٧٣
 ٤٧٤
 ٤٧٥
 ٤٧٦
 ٤٧٧
 ٤٧٨
 ٤٧٩
 ٤٨٠
 ٤٨١
 ٤٨٢
 ٤٨٣
 ٤٨٤
 ٤٨٥
 ٤٨٦
 ٤٨٧
 ٤٨٨
 ٤٨٩
 ٤٩٠
 ٤٩١
 ٤٩٢
 ٤٩٣
 ٤٩٤
 ٤٩٥
 ٤٩٦
 ٤٩٧
 ٤٩٨
 ٤٩٩
 ٥٠٠
 ٥٠١
 ٥٠٢
 ٥٠٣
 ٥٠٤
 ٥٠٥
 ٥٠٦
 ٥٠٧
 ٥٠٨
 ٥٠٩
 ٥١٠
 ٥١١
 ٥١٢
 ٥١٣
 ٥١٤
 ٥١٥
 ٥١٦
 ٥١٧
 ٥١٨
 ٥١٩
 ٥٢٠
 ٥٢١
 ٥٢٢
 ٥٢٣
 ٥٢٤
 ٥٢٥
 ٥٢٦
 ٥٢٧
 ٥٢٨
 ٥٢٩
 ٥٣٠
 ٥٣١
 ٥٣٢
 ٥٣٣
 ٥٣٤
 ٥٣٥
 ٥٣٦
 ٥٣٧
 ٥٣٨
 ٥٣٩
 ٥٤٠
 ٥٤١
 ٥٤٢
 ٥٤٣
 ٥٤٤
 ٥٤٥
 ٥٤٦
 ٥٤٧
 ٥٤٨
 ٥٤٩
 ٥٥٠
 ٥٥١
 ٥٥٢
 ٥٥٣
 ٥٥٤
 ٥٥٥

(1)  B — (2)  A — (3)  deest C — (4)  B —
(5)  C — (6)  A — (7)  B — (8)  C — (9)  C

חֲבִיבֵיהֶם חָלַל חֲבִיבֵיהֶם. מִן הַיָּמִים הַהֵם
 הָאֵלֶּם בְּעֶדְהָ בְּמִתָּהּ הֵיטָל גִּיסָה לִּי
 לְהֵימָּה זֶה יָחִיד מִיָּהֱוָה מִלְּפָנֶיךָ. שֶׁ מִן הָאֵם
 בְּחִיבֵיהֶם מִלְּפָנֶיךָ חֲבִיבֵיהֶם זָרָה. מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם
 בְּמִתָּהּ בְּחֵלֶם מִלְּפָנֶיךָ (1) מִלְּפָנֶיךָ מִלְּפָנֶיךָ
 אֲחִיקָה בְּכֹהֵן אֲחִיקָה. הָאֵלֶּם בְּמִתָּהּ בְּכֹהֵן אֲחִיקָה
 בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ. חֲבִיבֵיהֶם זָרָה מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם
 בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ חֲבִיבֵיהֶם אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ
 אֵלֶּם. מִן הָאֵלֶּם חֲבִיבֵיהֶם אֲחִיקָה בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ
 מִן הָאֵלֶּם חֲבִיבֵיהֶם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ
 בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ (2) בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם
 לִלְחֵם רַחֲמֵיךָ מִלְּפָנֶיךָ חֲבִיבֵיהֶם. מִן הָאֵלֶּם לִלְחֵם
 בְּכֹהֵן. הָאֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ
 חֲבִיבֵיהֶם מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם לִלְחֵם רַחֲמֵיךָ מִלְּפָנֶיךָ
 חֲבִיבֵיהֶם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ (3)
 חֲבִיבֵיהֶם (4) בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ. מִלְּפָנֶיךָ מִלְּפָנֶיךָ
 בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ. הָאֵלֶּם מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ
 אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ. הָאֵלֶּם מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ
 מִלְּפָנֶיךָ. מִלְּפָנֶיךָ (5) אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ
 מִלְּפָנֶיךָ מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ. מִלְּפָנֶיךָ
 מִלְּפָנֶיךָ. הָאֵלֶּם מִלְּפָנֶיךָ אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ
 חֲבִיבֵיהֶם (6) חֲבִיבֵיהֶם אֵלֶּם בְּכֹהֵן מִלְּפָנֶיךָ

(1) B מִלְּפָנֶיךָ — (2) B C מִלְּפָנֶיךָ — (3) B מִלְּפָנֶיךָ — (4) B C מִלְּפָנֶיךָ —
 (5) C מִלְּפָנֶיךָ

וְהַיְהוֹדָה אֵלָּה מַלְאָכָא מְתִילָא וְהַיְהוֹדָה מַלְאָכָא
 מְדִינָה לְעִיל מְלִיכָא. חֲבִיבִי הָאֵלֹהִים בְּדִרְבָּנָא. מְבָרַךְ
 חַיָּה אֵלֹהִים. אֲמַרְנָא בְּיָמֵינוּ לְאִמְרֵינוּ הַיְהוֹדָה לְעִיל
 אֲמַרְנָא בְּאִתְּחִיבָנוּ: חֲבִיבֵנוּ חֲבִיבֵנוּ מִנֵּי אֲנִי. אֲמַרְנָא
 בְּיָמֵינוּ (1). חֲבִיבֵנוּ מְבָרַךְ בְּיָמֵינוּ מְבָרַךְ אֲמַרְנָא
 מְדִינָה (2) מְבָרַךְ בְּמִשְׁכָּנָא אֲמַרְנָא מְבָרַךְ (3).
 מְדִינָה מְבָרַךְ אֲמַרְנָא מְבָרַךְ מְבָרַךְ אֲמַרְנָא מְבָרַךְ
 בְּאִתְּחִיבָנוּ: מְדִינָה לְעִיל מְבָרַךְ (4) תְּעֵם חַיָּה בְּמִשְׁכָּנָא.
 אֲמַרְנָא (5) בְּמִשְׁכָּנָא * לְאִימֵנוּ.

f. 83 r

אֲמַרְנָא בְּמִשְׁכָּנָא אֲמַרְנָא מְבָרַךְ אֲמַרְנָא מְבָרַךְ
 בְּאִתְּחִיבָנוּ: מְדִינָה מְבָרַךְ (6) בְּאִתְּחִיבָנוּ.
 מְבָרַךְ מְבָרַךְ בְּאִתְּחִיבָנוּ. חֲבִיבֵנוּ אֲמַרְנָא מְבָרַךְ
 חֲבִיבֵנוּ. מְבָרַךְ מְבָרַךְ (7) בְּאִתְּחִיבָנוּ. מְבָרַךְ (8).
 בְּמִשְׁכָּנָא (9). מְבָרַךְ מְבָרַךְ בְּאִתְּחִיבָנוּ. מְבָרַךְ
 חֲבִיבֵנוּ אֲמַרְנָא מְבָרַךְ (10) מְבָרַךְ. אֲמַרְנָא מְבָרַךְ
 חֲבִיבֵנוּ מְבָרַךְ בְּאִתְּחִיבָנוּ. אֲמַרְנָא מְבָרַךְ
 חֲבִיבֵנוּ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ בְּאִתְּחִיבָנוּ. אֲמַרְנָא
 חֲבִיבֵנוּ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ בְּאִתְּחִיבָנוּ.

חֲבִיבֵנוּ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ.

חֲבִיבֵנוּ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ
 מְבָרַךְ מְבָרַךְ: מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ
 חֲבִיבֵנוּ מְבָרַךְ מְבָרַךְ. מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ מְבָרַךְ.

(1) B — (2) C — (3) lege — (4) C — (5) B — (6) B — (7) C — (8) B; erasum A — (9) C — (10) C

٥٠٠
 ٥٠١
 ٥٠٢
 ٥٠٣
 ٥٠٤
 ٥٠٥
 ٥٠٦
 ٥٠٧
 ٥٠٨
 ٥٠٩
 ٥١٠
 ٥١١
 ٥١٢
 ٥١٣
 ٥١٤
 ٥١٥
 ٥١٦
 ٥١٧
 ٥١٨
 ٥١٩
 ٥٢٠
 ٥٢١
 ٥٢٢
 ٥٢٣
 ٥٢٤
 ٥٢٥
 ٥٢٦
 ٥٢٧
 ٥٢٨
 ٥٢٩
 ٥٣٠
 ٥٣١
 ٥٣٢
 ٥٣٣
 ٥٣٤
 ٥٣٥
 ٥٣٦
 ٥٣٧
 ٥٣٨
 ٥٣٩
 ٥٤٠
 ٥٤١
 ٥٤٢
 ٥٤٣
 ٥٤٤
 ٥٤٥
 ٥٤٦
 ٥٤٧
 ٥٤٨
 ٥٤٩
 ٥٥٠
 ٥٥١
 ٥٥٢
 ٥٥٣
 ٥٥٤
 ٥٥٥
 ٥٥٦
 ٥٥٧
 ٥٥٨
 ٥٥٩
 ٥٦٠
 ٥٦١
 ٥٦٢
 ٥٦٣
 ٥٦٤
 ٥٦٥
 ٥٦٦
 ٥٦٧
 ٥٦٨
 ٥٦٩
 ٥٧٠
 ٥٧١
 ٥٧٢
 ٥٧٣
 ٥٧٤
 ٥٧٥
 ٥٧٦
 ٥٧٧
 ٥٧٨
 ٥٧٩
 ٥٨٠
 ٥٨١
 ٥٨٢
 ٥٨٣
 ٥٨٤
 ٥٨٥
 ٥٨٦
 ٥٨٧
 ٥٨٨
 ٥٨٩
 ٥٩٠
 ٥٩١
 ٥٩٢
 ٥٩٣
 ٥٩٤
 ٥٩٥
 ٥٩٦
 ٥٩٧
 ٥٩٨
 ٥٩٩
 ٦٠٠
 ٦٠١
 ٦٠٢
 ٦٠٣
 ٦٠٤
 ٦٠٥
 ٦٠٦
 ٦٠٧
 ٦٠٨
 ٦٠٩
 ٦١٠
 ٦١١
 ٦١٢
 ٦١٣
 ٦١٤
 ٦١٥
 ٦١٦
 ٦١٧
 ٦١٨
 ٦١٩
 ٦٢٠
 ٦٢١
 ٦٢٢
 ٦٢٣
 ٦٢٤
 ٦٢٥
 ٦٢٦
 ٦٢٧
 ٦٢٨
 ٦٢٩
 ٦٣٠
 ٦٣١
 ٦٣٢
 ٦٣٣
 ٦٣٤
 ٦٣٥
 ٦٣٦
 ٦٣٧
 ٦٣٨
 ٦٣٩
 ٦٤٠
 ٦٤١
 ٦٤٢
 ٦٤٣
 ٦٤٤
 ٦٤٥
 ٦٤٦
 ٦٤٧
 ٦٤٨
 ٦٤٩
 ٦٥٠
 ٦٥١
 ٦٥٢
 ٦٥٣
 ٦٥٤
 ٦٥٥
 ٦٥٦
 ٦٥٧
 ٦٥٨
 ٦٥٩
 ٦٦٠
 ٦٦١
 ٦٦٢
 ٦٦٣
 ٦٦٤
 ٦٦٥
 ٦٦٦
 ٦٦٧
 ٦٦٨
 ٦٦٩
 ٦٧٠
 ٦٧١
 ٦٧٢
 ٦٧٣
 ٦٧٤
 ٦٧٥
 ٦٧٦
 ٦٧٧
 ٦٧٨
 ٦٧٩
 ٦٨٠
 ٦٨١
 ٦٨٢
 ٦٨٣
 ٦٨٤
 ٦٨٥
 ٦٨٦
 ٦٨٧
 ٦٨٨
 ٦٨٩
 ٦٩٠
 ٦٩١
 ٦٩٢
 ٦٩٣
 ٦٩٤
 ٦٩٥
 ٦٩٦
 ٦٩٧
 ٦٩٨
 ٦٩٩
 ٧٠٠
 ٧٠١
 ٧٠٢
 ٧٠٣
 ٧٠٤
 ٧٠٥
 ٧٠٦
 ٧٠٧
 ٧٠٨
 ٧٠٩
 ٧١٠
 ٧١١
 ٧١٢
 ٧١٣
 ٧١٤
 ٧١٥
 ٧١٦
 ٧١٧
 ٧١٨
 ٧١٩
 ٧٢٠
 ٧٢١
 ٧٢٢
 ٧٢٣
 ٧٢٤
 ٧٢٥
 ٧٢٦
 ٧٢٧
 ٧٢٨
 ٧٢٩
 ٧٣٠
 ٧٣١
 ٧٣٢
 ٧٣٣
 ٧٣٤
 ٧٣٥
 ٧٣٦
 ٧٣٧
 ٧٣٨
 ٧٣٩
 ٧٤٠
 ٧٤١
 ٧٤٢
 ٧٤٣
 ٧٤٤
 ٧٤٥
 ٧٤٦
 ٧٤٧
 ٧٤٨
 ٧٤٩
 ٧٥٠
 ٧٥١
 ٧٥٢
 ٧٥٣
 ٧٥٤
 ٧٥٥
 ٧٥٦
 ٧٥٧
 ٧٥٨
 ٧٥٩
 ٧٦٠
 ٧٦١
 ٧٦٢
 ٧٦٣
 ٧٦٤
 ٧٦٥
 ٧٦٦
 ٧٦٧
 ٧٦٨
 ٧٦٩
 ٧٧٠
 ٧٧١
 ٧٧٢
 ٧٧٣
 ٧٧٤
 ٧٧٥
 ٧٧٦
 ٧٧٧
 ٧٧٨
 ٧٧٩
 ٧٨٠
 ٧٨١
 ٧٨٢
 ٧٨٣
 ٧٨٤
 ٧٨٥
 ٧٨٦
 ٧٨٧
 ٧٨٨
 ٧٨٩
 ٧٩٠
 ٧٩١
 ٧٩٢
 ٧٩٣
 ٧٩٤
 ٧٩٥
 ٧٩٦
 ٧٩٧
 ٧٩٨
 ٧٩٩
 ٨٠٠
 ٨٠١
 ٨٠٢
 ٨٠٣
 ٨٠٤
 ٨٠٥
 ٨٠٦
 ٨٠٧
 ٨٠٨
 ٨٠٩
 ٨١٠
 ٨١١
 ٨١٢
 ٨١٣
 ٨١٤
 ٨١٥
 ٨١٦
 ٨١٧
 ٨١٨
 ٨١٩
 ٨٢٠
 ٨٢١
 ٨٢٢
 ٨٢٣
 ٨٢٤
 ٨٢٥
 ٨٢٦
 ٨٢٧
 ٨٢٨
 ٨٢٩
 ٨٣٠
 ٨٣١
 ٨٣٢
 ٨٣٣
 ٨٣٤
 ٨٣٥
 ٨٣٦
 ٨٣٧
 ٨٣٨
 ٨٣٩
 ٨٤٠
 ٨٤١
 ٨٤٢
 ٨٤٣
 ٨٤٤
 ٨٤٥
 ٨٤٦
 ٨٤٧
 ٨٤٨
 ٨٤٩
 ٨٥٠
 ٨٥١
 ٨٥٢
 ٨٥٣
 ٨٥٤
 ٨٥٥
 ٨٥٦
 ٨٥٧
 ٨٥٨
 ٨٥٩
 ٨٦٠
 ٨٦١
 ٨٦٢
 ٨٦٣
 ٨٦٤
 ٨٦٥
 ٨٦٦
 ٨٦٧
 ٨٦٨
 ٨٦٩
 ٨٧٠
 ٨٧١

فهمنا سدينا. ما // مقادير

﴿صَبَّحُوا بِحِقَابٍ ذُكِّيَةٍ﴾ (8) ﴿لَمَّا أَصْبَحُوا نَظَرُوا فِي كِتَابِ رَبِّهِمْ﴾
 ﴿لَا إِلَهَ إِلَّا هُوَ رَحْمَنٌ رَحِيمٌ﴾ ﴿وَبُشِّرُوا الْبَطْلَانَ بِأَنَّهُمْ فِي الْغَمِّ﴾
 ﴿لَا مَنَافَةَ لَهُمْ إِلَهًا سِوَا اللَّهِ الْأَعْلَى﴾ ﴿وَبُشِّرُوا الْمَرْحُومَ﴾
 ﴿بِأَنَّهُ فِي الْغَمِّ﴾ ﴿وَبُشِّرُوا الْمَرْحُومَ بِأَنَّهُ فِي الْغَمِّ﴾

(1) $\text{C} \supset \text{C}$ — (2) $\text{C} \supset \text{B}$ $\text{B} \supset \text{A}$ sed A sed A — (3) $\text{B} \supset \text{A}$ $\text{B} \supset \text{C}$ — (4) $\text{C} \supset \text{B}$ — (5) $\text{B} \supset \text{C}$ — (6) $\text{B} \supset \text{C}$ — (7) A et C — (8) $\text{C} \supset \text{B}$

[illegible][illegible][illegible]

١٥١ | فَعَلَمَا مَا تَعَمَّنَا زُيْمَا | حَامِيَا نَمُوَا
 ١٥٢ | مَدِينَا مَا لَمَقْ عَمَلَا | حِيَا نَقُوَا | ١٥٣ | مَدِينَا
 ١٥٤ | اَهْلِيَا لَوِيْمَقَا | (١) | حِيَا نَتَلَا
 ١٥٥ | مَقْلَا | مَكَلَاتَا | (٢) | اَمْنِيَا : يَهْلِيَا : مَدِينَا
 ١٥٦ | مَدِينَا | ١٥٧ | اَمَلَا | اَمَلَا | اَمَلَا | اَمَلَا :
 ١٥٨ | مَدِينَا | اَمْنِيَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :
 ١٥٩ | اَمَلَا | ١٦٠ | مَدِينَا | (٣) | ١٦١ | مَدِينَا :
 ١٦٢ | مَدِينَا : ١٦٣ | مَدِينَا : ١٦٤ | مَدِينَا : ١٦٥ | مَدِينَا :
 ١٦٦ | اَمَلَا | اَمَلَا | اَمَلَا | اَمَلَا : ١٦٧ | مَدِينَا :
 ١٦٨ | مَدِينَا : ١٦٩ | مَدِينَا : ١٧٠ | مَدِينَا : ١٧١ | مَدِينَا :
 ١٧٢ | مَدِينَا : ١٧٣ | مَدِينَا : ١٧٤ | مَدِينَا : ١٧٥ | مَدِينَا :

فَهَمَا لَحَامَا. مَدِينَا مَدِينَا

مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :
 مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :
 مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :
 مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :
 مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :
 مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :
 مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :
 مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :
 مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :
 مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا : مَدِينَا :

A C et C (4) — B مَدِينَا (3) — C مَدِينَا (2) — C اَهْلِيَا لَوِيْمَقَا (1)
 C مَدِينَا (6) — (3) ειν —

חָלַבְתִּי אֶמְעָלָהּ. מִדְּכִי וְיָרָא מִדְּחַדְתָּמָלָהּ מִדְּחַדְתָּמָלָהּ
וְיָרָא חֲבִיתָהּ.

אִתְּקִי בִּי אֶמְעָלָהּ (1) בְּחָלָהּ עֵשָׂה וְיָרָא וְיָרָא
מִנְחָמָה וְיָרָא לֹאֲחֵזֶקֶם בְּעֵמָלָהּ. חֲוָה בְּעֵמָלָהּ מִלָּה בְּחֵזֶק
בְּיָמָהּ וְיָרָא חֲוָה חֲוָה. מִלָּה בְּחֵזֶק מִדְּחַדְתָּמָלָהּ וְיָרָא
רִחְמָהּ וְיָרָא. מִלָּה בְּחֵזֶק (2) וְיָרָא בְּחֵזֶק
וְיָרָא מִלָּה. וְיָרָא מִדְּחַדְתָּמָלָהּ וְיָרָא. מִלָּה בְּחֵזֶק
בְּיָמָהּ וְיָרָא וְיָרָא (3) בְּחֵזֶקֶם בְּחֵזֶק רִחְמָהּ וְיָרָא
בְּחֵזֶקֶם (4) לֹא מִלָּה וְיָרָא וְיָרָא. מִלָּה בְּחֵזֶק
חֲבִיתָהּ אֶמְעָלָהּ מִלָּה מִדְּחַדְתָּמָלָהּ מִלָּה
חֲבִיתָהּ בְּחֵזֶקֶם בְּחֵזֶקֶם וְיָרָא וְיָרָא.

וְיָרָא בִּי אֶמְעָלָהּ בְּחֵזֶקֶם אֶמְעָלָהּ חֲבִיתָהּ (5)
בְּחֵזֶקֶם בְּחֵזֶקֶם חֲבִיתָהּ וְיָרָא. מִלָּה
מִדְּחַדְתָּמָלָהּ מִלָּה חֲבִיתָהּ (6). וְיָרָא מִלָּה
נִלְמָה חֲבִיתָהּ חֲבִיתָהּ. חֲבִיתָהּ וְיָרָא מִלָּה
מִלָּה בְּחֵזֶקֶם חֲבִיתָהּ בְּחֵזֶקֶם. אֶמְעָלָהּ
וְיָרָא. וְיָרָא חֲבִיתָהּ וְיָרָא חֲבִיתָהּ (7) מִדְּחַדְתָּמָלָהּ
חֲבִיתָהּ מִלָּה בְּחֵזֶקֶם מִדְּחַדְתָּמָלָהּ מִלָּה
בְּחֵזֶקֶם * חֲבִיתָהּ.

f. 81r

וְיָרָא חֲבִיתָהּ אֶמְעָלָהּ: בְּחֵזֶקֶם אֶמְעָלָהּ
אֶמְעָלָהּ חֲבִיתָהּ וְיָרָא חֲבִיתָהּ חֲבִיתָהּ חֲבִיתָהּ
חֲבִיתָהּ חֲבִיתָהּ חֲבִיתָהּ. מִלָּה (8) בְּחֵזֶקֶם חֲבִיתָהּ
אֶמְעָלָהּ וְיָרָא חֲבִיתָהּ (9) חֲבִיתָהּ חֲבִיתָהּ חֲבִיתָהּ.

B אֶמְעָלָהּ (5) — C בְּחֵזֶקֶם (4) — B deest וְיָרָא (3) — B אֶמְעָלָהּ (2) — C אֶמְעָלָהּ (1)
— C וְיָרָא חֲבִיתָהּ (9) — C חֲבִיתָהּ (8) — A וְיָרָא (7) — B חֲבִיתָהּ (6) —

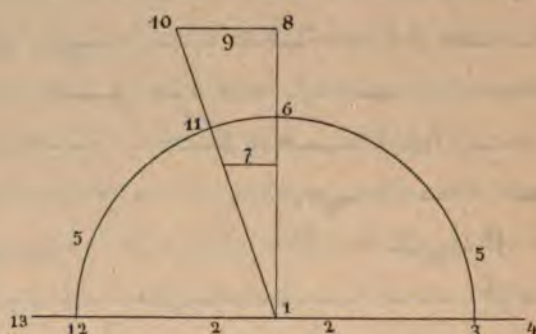


Fig. 19

[illegible]

فهموا انما ملأ الله قلوبكم بهذ (3)
 فهموا انما ملأ الله قلوبكم بهذ:

مَعَالِمْ: بِمَنْزِلِ قُمْمَيْلِ حَيْزِ هَذِهِ
 بِعَمَلِ مِصْرِيَّةٍ. ٥٥٥ ح ٥٥٥ فَمَعْلُ حَمَلِ لِقَائِهِ، قَا
 مَلًا. ح ٥٥٥ (٤) مَع مَلَقَتِ رَهْ بِرَأْسِ رَحْمَتِهَا أَيْ.
 مَعَالِ (٥) مِصْرِيَّةٍ. مَعْرُوفَتِهَا حَمَلِ حَيْزِهَا
 مِصْرِيَّةٍ. حَبِّ مَعْمَلِ عَمَلِ مِصْرِيَّةٍ مَعَالِ ٥٥٥.
 كَرًا وَحَلَا اسْمًا لَهَا حَمَلُهَا حَمَلًا حَيْزِهَا

(1) $\{B\}$, B — (2) $\{B\}$, B — (3) $\{B\}$, C — (4) $\{B\}$, B — (5) $\{B\}$, C

بعمبالا : باللا مے زفا لاسمبالا . اوہ اوہما مچومبا
 وکھم (1) چنمبالا باللا مے اوہوم (2) . ملامبالا
 بالسمبالا اسمالوم . جہ اسلا بکلا فاما افلا زکلا
 بالسممچومبا اوہ اوہما ماسمالا بکلا اسلا . مچم
 مچمچا فمہ دارہوٹا حتمبالا مہتا جہ اف تممبالا (3) * C_{oo}
 مچمچا مچ مچمچا مچمبالا . مچمچا مچمچا مچ مچ
 چمچالا بلہمچالا بچمچا مچمچا مچمچا مچ مچ
 مچا مچمچا جہ مچمچا لاہوٹا . مچمچا مچمچا مچمچا .
 مچا اوہ اوہوٹا بچمچا (4) زچمچا مچ مچمچا .
 مچمچا مچمچا (5) فچمچا . مچمچا مچمچا بچمچا مچمچا
 بچمچالا دارہوٹا . چمچالا اسلا بلہمچالا مچمچا . مچمچا
 مچمچا مچمچا بچمچالا مچمچا مچمچا مچمچا . مچمچا
 مچمچا مچمچا بچمچالا مچمچا مچمچا مچمچا . مچمچا
 چمچالا مچمچا چمچالا بچمچالا (6) مچمچا مچمچا (7) مچ
 مچا مچمچا .

مچمچا مچمچا اوٹا مچمچا مچمچا اوہ اوہما مچمچا
 مچمچا دارہوٹا . مچمچا باللا فاما مچمچا مچمچا
 مچمچا مچمچا * مچمچا مچمچا اوٹا . مچمچا مچمچا
 مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا (8) مچمچا . مچمچا
 مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا (9) . مچمچا مچمچا
 مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا
 مچمچا مچمچا . مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا
 مچمچا . مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا مچمچا .

چمچالا مچمچا (5) — B — چمچالا (4) — C — مچمچا (3) — C — اوہوم (2) — B — مچمچا (1)
 C — چمچالا (9) — B — مچمچا (8) — B — مچمچا (7) — B — مچمچا (6) — B — چمچالا مچمچا (5)

أهل فكرها وإيمانهم وملة وحملهم

مجلد دوم؛ از حدیث و عقاید حضرت (1). مؤلف: آقا
مقاله محمد.

مقاله مبطل

مجلد اول؛ از حدیث معتبر و روایات معتبره. مؤلف:
آقا محمد محمد.

فصل مبطل. مجلد اسم حضرت (2).
مؤلف: (2).

باعتبار از حدیث معتبره و حدیث معتبره. مؤلف:

قَالَ. مَ عَمَلًا. مَهْ عَمَلًا (1). مَهْ عَمَلًا. مَرَّ عَمَلًا. مَسْ
 حَلًا. مَلَّيْ حَمَمًا. دَ حَمَمًا. قَا وَحَمًا (2). حَتَّ مَتَّيْ حَمَلًا.
 حَيَّ سَزَا. حَبَّ عَمَلًا. حَبَّ مَنَحَلًا. حَرَّ عَزَا. حَسَّ يَفْعَلًا.

فَلَمَّا فَجَّحُوا بِمَنْحَلٍ مَدَّيْ بِمَمَلٍ بِمَمَلٍ مَحْ
 مَحَلٍ بِمَمَلٍ مَحَمَلٍ. هَلَاكُهُلْ عَمَلٍ بِسَمَلٍ مَكْمُزْ * 73 v

(1) B حَقْلًا (4) — (2) v. supra p. 123 n. 4

[illegible]

(1) Lege þis! — (2) അല്ലെങ്കിൽ C — (3) Item — (4) lege þis! — (5) എന്തുകൊണ്ട് C — (6) അല്ലെങ്കിൽ C — (7) *in marg.* A C — (8) *in marg.* C

חֲתָמָהּ אֵל בְּמִזְרַח חֶלֶק. מִחֶלֶק רַחֲמָה לֹא מִלְּמָה.
מֵאֵי אֵל עֲדָהּ. בְּכֶן נִרְמָה מֵי זֶה מִמֶּלֶךְ
מִשְׁתַּמֵּי מִהֵנָּה לֹא מִלְּמָה. חֲוָה בְּעֵינֶי מִהֵנָּה
חֲוָה. הֵאֱסָה רַחֲמָה מֵי זֶה מִמֶּלֶךְ זֶה מִלְּמָה.

מִשְׁתַּמֵּי עֲדָהּ אֵל חֲתָמָה מִשְׁתַּמֵּי
הֵאֱסָה בְּאֵשׁ אֵל בְּמִזְרַח. אֵל בְּמִזְרַח
לֹא מִלְּמָה מֵי * אֵל בְּאֵשׁ מִלְּמָה
מִלְּמָה רַחֲמָה: הֵאֱסָה מִלְּמָה זֶה. הֵאֱסָה מִלְּמָה
מִשְׁתַּמֵּי מִשְׁתַּמֵּי. מִזְרַח מִשְׁתַּמֵּי עֲדָהּ. הֵאֱסָה
בְּמִזְרַח מֵי חֲוָה בְּכֶן אֵל מִשְׁתַּמֵּי חֲוָה (1)
חֲוָה הֵאֱסָה מִשְׁתַּמֵּי חֲוָה הֵאֱסָה מִשְׁתַּמֵּי. מִשְׁתַּמֵּי
מִשְׁתַּמֵּי מִלְּמָה זֶה מִלְּמָה זֶה מִלְּמָה זֶה מִלְּמָה
עֲדָהּ אֵל מִלְּמָה חֲתָמָה אֵל מִלְּמָה זֶה מִלְּמָה
בְּחֶלֶק מִלְּמָה (2). אֵל מִלְּמָה. מִשְׁתַּמֵּי רַחֲמָה
מִשְׁתַּמֵּי בְּכֶן לֹא מִלְּמָה מִלְּמָה זֶה מִלְּמָה זֶה מִלְּמָה
חֲתָמָה בְּכֶן עֲדָהּ חֲתָמָה חֲתָמָה בְּאֵשׁ מִשְׁתַּמֵּי
מִשְׁתַּמֵּי מִלְּמָה. אֵל מִשְׁתַּמֵּי (3) אֵל מִשְׁתַּמֵּי זֶה מִלְּמָה
מִשְׁתַּמֵּי אֵל עֲדָהּ. הֵאֱסָה לֹא מִלְּמָה מִלְּמָה.
חֲתָמָה מִלְּמָה מִשְׁתַּמֵּי עֲדָהּ (4) אֵל מִלְּמָה חֲתָמָה (5)
מִלְּמָה חֲתָמָה מִלְּמָה. מִלְּמָה חֲתָמָה מִלְּמָה. בְּכֶן מִלְּמָה
מִלְּמָה בְּכֶן מִשְׁתַּמֵּי בְּכֶן מִשְׁתַּמֵּי מִלְּמָה
בְּכֶן.

הֵאֱסָה בְּכֶן לֹא מִלְּמָה מִלְּמָה מִלְּמָה

(1) חֲוָה C — (2) מִלְּמָה B — (3) אֵל מִשְׁתַּמֵּי in marg. A — (4) מִשְׁתַּמֵּי C et in marg. — (5) חֲתָמָה C

[illegible]

(1) $C \rightarrow C$ — (2) $C \rightarrow C$ — (3) $C \rightarrow C$ — (4) $C \rightarrow C$ —
(5) $B \rightarrow B$

[illegible]

(1) CH_3COOH C — (2) CH_3COCH_3 C — (3) $\text{CH}_3\text{COCH}_2\text{CH}_3$ C — (4) $\text{CH}_3\text{COCH}_2\text{CH}_2\text{CH}_3$ A C — (5) $\text{CH}_3\text{COCH}_2\text{CH}_2\text{CH}_2\text{CH}_3$ C — (6) $\text{CH}_3\text{COCH}_2\text{CH}_2\text{CH}_2\text{CH}_2\text{CH}_3$ B

[illegible]

نسر المحر النسر الواقع (1) — in marg. A — الدجاجة (2) — in marg. A —

(3) **دات الكرسي** C in marg. A — (4) sic — (5) **هو** B — (6) duodec. praec. verba desunt C

١٠٠
١٠١
١٠٢
١٠٣
١٠٤
١٠٥
١٠٦
١٠٧
١٠٨
١٠٩
١١٠
١١١
١١٢
١١٣
١١٤
١١٥
١١٦
١١٧
١١٨
١١٩
١٢٠
١٢١
١٢٢
١٢٣
١٢٤
١٢٥
١٢٦
١٢٧
١٢٨
١٢٩
١٣٠
١٣١
١٣٢
١٣٣
١٣٤
١٣٥
١٣٦
١٣٧
١٣٨
١٣٩
١٤٠
١٤١
١٤٢
١٤٣
١٤٤
١٤٥
١٤٦
١٤٧
١٤٨
١٤٩
١٥٠
١٥١
١٥٢
١٥٣
١٥٤
١٥٥
١٥٦
١٥٧
١٥٨
١٥٩
١٦٠
١٦١
١٦٢
١٦٣
١٦٤
١٦٥
١٦٦
١٦٧
١٦٨
١٦٩
١٧٠
١٧١
١٧٢
١٧٣
١٧٤
١٧٥
١٧٦
١٧٧
١٧٨
١٧٩
١٨٠
١٨١
١٨٢
١٨٣
١٨٤
١٨٥
١٨٦
١٨٧
١٨٨
١٨٩
١٩٠
١٩١
١٩٢
١٩٣
١٩٤
١٩٥
١٩٦
١٩٧
١٩٨
١٩٩
٢٠٠
٢٠١
٢٠٢
٢٠٣
٢٠٤
٢٠٥
٢٠٦
٢٠٧
٢٠٨
٢٠٩
٢١٠
٢١١
٢١٢
٢١٣
٢١٤
٢١٥
٢١٦
٢١٧
٢١٨
٢١٩
٢٢٠
٢٢١
٢٢٢
٢٢٣
٢٢٤
٢٢٥
٢٢٦
٢٢٧
٢٢٨
٢٢٩
٢٣٠
٢٣١
٢٣٢
٢٣٣
٢٣٤
٢٣٥
٢٣٦
٢٣٧
٢٣٨
٢٣٩
٢٤٠
٢٤١
٢٤٢
٢٤٣
٢٤٤
٢٤٥
٢٤٦
٢٤٧
٢٤٨
٢٤٩
٢٥٠
٢٥١
٢٥٢
٢٥٣
٢٥٤
٢٥٥
٢٥٦
٢٥٧
٢٥٨
٢٥٩
٢٦٠
٢٦١
٢٦٢
٢٦٣
٢٦٤
٢٦٥
٢٦٦
٢٦٧
٢٦٨
٢٦٩
٢٧٠
٢٧١
٢٧٢
٢٧٣
٢٧٤
٢٧٥
٢٧٦
٢٧٧
٢٧٨
٢٧٩
٢٨٠
٢٨١
٢٨٢
٢٨٣
٢٨٤
٢٨٥
٢٨٦
٢٨٧
٢٨٨
٢٨٩
٢٩٠
٢٩١
٢٩٢
٢٩٣
٢٩٤
٢٩٥
٢٩٦
٢٩٧
٢٩٨
٢٩٩
٣٠٠
٣٠١
٣٠٢
٣٠٣
٣٠٤
٣٠٥
٣٠٦
٣٠٧
٣٠٨
٣٠٩
٣١٠
٣١١
٣١٢
٣١٣
٣١٤
٣١٥
٣١٦
٣١٧
٣١٨
٣١٩
٣٢٠
٣٢١
٣٢٢
٣٢٣
٣٢٤
٣٢٥
٣٢٦
٣٢٧
٣٢٨
٣٢٩
٣٣٠
٣٣١
٣٣٢
٣٣٣
٣٣٤
٣٣٥
٣٣٦
٣٣٧
٣٣٨
٣٣٩
٣٤٠
٣٤١
٣٤٢
٣٤٣
٣٤٤
٣٤٥
٣٤٦
٣٤٧
٣٤٨
٣٤٩
٣٥٠
٣٥١
٣٥٢
٣٥٣
٣٥٤
٣٥٥
٣٥٦
٣٥٧
٣٥٨
٣٥٩
٣٦٠
٣٦١
٣٦٢
٣٦٣
٣٦٤
٣٦٥
٣٦٦
٣٦٧
٣٦٨
٣٦٩
٣٧٠
٣٧١
٣٧٢
٣٧٣
٣٧٤
٣٧٥
٣٧٦
٣٧٧
٣٧٨
٣٧٩
٣٨٠
٣٨١
٣٨٢
٣٨٣
٣٨٤
٣٨٥
٣٨٦
٣٨٧
٣٨٨
٣٨٩
٣٩٠
٣٩١
٣٩٢
٣٩٣
٣٩٤
٣٩٥
٣٩٦
٣٩٧
٣٩٨
٣٩٩
٤٠٠
٤٠١
٤٠٢
٤٠٣
٤٠٤
٤٠٥
٤٠٦
٤٠٧
٤٠٨
٤٠٩
٤١٠
٤١١
٤١٢
٤١٣
٤١٤
٤١٥
٤١٦
٤١٧
٤١٨
٤١٩
٤٢٠
٤٢١
٤٢٢
٤٢٣
٤٢٤
٤٢٥
٤٢٦
٤٢٧
٤٢٨
٤٢٩
٤٣٠
٤٣١
٤٣٢
٤٣٣
٤٣٤
٤٣٥
٤٣٦
٤٣٧
٤٣٨
٤٣٩
٤٤٠
٤٤١
٤٤٢
٤٤٣
٤٤٤
٤٤٥
٤٤٦
٤٤٧
٤٤٨
٤٤٩
٤٥٠
٤٥١
٤٥٢
٤٥٣
٤٥٤
٤٥٥
٤٥٦
٤٥٧
٤٥٨
٤٥٩
٤٦٠
٤٦١
٤٦٢
٤٦٣
٤٦٤
٤٦٥
٤٦٦
٤٦٧
٤٦٨
٤٦٩
٤٧٠
٤٧١
٤٧٢
٤٧٣
٤٧٤
٤٧٥
٤٧٦
٤٧٧
٤٧٨
٤٧٩
٤٨٠
٤٨١
٤٨٢
٤٨٣
٤٨٤
٤٨٥
٤٨٦
٤٨٧
٤٨٨
٤٨٩
٤٩٠
٤٩١
٤٩٢
٤٩٣
٤٩٤
٤٩٥
٤٩٦
٤٩٧
٤٩٨
٤٩٩
٥٠٠
٥٠١
٥٠٢
٥٠٣
٥٠٤
٥٠٥
٥٠٦
٥٠٧
٥٠٨
٥٠٩
٥١٠
٥١١
٥١٢
٥١٣
٥١٤
٥١٥
٥١٦
٥١٧
٥١٨
٥١٩
٥٢٠
٥٢١
٥٢٢
٥٢٣
٥٢٤
٥٢٥
٥٢٦
٥٢٧
٥٢٨
٥٢٩
٥٣٠
٥٣١
٥٣٢
٥٣٣
٥٣٤
٥٣٥
٥٣٦
٥٣٧
٥٣٨
٥٣٩
٥٤٠
٥٤١
٥٤٢
٥٤٣
٥٤٤
٥٤٥
٥٤٦
٥٤٧
٥٤٨
٥٤٩
٥٥٠
٥٥١
٥٥٢
٥٥٣
٥٥٤
٥٥٥
٥٥٦
٥٥٧
٥٥٨
٥٥٩
٥٦٠
٥٦١
٥٦٢
٥٦٣
٥٦٤
٥٦٥
٥٦٦
٥٦٧
٥٦٨
٥٦٩
٥٧٠
٥٧١
٥٧٢
٥٧٣
٥٧٤
٥٧٥
٥٧٦
٥٧٧
٥٧٨
٥٧٩
٥٨٠
٥٨١
٥٨٢
٥٨٣
٥٨٤
٥٨٥
٥٨٦
٥٨٧
٥٨٨
٥٨٩
٥٩٠
٥٩١
٥٩٢
٥٩٣
٥٩٤
٥٩٥
٥٩٦
٥٩٧
٥٩٨
٥٩٩
٦٠٠
٦٠١
٦٠٢
٦٠٣
٦٠٤
٦٠٥
٦٠٦
٦٠٧
٦٠٨
٦٠٩
٦١٠
٦١١

(1) *التيين* in marg. A C — (2) *معمم* B — (3) *معمم* C — (4) *adde*
معمم (5) *معمم* B et *معمم* C — (6) *معمم* B — (7) *معمم* A
 — (8) *معمم* C — (9) *معمم* C — (10) *قصع المساكين* in marg. A C — (11)
الجاني in marg. A C — (12) *معمم* B — (13) *معمم* B C

فهموا سمعوا. والله ففقدوا حلتهم سمعوا
اجلًا:

[illegible]

١٠٠٠. وَاِذَا هُوَ فِي الْوُجُوهِ
 ١٠٠١. فَتَقُولُ يَا اِيَّاهُ
 ١٠٠٢. وَتَقُولُ يَا اِيَّاهُ
 ١٠٠٣. وَتَقُولُ يَا اِيَّاهُ
 ١٠٠٤. وَتَقُولُ يَا اِيَّاهُ
 ١٠٠٥. وَتَقُولُ يَا اِيَّاهُ
 ١٠٠٦. وَتَقُولُ يَا اِيَّاهُ
 ١٠٠٧. وَتَقُولُ يَا اِيَّاهُ
 ١٠٠٨. وَتَقُولُ يَا اِيَّاهُ
 ١٠٠٩. وَتَقُولُ يَا اِيَّاهُ
 ١٠١٠. وَتَقُولُ يَا اِيَّاهُ

فَسَمَّا عَلِمْنَا مَا مَلِكُكَ فَعَلْنَا
(وَأَمْسَدْنَاهُ)

انقبى فُحِنِي، مَحْمِلًا ٥٥، حِنْفٌ، مَحْمِلًا؛ يُقَالُ رَحِمْنَا
مَحْمِلًا، كَقَوْلِهِ ٥٥؛ انقبى رَحِمًا مِنْ دَمٍ
٥٥ مَحْمِلًا، رَحِمًا مَحْمِلًا. اِحْمِلْ مَحْمِلًا لَا
مَحْمِلًا رَحِمًا (3)؛ حِنْفٌ، مَحْمِلًا مَحْمِلًا مَحْمِلًا
لَمَحْمِلًا مَحْمِلًا مَحْمِلًا حَتَّى اِسْمُكَ مَحْمِلًا

[illegible][illegible]

(1) ལྟོ་ C — (2) ཡུལ་འཕེལ་ BC — (3) ཡུལ་ C — (4) འཕེལ་ལྟོ་ C — (5) lege
ཡུལ་འཕེལ་ — (6) deest C — (7) ལྟོ་ལྟོ་ B

[illegible]

فهمنا الحسنا. ملة حلال وحرمة بمقالة
لمحتدا.

[illegible][illegible]

(1) $\frac{1}{2}AC$ — (2) $\frac{1}{2}AB$ — (3) $\frac{1}{2}A$ — (4) $\frac{1}{2}BC$
— (5) $\frac{1}{2}C$ — (6) $\frac{1}{2}B$ — (7) $\frac{1}{2}BC$

לאנן שעתה באנו להודיע. דבר מה שבח
 חסדו; ורובם (1). דאם מל בשער דעשה ליה
 מן מל. כל; אלא אלא אלא (2) דעל
 דבר באנו שעה. מל בשער באנו דעשה ליה
 אלא; ודעל שעה מל. מל מל אלא אלא
 אלא (3) דעל אלא באנו שעה. ב מל
 רמל בלא כל. דעל אלא. רמל אלא (4). דעל
 אלא מל דעל דעל מל אלא אלא אלא
 שעה. דעל (5) דעל אלא מל מל אלא
 לא ב מל מל אלא (6) דעל מל אלא
 שעה אלא. אלא רמל אלא מל. דעל
 רמל מל אלא בלא אלא דעל רמל כל;
 שעה אלא מל אלא מל אלא אלא אלא
 מל אלא אלא. דעל אלא מל אלא שעה
 דאכל (7) באנו שעה דאכל אלא (8) דעל
 מל רמל אלא. מל (9) ב מל מל אלא אלא
 אלא שעה דעל אלא מל אלא. דעל דעל
 מל אלא מל באנו שעה כל; (10) מל אלא
 אלא אלא אלא אלא שעה דעל אלא אלא
 ב לא דעל אלא.

אלא אלא מל מל אלא מל אלא אלא
 שעה אלא. אלא רמל אלא מל. דעל רמל
 מל אלא בלא אלא מל אלא אלא

(1) B, דעל — (2) Item — (3) C — (4) A, דעל — (5) C — (6) C — (7) C — (8) C addit — (9) C — (10) C; quindecim praec. verba desunt B

וְיָבִיט אֶמֶר מִחֲבֵל בְּלֹאֵל וְיִנְחֶשֶׁת מִלִּבָּהּ לֵבָא
וְיִחְבֵּל לִאֲפֹת לִמְבֵּל. וְלֵבָא לִמְבֵּל לִאֲפֹת וְיִחְבֵּל
מִחֲבֵל לִאֲפֹת מִלִּבָּהּ מִן מִלִּבָּהּ בְּאִמְבֵּל (1) לֹאֵל.
וּמִן אֵל אֲחֻמָּה מִלִּבָּהּ לִשְׁמֵהּ אֲחֻמָּה מִלִּבָּהּ.
וּמִחֻמָּה מִלִּבָּהּ. שֶׁוּם מִסֵּר (2).

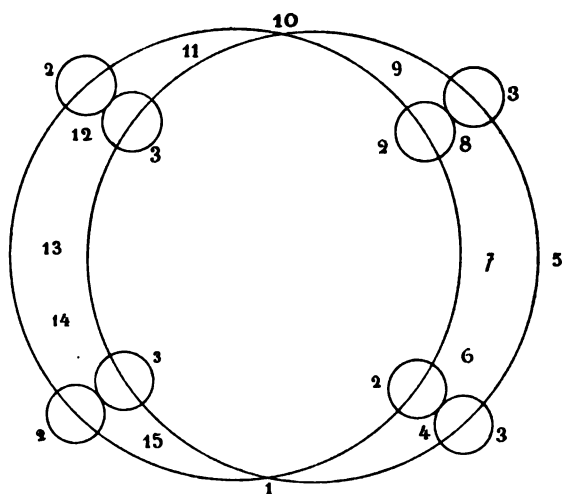
C₄₀

* וְיִחְבֵּל לִמְבֵּל. מִחֻמָּה מִחֻמָּה רַחֵל בְּחֵל לִזֵּם
שְׁמֵהּ מִלִּבָּהּ.

מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
שְׁמֵהּ (3) מִלִּבָּהּ. מִלִּבָּהּ מִן אֵל בְּרַחֵל בְּחֵל לִזֵּם
מִלִּבָּהּ (4) מִלִּבָּהּ (5) מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
מִלִּבָּהּ אֲחֻמָּה. מִלִּבָּהּ מִן מִלִּבָּהּ אֲחֻמָּה מִלִּבָּהּ
לִזֵּם מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ. מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
רַחֵל בְּחֵל. מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
מִלִּבָּהּ. מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ

מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
מִלִּבָּהּ (6) שְׁמֵהּ מִלִּבָּהּ. מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ
מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ מִלִּבָּהּ

(1) Adde ל — (2) Hic fol. 64 r vacuum est. Figuræ sunt in 64 v et 65 r
— (3) C addit מִלִּבָּהּ — (4) מִלִּבָּהּ C — (5) מִלִּבָּהּ C — (6) מִלִּבָּהּ C —
(7) מִלִּבָּהּ A; deest B — (8) מִלִּבָּהּ BC



[illegible]

(1) $\text{deest } C$ — (2) $\text{deest } C$ — (3) $\text{deest } B$ — (4) $\text{deest } B$ — (5) $\text{deest } AB$ —
(6) $\text{deest } C$ — (7) $\text{deest } C$ — (8) $\text{deest } C$

فهموا إيمانهم. ملا محضاً راجعاً إلى
سقط عقولهم.

[illegible][illegible]

(1) $\frac{1}{2}C$ — (2) $\frac{1}{2}C$ — (3) $\frac{1}{2}C$ — (4) $\frac{1}{2}C$ — (5) $\frac{1}{2}C$ — (6) $\frac{1}{2}C$ — (7) $\frac{1}{2}C$ — (8) $\frac{1}{2}C$ — (9) $\frac{1}{2}C$

هتسلا חקנלא ;זמלא אבא זעמר בלא חמחלא. עמחלא
 לא בלא זמר ממח (1) אבא. *

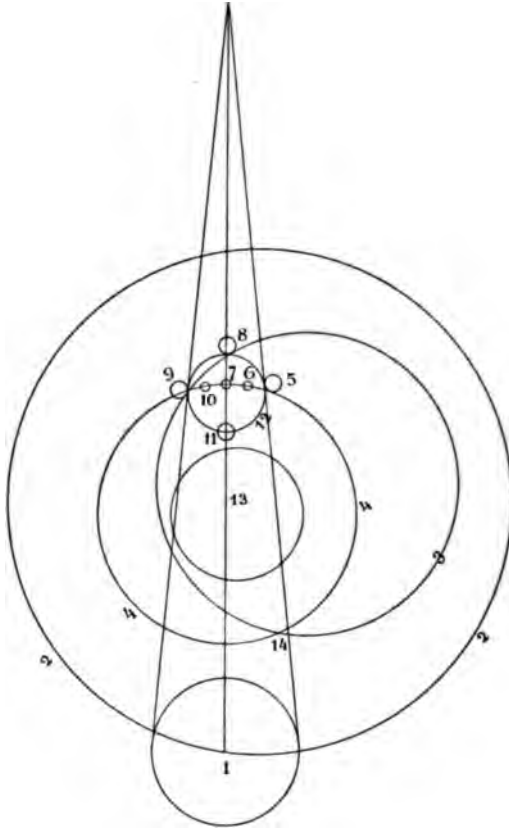


Fig. 16

1. מעמלא — 2. מדרבא ;מעמלא — 3. מדרבא ;זממלא מדרבא — 4. מדרבא ;זממלא
 מדרבא — 5. מדרבא ;זממלא ;זמלא — 6. מדרבא ;זממלא ;זמלא — 7. מדרבא ;זממלא
 ;זמלא — 8. מדרבא ;זממלא ;זמלא ;זמלא — 9. מדרבא ;זממלא ;זמלא ;זמלא —
 10. מדרבא ;זממלא ;זמלא — 11. מדרבא ;זממלא ;זמלא — 12. מדרבא ;זממלא ;זמלא — 13. מדרבא ;זממלא
 ;זמלא. 14.

B לא ממח (1)

لحن: هلا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي؛ لُحْلَا
 فُلْجَا بِمَلْهِنِي هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا
 بِمَلْهِنِي؛ لُحْلَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي
 هَوَا. لَحْمَا هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا
 لُحْلَا هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا (1).

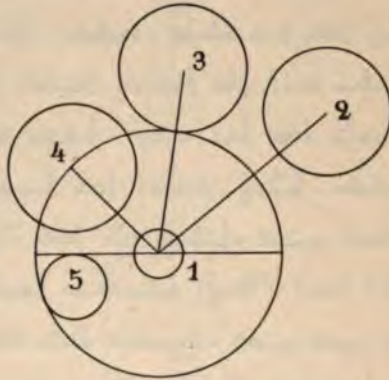


Fig. 15

1. هَلْ عَقَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي — 2. هَلْ عَقَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا
 3. هَلْ عَقَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا (1).
 4. هَلْ عَقَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا (1).
 5. هَلْ عَقَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا (1).

لَحْمَا هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي؛ لُحْلَا
 فُلْجَا بِمَلْهِنِي هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا
 بِمَلْهِنِي؛ لُحْلَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي
 هَوَا. لَحْمَا هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا
 لُحْلَا هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا (1).
 لَحْمَا هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي؛ لُحْلَا
 فُلْجَا بِمَلْهِنِي هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا
 بِمَلْهِنِي؛ لُحْلَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي
 هَوَا. لَحْمَا هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا
 لُحْلَا هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا (1).

(1) In marg. A C هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي؛ لُحْلَا
 فُلْجَا بِمَلْهِنِي هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا
 بِمَلْهِنِي؛ لُحْلَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي
 هَوَا. لَحْمَا هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا
 لُحْلَا هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا (1).
 (2) C هَوَا سُر. هَلْ عَقَا لَحْمَا بِمَلْهِنِي؛ لُحْلَا

جاء. هلا وانا قدامك اسعدا. محب ههنا حرمه بقعا
 ومح محبنا لمحبا كرا اسما عسعا كرحه
 محبنا عسعا لمحبر مسعر. ومح محبنا انا
 محبا محبا. محب انا لمحبا محبا اسما عسعا.

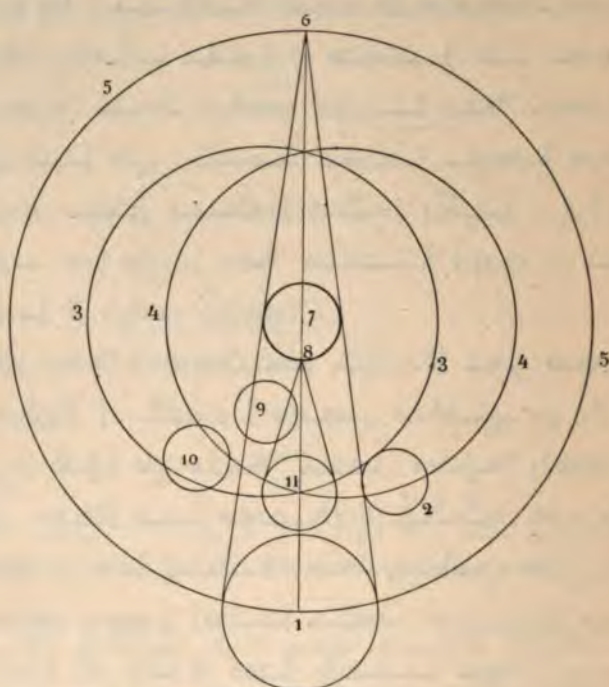


Fig. 14

[illegible]

۱. فهمنا فحنا. مفا / المفهمه؛ هيا.
 ۲. مع فمعا مفا / هيا هيا. مع به اسم.
 ۳. هيا انا / لحبا / مفمها به مفا / مفرا حفا

وَمِنْهُمْ مَن سَلَكَ خَلْقًا مَّا يَكُونُ لَكُمْ رُحْمًا يُضِلُّهُمْ يَوْمَئِذٍ كَالضَلَالَةِ الْعِظِيمِ
وَمِنْهُمْ رَجُلٌ زَكِيٌّ يُؤَدِّي عَقْدَهُ لَمُحَمَّدٍ إِسْمًا لَا يَمْلِكُ لَمْ يَلِدْ وَلَمْ يُولَدْ

[illegible]

(1) $A B C$ — (2) $\parallel C$ — (3) $A C$ in marg. بالمخروط — (4) C —
(5) B — (6) B addit iterum B — (7) B addit iterum B — (8) C

(3) ཡེ་ཤིང་ B — (6) ལྷན་རྒྱུ་ཆས་ B — (7) B addit iterum མཐོག་ — (8) སྟོན་པའི་དབང་། C

فهمنا سمعنا. مذهبنا الله! الله! الله!

.) ; ഏ, ഏ, ഏ,

[illegible]

(1) Post titulum C habet : $\frac{1}{2} \pi$, $\frac{1}{4} \pi$, $\frac{3}{8} \pi$, $\frac{1}{8} \pi$, $\frac{1}{16} \pi$, $\frac{1}{32} \pi$, $\frac{1}{64} \pi$, $\frac{1}{128} \pi$, $\frac{1}{256} \pi$, $\frac{1}{512} \pi$, $\frac{1}{1024} \pi$, $\frac{1}{2048} \pi$, $\frac{1}{4096} \pi$, $\frac{1}{8192} \pi$, $\frac{1}{16384} \pi$, $\frac{1}{32768} \pi$, $\frac{1}{65536} \pi$, $\frac{1}{131072} \pi$, $\frac{1}{262144} \pi$, $\frac{1}{524288} \pi$, $\frac{1}{1048576} \pi$, $\frac{1}{2097152} \pi$, $\frac{1}{4194304} \pi$, $\frac{1}{8388608} \pi$, $\frac{1}{16777216} \pi$, $\frac{1}{33554432} \pi$, $\frac{1}{67108864} \pi$, $\frac{1}{134217728} \pi$, $\frac{1}{268435456} \pi$, $\frac{1}{536870912} \pi$, $\frac{1}{1073741824} \pi$, $\frac{1}{2147483648} \pi$, $\frac{1}{4294967296} \pi$, $\frac{1}{8589934592} \pi$, $\frac{1}{17179869184} \pi$, $\frac{1}{34359738368} \pi$, $\frac{1}{68719476736} \pi$, $\frac{1}{137438953472} \pi$, $\frac{1}{274877906944} \pi$, $\frac{1}{549755813888} \pi$, $\frac{1}{1099511627776} \pi$, $\frac{1}{2199023255552} \pi$, $\frac{1}{4398046511104} \pi$, $\frac{1}{8796093022208} \pi$, $\frac{1}{17592186044416} \pi$, $\frac{1}{35184372088832} \pi$, $\frac{1}{70368744177664} \pi$, $\frac{1}{140737488355328} \pi$, $\frac{1}{281474976710656} \pi$, $\frac{1}{562949953421312} \pi$, $\frac{1}{1125899906842624} \pi$, $\frac{1}{2251799813685248} \pi$, $\frac{1}{4503599627370496} \pi$, $\frac{1}{9007199254740992} \pi$, $\frac{1}{18014398509481984} \pi$, $\frac{1}{36028797018963968} \pi$, $\frac{1}{72057594037927936} \pi$, $\frac{1}{144115188075855872} \pi$, $\frac{1}{288230376151711744} \pi$, $\frac{1}{576460752303423488} \pi$, $\frac{1}{1152921504606846976} \pi$, $\frac{1}{2305843009213693952} \pi$, $\frac{1}{4611686018427387904} \pi$, $\frac{1}{9223372036854775808} \pi$, $\frac{1}{18446744073709551616} \pi$, $\frac{1}{36893488147419103232} \pi$, $\frac{1}{73786976294838206464} \pi$, $\frac{1}{147573952589676412928} \pi$, $\frac{1}{295147905179352825856} \pi$, $\frac{1}{590295810358705651712} \pi$, $\frac{1}{1180591620717411303424} \pi$, $\frac{1}{2361183241434822606848} \pi$, $\frac{1}{4722366482869645213696} \pi$, $\frac{1}{9444732965739290427392} \pi$, $\frac{1}{18889465931478580854784} \pi$, $\frac{1}{37778931862957161709568} \pi$, $\frac{1}{75557863725914323419136} \pi$, $\frac{1}{151115727451828646838272} \pi$, $\frac{1}{302231454903657293676544} \pi$, $\frac{1}{604462909807314587353088} \pi$, $\frac{1}{1208925819614629174706176} \pi$, $\frac{1}{2417851639229258349412352} \pi$, $\frac{1}{4835703278458516698824704} \pi$, $\frac{1}{9671406556917033397649408} \pi$, $\frac{1}{19342813113834066795298816} \pi$, $\frac{1}{38685626227668133590597632} \pi$, $\frac{1}{77371252455336267181195264} \pi$, $\frac{1}{154742504910672534362390528} \pi$, $\frac{1}{309485009821345068724781056} \pi$, $\frac{1}{618970019642690137449562112} \pi$, $\frac{1}{1237940039285380274899124224} \pi$, $\frac{1}{2475880078570760549798248448} \pi$, $\frac{1}{4951760157141521099596496896} \pi$, $\frac{1}{9903520314283042199192993792} \pi$, $\frac{1}{19807040628566084398385987584} \pi$, $\frac{1}{39614081257132168796771975168} \pi$, $\frac{1}{79228162514264337593543950336} \pi$, $\frac{1}{158456325028528675187087900672} \pi$, $\frac{1}{316912650057057350374175801344} \pi$, $\frac{1}{633825300114114700748351602688} \pi$, $\frac{1}{1267650600228229401496703205376} \pi$, $\frac{1}{2535301200456458802993406410752} \pi$, $\frac{1}{5070602400912917605986812821504} \pi$, $\frac{1}{10141204801825835211973625643008} \pi$, $\frac{1}{20282409603651670423947251286016} \pi$, $\frac{1}{40564819207303340847894502572032} \pi$, $\frac{1}{81129638414606681695789005144064} \pi$, $\frac{1}{162259276829213363391578010288128} \pi$, $\frac{1}{324518553658426726783156020576256} \pi$, $\frac{1}{649037107316853453566312041152512} \pi$, $\frac{1}{1298074214633706907132624082305024} \pi$, $\frac{1}{2596148429267413814265248164610048} \pi$, $\frac{1}{5192296858534827628530496329220096} \pi$, $\frac{1}{10384593717069655257060992658440192} \pi$, $\frac{1}{20769187434139310514121985316880384} \pi$, $\frac{1}{41538374868278621028243970633760768} \pi$, $\frac{1}{83076749736557242056487941267521536} \pi$, $\frac{1}{166153499473114484112975882535043072} \pi$, $\frac{1}{332306998946228968225951765070086144} \pi$, $\frac{1}{664613997892457936451903530140172288} \pi$, $\frac{1}{1329227995784915872903807060280344576} \pi$, $\frac{1}{2658455991569831745807614120560689152} \pi$, $\frac{1}{5316911983139663491615228241121378304} \pi$, $\frac{1}{10633823966279326983230456482242756608} \pi$, $\frac{1}{21267647932558653966460912964485513216} \pi$, $\frac{1}{42535295865117307932921825928971026432} \pi$, $\frac{1}{85070$

עסק סרל בדפול. חוב באימור נקמל (1) פקמ
 לאימור אפמל (2) סלל מוסרמל (3) אי.
 לאימור פקל אר לאימור פלל באימור סלל
 מוסרמל אי. מל בהמור מוסרמל אפמ
 חממל מוסרמל. חפמל בלל אי סרמל



Fig. 12

1. סרל אפמל — 2. אפמל סלל — 3. אפמל מוסרמל — 4. מוסרמל
 5. אפמל מוסרמל — 6. אפמל סלל — 7. מוסרמל — 8. מוסרמל
 9. מוסרמל — 10. מוסרמל אפמל — 11. מוסרמל אפמל — 12. מוסרמל
 13. אפמל סלל — 14. אפמל מוסרמל — 15. אפמל מוסרמל — 16. מוסרמל אפמל — 17. מוסרמל אפמל

אפמל באימור אפמל. חוב באימור אפמל
 אפמל באימור אפמל. חוב באימור אפמל
 אפמל באימור אפמל.

(1) B — (2) BC — (3) A — (4) C addit in marg.
 אפמל באימור אפמל. חוב באימור אפמל. חוב באימור אפמל.
 אפמל באימור אפמל. חוב באימור אפמל. חוב באימור אפמל.

חַיִּים, דַּעַל בְּחַיִּים לִיזְמִינֵי הַהִלָּה; אֲמַנְתִּי אֶת־
 עֲמִידָה שְׂרָא אֲנִינְתִּיל. אֲמַנְתִּי אֶת־חַבְּרָסָא מִן־סֶהֱרָא
 לְהַזְיָא אֲמַנְתִּי דַּעַל. אֲמַנְתִּי (1) מַלְסִרְמִילָא אֲמַנְתִּי
 מִן־אֲמַנְתִּי סַלְמָלָא. אֲמַנְתִּי אֲמַנְתִּי דַּעַל מִן־דַּעַל.
 דַּעַל בְּתַמְעִמָּה מִתְּלַמָּה מִן־דַּעַל אֲמַנְתִּי חַבְּרָסָא.
 אֲמַנְתִּי מַלְסִרְמִילָא לִלְזִמְרִינִי מִנְחָל דַּאֲמַנְתִּי.
 אֲמַנְתִּי בְּלִיזְמִינֵי דַּעַל בְּתַמְעִמָּה מִן־דַּעַל אֲמַנְתִּי סֶהֱרָא
 בְּתַמְעִמָּה (2) אֲמַנְתִּי בְּתַמְעִמָּה מִן־דַּעַל הַהִלָּה (3) אֲמַנְתִּי
 שְׂרָא בְּתַמְעִמָּה דַּעַל בְּתַמְעִמָּה. אֲמַנְתִּי אֲמַנְתִּי סַלְמָלָא
 מַלְסִרְמִילָא דַּעַל. דַּעַל בְּחַיִּים לִיזְמִינֵי מִן־דַּעַל הַהִלָּה
 אֲמַנְתִּי עֲמִידָה שְׂרָא פִלְטִילָא. אֲמַנְתִּי דַּעַל אֲמַנְתִּי אֲמַנְתִּי
 דַּעַל בְּתַמְעִמָּה (4) מַלְסִרְמִילָא מִן־בְּתַמְעִמָּה בְּתַמְעִמָּה מִן־
 נִמְלָא אֲמַנְתִּי. אֲמַנְתִּי אֲמַנְתִּי אֲמַנְתִּי בְּתַמְעִמָּה אֲמַנְתִּי אֲמַנְתִּי
 מַלְסִרְמִילָא מִן־פִּלְטִילָא. אֲמַנְתִּי אֲמַנְתִּי אֲמַנְתִּי אֲמַנְתִּי
 בְּתַמְעִמָּה דַּעַל. בְּתַמְעִמָּה מִן־דַּעַל מַלְסִרְמִילָא
 מִן־מִנְחָל לִלְזִמְרִינִי בְּתַמְעִמָּה מִן־דַּעַל אֲמַנְתִּי דַּעַל
 מַלְסִרְמִילָא לִיזְמִינֵי דַּעַל מִן־מִנְחָל לִלְזִמְרִינִי בְּתַמְעִמָּה
 מַלְסִרְמִילָא בְּתַמְעִמָּה מִן־דַּעַל אֲמַנְתִּי דַּעַל.
 אֲמַנְתִּי בְּתַמְעִמָּה דַּעַל בְּתַמְעִמָּה (5) מִן־דַּעַל חַבְּרָסָא
 מִן־דַּעַל בְּתַמְעִמָּה. אֲמַנְתִּי בְּתַמְעִמָּה (6) מִן־דַּעַל דַּעַל
 בְּתַמְעִמָּה. מִן־דַּעַל בְּתַמְעִמָּה לִיזְמִינֵי דַּעַל.
 חַיִּים, דַּעַל בְּחַיִּים לִיזְמִינֵי הַהִלָּה; אֲמַנְתִּי אֶת־
 שְׂרָא בְּתַמְעִמָּה. מַלְסִרְמִילָא מִן־דַּעַל אֲמַנְתִּי

(1) A — (2) C — (3) A; B — (4) C — (5) C — (6) C

[illegible]

فهمنا ودمنا. مملو فزاحمت.

اَللّٰهُمَّ بِمَنْ فَتَحْتَهُ لِيْ عَسْكَرًا بِحَمْدِكَ اَتَمَّ
 اَمْرًا وَبِحَقِّكَ اَوْفَى حَقًّا اَنْتَ اَعْلَمُ بِمَا تَعْمَلُ
 مَعْلُومًا مَّا مَدَحَ اَللّٰهُ اَوْ بِزَيْدٍ فِيْ هَذِهِ اَوْ بِأَخِيْ
 مُحَمَّدٍ اَوْ بِأَخِيْ هَذَا اَوْ بِأَخِيْ هَذَا اَوْ بِأَخِيْ هَذَا
 مَدَحًا بِمَنْ اَللّٰهُ اَوْ بِزَيْدٍ فِيْ هَذِهِ اَوْ بِأَخِيْ

(1) ¶ deest B — (2) pro *habet* B habet *habet*

افسقملمهه، جن؛ لایزرا مدیلمهه، قُمرمیه له
 محمبسهه (1) اُوهه. مهلا؛ مدیسفیه مدیه جتدمهه (2)
 مَلایلیه جمدنجا ممدتجا مَلایلیه. جمدل؛ اُمر
 فلیله؛ بمهلته افسقملمهه، مدیسفیه مَدَه عمهه.
 املها مدینا؛ لایلهه؛ مدیلمهه، ممدنجا اِ عمهه
 بلایلیه لهه. مهلا؛ جتدمهه مَلایلیه جمدنجا.
 مَدَه جلا؛ بهمه؛ مهلا؛ جُج لهه، عمهه لایلهه حشر
 افسقملمهه، جن؛ بهمه؛ مدیلمهه، قُمرمیه لهه
 محمبسهه، اُوهه. مهلا؛ جتدمهه مَلایلیه جمدنجا.
 محمبسهه مَلایلیه. جمدل؛ اُمر فلیله؛ بمهلته
 افسقملمهه، تفس مدیه، عمهه. املها مدینا
 بلایزرا مدیلمهه. ممدینا اِ اُوهه؛ بلایلیه
 لعمهه. مهلا؛ جتدمهه مَلایلیه جمدنجا. جُج
 بهمه؛ مهلا؛ جُج لهه لایلهه، قُمرمیه قُمرمیه.
 مَدَه اُوهه؛ جمدل؛ اِ * فلهه اِ لایلهه؛ لایلهه
 لایلهه جتدمهه افسقملمهه افسقملمهه قُمرمیه
 ممدتجا مهلا؛ جمدتجا. هلهه لایلهه
 مَلایلیه؛ لایلهه؛ سقمیهه. هلهه لایلهه (3)
 قُمرمیه سقمیهه، مَلایلیه؛ لایلهه؛ اُوهه.
 ممدل؛ لایلهه مدیه جمدنجا اِ جمدنجا.
 هلهه مَلایلیه؛ لایلهه؛ جمدتجا؛ لایلهه؛ لایلهه (4).
 لایلهه؛ مَدَه سجدتهه (5) مَدَهه. هلهه؛ لایلهه.
 هلهه؛ سجدتهه (6) هلهه. هلهه؛ لایلهه سجدتهه.

(1) o init. deest BC — (2) C مدیسفیه جتدمهه — (3) AB هلهه لایلهه —
 (4) C لایلهه؛ لایلهه — (5) C سجدتهه — (6) Item

[illegible]

(1) ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ C; init. erasum in A — (2) ribui in C — (3) C addit in marg. ᐅᐅᐅᐅᐅᐅ — (4) ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ C

قسمان از ما. مثلا // مریضها و بشا (1) محقق

f. 31 r

مہلتیہ (2) : سمدھ فقہا لختا.

[illegible][illegible]

f. 51 v
 سب * سحسها اءا سب . سبمها رءا ؛ هس . عسها اءا
 سبمها سءا هءا ؛ سب ؛ اءا سبمها سبمها
 (7) مءءا . سحسها ؛ (8) سبمها . اءا ؛ سبمها

(1) $\text{isa} \propto C$ — (2) sic; lege $\text{am} \propto C$ — (3) $\text{am} \propto C$ — (4) $\text{am} A$ — (5) $\text{am} B$ — (6) $\text{am} C$ — (7) Septem præc. verba desunt B — (8) $\text{am} C$

مَقَامُ مُحَمَّدٍ

مَدْحُهُ فَتَحًا بِتَمَعٍ لِحَيْوَتِهِ جَسَدًا بِهَيْمَتِهِ
حَمَلًا إِذَا حَمَلًا سَبَّحًا: * وَحَدَّثَ أَمَّا فَهَقَمًا لَعَدًا f. 50r

فَهَقَمًا مَرْمُكًا. مَدْحُهُ مَمْدَحًا. (1)

لَحْمُهُ رَحْلًا مَدْحٌ بِسَبِّهِ وَهَيْمَتُهُ نَدْوً
وَإِفْهَمَتُهُ. لَا إِذَا فَهَقَمًا مَقْسُودًا بِمَمْدَحٍ
مَدْحِيٍّ. مَدْحٌ لِأَنَّهُ مَدْحٌ. حَلَسَهُ عَمَّ: أَهْلُهُ نَدْوً
فَهَقَمًا. حَلَسَهُ بِمَدْحِهِ وَحَلَّ سَبَّحًا لِأَنَّهُ أَمْرًا قَبِيحًا.
مَبْدَحًا مَدْحٌ أَوْ: أَوْ: حَلَسَهُ عَمَّ: أَهْلُهُ نَدْوً
وَإِفْهَمَتُهُ مَحْصُولًا مَشْرُوعًا وَإِفْهَمَتُهُ (2). هَلَسَهُ
بِ. أَوْ: أَوْ: حَلَسَهُ نَدْوً وَهَقَمًا مَدْحًا. هَلَسَهُ
أَوْ فَهَقَمًا هَلَسًا بِمَدْحٍ إِذَا مَدْحًا. أَوْ فَهَقَمًا
عَمَّ: مَدْحًا هَلَسَهُ نَدْوً. هَلَسَهُ (3) وَهَقَمًا مَدْحًا
دَهْمَتُهُ مَدْحٌ مَدْحٌ أَهْلُهُ مَدْحًا. مَدْحُهُ مَدْحًا
بِ مَدْحٍ سَبَّحًا. هَلَسَهُ نَدْوً وَهَقَمًا مَدْحًا
مَدْحًا لِأَنَّهُ مَدْحًا دَهْمَتُهُ مَدْحٌ مَدْحٌ نَدْوً
وَلَحْمًا (4) عَمَّ لِأَنَّهُ هَلَسَهُ نَدْوً وَهَقَمًا مَدْحًا
وَإِفْهَمَتُهُ: هَلَسَهُ حَلَسَهُ مَدْحٌ نَدْوً مَدْحًا (5)
بِقَامَرٍ حَلَسَهُ حَلَسَهُ مَدْحًا مَدْحًا مَدْحًا

C مَدْحًا مَدْحًا (5) C وَهَقَمًا (4) C مَدْحًا (3) A وَهَقَمًا (2) B مَدْحًا (1)

מִחֲבֵרָהּ. בְּ יָסֵם חֲלִילָהּ וְיִמְשֶׁה חֲלִילָהּ
 וְאֶפְסִימָהּ בְּיָדָהּ חֲמֵהָ (1) אֵלֶּה: אֶחָדָהּ בְּיָדָהּ
 חֲבִילָהּ רִיבָהּ וְיִסֵּם. הֵלֶּה חֲמֵהָ אֶחָדָהּ בְּיָדָהּ
 בְּחֻמָּהּ. דָּוִם בְּחֻמָּהּ חֲלִילָהּ וְיִמְשֶׁה חֲלִילָהּ
 בְּיָדָהּ חֲבִילָהּ חֲבִילָהּ אֶפְסִימָהּ וְיִסֵּם אֶחָדָהּ
 וְיִסֵּם בְּיָדָהּ חֲלִילָהּ מִעֵלָּה וְיִסֵּם מִלְּחֻמָּהּ (2). הֵלֶּה
 וְיִסֵּם חֲלִילָהּ אֶפְסִימָהּ. דָּוִם בְּיָדָהּ אֶפְסִימָהּ בְּיָדָהּ
 לֹא הָיָה חֲבִילָהּ. וְיִסֵּם (3) לֹא הָיָה חֲבִילָהּ
 חֲבִילָהּ. חֲבִילָהּ מִלְּחֻמָּהּ וְיִסֵּם אֶפְסִימָהּ חֲבִילָהּ
 אֶפְסִימָהּ בְּיָדָהּ וְיִסֵּם אֶחָדָהּ בְּיָדָהּ.
 מִלְּחֻמָּהּ (4) בְּיָדָהּ אֶפְסִימָהּ חֲבִילָהּ אֶפְסִימָהּ
 וְיִסֵּם אֶחָדָהּ אֶחָדָהּ (5) בְּיָדָהּ. מִלְּחֻמָּהּ בְּיָדָהּ
 לֹא הָיָה וְיִסֵּם אֶפְסִימָהּ בְּיָדָהּ אֶפְסִימָהּ
 בְּיָדָהּ. דָּוִם חֲבִילָהּ אֶחָדָהּ בְּיָדָהּ. מִלְּחֻמָּהּ
 מִלְּחֻמָּהּ (6) מִלְּחֻמָּהּ מִלְּחֻמָּהּ בְּיָדָהּ אֶחָדָהּ
 מִלְּחֻמָּהּ (7) חֲלִילָהּ אֶפְסִימָהּ אֶפְסִימָהּ חֲלִילָהּ
 חֲלִילָהּ. מִלְּחֻמָּהּ אֶפְסִימָהּ חֲלִילָהּ חֲלִילָהּ
 מִלְּחֻמָּהּ חֲלִילָהּ מִלְּחֻמָּהּ מִלְּחֻמָּהּ אֶפְסִימָהּ
 חֲלִילָהּ חֲלִילָהּ חֲלִילָהּ חֲלִילָהּ חֲלִילָהּ חֲלִילָהּ

(4) C addit וְיִסֵּם — (3) deest C — (2) A מִלְּחֻמָּהּ — BC חֲמֵהָ (1)
 (5) A אֶחָדָהּ — (6) A מִלְּחֻמָּהּ — (7) Item A

فهمنا وحيدنا. مدله // امحقنا ه؛ اقبحه
اققنا سمدنا لثنا.

[illegible]

(1) H_2SO_4 C — (2) H_2SO_4 C A — (3) H_2SO_4 B — (4) H_2SO_4 A —
(5) H_2SO_4 B

فهمنا علمنا. مذهبنا مذهبنا، وحقنا حقتنا
وسمعتنا سمعتنا (1).

زحیا فلیا : رَحِمَکُمَا مَعِ رَبِّیَامَا، حَمْدُکُمَا
 مَعِ لَیْلَی مَعَهُ وَفِی مَعْلَکَا اَعْلَکَا حَلِیْمَکُمَا. مَدْرُکُ
 سِرَا مَعْدَا مَعْلَکَا. هَلَا زَکَا سِرَا مَعْدَا (2). مَدْرُکُ سِرَا
 حَمْدُ مَلِیْکَتَا. مَزِیْلَا فلیا : یُسَمِّیْکُمَا : اِذَا حَمْدُکُمَا
 مَشْرَا مَعِ اَعْلَکُمَا : رَحِمَکُمَا. اَمْرٌ اَوْ : اَمْرٌ
 حَلِیْلَا حَلِیْلَا حَمْدُکُمَا : اَوْ : حَمْدُکُمَا اَسْأَلَا
 حَمْدُکُمَا (3). حَمْدُکُمَا مَعِ حَلَا مَلِیْکَتَا : اَعْلَکُمَا
 اِذَا (4) مَعْدُکُمَا مَعْلَکَا اَعْلَکُمَا. مَدْلَا مَلِیْکَتَا : یَا
 حَلَا (5) زحیا : یُسَمِّیْکُمَا حَمْدُکُمَا : یَا حَمْدُکُمَا حَمْدُکُمَا
 مَلِیْکَتَا اَسْرَب. حَمْدُکُمَا : حَمْدُکُمَا حَمْدُکُمَا
 مَلِیْکَتَا. مَزِیْلَا : یُسَمِّیْکُمَا حَمْدُکُمَا : اَعْلَکُمَا
 مَلِیْکَتَا حَمْدُکُمَا : اَعْلَکُمَا حَمْدُکُمَا
 مَدْرُکُ حَلَا مَلِیْکَتَا : اَعْلَکُمَا حَمْدُکُمَا
 مَعْلَکَا اَعْلَکُمَا. مَدْلَا مَلِیْکَتَا : یَا حَلَا : یُسَمِّیْکُمَا
 حَمْدُکُمَا : یَا حَمْدُکُمَا. حَمْدُکُمَا : اِذَا مَلِیْکَتَا اَسْرَب (6).
 حَمْدُکُمَا : حَمْدُکُمَا حَمْدُکُمَا (7) مَلِیْکَتَا. مَزِیْلَا : یُسَمِّیْکُمَا
 حَمْدُکُمَا : اَعْلَکُمَا حَمْدُکُمَا (8) مَلِیْکَتَا حَمْدُکُمَا (9)
 اَعْلَکُمَا : اَعْلَکُمَا. هَلَا زَکَا حَلَا مَلِیْکَتَا : اَعْلَکُمَا
 لَیْلَی مَعَهُ وَفِی مَعْلَکَا اَعْلَکُمَا. مَدْلَا مَلِیْکَتَا : یَا حَلَا
 زحیا : یُسَمِّیْکُمَا حَمْدُکُمَا (10) : یَا حَمْدُکُمَا حَمْدُکُمَا : اَعْلَکُمَا
 مَلِیْکَتَا اَسْرَب. حَمْدُکُمَا : حَمْدُکُمَا حَمْدُکُمَا. مَزِیْلَا

(1) deest B — (2) $\text{C addit } \text{عقلا}$ — (3) $\text{C} \text{ حقل}$ — (4) $\text{C} \text{ علق}$ — (5) $\text{C} \text{ علق}$ — (6) deest B — (7) $\text{C} \text{ علق}$ — (8) Item C — (9) $\text{C} \text{ علق}$ — (10) *quinque praec. lineæ bis occurrunt in B*

[illegible]

(1) 𑀘𑀓𑀭𑀢 C — (2) A in marg. 𑀘𑀓𑀭𑀢 — (3) 𑀘𑀓𑀭𑀢 B — (4) 𑀘𑀓𑀭𑀢 B
— (5) 𑀘 C — (6) 𑀘 C — (7) 𑀘𑀓𑀭𑀢 B — (8) 𑀘𑀓𑀭𑀢 C — (9) 𑀘𑀓𑀭𑀢 C

[illegible]

(1) $\alpha\beta\gamma$; B — (2) $\alpha\beta\gamma\delta$; C — (3) $\alpha\beta\gamma$; B — (4) $\alpha\beta\gamma\delta$; C — (5) $\alpha\beta\gamma$; B
 hic mutatur scriptura A — (6) $\alpha\beta\gamma\delta$; B $\alpha\beta\gamma\delta$; C

מִקְלָאֵם מַמְלָא

מִלְּהָ פִלְתָּא (1) בְּחִתְּהָ: מַחֵה אֶל פִּשְׁתָּא עֲחָד.

פִּשְׁתָּא מִבְּחָד. מִלְּהָ פִלְתָּא בְּהִיזָל.

מִלְּהָ מִבְּחָד מִן סִיזָל זָחָל בְּחִתְּהָ אֶל־מִשְׁתָּא (2)

פִּתְהָ (3) וְרִיבָמִשְׁתָּא מִן חִיבָהּ מִלְּהָ בְּחִתְּהָ מִן מִלְּהָ

בְּחִתְּהָ אֶל־מִשְׁתָּא בְּחִתְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִן מִלְּהָ מִן סִיזָל. מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

בְּחִתְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

אֶחָד בְּחִתְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ מִלְּהָ

BC — (2) C — (3) BC — (4) C — (5) BC — (6) C — (7) BC

— (6) C — (7) BC

حجمها به نصف منتهی آنجا فلکها به سمتی که باشد
 آنها مدایق را منتهی به سمتی که باشد از آنجا که
 در آن به سمتی که باشد. هر یک از اینها به سمتی که باشد

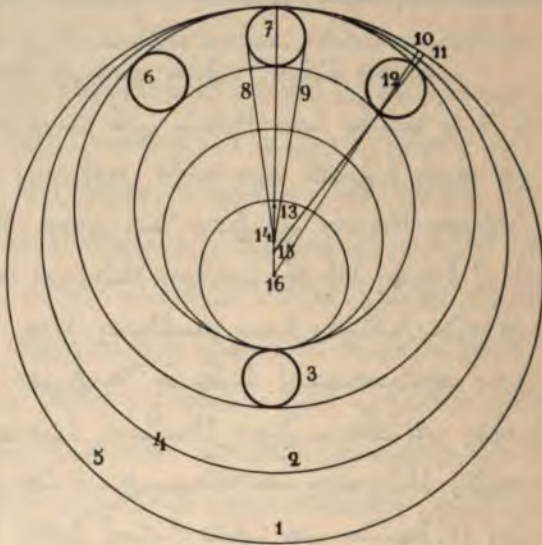


Fig. 7

1. منتهی به سمتی که باشد 2. منتهی به سمتی که باشد 3. منتهی به سمتی که باشد 4. منتهی به سمتی که باشد 5. منتهی به سمتی که باشد 6. منتهی به سمتی که باشد 7. منتهی به سمتی که باشد 8. منتهی به سمتی که باشد 9. منتهی به سمتی که باشد 10. منتهی به سمتی که باشد 11. منتهی به سمتی که باشد 12. منتهی به سمتی که باشد 13. منتهی به سمتی که باشد 14. منتهی به سمتی که باشد 15. منتهی به سمتی که باشد 16. منتهی به سمتی که باشد

بُنیی از دست او منتهی به سمتی که باشد
 مدایق او منتهی به سمتی که باشد (1)
 است از آنجا که او را لا کف او باشد * او را
 به سمتی که باشد

معنی بفعل. افعیسم. جہلا معنی افعلا. محاذنا
 وَا افعیسم. بلہ. مَحَلّا بالاقلا مع اعدا وَا انا
 دافعیسم. نسف عسا. محلّیسم. معہلا
 ال فُعلا (1) عسلا وَا. دُؤب افعملمکھ حببا
 معنہا ب دافعیسم. یُحسب عزا دسفا وَا
 محرجا افعیسم. محسبنا. عزا سفعلا رجا
 وفعلا محسبنا سب سہوا حسبا عدا رُحنا. مَلا
 عساہ کرکا محرجا بفعلا. ورجا بفعلا یُحسب
 انا بملہ. افعملمکھ انا سہوا حسبا عدا
 معملا مَلا بفعلا. عزا عساہ کرکا دافعیسم. ب
 دافعیسم انا افع. بملہ. افعملمکھ بلہ
 دافعیسم سہوا کب بملہ. بفعلا. ولسب
 وَا مع اُ ب افعلا معسلا بملہ. بملہ
 افعملمکھ بلہ. ولسب کرکا دافعیسم مَکھ
 مَلا (2) * مہوتھ مَلا. دافعیسم بملہ (3) انا
 ولسب مہوتھ مہوتھ مَلا (4) دلسب مہوتھ
 مع عسلا افعہا دافعیسم. بملہ. مَلا سب مہوتھ
 مَلا بفعلا وَا کرکا دافعیسم. مَلا سب رلحا
 دُلا عسلا مَلا (5) مَلا سب. د مَلا بفعلا
 بملہ. بملہ افعلا بملہ. بملہ. بملہ
 انا (6) وَا مہوتھ بملہ بفعلا بملہ. وَا
 دُلا سب رلحا مَلا مَلا سب افعلا بملہ
 مَلا وَا بملہ وَا کرکا دافعیسم. مَلا بفعلا

(1) B — (2) C — (3) C — (4) C — (5) B — (6) triginta seq. verba desunt C

[illegible]

אפעמלעך דאפטייט, יִהְיֶה מלֵּיל חַדְשָׁא (1).
 מלֵּיל רַחֵם מלֵּיל. מַחֲ בִּי דאפטייט, יִהְיֶה (2)
 מלֵּיל חַדְשָׁא. בִּי, פֶּסַח, חַדְשָׁא מַחֲ חַדְשָׁא
 אפִּתִּיל, מִסְּבִיל יִהְיֶה אִלּוּ אפעמלעך. חַדְשָׁא
 חַדְשָׁא מלֵּיל מַחֲ אִזָּא. מלֵּיל יִהְיֶה רַחֵם מלֵּיל.
 חַדְשָׁא בִּי אִי דאפִּתִּיל, יִהְיֶה מִסְּבִיל, אִלּוּ דאפִּתִּיל
 יִהְיֶה. מלֵּיל יִהְיֶה חַדְשָׁא רַחֵם מלֵּיל.
 מלֵּיל חַדְשָׁא מִסְּבִיל, חַדְשָׁא רַחֵם
 אִסְרֵי דאפִּתִּיל, יִהְיֶה. חַדְשָׁא רַחֵם מִסְּבִיל אִזָּא
 דאפִּתִּיל, יִהְיֶה יִהְיֶה חַדְשָׁא (3) מלֵּיל.

פֶּסַח אִלּוּ. מלֵּיל רַחֵם יִהְיֶה.

אִזָּא אִי, רַחֵם עֲקִילָה * יִהְיֶה יִהְיֶה
 רַחֵם מִסְּבִיל, מלֵּיל מלֵּיל. רַחֵם מִסְּבִיל
 יִהְיֶה מִסְּבִיל אִי רַחֵם יִהְיֶה יִהְיֶה.
 חַדְשָׁא רַחֵם, פֶּסַח מִסְּבִיל אפעמלעך, מִסְּבִיל
 מַחֲ מלֵּיל אִסְרֵי מִסְּבִיל. מלֵּיל יִהְיֶה אפעמלעך
 מִסְּבִיל מלֵּיל. רַחֵם אִזָּא אִסְרֵי מִסְּבִיל אִי
 רַחֵם מִסְּבִיל, מִסְּבִיל, פֶּסַח. חַדְשָׁא מלֵּיל
 מִסְּבִיל מִסְּבִיל חַדְשָׁא רַחֵם יִהְיֶה, פֶּסַח
 מִסְּבִיל אפעמלעך, יִהְיֶה מַחֲ מלֵּיל אִסְרֵי
 מִסְּבִיל אִי מִסְּבִיל, יִהְיֶה מִסְּבִיל, מִסְּבִיל
 מִסְּבִיל חַדְשָׁא יִהְיֶה, יִהְיֶה מִסְּבִיל, יִהְיֶה
 רַחֵם אִלּוּ אִסְרֵי מִסְּבִיל, יִהְיֶה אִי

C חַדְשָׁא (3) — C deest (2) — B.C חַדְשָׁא (1)

בְּחֶסֶד מְדֻבָּר עָלַי. סֶסֶד זֶה בְּיָד יְהוָה מְלֵחָה וְ
 בְּיָד מְדֻבָּר בְּהֶעֱמֵר מִן הַמַּלְאָכִים.

פְּהֶמָה עֲבִידָא. מַלְאָכָא פִּתְקִית עֲבִידָא בְּעִתָּה
מִתְקָא בְּחֶסֶד:

אֶפְסֵימִי בְּמִתְקָא אֲמִילָא בְּמִתְקָא בְּחֶסֶד וְעַל
 מְדֻבָּר בְּהֶעֱמֵר מִן הַמַּלְאָכִים כְּבִלָּא בְּיָמֵיהֶם.
 מְדֻבָּר בְּהֶעֱמֵר מִן הַמַּלְאָכִים סֶסֶד זֶה בְּיָד יְהוָה
 מִתְקָא חֶסֶד מִלְּפָנֶיךָ חֶסֶד וְעַל מִן הַמַּלְאָכִים (1) כֵּן
 אֲמִילָא בְּמִתְקָא. מִלְּפָנֶיךָ מְעַלְּמִי בְּחֶסֶד (2) עַל.
 וְעַל מִן הַמַּלְאָכִים בְּמִתְקָא אֲמִילָא עַל מִן מְדֻבָּר
 בְּהֶעֱמֵר מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד זֶה אֲמִילָא חֶסֶד עַל זֶה
 מִן הַמַּלְאָכִים בְּיָד יְהוָה חֶסֶד זֶה אֲמִילָא חֶסֶד
 חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים בְּיָד יְהוָה חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים
 בְּיָד יְהוָה חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים בְּיָד יְהוָה חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים
 מִן הַמַּלְאָכִים מִתְקָא אֲמִילָא עַל מִן מְדֻבָּר בְּיָמֵיהֶם
 חֶסֶד אֶפְסֵימִי בְּמִתְקָא חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים
 בְּיָד יְהוָה חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים
 מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים
 חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים
 חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים
 חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים חֶסֶד מִן הַמַּלְאָכִים

(1) Mss. addunt אֲמִילָא — (2) ? deest C

لَا مِلَا فُلًا. هَلَا حَمَلٌ فِي الْمَنَاحِلِ حَمَلًا بِحَمَلٍ
فَهْفُ سَهْوًا بِفَهْمٍ حَمَلًا بِمَحْمَلٍ * وَهْمٌ لَهْفًا

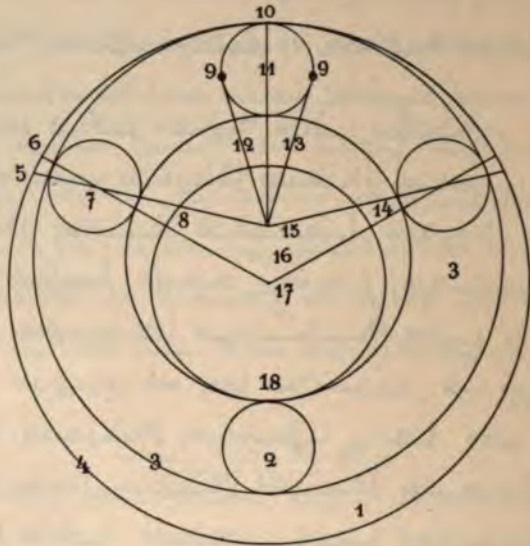


Fig. 6

1. مَعْمَلٌ دَنًا — 2. اِهْمَمَلٌ دَاهِيَةٌ — 3. اِهْمَمَلٌ — 4. مَعْمَلٌ
بِهْمَلٌ — 5. سَهْلٌ مَحْمَلٌ — 6. سَهْلٌ مَحْمَلٌ — 7. هَمَمَلٌ بِهْمَلٍ —
8. هَمَلٌ بِهْمَلٍ — 9. دَعْدَا — 10. سَهْلٌ — 11. اِهْمَمَلٌ دَاهِيَةٌ —
بِهْمَلٍ — 12. مَعْمَلٌ مَحْمَلٌ — 13. مَعْمَلٌ مَحْمَلٌ — 14. هَمَلٌ بِهْمَلٍ
بِهْمَلٍ — 15. مَعْمَلٌ بِهْمَلٍ مَحْمَلٌ — 16. مَعْمَلٌ بِهْمَلٍ — 17. مَعْمَلٌ بِهْمَلٍ
دَل — 18. سَهْلٌ.

بِمَقَرَّحًا لَحَلٌ بِمَقَرَّحٍ اِجْلًا. سَرَبٌ سَعْبٌ لَحَلًا
مَحْمَلًا (1) بِحَقِّهَا *

لَحَلٌ دَلٌ بِهْمَلٍ بِهْمَلٍ سَهْلٌ اِهْمَمَلٌ دَاهِيَةٌ سَهْلٌ مَحْمَلٌ B.C. addit : مَحْمَلٌ (1)
بِهْمَلٍ مَحْمَلٌ سَهْلٌ دَاهِيَةٌ سَهْلٌ مَحْمَلٌ مَحْمَلٌ اِهْمَمَلٌ دَاهِيَةٌ

[illegible]

(1) $\text{Pb C} - (2) \text{P C} - (3) \text{MgO, CaO C}$

مذہبہاوی، اقصیا، فارما، و مہر مذہبہا، اقصیا،
 مذہبہا، اقصیا، اقصیا، اقصیا، اقصیا، اقصیا،
 مذہبہا، اقصیا، اقصیا، اقصیا، اقصیا، اقصیا،
 مذہبہا، اقصیا، اقصیا، اقصیا، اقصیا، اقصیا،
 مذہبہا، اقصیا، اقصیا، اقصیا، اقصیا، اقصیا،

[illegible]

فهمنا الحائلا. مالا رحمت فحقا ارحم ارحا
الحا ارح رقا عقا معقها بالحا فحقا
حلتا (3) حمر فقهوهم. رحا مرمحا بمهرحا
ومرمحا لا عله معا عتبه سا مورا امر رحا

(1) CH_3COOH , C — (2) $\text{CH}_3\text{COOCH}_3$ C — (3) CH_3CO C

[illegible]

فهمنا انما (4). ملة / محمدا حسنا / بمقررات
هذه الحقا (5).

لا فممهله مخ اعنه مهتلا. ج سره حقها
 اهلج: جرح مخ حقهلا مخ محذجا احبسا
 زب. جرح به حقهلا (6) * و فقهلا مخ مهسا
 احذجا فقه. اهلج ج فقه. اهلج كه حقهلا
 محذجا مهسا حقه. مهسا جرحه فقه
 مهتلا لا محذجا اهلج مهسا حقهلا ج حقهلا
 حقه مهتلا اهلج مهتلا. ج حقهلا فقهله
 حقه (7) كحه مهسا اهلج مهتلا. امر اهلج فقه
 مهسا مهسا. اهلج لا فقه اهلج فقه. مهسا

(1) Quinque præc. verba desunt C — (2) لَقَدْ C — (3) وَقَدْ C — (4) لَقَدْ C — (5) لَقَدْ C — (6) lacuna in B usque ad فَمِنْ fol. 30 v. Item in D fol. 26 v — (7) حُضِرَ C

מלך אהבה יאחד תחתיו. ללך חתל חר
 פזו בלש. מה אהבה תחתיו.

פהמה מביח. מלך מביח מורכב.

ללך (1) איך מורכב מתלך מביח מורכב
 חללך חללך מן יחד לחתל מביח רחב איך
 פזו בלש מללללל. מורכב מביח. בייחמה
 מלללל. מלללל מלללל אהבה מלללל
 בייחמה מלללל (2) מללללל מללללל מביח
 מלללל מלללל בייחמה מביח מלללל מורכב
 בייחמה מלללל. מלללל מלללל מלללל מביח
 מללללל מלללל מורכב מלללל מביח מביח
 איך מלללל מלללל מורכב יאחד חתל בייחמה
 מלללל. חתל בייחמה פזו בלש מלללל מורכב
 מלללל מלללל. מלללל מלללל חתל בייחמה
 מורכב מלללל. מלללל מלללל מלללל מביח
 מללללל מלללל מלללל מלללל מביח מביח
 מלללל (3) מללללל מללללל מביח מלללל
 חתל בייחמה מלללל מלללל (4) מלללל מלללל
 מלללל מלללל מלללל מלללל מלללל מלללל
 מללללל מלללל מלללל מלללל מלללל מלללל

(1) deest C מללל (2) מללל C — (3) מללל C — (4) מללל BC

لحمها / بالحجر، حنقها / امر (1) انج بهنم
 بسمعها / مدهف هفها عب / بالحجر، مة زف
 امنا حرمده مدرجا. حريم، حة مة مة عه بههنا
 محرنسب اعفها مة زف امنا مدرجا بعمها

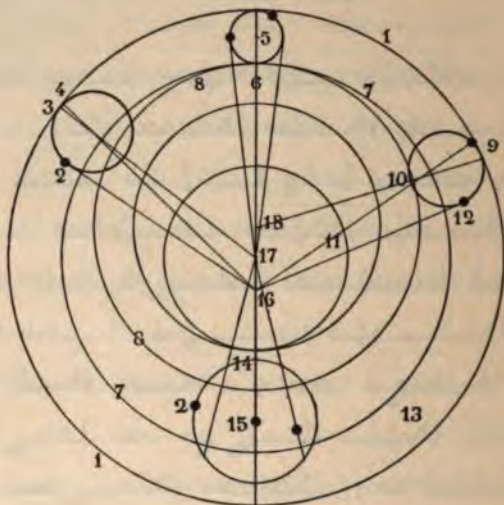


Fig. 5

1. مدرجا بعمها — 2. مة — 3. سها مدرجا — 4. سها مدرجا —
 5. اعمممه داهيم، 6. مها بعمها / فزيم، 7. مدرجا رعمها —
 8. مدرجا / مسمم، 9. سها — 10. نرا — 11. مها بعمها / نرا — 12. مة —
 13. مسممها حة — 14. مها بعمها / فزيم، 15. اعمممه داهيم،
 16. مسمممه — 17. مسممها رعمها — 18. مسممها / فزيم.

ه / مدرجا (2) / حها مدرجا بقا ه / زف
 / بالحجر. ه ه ه ه / مدرجا (3) / مة. س
 مسمم ل / مسممها / حها حة سها.

(1) ? deest C — (2) Le folio 25 est blanc et le folio 26 est occupé par une figure avec légende arabe ajoutée postérieurement. — (3) B

مَلَيْتُهَا سَبَّحْتُهَا لَأَتَّبِعَهَا دَعَوْتُهَا بِمَعْنَاهَا. دَعَا
 مَقْبَلُ مَلَيْتُهَا بِأَلِفٍ حَصْرَةٍ مَقْلَبًا حَصْرَةٍ أَعْلَاهَا.
 دَعَا رَحِمًا بِمَقْلَبِهَا مَدَامًا رَحِمًا أَلِفًا. رَحِمًا لَأَتَّبِعَهَا
 أَلِفًا وَمَدَامًا رَحِمًا وَلَا تَحْتَكَ أَمْعَمُ سَبَّحْتُهَا
 مَدَامًا مَدَامًا مَلَيْتُهَا دَعَوْتُهَا بِمَعْنَاهَا دَعَا مَدَامًا
 أَمْعَمُ بِمَعْنَاهَا أَعْلَاهَا مَدَامًا أَلِفًا رَحِمًا
 بِأَمْعَمُ مَدَامًا رَحِمًا أَلِفًا. رَحِمًا لَأَتَّبِعَهَا أَلِفًا
 بِمَعْنَاهَا مُدَامًا بِأَمْعَمُ مَدَامًا حَتَّى تَحْتَكَ أَمْعَمُ
 حَتَّى هُوَ دَعَا مَدَامًا مَدَامًا مَلَيْتُهَا. سَبَّحْتُ
 مَلَيْتُهَا أَلِفًا وَلَا حَصْرَةً. مَدَامًا دَعَا حَصْرَةً
 بِأَمْعَمُ مَدَامًا. مَدَامًا رَحِمًا بِمَعْنَاهَا أَلِفًا رَحِمًا
 أَلِفًا مَدَامًا حَصْرًا أَلِفًا مَدَامًا. حَتَّى بِمَعْنَاهَا أَلِفًا
 بِمَعْنَاهَا بِأَمْعَمُ مَدَامًا أَمْعَمُ أَحَدًا أَلِفًا
 بِمَعْنَاهَا مَدَامًا مَدَامًا مَدَامًا مَدَامًا أَلِفًا
 أَمْرًا بِمَعْنَاهَا حَتَّى بِأَمْعَمُ مَدَامًا حَصْرَةً
 بِمَعْنَاهَا أَلِفًا حَصْرَةً بِمَعْنَاهَا مَدَامًا. حَتَّى
 أَلِفًا بِأَمْعَمُ مَدَامًا أَمْعَمُ حَتَّى بِمَعْنَاهَا أَلِفًا
 بِمَعْنَاهَا مَدَامًا حَتَّى مَدَامًا أَلِفًا بِمَعْنَاهَا رَحِمًا
 أَلِفًا بِمَعْنَاهَا (1). حَتَّى بِمَعْنَاهَا مَدَامًا أَلِفًا
 مَدَامًا بِمَعْنَاهَا لَأَتَّبِعَهَا مَدَامًا سَبَّحْتُهَا
 مَلَيْتُهَا. أَلِفًا حَتَّى أَلِفًا رَحِمًا مَدَامًا بِمَعْنَاهَا
 مَدَامًا. رَحِمًا حَتَّى أَلِفًا بِمَعْنَاهَا بِأَمْعَمُ مَدَامًا
 مَدَامًا مَدَامًا حَتَّى حَتَّى حَتَّى حَتَّى (2)

[illegible]

פֶּהֶם מִבְּמֵה. מִלֵּל מִלֵּי מִדְּרָגָהּ בְּהֵזָה:
 אֶחָד מִדְּרָגָהּ מִתְּלָהּ מִבְּחֵי שִׁתְּלָהּ בְּמִבְּחֵי
 מִדְּרָגָהּ תְּלָהּ בְּהֵזָה מִתְּלָהּ. מִדְּרָגָהּ מִבְּמֵה
 בְּמִבְּמֵה מִלֵּה. הִלֵּה רֶעֱמָה אֶהֱפִינָה עַד
 מִלֵּה. בְּחֵה לִזְלֵה עֲלִיתְמָה פִּתְלִיכְמָה
 שִׁחֵה. כְּנִה מִן עֲלִיתְמָה רֶעֱמָה בְּמִבְּמֵה
 בְּמִבְּמֵה רֶעֱמָה. הִלֵּה עֲלִיתְמָה כְּנִה בְּמִדְּרָגָהּ
 בְּמִה רֶעֱמָה. מִדְּרָגָהּ לִזְלֵה רֶעֱמָה מִלֵּה.
 הִלֵּה רֶעֱמָה אֶהֱפִינָה עַד מִלֵּה. בְּחֵה לִזְלֵה
 עֲלִיתְמָה פִּתְלִיכְמָה שִׁחֵה. כְּנִה מִן עֲלִיתְמָה
 רֶעֱמָה בְּמִבְּמֵה בְּמִה בְּהֵזָה רֶעֱמָה. הִלֵּה
 עֲלִיתְמָה כְּנִה. בְּאֶהֱפִינָה לֵה. (1) מִתְּלָהּ בְּהֵזָה
 מִדְּרָגָהּ חֵה לִזְלֵה נֶעֱמָה לִחֵה בְּמִבְּמֵה פֶּהֶם
 אֵלֵה בְּאֶהֱפִינָה מִלֵּה. מִלֵּה בְּמִה לִחֵה
 חֵה בְּהֵזָה אֶתְחַכְרֵה מִלֵּה. הִלֵּה בְּמִה
 לִחֵה חֵה מִלֵּה מִלֵּה. מִדְּרָגָהּ לִחֵה
 אֶהֱפִינָה מִלֵּה. הִלֵּה רֶעֱמָה אֶהֱפִינָה
 בְּמִלֵּה. בְּמִה חֵה מִן עֲלִיתְמָה בְּרֶעֱמָה אֶהֱפִינָה
 בְּמִה חֵה. בְּחֵה לִזְלֵה עֲלִיתְמָה פִּתְלִיכְמָה שִׁחֵה.
 כְּנִה מִן עֲלִיתְמָה כְּנִה בְּרֶעֱמָה רֶעֱמָה חֵה
 נֶעֱמָה בְּאֶהֱפִינָה בְּאֶהֱפִינָה אֵלֵה בְּמִבְּמֵה
 הִלֵּה עֲלִיתְמָה רֶעֱמָה אֶהֱפִינָה חֵה נֶעֱמָה בְּאֶהֱפִינָה
 בְּאֶהֱפִינָה אֵלֵה בְּאֶהֱפִינָה מִלֵּה. הִלֵּה אֶהֱפִינָה
 חֵה בְּחֵה לִזְלֵה אֶהֱפִינָה חֵה לִחֵה מִלֵּה.

اَللّٰهُمَّ اِنَّا نَعُوْذُ بِكَ مِنْ عَذَابِكَ وَنَعُوْذُ بِكَ مِنْ عَذَابِ
مَنْ اَعَانَكَ وَنَعُوْذُ بِكَ مِنْ عَذَابِ مَنْ اَعَانَكَ وَنَعُوْذُ بِكَ مِنْ عَذَابِ مَنْ اَعَانَكَ

فهمنا سمعنا. ملا ففهمنا ففهمنا؛ ففهمنا
فمحققنا.

[illegible]

مَقَالَة

[illegible]

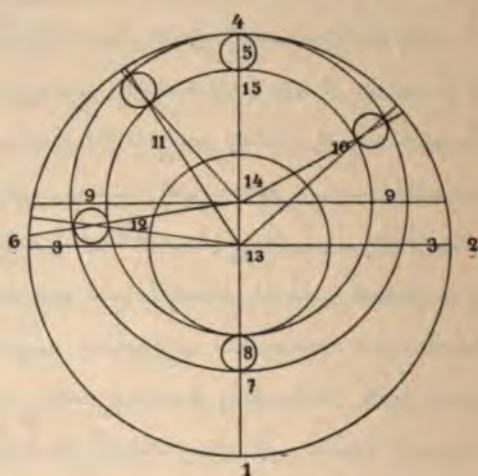
[illegible]

Fig. 4

1. اف رجا — 2. اف /اف/ — 3. بهدوئو، بهدوئا — 4. اف مهئا — 5. مهئا
 6. بهدوئو، بهدوئا — 6. اف مهئا — 7. مههههئا رجا — 8. مهئا
 9. بهدوئو، بهدوئا — 9. بهدوئو، بهدوئا — 10. رجا بهدوئا
 بهدوئا — 11. رجا بهدوئا بهدوئا — 12. رجا بهدوئا بهدوئا —
 13. مهئو، بهدوئا — 14. مهئو، بهدوئا — 15. مههههئا رجا.

[illegible]

بِسْمِ اللَّهِ مَعَ فَلْيَا حَافِصِيهِ (1) أَحْمَدُ مَسْعُودُ بْنُ
 إِسْمَاعِيلَ مَعَ؛ إِذَا هُوَ عَصَا. مَحَلُّهَا مَدِينَةُ إِسْنَاءَ
 بِحَرْفِ نَا مَعَ فَلْيَا كَافِئَتِيهِ (2) أَحْمَدُ مَوْحِلُ بْنُ
 مَنِيحَ لَزَالِ هُوَ عَصَا.

[illegible][illegible]

C.

19 f

(1) In marg. مَج سَوِيّ B — (2) فَكْهَل C — (3) $\text{اَوْتِد اَوْتِد اَوْتِد}$ in marg. A et in textu B — (4) $\text{اَوْتِد اَوْتِد اَوْتِد}$ B — (5) $\text{اَوْتِد اَوْتِد اَوْتِد}$ B

[illegible]

(1) അറുപതു — (2) പത്തു C — (3) അഞ്ചു BC

מִיָּדָהּ בְּיָדָהּ חֲמִשָּׁה וְאִזְּ שִׁבְעָה הַלָּזִכָּה (1) חֲמִשָּׁה
 מִיָּדָהּ. סָרָא מִיָּדָהּ חֲמִשָּׁה וְאִזְּ בְּיָדָהּ מִיָּדָהּ.
 מִיָּדָהּ וְאִזְּ שִׁבְעָה בְּיָדָהּ. מִיָּדָהּ
 מִיָּדָהּ וְאִזְּ מִיָּדָהּ חֲמִשָּׁה מִיָּדָהּ. מִיָּדָהּ
 וְאִזְּ חֲמִשָּׁה מִיָּדָהּ אִזְּ. בְּיָדָהּ מִיָּדָהּ
 מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ שִׁבְעָה חֲמִשָּׁה מִיָּדָהּ אִזְּ
 חֲמִשָּׁה בְּיָדָהּ שִׁבְעָה מִיָּדָהּ (2) מִיָּדָהּ (3) חֲמִשָּׁה וְאִזְּ.
 וְאִזְּ מִיָּדָהּ חֲמִשָּׁה מִיָּדָהּ. סָרָא מִיָּדָהּ בְּיָדָהּ
 חֲמִשָּׁה מִיָּדָהּ (4). מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ
 מִיָּדָהּ (5) בְּיָדָהּ מִיָּדָהּ. מִיָּדָהּ בְּיָדָהּ וְאִזְּ
 מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ בְּיָדָהּ חֲמִשָּׁה (6).

חֲמִשָּׁה בְּיָדָהּ. מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ
 מִיָּדָהּ אִזְּ. אִזְּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ. בְּיָדָהּ
 מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ (7) מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ (8)
 אִזְּ מִיָּדָהּ בְּיָדָהּ. מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ (9) בְּיָדָהּ מִיָּדָהּ
 מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ (10). מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ
 מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ אִזְּ מִיָּדָהּ אִזְּ. מִיָּדָהּ
 מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ (11) מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ. מִיָּדָהּ
 מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ אִזְּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ. מִיָּדָהּ
 מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ (12) מִיָּדָהּ
 מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ מִיָּדָהּ

(1) C הַלָּזִכָּה A — (2) B erasum A — (3) deest B
 AB — (4) erasum A — (5) C מִיָּדָהּ וְאִזְּ — (6) AB
 C — (7) A — (8) B — (9) C — (10) B et in marg. — (11) C — (12) B

1. 71. וְרַחֲמָנָא מִן פִּלְגֵּי מַלְאָכָא דְאַמְסֵה חַלָּא מִן אִזְדָּא.

פִּשְׁמָא עֲלֵמָא. מַלְאָכָא בְּחֵלָא אִזְדָּא הֵלָּא מַלְאָכָא.
 אֵל מַלְאָכָא הֵלָּא אִזְדָּא. אֵל לֹאֲמִי הֵלָּא רַחֲמָנָא.
 מִן אִזְדָּא. הֵלָּא לֹאֲמִי הֵלָּא רַחֲמָנָא. מַלְאָכָא בְּחֵלָא
 לֹא אִזְדָּא. חֵלָּא בְּחֵלָּא מִן מִן בְּחֵלָּא.
 אֵל מִן רַחֲמָנָא. הֵלָּא אֵל.

הֵלָּא אֵל מִן רַחֲמָנָא. קִרְבָּא בְּחֵלָּא חַלָּא.
 לֹא הֵרַב עֲלֵהּ מִן אֵל בְּחֵלָּא. הֵלָּא אֵל בְּחֵלָּא
 לֹאֲמִי חַלָּא. אֵל מִן רַחֲמָנָא. אֵל מִן רַחֲמָנָא
 מַלְאָכָא. בְּחֵלָּא מִן רַחֲמָנָא. אֵל מִן רַחֲמָנָא.
 חַלָּא מִן רַחֲמָנָא. אֵל מִן רַחֲמָנָא. אֵל מִן רַחֲמָנָא.
 חַלָּא מִן רַחֲמָנָא. אֵל מִן רַחֲמָנָא. אֵל מִן רַחֲמָנָא.
 אֵל מִן רַחֲמָנָא. אֵל מִן רַחֲמָנָא. אֵל מִן רַחֲמָנָא.

פִּשְׁמָא עֲלֵמָא. מַלְאָכָא מַלְאָכָא חַלָּא אִזְדָּא.
 מַלְאָכָא מִן מִן בְּחֵלָּא מִן מִן מַלְאָכָא.
 אֵל מִן מִן מַלְאָכָא. אֵל מִן מִן מַלְאָכָא.
 אֵל מִן מִן מַלְאָכָא. אֵל מִן מִן מַלְאָכָא.
 אֵל מִן מִן מַלְאָכָא. אֵל מִן מִן מַלְאָכָא.
 אֵל מִן מִן מַלְאָכָא. אֵל מִן מִן מַלְאָכָא.
 אֵל מִן מִן מַלְאָכָא. אֵל מִן מִן מַלְאָכָא.
 אֵל מִן מִן מַלְאָכָא. אֵל מִן מִן מַלְאָכָא.

الله حسب مَحْ يَحْتَب مَحْرَحَلَا زُحَلَا مَحْلَا اِذَا. كَه
حَسْبَا زَحَلَا وَلَا مَحْسَلَا اَلَسْر مَحْ مَحْ مَحْ مَحْ
حَقَقَا مَحْسَلَا. اَلَا قَبْ (1) مَحْن مَحْلَا اِذَا مَحْسَلَا
مَحْلَا مَحْ مَحْ مَحْلَا رَحَلَا.

مَحْلَا اَمْرِي مَحْ اِذَا مَحْسَلَا (2) مَحْلَا. كَه مَحْلَا
مَحْن مَحْسَلَا. اَلَا حَسْبُ مَحْ مَحْ مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا مَحْ اِذَا اِذَا مَحْلَا مَحْلَا. اَمْر مَحْ
مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا (3) حَسْبُ مَحْ مَحْلَا مَحْلَا اِذَا. لَا عَقَا
مَحْلَا رَحْلَا مَحْ مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
اَمْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا

مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا

مَحْلَا كَه اِذَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا
مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا مَحْلَا

(1) p A — (2) C addit loc — (3) col C

فهمما احلما. ملل اهفمما اذما محتا.
 ولا اذما اهفمما اهفما مفا واه
 اذما مفا مفا مفا مفا مفا مفا
 مفا مفا (1) مفا مفا مفا مفا مفا
 مفا مفا.

هَقْنُكُمَا مَعَ عِبْنَتَايَا لِي دَارًا حَبِيبَةً (2) لِهَذَا هَقْنُكُمَا
لَا مَدْفَعِي لَهُ لَا دَارًا مَعَ اِهْقَنْ سَمَاءُ. كَبَلًا مَذْنِي عَسَلًا
وَمِنْ زَحَامِي هَقْنُكُمَا. اَمَلًا لِي لِهَذَا اِهْلِيًا زُمْرًا
كَلَامًا اِنْ اَسْرَ فَلَاحًا حَقَقْنَا بِفُلَانٍ سَبَا هَكُنَا (3)
كَلَامًا بِذَا لَحْمًا (4) اَمَلًا. اَمَلًا بِحَسَنًا مَلَسَمًا (5).
حَبِيبًا اَسْرَ فَبَيَّنَّا بِسَبِيلٍ (6) عَمَلًا بِذَا اَمَلًا
لِي.

وَعَلِمَسَا مَحْتًا بِحَالِ اِفْتٍ اِحَا لَوِي اِهْقَمَتَا
مَبْحَا مَعِ اُوْبٍ وَاَوْوٍ وَبُؤَا حَمَلًا جَنَعَ لَهُ قَا مَبْر
عَقَدَ لَهْوً سُرَا. هَكَه عَلِمَسَا هَكْه مَعْلُكَا هَا
اِهْمَمَر مَحْتًا. وَقَدْ تَمَّالَا هَعْقُولَا اِسْرَا اِلْسِرْمَا.

فهمنا؛ حمدا. مذهبنا؛ هذا صرحنا به

(1) 𐩣𐩣𐩣 C — (2) 𐩣 C et in marg. 𐩣 — (3) 𐩣𐩣𐩣 C — (4) 𐩣𐩣𐩣 B —
(5) Cf. II ch. vi sect. I. — (6) 𐩣𐩣 C

מִדְּרָכָא אֲבָלָה אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם (1) בְּשֵׁם חַיִּים
 לֵאמֹר עֲלֵיתִמָּא קְלַלְלִיכִי. בְּשֵׁם אֵל אֱלֹהֵי מִלְחָמָה.
 חַיִּים אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם. לְאַפְרַיִם אֶפְרַיִם
 אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם בְּלֹא סִלְחָא אֶפְרַיִם. מִפְּרִי מִדְּרָכָא
 חֲדָרָא הָאֵלָּהּ מִן מִדְּרָכָא בְּשֵׁם חַיִּים אֶפְרַיִם (2) מִן
 מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם.

מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם
 חֲשִׁים מִדְּרָכָא. מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם (3).
 מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם. מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם
 בְּשֵׁם אֱלֹהֵי חַיִּים אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם. מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם
 אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם. מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם
 מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם.

מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם
 חֲשִׁים אֶפְרַיִם. מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם
 מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם. חֲשִׁים אֶפְרַיִם
 מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם (4) מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם
 מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם. מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם (5)
 מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם. אֶפְרַיִם
 מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם.
 מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם בְּשֵׁם חַיִּים
 אֶפְרַיִם (6) מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם (7) בְּשֵׁם חַיִּים. מִדְּרָכָא
 אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם מִדְּרָכָא (8) בְּשֵׁם חַיִּים אֶפְרַיִם
 מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם. מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם אֶפְרַיִם. אֶפְרַיִם

(1) B — אֶפְרַיִם (2) BC — מִדְּרָכָא אֶפְרַיִם (3) BC — חַיִּים (4) cod. —
 (5) B addit חַיִּים (6) C — מִדְּרָכָא (7) C — מִדְּרָכָא (8) cod. — מִדְּרָכָא

بمدهی: اهعنا املوم ههنا انا و بحد: ح
ملوم: بحد. مدهاگر حانق ههنا (1) حانق: ح
هنا: اهعنا املوم بمدهی: (2) اهعنا حانق
بمدهی: حانق ههنا حانق: اهعنا املوم.

[illegible]

﴿ اهقنا ب عذنا سه ونا بقمبالا بكنه
سه ونا (3) بقكلمه انا حنبا مكلمنا حنا .
﴿ علمسنا بقمنا (4) اهقنا بقمنا ﴿
﴿ اهقنا سه ونا عذنا (5) .

[illegible]

(1) $\text{C} = (2) \text{AB} = (3) \text{B} = (4) \text{B} = (5) \text{B} = (6) \text{AB} = (7) \text{Item}.$

١. منهن منهنسر حاتمونه. هقعا حما سهوا هكرا
بلاز فكلها عكنا بقلهوب.

٢. بفعلا اناوب هههها لاسرا بلاز فكلها
لا عكنا اناوب هقعا مقلها لاسهوا. هبازونه هقعا
ملازنا تازا.

٣. حما عما اناوب فكلها تازا باحفا بفعلا او
ببازو او حما. مقلها بملونه حما فعها
ملاو حما ملازنا.

٤. حما او فعها اناوب هههها لاسرا بسحب ح
فكلها بفعلا لعلها تازا. ملازنا او تازا.
ملازنا اهقما ملاسقه او.



Fig. 3

١. حما بفعلا — ٢. تازا — ٣. حما عما — ٤. بملونه — ٥. حما فعها — ٦. منهن.

١. اهقنا اناوب اهقما مقلها سهوا بسحب
سرا علهسلا. هههها او بملونه هههها
٢. عكنا حما سهوا بملونه. اهقنا ملاقنا.

עלמסא עמאל אמסא וזב דלא העתה לאתרא
מלמסא עמאל.

פלאמסא אמסא העתה מלמסא דאע חלא
הע מלמסא עמאל לא פלח.

מלמסא אמסא העתה מלמסא עמאל עמאל
לאמסא אמאל דאמסא עמאל לאמסא.

עמאל עמאל אמסא רחמסא דאמסא העתה
פלח עמאל חלא עמאל עמאל.

אז א חלב מלמסא עמאל (1) אז חלא
אמסא אמאל אז עמאל אז חלא מלמסא אמאל
אז אז עמאל אז רחמסא מלמסא אמאל.

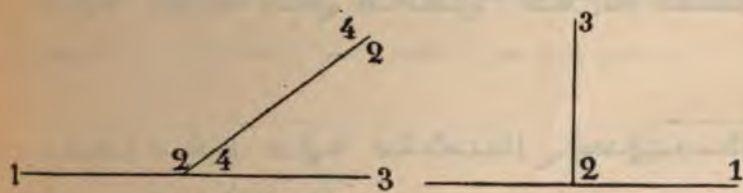


Fig. 2

Fig. 1

1. — 2. — 3. — 4. —

אמסא עמאל דאמסא.

אמסא אמסא אז מלמסא עמאל מלמסא.
אז עמאל אז מלמסא א חלב.

מלמסא אמסא עמאל עמאל מלמסא עמאל
מלמסא. עמאל דאמסא וזב מלמסא עמאל חלא
מלמסא עמאל מלמסא עמאל מלמסא.

מלמסא עמאל מלמסא עמאל מלמסא חלא

(1) M et in marg. altera manu : M et in marg. altera manu

فكره ا مرمه مهلا ومهلا (1) ومهلا

مده ا مَقْدَرًا لَمَسا

مقاله مرمه

مهلا لاهوتيه وفتوح مباحثه*. مده ا مَقْدَرًا لَمَسا
سجده

فهمه مرمه. مهلا مَقْدَرًا لَمَسا
مباحثه مباحثه ا.

نعمه ا مرمه ا مَقْدَرًا لَمَسا
مهلا لاهوتيه ا مَقْدَرًا لَمَسا.

فهمه ا مرمه ا مَقْدَرًا لَمَسا

مهلا لاهوتيه ا مرمه ا مَقْدَرًا لَمَسا

مهلا لاهوتيه ا مرمه ا مَقْدَرًا لَمَسا

مهلا لاهوتيه ا مرمه ا مَقْدَرًا لَمَسا

مهلا لاهوتيه ا مرمه ا مَقْدَرًا لَمَسا
نعمه ا مرمه ا مَقْدَرًا لَمَسا.

21
حما محاسنا هو له حسنا. وخصه به
بما في ذلك من فعله انا.

وأيضا من امر احدا في ذلك بالكلية حسنا. محققا
بما هو به في محله (1). محققا (2) بنحوا شقفا
حسنا. محققا بالكلية في ذلك حسنا. من به
محمدا محققا افعالا محققا كحسنا به ستا.
من محله انا هو محققا (3) محققا به محققا
بما في امرا انا. هو به محققا به محققا
بما في امر به محققا محققا به محققا
محققا به. محققا (4) محققا به محققا
محققا به محققا به محققا به محققا به
محققا به محققا به محققا به محققا به.

(1) D محققا (2) C محققا (3) C addit ; محققا (4) D محققا

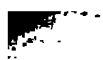
17 حب الله هذا (1) معني به بهاء هذا
 بهاء هذا هو هذا بهاء بهاء بهاء بهاء
 بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء

(2) فقه

الحق هذا بهاء بهاء (3) معني به بهاء
 بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء
 بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء
 بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء

بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء
 بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء
 بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء
 بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء
 بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء بهاء

(4) deest C — (2) B — (3) C — (4) AC
 in marg.



فصل
وهملا ووهلا

حـ وحملا وضملا و/حـ

محـ هقلا
وحنـ وحنـ ووهـ ووهـ وحنـ
محنـ وحنـ

الاسم حنـ وحنـ
حـ وحنـ وحنـ
حنـ وحنـ وحنـ

فصل و فصل

فصل و فصل و فصل

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

CENT VINGT ET UNIÈME FASCICULE

LE LIVRE DE L'ASCENSION DE L'ESPRIT SUR LA FORME DU CIEL ET DE LA TERRE.
— COURS D'ASTRONOMIE, — RÉDIGÉ EN 1279, PAR GRÉGOIRE ABOULFARAG, DIT
BAR HEBRÆUS, PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, D'APRÈS LES MANUSCRITS
DE PARIS, D'OXFORD ET DE CAMBRIDGE, PAR F. NAU, DOCTEUR ÈS SCIENCES
MATHÉMATIQUES, LICENCIÉ ÈS SCIENCES PHYSIQUES, DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES
HAUTES ÉTUDES.

Deuxième partie : TRADUCTION FRANÇAISE



PARIS (11°)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
RUE DE RICHELIEU, 67, AU PREMIER
1900
TOUS DROITS RÉSERVÉS

LE
LIVRE DE L'ASCENSION DE L'ESPRIT
sur
LA FORME DU CIEL ET DE LA TERRE

LE
LIVRE DE L'ASCENSION DE L'ESPRIT
SUR
LA FORME DU CIEL ET DE LA TERRE
COURS D'ASTRONOMIE

RÉDIGÉ EN 1279

Par GRÉGOIRE ABOULFARAG, DIT BAR-HEBRÆUS

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'APRÈS LES MANUSCRITS DE PARIS, D'OXFORD ET DE CAMBRIDGE

PAR F. NAU

DOCTEUR ÈS SCIENCES MATHÉMATIQUES, LICENCIÉ ÈS SCIENCES PHYSIQUES
DIPLOMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

SECONDE PARTIE

TRADUCTION FRANÇAISE



PARIS (11^e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

RUE DE RICHELIEU, 67, AU PREMIER

1900

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Sur l'avis de M. Auguste CARRIÈRE, directeur d'études des langues sémitiques, et de MM. J. OPPERT et Hartwig DERENBOURG, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. F. NAU le titre d'*Élève diplômé de la section d'histoire et de philologie de l'école pratique des Hautes études*.

Paris, le 26 mai 1893.

Le Directeur de la Conférence,

Signé : A. CARRIÈRE.

Le Président de la Section,

G. MONOD.

Les Commissaires responsables :

Signé : J. OPPERT,

H. DERENBOURG.

INTRODUCTION

AU LIVRE DE L'ASCENSION DE L'ESPRIT
SUR LA FORME DU CIEL ET DE LA TERRE

I. **L'auteur.** — Grégoire Abou'l-Faradj ou Aboulfarag (1), surnommé Bar-Hebraeus, naquit à Mélitène en 1226 et mourut à Maraga le 30 juillet 1286 (2). Son père, le riche médecin Aaron, lui fit donner une brillante éducation : il étudia la rhétorique, la médecine, la philosophie et la théologie. Le 14 septembre 1246, à l'âge de vingt ans, il fut consacré évêque monophysite de Goubos, près de Mélitène. L'année suivante, il fut transféré à Lakabin, non loin de Goubos, et cinq ans plus tard (1252), à Alep. Il entra, comme médecin, au service du roi des Mongols, en 1260, et fut nommé maphrien, c'est-à-dire *primat d'Orient*, en 1264.

Depuis lors, il parcourut la Mésopotamie et les provinces orientales, jusqu'au delà du lac d'Ourmiah, pour y remplir ses devoirs de primat, et fit de fréquents séjours à Maraga (3), l'une des capitales des Mongols. Ces voyages continuels, loin de nuire à ses études les favorisaient, car, à part ses devoirs de primat, il rapportait tout, même ses conversations, à cette fin. Il raconte lui-même comment il fut amené à composer une grammaire : « Tandis que j'étais à Bagdad, nous dit-il, pour régler les affaires ecclésiastiques, et que je visitais les fidèles demeurant aux environs de la ville, j'avais occasion de parler souvent avec d'habiles

(1) Lire Aboulfarage.

(2) Voir son autobiographie : *Bibliotheca Orientalis* d'Assémani, t. II, p. 248 et suiv. *Chronicon ecclesiasticum*, Abbeloos et Lamy, Louvain, 1872, t. II, col. 431-487, ou *Chrestomat. syr.* de Rædiger, Halis Saxo-num, 1868, pp. 47-62.

(3) Mèraga ou Maragha, en Perse, à l'est du lac d'Ourmiah.

grammairiens. Aussi je formai le projet de mettre par écrit les principes de cette science (1). — Il écrit encore, au commencement d'un volume d'histoire : « J'ai trouvé occasion d'entrer à la bibliothèque de Maraga, et ai réuni dans ce petit volume les récits dignes de mémoire que j'y ai trouvés dans plusieurs manuscrits syriaques, arabes et persans » (2). Il utilisait donc ses voyages pour compulser les bibliothèques ou converser avec les hommes instruits, puis il rédigeait ce qu'il avait lu ou appris ; depuis l'âge de vingt ans jusqu'à son dernier souffle, nous dit son frère, il ne cessa jamais de lire ou d'écrire (3). Cette application au travail nous explique comment il put produire tant d'ouvrages sur des sujets si divers. Un certain nombre de ces ouvrages ont déjà été publiés et nous ont montré tour à tour dans Bar-Hebræus l'historien ecclésiastique (4) ou profane (5), le fabuliste (6), le liturgiste (7), le grammairien (8), le philosophe (9), le théologien ascétique (10), l'exégète (11), le canoniste (12), le poète (13). Nous

(1) Cf. Payne Smith, *Catal. Bibl. Bodl.*, col. 638.

(2) *Chronicon Syriacum*, éd. Bedjan, p. 2, l. 9-14.

(3) Assémani, *B. O.*, t. II, p. 267.

(4) *Chronicon ecclesiasticum*; Louvain, 1872, 2 parties en 3 volumes in-8°.

(5) *Chronicon syriacum*, 2 vol. in-4°; Leipzig, 1789. Le texte fut réédité par le R. P. Bedjan, in-8°, Paris, 1890. — *Historia compendiosa dynastiarum* authore Gregorio Abul-Pharajio; Pococke, Oxoniæ, 1663, in-4°. M. G.-L. Bauer en donna une traduction allemande : *Des Gregorius Abulfaradsch kurze Geschichte der Dynastien*; Leipzig, 1783-1785, 2 vol. in-8°. Le texte arabe fut réédité par Salhâni, Beyrouth, 1890.

(6) Budge, *The laughable stories*, 1 vol. in-8°; Londres, 1897.

(7) Cf. *Liturgies orientales* de Renaudot, t. II, p. 456.

(8) *Gregorii Bar Hebræi grammatica linguæ syriacæ in metro Ephræmo* (petite grammaire); Gœttingue, 1843. — L'abbé Martin publia en autographie la *petite et la grande Grammaire* (Livre des splendeurs). *Œuvres grammaticales d'Aboul-Faradj*, Paris, 1872.

(9) Bedjan, *Ethicon seu moralia Gregorii Bar Hebræi*, in-8°; Paris, 1898.

(10) Le R. P. Bedjan publia à la fin de l'*Éthique* le *Livre de la colombe* ou direction pour les solitaires.

(11) Le *Magasin des mystères*, commentaire sur toute l'Écriture sainte, n'a pas encore été publié en entier, mais a déjà donné sujet à près de trente publications. Cf. Rubens Duval, *la Littérature syriaque*, p. 81-82.

(12) Bedjan, *Nomocanon Gregorii Bar Hebræi*, Paris, 1898. La traduction latine de cet ouvrage avait été publiée par le cardinal Mai, *Script. Veterum nova collectio*, t. X, Rome, in-fol.

(13) Une grande partie de ses poésies a été éditée par Lengerke, Kœnigsberg, 1836-1838; et par le Maronite A. Scébabî, Rome, 1877.

nous proposons, par la présente publication, de faire connaître la partie astronomique de son œuvre.

II. **L'ouvrage.** — 1^o OCCASION DE SA COMPOSITION. — Il peut nous sembler étonnant, vu les mœurs actuelles, qu'un évêque, un primat, écrive un ouvrage d'astronomie; mais Bar-Hebræus nous apprend qu'il enseigna à Maraga, vers 1270, le livre d'*Euclide* (la géométrie) et qu'en 1272, il alla une seconde fois dans la même ville et y enseigna, dans « le nouveau monastère », le livre de l'*Almageste* de *Ptolémée* (l'astronomie) (1); il semble donc considérer l'enseignement de toutes les sciences comme l'un des devoirs de sa charge. — Il écrit le présent ouvrage en 1279 (2), et, comme nous savons par ailleurs (*Bibl. or.*, t. II, p. 255) qu'en 1279 il habita Maraga, et même, qu'au mois de juillet de cette année il acheva d'écrire, dans cette ville, le livre de l'*Éthique* (3), nous pouvons croire que c'est dans cette même ville qu'il écrivit le traité de l'*Ascension de l'esprit* (4). — Nous pouvons même supposer que ce sont les notes de son cours d'astronomie professé en 1272 (et peut-être plusieurs fois depuis) dans cette capitale des Mongols, qu'il se borna à rédiger en 1279. Cette hypothèse, déjà vraisemblable a priori, a encore l'avantage de nous expliquer comment il peut terminer en une seule année, deux ouvrages aussi importants et aussi dissemblables que l'*Éthique* et l'*Astronomie*; il est clair, en effet, que ce travail lui était moins pénible s'il n'avait, pour l'un au moins des deux ouvrages, qu'à rédiger les notes prises à l'occasion de ses cours. — Ajoutons que le contenu

مَعْنَى: اِنَّكَ تَكْفُرُ بِمَا اَنْتَ بِمَعْنَى: اَمْضِ لِمَا تَكْفُرُ بِهِ مِنْ اَمْرِ دِينِكَ سِوَا مَا تَكْفُرُ بِهِ مِنْ اَمْرِ دِينِكَ (1)
وَمَعْنَى: اِنَّكَ تَكْفُرُ بِهِ مِنْ اَمْرِ دِينِكَ سِوَا مَا تَكْفُرُ بِهِ مِنْ اَمْرِ دِينِكَ (2)
وَمَعْنَى: اِنَّكَ تَكْفُرُ بِهِ مِنْ اَمْرِ دِينِكَ سِوَا مَا تَكْفُرُ بِهِ مِنْ اَمْرِ دِينِكَ (3)

« Le maphrien alla à Tabriz (ou Tauris) et de là à Marâgah ; il demeura dans le nouveau monastère de cette ville et expliqua le livre d'Euclide...

« L'été de cette même année (1272), le primat alla pour la seconde fois à Maragah, et fit construire une cellule et un oratoire dans la nouvelle église; il demeura un an dans cette ville et y enseigna l'Almageste de Ptolémée ». (Assémani, *B. O.*, t. II, p. 253, et Abbeleos et Lamy, *Chronicon ecclesiasticum*, t. II, col. 444.)

(2) Il nous l'apprend lui-même. Cf. *infra*, I, II, 3, et II, v, 6.

(3) Assémani, *B. O.*, t. II, p. 268, note.

(4) Cette conjecture est confirmée par la locution suivante de Bar-Hebraeus (p. 120, l. 11 du texte syriaque du *Cours d'astronomie*) : ܡܕܢܚܐ ܕܗܝܠܐ ܕܡܕܢܚܐ ܕܡܕܢܚܐ « Et comme la latitude de cette ville-ci de Maraga... ».

et la forme du livre de l'*Ascension de l'esprit* viennent encore confirmer cette hypothèse, car c'est surtout un résumé de l'*Almageste* écrit de façon littéraire en omettant les calculs, comme on doit le faire dans un cours de durée limitée où l'on doit exposer aux auditeurs les principes et les résultats d'une science, sans fatiguer leur attention par les détails des calculs intermédiaires; de plus les divisions sont nombreuses et reviennent toujours dans le même ordre pour les sujets analogues, ce qui est l'une des notes caractéristiques de la méthode didactique. — Nous avons donc pu intituler l'ouvrage : *Cours d'astronomie*, car il est la rédaction (plus ou moins modifiée du reste) d'un cours professé de 1272 à 1279 dans la capitale des Mongols.

2° SON CONTENU. — Bar-Hebræus a écrit ce que nous appelons aujourd'hui un *cours d'astronomie et de géodésie*, car ces deux mots répondent à peu près au contenu des deux parties de son ouvrage. — La première partie, après quelques préliminaires, traite du nombre et de la classification des astres, de leurs mouvements apparents et de quelques phénomènes (phases de la lune, éclipses) qui résultent de leurs positions relatives. — La seconde partie traite de la division de la terre (notions de géographie); puis des aspects du ciel et des levers des astres pour les divers climats; de la détermination de la méridienne, des heures, des jours, des semaines, des mois, des années, des cycles, de la chronologie (calendrier); et enfin de la mesure de la terre et de la mesure des distances et des volumes des astres à l'aide du rayon de la terre.

La lecture des deux derniers tiers de l'ouvrage ne nécessite aucune notion préliminaire que nous devons donner dans cette introduction. Il y est question, en effet, des parallaxes, des phases de la lune, des éclipses, des constellations, de la géographie, des divers climats, des levers des astres, de la mesure de la terre et de la distance du Soleil et de la Lune, choses exposées par Bar-Hebræus comme on les expose encore aujourd'hui. Il suffit donc d'avoir lu un traité quelconque de cosmographie pour le suivre facilement (1). Il n'en est pas de même pour le premier tiers, consacré à la théorie du mouvement *apparent* des planètes,

(1) En particulier, pour lire avec intérêt les sections consacrées à la description des constellations (p. 94-111), on devra avoir sous les yeux une carte céleste qui reproduise, en sus du nom des principales étoiles, les *figures* des constellations.

car cette théorie, compliquée et peu utile, n'est plus enseignée que pour le soleil; on se borne, pour les planètes, à faire la théorie du mouvement vrai, et à indiquer, en quelques paragraphes, la raison des mouvements apparents. Nous allons donc résumer les idées de Ptolémée et de Bar-Hebræus, pour faciliter la lecture du premier tiers de l'ouvrage :

Proposons-nous, dans l'hypothèse de l'immobilité de la terre (I, I, 6), de rendre compte des mouvements apparents des astres (1) et de donner des constructions géométriques simples (2) qui permettent de calculer leur position pour une époque quelconque. — Pour cela, du centre de la terre (centre du monde) décrivons neuf sphères concentriques qui déterminent ainsi huit intersphères; le dernier sera affecté aux étoiles fixes et chacun des autres à une planète. Ajoutons encore un intersphère « supérieur qui comprend tout (I, I, 7) ». Ce dernier ne renferme aucun astre, mais est animé du mouvement diurne et le communique à tous les autres intersphères.

L'intersphère des étoiles fixes se réduit en réalité à la surface d'une sphère, « car on ne lui a trouvé ni excentrique ni épicycle (II, VI, 6) », il n'a donc pas d'épaisseur, toutes les étoiles sont fixées à sa surface. Il est animé d'un mouvement propre, celui de précession (I, I, 8 et VIII, 1, 2).

Si nous passons au soleil, l'observation montre qu'il n'est pas toujours à la même distance de la terre et que son mouvement n'est pas uniforme (I, II, 2). Il nous faut donc lui attribuer un véritable intersphère dont l'épaisseur sera égale à la différence de ses distances maximum et minimum à la terre; nous le partagerons d'ailleurs en deux autres dont l'un, concentrique à la terre, produira le mouvement de précession et le second, excentrique, reproduira le mouvement propre du soleil (V. fig. 4, p. 21). Le mouvement du soleil, qui est circulaire et uniforme sur l'excentrique, ne peut donc pas nous sembler uniforme quand nous le regardons du centre de la terre. — Il est facile dès lors de calculer pour une époque quelconque la position du soleil. On

(1) Ces astres sont, d'après leur distance à la terre : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne et les étoiles fixes.

(2) Les anciens n'admettaient dans le ciel que des mouvements circulaires et uniformes, et en donnaient à priori diverses raisons inexactes. Ils auraient dû dire qu'ils ne pouvaient pas calculer d'autres mouvements. — Nous supposons aussi les mouvements célestes circulaires et uniformes lorsque nous voulons simplifier leur exposition.

calcule 1° le déplacement de l'apogée de l'excentrique dû au mouvement uniforme de précession et 2° le déplacement du soleil sur l'excentrique, à partir de cet apogée (ce mouvement est encore uniforme). On peut dès lors joindre la terre au point de l'excentrique où doit se trouver le soleil et calculer la direction de ce rayon.

Proposons-nous maintenant de rendre compte du mouvement en longitude et en latitude d'une planète supérieure, par exemple de Saturne (I, iv, 2). L'observation nous montre d'abord que Saturne n'est pas à une distance constante de la terre et que son mouvement n'est pas uniforme; il nous faudra donc, comme précédemment, imaginer que le mouvement de Saturne est déterminé par un excentrique; mais nous remarquons de plus que cette planète ne se déplace pas constamment dans le même sens, comme le faisait le soleil, car sa marche, d'abord directe, paraît s'arrêter pour avoir lieu ensuite dans le sens rétrograde, puis reprendre dans le sens direct, etc. Pour rendre compte de ces particularités, il nous faudra imaginer un nouveau corps sphérique, l'épicycle, dont le diamètre est égal à l'épaisseur de l'excentrique et sur lequel est fixée la planète « comme une perle sur un anneau » (V. fig. 6, p. 43). — Ainsi le mouvement varié apparent de Saturne en longitude, sera le résultat de trois mouvements circulaires uniformes (I, iv, 3) : 1° le mouvement de précession imprimé par l'intersphère concentrique à la terre et qui déplace l'apogée de l'excentrique, 2° le mouvement de l'excentrique qui déplace le centre de l'épicycle et 3° le mouvement de la planète sur l'épicycle. — Enfin des observations plus précises ont montré que, pour les faire concorder avec la théorie, il fallait supposer en plus (I, iv, 3, 3') que le mouvement sur l'excentrique était uniforme, non pas autour de son centre, mais autour d'un autre point que l'on appela centre de la mesure du mouvement. L'apogée moyen de l'épicycle doit aussi être pris à l'extrémité de la droite qui joint ce dernier point au centre de l'épicycle (I, iv, 3, 4°).

Il nous reste à rendre compte du mouvement apparent en latitude de Saturne. — Si cette latitude plaçait toujours Saturne sur un même grand cercle, il nous suffirait d'ajouter un intersphère oblique qui déplacerait en latitude l'apogée de l'excentrique, comme on l'a fait pour la Lune (I, vi, 1), mais, pour Saturne, Ptolémée dut imaginer en outre que deux diamètres rectangulaires du cercle épicycle décrit par la planète tournaient sur deux petits cercles perpendiculaires à leur plan (I, vi, 2). — La théorie des autres planètes ressemble à celle de Saturne.

3° LES SOURCES. — Bar-Hebræus cite souvent l'*Almageste* de Ptolémée, il y renvoie en particulier pour les démonstrations géométriques (p. 4); nous pouvons donc en conclure que cet ouvrage est la source de la première partie du traité de l'*Ascension de l'esprit*, comme du reste de toute l'astronomie arabe; mais notre auteur n'a pas utilisé directement le texte grec, car les mots grecs qu'il cite dans son texte sont, la plupart du temps, trop déformés, pour que nous puissions admettre qu'il les a transcrits lui-même (1). C'est donc par une traduction arabe qu'il a connu Ptolémée. — Il est assez difficile de déterminer ses sources d'une manière plus précise, car d'une part, elles sont encore inédites pour la plupart, et d'ailleurs tous les ouvrages d'astronomie composés à cette époque se ressemblent, sans compter que l'érudition de Bar-Hebræus était assez grande pour lui permettre d'utiliser simultanément un grand nombre d'auteurs. — Rappelons cependant qu'un astronome célèbre, Nassir Eddin Attousi, mort en 1273, fondateur et directeur de l'observatoire de Maraga (2), avait traduit (ou plutôt remanié) en arabe l'*Almageste* de Ptolémée, comme la géométrie d'Euclide, et composé un grand nombre d'ouvrages astronomiques. Il n'est pas vraisemblable, vu les habitudes de travail de Bar-Hebræus (cf. *supra*, p. 1-11), que celui-ci ait professé Euclide, en 1270, et l'*Almageste* en 1272, à côté de Nassir Eddin, sans avoir recours à sa bibliothèque et à son expérience. Nous avons constaté, en effet, que les grandes divisions du traité de l'*Ascension de l'esprit* sont les mêmes que celles de l'*Al-Tazkireh* (Memento d'astronomie) (3) de Nassir Eddin; bien des passages sont absolument parallèles, cependant Bar-Hebræus ajoute, retranche ou modifie; il est remarquable aussi qu'au seul endroit où il cite explicitement Nassir Eddin, il ne le cite que pour le contredire (I, III, 7). Il est donc certain qu'il utilisait simultanément d'autres sources (4).

(1) ⲡⲉⲣⲉⲓⲛⲉⲓⲛ = περίγειον . — ⲁⲙⲑⲓⲕⲣⲟⲥ = ἀμείκτορος , — et surtout certains noms de constellations ⲕⲁⲣⲱⲥⲓⲛⲉⲓⲛ = Ὁ ἐν γόνατιν . — ⲕⲁⲣⲱⲥⲓⲛⲉⲓⲛ = Κασσιόπεια . — ⲓⲛⲡⲱⲩⲱⲧⲉⲓⲛ = Ἰππου προτομή — ⲡⲣⲱⲧⲉⲓⲛ = Προτροπή . — ⲡⲓⲗⲟⲕⲁⲙⲟⲥ = Πλόκαμος , etc.

(2) Cf. Jourdain, *l'Observatoire de Méragah*, Paris, 1810; et C. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, Amsterdam, 1852, t. III, p. 262-267.

(3) Cet ouvrage est encore inédit. Nous le citerons d'après le ms. arabe n° 2509 de la Bibliothèque nationale de Paris.

(4) Sans doute les auteurs auxquels il consacre les notices dans ses

III. **Les manuscrits.** — Nous avons vu quatre manuscrits de cet ouvrage :

(A) Paris, Fonds syriaque n° 244, 14 × 19 centimètres, 144 feuillets, xiv^e siècle, écriture jacobite, sur papier (cf. Catalogue Zotenberg, p. 200-201).

Ce ms. semble écrit de plusieurs mains (cf. fol. 1-42; 42-48; 48-142), l'encre a parfois rongé et percé le papier (cf. fol. 109; 112; 118; 119; 123; 128 à 133 et 137), les feuillets 134 et 135 sont reliés entre les feuillets 143 et 144 (1).

Les marges des premiers feuillets sont chargées de notes qui traduisent le syriaque en arabe ou en carchouni, nous avons reproduit un certain nombre de ces notes. Les voyelles sont souvent indiquées à l'aide des voyelles grecques (surtout fol. 1-42); dans les autres mss., elles le sont plutôt à l'aide de points. Les légendes des figures sont écrites sur la figure même, nous les avons remplacées par des chiffres correspondants afin de pouvoir utiliser le même cliché dans le texte et dans la traduction; à ce détail près, nous avons reproduit les figures aussi fidèlement que possible.

Le ms. 244 n'est pas daté, mais les notes du feuillet 142 nous montreront qu'il existait au xiv^e siècle. Ce feuillet 142 porte sur le recto la fin du traité de l'ascension de l'esprit et une note arabe écrite au bas de la page; le verso est entièrement occupé par une note syriaque. Le folio 143 porte une nouvelle note arabe peu importante qui indique le contenu de l'ouvrage.

Voici d'abord la note arabe du folio 142^r :

انتقل هذا الكتاب المبارك الصعود العتل تأليف الاب المعظم

histoires (M. Sédillot a relevé un certain nombre de ces notices dans les *Prolegomènes des tables astronomiques* d'Oloug-Beg, Paris, 1847, t. I, pp. VI, IX, X, XII, XVII, XIX, XX, XXIII, XXX, LIV, LX, XCVII) comme Abderraman Soufi (traduit par Schjellerup, Saint-Petersbourg, 1874) Al-Fergani (publié par Golius, Amsterdam, 1669), Alkendi, Albumazar, Thebit ben Korrah, etc. Signalons encore un globe céleste terminé à Maraga en 1279 (l'année même où Bar-Hebraeus écrivait son ouvrage), conservé à Dresde et décrit par Drechsler (Dresde, 1873, in-4°). Tous les détails donnés par Bar-Hebraeus sur les constellations se retrouvent sur ce globe qu'il put avoir sous les yeux. — Nous renverrons souvent aussi à Gagini traduit par MM. Rudloff et Hochheim Z. D. M. G.; t. XLVII, p. 213-276.

(1) Les feuillets 143 et 144 ne portent que deux notes arabes, relatives au titre et au contenu du manuscrit.

مار كريغوريس ابو الفرج الشهير بابن العبري من عند رباني
 القسيس النفيس والراهب الزاهد ريان داوود الشهير بابن تشافير
 الى يد احقر العباد قرياقس بسم قس وذلك في ١٧٩٦ يونانية
 الموانقة ٨٨٩ هجرية

« Ce livre béni, l'*Ascension de l'esprit*, ouvrage du très vénéré père Mar Grégoire Aboul-Farage connu (sous le nom) de Bar-Hebræus, fut transmis de chez l'excellent père et le religieux moine Rabban David connu (sous le nom) de Bar-Tchafou, à la possession du plus humble des hommes Cyriaque, prêtre de nom, et cela l'an 1796 des Grecs, qui correspond à l'an 889 de l'Hégire (1485 de notre ère). »

Cette note, on le voit, n'a pas trait à la transcription du manuscrit, mais seulement à sa transmission d'un possesseur à un autre. Elle nous apprend donc, non pas que le ms. est du xv^e siècle, comme l'avance le catalogue de Paris, mais qu'il existait alors.

La note syriaque qui occupe tout le verso du folio 142 va nous montrer qu'il existait au xiv^e siècle.

Dans cette note, en effet, Rabban Daniel de Mardin nous raconte lui-même les souffrances qu'il endura l'an 1693 des Grecs (1382) de la part de Mélek Attaher. Cette note est de sa main à cause du style direct qui y est employé, du luxe des détails que l'on y trouve et enfin du peu de vraisemblance qu'il y a à ce qu'un autre scribe ait consacré un colophon à Daniel. Il s'ensuit donc que le ms. existait au quatorzième siècle (1) lors même que Daniel n'aurait pas écrit ses souffrances dès l'année 1384.

D'ailleurs ce Daniel n'est pas un inconnu pour nous, car nous trouvons qu'un ms. du Nomocanon de Bar-Hebræus (2) « fut exécuté en 1799 des Séleucides (1488) dans le couvent de Mar-Abai, à Qélat près de Sour, par l'évêque Sévère fils du moine Jean », sur un exemplaire qui avait appartenu à Rabban Daniel, de Mardin. (Catal. Zot., p. 174). Ainsi Rabban Daniel « le moine philosophe », semble avoir possédé un certain nombre de manuscrits.

(1) La position des notes arabes au bas du feuillet 142 recto et sur les feuillets 143 et 144 tend déjà à faire croire que la note syriaque leur est antérieure, car le verso du feuillet 142, dernier feuillet du traité de l'*Ascension de l'esprit*, était tout désigné, semble-t-il, pour recevoir la première note qui fut ajoutée à l'ouvrage.

(2) Ms. syriaque de Paris n° 226.

Il reproduit donc fidèlement, croyons-nous, le manuscrit original et a servi de base à notre publication.

(B) Paris, Fonds syriaque, n° 329, 24 × 19 centimètres, 139 feuillets, écriture jacobite, sur papier, terminé à Mossoul le 3 janvier 1883. (Cf. *Journ. as.*, sept.-oct. 1896, p. 276-277.)

Cette copie est très bien écrite avec de nombreux points-voyelles, elle nous a permis de rétablir les mots peu lisibles dans le ms. A; elle renferme quelques pages blanches (V. *Journ. as.*, loc. cit.) qui signalent des lacunes correspondantes dans le ms. de Mossoul. — Le scribe (le sous-diacre Abd-al-Aziz) nous prie de lui pardonner s'il a fait quelques fautes et oublié quelques mots « parce que Dieu seul est parfait »; en réalité cette copie est bonne; nous n'avons constaté que vingt-six omissions (1) (en dehors des trois grandes lacunes) dont plusieurs existaient sans doute déjà dans l'original.

(C) Oxford, Bibliothèque Bodléenne (*Hunt. dxi*), 23 × 15 centimètres, 113 feuillets, écriture jacobite, sur papier, écrit (du moins la première partie) l'an 1859 de Séleucus Nicator (1548).

Ce manuscrit a été décrit et analysé par M. Payne Smith (2). Les soixante premiers feuillets sont formés de deux minces feuilles de papier collées ensemble, quelques-unes sont maintenant séparées. Les fautes, assez nombreuses, ont été corrigées postérieurement entre les lignes ou en marge (3). Il reste cependant encore un certain nombre d'omissions que nous avons signalées en note de notre texte syriaque. Nous avons aussi indiqué la pa-

(1) A partir de la page 40, nous n'avons pas noté les précédentes. C'est p. ܡܠܟܐ, l. 14, six mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 7, un mot, — p. ܡܠܟܐ, l. 9, huit mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 2, quatre mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 1, un mot, — p. ܡܠܟܐ, l. 13, un mot, — p. ܡܠܟܐ, l. 5, cinq mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 15, un mot, — p. ܡܠܟܐ, l. 3, trois mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 13, sept mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 2, onze mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 9, seize mots, — p. ܡܠܟܐ av.-dern. ligne, neuf mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 1, un mot, — p. ܡܠܟܐ, l. 6, trois mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 1, un mot, — p. ܡܠܟܐ, l. 11, un mot, — p. ܡܠܟܐ, l. 14, douze mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 6, un mot, — p. ܡܠܟܐ, l. 6, huit mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 4, sept mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 7, dix mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 16, sept mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 18, six mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 3, six mots, — p. ܡܠܟܐ, l. 13, cinq mots. — Les trois grandes lacunes figurent pages ܡܠܟܐ, ܡܠܟܐ et ܡܠܟܐ.

(2) *Catalogus cod. Bibl. Bodl. Codices syriaci.*

(3) Par exemple fol. 10^r, l. 3, six mots, — fol. 11^r, l. 1 et 6, un mot — fol. 12^r, l. 14, un mot, — fol. 12^v, l. 21, cinq mots, — fol. 13^r, l. 4 et 5 un mot, l. 21 cinq mots, etc.

gination des folios de ce ms. par la notation C₁, C₂, etc., afin de permettre de retrouver les citations qu'en a faites M. Payne Smith dans son *Thesaurus syriacus*. Nous avons pu collationner ce manuscrit à loisir, grâce à la bienveillance de MM. les bibliothécaires de la Bodléenne, et nous nous sommes demandé incidemment si la fin du ms. (C) n'aurait pas été transcrite sur (A). Car nous avons remarqué que certains mots tronqués dans (A) *parce qu'ils se trouvent à la fin des lignes* sont transcrits tels quels sans être terminés dans le corps de la ligne en (C) (1). Plus loin, le copiste, devenu plus expert, a voulu terminer les mots qui, en effet, devaient l'être dans sa transcription, mais il n'a pas toujours été bien inspiré, par exemple (A) porte (2) à la fin de deux lignes ܐܠܗܐ ܡܠܟܐ et ܡܠܟܐ ܡܠܟܐ et (C) transcrit dans le corps des lignes ܐܠܗܐ ܡܠܟܐ et ܡܠܟܐ ܡܠܟܐ (3), tandis qu'il fallait ܐܠܗܐ ܡܠܟܐ et ܡܠܟܐ ܡܠܟܐ. Ailleurs un mot mis en marge de (A) figure dans le texte de (C), mais pas à sa place (4), des lettres en marge de (A) ont été omises par (C) (5), enfin des lettres mal écrites dans (A) ont été transformées dans (C) (6). Joignons à tout cela l'insignifiance des variantes entre les deux mss. (7), et l'on croira facilement que la fin de (C) a pu être transcrite sur (A).

(D) Cambridge, Bibliothèque de l'Université, *addit.* 2816, 135 feuillets, écriture nestorienne, sur papier, écrit au XIX^e siècle.

On ne trouve dans ce ms. aucune note en marge, ni aucune indication de provenance; l'écriture est peu soignée et prête beaucoup aux fautes de lecture; un certain nombre de figures ont été omises; nous avons cependant commencé à le collationner à Cambridge (8) quand nous avons remarqué qu'il présentait les

(1) Cf. (A) fol. 80^v, l. 15; fol. 81^r, l. 10 et (C) fol. 61^r, l. 9; 61^v, l. 5.

(2) Cf. (A) fol. 98^v, l. 18; fol. 100^v, l. 17.

(3) Cf. (C) fol. 77^v, l. 9; fol. 78^v, l. 5.

(4) Cf. le mot ܡܠܟܐ, (A), fol. 117^v et (C), fol. 92^v.

(5) Cf. (A) fol. 103^r le ܐ de ܡܠܟܐ est rejeté en marge à quelque distance du mot ܡܠܟܐ qui termine la ligne, aussi (C) dans le corps de la ligne donne simplement ܡܠܟܐ.

(6) Cf. (A) fol. 83^r le ܐ de ܡܠܟܐ est presque fermé, aussi, dans (C), il est devenu un ܐ. Item fol. 75, l. 13, le ܐ et le ܐ de ܡܠܟܐ sont très rapprochés l'un de l'autre et sont devenus dans (C) un véritable ܐ.

(7) Le plus grand nombre des variantes tient, comme on le verra, à ce que (C), au contraire de (A), met toujours le riboui sur les nombres.

(8) Nous remercions encore MM. Bevan et Mac Lean ainsi que M. le Bibliothécaire de l'Université, qui nous ont facilité cette collation.

mêmes lacunes que le manuscrit (B), du même mot au même mot. Ces deux manuscrits proviennent donc d'une même source, le manuscrit de Mossoul, et cette constatation nous a dispensé de faire une collation complète de (D).

IV. Importance de ce traité. — 1° Le nom seul de son auteur en faisait déjà désirer la publication. Car Bar-Hebræus est, nous l'avons dit, le premier des écrivains jacobites; la plupart de ses ouvrages sont déjà publiés et il n'est pas douteux que tous ne doivent l'être un jour.

2° C'est le seul ouvrage syriaque écrit *ex professo* sur l'astronomie; c'est donc là que l'on devra chercher les termes techniques employés par les Syriens; aussi M. Payne Smith a-t-il dû le consulter et le prendre pour l'un des ouvrages fondamentaux qui lui ont servi à composer son *Thesaurus syriacus*. Sa publication, qui permettra de contrôler et de compléter le dictionnaire, était donc indispensable au point de vue philologique.

3° Ce traité fera connaître l'astronomie ancienne et sera d'un grand secours pour la faire apprécier à sa juste valeur. Il semble bien certain, en effet, que l'on ne prend pas une idée suffisante de l'astronomie grecque en lisant une histoire de l'astronomie, pas plus que l'on n'apprend à bien connaître une vaste région en lisant quelques récits de voyages dans ce pays. A notre époque surtout, où l'on préconise la recherche des sources et des documents originaux, il est indispensable que nos savants aient en main, non pas des ouvrages sur l'astronomie ancienne, mais un ouvrage ancien d'astronomie où ils puissent prendre cette science « sur le fait », telle qu'elle était enseignée chez les Arabes. — Or, en dehors des traités inédits et des vieilles traductions latines, ils ne pouvaient recourir jusqu'ici qu'à la traduction française de l'*Almageste* de Ptolémée faite par l'abbé Halma, ouvrage capital, il est vrai, mais rare et inabordable. Car, l'aurait-on trouvé et acheté, que l'on serait vite rebuté par la lecture d'une suite de calculs faits sans le secours des notations algébriques et, pour ainsi dire, de tête. Aussi a-t-il toujours été fort peu lu, et M. Sédillot a-t-il pu, durant de longues années, donner comme nouvelle une inégalité qui figurait dans Ptolémée. L'Académie et l'opinion se passionnèrent pour « la troisième inégalité lunaire » quand M. Munk, hébraïsant, vint montrer, *sept ans plus tard*, qu'elle se trouvait déjà dans Ptolémée (1), sans avoir toutefois la portée

(1) Voir I, III, 4, p. 29, note 3. — Sur cette prétendue découverte

qu'on lui attribuait. Nous pouvons donc dire que l'on ne possède en France aucun *ouvrage ancien* d'astronomie à la portée des savants. La présente publication comblera cette lacune. Car on y trouvera, comme nous l'avons déjà dit, un résumé didactique, sans démonstrations géométriques, c'est-à-dire facile à suivre, de l'astronomie de Ptolémée et de tous ses résultats. On y remarquera en particulier la troisième — et même une quatrième — inégalité lunaire. Au XII^e siècle, à l'époque où écrivait Bar-Hebræus, les Arabes s'occupaient d'astronomie depuis près de quatre siècles et notre auteur cite un certain nombre de leurs résultats; mais ces résultats semblent peu importants; les auteurs arabes que nous connaissons furent surtout des commentateurs et des astrologues amateurs, on ne les a admirés que faute de connaître les œuvres grecques, leurs modèles. On peut donc considérer le présent *Cours d'astronomie* comme un résumé des œuvres de Ptolémée (avec quelques *adjuncta* dus aux Arabes), fait par un homme intelligent et de grande érudition qui écrivait ce qu'il venait d'enseigner. Aussi pourrait-on prendre comme sous-titre de cette traduction : *Manuel pratique d'astronomie ancienne*.

Nous terminerons en adressant tous nos remerciements à M. Carrière, directeur d'études à l'école des Hautes Études, pour les soins continuels qu'il a bien voulu donner à cette publication.

F. NAU.

de la variation on pourra lire aussi le mémoire de M. Carra de Vaux sur l'*Almageste d'Abou'l-Wéfa*, (*Journal asiatique*, 8^e série, t. XIX, 1892).

ERRATA

Dans une dernière collation du texte sur le ms. (A), nous avons relevé les errata suivants :

| Page | ligne | au lieu de | lire |
|------|--------------|------------|---------|
| 6 | 12 | خَمَلًا | خَمَلًا |
| 10 | 1 | خَلَا | خَلَا |
| 12 | 4 | سَهْلًا | سَهْلًا |
| 14 | 5 | أَ | أَ |
| 16 | 2 | مَهْمَر | مَهْمَر |
| — | 21 | مَهْمَر | مَهْمَر |
| 21 | 13 | بعد | حَسْبًا |
| 34 | 13 | بعد | بعد |
| 38 | 16 | حَسْبًا | حَسْبًا |
| 42 | 7 | مَهْمَر | مَهْمَر |
| 66 | 7 | بعد | أَ |
| 77 | 5 et 11 | مَهْمَر | مَهْمَر |
| — | 10 | حَسْبًا | حَسْبًا |
| 78 | 23 | حَسْبًا | حَسْبًا |
| 91 | 1 | حَسْبًا | حَسْبًا |
| 93 | av.-dern. l. | حَسْبًا | حَسْبًا |
| 96 | 3 | مَهْمَر | مَهْمَر |
| 103 | 16 | خَلَا | خَلَا |
| 112 | 7 | مَهْمَر | مَهْمَر |
| 114 | dern. ligne | مَهْمَر | مَهْمَر |
| 126 | 3 | avant | حَسْبًا |
| 135 | 14 | مَهْمَر | مَهْمَر |
| 138 | 13 | مَهْمَر | مَهْمَر |
| 157 | 6 | 8 | 9 |

| Page | ligne | au lieu de | lire |
|------|----------|------------|------|
| 163 | dern. l. | ١٥١٥ | ١٥١٥ |
| 168 | 2 | ١٥١٥ | ١٥١٥ |
| 176 | 1 | ١٥١٥ | ١٥١٥ |
| 185 | 4 | ١٥١٥ | ١٥١٥ |
| 205 | 10 | ١٥١٥ | ١٥١٥ |
| 225 | 1 | ١٥١٥ | ١٥١٥ |
| 231 | 7 | ١٥١٥ | ١٥١٥ |

Ajoutons qu'un certain nombre de ١ et de ٢ sont cassés.

Nous avons relevé aussi tous les points-voyelles et les points diacritiques des manuscrits, mais les caractères d'imprimerie employés ne permettant pas de les rendre, nous les avons remplacés souvent, au courant de l'impression, par les voyelles ١, ٢, ٣. Il était difficile aussi de placer les points diacritiques sur les caractères des variantes, il nous a donc fallu supprimer un certain nombre de ces variantes qui ne tenaient qu'à une question de points.

M. C.-A. Nallino qui publie l'*Opus astronomicum* d'Al-Battâni, a bien voulu parcourir les épreuves de notre travail. Nous avons pu introduire quelques-unes de ses remarques dans le texte, en voici encore plusieurs :

P. 12, note 2, Al-Battâni suppose la précession de 1° en 66 ans et non de 80 ans.

P. 22, n. 4. Il n'est question, en effet, que du mouvement de précession, mais Ptolémée, Proclus, Théon croyaient que l'apogée du soleil ne participait pas à ce mouvement.

P. 70, n. 1. Pour le calcul des éclipses, Ptolémée admet que la paralaxe solaire est de 3'.

P. 75, n. 1. Au lieu de 29° 30' ; 38° 30', lire 29° 30' et 35° 20'.

P. 120, l. 18. Tirani est une mauvaise lecture de la transcription arabe du nom grec Ταπροβάνη.

P. 132, l. 12. Au lieu de *est égal à*, lire : *ne peut dépasser*.

P. 176, n. 7. Al-Battâni et d'autres auteurs orientaux emploient aussi la locution *mort d'Isdegerd* au lieu d'*avènement d'Isdegerd*, mais ils font toujours commencer cette ère le 16 juin 632 et jamais en 652.

P. 178, l. 9. Vingt-deux stades deux neuvièmes font 66 milles deux tiers. Cette mesure dérive de celle de Ptolémée. Les astronomes de Mamoun trouvèrent 56 milles deux tiers. Cf. C.-A. Nallino, *Il valore metrico del grado di meridiano secondo i geografi arabi*, dans le *Cosmos* de Guido Cora, vol. XI, 1892-93, fascic. I-IV.

TABLE DES MATIÈRES

| | Pages. |
|-------------------------------|--------|
| INTRODUCTION. — L'auteur..... | I |
| L'ouvrage..... | III |
| Les manuscrits..... | VIII |
| Importance de ce traité..... | XIII |
| Errata..... | XV |
| PRÉFACE..... | I |

PREMIÈRE PARTIE

SUR LA FORME DU CIEL

CHAPITRE PREMIER. — Théories préliminaires.

| | |
|--|----|
| 1 ^{re} Section. Notions géométriques..... | 3 |
| 2 ^e — Sphéricité des cieux..... | 7 |
| 3 ^e — Sphéricité de la terre et des eaux..... | 8 |
| 4 ^e — Que la terre est au milieu du ciel..... | 9 |
| 5 ^e — La terre n'est qu'un point en comparaison du ciel..... | 9 |
| 6 ^e — Que la terre est immobile et ne se meut pas..... | 10 |
| 7 ^e — De l'intersphère supérieur qui comprend tout..... | 10 |
| 8 ^e — De l'intersphère des étoiles fixes..... | 11 |
| 9 ^e — Des intersphères des sept planètes..... | 12 |
| 10 ^e — De la disposition des éléments à l'intérieur de la sphère
de la lune..... | 13 |
| 11 ^e — Des principaux grand cercles..... | 14 |

CHAPITRE DEUXIÈME. — Sur les intersphères du soleil.

| | |
|---|----|
| 1 ^{re} Section. Nombre des intersphères du soleil..... | 19 |
| 2 ^e — Comment furent trouvés les intersphères du soleil..... | 20 |
| 3 ^e — Mouvements des intersphères du soleil..... | 22 |

COURS D'ASTRONOMIE.

b

| | Pages. |
|--|--------|
| 4 ^e Section. Inégalité du mouvement solaire..... | 22 |
| 5 ^e — Explication des noms qui se rapportent au soleil..... | 23 |

CHAPITRE TROISIÈME. — Des intersphères de la lune.

| | |
|---|----|
| 1 ^{re} Section. Nombre des intersphères de la lune..... | 24 |
| 2 ^e — Comment furent trouvés ces quatre intersphères..... | 25 |
| 3 ^e — Mouvements des intersphères de la lune..... | 26 |
| 4 ^e — Inégalités du mouvement de la lune..... | 28 |
| 5 ^e — Des choses particulières à la lune..... | 30 |
| 6 ^e — Des choses étrangères à la nature des intersphères, qui apparaissent dans l'épicycle de la lune..... | 32 |
| 7 ^e — Sur les taches qui apparaissent à la surface de la lune..... | 32 |
| 8 ^e — Explication des noms donnés aux choses lunaires..... | 34 |

CHAPITRE QUATRIÈME. — Des sphères de quatre planètes : les trois supérieures et Vénus.

| | |
|--|----|
| 1 ^{re} Section. Du nombre des intersphères..... | 36 |
| 2 ^e — Comment furent trouvés ces trois intersphères..... | 37 |
| 3 ^e — Mouvements de ces quatre planètes..... | 38 |
| 4 ^e — Sur les particularités des trois planètes supérieures..... | 39 |
| 5 ^e — Inégalités des mouvements de ces planètes..... | 40 |
| 6 ^e — Sur une chose, étrangère à la nature des intersphères, qui apparaît dans les épicycles de ces planètes..... | 42 |
| 7 ^e — Explication des noms qui se rapportent à ces planètes..... | 42 |

CHAPITRE CINQUIÈME. — Des sphères de Mercure

| | |
|--|----|
| 1 ^{re} Section. Du nombre des intersphères..... | 44 |
| 2 ^e — Comment furent trouvés ces quatre intersphères..... | 45 |
| 3 ^e — Mouvement de Mercure..... | 46 |
| 4 ^e — Des choses propres à Mercure..... | 47 |

CHAPITRE SIXIÈME. — Latitudes des planètes.

| | |
|--|----|
| 1 ^{re} Section. Latitude de la lune..... | 50 |
| 2 ^e — Latitude des trois planètes supérieures..... | 51 |
| 3 ^e — Comment on a trouvé la latitude des trois planètes supérieures..... | 54 |
| 4 ^e — Latitudes des deux planètes inférieures..... | 55 |
| 5 ^e — Comment on a trouvé les latitudes des deux planètes inférieures..... | 57 |
| 6 ^e — Grandeur maximum des latitudes (inclinaisons) de ces cinq planètes..... | 59 |
| 7 ^e — Position des apogées des cinq planètes..... | 60 |

CHAPITRE SEPTIÈME. — Propriétés des astres causées par leurs positions apparentes (vues de la terre) ou par leurs positions relatives.

| | Pages. |
|--|--------|
| 1 ^{re} Section. Des segments..... | 62 |
| 2 ^e — De l'avance et du retard des levers des cinq planètes et de leurs stations..... | 64 |
| 3 ^e — Des apparitions, occultations, conjonctions et pleines Lunes..... | 66 |
| 4 ^e — De la parallaxe..... | 69 |
| 5 ^e — Cause de l'augmentation et de la diminution de la lumière de la lune..... | 72 |
| 6 ^e — Des éclipses de soleil..... | 74 |
| 7 ^e — Des éclipses de lune..... | 76 |
| 8 ^e — Du temps qui peut s'écouler entre deux éclipses de soleil.. | 79 |
| 9 ^e — Du temps qui peut s'écouler entre deux éclipses de lune... | 83 |

CHAPITRE HUITIÈME. — Des décans, c'est-à-dire des étoiles fixes.

| | |
|---|-----|
| 1 ^{re} Section. Que les étoiles fixes gardent constamment la même position relative..... | 86 |
| 2 ^e — Comment les anciens ont trouvé le mouvement des étoiles fixes..... | 89 |
| 3 ^e — Comment on a disposé les étoiles fixes en diverses figures (constellations)..... | 89 |
| 4 ^e — De la grandeur des étoiles fixes..... | 91 |
| 5 ^e — Des nébuleuses et de la voie lactée..... | 92 |
| 6 ^e — Du pôle nord de l'équateur..... | 93 |
| 7 ^e — Des constellations boréales..... | 94 |
| 8 ^e — Des constellations zodiacales..... | 99 |
| 9 ^e — Des constellations australes..... | 103 |
| 10 ^e — Des mansions lunaires..... | 107 |

SECONDE PARTIE

SUR LA FORME DE LA TERRE ET LES PHÉNOMÈNES CÉLESTES
QUI S'Y RAPPORTENT.

CHAPITRE PREMIER. — Divisions de la terre, des mers, des îles et des fleuves.

| | |
|---|-----|
| 1 ^{re} — Section. Limites de la terre habitée en longitude et en latitude..... | 112 |
|---|-----|

Pages.

CHAPITRE CINQUIÈME. **Diverses mesures du temps.**

| | |
|--|-----|
| 1 ^{re} Section. Des heures..... | 163 |
| 2 ^e — Des jours..... | 165 |
| 3 ^e — Des semaines..... | 167 |
| 4 ^e — Des mois..... | 167 |
| 5 ^e — Des années..... | 169 |
| 6 ^e — Des cycles..... | 171 |
| 7 ^e — De la chronologie..... | 175 |

CHAPITRE SIXIÈME. — **Mesure de la distance des astres à la terre.**

| | |
|--|-----|
| 1 ^{re} Section. Mesure de la terre..... | 177 |
| 2 ^e — Distance de la Lune au centre de la terre..... | 180 |
| 3 ^e — Distance du Soleil au centre de la Terre..... | 183 |
| 4 ^e — Distance du sommet du cône d'ombre au centre de la terre..... | 187 |
| 5 ^e — Distance de Vénus et de Mercure au centre de la terre..... | 188 |
| 6 ^e — Distance de Mars, Jupiter et Saturne au centre de la terre.. | 190 |

CHAPITRE SEPTIÈME. — **Grandeur des astres par rapport à la terre.**

| | |
|--|-----|
| 1 ^{re} Section. Grandeur de la sphère de la lune et de celle du soleil. | 191 |
| 2 ^e — Grandeur de Mercure..... | 193 |
| 3 ^e — Grandeur de Vénus..... | 194 |
| 4 ^e — Grandeur de Mars..... | 195 |
| 5 ^e — L'épicycle de Mars est plus grand que la zone de la similitude du Soleil..... | 196 |
| 6 ^e — Grandeur de Jupiter..... | 197 |
| 7 ^e — Grandeur de Saturne..... | 198 |
| 8 ^e — Grandeur des étoiles fixes..... | 198 |

LE LIVRE DE L'ASCENSION DE L'ESPRIT

SUR

A FORME DU CIEL ET DE LA TERRE

Avec l'aide de Dieu, maître de l'univers, nous commençons écrire le livre de l'Ascension de l'esprit sur la forme du ciel et de la terre, (l'un) des ouvrages de Mar Grégoire, le grand primate. Et d'abord :

PRÉFACE

Au grand soleil de justice : les cieux racontent sa gloire et le firmament montre l'ouvrage de son Verbe et de son Esprit (1); que toutes les conditions le louent et l'exaltent, que toutes les générations l'honorent dans les siècles des siècles !

Comme la science de la sphère (céleste) (2) et de ses mouvements est une mer difficile à sonder et une hauteur pénible à gravir, je me bornerai dans ce petit volume à exposer les formes des sphères, le genre des mouvements célestes, les distances et le nombre des astres. Quant aux démonstrations géométriques touchant ces matières, [2] je renvoie à l'ouvrage *σύνταξις μεγάλη* qui est plus grand et plus développé (3).

Et je fais ceci à la demande de celui que Dieu a rendu puissant (4) parmi nous, qui nous rend nos possessions, nos biens et nos héritages, qui, dans nos palais, relève les débris de leurs ruines et renouvelle l'ancienne discipline chez nos contemporains, (à la demande) de Mar Raban

1) Psaume XVIII, 1.

2) On trouvera plus bas une définition plus particulière du mot *مقدور*.

3) *Μαθηματικὴ σύνταξις* ou *Composition mathématique* de Claude Ptolémée, appelée par les Arabes *Almageste*. Nous citerons l'édition de Halma liée avec traduction française (2 vol. in-4°, Paris, 1813-1816).

4) Ou simplement « du très puissant ».

Simon (1), roi des médecins du roi des rois de la terre (2), auquel je souhaite bonne santé.

Enfin, je demande au Seigneur aide et secours pour l'achèvement de cet ouvrage. Je l'ai nommé *livre de l'Ascension de l'esprit*, parce que, sur les roues de la parole, il fait monter l'esprit jusqu'au firmament des cieux.

Je le divise en deux parties, la première traite de la forme du ciel et la seconde de la forme de la terre.

(1) Bar-Hebræus a fait connaître ce personnage par ailleurs. Cf. *Chron. syr.*, éd. Bedjan, p. 512, l. 10-16; *Chron. eccles.*, II, 456, 458; Assémani, *Bibl. Or.*, II, pp. 252, 253, 259. En particulier Simon possédait des palais royaux, des jardins et des tours à Maraga; il recevait tous les ans cinq mille dinars sur les tributs de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Cappadoce et de Maraga même.

(2) Titre du roi des Mongols qui était alors Houlagou.

[3] PREMIÈRE PARTIE

SUR LA FORME DU CIEL

Elle comprend huit chapitres :

CHAPITRE PREMIER

Théories préliminaires.

Il comprend onze sections.

PREMIÈRE SECTION

NOTIONS GÉOMÉTRIQUES NÉCESSAIRES POUR CET ENSEIGNEMENT (1).

Un *point* est cet être de convention qui n'a pas de parties. — Une *ligne* est la longueur sans largeur. — Une *surface* est la longueur et la largeur. — Un *solide* est la longueur, la profondeur et la largeur. — La *ligne droite*, comme le dit *Archimède*, est la plus courte de toutes les lignes qui joignent deux points. Euclide dit (2) que la ligne droite est celle qui est placée sur les points opposés. — [4] La *surface plane* (3) est celle qui est placée sur des lignes droites opposées. — Les lignes et les surfaces qui, prolongées indéfiniment, ne se rencontrent pas sont *parallèles* (4).

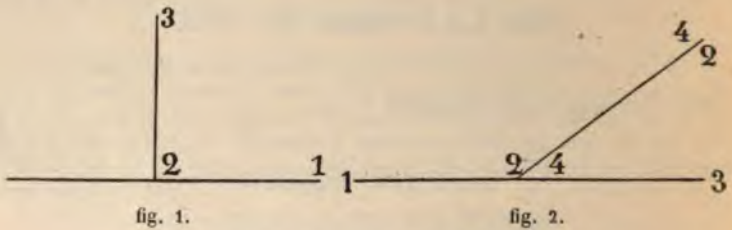
(1) Ces notions dérivent d'Euclide, hors quelques modifications qui ne sont pas heureuses.

(2) Euclide dit en réalité : La ligne droite est celle qui repose également sur ses points, ἐξ ἑσού καὶ τῶν ἐφ' ἑαυτῆς σημείων. — Duhamel développe cette définition (*Méthodes en géométrie*, t. II, p. 8) et la préfère à celle d'Archimède.

(3) المساحة A in margine.

(4) المتوازية Ibid.

— La *perpendiculaire* est une droite qui est menée d'un point à un autre point placé directement en dessous d'elle. — L'*angle plan* (1) est l'inclinaison de deux droites qui se rencontrent en un point. Cet angle est *droit* si chaque ligne est perpendiculaire à l'autre comme ABC (fig. 1), ou *obtus* s'il est plus grand que l'angle droit, comme ABD (fig. 2), ou *aigu* s'il est plus petit que l'angle droit, comme CDB (fig. 2).



1. A. — 2. B. — 3. C. — 4. D.

On appelle *limite* (2) ce qui termine quelque chose, — *figure* (3) ce qui est enfermé sous une limite unique si elle est circulaire, ou sous plusieurs limites si elle est linéaire. — Le *cercle* (4) est la surface plane qui est enfermée sous une ligne courbe, et le point de son intérieur d'où partent les lignes égales menées jusqu'à la circonférence est appelé *centre du cercle*.

Le *diamètre* (5) du cercle est une ligne droite qui passe [5] par le centre et se termine à ses deux extrémités sur le cercle. Elle le divise nécessairement en deux parties égales.

La *corde d'un arc* (6) est une ligne droite qui divise le cercle en deux parties, ou arcs, inégales entre elles. Elle est appelée *corde* des deux arcs.

Le *sinus égal* (7) est la moitié de la corde du double arc dont

الزاوية المسطحة هي انحراف خطين يلتقيان على نقطة واحدة (1) Ibid.

(2) الحد Ibid.

(3) الشكل Ibid.

(4) الدائرة Ibid.

(5) قطر الدائرة A in margine.

(6) وتر القوس Ibid.

(7) الجيب المستوي Ibid.

il est sinus. La moitié du diamètre s'appelle sinus simple et le tout s'appelle sinus.

Le sinus verse (1) est la ligne droite comprise entre le milieu de l'arc et le milieu de la corde, on l'appelle aussi *flèche*. C'est ce qu'indique la figure suivante



fig. 3.

1. Sinus verse. — 2. Corde. — 3. Sinus égal. — 4. Diamètre. — 5. Sinus simple. — 6. Centre.

La sphère (2) est une figure solide circulaire, comprise sous une seule surface, et le point de son intérieur d'où partent jusqu'au cercle des droites égales est appelé centre de la sphère.

[6] Le diamètre de la sphère (3) est une droite qui passe par son centre et se termine aux deux bouts sur un cercle.

L'axe de la sphère (4) est le diamètre de la sphère quand elle tourne (autour). Les deux extrémités de l'axe sont les pôles de la sphère.

Un grand cercle (5) est celui qui coupe la sphère et passe par son centre; il la divise nécessairement en deux parties égales, il est équidistant de deux pôles situés de chaque côté de lui. Dès

(1) الجيب المعكوس Ibid.

(2) الكرة Ibid.

(3) قطر الكرة Ibid.

(4) المحور Ibid.

(5) الدائرة العظيمة Ibid.

maintenant il est bien clair que si des grands cercles se coupent sur la sphère, à angle droit ou non, le point où ils se coupent est le milieu de chacun d'eux, et le diamètre qui aboutit aux deux points où ils se coupent est un diamètre commun.

Une « zone » de la sphère (1) est le grand cercle mené à angle droit sur un axe, les pôles de la sphère sont aussi les pôles de la « zone ».

Si une sphère tourne, tous ses points décrivent des cercles parallèles entre eux et à la zone.

Tout plan qui coupe des sphères tangentes détermine un cercle sur chaque sphère.

Tout grand cercle qui passe par les pôles d'un autre grand cercle, a ses pôles sur cet autre cercle, et il faut qu'ils se coupent mutuellement à angle droit, parce que le diamètre de chacun d'eux (2) est perpendiculaire au diamètre de l'autre.

Un intersphère (3) [7] est le volume sphérique compris entre deux surfaces parallèles qui ont même centre. La surface extérieure est convexe et l'intérieure concave. L'épicycle est convexe sans concavité. Ce nom *mauzalho* en langue syriaque vient étymologiquement de *mou'zolo* (fuseau) à cause de son mouvement circulaire (4).

Le cône circulaire (5) est la figure solide qui part d'une base circulaire et se termine au point du sommet. Sa surface ressemble à un pin. La droite qui joint le sommet au centre de la base est appelée axe du cône; si cet axe est perpendiculaire au centre de la base, le cône est droit, sinon, il est dit oblique.

(1) Ainsi منطقة الكرة *ḥammā al-kura* A in marg.) désigne un grand cercle et non une bande d'une certaine largeur de la sphère. La « zone » qui correspond au mouvement diurne est l'équateur.

(2) Le ms. A traduit en arabe, en marge, la définition de Bar-Hebraeus.

(3) Bar-Hebraeus a en vue ici les sphères emboîtées qui rendront compte des mouvements des astres. الفلك A in marg.

(4) On traduit souvent موحدهم par sphère, mais c'est le mot intersphère qui rend ici l'idée de Bar-Hebraeus. Dans *la Connaissance de la vérité* (éd. par Kayser, in-4° lith., Leipzig, 1889) موحدهم signifie *sphère céleste* (cf. p. 66, l. 4 et 23; p. 192, l. 21...; p. 213, l. 19 et 20) comme ci-dessus (p. 1). Dans Bardesane (*Le livre des lois des pays*, Paris, Leroux, 1899, page 4, l. 15 du texte) ce mot semble signifier plus particulièrement les signes du zodiaque comme בולות (II Rois, xxiii, 5).

(5) المخروط المستدير A in marg.

Un polyèdre (1) est une figure solide qui part d'une base polylatérale et se termine en un point qui forme le sommet. Il a plusieurs faces triangulaires.

Si la base est un triangle, le polyèdre est limité par trois triangles; si la base est un tétragone, il est limité par quatre triangles, et ainsi de suite. Quelquefois on appelle le polyèdre un cône linéaire; mais quand on parle simplement de cône, il faut l'entendre du circulaire.

Le cylindre est une figure solide comprise entre deux cercles égaux et parallèles qui sont ses bases. La ligne droite qui joint les centres des deux bases du cylindre est son axe. Lorsqu'on coupe le cône ou [8] le cylindre par un plan qui passe par l'axe, on obtient, pour le cône, un triangle et, pour le cylindre, un quadrilatère. Si le plan de section est parallèle à la base, on obtient un cercle.

Le carré est (une figure) plane de quatre côtés égaux qui forment deux à deux des angles droits. En arithmétique, on appelle carré le nombre résultant de la multiplication d'un certain nombre par lui-même.

Le cube est un solide à six faces égales, parallèles deux à deux (2). En arithmétique le cube est un nombre qui résulte de la multiplication d'un carré par son côté.

SECONDE SECTION

SPHÉRICITÉ DES CIEUX (3).

La forme du ciel est sphérique parce que les étoiles fixes décrivent des cercles parallèles autour du pôle, c'est-à-dire autour du point qui ne se meut pas. — De plus, certaines étoiles sont constamment visibles, d'autres constamment cachées, d'autres enfin se cachent sous la terre durant un temps plus ou moins long, puis se lèvent, et cela proportionnellement à leur distance plus ou moins grande au pôle. — De plus, un astre, après son lever, monte peu à peu jusqu'à ce qu'il parvienne au milieu de l'arc qu'il décrit

(1) المخروط الناري A in marg., c'est-à-dire le cône de feu.

(2) Définition insuffisante. Elle convient aussi au parallépipède.

(3) Le chapitre correspondant de Ptolémée (*Alm.*, I, 2) est intitulé : Le ciel se meut sphériquement. — On transporte au ciel le mouvement circulaire diurne de la terre que l'on présuppose immobile. In marg. A : في استدارة السماء.

au-dessus de la terre, puis il commence à redescendre peu à peu jusqu'à son coucher. [9] Enfin la moitié des cieux à peu près est toujours visible pour tout observateur placé en un lieu quelconque de la terre. Il est évident que toutes ces choses et d'autres semblables sont des propriétés d'une figure circulaire. Quant à des figures planes et linéaires, nous ne pouvons pas nous y arrêter (1).

TROISIÈME SECTION

SPHÉRICITÉ DE LA TERRE ET DES EAUX.

On reconnaît que la terre est aussi sphérique (2) à ce que, vers le nord, la hauteur du pôle augmente, tandis que les étoiles septentrionales paraissent plus hautes et plus élevées et que les méridionales paraissent moins hautes et moins élevées. Les rochers et les protubérances, causées sur la terre par les montagnes et les plaines, ne l'empêchent pas d'être sphérique, car leur grandeur n'est pas sensible en comparaison de la sienne. Une montagne d'un stade, comparée à la terre, est à peu près comme la moitié du dixième de l'épaisseur d'un grain d'orge comparé à la coudée; nous le montrerons plus tard (3). Ainsi cette montagne est à la terre ce qu'un grain de moutarde est à une coquille d'œuf.

Les eaux qui couvrent la terre ont aussi une forme sphérique; on le reconnaît à ce fait que le navigateur voit les sommets des montagnes avant de voir leur pied. Si la forme de la mer était plane et non sphérique, on verrait simultanément les sommets élevés et les bases.

(1) Al-Fergani (édité par Golius, Amsterdam, 1669, in-4°) développe ce dernier point dans son chap. II.

(2) Item Ptolémée (*Alm.*, I, 3) et Al-Fergani (ch. III). Quelques auteurs arabes regardaient la terre comme une surface unie analogue à une table ou comme une boule dont la moitié serait coupée (cf. *Notices et extraits des mss.*..., t. II, p. 54 et t. XIX, I, pp. 90 et 107). — في استدارة الارض والماء — *in marg.* A.

(3) Cf. II^{me} partie, ch. VI, section 1. — Même idée dans Aboulféda *Géographie*, trad. Reinaud, II, p. 3.

QUATRIÈME SECTION

QUE LA TERRE EST AU MILIEU DU CIEL (1).

[10] Si la terre était plus rapprochée d'un des côtés de la sphère céleste, la même étoile n'apparaîtrait pas avec une grandeur invariable dans des confins divers, mais, plus proche, elle paraîtrait grande et, plus éloignée, elle paraîtrait petite (2). — Il est vrai qu'un astre paraît plus grand près de l'horizon, mais cela ne tient pas à ce qu'il est plus près, c'est la densité des vapeurs qui montent de la terre qui le fait paraître plus grand. Ainsi les figures vues dans l'eau paraissent plus grandes que vues dans l'air (3). De plus si la terre était plus près d'un côté que de l'autre, il n'y aurait pas un temps égal du matin à midi et de midi au soir; les ombres du soleil ne tomberaient pas non plus le matin et le soir sur une même ligne droite. Enfin les éclipses de lune, qui ont toujours lieu exactement sur un diamètre passant par le soleil, montrent que la terre est placée au milieu (de l'espace) (4).

CINQUIÈME SECTION

LA TERRE N'EST QU'UN POINT EN COMPARAISON DU CIEL (5).

La terre n'a pas une masse sensible en comparaison de la grandeur du ciel; car on voit toujours la moitié des signes du zodiaque au-dessus d'elle, tandis que l'autre moitié est cachée au-dessous. Tous ceux qui habitent la terre n'en verraient pas la moitié si la

(1) Cf. Al-Fergani (ch. iv) et Ptolémée (*Alm.*, I, 4).

(2) Ce principe montre que la terre n'est pas au centre des orbites du soleil et de la lune, car ces astres ont des diamètres apparents différents dans des positions différentes; mais il ne peut s'appliquer aux étoiles, parce que ces astres sont si éloignés de nous qu'ils n'ont aucun diamètre apparent, donc aucune grandeur, à nos yeux.

(3) C'est un effet de la réfraction.

(4) On peut dire du moins que, par rapport aux étoiles, *tout se passe* comme si la terre était équidistante de chacune d'elles. A quelques exceptions près, les étoiles sont à une distance de la terre qu'il ne nous est pas encore possible d'évaluer. Nous savons seulement que la lumière met plus de trois ans pour parcourir l'espace qui nous sépare de l'étoile la plus proche.

(5) Cf. Ptolémée (*Alm.*, I, 5); Al-Fergani (ch. iv).

grandeur de la terre était comparable à celle du ciel. C'est ce qui a lieu pour l'intersphère de la lune; comme la terre a une grandeur comparable à celle de cet intersphère, [41] on en voit constamment au-dessus de la terre une partie moindre que la moitié.

SIXIÈME SECTION

QUE LA TERRE EST IMMOBILE ET NE SE MEUT PAS (1).

Si la terre se mouvait, son mouvement serait ou rectiligne ou circulaire (2). S'il était rectiligne, une pierre lancée avec une fronde ne pourrait plus la rattraper, parce que le mouvement des corps lourds est toujours plus rapide que celui des corps légers. Or, il n'en est pas ainsi. — S'il était circulaire, une pierre jetée en haut ne tomberait pas devant celui qui l'a lancée. Il s'ensuivrait aussi nécessairement qu'on ne verrait jamais un oiseau immobile dans l'air; mais en réalité, il se dirigerait toujours vers l'occident (3). En effet, ceux qui attribuent un mouvement à la terre disent qu'elle tourne de l'occident à l'orient, qu'elle produit ainsi le mouvement diurne, et fait croire que les étoiles immobiles tournent de l'orient à l'occident; comme une barque en mouvement fait croire que la terre, pourtant immobile, se meut en sens opposé au sien (4).

SEPTIÈME SECTION

DE L'INTERSPHERE SUPÉRIEUR QUI COMPREND TOUT.

Cet intersphère, le plus élevé et qui comprend l'univers, est appelé ciel des cieux (5). C'est un solide sphérique sans étoiles

(1) Cf. Ptolémée : « La terre ne fait aucun mouvement de translation » (*Almageste*, I, 6).

(2) D'après Aristote, ce sont là les deux seuls mouvements simples, et par suite les seuls qui peuvent se trouver dans le ciel.

(3) Bar-Hebræus ne concevait pas que l'air et tous les corps qu'il contient participent au mouvement de la terre.

(4) C'est là le véritable système du monde. Il fut soupçonné dès les débuts de l'astronomie et professé par les Pythagoriciens.

(5) Pour classer les astres et les mouvements célestes, les anciens imaginaient dix sphères concentriques formant ainsi entre elles neuf intersphères. Sept sont attribués aux sept planètes, un aux étoiles fixes et au

compris entre deux surfaces parallèles dont le centre est le centre du monde. La surface extérieure ne touche à rien parce qu'au-dessus d'elle il n'y a ni vide ni plein (1). La surface intérieure touche l'intersphère des décans (2), c'est-à-dire des étoiles [42] fixes. Il renferme tout, puisqu'il entraîne avec lui de l'orient à l'occident, avec le mouvement le plus rapide, toutes les sphères qui sont à son intérieur. Le mouvement est de près d'un cercle en une nuit et un jour autour d'un axe fixe et de deux pôles fixes qui sont les pôles du monde (3). Le pôle boréal est visible pour les habitants du nord; le pôle austral leur est caché, mais est visible pour les habitants (de l'hémisphère) sud. Ce mouvement est appelé *premier*, parce que son évidence l'a fait découvrir avant tous les autres mouvements célestes.

HUITIÈME SECTION

DE L'INTERSPHERE DES ÉTOILES FIXES.

Cet intersphère des étoiles fixes est le huitième, en commençant par celui de la lune. C'est un solide sphérique compris entre deux surfaces parallèles qui ont pour centre le centre du κόσμος, c'est-à-dire de l'univers; c'est aussi le centre du zodiaque, c'est-à-dire des signes. La surface extérieure touche la surface intérieure de l'intersphère qui comprend tout, et la surface intérieure touche l'extérieure de l'intersphère de Saturne. Il se meut d'occident en orient sur deux pôles fixes différents des pôles du premier mouvement et autour d'un axe qui coupe l'autre

mouvement de précession et le dernier au mouvement diurne. L'intersphère de chaque planète se décomposa ensuite en autant d'autres que l'on découvrit de mouvements différents pour cette planète. Cette représentation est due à Eudoxe de Cnide et se trouve en germe dans la *République* de Platon.

(1) Bar-Hebræus écrit dans un autre ouvrage (مَعَادِنُ الْعَالَمِينَ) que le vide ne peut exister, ni dans le monde, ni en dehors du monde, car il existerait entre deux corps, et par suite serait plus grand si les corps étaient plus éloignés, il serait donc un être, il serait donc quelque chose. Bibl. Nat., Fonds syriaque, n° 227, fol. 211 et 212.

(2) Pour d'autres auteurs, les décans sont trente-six fuseaux de la sphère céleste. Cf. *La Conn. de la vérité*, p. 217, l. 15. Cf. *infra* chap. VIII.

(3) C'est le mouvement diurne commun en effet à tous les astres. Il a lieu autour de l'axe de l'équateur. Cf. Al-Fergani, p. 15-16.

sous un angle aigu. Le mouvement est de un degré tous les cent ans d'après *Ptolémée* (1), ou, selon d'autres, de un degré tous les soixante-six ans. Ce mouvement a été appelé *second* [13] parce qu'il ne fut pas découvert immédiatement, mais après de longues observations (2). — Chaque planète qui se rencontre avec une étoile fixe quelconque la laisse derrière elle à l'occident et passe à l'orient, comme on le voit clairement pour la lune. — Les étoiles de cet intersphère sont appelées fixes, non parce qu'elles ne se meuvent pas, mais parce que leurs distances mutuelles sont fixes et invariables (3). C'est pourquoi les savants les mettent toutes dans un même intersphère.

NEUVIÈME SECTION

DES INTERSPHÈRES DES SEPT PLANÈTES.

Les intersphères des sept planètes se meuvent aussi d'Occident en Orient, mais à cause de la diversité de leurs mouvements, les savants ont établi sept intersphères généraux pour elles sept. Ils ont reconnu que tout intersphère qui est caché par un autre est au-dessus de celui qui le cache, d'où ils reconnurent que Saturne est la plus élevée des planètes, puis viennent Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune (4). Dans leurs théories ils ne mettent pas le soleil à cette place parce qu'il est caché par Vénus et Mercure, bien que quelques-uns affirment avoir vu passer Vé-

(1) Ptol. (*Alm.*, VII, 2)... ὡς ἐκ τούτων τὴν τῆς μιᾶς μοίρας εἰς τὰ ἐπόμενα παραχώρησιν ἐν ἑκατὸν ἑγγίστα ἔτεσι γεγεννημένην εὐρήσθαι (Éd. Halma, II, p. 13).

(2) C'est le mouvement de précession. Il est de un degré en un peu plus de 71 ans. Albategni le suppose de 1° en 80 ans (Del., *Hist. de l'astr. au moyen âge*, p. 53), les astronomes de Mamoun de 1° en 66 ans et Nassir-Eddin de 1° en 70 ans. Il a lieu autour de l'axe de l'écliptique. Cf. Al-Fergani, p. 16.

(3) En réalité cette distance varie, car toutes les étoiles ont des mouvements propres. Mais ces astres sont si éloignés de nous que leur mouvement propre nous est presque insensible. Il faudra de longues observations très précises pour en arriver à déterminer ce mouvement qui se décompose en tangentiel et en radial. Le spectroscopie donne pour certains astres une idée de la grandeur de ce dernier.

(4) Moïse Bar-Képha dit que les planètes ont été rangées dans cet ordre d'après la durée de leur révolution qui va en décroissant de Saturne jusqu'à la lune. (Man. Syr. n° 319, fol. 7.)

nus comme une tache sur le soleil (1), mais parce que les trois planètes supérieures sont liées au soleil d'une manière toute particulière, et les deux planètes inférieures d'une autre manière, comme on le verra plus tard (2). Comme la lune cache tout le reste, elle doit être placée la plus proche de la terre. [14] On appelle ces astres *planètes* parce qu'ils ne gardent pas la même position par rapport aux étoiles fixes : ils passent tantôt à l'orient, tantôt à l'occident, et même au nord et au sud. — Et comme les corps célestes sont circulaires et simples, et qu'on n'arrive au simple que par le mouvement uniforme (3), les sages, voyant ces sept planètes tantôt s'arrêter, tantôt accélérer leur mouvement, pour marcher ensuite en arrière, ont pensé que chaque intersphère général se composait d'un certain nombre d'autres; de sorte que des mouvements uniformes de ces derniers intersphères résultât le mouvement varié (de la planète) correspondant à celui qui est donné par les observations avec les instruments.

DIXIÈME SECTION

DE LA DISPOSITION DES ÉLÉMENTS A L'INTÉRIEUR DE LA SPHÈRE DE LA LUNE (4).

C'est à l'intersphère de la lune que se terminent tous les corps célestes et que commencent les principes de la génération et de la corruption. La première zone qui vient à l'intérieur de l'intersphère de la lune est celle du feu. Sa surface extérieure touche la surface intérieure de la sphère lunaire. Elle se divise en deux

(1) Vénus passe sur le soleil à intervalles périodiques assez éloignés. Ainsi les derniers passages eurent lieu en 1761, 1769, 1874 et 1882. Le prochain passage aura lieu en 2004.

(2) Les premières s'écartent à une distance angulaire du soleil qui peut être quelconque tandis que, pour les dernières, cette distance reste comprise dans des limites assez étroites. Cf. Ptolémée, éd. Halma, t. II, p. 115.

(3) Aristote justifiait ce principe par l'argument philosophique suivant : un corps simple ne peut admettre que des mouvements simples. Or les corps célestes sont des corps simples etc. Nous dirons simplement que les anciens ne pouvaient soumettre au calcul que le mouvement uniforme. Il leur fallait donc, sous peine de devoir renoncer à toute théorie géométrique, ne considérer qu'un assemblage de mouvements uniformes.

(4) Cette section se trouve déjà dans Aristote et n'a aucune valeur scientifique. Voir aussi *La connaissance de la vérité*, livre VI.

d'un intersphère [16] sont innombrables, nous parlerons seulement des principaux qui sont au nombre de neuf (1).

Le premier cercle est l'équateur, c'est-à-dire le cercle du jour égal. On lui donne ce nom parce que, quand le soleil le décrit, le jour est égal à la nuit pour toute la terre habitée. Il est la zone (2) du premier mouvement ou mouvement diurne. Ses deux pôles, c'est-à-dire le pôle nord qui est visible et le pôle sud qui est caché, sont nommés pôles du premier mouvement. Ses parties sont appelées *temps*, parce que le temps est la mesure de son mouvement (3). Tous les points de l'intersphère décrivent des cercles parallèles à l'équateur qu'on appelle cercles diurnes.

Le second cercle est le zodiaque, c'est-à-dire le cercle du milieu des signes. On l'appelle zone, c'est-à-dire ceinture des signes du zodiaque, parce qu'il sert comme d'un lien pour les figures du *δωδεκατημόριον*. Ses deux pôles sont appelés pôles des signes du zodiaque; il coupe l'équateur sous un angle aigu, et les deux points d'intersection diamétralement opposés sont appelés *équinoxes*. Celui de ses points à partir duquel le soleil monte au nord de l'équateur est appelé équinoxe du printemps; l'autre, à partir duquel le soleil passe au sud, est appelé équinoxe d'automne. La distance maximum entre les deux cercles de l'équateur et du zodiaque, c'est-à-dire la distance de leurs pôles situés d'un même côté, est appelée *obliquité de l'écliptique* (4). [17] Les parties du zodiaque sont appelées *μοίραι*, c'est-à-dire degrés, parce que le soleil, dans son second mouvement, monte par elles comme par degrés, en s'élevant sur le cercle méridien, depuis le tropique d'hiver jusqu'au tropique d'été, puis il redescend par les degrés correspondants.

(1) Aratus compte aussi neuf cercles principaux, mais différents de ceux-ci : les cercles arctique et antarctique, les cercles tropicaux, l'équateur, l'écliptique, la voie lactée, le méridien et l'horizon. *Erathostenis ad Arati phænomena. Uranologium*, p. 264; Item Geminus, *Uran.*, p. 14. — Geminus énumère les mêmes cercles que Bar-Hebræus, *Z. D. M. G.*, 1893, t. XLVII, p. 232-235. — Cf. Al-Fergani, p. 16-22.

(2) Cf. page 6, la définition de *زمان*.

(3) C'est la célèbre définition d'Aristote : *Le temps est la mesure du mouvement*. Bar-Hebræus dit ailleurs : « Le temps est la mesure du mouvement des sphères, car c'est ce mouvement [mouvement du soleil et de la lune, mouvement diurne] qui donne les années, les mois, les jours et les heures. » *Bibl. nat., Fonds syr., ms. n° 227, fol. 212.*

(4) Mot à mot : inclinaison totale.

Le troisième cercle est le tétrapole (1), c'est-à-dire le cercle qui passe par les quatre pôles de l'équateur et de l'écliptique. Il coupe ces deux cercles à angle droit. Ses deux pôles sont les points équinoxiaux. Le point de l'hémisphère boréal où il coupe l'écliptique est appelé tropique d'été, et le point austral opposé est appelé tropique d'hiver. Ce que nous avons appelé obliquité de l'écliptique est aussi un arc de ce cercle : celui qui est compris entre l'équateur et le zodiaque. Si on divise en trois parties chacun des quadrants déterminés sur l'écliptique par ce cercle et l'équateur, on obtient douze points par lesquels on fera passer six grands cercles qui se coupent aux deux pôles du zodiaque. Ces cercles partagent toute la zone des étoiles fixes en douze parties appelées *signes*. La largeur de chaque signe est de trente degrés et sa longueur va d'un pôle à l'autre.

Le quatrième cercle est le cercle de déclinaison (2). C'est un grand cercle passant par les deux pôles de l'équateur. La déclinaison est l'arc de ce cercle compris entre l'écliptique et l'équateur. C'est aussi sur lui qu'on mesure la grandeur de la déclinaison, c'est-à-dire la distance [48] des parties du zodiaque et des étoiles à l'équateur. Ces déclinaisons sont appelées *premières*. La déclinaison *seconde* est la portion, comprise entre l'équateur et l'écliptique, d'un cercle qui passe par les pôles de l'écliptique. Il donne par rapport à l'écliptique la déclinaison des temps de l'équateur. Quand on parle de déclinaison simple, il s'agit de la déclinaison première. Il est clair dès maintenant que toutes les parties de l'écliptique ont une déclinaison propre, excepté les deux points équinoxiaux, et quand on s'éloigne de ce point équinoxial, la déclinaison va toujours en augmentant jusqu'aux solstices où elle atteint sa grandeur maximum. On y mesure sa valeur à l'aide des instruments, et comme les deux déclinaisons (première et seconde) maximum ont lieu sur le même cercle tétrapole, on trouve la même grandeur pour les deux.

Le cinquième cercle est celui de latitude (3). C'est un grand cercle qui passe par les deux pôles de l'écliptique et le centre d'un astre, parce que la latitude d'une étoile est l'arc de ce cercle qui va depuis l'écliptique jusqu'à l'extrémité d'une ligne menée du centre de l'univers au centre de l'étoile et de là à l'intersphère des décans.

(1) مربع A in marg. C'est le colure des solstices.

(2) دائرة الميل A in marg.

(3) دائرة العرض A in marg.

On appelle *longitude* l'arc d'écliptique compris entre l'équinoxe du printemps et le centre de l'astre, s'il n'a pas de latitude, ou bien l'arc compris entre l'équinoxe de printemps et le point où le cercle de latitude coupe l'écliptique. Il faut remarquer que le cercle de déclinaison seconde est aussi [49] un cercle de latitude. On l'appelle de déclinaison seconde quand on rapporte les temps de l'équateur à l'écliptique, mais quand on s'en sert pour rapporter une étoile à l'écliptique, on l'appelle cercle de latitude. — Ces cinq grands cercles ne sont pas définis par rapport à des objets terrestres; trois d'entre eux ont une réalité objective : l'équateur, l'écliptique et le tétrapole; les deux autres, les cercles de déclinaison et de latitude, ont chacun une infinité de déterminations. Quant aux cercles dont nous allons parler, on les définit par rapport aux objets terrestres.

Le sixième cercle est l'horizon (1). C'est un grand cercle dont un pôle est le point situé au-dessus de la tête (le zénith) et l'autre le point sous les pieds (le nadir). On distingue l'horizon sensible et l'horizon rationnel. Le sensible est celui qui sépare la partie du ciel qu'on voit de celle qui est cachée. Il ne coupe pas la terre mais lui est tangent. — L'horizon rationnel lui est parallèle; son plan passe au centre de la terre et la divise en deux parties. L'horizon rationnel est donc distant de l'horizon sensible d'un demi-diamètre de la terre. Cette grandeur, qui n'est pas négligeable pour les intersphères à l'intérieur de celui du soleil, l'est complètement pour les intersphères situés au delà, puisque la terre n'a pas de grandeur sensible en comparaison de ceux-ci. De là vient que le soleil et les astres situés en dessous [20] ont une parallaxe tandis que les autres n'en ont pas. Qu'est-ce que la parallaxe? nous l'indiquerons plus tard (2). Les levers et les couchers des astres sont déterminés par rapport à l'horizon.

Le septième cercle est le $\mu\epsilon\sigma\eta\mu\beta\acute{\rho}\nu\omicron\varsigma$ ou méridien. C'est le grand cercle qui sépare la moitié orientale d'un intersphère où le mouvement diurne monte, de la moitié occidentale où il descend. Il passe par les deux pôles de l'horizon, c'est-à-dire par le zénith et le nadir. Il passe aussi par les pôles de l'équateur et coupe ce dernier cercle ainsi que l'horizon à angle droit. Il divise en deux parties égales tous les parallèles diurnes constamment visibles ou constamment cachés; et comme il passe par les pôles de l'équa-

(1) دائرة الافق *A in marg.*

(2) V. ci-dessous I, ch. VII, sect. 4.

teur et de l'horizon, il s'ensuit, comme c'est démontré dans le livre des Sphères de Théodose (1), que ces deux derniers cercles passent par ses propres pôles qui seront ainsi les intersections de l'équateur et de l'horizon, c'est-à-dire les deux points est et ouest. On appellera alors latitude d'un lieu l'arc de méridien compris entre le pôle de l'équateur et l'horizon ou bien entre le pôle de l'horizon et l'équateur.

Le huitième cercle est celui d'orient-occident. C'est un grand cercle qui passe par les pôles de l'horizon et du méridien. Ses deux pôles sont les intersections de l'horizon et du méridien, c'est-à-dire les points nord et sud, et on l'appelle orient-[21] occident parce qu'il passe par les deux points appelés le lever équinoxial et le coucher équinoxial.

Le neuvième cercle est celui d'ἕψων ou de hauteur (2). C'est un grand cercle qui passe par les pôles de l'horizon, c'est-à-dire par les deux points situés l'un au-dessus de la tête, l'autre sous les pieds, et par l'extrémité d'une droite qui part du centre de l'univers, passe par une étoile et va vers l'intersphère supérieur. On appelle hauteur de l'étoile, l'arc compris entre l'extrémité de cette droite et l'horizon, quand l'étoile est au-dessus de la terre; on l'appellerait profondeur si l'étoile était en dessous de la terre. Ce cercle coupe l'horizon en deux points diamétralement opposés qui ne sont pas fixes, mais se déplacent, en même temps que la hauteur augmente depuis un point sur l'horizon jusqu'à ce que l'étoile arrive au méridien. Le cercle de hauteur se confond alors avec le méridien. Et l'arc de méridien compris entre l'extrémité de la droite dont nous avons parlé et l'horizon est ce qu'on appelle la hauteur maximum de l'astre. Quand l'étoile se déplace vers l'occident, le cercle de hauteur quitte le méridien, et son intersection avec l'horizon se déplace jusqu'à ce que l'astre atteigne l'horizon et que sa hauteur s'annule.

(1) Ce Théodose, auteur grec, aurait vécu depuis l'an 40 jusqu'à la fin du 1^{er} siècle. Son ouvrage, *Sphaericorum libri III*, a eu de nombreuses traductions et éditions. Cf. Harles, B. G., IV, p. 21. Il fut traduit en arabe par Nassir-Eddin. Cf. Assémani, *Cod. Orient. Bibl. Laur. Medic.*, page 381. Le titre de l'ouvrage de Théodose est : Σφαίρικα. Il fut publié en 1709 à Oxford par Jean Hunt. — Pappus reprinted et remania Théodose dans le livre VI de ses collections mathématiques éditées à Berlin par Hunsch, 1876-1878. Voir aussi Carra de Vaux, *Notice sur deux manuscrits arabes*, *Journ. as.*, mars-avril 1891, p. 287.

(2) الارتفاع A in marg.

[22] CHAPITRE SECOND

Sur les intersphères du soleil.

Il y aura cinq sections :

PREMIÈRE SECTION

NOMBRE DES INTERSPHÈRES DU SOLEIL.

Les anciens ont trouvé deux intersphères particuliers qui composent l'intersphère total du soleil : celui de la similitude des signes du zodiaque (1) et celui de l'excentrique (2). L'intersphère de la similitude est un solide sphérique ayant un centre, c'est-à-dire dont le centre coïncide avec celui de l'univers. Il est compris entre deux surfaces parallèles. La surface extérieure touche l'intérieure de l'intersphère de Mars et sa surface intérieure touche l'extérieure de la similitude de Vénus. On l'appelle intersphère semblable à celui des signes du zodiaque, parce que sa zone est dans le même plan que la zone des signes du zodiaque. — L'intersphère de l'excentrique est un solide sphérique dont le centre ne coïncide pas avec celui de l'univers. Il est compris entre deux surfaces parallèles. La surface extérieure touche la surface extérieure de la similitude en un point qui leur est commun. — Le soleil est un solide sphérique [23] fixé dans le corps de l'excentrique dont l'écartement est égal à son diamètre.

(1) Ainsi nommé surtout parce qu'il a même centre et même mouvement (précession) que l'intersphère des étoiles fixes. Il lui est donc *semblable*. Nous l'appellerons *de la similitude*. Chaque planète aura cet intersphère particulier puisque le mouvement de chaque planète est affecté de la précession. M. Sédillot, après Golius, l'appelle *sphère homocentrique* (ممثل المركز) : C'est « une sphère qui a le même centre, le même éclipse et les mêmes pôles que la sphère des signes ». *Prolegomènes des tables d'Oloug Beg*, t. II, p. 132. MM. Rudloff et Hochheim conservent le nom arabe et l'appellent *Mumattalsphære*, d. i. die gleichlaufende, Z. D. M. G., t. XLVII, pp. 222, 225, 229.

(2) خارج المركز A *in marg.* — Cf. Al-Fergani, p. 47.

SECONDE SECTION

COMMENT FURENT TROUVÉS LES INTERSPHÈRES DU SOLEIL.

Les premiers qui se livrèrent à une observation attentive du soleil ne lui trouvèrent pas des mouvements identiques (1) dans les diverses parties du zodiaque. Mais, dans la partie boréale, de l'origine du Bélier à l'origine de la Balance, ils lui trouvèrent un mouvement moins rapide. C'était le contraire dans la partie australe, du commencement de la Balance à l'origine du Bélier. Ils observèrent aussi les éclipses de soleil. Ils virent que le soleil est plus que couvert par l'ombre au milieu du temps où il va le moins vite, c'est-à-dire au commencement du Cancer; tandis qu'au milieu du temps où il va le plus vite, c'est-à-dire au commencement du Capricorne, non seulement il n'y a pas surabondance d'ombre, mais on voit même une couronne lumineuse autour de l'ombre qui existe. D'où ils connurent avec évidence que le soleil est plus loin du centre de l'univers au milieu du temps où il va moins vite, d'où il paraît plus petit, et il est plus près quand il va plus vite, d'où il paraît alors plus grand. Ils conclurent donc que le cercle qui porte le soleil et le fait tourner est un excentrique; le soleil en décrit plus de la moitié dans les signes du zodiaque où il paraît aller moins vite, et moins de la moitié dans les autres, d'où le même mouvement (uniforme) semble tantôt retardé et tantôt accéléré. Quand le soleil est au milieu de la partie [24] plus grande que la moitié de la circonférence, on dit qu'il est à l'apogée, c'est-à-dire à la plus grande distance de la terre; au milieu de l'autre partie, qui est moindre qu'une demi-circonférence, il est au périgée, c'est-à-dire le plus près de la terre.

Les derniers savants depuis Ptolémée remarquèrent un petit déplacement pour l'apogée et le périgée dans les signes du zodiaque. Aussi ils donnèrent au soleil un autre intersphère, celui de la similitude des signes du zodiaque; il porte l'excentrique et fait passer chacune de ses parties d'un degré à l'autre.

Si, au lieu d'excentrique, on prend un cercle concentrique (2) portant un épicycle, qui ferait mouvoir le soleil en sens ré-

(1) غير متشابهة A in marg.

(2) Dont le centre est au centre du monde.

trograde (1) de la quantité dont se meut le centre du soleil, pendant que le cercle avec centre se meut lui-même en sens direct dans les signes du zodiaque, de manière que les deux cercles soient terminés simultanément, le même retard aura encore lieu dans la moitié apogée et la même avance dans la moitié périgée. Mais Ptolémée a choisi l'hypothèse de l'excentrique qui est plus simple et n'introduit qu'un seul mouvement direct (2). Il ne voulut pas de l'hypothèse de l'épicycle qui exige deux mouvements, l'un direct et l'autre rétrograde, parce que la nature, autant que possible, fait les choses de la manière la plus facile à saisir et la plus simple.



Fig. 4

1. Commencement (tête) du Capricorne. — 2. Commencement du Bélier. — 3. Diamètre des signes du zodiaque. — 4. Commencement du Cancer. — 5. Soleil à l'apogée lorsque l'équation s'annule. — 6. Commencement de la Balance. — 7. Complément extérieur (3). — 8. Soleil au périgée, lorsque l'équation (du centre) s'annule. — 9. Diamètre de l'excentrique. — 10. Angle de l'équation (du centre) qui augmente. — 11. Angle de l'équation (du centre) qui diminue. — 12. Angle maximum de l'équation. — 13. Centre du zodiaque. — 14. Centre de l'excentrique. — 15. Complément intérieur.

(1) Sens du mouvement diurne.

(2) Εὐλογώτερον δὲ ἂν εἴη περιφθῆναι τῇ κατ' ἐκκεντρότητα ὑποθέσει ἀπλουστερὰ οὖσα, καὶ ὑπὸ μιᾶς, οὐχὶ δὲ ὑπὸ δύο κινήσεων συντελουμένη (Ptol., *Alm.*, III, 4).

(3) Les parties 7 et 15 laissées en dehors de l'excentrique appartiennent

TROISIÈME SECTION

MOUVEMENTS DES INTERSPHÈRES DU SOLEIL.

[25] Il y a deux mouvements simples qui font varier la position du soleil : le premier est celui de l'excentrique qui se meut dans les signes du zodiaque de 59 minutes 8 secondes par jour (1) et entraîne avec lui la sphère du soleil. L'autre mouvement est celui du concentrique (2) ; il est égal au mouvement des étoiles fixes et a lieu aussi dans le sens direct. Il entraîne avec lui toutes les parties de l'excentrique, l'apogée, le périhélie et le reste, ainsi que la sphère du soleil. Ce mouvement échappa à Ptolémée. Il crut que l'apogée du soleil était fixe au milieu du sixième degré des Gémeaux (3) [26] où il l'observa. Il n'en fut pas de même des astronomes qui le suivirent. Ils reconnurent que l'apogée du soleil et toutes les planètes en dehors de la lune se mouvaient de un degré tous les soixante-six ans (4). Ainsi au printemps de cette année 1590 de l'ère de Séleucus Nicator (5), l'apogée du soleil est parvenu à vingt-huit minutes du dernier degré des Gémeaux.

QUATRIÈME SECTION

INÉGALITÉ DU MOUVEMENT SOLAIRE.

Le mouvement du soleil est affecté d'une inégalité, en vertu de laquelle son mouvement apparent non uniforme et composé

toutes deux au *concentrique* ou *intersphère du soleil*. Elles se complètent donc l'une l'autre et sont appelées complément.

(1) C'est exact. Cf. Wolf, *Astronomie et géodésie*, Paris, 1891, p. 230.

(2) البشَل, (sphère de) la similitude, A *in marg.*

(3) C'est-à-dire en 5° 30' des Gémeaux (*Almageste*, III, 7). — Maçoudi (*Le livre de l'avertissement et de la révision*, trad. Carra de Vaux, pp. 295-296) nous dit aussi : « Tabit ben-Corrah, le sabéen de Harran, a composé un traité pour appuyer l'opinion d'Hipparque qui affirmait que l'apogée du soleil se meut, contrairement à Ptolémée. »

(4) Bar-Hebraeus confond le mouvement de l'apogée du soleil avec le mouvement de précession dont il a déjà parlé chap. I, sect. 8. Le mouvement de précession est commun à tous les astres, il est de 50" par an. Le mouvement de l'apogée a des valeurs différentes pour chaque planète. Pour le soleil il est de 11" par an. Nassir-Eddin semble commettre la même confusion ; cf. Al-Tazkireh, fol. 21^v-22.

(5) L'ère de Séleucus Nicator commence treize ans après la mort

est plus grand ou plus petit que son moyen mouvement uniforme et simple. Cette inégalité est l'angle formé au centre du soleil par le concours de deux droites qui partent des centres de ses deux intersphères, qui sont le centre de l'univers et celui de l'excentrique. Cet angle de l'inégalité est maximum aux deux distances moyennes; il s'annule à l'apogée et au périégée à cause de la superposition des deux lignes qui partent des centres; sa grandeur maximum est égale à la distance des deux centres. Ptolémée l'estimait à deux degrés et demi (1) et d'autres à deux degrés et cinq minutes, sachant que l'on a partagé en soixante degrés le demi-diamètre de l'excentrique (2). Cet angle d'inégalité [27] est encore appelé *l'équation* (3), pour le soleil et les autres planètes; parce que c'est l'accroissement ou la diminution qu'il apporte aux mouvements uniformes qui les fait paraître non uniformes.

CINQUIÈME SECTION

EXPLICATION DES NOMS QUI SE RAPPORTENT AU SOLEIL.

L'apogée du soleil (4) est l'arc de l'écliptique compris entre le commencement du Bélier et le point apogée dans le sens direct.

Le centre (5) du soleil est l'arc de l'excentrique compris entre le point apogée et la sphère du soleil.

Le moyen mouvement (6) du soleil est la somme des deux arcs de l'apogée et du centre.

d'Alexandre. V. *infra* II, ch. v, sect. 7. Cet ouvrage-ci fut donc écrit en 1279.

(1) Ou plutôt à $2^{\circ} 23'$, ce qui fait encore $28'$ de trop. Cf. Delambre, *Astronomie ancienne*, t. II, p. 137.

(2) « La droite entre ces centres est à peu près la vingt-quatrième partie du rayon de l'excentrique » (*Alm.*, III, 4). Cela fait bien deux parties et demie. Nassir-Eddin (fol. 21^v) donne les mêmes nombres que B.-H.

(3) *L'équation du centre*, c'est-à-dire la quantité à ajouter pour rapporter le mouvement du soleil au centre de l'univers. Cf. Wolf, p. 207. Pour Ptolémée, c'est *l'anomalie* (ἀνωμαλία) du soleil. Pour Geminus c'est *la rectification*, ce qui était le sens du mot *équation* quand on l'a appliqué à l'inégalité du soleil.

(4) أوج الشمس A in marg.

(5) مركز الشمس A in marg.

(6) الوسط الشمس A in marg.

L'équation du centre (1) du soleil est l'arc d'écliptique compris entre les extrémités de deux lignes partant, l'une du centre de l'excentrique, l'autre du centre de l'univers, pour se rencontrer au centre du soleil.

La longitude (2) du soleil est l'arc d'écliptique compris entre le commencement du Bélier et l'extrémité d'une ligne qui part du centre de l'univers et passe au centre du soleil. Quand le soleil descend de l'apogée au périhélie, on retranche l'équation du centre du mouvement moyen, et quand le soleil monte du périhélie à l'apogée, on l'ajoute au mouvement moyen. On a ainsi la longitude.

CHAPITRE TROISIÈME

Des intersphères de la lune.

Il y aura huit sections :

[28] PREMIÈRE SECTION

NOMBRE DES INTERSPHÈRES DE LA LUNE.

Les sages reconnaissent quatre intersphères particuliers, dont se compose l'intersphère total de la lune.

Le premier intersphère est appelé *de la similitude*. C'est un solide sphérique avec centre compris entre deux surfaces parallèles; l'extérieure touche la surface intérieure de la similitude de Mercure et l'intérieure touche la surface extérieure de l'intersphère oblique.

Le second intersphère est appelé *oblique* (3). C'est un solide sphérique avec centre, compris entre deux surfaces parallèles; l'extérieure touche la surface intérieure du premier et l'intérieure touche la surface extérieure de la sphère de feu. La zone

(1) *Rectification der Sonne*, Z. D. M. G., t. XLVII, p. 238.

التعديل A in marg.

(2) Le mot syriaque ܠܘܢܐ indiquerait plutôt l'ascension droite, mais la quantité définie est la longitude. — *Die Hauptrichtung der Sonne*, Z. D. M. G., loc. cit.; تقويم الشمس A in marg.

(3) Cet intersphère qui n'existait pas pour le soleil, mais va exister pour toutes les autres planètes, a pour but de déterminer le mouvement en latitude. On pourrait donc l'appeler intersphère de l'orbite.

un excentrique, mais bien à un épicycle, lequel, grâce au mouvement de l'excentrique déferent, passe successivement dans tous les signes du zodiaque. Ainsi le mouvement de la lune étant rétrograde sur la partie supérieure de l'épicycle, paraîtra alors moins rapide, tandis que sur la partie inférieure il sera direct, et paraîtra donc plus rapide; cela peut avoir lieu dans [30] les douze signes du zodiaque, puisque l'épicycle y passe.

On trouva l'intersphère de l'excentrique qui porte l'épicycle, en remarquant qu'au milieu du temps où la lune va moins vite, c'est-à-dire au khouto (1), elle paraît tantôt plus proche de la terre, c'est-à-dire plus grande, et tantôt plus éloignée, c'est-à-dire plus petite. De même au milieu du temps où elle va le plus vite, c'est-à-dire au khézo (2), elle paraît tantôt plus grande et tantôt plus petite. On connut par là que le déferent est un excentrique, parce que, s'il était un concentrique, la lune ne paraîtrait jamais grande au khouto ni petite au khézo. — Les anciens trouvèrent l'intersphère *oblique* parce qu'ils virent que la lune ne se déplace pas constamment dans le plan du zodiaque, mais s'en éloigne d'à peu près cinq degrés (3) au nord et au sud. — Ils trouvèrent encore l'intersphère *de la similitude des signes du zodiaque* parce que les éclipses de soleil et de lune ont lieu dans toutes les parties du zodiaque. Cela montre donc qu'il y a un autre intersphère faisant tourner d'un mouvement rétrograde l'intersphère oblique et les deux nœuds auxquels ont lieu les éclipses, et on doit l'appeler « de la similitude des signes du zodiaque » parce que sa zone est dans le plan de ces signes.

TROISIÈME SECTION

MOUVEMENT DES INTERSPHÈRES DE LA LUNE.

Les mouvements uniformes et simples de la lune sont au nombre de quatre, et constituent le mouvement varié apparent.

Le premier mouvement est celui de l'intersphère de la similitude. Il est de trois [31] minutes onze secondes par jour dans le sens rétrograde. Il entraîne dans son mouvement rétrograde les

(1) Apogée de l'épicycle. Cf. *supra* sect. 1.

(2) Périgée de l'épicycle. Cf. *supra* sect. 1.

(3) C'est l'inclinaison de l'orbite lunaire sur le zodiaque. Elle est en réalité de 5° 8' 48".

noeuds ascendant et descendant, aussi on l'appelle *mouvement des noeuds* (1).

Le second mouvement est celui de l'intersphère oblique. Il est rétrograde et de onze degrés neuf minutes par jour. Il déplace, dans le sens rétrograde, l'apogée de l'excentrique, aussi on le nomme *mouvement de l'apogée* (2).

Le troisième mouvement est celui de l'excentrique qui porte l'épicycle. Il est chaque jour de vingt-quatre degrés vingt-trois minutes (3) autour du centre de l'univers et dans le sens direct. Il déplace avec lui le centre de l'épicycle, aussi on l'appelle *mouvement du centre*. On l'appelle aussi *distance double*, parce que la distance du centre de l'épicycle à l'apogée est double de sa distance au soleil, c'est-à-dire que le soleil est au milieu entre les deux, comme on le démontre (4). Ainsi quand l'épicycle est à l'apogée de l'excentrique en un point du zodiaque, il s'éloigne de l'apogée de vingt-quatre degrés vingt-trois minutes en un jour et cela dans le sens direct. Mais les intersphères de la similitude et de l'orbite se meuvent de onze degrés douze minutes en sens rétrograde. Il reste donc treize degrés onze minutes (5), dans le sens direct, pour la distance du centre de l'épicycle au point du zodiaque, et ce reste est appelé *mouvement moyen* de la lune.

(1) Pour la lune seule, selon Bar-Hebraeus (cf. *supra* ch. II, sect. 3), le mouvement de « la similitude » est différent de la précession qu'il n'a pas su distinguer du mouvement de l'apogée. Il en donne la raison au 1^o de la 5^{me} section; on ne compte pas de précession pour la lune, le mouvement des noeuds la comprend. D'après Gagini (p. 228), ce mouvement est de 3' 10" 57''' et il est appelé « mouvement de la tête et de la queue ». Car les noeuds étaient aussi appelés la tête et la queue du Dragon, et on les figure encore aujourd'hui par un signe qui rappelle un serpent enroulé. — Cette section se trouve dans Nassir-Eddin.

(2) Même grandeur chez Ptolémée, *Alm.*, V, 2, éd. Halma, p. 290, et chez Al-Fergani, p. 51-52. — 11° 9' 7" 43''' chez Gagini, p. 228.

(3) Golius donne ici 14° 23', mais c'est une faute de traduction. Son texte porte bien (Al-Ferg., p. 51) *أربعاً وعشرين درجة وثلاثاً وعشرين دقيقة*. Ainsi tous les nombres donnés par Al-Fergani concordent avec ceux de Bar-Hebraeus. Ce sont du reste les nombres de Ptolémée, *Alm.*, V, 2. — Gagini donne aussi 24° 22' 22''; MM. Rudloff et Hochheim ont cru à une erreur parce qu'ils ne se sont pas aperçus de la faute de traduction Golius, Z. D. M. G., t. XLVII, p. 230.

(4) Énoncé aussi dans Al-Fergani, p. 52, et expliqué ci-dessous, sect. 5, 2°.

(5) On trouve en marge : *Éclaircissement* : c'est-à-dire trois minutes pour l'intersphère de la similitude et onze degrés neuf minutes pour l'intersphère de l'orbite.

Le quatrième mouvement est celui de l'épicycle qui se meut et meut la lune avec lui de treize degrés quatre minutes par jour (1). Ce mouvement [32] est rétrograde sur la partie supérieure de l'épicycle, on le nomme *mouvement propre*.

QUATRIÈME SECTION

INÉGALITÉS DES MOUVEMENTS DE LA LUNE.

Les mouvements lunaires comportent trois inégalités manifestes et une quatrième qui n'a pas été beaucoup étudiée.

La première inégalité est l'angle formé au centre de l'univers par deux lignes qui en partent et passent, l'une par le centre de l'épicycle quand il est à l'apogée de l'excentrique, c'est-à-dire à la conjonction et à la pleine lune, l'autre par la lune. Sa grandeur maximum est donnée par le rayon de l'épicycle, à savoir aux deux distances moyennes, quand la ligne qui passe par la lune est tangente à l'épicycle et ne le coupe pas. Par des observations avec les instruments on a trouvé cinq parties et une minute (2), sachant que le rayon de la similitude est partagé en soixante de ces parties. Sa grandeur est moindre quand la lune se trouve aux autres points de la zone de l'épicycle, et cette inégalité s'annule même quand la lune est au khougto et au khézo. On la nomme aussi *unique* (3) parce que les anciens ne se servaient que d'elle; ils croyaient, en effet, que le déferent était un (cercle) concentrique. Dans les tables, on l'appelle *troisième angle d'inégalité* (4), et cet angle est compris dans le mouvement propre.

La seconde inégalité consiste dans l'augmentation de l'angle de la première, quand l'épicycle se déplace de l'apogée [33] de l'excentrique vers les autres points. Elle atteint sa grandeur maximum quand l'épicycle est au périgée de l'excentrique, c'est-à-dire aux deux quadratures du soleil, la lune étant aux distances moyennes. Des observations avec les instruments donnèrent alors deux de-

(1) Sic Al-Fergani, p. 51; Gagmini, p. 231, donne $13^{\circ} 3' 53''$.

(2) C'est bien le maximum donné par Ptolémée dans sa table de la première et simple anomalie de la lune, *Alm.*, IV, 9, éd. Halma, p. 273. Nasir-Eddin donne $5^{\circ} \frac{1}{4}$.

(3) يسى التعديل المفرد A in marg.

(4) En marge : deuxième. C'est ce que Ptolémée appelle πλάτους καὶ μήκους προσθαφαίρεσις ἐπικύκλου. *Almageste*, t. I, p. 317.

grés trente-neuf minutes (1). Sa grandeur est moindre quand la lune est aux autres points de la zone de l'épicycle. Dans les tables, cette inégalité, comptée au périgée de l'excentrique, est appelée *inégalité du périgée* et comprise dans le mouvement propre; aux autres points, du périgée à l'apogée de l'excentrique, elle est appelée différence des *soixantièmes* (2) et elle est comprise dans le mouvement du centre.

La troisième inégalité est l'angle formé au centre de l'épicycle par deux lignes qui partent l'une du centre de l'univers et l'autre du point appelé *πρόσνευσις* (3), en face duquel est l'apogée de l'épicycle auquel commence le mouvement propre et que l'on appelle *khougto* moyen. Le *khougto* qui est à l'extrémité de la ligne partant du centre de l'univers est appelé apparent. Le point *πρόσνευσις* est du côté du périgée de l'excentrique à dix parties dix-sept minutes du centre de l'univers (4) qui est lui-même à égale distance du centre de l'excentrique. La grandeur maximum de cet angle est de treize parties et neuf minutes quand la lune est en croissant ou arrondie aux trois quarts, [34] c'est-à-dire près de l'hexagone et du triangle du soleil. En effet, quand l'épicycle est distant de

(1) Deux parties et deux tiers selon Nassir-Eddin.

(2) Διαφορά ἑξήκοστων. C'est, dans Ptolémée : ἐπικύκλιον διαφορά. Cf. *Almageste*, t. I, p. 317.

(3) Cf. *Almageste*, I, p. 298, l. 14. — Une note arabe dans les mss. A et C nous apprend que c'est le point mohazat. — Ainsi est tranchée la controverse sur la découverte de la variation qui est pour nous la troisième inégalité lunaire. On n'avait pas encore mis en relief le passage de Ptolémée relatif à ce point *πρόσνευσις* quand, en 1836, M. Sédillot trouva dans Aboul-Wéfa une troisième inégalité nommée *mohazat*. Il annonça que c'était la variation. Cette inégalité aurait donc été découverte par Aboul-Wéfa et non par Tycho-Brahé auquel on l'avait attribuée jusqu'alors. En 1843, M. Munk signala « la prosneuse » de Ptolémée et affirma qu'Aboul-Wéfa n'avait fait que changer son nom et l'appeler troisième inégalité. — La controverse se prolongea jusque vers 1867 entre MM. Sédillot, Charles, Biot et Bertrand. On voit qu'elle n'existait pas pour les Arabes qui lisaient Bar-Hebræus puisque en face de « la prosneuse » ils écrivaient : C'est « le mohazat ». Nassir-Eddin appelle mohazat le point *πρόσνευσις* et le place à 10 parties neuf minutes du centre de l'univers. — Aboul-Wéfa donnait 45' pour grandeur du mohazat, parce qu'au lieu d'évaluer une longueur sur le rayon du monde, il évaluait sans doute un angle correspondant à cette longueur. — Nous avons déjà publié ce passage de Bar-Hebræus : Cf. *La troisième inégalité lunaire dans Aboul-Foradj* (Bar-Hebræus), *Bulletin astronomique*, t. X, juin 1893.

(4) Ptolémée donne 10P 18 et 10P 20, soit en moyenne 10P 19. Cf. *Almageste*, t. I, pp. 304 et 308.

l'apogée de l'excentrique de quatre ou de huit signes du zodiaque, le soleil est lui-même distant (du centre) de l'épicycle de deux ou de quatre signes du zodiaque, parce qu'il se trouve au milieu entre ce centre et l'apogée, comme on le démontre (1). Dans les tables, cette inégalité des deux apogées est appelée premier angle et elle est comprise dans le mouvement du centre.

La quatrième inégalité provient de ce que la longitude du lieu c'est-à-dire la place de la lune, comptée sur l'intersphère oblique à partir des nœuds, n'est pas constamment la même que la longitude du lieu de la lune sur la surface de la similitude. Les longitudes de ces deux lieux ne sont pas égales, si ce n'est quand la lune a monté d'un quadrant de cercle à partir des nœuds, quand le cercle de latitude passe par les pôles de l'orbite et du zodiaque et partage ces deux derniers cercles en deux parties égales, les nœuds se trouvant au milieu de chacune de ces parties. Comme cette inégalité est très petite, elle n'a pas encore été beaucoup étudiée (2).

CINQUIÈME SECTION

DES CHOSES PARTICULIÈRES A LA LUNE.

Il y a trois choses qui arrivent tout particulièrement à la lune.

Première chose. Le mouvement des étoiles fixes n'est pas sensible pour la lune, et cela ne tient pas à ce qu'on le néglige à cause de son extrême petitesse en présence des mouvements rapides. En effet, quand bien même il ne serait pas sensible dans les temps rapprochés, il ne laisserait pas, grâce aux observations anciennes, d'apporter une grande confusion dans les éclipses de soleil [35] et de lune, calculées d'après le mouvement des nœuds tel qu'il est donné dans les tables. Mais cela tient à ce que l'intersphère de la similitude dans son mouvement rétrograde comprend, outre le mouvement bien connu des nœuds, celui des étoiles fixes (3).

(1) Voir ci-dessus sect. 3, troisième mouvement, et ci-dessous sect. 5 deuxième chose.

(2) On corrigerait les mouvements de la lune de cette anomalie en les rapportant à l'équateur. On se servirait pour cela de la dernière colonne de la table de Ptolémée qui donne la latitude ($\pi\lambda\acute{\alpha}\tau\omicron\upsilon\varsigma$) de la lune. C'est sans doute cette colonne qui a donné à quelques auteurs l'idée d'une quatrième inégalité. Bar-Hebraeus semble suivre ici Nassir-Eddin.

(3) La précession. Al-Fergani donne ce mouvement comme le cinquième

Alors le mouvement direct des étoiles fixes se retranche du mouvement rétrograde des nœuds, et c'est la différence qui constitue le mouvement apparent des nœuds de la lune.

La deuxième chose consiste en ce que le soleil reste à égale distance entre l'apogée de l'excentrique et le centre de l'épicycle de la lune; cela tient à ce que dans toutes les conjonctions et toutes les pleines lunes, l'épicycle se trouvant à l'apogée, il en résulte qu'au temps des conjonctions, comme le soleil se meut chaque jour de cinquante-neuf minutes dans le sens direct d'après son mouvement moyen et comme l'apogée se meut de onze degrés douze minutes dans le sens rétrograde, grâce aux mouvements de la similitude et de l'oblique, le soleil en somme s'éloigne de l'apogée de douze degrés onze minutes.

Cette quantité est diminuée chaque jour de vingt-quatre degrés vingt-trois minutes par le mouvement de l'excentrique qui porte l'épicycle et le fait mouvoir dans le sens direct. Il reste donc douze degrés onze minutes pour la distance du soleil à l'apogée. Ainsi le soleil est constamment à égale distance de l'apogée de l'excentrique et du centre de l'épicycle (1). Donc, au moment où l'apogée arrive d'un mouvement rétrograde en quadrature avec le soleil, le centre de l'épicycle arrive nécessairement au périgée d'un mouvement direct et sera ainsi à l'autre quadrature du soleil, et quand l'apogée, [36] partant d'une quadrature, arrivera dans son mouvement rétrograde au point diamétralement opposé au soleil, alors le centre de l'épicycle, partant de l'autre quadrature, arrivera à l'apogée d'un mouvement direct. Ainsi dans les pleines lunes aussi bien que dans les conjonctions, le centre de l'épicycle est toujours à l'apogée de l'excentrique.

La troisième chose est le manque pour la lune de stations et de rétrogradations, bien qu'elle se meuve sur un épicycle comme les cinq autres planètes qui ont des stations et des rétrogradations; il n'en est pas de même pour la lune, elle va seulement plus ou moins vite. Cela provient de ce que le mouvement propre (de l'épicycle) qui entraîne la lune de treize degrés quatre minutes sur la partie supérieure de l'épicycle et dans le sens rétrograde,

de la lune. Il est plus naturel de le comprendre dans le mouvement des nœuds, comme le fait Bar-Hebraeus. Golius (p. 53) commet encore ici une faute de traduction; il donne *quotannis per gradum unum*, quand le texte porte : كل مائة سنة جزء واحد, un degré par cent ans.

(1) On trouve des calculs analogues, conduisant aux mêmes conclusions, dans Al-Fergani, p. 52, et dans Gagmini, p. 258.

ne fait reculer la lune que de moins de deux degrés sur le zodiaque (1). Aussi le mouvement du centre de l'épicycle, qui est de treize degrés onze minutes, entraîne la lune dans le sens direct, le petit mouvement rétrograde est comme caché et n'apparaît pas.

SIXIÈME SECTION

DES CHOSES, ÉTRANGÈRES À LA NATURE DES INTERSPHÈRES,
QUI APPARAISSENT DANS L'ÉPICYCLE DE LA LUNE.

Deux choses étrangères à la nature des intersphères ont été découvertes à l'aide des observations lunaires.

La première chose consiste en ce que l'épicycle qui tourne autour du centre de l'excentrique devrait en des temps égaux décrire autour de ce centre des angles égaux. Or, il n'en est rien ; ces angles égaux sont décrits autour du centre de l'univers ; c'est à-dire que l'épicycle dans sa marche uniforme intercepte [37] des arcs proportionnels au temps sur l'écliptique et non sur l'excentrique.

La seconde chose consiste en ce que le khougto droit auquel commence le mouvement moyen du mouvement propre (2), devrait être en face du centre de l'excentrique désérent. Or, il ne se trouve pas en face de ce centre ni en face du centre de l'univers autour duquel il décrit des angles égaux dans des temps égaux, mais il se trouve constamment en face d'un autre point que nous avons appelé *πρόσθενσις*.

SEPTIÈME SECTION

SUR LES TACHES QUI APPARAISSENT À LA SURFACE DE LA LUNE.

Au sujet de la cause des taches obscures qui apparaissent à la surface de la lune, il y a autant d'opinions que de savants. Pour quelques-uns ce sont des formes de montagnes et de mers qu'il

(1) C'est-à-dire $13^{\circ} 4'$ mesurés au centre de l'épicycle déterminent un arc d'épicycle qui est vu du centre du monde sous un angle inférieur à deux degrés.

(2) À partir duquel on compte le mouvement uniforme de la lune sur l'épicycle.

HUITIÈME SECTION

EXPLICATION DES NOMS DONNÉS AUX CHOSES LUNAIRES.

L'apogée de la lune (1) est l'arc de l'intersphère oblique compris entre le point immobile du commencement du Bélier et le point apogée; il est compté dans le sens direct.

La distance double (2) est l'arc de l'oblique compris entre l'apogée et l'extrémité d'une ligne qui part du centre de l'univers et passe au centre de l'épicycle. On le compte dans le sens direct.

Le mouvement moyen (3) est l'arc de l'intersphère oblique compris entre le point immobile commencement du Bélier et l'extrémité de la ligne dont nous venons de parler. On le compte dans le sens direct.

Le mouvement propre moyen est l'arc de la zone de l'épicycle compris entre le khougto moyen et la sphère de la lune; on le compte dans le sens rétrograde.

Le mouvement propre apparent est l'arc de la zone de l'épicycle compris entre le khougto apparent et la sphère de la lune. On le compte dans le sens rétrograde.

La longitude de la lune est l'arc du zodiaque compté dans le sens direct et compris entre le commencement du Bélier et l'extrémité de la ligne sur laquelle est la lune si elle n'a pas de latitude, ou bien entre le commencement du Bélier et le point auquel le cercle de latitude coupe la zone de la similitude.

Le mouvement moyen d'ascension (4) est l'arc du zodiaque compris entre le commencement du Bélier [39] et le nœud ascendant. On le compte en sens rétrograde.

La longitude du nœud ascendant est l'arc du zodiaque compris entre le commencement du Bélier et le nœud ascendant dans le sens direct; par exemple si l'on suppose que le nœud ascendant s'est déplacé, d'après son moyen mouvement dans le sens rétrograde, de quinze degrés à partir du commencement du Bélier, nous retranchons quinze de trois cent soixante, nous comptons le

(1) أوج القمر A in marg.

(2) البعد المضعف Ibid.

(3) وسط القمر Ibid.

(4) وسط الجوزهر A in margine.

reste depuis le commencement du Bélier dans le sens direct, et nous disons que cette longitude du nœud ascendant tombe au milieu du signe des Poissons.

Telle est la forme des intersphères de la lune. Regarde, puis loue Dieu qui enseigne aux mortels les choses spirituelles.

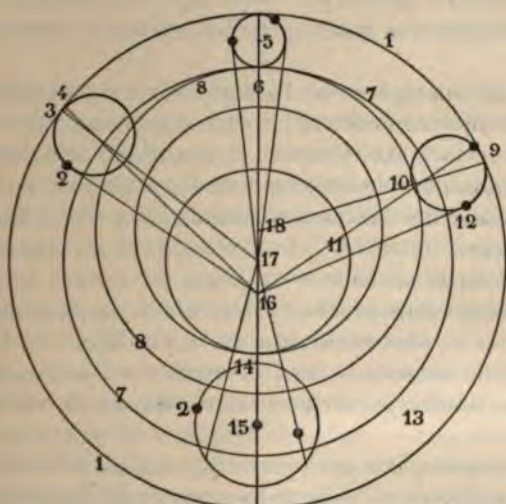


Fig. 5.

1. Intersphère de la similitude. — 2. Lune. — 3. Khougto apparent. — 4. Khougto moyen. — 5. Épicyle à l'apogée. — 6. Angle de l'inégalité du péri-gée. — 7. Intersphère oblique. — 8. Intersphère de l'excentrique. — 9. Khougto. — 10. Khézo. — 11. Angle de la seconde inégalité. — 12. Lune. — 13. Complément extérieur. — 14. Angle de l'inégalité de l'apogée. — 15. Épicyle au péri-gée. — 16. Prosneuse. — 17. Centre du monde. — 18. Centre du déférent (ex-centrique).

[40] CHAPITRE QUATRIÈME

Des sphères de quatre planètes : les trois supérieures et Vénus.

Il y aura sept sections :

PREMIÈRE SECTION

DU NOMBRE DES INTERSPHÈRES.

Il y a trois intersphères particuliers qui composent l'intersphère total de chacune des quatre planètes : Saturne, Jupiter, Mars et Vénus (1).

Le premier intersphère est la similitude du zodiaque. C'est un solide sphérique avec centre (2) compris entre deux surfaces parallèles; la surface extérieure de la similitude de Saturne touche la surface intérieure de l'intersphère des étoiles fixes, tandis que la surface intérieure touche l'extérieure de la similitude de Jupiter. La surface intérieure de l'intersphère de Jupiter touche l'extérieure de la similitude de Mars. La surface intérieure de l'intersphère de Mars touche l'extérieure de la similitude du soleil. Enfin la surface extérieure de la similitude de Vénus touche la surface intérieure de l'intersphère du soleil, tandis que l'intérieure touche la surface extérieure de la similitude de Mercure.

Le second intersphère est l'excentrique. C'est un solide sphérique, dont le centre est différent du centre de l'univers, compris entre deux surfaces parallèles dont l'extérieure touche la surface extérieure de la similitude du même astre en un point commun aux deux qui est l'apogée de l'excentrique, et dont l'intérieure touche aussi la surface intérieure de la similitude [41] en un point commun qui est le périégée. Cet intersphère de l'excentrique porte l'épicycle, aussi on le nomme encore déférent.

Le troisième intersphère est celui de l'épicycle. C'est un solide sphérique compact qui n'entoure pas la terre, mais est fixé dans l'épaisseur de l'excentrique entre ses deux surfaces, et son diamètre est égal à l'épaisseur de l'excentrique déférent, dont il touche la surface en deux points : l'un, à l'extérieur, est appelé le *khougto* de l'épicycle, et l'autre, à l'intérieur, le *khézo*.

(1) Bar-Hebraeus ne se sert que des noms grecs des planètes. Saturne, Jupiter et Vénus étaient encore appelés سم, زحل et دنب. Voir en particulier notre édition des *Lois des pays* de Bardesane, Paris, 1899, chez Leroux, p. 21, l. 5 et 6; p. 22, l. 10 et 11 etc.

(2) C'est-à-dire dont le centre coïncide avec celui de l'univers ou de la terre.

Une étoile (planète) est un solide sphérique compact qui est fixé dans le corps de l'épicycle comme une perle sur un anneau et touche sa surface en un point.

SECONDE SECTION

COMMENT FURENT TROUVÉS CES TROIS INTERSPHÈRES.

Les anciens trouvèrent l'épicycle en remarquant que les étoiles marchent tantôt en sens direct de l'occident à l'orient, et tantôt en sens rétrograde de l'orient à l'occident, puis s'arrêtent pour revenir à leur première marche directe. Or, nous ne pouvons pas admettre pour les corps célestes ces stations et rétrogradations, parce qu'ils sont semblables et denses (?). C'est en exécutant leur évolution sur l'épicycle que ces astres nous paraissent stationner et rétrograder, bien qu'ils n'aient pas en réalité de stations ni de rétrogradations. [42] Leur marche rétrograde, c'est-à-dire de l'orient à l'occident, a lieu sur la partie inférieure de l'épicycle, et leur marche directe de l'occident à l'orient sur la partie supérieure, au contraire de la marche de la lune. — On découvrit que l'intersphère déferent est, pour ces astres, un excentrique, parce que, au milieu de leur mouvement direct, quand ils se trouvent au khongto de leur épicycle, ils sont constamment en conjonction avec le soleil; mais la durée de leur occultation sous ses rayons est tantôt plus courte et tantôt plus longue. Ce phénomène peut avoir lieu si l'épicycle tourne sur un excentrique. A l'apogée l'épicycle paraîtra petit et sortira rapidement, ainsi que l'astre, dessous les rayons solaires. Au périgée on le verra plus grand, et lui faudra plus longtemps, ainsi qu'à l'astre, pour sortir des rayons solaires. S'il se mouvait sur un concentrique, les durées d'occultations de l'étoile seraient toujours les mêmes. — Les Chinois découvrirent l'intersphère de la similitude à cause du mouvement rétrograde de l'apogée, égal à celui des étoiles fixes (1). Cet intersphère entraîne dans son mouvement l'apogée, le périgée et tous les points de l'excentrique.

Mais chaque planète a encore un mouvement de l'apogée distinct de son mouvement principal.

TROISIÈME SECTION

MOUVEMENTS DE CES QUATRE PLANÈTES.

Les mouvements uniformes et simples des trois planètes supérieures et de Vénus sont au nombre de trois.

Le premier mouvement qui affecte l'intersphère de la similitude est de un degré, dans le sens direct, tous les soixante-six ans, comme le mouvement des étoiles fixes. [43] Il fait passer l'apogée de l'excentrique d'un degré à l'autre, aussi on l'appelle mouvement de l'apogée.

Le second mouvement est celui de l'excentrique qui porte l'épicycle. Il a lieu dans le sens direct, de l'occident à l'orient, autour d'un point appelé centre de la mesure du mouvement (1). Il est pour Saturne de deux minutes par jour, pour Jupiter de cinq minutes, pour Mars de trente et une minutes, pour Vénus de cinquante-neuf minutes et huit secondes comme le mouvement du centre du soleil (2). Et parce que ce mouvement déplace dans le sens direct le centre de l'épicycle, on l'appelle mouvement du centre. On l'appelle aussi mouvement de latitude parce que sa zone est inclinée sur celle des signes du zodiaque, et la coupe aux deux nœuds ascendant et descendant. Cette obliquité est fixe et invariable pour les trois planètes supérieures, comme elle l'était pour la lune; mais pour Vénus l'obliquité diminue peu à peu jusqu'à ce que cette zone soit dans le plan de la zone des signes du zodiaque, alors elle cesse d'exister aussi bien que les nœuds. Puis la zone de l'excentrique s'incline de nouveau jusqu'à une certaine limite sur la zone du zodiaque pour s'en rapprocher encore.

Le troisième mouvement est celui de l'épicycle. Sa partie supérieure se meut dans le sens direct. Il déplace chaque jour Saturne de cinquante-sept minutes, Jupiter de cinquante-quatre, Mars de vingt-huit, c'est-à-dire de l'excédent du mouvement moyen du centre du soleil sur le mouvement moyen du centre de l'épicycle

(1) L'excentrique tourne autour de son centre, mais les angles proportionnels au temps sont décrits autour d'un autre point : le centre de la mesure du mouvement.

(2) Ce sont à peu près les nombres de Gagmini, p. 230 : Saturne, $2' 5'' 35'''$, — Jupiter, $4' 59'' 16'''$, — Mars, $31' 27'' 40'''$, — Vénus, $59' 8'' 20'''$.

[44] de chacun d'eux (1), et enfin Vénus de trente-sept minutes (2). Ce mouvement est appelé mouvement propre. Et la zone de l'épicycle sur laquelle tourne l'étoile n'est pas dans le plan de la zone de l'excentrique déferent, mais elle est inclinée sur lui.

Il n'en est pas de même pour la zone de l'épicycle de la lune qui n'est pas inclinée, comme on le démontre.

SECTION QUATRIÈME

SUR LES PARTICULARITÉS DES TROIS PLANÈTES SUPÉRIEURES.

Il y a deux particularités pour Saturne, Jupiter et Mars, et une troisième pour Mars seul.

Première chose. Le soleil est à une distance du centre de leurs épicycles égale à leur propre distance au khougto de ces épicycles. Cela tient à ce que le mouvement du centre du soleil est égal à la somme de deux mouvements qui sont 1° son mouvement propre (3) et 2° celui du centre de l'épicycle. Ainsi quand la planète est au khougto, soit par exemple Saturne, si elle est avec le soleil en un point du zodiaque, le soleil s'éloigne de ce point de cinquante-neuf minutes et le centre de l'épicycle s'en rapproche de deux. La distance du soleil au centre de l'épicycle reste donc de cinquante-sept minutes. C'est bien la distance de Saturne au khougto, c'est-à-dire son mouvement propre, et il en est de même pour Jupiter et pour Mars (4).

Seconde chose. Les trois planètes supérieures marchent dans le sens direct quand elles sont en conjonction avec le soleil, et dans

(1) Cette règle est de Ptolémée. Cf. Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, t. II, p. 349.

(2) Ce sont les nombres donnés par Al-Fergani. Golius a traduit par erreur 59' pour Saturne. Le texte porte 57. Cette erreur de traduction a été reproduite en note par les éditeurs de Gagini, p. 231. — Gagini donne, comme ci-dessus, des nombres légèrement différents compliqués de secondes et de tierces.

(3) C'est le mouvement de la planète sur l'épicycle.

(4) Cette concordance des mouvements découle de l'hypothèse de l'immobilité de la terre qui oblige à attribuer à chaque astre un mouvement égal et contraire au sien. Pour remplacer le mouvement annuel de la terre, il faut donc imposer au soleil et à chaque étoile une révolution dont la durée totale soit d'une année. Dans ce mouvement le soleil et les planètes décrivent des angles égaux dans des temps égaux.

le sens rétrograde quand elles sont en opposition. [45] Cela tient à ce qu'elles se déplacent dans le sens direct sur la partie supérieure de l'épicycle, et à ce qu'elles sont alors en conjonction avec le soleil, puisque la distance du soleil au centre de l'épicycle est précisément égale à la distance de la planète au khougto de cet épicycle. En conséquence, au moment où le soleil arrive au point diamétralement opposé au centre de l'épicycle, l'étoile arrive de son côté au khézo où elle a un mouvement rétrograde. Ainsi elle arrive en opposition avec le soleil par un mouvement rétrograde. Et quand le soleil partant de l'opposition arrive en conjonction avec le centre de l'épicycle, l'étoile partant du khézo arrive aussi au khougto où elle marche dans le sens direct, et elle est alors en conjonction avec le soleil. Ainsi quand la planète a une marche directe elle est en conjonction (1), quand elle a une marche rétrograde elle a cessé d'être en conjonction. D'où la conjonction et le mouvement rétrograde ne peuvent exister simultanément pour l'une des trois planètes supérieures.

Troisième chose particulière à Mars. Quand il est à 180° du soleil, c'est-à-dire en opposition, il est plus proche de cet astre que lorsqu'il en est à un degré, c'est-à-dire en conjonction, comme on le démontrera plus tard. Cela tient à ce que le diamètre de l'épicycle de Mars est plus grand que le diamètre de la similitude du soleil, comme on le démontrera à la fin (2). De plus, quand le soleil et Mars sont en opposition, ils sont séparés par le diamètre de la similitude du soleil et par ce qui provient des compléments de leurs excentriques, et quand ils sont en conjonction, ils sont séparés par le diamètre de l'épicycle de Mars et par les compléments, puisque Mars en conjonction est au khougto et, en opposition, au khézo.

[46] CINQUIÈME SECTION

INÉGALITÉS DES MOUVEMENTS DE CES PLANÈTES.

Quatre inégalités affectent les mouvements de ces quatre planètes.

(1) Mot à mot : *elle brûle*, parce que la planète en conjonction se projette pour nous sur le soleil.

(2) Voir II^e partie, chap. VII, section 5. Cf. Gagini, p. 256, lignes 18-23.

La première inégalité est causée par le rayon de l'épicycle quand il est à la distance moyenne de l'excentrique. C'est l'angle formé par deux lignes menées, du centre de l'univers, l'une vers le centre de l'épicycle et l'autre vers l'astre. La grandeur maximum a lieu quand l'extrémité de cette dernière droite est tangente à l'épicycle. A l'aide d'observations avec les instruments on a trouvé la grandeur du rayon de l'épicycle à la distance moyenne : pour Saturne six degrés et demi, pour Jupiter onze et demi, pour Mars trente-neuf et demi, pour Vénus quarante-trois et demi, pour Mercure vingt-deux et demi. Ces degrés sont pris par rapport au rayon du déférent de chaque astre qui est partagé en soixante (parties) (1).

La seconde inégalité consiste dans l'augmentation ou la diminution (apparente) du rayon de l'épicycle quand celui-ci s'approche ou s'éloigne de la terre sur l'excentrique déférent. C'est ce qu'on a appelé inégalité du périégée et de l'apogée.

La troisième inégalité tient à ce que le centre de l'épicycle ne décrit pas des angles égaux dans des temps égaux autour du centre de l'excentrique, ni autour du centre de l'univers, mais autour d'un autre point appelé centre de la mesure du mouvement (2), [47] d'où il s'ensuit nécessairement qu'il décrit, autour du centre de l'univers, des angles inégaux dans des temps égaux.

La quatrième inégalité provient de ce qu'il y a un double khougto (apogée) de l'épicycle, l'un visible et l'autre moyen ; à ce dernier, qui est en face du centre de la mesure du mouvement, commence le mouvement propre. Cette inégalité n'en fait qu'une avec la précédente, parce que le mouvement est uniforme autour du centre du mouvement qui est en face du khougto. Il n'en était pas de même pour la lune dont le mouvement n'était pas uniforme autour du point πρόσνευστις.

(1) Mêmes nombres dans Al-Fergani, p. 65, et Gagmini, p. 248 ; cependant Al-Fergani donne $39^{\circ} \frac{1}{6}$ pour Mars, et Al-Fergani avec Gagmini donnent $43^{\circ} \frac{1}{6}$ pour Vénus.

(2) « Mittelpunkt der Sphäre, welche den Umlauf regelt. » Gagmini, p. 249.

SIXIÈME SECTION

SUR UNE CHOSE, ÉTRANGÈRE A LA NATURE DE L'INTERSPHERE,
QUI APPARAÎT DANS LES ÉPICYCLES DE CES PLANÈTES.

Il convient à la nature des intersphères que le centre de l'épicycle soit animé d'un mouvement uniforme autour du centre du déférent; or l'observation montre que ce n'est pas autour de ce point, mais autour d'un autre nommé centre de la mesure du mouvement, que cela a lieu. Ce point est situé du côté de l'apogée à une distance du centre de l'excentrique égale à celle du centre de l'excentrique au centre de l'univers, à savoir : pour Saturne $3^{\circ} 25'$, pour Jupiter $2^{\circ} 45'$, pour Mars 6° , pour Vénus $1^{\circ} 15'$ (1). Ces degrés sont rapportés au rayon du déférent [48] de chaque astre qui est divisé en soixante. Et le cercle dont ce point est centre est appelé zone de la mesure du mouvement.

SEPTIÈME SECTION

EXPLICATION DES NOMS QUI SE RAPPORTENT A CES PLANÈTES.

L'apogée d'une planète est le point de tangence de l'intersphère de la mesure du mouvement et de la surface extérieure de sa similitude.

La zone de la mesure du mouvement est un cercle qui est une simple conception de l'esprit et n'a pas d'entité réelle. Il est égal à la zone (2) de l'excentrique déférent.

Le moyen mouvement de l'étoile est l'arc de la zone de la mesure du mouvement compris entre le commencement du Bélier et l'extrémité d'une droite qui part du centre de cette zone et passe par le centre de l'épicycle pour se terminer à son apogée moyen.

Le centre moyen est l'arc de la zone de la mesure du mouvement compris entre l'apogée de l'excentrique et l'apogée moyen de l'épicycle.

(1) Mêmes nombres dans Al-Fergani, p. 64-65, et Gagmini, p. 250; cependant ce dernier donne $1^{\circ} 3'$ pour Vénus.

(2) Bar-Hebraeus semble employer indifféremment ici les mots منطقة , منطقة et منطقة (cercle, intersphère et zone).

Le centre mesuré est un arc de l'intersphère de la similitude compris entre l'apogée de l'excentrique et l'apogée apparent de l'épicycle.

Le mouvement propre moyen est la distance de l'étoile au *khouto* moyen. On le trouve calculé dans les tables.

Le mouvement propre mesuré est la distance de l'étoile au *khouto* apparent, sa mesure varie d'après l'augmentation ou la diminution de l'inégalité du *khouto*.

La longitude de l'étoile est l'arc du zodiaque compris, dans le sens direct, entre le commencement du Bélier et l'extrémité de la ligne qui passe par l'étoile, [49] si celle-ci n'a pas de latitude ; ou bien entre le commencement du Bélier et le point auquel le cercle de latitude coupe la zone du zodiaque.

Voici la figure des trois zones de ces quatre étoiles, regarde et loue Dieu qui donne la sagesse aux mortels.

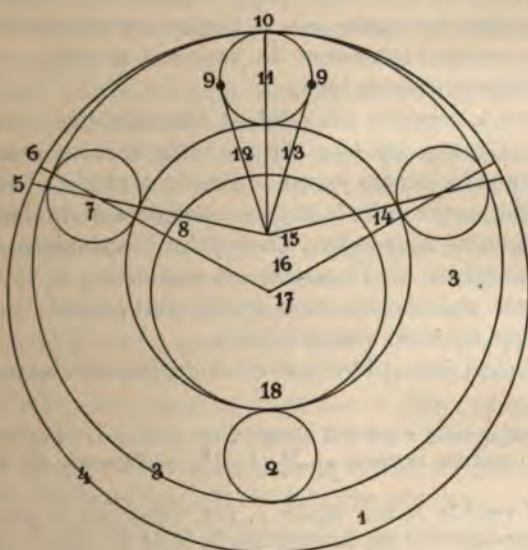


Fig. 6.

1. Complément extérieur. — 2. Épicycle au périhélie. — 3. Excentrique. — 4. Intersphère de la similitude. — 5. *Khouto* moyen. — 6. *Khouto* apparent. — 7. Équation du centre. — 8. Angle d'inégalité de l'apogée. — 9. Astre. — 10. *Khouto*. — 11. Épicycle à l'apogée de l'excentrique. — 12. L'inégalité augmente. — 13. L'inégalité diminue. — 14. Angle de l'inégalité du périhélie. — 15. Centre de la mesure du mouvement. — 16. Centre de l'excentrique. — 17. Centre de l'univers. — 18. Khézo.

[50] CHAPITRE CINQUIÈME

Des sphères de Mercure.

Il y aura quatre sections.

PREMIÈRE SECTION

DU NOMBRE DES INTERSPHÈRES.

Quatre intersphères particuliers composent l'intersphère totale de Mercure.

Le premier intersphère est celui de la similitude des signes du zodiaque. C'est un solide sphérique compris entre deux surfaces parallèles dont le centre est le centre du monde. La surface extérieure touche l'intérieure de Vénus et la surface extérieure touche l'intérieure de la lune.

Le second intersphère est celui de l'excentrique nommé *makdoron* (1). C'est un solide sphérique compris entre deux surfaces parallèles dont le centre est au-dessus du centre de l'univers. La surface extérieure touche la surface extérieure de la similitude en un point nommé apogée fixe. En ce point l'inclinaison de la zone de cet intersphère sur l'équateur est maximum. Et cette zone a été nommée *makdoron* parce qu'elle fait tourner le centre de l'excentrique déférent autour du sien.

Le troisième intersphère est celui de l'excentrique déférent.

(1) Ce mot signifie « qui fait circuler, ou moteur ». Chez les Arabes il est appelé : *motum æquans*, المعدل المسير, ou l'équant. Cf. Al-Fergani, page 48.

Gagmini emploie le mot *Mudir*, p. 224. Voici tout le passage, car il complète Bar-Hebraeus qui ne parle pas du point de contact de la surface intérieure : Mercure a deux sphères excentriques dont l'une, « die Umgebende der andern ist und *al-mudir* (die Kreisende) genannt wird. Sie befindet sich im Körper des Mumattal (de la similitude) und nimmt innerhalb desselben genau dieselbe Lage ein, wie die uebrigen excentrischen Sphären innerhalb ihrer Mumattal, so dass ihre convexe Begrenzungsfläche die convexe Begrenzungsfläche des Mumattal in einem gemeinschaftlichen Punkte, der oberen Apsis, und ebenso ihre concave Begrenzungsfläche die concave Begrenzungsfläche des Mumattal in einem gemeinschaftlichen Punkte, der unteren Apsis, berührt ».

C'est un solide sphérique compris entre deux surfaces parallèles dont le centre est au-dessus du centre de l'univers. La surface extérieure touche l'extérieure [51] du makdorono en un point qui leur est commun, et sa surface intérieure touche l'intérieure du même en un point commun.

Le quatrième intersphère est celui de l'épicycle. C'est un solide sphérique compact, fixé dans l'épaisseur du déférent, en ce sens que son diamètre est égal à l'épaisseur du déférent. Il touche sa surface extérieure en un point qui est le khougto (apogée) de l'épicycle et sa surface intérieure en un autre point qui en est le khézo (périgée). Mercure est un solide sphérique fixé sur l'épicycle dont il touche la surface en un point.

SECONDE SECTION

COMMENT FURENT TROUVÉS CES QUATRE INTERSPHÈRES.

Les anciens trouvèrent pour Mercure les trois intersphères de la similitude, de l'excentrique déférent et de l'épicycle de la manière que nous avons déjà exposée au sujet des trois planètes supérieures et de Vénus. Ils découvrirent l'intersphère de l'excentrique makdorono en remarquant, à l'aide des observations faites avec les instruments, que l'apogée de Mercure n'est pas seulement animé du petit mouvement direct des étoiles fixes, mais encore d'un autre mouvement rapide et rétrograde. Ils en conclurent donc qu'il y a un autre intersphère pour faire tourner en sens rétrograde l'excentrique déférent. Ils connurent que ce makdorono est un excentrique, parce que si [52] l'épicycle est à l'apogée du déférent dans la Balance, il paraît plus petit que s'il arrive à cet apogée du déférent dans le Bélier. Ils en conclurent que dans la Balance l'épicycle est à la fois aux deux apogées du makdorono et du déférent, c'est-à-dire à sa distance maximum de la terre, ce qui le fait paraître plus petit; et dans le Bélier, il est bien au périgée du makdorono, mais à l'apogée du déférent; aussi il n'atteint pas là son maximum de petitesse. Si le makdorono était un concentrique, l'épicycle aurait toujours même petitesse à l'apogée du déférent et même grandeur à son périgée dans tous les signes du zodiaque.

TROISIÈME SECTION

MOUVEMENTS DE MERCURE.

Mercuré a quatre mouvements uniformes et simples, dont se compose le mouvement compliqué apparent.

Le premier mouvement est le mouvement direct de l'intersphère de la similitude égal à celui des étoiles fixes. Dans ce mouvement des étoiles fixes l'apogée du makdoron retarde d'un degré à l'autre. Aussi on l'appelle apogée fixe (1).

Le second mouvement est celui du makdoron. Il est égal au mouvement moyen du centre du soleil, c'est-à-dire à $59' 8''$ par jour (2), et a lieu dans le sens rétrograde. En vertu de ce mouvement l'apogée du déférent rétrograde d'une partie à l'autre, et le centre de ce déférent décrit autour du centre du makdoron un petit cercle nommé centre du déférent.

Le troisième mouvement est celui de l'excentrique déférent. Il est égal au double [53] du mouvement du centre du soleil, c'est-à-dire à $1^{\circ} 58' 16''$ (3), et a lieu dans le sens direct, non pas autour de son centre ou de celui de l'univers, mais autour d'un autre point nommé centre de la mesure du mouvement. Ce fait, contraire à la nature de l'intersphère, a lieu pour Mercure comme pour les autres planètes.

Le quatrième mouvement est celui de l'épicycle, de $3^{\circ} 6'$ par jour (4). En vertu de ce mouvement, Mercure se déplace dans le sens direct sur la partie supérieure de l'épicycle et dans le sens rétrograde sur la partie inférieure, comme cela avait lieu pour les quatre autres planètes à l'encontre de la lune.

(1) Car jusqu'ici le mouvement rétrograde de cet apogée n'est qu'apparent. On a cependant remarqué que Gagmini, cité plus haut, appelle cet apogée « *oberen Apsis* » et non apogée fixe.

(2) Al-Fergani, p. 58, donne $59'$, et Gagmini, p. 230, $59' 8'' 20'''$.

(3) Al-Fergani, p. 58, donne $1^{\circ} 58'$. Golius a mis à tort dans sa traduction $1^{\circ} 59'$. — Gagmini donne, p. 230, $1^{\circ} 58' 16'' 40'''$.

(4) Item Al-Fergani, p. 58. Gagmini donne $3^{\circ} 6' 24'' 7'''$.

QUATRIÈME SECTION

DES CHOSES PROPRES A MERCURE.

Il y a cinq choses propres à Mercure, et une sixième qui arrive aussi à Vénus.

Première chose. Le centre du déférent tourne constamment autour du centre du makdorono. De plus, la distance du centre du déférent au centre du makdorono est égale à la distance de ce dernier au centre de la mesure du mouvement, c'est-à-dire à trois degrés(1); il s'ensuit donc que si l'apogée du déférent arrive au périhélie du makdorono, le centre du déférent tombe au centre de la mesure du mouvement et se trouve à trois degrés du centre de l'univers, et si l'apogée du déférent arrive à l'apogée du makdorono, les quatre centres de l'univers, de la mesure du mouvement, du makdorono et du déférent se trouvent sur une même droite, à savoir sur un diamètre de l'intersphère de la similitude à trois degrés l'un de l'autre. [54] La distance du centre du déférent au centre de l'univers est alors de neuf degrés du côté de l'apogée du makdorono.

Seconde chose. Dans une révolution, l'épicycle passe deux fois à l'apogée et deux fois au périhélie du déférent. Cela provient de ce que l'apogée du déférent se meut dans le sens rétrograde d'une quantité égale au moyen mouvement du soleil, pendant que l'épicycle se meut dans le sens direct d'une quantité double. Il s'ensuit que l'épicycle ne s'éloigne de l'apogée fixe du makdorono dans la Balance que d'une quantité égale au moyen mouvement du soleil, c'est-à-dire égale à la distance de l'apogée du déférent à la Balance. D'où si, partant tous deux de la Balance, l'apogée du déférent arrive au Cancer d'un mouvement rétrograde, l'épicycle, dans le même temps, arrive d'un mouvement direct au Capricorne, c'est-à-dire au périhélie du déférent; après cela l'apogée du déférent partant du Cancer, et l'épicycle partant du Capricorne, se rencontreront dans le Bélier; l'épicycle sera alors à l'apogée du déférent; puis ils se sépareront; l'apogée du déférent arrivera au Capricorne d'un mouvement rétrograde, l'épicycle au bout du même temps arrivera, dans le sens direct, au Cancer et y sera de

(1) Item Al-Fergani, p. 65. Gagini, p. 250, donne 3° 10'.

nouveau au périhélie du déférent; enfin, ils se retrouveront ensemble dans la Balance, et l'épicycle sera de nouveau à l'apogée du déférent. Ainsi, dans une révolution, l'épicycle se trouve deux fois à l'apogée du déférent; cela lui arrive à l'apogée et au périhélie du makdoronno.

Troisième chose. L'apogée du makdoronno est constamment équidistant de l'apogée du déférent et du centre de l'épicycle, comme le soleil est toujours équidistant [55] de l'apogée et du centre de l'épicycle de la lune; en conséquence on a de même une distance double, qui provient du mouvement direct du centre de l'épicycle combiné avec le mouvement rétrograde de l'apogée du déférent.

Quatrième chose. L'épicycle de Mercure n'est pas à sa plus grande proximité de la terre au périhélie fixe du makdoronno, ni au périhélie mobile du déférent. En effet, dans le premier cas, comme le périhélie du makdoronno est dans le Bélier, l'épicycle s'y trouve en même temps à l'apogée du déférent, comme nous l'avons dit; ainsi le déférent éloigne l'épicycle de la terre de la même quantité que le makdoronno l'en a rapproché. Dans le second cas, au moment où l'apogée du déférent arrive d'un mouvement rétrograde au Capricorne, l'épicycle arrive d'un mouvement direct au Cancer. Ainsi le makdoronno éloigne l'épicycle de la terre de la même quantité que le déférent l'en avait rapproché et le place à une distance moyenne. Il s'ensuit donc que l'épicycle sera le plus près possible de la terre, quand il sera équidistant des deux périhélies. Cette équidistance ne peut exister qu'aux deux trigones (1) de l'apogée fixe ou de la Balance, c'est-à-dire dans les Gémeaux et le Verseau. En effet, l'apogée du déférent et l'épicycle étant tous deux dans la Balance, au moment où le second arrive dans le sens direct au Verseau, le premier arrive dans le sens rétrograde aux Gémeaux et son périhélie est au Sagittaire. Il est évident dès lors que le Verseau est équidistant du Sagittaire et du Bélier (2). Il est à 60° de chacun d'eux. De même l'apogée du déférent et l'épicycle étant tous deux dans le Bélier, au moment où le second [56] arrive dans le sens direct aux Gémeaux, le premier arrive dans le sens rétrograde au Verseau, et son périhélie est dans le Lion.

Il est évident dès lors que les Gémeaux sont équidistants du

(1) A 120°.

(2) Le second périhélie est toujours dans le Bélier.

Bélier et du Lion. Ils sont à 60° de chacun d'eux. Cette égalité ne subsiste plus aux quadratures de la Balance (1), parce que l'épicycle, au Capricorne et au Cancer, est bien au péricée du déférent, mais à la distance moyenne du péricée du makdorono.

Cinquième chose. Le mouvement rétrograde du makdorono est d'une circonférence en une année (2), car il est égal au mouvement moyen du soleil, et le mouvement direct du déférent, c'est-à-dire du centre de l'épicycle, est de deux circonférences, car il est égal au double (du mouvement du soleil).

Sixième chose qui arrive à Mercure et à Vénus. Le centre de

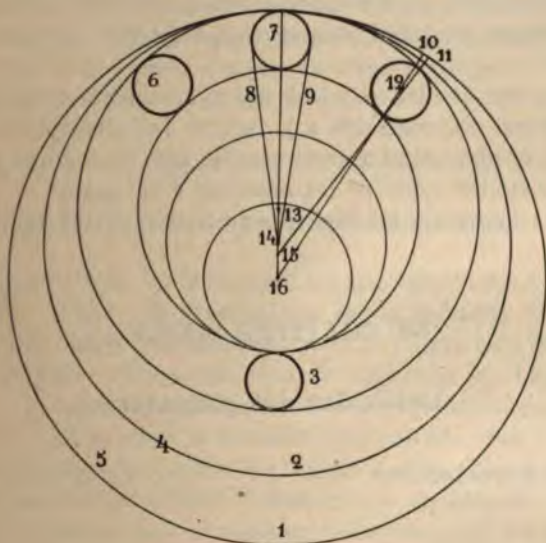


Fig. 7.

1. Complément extérieur du makdorono sur la similitude. — 2. Complément extérieur du déférent sur le makdorono. — 3. Ne peut pas arriver aux deux péricées. — 4. Makdorono. — 5. Intersphère de la similitude. — 6. Centre de l'épicycle. — 7. Épicycle aux deux apogées. — 8. L'inégalité augmente. — 9. L'inégalité diminue. — 10. Khougto visible. — 11. Khougto moyen. — 12. Inégalité de l'apogée. — 13. Centre du déférent. — 14. Centre du makdorono. — 15. Centre de la mesure du mouvement. — 16. Centre de l'univers.

(1) A 90° de la Balance.

(2) C'est le mouvement de la terre transporté à la planète, puisqu'on a supposé la terre fixe.

leur épicycle est constamment en conjonction avec le centre du soleil (1). On le reconnaît à ce que chacun de ces astres ne s'éloigne en avant ou en arrière du soleil que de la grandeur du rayon de son épicycle qui est, pour Mercure, de $22^{\circ} 30'$ et, pour Vénus, de $43^{\circ} 40'$. Ainsi, chacun d'eux se trouvant vers le Khougto dans sa marche directe, entre sous les rayons du soleil, s'y cache et y brûle, puis il précède le soleil et s'en éloigne jusqu'à la distance d'un rayon (de son épicycle) pour retourner ensuite, se rapprocher du soleil et entrer de nouveau sous ses rayons, s'y cacher et y brûler. De même, dans sa marche rétrograde qui a lieu au Khézo, il retarde sur le soleil [57] jusqu'à la distance d'un rayon, puis, sa marche devient directe et il commence à se rapprocher du soleil jusqu'à ce qu'il brûle de nouveau au Khougto.

Il faut noter que les inégalités des mouvements de Mercure, la propriété qui est contraire à la nature des intersphères, et les noms qui se rapportent à cette planète sont les mêmes que pour les autres étoiles; nous ne les répétons donc pas ici.

Voici la figure des intersphères de Mercure (voir figure 7).

[58] CHAPITRE SIXIÈME

Latitudes des planètes.

Il y aura sept sections.

PREMIÈRE SECTION

LATITUDE DE LA LUNE.

Il faut considérer le grand cercle qui passe par les deux pôles du zodiaque et par l'extrémité d'une droite, menée du centre de l'univers au centre de la lune, et qui va de là jusqu'à la surface de l'intersphère des étoiles fixes. La latitude de la lune est l'arc

(1) Ainsi Mercure et Vénus tournent autour du soleil. La complexité des mouvements apparents empêcha les anciens de reconnaître ce fait pour les autres planètes.

de ce cercle compris entre le zodiaque et l'extrémité de la ligne dont nous venons de parler. Comme la zone de l'épicycle, que décrit la lune dans son mouvement propre, est située dans le plan de la zone du déférent qui est située elle-même sur la surface de l'intersphère oblique, la lune n'a pas d'autre latitude que l'inclinaison de l'intersphère oblique sur le zodiaque, et cette inclinaison est fixe et invariable. La grandeur maximum donnée par l'observation est de cinq degrés (1). En conséquence, quand la lune arrive à l'un de ses nœuds, elle est dans le plan du zodiaque et sa latitude est tout à fait nulle. Quand elle s'éloigne de ce point, sa latitude devient sensible et augmente jusqu'à ce qu'elle arrive au milieu de l'arc compris entre les deux nœuds. Puis la latitude diminue pour s'annuler complètement à l'autre nœud et recommencer à croître comme à partir du nœud précédent.

[59] SECONDE SECTION

LATITUDE DES TROIS PLANÈTES SUPÉRIEURES.

On a trouvé pour les trois planètes supérieures deux inégalités en latitude : l'une est l'inclinaison sur le zodiaque du plan de l'intersphère oblique portant l'épicycle (2), l'autre est l'inclinaison sur l'intersphère oblique du plan de l'épicycle (3). La première est fixe et invariable pour chacune des trois planètes, comme cela avait lieu pour la lune, la seconde n'est pas fixe mais varie pour les trois planètes, à l'inverse de la lune dont le plan de l'épicycle n'est pas incliné sur celui de l'oblique. Les apogées des épicycles des trois planètes sont constamment inclinés vers les signes du zodiaque, c'est-à-dire qu'ils se trouvent entre le plan de l'oblique et celui du zodiaque. De même le plan de l'oblique est situé entre les périgées des épicycles et le plan du zodiaque. Dans le cas seulement où le centre de l'épicycle est aux nœuds, le diamètre qui passe au Khougto et au Khézo est dans les deux plans de l'oblique et du zodiaque, et quand l'épicycle s'éloigne du nœud, le diamètre dont nous avons parlé s'incline aussi à partir de la surface de l'oblique vers le zodiaque; pendant que l'épicycle décrit un qua-

(1) En réalité $5^{\circ} 8' 48''$. Wolf, p. 284.

(2) C'est l'inclinaison moyenne de l'orbite sur le zodiaque.

(3) C'est une correction positive ou négative que l'on doit faire à l'inclinaison moyenne pour avoir l'inclinaison vraie.

drant à partir du nœud et arrive à la distance maximum du zodiaque, le Khougto arrive aussi à sa distance maximum du plan oblique du côté du zodiaque; puis le centre de l'épicycle se rapproche du zodiaque et le Khougto se rapproche aussi de l'oblique, jusqu'à ce que le centre de l'épicycle atteigne l'autre nœud, alors le diamètre [60] qui passe au Khougto et au Khézo atteint aussi le plan de l'oblique en même temps que le plan du zodiaque. Sur l'autre moitié de l'oblique, le centre de l'épicycle et le diamètre qui passe au Khougto et au Khézo se déplacent de la même manière (1). En conséquence l'illustre Ptolémée expose, dans la seconde section du livre XIII de l'Almageste (2), que les extrémités du diamètre apogée-périgée des épicycles de ces astres tournent sur de petits cercles dont le plan est perpendiculaire au plan du déférent. Il ajoute encore (3) que le mouvement uniforme et moyen de ces points n'est pas rapporté au centre des petits cercles, mais bien à l'excentrique, à cause de la similitude de leur mouvement avec celui du centre de l'épicycle qui a lieu sur l'excentrique déférent. Et, supposant qu'un homme ignorant se trouvait choqué de ce qu'on lit ci-dessus, l'illustre auteur le réprimande en ces termes (4) : « Aucun homme qui cherche à péné-

(1) Ce qui précède est résumé dans Gagmini, p. 252, et dans Al-Fergani, p. 70-71.

(2) Ed. Halma, II, p. 371 : Τῶν δ' ἐπικύκλων αἱ μὲν διὰ τῶν φαινομένων ἀπογείων διάμετροι..., παραφέρονται ὑπὸ κυκλιστικῶν παρακειμένων φέρ' εἰπεῖν τοῖς περιγείοις αὐτῶν πέρασι..., ὁρθῶν δὲ πρὸς τὰ τῶν ἐκκέντρων ἐπίπεδα καὶ τὰ κέντρα ἔχοντων ἐν αὐτοῖς.

Nassir-Eddin n'admet pas la théorie de Ptolémée et en donne une plus compliquée encore, *Al-Tazkireh*, II, ch. VII. Cf. Carra de Vaux, *Les sphères célestes selon Nasir-Eddin Attûsi*, p. 16.

(3) *Ibid.*, p. 373 : Τὰς μέντοι πρὸς ὁμαλὴν κίνησιν περιφορὰς οὐ περὶ τὸ ἴδιον κέντρον ἔχουσιν ἀποτελουμένας, περὶ τι δὲ ἕτερον...

(4) *Alm.*, XIII, ch. II., éd. Halma, II, p. 375... ἐν δὲ τῷ οὐρανίῳ μηδαμῇ μηδαμῶς ὑπὸ τῆς τοιαύτης μίξεως ἐμποδιζομένην. Μᾶλλον δὲ καὶ αὐτὸ τὸ ἀπλοῦν τῶν οὐρανίων, οὐκ ἀπὸ τῶν παρ' ἡμῖν οὕτως ἔχειν δοκούντων προσήκει κρίνειν, ὅποτε μὴδ' ἐφ' ἡμῶν τὸ αὐτὸ πᾶσιν ὁμοίως ἐστὶν ἀπλοῦν. Οὕτω γὰρ σκοποῦσιν οὐδὲν ἂν δόξαιε τῶν κατὰ τὸν οὐρανὸν γινομένων ἀπλοῦν, οὐδ' αὐτὸ τὸ τῆς πρώτης φορᾶς ἀμετάστατον. Il continue en ces termes :

... Mais ces difficultés disparaissent quand on considère ces mouvements dans le ciel même où ils ne se présentent pas ainsi embarrassés les uns dans les autres. Il ne faut donc pas juger de la simplicité des choses célestes, par les choses familières qui nous paraissent simples; puisque celles-ci ne sont pas également simples pour tous les hommes. — Autrement on ne trouvera rien de simple dans ce qu'on voit au ciel, pas même l'immuabilité du premier mouvement.

trer les difficultés à l'aide d'hypothèses telles que celles-ci n'osera penser à traiter d'artifices compliqués celles que nous avons si laborieusement agencées, car il ne faut pas comparer les choses

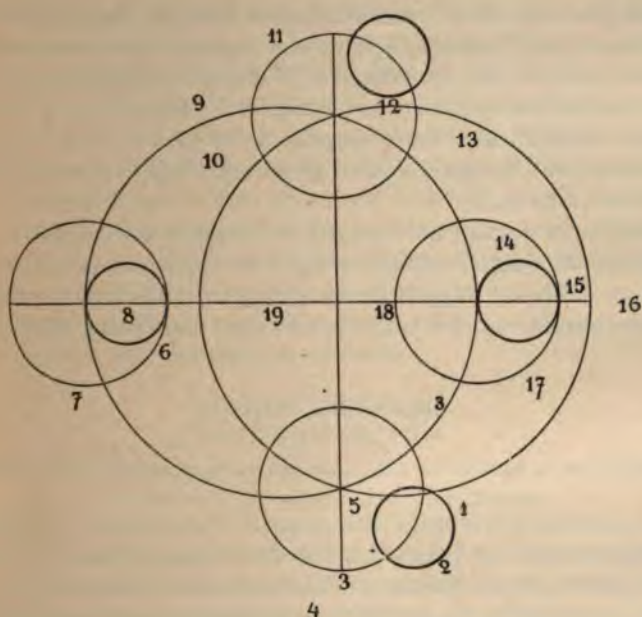


Fig. 8.

1. Petit cercle. — 2. Khougto et Khézo dans les deux plans du zodiaque et de l'oblique. — 3. Oblique. — 4. Orient. — 5. Depuis ici le centre de l'épicycle s'éloigne du plan du zodiaque. — 6. Khougto distant du plan de l'oblique vers le sud du côté du zodiaque. — 7. Khézo à sa distance maximum du zodiaque et au nord du zodiaque et de l'oblique. — 8. Petit cercle. — 9. Khougto et Khézo dans les deux plans du zodiaque et de l'oblique. — 10. Depuis ici le centre de l'épicycle s'approche du plan du zodiaque et le Khougto du plan de l'oblique. — 11. Occident. — 12. Khézo à sa distance maximum du zodiaque et de l'oblique. — 13. Depuis ici le centre de l'épicycle s'éloigne du plan du zodiaque. — 14. Épicycle au sud du zodiaque. — 15. Khougto à la distance maximum du plan de l'oblique, au nord. — 16. Nord. — 17. Depuis ici le centre de l'épicycle s'approche du plan du zodiaque et le Khougto du plan (de l'orbite). — 18. Centre de l'oblique déférent. — 19. Centre des signes du zodiaque.

humaines aux divines, ni nous figurer ces dernières d'après des démonstrations inadéquates ». Notons que les trois planètes supérieures n'ont pas de troisième inclinaison pour le diamètre qui

passé aux deux distances moyennes de l'épicycle (1), car il se trouve dans le plan du zodiaque quand il fait l'angle maximum (avec la ligne qui joint les centres de la terre et de l'épicycle), c'est-à-dire quand le centre de l'épicycle est à l'un des deux nœuds, dans les autres positions, il reste constamment dans un plan parallèle au zodiaque. [61] Comme l'apogée de l'épicycle est constamment incliné vers le plan du zodiaque, il s'ensuit nécessairement que la distance maximum de la planète au zodiaque aura lieu au Khézo. [62] Le sens de la latitude de la planète sera le même que celui (de l'inclinaison) de l'oblique par rapport au zodiaque, au nord ou au sud.

Cette figure (page 53) montre la véritable inclinaison sur le zodiaque du diamètre apogée-périgée de l'épicycle, et la manière dont ce diamètre s'approche ou s'éloigne de l'oblique déférent quand il tourne sur les petits cercles dont nous avons parlé.

TROISIÈME SECTION

COMMENT ON A TROUVÉ LA LATITUDE DES TROIS PLANÈTES SUPÉRIEURES.

Les anciens trouvèrent l'inclinaison de l'oblique sur le zodiaque et son invariabilité, parce que des observations nombreuses leur montrèrent que si le centre de l'épicycle est à l'apogée de l'excentrique déférent, la planète est constamment au nord du zodiaque, et, s'il est au périgée, la planète est au sud à la même distance maximum. Ils virent ainsi que le mouvement de l'oblique est incliné sur le mouvement du zodiaque et que cette inclinaison est fixe et invariable. Quant à l'inclinaison sur le plan du déférent du diamètre apogée-périgée de l'épicycle, ils la trouvèrent lorsque des observations nombreuses, faites quand le centre de l'épicycle est à l'apogée et au périgée du déférent, leur donnèrent pour la planète une latitude moindre au khougto qu'au khézo. Ils virent ainsi que le khougto incline constamment vers le zodiaque, et le khézo du côté où incline l'oblique lui-même. Aux deux nœuds, ils ne trouvèrent pas de latitude pour la planète ni au khougto ni au khézo. Ils virent donc que l'inclinaison de la ligne apogée-périgée de l'épicycle [63] commence au nœud, puis augmente jusqu'au point d'inclinaison maximum de l'oblique,

(1) C'est le diamètre perpendiculaire à la ligne apogée-périgée de l'épicycle.

c'est-à-dire jusqu'au milieu de l'arc compris entre les deux nœuds ; après cela elle diminue pour s'annuler à l'autre nœud, puis réaug-
menter. Ils trouvèrent que le diamètre joignant les deux distances
moyennes de l'épicycle n'est pas incliné sur le zodiaque parce
qu'aux temps où le centre de l'épicycle est aux deux distances
maximum du zodiaque, c'est-à-dire à l'apogée et au périée du
déférent, au nord et au sud du zodiaque, ils trouvèrent la même
latitude quand la planète est distante du soleil couchant, c'est-à-
dire quand elle est à l'extrémité orientale de ce diamètre (1), et
quand elle est distante du soleil levant, c'est-à-dire quand elle
est à l'extrémité occidentale du même diamètre. Quand le centre
de l'épicycle est aux deux nœuds, on trouve la planète dans le
plan du zodiaque, qu'elle soit à l'extrémité orientale ou occiden-
tale de ce diamètre. Ils remarquèrent donc qu'aux deux nœuds,
ce diamètre est dans le plan du zodiaque, et qu'aux autres points,
il est dans un plan parallèle au zodiaque.

QUATRIÈME SECTION

LATITUDE DES DEUX PLANÈTES INFÉRIEURES.

Les deux planètes inférieures ont trois inégalités en latitude.
La première est l'inclinaison de l'oblique déférent sur le zodiaque.
La seconde est l'inclinaison du diamètre apogée-périée de l'épi-
cycle sur le plan de l'oblique déférent. [64] La troisième est l'in-
clinaison sur le même plan du diamètre qui passe par les dis-
tances moyennes de l'épicycle. Cette troisième inclinaison est
appelée *zlimoto*, *fotolo*, *'ouqomo* et *'qalqelo* (2).
La première inclinaison, celle de l'oblique sur le zodiaque, n'est
pas fixe, mais variable, à l'inverse de la lune et des trois planètes
supérieures, parce que quand le centre de l'épicycle est aux deux
nœuds, le plan de l'oblique est dans le plan du zodiaque, sans être
en aucune manière incliné sur lui (3), et quand le centre de l'épi-

(1) Mot à mot : quand la planète est à sa distance vespérale du soleil.
Si on voit simultanément le soleil couchant et la planète, il est clair que
celle-ci sera à l'orient du soleil.

(2) Ces quatre mots ont tous le sens d'oblique ou tortueux. — Chez Al-
Fergani, p. 72, on trouve *الالتواء*, *obliquatio*.

(3) Mauvaise locution. Le plan de l'oblique est déterminé par la trajec-
toire du centre de l'épicycle et c'est à improprement parler que Bar-
Hebraeus peut dire qu'il se confond avec le plan du zodiaque, lorsque le

cycle s'éloigne du nœud, la partie de l'oblique qui le porte s'incline vers le nord du zodiaque pour Vénus, et vers le sud pour Mercure; cette inclinaison augmente jusqu'au milieu de l'arc compris entre les deux nœuds, puis elle diminue pour s'annuler au second nœud; ici le plan de l'oblique se confond de nouveau avec le plan du zodiaque. Et quand le centre de l'épicycle dépasse ce nœud, la partie de l'oblique qui le porte s'incline vers le nord du zodiaque pour Vénus et vers le sud pour Mercure. — Ainsi à l'apogée et au périégée du déférent, l'épicycle de Vénus est au nord du zodiaque et celui de Mercure au sud. Comme le mouvement moyen du centre de ces deux planètes s'accomplit en une année entière, à cause de l'égalité de leur mouvement et du mouvement moyen du centre du soleil, il s'ensuit que la latitude de l'apogée de leur déférent est [65] boréale durant six mois, et australe durant les six autres mois.

La seconde inclinaison est celle du diamètre apogée-périégée de l'épicycle, elle commence à la distance maximum de l'oblique au zodiaque. En conséquence, si l'apogée est un point de distance maximum, le khouto de l'épicycle de Vénus s'incline au nord (de l'oblique) et le khézo au sud, le khouto de Mercure s'incline au sud et le khézo au nord. C'est l'inverse au périégée (1). L'inclinaison augmente peu à peu jusqu'à ce que le centre de l'épicycle arrive à l'un des nœuds, alors le khouto est à sa distance maximum du plan de l'oblique (et du zodiaque), au sud, s'il s'agit du nœud ascendant et, au nord, s'il s'agit du nœud descendant. Le khézo est incliné en sens inverse du khouto (2). Cependant la position du nœud ascendant n'est pas la même pour Vénus que pour Mercure; en effet, après son passage au nœud ascendant, Vénus est du côté de l'apogée, tandis que Mercure est du côté du périégée. Puis l'inclinaison diminue jusqu'à la distance maximum (de l'oblique au zodiaque) au milieu de l'arc compris entre les deux nœuds où elle s'annule; elle recommence ensuite à augmenter jusqu'à ce que le centre de l'épicycle se confonde avec l'autre nœud; en ce moment le khouto est à sa distance maximum du plan de l'oblique, et ainsi de suite. Pour tout dire en un mot, la seconde inclinaison des planètes inférieures est l'inverse de la

centre de l'épicycle est lui-même dans le plan du zodiaque. — Al-Fergani (p. 69) emploie la même locution que Bar-Hebræus.

(1) Item Gagini, p. 252-253, et Al-Fergani, p. 72-73.

(2) Le passage suivant est développé dans une remarque ajoutée à la page 72 du texte.

seconde inclinaison des planètes supérieures, en ce sens que, pour les planètes inférieures, [66] elle atteint sa grandeur maximum aux nœuds et s'annule à la distance maximum (du zodiaque), tandis que pour les planètes supérieures elle est la plus grande possible à la distance maximum et s'annule aux nœuds.

La troisième inclinaison est celle du diamètre qui passe aux deux distances moyennes. Elle commence aux nœuds et augmente peu à peu jusqu'à ce que le centre de l'épicycle arrive au milieu de l'arc compris entre les deux nœuds. A cet endroit, l'apogée étant à la distance maximum, pour Vénus l'extrémité orientale de ce diamètre, qui est la distance vespérale, est au nord, et l'extrémité occidentale, qui est la distance matinale, est au sud (1). C'est l'inverse pour Mercure. Au contraire, le périégée étant à la distance maximum, pour Vénus l'extrémité orientale de ce diamètre atteint son inclinaison maximum vers le sud et l'extrémité occidentale vers le nord; c'est l'inverse pour Mercure; puis l'inclinaison commence à diminuer jusqu'à ce qu'elle s'annule à l'autre nœud. Il se passe ensuite sur la seconde moitié du cercle ce qui s'est passé sur la première. Il est évident que cette troisième inclinaison des planètes inférieures ressemble à la seconde des planètes supérieures, aussi les extrémités de ce diamètre des distances moyennes tournent encore sur des petits cercles analogues à ceux dont nous avons parlé.

CINQUIÈME SECTION

COMMENT ON A TROUVÉ LES LATITUDES DES DEUX PLANÈTES INFÉRIEURES.

Les anciens découvrirent la variabilité des inclinaisons des deux obliques sur le zodiaque, parce que des observations [67] nombreuses leur montrèrent que le centre des épicycles est, ou bien dans le plan du zodiaque, ce qui arrive aux nœuds, ou bien, constamment et pour toutes les autres positions, au nord du zodiaque s'il s'agit du centre de l'épicycle de Vénus, et au sud s'il s'agit de celui de Mercure. Si l'inclinaison était fixe, le centre de l'épicycle serait au nord pour la moitié du cercle et au sud pour l'autre moitié, mais il n'en est pas ainsi. Ils découvrirent donc que le plan de l'oblique est dans le plan du zodiaque quand l'épicycle est aux nœuds, puis il s'incline jusqu'à une certaine distance

(1) Item dans Al-Fergani, p. 73.

maximum pour se rapprocher de nouveau. Les anciens découvrirent que le diamètre apogée-périgée de l'épicycle n'est pas incliné quand le centre de l'épicycle est à sa distance maximum du zodiaque ou à l'apogée et au périgée du déférent, parce que dans ces deux positions ils trouvèrent la même latitude pour l'apogée et le périgée de l'épicycle des deux planètes inférieures; pour Vénus cette latitude est toujours boréale et pour Mercure elle est australe. Si ce diamètre était incliné sur le plan de l'oblique, la latitude du khougto serait différente de celle du khézo. Quand le centre de l'épicycle est aux nœuds, ils ne trouvèrent pas la même latitude au khougto et au khézo, ils virent ainsi que cette inclinaison commence à la distance maximum de l'oblique au zodiaque et atteint sa plus grande valeur aux nœuds. Les anciens trouvèrent l'inclinaison du diamètre des distances moyennes, [68] c'est-à-dire l'obliquité, parce que quand le centre de l'épicycle est à l'apogée du déférent, des observations nombreuses leur montrèrent que Vénus, à sa distance matinale, était à son inclinaison maximum vers le sud, et, à sa distance vespérale, elle était à son inclinaison maximum vers le nord. C'est l'inverse pour Mercure. Et quand le centre de l'épicycle est au périgée du déférent, Vénus, à sa distance matinale, était à son inclinaison maximum vers le nord, et, à sa distance vespérale, à son inclinaison maximum vers le sud. C'est l'inverse pour Mercure. A partir de là, les extrémités de ce diamètre commencent à se rapprocher du plan de l'oblique jusqu'à ce qu'elles y soient contenues en même temps que ce plan vient se confondre avec celui du zodiaque, ce qui arrive aux nœuds. Ainsi, quand la seconde inclinaison est maximum, cette troisième s'annule et vice versa.

Remarque. — Quand les observateurs disent que l'on trouve telle ou telle inclinaison des cinq planètes au Khougto de leurs épicycles et des planètes inférieures au Khézo, ils n'ont pas trouvé ces quantités par l'observation, puisque chacune de ces planètes est alors sous les rayons du soleil et n'apparaît pas pour qu'on puisse l'observer avec les instruments, mais les positions des planètes avant et après l'occultation les conduisirent à la connaissance de la mesure de leurs inclinaisons quand elles sont sous les rayons solaires. C'est ce qu'enseigne le grand Ptolémée dans la troisième section du treizième livre de l'Almageste (1).

(1) Ed. Halma, II, p. 375. Cette section est intitulée : *De la grandeur de chacune des inclinaisons*. C'est le calcul qui donne ces grandeurs.

[69] SIXIÈME SECTION

GRANDEUR MAXIMUM DES LATITUDES (INCLINAISONS)
DE CES CINQ PLANÈTES (1).

L'observation donna pour la grandeur maximum de l'inclinaison de l'oblique sur le zodiaque, pour Saturne deux degrés et demi, pour Jupiter un degré et demi, pour Mars un degré, et pour Vénus dix minutes (2).

L'inclinaison maximum du diamètre apogée-périgée de l'épicycle sur l'oblique qui a lieu, comme nous l'avons dit, à la distance maximum pour les trois planètes supérieures et aux nœuds pour les deux inférieures, a été trouvée pour Saturne de quatre degrés et demi au centre de l'épicycle. Au centre de l'univers l'inclinaison du Khougto fut trouvée de vingt-six minutes à l'apogée du déferent et de vingt-huit minutes au périgée (3), et l'inclinaison du Khézo est de trente-trois minutes à l'apogée et de trente-cinq au périgée. — Pour Jupiter, on trouva au centre de l'épicycle deux degrés et demi, et, au centre de l'univers, vingt-quatre minutes pour l'inclinaison du Khougto à l'apogée du déferent, vingt-cinq pour son inclinaison au périgée, trente-cinq minutes pour l'inclinaison du Khézo à l'apogée du déferent et trente-huit au périgée. — Pour Mars, on trouva au centre de l'épicycle deux degrés un quart, et, au centre de l'univers, vingt-deux minutes pour l'inclinaison du Khougto à l'apogée du déferent et vingt-sept au périgée, [70] trois degrés vingt-deux mi-

(1) M. Payne Smith traduit : *De totis quinque planetarum declinationibus, quantæ sint.* (Catalogue des Mss. syr. d'Oxf.) — Mais il ne s'agit pas de déclinaisons ou de mesures rapportées à l'équateur, et *De totis declinationibus* n'a pas de sens.

On remarquera que la latitude d'une planète est à chaque instant la somme algébrique de deux inclinaisons : 1° celle du centre de l'épicycle sur le zodiaque, 2° celle de la planète sur le centre de l'épicycle. Cette dernière résulte elle-même de deux (les inclinaisons des diamètres apogée-périgée et des distances moyennes de l'épicycle) dont la connaissance détermine à chaque instant la position de l'épicycle, c'est-à-dire son inclinaison sur le cercle oblique. Il s'agit toujours des latitudes géocentriques.

(2) Gagini donne les mêmes nombres, excepté pour Vénus où il donne 10° au lieu de 10', et il ajoute : *Mercurus 45°, nombre trop fort.*

(3) Gagini (p. 251) ne donne que le nombre 4° 30'. De même pour la suite.

minutes pour l'inclinaison du Khézo à l'apogée et six degrés six minutes au périégée. — Pour Vénus, on trouva au centre de l'épicycle deux degrés et demi, et, au centre de l'univers, un degré deux minutes pour l'inclinaison du Khougto aux deux nœuds et six degrés vingt-trois minutes pour l'inclinaison du Khézo aux mêmes points. La cause de cette grande inégalité pour Mars et Vénus est dans les dimensions considérables de leurs épicycles. — Pour Mercure, on trouva, au centre de l'épicycle, six degrés un quart; et, au centre de l'univers, un degré quarante-cinq minutes pour l'inclinaison du Khougto aux deux nœuds, et quatre degrés quatre minutes pour l'inclinaison du Khézo aux deux mêmes points.

Et, pour l'inclinaison maximum du diamètre des distances moyennes de l'épicycle, qui est particulière aux deux planètes inférieures et a lieu quand la distance de l'oblique au zodiaque est maximum, on a trouvé pour Vénus trois degrés et demi au centre de l'épicycle. Cette inclinaison (observée de la terre) était de deux degrés et demi à l'apogée et au périégée du déférent, au nord et au sud. — On a trouvé pour Mercure sept degrés au centre de l'épicycle, et au centre de l'univers deux degrés un quart à l'apogée et deux degrés quarante-cinq minutes au périégée, et cela au nord et au sud. Ainsi, dans cette troisième inclinaison, il n'y a pas de différence entre les obliquités des deux extrémités de ce diamètre, c'est-à-dire de l'extrémité orientale ou vespérale [71] et de l'extrémité occidentale ou matinale. C'est l'inverse des inclinaisons des extrémités du premier diamètre, c'est-à-dire du Khougto et du Khézo (1).

SEPTIÈME SECTION

POSITION DES APOGÉES DES CINQ PLANÈTES.

Ptolémée, dans ses observations avec les instruments, trouva l'apogée de Saturne au vingtième degré du Scorpion (2) et la distance

(1) On remarquera que les latitudes géocentriques données par la somme de ces inclinaisons diffèrent beaucoup des latitudes héliocentriques auxquelles on est plus accoutumé maintenant. Ainsi pour Mercure et Vénus le maximum des latitudes géocentriques pour 1894 fut de $4^{\circ} 56'$ et $8^{\circ} 39'$, tandis que le maximum des latitudes héliocentriques (inclinaison de l'orbite) était de 7° et $3^{\circ} 23'$.

(2) L'apogée de Saturne au commencement du règne d'Antonin était

maximum boréale de l'oblique au zodiaque au commencement de la Balance. Ainsi le nœud ascendant situé au commencement du Cancer était nécessairement à cent quarante degrés en avant de l'apogée. Il trouva l'apogée de Jupiter au dixième degré de la Vierge (1) et la distance maximum encore au commencement de la Balance. Il trouva l'apogée de Mars au vingt-cinquième degré du Cancer (2) et la distance maximum au même endroit. Ainsi le nœud ascendant devait être au vingt-cinquième degré du Bélier, à un quadrant entier de cercle en avant de l'apogée. Il trouva l'apogée de Vénus au vingt-cinquième degré du Taureau (3), et la distance maximum boréale au même endroit, ainsi le nœud ascendant devait être au vingt-cinquième degré du Verseau, également à un quadrant entier de cercle en avant de l'apogée. Il trouva l'apogée de Mercure (4) au dixième degré de la Balance, et la distance maximum australe au même endroit, aussi le nœud ascendant était au dixième degré du Capricorne, à un quadrant entier de cercle en arrière de l'apogée (5).

[72] *Remarque* (6). — Comme la distance maximum de Mercure est australe et que son apogée est dans la Balance, son nœud ascendant doit être dans le Capricorne et non dans le Cancer comme cela aurait lieu pour les autres planètes. En effet, pour les trois planètes supérieures et la lune, le nœud ascendant est celui à partir duquel l'épicycle va au nord, et le nœud descendant celui à partir duquel il va au sud. Il n'en est pas de même pour les deux planètes inférieures. En effet, l'épicycle de Vénus ne passe jamais au sud ni celui de Mercure au nord. Aussi, pour Vénus et Mercure, le nœud ascendant est celui à partir duquel l'épicycle se dirige vers l'apogée.

Et comme l'épicycle de Mercure passe du Capricorne au Bélier

dans le vingt-troisième degré du Scorpion. Ptol., *Alm.*, XI, ch. vi, Ed. Halma, II, p. 287.

(1) L'apogée de l'excentrique était dans le onzième degré de la Vierge. Ed. Halma, II, p. 258.

(2) Dans 25° 30' du Cancer. Ed. Halma, II, p. 231.

(3) Ed. Halma, II, p. 196.

(4) Ed. Halma, II, p. 172.

(5) Gagini, p. 253, 254 donne la position des apogées et des nœuds ascendants pour la première année de l'ère d'Alexandre, et dit que ces positions varient selon le mouvement de la sphère des étoiles fixes (précession). Les nombres qu'il donne sont incompatibles avec ceux de Ptolémée et même entre eux.

(6) L'objet de cette remarque est déjà indiqué, p. 65 du texte.

où est son périée, son nœud ascendant est bien dans le Capricorne et son nœud descendant dans le Cancer. On voit que la différence entre le nœud ascendant et le nœud descendant des planètes inférieures est toute conventionnelle. Et, comme les apogées participent au mouvement des étoiles fixes, leurs positions sont déterminées pour tous les temps dans les tables.

[73] CHAPITRE SEPTIÈME

Propriétés des astres causées par leurs positions apparentes (vues de la terre) ou par leurs positions relatives.

Il y aura neuf sections.

PREMIÈRE SECTION

DES SEGMENTS (1).

Les astronomes, à l'aide de deux diamètres rectangulaires, divisent la zone de l'excentrique et celle de l'épicycle en quatre parties différentes, égales deux à deux seulement, et nommées segments.

L'un des deux diamètres est celui qui passe à l'apogée et au périée de l'excentrique et en même temps à l'apogée et au périée de l'épicycle; le second passe par les deux distances moyennes, ce que l'on peut entendre en deux sens: suivant que le mot *moyen* se rapporte à la distance à la terre ou bien à la diminution et à l'accélération du mouvement.

Le premier segment commence, pour l'excentrique à l'apogée, et pour l'épicycle au Khougto. Ainsi, d'après le premier sens du mot *moyen*, le deuxième et le quatrième segment commencent

(1) *Mot à mot*: ceinture, zone ou voûte. Mais nous réserverons le mot *zone* pour le cercle complet, et mettrons *segment* pour chacune des quatre parties de la zone. Cette division est dans Oloug-Beg. *Prolegomènes*, t. I, p. 297, et t. II, p. 157 et 281. Oloug-Beg appelle ces quatre arcs *nithaks* (ناطق) ou *zones de conversion*. C'est un sujet neuf, dit M. Sédillot. Nous voyons qu'il était connu de Bar Hebraeus près de 150 ans avant Oloug-Beg. — Cf. Gagmini, p. 242-245. M. Payne Smith traduit à tort ممدت par *points* (*Catal. des mss. syriaques de la Bibl. Bodl.*).

sur l'excentrique au point équidistant des centres de l'excentrique et de l'univers, c'est-à-dire à l'extrémité de la perpendiculaire élevée au milieu de la distance des deux centres, ils commencent sur l'épicycle [74] aux points où celui-ci coupe son déférent.

D'après le second sens (sens de moyen mouvement) le deuxième et le quatrième arcs commencent sur l'excentrique à l'extrémité de la perpendiculaire menée au centre de l'univers, et sur l'épicycle aux points de contact des tangentes menées du centre de l'univers, c'est-à-dire aux points où l'inégalité est maximum sur



Fig. 9.

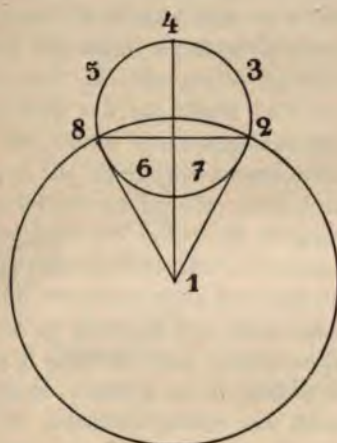


Fig. 10.

- | | |
|---|---|
| <p>1. Centre de l'univers. — 2. Périgée. —
 3. Troisième segment. — 4. Moyen
 mouvement. — 5. Quatrième seg-
 ment. — 6. Apogée. — 7. Premier
 segment. — 8. Moyen mouvement.
 9. Second segment. — 10. Centre de
 l'excentrique.</p> | <p>1. Centre de l'univers. — 2. Moyenne
 distance. — 3. Quatrième segment. —
 4. Khougto (apogée de l'épicycle). —
 5. Premier segment. — 6. Second
 segment. — 7. Troisième segment. —
 8. Moyenne distance.</p> |
|---|---|

l'excentrique et sur l'épicycle. Sur le premier segment la planète est supérieure descendante, sur le second elle est inférieure descendante, sur le troisième elle est inférieure ascendante et sur le quatrième elle est supérieure ascendante (1). Les figures précédentes montrent ces quatre arcs avec leurs diversités.

(1) Ce sont des définitions fondées sur la position apparente de la planète par rapport à la terre.

[75] DEUXIÈME SECTION

DE L'AVANCE ET DU RETARD DES LEVERS DES CINQ PLANÈTES,
ET DE LEURS STATIONS (1).

Ptolémée appela la marche rétrograde *avance du lever* (2) et la marche directe *retard* (3) parce que la distance de l'astre diminue et il se lève plus tôt, tant qu'il a une marche rétrograde; enfin il se lève plus tard, tant qu'il a une marche directe. Les stations (4) sont ces arrêts qui ont lieu entre la marche directe et la marche rétrograde (5). Dans le douzième livre de l'*Almageste* il est bien établi par des démonstrations géométriques qu'il n'y a pas rétrogradation toutes les fois que l'étoile est animée d'un mouvement rétrograde sur la partie inférieure de son épicycle, il faut pour cela qu'une certaine proportion ait lieu : il faut que le rapport du rayon de l'épicycle à la droite qui va du Khézo au centre de l'univers soit plus grand que le rapport du mouvement du déférent au mouvement de l'épicycle (6), par exemple, en prenant pour ces mesures et ces mouvements des quantités assez approchées, pour Saturne le premier rapport est d'un à neuf, et le second de un à trente; le premier est plus grand, donc Saturne aura des rétrogradations, de même pour quatre autres planètes. Pour la lune le premier rapport est de un à onze et le second de un et un dixième à un. Comme le premier rapport est beaucoup plus petit, la lune aura des retards mais pas de rétrograda-

(1) Cf. Gagini, p. 254, et surtout Al-Fergani, p. 61-63. *Almageste*, l. XII.

(2) Προηγέσεις, *Almageste*, XII, 1.

(3) Υπολειψείς, *ibid.*

(4) Στηρίγματα, *Almageste*, XII, 7. Chez Oloug-Beg, مقام, t. I, p. 199.

(5) D'après Moïse Bar Képha ces avances, retards et stations des planètes les firent regarder comme douées de raison et de volonté et comme se conduisant elles-mêmes. Man. n° 319, fol. 20.

دو سوره حكمة الحقائق، بهی صفتها. لحد همدیه؛ بتا همدیه؛ ای صفتها :
هوسه سعتا؛ ثریه صفتا الحقائق، حردما؛ صفتا همدیه؛ همدیه صفتا حردما؛
صفتا ای.

On remarquera que les mots صفتها et همدیه (d'où صفتها) s'appliquent aux planètes comme nous l'avons déjà fait remarquer chez Bar-desane. Cf. *Le livre des lois des pays*, 1899, Paris, Leroux, p. 18-19.

(6) Voir en particulier : *Almageste*, éd. Halma, t. II, p. 314, 321-322.

tions. Enfin, puisque la supériorité du premier rapport produit une rétrogradation, et son infériorité le manque de rétrogradation, il est nécessaire que l'égalité [76] des deux rapports, c'est-à-dire du premier et du second, produise des stations. Ainsi, quand le rapport de la moitié de la droite, comprise dans l'épicycle, au reste, qui va du point d'intersection (avec l'épicycle) au centre de l'univers, est égal au rapport du mouvement du déférent à celui de l'épicycle (1), il est nécessaire, comme précédemment, que l'astre soit en repos. Cependant l'imagination du spectateur doit se représenter que cet astre aux deux stations ne s'arrête pas et ne cesse pas son mouvement. Pour que l'on saisisse bien cette idée, nous dirons : quand le mouvement rétrograde des planètes sur la

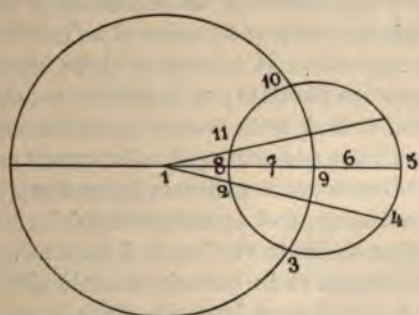


Fig. 11.

1. Centre du déférent qui est pris, sur cette figure, au centre de l'univers. — 2. Commencement de la station. — 3. Milieu de la seconde station. — 4. Commencement de la station. — 5. Apogée de l'épicycle (Khoughto). — 6. Milieu de la (marche) directe. — 7. Milieu de la (marche) rétrograde. — 8. Périgée de l'épicycle (Khézo). — 9. Centre de l'épicycle. — 10. Milieu de la première station. — 11. Commencement de la station.

partie inférieure de l'épicycle interceptera sur le zodiaque des arcs plus grands que ceux interceptés par le mouvement direct du centre de l'épicycle, alors on verra l'astre rétrograder. Quand ces arcs seront plus petits, l'astre éprouvera un retard sans rétrograder. Enfin quand ces arcs, décrits en sens rétrograde par l'astre et en sens direct par le centre de l'épicycle, seront égaux, l'astre paraîtra stationner.

Ainsi le Khoughto est le lieu moyen de la marche dans le sens

(1) Voir *Almageste*, éd. Halma, II, p. 323.

direct, la distance moyenne est le lieu moyen de la première station (1); le Khézo est celui du mouvement rétrograde, enfin la seconde distance moyenne est celui de la seconde station (2).

Tout cela est en évidence sur la figure qui précède.

[77] TROISIÈME SECTION

DES APPARITIONS, OCCULTATIONS (3), CONJONCTIONS ET PLEINES LUNES.

La phase (4) est l'apparition de la planète et sa sortie des rayons solaires à l'orient, si c'est le matin, et à l'occident le soir. L'occultation est la disparition de la planète et son entrée dans les rayons solaires à l'orient le matin et à l'occident le soir. Notons que cette apparition et ces occultations ne sont pas identiques pour toutes les planètes, et la différence, comme le dit le grand Ptolémée, tient à trois causes : premièrement à la grandeur ou à la petitesse des astres, deuxièmement au signe de leur latitude, et troisièmement aux climats (terrestres) (5). En effet, les astres à leur maximum (6) et de latitude boréale, sont visibles immédiatement pour les lieux voisins de l'équateur, tandis que les astres à leur minimum et de latitude australe [78] sont difficilement visibles dans les pays boréaux éloignés de l'équateur. — Comme le mouvement des trois planètes supérieures est moins

(1) Le point de station n'est pas la distance moyenne même, car en ce point la vitesse sur l'épicycle est nulle pour le spectateur puisqu'elle est dirigée suivant son rayon visuel, et la vitesse du centre de l'épicycle subsiste seule. Il n'y a donc pas station. (Del., *Hist. de l'astr. au moyen âge*, p. 40.)

(2) *Zweiter Stand*, Gagini, p. 254.

(3) Voir Ptol., *Almageste* : XIII, ch. VII : ὑπολείπεται προσαναπληρῶσαι καὶ τὰ περὶ τὰς φάσεις καὶ κρύψεις αὐτῶν τὰς πρὸς τὸν ἥλιον γινομένης. Voir aussi *Almageste*, I. VIII, ch. VI.

(4) Φάσις correspond à ἐπιτολή ou lever héliaque, il est opposé à ἀνατολή qui est le lever au-dessus de l'horizon. Voir *Uranologium*, Dissert. I, c. 1, p. 2.

(5) Ὡς πρώτη μὲν ἐστὶν ἡ παρὰ τὴν ἀνισότητά τῶν μεγεθῶν αὐτῶν· δευτέρα δὲ ἡ παρὰ τὴν ἀνομοιότητα τῶν τοῦ ζωδιακοῦ πρὸς τοὺς ὀρίζοντας ἐγκλίσεων. Τρίτη δ' ἡ παρὰ τὰς κατὰ πλάτος αὐτῶν παρόδους. (*Almageste*, t. II, p. 416.) Puis Ptolémée explique ces trois cas.

(6) Ce maximum de grandeur des astres a lieu quand ils sont le plus près possible de la terre, aux périées.

rapide que celui du soleil (1), ce dernier les devance après s'être trouvé en conjonction avec elles à l'apogée de leurs épicycles où leur mouvement est direct (2). Ainsi, quand il s'en éloigne le matin, on les voit se lever à l'orient et on les appelle orientales jusqu'à ce qu'elles soient à un quadrant de cercle du soleil. Puis quand le soleil s'en est éloigné à plus de 90° le soir, on les voit se lever à l'orient jusqu'à ce qu'elles arrivent au périégée de leurs épicycles où leur mouvement est rétrograde et que le soleil leur soit diamétralement opposé. Puis quand il est à plus de 180° , elles apparaissent le matin à l'occident lorsqu'elles se couchent jusqu'à ce que le soleil soit de nouveau en quadrature avec elles. Quand le soleil en est à plus de 270° , elles apparaissent le soir à l'occident allant se coucher, et on les appelle occidentales, jusqu'à ce qu'elles se cachent sous les rayons du soleil comme sous un manteau, et on ne les voit plus qu'après la conjonction (3) quand le soleil les laisse en arrière.

On voit par là que l'apparition des trois planètes supérieures a constamment lieu le matin à l'orient quand le soleil les laisse à l'occident par rapport à lui, et leurs occultations ont toujours lieu le soir à l'occident quand elles sont à l'orient du soleil. Les planètes inférieures dont le mouvement est plus rapide que celui du soleil le précèdent et passent à l'orient par rapport à lui, après s'être trouvées en conjonction avec lui à l'apogée [79] de leur épicycle où leur mouvement est direct. Quand elles se sont éloignées, on les voit le soir à l'occident et on les appelle occidentales, jusqu'à ce qu'elles arrivent à une distance du soleil égale au rayon de leur épicycle, puis leur marche devient rétrograde, le soleil aussi se rapproche d'elles, et ainsi elles sont occultées le soir du côté de l'occident.

Après s'être ainsi trouvé de nouveau en conjonction avec elles, au périégée de leur épicycle où leur mouvement est rétrograde, le soleil les précède et passe à l'orient par rapport à elles. Ainsi on les voit le matin à l'orient et on les appelle orientales, jusqu'à ce que le soleil s'en soit éloigné d'un rayon de l'épicycle. Alors leur marche redevient directe, elles commencent

(1) On connaît la troisième loi de Képler : Les carrés des temps des révolutions sont proportionnels aux cubes des distances des planètes au soleil. Ainsi la durée de la révolution des planètes croît avec leur distance au soleil.

(2) Cf. *supra*, ch. iv, sect. 4, 1^o et 2^o.

(3) Mot à mot : *Fustion*.

à se diriger vers le soleil, et s'occultent le matin à l'orient. Puis elles arrivent en conjonction et reviennent à leur position primitive. On voit par là que l'apparition et l'occultation des deux planètes inférieures ont lieu également le matin et le soir, c'est-à-dire avant le lever du soleil et après son coucher. Quant à l'avance visible des astres après leur occultation, quand ils sont près du plan de l'horizon et que le soleil est au-dessous vers le levant ou le couchant, on a trouvé la valeur de ces arcs de visibilité sur le cercle de hauteur, (à savoir :) pour Saturne, onze degrés; pour Jupiter, dix; pour Mars, onze et demi; pour Vénus, cinq, [80] et pour Mercure, dix (1), et cela dans tous les signes du zodiaque. Il n'en est pas de même sur le cercle du zodiaque :

En effet, quand Saturne est au commencement du Bélier et que le soleil en est à vingt-trois degrés et demi sur le zodiaque, alors il lui faut parcourir onze degrés sur le cercle de hauteur avant de sortir le matin des rayons du soleil. Et, au commencement de la Balance, à une distance de dix degrés quarante-huit minutes sur le zodiaque, il lui faut parcourir onze degrés de hauteur avant d'apparaître. Dans les autres signes du zodiaque on aura des résultats différents, pour cette planète-ci et pour les quatre autres, comme l'ont démontré les observations des Chaldéens en Phénicie, où la latitude terrestre était de trente-trois degrés dix huit minutes, et celles des Grecs en Grèce et en Égypte.

Les apparitions et les occultations des deux planètes inférieures offrent des particularités différentes, par exemple Vénus, vue du quatrième climat, ne s'occulte pas dans les Poissons, mais le jour de son occultation on la voit le matin et le soir, surtout si elle est au périégée de l'épicycle où son mouvement est rétrograde. Elle est occultée longtemps dans la Vierge, surtout si elle est à l'apogée de l'épicycle où elle a un mouvement direct.

Mercure ne se montre jamais le soir au commencement de la Balance et aux environs de l'apogée du makdoron, ni le matin au commencement du Bélier et aux environs du périégée.

L'apparition de la lune fut négligée par les anciens, parce que les vieux astronomes Chaldéens et les Grecs plus récents ne firent pas reposer leur chronologie ni leur culte sur l'apparition de la lune; [81] mais les Arabes modernes travaillèrent beaucoup à ce

(1) *Almageste*, XIII, ch. VII. Ed. Halma, t. II, 420-422. Ces mesures donnent l'enfoncement du soleil sous l'horizon, quand la planète devient visible.

calcul : la plupart du temps la lune apparaît à huit degrés de hauteur du soleil le soir, quand elle sort des rayons solaires, ou le matin, quand elle s'en rapproche; aussi, en quelque lieu que ce soit, elle ne disparaît pas moins de deux nuits ni plus de trois sous les rayons du soleil.

La rencontre des astres avec le soleil ou entre eux est appelée *conjonction*, la rencontre avec le soleil s'appelle plus particulièrement *ustion*. Quand ils sont en opposition entre eux ou avec le soleil on dit qu'ils sont *diamétraux*; pour la lune, par rapport au soleil, on emploie proprement le mot *pleine lune*. — La conjonction a lieu ou en longitude seulement, ou en longitude et en latitude simultanément. Elle ne peut pas avoir lieu en latitude sans avoir lieu en longitude. Le premier cas se présente quand deux lignes menées du centre de l'univers aux deux astres les rencontrent tous deux sur un même cercle de latitude, sans que le pôle soit interposé, parce que si le pôle était entre les deux astres, ils ne seraient pas en conjonction mais en opposition. Le second cas se présente quand une même ligne passe par les deux astres, alors le plus proche de la terre cache l'autre.

QUATRIÈME SECTION

DE LA PARALLAXE (1).

On appelle parallaxe la différence entre deux positions d'un astre : la position vraie et la position apparente. La première est à l'extrémité d'une ligne qui part du centre de l'univers, passe par l'astre et va de là jusqu'aux signes du zodiaque; la seconde est à l'extrémité d'une ligne qui part [82] de la surface de la terre, du lieu où se trouve l'observateur, passe par l'astre et va jusqu'aux signes du zodiaque. L'arc entre ces deux positions est la parallaxe, c'est-à-dire l'inégalité apparente de l'étoile sur le cercle de hauteur, ce cercle de hauteur de l'astre passant par les extrémités des lignes dont nous venons de parler. La position apparente est toujours celle qui est le plus près de l'horizon. L'angle formé au centre de l'astre par les deux lignes rappelées ci-dessus est l'angle de parallaxe.

(1) Sur les parallaxes du soleil et de la lune cf. *Almageste*, l. V, ch. XI et XVII-XIX.

Il s'annule quand l'astre est au-dessus de la tête parce qu'alors les deux droites se confondent. Il augmente en se rapprochant de l'horizon, enfin il est maximum sur l'horizon au lever ou au coucher. Cela a lieu pour les astres situés au-dessous du soleil et surtout pour la lune à cause de son peu de distance à la terre. Celle-ci n'est pas en effet un simple point par rapport à l'intersphère de la lune, comme cela a lieu par rapport aux intersphères supérieures au soleil; le diamètre de la terre a une grandeur sensible en comparaison des intersphères de la lune. Pour le soleil et les astres situés au delà, la parallaxe n'est pas sensible (1) et le calcul montre qu'elle ne dépasse pas trois minutes.

Cette inégalité apparente (2) a lieu en longitude ou en latitude ou dans les deux sens. Elle a lieu seulement en longitude quand l'astre n'a pas de latitude et que son cercle de hauteur est le zodiaque qui passe ainsi au zénith (3).

[83] L'arc compris entre les deux lignes dont nous avons parlé est l'inégalité apparente en longitude. Si l'astre est à l'orient du méridien, son lieu apparent est plus grand que son lieu vrai. C'est l'inverse si l'astre est à l'occident. Cela tient à ce que le sens direct est de l'occident à l'orient, et à ce que le lieu apparent est toujours le plus proche de l'horizon.

On n'a qu'une parallaxe de latitude quand le cercle de hauteur de l'étoile est en même temps un cercle de latitude. Il passe par les extrémités des deux droites et coupe le zodiaque en un point qui donne à la fois la longitude (de l'astre) vraie et apparente. L'arc compris entre les extrémités des deux droites est l'inégalité apparente de latitude. Dans les lieux où le zodiaque et l'astre sont au sud du zénith, si de plus la latitude de cet astre est australe, la latitude apparente est plus grande que la latitude vraie; c'est l'inverse si la latitude de l'astre est boréale. Cela tient à ce que dans la première position, la latitude apparente est la plus proche de l'horizon; puis vient la latitude vraie et enfin le zodiaque. Dans la seconde position, le zodiaque est le plus près de l'horizon, puis vient la latitude apparente, enfin la latitude vraie est la plus éloignée du zodiaque.

Enfin, on a une parallaxe en longitude et en latitude, quand deux

(1) C'est l'opinion de Ptolémée : « non seulement on ignore la vraie parallaxe solaire, mais même si le soleil a une parallaxe ». (*Almageste*, l. V, ch. xi. Ed. Halma, I, p. 327. — Item Al-Fergani, p. 100.)

(2) La fin de ce chapitre se trouve dans Al-Fergani, p. 101-102.

(3) L'observateur doit être placé entre les tropiques.

cercles de latitude passent par les extrémités des droites. Ils ont donc deux points d'intersection avec le zodiaque et il y a deux arcs entre ces points et les extrémités des deux droites. L'arc compris entre les points d'intersection est l'inégalité apparente en longitude, et la différence des deux arcs de latitude est [84] l'inégalité apparente en latitude, parce que les deux points d'intersection sont le lieu vrai et le lieu apparent de l'astre, et les deux arcs sont la latitude vraie et la latitude apparente.

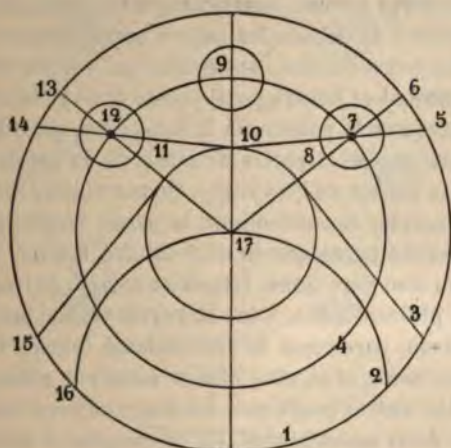


Fig. 12.

1. Cercle de hauteur. — 2. Horizon vrai. — 3. Horizon visible. — 4. Inter-sphère de l'astre. — 5. Lieu apparent. — 6. Lieu vrai. — 7. Astre. — 8. Angle de parallaxe. — 9. Astre au zénith lorsque la parallaxe s'annule. — 10. Surface de la terre, lieu d'observation. — 11. Angle de la parallaxe. — 12. Astre. — 13. Lieu vrai. — 14. Lieu apparent. — 15. Horizon visible. — 16. Horizon vrai. — 17. Centre de la terre.

Quand, dans les éclipses solaires, on entendra parler de conjonction apparente, on voit qu'elle sera rapportée au lieu d'observation à la surface de la terre, tandis que la conjonction vraie sera calculée pour le centre de la terre.

Voici la figure de la parallaxe (1) :

(1) Le scribe du manuscrit C ajoute ici : *Priez pour le malheureux qui a écrit et pour sa famille charnelle et spirituelle, au nom de Notre-Seigneur. Ceci fut fait le 31 du second conoun, l'an 1859 de Séleucus Nicator (1548).*

[85] CINQUIÈME SECTION

CAUSE DE L'AUGMENTATION ET DE LA DIMINUTION DE LA LUMIÈRE
DE LA LUNE (1).

La variation de la configuration lumineuse de la lune, quand sa position change par rapport au soleil, suffit pour nous montrer qu'elle est un corps obscur, mais compact et poli, qui brille sous les rayons solaires et éclaire les autres corps comme le ferait un miroir uni. En conséquence, sa moitié qui est du côté du soleil brille constamment et l'autre partie reste dans l'obscurité (2). Par suite, on trouve sur la sphère de la lune deux grands cercles séparateurs, l'un sépare la partie éclairée de la partie obscure, et l'autre la partie visible de l'invisible. Quand la lune est en conjonction les deux cercles se confondent, la partie visible est identique à la partie obscure parce que le côté éclairé tourné vers le soleil ne l'est pas du tout vers nous. Ces deux cercles se confondent encore dans les pleines lunes, alors la partie visible est identique à la partie éclairée, parce que le côté éclairé tourné vers le soleil l'est aussi vers nous, et le côté obscur nous est caché comme au soleil. Dans les autres positions, les deux cercles séparateurs se coupent. Aux deux quadratures, ils se coupent à angle droit, et, parce que l'arc de cercle qui sépare la lumière [86] des ténèbres est vu de face, il nous paraît être une ligne droite et sa lumière a la forme d'un arc tendu  sur le quart de la lune qui nous est ainsi visible. En dehors des quadratures les deux cercles se coupent sous des angles aigus et obtus, mais, avant la première quadrature et après la seconde, le fuseau [87] aigu est tourné vers le soleil, aussi la lumière a une forme (incurvée) comme il suit . après la première quadrature et avant la seconde le fuseau obtus est du côté du soleil, aussi sa lumière a une forme (biconvexe) comme il suit  à cause de la sphéricité de son corps obscur. Et, bien que sa lumière soit d'autant plus intense qu'elle est plus éloignée du soleil, et d'autant plus faible qu'elle en est plus proche (3), c'est cependant le côté du soleil qui brille constam-

(1) C'est le chapitre xxv de Al-Fergani.

(2) Item Gagmini, p. 256.

(3) C'est en effet à la nouvelle lune, c'est-à-dire quand elle n'est presque

ment, à savoir de la nouvelle lune à la pleine lune occidentale et de la pleine lune à la nouvelle lune orientale. La figure ci-jointe

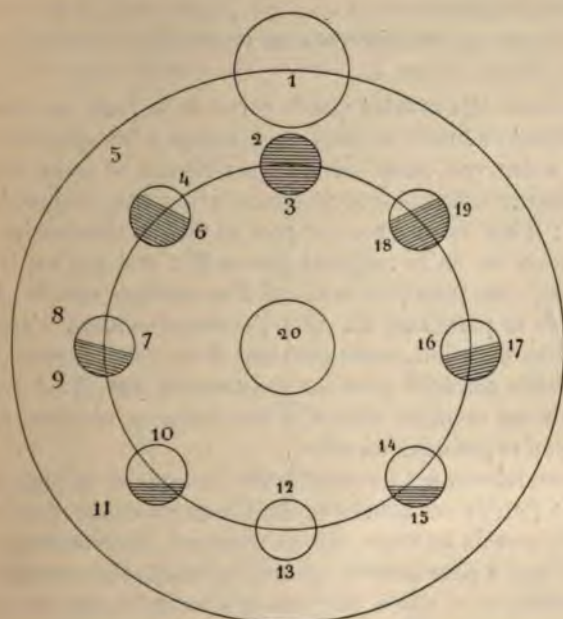


Fig. 13.

1. Soleil. — 2. Conjonction. — 3. Lune, au soir, sur l'horizon occidental. — 4. Lune, au soir, à l'ouest du méridien. — 5. Angle aigu. — 6. Angle aigu. — 7. Première quadrature. — 8. Angle droit. — 9. Lune, au soir, à l'est du méridien. — 10. Angle obtus. — 11. Lune, au soir, au méridien. — 12. Pleine lune. — 13. Lune, au soir, sur l'horizon est. — 14. Angle obtus. — 15. Lune, au matin, à l'ouest du méridien. — 16. Angle droit, seconde quadrature. — 17. Angle droit. — 18. Lune, au matin, à l'est du méridien. — 19. Angle aigu. — 20. Terre.

montre l'augmentation de la lumière et sa diminution. Elle est dessinée au verso de la page (1). Tourne, regarde, et loue Dieu qui instruit les mortels des choses spirituelles.

plus visible, que la lune est en conjonction avec le soleil, c'est-à-dire à sa petite distance.

(1) Il s'agit là, bien entendu, du manuscrit.

SIXIÈME SECTION

DES ÉCLIPSES DE SOLEIL (1).

Nous avons déjà montré que le corps de la lune est obscur, livide et dénué de lumière, aussi, un tel corps s'interposant entre le soleil et notre vue, nous prive de ses rayons et nous fait croire qu'il s'obscurcit. Cet obscurcissement a lieu aux conjonctions apparentes; il est estimé par rapport au lieu d'observation, et se voit de jour. On ne le rapporte pas au lieu vrai qui est le centre de la terre, c'est pourquoi le calcul d'une éclipse solaire nécessite l'emploi de la parallaxe. En effet l'obscurcissement n'a pas lieu sur le globe du soleil, mais provient d'un voile (2) obscur qui le cache et voile son éclat pour les spectateurs, [88] il est donc possible, qu'à un moment donné, il soit caché et obscurci dans un certain lieu et pas dans un autre.

Cet obscurcissement ne peut avoir lieu que si la lune est avec le soleil à l'un de ses nœuds ou dans leur voisinage, parce que, si la lune n'a pas de latitude, elle se trouve à l'intérieur du cône de vision (3) qui a pour base la sphère du soleil, elle obscurcit alors tout le soleil; et si elle a une latitude moindre que le rayon du soleil, elle sort du cône précédent et n'obscurcit plus qu'une partie du soleil; quand sa latitude est égale au demi-diamètre du soleil, elle est tangente au cône de vision et n'obscurcit pas le soleil; quand sa latitude est plus grande, elle n'est pas tangente au cône et ne produit pas d'éclipse. On a trouvé que, de l'apogée au périhélie, le diamètre du soleil varie de trente et une minutes jusqu'à trente-quatre (4), et celui de la lune de vingt-neuf jusqu'à trente-six (5). Quand les deux diamètres apparents sont égaux, tout le soleil est éclipsé et il n'y a pas excès d'ombre; quand le dia-

(1) Les éclipses sont très clairement expliquées dans la *Connaissance de la Vérité (Cause des Causes)*, texte p. 221-224, trad. p. 289. Voir aussi la *Notice sur le Livre des Trésors* de Jacques de Bartela, p. 17; *Almageste*, livre VI, et *Al-Fergani* ch. XXIX.

(2) $\mu\lambda\sigma$ semble être le latin *velum*.

(3) Son sommet est l'œil de l'observateur.

(4) En réalité de $31' 28''$ (au 1^{er} juillet) à $32' 32''$ (au 1^{er} janvier). (Wolf, p. 208.)

(5) En réalité de $29' 22''$ à $33' 30''$. (Wolf, p. 314-315.)

mètre apparent du soleil est le plus grand, non seulement il n'y a pas excès d'ombre, mais on voit au soleil une couronne (1) lumineuse autour de la lune qui l'éclipse. Quand le diamètre apparent de la lune est le plus grand, il y a un excès d'ombre autour du soleil, mais faible et presque insensible ; aussi beaucoup prétendent qu'il n'y en a pas du tout, ils prétendent que la lune à peine ar-

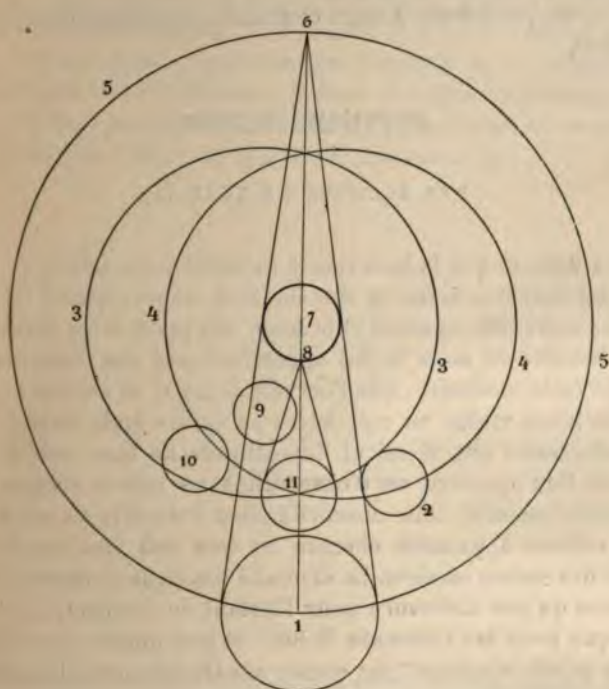


Fig. 14.

1. Soleil. — 2. Lune touchant le cône de visibilité et n'obscurcissant pas le soleil. — 3. Intersphère oblique de la lune. — 4. Intersphère de la similitude de la lune. — 5. Intersphère du soleil. — 6. Sommet du cône des rayons du soleil. — 7. Centre de la terre. — 8. Sommet du cône de visibilité pour un spectateur à la surface de la terre. — 9. Lune obscurcissant la moitié de la sphère du soleil. — 10. Lune ne touchant pas le cône de visibilité et n'obscurcissant pas le soleil.

(1) Ptolémée supposait que le diamètre de la lune était toujours de $31' 20''$ au moins, ce qui rendait les éclipses annulaires impossibles. Albategni († 929) faisait varier le diamètre de la lune entre $29^{\circ} 30'$ et $38^{\circ} 30'$. (Delambre, *Histoire de l'astronomie du moyen âge*, p. 39.)

rivée dans le cône de vision s'écarte déjà par son mouvement propre de devant le soleil qui est beaucoup plus gros qu'elle. Aussi l'obscurité est à peine complète que la clarté commence à reparaitre, [89] et il n'y a pas d'excès d'ombre. Comme la lune dans son mouvement direct, entre sous le soleil de l'occident à l'orient, elle obscurcit d'abord le côté occidental du soleil qui sera aussi le premier à reparaitre.

La figure précédente montre comment se produisent les éclipses de soleil.

SEPTIÈME SECTION

DES ÉCLIPSES DE LUNE (1).

On a déjà vu que la lune reçoit sa lumière du soleil, et que la terre est obscure, dense et sans lumière propre; quand elle s'interpose entre [90] le soleil et la lune, elle prive cette dernière de toute lumière et nous la fait apparaître avec son obscurité propre. Et cette obscurité, que l'on voit de nuit, se calcule pour les pleines lunes vraies ou rapportées au centre de la terre. Il n'est pas nécessaire que le calcul des éclipses de lune soit modifié pour le lieu apparent ou d'observation en tenant compte de la parallaxe; en effet, cette obscurité étant naturelle au corps de la lune, celle-ci apparaîtra obscure en tout lieu tant qu'elle sera privée des rayons solaires. La diversité des lieux d'observation ne produira qu'une différence pour l'instant de l'éclipse, il est possible que pour les Orientaux la lune se lève quand elle s'éclipse, tandis qu'elle n'apparaît pas encore aux Occidentaux. Les éclipses n'ont pas lieu de nuit à toutes les pleines lunes, mais seulement quand la lune est à ses nœuds ou dans leur voisinage, quand elle ne s'écarte pas ou s'écarte fort peu de la route du soleil.

Puisque la terre est sphérique, son ombre a une forme conique et le centre de ce cône d'ombre est sur le zodiaque, car le soleil est constamment dans ce plan, et le centre du zodiaque est celui de la terre.

On appellera *cercle d'ombre* (2) un cercle mené près de la lune perpendiculairement à l'axe du cône d'ombre et parallèle ainsi à

(1) Cf. *Al-Fergani*, ch. xxviii.

(2) دائرة الظل *Al-Fergani*, p. 104.

la base de l'ombre. Si, aux pleines lunes, la latitude de la lune est plus grande que la somme des rayons de cet astre et du cercle d'ombre, il n'y a pas d'éclipse. Si la latitude est égale à cette somme, la lune touche le cône d'ombre [94] à l'extérieur et ne s'éclipse pas. Si elle est égale au rayon du cercle d'ombre, la moitié de la surface de la lune est éclipsée. Si elle est égale à la différence entre les rayons du cercle d'ombre et de la lune, celle-ci tout entière est éclipsée, elle touche le cône d'ombre à l'intérieur et il n'y a pas surabondance d'ombre. Si la latitude est moindre que cette différence, la lune s'éclipse tout entière et il reste au dessus une quantité d'ombre, proportionnelle à l'excès de la différence ci-dessus sur la latitude de la lune (1).

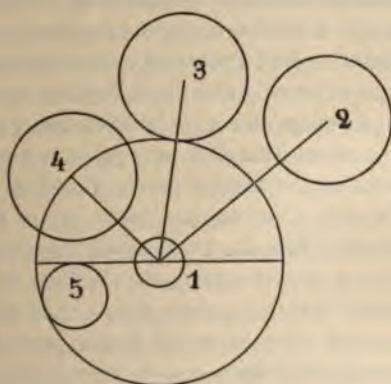


Fig. 15.

1. Latitude moindre que la différence (des rayons du cercle d'ombre et de la lune). — 2. Latitude supérieure aux deux rayons (du cercle d'ombre et de la lune). — 3. Latitude égale aux deux rayons. — 4. Latitude égale au rayon de l'ombre. — 5. Latitude égale à la différence.

La distance maximum aux nœuds ascendant et descendant pour la production des éclipses a été trouvée de douze degrés (2), parce qu'à ce moment la latitude de la lune est la somme des

(1) On trouve ici en marge à côté de la figure : La latitude de la lune est la distance de son centre au centre du cercle d'ombre qui est situé sur le zodiaque, il est donc évident qu'en prenant le rayon de la lune égal à un et celui du cercle d'ombre égal à trois, nous pourrions mettre en évidence les cinq positions relatives avec les cinq figures ci-contre.

(2) Nombre exact. (Wolf, p. 315.)

rayons de la lune et de l'ombre, à savoir un degré et trois minutes (1) dont dix-sept minutes pour le rayon de la lune [92] quarante-six pour celui du cône d'ombre.

Alors la lune touche le cône d'ombre sans s'éclipser et, plus loin, elle ne le touche plus et ne s'éclipse pas. Et, comme la lune demeure éclipsee d'autant moins longtemps qu'elle est plus éloignée de la terre, on en conclut que l'ombre portée diminue quand on s'éloigne de la terre. Cela prouve que le soleil est plus grand que la terre, parce que, s'il était plus petit, l'ombre portée se dilaterait en s'éloignant de la terre, et plus la lune serait éloignée plus durerait son éclipse, ce qui n'a pas lieu. Si le soleil était égal à la terre, l'ombre portée aurait une forme cylindrique, l'éclipse aurait la même durée pour toutes les distances, ce qui n'a pas lieu. La diminution de l'ombre avec l'augmentation de la distance montre que l'ombre de la terre a une forme conique et s'annule à un certain point (sommet). On voit aussi que la lune est plus petite que la terre, autrement l'ombre de la terre, qui serait encore plus petite qu'elle auprès de la lune, ne pourrait pas couvrir ce dernier astre. Quand la lune par son mouvement direct d'occident en orient entre dans le cercle d'ombre, sa partie orientale s'éclipse d'abord, c'est encore cette partie qui s'éloigne la première du lieu de l'éclipse. Un diamètre quelconque du soleil ou de la lune, et de même la surface de ces deux astres, sont divisés en douze parties égales appelées *doigts*. Les doigts parties du diamètre sont appelés simples, et les doigts parties de la surface sont appelés *mesaqotho* (*élevés* c.-à-d. sans doute : ayant hauteur et longueur).

La figure suivante (p. 80) montre comment se produisent les éclipses de lune. Regarde, vois, et loue celui qui a écrit sans confusion des images [93] spirituelles sur des tables de chair et de sang à l'aide du roseau de l'esprit; gloire à lui sans fin ni terme. Amen.

(1) Ce nombre est exact : si la latitude de la lune est supérieure à 63° l'éclipse est impossible; si elle est comprise entre 63° et 52°, l'éclipse est douteuse (elle dépend des positions de la terre et de la lune sur leur orbite); si elle est plus petite que 52°, l'éclipse est certaine. (Wolf, *Astronomie et Géodésie*, p. 315.)

[94] HUITIÈME SECTION

DU TEMPS QUI PEUT S'ÉCOULER ENTRE DEUX ÉCLIPSES DE SOLEIL (1).

L'intervalle possible entre deux éclipses de soleil est de six mois lunaires. En effet, en six mois le soleil décrira à peu près une demi-circonférence; en quelque lieu de l'écliptique que soit la lune à la première éclipse, elle sera rejointe par le soleil six mois après, vers le point diamétralement opposé au premier, et il y aura de nouveau une éclipse si la parallaxe le permet. Il se peut aussi qu'il n'y ait entre deux éclipses solaires qu'un intervalle de cinq grands mois (2), quand la lune va moins vite aux environs de l'apogée de l'épicycle, après qu'elle a accompli un certain nombre de révolutions complètes, et quand le soleil va plus vite, ce qui a lieu aux environs du périhélie (3). De plus, la latitude de la lune est nécessairement boréale aux deux conjonctions, c'est-à-dire à la première, après le nœud ascendant, et à la seconde, avant le nœud descendant. En effet, le rayon de la lune à la distance moyenne étant de seize minutes quarante secondes, la latitude apparente de la lune tangente au soleil qui est la somme des deux rayons sera de trente-deux minutes vingt secondes (4), et la distance au nœud (5) correspondant à cette latitude sera de six degrés douze minutes, d'après la règle de rapport donnée par le grand Ptolémée qui a dit : Le rapport de la distance à la latitude est égal au rapport de [95] onze et demi à un (6). En conséquence l'arc de lumière (sans éclipses) sera une demi-circonférence moins le double de l'arc dont nous venons de parler (qui se retranche après le nœud ascendant et avant le nœud descendant; il reste

(1) Cf. Maçoudi, *le Livre de l'Avertissement et de la Revision*, traduction Carra de Vaux, p. 296-297.

(2) Διὰ τῆς μεγίστης πενταμήνου. (*Almageste*, t. I, p. 397.)

Le temps des cinq grands mois sera de 148 jours 18 heures, et celui de cinq mois moyens, 147 jours, 15 heures, 45 minutes. (*Ibid.*, p. 401.)

(3) Ce passage se trouve textuellement dans Ptolémée. Ed. Halma, I, p. 397 et 400, *passim*.

(4) *Almageste*, I, p. 400.

(5) Argument de latitude.

(6) En réalité $6^{\circ} 11' 50''$. Aussi Ptolémée (*Almageste*, I, p. 400) a soin de dire : environ $6^{\circ} 12'$. — La règle énoncée ici est formulée par Ptolémée à la page 393.

donc $167^{\circ} 36'$. La marche moins rapide de la lune en cinq mois, en sus des révolutions complètes, est de $159^{\circ} 5'$. Comme le trajet est plus petit que l'arc de lumière de $8^{\circ} 31'$, le soleil est rencontré par la lune à $2^{\circ} 19'$ de la limite des éclipses qui passe par le nœud descendant. La latitude est alors de $48'$, et comme e

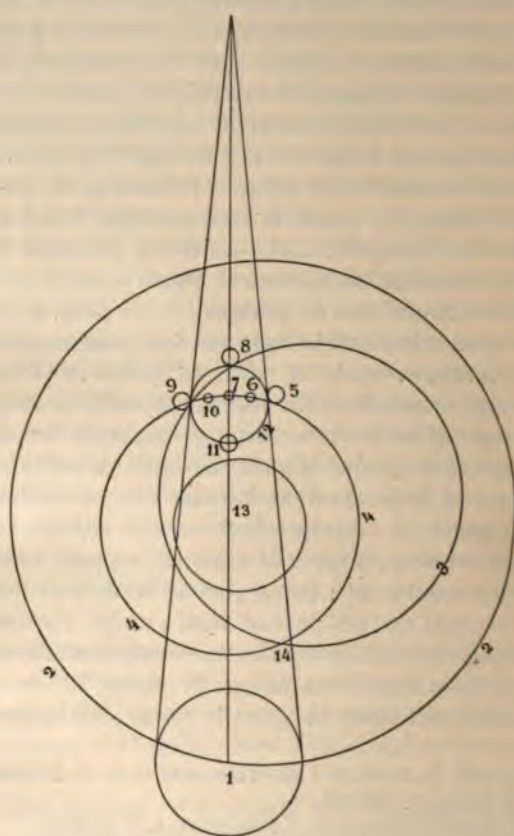


Fig. 16.

1. Soleil. — 2. Intersphère du soleil. — 3. Intersphère de la similitude de la lune. — 4. Intersphère oblique de la lune. — 5. Lune quand sa lumière est visible. — 6. La lune s'éclipse sans excès (de lumière). — 7. Lune au milieu de l'éclipse. — 8. La lune touche le cercle d'ombre et ne s'éclipse pas. — 9. La lune commence à s'éclipser. — 10. Lune durant l'éclipse. — 11. La moitié de la lune s'éclipse. — 12. Cercle d'ombre. — 13. Terre. — 14. Nœud.

supérieure à la latitude de contact (1), le soleil n'est pas éclipsé, à moins que la parallaxe ne soit pour la lune de plus de 45', et cela près du zodiaque, où le soleil s'approche du lieu apparent de la lune et passe derrière elle pour s'y cacher. Or, en aucun lieu, on n'a trouvé pour la lune dans une latitude australe, c'est-à-dire après le nœud descendant et avant le nœud ascendant, une parallaxe de latitude qui atteigne 45'. Dans le premier climat, au pays de Méroë (2), on a trouvé 27' dans la Vierge pour la première éclipse, et vingt-deux dans le Verseau pour la seconde, en tout quarante-six minutes. Dans le septième climat, à l'embouchure du Borysthène, on a trouvé cinquante-huit minutes (3). Nous avons ainsi [96] bien démontré que pour toute la terre deux éclipses de soleil ne peuvent se suivre à cinq mois d'intervalle que pour une certaine latitude boréale, il faut en plus que l'accélération du mouvement du soleil corresponde au retard du mouvement de la lune, sinon, au temps où la parallaxe ne vient pas à notre aide, le soleil sera rencontré par la lune en dehors du lieu des éclipses et ne s'éclipsera pas.

Il peut y avoir entre deux éclipses solaires sept petits mois (4) durant lesquels le mouvement de la Lune est accéléré, et celui du soleil retardé, et cela pour une latitude boréale de la lune. Car la latitude apparente de la lune (aux éclipses) est, comme nous l'avons dit, de trente-deux minutes vingt secondes, et la distance au nœud qui lui convient, six degrés douze minutes; l'arc obtenu en ajoutant au demi-cercle le double de cette distance située avant le nœud descendant et après le nœud ascendant sera de cent quatre-vingt-douze degrés vingt-quatre minutes (5). Mais en sept petits mois et après des révolutions complètes, la lune, dans son mouvement le plus rapide, a décrit deux cent huit degrés quarante-sept minutes. Et comme cet arc est plus grand que le précédent de 16° 23', le soleil sera rencontré par la lune à 10° 41' au delà du lieu des éclipses qui suit le nœud ascendant,

(1) Bar-Hebræus modifie ici le texte de Ptolémée (*Almageste*, I, p. 401) qui porte simplement « ... de 8° 31' pris sur l'orbite, et de 45', à très peu près, sur le cercle perpendiculaire à l'écliptique. Mais dans les lieux où il peut y avoir une parallaxe, telle qu'elle surpasse les 45'..... » Ici Bar-Hebræus a repris le texte de Ptolémée.

(2) V. *Almageste*, VI, ch. v. Ed. Halma, I, p. 392 et 402.

(3) *Almageste*, I, p. 393.

(4) Ἐν τῇ ἐλαχίστῃ ἐπιταμῇ. *Almageste*, I, p. 403.

(5) *Ibid.*, I, p. 403.

tandis que la latitude est de $1^{\circ} 25'$. Comme cette latitude est plus grande que celle du contact, il n'y a pas éclipse de soleil, à moins que la parallaxe de la lune ne soit plus grande qu'un degré vingt cinq [97] minutes, et cela près du zodiaque où le soleil s'approche du lieu apparent de la lune et passe derrière elle pour s'y cacher. On n'a trouvé aucun lieu qui donne pour la lune, à une latitude australe, une parallaxe assez grande. Mais dans l'île de Rhodes c'est-à-dire dans le quatrième climat, on a trouvé quarante-six minutes de parallaxe à la première éclipse (1) dans le Verseau, et autant à la seconde dans la Vierge (2). La somme des deux surpasse $1^{\circ} 25'$ de $7'$. Cette différence sera encore plus forte dans les climats situés au nord de celui-ci. Il est ainsi démontré que, pour tous les climats au nord du quatrième, il peut s'écouler sept petits mois entre deux éclipses de soleil, pourvu que la latitude de la lune soit boréale (3). Dans les climats plus au sud, c'est-à-dire dans le troisième, le second et le premier, il n'en est plus ainsi. Il faut que le mouvement de la lune soit accéléré et celui du soleil retardé, parce que le soleil, sortant de l'ombre et s'éloignant du lieu de l'éclipse (4) sur l'arc de lumière, est rejoint par la lune.

Il est impossible qu'il ne s'écoule qu'un mois entre deux éclipses solaires, quand bien même ce mois unique serait petit et que les arcs où ont lieu les éclipses avant et après le nœud seraient aussi grands que possible (5). En effet, le mouvement accéléré de latitude (6) de la lune en un mois est de $29^{\circ} 14'$ et sa latitude, d'après le rapport que nous avons cité, est de $2^{\circ} 33'$ (7). La limite extrême d'une éclipse australe est de [98] $8^{\circ} 22'$, la latitude est de $41' \frac{1}{3}$ (8). La limite extrême d'une éclipse boréale est de $16^{\circ} 41'$ et la latitude est de $1^{\circ} 31' \frac{1}{3}$. La lune, dans son mouvement accéléré, prend, en un mois, une latitude qui surpasse de $1^{\circ} 27'$ la demi-somme des deux latitudes aux deux extrémités du

(1) La première des deux qui ont lieu en sept petits mois.

(2) *Almageste*, I, p. 405.

(3) C'est-à-dire — ajoute Ptolémée — quand, dans la première éclipse, elle s'approche du nœud descendant, et quand, dans la seconde, elle s'approche du nœud ascendant. (*Ibid.*)

(4) Ἐκλειπτικοὶ ὄροι.

(5) « Quand le mois serait le plus court, et tel que le trajet de la lune en latitude pendant ce mois fût le moins possible plus grand que l'arc compris entre les limites des éclipses du soleil ». (*Almageste*, I, p. 406.)

(6) Κατὰ πλάτος, mouvement sur l'orbite.

(7) *Ibid.*, I, p. 407.

(8) *Almageste*, I, p. 393-394.

lieu des éclipses, c'est-à-dire avant le nœud ascendant et après, ou bien avant le nœud descendant et après. Dans aucun climat on ne trouve une parallaxe qui surpasse cette différence. En effet dans le premier climat (1) on ne trouve pas une parallaxe de latitude australe qui surpasse 23', ni dans le septième climat une parallaxe de latitude boréale (2) qui surpasse 38'. La somme des deux est de 4' inférieure à l'excès en latitude du mouvement de la lune dont nous avons parlé (3).

Dans les climats intermédiaires, la somme sera encore plus petite. Ainsi, après une éclipse avant le nœud ascendant ou le nœud descendant, quand bien même ce serait à l'extrémité du lieu des éclipses, si la lune exécute ensuite sa révolution mensuelle, même avec le mouvement le plus rapide, elle rencontrera le soleil en dehors de l'autre lieu des éclipses qui suit le nœud ascendant ou le nœud descendant. Il n'est donc pas possible qu'il n'y ait qu'un intervalle d'un mois entre deux éclipses solaires, et cela pour toute la terre habitée comprise dans les sept climats qui sont au nord de l'équateur. Ce n'est pas non plus possible pour les pays situés des deux côtés de l'équateur (4), [100] parce que la parallaxe pourra bien être plus grande vers le sud pour les habitants du nord, ou vers le nord pour les habitants du sud, mais la somme de ces deux grandeurs est inférieure à l'excès dont nous avons parlé.

La figure ci-après (p. 84) montre le lieu des éclipses et les arcs de lumière; regarde et vois (5).

NEUVIÈME SECTION

DU TEMPS QUI PEUT S'ÉCOULER ENTRE DEUX ÉCLIPSES DE LUNE.

Il peut s'écouler six mois entre deux éclipses de lune, car l'argument de latitude de la lune est en six mois de 184° 1' et chacun des quatre lieux d'éclipses compte 12° (6).

(1) Lire محمد.

(2) Lorsque la lune est au nord de l'écliptique.

(3) A 1° 27'. Voir neuf lignes plus haut.

(4) La page 99 du texte est occupée par les figures 17 et 18.

(5) Cette dernière phrase seule n'est pas dans Ptolémée.

(6) Pour Sergius de Réschaina (Sachau, *Ined. syr.*, p. 188), chacun des quatre lieux d'éclipses compte 15°, et les cinq jours que met la lune pour décrire ces 60° sont des jours néfastes; — c'est la théorie de Galien.

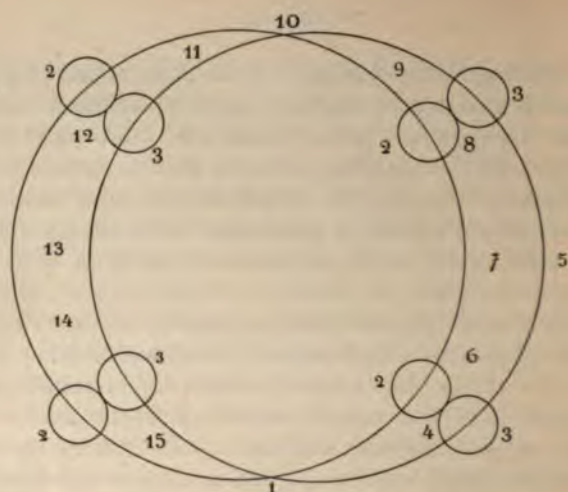


Fig. 17.

1. Nœud ascendant. — 2. Lune. — 3. Soleil. — 4. Limite des éclipses au sud avant le nœud ascendant. — 5. Arc de lumière. — 6. Latitude égale aux rayons. — 7. Sud. — 8. Latitude égale aux deux rayons. — 9. Limite des éclipses au sud après le nœud descendant. — 10. Nœud descendant. — 11. Limite des éclipses au nord avant le nœud descendant. — 12. Latitude égale aux rayons. — 13. Nord. — 14. Latitude égale aux deux rayons. — 15. Limite de l'ombre au nord après le nœud ascendant.

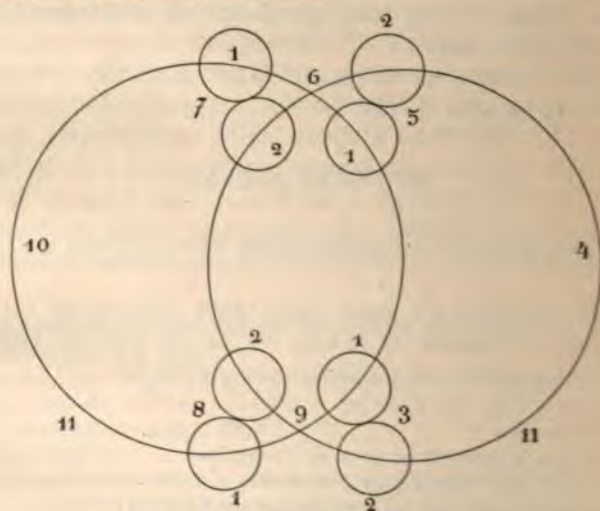


Fig. 18.

1. Soleil. — 2. Lune. — 3, 5, 7, 8. Latitude égale aux deux rayons. — 4. Limite des éclipses au sud avant le nœud ascendant. — 5. Limite des éclipses au sud après le nœud descendant. — 6. Latitude égale aux rayons. — 7. Sud. — 8. Latitude égale aux deux rayons. — 9. Limite des éclipses au nord avant le nœud descendant. — 10. Nœud descendant. — 11. Arc de lumière.

Il reste de chaque côté 156° pour l'arc de lumière. Il est donc plus petit que l'argument de latitude. Ainsi, quand la lune s'éclipse avant ou après un nœud, il est possible que six mois plus tard elle approche de l'autre nœud et s'éclipse de nouveau avant (1) ou après. Il peut aussi ne s'écouler que cinq grands mois entre deux éclipses de lune, car l'argument de latitude, quand la lune va moins vite, est de $159^{\circ} 5'$ en cinq mois, et l'arc de lumière tant boréal qu'austral est de 156° (2). Comme cet arc est plus petit que l'argument de latitude, il est possible qu'en cinq mois on ait [401] deux éclipses de lune, mais d'un même côté de l'écliptique, c'est-à-dire que si la première éclipse a lieu à une première pleine lune après le nœud ascendant ou descendant à la limite du lieu des éclipses, il est possible qu'on en ait une seconde à la pleine lune qui termine les cinq mois avant le nœud descendant ou ascendant à la limite aussi du lieu des éclipses, parce que l'argument de latitude diffère fort peu de l'arc de lumière. On voit ainsi que ces éclipses ne peuvent pas être totales, puisqu'elles se produisent à une grande distance des nœuds.

Il n'est pas possible qu'il y ait sept mois même petits entre deux éclipses de lune (3). Car l'argument de latitude dans le mouvement rapide de la lune est en sept petits mois, après des révolutions complètes, de $208^{\circ} 47'$, et l'arc qui surpasse la demi-circonférence des deux arcs lieux d'éclipses, c'est-à-dire 204° , est plus petit que cet argument. Donc, si la lune s'éclipse à une première pleine lune avant le nœud descendant ou ascendant à la fin des sept mois, quand la lune en sera à une autre pleine lune, elle aura dépassé le lieu des éclipses qui suit le nœud descendant ou ascendant, et ne pourra pas s'éclipser.

Il n'est pas possible qu'il n'y ait qu'un mois même petit entre deux éclipses de lune, parce que l'argument de latitude dans le mouvement rapide de la lune est, en un mois, de [402] $29^{\circ} 14'$, et le double du lieu des éclipses qui précède ou suit le nœud n'est que de 24° . Donc, quand bien même la première éclipse de lune aura lieu tout à l'extrémité de ce lieu avant le nœud ascendant ou descendant à une certaine pleine lune, à la suivante, la lune sera à plus de cinq degrés au delà de l'autre lieu des éclipses.

(1) Lire $\sigma\mu\kappa\omicron\mu\omicron\sigma\iota$.

(2) Pour Ptolémée, 157° , t. I, p. 398.

(3) "Ὅτι δὲ δι' ἐπτά μηνῶν ἀδύνατον ἔσται τοῦτο συμβῆναι, καὶ τὴν ἐλάχιστην ἰσχύοντα ὑποθέμεθα. (*Almageste*, I, p. 399.)

ses qui suit le nœud ascendant ou descendant, et ainsi ne pour-
s'éclipser. On voit tout cela aussi sur la figure précédente.

CHAPITRE HUITIÈME

Des décans (1), c'est-à-dire des étoiles fixes.

Il y aura dix sections.

PREMIÈRE SECTION

QUE LES ÉTOILES FIXES GARDENT CONSTAMMENT LA MÊME
POSITION RELATIVE (2).

Pour favoriser l'observation des étoiles fixes, les anciens ont
consigné dans des tables la forme des constellations, leur position
et la distance relative invariable des étoiles. Ils ont transmis cela
à leurs successeurs afin que ceux-ci, les trouvant toujours inva-
riables et fixes, fussent confirmés dans la croyance à leur
fixité. « Hipparque a écrit que l'étoile de la pince australe du
Cancer, l'étoile brillante qui précède la tête de l'Hydre, et Sirius,
l'étoile brillante du Chien précurseur (3), sont en ligne droite [103
à fort peu près (4). L'étoile du milieu ne s'écarte de la ligne droite

(1) C'est le mot latin *decani* (Firm. Mat., II, iv, et Manilius, l. IV, vers 296). Ce mot est déjà dans Bardesane, *le Livre des lois des pays* (Paris Leroux, 1899, p. 26, l. 18 du texte), et plus tard dans *la Cause des Causes*, p. 193, l. 13. Chez ces auteurs *دعائم* a son sens étymologique de *dizaine*, car chaque décan est un fuseau de 10° pris sur la sphère céleste. Il y a donc en tout 36 décans. Bar-Hebræus, on le voit, a changé le sens de ce mot. — Pour l'auteur de *la Cause des Causes* les décans sont des *دعائم* et chacun d'eux se divise en *دعائم* de 7° ou 8°. — D'après Th. H. Martin on trouve sur les monuments égyptiens la division de l'équateur en douze parties ou signes qui correspondent aux douze mois et en 36 parties ou décans qui correspondent aux trois décades de chaque mois. (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, 1^{re} série, t. VIII, p. 323.)

(2) C'est le titre du chapitre 1, livre VII, de *l'Almageste*.

(3) C'est Procyon. Voir ci-dessous, p. 119 du texte.

(4) D'après Delambre, *Hist. de l'Astr. anc.*, t. II, p. 241, ces trois étoiles sont α et β de l'Écrevisse et Procyon. Ptolémée écrit : καὶ τῶν ἐν τῷ προκυνὶ ὁ λαμπρός (*Alm.*, VII, 1).

que d'un doigt et demi vers le nord-est. Il écrivit encore que les deux étoiles orientales des quatre qui forment la tête du « Lion et l'étoile qui est à l'extrémité du cou de l'Hydre sont en ligne droite (1). » Ils firent beaucoup de remarques de ce genre. A ce sujet le grand Ptolémée dit : « Nous n'avons remarqué aucun changement qui arrive à ces étoiles ; s'il y en avait un, comment ne serait-il pas devenu sensible en ces 265 ans qui nous séparent d'Hipparque (2)? »

Certains disent que ces étoiles ont été appelées fixes, non parce que leur position relative est invariable, mais parce que les anciens Chaldéens qui fondèrent et bâtirent l'astronomie ne leur trouvèrent aucun mouvement (3). A ce sujet, nous disons pour terminer que les Chaldéens sont les anciens et les Grecs les modernes, comme le dit chez Platon cet Égyptien reprochant à Solon que les Grecs sont toujours enfants et n'ont pas de vieillards (4). Les Chaldéens n'avaient pas de doctrine ancienne, aucun de leurs livres n'est parvenu jusqu'à nous et nous ne savons

(1) μ et ϵ du Lion, θ de l'Hydre.

(2) Ptolémée donne quatre ou cinq pages d'alignements (*Almageste*, II, 1). Voici le passage auquel Bar-Hebræus fait allusion :

Τούτων δὲ καὶ τῶν τοιούτων σχηματισμῶν, τῶν δι' ὅλης μάλιστα τῆς σφαίρας συγκρισιν περιεχόντων, οὐδένα μέχρι τοῦ νῦν ὁρῶμεν ἡλλοιωμένον, ὅπερ ἂν συμβεῖν πᾶν αἰσθητῶς ἐν τοῖς μεταξὺ διακοσίοις που καὶ ἐξήκοντα ἔτεσιν, εἰ μόνοι τῶν ἀστέρων οἱ περὶ τὸν τῶν ζῳδίων κύκλον ἐποιοῦντο τὴν πρὸς ἀνατολὰς μετάβα-
σιν. (*Almageste*, II, p. 6.)

(3) Ils n'avaient pas d'observations anciennes qui rendissent sensible le petit mouvement de précession. Béroze, cité par Pline, dit que les observations astronomiques conservées à Babylone sur des briques cuites ne remontent qu'à 490 ans. Il vivait lui-même vers 257. Les plus anciennes observations chaldéennes remonteraient donc à 747 ans avant notre ère. Voir Hofer, *Hist. de l'astronomie*, p. 67.

Voir aussi *Mémoires présentés à l'Acad. des inscript.*, 1^{re} série, t. VI, p. 295. *Mémoire sur les observ. astron. envoyées, dit-on, de Babylone en Grèce par Callisthènes*, par Th. Henri Martin, et t. VIII, p. 303 : *La précession des équinoxes a-t-elle été connue des Égyptiens ou de quelque autre peuple avant Hipparque?* par le même auteur. Il conclut qu'Hipparque découvrit le premier la précession.

(4) Ce texte est cité par Delambre, *Histoire de l'astronomie du moyen âge*, p. VI (Disc. prélim.).

Il est tiré du *Timée*. Ed. Didot, t. II, p. 200, l. 13.

Voici la traduction de Cousin : « Un des prêtres (égyptiens) les plus âgés lui dit : O Solon, Solon, vous autres Grecs vous serez toujours enfants ; il n'y a pas de vieillards parmi vous. — Et pourquoi cela ? répondit Solon. — Vous êtes tous, dit le prêtre, jeunes d'intelligence ; vous ne possédez aucune vieille tradition ni aucune science vénérable par son an-

même pas au juste leur mode de penser sur la précession (1). Quant aux Grecs qui ont brillé par leur science comme Timocharis, Aristylle (2), Agrippa, Menelaüs (3), Hipparque (4), et en dernier lieu Ptolémée, tous reconnurent le mouvement de précession.

Enfin nous dirons avec ces derniers que si les anciens Chaldéens donnèrent à la position tropicale un mouvement d'un degré tous les 80 ans [404] qui a lieu dans le sens direct jusqu'à huit degrés, c'est-à-dire durant 640 ans, puis a lieu en sens inverse, comme l'expose Théon d'Alexandrie dans son livre des Tables (5), et si les anciens astrologues (6) se servirent de ce mouvement (7), celui (de précession) des étoiles fixes ne leur était pas abordable.

tiquité. » (*Timée*, p. 107.) — Ce texte est aussi dans Eusèbe, proœmium de la *Chronique*, édition Migne, I, col. 104.

(1) Bar-Hebræus n'avait aucun ouvrage des « anciens Chaldéens », il n'en est plus de même maintenant. On trouve parmi les textes cunéiformes de nombreuses tables astronomiques et des dates d'éclipses qui servent à rectifier ou même à fonder la chronologie assyrienne. Voir *Die astronomischen Angaben der assyrischen Keilinschriften* (Comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne, t. XCI, avril 1885), par M. J. Oppert. On trouvera en particulier l'identification d'une éclipse totale de soleil (809 av. J.-C.) et des observations d'éclipses. Voir aussi *Astronomisches aus Babylon oder das Wissen der Chaldaer über den gestirnten Himmel*, par E. Epping, Fribourg en Brisgau, 1889.

(2) Aristylle et Timocharis vécurent près de 300 ans avant notre ère.

(3) Vivait à Rome en 98. Il est cité chez Ptolémée, *Almageste*, II, 2, et 27. Delambre (*Astr. anc.*, t. II, p. 258) se demande s'il ne serait pas un certain Millæus auquel Riccius attribue un catalogue d'étoiles fait à Rome vers le temps où vivait le Manlius de Plinius qui plaça une boule sur le gnomon. — Rappelons que Manilius est aussi appelé Mallius et Manlius.

(4) De Nicée en Bithynie, vécut deux siècles avant notre ère.

(5) Κανόνες προχειροί (Tables manuelles) analysées chez Delambre *Astronomie ancienne*, t. II, p. 616.

(6) Παλαιοὶ τῶν ἀποτελεσματικῶν. On trouve dans Fabricius, *Bibl. Græca* éd. Harles, t. IV, p. 147-167, les auteurs et ouvrages qui traitent de *apotelesmaticis*. Teubner a publié *Manethonis apotelesmaticorum qui feruntur libri VI*.

(7) C'est la théorie de la *trépidation des fixes*. On l'attribua longtemps à Thébit ben-Corrah (IX^e siècle). Cf. Delambre. *Hist. de l'astron. du moyen âge*, p. 75. — Enfin M. Caussin (*Notices et extraits des mss.*, t. VII, p. 116) trouva qu'Ebn Younis exposait cette théorie d'après Théon et en attribuait l'invention à des auteurs plus anciens. C'est ce que fait Bar-Hebræus.

DEUXIÈME SECTION

COMMENT LES ANCIENS ONT TROUVÉ LE MOUVEMENT DES ÉTOILES FIXES.

Les anciens déduisirent le mouvement des étoiles fixes de l'observation d'une seule étoile qui se trouve au méridien quand le soleil se lève ou se couche à l'un des deux équinoxes. Plus tard, après un temps assez long, le soleil étant revenu aux équinoxes, ils observèrent de nouveau cette étoile au méridien au lever ou au coucher du soleil, mais ils la trouvèrent à l'orient du cercle méridien, et furent ainsi pleinement convaincus qu'elle s'était déplacée de sa première position vers l'orient dans le sens direct. Ils divisèrent l'arc parcouru par le temps qui séparait les deux observations et surent en combien d'années l'étoile décrit un arc d'un degré. Et comme la position primitive de cette étoile par rapport à toutes les autres était demeurée invariable et fixe, ils ne doutèrent pas que toutes les étoiles fixes ne fussent animées d'un même mouvement uniforme qui est celui de la huitième sphère. En effet Hipparque trouva [105] le cœur du Lion, qu'on nomme βασιλεύς ou Régulus, dans le vingt-neuvième degré et cinquante minutes du Cancer et Ptolémée le trouva à deux degrés et demi du Lion (1). Il est maintenant au vingt et unième degré du Lion.

TROISIÈME SECTION

POURQUOI ON A DISPOSÉ LES ÉTOILES FIXES EN DIVERSES FIGURES (CONSTELLATIONS).

Comme le nombre des étoiles fixes est incalculable, les anciens ne purent les observer toutes avec les instruments, mais seulement un certain nombre. Ils déterminèrent, en longitude et en

(1) Ἐπεὶ γὰρ μὲν τοῦ λέοντος μοίρας β' σ'', διειστήκει δὲ τοῦ θερινοῦ τροπικοῦ σημείου μοίρας λβ' ζ'. Ἀλλὰ... ὡς δ' Ἰππαρχος ἀναγράφει τηρήσας, ἀπεῖχε τοῦ αὐτοῦ θερινοῦ τροπικοῦ σημείου πάλιν εἰς τὰ ἐπόμενα μοίρας κθ' ζ'' γ''. Παρακεχώρηκεν ἄρα δ' ἐπὶ τῆς καρδίας τοῦ λέοντος εἰς τὰ ἐπόμενα τοῦ διὰ μέσων τῶν ζωδίων μοίρας β' β'' γ'. (*Almageste*, t. II, p. 12.)

latitude, le lieu de celles-ci sur le zodiaque. Quant aux autres, ils imaginèrent des lignes enveloppant chaque groupe et lui donnèrent un nom approprié à sa figure, pour personnifier cet assemblage et l'assimiler à un corps d'homme ou d'animal ou d'un objet que nous connaissons. Il leur était ainsi facile de désigner chacune des étoiles, dans leurs écrits ou leur langage, en disant que l'étoile a tel nom ou bien qu'elle est l'œil, la tête, la main ou le pied de telle constellation. Les hommes étaient alors sous la loi naturelle, et comme ils n'étaient pas assez détournés du monde par la crainte de ce qui est trop admirable ou trop élevé, transcendant ou caché aux sens, les sages durent introduire des fables qui témoigneraient [406] de la possibilité d'une puissance dans les corps célestes, et exciteraient ainsi les gentils à faire de bonnes actions et les protégeraient contre d'odieuses corruptions. C'est ce que nous enseigne la parole divine par la bouche de Moïse quand elle dit : Dieu créa le soleil, la lune et les étoiles pour tous les peuples qui sont sous le ciel afin qu'ils leur fussent utiles (1). On raconte qu'*Eratosthène* (2) qui vivait au temps d'Homère et au temps où Saül tua Achimelek et les cent cinquante autres prêtres, et on raconte qu'*Aratus* (3), poète astronome (4), fit le premier une sphère d'airain et y peignit les constellations célestes. Il inventa les fables symboliques, et son livre, qu'on appelle des *Phénomènes*, montre la vérité de ce que nous disons ici. Il prétend que la grande et la petite Ourse furent deux femmes (5); elles furent élevées au ciel parce qu'elles cachèrent Jupiter, le maître des Dieux, dans l'

(1) Comparer au texte de la Vulgate, Deutéronome, iv, 19 : « ... videri solem et lunam et omnia astra cœli... quæ creavit Dominus Deus tuus in ministerium cunctis gentibus quæ sub cœlo sunt. »

(2) Voir *Eratosthenis Cyrenæi Catasterismi*. Cet ouvrage, dont on conteste l'authenticité, a eu un grand nombre d'éditions. L'auteur naquit vers 276 av. J.-C.

(3) Vivait vers 278 av. J.-C. (Harles, *Bibliotheca Græca*, t. IV, p. 88). Le commentaire d'Hipparque sur les *Phénomènes* d'Aratus fut publié par le P. Petau dans l'*Uranologium*, puis imprimé à la fin de la chronique d'Eusèbe dans la *Patrologie grecque* de Migne, enfin dans la collection Teubner.

(4) Il semble y avoir ici une phrase interrompue au sujet d'Eratosthène; ou plutôt Bar-Hebræus, après avoir écrit Eratosthènes, s'aperçut qu'il fallait écrire Aratus, ce qu'il fit, sans effacer toutefois les lignes précédentes.

(5) Même supposition chez Eratosthène. — Cf. Ovide, *Métamorphoses* II, v. 495-531.

montagne de Ricton (1) en Crète. Le bélier, le taureau et le lion furent des dévastateurs de régions, ils furent placés dans les cieux pour l'honneur de ceux qui les tuèrent afin que leur souvenir ne se perdit pas. Les Pléiades devinrent la chevelure de Bérénice, femme de Ptolémée Evergète (2), ils lui donnèrent la divinité et la placèrent au ciel. Le poète dont nous avons parlé exalta cela et beaucoup d'autres choses semblables. Enfin l'illustre Grégoire de Nazianze prit ces légendes, les mit en contradiction avec elles-mêmes, se moquant des mystères païens. De même le remarquable saint Sévère [407] Sabokt (3), dans le livre où il fait ressortir l'inconvenance de ces figures, dit : « On a donné une longue queue à l'ourse qui est au ciel et on s'est trompé, car l'ours de nos pays n'a pas une longue queue. »

QUATRIÈME SECTION

DE LA GRANDEUR DES ÉTOILES FIXES.

Les sens du spectateur suffisent à lui montrer que les étoiles fixes ont des grandeurs diverses, aussi les anciens les ont-ils disposées en six classes. Ils ont mis dans la première grandeur les plus grandes et les plus brillantes, dans la seconde celles qui viennent après celles-ci, et ainsi de suite jusqu'à la sixième grandeur, et on s'arrête là, parce qu'une étoile de septième grandeur venant après celles-ci, est, à cause de sa petitesse, presque obscure et difficile à voir, elle fatigue la vue de l'observateur à tel point qu'on la juge insuffisante pour fixer sa position. Mais les étoiles de chacun de ces six ordres n'ont pas un égal degré de grandeur qui leur soit commun à toutes : dans toute grandeur il y en a une plus brillante, qui approche, un peu en moins, de la classe supérieure,

(1) Il faut sans doute lire *معه*, car on trouve *ἡ Δίκτη ὄρος*, Ptol., *Géographie*, éd. Didot, I, p. 568, et Strabon nous apprend que le mont Δίκτη n'est pas près de l'Ida, comme le prétend Aratus, mais en est éloigné de mille stades à l'orient. Strabon, X, iv, 22, éd. Didot, p. 411.

(2) Mot à mot : *faisant du bien*. Bar-Hebraeus traduit *Εὐεργέτης* en syriaque. Voir ci-dessous, sect. VIII, *Constellation du Lion*.

(3) Evêque de Qennesrin au VII^e siècle. M. Sachau a publié des fragments de ses ouvrages astronomiques : *Inedita syriaca*, p. 127-134. Nous avons publié et traduit en français son *Traité sur l'astrolabe plan*; Paris, Leroux, 1899.

et il y en a une plus petite qui approche de la classe inférieure. La brillante étoile qui est devant le Chien et qu'on appelle Sirius est la plus grande des étoiles de première grandeur. Il n'y a pas d'étoile plus brillante qu'elle, quand elle sort des rayons solaires (1); les Chaldéens fixèrent à cette époque le commencement de leur année ou du mois de Tomouz, et l'astrologie la fit présider à l'abondance qui couronne l'année, ou à la disette (2).

[408] CINQUIÈME SECTION

DES NÉBULEUSES ET DE LA VOIE LACTÉE.

Il existe aussi dans le ciel quelques taches blanches nommées étoiles nébuleuses. Certains pensent qu'elles font partie de la voie lactée parce que, comme elle, elles ressemblent à des nuages. Ils pensent aussi qu'elles sont une multitude d'étoiles très menues et très rapprochées les unes des autres (3), comme cette chevelure, semblable à une feuille de lierre, qui se trouve au-dessus de la queue du signe du Lion (4). Et ceux qui pensent

(1) C'est ce qu'on appelle *lever héliaque* de Sirius. Il avait lieu à Memphis constamment le 20 juillet, l'année étant de 365 jours $\frac{1}{4}$, et fixait ainsi le commencement de l'année fixe des Égyptiens. Voir Letronne, *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, t. XXIV, 2. *De l'année vague en Égypte et du lever héliaque de Sirius*. Voir aussi *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, 1^{re} série, t. VIII, 1^{re} partie, *Mémoire sur la date historique d'un renouvellement de la période sothiaque, l'antiquité et la constitution de cette période*, par Th.-H. Martin.

Les savants ne sont pas d'accord sur l'existence de cette année fixe précédant ainsi la réforme de Jules César. L'année civile et religieuse avait 365 jours, on la nomme année vague. Elle retardait sur l'année fixe d'un quart de jour par an et revenait en coïncidence avec elle après une période de 1461 ans nommée période sothiaque (de Sothis, nom égyptien de Sirius).

(2) V. Letronne (*loc. cit.*). Diophane de Nicée donne les divers pronostics qui se tirent du lever de Sirius, selon le signe zodiacal où se trouve la lune au moment de son lever, par exemple : « Si le lever du Chien a lieu quand la lune est dans le Lion, il y aura abondance de blé, d'huile, de vin, il y aura troubles, meurtres, apparition d'un roi. » (*Geoponica*, I, VIII, éd. Niclas.)

(3) C'est le cas des nébuleuses appelées *résolubles*.

(4) Elle comprend en particulier les étoiles *c* et *g* du Lion. Voir Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, t. II, p. 274.

ainsi disent encore que la voie lactée tout entière est formée d'étoiles très menues, réunies ensemble (1). Il est évident que la voie lactée n'est pas une vapeur ou une fumée suspendue en l'air comme le disent les péripatéticiens (2), puisque la lune et les cinq planètes ne subissent, en la traversant, aucune altération dans leur lumière et modifient plutôt la voie lactée. Les Pléiades ne font pas partie des nébuleuses, parce que leurs étoiles sont séparées les unes des autres et sont évidemment (3) au nombre de six.

SIXIÈME SECTION

DU PÔLE NORD DE L'ÉQUATEUR (4).

Certains pensent que l'étoile située à l'extrémité de la queue de la Petite Ourse ou Chariot, et nommée parfois le Chevreau, est le pôle nord immobile, c'est-à-dire (l'extrémité de) l'axe invariable sur lequel le monde tourne de l'orient à l'occident d'un cercle entier en vingt-quatre heures. [109] En réalité, il n'en est pas ainsi, mais le pôle nord est plus près d'elle que de toute autre étoile et elle décrit autour de lui un très petit cercle. Son lieu en longitude dans les signes du zodiaque est de nos jours à la fin du dix-septième degré des Gémeaux. Sa latitude à partir du zodiaque est de 66°. C'est le complément de l'inclinaison maximum (de l'écliptique), c'est-à-dire la distance du pôle nord de l'équateur au commencement du Cancer. Donc, quand le lieu de cette étoile sera arrivé par le mouvement direct des étoiles fixes au commencement du Cancer, et cela aura lieu à peu près au bout de huit cent soixante ans (5), alors elle sera au pôle nord de

(1) La voie lactée est formée d'étoiles très nombreuses et très éloignées. On sait que, d'après la théorie d'Herschell, la voie lactée forme une nébuleuse résoluble dont le système solaire fait partie.

(2) C'est aussi l'opinion de Tatius (*Isagoge ad Arati Phænomena*).

(3) D'après Eratosthènes, la Pléiade comprend sept étoiles, mais on n'en voit que six... ἡ πλειάς ἐστιν, ἀστέρας ἔχουσα ἑπτὰ, διὸ καὶ ἑπτάστροφος καλεῖται. οὐχ ὁρῶνται δὲ εἰ μὴ ἑξ. Cela tient à ce que la septième des Pléiades n'épousa qu'un mortel, tandis que les six premières épousèrent Jupiter, Neptune et Mars.

(4) M. Payne Smith traduit par : *De polo boreali meridiano* (Catal. des mss. syr. d'Oxford), ce qui paraît incompréhensible.

(5) Cela donne 1279 + 860 = 2139 pour l'année dans laquelle, suivant Bar-Hebræus, la polaire sera le plus près du pôle. D'après Lalande (*Astro-*

l'équateur, elle y sera immobile et ne participera plus au mouvement de l'univers, puisque le petit cercle qu'elle décrivait 24 heures autour du pôle de l'équateur se sera annulé.

Quant au pôle austral de l'équateur, aucun des savants et des croyants n'a pu voir s'il y a des astres autour de lui, combien y en a, lesquels et dans quel ordre, car son lieu est caché à ceux qui regardent et observent. Il ne s'élève pas assez pour être vu, ce n'est dans ce pays désert et nu qui est au sud de l'équateur, où l'on n'est pas parvenu ou bien où l'on ne peut parvenir.

Quant à ce conte hindou d'après lequel on aurait autour du pôle sud un chariot comme autour de l'autre, c'est une fable analogue à leurs autres fables (1), car, chez les Hindous, on trouve beaucoup d'erreurs. Les Manichéens (reconnaissent) de la même manière deux Dieux ou êtres (Itié). Ils racontent en effet, que l'un de ces Dieux irrité voulut faire au sud [440] de l'équateur un autre monde avec sept climats, semblable à celui qui est au nord; il commença et fit un char avec sept étoiles comme le nôtre; alors les anges, ses amis, et les autres Dieux, ses compagnons, apaisèrent sa colère et il laissa là le char qu'il fit seul (2).

L'observation n'a décelé au pôle nord aucune étoile, remarquable ou non. Il est possible cependant qu'il y ait là quelque astre, mais il serait en dessous des six grandeurs perceptibles et par suite invisible.

SEPTIÈME SECTION

DES CONSTELLATIONS BORÉALES.

Les constellations au nord du zodiaque sont au nombre de 21, à savoir : la *petite Ourse*, appelée le char par les Syriens; elle figure un ours debout qui baisse la tête et étend la queue. Elle comprend sept étoiles (3) dont quatre dans son corps en forme

nomie, I, p. 262), cela aura lieu en 2100 et la polaire sera alors à 28' du pôle boréal. Le calcul de Bar-Hebræus est donc suffisamment exact.

(1) Cette opinion est énoncée dans Manilius, *Astronomicon*, I, I, vers 440, etc.

(2) Cette fable est encore exposée par Bar-Hebræus dans sa *Chronique ecclésiastique*, I, col. 60.

(3) Ptolémée donne 7 étoiles et une en dehors; Kazwini 7 étoiles et 5 en dehors. — La plupart des notes de cette section et des deux suivantes sont tirées d'Ideler : *Ursprung und Bedeutung der Sternnamen*, Berlin,

de carré incliné et trois sur sa queue en ligne courbe. Parmi les quatre, deux brillantes de seconde grandeur sont appelées les veaux (1); l'étoile du bout de la queue, près du pôle, est celle qu'on nomme le chevreau (2); elle est comptée dans la troisième grandeur; les autres étoiles sont de quatrième. Les Arabes appellent cette constellation les filles du lit (3), ils disent que les quatre sont le lit et les trois ses filles (4).

La grande Ourse comprend vingt-sept étoiles; parmi elles, sept remarquables, quatre dans son corps et trois sur sa queue sont appelées la grande Ourse (5); huit autres sont en dehors de la figure, [444] quatre de celles-ci sont peu visibles.

Le Dragon comprend trente et une étoiles, le plus grand nombre de quatrième grandeur. Il figure un serpent tortueux très grand et très long, il entoure le pôle nord de l'écliptique et commence par quatre étoiles en carré incliné (6) situées sur sa tête (7).

Céphée (8) comprend onze étoiles et deux en dehors de sa figure (9); c'est (un homme) qui a sur la tête un  (10), c'est-à-dire une tiare (11), qui fléchit le genou et a les mains étendues comme un danseur; sa tête est dans les limites de la voie lactée, ses deux pieds sont près du chevreau en forme d'un triangle très étendu.

1809, in-8°. — Sur les légendes rattachées aux Ourses cf. Ératosthènes, *Catastérismes*, I, 2; Ovide, *Fastes*, II, 153-190; *Tristes*, IV, III, 1, etc.

(1) β et γ ; en arabe الفرقدين, les deux veaux.

(2) En arabe : الجدي.

(3) بنات نعش الصغرى, les petites filles de Nasch, ou du lit funéraire sur lequel on porte le mort, nous dirions : du corbillard. C'est le sens de نعش. V. Ideler.

(4) C'est-à-dire les étoiles qui sont près du lit, ou les pleureuses qui suivent le mort. V. Ideler.

(5) En arabe : بنات نعش الكبرى, les grandes filles du cercueil.

(6) En trapèze.

(7) Parmi ces quatre étoiles, β , ν et ξ sont appelées par les Arabes les chamelles, et γ رأس التنين, la tête du serpent.

(8) Les Arabes écrivirent aussi قيفارس, puis modifièrent les points.

(9) Elles font partie de la constellation, mais ne figurent pas sur le corps de Céphée. Les Grecs les appelaient ἀμύρφατοι, et les Arabes : خارج من الصورة.

(10) Ce mot, que Payne Smith ne traduit qu'en citant ce passage, paraît bien être le mot grec τιάρα.

(11) Sur le globe de Dresde, Céphée porte une vraie tiare (Drechsler, Table I).

Le *Bouvier* (4) a vingt-deux étoiles. Il figure un homme debout, les mains étendues et portant un κολλόροθος, c'est-à-dire un bâton à bout recourbé, dans sa main droite; il porte une ceinture autour des reins. Entre ses cuisses est cette brillante étoile de première grandeur nommée le rouge « Arcturus (2) », c'est-à-dire gardant le nord (3). Elle est comptée en dehors de la figure.

La *Couronne boréale* comprend huit étoiles, dont une de deuxième grandeur qui est la plus connue; elle a la forme d'un cercle dont la circonférence est ébréchée, aussi le peuple l'appelle plat de mendiant (4).

Ἐν γόνασιν, c'est-à-dire l'agenouillé (Hercule), a vingt-huit étoiles et une en dehors de sa figure. Il représente un homme agenouillé sur son genou droit; l'étoile de troisième grandeur qui est sur sa tête est la plus connue, [412] elle est figurée sur l'astrolabe (5).

Λύρα, c'est-à-dire la Lyre, est aussi nommée tortue. Elle comprend dix étoiles; la brillante qui est au-dessus de l'ὄστρακον, c'est-à-dire du haut de la coquille de la tortue (6), est de première grandeur, et elle est appelée l'aigle qui tombe (7), parce que les deux étoiles de quatrième grandeur qui sont près de la première en triangle sont les ailes repliées.

Ὀρνίς, c'est-à-dire la Poule (8), comprend 17 étoiles et deux en

(1) حداليمه. Il faudrait peut-être lire βοᾶτις ou βοήτης, le crieur. Dans ce cas Bar-Hebraeus aurait suivi la version arabe qui porte البقار et non البقار qui serait βοώτης ou le bouvier. Ératosthènes (*Catast.* 8) appelle toute la constellation Ἀρκτοφύλαξ.

(2) Ἀρκτοῦρος ὑπόκλυρος.

(3) Ἀρκτου οὖρος, Arctophylax. Cf. Ovide, *Fastes*, II, 190, et *Tristes*, I, x, 15. Les Arabes appellent Arcturus et l'Epi السماكان, les deux Simaks.

(4) وفي استدانتها ثلثة لاجل ثلثها يقال لها قصعة السكاكين. Kazwini.

(5) Voir Acad. des inscr., *Mémoires des savants étrangers*, t. I, M. Sédillot décrit divers astrolabes de la page 149 à la page 183. On trouve p. 167 la liste des 26 étoiles placées sur certain astrolabe. — Voir aussi *Le traité de Sévère Sabokt sur l'astrolabe plan*, Paris, Leroux, 1899.

(6) C'est le bassin couvert de cuir qui donnait chez les anciens la résonance à la lyre.

(7) Qui replie ses ailes comme pour se laisser tomber sur sa proie, النسر الواقع.

(8) C'est le nom arabe الدجاجة. Nous l'appelons le *Cygne* après Ératosthènes (*Catast.* 25), et quelquefois la *Croix du Nord*.

dehors de la figure. La plupart sont dans la voie lactée près de la Lyre. La brillante de deuxième grandeur qui est sur sa queue (1) est figurée sur l'astrolabe.

Κασσιόπεια comprend treize étoiles. Elle figure une femme assise (2) sur un siège qui a un ἀνάκλιτον, c'est-à-dire un dossier, et ses pieds pendent. Elle est à l'intérieur de la voie lactée. La belle étoile de troisième grandeur qui est au milieu du dossier est appelée la bosse du Chameau (3).

Περσεὺς est encore appelé celui qui porte la tête de Gorgone. Il comprend vingt-six étoiles et trois en dehors de sa figure. Il représente un homme qui s'appuie sur le pied gauche, le pied droit étant levé, sa main droite est au-dessus de sa tête, et, dans sa main gauche, il porte une tête coupée monstrueuse qu'on appelle tête de Gorgone et celle-ci est une étoile brillante de deuxième grandeur (4).

Ἡνίοχος, ou celui qui tient les rênes, contient quatorze étoiles. Il représente un homme debout, tenant d'une main un fouet et de l'autre les rênes (5); [113] il vient après la tête de Gorgone, et l'étoile brillante de première grandeur qui est sur son épaule gauche s'appelle la Chèvre.

Ὀφίς (6), c'est-à-dire le Serpent, comprend vingt-quatre étoiles et cinq en dehors de sa figure.

(1) Cette étoile (α) est appelée الاردف écrit quelquefois ذنب الدجاجة, c'est-à-dire : queue de la Poule. Elle a conservé sur nos cartes le nom arabe Denab (Queue).

(2) C'est le nom arabe ذات الكرسي « die Sitzende », ou ἡ τοῦ θρόνου.

(3) سنام الناقة, parce que, dit Nassir-Eddin, cette constellation représente, pour beaucoup de gens, un chameau, et est appelée de ce nom.

(4) L'étoile (β) de Persée fut appelée par Tizini, après Ptolémée, نير, رأس الغول, la brillante dans la tête de Goul (les Arabes remplaçaient Gorgone, inconnue d'eux, par Goul, nom d'un de leurs démons. Ideler); de là vint : tête de Goul, enfin *Atgol*. L'étoile α est appelée par Tizini جنب, برشاوش, le côté de Persée, d'où vient notre nom Algenib, puis, à tort, Algeniz.

(5) Il est ainsi représenté sur le globe de Dresde, le fouet est à deux lanières.

(6) Bar-Hebraeus écrit ἐφίχως, ce qui serait intermédiaire entre ὄφις, nom grec de la constellation, qui signifie serpent, et ὀφιοῦχος, mot grec, choisi par les Arabes, qui signifie « qui porte un serpent » et nous est resté sous la forme *Ophiuchus*. — الحوا والحية in marg. A., c'est-à-dire « celui qui porte le serpent et le serpent »; sur nos cartes : Alava et Alya.

Il représente un homme qui est debout et tient un serpent dans ses mains. Sa tête (1), avec l'aigle qui tombe (Wéga) et l'aigle qui vole (Altair), forme un grand triangle. Ses pieds vont jusqu'au Scorpion.

Le Serpent d'Ophiucus comprend dix-huit étoiles. Il représente un serpent dont la tête et la queue sont relevées au-dessus de la tête de celui qui le tient.

Ὠϊστός, c'est-à-dire le trait, comprend cinq étoiles à l'intérieur de la voie lactée, la pointe est dirigée vers l'orient et l'encoche (la fourchette de la flèche) vers l'occident. L'étoile de quatrième grandeur qui, à elle seule, forme la pointe, est la principale.

L'Aigle comprend neuf étoiles et six en dehors de la figure. La belle étoile de deuxième grandeur qui est entre les ailes s'appelle l'Aigle volant (2), parce que les deux étoiles de troisième grandeur placées en ligne droite des deux côtés sont les ailes étendues (3).

Le Dauphin comprend dix étoiles, rassemblées à côté de l'Aigle qui vole. Il représente un animal marin en forme d'outre gonflée. Il est grand ami de l'homme, tellement qu'on l'a vu porter un homme mort pour qu'il ne fût pas mangé des poissons (4). L'étoile de troisième grandeur, première des trois situées dans sa queue, est la principale, et les quatre de troisième grandeur qui forment un rhombe, c'est-à-dire un carré qui semble arrondi, sont appelées Croix de l'Aigle ou Croix [444] de Constantin (5).

Le Cheval tronqué (6) comprend quatre étoiles toutes obscures. Il représente une tête de cheval que l'on aurait coupée et vient après les étoiles du Dauphin.

Le Grand Cheval comprend vingt étoiles. Il représente un cheval coupé au nombril, il a la tête et les pieds de devant, mais pas

(1) L'étoile α appelée sur nos cartes *Rasalague* ou la tête du porteur de serpents, راس الحوا.

(2) النسر الطائر. Cette étoile a gardé sur nos cartes une partie de son nom arabe (Altair).

(3) Par opposition aux étoiles de la Lyre qui figuraient des ailes repliées et encadraient « l'aigle qui tombe ».

(4) C'est le texte d'Aristote, *Hist. des animaux*, l. IX, ch. XLVIII, éd. Didot, t. III, p. 205. Voir aussi Plin l'Ancien, *H. N.*, IX, 8.

(5) Ces étoiles sont α , β , γ , δ . Les Arabes les appellent عقود الصليب, la nœud de la croix. Pour eux une étoile de la queue est alors le pied de la croix.

(6) Pour ἵππου προτομή, tronc (tête et cou) de cheval. Il faudrait donc ἵππου ἀποτομή.

Le Taureau comprend trente-deux étoiles et onze en dehors de sa figure. Il représente un taureau coupé près de l'ombilic, dont la partie antérieure regarde l'orient et la postérieure l'occident, et qui incline la tête comme pour transpercer. Les Pléiades, qui comprennent un amas de six étoiles de cinquième grandeur, sont formées par cette constellation ainsi que la brillante de première grandeur des Hyades qu'on appelle Aldebaran (1). De même celle qui, avec quatre petites étoiles, forme pour les Grecs une figure complète à l'extrémité de la patte du Taureau, appartient encore à cette dernière constellation.

Les Gémeaux (2) comprennent dix-huit étoiles et sept en dehors de leur figure. Ils représentent deux enfants debout, nus et qui s'embrassent; la main de chacun d'eux est sur l'épaule de l'autre. Leurs têtes sont vers le nord-est à l'extrémité de la voie lactée et leurs pieds au sud-ouest dans la voie lactée. Les deux brillantes étoiles situées à la tête des deux gémeaux sont de seconde grandeur.

Le Cancer (3) comprend neuf étoiles et quatre en dehors de sa figure. Sa face est vers l'orient et sa partie postérieure vers le sud-ouest. La nébuleuse qui est à son côté s'appelle la Crèche (4). L'étoile sud des deux premières du tétragone qui entoure la nébuleuse, avec la plus boréale des deux étoiles du triangle qui approchent la crèche de plus près, sont appelées les ânes (5) et sont de quatrième grandeur.

syriaca, p. 117, 118, *passim*. Sergius appelle les signes du zodiaque les mansions du soleil, منازل الشمس. — A l'occasion de la publication de Sachau, M. Noeldeke publia 2 pages: *Über Aramäische Namen der Thierkreisbilder*, Z. D. M. G., t. XXV, p. 256, en 1871. L'auteur de *la Cause des Causes* donne les trois synonymes منازل, منازل et منازل (p. 192, l. 21). Le dernier mot, qui est le grec Πύργος, tour, fut adopté par les Arabes.

(1) Bar-Hebraeus donne حمم, mot qui, dans la Peschito, traduit l'hébreu שׁוֹר. Aldébaran était, chez les Grecs « la brillante des Hyades (ὁ λαμπρὸς τῶν Ὑάδων) ».

(2) Voici la première constellation qui est désignée par le même mot en arabe et en syriaque, النور et نور.

(3) Même mot en arabe, السرطان.

(4) Voir Ideler, p. 160. On trouve aussi dans Ératosthène, *Catal.*, 11 : τὸ δὲ νεφέλιόν ἐστιν ἢ ἐν αὐτῷ ὁρωμένη φάτινη (præsepium) παρ' ἣ δοκοῦσιν εἰστάναι.

(5) D'après les *Catastérismes* d'Ératosthène, ce nom vient des montures

Le Lion comprend vingt-sept étoiles [116] et huit en dehors de sa figure qui est complète. La brillante de première grandeur qui est sur son cœur est appelée royale (Régulus). Il y a au sud trois autres étoiles de seconde et de troisième grandeur, toutes quatre sont placées en ligne sinueuse. La brillante de première grandeur qui est sur la queue s'appelle Προτρογητήρ (1). Et celle qui est au nord de la nébuleuse entre les queues du Lion et de l'Ours et qu'on appelle Πλόκαμος, c'est-à-dire Chevelure, brille comme de cinquième grandeur (2). Et les deux prolongements au sud de la Chevelure, l'un et l'autre en forme de φύλλου κισσίνου, c'est-à-dire de grand lierre (3), sont des nébuleuses.

La Vierge, nommée aussi l'Épi, comprend vingt-six étoiles, et six en dehors de sa figure. Elle représente une jeune fille ayant deux ailes qui descendent sur son σύρματος (4), c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité de son vêtement.

Sa tête est à côté de Προτρογητήρ et ses pieds près du plateau (5) de la Balance. L'étoile de troisième grandeur, l'une des trois qui sont sur l'aile droite, fut appelée par Ptolémée « qui précède la vendange » (6). Et l'étoile de première grandeur de sa main gauche est nommée Στάχυς, c'est-à-dire l'Épi (7).

La Balance comprend huit étoiles et neuf en dehors de sa figure. La plus grande est de troisième grandeur et sa forme est celle que son nom indique.

de Bacchus et des satyres qui n'eurent qu'à braire pour mettre les géants en fuite et furent de ce fait placées au ciel.

(1) C'est Dénébola, ذنب الأسد, la Queue du Lion. Pour Delambre, *Hist. de l'astr. M. A.*, page xvi, l'étoile de ce nom est Vindemiatrix de la Vierge.

(2) Ὁρίωνται δὲ ὑπὲρ αὐτὸν ἐν τριγώνῳ κατὰ τὴν κέρκον ἀμαυροὶ ἑπτὰ, οἱ καλοῦνται πλόκαμοι Βερεινίκης Ἑυεργέτιδος. (Erat., *Catast.*)

(3) Littéralement : en forme de feuille de lierre. « Ptolémée dit que ces 3 étoiles sont obscures et les nomme al Dhafira, la Nette de cheveux. Elles sont toutes de 5^e grandeur. Il y a dans leurs intervalles un grand nombre d'étoiles agglomérées dont il est difficile de déterminer le nombre à cause de leur multitude. Ce sont ces étoiles que l'on nomme al-Halba, les Cheveux. » (Soufi, page 154.)

(4) Ptolémée écrit : ἐν τῷ προποδίῳ σύρματι, an der langschleppenden Gewande. (Ideler, p. 173.)

(5) En arabe الكفة.

(6) المنقدم للقطف, ὁ βόρειος αὐτῶν καὶ καλούμενος προτρογητήρ. (Soufi, p. 159.)

(7) Aratus voit, dans la Vierge, la justice qui, ne trouvant plus place ici-bas, dut se réfugier au ciel. Cf. Ératosthène, *Catastérismes*, 9.

Le Scorpion comprend vingt et une étoiles et trois en dehors de sa figure qui est complète. Et l'étoile qui est au milieu des trois de son corps est appelée Ἀντάρης, c'est-à-dire Cœur du Scorpion (1). Elle est rouge et brillante, de seconde grandeur.

Le Sagittaire comprend trente et une étoiles et ressemble à un homme-cheval, [447] car il est formé du corps de cet animal jusqu'au cou, d'où émerge alors une moitié d'homme avec deux écharpes flottantes (2). Il pose une flèche sur son arc et le tend complètement.

Le Bouc (3) comprend vingt-huit étoiles. Une moitié de son corps représente la partie antérieure d'un bouc, l'autre moitié représente la partie postérieure d'un poisson jusqu'à la queue.

L'Amphore (4) (le Verseau) comprend quarante-deux étoiles et trois en dehors de sa figure. Il représente un homme debout, les mains étendues; dans l'une d'elles il porte une amphore (κεραμῖς) renversée dont les eaux coulent et se répandent sous ses pieds vers le midi. L'étoile brillante de première grandeur qui est à l'extrémité de l'eau est appelée Bouche du Poisson austral, et inscrite sur l'astrolabe.

Les Poissons comprennent trente-quatre étoiles et quatre en dehors de leur figure. Ils représentent deux poissons dont les queues sont attachées ensemble par les étoiles appelées le fil de lin (5). Le premier poisson est sur le dos du grand cheval et le second au sud d'Andromède.

Il y a ainsi 346 étoiles sur le zodiaque lui-même, 5 de première grandeur, 9 de seconde, 64 de troisième, 133 de quatrième, 105 de cinquième, 27 de sixième, trois nébuleuses et ὁ Πλόκαμος, c'est-à-dire la Chevelure, qui n'est pas comptée dans ce nombre.

(1) En réalité cœur du scorpion est la traduction de l'arabe قلب العقرب et non de Ἀντάρης. Ce dernier mot signifierait que le cœur du scorpion est rouge comme Mars, τῷ Ἄρει τὴν χροὶν ὅμοιος.

(2) رجب. Sur la sphère de Maraga ce sont les deux bouts du turban qui flottent sur le dos; sur nos cartes ce sont deux écharpes.

(3) Même mot en arabe, الجدي, der Bock (Ideler); en grec Αἰγώνιος, capricorne.

(4) Chez les Grecs Ὑδροχόος (aquarius). Les Arabes emploient aussi ce mot, ساكب الماء, ou bien, comme le syriaque, الدلو (dolium).

(5) Grotius, comme notre auteur, appelle ces étoiles *alligamentum linteum*; les Grecs les appellent en général Δεσμοὶ οὐραῖοι (vincula caudina). Eratosthène les appelle σύνδεσμον.

SECTION NEUVIÈME

LES CONSTELLATIONS AUSTRALES.

Les constellations australes situées au sud du zodiaque sont au nombre de quinze.

[418] *La Baleine* qui comprend vingt-deux étoiles. Elle représente un animal marin à deux pieds ayant une queue d'oiseau (1).

Orion, nommé aussi le Géant (2), comprend trente-huit étoiles. Il représente un homme assis sur un siège et portant en main un *κόλλοροβος*, c'est-à-dire un bâton à bout recourbé. Il porte une ceinture à laquelle pend un glaive.

La brillante étoile de première grandeur qui est sur son épaule droite est appelée Main des Gémeaux. Une autre étoile rouge et brillante, de première grandeur, à l'extrémité du pied gauche, qui est commune à Orion et au Fleuve est appelée Pied des Gémeaux (3), et les trois étoiles de seconde grandeur de son baudrier sont appelées par le peuple la Balance.

Ἡριδανός, c'est-à-dire *le fleuve*, comprend trente-quatre étoiles. La brillante de première grandeur qui est au bout du fleuve est la plus remarquable. Il représente un cours d'eau aux nombreux contours.

Λαγώς, c'est-à-dire *le lièvre*, comprend douze étoiles rassemblées sous les pieds d'Orion. Il représente un lièvre dont la partie antérieure est tournée vers l'occident et la postérieure vers l'orient.

Le Chien comprend dix-huit étoiles et onze en dehors de sa figure. Il représente un grand chien. Et, parce qu'il vient à la suite des étoiles d'Orion, on l'appelle Chien du Géant.

L'étoile brillante de première grandeur située dans sa gueule est Sirius (4). Elle est rougeâtre. On appelle cette étoile tout

(1) Sur le globe de Dresde, cet animal a deux pieds armés de griffes et une queue fourchue droite, d'où elle a semblé être une queue d'oiseau; sur nos cartes célestes la queue forme un repli, et nous montre avec évidence qu'elle est terminée par une nageoire caudale.

(2) Cf. Moïse Bar-Képha, Paris, Fonds syr., ms. n° 319, f. 6.

(3) Rigel (β) en arabe رجل الجبار (Rigel el-gibbar), *le Pied du géant*.

(4) *Mot à mot* : « qui est Sirius, est appelée tout particulièrement le chien et Ὑπόκυβος. » — Ce dernier mot, pour Bar-Hebraeus, est donc un nom de Sirius.

particulièrement le Chien parce qu'en la voyant se lever de l'Orient après le géant (1), on imagine facilement qu'elle semble japper après lui; on l'appelle encore Sirius arabe parce qu'elle se couche dans la direction de l'Arabie.

[419] Προκύων, c'est-à-dire qui précède le Chien. On l'appelle aussi le Petit Chien. Il comprend deux étoiles, l'une brillante première grandeur qu'on appelle encore Sirius syrienne parce qu'elle se couche du côté de la Syrie, et l'autre petite et de quatrième grandeur. Les Sarrasins (2) dans leurs fables féminisent les deux Sirius. Elles seraient sœurs de Canopus. Pour eux, celle qui est la plus proche de l'horizon, la Syrienne, que l'on appelle aussi l'Aveugle (3), est la petite sœur; Sirius arabe est la grande sœur. Enfin Orion est la jeune fille (4) parée, à cause de l'éclat de ses étoiles. Ils racontent que Canopus (5), quand il l'épousa, s'inclinait sur elle et lui brisa les vertèbres du dos. Alors il s'enfuit et se cacha dans le sud. Et parce que sa sœur Sirius d'Arabie ou sa grande sœur, en le cherchant, put passer de la voie lactée au sud, elle put le voir monter et fut consolée, c'est pour cela qu'elle luit davantage. Mais la petite Sirius syrienne, n'ayant pas la force de traverser la voie lactée, demeura au nord-est et pleura jusqu'à ce qu'elle perdit la vue et devint aveugle (6).

Αργώ, c'est-à-dire le navire, comprend quarante-cinq étoiles. Il

(1) Les Arabes l'appellent le chien d'Orion, كلب الجبار. Item Homère, *Iliade*, X, 29.

(2) ساراقينوس correspond à l'arabe ساراقينوس (Sarrasin). Pour Maçoudi c'est un nom injurieux qui signifie *esclave de Sarah*, parce que ce fut la condition d'Agar, ancêtre des Arabes. M. de Goeje fait remarquer qu'il faudrait alors lire κτηνος dans la fin de ce mot. La forme syriaque ne permet pas cette lecture, mais est conforme à l'explication de Sozomène (VI, XXXVIII) d'après lequel les Ismaélites se donnèrent ce nom ως ἀπὸ Σάρρας καλομένους. Cf. II, v, 4 (p. 168).

(3) Moins brillante.

(4) On trouve الجوزا (Al Djauzâ), l'épouse, dans Soufi, p. 204. Pour Reinaud, Ac. des inscr., *Mémoires*, XVIII, II, p. 365, Djauzâ signifie figure qui dépasse, qui empiète sur ses voisins. Cette périphrase semble inexacte.

(5) « On dit que les deux Sirius étaient sœurs de Subaïl (Canopus), et que Subaïl épousa Al-Djauzâ (Orion), mais lorsqu'il tomba sur elle, il lui brisa les vertèbres et le dos, c'est pourquoi, craignant d'être obligé de rendre compte de la vie d'Al-Djauzâ, il s'enfuit vers le sud, ne voulant pas se faire voir au milieu du ciel. » (Soufi, p. 220.)

(6) Aussi les Arabes l'appellent الشعري الغيبا, al-Schirâ al-Gumaisâ, Sirius qui a les yeux chassieux. (Soufi, p. 223.)

représente un navire complet, avec un mât, une poupe et deux gouvernails, c'est-à-dire deux rames (1), et, sur la poupe, un bois de lit et un lit, et, au-dessus du lit, un ciel de lit. La brillante étoile — la première des deux que porte le gouvernail à l'arrière — est Canopus (2) dont nous venons de parler. Il faut savoir que le lieu de Canopus est maintenant la quarante-septième minute [420] du quatrième degré du Cancer; sa latitude est de 73° au sud de l'écliptique, et, comme la distance du cinquième degré du Cancer au pôle austral est de $113^{\circ} 27'$, il reste $38^{\circ} 27'$ pour la distance de Canopus au pôle austral. Donc, en tout lieu dont la latitude boréale comptée de l'équateur sera égale à cette quantité, Canopus touchera l'horizon et ne se lèvera pas. Et dans tout autre lieu de moindre latitude, Canopus montera au-dessus de la terre en raison directe de cette diminution. Comme la latitude de Maraga est de $37^{\circ} 25'$ (3), Canopus ne montera là au-dessus de l'horizon sud que de un degré deux minutes. Cela aura lieu quand cette étoile sera au méridien, le Cancer y étant aussi. On la verra le soir si le soleil approche du Bélier, le matin quand il est entré dans la Balance et au milieu de la nuit quand il est au Capricorne.

L'hydre comprend vingt-cinq étoiles et deux en dehors de sa figure. Elle représente un grand serpent très sinueux. La tête ressemble à celle d'un cheval et porte quatre étoiles de quatrième grandeur, sa tête commence à la pince sud du Cancer. Son corps s'étend entre Sirius syrienne et le cœur du Lion; à côté sont les étoiles de la Coupe, et, sur sa queue, celles du Corbeau.

Κρατήρ, c'est-à-dire la Coupe, comprend sept étoiles de quatrième grandeur, [421] toutes au nord des étoiles de l'hydre. Elle représente une coupe (4) et quelques-uns l'appellent Urne.

Le Corbeau comprend sept étoiles après la coupe au sud de l'épi (5), on l'appelle encore le trône de l'épi (6).

(1) Une rame de chaque côté remplacent aussi le gouvernail sur le globe de Dresde.

(2) Κάνωβος. Un pilote de Ménélas mort en Égypte aurait donné son nom à cette étoile. V. G. M., éd. Didot, II, p. 219, Eustathii commentarii.

(3) Dans les Tables d'Oloug Beg on lit : $37^{\circ} 20'$, V. Sédillot, *Prolég.*, II, p. 261.

(4) كأس. En arabe on trouve le même mot : انكاس, mais on emploie plus souvent les noms : الباطية ou البعلف.

(5) Στάχους.

(6) عرش السباى الأعزل.

Le Centaure (1) comprend trente-sept étoiles, au sud des étoiles de la Balance. Il représente un cheval-homme. De la tête aux reins c'est le corps d'un homme, et, des reins à la queue, le corps d'un cheval. Sa face est tournée vers l'ouest et la partie postérieure du cheval vers l'est. La brillante étoile qui est sur le sabot du pied droit de devant est de première grandeur. Elle est notée sur l'astrolabe.

La Bête sauvage (2) comprend dix-neuf étoiles rassemblées au sud de la constellation zodiacale du Scorpion, après les étoiles du Centaure et mêlées en partie avec celles-ci. Quelques-uns, à cause de leur groupement, les appellent les Raisins. Le Centaure tient le Loup par les deux pattes de derrière.

Θυτήριον (3), c'est-à-dire l'Encensoir, comprend sept étoiles au sud de la quatrième et de la cinquième vertèbre du Scorpion; deux sont dans la base de l'encensoir, une au lieu où l'on place le feu, trois dans le foyer et une à la pointe de la flamme (4). Toutes sont de quatrième grandeur.

La Couronne australe comprend treize étoiles. Elle précède les deux étoiles de seconde grandeur qui sont sur le talon et le genou gauche du Sagittaire. Elle ressemble à un cône et quelques-uns l'appellent Tente (5).

Le Poisson austral comprend onze étoiles et six en dehors de sa figure. Il ressemble [422] à un poisson très grand au sud des étoiles du Verseau. Sa tête est vers l'orient et sa queue vers l'occident, sa tête commence à (l'étoile) brillante qui est la dernière des eaux du Verseau et qu'on appelle Bouche du Poisson.

Telles sont les 316 étoiles des constellations australes : 7 de première grandeur, 18 de deuxième, 83 de troisième, 164 de quatrième, 24 de cinquième, 19 de sixième et une nébuleuse.

(1) C'est le grec Κένταυρος. Les Arabes ont pris le même mot : قنطورس.

(2) Mot à mot : la bête à dent; en arabe السبع, das wilde Thier; en grec Θυτήριον. On l'appelle maintenant le Loup.

(3) Signifie surtout autel. Ptolémée emploie Θυμιατήριον, encensoir. المجيرة A in marg.

(4) Voir le globe de Dresde.

(5) Geht vor den beiden am Bein des Schützen her. Einige Araber nennen dieses Bild wegen seiner runden Gestalt القبة (el-kubba). (Kazwini dans Ideler, p. 281.)

Les constellations sont au nombre de 49. Et toutes les étoiles, qui furent étudiées à l'aide des instruments, tant dans les constellations qu'en dehors de leurs figures, sont au nombre de 1022 (1).

SECTION DIXIÈME (2)

DES MANSIONS LUNAIRES.

Les Arabes (3), créateurs des mois lunaires, remarquèrent que la lune n'avait pas de lieu désigné dans le ciel, mais que les saisons et l'air variaient avec le mouvement du soleil; par un certain artifice, mal choisi, il est vrai, ils trouvèrent moyen de fixer la position du soleil au moyen de la marche de la lune (4). Comme celle-ci décrit un cercle à peu près en trente jours, ils donnèrent trente (jours) à chaque mois; mais comme, aux conjonctions, elle est cachée pendant deux jours par les rayons solaires, ils retranchèrent deux de trente et il leur resta vingt-huit mansions; en un jour et une nuit la lune en parcourt une. En divisant le cercle par leur nombre, la valeur de chaque mansion, c'est-à-dire le temps que le soleil demeure en chacune d'elles, atteint à peu près treize jours. Ils obtiennent ainsi en tout 364 jours, c'est-à-dire moins que les jours d'une année.

Ils donnèrent donc quatorze jours à la quinzième mansion. [423] Ils rattachaient, à toute mansion qui sortait le matin des rayons solaires, les changements du temps, la chaleur, le froid, les ouragans, la pluie et les gouttes d'eau (5). Ils donnèrent à ces mansions des noms de signes stellaires qui sont les suivants :

(1) 1120 dans *la Cause des Causes*, p. 195, l. 10 du texte.

(2) Le man. (C) porte ici en marge *المنازل القمرية* : Cette section est remarquable.

(3) Les Hindous auraient créé les mansions lunaires; les Arabes n'auraient fait que modifier leur théorie. (*Ac. des Insc., Mémoires*, XVIII, II, p. 355.) — M. Biot (*Journal des sav.*, 1839 et 1840) voulut attribuer aux Chinois l'invention des mansions lunaires. — On trouve une longue étude sur les mansions lunaires dans *Albtrûni*. Voir *Chronologie*, p. 335-357.

(4) L'année des Arabes est lunaire. Voy. *infra* II, ch. v, sect. 5. Ils cherchèrent à lui rapporter l'année solaire qui règle les saisons.

(5) Voir dans l'*Uranologium* de Petau, les prédictions de temps d'après les levers et les couchers des étoiles.

Première mansion. — Deux étoiles brillantes sur les cornes du Bélier (1); la plus brillante est du côté du nord et la petite vers le sud.

Seconde. — Trois étoiles obscures en forme de triangle au côté du Bélier sur le chemin de la lune. Les Sarrasins disent qu'elles sont situées sur le ventre, et appellent cette mansion ventrale (2).

Troisième. — Les Pléiades qui ressemblent à une grappe de sept étoiles attachées.

Quatrième. — L'Hyade qui est une brillante étoile (3).

Cinquième. — Trois étoiles formant comme une tache nuageuse sur la tête d'Orion. La lune passe en face d'elles mais ne les atteint pas.

Sixième. — Deux étoiles, l'une obscure, l'autre un peu plus brillante, sur les pieds des Gémeaux au nord; la lune passe près d'elles.

Septième. — Deux étoiles brillantes du nord au sud sur la tête des Gémeaux; les Sarrasins disent que ce sont les bras (4) du Lion et quelques-uns disent que l'une d'elles est Sirius syrienne.

Huitième. — Une tache obscure au côté du Cancer au milieu du quadrilatère incliné qu'on appelle la figure du Lion (5). Dans le voisinage sont les deux ânes (6) que la lune cache tous deux.

Neuvième. — Deux petites étoiles au sud desquelles passe la lune. On dit que ce sont les yeux du Lion (7).

(1) En arabe Xartan الشيطان. Cf. Golius (p. 77). Voir aussi *Prolég. des tables d'Oloug Beg* par Sédillot, I, p. ٢٢٨ et II, p. 194.

(2) البطين, v. Al-Fergani, p. 77.

(3) الدبران, α du Taureau. Cette identification et les suivantes sont tirées d'Ideler, *Ueber Sternnamen*. On les trouve reproduites par Sédillot, *Prolég. des tables d'Oloug Beg*, t. I, p. ٢٢٨.

(4) ذراع الاسد et اندراع. Dans Hyde, *Tabulæ long. ac. lat. stellarum*, Oxford, 1665, notes, p. 6.

(5) Ils (les Arabes) ont nommé les nébuleuses du Cancer le nez du Lion, نثرة الاسد. Cf. *Notices*, t. XII, p. 247.

(6) γ et δ du Cancer الحماران.

(7) ξ du Cancer et λ du Lion الطرف.

Dixième. — Quatre étoiles en ligne courbe (1); l'une d'elles est Régulus dont nous avons parlé, les Sarrasins appellent ces étoiles la crinière du Lion. [424] La lune passe sur Régulus et sa voisine.

Onzième. — Deux étoiles brillantes derrière la côte du Lion sur sa hanche (2). La lune passe à leur midi.

Douzième. — Une étoile brillante qui est Προτρυγητήρ (3), sur la queue du Lion. La lune passe au midi.

Treizième. — Cinq étoiles brillantes sur les ailes de la Vierge (4). Trois d'entre elles sont sur une droite au sud de Προτρυγητήρ. Deux sont sur une autre droite qui se raccorde avec celle-ci. On dit que ces étoiles représentent ceux qui jappent après le Lion, et la lune passe au milieu d'elles.

Quatorzième. — Une étoile brillante qui est Στάχης, c'est-à-dire l'Épi, sur le poignet de la Vierge, la lune la cache.

Quinzième. — Trois étoiles obscures à l'extrémité de l'Épi (5). Elles sont disposées du nord au sud du côté de l'extrémité du vêtement de la Vierge sur une ligne courbe dont la concavité est au nord. La lune passe au midi.

Seizième. — Deux étoiles du sud au nord sur les plateaux de la Balance (6) à la distance d'une lance l'une de l'autre. La lune passe au midi.

Dix-septième. — Trois étoiles obscures sur une ligne courbe à la tête du Scorpion (7).

Dix-huitième. — Trois étoiles brillantes dont l'une est le cœur du Scorpion. Elles sont cachées par la lune.

Dix-neuvième. — Deux étoiles réunies et brillantes (8) dans l'aiguillon du Scorpion. Elles semblent éloignées l'une de l'autre d'un spithame.

Vingtième. — Quatre étoiles en tétragone incliné comme un lit (9). La lune en éclipse deux.

(1) α, γ, η, ζ du Lion appelées الجبهة ou le Front, et aussi الخرارة ou la Crinière. (Ideler, Ueber Sternnamen.)

(2) δ et θ du Lion.

(3) β du Lion ou Dénébola, ذنب الأسد.

(4) β, η, γ, δ, ε de la Vierge.

(5) φ, χ de la Vierge.

(6) α et β de la Balance.

(7) β, δ, π du Scorpion.

(8) λ et υ du Scorpion.

(9) γ, δ, λ, μ du Sagittaire.

Vingt et unième. — Un lieu désert et sans étoile [425] nommé en conséquence le désert (1), il vient après les étoiles du turban du Sagittaire (2).

Vingt-deuxième. — Deux étoiles aux cornes du bouc (3). Elles sont éloignées d'une coudée et la lune passe près de celle qui est au midi.

Vingt-troisième. — Deux étoiles brillantes sur le dos du Capricorne, la lune passe près de l'étoile méridionale.

Vingt-quatrième. — Trois étoiles en ligne courbe, dont la concavité est vers l'occident. L'une appartient au Capricorne et les autres au Sagittaire.

Vingt-cinquième. — Quatre étoiles du Sagittaire (4), trois en forme de triangle et la quatrième au milieu, c'est pourquoi ces trois furent appelées *tente* de celle qui est au milieu. La lune passe au midi de ces étoiles.

Vingt-sixième. — Deux étoiles brillantes distantes d'une lance et appartenant au Grand Cheval (5). L'étoile du nord est l'épaule du Cheval et la lune passe loin d'elles.

Vingt-septième. — Deux étoiles brillantes distantes d'une lance et appartenant encore au Cheval (6). L'étoile la plus au nord est son nombril. La lune passe près d'elles.

Vingt-huitième. — Une étoile brillante de troisième grandeur au côté d'Andromède.

Pour introduire dans la langue syriaque les noms de ces mansions, nous suivrons le conseil de Platon qui permet de créer des dénominations quand elles n'existent pas; en conséquence il nous sera permis et même avantageux de former les noms de ces mansions d'après leur position dans les figures qui leur correspon-

(1) Hyde, notes, p. 7, écrit : Est particula cœli stellis destituta estque inter Alnaaïm et Sad al-Dābih (سعد الذابح). — *ذابح* signifierait le Béliet comme au chapitre VI, sect. 7. Mais ce mot n'a pas de sens ici.

(2) On pourrait lire *بصر* sur la tête au lieu de *بصر*, parce que, d'après Sédillot (*Prolég. d'Oloug Beg*, t. I, p. 178), les étoiles en question sont ξ , σ , π , du Sagittaire. Or, ces étoiles sont sur la tête. Nous avons traduit *بصر* par : les étoiles du lien ou du turban, car le Sagittaire porte une sorte de turban.

(3) α et β du Capricorne.

(4) γ , ζ , π et η du Verseau.

(5) α et β de Pégase.

(6) γ de Pégase et α d'Andromède. (Ideler, p. 289.)

dent (1). Ces noms sont : 1° les Cornes du Bélier, 2° la Queue, 3° les Pléiades, 4° l'Hyade, 5° la Tête, 6° les Pieds, 7° le Bras, 8° les taches, 9° l'Œil, 10° la Côte, 11° la Hanche, 12° la Queue, 13° [426] les Ailes, 14° l'Épi, 15° l'Extrémité, 16° la Main, 17° la Couronne, 18° le Cœur, 19° l'Aiguillon, 20° le Lit, 21° le Désert, 22° les Cornes du Chevreau, 23° le Dos, 24° l'Arc, 25° la Tente, 26° l'Épaule (2), 27° l'Ombilic, 28° le Côté.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU LIVRE DE L'ASCENSION
DE L'ESPRIT SUR LA FIGURE DU CIEL.

Gloire à Dieu qui aide et fortifie (l'écrivain).

(1) Bar-Hebræus paraît créer ces noms. — On les trouve presque identiquement dans le manuscrit syriaque de Paris, n° 299, fol. 206, sur un planisphère céleste que nous avons publié, *Journal Asiatique*, 1896, IX^e série, t. VIII, p. 155-166. Aussi nous avons pu conclure que ce planisphère avait probablement été fait d'après Bar-Hebræus.

(2) Il faut ajouter ici dans le texte les mots : ܡܠܚܡܐ qui figurent dans les mss.

[127] SECONDE PARTIE

**SUR LA FORME DE LA TERRE
ET LES
PHÉNOMÈNES CÉLESTES QUI S'Y RAPPORTENT.**

Il y aura sept chapitres.

CHAPITRE PREMIER (1)

**Divisions de la terre, des mers, des îles
et des fleuves.**

Il comprend dix sections.

PREMIÈRE SECTION

LIMITES DE LA TERRE HABITÉE EN LONGITUDE ET EN LATITUDE.

Nous avons montré au commencement (2) que la terre est sphérique et située au centre de l'univers; [128] en conséquence si l'on décrit à sa surface un grand cercle parallèle à l'équateur (céleste) (3) elle sera divisée en deux parties égales, et ce cercle est appelé *ligne d'égalité*, parce que le jour et la nuit y sont constamment égaux. Et si l'on décrit un second grand cercle parallèle à celui qui passe par les pôles de l'univers et les deux points est-ouest, la terre est encore divisée en deux moitiés. Ces deux grands cercles déterminent à la surface de la terre quatre quadrants

(1) Ce premier chapitre a été publié avec traduction anglaise par M. R. Gottheil : *Mittheilungen des Ak. Or. Vereins zu Berlin*, 1890, n° 3.

(2) 1^{re} partie, ch. 1, sect. 3 et 4.

(3) Nous disons maintenant que ce grand cercle est la trace de l'équateur céleste sur la terre. — Quant au second cercle, il faut dire avec Alfergani (ch. VI) qu'il passe par les extrémités est et ouest de la terre habitée.

égaux, deux au sud et deux au nord. Toute la terre habitée est contenue dans l'un des quadrants nord. Si l'on décrit un troisième grand cercle (1) par les quatre pôles des deux premiers, il partage la terre habitée en deux parties. Son point d'intersection avec l'équateur terrestre est appelé gibbosité de la terre (2), non parce que cette partie de la terre est plus élevée que les autres, car sur une sphère il n'y a pas de partie qui soit par essence plus élevée qu'une autre (3), mais à cause d'une montagne célèbre (4) qui s'y trouve et surélève tout cet endroit. Les Indous racontent dans leurs fables que ses environs sont redoutés comme étant l'habitation des démons (5). Nous avons démontré ailleurs (6) que des protubérances comme celle-ci ne détruisent pas la sphéricité naturelle de la terre.

On distingue, pour la terre habitée, la longitude et la latitude.

La longitude commence au point d'intersection ouest du premier et du second cercle et va jusqu'à leur point est d'intersection. Sa grandeur est donc de 180° , c'est-à-dire de la moitié de l'équateur, parce que les cercles terrestres sont divisés [429] en 360° comme les cercles célestes. La latitude commence à la gibbosité de la terre et comprend 66° , c'est-à-dire le complément de l'inclinaison maximum (7). Selon d'autres elle se termine à 63° sur le troisième cercle vers le nord (8). Les anciens trouvèrent la grandeur de la longitude, que nous avons définie ci-dessus, à l'aide

(1) Gagmini considère aussi ces trois cercles, p. 259. Al-Fergani et Kazwini ne se servent que de deux.

(2) Wölbung der Erde, *Gagmini*, p. 260. Totius orbis ombilicum, *Jafredus* cité par Sédillot, *Mém. sur les syst. géogr.*, p. 3. Item Maçoudi. — C'est ce que les Arabes appellent *Coupole d'Arine*, قبة ارين.

(3) Si Bar-Hebræus n'ajoutait cette dernière phrase, le texte précédent ferait croire qu'il connaissait la forme ellipsoïdale de la terre et le bourrelet équatorial.

(4) « Ben al-Ouardi commence l'explication de sa carte par la montagne de Kaf qui environne toute la terre et les mers. Cette montagne est d'émeraude et le ciel est appuyé dessus comme une tente... Quand Dieu ordonne à cette montagne d'agiter ses nerfs d'un côté, il arrive aussitôt un tremblement de terre dans l'endroit qui correspond à ces nerfs. » (*Notices*, II, p. 52.) — Cette fable n'a toutefois aucun rapport avec la *coupole d'Arine*.

(5) Cette dernière phrase est dans Albirouny et Aboulféda. V. Reinaud, *Ac. des inscr., Mémoires*, XVIII, II, p. 372 et 376. Voir aussi Ebn al-Ouardi, *Notices*, II, p. 48 et 52.

(6) 1^{re} partie, ch. I, sect. 3; et surtout II, VI, 1.

(7) Obliquité de l'écliptique. Item Al-Fergani, p. 20.

(8) 66° dans Gagmini. $66^\circ \frac{1}{2} + \frac{1}{6}$ dans Al-Fergani, p. 31.

des éclipses de lune (1); ils virent que les Orientaux les aperçoivent douze heures seulement avant les Occidentaux. Une circonférence entière correspondant à vingt-quatre heures, si la grandeur de la longitude était de plus d'un demi-cercle, l'éclipse serait vue plus de douze heures plus tôt, et si elle était de moins d'un demi-cercle, il y aurait moins de douze heures de différence.

On reconnut que la plus grande partie des pays habités est au nord de l'équateur parce que, dans tous les climats, au moment où le jour est égal à la nuit, on trouva que les ombres méridiennes des objets étaient inclinées vers le nord. — Quand Ptolémée eut écrit l'*Almageste* (2), des voyageurs lui annoncèrent qu'il y avait des habitants jusqu'à 46° au sud de l'équateur, aussi il rapporta leur témoignage dans sa *Géographie* (3) qu'il écrivit plus tard.

La longitude propre d'un lieu quelconque est l'arc d'équateur compris entre l'intersection occidentale dont nous avons parlé et l'intersection de l'équateur avec le méridien du lieu.

La latitude particulière d'un lieu est l'arc de méridien compris entre l'équateur et le zénith de ce lieu. Cette latitude, égale à l'inclinaison vers le sud de l'équateur sur le zénith, [130] l'est aussi à la hauteur du pôle nord au-dessus de l'horizon ou à l'abaissement du pôle sud en dessous. En conséquence, quand la latitude est nulle, il en est de même pour l'inclinaison de l'équateur et la hauteur ou l'abaissement des pôles. Les sages d'entre les Grecs firent commencer la longitude à l'occident parce que le sens direct (4) dans les signes du zodiaque part aussi de l'occident. Ptolémée fit commencer les longitudes aux îles Fortunées qui sont à 40° du rivage de la mer occidentale, d'autres les comptèrent à partir du rivage lui-même. En conséquence la longitude de Babylone est, pour Ptolémée, de 80° et, pour les autres, de 70°. — Certains disent qu'à l'extrémité occidentale en longitude de la terre habitée se trouvent les îles Fortunées, en Grèce; à l'ex-

(1) Pour Aboul Hassan on obtient la longitude en prenant, dans les tables, le temps du commencement d'une éclipse de lune à « la coupole d'Arine » et en observant son commencement au lieu où l'on est. (Sédillot, *Mém. sur les syst. géogr. des Grecs et des Arabes*, p. 2.)

(2) *Alm.* II, 6. Ptolémée dit que personne « de nos pays » n'a pénétré sous l'équateur et ce qu'on en raconte a plutôt l'air de vraisemblance et de conjecture que d'une description historique et fidèle.

(3) Livre I, ch. IX.

(4) Mot à mot : le sens de l'approche (de la marche du soleil).

trémité orientale se trouve un pays nommé Samkout (1) en Chine, à l'extrémité sud en latitude est la forteresse de Kankadid (2) sur la gibbosité de la terre; enfin au nord est l'île de Thulé (3) dont les habitants demeurent dans des bains à cause du froid violent (4).

Puisque la terre est sphérique, que la distance en longitude des points extrêmes est d'un demi-cercle, et qu'à l'arc céleste situé au-dessus de la terre correspond un angle égal situé en-dessous (et de sommet) au centre, il s'ensuit que les habitants des Iles Fortunées se trouvent sur le prolongement des habitants de Samkout. S'il y avait un quadrant de cercle entre deux pays à la surface de la terre, il lui correspondrait un angle droit compris entre les deux lignes qui partent du centre de la terre pour aboutir à ces pays; s'il y avait plus ou moins d'un quadrant, il lui correspondrait un angle obtus ou un angle aigu. [131] Il est nécessaire que la distance comprise entre les têtes des habitants soit plus grande que la distance comprise entre leurs pieds (5), bien qu'une telle différence soit insensible, d'où la figure ci-contre (p. 116).

DEUXIÈME SECTION

CAUSE DE LA DÉSOLATION DE LA TERRE QUI EST AU SUD DE L'ÉQUATEUR (6)

Puisque le mouvement solaire a lieu au nord et au sud de l'équateur avec les mêmes vicissitudes des deux côtés, puisqu'il y a

(1) En arabe جبکوت (Aboulféda). Pour les Indiens, c'est Yamakoti. (Sédillot, *Mém. sur les syst. géogr.*, p. 13.)

(2) C'est Kankader کنکدر. Voir Séd. *Mém., sur les syst. géogr.* La véritable forme, selon M. Nallino, est Kangdiz, گنگدز.

(3) Pythéas de Marseille visita les Orcades, les Shetlands, et, après deux jours de navigation, parvint à Thulé (Θούλη). Bessel, d'après la description de Pythéas, pense qu'il s'agit de l'Islande : *Ueber Pytheas von Massilien*, Göttingue, 1858, in-8°. — Cf. : « Tibi serviat ultima Thule » (Virgile).

(4) D'après Gagmini (p. 262) on trouve, à 63° de latitude, une île dont les habitants, à cause du froid violent, habitent « in künstlich erwärmten Wohnungen ».

(5) C'est le problème que pose Jules Verne dans l'un de ses romans : un voyageur a fait dix fois le tour de la terre, combien sa tête a-t-elle fait de chemin de plus que ses pieds?

(6) Pour Moïse Bar Képha, le sud n'est pas habité parce que le soleil en passe trop près. (Bibl. Nat., Ms. syr. 319, fol. 75.)

six signes du zodiaque boréaux et six austraux, et puisque l'inclinaison maximum a même mesure et même nature au nord et au sud, nous devons nécessairement chercher ailleurs la cause pour laquelle la terre habitée est au nord [132] et non au sud de l'équateur.

On émit à ce sujet diverses opinions : quelques-uns dirent que la cause de la désolation de ces pays est la proximité du périgée du soleil, parce que vers le Capricorne le soleil passe de ce côté et ses rayons seraient plus vifs et plus brûlants à cause de la grandeur de sa sphère qui est à la plus grande proximité de la terre (1). On voit que cette opinion est fausse parce que la diff

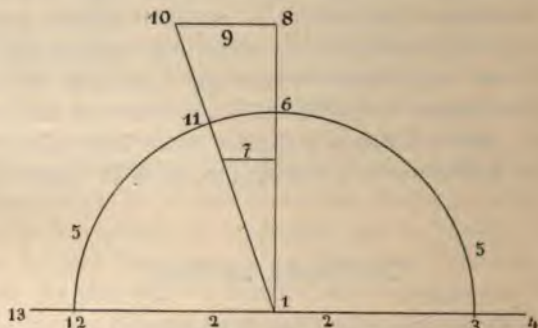


Fig. 19.

1. Centre de la terre. — 2. Diamètre de la terre qui passe par les pieds d'un Bienheureux à l'ouest et d'un habitant de Samkout à l'est. — 3. Pieds des Bienheureux. — 4. Tête des Bienheureux. — 5. Circonférence de la terre. — 6. Pieds d'un habitant de la gibbosité (de la terre) qui sont à 90° des Bienheureux. — 7. Espace entre les pieds (cette ligne devrait joindre 6 à 11). — 8. Tête de celui qui est debout. — 9. Espace entre les têtes. — 10. Tête de celui qui est debout. — 11. Pieds d'un individu qui est à plus de 90° des Bienheureux et à moins de 90° des habitants de Samkout. — 12. Pieds d'un habitant de Samkout. — 13. Tête d'un habitant de Samkout.

rence entre le grand diamètre apparent du soleil au périgée et le petit diamètre apparent à l'apogée est insensible ; aussi , dans les

(1) « Quand le soleil est au zénith dans le quart méridional de la terre, il est dans la partie méridionale du zodiaque ; il est à son périgée, donc plus rapproché ; son volume est plus grand, ses rayons plus sensibles. Nassir Eddin de Thous a attaqué ce raisonnement, il a dit que la différence de volume du soleil au périgée ou à l'apogée n'est pas accessible aux sens... » (Aboulféda, *Géographie*, trad. Reinaud, t. II, p. 6.)

Calculs éclipitiques, on ne prend qu'une mesure pour le rayon du soleil à ses deux distances (extrêmes). — D'autres disent que le péricée se trouvant dans les signes du zodiaque situés au sud (de l'équateur), ce côté sera plus chaud que le côté nord ; et, comme la chaleur attire l'humidité libre, il s'ensuit que les mers seront attirées vers le sud à l'exclusion du nord, ainsi le sud sera couvert (d'eau) et inhabitable et le nord sera découvert et habité. Cette opinion n'est pas non plus la véritable, puisqu'elle est fondée sur l'opinion ridicule qui la précède. — D'autres disent que vers le sud tournent « les abaissements (1) » des deux grands astres le soleil et la lune, qui sont la Balance et le Scorpion, et vers le nord leurs deux « exaltations » qui sont le Bélier et le Taureau. [433] A « l'abaissement » correspond la stérilité pour le sud, et à « l'exaltation » correspond l'abondance pour le nord ; mais ceci est une fable astrologique qui n'est pas acceptable pour la vraie science. — Enfin les docteurs de l'Eglise disent, qu'en dehors de la volonté du Créateur et de son ordonnance, il n'y a pas de motifs pour que le nord soit habité. — Et d'après les philosophes, c'est bien la providence de l'être nécessaire qui gouverne l'univers, mais il dirige tout dans sa sagesse et ne fait rien en vain et au hasard. Il y eut donc nécessairement une cause qui lui fit choisir l'abondance pour le nord à l'exclusion du sud, mais cette cause dont on nous demande la connaissance, cette Providence seule la connaît.

(1) Voir ce raisonnement dans Aboulféda, t. II, p. 6. M. Reinaud ajoute en note : « Les astrologues supposent que les sept planètes ont chacune dans le ciel un point où leur influence est plus grande, et un autre où leur influence est plus petite. Le premier est appelé lieu de l'exaltation et l'autre celui de l'abaissement. Dans le premier l'astre est favorable, dans le deuxième il est nuisible. L'exaltation du soleil a lieu dans le 19° degré du Bélier et son abaissement dans la partie opposée vers la Balance. La lune a son exaltation dans le 3° degré du Taureau, son abaissement vers le 3° du Scorpion. » — Voir aussi *Alcabitii ad magisterium judiciorum astrorum Isagoge*. Parisiis, 1521, in-8°, p. 2 : « Sol exaltatur in Ariete hoc est in 19 gradu ejus. Luna in 3 gradu Tauri. Saturnus in 21 Libræ. Jupiter in 15 gradu Cancri... Item. » (*Firmicus Maternus*, l. II, ch. III.)

TROISIÈME SECTION

DE LA MER ENVIRONNANTE (1).

La mer environnante enferme toute la terre habitée dont nous avons parlé (2), tant en longitude qu'en latitude. Et comme il y a huit directions sur la terre, à savoir les quatre points cardinaux et quatre autres comprises chacune entre deux des précédentes, parmi les mers qui leur correspondent, il y en a six remarquables et bien connues; et celles qui sont situées du côté de de moins connues. En effet, beaucoup de voyageurs qui parvinrent jusqu'aux lieux où le pôle austral s'élève de 10° au-dessus de l'horizon, virent seulement et encore de loin la montagne blanche couleur d'argent d'où coulent les eaux du Nil, mais pas la mer. Et au nord-est, à cause des montagnes élevées que le froid rend infranchissables, [134] personne ne put savoir s'il y a une mer derrière elles ou s'il n'y en a pas. A cause de sa grande étendue, la mer qui est à l'ouest de la terre habitée est appelée Océan, c'est-à-dire qui entoure la terre. Elle s'étend au nord, entoure l'Espagne, passe au nord-ouest près de la France, et va au nord jusqu'au delà des Scythes (3). Elle s'étend aussi au nord-est, et renferme le pays des Turcs intérieurs qui est Gog et Magog (4).

On pense qu'elle passe ensuite derrière les montagnes infranchissables dont nous avons parlé et se joint à la mer orientale des Mandchoux, c'est-à-dire des Chinois, puis elle entoure tout leur pays, passe au sud-est le long de l'Inde intérieure, atteint

(1) Mot à mot : « De la plus grande mer ». M. Payne Smith traduit : *De mari universali*. Ainsi il traduit *حسب* par *universelle*; il traduisait ce même mot par *totum* (I, ch. vi, sect. 6). Mais ici comme alors, il faut traduire par *maximum*. — M. Gottheil traduit par : *the all-encircling sea*.

(2) V. Ibn Khaldoun, *Notices*, t. XIX, 1, p. 91 et 93.

(3) Cf. Nallino, *Al-Huwarizmi*, Rome, 1895, p. 44, note 5.

(4) « La région habitée touche au midi l'équateur et au nord un cercle de la sphère au delà duquel se trouvent les montagnes qui la séparent de l'élément humide et au milieu desquelles se trouve la barrière de Gog et de Magog. » — Voir la copie du planisphère d'Idrisi dans la traduction de la géographie d'Aboulféda par M. Reinaud, t. I, p. 120. — Le pays de Gog et de Magog forme la 10^e section du 6^e climat chez Ibn Khaldoun, *Notices*, XIX, 1. — Voir aussi *Catal. des man. syr. de Paris*, p. 5, 30^e, et p. 199, 4^e.

au sud l'Arabie intérieure et le désert des Himyarites en dehors de la montagne de Pharan, puis passe le long de l'Égypte, des terres des Barbares et des Kouschites et de toute l'Afrique. On ne l'a pas vue au voisinage de la montagne d'argent nommée aussi montagne de la lune (1), on pense qu'elle passe derrière, rejoint la mer occidentale où elle commençait et s'y termine.

QUATRIÈME SECTION

DES MERS QUI SONT A L'INTÉRIEUR DE LA TERRE HABITÉE ET DE LEURS ILES.

La mer environnante entoure en cercle la terre habitée comme elle le ferait d'une île. Des langues s'en détachent qui entrent dans les terres. La plus grande est celle qui entre (dans les terres) en face des îles Fortunées par une bouche très étroite de sept milles de large [135] près des colonnes d'Hercule. Elle s'étend ensuite dans la terre habitée vers l'est sur un espace de cinq mille milles en longueur et huit cents en largeur. Elle forme cette grande mer qu'on appelle Adrias (2) qui a les îles des Bienheureux à l'occident, la Palestine à l'orient, Rome la grande et Byzance (3)

(1) « On ne s'entend pas sur la manière d'écrire le nom de la montagne de Camr. Quelques-uns écrivent Alcamar et traduisent montagne de la lune (πληγνης ὄρος, Ptol., IV, 8). Nassir Eddin de Thous, dans son traité intitulé *Tadzkiré*, prétend que, d'après le témoignage des personnes qui ont examiné la montagne de loin, sa couleur est blanchâtre, et que cela provient des neiges qui couronnent son sommet. Cette opinion me paraît inadmissible (dit Aboulféda), parce qu'il ne tombe pas de neige à Aden. » (Reinaud, trad. d'*Aboulféda. Géogr.*, II, p. 82.) On voit que Bar-Hebraeus abandonne ici Nassir Eddin. — Cf. *Al-Huwarizmi*, p. 29.

(2) Ibn Khaldoun et les Arabes l'appellent la mer des Grecs, بحر الروم, ou mer Syrienne. Cf. *Notices*, XIX, 1, p. 93. — Chez les Grecs ὁ Ἀδριακός est à proprement parler la mer Adriatique. (Scylax, *Géogr. Min.*, éd. Didot, I, p. 25.) Cependant cette mer est mal délimitée. Elle comprend la mer Ionienne (Strabon, VII, v, 9; Eustathius, *G. M.*, t. II, p. 235), et pour certains auteurs la mer Ionienne s'étend de Gaza jusqu'à l'Égypte. Son nom lui vient de Io qui eut pour fils Adrias. Les Syriens appelèrent donc Adrias la mer qui va de Gaza à l'Égypte et, par extension, toute la Méditerranée. Cf. Jacques d'Édesse, *Journ. asiat.*, 1888, t. II, p. 426; Moïse Bar Képha, ms. de Paris n° 319, fol. 83, 89; Jacques de Bartela, *Notice sur le livre des trésors*, p. 26-29 du tirage à part.

(3) Al-Fergani (p. 38) distingue aussi Rome la grande de Constantinople. Item Ebn al-Ouardi, *Notices*, II, p. 46.

au nord, enfin l'Afrique au sud. Elle renferme beaucoup d'îles (1), dont cinq grandes : la première est Chypre, de deux cents milles de pourtour. C'est la plus petite. La deuxième est la Sardaigne, de trois cents milles de pourtour. La troisième est la Corse, de trois cent cinquante milles. La quatrième est la Sicile, de cinq cents milles. La cinquième est Crète, de trois cents milles de pourtour. Il y a aussi cinq petites îles qui sont Rhodes, Cos (2), Samos, Eubée, Chio, et deux cent cinquante autres peu connues.

Quatre langues issues de la mer du sud entrent dans la terre; l'une est la mer des Barbares proche de l'occident. Elle a cinq cents milles de longueur et cent milles de largeur à son extrémité. La deuxième est la mer Rouge (3), qui est petite. Elle atteint quatre cents milles en longueur et la largeur de son extrémité qui est la mer de Souf, est de deux cents milles. La troisième est la mer des Élamites dans laquelle l'Euphrate et le Tigre jettent leurs eaux. Elle a 1400 milles de longueur et 500 de largeur. [436] La quatrième est la mer des Indiens. Elle a 1600 milles de longueur et renferme 1370 îles dont la plus célèbre est Tirani, nommée Serendib (4) dans la langue du pays. Son pourtour est de 1300 milles. Elle renferme des montagnes élevées d'où coulent de nombreux fleuves, et de là vient la rouge hyacinthe et le reste des pierres précieuses (5).

De la mer orientale sortent aussi de nombreuses langues dont

(1) Voir une énumération d'îles dans Land, *Anecd. syr.*, I, p. 23.

(2) Gottheil traduit ainsi 𐤀𐤓𐤌𐤍. Ne serait-ce pas Καῦνος? On trouve Ἰνθα δὲ Καῦνος καὶ Σάμος ἡμετέρεσσιν, Πελαγονίδος ἔδρανον Ἥρης, καὶ Χίος... (*Dionysii orbis descriptio*, G. M., II, p. 136.) De même : Hic juxta Canuus, Samus hic Saturnia juxta, tumque Chius... » (*Festus Avienus, Geographi Miniores*, II, p. 183.) Il est vrai qu'on ne sait trop où placer cette île. Le Livre des rayons de Bar-Hebraeus, *Hebraica*, t. VII, p. 54, donne : 𐤒𐤕𐤏𐤁𐤏 𐤋𐤁𐤕𐤓𐤏𐤕 𐤒𐤕𐤏𐤁𐤏 𐤋𐤁𐤕𐤓𐤏𐤕 ; (𐤒𐤕𐤏𐤁𐤏 donnerait Μύκονος, île connue).

(3) Pour les Arabes, بحر القلزم, *mer de Qolzoum*. C'est le nom d'une ville située vers Suez et ce nom vient de κλύσμα, *Notices*, VI, p. 352.

(4) Nom très connu; se retrouve dans le *Livre des rayons* de Bar-Hebræus, *Hebraïca*, p. 53; chez Ebn al-Ouardi et Ibn Khaldoun, *Notices*, II, p. 48 et 57. et XIX, I, p. 120; dans les *Prologomènes des tables astr.* d'Ouloug Beg, II, p. 270. Ouloug Beg place cette île par 130° de longitude (celle de Rome étant de 55°) et 10° de latitude. C'est *Ceylan*, nommée par les Grecs Taprobane ou Palæsimundu ou Salica. Cf. *Géogr. Min.*, I, p. 301, 521, 525; II, p. 142, 500. — Sur les Maldives et Ceylan, lire les *Voyages* d'Ibn Batoutah, t. IV, p. 110-192.

(5) Pour Ebn al-Ouardi, Serendib est l'île où il y a le plus de pierres précieuses, *Notices*, II, p. 58.

le nombre et les dimensions ne sont pas désignés dans les livres.

De la mer du nord sort cette langue célèbre nommée γαλατι-
xón (1), elle contient dix-neuf îles nommées Britanniques dont la
plus célèbre est l'île froide de Thulé (2).

Les îles Fortunées sont au nombre de sept grandes, situées en
latitude depuis l'équateur jusqu'au troisième climat. On raconte
que leurs habitants étaient plongés dans l'idolâtrie, quand un
saint vint près d'eux et leur annonça la parole de l'Évangile; ils
crurent et furent baptisés. D'autres disent que ce sont les fils de
Réchab dont il est question dans le prophète Jérémie et qu'ils sui-
vent la loi de Moïse (3).

CINQUIÈME SECTION

DES LACS.

Tout amas d'eau qui ne communique pas avec la mer envi-
ronnante, quand bien même il pourrait porter un petit navire,
est appelé lac. — Cependant parmi ceux-ci, le lac du Pont, c'est-
à-dire de Trébizonde (4), est appelé mer et non lac, à cause de
sa grandeur. [137] Sa longueur est de 1.300 milles et sa largeur
de 300. Une petite langue qui passe sous les murs de Byzance lui
appartient. Il se jette dans la mer Adrias qui se jette dans l'O-
céan. Certains appellent cette langue brèche d'Alexandre, fils de
Philippe, comme s'il l'avait ouverte.

Au nord-est de cette mer est le Méotide, lac des habitants de
la Caspienne, c'est-à-dire des Hyrcaniens (5). Ptolémée l'appelle

(1) C'est une variante pour *Atlantique*, mot qui figure seul dans le *Can-
de labrum sanctorum* de Bar-Hebræus. Mais dans le *Livre des rayons*, on
trouve : l'Océan *البحر*, dans lequel se trouvent les 19 îles de la Bretagne,
qui entoure la France et comprend les îles des Bienheureux. C'est donc
encore l'Atlantique.

(2) Eustathius mentionne dix îles Cassitérides, deux Britanniques et plus
au nord Thulé. (*Géogr. Min.*, II, p. 327, 329.) — Pline connaît beaucoup
plus d'îles dans cette mer (*Hist. Nat.*, IV, xxx, 2).

(3) Voir les *filles de Jonadab, fils de Réchab, et les îles Fortunées*, où
nous avons édité avec introduction et traduction française la version
syriaque de cette légende, Paris, Leroux, 1899.

(4) Jacques d'Édesse appelle cette mer *ἡ θάλασσα τοῦ ποταμοῦ*, le Pont-Euxin,
J. A., t. II, 1888, p. 428. De même Jacques de Bartela, *Notice sur le
Livre des trésors*, p. 29.

(5) Dans le *Livre des rayons*, *Hebraïca*, t. VII, p. 54, Bar-Hebræus

ou le fleuve Schihor (noir) (1), dont les sources sont abondantes et les bienfaits nombreux. La loi de la disposition de ses inondations [438] remplit tout le monde d'admiration. De la montagne d'argent, d'où sortent de grandes masses d'eau, se séparent deux grands fleuves. L'un, appelé le Brhumitos (2), coule au nord et arrose tout le pays d'où l'on apporte l'or pur. Tous les nègres qui habitent sur ses rives boivent ses eaux. L'autre fleuve, appelé simplement le Nil, coule à l'orient et arrose toute la terre d'Égypte lors de son inondation qui arrive tous les ans. Aussi les livres saints l'appellent Gihon (3).

Parmi les fleuves les plus célèbres de nos pays est l'*Euphrate*, qui descend de la montagne « Pranastos » (4), au-dessus de Théodosio(sio)polis dans la petite Arménie, et traverse la Syrie d'où il va au pays de Sennaar. Le *Tigre* descend des montagnes d'Amida, coule dans les montagnes du Kurdistan, traverse l'Assyrie et va au pays de Sennaar où il se mêle à l'Euphrate au-dessus de Maischan (5). Puis tous deux jettent dans la mer des Élamites les eaux qui leur restent après avoir arrosé tous ces pays.

retrouve plus développé dans Ahrens, *loc. cit.*, p. 47. Cf. Plinè, *Hist. nat.*, VII, 13 et XVIII, 23. Enfin Strabon XVI, 42, attribue une propriété analogue au lac Σερβώνις. D'après saint Basile, la mer Morte et le lac Σερβώνις, situé entre la Palestine et l'Égypte, sont privés de poissons. (*In hexaem.*, hom. IV, 4.)

(1) Cette traduction est imposée par le passage correspondant du *Livre des rayons* (*Hebraica*, p. 55) : *הַיָּם הַשְּׁחֵרִי הַזֶּה הוֹצִיא מִן הַהָר הַזֶּה שְׁנֵי נְהָרוֹת*. Le Gihon, ou le Nil, arrose la terre des Kouschites et l'Égypte; on l'appelle Schihor (noir). C'est l'hébreu שְׁחֵרִי, Jérémie, II, 18.

(2) Ce doit être le χερμέτης d'Aristote, *Météorol.*, I, XIII, (21). On le retrouve dans l'*hexaemeron* de saint Basile, hom. III, éd. Gaume, t. I, p. 39. — Ibn Khaldoun (*Notices*, XIX, I, p. 97), dit que le Nil prend sa source dans une montagne, située à 60° au sud de l'équateur, et que de là part aussi le Nil des noirs (le Niger) qui coule vers l'ouest et se jette dans l'Atlantique.

(3) גִּיחוֹן, Genèse, II, 13. Cf. Land, *Anecd. syr.*, I, 24.

(4) Cf. Maçoudi, *Av. et Rec.*, p. 79. Cette montagne est appelée dans les *Prairies d'or*, t. I, p. 214, أفردحس (Afradohos) et par Ibn Sérapion أقردخس (Akradkhos) par une simple addition de points diacritiques. M. de Gæje se rallie à cette dernière leçon et voit dans ce mot une altération de Καρδοῦνοι. Nous proposons de voir ici la montagne Παρδάρετης, qui est située en Arménie au-dessus de Théodosiopolis. Cf. Ptolémée, *Géographie*, V, XIII, 5, 9. — Les mss. B et C portent « Afranasos ».

(5) Dans Land, Tigre est donné comme un nom de l'Euphrate, *ܬܝܓܪ*, *loc. cit.*

Le Phison descend des montagnes du nord de la Turquie; il descend au sud et arrose toute la terre de Hevilah (1) qui est l'Inde extérieure. Les Grecs l'appellent l'Indus et les Indous Moukran (2).

Un autre fleuve sort aussi de ces montagnes, passe au nord de la terre des Sogdiens et verse ses eaux dans la mer d'Hyrcanie. On l'appelle en Asie le Giḥoun (l'Oxus). Dans la mer d'Hyrcanie se jette aussi l'Héthli (3) qui descend des montagnes situées au nord des Scythes.

[439] De ces mêmes montagnes descend un fleuve également très grand, nommé Phasis (4), qui jette ses eaux dans le Pont, et la montagne d'où il sort est appelée Caucase. On raconte qu'elle est plus élevée que toutes les montagnes du nord, et que, pendant quelques heures de la nuit seulement, on ne voit pas le soleil du haut de cette montagne (5).

Des montagnes de Cappadoce descend le fleuve Géhon (6), il entre en Cilicie et se jette dans la mer Adrias.

Dans la même mer se jettent encore deux grands fleuves, le Tartessos et l'Istros (7), qui descendent des Pyrénées, montagnes situées vers l'ouest. Au pays de Cousch commencent aussi les

(1) Cf. Genèse, II, 11.

(2) Maçoudi écrit : « Le Mihran (مِهْرَان) ou Indus », *Notices*, VIII, p. 152 et, *les Prairies d'or* (trad. Barbier de Meynard), t. I, p. 204, 207, 239. Pour Ibn Khaldoun, *Notices*, XIX, I, 124, Mekran est le nom d'une province de l'Inde. — Bar-Hebræus a confondu ces deux noms.

(3) C'est le Volga appelé par Ibn Khaldoun Itil. Cf. Maçoudi, *Notices*, VIII, 154, où il dit que le fleuve des Khazars traverse la capitale nommée Atel (أَتَل).

(4) Sur ce fleuve bien connu, cf. Arrien, *Géogr. Min.*, t. I, p. 375-377.

(5) Cette phrase est dans Aristote, *Météorol.*, I, XIII, 17.

(6) Bar-Hebræus nous donne ainsi trois Géhon. Le Giḥon de la Bible est le Nil, mais il y a encore deux fleuves de ce nom en Asie. Cf. Nöldeke, *Z. D. M. G.*, 1891, 1^{er} cahier, p. 160 et 1890, 4^e cahier, p. 699. Pour Ibn Khaldoun, *Notices*, XIX, I, 143, « le fleuve Djihon (Géhon) sort de l'Arménie..., se dirige d'abord vers le sud, puis il traverse le Daroub, passe devant Tarsous, et tombe dans la mer Romaine au midi de Seloukija (c'est le Pyrame) ».

(7) Ces deux noms se trouvent dans Aristote, *Météorol.*, I, XIII, 19, et saint Basile in *hexaem.*, III, 6, éd. Gaume, I, p. 39. Des géographes grecs croyaient aussi que l'Ister (Danube) se jetait partiellement dans l'Adrias (Adriatique), Aristote, *De mirabil. ausc.*, cv; Scylax, *Géogr. Min.*, I, 26; Seymnus, *ibid.*, I, 203. Ces auteurs regardaient le Quielo en Istrie comme une branche du Danube.

fleuves Αἰγών et Νύσσης (1). On raconte que dans l'Espagne intérieure, il y a un fleuve nommé BTOS (Bætis?) (2) dont les eaux coulent pendant les six premières heures du jour et dont le lit est à sec pendant le reste de la journée; et un fleuve qui est à sec pendant six heures et dont les eaux coulent abondantes durant la septième; et un fleuve à sec durant six jours et coulant le septième. On raconte aussi d'une rivière qu'elle entraîne avec une grande force du sable sec et ne peut être traversée ni à pied ni en bateau. Mais on peut la traverser le samedi jusqu'au coucher du soleil, son sable s'étant solidifié comme de la terre ferme.

SEPTIÈME SECTION

DIVERSES DIVISIONS DE LA TERRE.

On trouve dans les livres des Hébreux trois divisions de la terre en latitude, d'après le nombre des enfants de Noé : le sud où sont les noirs, le nord où sont les blancs et le milieu où se trouvent les bûlés. La première est la part de Cham, la seconde [440] celle de Japhet et la troisième celle de Sem. Les Indous la divisent en neuf parties en longitude et en latitude : l'orient, l'occident, le nord, le midi, le nord-est, le nord-ouest, le sud-ouest, le sud-est, et le milieu de tout. Afridoun, athlète (3) persan, la divisa, en longitude, en trois parties d'après ses trois fils (4),

(1) Se trouvent dans Aristote, *Météorol.*, I, XIII, 21, et dans saint Basile, *loco citato*.

(2) Sur les prodiges suivants, cf. Josèphe, *De Bell. Jud.*, VII, v, 1, mais surtout : British Museum, Oriental ms. n° 3337, fol. 149-150, où l'on trouve tout ce que nous donne ici Bar-Hebræus, avec quelques variantes, sous le titre de ... *الماء في الدنيا*, le fleuve *بحر* est appelé *بحر*. Le texte de Bar-Hebræus se trouve encore chez Jacques de Bartela, *le Livre des trésors*, p. 31-33. — On ne peut voir ici le fleuve Βατύς de Ptolémée (*Géographie*, VI, 16,3) qui est situé en Chine. Cf. *Al-Huwarizmî* par M. C.-A. Nallino dans *Reale Acad. dei Lincei* 15 avril 1894, p. 44. M. Nallino publie actuellement l'*opus astronomicon* d'Al-Battani (Albategni) dont la comparaison avec Bar-Hebræus ne pourrait manquer d'être intéressante. La troisième partie, renfermant le texte arabe, est seule publiée (in-4°, Milan, 1899).

(3) Les Perses nomment leurs héros athlètes, *بهلوان*. *Al-Fergani*, p. 179. Toutefois, dans le persan ancien, ce mot signifiait héros.

(4) D'après une fable persane, la terre fut partagée entre les trois fils de *Féridoun* : *Salm* eut en partage le pays de Roum, *Toudj* celui des Turcs,

HUITIÈME SECTION

VALEUR DES HEURES ET DES LATITUDES DES SEPT CLIMATS (1).

Le premier climat commence quand le jour maximum est de onze heures et demie et un quart, et la latitude, c'est-à-dire la hauteur du pôle nord, de $12^{\circ} \frac{2}{3}$. En son milieu, le jour maximum est de 13 heures et la latitude $16^{\circ} \frac{1}{2} \frac{1}{8}$.

Le second climat commence quand le jour maximum est de 13 heures $\frac{1}{4}$ et la latitude de $20^{\circ} \frac{1}{4} \frac{1}{5}$. En son milieu, le jour maximum est de 13 heures et demie et la latitude de $24^{\circ} \frac{1}{2} \frac{1}{6}$.

Le troisième climat commence quand le jour maximum est de 13 heures $\frac{1}{2} \frac{1}{4}$ et la latitude de $27^{\circ} \frac{1}{2}$. [442] En son milieu, le jour maximum est de 14 heures et la latitude de $30^{\circ} \frac{2}{3}$.

Le quatrième climat commence quand le jour maximum est de 14 heures et la latitude de $33^{\circ} \frac{1}{2} \frac{1}{8}$. En son milieu, le jour maximum est de 14 heures $\frac{1}{2}$ et la latitude de $36^{\circ} \frac{1}{5} \frac{1}{6}$.

Le cinquième climat commence quand le jour maximum est de 14 heures $\frac{1}{2} \frac{1}{4}$ et la latitude de 39° moins $\frac{1}{10}$. En son milieu, le jour maximum est de 15 heures et la latitude de $41^{\circ} \frac{1}{4}$.

Le sixième climat commence quand le jour maximum est de 15 heures $\frac{1}{4}$ et la latitude de $43^{\circ} \frac{1}{4} \frac{1}{8}$. En son milieu, le jour maximum est de 15 heures $\frac{1}{2}$ et la latitude de $45^{\circ} \frac{1}{4} \frac{1}{10}$.

Le septième climat commence quand le jour maximum est de 15 heures $\frac{1}{2} \frac{1}{4}$ et la latitude de $47^{\circ} \frac{1}{5}$. En son milieu, le jour maximum est de 16 heures un quart et la latitude de $50^{\circ} \frac{1}{3}$.

L'heure du commencement d'un climat quelconque est celle de la fin du précédent. De même pour la latitude.

NEUVIÈME SECTION (2)

GRANDEUR DES JOURS DANS LES PAYS EN DEHORS DES CLIMATS.

Dans les pays en dehors des climats, c'est-à-dire au nord du septième climat, le nombre des heures du jour maximum croît

(1) Ptolémée ne donne pas ces climats, mais divise la terre habitée par une trentaine de parallèles (*Alm.*, II, 6). Il donne aussi le jour maximum et la latitude des lieux qui leur correspondent.

(2) Cette section et la précédente se trouvent dans Aboulféda, *Géographie*, trad. Reinaud, II, p. 10-12.

encore avec la latitude. [143] Ainsi le jour maximum est de dix-sept heures quand la latitude est de 54° plus une fraction; de 18 heures quand la latitude est de 58° , de 19 heures quand la latitude est de 61° ; de 20 heures quand la latitude est de 63° ; de 21 heures à $64^{\circ} \frac{1}{2}$; de 22 heures à 65° et une fraction; de 23 heures à 66° [144] et de 24 quand la latitude est de $66^{\circ} 25'$, c'est-à-dire le complément de la déclinaison maximum du soleil. Le jour maximum est de un mois à la latitude de $67^{\circ} \frac{1}{4}$; de deux mois à

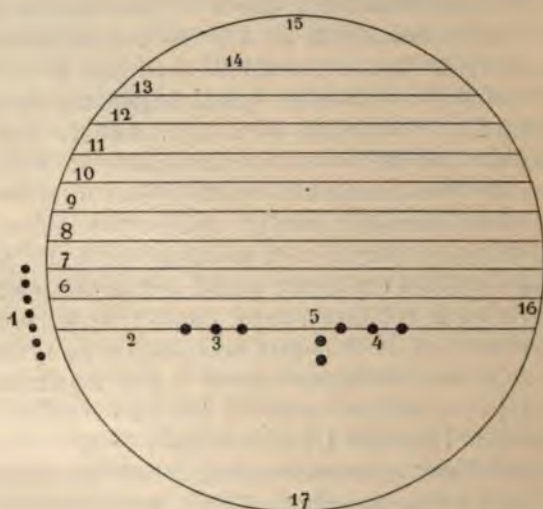


Fig. 20.

1. Les sept îles des Bienheureux. — 2. Équateur. — 3. Montagne d'argent, source du Nil; trois villes des nègres barbares au sud de l'Équateur, dans l'une desquelles est le siège de l'empire des Koufiens; ils sont anthropophages. — 4. Trois villes des Hindous sur l'équateur et une au sud; l'une des trois est Kandidab (Kankadid) sur la gibbosité et l'autre Samkout à l'extrémité est. Là sont de grandes îles. — 5. Dix-huit villes, d'après certains, entre l'équateur et le premier climat. — 6. Occident. — 7. Premier (climat). — 8. Second. — 9. Troisième. — 10. Quatrième. — 11. Cinquième. — 12. Sixième. — 13. Septième. — 14. Deux villes, d'après certains, après le septième climat au nord. Là se trouvent les Scythes sauvages. — 15. Nord. — 16. Est. — 17. Sud.

70° moins $\frac{1}{4}$; de trois mois à $73^{\circ} \frac{1}{2}$; de quatre mois à $78^{\circ} \frac{1}{2}$; de cinq mois à 84° ; de six mois à 90° , lieu où le pôle nord est au zénith. Quelques-uns placent la limite de la terre habitée à 66° de

latitude, d'autres à 63°. Cette dernière hypothèse est plus proche de la vérité (1).

La figure ci-contre montre les dimensions des climats en longitude et les terres désertes qui sont au nord et au sud. On voit sur cette figure les sept climats que nous avons énoncés.

DIXIÈME SECTION

OPINIONS AU SUJET DE LA LIGNE D'ÉGALITÉ (L'ÉQUATEUR TERRESTRE).

Les anciens et les modernes avaient deux opinions opposées au sujet de la possibilité d'habiter l'équateur. Quelques-uns pensèrent qu'en dehors des causes qui rendent l'habitation impossible, comme les montagnes, les collines, la prédominance des animaux féroces ou autre chose semblable, ce lieu est plus que tout autre favorable à la vie des hommes à cause de la mesure de sa température. On le voit par ce fait que le soleil ne demeure pas au zénith en ces lieux, à cause de la rapidité de son mouvement d'inclinaison, à l'inverse du lieu où sa latitude est égale à l'obliquité (de l'écliptique), [145] par exemple les points qui ont au zénith le commencement du Cancer, où le soleil demeure très longtemps près du zénith (2). Il arrive que le soleil au zénith échauffant (la terre), sa chaleur est plus que doublée à cause de sa continuité. C'est pour cela que la chaleur de l'été est plus grande dans le Lion qu'au commencement du Cancer qui est plus proche du zénith. De même la chaleur est plus grande dans l'après-midi qu'à midi même. De même l'égalité des jours et des nuits à l'équateur diminue la violence de la chaleur ou du froid par le mélange des deux. — Tels sont les arguments de la première opinion.

D'autres professent une seconde opinion et affirment que la chaleur est plus forte à l'équateur qu'en tout autre lieu, ce qui

(1) Gagmini (p. 262) adopte la première : à 64° vit un peuple Slave peu connu, dit-il, et à 66° se trouvent des habitants semblables à des animaux sauvages.

(2) Cette raison figure textuellement dans Ptolémée, *Almageste*, II, ch. VI. διὰ τὸ τὸν ἥλιον, μήτε τοῖς κατὰ κορυφὴν σημείοις ἐγγρυνίζειν, ταχείας γινομένης τῆς περὶ τὰ ἡμερινὰ τμήματα κατὰ πλάτος παραχωρήσεως, le soleil n'y demeurant pas longtemps vertical, attendu que, dans les équinoxes, le mouvement en latitude (en déclinaison) est rapide.

le rend inhabitable. Ils disent que cela résulte de ce que, si l'on considère un lieu dont la latitude est double de l'inclinaison maximum (1), quand le soleil est au commencement du Cancer, il est équidistant de ce lieu vers le sud et de l'équateur vers le nord. Il est alors à sa distance la plus petite, ou estivale, de ce lieu, et à sa distance la plus grande, ou hivernale, de l'équateur. Il faut donc que la chaleur estivale de ce pays soit égale à la chaleur hivernale à l'équateur, et si l'hiver y est tellement chaud, il est juste que les autres saisons le soient encore plus. Il en est bien ainsi, de sorte que la température (à l'équateur) est plus forte qu'en toute autre région.

Mais l'un des dialecticiens de notre temps répondit [146] qu'en des lieux également distants du soleil on n'a pas nécessairement même température pour l'été et l'hiver. En effet, la présence du soleil au-dessus de l'horizon à l'équateur où le jour n'est que de douze heures, est moindre que sa présence en un lieu de latitude non nulle durant l'été où les heures du jour maximum sont au nombre de seize. En conséquence, il convient que la chaleur estivale de ce lieu soit plus grande que la chaleur hivernale à l'équateur. Ce savant ne remarqua pas que si la présence prolongée du soleil au-dessus de la terre produisait simplement une élévation de température, il s'ensuivrait que la chaleur estivale du septième climat serait plus grande que celle du premier climat, ce qui n'est pas et ne sera pas. Ce qui est raisonnable, c'est que si nous comparons les diverses saisons de l'année à l'équateur, nous devons trouver entre elles une grande ressemblance, puisque, durant l'été, le soleil ne s'éloigne pas beaucoup de la position qui correspond à l'hiver. Il ne s'en éloigne en effet que d'une quantité égale à l'inclinaison maximum, tandis que pour les autres lieux il s'en éloigne du double de cette inclinaison (2); en conséquence les saisons se ressemblent plus à l'équateur; et parce que, durant toute l'année, le soleil est ou bien au zénith ou bien dans les environs du zénith, il y fera donc plus chaud que dans tout autre lieu. On le reconnaît à la noirceur de la peau, à la raideur des cheveux, à la dureté du caractère des Couschites qui habitent près de l'équateur dans le premier climat. Et un

(1) De l'obliquité de l'écliptique.

(2) Par exemple le soleil est au solstice d'été à $25^{\circ} 23'$ du parallèle de Paris ($48^{\circ} 50' - 23^{\circ} 27'$). Il en est, au solstice d'hiver, à $72^{\circ} 17'$. La différence des deux positions du soleil est de $46^{\circ} 54'$, le double de l'obliquité de l'écliptique, que Bar-Hebræus appelle l'inclinaison maximum.

homme illustre de nos contemporains dit avec vérité (1) : [447] Comment pourrait donc être tempéré un pays où le soleil fait bouillonner deux fois par an le cerveau des habitants ?

En effet, si l'on fait dépendre la mesure de l'état de l'air (la température) de l'égalité des jours et des nuits, personne ne discutera sur la température à l'équateur, et il serait absurde d'y demander une chaleur modérée.

En un mot, le grand nombre des habitations et des habitants dans les sept climats suffit à montrer qu'ils sont aptes à être habités plus que toutes les terres en dehors d'eux, et celui du milieu, le quatrième, l'emporte encore sur tous, parce qu'il est également éloigné de la chaleur brûlante et du froid aigu qu'on trouve aux deux extrémités.

CHAPITRE SECOND

Diversité de l'aspect du ciel aux divers lieux de la terre.

Il y aura six sections.

PREMIÈRE SECTION

PROPRIÉTÉS DE L'ÉQUATEUR.

En tous les points de l'équateur, le plan de l'horizon divise en deux parties égales l'équateur et tous les cercles parallèles, car les deux pôles de l'équateur sont sur l'horizon ; il n'y aura donc pas en ces lieux des étoiles constamment visibles ou constamment cachées, mais chacune aura un lever et un coucher [448] et sera aussi longtemps au-dessus de la terre qu'en dessous.

Le jour est constamment de douze heures ainsi que la nuit, parce que, en vertu du mouvement de l'univers, le soleil se meut des deux côtés de l'équateur dans les plans des cercles parallèles, et comme les arcs de ces cercles situés au-dessus de l'horizon sont égaux aux arcs situés en dessous, il s'ensuit que les temps de visibilité ou non-visibilité du soleil sont égaux (2).

(1) Mot à mot : donna proprement et dit.

(2) Cf. Jacques de Bartela, *le Livre des trésors*, p. 19-21.

Parmi les propriétés de ces points figure encore l'égalité des ombres méridiennes du soleil quand il est au commencement du Cancer ou du Capricorne. Je parle de l'ombre des objets verticaux.

Quand le soleil est aux équinoxes, l'ombre méridienne est nulle pour tous les points de l'équateur, car le soleil passe alors à leur zénith. Parmi les propriétés de ces points, citons encore l'égalité entre les élévations des pôles du zodiaque au-dessus de la terre et leurs abaisséments au-dessous. Pour le pôle nord, l'élévation maximum a lieu quand le commencement du Capricorne est au méridien et l'abaissément maximum quand c'est le commencement du Cancer. C'est l'inverse pour le pôle austral. De plus, la distance au zénith (quand il passe au méridien) est égale à l'inclinaison totale (1) et le maximum de ces deux quantités est le même. Quant aux abaisséments des pôles du zodiaque au-dessus ou au-dessous de la terre, quand le commencement de la Balance est au méridien, le pôle nord du zodiaque se lève et le pôle sud se couche; c'est l'inverse au commencement du Bélier. En douze heures, la moitié nord du zodiaque passe au méridien, c'est alors le pôle austral qui est visible. En douze heures [149] passe aussi la moitié sud, et c'est alors le pôle boréal qui est visible. Et comme en un lieu quelconque l'été commence quand le soleil est le plus près possible du zénith et l'hiver quand il en est le plus loin possible, deux étés commencent à l'équateur, aux moments où le soleil est au commencement du Bélier ou de la Balance, puisque, à ces deux moments, le soleil passe au zénith. De même, deux hivers commencent quand le soleil est au commencement du Cancer ou du Capricorne, puisque, en ces deux tropiques, le soleil est à la distance maximum du zénith. Et comme entre l'été et l'hiver se trouve l'automne (2) et entre l'hiver et l'été le printemps, il y a en tout huit saisons.

Comme l'équateur n'est pas incliné sur le zénith, on l'appelle lieu de la sphère droite (3).

(1) C'est la déclinaison du point de l'écliptique où est le soleil.

(2) Les deux mois de Teshri : octobre et novembre.

(3) Ptol., *Alm.*, VII, 1, περί τὴν ὀρθὴν καὶ τὴν ἐγκεκλιμένην σφαῖραν.

SECONDE SECTION

PROPRIÉTÉS DES RÉGIONS SITUÉES AU NORD DE L'ÉQUATEUR.

Nous avons déjà montré que les sept climats sont situés entièrement au nord de l'équateur; aussi, pour tous, l'équateur est incliné sur le zénith vers le midi, et, à cause de cela, on les appelle « à horizons inclinés ».

Le plan de l'horizon d'un lieu quelconque partage l'équateur en deux parties égales, [150] parce que ce sont deux grands cercles, et les parallèles à l'équateur en deux parties inégales. Les arcs de ces parallèles situés au-dessus de l'horizon sont plus grands que ceux situés au-dessous pour tout l'hémisphère boréal; c'est l'inverse pour les arcs de l'hémisphère austral.

En conséquence, tant que le soleil est dans les signes boréaux le jour est plus grand que la nuit; l'excès de temps pendant lequel il est au-dessus de la terre est proportionnel à la grandeur de l'arc supérieur du parallèle que décrit le soleil, et le temps durant lequel il est sous la terre est proportionnel à la petitesse du reste de ce parallèle. Il en est de même dans les signes austraux pour le temps plus long durant lequel il est au-dessous de l'horizon et le temps plus court durant lequel il est au-dessus. Pour deux parallèles également éloignés de l'équateur et situés de part et d'autre, l'arc supérieur de l'un est égal à l'arc inférieur de l'autre, ainsi le jour qui correspond à la fin du quinzième degré du Bélier est égal à la nuit qui correspond à la fin du quinzième degré des Poissons et, de même, le jour maximum qui correspond au commencement du Cancer est égal à la nuit maximum du commencement du Capricorne. Pour deux parallèles boréaux, le rapport de la partie visible à la partie cachée de celui qui est le plus éloigné de l'équateur est plus grand que ce même rapport pour l'autre parallèle. Et ainsi de proche en proche la partie visible augmente avec la distance (à l'équateur) jusqu'à ce que ces parallèles dépassent le cercle qui est tangent à l'horizon en dessus et dont aucune partie n'est cachée, ce cercle est toujours visible avec l'étoile qu'il porte. C'est l'inverse pour les parallèles austraux. L'arc situé sous l'horizon augmente avec la distance à l'équateur [151] jusqu'à ce que ces parallèles dépassent le cercle tangent à l'horizon en dessous. Aucun arc de ce cercle n'est visible, il est toujours caché avec l'étoile qu'il porte.

TROISIÈME SECTION

PROPRIÉTÉS DES LIEUX DONT LA LATITUDE EST MOINDRE
QUE LE COMPLÈMENT DE L'OBLIQUITÉ DE L'ÉCLIPTIQUE (1).

Les lieux dont la latitude est moindre que 66° sont divisés en trois régions, selon que leur latitude est moindre que l'obliquité de l'écliptique, ou égale à cette obliquité, ou plus grande mais moindre que son complément.

Première région. — Dans les lieux dont la latitude est moindre que 24° , le soleil passe deux fois au zénith sur le cercle méridien, une fois avant le commencement du Cancer, quand il arrive au degré dont l'inclinaison (sur l'équateur) est égale à la latitude du lieu, et une autre fois quand, après le Cancer, il revient à la même inclinaison. Il est évident que ces deux points sont équidistants du commencement du Cancer et font partie des signes boréaux du zodiaque.

Alors s'annulent les ombres méridiennes des objets et les deux pôles du zodiaque sont sur l'horizon. Quand le soleil se meut de son mouvement direct entre les deux points dont nous avons parlé, les ombres penchent au midi, et pendant que cet arc passe au méridien dans le mouvement diurne rétrograde, le pôle austral du zodiaque est visible et le pôle boréal est caché. Quand le soleil se meut de son mouvement direct en dehors des deux points dont nous avons parlé, les ombres sont inclinées vers le nord, et pendant que cet arc [152] passe au méridien dans le mouvement diurne, le pôle nord est visible, et le pôle sud caché. En ces lieux il y a huit saisons de durées inégales; car l'arc compris entre le premier été et l'hiver qui le suit, au commencement du Cancer, est égal à l'arc compris entre cet hiver et le second été,

(1) M. Payne Smith traduit : De rebus quæ iis terris propriæ sunt quarum latitudo minor est quam *tota solis declinatio* e linea æquatoria. (*Catal. des mss. syr. d'Oxf.*) Il ne traduit pas *مصحح* et traduit mal *محسب*. De plus, il donne en note : *محسب* revera est *linea ecliptica* quæ Solis declinationis ultimus terminus est. — Mais la ligne écliptique est le grand cercle que le soleil paraît décrire en une année. Ce grand cercle coupe l'équateur aux deux points équinoxiaux. Quand le soleil s'éloigne de l'équinoxe du printemps, sa distance à l'équateur (*محسب*), nulle d'abord, augmente constamment jusqu'au solstice d'été où elle atteint son maximum (*محسب*), qui est de $23^{\circ} 27'$; c'est l'obliquité de l'écliptique.

mais il est plus petit que l'arc compris entre le second été et l'hiver qui le suit au commencement du Capricorne, parce que le commencement du Cancer est plus près du zénith que le commencement du Capricorne, à cause de la latitude boréale du lieu considéré.

Seconde région. — Dans les lieux dont la latitude est égale à l'obliquité de l'écliptique (maximum), le soleil passe une fois au zénith quand il est au commencement du Cancer. Alors les ombres méridiennes s'annulent. Le reste de l'année les ombres sont inclinées au nord. Le pôle nord du zodiaque est constamment visible et le pôle austral constamment caché; ils touchent l'horizon une fois par jour, le pôle boréal en dessus et le pôle austral en dessous, au moment où le commencement du Cancer est au zénith. Comme le soleil ne passe qu'une fois au zénith, les saisons ne sont pas doublées, mais sont au nombre de quatre.

Troisième région. — Dans les lieux dont la latitude est plus grande que l'obliquité de l'écliptique, mais moindre que son complément comme dans nos pays, le soleil ne passe jamais au zénith, mais reste constamment au sud. Il y a deux hauteurs (remarquables), la plus grande au commencement du Cancer et la plus petite au commencement du Capricorne, [153] au moment où ces deux points passent au méridien. La plus grande est la somme de l'inclinaison totale et du complément de la latitude du lieu. La plus petite est l'excès du complément de la latitude sur l'inclinaison totale. Le pôle nord (1) est à sa plus grande hauteur quand le commencement du Capricorne est au méridien, et à sa moindre hauteur quand c'est le commencement du Cancer; si la latitude de l'une des sept planètes est précisément égale à l'excès de la latitude (géographique) d'un lieu quelconque de cette région sur l'obliquité de l'écliptique, cette planète, quand sa latitude est boréale, passe une fois au zénith.

Et si l'excès dont nous venons de parler surpasse la latitude de la planète, celle-ci passe deux fois au zénith.

Le premier cas se présente pour la lune, dont la latitude maximum est de cinq degrés, dans les lieux de 29° de latitude (géographique) et le second aussi pour la lune dans les lieux de 26° de latitude.

(1) De l'écliptique.

QUATRIÈME SECTION

PROPRIÉTÉS DES LIEUX DONT LA LATITUDE EST ÉGALE AU COMPLÉMENT DE L'OBLIQUITÉ DE L'ÉCLIPTIQUE (1).

Dans les lieux dont la latitude est de 66° , le parallèle sur lequel se meut le commencement du Cancer est toujours visible, et le parallèle du commencement du Capricorne est toujours caché.

En effet, comme le pôle nord de l'équateur est élevé de 66° sur l'horizon nord et que le pôle du zodiaque fait avec lui un angle de 24° , ce pôle nord du zodiaque sera au zénith quand il arrivera à sa hauteur maximum au méridien en vertu du mouvement diurne. [154] Alors le zodiaque avec ses douze signes sera sur l'horizon. L'ordre de ces signes est inverse, comme dans leur position en dessous de la terre (2); ainsi le commencement du Cancer est au nord, celui de la Balance à l'ouest, celui du Capricorne au sud et celui du Bélier à l'est. Dès que le pôle du zodiaque s'éloigne un peu du zénith vers l'occident, six signes du zodiaque, au milieu desquels est le commencement du Bélier, c'est-à-dire s'étendant du commencement du Capricorne à la fin des Gémeaux, se lèvent aussitôt à l'orient. Les six autres, au milieu desquels est le commencement de la Balance, c'est-à-dire du commencement du Cancer à la fin du Sagittaire, se couchent aussitôt à l'occident (3). Puis la moitié qui s'est levée subitement se couche peu à peu, chacun de ses 180° se couche sur l'un des 180° de l'horizon ouest, à partir du point sud jusqu'au point nord; quant à la moitié qui s'est couchée subitement, chacun de ses 180° se lève peu à peu sur chacun des 180° de l'horizon est, à partir du point sud jusqu'au point nord; après quoi le zodiaque se confond de nouveau avec l'horizon. Il est remarquable que la moitié du zodiaque se lève en un instant imperceptible, tandis que l'autre moitié met 24 heures à se lever. Cela tient à ce que, sur la moitié du cercle du mouvement diurne, pendant que le commencement du

(1) M. Payne Smith traduit : It. terris, quarum latitudo fini totius declinationis æquiparat h. e. quæ sub tropico vel Caneri vel Capricorni sitæ sunt (*Catal. des mss. syr. d'Oxford*). C'est un contre-sens, puisqu'il s'agit, au contraire, des pays situés sous le cercle polaire arctique.

(2) L'ordre des signes du zodiaque suit la marche du soleil, il est donc opposé au mouvement diurne.

(3) Ce qui précède est dans Al-Fergani, ch. VII, p. 26.

Cancer monte du point nord qui est sur l'horizon jusqu'au méridien où sa hauteur est double de l'obliquité de l'écliptique vers le sud du zénith, pendant ce temps [155] le Cancer, le Lion et l'Épi se lèvent. Et durant l'autre moitié du mouvement diurne, pendant que le commencement du Cancer va du cercle méridien jusqu'au point nord qui est sur l'horizon et que sa hauteur diminue et s'annule, la Balance, le Scorpion et le Sagittaire se lèvent. Enfin comme, en tête du Cancer, le soleil ne se couche pas, les ombres font (ce jour-là) le tour des objets pendant qu'il décrit son cercle au-dessus de la terre.

CINQUIÈME SECTION

PROPRIÉTÉS DES LIEUX DONT LA LATITUDE EST PLUS GRANDE QUE LE COMPLÉMENT DE L'OBLIQUITÉ DE L'ÉCLIPTIQUE ET MOINDRE QU'UN QUADRANT (1).

En tout lieu dont la latitude est plus grande que 66° et moindre que 90° , le commencement du Cancer est élevé au-dessus du point nord (de l'horizon) et ne le touche pas. En conséquence le (dernier) parallèle qui est constamment visible en ce lieu est plus grand que le parallèle du commencement du Cancer, et celui qui est toujours caché est plus grand que le parallèle du commencement du Capricorne (2). En conséquence le commencement du Cancer a deux hauteurs (extrêmes) : la plus grande est la somme de l'obliquité de l'écliptique et du complément de la latitude du lieu, elle est atteinte au-dessus de l'horizon sud. Et la plus petite, atteinte au-dessus de l'horizon nord, est l'excès de la latitude du lieu sur le complément de l'obliquité de l'écliptique. Par exemple : pour une latitude de 70° le pôle sud de l'équateur est de 70° en dessous de l'horizon et l'équateur s'élève de 20° au-dessus de l'horizon sud. En ajoutant à ces 20° les 24° de l'obliquité de l'écliptique, on obtient 44° pour la hauteur maximum du commencement du Cancer au-dessus de l'horizon sud. [156] De même le pôle nord de l'équateur étant élevé de 70° au-dessus de

(1) M. Payne Smith ne traduit toujours pas le mot *مصحح*, et fait un contre sens : It. terris, quarum latitudo major est quam tota declinatio sed minor quam quarta pars, scilicet circuli. (*Catal. des mss. syr. d'Oxford.*)

(2) C'est-à-dire : ces deux parallèles sont situés entre les tropiques.

l'horizon nord, l'équateur lui-même sera de 20° en dessous, et, comme l'inclinaison maximum du commencement du Cancer sur l'équateur est de 24° (1), il restera seulement 4° pour sa hauteur au-dessus de l'horizon nord. A cette latitude de 70° , le premier parallèle qui est constamment visible coupe le zodiaque en deux points du côté du pôle nord de l'équateur et celui qui est constamment caché le coupe en deux autres points du côté du pôle sud; ainsi le zodiaque est partagé en quatre arcs. L'un est

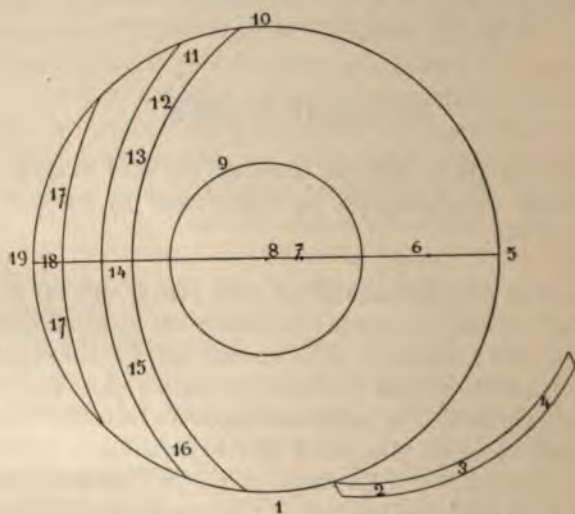


Fig. 21.

1. Est. — 2. Balance. — 3. Scorpion. — 4. Sagittaire. — 5. Nord. — 6. Pôle du zodiaque. — 7. Zénith. — 8. Pôle de l'équateur. — 9. Parallèle. — 10. Occident. — 11. Bélier. — 12. Taureau. — 13. Gémeaux. — 14. Cancer. — 15. Lion. — 16. Épi. — 17. Équateur. — 18. Méridien. — 19. Sud.

toujours visible, ses extrémités touchent le dessus de l'horizon nord et ne sont jamais cachées. Cet arc va du commencement des Gémeaux à la fin du Cancer (2). Le deuxième est constamment caché. Les extrémités touchent le dessous de l'horizon sud et ne sont jamais visibles. Il s'étend du commencement du Sagittaire à la fin du Capricorne et les deux tropiques sont respectivement au milieu de ces deux arcs. Quant au troisième et au quatrième arc,

(1) C'est l'inclinaison maximum, ou l'obliquité de l'écliptique.

(2) Cela a lieu, selon Al-Fergani, à $69^\circ 45'$ de latitude. Dans tout ce chapitre Bar-Hebræus donne des nombres ronds. Cf. Al-Ferg., p. 27.

ils se lèvent et se couchent; cependant le troisième se lève d'un mouvement rétrograde (1) et se couche d'un mouvement direct, il s'étend du commencement du Verseau à la fin du Taureau, tandis que le quatrième se lève d'un mouvement direct, se couche d'un mouvement rétrograde et s'étend du commencement du Lion à la fin du Scorpion. Enfin ces deux derniers arcs sont partagés en deux parties égales par les points équinoxiaux. Afin que tout cela soit clairement exposé, on nous permettra d'allonger ce chapitre et de dire : Quand le commencement du Cancer est arrivé à sa hauteur (2) australe, le pôle boréal du zodiaque est à sa plus petite hauteur au nord, le commencement de la Balance se lève à l'orient [157] et celui du Bélier se couche à l'occident, la moitié supérieure des signes du zodiaque depuis le commencement du Bélier jusqu'à la fin de l'Épi est située vers le sud, de l'occident à l'orient dans le sens direct, comme le montre la figure ci-jointe (*fig.* 21), puis le commencement du Cancer descend du cercle méridien vers le nord-ouest, le pôle nord du zodiaque monte vers l'est, la Balance et le Scorpion se lèvent dans le sens direct jusqu'à ce que le commencement du Sagittaire touche l'horizon au point sud pour se coucher, parce que les 60° de la Balance et du Scorpion se lèvent sur tout le quadrant est-sud de l'horizon (3). Le Bélier et le Taureau se couchent aussi dans le sens direct [158] jusqu'à ce que la fin du Taureau touche l'horizon au point nord pour se lever (4), parce que les 60° du Bélier et du Taureau se couchent sur tout le quadrant ouest-nord de l'horizon, et la moitié visible des signes du zodiaque, depuis le commencement des Gémeaux jusqu'à la fin du Scorpion, est située vers l'occident depuis le nord jusqu'au midi, comme le montre la seconde figure (*fig.* 22).

(1) C'est-à-dire : le premier signe du zodiaque se lève le dernier. On sait que l'ordre des signes est donné par les deux vers suivants :

Sunt, Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpis, Arcitenens, Capri, Amphora, Pisces.

(2) Méridienne.

(3) Car quatre signes : les Gémeaux, le Cancer, le Sagittaire et le Capricorne, sont constamment visibles ou constamment cachés à cette latitude, c'est-à-dire ne se lèvent ni ne se couchent. Les huit autres signes du zodiaque se lèvent donc sur les 360° de l'horizon, c'est-à-dire deux par quadrant.

(4) Ou se coucher. La fin du Taureau se couche au méridien. Elle est donc alors à sa plus petite hauteur et commence immédiatement à remonter, c'est-à-dire à se lever.

Ensuite, tandis que le commencement du Cancer descend jusqu'à ce qu'il arrive à sa plus petite hauteur sur le cercle méridien vers le nord, le pôle du zodiaque s'élève à sa plus grande hauteur méridienne vers le sud. Le commencement des Gémeaux qui touche l'horizon et ne se couche pas commence à monter avec lui se lève au point nord la fin du Taureau qui le suit, puis

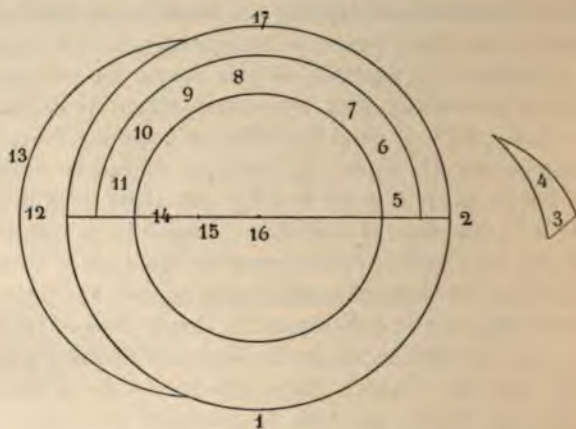


Fig. 22.

1. Est. — 2. Nord. — 3. Bélier. — 4. Taureau. — 5. Gémeaux. — 6. Cancer. — 7. Lion. — 8. Épi. — 9. Balance. — 10. Scorpion. — 11. Sagittaire. — 12. Sud. — 13. Horizon. — 14. Méridien. — 15. Zénith. — 16. Pôle de l'équateur. — 17. Occident.

son commencement; puis la fin du Bélier, puis son commencement au point est. Car les 60° du Taureau et du Bélier se lèvent sur tout le quadrant nord-est. [159] Et, à cause de l'élévation des Gémeaux, le commencement du Sagittaire qui touche l'horizon et ne se lève pas descend, et après lui se couche au point sud la fin du Scorpion qui le suit, puis son commencement, puis la fin de la Balance, puis son commencement, jusqu'à ce que la fin de l'Épi arrive au point ouest, parce que les 60° du Scorpion et de la Balance se couchent sur tout le quadrant sud-ouest.

La moitié supérieure des signes du zodiaque depuis le commencement du Bélier jusqu'à la fin de l'Épi se trouve du côté nord, et se meut contre leur ordre aussi bien qu'en dessous de la terre, comme le montre cette troisième figure (fig. 23).

Puis le commencement du Cancer, partant de sa plus petite

hauteur (du méridien), monte vers l'orient, et le pôle du zodiaque, de sa plus grande hauteur, descend vers l'occident.

[160] La fin des Poissons se lève au point est, puis leur commencement (puis la fin du Verseau, puis son commencement) au point sud, parce que les 60° des Poissons et du Verseau se lèvent sur tout le quadrant sud-est. La fin du Capricorne touche l'horizon au point sud et ne se lève pas. La fin de l'Épi se couche au point nord, puis son commencement; puis la fin du Lion, puis son commencement au nord. Car les 60° de l'Épi et du Lion se couchent

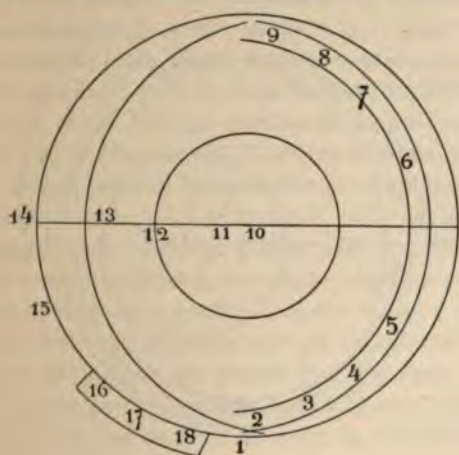


Fig. 23.

1. Est. — 2. Bélier. — 3. Taureau. — 4. Gémeaux. — 5. Cancer. — 6. Lion. — 7. Épi. — 8. Balance. — 9. Scorpion. — 10. Pôle de l'équateur. — 11. Zénith. — 12. Pôle du zodiaque. — 13. Méridien. — 14. Sud. — 15. Horizon. — 16. Capricorne. — 17. Verseau. — 18. Poissons.

sur tout le quadrant nord-ouest de l'horizon; la fin du Cancer touche l'horizon au point nord et ne se couche pas.

Et la partie supérieure des signes du zodiaque depuis le commencement du Verseau jusqu'à la fin du Cancer est du côté de l'est, du sud jusqu'au nord, comme le montre cette quatrième figure (fig. 24).

Puis le commencement du Cancer monte encore et arrive à sa plus grande hauteur sur le méridien sud, tandis que le pôle du zodiaque descend [161] jusqu'à sa plus petite hauteur sur le méridien nord. Le commencement du Lion se lève au point nord, puis sa fin; puis le commencement de l'Épi, puis sa fin, qui est le

commencement de la Balance, au point est. Car les 60° du Lion et de l'Épi se lèvent sur tout le quadrant nord-est. Le commencement du Verseau se couche, puis sa fin, puis le commencement des Poissons, puis leur fin, qui est le commencement du Bélier, au point ouest. Car les 60° du Verseau et des Poissons se sont couchés sur tout le quadrant sud-ouest. Et la partie visible des signes du zodiaque, depuis le commencement du Bélier jusqu'au commencement de la Balance, est du côté sud, de l'ouest à l'est, comme dans la première position.

Les figures ont montré qu'aux latitudes supérieures à 66° en in-

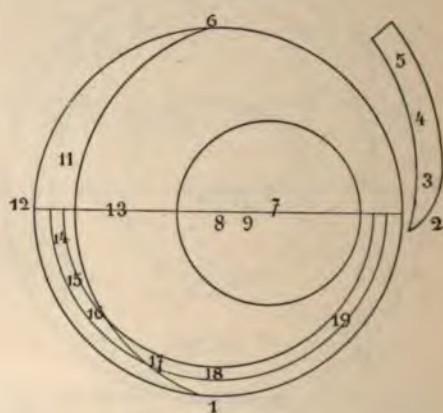


Fig. 24.

1. Est. — 2. Nord. — 3. Lion. — 4. Épi. — 5. Balance. — 6. Ouest. — 7. Pôle de l'équateur. — 8. Zénith. — 9. Pôle du zodiaque. — 10. Parallèle. — 11. Équateur. — 12. Sud. — 13. Méridien. — 14. Verseau. — 15. Poissons. — 16. Bélier. — 17. Taureau. — 18. Gémeaux. — 19. Cancer.

férieures à 90° les Gémeaux et le Cancer sont toujours visibles, le Sagittaire et le Capricorne qui leur sont opposés sont toujours cachés. Le Lion, l'Épi, le Scorpion et la Balance se lèvent dans le sens direct et se couchent dans le sens inverse. Le Verseau, les Poissons, le Bélier et le Taureau, qui leur sont opposés, se lèvent en sens inverse et se couchent dans le sens direct. Quand le soleil est sur le premier arc, aux Gémeaux et dans le Cancer, il ne se couche pas et donne ainsi un grand jour de deux mois.

Et quand il est sur le second arc dans le Sagittaire et le Capricorne, il ne se lève pas et il y a une grande nuit de deux mois. Ainsi, avec la latitude du lieu, croissent les jours et les nuits.

SIXIÈME SECTION

PROPRIÉTÉS DU LIEU QUI A POUR LATITUDE UN QUART DE CERCLE.

Cette latitude de 90° ne convient qu'à un seul lieu, celui qui a le pôle nord de l'équateur au zénith. [162] Ici l'équateur tombe sur l'horizon et tourne sur lui comme une roue. La moitié du zodiaque, c'est-à-dire les six signes boréaux, est constamment au-dessus de la terre et les six autres signes sont toujours en dessous. Aussi quand le soleil parcourt les signes du Bélier à la Balance, durant six mois, règne un jour continu. Et durant les six autres mois, pendant qu'il va de la Balance au Bélier, règne une nuit continue. Ainsi l'année entière ne forme qu'un seul jour. On ne peut pas distinguer sur l'horizon le levant et le couchant, parce que, quand le soleil est au Bélier et commence à apparaître, il ne le fait pas en un point déterminé, mais en un endroit quelconque; en effet, le soleil au Bélier parcourt tout l'horizon en vertu du mouvement diurne, il en fait autant au commencement de la Balance avant de se cacher. D'après ce qui a été dit dans ce chapitre, on voit qu'il y a trois espèces de mouvement pour l'équateur, l'un droit pour les points de l'équateur lui-même (1), le second incliné pour les points dont l'horizon est incliné, enfin le troisième *en forme de roue* (2) pour la latitude de 90° . Et ici la plus grande hauteur du soleil au-dessus de l'horizon est égale à l'obliquité de l'écliptique. De même pour sa descente en dessous de l'horizon.

CHAPITRE TROISIÈME

Des ascensions et de leurs propriétés (3).

Il y aura huit sections.

(1) Il s'agit, semble-t-il, du mouvement de l'équateur et des parallèles par rapport à l'horizon. Il a lieu à angle droit pour les points situés sur l'équateur, car leur horizon passe par la ligne des pôles.

(2) Cf. Jacques de Bartela, *Le livre des trésors*, p. 22 : « Le mouvement a lieu comme celui de l'axe d'une meule ».

(3) Ce chapitre contient le développement des chapitres x et xi d'Al-Fergani, في مطالع البروج, De ascensionibus signorum (zodiaci), ch. x,

[163] PREMIÈRE SECTION

DU LEVER ET DE CE QUI S'Y RAPPORTE.

« Le lever » est la partie du zodiaque qui est sur l'horizon est, et « le coucher » est la partie située sur l'horizon ouest. Le septième (signe) après le lever, le dixième qui est situé sur le méridien au milieu du ciel et le point diamétralement opposé qui est le quatrième signe situé sous la terre, ces quatre points (1) sont appelés pivots (2).

L'arc diurne du soleil est l'arc d'équateur qui s'élève (au-dessus de l'horizon), depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. La moitié de l'arc diurne est l'arc d'équateur qui monte depuis le lever du soleil jusqu'à son passage au méridien.

Et l'arc parcouru sur l'intersphère est la partie de l'arc diurne comprise entre le soleil et l'horizon. L'excès de *l'arc parcouru* est la partie de l'arc diurne comprise entre le soleil et le méridien, de sorte que *l'arc parcouru* avec son excès égale la moitié de l'arc diurne.

Les ascensions (3) sont les degrés de l'équateur qui montent dans le mouvement diurne avec les degrés du zodiaque. Ces derniers sont appelés degrés d'égalité (4), parce que les degrés d'un signe sont en même nombre que ceux du signe voisin, à savoir trente pour chacun ni plus ni moins. On démontre que les ascensions d'un signe ne sont pas toujours égales à celles des autres, parce que les ascensions changent avec les horizons : celles qui ont lieu à l'équateur sont appelées ascensions de la sphère droite, [164] pour le reste de la terre, elles prennent le nom du lieu au-dessus duquel elles s'élèvent.

trad. Golius, p. 39. Dans Ptolémée, *Alm.*, II, ch. VII. — M. Payne Smith traduit : De stellarum ortibus, ce qui n'est pas le sujet du chapitre.

(1) Ils portent chez les Grecs les noms de ἀνατολή, ὀρίσις, μεσουράνημα, ὑπόγειον. Cf. Ptolémée, *Alm.*, VIII, IV. — Firmicus Maternus, II, XIII, XVII, XVIII. — Sévère Sabukt, *Traité sur l'astrolabe plan*, p. 97.

(2) En latin *Cardines*. Cf. Sédillot, *Prolegomènes d'Oloug Beg*, II, p. 195.

(3) Cette définition n'est dans aucun traité moderne. Ebn-Younis donne les formules nécessaires pour déterminer l'ascension. Delambre, *Histoire de l'astronomie au moyen âge*, p. 134.

(4) Aboul Hassan (XIII^e siècle) leur donne le même nom. Del., *ibidem*, p. 185.

DEUXIÈME SECTION

DES ASCENSIONS A L'ÉQUATEUR.

A l'équateur, un quadrant du zodiaque, compris entre un équinoxe et un tropique, monte en même temps qu'un quadrant de l'équateur céleste.

En effet, dès que le point équinoxial qui, sur l'horizon, était commun à l'équateur et au zodiaque, arrive au zénith, c'est-à-dire au pôle de l'horizon, alors l'horizon passe aussi nécessairement par les pôles de l'équateur et du zodiaque et coupe ces deux cercles à angle droit. Sur chacun d'eux il y a un quadrant entier entre l'horizon et le cercle méridien, et de plus, les deux tropiques sont situés sur l'horizon. Ainsi les ascensions correspondant à 90° du zodiaque sont aussi de 90° . Les ascensions qui correspondent à des arcs de zodiaque moindres qu'un quadrant ne leur sont pas égales, à cause de l'inclinaison du zodiaque sur l'équateur; mais, avec un certain arc du zodiaque, par exemple avec un ou deux signes avant l'équinoxe ou après, montent des ascensions moindres que les degrés d'égalité (1); et, avec un signe ou moins d'un, avant ou après le tropique, montent des ascensions plus grandes que le nombre des degrés du zodiaque.

[165] En effet, dans le triangle formé par le Bélier et le Taureau quand ils s'élèvent, par leurs ascensions et par l'arc d'horizon qui joint les extrémités, l'angle compris entre l'équateur et l'horizon est droit, les deux autres angles sont aigus; l'arc formé par le Bélier et le Taureau est opposé à l'angle droit, et l'arc de leurs ascensions est opposé à un angle aigu (2), donc les ascensions sont moindres que les degrés sur le zodiaque. En revanche cette diminution pour les ascensions du Bélier et du Taureau se repor-

(1) C'est-à-dire du zodiaque. Voir la définition des ascensions (p. 144).

(2) Voici la figure qui correspond à ce cas :

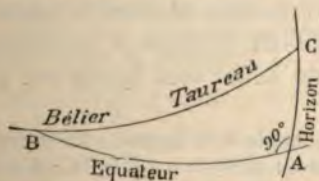


Fig. 24 bis.

tera sur le reste du cercle et c'est un arc plus grand qu'un signe du zodiaque qui montera avec les Gémeaux. Ici les ascensions l'emporteront sur les degrés du zodiaque. On a trouvé $2^{\circ} 13'$ pour cet accroissement, parce qu'aux 60° , comptés sur le zodiaque, du Bélier et du Taureau, correspondent [466] $57^{\circ} 47'$ d'ascensions sur l'équateur (1); si nous les retranchons de 90° , les $32^{\circ} 13'$ qui restent représentent les ascensions des 30° des Gémeaux. On verra sur la figure ci-jointe et à première vue ce que nous venons de dire.

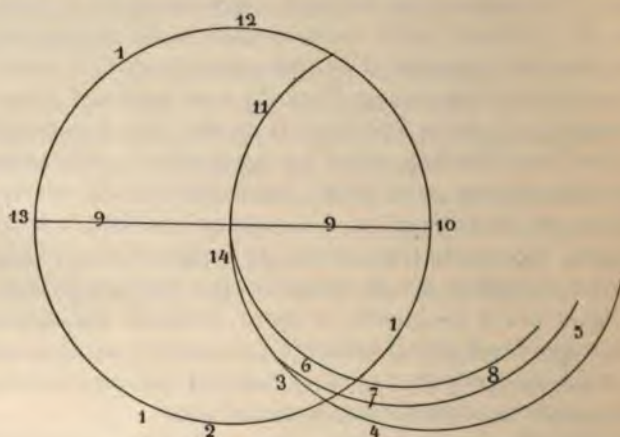


Fig. 25.

1. Horizon. — 2. Est. — 3. Ascensions du Bélier et du Taureau. — 4. Ascensions des Gémeaux. — 5. Point tropical du commencement du Cancer. — 6. Point tropical du commencement du Cancer. — 7. Taureau. — 8. Gémeaux. — 9. Méridien. — 10. Pôle nord de l'équateur sur l'horizon. — 11. Équateur. — 12. Ouest. — 13. Pôle de l'équateur sur l'horizon. — 14. Point équinoxial du commencement du Bélier.

Deux arcs du zodiaque, équidistants d'un équinoxe ou d'un tropique, ont des ascensions égales. Ainsi, les ascensions du Bélier sont égales à celles des Poissons, les ascensions de la Balance à celles de la Vierge, celles des Gémeaux à celles du Cancer, celles du Sagittaire à celles du Capricorne, et les ascensions dans le sens direct de 10° du Bélier sont égales aux ascensions en sens inverse de 10° du Cancer.

(1) En résolvant le triangle de la figure 24 bis et prenant 24° pour l'obliquité de l'écliptique, on a : $\text{tg BA} = \cos B \text{ tg BC}$; $B = 24^{\circ}$; $BC = 60^{\circ}$, d'où $BA = 57^{\circ} 43'$. Pour trouver, avec Bar-Hebraeus, $BA = 57^{\circ} 47'$, il faudrait prendre pour l'obliquité de l'écliptique $B = 23^{\circ} 37'$.

rétrograde de 10° de la fin des Poissons. Ainsi les ascensions d'une partie quelconque sont égales à celles de la partie diamétralement opposée, c'est-à-dire celles du Bélier à celles de la Balance, celles des Poissons à celles de l'Épi, celles du Cancer à celles du Capricorne et ainsi de suite.

TROISIÈME SECTION

ASCENSIONS DES HORIZONS INCLINÉS (1).

Dans les pays où l'équateur ne passe pas au zénith, la moitié de l'équateur monte avec la moitié du zodiaque qui est comprise entre les deux points équinoxiaux. Ainsi les ascensions de 180° du zodiaque, depuis le commencement du Bélier jusqu'au commencement de la Balance, forment aussi 180° sur l'équateur (2).

[167] Il en est de même entre le commencement de la Balance et celui du Bélier. Avec la moitié du zodiaque comprise entre les deux tropiques monte plus ou moins de la moitié de l'équateur. En effet, avec la moitié qui est comprise entre le commencement du Cancer et le commencement du Capricorne montent 217° de l'équateur à la latitude de 36° (3). Et avec l'autre moitié, du commencement du Capricorne au commencement du Cancer, montent 143° . Avec un quadrant du zodiaque ne monte pas un quadrant de l'équateur, mais plus ou moins, parce que le plan de l'horizon ne coupe plus à angle droit le plan de l'équateur comme cela avait lieu pour les points de l'équateur terrestre. Ainsi, avec l'un des deux quadrants nord du zodiaque montent des ascensions de

(1) M. Payne Smith traduit : De orbitibus ad lineam eclipticam horizontem (*Catal. des mss. syr. d'Oxford*), ce qui est un contresens.

(2) Mot à mot *en temps*, car on a vu que les degrés de l'équateur sont aussi nommés temps.

(3) Vers Maraga dont la latitude est de $37^\circ 25'$. Voir p. 105. Bar-Hebraeus ne donne que des nombres ronds. On trouve en prenant 24° pour l'obliquité de l'écliptique (Voir II, ch. II, sect. 5) :

$$\operatorname{tg} BC = \frac{\operatorname{tg} A}{\sin B} \log \operatorname{tg} BC = 0, 52943.$$

Car l'angle en A, extérieur au triangle (v. fig. 25 bis), est le complément de la latitude, ou égale 54° , d'où $BC = 106^\circ 27'$, donc à 90° de l'équateur correspondent $106^\circ 27'$ du zodiaque, et aux 180° de l'équateur compris entre les deux solstices correspondent $212^\circ 54'$. Bar-Hebraeus donne 217° .

Deux arcs, équidistants d'un équinoxe, ont aussi des ascensions égales, ainsi celles du Bélier sont égales à celles des Poissons, celles de la Balance à celles de l'Épi. [168] Il n'en est pas de même pour les arcs équidistants des tropiques, c'est-à-dire : les ascensions des Gémeaux ne sont pas égales à celles du Cancer, ni celles du Taureau à celles du Lion, ni celles du Sagittaire à celles du Capricorne, ni celles du Scorpion à celles du Verseau. De même, les ascensions des parties diamétralement opposées ne sont pas égales, c'est-à-dire : celles du Bélier ne sont pas égales à celles de la Balance, ni celles du Cancer à celles du Capricorne, mais les ascensions de deux arcs équidistants du point du printemps sont moindres que les ascensions correspondantes sur l'équateur terrestre, et celles de deux arcs équidistants du point automnal sont plus grandes, [169] mais l'excès des uns est égal à la diminution des autres, de sorte que la somme des ascensions du Bélier et de la Balance est toujours la même que la somme de leurs ascensions sur l'équateur terrestre.

QUATRIÈME SECTION

QUE LES ASCENSIONS S'ANNULENT A CERTAINES LATITUDES.

Il est évident que les ascensions des signes du zodiaque varient avec la latitude, ainsi, plus la latitude du lieu augmente et plus les ascensions de deux parties équidistantes du point du printemps diminuent; enfin elles s'annulent aux lieux dont la latitude est égale au complément de l'obliquité de l'écliptique, parce que le zodiaque étant en ces lieux situé sur l'horizon, en un clin d'œil la moitié des signes, du commencement du Capricorne au commencement du Cancer, s'élève et apparaît sans qu'aucune ascension ne monte avec ses degrés, et de même l'autre moitié, du commencement du Cancer au commencement du Capricorne, disparaît en un instant (1). Aux latitudes plus grandes, par exemple à celle de 70°, les Gémeaux et le Cancer, qui sont toujours visibles, n'ont pas d'ascensions, mais les signes qui se lèvent et se couchent en ont comme pour tout autre horizon. Et à 90° de latitude, où ce mouvement a lieu comme celui d'une roue (2), les ascensions finissent par s'annuler parce qu'en ce

(1) Voir supra, II, ch. II, sect. 4 (p. 136).

(2) Voir ci-dessus II, ch. II, sect. 6 (p. 143).

point il n'y a ni lever ni coucher pour les degrés du zodiaque. On ne peut donc voir monter avec eux les degrés de l'équateur qui sont les ascensions. La moitié [170] nord des signes du zodiaque, du commencement du Bélier au commencement de la Balance, est constamment levée et visible; la moitié sud, du commencement de la Balance au commencement du Bélier, est constamment couchée et invisible.

CINQUIÈME SECTION

QUE LE MÉRIDIEEN D'UN LIEU QUELCONQUE EST L'HORIZON D'UN POINT DE L'ÉQUATEUR (1).

Comme le méridien d'un lieu de latitude quelconque passe par les deux pôles de l'équateur, et que les horizons des points de l'équateur passent aussi par ces mêmes pôles, il s'ensuit nécessairement que les degrés (temps) de l'équateur qui passent sur le cercle méridien avec les degrés du zodiaque dans les sept climats, sont égaux aux ascensions (levers) de l'équateur qui montent avec les degrés du zodiaque sur l'horizon d'un point de l'équateur. Aussi les astronomes substituent dans les tables, comme équivalentes, les ascensions sur l'horizon d'un point de l'équateur aux ascensions au milieu du ciel, c'est-à-dire du dixième et du quatrième (lieu) qui sont sur le méridien (2). Et pour exposer clairement l'objet que nous avons en vue, nous dirons comme démonstration : Comme il y a un quadrant ou 90° entre le zénith et l'horizon, le méridien, en un climat quelconque pour un lieu situé à 90° de longitude, sera nécessairement l'horizon de ceux qui habitent à la fois sur l'équateur des deux côtés de l'orient et de l'occident (3), et le cercle méridien en un lieu quelconque incliné de 110° de longitude terrestre, sera l'horizon des points de l'équateur qui ont vingt degrés de longitude [171] et ainsi de suite. Cela tient à ce qu'il y a un quadrant de cercle, entre le

(1) M. Payne Smith donne le mot à mot suivant : *De eo quod circulus meridiei ubique horizon est secundum lineam æquatoriam*. (Catal. des mss. syr. d'Oxford.)

(2) Voir ci-dessus, II, ch. III, sect. 1. On compte les « lieux » à partir de l'horizon est vers le méridien inférieur. Cf. *Le Traité sur l'astrolabe plan* de Sévère Sabokt, p. 97 du tirage à part.

(3) A 180 ou 360 degrés de longitude.

méridien d'un lieu en dehors de l'équateur et le méridien (1) sur cette dernière ligne.

SIXIÈME SECTION

DE L'AMPLITUDE ORTIVE ET DE L'ÉQUATION DU JOUR (2).

L'amplitude ortive (3) est l'arc d'horizon compris entre le lever du point équinoxial et le lever d'un autre degré correspondant au soleil. *L'amplitude occase* est de même l'arc d'horizon compris entre le coucher du commencement du Bélier ou de la Balance et celui du soleil.

L'équation du jour est la moitié de l'excès du jour égal sur un autre. On appelle *jour égal* celui qui a lieu quand le soleil est à l'un des points équinoxiaux, parce que l'arc nocturne est alors égal à l'arc diurne. On voit par là que l'arc diurne sera plus grand ou plus petit que l'arc nocturne du double de l'équation du jour. Pour montrer clairement tout cela, nous dirons : Imaginons deux cercles de déclinaison dont l'un passe au point de l'horizon où se lève le soleil, et l'autre au point où il se couche ; avec l'horizon et l'équateur ils forment deux triangles, l'un sous l'horizon est et l'autre sous l'horizon ouest dans les signes du zodiaque boréaux, ou bien l'un au-dessus de l'horizon est et l'autre au-dessus de l'horizon ouest dans les signes du zodiaque austraux. [172] Un côté de chacun d'eux est la déclinaison du soleil et elle est portée sur des cercles de déclinaison ; un second arc est l'amplitude ortive ou occase, c'est un arc d'horizon ; enfin le troisième est l'équation du jour, et c'est un arc d'équateur comme le montre la figure (fig. 27) ci-après (voir aussi fig. 27 bis).

(1) *C'est-à-dire* : et le méridien du point de l'équateur, qui admet le premier méridien pour horizon.

(2) *L'équation* en astronomie est ce qu'il faut ajouter à une quantité pour en avoir une autre. Ex. *l'équation* du temps est la quantité qu'il faut ajouter au temps vrai pour avoir le temps moyen. C'est bien le cas ici. Cf. Sédillot, *Protég. d'Oloug-Beg*, t. II, p. 94, et voir ci-dessous, ch. v, sect. 2. On aurait pu traduire aussi : « de l'inégalité du jour », comme nous l'avons fait à propos du soleil, I, ch. II, sect. 4.

(3) Cette locution est consacrée. On peut encore dire : L'amplitude ortive est l'arc d'horizon compris entre le point où se lève le soleil et l'orient (l'orient est défini par l'intersection de l'équateur et de l'horizon, c'est-à-dire par une perpendiculaire à la méridienne). M. Payne Smith donne le mot à mot suivant : De plagæ orientalis spatio et de diei longitudine. (*Catal. des mss. syr. d'Oxford.*) Voir la même définition de l'amplitude ortive dans Aboul-Hassan, t. I, ch. LVIII.

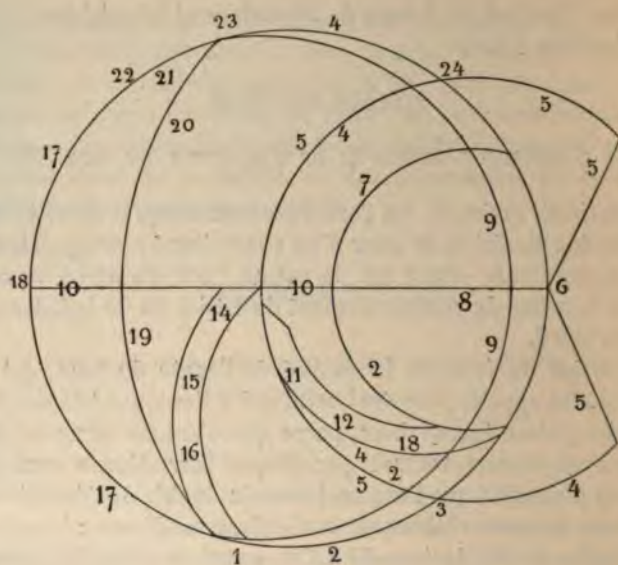


Fig. 27.

1. Lever du commencement du Capricorne. — 2. Amplitude ortive. — 3. Lever du commencement du Bélier. — 4. Équation du jour. — 5. Cercle de déclinaison du soleil (parallèle diurne). — 6. Nord. — 7. Parallèle sur lequel tourne le commencement du Cancer. — 8. Pôle nord. — 9. Cercle de déclinaison. — 10. Cercle méridien. — 11. Bélier. — 12. Taureau. — 13. Gémeaux. — 14. Balance. — 15. Scorpion. — 16. Sagittaire. — 17. Horizon. — 18. Sud. — 19. Parallèle sur lequel tourne le Capricorne. — 20. Inclinaison du soleil. — 21. Amplitude occase. — 22. Coucher du commencement du Capricorne. — 23. Coucher du commencement du Bélier. — 24. Coucher du commencement du Cancer.

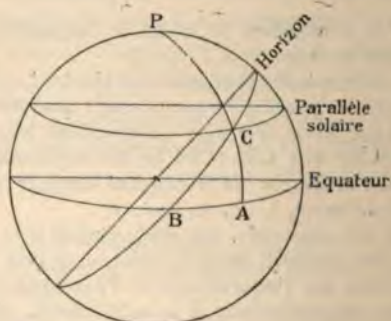


Fig. 27 bis.

BAC est le triangle situé sous l'horizon est, CA est la déclinaison du

SEPTIÈME SECTION

DU DEGRÉ DU PASSAGE.

Le degré du passage est le point du zodiaque qui est sur le méridien [173] quand l'astre considéré est au méridien (1). On appelle aussi degré du milieu, parce qu'il est au milieu du ciel au même temps que l'étoile et passe avec elle au cercle méridien. Si donc l'étoile n'a pas de latitude, le degré du passage est son époque (2) sur le zodiaque; si l'étoile a une latitude, quand son époque est l'un des deux points tropicaux, le degré de son passage est identique à son époque, parce que le cercle méridien est alors un cercle de latitude, et, en conséquence, l'étoile arrive et passe au méridien en même temps que son époque sans la précéder ni en être précédée à ce passage. Supposons maintenant que l'étoile ne corresponde pas aux points tropicaux; si son époque est entre le commencement du Cancer et celui du Capricorne, par exemple au commencement de l'Épi, et si sa latitude est boréale, son époque, c'est-à-dire le commencement de l'Épi, passe d'abord au méridien, puis vient l'astre lui-même, parce que le pôle boréal du zodiaque est alors à l'orient du méridien et, en conséquence, le cercle de latitude de cette étoile qui passe par les pôles du zodiaque rencontre d'abord l'étoile, puis son époque. Si la latitude était australe, l'étoile passerait d'abord au méridien, puis viendrait son époque, parce que le cercle de latitude rencontrerait d'abord l'époque puis l'étoile.

Si l'époque de l'étoile était entre le commencement du Capricorne et celui du Cancer, [174] par exemple au commencement des Poissons, et si sa latitude était boréale, l'étoile passerait

avant à son lever. BC est l'arc d'horizon appelé amplitude orthogonale. Enfin BA est l'équation du jour. C'est la rectification du jour de Gagmini, 237-238. BA est bien la moitié de l'excès du jour sur la nuit (pour la figure). — La figure 27 est une projection stéréographique sur le plan de l'horizon. Mais 22 doit prendre la place de 23; 23 celle de 24; 21 celle de 4; 4 doit être un peu plus bas sur le cercle 9, et 24 au point d'intersection de 7 avec l'horizon. — La figure 27 bis n'est pas dans Bar-Hebræus.

(1) Item dans Aboul-Hassan, t. I, ch. XLVIII.

(2) Époque (ἐποχή) est ici l'intersection du cercle de latitude de l'étoile avec l'écliptique. Delambre emploie aussi ce mot, *Histoire de l'astronomie ancienne*, II, p. 575.

d'abord au méridien, puis viendrait son *époque*, parce que le pôle du zodiaque est à l'ouest du méridien, et le cercle de latitude rencontre d'abord l'étoile puis son *époque*.

Si la latitude de l'étoile est australe, l'*époque* passe d'abord au méridien puis l'étoile, parce que le cercle de latitude passe d'abord par l'*époque*, puis par l'étoile. Et ce que nous venon

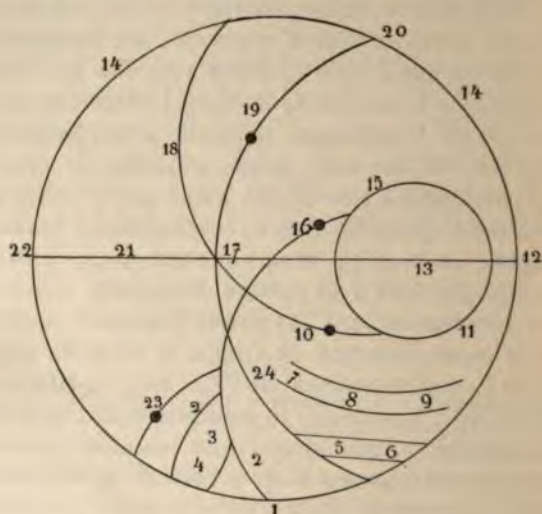


Fig. 28.

1. Orient. — 2. Poissons. — 3. Balance. — 4. Scorpion. — 5. Balance. — 6. Scorpion. — 7. Bélier. — 8. Taureau. — 9. Gémeaux. — 10. Étoile de latitude boréale (occidentale) au commencement de l'Épi qui passe au méridien après son époque. — 11, 15. Pôle du zodiaque. — 12. Nord. — 13. Pôle de l'équateur. — 14. Horizon. — 16. Étoile de latitude boréale au commencement des Poissons qui passe au méridien avant son époque. — 17. Zénith. — 18. Équateur. — 19. Étoile de latitude australe au commencement de l'Épi qui passe au méridien avant son époque. — 20. Occident. — 21. Cercle méridien. — 22. Sud. — 23. Étoile de latitude australe au commencement des Poissons qui passe au méridien après son époque. — 24. Épi.

d'énumérer s'applique à l'équateur [175] comme aux lieux de latitude terrestre quelconque. Tout cela est montré sur la figure ci-contre. Regarde et vois.

HUITIÈME SECTION

DU COASCENDANT D'UN ASTRE ET DU CODESCENDANT (1).

Le coascendant d'un astre est le point auquel le zodiaque coupe l'horizon est quand l'astre arrive à cet horizon; et le codescendant est le point auquel le zodiaque coupe l'horizon ouest quand l'astre arrive à cet horizon. Les levers et couchers des astres pour les points de l'équateur terrestre sont identiques aux passages au méridien pour les horizons inclinés, parce que les méridiens sont des horizons pour les points de l'équateur terrestre comme nous l'avons montré auparavant (2). C'est-à-dire : si l'astre n'a pas de latitude ou si, en ayant une, il est à l'un des deux points tropicaux, le coascendant ou le codescendant est son *époque* même (3). Si l'astre n'est pas aux solstices, mais à une latitude boréale, entre le commencement du Cancer et celui du Capricorne, son *époque* se lève d'abord, puis vient l'astre. Si sa latitude est australe, c'est l'inverse. — Si l'étoile est entre le commencement du Capricorne et celui du Cancer, et que sa latitude soit boréale, l'étoile se lève d'abord, puis son *époque*. Si sa latitude est australe, c'est l'inverse.

Et dans les pays dont la latitude est moindre que l'obliquité de l'écliptique, c'est-à-dire où le pôle nord du zodiaque se lève et se couche, si ce pôle nord est au-dessus de la terre à l'orient ou à l'occident du méridien, et si la latitude de l'étoile est boréale, elle se lève d'abord, [176] puis vient son *époque*, parce que le cercle de latitude rencontre d'abord l'étoile puis son *époque*. Quand la latitude de l'étoile est australe, c'est l'inverse. — Si le pôle nord est en dessous de la terre et que la latitude de l'étoile soit boréale, l'*époque* se lève d'abord puis l'étoile; si la latitude

(1) Dans Oloug-Beg : در مطالع طالع وغروب كوكب, *Prolegomènes*, éd. Sédillot, I, p. 171. Ce que M. Sédillot traduit par : Des coascendants du point d'ascension et de disparition des étoiles, t. II, p. 105. M. Payne Smith traduit par le mot à mot : De puncto ortus et occasus luminaris. *Catal. des mss. syr. d'Oxford*. Le mot à mot est exact, mais ne rend pas ce que veut exprimer Bar-Hebraeus. M. Sédillot traduit le passage correspondant d'Aboul-Hassan par : Du point d'ascension et du point de codescension, t. I, ch. XLIX.

(2) Voir la 5^e section, ci-dessus (p. 150).

(3) Voir ci-dessus, la 7^e section (p. 153).

est australe, c'est l'inverse. — Et si le pôle du zodiaque est sur l'horizon, l'étoile et son *époque* se lèvent et se couchent simultanément, parce que le cercle de latitude se confond alors avec l'horizon.

Et dans les pays dont la latitude est supérieure à l'obliquité de l'écliptique, pour lesquels le pôle nord du zodiaque est constamment visible, toute étoile de latitude boréale se lève avant son

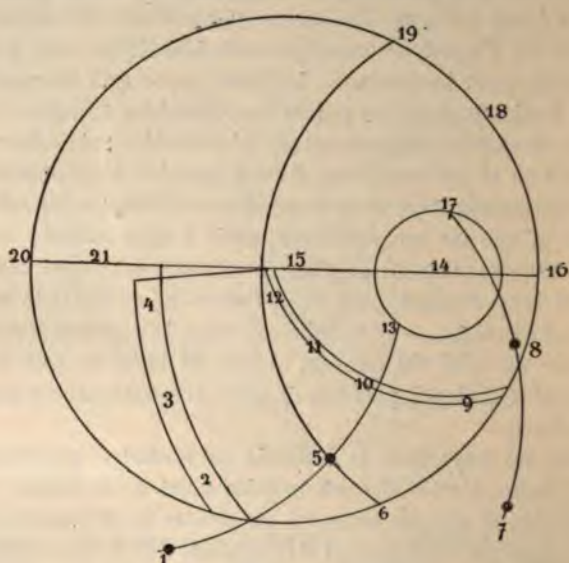


Fig. 29.

1. Étoile de latitude australe, dans le Sagittaire, qui se lève plus tard et se couche plus tôt. — 2. Sagittaire. — 3. Scorpion. — 4. Balance. — 5. Étoile de latitude boréale, dans le Sagittaire, qui se lève plus tôt et se couche plus tard. — 6. Orient. — 7. Étoile de latitude australe dans le Cancer, qui se lève plus tard et se couche plus tôt. — 8. Étoile de latitude boréale dans le Cancer, qui se lève plus tôt et se couche plus tard. — 9. Cancer. — 10. Gémeaux. — 11. Taureau. — 12. Bélier. — 13, 17. Pôle du zodiaque. — 14. Pôle de l'univers. — 15. Zénith. — 16. Nord. — 18. Horizon. — 19. Occident. — 20. Sud. — 21. Méridien.

époque, que le pôle du zodiaque soit à l'orient ou à l'occident du méridien, parce que le cercle de latitude passe d'abord par l'étoile, ensuite par son *époque*. C'est l'inverse pour une étoile de latitude australe.

Si, pour une étoile, le lever arrive plus tard, son coucher arrive plus tôt et inversement.

Pour une étoile qui n'a pas de latitude, le coascendant sur le zodiaque se confond avec l'époque (1).

Éclaircissement. — Il faut savoir qu'on mentionne dans cette section trois espèces d'horizons : d'abord l'horizon des points de l'équateur terrestre, en second lieu l'horizon des lieux dont la latitude est moindre que l'obliquité de l'écliptique, enfin l'horizon des lieux dont la latitude surpasse l'obliquité de l'écliptique. Comme le premier n'offre pas de difficulté, la figure ne représente que le second et le troisième.

CHAPITRE QUATRIÈME

[177] Des ombres.

Il y aura trois sections.

PREMIÈRE SECTION

DE L'OMBRE VERSE ET DE L'OMBRE DROITE (2).

Il y a deux ombres principales, l'une verse ou première, et l'autre droite ou seconde. L'ombre *verse* est engendrée par un objet parallèle [178] à la surface de la terre, comme un style dans une muraille.

C'est une ligne qui part du pied de l'objet et s'étend sur la muraille vers le bas; elle augmente peu à peu, jusqu'à ce que son accroissement arrive aux dernières limites pour la plus grande hauteur du soleil au méridien. On l'appelle *verse*, parce que son accroissement a lieu de haut en bas à l'inverse des autres. On l'appelle encore *première*, parce que dans la première partie du jour, quand le soleil se lève, elle apparaît toute petite; ensuite à mesure que le soleil se lève, elle grandit et augmente.

L'ombre *droite* (3) est celle d'un objet fixé à angle droit sur la

(1) Bar-Hebræus l'a déjà dit un peu plus haut.

(2) Voir dans Oloug-Beg, II, 2^e partie, ch. III, les mêmes définitions avec des compléments mathématiques.

(3) Mot à mot : *simple*.

terre, comme une colonne. C'est la ligne qui part du pied de l'objet et s'étend à la surface de la terre. Quand le soleil se lève, elle est très grande; ensuite, à mesure que le soleil s'élève, elle diminue et se rapetisse peu à peu, jusqu'à ce que sa diminution atteigne ses extrêmes limites pour la plus grande hauteur du soleil au méridien. Elle fut nommée *droite*, parce qu'elle se prolonge en étendue à la surface de la terre. On la nomme aussi *seconde* par opposition à la première. Et le style de l'ombre droite est divisé en 60 parties ou quelquefois en 12 ou 7. Les soixante parties sont appelées « degrés », les douze « doigts », et les sept

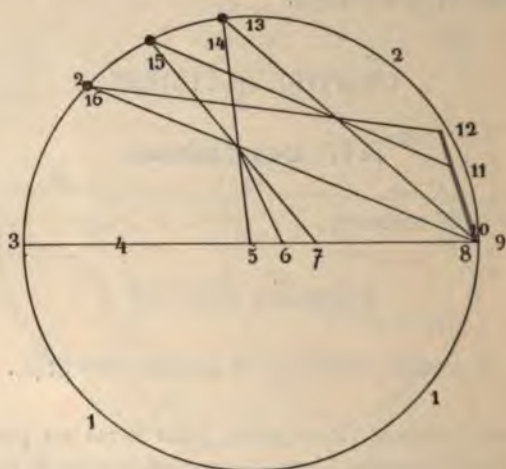


Fig. 30.

1. Cercle méridien au-dessous de la terre. — 2. Cercle méridien au-dessus de la terre. — 3. Sud. — 4. Surface de la terre. — 5. Style de l'ombre simple (droite). — 6. Extrémité de l'ombre simple du Cancer. — 7. Extrémité de l'ombre simple du Bélier. — 8. Extrémité de l'ombre simple du Capricorne. — 9. Nord. — 10. Extrémité de l'ombre verse du Cancer. — 11. Extrémité de l'ombre verse du Bélier. — 12. Extrémité de l'ombre verse du Capricorne. — 13. Zénith. — 14. Cancer. — 15. Bélier. — 16. Capricorne.

« *podiotto* », c'est-à-dire mesure du pied (1). L'ombre droite qui est la plus longue et la plus étendue vers le nord est celle du commencement du Capricorne, la plus faible et la plus contractée [179] est celle du commencement du Cancer.

(1) Pour Oloug-Beg, la seconde ombre seule s'évalue en doigts et pieds, mais toutes deux s'évaluent en parties sexagésimales du style.

D'après l'enseignement de *Denys* (1) qui fut près du roi Philippe, l'ombre méridienne du commencement du Cancer en Macédoine était de deux pieds (son gnomon avait le nombre de pieds de tout autre gnomon), celle du commencement des Gémeaux et du Lion était de trois, du Taureau et de la Vierge de quatre, du Bélier et de la Balance de cinq, des Poissons et du Scorpion de six, du Verseau et du Sagittaire de sept, du commencement du Capricorne de huit. Et, en sus du nombre de pieds de l'ombre à la fin de la sixième heure, il faut ajouter un pied pour la fin de la cinquième et de la septième (2), trois pour la quatrième et la huitième, cinq pour la troisième et la neuvième, dix pour la seconde et la dixième et vingt pour la première et la onzième. Quant au commencement de la première et à la fin [180] de la douzième, on ne peut mesurer les ombres, parce que leur longueur est infinie.

La figure ci-contre montre les deux genres d'ombres.

DEUXIÈME SECTION

COMMENT ON TROUVE LA MÉRIDienne.

Parmi les choses nécessaires à la délimitation des climats est la connaissance des temps et des heures, et celle-ci découle elle-même de la connaissance *de la méridienne*, il nous font donc dire d'abord comment on la trouve (3). Nous dirons qu'il faut avant tout aplanir une partie de la surface de la terre ou une pierre bien polie; toute la surface devra être horizontale et non inclinée, de sorte que si l'on y verse un corps fluide comme du mercure, il ne coulera pas d'un côté mais demeurera en place. Sur cette surface polie on décrira un cercle, et on élèvera en son centre un style conique d'airain de grand poids (4), on pourrait aussi

(1) Auteur inconnu. Voir cependant : Scaliger, *De emend., temp.*, Genève, 1629, p. 268.

(2) C'est à la fin de la sixième heure (au méridien) que la longueur de l'ombre est minimum. Les longueurs sont symétriques par rapport au méridien.

(3) Voir des détails analogues, mais beaucoup moins complets, dans Proclus, *Hypot.*, éd. Halma, p. 81 et 82.

(4) « Ce style sera de cuivre ou de bois; s'il est de cuivre, il se tient par son propre poids; s'il est de bois, vous le creusez à sa base, et vous y cou-

le faire en bois. On le fixe toujours au centre de la base, et cela pour qu'il ne tremble pas entre les mains de celui qui le tiendrait, mais se tienne droit de lui-même sans être soutenu.

Il convient de décrire, du centre du cercle dont nous venons de parler, un petit cercle égal à la circonférence de base du style ou un peu plus grand, de sorte que le style, enfermé à l'intérieur de ce petit cercle, soit exactement au centre du grand cercle.

Il convient aussi que la longueur du style soit le quart du diamètre du grand cercle, afin que le soleil passant par un signe quelconque du zodiaque, [181] l'ombre entre à l'intérieur avant et après midi. L'extrémité du style ne sera pas très aiguë, afin qu'elle ne cache pas l'extrémité de l'ombre. Ensuite on observera l'entrée de l'ombre dans le cercle avant midi et sa sortie après midi. On fera des signes sur les points d'entrée et de sortie, et on divisera l'arc qu'ils comprennent en deux parties (égales). Par le point milieu on mènera un diamètre jusqu'à sa rencontre avec l'autre partie du cercle, c'est la *méridienne*. Son extrémité nord est le point nord, et son extrémité sud le point sud. Puis, à ce premier diamètre, on en adjoint un second perpendiculaire sur le premier au centre du cercle. C'est la ligne équinoxiale (1). Son extrémité orientale est le point est équinoxial et son extrémité occidentale le point ouest équinoxial. Ainsi sont déterminées quatre directions. C'est sur le second diamètre qu'on place les autels dans les églises (2). Quand cette fixation (du passage) de l'ombre a lieu à trois et à neuf heures, c'est très avantageux, car avant trois heures, pour l'entrée, et après neuf heures, pour la sortie, les extrémités de l'ombre ne sont pas bien terminées et sont difficiles à percevoir. De même, entre trois et neuf heures, le mouvement de l'ombre se ralentit et les moments où elle entre et sort ne sont pas instantanés. A trois et à neuf heures on échappe aux deux inconvénients du peu de visibilité et du retard.

Aux environs du point solsticial, quand le mouvement oblique

lez du plomb, pour qu'il ne vacille point. » Mouvayad-al-Oredhi, *Ac. des insc., Mém. des savants étrangers*, t. I, p. 98 à 104. M. Sédillot rapporte en cet endroit ce que plusieurs auteurs ont dit du cercle indien.

(1) Ce nom signifie seulement que la ligne en question est parallèle à l'intersection de l'horizon et de l'équateur.

(2) Tous les prêtres qui célèbrent la messe et les fidèles qui y assistent sont ainsi tournés vers l'orient. Les Musulmans se tournent vers la Mecque.

du soleil s'annule, l'observation est excellente (1), parce qu'à cet endroit le parallèle du soleil à la sortie de l'ombre ne diffère pas beaucoup, en vertu du mouvement direct du soleil, du parallèle d'entrée. [182] Le solstice d'été, où la lumière est très brillante et sépare mieux l'ombre de la clarté (2), convient plus que le solstice d'hiver.

Le cercle que nous venons d'étudier est appelé *cercle indien* (3). Voici sa forme :

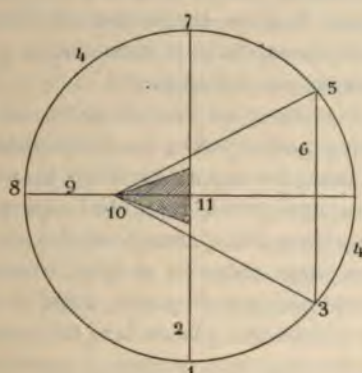


Fig. 31.

1. Orient. — 2. Ligne équinoxiale. — 3. Extrémité de l'ombre. — 4. Cercle indien. — 5. Limite de l'ombre à l'entrée (quand le soleil monte). — 6. Ligne qui joint les deux limites de l'ombre. — 7. Occident. — 8. Sud. — 9. Méridienne. — 10. Extrémité du style. — 11. Base du style.

(1) Au solstice, le soleil se meut un instant parallèlement à l'équateur, il paraît donc cesser de monter sur son orbite, de là vient du reste le nom de solstice (*sol stat*).

(2) On remarquera ces détails précis. C'est parce que la pointe du gnomon n'est pas bien terminée en projection, qu'on l'a remplacé par le gnomon à trou. Ebn Younis l'aurait déjà fait. V. Sédillot, *Matériaux*, t. I, 322-331 et 357 à 364.

(3) Sur le cercle indien, voir *Aboul-Hassan*, t. II, p. 417; *Oloug-Beg*, t. II, ch. xv; enfin on trouvera des considérations générales sur son origine, etc., dans Sédillot, *Mém. des sav. étr.*, publiés par l'Acad. des Inscriptions, t. I, p. 97 et suivantes.

TROISIÈME SECTION

DE L'AURORE ET DU CRÉPUSCULE (1).

L'aurore est la demi-lumière (2) qui apparaît près de l'horizon oriental le matin avant le lever du soleil.

Le crépuscule est la lumière rouge que l'on voit près de l'horizon ouest le soir (3) après le coucher du soleil. Comme la sphère du soleil est plus grande que celle de la terre, l'ombre de celle-ci forme un cône dont la terre est la base, et dont le sommet atteint la sphère de Vénus. Nous le montrerons plus tard, quand nous nous occuperons des distances (4).

L'air qui est à l'intérieur du cône d'ombre est seul [183] dans l'obscurité avec une petite partie des intersphères de Vénus, de Mercure et de la lune; les rayons du soleil inondent toujours les autres intersphères ainsi que le reste de l'espace qui ne nous les réfléchit pas à cause de sa transparence, aussi il ne peut pas éclairer durant la nuit; les corps coagulés et épais comme la terre et la lune en réfléchissent une grande partie, aussi ils brillent et éclairent. De même ces atomes qui, placés dans un rayon de soleil pénétrant par une fenêtre dans une maison, y combattent l'obscurité, réfléchissent aussi les rayons, bien qu'ils soient très petits; en effet, en comparaison de la subtilité de l'air, ils sont solides, épais et du genre de la terre, en conséquence ils brillent et éclairent les bords du cône d'ombre, et c'est leur lumière pâle qui apparaît de grand matin à l'horizon oriental et tard le soir à l'horizon occidental (5). Comme cette lumière est faible, elle ne pénétrera pas dans le cône d'ombre quand il est au-dessus de la terre durant la nuit; c'est pourquoi, au milieu de la nuit, l'ombre est plus épaisse, jusqu'à ce que le soleil se rapproche de l'horizon est et

(1) V. Sédillot, *Instruments astronomiques des Arabes*, p. 92, dans les *Mém. de l'Ac. des inscr., Savants étrangers*, t. I. M. Payne Smith traduit à l'aide de la périphrase suivante : De obscurâ in diluculo luce, et rubore quæ post solis occasum in occidente apparet. (*Catal. des mss. syriaques d'Oxford.*)

(2) Mot à mot : la lumière obscure.

(3) On trouve identiquement dans Aboul-Hassan, t. I, ch. LV : « Le crépuscule, suivant les imans Malek et Chafeïe, est cette rougeur qui reste à l'occident, après le coucher du soleil, et l'aurore est la blancheur qui paraît à l'orient de l'horizon [avant le lever du soleil] ».

(4) *Infra*, ch. VI, sect. 4.

(5) C'est bien la réflexion de la lumière sur les couches supérieures de l'atmosphère qui est la cause principale de l'aurore et du crépuscule.

que ce cône s'incline du zénith vers l'occident. Alors les atomes qui brillent sur les bords du cône d'ombre se rapprochent de la vue, leur lumière pâle monte avant le matin, faible, longue et droite comme une colonne tant que le soleil est encore éloigné et enfoncé sous l'horizon. Quand le soleil monte, la lumière blanchit et s'élargit en demi-cercle, elle augmente peu à peu jusqu'à ce que l'horizon rougisse et que le soleil se lève.

[184] Il en est du crépuscule comme de l'aurore qui lui correspond, mais l'ordre est renversé. Ainsi, quand le cône d'ombre incline vers l'orient, l'horizon commence à rougir après le coucher du soleil, puis sa lumière s'élargit, puis elle diminue et devient longue et droite. L'observation a montré qu'au commencement de l'aurore et à la fin du crépuscule le soleil est à 18° au-dessous de l'horizon (1). Ainsi, en tout lieu dont la latitude est de 48° , le commencement de l'aurore correspond à la fin du crépuscule si le soleil est au commencement du Cancer. En effet, le soleil, au commencement du Cancer, ne descend que de 18° au-dessous de l'horizon, ainsi, à la fin du crépuscule commence l'aurore, et il n'y a pas de véritable nuit entre les deux (2).

CHAPITRE CINQUIÈME

Diverses mesures du temps.

Il y aura sept sections.

PREMIÈRE SECTION

DES HEURES.

Il y a deux espèces d'heures : les heures équinoxiales [185] ou égales, et les heures *καίρικαί*, ou inclinées (3).

(1) C'est encore la valeur moyenne admise maintenant. Voir Wolf, *Astronomie et géodésie*, p. 144. Aboul-Hassan donne 16° pour le crépuscule et 20° pour l'aurore, t. I, ch. LV.

(2) Le manuscrit porte en note : *Remarque* : Le complément de la latitude de ce pays est de $41^\circ \frac{1}{2}$, c'est la quantité dont l'équateur est en dessous de l'horizon nord et en dessus de l'horizon sud. Si nous retranchons de cette quantité l'obliquité de l'écliptique, qui est de $23^\circ \frac{1}{2}$, il nous reste 18° pour l'inclinaison sous l'horizon du commencement du Cancer. C'est bien la limite de la fin du crépuscule et du commencement de l'aurore.

(3) Al-Fergani et Oloug-Beg appellent ces heures : *Heures inégales* ou

Les heures équinoxiales sont une partie quelconque de l'arc diurne ou nocturne divisé par quinze. Ainsi la mesure de chaque heure égale sera 15° du cercle (1), c'est-à-dire du mouvement diurne, de l'équateur. Chez les Hindous, l'heure égale est le temps nécessaire à un homme de tempérament sain pour respirer neuf cents fois modérément. Les astronomes divisent toute heure égale en 60^m . On a appelé ces heures *égales* pour deux motifs : le premier est que si le soleil se trouve aux équinoxes, elles ont une mesure *égale* à celle des heures inclinées et l'inclinaison n'a (ici) aucune influence ; le second est que la grandeur d'une heure diurne est constamment égale à celle d'une heure de la nuit, quand bien même la nuit serait plus longue ou plus courte que le jour.

Les heures obliques sont celles qui divisent constamment le jour et la nuit en douze parties égales ni plus ni moins, que le jour soit long ou court, et de même pour la nuit. On divise en douze parties chaque arc diurne et nocturne et les parties sont les heures *inclinées* du jour et de la nuit. On appelle ces heures « inclinées » parce que la somme des heures de tout jour, en dehors du commencement du Bélier et de la Balance, est plus grande ou plus petite que la somme des heures [486] de la nuit qui correspond à ce jour ; — on les appelle aussi *heures de temps* parce que les changements de temps de l'année augmentent ou diminuent aussi leur grandeur. Il n'en est pas de même pour les grandeurs (des heures) égales. Les heures inclinées sont celles qui sont marquées sur l'astrolabe, et sur le reste des instruments à l'eau et au sable qui ont rapport aux heures (2). Et comme le nombre des parties des heures égales ne dépasse jamais quinze (3) et que le nombre des heures inclinées est invariablement de douze, il est évident que la longueur des jours et la petitesse des nuits dépendra du nombre des heures égales et des parties des heures inclinées, puisqu'il ne peut arriver aucun changement dans les parties des heures égales et le nombre des heures inclinées.

heures de temps, الساعات الموعودة والزمانية, *Protég.*, t. I, p. 26.
M. Sédillot traduit aussi : *Heures obliques*, t. II, p. 96 ; et Delambre :
« Ὅροι καιρικοί, heures temporaires ou heures des différentes saisons »,
Astronomie, t. III, ch. XXXVIII, p. 686.

(1) Mot à mot : 15 temps.

(2) Sans doute horloge à eau et clepsydre.

(3) Quinze degrés de l'équateur.

DEUXIÈME SECTION

DES JOURS.

Il y a aussi deux espèces de jours : le jour vrai et le jour moyen.
— *Le jour vrai* est le temps qui s'écoule depuis le passage du soleil à l'horizon ou au méridien, jusqu'à son retour en ce point en vertu du mouvement diurne. Sa mesure est un cercle d'équateur, plus un accroissement provenant de l'arc que décrit chaque jour le soleil d'un mouvement direct sur le zodiaque. Et comme, vers l'apogée, les arcs décrits par le soleil comptés sur le zodiaque, sont plus petits que comptés sur l'excentrique (c'est l'inverse vers le périhélie), comme de plus les ascensions de l'équateur avec les arcs boréaux du zodiaque sont plus petites que ces arcs, mais sont plus grandes si elles correspondent aux arcs austraux, [487] il s'ensuit nécessairement que la durée des jours vrais ne sera pas constante, à cause de la variation des arcs du zodiaque et de l'excentrique et de la différence variable entre les arcs du zodiaque et leurs ascensions (1).

Cette inégalité est nommée *excès des jours sur leurs nuits* (2). Et comme elle est très petite, elle devient sensible pour un grand nombre de jours mais ne l'est pas pour un ou deux.

Le jour moyen est un cercle d'équateur avec un accroissement égal au mouvement moyen du soleil en un jour et une nuit. Les astronomes, qui ont besoin d'un jour de longueur uniforme pour lui rapporter dans leurs tables les mouvements uniformes des astres, prirent 59' 8'', comme arc supplémentaire à ajouter à un cercle d'équateur, pour représenter le moyen mouvement diurne du

(1) C'est-à-dire l'influence de l'arc décrit chaque jour par le soleil dépend 1° de la position du soleil sur son orbite; 2° de l'horizon de l'observateur : « At quia ascensiones obliquæ variant bifariam, tum propter differentes zodiaci partes, tum propter differentes climatum horizontes. » (Al-Fergani, ch. XI.)

(2) C'est *l'équation du temps*, qui est ce qu'on doit ajouter au jour vrai pour avoir le jour moyen. On trouve le même nom en persan (Oloug-Beg, I, p. 387), (در معرفت تعدیل الايام بلیاليها) M. Sédillot traduit par : « équation des jours ». Il vaudrait mieux traduire par « équation du temps », parce que c'est notre locution, et pour ne pas confondre cette inégalité avec celle que M. Sédillot (II, p. 94) et Bar-Hebraeus (ch. III, sect 6, ci-dessus, p. 151) appellent « équation du jour » et qui est toute différente.

soleil (1), puis ils appelèrent ces jours de longueur constante « jours moyens ». — Et parce que les ascensions qui montent sur l'horizon en des lieux de latitudes différentes ne sont pas identiques, tandis que pour un lieu quelconque elles ont toutes leur milieu sur le méridien, les astronomes firent commencer le jour au moment où le soleil est sur le méridien (2).

Les Hébreux, les Tyriens et les Sarrasins commencent le jour le soir, au moment où le soleil arrive à l'horizon ouest, et placent la nuit avant le jour parce que la lumière est un commencement et, dans tout commencement, la privation est avant la possession (3). [188] Les Grecs (4), les Égyptiens, les Hindous, les Perses et les Arméniens commencent le jour au matin quand le soleil est à l'horizon est, et placent le jour avant la nuit pour deux raisons, la première est que la lumière l'emporte sur les ténèbres, et la seconde est, qu'avant la création de la lumière, l'obscurité était éternelle; mais une nuit n'est pas éternelle (5). — Il convient de placer le commencement du jour et de la nuit au moment où le centre du soleil est à l'horizon. — Un homme illustre a dit que le jour commence au moment où toute la sphère du soleil est au-dessus de la terre et la nuit au moment où elle est tout entière au-dessous de la terre. La suffisance de sa science astronomique faussa sa pensée; mais il n'est pas de créateur qui ne se trompe et on pardonne aux habiles une faute commise une fois par hasard (6).

(1) Même valeur chez Ptolémée et tous les Arabes. Oloug-Beg ajoute *le jour naturel*, du lever au coucher du soleil. (*Prolegomènes*, II, p. 8.)

(2) Voir Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, II, p. 139.

(3) Bar-Hebræus, dans sa théologie, prouve, avec saint Basile et saint J. Chrysostome contre saint Éphrem, que la nuit précède le jour. Il dit cependant que les nations qui se servent de mois lunaires mettent la nuit avant le jour, parce que la nouvelle lune apparaît le soir et non parce que la nuit a été faite avant le jour. (Dans *Assemani*, B. O., t. II, p. 285.)

(4) Les opinions ne sont pas absolument unanimes sur ce point. Quelques auteurs grecs ont pu, en effet, adopter les usages d'une autre nation. Voir là-dessus, Letronne, *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, t. XXIV, 2^e partie, p. 32 et 33.

(5) *C'est-à-dire* : le jour a existé avant la nuit, car ce qui précédait ne peut pas s'appeler une nuit.

(6) Nous voudrions connaître les raisons de cet homme illustre. Car, en tenant compte de la réfraction horizontale qui est de près de 35', il est vrai que le bord supérieur du soleil touche à peine l'horizon quand tout le globe apparaît déjà au-dessus.

TROISIÈME SECTION

DES SEMAINES.

L'assemblage de jours le plus simple est appelé la semaine. C'est un sujet d'admiration qu'avec toutes les discordances qui existent entre les nations au sujet des mois, des années, du nombre de leurs jours, de l'époque de leur commencement, cette période de sept jours ait pu réunir, par une chaîne de consentement, tous les peuples si différents de langue et de religion, de l'occident jusqu'au couchant. Et ce n'est pas seulement sur le nombre sept, mais encore sur le commencement qu'il y a identité complète entre les peuples, selon la parole : Sa renommée a rempli toute la terre [189] et sa puissance a rempli tout l'univers (1).

Une telle unanimité n'est pas le résultat d'une division purement naturelle, mais aussi divine. C'est ce que conclura tout chercheur qui ne s'éloigne pas de la vérité. Une désignation antique appela ces jours, jours divins, comme le rapporte le moine Anianus dans sa chronique. Quant au premier jour, les anciens, dès le commencement, le consacrèrent au soleil ; ensuite d'après la position de leurs intersphères, ils affectèrent une planète à chaque jour. Le second jour était consacré à la lune, le troisième à Mars, le quatrième à Mercure, le cinquième à Jupiter, le vendredi à Vénus et le septième à Saturne.

QUATRIÈME SECTION

DES MOIS.

Dans les livres anciens, ce n'est pas seulement chez les peuples de langue différente, comme les Grecs, les Romains, les Égyptiens, les Syriens (2), les Hébreux, les Sarrasins, les Indiens, les Perses, les Arméniens, les Sogdiens, que l'on trouve des mois

(1) Ps. XIX, v. 5. — D'après Dion Cassius (XXXVII, 18), les Grecs et les Romains ne connaissaient pas la semaine avant le règne des Antonins.

(2) Désigne les Assyriens et les Chaldéens. Quant au mot Chaldéen qu'on trouve quelquefois dans Bar-Hebræus, il désigne le plus souvent une école : les astrologues. Voir *Al-Fergani*, notes de Golius, p. 17.

différents, mais, même les habitants de chaque pays, se servirent séparément de mois particuliers à certains moments (1) comme en témoignent les chroniques, à savoir les Tyriens, les habitants de Sidon, les Cypriotes, les Cappadociens, les Athéniens, les habitants de l'île de Rhodes, les Bithyniens, les Éphésiens, les Lyciens, les Séleuciens, les Macédoniens, ceux de Balbek et beaucoup d'autres. Comme une description détaillée sur ce sujet appartient à un autre traité, il suffira de dire que tout mois [190] est solaire ou lunaire.

Les *mois solaires* sont artificiels et pas naturels; on le voit par ce fait que, selon le degré de perfection des divers peuples, le nombre des jours des mois solaires changea aussi; quelques-uns donnèrent trente jours au mois, d'autres plus que trente et d'autres moins que trente. Parmi les derniers nous citerons les Romains, les Grecs, les Édesséniens et les Syriens (2).

Les Édesséniens reçurent des Hébreux les noms de leurs mois, mais quant au nombre des jours de chaque mois, ils l'empruntèrent aux Grecs et aux Romains et non aux Hébreux. Et parmi les peuples qui donnèrent trente jours à chaque mois solaire, ni plus ni moins, nous citerons les Égyptiens, les Perses et les Arméniens.

Les *mois lunaires* sont fondés sur la nature et non sur une convention. On le voit par ce fait qu'ils vont d'une conjonction lunaire à la suivante ou d'une phase (3) à la suivante, aussi on trouve la même mesure pour tout mois lunaire. Entre deux conjonctions avec le soleil, il y a vingt-neuf jours et demi et un petit accroissement. Aussi, on compte un mois de trente jours, et le suivant de vingt-neuf. Les peuples à mois lunaires sont les Hébreux, les Sarrasins (4), les Hindous, les Chinois, les Turcs,

(1) Voir dans Al-Fergani, p. 3, etc., les noms des mois arabes, syriens, perses, égyptiens.

(2) Avant Ptolémée Philadelphie, roi d'Égypte (an 28 d'Alexandre), les Syriens se servaient de mois lunaires. (Land, *Anecdota syriaca*, I, p. 45.)

(3) Nouvelle lune. « Les Mahométans comptent les mois de l'hégire d'une nouvelle lune à la nouvelle lune suivante. » (Oloug-Beg, *Prolégomènes*, II, p. 11. Voir aussi une note de Golius sur Al-Fergani, p. 12 à 15. Voir ci-dessus, I, ch. VII, sect. 3, la définition de la *phase*: c'est la *première apparition de la lune à sa sortie des rayons solaires*.)

(4) D'après quelques-uns, هجره vient du chaldéen סַרְקִי, d'où l'arabe الشرقي, l'Oriental. Assemani en fait le nom d'une région de l'Arabie, *B. O.*, III, 11, 567. Voir ci-dessus, I, VIII, 9 (p. 104).

et d'autres barbares. Et tous commencent le mois à la conjonction, à l'exception des Sarrasins qui comptent les mois et règlent les jeûnes et les fêtes d'une phase à la suivante.

[491] CINQUIÈME SECTION

DES ANNÉES.

Les années sont solaires ou lunaires. *L'année solaire* est le temps que met le soleil, partant d'un point du zodiaque, pour revenir en ce même point en vertu de son mouvement direct d'occident en orient (1). Comme cette année est naturelle, il serait juste de mettre son commencement au point du printemps, mais les peuples, allant contre la loi de la nature, mirent le commencement de l'année à d'autres époques. Les Romains mettent leurs calendes au commencement du second Conoun (2), les Grecs, durant la gentilité, commencèrent l'année avec le premier Teschri (3) et, depuis le christianisme, avec le mois d'Élul (4); les Syriens, avec le premier Teschri; les Égyptiens, le vingt-neuvième jour de Ob (5), les Perses avec le mois Ferwerdin (6), et les Arméniens, le sixième jour de ce mois.

On reconnaît que cette année est naturelle et pas artificielle, à ce fait qu'elle est déterminée par un cercle complet du mouvement propre du soleil. Aussi, on lui trouva pour unique grandeur, sans aucune divergence, 365 jours un quart à peu près. Quant à ces cinq jours, les Grecs, les Romains et les Syriens les ajoutèrent à l'un et à l'autre des mois de l'année. Quant au quart de jour, tous les quatre ans (qui constituent une Olympiade), ils ajoutèrent un jour au mois de Schebat (7). Et cette année de 366 jours était nommée intercalaire (8). Les Égyptiens, les Perses

(1) On la définit aussi, et Ptolémée (*Almageste*, III, 2) la définit déjà, par le retour du soleil *au même équinoxe*. Les deux définitions diffèrent de la précession des équinoxes.

(2) Janvier.

(3) Octobre.

(4) Septembre.

(5) Aodt.

(6) V. Al-Fergani, p. 4 : فروردين ماه; Albirûni, p. 82. et Al-Battâni, ch. XXXII.

(7) Février.

(8) Le manuscrit porte en marge : « Pour savoir si une année est bissextile. On ajoute un aux années d'Alexandre et on divise par quatre : si la

et les Arméniens ajoutèrent les cinq derniers jours à la douzième lune, [192] et les nommèrent *ἐπαγομεναί*, c'est-à-dire ajoutés. Et à cause du quart de jour complémentaire, ils avaient tous les quatre ans un jour en moins (1). Aussi, quand César Auguste subjuguait les Égyptiens, il leur fit ajouter aux épagomènes un jour tous les quatre ans. D'autres, qui ne se servaient pas d'Olympiades, ajoutaient tous les cent vingt ans un mois à la dernière année. En effet, les quarts de jour oubliés forment alors trente jours. D'autres ajoutaient, tous les 1460 ans (2), une année formée des quarts de jour négligés.

L'année lunaire est la réunion de douze mois lunaires. Sa grandeur est de 354 jours $+ \frac{1}{8} + \frac{1}{6}$, c'est-à-dire $+ 22'$, si le jour en comptait soixante. La somme de ces deux fractions nous donne le rapport $\frac{11}{30}$. Ainsi, tous les trente ans, ce résidu donnait onze jours qu'on appelait intercalaires (3).

Aussi les savants allongent (d'un jour) onze années lunaires sur trente, et donnent trente jours à leur douzième mois qui sans cela n'en aurait que 29.

Comme les Sarrasins musulmans commencent leurs mois à la phase (4) de la lune, ils ne fixèrent pas de règle pour ces accroissements, [193] mais il leur arriva de donner trente jours à deux ou trois mois de suite ou de les diminuer d'un jour. — Aussi leur comput lunaire est défectueux et peu s'en faut que les habitants de deux villes ne s'entendent pas quand ils s'en servent, parce qu'ils ne voient pas la nouvelle lune au même instant. On voit que cette année n'est pas naturelle mais artificielle, par

division est parfaite, c'est une année intercalaire ; s'il y a un reste, ce n'en est pas une. Cette règle est véritable, éprouvée, brève et belle. »

(1) Geminus (*Uranol.*, p. 33) affirme qu'ils ont fait cela à dessein, afin que les fêtes n'eussent pas lieu toujours à la même époque, mais pendant toutes les saisons et tous les jours de l'année. En effet, en quatre ans, elles retardent d'un jour sur le soleil, en 120 ans, d'un mois, etc. Voir d'autres causes dans Al-Fergani, notes, p. 28. Voir aussi *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XXIV, 2^e partie, p. 10. Cf. *supra* p. 92, note 1.

(2) C'est la période sothiaque, ainsi nommée de Sothis ou Sirius. Voir *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XXIV, 2^e partie. On y trouvera un mémoire de Letronne sur l'année vague des Égyptiens et les levers héliaques de Sirius.

(3) On lit en marge du manuscrit : « Les années intercalaires sont la 2^e, la 5^e, la 7^e, la 10^e, la 13^e, la 15^e, la 18^e, la 21^e, la 24^e, la 26^e et la 29^e. Si nous divisons une année arabe par 30, et que le reste soit l'un de ces nombres, l'année est intercalaire ; sinon, elle ne l'est pas. »

(4) Voir ci-dessus, I, ch. VII, sect. 3.

ce fait qu'elle ne correspond pas à une révolution complète de la lune partant d'un certain point pour y revenir. Ainsi l'année solaire qui est naturelle a des mois artificiels, et l'année lunaire qui est artificielle a des mois naturels.

Comme l'année lunaire a à peu près onze jours de moins que l'année solaire, tous ceux qui cherchent à faire une année solaire avec des mois lunaires ajoutent un mois tous les trois ans, quand la déficience de l'année lunaire a formé un mois lunaire. Les Juifs doublent le mois Adar. L'année du redoublement, ils ont le premier et le second Adar, et quelquefois ils font cela au bout de deux ans, parce qu'en trois ans il ne manque pas seulement un mois lunaire, mais trois jours et demi en plus; quand les trois jours et demi ont constitué un mois, ils doublent un mois au bout de deux ans. Enfin les chrétiens, pour la détermination de leur jeûne, décrétèrent qu'il se terminerait à la Pâque des Juifs qui est proche de la pleine lune du Bélier et de la Balance (1).

[194] SIXIÈME SECTION

DES CYCLES (2).

La réunion des années qui s'ajoutent à elles-mêmes est appelée cycle, et ces cycles sont de trois genres, suivant qu'on les a établis pour désigner plus facilement un certain nombre d'années qui s'ajoutent entre elles, ou parce que, durant un certain intervalle de temps, une déficience se complète, ou parce que, durant un certain temps, deux ou plusieurs astres reviennent à leur première position.

Premier genre de cycles : par exemple le cycle de quinze ans nommé *indiction* qui commence le six de Pachon (3), c'est-à-dire le premier de Ior (4); et le cycle de douze ans dont se servent les Chinois et les Turcs. Ils donnent à ses années des noms d'animaux comme le rat, le taureau (5), le lièvre, le dragon, le serpent,

(1) Pâques est fixé au dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps.

(2) Albîrdni (p. 63) cite les cycles de 8, 19, 76, 95, 532 ans.

(3) Παχών, neuvième mois des Égyptiens.

(4) Mai.

(5) Bar-Hebraeus omet ici le léopard (ou le tigre). Ces douze « tshi » des Chinois ou « tschagh » de Nassir-Eddin et d'Oloug-Beg désignent les douze

le cheval, l'agneau, le singe, la poule, le chien, le porc (4).

Second genre de cycles : par exemple le cycle de quatre ans nommé *Olympiade*, durant lequel le quart de jour en trop des années solaires fait un jour complet; et le cycle de 19 ans (2), durant lequel les jours de 19 années lunaires avec sept mois lunaires et leurs fractions (3), sont égaux aux jours de dix-neuf années solaires; et le cycle de 76 ans, c'est-à-dire de quatre multiplié par 19 [195], il est décrit dans l'*Almageste* et nommé *cycle de Calippe* (4). Durant ce cycle les trois quarts de jour qui sont en excès tous les 19 ans (du cycle précédent) font trois jours complets, et conservent l'égalité des jours de 78 années lunaires et quatre mois avec 76 années solaires.

Et le cycle de 20 ans qui ramène le même jour de la semaine au même jour de l'année, c'est-à-dire qu'on a alors un second commencement tout semblable au premier. Et cette période de 532 ans célèbre entre toutes, c'est-à-dire de 28 multiplié par 19 (3), après laquelle les quantités des deux ères, ses parties, arrivent à former un accord, c'est-à-dire un résultat entier; je veux dire qu'on obtient l'égalité des jours des années lunaires et de leurs mois, avec les années solaires et leurs jours intercalaires ainsi que l'identité des jours de la semaine (6). — Il sert à vérifier l'exactitude du comput de la Pâques.

heures du jour, ou les douze lunes, ou, comme ici, douze ans. Voir Sédillot, *Proleg. d'Ouloug-Beg*, t. II, p. 9 et 230.

(1) Ce cycle d'années et ces noms se retrouvent au Cambodge. Voir Adhémar Leclère, *Le zodiaque cambodgien*, dans la *Revue scientifique* de décembre 1897, p. 715.

(2) De Méthon.

(3) Le manuscrit porte en marge : « *Remarque*. On appelle soixantième (fraction) les trois quarts de jour qui en 19 années solaires s'ajoutent aux jours complets; car en 16 ans, il y a quatre jours complets, et les trois autres années leur ajoutent trois quarts de jour. »

(4) Voir Hœfer, *Hist. de l'astr.*, p. 126. Méthon (433 av. J.-C.) avait rapporté d'Asie le cycle de 19 ans, appelé nombre d'or, pour établir une concordance entre les années solaires et lunaires. On s'aperçut qu'il n'était pas exact et Calippe le corrigea. Ce dernier cycle commença le 28 juin 330 av. J.-C. — Sur ces périodes de 19 et 76 ans, voir aussi Geminus, *Uranol.*, p. 37.

(5) Cette période fut imaginée en 562, par Moïse II Eghivartetsi et les savants de son temps. Elle est encore usitée en Arménie. V. *Nouvelle Biogr. générale* de Hœfer, art. MOÏSE. — Elle est décrite dans le manuscrit syriaque de Paris n° 277, intitulé : Calendrier selon le cycle de 532 ans.

(6) Cf. Delambre, *Astronomie*, t. III, p. 704 : Le cycle de Méthon (19 ans) ramène les nouvelles lunes aux mêmes jours de l'année solaire. Le

Troisième genre de cycles : par exemple le cycle de 20 ans, durant lequel les planètes supérieures Saturne et Jupiter viennent en conjonction dans l'un des signes du zodiaque. Cette conjonction a quelquefois lieu en dix-neuf ans (1); et le cycle de 240 ans, durant lequel ces deux planètes supérieures font douze conjonctions dans l'un de ces quatre triangles du zodiaque, [496] puis elles passent à un autre, c'est-à-dire du triangle du feu à celui de la terre, puis de l'air, puis de l'eau (2); et le cycle de 960 ans après lequel ces deux planètes supérieures se réunissent au commencement du Bélier; et le cycle de 30 ans, après lequel les deux mauvaises planètes (3), Saturne et Mars, se réunissent dans le Cancer qui est la maladie de Saturne et l'abaissement de Mars (4); et cette ère de 360.000 ans, après laquelle les sept planètes se réuniront au commencement du Bélier (5); et cette invention des Mages sur la fin du monde, quand il sera arrivé à la fin et à la consommation il recommencera à être, et, d'après leur calcul, en cette année 4590 de Séleucus, se sont écoulées 184.380 années depuis le commencement de la création (6).

Les Chinois tracent à leurs ères des limites plus larges que les Mages. Ils les font de 360 mille myriades d'années, et, d'après leur calcul, en cette année dont je viens de parler, 800.864 my-

cycle de 28 ans ramène les jours du mois aux mêmes jours de la semaine, le cycle de 532 ans ramène les nouvelles lunes aux mêmes jours du mois et de la semaine. C'est la période *Dionysienne*, ainsi appelée du nom de Denys le Petit.

(1) C'est à ce cycle que Bar-Hebræus rattachait les grands événements de sa vie, y compris sa mort. (*Chronique ecclésiastique*, II, col. 466-468.)

(2) Le manuscrit porte en marge : « *Remarque*. Le triangle du feu se compose du Bélier, du Lion et du Sagittaire. Celui de la terre se compose du Taureau, de l'Épi et du Capricorne; celui de l'air, des Gémeaux, de la Balance et du Verseau; et celui de l'eau, du Cancer, du Scorpion et des Poissons. »

(3) Voir Sextus Empiricus, *Adversus mathematicos*, ch. XXI, *adversus astrologos*. Jupiter et Vénus étaient bienfaisants, Mars et Saturne malfaisants et Mercure l'un et l'autre.

(4) Voir ci-dessus, p. 117. — Voir Firmicus, liv. II, ch. III : « *De altitudinibus et dejectionibus* ».

(5) Voir *Chronique syriaque*, éd. Bedjan, p. 369. Les sept planètes à l'exception de Mars se réunirent, en 1497, dans la Balance.

(6) On trouve des détails analogues dans Akber. Cf. Delambre, *Histoire de l'astronomie du moyen âge*, p. 229. Il appelle cette ère l'ère astrologique. Bardesane (cf. *Le livre des lois des pays*, p. 57 de notre édition, chez Leroux, Paris) donne aussi les durées des révolutions des diverses planètes et les rattache à ses idées eschatologiques.

riades d'années moins 247 ans se sont accomplies depuis la création. — Mieux que tout cela encore, les Hindous barbares prétendent follement que la nature est le créateur. Celui-ci a vécu cent ans : chaque année a 360 jours. Le jour comprend 400.000 myriades d'années humaines, et la nuit en comprend encore autant. Ils disent que durant le jour il meut les astres [197] et entretient les animaux et les plantes. La nuit il se repose, et repose aussi les créatures du mouvement et des soucis. Puis il met de nouveau tout en mouvement et en repos jusqu'à la fin de sa vie. Les cent grandes années sont appelées par eux années *divines*. Après cela viendra une autre nature semblable à la précédente, la fin de l'une sera le commencement de l'autre, et ainsi les natures créatrices s'engendrent les unes les autres à l'infini. — Les Égyptiens aussi, dans le paganisme, avaient une grande quantité de fables et d'inepties. Ils affirmaient l'existence de dieux et de demi-dieux, de mânes et de mortels (1).

Je ne crois pas que celui qui connaît les fantaisies indiennes s'étonne beaucoup de ce qu'a écrit Apollodore (2), par exemple qu'Alorus (3), premier roi Chaldéen, régna à Babylone durant dix Saros. Chaque Saros comprend 3.000 ans. Il affirmait que dix rois avaient ainsi régné en Chaldée l'un après l'autre durant 120 Saros, qui font 43 myriades d'années et 2.000 ans.

Le grand Eusèbe de Pamphile suppose qu'ils appelaient les mois années (4) parce que la lune décrit en un mois un cercle complet d'un mouvement direct en dehors du zodiaque, comme le soleil décrit en un an un cercle complet d'un mouvement direct sur le zodiaque (5). Il n'est donc pas étonnant qu'on ait appelé le mois année. Et Anianus (6), moine d'Alexandrie, [198] imagina que ces années chaldéennes n'étaient pas même des mois mais des jours, parce que le soleil décrit en un jour, d'un mouvement rétrograde, un cercle (parallèle) à l'équateur comme

(1) Cf. Eusèbe, *Chronicon*, Proœmium, § 3.

(2) Mentionné dans Eusèbe, *Chronique*, I, ch. 1. Les noms des dix rois sont dans Bar-Hebræus, *Chron. syr.*, éd. Bedjan, p. 4, au bas.

(3) Ἀλῶρος.

(4) Voir Eusèbe, *Chronique*, liv. I, ch. 11.

(5) On trouvera des hypothèses analogues dans : *Revision et reconstitution de la chronologie biblique et profane*, par l'abbé Dumax, Paris, 1886. Dans le 1^{er} fascicule, p. 126 et 181, il affirme que le saros est la période de révolution des nœuds de la lune.

(6) Postérieur d'un siècle à Eusèbe, Harles, *B. G.*, VII, p. 444.

il décrit en une année, d'un mouvement direct, un cercle du zodiaque.

En conséquence les anciens ne mentaient pas en appelant le jour année.

SEPTIÈME SECTION

DE LA CHRONOLOGIE (1).

On a coutume de prendre pour origine de la chronologie une époque célèbre, qui vit paraître dans le monde une chose extraordinaire et étonnante, comme la venue d'un prophète, ou l'avènement d'un roi puissant et redouté qui courba les peuples sous le joug de sa puissance, ou même un événement naturel, s'il est pénible et affligeant, comme une inondation, ou un incendie, ou une mortalité, ou quelque autre catastrophe. Et, quand une chronologie devient trop longue, on en commence une autre qui sera ainsi plus courte. On a un exemple de ceci chez les Hébreux qui comptaient d'abord le temps depuis le commencement de la création et la formation de la terre, puis cela devenant difficile et pénible à retenir, Moïse, prince des prophètes, prit une ère plus proche de lui et commença à écrire du déluge qui eut lieu au temps de Noé. — Puis ceux qui furent jugés dignes d'entrer en possession de la terre promise, au temps des juges, écrivirent à partir de la sortie d'Égypte des fils d'Israël. Plus tard, au temps des rois, ce fut à partir de la construction du temple que Salomon bâtit à Jérusalem. Puis, durant la captivité de Babylone, ce fut à partir de la première destruction [199] du temple que brûla Nabuzardan, chef des troupes de Neboucadnesar.

Ensuite pour ceux qui revinrent de la captivité et leurs enfants, dans leurs générations, ce fut à partir de la reconstruction du temple par Zorobabel et Jésus fils de Josédék, que Cyrus roi de Perse envoya à Jérusalem. Puis ce fut à partir de la sortie de Macédoine d'Alexandre fils de Philippe le Macédonien; puis à partir de la dernière destruction de Jérusalem par Titus fils de Vespasien César, quarante ans après l'ascension de Notre-Seigneur.

Ptolémée dans l'*Almageste* détermine les mouvements des astres par rapport au commencement du règne de Naboucadnesar.

Ce Neboucadnesar est Salmanazar qui campa durant trois ans devant Samarie, s'en empara et emmena dix tribus en captivité en Assyrie, cent trente ans avant le Neboucadnesar qui prit Jérusalem.

(1) Cette section est développée dans Albirdni, p. 16-43.

salem (1). Ptolémée détermina aussi les mouvements célestes par rapport à la mort d'Alexandre le Constructeur (2) fils de Philippe, il catalogua les étoiles fixes pour le commencement du règne d'Antonin César. Théon d'Alexandrie, dans ses remarquables tables manuelles (3), prit pour origine le commencement du règne de Philippe Arrhidæus (4) qui régna en Macédoine après Alexandre.

Les chronologies dont se servent les peuples voisins peuvent se ramener à six. — L'une, dont se servent les Grecs, part d'Adam. Il y a ici divergence d'opinion, la plus suivie de nos jours est celle de Théophile d'Édesse (5). [200] La seconde est la nôtre, à nous autres Syriens. Elle commence avec le règne de Séleucus Nicator, c'est-à-dire le victorieux, la treizième année de la mort d'Alexandre, bien qu'on l'appelle ère d'Alexandre. La troisième est l'ère des Égyptiens qui commence avec le règne de Dioclétien, dernier empereur païen à Rome; quelques-uns la font commencer à la dix-neuvième année de son règne, en laquelle il détruisit les églises, brûla les livres des chrétiens, et fit mourir dans les tourments un grand nombre de ceux qui ne voulurent pas sacrifier aux idoles, aussi on l'appela l'ère des martyrs, et Timocharis s'en servit pour son livre du Canon. — La quatrième est celle des Arméniens, qui commence au temps de leur évangélisation. — La cinquième est celle de l'hégire, dont se servent aujourd'hui les Arabes (6). — La sixième est celle des Perses; elle commence à la mort d'Isdegerd, dernier roi des mages (7).

(1) « L'ère suivante est celle du premier Nebukadnezar (Nabonassar). La forme persane de ce mot est Bukht-Narsi (Bukhtanessar)... Ce n'est pas celui qui détruisit Jérusalem; entre ces deux est un intervalle de près de (about) 143 ans. » (Albirûni, p. 31.) — Ptolémée se sert de l'ère de Nabonassar qui est antérieure de 747 ou 746 ans à la nôtre. Les traducteurs arabes de l'*Almageste* écrivirent *Neboucadnesar* au lieu de *Nabonassar*. Enfin Bar-Hebræus identifie ce dernier avec Salmanassar.

(2) Ce surnom est donné par Théon à Alexandre, Ἀλεξάνδρος ὁ κτίστης. Cf. Al-Fergani, p. 60. — Item : Alexander the Founder, dans Albirûni, p. 32.

(3) Κανόνες πρόχειροι. On en trouvera l'analyse dans Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, II, p. 616.

(4) Philippe Arrhidæus succéda en Macédoine à Alexandre. Il était fils de Philippe (père d'Alexandre) et d'une concubine.

(5) Il vivait sous Mahdi. Cf. Bar-Hebræus, *Chron. syr.*, éd. Bedjan, p. 126. Théophile mourut dix jours avant Mahdi, vers 785.

(6) Elle fut créée en 635, sous le khalifat d'Omar. Elle commence, pour les astronomes, le 15 juillet 622. Cf. Oloug-Beg, *Prolégomènes*, II, p. 231.

(7) Oloug-Beg la fait commencer au jour initial de l'année de l'avène-

Et pour déterminer simplement ces ères, nous dirons que le samedi, premier jour du premier Teschri, l'an 1590 de Séleucus, est le premier d'octobre, second mois des Romains, l'an 6797 du commencement de la création. C'est encore le 4 « pafé », second mois des Égyptiens, que les anciens appelaient Paophi, l'an 995 de Dioclétien; le 24 de Ahéki (1), neuvième mois des Arméniens, l'an 727 de leur évangélisation; le 12 du premier Goumada, cinquième mois des Arabes, l'an 677 de l'hégire; et le 23 [201] de Adur (2), neuvième mois des Perses, l'an 647 d'Isdegerd roi des mages (3).

CHAPITRE SIXIÈME

Mesure de la distance des astres à la terre (4).

Il y aura six sections.

PREMIÈRE SECTION

MESURE DE LA TERRE (5).

Si, dans une plaine unie, sans vallées ni collines, un homme mesure vers le nord sur le méridien jusqu'à ce que la latitude du

ment d'Isdegerd (*Prolegomènes*, II, p. 18). D'après Sédillot ce serait le 16 juin 632. D'autres auteurs arabes prennent pour origine la mort de ce prince, comme le fait Bar-Hebræus; cette ère commence alors l'an 31 de l'hégire (652 de J.-C.) (*ibidem*, II, p. 233). Voir une note de Golius sur cette divergence (Al-Fergani, notes, p. 56). Pour B.-H., l'année initiale de l'ère d'Isdegerd est bien l'an 632 de notre ère, il appelle donc mort d'Isdegerd ce que d'autres appellent avènement d'Isdegerd.

(1) Ou *Ahékan*. — Les mois arméniens portent maintenant les noms latins.

(2) Adurmah, *adur* est le mot mois en persan.

(3) Nous avons ainsi, en l'an 1590 des Grecs, une différence de 943 ans entre l'ère d'Alexandre et celle d'Isdegerd et de 30 ans entre cette dernière et l'hégire.

(4) Ptolémée (*Almageste*, I, p. 326) pose bien le principe de la recherche des distances : « On ne peut avoir la distance des astres qui n'ont pas de parallaxe sensible. »

(5) Moïse Bar Képha dit que Dieu seul connaît la mesure de la terre, puis il rapporte les divers résultats des géomètres, pour montrer leur divergence. (*Manuscrit syriaque de Paris* n° 319, fol. 71.) Les uns, dit Moïse, trouvent pour la circonférence de la terre 32.400 milles; d'autres trouvent 27.000 milles; d'autres attribuent à la terre habitée seule 50.000 milles en longitude et 40.500 en latitude, etc.

lieu ou la hauteur du pôle nord varie d'un degré, l'espace qu'il a mesuré est une portion d'un grand cercle situé sur la terre et divisé en 360°. Donc en multipliant cet espace par 180, on aura celui qui est compris entre les points est-ouest.

On trouva pour cette longueur de grandes imperfections dans les mesures déjà faites; aussi Mamoun, roi éclairé et ami des sciences (1), envoya une troupe considérable de géomètres de son empire dans le désert de Schigar (2). Ils trouvèrent, comme longueur d'un degré, vingt-deux stades et deux neuvièmes de stade. Chaque stade est de trois milles, [202] chaque mille de 4.000 coudées, chaque coudée de 24 doigts et chaque doigt de six grains d'orge mesurés en mettant le ventre de l'un près de celui de l'autre (3).

En multipliant par 180 les stades que nous avons dits, on trouve au produit, pour la grandeur de la terre, du point ouest au point est, 4.000 stades, et le pourtour de la terre sera donc de 8.000 stades (4). Archimède démontra que le diamètre est au cercle comme 7 est à 22; c'est-à-dire que le rapport du diamètre au cercle est celui de 1 à $3 + \frac{1}{7}$, et la surface de toute la sphère est égale au pro-

(1) Fils de Haroun ar-Raschid, régna de 814 à 833. Voir Oloug-Beg, *Prolegomènes*, I, p. VIII. Delambre, *Histoire de l'astronomie du moyen âge*, p. 1.

(2) Singara dans Ptolémée; سنجار pour les Arabes. Cf. Al-Fergani, p. 72.

(3) Quelques auteurs ajoutent : chaque grain d'orge vaut six poils de mulet. (*Notices*, I, p. 55.) L'unité de mesure, bien que naturelle, n'en offre pas moins de grandes variétés; de plus, les auteurs qui rapportent cette mesure de la terre ne sont pas complètement d'accord. Il en est donc résulté de nombreuses controverses résumées dans Reinaud, traduction de la *Géographie d'Aboulféda*, t. I. On trouvera d'autres relations de cette mesure de la terre dans Aboulféda d'abord, puis dans Maçoudi (*Notices*, I, p. 49), dans Ebn Younis (*Notices*, VII, p. 94). On trouvera une étude complète sur les mesures des Arabes et la mesure de la terre, par Gosselin, dans *Académie des inscriptions*, Mémoires, t. VI, p. 128. Sévère Sabokt donne pour la circonférence de la terre $\text{ألف مائتا وستة مائتا ألف وستمائة وثمانون}$ (252.000 stades), et pour son diamètre le tiers de ce nombre, qu'il dit être de $\text{ألف مائتا وستة مائتا ألف وثمانون}$, 86.000 stades. Il faudrait 84.000. Voir Sachau, *Ined. syr.*, p. 132.

(4) On trouve en note dans le manuscrit : « Remarque I. Si on regarde le stade comme formé de 60° (il faut lire de 60 minutes), deux neuvièmes font treize minutes 20 secondes, parce que le neuvième de 60 est 6 minutes 40 secondes, et, en le doublant, on a bien 13 minutes 20 secondes.

« II. Si tu veux multiplier deux neuvièmes par 180, multiplie 2 par 180 et divise le résultat par 9, tu auras 40. »

duit de son diamètre par un grand cercle, c'est-à-dire par sa zone. En multipliant par 7 ces stades d'un grand cercle de la terre et divisant par 22, on obtient 2.545 stades pour la longueur du diamètre de la terre (1). En multipliant cette longueur par les 8.000 stades d'un grand cercle on trouve 2.000 myriades et 36 myriades de stades pour toute la surface de la sphère terrestre, c'est-à-dire pour sa superficie.

[203] Et, comme on mesure les sphères des astres à l'aide de la sphère terrestre, on mesure aussi les distances des astres à la terre à l'aide du rayon terrestre qui est de 1.273 stades. Comme la latitude de la terre habitée (2), c'est-à-dire l'inclinaison maximum de l'extrémité nord sur l'équateur, est égale au complément de l'inclinaison maximum de l'écliptique sur l'équateur (3), nous obtiendrons la latitude de la terre habitée en multipliant le nombre de stades de 1° ou $22 \frac{2}{3}$ par le complément de l'inclinaison maximum ou $66^\circ 25'$ et nous aurons 1.476 stades pour la latitude de la terre habitée. Il est clair que sa longitude est la moitié d'un cercle, c'est-à-dire 4.000 stades. Archimède démontre encore que toute portion de la surface d'une sphère comprise entre deux grands cercles est égale au produit de l'inclinaison maximum qui est entre les deux par le diamètre de la sphère (4). Ainsi, en multipliant le nombre de stades de la latitude de la terre habitée par les stades du diamètre de la terre (5), nous trouvons 300 myriades et 756.420 stades pour la surface de la terre habitée, du point ouest au point est, et depuis l'équateur jusqu'à la limite en latitude de la terre habitée qui arrive à $66^\circ \frac{1}{4} + \frac{1}{6}$ au nord (6).

Ainsi est démontré ce que nous avons dit au commencement de cet écrit (7), que la hauteur d'une montagne d'un stade [204] comparée à la terre est comme la moitié du dixième de la lar-

(1) On trouve en marge dans le manuscrit : « *Remarque.* En multipliant par 7 les 8.000 stades d'un cercle de la terre, on obtient 56.000, puis en divisant par 22, on obtient 2.545 stades. »

(2) Bar-Hebræus prend le cercle polaire pour extrémité de la terre habitée.

(3) C'est-à-dire : la latitude du cercle polaire est le complément de l'obliquité de l'écliptique.

(4) $\frac{4\pi r^2}{2\pi} = \frac{x}{\omega}$; d'où $x = 2r^2 \omega = r\omega \cdot 2r$.

(5) Bar-Hebræus évalue la surface de la zone limitée par deux grands cercles, dont l'un est l'équateur, tandis que l'autre est tangent au cercle polaire.

(6) C'est $66^\circ 25'$ comme précédemment.

(7) Cf. I, 1, 3 (p. 8).

geur d'un seul grain d'orge comparé à une coudée, car le rapport d'un stade aux 2.545 stades du diamètre de la terre est précisément celui de la largeur du vingtième d'un grain d'orge à la largeur des grains d'orge contenus dans une coudée (1). Si on multiplie le nombre des grains d'orge d'une coudée par soixante et que l'on divise ce produit par la somme des stades ($\frac{2640}{2545}$), on obtient trois soixantièmes de la largeur d'un grain d'orge et le rapport de cette quantité à la coudée est égal au rapport d'un stade à la terre.

DEUXIÈME SECTION

DISTANCE DE LA LUNE AU CENTRE DE LA TERRE.

On a connu de tout temps la distance de la lune ou d'une planète quelconque au centre de la terre, en prenant pour unité la soixantième partie du rayon de leur déferent, pour calculer leurs inégalités. — Il n'en fut pas de même pour le rapport des distances de deux ou de trois ou de toutes simultanément entre elles; quelle est la plus éloignée? de combien est-elle plus éloignée que sa voisine? — Il n'en fut pas de même non plus pour la mesure de toutes les distances avec une seule unité. On a mesuré d'abord le rayon de la terre, puis, avec son aide, on mesura habilement toutes les autres distances.

[205] Ptolémée, voulant mesurer la distance de la lune à l'aide de cette unité, l'observa à sa plus petite hauteur sur le cercle méridien (2) et trouva 50° 55' pour sa distance apparente au zénith.

Il se servait pour cela d'un instrument à deux fentes qu'il fabriqua le premier pour l'observation de la parallaxe (3).

La distance zénithale vraie de la lune (4) pour la ville d'Alexandrie, dont la latitude est de 30° 58', était alors de 49° 48'. La diffé-

(1) Dans une coudée il y a 144 grains d'orge $\frac{1}{20} \times \frac{1}{144} = \frac{1}{2.880}$, ce qui n'est pas bien loin, en effet, de $\frac{1}{2.545}$.

(2) *Almageste*, V, ch. XIII. Éd. Halma, I, p. 332.

(3) Voir sa description dans Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, II, p. 208. On lui donne le nom de règles parallactiques.

(4) Le manuscrit porte en marge : « *Remarque*. La distance vraie s'obtient en calculant la position de l'astre par rapport au centre de la terre et non par rapport au point de la surface où est le lieu d'observation. »

rence entre les distances zénithales vraie et apparente est de $1^{\circ} 7'$. C'est la parallaxe de la lune pour ce moment-là.

Pour comprendre cela, fais une figure avec trois cercles (1). AB est un grand cercle sur la terre, GD est le cercle sur lequel est la lune, EK est le cercle de hauteur. Le point A est le lieu d'observation, les deux points G E sont au zénith. Au point D est la lune. La ligne CK part du centre de la terre, la ligne AT part du lieu d'observation, et AL est perpendiculaire (sur CK). — L'arc KT, c'est-à-dire l'angle KDT ou son égal ADC, est la parallaxe de la

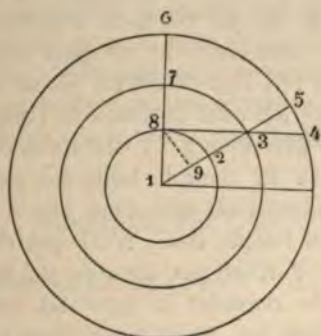


Fig. 32

1. C. Centre de la terre. — 2. B. — 3. D. Lune. — 4. T. — 5. K. — 6. E. — 7. G. — 8. A. lieu d'observation. — 9. L.

lune. L'angle ACB, c'est-à-dire la distance zénithale vraie de la lune, est de $49^{\circ} 48'$.

La droite AL qui est le sinus de cet angle, sur le cercle de centre C et de rayon AC, vaut, dans la table des sinus, $45^{\circ} 49' \frac{1}{2}$. — Comme l'angle ALC est droit ou de 90° , si l'on retranche ACL de 90° , il

(1) Le raisonnement qui suit n'est intéressant qu'au point de vue de l'histoire des sciences. Il montre la peine que prenaient les anciens pour faire un changement d'unité, et l'importance de l'écriture pour les calculs. Car les calculs, formulés par Bar-Hebraeus en langage ordinaire, peuvent à grand-peine être suivis, tandis qu'à l'aide de nos formules, ils se réduisent à ce qui suit :

On cherche $CD = CL + LD$.

Or $CL = \cos ACL = \cos 49^{\circ} 48'$, car $AC = 1$.

De même $LD = AL \cotg ADL = AL \cotg 1^{\circ} 7'$.

Or $AL = \sin 49^{\circ} 48'$ Donc :

$$CL + LD = \cos 49^{\circ} 48' + \sin 49^{\circ} 48' \times \frac{\cos 1^{\circ} 7'}{\sin 1^{\circ} 7'}$$

reste $40^{\circ} 12'$ pour l'angle LAC parce que la somme des trois angles d'un triangle est égale à deux droits, c'est-à-dire à 180° . — Si l'on considère le cercle de centre A et de rayons AC, la ligne LC est le sinus de l'angle CAL, et sa grandeur de $38^{\circ} 43' \frac{1}{2}$.

Alors nous dirons : le rapport de AL qui est $45^{\circ} 49' 30''$ [207] à AC, qui est 60° , est égal au rapport de l'inconnue AL, à AC qui est 1 (1). On divise donc $45^{\circ} 49' 30''$ par 60 et on trouve AL qui est $46'$, par rapport à AC, rayon de la terre pris pour unité. — Nous dirons de même : Le rapport de LC qui est $38^{\circ} 43' 30''$ à AC qui est 60 est égal au rapport de l'inconnue LC à AC qui est 1. — Donc divisant $38^{\circ} 43' 30''$ par 60, nous trouvons LC qui est $0^{\circ} 39'$. — Connaissant les longueurs de ces deux lignes AL et LC, Ptolémée continue (2) : Si l'on décrit un cercle de centre D et de rayon DA, la droite AL sera le sinus de l'angle ADL qui est la parallaxe et a pour grandeur $1^{\circ} 7'$. Son sinus est donc AL, qui a pour longueur $1^{\circ} 10' 30''$ dans la table des sinus, par rapport à l'unité qui est contenue 60 fois dans AD. — Et comme l'angle DAL, compris dans l'angle DAC, n'est que de $1^{\circ} 7'$ inférieur à l'angle droit ALC, il n'est pas absurde de supposer isocèle le triangle ADL et de regarder la ligne DL comme égale à 60° aussi bien que la ligne DA. Nous dirons donc : Le rapport de AL qui est $1^{\circ} 10' 30''$, à DL qui est 60° , est égal au rapport de AL qui est $0^{\circ} 46'$ (AC étant l'unité) [208] à l'inconnue DL (rapportée à cette même unité). — Multipliant alors 60° par $46'$ et divisant le résultat par $1^{\circ} 10' 30''$, on obtient DL qui est $39^{\circ} 6'$, AC rayon de la terre étant un degré. Si l'on ajoute à cette quantité $39'$, c'est-à-dire la longueur LC rapportée à la même unité, on aura toute la longueur DC, c'est-à-dire la distance de la lune, lors de cette ou bien en réduisant,

$$CL + LD = \frac{\sin 50^{\circ} 55'}{\sin 1^{\circ} 7'}$$

d'où
et

$$\log [CL + LD] = 1,60022$$

$$CL + LD = 39,83,$$

AC étant l'unité. Bar-Hebræus trouve 39,75, p. 183.

(1) On trouve en note dans le manuscrit : « AL est connu en fonction de l'unité contenue 60 fois dans AC, mais pas en fonction de AC pris lui-même pour unité. Euclide a démontré que si le troisième terme (d'une proportion) est inconnu, on multiplie le premier par le quatrième et on divise le produit par le second, le résultat est le troisième. Comme le quatrième est ici l'unité, on prend le premier tel qu'il est, et comme il est moindre que 60° , on ne le divise par 60 qu'après avoir réduit ses degrés en minutes. »

(2) *Almageste*, I, p. 334.

observation pour laquelle la lune était près de la distance moyenne sur l'épicycle. C'est $39^{\circ} 45'$, c'est-à-dire 39 fois $+\frac{1}{2} + \frac{1}{4}$ le rayon de la terre (1). Par un procédé analogue, on trouve les rayons du déférent [209] et de l'épicycle et la longueur du segment compris entre les centres du déférent et de l'oblique, le tout rapporté au rayon de la terre pris pour unité. On trouve 64 fois $+\frac{1}{6}$ pour la distance maximum de la lune au centre de la terre, quand l'épicycle est à l'apogée et la lune au khougto (2), et 33 fois $+\frac{1}{33}$ le rayon de la terre pour la plus petite distance, quand l'épicycle est au périgée et la lune au khézo. Si nous multiplions cette plus petite distance par le nombre de stades que comprend le rayon de la terre, nous aurons pour la plus petite distance de la lune au centre de la terre, c'est-à-dire pour le rayon du monde de la génération et de la corruption, quatre myriades et 2.709 stades (3). Et, à partir de la surface de la terre, 4 myriades et 1.436 stades.

TROISIÈME SECTION

DISTANCE DU SOLEIL AU CENTRE DE LA TERRE.

Pour traiter cette question les anciens se servaient d'un instrument de mesure semblable à l'instrument Talgiro, et des levers équinoxiaux. Hipparque, qui vint plus tard, ne s'arrêta pas à leur manière d'opérer, mais fabriqua un instrument à deux trous (4),

(1) Ou 39,75. Bar-Hebraeus après Ptolémée prend pour la lune une parallaxe trop forte, il trouve donc une distance trop faible. Cette distance de la lune à la terre varie de 55 à 63 fois le rayon terrestre.

(2) Cette distance maximum est à peu près exacte.

(3) Le manuscrit porte en note : « Si tu veux multiplier 33', c'est-à-dire un demi-degré, et la moitié de la dixième partie d'un degré par les stades du rayon de la terre, prends la moitié du rayon de la terre et la moitié du dixième et ajoute cela à ce que tu as obtenu en multipliant par 33° les stades du rayon de la terre, tu auras quatre myriades et 2.709 stades. » (On a pris 35' au lieu de 33.)

(4) Un dioptré. Paraît être l'instrument décrit, *Alm.*, V, p. 328 : « Nous avons implanté sur l'une de ces règles, vers ses extrémités, de petites pinnules prismatiques..., percées chacune d'un trou juste en leur centre... » Cependant le texte de l'*Almageste* correspondant à celui de Bar-Hebraeus se trouve à la page 339, livre V : « Nous avons rejeté toutes les manières usitées de procéder dans cette recherche, tant celle qui mesure par l'écoulement de l'eau que celle qui emploie les temps dans les levers équinoxiaux... Nous avons construit l'instrument décrit par Hipparque... »

et s'en servit. [210] Ptolémée aussi, autant qu'il le put, chercha, par son exactitude, à écarter toute cause d'erreur de cet instrument, il arriva plus directement à son but par la considération de deux éclipses de lune des Chaldéens pour lesquelles la lune était à sa distance maximum de la terre. — Il dit que l'une eut lieu la cinquième année de Nabopolassar qui est la 127^e année de Neboucadnesar (1). Il y eut éclipse d'un quart du diamètre de la lune dont la latitude était $48' \frac{1}{2}$. La seconde eut lieu la 17^e année de Cambyse (2) qui est la 225^e de Neboucadnesar. Il y eut

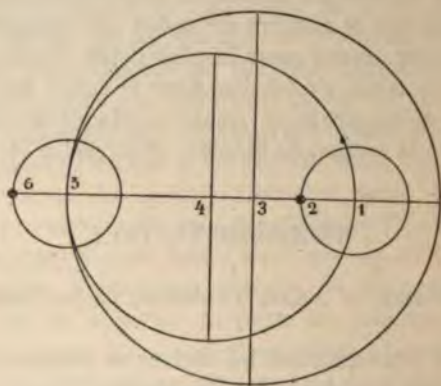


Fig. 33.

1. Centre de l'épicycle au périhélie. — 2. Lune au khézo (périhélie de l'épicycle) à la plus petite distance. — 3. Centre de la terre. — 4. Centre du défèrent. — 5. Centre de l'épicycle à l'apogée. — 6. Lune au khougto (apogée de l'épicycle) à la plus grande distance.

éclipse du demi-diamètre de la lune dont la latitude était $40' \frac{2}{3}$. La différence entre les deux latitudes est de $7' 50''$. Le quart du diamètre de la lune (dans la première observation) est la corde de cette différence, et tout le diamètre est une corde de $31' \frac{1}{3}$ à la distance maximum de la terre. Dans la seconde éclipse, le centre de

(1) Nabonassar. Cf. *Almageste*, V, p. 340, et Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, II, p. 214. Voir ci-dessus, ch. v, 7^e section (p. 176), où Bar-Hebraeus affirme que ce Nabonassar ou Neboucadnesar est Salmanasar qui prit Samarie.

(2) Il faut lire la septième. Voir *Almageste*, V, p. 341. Le texte cunéiforme fut publié par le P. Strassmaier. Voir : *Un annuaire astronomique babylonien traduit en partie en grec par Ptolémée*, par J. Oppert, 1890.

la lune était sur le cercle d'ombre et comme le centre du cercle d'ombre est constamment sur le zodiaque, il s'ensuit nécessairement que la latitude de la lune est alors égale au rayon de l'ombre, c'est-à-dire un peu moins de deux fois et $\frac{2}{3}$ le rayon de la lune. Comme une observation soutenue montra que le rayon du soleil, aux distances maximum et minimum, est toujours égal à celui de la lune à sa distance maximum, Ptolémée décréta et décida que le diamètre du soleil à sa moyenne distance (de la terre) est égal au diamètre de la lune quand elle est à sa distance maximum et non quand elle est à sa distance moyenne, comme le pensèrent les anciens. Cela posé, il décrivit trois grands cercles

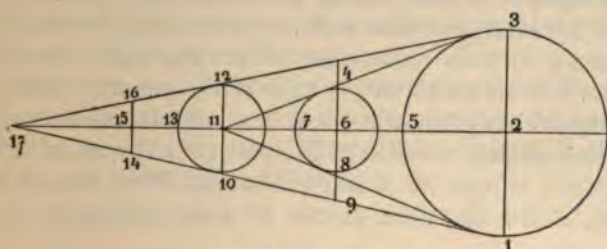


Fig. 34.

1. G. — 2. D. Soleil. — 3. A. — 4. H. — 5. B. — 6. T. — 7. Z. — 8. K. — 9. S. — 10. M. — 11. N. — 12. C. — 13. L. — 14. Q. — 15. F. — 16. I. — 17. X.

dont les centres [244] sont en ligne droite comme l'indique la figure suivante (1).

Le soleil est le cercle ABG de centre D, la lune à sa distance maximum est le cercle HZK de centre T. On ne la considère pas au moment de l'éclipse, mais entre le soleil et la terre. La terre est le cercle CLM de centre N; le diamètre de l'ombre est IFQ. Il est

(1) On cherche $\overline{ND}$ avec l'hypothèse $NM = 1$.

On connaît : $\overline{NT} = 64 + \frac{1}{6}$ et $\overline{TNK} = 15' 40''$.

On sait que $\overline{FQ} = 2,6 \overline{TK}$.

Or, dans le triangle NTK :

$$\overline{TK} = \overline{NT} \cdot \text{Tg. } \overline{TNK} = 0,29244,$$

puis $\overline{FQ} = 2,6 \times \overline{TK} = 0,760344$, mais par hypothèse $NF = NT$.

Donc : $\overline{TS} + \overline{FQ} = 2\overline{NM} = 2$, puisque NM est pris pour unité, d'où l'on tire $\overline{KS} = 0,947216$.

évident que la lune sera en cet endroit (IFQ) au moment d'une éclipse à la distance maximum (1). Ainsi $NF = NT$ ou $64^{\circ} \frac{1}{6}$. La ligne NM, rayon de la terre, est de 1° . Et comme l'angle ANG du diamètre de la lune, qui est égal pour le spectateur à celui du soleil, a été trouvé de $31^{\circ} \frac{1}{3}$, l'angle TNK, qui est sa moitié, sera de $15^{\circ} \frac{2}{3}$. On démontre en géométrie que le rapport de la ligne NT qui est de $64^{\circ} 10'$ par rapport à NM [212], rayon de la terre pour unité, est à TK inconnu et rapporté à la même unité comme le sinus de l'angle NKT, qui est 60 (2), est au sinus de l'angle TNK (3), qui est $16^{\circ} 24''$. Si nous multiplions $64^{\circ} 10'$ par $16^{\circ} 24''$, et si nous divisons le résultat par soixante, nous obtenons la ligne TK, c'est-à-dire le rayon de la lune à la plus grande distance. Il est de $17^{\circ} 33''$, la ligne NM étant prise pour unité. Si nous multiplions cette quantité par $2 \frac{2}{3}$ (4), nous connaissons la ligne FQ, qui est le rayon de l'ombre. Elle est de $45^{\circ} 38''$, la ligne NM étant prise pour unité. On démontre en géométrie que si dans un triangle comme SXT, on a trois droites parallèles (TS, NM, FQ), et que la ligne NT soit égale à la ligne NF, il faut que la ligne TS + FQ soit double de NM, c'est-à-dire deux degrés. Si nous retranchons de cette

Puis les deux triangles NGM et NGD donnent :

$$\frac{NM}{KS} = \frac{NG}{KG} = \frac{ND}{TD}$$

$$\text{Donc :} \quad \frac{NM}{KS} = \frac{ND}{ND - NT}$$

$$\text{d'où} \quad ND = \frac{NT \times NM}{NM - KS} = \frac{64, \frac{1}{6}}{0,052784}$$

$$\text{Enfin} \quad ND = 1215.$$

Bar-Hebraeus, comme Ptolémée, trouve 1.210. Cette note remplace tous les calculs de cette section.

(1) Les deux éclipses dont se sert Ptolémée ont lieu à cette distance maximum. Voir ci-dessus (p. 184).

(2) On trouve en note dans le manuscrit : Il ne peut y avoir deux angles droits dans un triangle, or ici dans le triangle KTN, l'angle en T étant droit, on dit que l'angle en K est droit aussi. Cela tient à l'égalité apparente du soleil et de la lune, mais n'a pas lieu en réalité, aussi on dit que le sinus de l'angle K est de 60.

$$(3) \quad \frac{NT}{TK} = \frac{\sin \overline{NKT}}{\sin \overline{TNK}}.$$

Les valeurs des sinus étaient données par des tables en minutes et secondes, comme elles le sont dans les nôtres par leur logarithme.

(4) On a vu en effet, p. 185, que le rayon de l'ombre à la seconde éclipse est égal à la latitude de la lune, qui est de $40^{\circ} \frac{2}{3}$, c'est-à-dire à 2 fois $\frac{2}{3}$ le rayon de la lune qui est de $15^{\circ} \frac{2}{3}$.

quantité la ligne FQ qui est 45' 38'', puis si du résultat 74' 22'' (TS) nous retranchons encore la ligne KT qui est de 17' 33'', il reste la ligne KS qui est de 56' 49''. Et d'après la règle géométrique suivante : quand deux lignes parallèles KS et NM appartiennent à un triangle GNM, le rapport de NM à KS est égal [213] au rapport de NG à KG, qui est égal au rapport de ND à TD. — Si nous supposons la ligne ND égale à un degré, TD sera de 56' 49'', et il restera 3' 11'' pour NT. — Nous dirons alors : Le rapport de NT qui est 3' 11'', à ND qui est 1°, est égal au rapport de la même ligne NT qui est de 64° 10', à la ligne ND, distance inconnue du soleil à la terre. En conséquence si nous multiplions 1°, c'est-à-dire 60', par 64° 10', puis si nous divisons le produit par 3' 11'', nous connaissons la ligne ND, c'est-à-dire la distance du soleil au centre la terre, qui est 1.210 fois la longueur NM, rayon de la terre. Quand nous multiplions cette quantité par le nombre de stades du rayon de la terre, nous trouvons pour la distance moyenne du soleil au centre de la terre 154 myriades 330 stades et, jusqu'à la surface de la terre, 153 myriades et 957 stades.

QUATRIÈME SECTION

DISTANCE DU SOMMET DU CÔNE D'OMBRE AU CENTRE DE LA TERRE (1).

La figure précédente montre que le triangle XNM est semblable au triangle XFQ; aussi le rapport de la ligne NM, rayon de la terre, qui est de 1° [214] à la ligne FQ qui est de 45' 38'' rapportée à la même unité, est égal au rapport de NX à FX. Si on suppose la

(1) On cherche XN.

Or on a :

$$\frac{NM}{FQ} = \frac{XN}{XF} = \frac{XN}{XN - FN}$$

Le premier et le dernier rapport donnent :

$$XN = \frac{NM \times FN}{NM - FQ}$$

Or, NM est pris pour unité

et l'on a vu que $FN = NT = 64 \frac{1}{6}$

et $FQ = 0,760344$

donc :

$$XN = \frac{64,1666}{0,2396} = 268.$$

C'est le résultat que trouvera Bar-Hebræus.

ligne NX de 1 degré, la ligne FX sera de 43' 38" et il restera pour la ligne NF 14 minutes 22 secondes. Nous pouvons dire dès lors : Le rapport de la ligne NF qui est de 14' 22" à la ligne NX qui est de 1°, c'est à-dire 60', est égal au rapport de la même ligne NF, qui est 64° 10', le rayon de la terre étant pris pour unité, à la ligne NX qui est inconnue par rapport à cette unité. Ainsi, quand nous multiplions 60' par 64° 10' et divisons le produit par 14' 22", nous trouvons la ligne NX qui est la distance du sommet du cône d'ombre au centre de la terre et cette distance est de 268 fois le rayon de la terre. Et, comme la plus petite distance de Vénus, d'après ce que nous allons démontrer dans la section suivante, est de 174 fois le rayon de la terre, il est évident que le sommet du cône d'ombre va au delà des intersphères de la lune et de Mercure, et touche même une petite portion de l'intersphère de Vénus.

CINQUIÈME SECTION

DISTANCE DE VÉNUS ET DE MERCURE AU CENTRE DE LA TERRE.

[215] Puisque le vide ne peut pas exister (1), et qu'en dehors des intersphères dont nous avons parlé, aucun autre ne fut observé par les anciens ni par les modernes (2), il faut que la distance maximum d'un astre soit égale à la distance minimum de l'astre situé au-dessus de lui.

On connaît déjà la distance moyenne du soleil (3), et le complément compris entre les centres de l'excentrique et de l'univers (4), qui, ajouté à la distance moyenne, donne la distance maximum, et, retranché, donne la distance minimum. Ptolémée trouva deux degrés et demi entre les deux centres relatifs au

(1) Voir ci-dessus, p. 11, note 1.

(2) Ce qui suit n'est pas le résultat d'observations, mais de mauvaises spéculations. Ptolémée n'avait parlé que des distances du soleil et de la lune à la terre. Ses successeurs voulurent aller plus loin en s'appuyant sur le principe : Il n'y a pas de vide dans la nature, donc tous les intersphères se touchent. Ces matières sont résumées dans Al-Fergani, ch. XXI et XXII. On les trouvera aussi dans Nassir Eddin, *Al-Tazkireh* (Fonds arabe, Paris, ms. n° 2509). Toutefois ces spéculations sur la distance des astres sont fort anciennes. Plin, *H. N.*, II, XIX-XXII, rapporte, sur ce sujet, les idées de Pythagore, Petosiris, Nechepso, etc. — Cf. Al-Battâni, ch. L.

(3) Voir ci-dessus, section 3.

(4) Voir I^{re} partie, ch. II, sect. 4.

soleil, l'unité étant la soixantième partie du rayon de l'excentrique. On a ainsi $\frac{1}{24}$ pour la distance inconnue entre les deux centres (1). Si on prend le rayon de la terre pour unité, ce rayon est $\frac{1}{1210}$ de la moyenne distance du soleil (2). Si j'égalé donc ce rapport à $\frac{1}{24}$, puis divise 1.210 par 24, je trouve 50 pour la distance des centres, le rayon de la terre étant pris pour unité.

Donc si nous ajoutons 50 à la distance moyenne nous obtenons 1.260 fois le rayon terrestre comme distance maximum du soleil au centre de la terre.

Si au contraire nous retranchons 50, nous obtenons la distance minimum du soleil qui est égale à la distance maximum de Vénus au centre de la terre, soit 1.160 fois le rayon terrestre. [216] Il est démontré dans l'*Almageste* (3) que, pour Vénus, la distance entre les centres du déferent et de l'univers est de $1^{\circ} \frac{1}{4}$ et le rayon de l'épicycle est de $43^{\circ} \frac{1}{6}$ (4), le rayon du déferent étant divisé en 60°. — En conséquence, si l'on ajoute à 60 la somme de ces deux quantités, c'est-à-dire $44^{\circ} 23'$, on obtient la distance maximum, en fonction de la soixantième partie du rayon du déferent. C'est $104^{\circ} \frac{1}{6}$.

Si l'on retranche de 60 la somme (ci-dessus), on obtient pour la distance minimum $13^{\circ} \frac{1}{3} \frac{1}{4}$ (5). — Le rapport de la distance maximum à la distance minimum de Vénus (6) est égal au rapport des parties de la distance maximum qui est la distance minimum du soleil déjà connue aux parties de la distance minimum inconnue, l'unité (dans ces deux derniers termes) étant le rayon de la terre. Ainsi, multipliant $15^{\circ} 35'$ par 1.160 et divisant le produit par $104^{\circ} 23'$, nous connaissons la valeur de la distance minimum de Vénus qui est la distance maximum de Mercure, c'est 174 fois le rayon de la terre. Il est évident que Mercure se trouve à la distance minimum au triangle de l'apogée fixe, c'est-à-dire dans le Verseau et les Gémeaux (7) et non quand il est aux périgées du

(1) C'est $\frac{1}{24}$ du rayon de l'excentrique, $\frac{60}{2,5} = 24$.

(2) Trouvée ci-dessus, section 3.

(3) Livre X.

(4) En réalité $43^{\circ} \frac{1}{3}$. Voir Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, II, p. 336.

(5) C'est-à-dire : $15^{\circ} 35'$. Voir du reste ci-dessous.

(6) En fonction du rayon de la terre. C'est encore un changement d'unité.

(7) Voir ci-dessus (I, v, 4) l'explication et la démonstration de cet énoncé (dans la quatrième propriété relative à Mercure).

makdorono ou du déférent. Cette distance minimum de Mercure est la distance maximum de la lune [217] qu'on a trouvée être de 64 fois $\frac{1}{6}$ le rayon de la terre.

SIXIÈME SECTION

DISTANCE DE MARS, JUPITER ET SATURNE AU CENTRE DE LA TERRE.

L'illustre Ptolémée déduit des observations que la distance des centres du déférent de Mars et de l'univers est de 6° et le rayon de l'épicycle de $39^\circ \frac{1}{2}$, le rayon du déférent étant divisé en 60 parties. Donc si nous ajoutons $45^\circ \frac{1}{2}$ à 60 nous aurons $105^\circ \frac{1}{2}$ pour la distance maximum de Mars à la terre rapportée à l'unité susdite. Si nous retranchons cette quantité de 60, nous aurons $14^\circ \frac{1}{2}$ pour la distance minimum de Mars qui est la distance maximum du soleil. Et parce que la plus petite distance de Mars est à la plus grande comme un est à sept, si on multiplie par sept la valeur de la plus grande distance du soleil qu'on a déjà trouvé être de 1.260 (1), on trouve 8.820 pour la plus grande distance de Mars qui est la plus petite distance de Jupiter au centre de la terre, le rayon terrestre étant pris pour unité. — [218] L'illustre auteur trouva encore $2^\circ \frac{1}{2} \frac{1}{4}$ pour la distance des centres du déférent de Jupiter et de l'univers et $11^\circ \frac{1}{2}$ pour le rayon de l'épicycle, l'unité étant la soixantième partie du rayon de l'excentrique.

Si donc nous ajoutons $14^\circ \frac{1}{2}$ à 60 nous obtenons $74^\circ \frac{1}{2}$ pour la distance maximum de Jupiter rapportée à cette unité. Si nous retranchons cette quantité de 60, nous obtenons $45^\circ \frac{1}{2}$ et $\frac{1}{4}$ pour la distance minimum de Jupiter, qui est la distance maximum de Mars. Et parce que la plus petite distance de Jupiter est à la plus grande comme un est à un et trente-sept minutes, si on augmente la plus grande distance de Mars, qui est 8.820, du quart du cinquième et du sixième de sa valeur, c'est-à-dire de 5.439 (2), on a la distance maximum de Jupiter ou la distance minimum de Saturne au centre de la terre, qui est de 14.259 fois le rayon de

(1) Voir p. 189.

(2) On trouve en note dans le manuscrit : « *Remarque* : Le quart du nombre susdit est de 2.205, son cinquième est de 1.764, son sixième de 1.470 et la somme de 5.439. »

la terre. — Le même auteur, le plus illustre des anciens et des modernes, trouva aussi $3^{\circ} \frac{1}{4} \frac{1}{6}$ pour la distance des centres du déférent de Jupiter et du monde, et $6^{\circ} \frac{1}{2}$ pour le rayon de l'épicycle, le rayon de déférent étant divisé en 60 parties.

Si donc nous ajoutons $9^{\circ} 35'$ [219] à 60, nous trouvons $69^{\circ} \frac{2}{3}$ et $\frac{1}{4}$ pour la distance maximum de Saturne rapportée à cette même unité. Et si nous retranchons cette quantité de 60, il reste $50^{\circ} \frac{1}{2} \frac{1}{6}$ pour la distance minimum de Saturne qui est la distance maximum de Jupiter. Et comme la plus petite distance de Saturne est à la plus grande dans le rapport de un à $1^{\circ} 24'$ à peu près, si nous ajoutons à la distance maximum de Jupiter qui est 14.239 ses deux cinquièmes qui sont 5.704 (1), nous aurons pour la distance maximum de Saturne au centre de la terre 19.963 fois le rayon terrestre. C'est la distance des décans. Elle est unique parce qu'on n'a découvert des excentriques et des épicycles que pour les planètes et non pour les étoiles fixes.

CHAPITRE SEPTIÈME

Grandeur des astres par rapport à la terre.

Il y aura huit sections.

PREMIÈRE SECTION

GRANDEUR DE LA SPHÈRE DE LA LUNE ET DE CELLE DU SOLEIL.

[220] L'observation suffit à nous montrer que si deux corps paraissent égaux bien que situés à des distances différentes, le rapport de la grandeur du plus proche à la grandeur du plus éloigné sera égal au rapport de la moindre distance à la plus grande (2). Ainsi il est vrai de dire que le rapport des rayons de la

(1) On trouve en marge dans le manuscrit : Le cinquième du nombre susdit est de 2.852 moins 12' et les deux cinquièmes seront 5.704 moins 24'.

(2) Moïse Bar Képha écrit aussi un chapitre sur la grandeur des astres, mais sans idée scientifique. Il commence par dire que l'on ne peut évaluer la grandeur des astres, parce qu'ils sont trop éloignés et trop grands, que le soleil et la lune sont les plus grands, puisqu'ils éclairent plus que les autres et aussi pour trois ou quatre raisons tirées de l'Écriture. Il rapporte les opinions de divers philosophes sur la grandeur du soleil et conclut de leur divergence qu'on n'a aucune notion certaine sur cette question. (*Manuscrit syriaque de Paris* n° 319, fol. 4 et 5.)

lune et du soleil est égal au rapport des distances de ces astres à la terre. Et parce que trois termes de cette proportion nous sont déjà connus, à savoir le premier qui est le rayon de la lune $17' 33''$ (1), le troisième, distance de la lune à la terre, $64^{\circ} 10'$ (2), enfin le quatrième, distance du soleil à la terre, 1.210° (3), en multipliant le premier par le quatrième et divisant le produit par le troisième nous trouvons le second que nous ne connaissons pas, c'est-à-dire le rayon du soleil, qui est cinq fois et demi celui de la terre (4).

Et comme le rapport de $17' 33''$ du rayon de la lune à 1° , c'est-à-dire $60'$ du rayon de la terre, est égal au rapport de 1 à 3 et $\frac{2}{5}$ quand on prend pour unité le diamètre de la lune; le diamètre de la terre étant alors 3 et $\frac{2}{5}$; comme de plus le rapport de $17' 33''$ aux $5^{\circ} \frac{1}{2}$ du rayon du soleil est égal au rapport de 1 [221] à $18 \frac{1}{5}$, il s'ensuit que le diamètre de la lune étant pris pour unité, celui du soleil sera de $18^{\circ} \frac{1}{5}$.

Il est démontré dans le XII^e livre d'Euclide (5) que le rapport des volumes de deux sphères est égal au rapport des cubes de leurs diamètres.

Puisque nous prenons le diamètre de la lune pour unité, il est évident que son carré et son cube donneront encore un, quand bien même on continuerait la multiplication. Le diamètre de la terre rapporté à cette unité étant $3 \frac{2}{5}$, quand nous quarrons ce nombre puis multiplions le carré par son côté, (nous trouvons que) la sphère de la terre est 39 fois $\frac{1}{5}$ la sphère de la lune. De plus, le diamètre du soleil rapporté au diamètre de la lune étant $18 \frac{1}{5}$, si nous quarrons ce nombre et multiplions le carré par son côté, nous trouvons que la sphère du soleil vaut 6.644 fois la sphère de la lune.

(1) Voir ci-dessus, II, VI, 3.

(2) Voir ci-dessus, II, VI, 2.

(3) Voir ci-dessus, II, VI, 3.

$$(4) \quad \frac{LL'}{SS'} = \frac{TL}{TS} \text{ d'où } SS' = \frac{LL' \cdot TS}{TL}$$

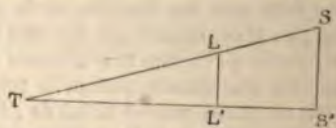


Fig. 34 bis.

(5) Proposition XVIII. Αἱ σφαῖραι πρὸς ἀλλήλας ἐν τριπλασίονι λόγῳ εἰσὶ τῶν ἰσίων διαμέτρων.

D'autre part, si nous prenons pour unité le diamètre de la terre, son carré et son cube seront toujours l'unité. Et comme, dans ce cas, le diamètre du soleil vaut $5\frac{1}{2}$, si nous en formons le carré puis multiplions le carré par son côté, nous trouvons que la sphère du soleil vaut 166 fois $\frac{1}{4}$ et $\frac{1}{8}$ la sphère de la terre. Ptolémée trouve 170. [222] Il forma peut-être le carré et le cube d'un nombre plus grand que $5\frac{1}{2}$, à moins qu'il ne se soit trompé dans le calcul.

DEUXIÈME SECTION (1)

GRANDEUR DE MERCURE.

Ptolémée répète après Hipparque que le diamètre de Mercure est $\frac{1}{15}$, c'est-à-dire le $\frac{1}{3}$ du $\frac{1}{5}$ du diamètre du soleil; il trouva ce résultat à l'aide du dioptré. Il est évident que Mercure était à la distance moyenne quand il l'observa, parce que cet astre et Vénus se trouvent (en conjonction) avec le soleil à leurs distances maximum et minimum, à l'apogée et au périhélie de leur épicycle (2). Mais la distance maximum de Mercure, comme on l'a montré dans le chapitre précédent, est de 174 fois le rayon de la terre, et sa plus petite distance est de 64 fois $\frac{1}{6}$ le même rayon. Si on ajoute la moitié de la différence, c'est-à-dire 55, à la plus petite distance, on obtient la distance moyenne 119. Et, parce que le rapport de la distance moyenne de Mercure à la distance moyenne du soleil, qui est 1.210 fois le rayon de la terre, est égal au rapport du diamètre de Mercure au $\frac{1}{15}$ du diamètre du soleil, comme nous en sommes assurés par l'observation, le rapport de la distance moyenne de Mercure à la distance moyenne du soleil étant égal au rapport de 1 à $10\frac{1}{6}$ (3), [223] il faut que le diamètre de Mer-

(1) Les sections qui suivent n'ont qu'une *valeur arithmétique*, c'est-à-dire : *les calculs sont exacts*, mais tous les points de départ sont faux. Les distances des astres à la terre sont inexactes, car on ne connaissait pas leurs parallaxes, et les Arabes, nous l'avons vu, durent la remplacer par un principe philosophique inexact. Les diamètres apparents des astres sont exagérés (excepté pour Jupiter et Saturne, mais c'est un pur hasard, car leur détermination exige des précautions que ne prenaient pas les anciens). Il y a toujours au moins une cause d'erreur et le plus souvent deux.

(2) Et par suite disparaissent alors dans les rayons solaires.

$$(3) \quad \frac{119}{1210} = \frac{1}{\frac{1210}{119}} = \frac{1}{10 + \frac{20}{119}}$$

cure soit 1 divisé par $10^{\circ} 10'$ et multiplié par $\frac{1}{3} + \frac{1}{3}$ du diamètre du soleil. Ainsi en multipliant ce nombre par 15 nous formons 153, et il est exact de dire que le diamètre de Mercure est $\frac{1}{153}$ du diamètre du soleil. Mais le diamètre du soleil est 3 fois $\frac{1}{2}$ le diamètre de la terre; nous diviserons 153 par $3 \frac{1}{2}$, nous obtiendrons 28 et nous dirons que l'on donnera 1° comme diamètre à Mercure, celui de la terre étant 28. Et comme le cube de un est encore un et le cube de 28 deux myriades et 1952, on est assuré que la sphère de la terre vaut 22.000 fois à peu près celle de la planète Mercure.

TROISIÈME SECTION

GRANDEUR DE VÉNUS.

Hipparque trouva par l'observation que le diamètre de Vénus à la distance moyenne est $\frac{1}{10}$ de celui du soleil. Mais la distance maximum de Vénus est, comme on l'a vu, 1.160; et sa distance minimum 174. Si l'on ajoute la demi-différence, c'est-à-dire 493, à

C'est bien à peu près $10 \frac{1}{6}$.

On a pour Mercure : $R = d \tan \alpha$, ou comme l'angle α est très petit : $R = d\alpha$. Pour le soleil : $R' = d'\alpha'$

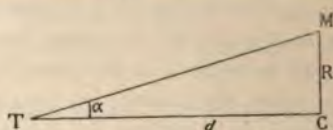


Fig. 34 ter.

Donc :
$$R = R' \left(\frac{d}{d'} \right) \left(\frac{\alpha}{\alpha'} \right)$$

Mais
$$\frac{d'}{d} = \frac{1}{10 + \frac{1}{6}} \text{ et } \frac{\alpha}{\alpha'} = \frac{1}{15}$$

Donc :
$$R = \frac{R'}{\left(10 + \frac{1}{6} \right) \times 15}$$

en nombre rond $\frac{R'}{153}$.

Mais R' rayon du soleil est égal à 5 fois et demi le rayon de la terre.

Donc le rayon de Mercure est égal à $\frac{5 \frac{1}{2}}{153} = \frac{1}{28}$ à peu près du rayon de la terre.

Puis les volumes étant proportionnels aux cubes des rayons, le volume

la plus petite distance on obtient pour la distance moyenne 667. [224] Or nous avons dit que le rapport de la distance moyenne de Vénus à la distance moyenne du soleil est égal au rapport de la distance moyenne de Vénus au $\frac{1}{10}$ du diamètre du soleil. Mais le rapport de la distance moyenne de Vénus à la distance moyenne du soleil est celui de 1 à 1° 49' (1), il s'ensuit donc nécessairement que le diamètre de Vénus est 1° de 1° 49' du dixième du diamètre du soleil (2). Faisons donc la multiplication par 10 et nous trouverons 18° 10', et nous dirons que le diamètre de Vénus est $\frac{1}{18^{\circ}10'}$ du diamètre du soleil.

Si nous divisons 18° $\frac{1}{6}$ par 5 $\frac{1}{2}$ il vient 3° 18' et ainsi, le diamètre de Vénus étant pris pour unité, celui de la terre sera de 3° $\frac{3}{10}$. Mais le cube du diamètre de la terre, c'est-à-dire de 3° $\frac{3}{10}$, est de 33° 56', donc la sphère de la terre vaut à peu près 36 fois celle de la planète Vénus.

QUATRIÈME SECTION

GRANDEUR DE MARS.

Hipparque déterminant par avance le diamètre des trois planètes supérieures, n'indiqua pas à quelle distance il les observait.

Ptolémée dans son ouvrage [225] « du fruit » (3) incline à penser qu'Hipparque fit ses observations à la distance moyenne. Il ne devait pas être loin de la vérité parce qu'à la distance maximum il n'y a pas moyen d'observer les planètes supérieures qui sont alors avec le soleil aux apogées de leurs épicycles, il convenait donc qu'il les observât comme les planètes inférieures à

de Mercure = $\frac{1}{(28)^3} = \frac{1}{21922}$ du volume de la terre. Ce sont les nombres de Bar-Hebraeus; il fait ensuite les mêmes calculs pour les autres planètes.

$$(1) \text{ C'est } \frac{667}{1210}$$

$$(2) \frac{\text{Diam. Vénus}}{1^{\circ} 49'} = \frac{\text{diam. soleil}}{\frac{1}{10}}$$

C'est la formule de la page 194, en note : $R = R' \left(\frac{d}{d'} \right) \left(\frac{a}{a'} \right)$

(3) Dans l'*Histoire des dynasties*, éd. Pococke, p. 124, l. 4, Bar-Hebraeus attribue à Ptolémée l'ouvrage كتاب النجوم, qui doit être le *شجر* d'Olong-Beg (*Proleg.*, I, p. 435 et II, p. 202). Ce mot arabe a pu donner

leurs distances moyennes. Il trouva par l'observation que le diamètre de Mars était $\frac{1}{20}$, c'est-à-dire $\frac{1}{2}$ du $\frac{1}{10}$, du diamètre du soleil.

Mais la distance maximum de Mars, comme on l'a montré, est 8.820 et sa distance minimum 1.260. Si l'on ajoute la moitié de la différence, c'est-à-dire 3.780, à la distance minimum, on obtient la distance moyenne de Mars, qui est 5.240.

Comme le rapport de la distance moyenne de Mars à la distance moyenne du soleil dont nous avons parlé est égal au rapport du diamètre de Mars au $\frac{1}{20}$ du diamètre du soleil, comme d'autre part le rapport des deux distances moyennes susdites est égal au rapport de $4\frac{1}{6}$ à 1, il s'ensuit que le diamètre de Mars est 4 fois $\frac{1}{6}$ le $\frac{1}{20}$ du diamètre du soleil. Et comme le rapport de $4\frac{1}{6}$ à 20 est égal au rapport de 1 à $4^{\circ}48'$, nous dirons que le diamètre de Mars est $\frac{1}{4^{\circ}48'}$ du diamètre du soleil.

Si nous divisons ce nombre $4^{\circ}48'$ par $5\frac{1}{2}$ nous obtenons $52'22''$. [226] Donc si l'on donne 1° , c'est-à-dire $60'$, au diamètre de Mars, le diamètre de la terre sera de $52'22''$. Et comme le rapport de cette quantité à 60 est égal au rapport de 1 à $1^{\circ}9'$ en prenant le diamètre de la terre pour unité, celui de Mars sera donc $1^{\circ}9'$.

Mais dans ces conditions le cube du diamètre de la terre est 1 et le cube du diamètre de Mars, c'est-à-dire de $1^{\circ}9'$, est $1^{\circ}31'\frac{1}{2}$; il s'ensuit donc que la planète Mars est à peu près une fois et demie comme la sphère de la terre (1).

CINQUIÈME SECTION

L'ÉPICYCLE DE MARS EST PLUS GRAND QUE LA ZONE DE LA SIMILITUDE DU SOLEIL (2).

Nous avons signalé ce problème au commencement de ce travail où il se présentait (3). Nous avons réservé de démontrer que l'épicycle de Mars est plus grand que l'intersphère de la simili-

بهره. Pococke et Sédillot traduisent par *liber Fructus*. Ce serait donc le *Centiloquium* ou fruit de ses ouvrages, recueil de cent aphorismes d'astrologie qui a été publié.

(1) Ceci figure dans *la Cause des Causes*, p. 221, l. 7.

(2) Le dernier mot *في* manque dans le texte de M. Payne Smith, ce qui lui fait faire le contresens suivant : quod Martis epicyclus ad zonam similitudinis solis pertinet. (*Catal. des mss. gr. d'Oxford.*)

(3) Voir ci-dessus, I, iv, 4, p. 40.

tude du soleil. Voici la vérité exacte. Nous affirmons, exposons et disons que la plus grande distance du soleil au centre de la terre est, comme on l'a montré, de 1.260 fois le rayon terrestre (1).

Il est évident que cette quantité est la grandeur du rayon de la zone de similitude du soleil, [227] donc le diamètre de la zone de la similitude est de 2.520 fois le rayon terrestre. On a montré encore que la plus grande distance de Mars est 8820 fois la même unité, et sa plus petite distance 1.260. La différence entre les deux, c'est-à-dire 7.560, est la grandeur de l'épicycle de Mars. Comme le rapport de 2.520 à 7.560 est égal au rapport de un à trois, il s'ensuit nécessairement que le diamètre de l'épicycle de Mars vaut trois fois le diamètre de la similitude du soleil avec ce qu'elle contient de corps célestes et les quatre éléments.

SIXIÈME SECTION

GRANDEUR DE JUPITER.

Le diamètre de Jupiter, d'après les observations d'Hipparque, fut trouvé de $\frac{1}{12}$, c'est-à-dire $\frac{1}{2} \cdot \frac{1}{6}$ du diamètre du soleil, Jupiter étant à la distance moyenne. Et comme la distance maximum de cette planète est de 14.259 fois le rayon terrestre et sa distance minimum 8.820, si l'on ajoute la moitié de la différence, c'est-à-dire à peu près 2.720, à la plus petite distance, on obtient la distance moyenne de Jupiter qui sera 11.540 fois [228] le rayon de la terre.

Et, comme le rapport de la distance moyenne de Jupiter à la distance moyenne du soleil est égal au rapport du diamètre de Jupiter au $\frac{1}{12}$ du diamètre du soleil, le rapport de cette distance moyenne de Jupiter à la distance moyenne du soleil dont nous avons parlé étant égal au rapport de $9^{\circ} 32'$ à 1, il s'ensuit donc que le diamètre de Jupiter est 9 fois $+\frac{1}{3} + \frac{1}{5}$ le $\frac{1}{12}$ du diamètre du soleil. Et comme le rapport de $9^{\circ} 32'$ à 12 est égal au rapport de l'unité à $1 + \frac{1}{4} + 31''$, nous dirons que le diamètre de Jupiter est 1 de $1 + \frac{1}{4} + 31''$ du diamètre du soleil; et si nous divisons ce nombre par $5 \frac{1}{2}$ nous obtenons $13' 43''$. Ainsi quand on prend le diamètre de Jupiter pour unité, le diamètre de la terre est de $13' 43''$, ou bien, rapportant cette quantité à 60, il est égal au rapport de 1 à $4 + \frac{1}{5} + \frac{1}{6}$. — Ainsi en prenant le diamètre de la terre

(1) Voir ci-dessus, II, VI, 5, p. 189.

pour unité, le diamètre de Jupiter est de $4^{\circ} 22'$. Comme dans cette hypothèse le cube du diamètre de la terre est 1, et le cube du diamètre de Jupiter $83^{\circ} 16'$ à peu près, il s'ensuit que la planète Jupiter vaut à peu près 83 fois $\frac{1}{4}$ la sphère terrestre.

[229] SEPTIÈME SECTION

GRANDEUR DE SATURNE.

Le diamètre de Saturne pris aussi à sa distance moyenne est $\frac{1}{18}$, c'est-à-dire $\frac{1}{3} \times \frac{1}{6}$ du diamètre du soleil. La distance maximum de Saturne, comme on l'a montré, est de 19.963 fois le rayon terrestre, et sa distance minimum 14.239. Si on ajoute la demi-différence, c'est-à-dire 2.852, à la plus petite distance, on obtient pour la distance moyenne 17.111 fois le rayon de la terre.

Et comme le rapport de la distance moyenne de Saturne à la distance moyenne du soleil est égal au rapport du diamètre de Saturne au $\frac{1}{18}$ du diamètre du soleil, le rapport de cette distance moyenne de Saturne à la distance moyenne du soleil, dont nous avons parlé, étant égal à peu près au rapport de 14 à 1, il s'ensuit nécessairement que le diamètre de Saturne vaut 14 fois le $\frac{1}{18}$ du diamètre du soleil. Et comme le rapport de 14 à 18 est égal au rapport de 1 à $1 + \frac{1}{2}$, nous dirons que le diamètre de Saturne est 1 de $1 + \frac{1}{3} + \frac{1}{12}$ du diamètre du soleil. Si nous divisons ce nombre par $5 \frac{1}{2}$ nous obtenons 14'. Ainsi, quand on attribue au diamètre de Saturne 1, c'est-à-dire 60', le diamètre de la terre vaut 14'; [230] et parce que le rapport de 14' à 60 est égal au rapport de 1 à $4^{\circ} 17'$, il s'ensuit que si l'on prend le diamètre de la terre pour unité, le diamètre de Saturne est $4^{\circ} 17'$.

Comme le cube du diamètre de la terre dans cette hypothèse est 1, et que le cube du diamètre de Saturne est $78^{\circ} 33'$, il en résulte que la planète Saturne vaut 78 fois $+\frac{1}{3} + \frac{1}{4}$ à peu près la sphère de la terre.

HUITIÈME SECTION

GRANDEUR DES ÉTOILES FINES.

Comme le diamètre des décans (1), c'est-à-dire le diamètre

(1) On sait que les étoiles n'ont pas de diamètre sensible. Mais il a fallu

d'une étoile moyenne de première grandeur, est égal à $\frac{1}{20}$, c'est-à-dire $\frac{1}{2} \cdot \frac{1}{10}$ du diamètre du soleil, comme d'autre part la distance maximum de Saturne est, nous l'avons dit, l'unique distance des étoiles fixes qui est de 19.963 fois le rayon de la terre, le rapport de cette distance à la distance moyenne du soleil dont nous avons parlé est égal au rapport du diamètre d'une étoile moyenne de première grandeur au $\frac{1}{20}$ du diamètre du soleil. Mais le rapport de la distance maximum de Saturne à la distance moyenne du soleil est égal au rapport de $16 \frac{1}{2}$ à 1; il s'ensuit donc nécessairement que le diamètre d'une étoile moyenne de première grandeur est 16 fois $\frac{1}{2}$ le $\frac{1}{20}$ du diamètre du soleil. Comme le rapport de $16 \frac{1}{2}$ à 20 [231] est à peu près égal au rapport de 1 à $1 + \frac{1}{6}$, nous pouvons dire que le diamètre d'une étoile moyenne de première grandeur est 1 de $1 + \frac{1}{6}$ du diamètre du soleil. Et si nous divisons ce nombre par $3 \frac{1}{2}$, nous obtenons $13' 16''$. Ainsi en prenant le diamètre d'une étoile moyenne de première grandeur égal à 1° ou $60'$, on aura $13' 16''$ pour le diamètre de la terre. Comme le rapport de ce nombre à 60 est à peu près égal au rapport de 1 à $4^\circ 32'$, il s'ensuit qu'en prenant le diamètre de la terre pour unité, celui des étoiles moyennes de première grandeur sera $4 \frac{1}{3}$ et $\frac{1}{6}$. Comme le cube du diamètre de la terre dans cette hypothèse est 1, et le cube relatif à une étoile moyenne de première grandeur $93^\circ \frac{1}{6}$, il est certain qu'une étoile moyenne de première grandeur parmi les étoiles fixes vaut à peu près 93 fois la sphère de la terre. En divisant cette quantité par 6, $15 \frac{1}{2}$ sera la quantité dont l'emporte une étoile moyenne de chaque ordre sur l'étoile moyenne d'ordre inférieur (1). Si nous divisons encore le $\frac{1}{6}$ par 3, $3 + \frac{1}{6}$ sera la quantité dont l'emporte l'étoile maximum de chaque ordre de grandeur sur l'étoile moyenne du même ordre, ou l'étoile moyenne sur la plus petite.

Les lunettes pour nous en assurer. Les anciens, les voyant briller autant que les planètes, devaient leur attribuer aussi un diamètre apparent. On remarquera cependant que Bar-Hebræus n'attribue pas cette erreur à Hipparque.

(1) Ceci est encore un principe à priori. Bar-Hebræus semble dire : Nous avons six classes d'étoiles dont la grandeur varie en progression arithmétique de 0 à 93. La raison est donc $15 \frac{1}{2}$. Puis, dans chaque classe, nous aurons trois groupes, les petites étoiles, les moyennes et les grosses; leurs grandeurs forment une nouvelle progression dans la précédente, la

raison est $\frac{15}{3} = 5 + \frac{1}{6}$.

Dès lors une brillante étoile (1) de première grandeur vaudra 98 fois et $\frac{1}{6}$ la terre, une moyenne 93 fois, et une petite 87 fois + $\frac{1}{2} + \frac{1}{3}$; une brillante de seconde grandeur 82 fois + $\frac{2}{3}$, une moyenne 77 $\frac{1}{2}$, [232] et une petite 72 $\frac{1}{3}$; une brillante de troisième grandeur 67 fois $\frac{1}{6}$, une moyenne 62, une petite 56 + $\frac{1}{2} + \frac{1}{3}$; une brillante de quatrième grandeur 54 fois $\frac{2}{3}$, une moyenne 46 $\frac{1}{2}$, et une petite 41 $\frac{1}{3}$; une brillante de cinquième grandeur 36 fois $\frac{1}{6}$, une moyenne 31, et une petite 25 + $\frac{1}{2} + \frac{1}{3}$; une brillante de sixième grandeur 20 fois $\frac{2}{3}$, une moyenne 15 $\frac{1}{4}$, et une petite 10 $\frac{1}{3}$.

On voit par là que le plus grand des astres est le soleil, puis viennent les étoiles fixes de première grandeur, puis Jupiter, Saturne, le reste des étoiles fixes et Mars. Chacun de ces astres est plus grand que la terre. Enfin viennent Vénus, la Lune et Mercure. — Chacun de ces derniers astres est plus petit que la terre (2).

FIN DU LIVRE DE L'ASCENSION
DE L'ESPRIT SUR LA FORME DU CIEL ET DE LA TERRE.

Priez pour le pécheur qui l'a écrit, gloire à Dieu et que ses miséricordes et sa grâce descendent sur nous maintenant et toujours dans les siècles des siècles.

(1) Mot à mot : une grande étoile.

(2) L'ordre réel est : les étoiles, le soleil, Jupiter, Saturne, la Terre, Vénus, Mars, Mercure, la Lune.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

CENT-VINGT-DEUXIÈME FASCICULE

INTRODUCTION A LA CHRONOLOGIE DU LATIN VULGAIRE

ÉTUDE DE PHILOGIE HISTORIQUE

PAR F. GEORGE MOHL



PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1899

Tous droits réservés.

INTRODUCTION

A LA

CHRONOLOGIE DU LATIN VULGAIRE



INTRODUCTION

A LA

CHRONOLOGIE DU LATIN VULGAIRE

ÉTUDE DE PHILOGOLOGIE HISTORIQUE

PAR

F. GEORGE MOHL

LECTEUR A L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE ET ROYALE DE PRAGUE
ÉLÈVE DIPLOMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1899

A

MICHEL BRÉAL

Permettez-moi de vous dédier ces pages.

C'est vous qui m'avez ouvert, voici bientôt quinze ans, le monde merveilleux des spéculations philologiques et depuis lors vos encouragements et vos conseils ont toujours accompagné chacun de mes pas dans les rudes étapes d'une vie difficile.

C'est mon orgueil d'inscrire ici votre nom et c'est aussi mon unique mérite d'en avoir le droit.

F. G. M.

Sur l'avis de M. Michel BRÉAL, directeur des études de grammaire comparée et de MM. Louis DUVAU et Antoine THOMAS, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. George MOHL le titre d'*élève diplômé de la section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des Hautes Études*.

Paris, le 30 octobre 1898.

Le Directeur d'études,

Signé : BRÉAL.

Les Commissaires responsables,

Signé : L. DUVAU, A. THOMAS.

Le Président de la Section,

Signé : G. MONOD.

PRÉFACE

Au moment de reviser et de coordonner les matériaux que nous amassons depuis dix ans en vue d'une *Grammaire historique du Latin vulgaire*, il nous a paru opportun de recueillir tout d'abord nos propres idées sur la latinité populaire, de formuler, dans un tableau d'ensemble, notre conception personnelle à cet égard, de nous tracer enfin à nous-même une méthode pour nos études futures. C'est cette esquisse que nous publions aujourd'hui sous le titre d'*Introduction à la Chronologie du Latin vulgaire*. Il ne s'agit nullement, tant s'en faut, d'une étude complète et systématique des formes du latin vulgaire. Ce sont de simples observations, des considérations d'un caractère très général, présentées le plus souvent sans beaucoup d'ordre et d'après un plan des plus larges, sur l'histoire de la langue latine et de ses dialectes dans les différentes provinces de l'Empire romain.

Qu'on ne s'attende donc point à trouver dans notre livre beaucoup de nouveauté quant aux faits eux-mêmes ni un ample matériel de formes inédites : nous avons au contraire écarté avec soin tout ce qui eût nécessité des discussions spéciales, tout ce qui nous eût engagé dans la critique des innombrables questions de détail qui hérissent le problème. Nous nous sommes attaché précisément à n'étudier ici, autant qu'il était possible, que les faits en quelque sorte classiques du latin vulgaire, les exemples connus, les formes sûres, dûment attestées, en un mot tout ce qui dès à présent

peut être considéré comme définitivement acquis à la science et universellement accepté par tous. La question pour nous n'était point de discuter la valeur intrinsèque de ces formes, mais bien de les interpréter scientifiquement, d'y chercher des points de repaire quant au développement général et à la chronologie du latin vulgaire, d'en tirer enfin une méthode sûre, applicable aux recherches à venir et capable de conduire à de nouvelles et fécondes découvertes : de là le titre d'*Introduction* que nous avons cru pouvoir donner à notre étude.

En même temps que cette esquisse générale d'une méthode, nous présentons au monde savant une monographie destinée à montrer les résultats pratiques auxquels notre théorie nous a conduit. Cette nouvelle étude, qui paraît aujourd'hui même à Prague sous le titre : *Le couple roman Lui : Lei, ses origines et son développement dans les dialectes vulgaires de la langue latine*¹, formera, s'il plaît à Dieu, le chapitre du datif pronominal dans notre future *Grammaire historique*. C'est à dessein que nous avons fait paraître ces deux ouvrages simultanément, car l'un est destiné dans notre pensée à compléter l'autre. Il est difficile, croyons-nous, si l'on ne connaît notre étude sur le datif vulgaire *illu : illeī*, de se rendre exactement compte de la manière dont nous prétendons appliquer les principes formulés dans l'*Introduction*, de même que les conclusions auxquelles nous sommes arrivé quant au datif pronominal ne seront parfaitement claires que pour celui qui aura lu notre thèse générale sur la chronologie de la latinité vulgaire.

Je suis heureux de pouvoir associer aujourd'hui, dans une égale reconnaissance, les deux Sociétés illustres qui ont bien voulu s'intéresser à mes présents travaux et me prêter leur appui matériel et moral pour les présenter l'un et l'autre au public. C'est les Hautes Études de Paris, qui m'a fait connaître que j'étais son bienvenu, et la Regia Societas Scientiarum Bohemica de Prague, le plus ancien des corps savants de l'Autriche.

¹ En tchèque, avec résumé en français.

En terminant, je dois faire observer que, tant dans l'*Introduction* que dans *Le couple roman Lui : Lei*, les formes des dialectes italiques sont le plus souvent citées d'après l'ouvrage monumental de Planta, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte*, I et II; nous n'avons guère fait exception que pour les mots sabelliques, dont la lecture, pour des raisons où nous n'avons pas à entrer ici, nous paraît parfois plus sûre chez Zveaiev, *Inscriptiones Italiae inferioris dialecticae*. Son classement des inscriptions nous semble également, par certains côtés, plus judicieux et moins exclusif que celui de Planta.

Quant à l'ouvrage de Conway, *The italic dialects*, New-York, 1897, il ne nous a malheureusement plus été possible de le mettre à contribution, la publication de notre livre, et pour l'impression depuis plus d'un an, ayant été par suite de diverses circonstances retardée jusqu'à ce jour. Nous n'avons pu davantage utiliser les inscriptions publiées dans les derniers fascicules de l'*Ephemeris epigraphica*: nous le regrettons d'autant plus vivement que plusieurs d'entre elles confirment d'une manière éclatante et par des exemples sûrs notre manière de voir sur plusieurs points de la grammaire et de la phonétique du latin parlé dans l'Empire romain.

Il y a enfin trois ouvrages déjà anciens, dont nous n'avons pu avoir communication qu'au moment de la correction des épreuves et qui nous ont bien manqué. C'est d'abord un petit ouvrage, assez peu judicieux d'ailleurs, d'Abeken: *Italien vor den Zeiten römischer Herrschaft*, Stuttgart, 1843, puis l'étude de E. Pais, *La Sardegna prima del dominio romano*, Rome, 1881, enfin le livre de Tocilescu, *La lingua inainte de Romani*, dont nous avons pu encore en parfaite usage, encore que les conclusions générales du savant main soient parfois assez différentes des nôtres.

Quant aux autres ouvrages dont nous nous sommes servi, nous croyons inutile d'en donner la bibliographie détaillée. Nous avons pris soin d'indiquer toujours au fur et à mesure les sources auxquelles nous avons puisé et nous l'avons fait avec toute l'exactitude dont nous sommes capable: ainsi le lecteur

démêlera aisément ce qui nous appartient en propre et ce que nous avons recueilli dans nos lectures journalières.

Un ouvrage toutefois mérite une mention spéciale : c'est le livre de Planta. Nous avouons en toute humilité que sans lui nous n'eussions pu que très difficilement mener à bien notre étude et, s'il nous a été donné d'esquisser avec quelque rigueur l'histoire des origines du latin vulgaire, c'est surtout parce que Planta, dans l'une des œuvres les plus colossales de la science contemporaine, avait coordonné avec une si admirable précision toutes nos connaissances touchant les langues et les dialectes de l'Italie ancienne.

F. GEORGE MOHL.

Prague, le 15 avril 1899.

INTRODUCTION

A

LA CHRONOLOGIE DU LATIN VULGAIRE

I

LE PROBLÈME DU LATIN VULGAIRE

SOMMAIRE : § 1. Aperçu historique sur la question du latin vulgaire. — §§ 2-5. Les formules chronologiques de Gröber ; la *prisca latinitas* ; le latin des provinces. — § 6. Le vieux latin dialectal d'Italie. — §§ 7-8. Le principe de l'unité du latin vulgaire. — §§ 10-12. La méthode des reconstructions ; distinction entre le roman et le latin vulgaire proprement dit ; analyse de quelques exemples.

§ 1. — La philologie romane compte peu de questions aussi ardues, aussi compliquées, aussi obscures que la chronologie du latin vulgaire. Depuis la publication du grand ouvrage de Schuchardt (1866-69), le problème a été repris bien des fois par les romanistes et, à part quelques heureuses interprétations de détails, toujours avec le même insuccès quant aux théories d'ensemble. On avait tout d'abord cherché les origines du latin vulgaire et des langues romanes à une époque infiniment trop récente, tout à la fin de l'Empire, parfois même plus bas encore, après les invasions germaniques et jusque sous le règne de Charlemagne ; c'est l'erreur où tombèrent Max Müller et Littré (cf. *Hist. de la langue franç.*, I, 96 sq.), qui confondent absolument le latin vulgaire avec le bas-latin des notaires mérovingiens. D'autres, plus généreux, accordaient que les langues romanes dataient de la conquête des provinces par les légions. « L'origine du roman remonte au premier barbarisme que les Gaulois ajoutèrent à la langue latine », dit Edélestand du Méril, dans son *Essai philosophique sur la formation de la langue française*.

Insensiblement, on en revint à des idées plus saines et le lumineux opusculé de Sittl, *Die lokalen Verschiedenheiten der latein. Sprache* (1882), si plein d'aperçus nouveaux et sûrs, mais qui n'était malheureusement qu'une esquisse très superficielle, marque un changement de direction absolu dans cette partie des études romanes, encore que l'auteur ait par la suite cru devoir renier son propre ouvrage¹. Cette fois, les origines du latin vulgaire étaient rapportées aux origines mêmes de la colonisation romaine, aux premières colonies envoyées par Rome dans le Latium et la Sabine. Désormais, latin vulgaire et latin dialectal d'Italie étaient à peu près confondus, ce qui est naturellement excessif, en contradiction d'ailleurs avec l'incontestable unité linguistique révélée par les langues romanes. Aussi la théorie polydialectale soutenue et défendue à maintes reprises, puis modifiée, finalement abandonnée et dénoncée comme un péché de jeunesse par l'éminent latiniste, trouva-t-elle généralement peu de faveur. Peu de temps après fut fondée l'*Archiv für lateinische Lexikographie* (1884) où l'école de Wölfflin devait renouveler dans ses principes mêmes toute la philologie latine et apporter à l'étude de la langue de Rome des procédés scientifiques d'une rigueur et d'une précision encore inconnues. Une suite de monographies d'une capitale importance nous fit enfin pénétrer au vif d'une langue latine vivante, créatrice, surprise dans sa vie même et bien différente de la langue conventionnelle et morte de nos grammaires et de nos livres de rhétorique. En même temps que le latin littéraire, l'idiome vulgaire s'éclairait aussi d'un jour nouveau, se dégageait peu à peu de l'obscurité et du vague où les recherches incomplètes des romanistes l'avaient jusque-là laissé. On pouvait dès lors songer sans trop de témérité à reconstruire la grammaire du latin vulgaire et, en 1888, W. Meyer-Lübke résuma et coordonna, avec une précision et une exactitude presque mathématiques, tous les résultats acquis depuis Diez, *Die latein. Sprache in den roman. Ländern*, au *Grundriss* de Gröber, I, 351-382.

1. « Andere kritisieren und mit dem Bekenntnisse des eigenen Irrtums anfangen, reimt sich nicht recht zusammen... Uebrigens überliessen die Tadler mir selbst, mich zu widerlegen. » Sittl, *Jahresb. klass. Altert.*, LXVIII (1891), II, p. 226.

§ 2. — Malheureusement, si les faits en eux-mêmes apparaissent amplement documentés et avec une incontestable netteté, leur chronologie aussi bien que leurs lieux d'origine restaient pleins d'incertitude et d'obscurité. L'éminent romaniste reconnaît lui-même, *Grundr.*, I, 359, l'impuissance des méthodes scientifiques actuelles devant cette double question; il se montrait en ceci plus prudent que Gröber qui, dans la préface de ses *Vulgärlat. Substrate roman. Wörter* (*Archiv Lat. Lex.*, I, 204 sq.), avait essayé de dater les phénomènes du latin vulgaire au moyen d'une série de raisonnements dont la logique et la rigueur ne sont rien moins qu'incontestables. L'auteur déclare par exemple, p. 213, que « die Uebereinstimmung des a) Sardischen, b) Span. c) Portug. d) Catal. e) Provençal. f) Franz. g) Rätorum. h) Rumän. — minus i) Italien., belegt die Existenz einer Wortform bis nach 100 n. Ch.; die Uebereinstimmung von a b c d e f g — hi belegt ihren Bestand bis zum Anfang des 1. Jahrh. n. Ch., die von a b c d e f — g h i bezeugt ihn bis zur Zeit der gallischen Eroberung u. s. w. » Il admet de même que la concordance du sarde et de l'espagnol permet de faire remonter la forme populaire jusqu'en 200 av. J.-C., enfin que la conformité de l'italien et du latin classique exclut l'existence d'une forme vulgaire distincte.

On avouera que c'est aller un peu vite en besogne et que ces déductions, sous leur apparence mathématique, sont pour le moins sujettes à caution. A prendre les choses à la lettre, de ce que l'italien dit *temeva* = *timēbam*, il faudrait conclure que la forme * *temēa* en Gaule, en Espagne, etc., est née postérieurement et ne remonte pas au delà de la période romane, cf. *ibid.*, p. 231, III. Or, il n'est pas douteux que les imparfaits en *-ēa*, *-īa* avaient cours en latin vulgaire dès une époque relativement assez ancienne et que c'est la forme littéraire *-ēbam*, *-ēva* d'une part, de l'autre *-ībam*, *-īva*, etc., conservée peut-être depuis l'origine en quelques localités italiennes ou simplement réintroduite dans le parler populaire par le seul prestige de la prononciation officielle, qui survit dans l'imparfait italien¹. C'est ainsi qu'en général dans l'Italie

1. Le type *sentiva* en tout cas exclut l'idée d'un emprunt à la flexion classique; *sentiva* est ou une extension analogique d'après *-ava*, *-eva*, ce qui est pour le moins sujet à caution, ou un héritage direct de *sentī-*

du Sud l'imparfait repose sur la forme en *-éva*, alors que le conditionnel est formé avec le doublet en *-ia*, cf. d'Ovidio, *Saggi crit.*, p. 526 sq., ce qui prouve d'un côté la coexistence ancienne des deux flexions en Italie et exclut de l'autre l'hypothèse aujourd'hui courante d'une restauration analogique, laquelle se fût sûrement exercée indifféremment, sur tout *-éa* désinentiel, au conditionnel aussi bien qu'à l'imparfait. Remarquons de même, d'après une observation de Sittl, que *eccum* pour *ecce*, qui est à la base de l'italien *ecco*, apparaît en latin, sous l'Empire, seulement chez les poètes, les écrivains recherchés, nullement chez les auteurs inférieurs ou populaires. Ainsi encore on conjugue en Italie *vo* ou *vado*, la première forme seule appartenant au latin vulgaire général de l'Empire romain : **vao*, port. *vou*, etc.

De même dans le provençal *aurelha*, il faut reconnaître le vocalisme classique *auricla* à côté de la forme vulgaire *oricla* attestée par le portugais *orelha*, exactement comme le sicilien *arichi* prouve *auricla* et le logudorien *orija*, vieux sarde *oricla* (cf. Stat. Sassar., III, 21 : *Et sechet se lisa oricla*, etc.) prouve *oricla*. On sait que l'Appendix Probi, Keil 198, 11, dit : *Auris, non oricla*, tandis que Festus s. v. *orata* semble insinuer que, déjà de son temps, au moins dans la région où il écrivait, la prononciation *oricla* cédait ou avait cédé devant la restauration classique *auricla* : *Rustici orum dicebant, ut auriculas oriculas*. Cf. aussi *oricla* dans Trog. in Plin., XI, 286, cité par Ullmann, *Roman. Forsch.*, VII, 196.

Comme l'Appendix Probi, d'après la démonstration ingénieuse de Gaston Paris, *Mélanges Renier*, p. 301 sq., a probablement en vue le latin parlé à Carthage dans le courant du III^e siècle et comme d'autre part l'épigraphie nous montre d'une manière, à notre sens, formelle, dans le latin d'Afrique un dialecte absolument réfractaire à la réduction de *au*, cf. aussi Sittl, *Lok. Verschied.*, p. 67, il ne peut être question, dans le *oricla* de l'Appendix, que d'une forme ancienne importée d'Italie après la conquête et sans doute avant l'époque impériale. La Gaule, en effet, et les provinces colonisées sous l'Empire, s'accordent généralement dans le vocalisme *auricla*, non *oricla*, à l'exception de la Dacie qui, dans le roumain

bam archaïque comme l'admettait Diez. Cf. sur cette question d'Ovidio, *Arch. glott.*, IX, 35 sq.

urechie, n'offre qu'un témoignage tout à fait négatif, de même que le toscan *orecchio*; ici l'un ou l'autre vocalisme est également admissible. De même, il n'y a rien à tirer du vocalisme initial du piémontais *uriya* non plus que du vieux lombard *oregia*, cf. ces vers d'une *Canzone*, publiée par Salvioni, *Arch. Glottol.*, IX, p. 23, str. 6 :

*O oregie mee que ve delecta
De odire piancto de cossi amara festa!*

Le vieux dalmate *racle* « *orecchie* », *Arch. Glottol.*, IX, p. 155, est peut-être plus significatif et paraît bien, selon nous, reposer sur *o-* et non *au-*, lequel se maintient en végliote, cf. *laudar*, *faular*, etc., et ne pourrait que difficilement s'apocoper. On retrouve, d'ailleurs, la forme apocopée *reclō* à Nonsberg en Rhétie. Néanmoins, toute détermination plus précise de la chronologie et de la répartition géographique de *auricla-oricla* ne saurait forcément reposer, dans l'état actuel de nos connaissances, que sur des hypothèses plus ou moins fondées. En appliquant à notre exemple la formule de Gröber, on arriverait à cette conclusion que le vocalisme *oricla*, démontré à la fois par le sarde et l'hispano-portugais, aurait appartenu au latin vulgaire seulement jusqu'en l'an 200 avant J.-C., après quoi l'Italie n'aurait plus guère connu que le vocalisme classique *auricla*. On voit qu'en réalité nous sommes assez loin de compte, car ce n'est évidemment pas sans raison que Festus, et sans doute déjà son modèle Verrius Flaccus, cite précisément la double forme *oriculas* : *auriculas*; c'est très probablement qu'il entendait encore autour de lui l'une et l'autre, et il y a, en effet, bien des chances pour que l'Italie septentrionale et centrale tout au moins, ainsi que nous le verrons dans la suite, n'ait jamais complètement abandonné l'ancien vocalisme *oricla*. A cet égard, *orele* des dialectes frioulans tout à côté de *auregla* dans les localités italiennes des environs de Trieste représente peut-être l'ancienne opposition *o* : *au* maintenue dans deux régions tout à fait limitrophes.

Un exemple plus net encore et plus concluant peut-être nous est fourni par le correspondant vulgaire du latin *fiber*. Les formes romanes, v. esp. *befre*, portug. *bibaro*, prov. *vibre*, fr. *bièvre*, ital. *bevero*, roum. *breb* pour **bebru* présentent toutes *b-* initial au lieu de *f-*, ce qui tout de suite doit faire soupçonner

une influence étrangère. On ne peut songer à un dialecte italique, puisque toutes les langues de la famille s'accordent, sans exception, à représenter *bh-* initial indo-européen par *f-* comme le latin. Seule une influence celtique est admissible et effectivement le nom celtique du « castor » est conservé non seulement sous la forme *befer* des dialectes corniques, mais vraisemblablement aussi, avec un vocalisme qui nous paraît particulier au domaine celtique continental, dans les noms épichoristiques *Bibrax* chez les Remi, César, *Bell. Gall.*, II, 6; *Bibracte* chez les Eduens, *ibid.*, VII, 55, etc.

Le vocalisme en *i*, comme en latin classique, se cache probablement dans *befre* du vieil espagnol; quant à *i* du portugais *bibaro* et du provençal, nous ne voyons guère qu'une influence germanique (vha. *bibar* = **bibru-s*, i.-eur. **bhebhru-*), d'une époque évidemment bien postérieure, qui soit capable de l'expliquer. L'espagnol, qui a abandonné l'ancien *befre* pour la forme récente *bibaro*, rend à notre sens cette explication assez plausible; dans le provençal *vibre*, on peut supposer que l'ancien **vebre*, cf. *castorinum*: *uebrinum*, Gloss. Isid., a simplement modifié son vocalisme radical sous l'action de *bibar* germanique, exactement comme en français *orteil* doit son *o* au celtique *ordiga*, cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm. der roman. Spr.*, I, § 20. Dans tous ces mots, *i* bref germanique est naturellement traité comme dans le vieux franç. *eschipre* « matelot » et autres semblables. Des compromis de cette nature ne sont point rares. Schlutter, *Arch. Lat. Lex.*, X, 200, a montré qu'à côté de *stagnum* « étain », forme vulgaire de *stannum* due selon nous à l'étymologie populaire, cf. *stagnum*: *χασιτέρον*, *Corp. Gl. Lat.*, II, 187, 54, etc., on dit, en Angleterre, après la conquête germanique, *stignum*, *tignum*, d'après l'anglo-saxon *tin*.

Revenons à *fiber*. Du roumain *breb*, il y a peu de chose à tirer; l'italien *bevero*, le franç. *bièvre*, supposent un vocalisme **bēber* pour **bīber*, ainsi que l'a déjà reconnu Gaston Paris, *Roman.*, XIII, 446. Gröber, répugnant à admettre le prototype **bēber*, préfère expliquer *Arch. Lat. Lex.*, I, 250, le français *bièvre* par l'analogie de *lièvre*, *chievre*, etc., ce qui est pour le moins extraordinaire. On est d'autant plus surpris de ce scrupule que *bēber* n'est nullement une reconstruction plus ou moins hypothétique; la forme est déjà formellement signalée par Priscien, I, 150, 13 H. et l'illustre

lexicographe africain l'avait sûrement lui-même puisée à quelque source plus ancienne. Si d'autre part on réfléchit que l'indo-europ. **bhebhru-* scr. *babhru-*, etc., a précisément *e* comme vocalisme radical, on arrive forcément à cette conclusion que l'altération est du côté du latin classique *fiber*¹ et que tout au contraire le français *bièvre* et l'italien *bevero* montrent le vocalisme le plus ancien, couvrant exactement la forme celtique primitive **bebru-*, **beber*; pour l'ital. *bevero* et non **bevro*, cf. *povero* et *povro*, esp. *pobre*, etc.; SOCERO et SOCRO inscr. cf. *Arch. Lat. Lex.*, VIII, 171; IVGRA dans la loi agraire de l'an 643, lig. 14 et 25, éd. Schneider; inversement MAGISTERE CIL. I, 73 (Préneste), SVPERA *ibid.* I, 1011 (Tibur), etc. Le mot a dû être introduit sous cette forme à une époque fort reculée, puisque toutes les langues romanes dénoncent plus ou moins l'emprunt celtique.

Si l'on se rappelle que dès l'époque primitive de l'histoire de Rome, il y avait des colonies celtiques jusqu'à Tuder, ce vieux centre de la civilisation ombrienne et des cultes antiques de l'Italie, ainsi qu'en fait foi l'inscription celtique CIL. I, 1408, on ne doutera plus que c'est dans ces parages qu'il faut chercher la première patrie du *beber* de la latinité vulgaire. Car il est vraiment trop commode de nier à priori, comme le fait Nissen, *Ital. Landeskunde*, I, 480, la présence de populations sénonaises dans l'Ombrie propre et de déclarer que l'inscription de Tuder ne s'est égarée que par hasard dans ces parages. Des hypothèses de ce genre sont toujours dangereuses; il n'y faut recourir qu'en cas de nécessité absolue et en s'entourant de toute espèce de précautions. On remarquera d'ailleurs que les Celtes sont cités sous l'appellation *Iapuzkum nune* parmi les étrangers proscrits d'Iguvium pendant les lustrations par les Tables Engubines, Bréal, *Tab. Eug.*, p. 176, Nissen, *Templum*, p. 115 a. Les colonies de Spolète et de Narnia, voisines de Tuder, cette dernière détachée en l'année 302 ou 301 avant J.-C., cf. Budinszky, *Ausbreit. der lat. Spr.*, p. 11, ont dû les premières se trouver en contact constant avec des populations celtiques et rien ne s'oppose à ce que *beber* au lieu de *fiber* ait été pour la première fois employé en latin à Narnia ou à Spolète, dès le III^e s.

1. Le vocalisme de *fiber* rappelle celui de *Bibrax*, *Bibracte*; **feber* a-t-il subi de son côté l'influence d'un **bibru-* celtique à côté de **bebru-*?

avant J.-C. C'est, comme on voit, remonter un peu plus haut que jusqu'au français *chèvre* ou *lièvre*.

§ 3. — Ces exemples, choisis entre mille, montrent d'une part combien il est malaisé et parfois même imprudent de vouloir renfermer le latin vulgaire dans les cadres restreints d'une chronologie fixe et absolue, d'autre part combien les formes romanes plongent souvent loin et profondément dans le vieux passé italique. Les formes du latin archaïque, de cette *prisca latinitas* que déjà Cicéron entourait de tout le respect qu'on a pour les choses mortes, fourmillent dans les langues romanes et elles ont été tant de fois déjà signalées à l'attention des linguistes qu'il est devenu presque banal de les relever. Nous n'insisterons pas sur l'italien *osteria* qui, malgré l'objection de Miodoński, *Arch. Lat. Lex.*, VIII, 149, semble bien attester un latin archaïque *hostis* « étranger, hôte », sl. *gostī*, etc., et qui fait voir, comme le dit fort bien Köhler, *ibid.*, I, 133, « wie unerwartet oft ältestes Latein und Romanisch zusammenfallen. » Lindsay, *Americ. Journ. of Philol.*, XIV, 319, a montré que, à l'aurore de la littérature latine, Névius accentuait *integram*, comme on n'a jamais cessé de le faire dans la langue vulgaire. Sans insister sur ces faits, qu'il nous soit permis du moins de citer ici les paroles trop souvent méconnues malheureusement d'un maître éminent. Retrouvant dans Ennius, *Trag.*, 261 R., l'expression *plus miser* dont les latinistes ne connaissaient jusque-là, à part un passage contesté de Plaute, *Aulul.*, III, 2, 6, que des exemples de Némésien et de Sidoine Apollinaire (*plus onerosus*, VII, 16 Bar., *plus felix*, VII, 78), Wölfflin conclut, *Arch. Lat. Lex.*, I, 100, par cette déclaration significative que : « Was wir als spätlateinisch zu betrachten gewohnt sind, oft viele Jahrhunderte früher schon in der alten Volkssprache gelebt hat. » Cf. aussi Wölfflin, *Philologus*, XXXIV, p. 153 sq., sur les criteria chronologiques du latin vulgaire.

Une quantité d'expressions et de tournures de nos langues modernes ne trouvent leur véritable explication que dans le vocabulaire ou la syntaxe du latin archaïque. On nous pardonnera sans doute d'en signaler en passant encore un exemple à l'attention des romanistes. Je ne sais si l'on a déjà observé que, dans les langues romanes, le latin *post* apparaît presque exclusivement avec la signification temporelle, franç.

puis, esp. *pues*, etc. En latin classique, on dit aussi bien *post altaria*, *post fores*, *post tergum* que *post annum*, *post id tempus*, etc.; dans le latin vulgaire, il semble bien, à en juger par les langues romanes, que la seconde acception seule était réellement usitée. Or, tout récemment, Wölfflin, *Arch. Lat. Lex.*, X, 124, vient de démontrer que dans le vieux latin on employait *post* exclusivement dans le sens temporel, donc comme correspondant du français « depuis »; dans le sens local « derrière », on employait *pōne* qui apparaît encore chez Plaute et se retrouve plus tard chez Suétone, Apulée et même Tacite. Complétons l'observation de Wölfflin en constatant qu'en latin vulgaire *post* « après » subsista, tandis que *pōne* « derrière » céda en Espagne devant *trāns*, *dē trāns*, esp. *tras*, port. *detraz*, en Italie et en Gaule devant *dē retrō*, franç. *derrière*, it. *dietro*, cf. *Vade retro me*, relevé trois fois par Rönsch, dans les anciennes traductions de la Bible.

Quant aux rapports du français *puis* avec le latin *post*, nous ne voyons pas qu'ils soient si compliqués qu'on veut bien le dire. En latin classique, *post*, qui conserve chez les comiques d'anciennes flexions casuelles telles que *poste*, Plaute, *Men.*, v. 839, d'après Ritschl, *Rhein. Mus.*, VII, 575 sq., VIII, 155 sq., pour **postid*, d'où *postideā*, cf. aussi *postibī*, exige l'accusatif: de là *posteā*. En ombrien, au contraire, *post* gouverne toujours l'ablatif: *Post uerir Treblanir*, Tab. Eug., VI a, 58, etc., tandis que son doublet *posti*, pustin, cf. lat. *exin*, *proin*, etc., veut l'accusatif, osque *pūstin* à côté de *post* qui paraît également régir l'accusatif: *Post exac comono*, Tab. Bant., l. 8, etc. C'est donc des contrées du nord que l'usage de l'ablatif après *post* s'est introduit dans le latin vulgaire d'Italie: de là sur les inscriptions *POST-MORTE* ou bien *DEPOST-CVIVS-MORTE*, CIL. VIII, 9162, d'Auzia en Mauritanie, etc., où on ne peut guère, à cause de la fréquence des exemples, lire à l'accusatif *mortem*, etc. De là aussi **posteis* ou **postis*, au lieu de *posteā* dans la langue vulgaire, à l'époque républicaine **postis* ou **postis*, d'où le sarde actuel *postis* « dopo », à l'époque impériale de nouveau **poszeis*, **postis*, d'où le français *puis*, cf. *ostium* = *huis*, etc. En Italie, la syntaxe proprement latine reprend ensuite le dessus; on revient à *posteā* **postia*, ital. *poscia*¹.

3. Behrens, dans son édition de Schwan, *Altfranz. Gramm.*, § 313,

On a peine à comprendre la répugnance qu'éprouvent certains romanistes à admettre, à la base du latin vulgaire, ce premier fond incontestable et si souvent signalé de *prisca latinitas*. Il faut reconnaître cependant que, depuis une dizaine d'années environ, il y a, dans la philologie romane, de nouveau une tendance marquée à rapprocher les origines du latin vulgaire et à mettre par suite sur le compte des langues romanes elles-mêmes une foule de faits que d'amples preuves cependant permettent, semble-t-il, d'attribuer déjà au vieux latin d'Italie. C'est, on le voit, toute la chronologie et par suite l'histoire même du latin vulgaire qui se trouvent remises en question et l'on ne peut guère prévoir, à l'heure actuelle, ce qui sortira d'une crise qui met en péril les résultats acquis si laborieusement depuis trente ans. Déjà l'existence propre du latin vulgaire est mise en doute et, dans un livre considérable sur le *Latin de Grégoire de Tours*, Max Bonnet, dès 1890, combattait résolument l'idée que le latin vulgaire et le latin classique eussent réellement été deux idiomes distincts.

Sans examiner ici dans le détail la théorie de l'éminent latiniste français, dont Vising, *Om vulgärlatinet*, cf. *Anzeiger für indogerman. Spr.-und Altertumskunde*, IV, 80, et Fr. Stolz, *Histor. Gramm. der latein. Spr.*, I, p. 23, ont d'ailleurs montré les côtés faibles, on ne saurait nier que, à condition qu'il ne dépasse pas les limites et la mesure que l'auteur lui a assignées, le principe établi par Max Bonnet est parfaitement juste en soi, et même nous pensons qu'aucun philologue sérieux n'a jamais réellement voulu voir dans le latin vulgaire et le latin littéraire deux langues distinctes, comme l'osque, par exemple, diffère de l'ombrien. Ce sont simplement deux formes particulières d'une même langue, à peu près comme le français de l'Académie diffère du français parlé à Lyon, Bordeaux, Genève ou Bruxelles. Le danger est, en semblable matière, de dépasser le but et d'exagérer les conclusions d'un axiome qui peut être légitime en soi et faux dans ses applications. C'est malheureusement un peu ce qui est arrivé pour la théorie de Max Bonnet qui, déjà

ramène le franç. *puis* à **postja*, auquel Roques, *Roman.*, XXVII, 324, préfère le prototype **postjus* en comparant *ainz* = **antjus*. Ce sont là de pures fantaisies ; ni **postius* ni **antius* n'ont jamais eu de réalité historique.

excessive par endroits chez le philologue français, aboutit presque à la négation absolue du latin vulgaire dans le livre plus récent de Gorra, *Lingue neolatine*, Milan, 1894. On est loin, comme on voit, de la théorie de Gabelentz, *Sprachwissenschaft*, p. 192, qui compare le latin vulgaire au jargon des créoles.

§ 4. — Sans doute Gröber, en formulant sa théorie chronologique, s'était laissé abuser lui-même par son désir de précision mathématique ; il avait cru pouvoir enfermer toute l'histoire du latin vulgaire dans un système très serré, très rigoureux, mais malheureusement trop idéal, trop théorique et qui trop souvent ne répond pas à la réalité des faits. Aussi les romanistes n'avaient-ils pas eu de peine à en démontrer les contradictions et les insuffisances, et il faut reconnaître notamment que les critiques assez vives soulevées contre la théorie dès 1886 par Kawczyński au premier volume de ses *Romanische Studien*, p. 23 sq., ne sauraient être aisément réfutées. On oublie trop cependant que la théorie de Gröber est en somme la seule qui rende scientifiquement compte, dans leur ensemble, des incontestables rapports d'âge que chacun remarque infailliblement entre les divers dialectes romans. Pour peu que l'on apporte dans ces questions quelque impartialité, il n'est assurément personne qui ne reconnaisse dans le latin vulgaire d'Espagne une phase plus archaïque de la langue que dans celui de la Gaule ou de la Rhétie et dans les dialectes de la Sardaigne centrale un stade encore plus ancien. Sittl a beau nier que la Sardaigne, qui n'était, dit-il, pas encore complètement soumise en l'an 19 de notre ère, représente un état plus ancien que les autres langues de la famille : c'est tout simplement nier l'évidence et un dialecte qui conserve des termes tels que *domu* ou *mannu* en regard de *casa* et *grande* de tous les autres dialectes doit forcément passer pour moins altéré, c'est-à-dire plus ancien que les autres. Si le sarde semble ignorer d'autre part les pluriels en *-ora* maintenus en Italie et en Dacie, c'est précisément une preuve d'ancienneté, un témoignage évident que la langue a vécu assez longtemps d'une vie propre pour achever de bonne heure le procès analogique où les autres idiomes romans ne sont arrivés que plus tard ; la meilleure preuve en est dans les textes du xiii^e siècle qui gardent encore çà et là des vestiges

dénaturés des anciens pluriels, par exemple le féminin singulier *sa fructora*, cf. Delius, *Der sardin. Dial.*, p. 8, note 1. Et comme l'ancien italien présente encore de son côté le pluriel *fruttora* au lieu de *frutti* ou *frutta*, *frutte*, on peut hardiment en conclure, croyons-nous, à l'existence, dans le latin le plus ancien, d'un neutre **fructus*, **fructoris* dont il ne serait peut-être pas impossible d'atteindre encore quelques traces dans le latin littéraire¹ et qu'on pourrait en tous cas joindre sans inconvénient à la liste des neutres en *-us*, *-oris* dressée par W. Meyer-Lübke, *Grundriss*, I, p. 370.

S'agit-il au contraire d'une formation manifestement plus récente, par exemple des datifs pronominaux en *-uī*, *-eī* tels que *illuī*, *illeī*, elle manque régulièrement au sarde et souvent même, comme dans notre exemple, à l'hispano-portugais, alors que tout le reste du domaine roman lui a donné une extension parfois considérable. Pourtant les datifs du type *illuī* *illeī* apparaissent sur les inscriptions d'Italie dès les premiers siècles de l'Empire et, comme nous avons eu déjà l'occasion de le démontrer², cette formation commençait à se répandre en Italie dès l'époque d'Auguste. Néanmoins, elle n'a jamais, malgré l'incontestable avantage que présente la double forme générique *illuī* masculin, *illeī* féminin sur le datif épïcène *illi*, pu se faire jour dans les provinces anciennement colonisées; notamment l'épigraphie de l'Afrique et de l'Espagne, que nous avons spécialement revisée à ce point de vue, n'en offre pas un seul exemple.

§ 5. — Il faut donc bien admettre avec Gröber que c'est en dehors de l'Italie, dans les provinces le plus anciennement colonisées, que se sont maintenues — nous verrons tout à l'heure dans quelle mesure et de quelle manière — les formes les plus voisines du latin de la République, que le latin s'y était implanté d'assez bonne heure et assez fortement pour

1. Nous avons souvenir notamment d'une glose *fructoralis* : *fructuosus* qu'il nous a malheureusement été impossible jusqu'à présent de retrouver. On remarquera d'ailleurs que les hésitations de la langue ancienne entre *fructus*, *fructūs*; *fructus*, *fructī* Ter. *Ad.*, V, 4, 16; *fructus*, *fructuis* Varron chez Nonius, VIII, 72, cf. aussi sur ces formes Ritschl, *Rhein. Mus.*, NF. VIII, p. 494 sq., favorisaient l'introduction d'un quatrième paradigme : *fructus*, **fructoris*.

2. *Le Couple roman lui : lei*, Prague, 1899 (en tchèque avec résumé en franç.).

résister par la suite à beaucoup d'innovations introduites depuis dans le langage forcément plus instable et plus variable de la métropole et de l'Italie en général. En effet les populations latines, et en somme la plupart des peuples italiotes, trouvaient dans le latin une langue ou identique ou tout à fait analogue à leurs dialectes locaux, un instrument linguistique absolument conforme au génie propre de leur race et qu'ils façonnaient et dénaturaient bientôt suivant les habitudes de leurs dialectes particuliers. Tel n'était point le cas en dehors de la péninsule, où le latin dut rester longtemps, si complètement assimilé qu'il fût, une langue importée, un idiome étranger plus ou moins artificiellement appris. Plus la race indigène était éloignée par la langue des dialectes italiques, plus le latin dut s'y conserver pur et homogène. C'est ainsi qu'un Tchèque ou un Russe parle généralement mieux l'allemand qu'un Anglais ou un Danois. Remarquons que le plus pur des dialectes italiens, le toscan, correspond à une région primitivement habitée par une race qui, ainsi que le manuscrit d'Agram en fait foi, d'une façon formelle et définitive¹, n'était pas même indo-européenne. Les habitants primitifs de la Sardaigne, ainsi qu'en témoignent déjà des noms tels que Hampsicora, T. Liv., XXIII, 32, 40, etc., n'étaient guère plus apparentés aux Italiotes. Une tradition que tout porte à croire fondée en fait des Ibères comme en Espagne ; la remarquable conservation du sarde et de l'espagnol s'expliquerait ainsi pour une large part par des raisons ethnographiques préférables sans doute aux causes morales, aux motifs tirés du caractère et des mœurs, par lesquels Sittl, *Lokale Verschied.*, p. 64, s'efforce assez malheureusement selon nous de justifier le peu d'altérations subies par l'espagnol.

Au contraire, pour rendre compte des modifications considérables inaugurées d'assez bonne heure, semble-t-il, par les populations de la Haute-Italie et de la Transalpine et qui démontrent nécessairement une assimilation plus rapide qu'en Espagne ou en Dacie, il conviendra de se souvenir que les dialectes celtiques étaient extrêmement voisins, dans les tournures aussi bien que dans la morphologie et le vocabu-

1. Bréal, *Journ. Sav.*, avril 1893, p. 218 sq., a fait justice de cette hérésie, trop longtemps défendue par quelques philologues, qui consistait à voir dans l'étrusque un rameau de la famille italique.

laire, des vieux dialectes italiques, ainsi que l'a déjà remarqué Windisch, *Grundriss*, I, p. 304. Pour notre part, s'il est permis de tirer une conclusion quelconque du très maigre matériel épigraphique que nous possédons à cet égard, nous sommes convaincu que le dialecte celtique de l'Ager gallicus de Pisaurum par exemple ne différerait pas énormément des dialectes de l'Ombrie ou du Picénum — j'entends des dialectes parlés, non de l'ombrien littéraire que nous ont conservé par exemple les Tables Engubines — et par conséquent du latin provincial de ces régions.

Donc, ici encore, nous acceptons, dans son ensemble et réserve faite des questions de détail, la thèse de Gröber, en l'appuyant toutefois d'arguments ethnographiques plus encore peut-être que d'arguments chronologiques. C'est, on le voit, une théorie diamétralement opposée sur ce point à celle de Sittl qui, poursuivant jusque dans ses dernières conséquences son idée quelque peu préconçue du polydialectisme du latin vulgaire, pose en principe que, plus le latin s'étend loin de son berceau primitif, plus il doit forcément s'altérer. Aussi déclare-t-il sans hésiter, *Lokale Versch.*, p. 43, que le latin s'est altéré plus profondément dans les provinces qu'en Italie.

Malheureusement les arguments présentés par Sittl sont fort peu convaincants, et il n'en pouvait du reste guère être autrement, puisque c'est un peu aller contre l'évidence des faits de prétendre que le latin d'Italie était plus pur que celui de la Bétique ou de la Provence. Nous venons d'indiquer brièvement les raisons qui nous portent à croire, avec la plupart des romanistes, que le latin a précisément subi en Italie le plus grand nombre d'altérations. On conçoit combien les divergences de vues qui séparent sur ce point les philologues sont préjudiciables aux progrès de la science et combien il serait souhaitable que des recherches plus approfondies fussent entreprises en vue de résoudre définitivement ce problème essentiel de la philologie romane. En effet, suivant le point de vue où l'on se place, les origines du latin vulgaire apparaissent sous des aspects tellement différents ; la chronologie primitive des langues romanes varie tellement de système à système et de théorie à théorie ; quelques-uns même traitent ces questions, pourtant capitales, avec une désinvolture et une insouciance si complète et si manifeste de la réalité historique ; le vague et la confusion qui semblent régner de plus

en plus à cet égard dans les esprits les plus éclairés et les plus méthodiques à d'autres points de vue, prennent des proportions telles, qu'il n'y a vraiment pas à s'étonner si, à la façon du diable, le latin vulgaire est parvenu à se faire nier. Lamennais disait que c'était la grande force du Démon: j'ai bien peur que ce ne soit la grande faiblesse de la philologie romane. Quoi qu'il en soit, la question vaut du moins la peine d'être examinée et, avant d'étudier en détails sur quelques exemples l'évolution historique et la propagation des phénomènes du latin vulgaire, il nous paraît indispensable d'esquisser tout d'abord quelques vues générales sur l'ensemble du problème.

§ 6. — Le véritable mérite de Sittl est d'avoir reconnu, *Lo-kale Verschied.*, 1^{re} partie, à la base du latin vulgaire et comme élément constitutif essentiel, le latin provincial de l'Italie. Il y voit, non plus avec Auguste Fuchs et Seelmann, *Aussprache der lat. Sprache*, Einleit., p. 11, le « Volkslatein » du Latium proprement dit, le langage parlé de Rome et des environs, et qui n'est en somme pas autre chose que la *rusticitas*, étendu peu à peu, comme idiome parlé général, à l'Italie d'abord, aux provinces ensuite; Sittl s'attache au contraire à montrer que la plupart des particularités du latin vulgaire sont parties, non de Rome ou du Latium, mais des provinces le plus anciennement conquises et latinisées, particulièrement des régions du nord, de l'Ager faliscus, de l'Ombrie, du Pisaurum, cf. principalement *op. cit.*, p. 38. C'est ainsi que, refaisant avec un rare bonheur l'histoire de la diphtongue *ae* et suivant pas à pas, sur toutes les inscriptions disséminées à travers la péninsule, la propagation de la monophthongue *e* qui peu à peu lui succède, il arrive à démontrer, p. 4 sq., que la monophthongaison est née dans le nord, en pays ombrien, dès une époque antérieure aux Gracques, que de là elle a gagné Rome à peu près vers le temps de Lucilius, qu'enfin elle s'est lentement étendue à toute l'Italie. Nous croyons interpréter exactement la pensée de Sittl en déclarant tout directement que, si *quaerō* est traité dans les langues romanes de la même façon que *decem*, c'est qu'en capénate, en falisque, en ombrien les deux mots avaient déjà un vocalisme identique, cf. ombr. *kvestur* à côté de *desen-*.

Tant qu'il ne s'agit point des provinces situées en dehors de l'Italie, nous croyons donc pouvoir accepter sans restriction la théorie polydialectale de Sittl et même nous regrettons que l'éminent latiniste se soit contenté d'une esquisse aussi sommaire de ce primitif latin provincial dont il a si bien compris la nature, mais dont il paraît n'avoir pas tiré toutes les déductions désirables au point de vue des langues romanes. Pour notre part, nous n'hésitons pas à considérer le latin provincial d'Italie comme la source presque exclusive de toutes les manifestations linguistiques attribuables au latin vulgaire de l'Empire romain ; c'est là, c'est dans la prononciation sabine, volsque, hernique, pélignienne, osque, marse, picénienne, falisque qu'il faut chercher la cause première des langues romanes, et c'est dans ces dialectes qu'il faut rechercher les premiers germes de cette forme nouvelle de la latinité. Pour résumer d'un mot la thèse soutenue dès 1889 par Sittl au Congrès de Görlitz, cf. *Verhandl. der Versamml. deutsch. Philol.*, 1889, p. 385-92, ce n'est pas seulement l'ancienne *rusticitas latina* apportée dans les diverses régions de l'Italie par les premiers colons romains, c'est aussi et, disons le mot, c'est surtout le *peregrinitas italica* contractée par le latin durant ce long voyage à travers la péninsule qu'il convient avant tout de reconnaître à la base du latin vulgaire.

On ne doit pas oublier qu'avant d'être portée par les légions au delà des frontières italiennes, la langue latine a été parlée, modifiée, altérée de mille façons pendant de longs siècles par les masses si diverses des populations italiques et que, si ce sont les aigles romaines qui conquièrent le monde, ce fut au moyen des milices italiotes et de colonies détachées de toutes les régions de la péninsule. Les premiers empiètements de Rome et du latin sur les territoires italiques commencent à peu près avec le VI^e siècle avant notre ère : or, ce n'est guère qu'au II^e, après Hannibal, qu'elle s'occupe sérieusement de coloniser et de latiniser l'Europe, d'en faire des terres romaines et de la Méditerranée sa mer propre, *mare nostrum*. Le latin s'est donc développé, transformé, altéré en Italie durant une germination de trois à quatre cents ans avant de parvenir aux autres provinces de l'Empire : c'est là incontestablement une avance énorme prise par le latin d'Italie et qui très certainement n'en resta pas là, tant s'en faut ; car il est évident qu'il fallut encore nombre de générations avant que

les nouvelles provinces, l'Espagne, l'Afrique, puis la Gaule, plus tard la Rhétie et les pays daces fussent assez profondément romanisés pour prendre à leur tour une part réellement active à la vie, à l'expansion du latin. Comment dès lors méconnaître que le latin vulgaire est essentiellement sinon exclusivement un produit italique, l'altération naturelle du latin dans la bouche des Falisques, des Ombriens ou des Marses, le résultat d'une sorte de compromis entre le *sermo rusticus* du Latium et les dialectes locaux qui en étaient d'ailleurs si voisins par les formes autant que par le vocabulaire ?

Si l'on entre dans le détail des choses, on constate effectivement que la plupart des traits caractéristiques du latin vulgaire trouvent d'indéniables analogies dans les anciens dialectes de l'Italie, en falisque, en volsque, en ombrien, en sorte qu'il faut positivement un étrange attachement à des idées préconçues pour nier plus longtemps l'identité de ces phénomènes. Certes, déjà Wentrup, *Zur neap. Mund.* (1855), Sophus Bugge, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, III, 35, Diez, *Etym. Wörterb.*, particulièrement p. xii sq., Schuchardt, *Vokal.*, I, 86 sq., et plus récemment W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 19, d'autres encore, avaient admis une certaine influence exercée sur le latin par les dialectes italiques ; mais en général les romanistes s'accordent, avec un ensemble rare, à restreindre cette influence à des proportions infimes, à quelques menus emprunts de mots ou de consonances, spéciales aux patois locaux de l'Italie moderne.

Au contraire, dès qu'on a franchi les limites de l'Italie, dès qu'on se trouve sur terre celtique ou ibérique, tout change subitement ; c'est un revirement complet, et la réserve extrême, presque contrainte et comme gênée qu'on éprouvait à l'égard des langues osco-ombriennes, devient à l'égard du gaulois ou du turdétain une sorte de douce confiance ou d'enthousiasme exagéré. C'est surtout le gaulois et les anciens dialectes celtiques qui jouissent de la faveur des philologues et il y a peu de phénomènes du latin vulgaire qu'on n'ait essayé, bon gré mal gré, d'expliquer par quelque influence celtique. Dans un article considérable sur les sources du lexique latin, Gröber, *Arch. Lat. Lex.*, I, 41 sq., tout en reconnaissant lui-même que la prononciation latine dut forcément subir dans les diverses provinces de l'Empire l'action de la

phonétique indigène, a montré combien il est faux et dangereux de rechercher dans le latin vulgaire un pareil amalgame d'éléments étrangers. Il dit notamment, p. 41 : « Der Antheil der auf dem Boden der römischen Provinzen neben dem vulgären Latein gesprochenen Sprachen der Eingeboren oder Eingewanderten an der Herausbildung der romanischen Sprachen ist von Gräcisten, Keltisten, Germanisten und noch von Max Müller und H. Steinthal ausserordentlich gross, viel zu gross bemessen worden, und ist sogar nach populärer Ansicht derart, dass die romanischen Sprachen vielmehr als Produkte aus mehreren Faktoren, einem unkräftigen Lateinischen und einem oder mehreren zerstörend wirkenden Fremdsprachigen entstanden, — als Mischsprachen gelten, in denen das lateinische Sprachgefühl gänzlich erstorben sei ». On voit en effet où conduirait fatalement une semblable méthode si elle s'introduisait définitivement dans la science : à la restauration d'une des théories les plus malheureuses de Pott qui voyait, *Roman. Elem. in den langob. Gesetzen*, p. 162, dans le latin vulgaire une manière de *lingua franca* formée d'éléments hétérogènes arrachés à toutes les langues de l'Empire.

§ 7. — On conçoit d'ailleurs fort bien pour quelle raison les romanistes accordent avec une bienveillance marquée leurs sympathies à la théorie des influences celtiques : c'est que cette théorie permet de rapprocher les origines du latin vulgaire, puisque l'action des dialectes celtiques ne saurait être raisonnablement regardée comme efficace qu'après la conquête de la Cisalpine au II^e siècle et surtout pendant la romanisation de la Transalpine. En écartant les traces si nombreuses et si indéniables du latin archaïque ou en ergotant à leur sujet, en niant les influences manifestes des anciens idiomes italiques ou en leur abandonnant pour la forme une place parfaitement insignifiante, on arrive ainsi à resserrer la chronologie du latin vulgaire dans un très court espace de temps, à peu près entre le II^e et le IV^e siècle de notre ère, et de cette manière se trouve sauvegardée, pleine et entière, la doctrine fondamentale de la philologie romane actuelle, le dogme essentiel et intangible : l'unité du latin vulgaire.

C'est là en effet le problème capital, la question première de la philologie romane ; le latin vulgaire était-il le même

dans toutes les régions de l'Empire ou était-il dès l'origine morcelé en dialectes ? On ne saisit pas tout de suite les immenses difficultés, presque insurmontables, que présente la solution de cette grave question et, habitués que nous sommes à comparer les faits du latin vulgaire à ceux que nous observons chaque jour dans toute langue vivante normalement développée, nous ne nous figurons même pas que le latin vulgaire, répandu dans un empire colossal et propagé durant de longs siècles parmi les races les plus diverses, ait pu arriver jusqu'à la période romane sans contracter de très profondes et très multiples particularités locales. Sans doute, il ne faut point trop prendre à la lettre ce que nous disent les écrivains anciens des singularités linguistiques propres à telle ou telle province. Que Septime Sévère ne se soit jamais débarrassé de son accent africain, cf. *Hist. Aug.*, Sept. Sev., 19, ou que l'empereur Hadrien, qui était Espagnol, ait fait rire le Sénat lorsqu'il prononça son premier discours, *ibid.*, Hadr., 3, cela signifie simplement qu'en Afrique ou en Espagne on prononçait le latin, et bien entendu le latin littéraire, autrement qu'à Rome ou en Italie. De véritables particularités dialectales du latin vulgaire d'Afrique ou d'Espagne il n'est pas question. Le reproche de *patavinité* que Pollion adressait à Tive-Live ou celui de *prénestinité* que Lucilius faisait à Vectius, d'après un passage cent fois cité de Quintilien, I, v, 56, se rapportent tout au plus à l'emploi de certains mots, de certaines tournures de phrase qui sentaient le terroir et que raillaient les puristes de la capitale. Saint-Cyprien nous dit bien, *Epist.*, 25, que le latin variait d'après les lieux et les temps, *latinitas et regionibus mutatur et tempore* : mais ici encore il ne s'agit que de la langue littéraire et ce passage, trop souvent interprété à tort, croyons-nous, ne nous apprend rien que nous ne sachions depuis longtemps, à savoir, que les écrivains africains ont un autre style que ceux de la Provence ou de Rome et que la conversation littéraire n'était plus sous Auguste ce qu'elle avait été du temps de Névius, vérité déjà constatée par Cicéron. L'écrivain chrétien veut simplement dire que même la fière langue romaine est sujette aux changements et qu'elle n'est pas plus à l'abri des perturbations que le rocher du Capitole. De la langue vulgaire il n'est toujours pas question et, à part les grammairiens qui ont la bonté de corriger çà et là les fautes des ignorants, tout le

monde, de parti pris, prétend l'ignorer; on n'en parle pas plus que d'une tare ou d'une chose vile, absolument comme aucun de nos écrivains ou de nos érudits français du xvii^e ou du xviii^e siècle ne s'est jamais abaissé jusqu'à s'occuper des patois rustiques.

Il n'y a pas davantage à s'inquiéter de ce fait que les inscriptions latines présentent, à peu d'exceptions près, dans toutes les provinces de l'Empire, à peu près les mêmes particularités de langage et ne dénoncent en tout cas jamais un morcellement dialectal proprement dit. C'est que, ici encore, ce n'est pas en réalité la langue vulgaire qui est en jeu et toutes ces inscriptions, même les plus incorrectes des épitaphes chrétiennes, ont la prétention — nous verrons tout à l'heure jusqu'à quel point cette prétention est légitime — de représenter la langue littéraire; car, comme on l'a dit avec raison, personne n'a jamais écrit consciemment en latin vulgaire. Schuchardt, *Vokal.*, I, 92, a donc commis une grave confusion de termes dont son ouvrage entier se ressent, lorsqu'il déclare que « *Dieses (das rustike Latein) erscheint auf den Denkmälern aller Gegenden eigentlich immer als ein und dasselbe* ». Recherchant ensuite les causes de cette uniformité de l'orthographe épigraphique, il croit en trouver l'explication dans l'instabilité des populations de l'Empire romain et en particulier dans ce fait que probablement les graveurs voyageaient beaucoup: « *Die Schreiber und Steinmetzen mochten viel in der Welt herumkommen* ». Voilà certes une raison ingénieuse: mais comment l'accepter sans sourire?

Ce qui est infiniment plus significatif, ce sont les langues romanes. Elles montrent en effet entre elles et par-dessous les altérations apportées à chacune d'elles par de longs siècles d'indépendance et de développement libre, une incontestable unité de formes et de structure grammaticale ou syntactique. Quant à la phonétique, elle présente en somme presque partout, particulièrement le vocalisme, une histoire primitive en général uniforme et homogène. Il semble donc que l'on en doive forcément conclure, à part des cas particuliers et des exceptions de détail plus ou moins nombreuses, que le morcellement dialectal ne s'est sérieusement dessiné qu'à partir de la période romane, c'est-à-dire après l'extinction du latin vulgaire proprement dit pour nous en tenir à l'excellente définition de Reisig, *Vorlesungen*, p. 4: « *Mit dem römischen*

Volke, das unter den Stürmen der Völkerwanderung und deren Folgen unterging, nahm natürlich auch dessen Sprache als lebende Volkssprache ihr Ende ». Telle est effectivement la conclusion à laquelle on est tout d'abord amené par l'examen purement documentaire de la question.

Les faits sont, il faut bien l'avouer, d'une telle évidence qu'il est impossible de les méconnaître, au moins dans leur généralité et à condition de ne pas faire une loi absolue de ce qui n'est qu'une règle ordinaire. Il y a donc lieu de s'étonner des dénégations persistantes et positivement excessives formulées à maintes reprises par Sittl contre la théorie de l'unité, et sa phrase fameuse : « Das Vulgärlatein, mit welchem die Latinen operieren, ist ein Phantasiegebilde », cf. *Jahresb. Fortsch. klass. Altert.*, t. LXVIII, p. 226-240, a en somme jeté un peu gratuitement le trouble et le doute dans les esprits. Que le latin vulgaire nous est directement à peu près inaccessible, nous ne le savons malheureusement que trop, et quant à l'importance exceptionnelle de l'*Appendix Probi* et du *Conuiuium Trimalchionis* au point de vue des vulgarismes, personne depuis Ullmann, *Roman. Forsch.*, VII, 146 sq., W. Förster, *Wiener Stud.*, XIV, 278 sq., et Friedländer, *Petron. Einl.*, n'a jamais eu l'idée de mettre en doute la haute valeur de ces textes. Mais est-ce à dire que toute autre spéculation sur le latin vulgaire doive nous être interdite, que toute investigation indirecte sur ce domaine immense doive forcément rester infructueuse et qu'elle ne puisse en aucune façon sortir du champ des hypothèses fantaisistes ? Surtout est-il admissible que les conclusions déduites avec tant de rigueur et de précision de l'étude scientifique des langues romanes soit en réalité sans valeur et que leur témoignage quant au latin vulgaire doive à priori être récusé à la manière d'un *testamentum fictum* ? Ce serait nier la philologie tout entière, rejeter ses méthodes les plus sûres, professer un scepticisme digne du jésuite Hardouin qui prétendait que les textes de nos classiques étaient l'œuvre des moines du moyen âge.

§ 8. — Il y a néanmoins un point sur lequel les critiques de Sittl ont, croyons-nous, porté juste et nous avons eu le regret de constater que, dans sa réfutation, si sobre et si claire quant au reste, des théories de l'éminent latiniste, Miodoński,

Archiv Lat. Lex., VIII, 146 sq., ne paraît pas, sur ce point, leur rendre justice autant qu'il convient. Dans l'article que nous venons de citer, Sittl prend violemment à partie les reconstructions vulgaires dont les romanistes sèment leurs ouvrages parfois avec une prodigalité faite pour surprendre. Toute forme romane est ainsi ramenée, le plus souvent même sans nécessité, à un prétendu prototype vulgaire reconstruit de toutes pièces avec plus ou moins de bonheur suivant la pénétration ou l'expérience du philologue. Il ne s'agit point, bien entendu, encore que leur utilité pédagogique nous paraisse par bien des côtés sujette à caution, de ces primitifs latins purement théoriques par lesquels certains romanistes traduisent membre à membre, dans le but d'en expliquer succinctement la formation, les mots ou les expressions du roman. Il s'agit de ces reconstructions, d'un caractère scientifique en apparence, dont on prétend enrichir le vocabulaire du latin vulgaire et dont on tire tout aussitôt, l'exemple fût-il isolé, une loi générale et absolue qui régira dès lors toutes les formes similaires dont on voudra bien gratifier le latin vulgaire. De certaines formes romanes par exemple on conclut à **cucūta* pour *cicūta* en latin vulgaire et immédiatement on en tire une loi par laquelle, antérieurement à l'altération des gutturales, *i* devant *ū* devient *u*, sans réfléchir que **cucūta*, en supposant que cette forme apparaissait effectivement çà et là dès l'époque du latin vulgaire, ce qui est possible sinon absolument prouvé¹, peut fort bien avoir été amené par l'analogie de *cucumis*, de *cucurbita* et autres noms de plantes. On a, semble-t-il, l'assimilation inverse dans *cici*, *cicim*, peut-être ombrien *cihceda*, Tab. Eug., III, 15, qui désigne dans Pline l'arbre dont on tire le *cicimandrum*; cf. aussi *cicer*. Voilà assurément des procédés peu scientifiques: ceux-là, Sittl aurait certes pleinement raison de les taxer de haute fantaisie. Ce n'est pas l'emploi de pareilles méthodes qui contribuera d'une façon bien efficace aux progrès de la sciences ni qui aidera à dégager le latin vulgaire des obscurités sans nombre dont il est encore enveloppé.

S'il est tentant de jongler ainsi à plaisir avec des lois chi-

1. L'albano-roumain *cucută* n'est pas forcément une forme ancienne puisque *ci* latin garde sa valeur gutturale en albanais. Le mot roumain peut être emprunté à l'albanais.

mériques et de se donner à soi-même l'illusion de la précision mathématique, il est plus séduisant encore d'apporter en apparence l'ordre et la clarté dans les phénomènes les plus embrouillés et les plus confus et d'imaginer une formule générale qui concilie les faits les plus contradictoires. S'agit-il par exemple d'expliquer l'opposition de l'italien *orzo* et de l'espagnol *orzuelo* eu regard du provençal *ordi* d'un côté et du français *orge* de l'autre, on déclare bien vite qu'en latin vulgaire *-di-* en hiatus après consonne n'était pas encore réduit à *-di-* et qu'on prononçait, *dans tout l'Empire*, **ordëu* ou **ordûu*. Dès lors tout est dit; on rejette l'origine des formes modernes dans la période romane sans plus s'en préoccuper et chacun admire l'unité vraiment merveilleuse qui régnait sous l'Empire romain dans le latin vulgaire de toutes les provinces. Ce n'est pas malheureusement, comme nous aurons sans doute par la suite l'occasion de le faire voir, avec autant de simplicité que les choses se sont passées.

§ 9. — Sans doute le principe de l'unité du latin vulgaire, tel que le formulait voici déjà bientôt douze ans un des maîtres de la philologie romane, est en soi-même un principe juste et excellent et qui, croyons-nous, doit rester l'axiome fondamental de toute étude sérieuse sur les origines des langues néo-latines. « *Einheit ist*, écrivait à cette époque W. Meyer-Lübke, *Zeitsch. Roman. Phil.*, IX, 235, *so meine ich mit Andern, eines der ersten Erfordernisse für's Vulgarlateinische; nur wo zwingende Gründe vorliegen, ist davon abzugehen* ». Il est impossible de s'inscrire en faux contre la justesse de cette manière de voir, car de l'unité du latin vulgaire en général, nous le répétons, on ne saurait raisonnablement douter. Mais dans quels cas et dans quelle mesure convient-il d'en faire abstraction et quand faut-il admettre des divergences dialectales, des traitements et des particularités locales dès l'époque du latin vulgaire? C'est ici la grande pierre d'achoppement, l'écueil contre lequel sont venus se heurter plus d'une fois déjà le tact et l'expérience des linguistes les plus expérimentés. On comprend l'importance capitale de ces questions par rapport à l'histoire des langues romanes, puisque la chronologie tout entière de ces langues et par suite toute l'évolution phonétique et morphologique s'y trouvent engagées. Suivant que l'on établira par exemple que le *c* du fran-

çais *ciel* a la valeur d'une sifflante seulement depuis le vi^e ou le vii^e siècle, comme le voulait Diez et comme l'affirmait encore récemment Lindsay, *Latin language*, 87-89, depuis le v^e comme le croient Stolz, *Histor. Gramm. der latein. Spr.*, I, 257, et Gaston Paris, *Altération du c latin*, ou enfin depuis le ii^e comme l'indique W. Meyer-Lübke ou même depuis l'époque d'Auguste et antérieurement même, ainsi que paraît vouloir l'admettre Michel Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VII, 151 sq., du même coup toute l'histoire de la langue française, tout l'enchaînement des phénomènes phonétiques sur lesquels elle repose, devra être avancé ou reculé, remanié, corrigé d'après la solution adoptée.

§ 10. — En somme, une tendance générale règne actuellement d'une manière très nette dans les études romanes : elle consiste à n'admettre le morcellement dialectal ou pour mieux dire les particularités locales en latin vulgaire que lorsque celles-ci s'imposent avec une irrésistible évidence et qu'il n'y a absolument aucun moyen, si détourné qu'il soit, de sauver le principe de l'unité. C'est ainsi que le portugais *covo* « creux » représente, selon toute probabilité, le vocalisme dialectal *couos*, *cous*, Varron, *Ling. Lat.*, V, 135, Festus s. v. *cohūm*, etc., cf. grec *κόφος*, que la loi de Thurneysen et Havet, cf. *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXVIII, 154 sq., *Mém. Soc. Ling.*, VI, 17, sq., explique aujourd'hui si lumineusement à côté du vocalisme ordinaire *cauos*. Il faut, il est vrai, dans cette hypothèse, admettre que le portugais, de même que l'espagnol, cf. *cueva* « caverne », conserve ici une trace d'un morcellement dialectal remontant presque à la période préhistorique du latin. C'est devant quoi a reculé W. Meyer-Lübke qui aime mieux, cf. *Gramm. der roman. Spr.*, I, § 274, expliquer le vocalisme *covo cova* comme une extension du vieux nominatif *caus*, sans s'apercevoir que ce nominatif, s'il a réellement été courant en Espagne, a dû disparaître longtemps avant que la diphtongue *au* ait pris la valeur de *ou* en portugais. Une forme **cous* n'a donc en réalité jamais existé et n'a par conséquent pu engendrer un féminin *cova* pour *cava*¹. C'est ainsi encore que Körting, tourmenté à l'idée

1. Schuchardt, *Vok.*, I, 178, avait déjà ramené le portugais *covo* au latin archaïque *couom coum* de Varron et de Festus. Remarquons aussi

que le vieux français *al* puisse représenter le latin archaïque *alid* pour *aliud* comme l'admet fort justement Gröber, *Vulgärlat. Substrate*, s. v., a tout à coup, *Latein.-roman Wörterb.*, Nachtrag, p. 783, n° 390, l'inspiration bien malheureuse, il faut l'avouer, de supposer un primitif **ale*, d'après les adjectifs en *-ālis*, *-āle*. Que deviennent dès lors et le vers de Catulle, 66, 28 : *Quo non fortius ausit alis* et le passage connu de Charisius, II, 133 Putsch, tiré sans doute de Julius Romanus (III^e siècle) et les exemples épigraphiques, Orelli, 2488, *Insc. Regn. Neap.*, 6011, auxquels nous ajoutons ALIS de l'année 27 après J.-C. sur une inscription d'Asturica Augusta (Astorga) CIL. II, 2633, ligne 7 qui paraît avoir échappée jusqu'ici aux romanistes en quête de glanures épigraphiques ?

Il y a des auteurs qui poussent si loin le scrupule ou le septicisme qu'ils semblent se refuser à accorder au latin vulgaire d'autres formes que celles qui sont dûment attestées par les langues romanes. C'est là, croyons-nous, une méthode défectueuse entre toutes et dont le moindre danger est de faire du latin vulgaire une création purement théorique, une sorte de *Urromanisch* tout idéal et dénué de tout fondement historique. Car c'est bien là plus ou moins le but conscient ou inavoué de la plupart des romanistes, comme l'a fort bien remarqué Sittl; tous leurs efforts tendent à extraire des langues romanes une *Ursprache* générale dont les prototypes expliquent tous les dérivés romans, quelles que soient leur variété et les différences chronologiques qui les séparent. Ils rejettent dès lors tout ce qui dans notre matériel du latin vulgaire ne rentre point dans le cadre des langues romanes et quelques-uns vont même jusqu'à enseigner qu'il ne faut accepter du témoignage direct des grammairiens et des glossateurs que ce qui intéresse directement les langues romanes et ce qu'elles confirment d'une manière positive. Tout le reste doit être mis au rancart de la science comme un rebut suspect et sans intérêt. Sans doute, la méthode des reconstructions est pleinement justifiée, à titre de pis aller, pour la philologie indo-européenne par exemple qui, en l'absence de toute espèce de sources directes, est bien forcée de faire

en italien *covo* « tanière » qu'il est, à notre sens, difficile malgré son *o* de séparer de *covo* portug., *cueva* esp. ; cf. alb. *kovg* « cuiller ».

abstraction de toutes données historiques ou chronologiques et de se contenter de spéculations de pure théorie.

Dans la philologie romane, les reconstructions ont aussi leur utilité; elles sont même, jusqu'à un certain point, indispensables, mais uniquement comme complément ou comme illustration des documents fournis par l'interprétation historique et critique des sources directes. Il faut que l'étude du latin vulgaire reste avant tout une étude *historique* et *archéologique* capable d'appuyer, par des faits réels et des données exactes, les résultats obtenus par l'interprétation scientifique des langues modernes. Rien n'est plus faux ni plus dangereux, et en même temps rien n'est plus superflu ni plus oiseux, que de déduire le latin vulgaire des langues romanes; ce sont au contraire les langues romanes qui se déduiront d'elles-mêmes et tout naturellement du latin vulgaire, comme elles en sont effectivement sorties dans le passé, une fois que le latin vulgaire nous sera entièrement connu comme idiome historique. Mais faire un choix arbitraire parmi nos sources directes, déjà si insuffisantes, et s'enfermer dans la tour d'ivoire des spéculations théoriques et des reconstructions, c'est fermer à jamais tout progrès à la science, c'est renoncer d'avance et de gaité de cœur à la connaissance du latin vulgaire.

§ 11. — Nous avons eu maintes fois l'occasion, dès les années 1887-88, lorsque nous travaillions avec Arsène Darmesteter en qualité de secrétaire, de constater les imperfections et les dangers de cette méthode. C'est ainsi que, dans un article qui fait autorité en philologie, *Le démonstratif ille et le relatif qui*, dans les *Mélanges Renier*, p. 151, sq., le regretté professeur de la Sorbonne attribue le datif vulgaire *illū* uniquement à l'analogie de *cuī* et écarte complètement *huīc huī* du système vulgaire, acceptant ainsi sans réserve la thèse de Tobler qui, en 1879, *Zeitsch. Rom. Phil.*, III, 159, déclarait textuellement que : « Eine Einwirkung von *huīc* als von einer Form, die überall aufgegeben erscheint, kaum wird angenommen werden dürfen. » Les premiers exemples de *illū illūius* se montrent sur les inscriptions dès les premiers siècles de notre ère et ont vraisemblablement derrière elles un passé encore plus considérable : est-il croyable que, dès ce moment, le pronom *hic* ait disparu de la langue courante

les langues romanes elles-mêmes, le provençal *ho*, *o* ou le français *ço* par exemple, n'attestent-elles pas le contraire? Si, au VIII^e siècle, les Gloses de Reichenau, Förster-Koschwitz, *Uebungs.*, I, 20, 834: *Ab his : ab istis* attestent que *hic* est à cette époque sorti de l'usage général, est-ce une raison pour que, sept siècles auparavant, il en fût déjà ainsi? La chose est possible, et pour notre part nous avons même, croyons-nous, de bonnes raisons pour la croire exacte pour quelques provinces: mais encore faut-il le démontrer avec preuves à l'appui. Au lieu d'affirmer à priori que *hic* était déjà tombé partout en désuétude au moment où apparaissent *illū illūius*, si on voulait se donner la peine d'étudier le véritable état des choses en latin vulgaire, on se persuaderait aisément que *hic* était au contraire en pleine vitalité précisément dans les régions et au moment même où *illū illūius* pénètrent dans la langue vulgaire.

C'est seulement dans certaines contrées, en Espagne notamment, où *illū illūius* ont toujours été inconnus, que *hic* cède effectivement de très bonne heure la place aux autres démonstratifs, particulièrement à *ille* et *iste ipse*. Déjà chez Lucain, Obermeier, *Sprachgebr. des M. Annaeus Lucanus*, p. 15, remarque que *iste* « hat die übrigen Demonstrativa geradezu verdrängt » et nous ajoutons qu'il en est à peu près de même chez Sénèque; c'est un trait nettement accusé du latin d'Espagne. Le pronom *ipse* apparaît de son côté au lieu de *hic* ou *ille* avec une fréquence particulière et très caractéristique sur les inscriptions d'Espagne: EXTESTAMENTO-IPSIVS CIL. II, 159, pour *hūius*, sur une pierre d'Aramenha, en Lusitanie, dont le style nettement local doit nous être précieux entre tous. Le pronom *is ēius eī* de même montre en Espagne plus de vitalité que dans les autres provinces où il paraît s'être de bonne heure confondu avec *hic hūius hū(c)*. Celui-ci au contraire ne figure que rarement sur les titres privés de la péninsule ibérique, ainsi que le reconnaîtront sûrement tous ceux qui ont lu avec quelque attention le tome II du *Corpus*. Ainsi en Lusitanie il y a deux ou trois exemples du nominatif: HIC-MVNIMENTVS CIL. II, 266, pour *hoc monumentum*, des environs de Lisbonne; HAEC-SIGNA-P., *ibid.*, 332, mais nous n'avons relevé dans cette région aucun exemple ni de *huic* ni de *hūius*.

Dans la Bétique, dont la colonisation remonte à une époque

beaucoup plus ancienne, *huīc* est encore conservé et nous le relevons sur une série d'inscriptions privées provenant de Cartama: *PONI· IVSSIT· HVIC* CIL. II, 1949, et de même 1951, 1952, 1940 et quelques autres. En Tarraconaise au contraire, c'est-à-dire dans toute l'Espagne centrale et septentrionale, ce datif est absolument sporadique. — D'un autre côté Darmesteter, *op. cit.*, p. 154, déclare avec désinvolture qu'« en Espagne le datif *cui* est inconnu et de même le datif *lui* », ce qui est inexact quant à *cui cūius* qui, sans être peut-être très fréquents, existent néanmoins dans la péninsule entière: *CVIVS* CIL. II, 4587, sur un titre privé de Barcino (Barcelone); *CVIVS*, *ibid.*, 462, sur la très curieuse table de marbre d'Émerita, en Lusitanie. Quant à savoir pourquoi la langue espagnole a, par la suite, renoncé à *cui* conservé en français et en italien, c'est une question qui intéresse la période romane et qui, comme on le voit, est indépendante de l'apparition de *illui illūius* en latin vulgaire. Ces dernières formes sont, à en juger par ce qui s'est passé en Espagne, bien plutôt liées à l'emploi du démonstratif *huīc hūius* qu'à celui du relatif *cui*¹. Tels sont les faits fournis par l'étude historique et critique du latin vulgaire; ils aboutissent, on le voit, à des résultats diamétralement opposés à ceux des *théoriciens* du latin vulgaire.

§ 12. — Les méthodes actuellement en usage ont, il est vrai, l'immense avantage de respecter fidèlement le grand principe de l'unité, puisqu'elles s'efforcent de ramener toujours toutes les formes romanes à un prototype vulgaire unique, et il faut bien dire que les procédés employés, tout artificiels qu'ils sont, peuvent jusqu'à un certain point donner l'illusion de la rigueur scientifique. De plus, comme ces reconstructions purement théoriques, n'ayant point en réalité d'histoire, ne sauraient davantage avoir de chronologie bien précise, on peut, comme nous l'avons dit, resserrer leur apparition supposée et tout l'enchaînement de faits phoné-

1. W. Meyer-Lübke admet à présent que *hui(c)* et *cui* ont simultanément exercé leur action sur le pronom *ille*. Il y aurait aussi à examiner l'hypothèse inverse, à savoir si ce n'est pas précisément *illui* qui a contribué à maintenir *cui* en roman; car on ne devra pas oublier que l'extension de *illui lui* dépasse infiniment celle de *cui* et que sa vitalité est partout beaucoup plus grande. C'est un sujet sur lequel nous nous sommes d'ailleurs étendu plus longuement dans notre ouvrage sur *Le Couple roman lui : lei*, §§ 7 sq.

tiques qui en dépendent sur un très petit nombre d'années. Le latin vulgaire devient, dans cette conception, le résultat d'une sorte de désagrégation spontanée et universelle du latin littéraire, et de fait, ce n'est pas la première fois que les philologues ont, de la façon la plus sérieuse du monde, comparé l'apparition du latin vulgaire à une maladie, à une lèpre spéciale contractée tout à coup par la langue cicéronienne ! Sans doute il y a dans le latin vulgaire un certain nombre de mots et de tournures si manifestement hérités du latin archaïque qu'il est impossible de les dissimuler ou de les nier : mais, loin de reconnaître dans ces archaïsmes mainte fois déjà constatés, la preuve que les germes au moins de la prétendue maladie remontent beaucoup plus haut que le 1^{er} ou le 11^e siècle de notre ère, on s'obstine à les considérer comme des formes isolées, des cas tout à fait sporadiques emportés dans le courant de la langue moderne à la façon de ces débris de tissus nécrosés entraînés par le sang au milieu des formations néoplastiques.

C'est en faisant ainsi aux éléments archaïques du latin vulgaire la part aussi petite que possible, en restreignant aux proportions de simples survivances sporadiques les influences des vieux dialectes indigènes contemporains des premières colonisations, que l'on arrive, ainsi que nous avons vu, à resserrer sur deux ou trois siècles tout au plus l'histoire presque entière du latin vulgaire. Le but que l'on se propose est clair, on prétend par là non seulement établir la parfaite unité de l'idiome général de l'Empire, mais encore expliquer cette unité même et montrer que la langue vulgaire était trop jeune pour avoir pu se diviser dès l'époque impériale en dialectes nettement caractérisés. Il faut seulement s'étonner de voir un latiniste aussi érudit et aussi expert, un linguiste aussi autorisé et aussi compétent que Thurneysen s'inquiéter et protester à maintes reprises, cf. notamment *Archiv. Lat. Lex.*, IV, 254 sq., contre les concessions, encore infiniment trop modérées à notre sens, que W. Meyer-Lübke s'est enfin décidé à faire dans ces dernières années en faveur de l'antiquité du latin vulgaire¹. Ce n'est

1. Il est juste de reconnaître d'autre part que Thurneysen, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXX, 497, s'élève avec raison contre les reconstructions et les méthodes théoriques chères aux romanistes. Seulement, c'est précisément parce que la philologie du latin vulgaire doit être

pourtant pas sans de sérieuses raisons que l'éminent professeur de Vienne s'est engagé dans cette voie et nous espérons montrer que, s'il y a un reproche à lui adresser, c'est d'être resté beaucoup trop en deçà de la vérité.

avant tout une science expérimentale et historique qu'on n'a pas le droit de repousser à priori toute investigation dans le passé de l'ancienne langue latine et toute spéculation sur les rapports chronologiques de ces faits anciens avec les faits romans.

II

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES ORIGINES ET LE DÉVELOPPEMENT DU LATIN VULGAIRE

SOMMAIRE: §§ 13-18. Examen critique des théories modernes; Pott et la *lingua franca*; Fuchs et le *Volkslatein*; Jordan et le *latin municipal*; le latin des inscriptions; la théorie de Max Bonnet et les rapports du latin vulgaire avec la langue littéraire. — §§ 19-21. Le vieux latin dialectal de l'Italie et les langues italiques; la *peregrinitas italica*; influences des dialectes italiques sur le latin littéraire. — §§ 22-23. Le latin dans les provinces; les prétendues langues mixtes. — §§ 24-26. Persistance des langues barbares; exemples de l'Espagne, de l'Etrurie, de la Messapie. — § 27. La romanisation des provinces. — §§ 28-30. Influences des langues barbares non italiques sur le latin des provinces; influences celtiques; vocabulaire, morphologie, syntaxe. — § 31. Caractère artificiel de la latinisation des provinces: l'unité linguistique de l'Empire.

§ 13. — Il est temps de nous demander comment il convient en réalité de se représenter l'unité du latin vulgaire et de rechercher de quelle manière, à quelle époque et dans quelle mesure cette unité a été réalisée par la langue. Des hypothèses nombreuses ont été formulées à ce sujet et il y a peu de questions en philologie qui aient suscité des vues aussi diverses, des théories aussi multiples et aussi contradictoires. Schuchardt, dans l'introduction de son ouvrage, a passé en revue avec un soin minutieux et en les soumettant le plus souvent à une critique rigoureusement impartiale, toutes les idées émises à l'égard du latin vulgaire depuis Leonardo Bruno au ^{xv^e} siècle jusqu'à la publication de son propre livre. Nous n'insisterons donc point sur ces anciennes théories et nous citerons uniquement pour mémoire, comme étant la plus caractéristique et la plus originale, celle de la *lingua franca* proposée par Pott, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XII, 162. Cette théorie, déjà en germe comme le remarque Schuchardt, dans deux passages d'Isidore de Séville, *Orig.*, I, 31, 1 et IX, 1, 7, tout insoutenable et inexacte qu'elle est, a du moins l'avantage de montrer les conditions tout à fait spéciales dans lesquelles

s'est développé le latin de l'Empire romain et dont il est impossible de ne pas tenir compte lorsqu'on s'applique à retracer l'histoire de la langue vulgaire. Les perpétuelles translocations, les échanges fréquents entre les populations coloniales, les envois et les rappels de colonies, les déportations en masse, par exemple celle des Apuëns de Ligurie en Samnium au III^e siècle av. J.-C., cf. Liv. XL, 38, les déportations partielles par exemple celle de la population virile de la Rhétie, cf. Dion Cass., LIV, 22, la participation des populations indigènes aux colonies latines, cf. Liv., VIII, 14, les émigrations en masse et l'inscription d'étrangers dans les colonies nouvelles, cf. Liv. XLI, 8, 9, puis l'expulsion et le rapatriement de ces éléments étrangers, cf. Cic., *Pro Corn. Balbo*, 1, en vertu d'un décret des consuls L. Licinius Crassus et Q. Mucius Scaevola (94 av. J.-C.), la répartition après la Guerre sociale des Italiotes admis au droit de cité dans les anciennes tribus romaines et non dans de nouvelles, en vertu de la loi Sulpicia abolie par Sylla puis rétablie par Cinna, l'admission des Italiotes puis de toutes les nations de l'Empire dans les légions, l'usage de faire servir les auxiliaires, excepté ceux de la Sardaigne, hors de leurs patries d'origine, l'extension du *ius, connubii*, les mariages militaires, les colonies de vétérans, enfin tout l'appareil centralisateur de l'administration romaine sont autant de facteurs essentiels qui, en facilitant la propagation du latin dans toutes les régions de l'Empire, entravèrent puissamment son morcellement dialectal et entretenirent artificiellement son unité. Mais de là à admettre avec Pott la formation d'une langue mixte constituée d'éléments hétérogènes arrachés à tous les dialectes des provinces, il y a loin, et l'on reconnaîtra aisément qu'un semblable mélange en tout cas ne pourrait jamais aboutir qu'à l'indétermination et au chaos. Gröber, *Sprachquellen und Wortq.*, dans *Arch. Lat. Lex.*, I, 43, remarque de son côté que « Nur eine gleichzeitige Massenromanisierung würde eine Sprachmischung... zur Folge gehabt haben können. » Nous serions donc en réalité loin de l'unité attestée par le latin vulgaire.

§ 14. — La théorie de Fuchs, *Die roman. Sprachen in ihrem Verhältn. zum Lat.*, particulièrement p. 37 sq., et de Seelmann, *Ausspr. des Latein*, Einleit, p. 11, Anm., n'est malheureusement pas plus concluante. Dans cette conception, il faut

admettre, au-dessus du *Vulgärlatein* polydialectal qui varie de province à province, de région à région et presque de ville à ville, un *Volkslatein* général qui ne serait autre que le latin parlé originairement par la plèbe de Rome et les *rustici* du Latium, en somme le *sermo rusticus* proprement dit qui se serait répandu avec les légions à mesure des conquêtes et qui serait resté, comme une sorte d'intermédiaire entre les dialectes locaux et la langue littéraire, l'idiome parlé semi-officiel de l'Empire. Les différences dialectales relevées par Sittl deviennent pour Seelmann des vulgarismes proprement dits avec lesquels le romaniste n'a pas à compter, puisque les langues romanes n'ont ainsi rien à démêler avec les parlers locaux.

C'est là précisément, à notre sens, le point faible de la théorie; car, comment penser que les dialectes locaux, c'est-à-dire en somme les langues naturelles des populations romanisées, se soient si facilement et si universellement éteints sous la concurrence d'un idiome plus ou moins conventionnel et réservé, semble-t-il, aux besoins des communications extérieures? En tout cas ces dialectes locaux auraient laissé après eux des traces sans doute plus considérables que les prétendus *vulgarismes* relevés çà et là par l'épigraphie ou exceptionnellement conservés par les langues romanes. Enfin il est difficile de dire comment, dans des régions reculées et rarement en contact avec l'administration centrale, en Lusitanie par exemple, le *Volkslatein* aurait pu valoir sur les soi-disants dialectes locaux. Remarquons encore que les expressions *Volkslatein* et *Vulgärlatein*, en tant qu'opposées l'une à l'autre, sont assez mal choisies, car elles sont par elles-mêmes peu claires et ne répondent pas exactement à l'idée qu'elles sont sensées exprimer. Si, par exemple, on entend par *Volkslatein* simplement le latin littéraire prononcé par le peuple, la question devient aussitôt infiniment moins compliquée et l'on se trouve en présence d'un système à deux degrés au lieu de trois, ce qui, dans un problème de ce genre, est toujours préférable: d'une part le latin vulgaire polydialectal proprement dit, de l'autre le latin littéraire parlé, d'un caractère uniforme. Nous touchons ainsi, comme nous essaierons tout à l'heure de l'établir, à une conception déjà très proche de ce que nous tenons pour la vérité. Il restera seulement à fixer les limites et les rapports exacts

de ces deux modes de la latinité orale et à déterminer rigoureusement leur dépendance chronologique aussi bien que les conditions de leur succession historique.

C'est ce que Seelmann, après Auguste Fuchs, n'a malheureusement pas essayé de faire. Il s'en tient ponctuellement, à ce qu'il semble, à l'ancienne conception d'un latin vulgaire général développé parallèlement au latin littéraire et en opposition directe avec lui ; il se contente d'en rechercher l'origine et il la trouve dans un dialecte prépondérant, celui du Latium, étendu peu à peu à toute la Romania, exactement comme Raynouard retrouvait jadis la « langue romane primitive » dans le provençal des troubadours. Tel est en réalité le *Volkslatein* de Fuchs et de Seelmann qui, dans leur pensée, reste un idiome nettement distinct et séparé du latin littéraire et au-dessous duquel et concurremment avec les deux autres, ils placent une troisième forme de la latinité, le *Vulgärlatein*, uniquement parce que les inscriptions et çà et là les gloses des grammairiens attestent une quantité de formes que les langues romanes ne justifient point. C'est en somme, à peu de chose près, la théorie à laquelle s'est arrêté Fr. Stolz dans sa récente *Historische Grammatik der latein. Spr.*, § 17, p. 23 : « Nur muss man zugeben, dass der Gegensatz zwischen Schrift- und Vulgärlateinisch nicht zu schroff und einseitig genommen werden darf... Mit den eben ausgesprochenen Einschränkungen glauben wir an der älteren Ansicht, dass zwischen Volks- und Schriftsprache zu unterscheiden sei, festhalten zu dürfen. »

§ 15. — Fuchs, il est vrai, avait déjà fait observer que, de tous les dialectes de la langue latine, celui du Latium, qu'il place à la base de son *Volkslatein*, était le plus proche nécessairement de la langue classique de Rome : mais il n'allait pas, loin de là, jusqu'à les identifier. Il reconnaissait seulement entre les deux idiomes une différence correspondant à l'éducation des classes sociales, à peu près comme les humanistes italiens du xvi^e siècle reconnaissaient à la plèbe romaine une langue distincte de celle des patriciens. Schuchardt, *Vokal.*, I, 48, tout en admettant dans son ensemble la théorie de Fuchs, le blâme d'avoir établi des différences linguistiques sur les conditions sociales différentes et il remarque, à tort croyons-nous, que dans l'antiquité la distance entre les classes

n'était point comme de nos jours essentiellement caractérisée par le degré d'instruction. Nous ne pensons point que l'objection soit exacte et même nous comprenons difficilement que l'illustre auteur du *Vokalismus* ait pu la formuler ; car, non seulement il est puéril de constater aujourd'hui que Scipion, Cicéron ou César étaient infiniment plus instruits que les paysans de Tusculum ou de Tibur, mais il est incontestable que le niveau intellectuel devait être dans les grandes villes, particulièrement dans les centres littéraires, à Rome, à Cordoue, plus tard à Carthage ou à Lyon, sensiblement plus élevé que dans les campagnes reculées et les trous perdus de l'Empire.

C'est sur cette observation toute naturelle et parfaitement légitime que repose la distinction proposée, il y a quelques années, par Jordan, *Kritische Beitr.*, p. 73 sq., qui place entre le *latin classique*, qui est la langue parlée de la société lettrée de Rome, et le *latin rustique*, qui est celle des paysans et du bas peuple des provinces, un *latin municipal* moitié officiel et moitié populaire, originairement particulier aux villes de province et dont les inscriptions attesteraient l'unité d'ensemble. C'est ce *latin municipal* qui, en s'étendant peu à peu à la banlieue, puis au district entier de chaque ville, aurait fini par prévaloir et aurait ainsi donné naissance aux langues romanes. Sittl, après avoir soutenu, semble-t-il, des idées assez différentes, cf. *Lokale Verschied.*, p. 2, a depuis, en 1889, au congrès de Görlitz, repris en partie la théorie de Jordan. C'est ainsi qu'il distingue tout d'abord le *sermo cottidianus siue consuetudo*, qui est le latin classique ordinaire parlé par les lettrés et dans la haute société de l'Empire ; — puis l'*oppidanum genus dicendi*, qui est le langage des magistrats municipaux dans les cités provinciales, langage déjà passablement incorrect mais présentant à peu près partout les mêmes caractères d'ensemble ; — enfin la *rusticitas* usitée dans les campagnes et variant de localité à localité. Sittl prétend expliquer par son *oppidanum genus dicendi* uniquement le langage assez uniforme des inscriptions provinciales ; mais, si nous avons bien saisi sa pensée, le véritable latin vulgaire reste, la *rusticitas* polydialectale. C'est là naturellement le point essentiel, celui où Sittl, à ce qu'il semble, se sépare totalement de Jordan.

De toute façon d'ailleurs, ces deux théories présentent aussi bien l'une que l'autre un défaut capital : c'est qu'en réalité

elles n'expliquent rien. De quelque manière que l'on interprète les relations des langues romanes avec le latin des inscriptions, que l'on dénomme ce latin *municipalis* ou *oppidanus*, on ne nous dit toujours pas pourquoi, ce qui de fait est incontestable, ce latin apparaît partout sous des traits généraux visiblement uniformes. En d'autres termes, le problème de l'unité du latin vulgaire reste intact. Qu'il y ait eu des différences considérables dans la correction du latin parlé suivant la condition des personnes, suivant leur niveau intellectuel ou social, suivant le contact plus ou moins étroit des populations avec le monde officiel ou lettré, c'est un fait si évident à nos yeux qu'il est presque banal de le constater. Cicéron nous apprend même que de son temps les femmes parlaient autrement le latin que les hommes¹ : il y avait donc une distance déjà sensible entre la langue que l'on parlait au forum, au sénat, dans les assemblées politiques ou littéraires, et celle qu'on employait dans les relations de la vie de famille. A plus forte raison fallait-il nécessairement descendre un nombre considérable d'échelons avant d'arriver, du latin qu'employaient Antoine devant les Pères Conscrits ou Pline devant les invités de ses *recitationes*, au latin que « jargonnaient » les femmes espagnoles ou dalmates dans les colonies de vétérans. Mais, encore une fois, aussi loin que l'on veuille multiplier cette dégradation progressive du latin, cela n'explique ni l'uniformité du latin épigraphique, ni l'unité du latin qui est à la base des langues romanes.

§ 16. — Il y a néanmoins dans la théorie de Jordan un mérite qu'il convient de mettre largement en lumière, car il semble avoir fait entrer enfin le problème du latin vulgaire dans une voie réellement scientifique. C'est en effet Jordan le premier qui, à notre connaissance, a compris et cherché à établir définitivement que le latin vulgaire d'où sont sorties les langues romanes était, dans ses grandes lignes, identique à celui qui apparaît sur les inscriptions de l'époque impériale

1. C'est ainsi qu'en Turquie on distingue très nettement la langue du peuple et des femmes, qui est beaucoup plus pure de mots arabes et persans, et l'idiome usuel des lettrés, qui en fourmille. Il y a des langues américaines où le langage des femmes et celui des hommes s'opposent l'un à l'autre comme de véritables dialectes reflétant les différences sociales établies dans les relations des deux sexes.

dans toutes les régions de l'Empire. En d'autres termes, le latin des inscriptions impériales représente réellement le latin généralement parlé à cette époque dans les provinces romaines ; il faut tenir compte naturellement de l'orthographe ordinairement traditionnelle et identique à celle de la langue littéraire ; on écrit par exemple DOMINUS, mais on prononce sans nul doute *domnu* et même *domno*, voir plus loin, § 71. sq., en Italie ou en Dacie, *domnus* dans les Gaules et ainsi de suite. En Vénétie on articule très probablement *gro de* toute antiquité, cf. Festus, s. v. *orata*, vénit. *uoro* ; ce qui n'empêche que les graveurs de cette contrée écrivent néanmoins AVRVM plus volontiers que ORVM, exactement comme nous écrivons aujourd'hui en français *laurier*, que l'on prononce même *lorié* sous l'influence de la demi-érudition des maîtres d'école, alors que le français n'a en réalité jamais connu d'autre vocalisme que *lorier*. Il ne faut pas oublier que les graveurs romains étaient, en raison même de leur métier, des lettrés, et qu'ils avaient tous une teinture plus ou moins profonde de la langue classique, à peu près comme les écrivains publics d'aujourd'hui rédigent généralement la correspondance des servantes et des *pioupious* en y mettant l'orthographe.

Le fait seul de savoir écrire implique déjà forcément quelques notions d'orthographe traditionnelle et de style littéraire ; un Français ou un Portugais, si peu lettré qu'on le suppose, écrira toujours *cheval* ou *chorar* avec *ch*, un Anglais écrira *shall* ou *short* avec *sh*. De même les graveurs de l'Empire romain écrivent en tous lieux et en tout temps PACE avec *c*, quelle que soit en réalité la valeur de l'ancienne gutturale à l'époque et dans la région où ils écrivent. Ce n'est guère qu'à la veille de la période romane, lorsque tout lien traditionnel avec Rome sera rompu, que l'on rencontrera çà et là PAZE, PASE ou autres graphies semblables d'un caractère plus ou moins phonétique. C'est naturellement au tact et à l'expérience du philologue qu'il appartient de défalquer du matériel épigraphique ce qu'il faut mettre sur le compte de l'érudition du graveur : l'orthographe, le style, certaines formes grammaticales purement littéraires, les formules consacrées empruntées directement à la langue savante et officielle, etc.

Ici encore il lui sera loisible d'établir des degrés dans la langue des inscriptions. Celle des textes officiels est naturellement

la plus correcte et en général ne diffère en rien du latin classique le plus irréprochable ; celle des inscriptions chrétiennes d'ordre privé, particulièrement dans les premiers siècles¹ et notamment tout l'immense matériel des Catacombes, est au contraire, comme on sait, la plus voisine de l'idiome parlé.

Tous les éléments imputables dans des proportions et à des titres divers au latin purement littéraire doivent naturellement être appréciés avec une extrême prudence ; mais, ces éléments une fois mis à part, le reliquat pourra être et, disons plus, devra être considéré comme étant du ressort direct de la langue vulgaire. En général on s'en tient, pour ce travail de répartition, à une méthode critique patronée par Miodoński, W. Meyer-Lübke et d'autres, et qui s'appuie essentiellement sur le contrôle fourni par les langues romanes. Nous avons essayé de montrer, cf. plus haut §§ 10 sq., en quoi cette méthode nous paraît désavantageuse et forcément condamnée à des résultats stériles, puisqu'elle rejette en somme tout ce qui dans le primitif n'est pas directement confirmé par les dérivés. Il faut au contraire étudier directement et d'une manière intrinsèque le primitif dans son entier, et alors seulement, lorsque ce primitif, c'est-à-dire le latin vulgaire, nous sera entièrement connu, on se préoccupera en toute connaissance de cause de l'histoire des dérivés, c'est-à-dire des langues romanes. Ajoutons qu'entre le latin vulgaire des inscriptions impériales et les premiers documents historiques sur les langues romanes, il y a un intervalle de quatre ou cinq cents ans que le latin des chartes et des chroniques ne comble que très imparfaitement et qui est précisément l'époque de la constitution définitive des grands dialectes modernes.

On voit par là combien il est dangereux de juger de la langue d'une région au moyen de documents de cinq et quelquefois de six ou sept siècles postérieurs. Tant que l'Empire romain est debout, tant qu'il existe un latin vulgaire impérial, on n'a pas le droit de révoquer en doute le témoignage des inscriptions² uniquement au nom des formes romanes his-

1. Nous n'avons pas à rappeler ici le rôle immense joué par l'Eglise dans l'œuvre de destruction du latin classique et l'édification des divers parlers romans.

2. Il s'agit bien entendu des monuments épigraphiques rédigés en dehors de toute préoccupation littéraire proprement dite ; les expressions officielles, les formules traditionnelles ne doivent jamais entrer en ligne de compte.

toriques. Un datif OMNIBVS par exemple sur une inscription de la Gaule au III^e ou au IV^e siècle devra être rejeté du lexique vulgaire, non pas parce que la flexion *-bus* n'est représentée dans aucun dialecte roman, non pas parce que le thème *omnis* est inconnu aussi bien au français qu'à l'espagnol et au rhétique, mais parce que d'une part les datifs-ablatifs en *-bus* semblent avoir eu, excepté peut-être en Afrique et pour des raisons dans lesquelles nous ne pouvons entrer pour le moment¹, une tendance à disparaître dès les premiers développements du latin à travers les pays italiques, et que d'autre part le mot se trouve déjà glosé comme inconnu à l'idiome usuel dans les gloses romanes, cf. Foerster-Koschwitz, *Uebungsb.*, I, 36, 38, à côté de *cuncti: omnes* Gloses de Reichenau, *ibid.*, I, 4, 96, attestant *ogni* italien.

Ces réserves faites, nous croyons pouvoir inscrire l'immense matériel des inscriptions impériales à l'actif des sources directes du latin vulgaire, au moins de ce latin vulgaire général dont sont sorties les langues romanes. Cette constatation est, on le pense bien, d'une importance capitale, puisque le latin vulgaire cesse du même coup d'être l'idiome purement théorique et plus ou moins fantaisiste qui exerce depuis trois siècles les rêveries des érudits et des philologues. Désormais nous nous trouvons en possession d'une base d'études d'un caractère nettement historique et sûr, d'où sortira infailliblement un jour un latin vulgaire aussi précis et aussi exact que l'assyrien ou le mède extrait des cunéiformes par les Rawlinson et les Oppert. C'est alors, lorsqu'on aura entrepris l'interprétation critique du latin des inscriptions, lorsqu'on aura renoncé surtout à cette habitude introduite particulièrement par Schuchardt et qui consiste à cueillir sur les inscriptions et à réunir pêle-mêle, le plus souvent sans aucune indication topographique ni chronologique, tout ce qui n'est pas conforme à la morphologie ou à l'orthographe classiques et à négliger tout le reste, c'est alors, dis-je, que le latin nous apparaîtra enfin sous son véritable aspect, et alors aussi

1. Les datifs féminins en *-abus* sont, à ce qu'il nous semble, trop fréquents sur les inscriptions africaines pour ne pas refléter quelque peu l'état de la langue vulgaire de cette province. En Italie, au contraire, le type *uiribus* se confond de très bonne heure, sous l'influence des dialectes italiques, avec **uiris*; *hominibus* passe à **hominis*, *discentibus* à *discentis*, etc. Cf. plus loin §§ 86 sq.

on reconnaîtra enfin que cette unité, que l'on affirme être absolue, dans la langue des inscriptions, est loin d'être aussi complète et aussi constante. Pour peu que l'on sache les interpréter avec une critique tant soit peu judicieuse, les inscriptions de l'Empire romain montreront aisément, d'après les lieux et les époques, de très notables différences dans les formes, le vocabulaire, la syntaxe, l'orthographe même, et ces différences, correspondant le plus souvent à des particularités dialectales des langues romanes, démontreront par là même le lien étroit qui unit celles-ci à cette forme particulière de la latinité.

§ 17. — C'est le mérite de Jordan, avons-nous dit, d'avoir montré l'identité du latin des inscriptions et de celui qui est à la base des idiomes néo-latins, qu'on l'appelle *Volkslatein* avec Fuchs et Seelmann ou qu'on lui attribue tout autre nom, peu importe. Malheureusement, tout en mettant les romanistes sur cette voie féconde, Jordan, pas plus que Sittl, ne semble avoir su démêler le véritable caractère et les véritables origines de ce prétendu latin *municipal*. L'un et l'autre y reconnaissent, sinon un idiome spécial, du moins une forme de langage nettement distincte du latin littéraire de Rome. Or, cette opposition entre la langue de Rome et celle des villes de provinces ne nous paraît pas exacte; que l'on ait parlé à Padoue, à Trèves ou à Sarmizégêthuse moins correctement et moins purement qu'à Rome, qu'on y ait même prononcé le latin tout autrement que dans la capitale, cela ne fait assurément de doute pour personne et nous nous sommes empressé de l'admettre. Mais ce sont là, si considérables qu'on se les représente, de simples différences de degrés, ce sont des échelons à monter ou à descendre, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, mais ce ne sont point des idiomes spéciaux, séparés par la grammaire ou le lexique autrement que sur certains points de détail. Sans doute certains cas de la déclinaison peuvent être tombés plus ou moins complètement en désuétude, ils peuvent même parfois avoir contracté des formes spéciales, comme c'est le cas pour le génitif et le datif des pronoms, par exemple *illūius*, *illēius*; *illūi* *illei*. Certains mots peuvent n'avoir pas eu cours dans la langue classique, mais tout ceci ne suffit pas pour admettre une langue spéciale et indépendante, pas plus que *y* au lieu de *lui* ou le

pluriel *quatres* (*quat'z* devant voyelle) dans le langage populaire de Paris n'autorise à parler d'un français de Paris distinct foncièrement de celui de l'Académie.

Si l'on compare les inscriptions provinciales aux inscriptions de Rome, on n'y remarque point de différences sensibles, et si on les compare à leur tour les unes et les autres à la langue littéraire habituelle, on ne pourra davantage y reconnaître deux formes foncièrement distinctes de la latinité. Non seulement les graveurs de l'Empire ont le désir et la conviction d'écrire dans la langue littéraire, mais encore cette prétention est fondée et l'on ne saurait voir dans l'idiome qu'ils écrivent, et qui est celui plus ou moins stylisé et épuré que l'on parle effectivement autour d'eux, autre chose que le *latin littéraire parlé par le peuple*. Il est donc aussi superflu de placer entre la *rusticitas* et le *sermo urbanus* une *latinitas municipalis* distincte qu'il serait inexact et puéril de traiter comme une langue à part, intermédiaire entre le français d'empire et les patois des campagnes, le français provincial parlent les bonnes gens des petites villes. Ce n'est point la morphologie ou le vocabulaire qu'un rapport de garde-empêtre ou une pétition de facteur rural se distingue d'un discours de Berryer ou d'un sermon de Lacordaire.

§ 18. — Cette thèse que le latin parlé de l'Empire romain, dans lequel sont rédigées les inscriptions et d'où sont sorties les langues romanes, n'est autre chose que le latin littéraire aculé par le peuple et qu'il n'y a en somme, à proprement parler, pas de latin vulgaire distinct du latin classique, a été tenue dans ces dernières années par un philologue français, Max Bonnet, dans un ouvrage qui fit sensation dans le monde philologique et dont nous avons eu déjà l'occasion de dire quelques mots¹. Nous nous contenterons de faire remarquer ici que cette thèse est, en soi, parfaitement exacte en ce qui touche les rapports généraux des langues romanes avec le latin d'une part, en ce qui concerne la nature du latin généralement parlé sous l'Empire d'autre part. Elle est incomplète en ce qui est des origines et de l'histoire de ce latin généralement parlé.

1. Max Bonnet, *Le Latin de Grégoire de Tours*. Paris, 1890. Cf. aussi Boissier, *Journ. Sav.*, février 1892, p. 94 sq.; avril, p. 211 sq.

En d'autres termes, il est entendu que le latin usuel, à l'époque impériale tout au moins, ne diffère pas essentiellement de la langue littéraire usitée à la même époque et qu'on ne saurait en aucun cas y voir un idiome distinct. Néanmoins ce langage offre des particularités nombreuses, dont beaucoup se trouvent déjà notées, consciemment ou inconsciemment, par les graphies épigraphiques, mais dont la plupart, il est vrai, doivent être déduites indirectement par la critique philologique. Or, le plus grand nombre de ces particularités générales du latin parlé, sans préjudice bien entendu des particularités dialectales révélées çà et là par l'étude rationnelle des inscriptions locales, sont caractéristiques et attestent du moins un certain passé, une certaine histoire, sinon absolument indépendante et autonome, du moins déjà marquée d'un cachet propre. On peut se demander par exemple d'où proviennent des formes telles que *portāi* et *portaut* au parfait, comment s'est effectuée la chute de *h* encore partiellement conservée dans le latin de la Sardaigne, cf. Spano, *Vocabol. ital.-sardo*, s. litt. *h*, pourquoi le génitif pluriel est maintenu dans les pronoms par exemple *illōru*, *loro*, alors qu'il est aboli dans les noms¹, et ainsi de suite. Ce sont là des points que le latin littéraire est absolument impuissant à expliquer et comme ces particularités sont communes au latin parlé de toutes ou presque toutes les contrées de l'Empire, elles ne peuvent manquer d'être anciennes dans la langue. Les archaïsmes nombreux conservés par le latin vulgaire et rejetés depuis longtemps par la littérature, enfin les emprunts considérables faits aux anciens dialectes italiques et dont beaucoup sans doute ne comptaient déjà plus au nombre des langues vivantes, même dans les campagnes reculées de l'Italie, dès l'époque d'Auguste ou de Claude², prouvent que la scission entre la latinité orale et la latinité écrite de l'Empire remonte pourtant assez haut dans le passé.

Nous avons rappelé ces faits en commençant et nous n'avons

1. Contentons-nous pour le moment de rappeler que la flexion *-ōrum*, cf. scr. *-sām*, slav. *-hū*, est originairement particulière aux pronoms; le génitif nominal est en *-ōm* (*-um*) *Romānum*, *sester-tium*, etc. Cf. plus loin sur le génitif pluriel en latin vulgaire, § 93.

2. Il semble notamment que le sabin, en tant que langue italique indépendante et non comme simple dialecte local du latin, avait déjà succombé au temps de Varron. Cf. Budinszky, *Ausbreit. lat. Sprache* p. 21.

donc plus à y insister ici : mais il serait bon de rechercher comment et quand, par quelles voies et de quelle manière, dans quelle mesure surtout et sous quelles influences ces éléments hétérogènes se sont glissés dans la langue parlée générale et s'y sont maintenus le plus souvent jusqu'à nos jours par l'intermédiaire des langues romanes.

C'est à quoi la théorie trop absolue de Max Bonnet ne paraît répondre qu'imparfaitement. Sur ce point, la thèse de Jordan et de Sittl, qui admettent, à côté du latin parlé ordinaire, une *rusticitas* dialectale à laquelle ils attribuent un rôle plus ou moins considérable dans l'élaboration de la langue commune et plus tard des langues romanes, est assurément plus complète. Le malheur est que, de cette prétendue *rusticitas* il n'y a, à proprement parler, au moins à l'époque impériale, de traces positives ni dans les documents écrits ni dans les langues romanes ; personne n'a donc le droit d'affirmer à priori, comme le font Jordan et Sittl, qu'il a existé pendant toute la durée de l'Empire romain un latin polydialectal parlé dans les campagnes et différent du latin général des populations urbaines. Aussi est-ce avec raison, à notre sens, que Max Bonnet s'est insurgé contre cette idée et qu'il a rejeté la *rusticitas* polydialectale de son système.

§ 19. — D'autre part on peut se demander si, avant les grandes conquêtes de César et d'Auguste, avant l'institution de la grande administration centralisatrice des Empereurs, les conditions de la latinité étaient déjà ce qu'elles sont au II^e et au III^e siècle de l'ère chrétienne. Aussitôt la question change de face et l'histoire intervient pour nous démontrer l'existence d'un *latin rustique* proprement dit, antérieur par ses origines au latin littéraire et remontant aux premières extensions de Rome au delà du Tibre, dès le VII^e et le VI^e siècles avant notre ère. Ce latin vulgaire primitif, porté peu à peu dans l'Italie entière par les premières conquêtes des légions et les premiers envois de colonies, est en tous points semblable à nos *patois* modernes. Pendant de longs siècles, il se développe librement, sans contact bien étroit ni bien direct avec la langue de la métropole, elle-même encore passablement flottante et sujette à tous les changements ; il échappe à la fois à l'influence régulatrice de l'idiome littéraire qui n'existe pas encore ou qui en est à peine à ses premières

ébauchés¹, et en même temps au prestige d'une langue officielle et administrative que la puissance romaine, encore dans l'enfance, ignore tout autant qu'une langue consacrée par les belles-lettres. Ainsi le latin parlé dans les anciennes colonies d'Italie a dû forcément obéir dès l'origine à toutes les impulsions extérieures, à toutes les influences locales du milieu où il se trouvait transporté; dès l'origine, il a dû se morceler ainsi en dialectes nombreux, se plier aux exigences linguistiques des dialectes indigènes parmi lesquels il vivait, s'assimiler à leur phonétique, à leur syntaxe, à leurs formes mais comme ces poissons des grands océans qui ne prennent la couleur et l'aspect des rochers où ils se tapissent que pour mieux saisir leur proie : afin de s'assimiler ensuite à lui-même ces dialectes et de les étouffer plus facilement.

Cette assimilation devait d'ailleurs s'opérer tout naturellement, presque forcément entre des dialectes aussi voisins l'un de l'autre que l'étaient par exemple le sabin, le falisque, le marse ou le volsque à l'égard du latin, et surtout du latin antérieur à Livius Andronicus et au poète de Rudies. Les anciens eux-mêmes avaient déjà été frappés de l'intime parenté de l'osque et du latin et ils la signalent, cf. Strabon V, 233. Les emprunts morphologiques, les accommodations linguistiques pour ainsi parler, abondent entre les langues étroitement apparentées. C'est ainsi que, tandis que le vieux catalan et encore actuellement le dialecte d'Alghero en Sardaigne ne connaissent d'autres formes que *am*, *tem*, etc., la première personne du singulier, on prononce actuellement en Catalogne *amo*, *temo* d'après l'espagnol; d'une façon générale le dialecte moderne de Barcelone et des environs n'est plus guère qu'un idiome mixte hispano-catalan. Inversement à Alghero on surprend aujourd'hui, paraît-il, des imparfaits en *-eva*, *-iva* au lieu de *-ia*, seule forme connue du catalan continental : il s'agit manifestement ici d'un emprunt ou plutôt d'une assimilation aux dialectes italiens. Entre idiomes de même famille mais moins directement apparentés, ces assimilations peuvent bien encore porter sur des formes isolées

1. La fameuse stèle d'airain de Servius Tullius, Dion, IV, 26, était très probablement en langue étrusque. Pour notre part, nous nous en tenons rigoureusement à la thèse de Lepsius que l'étrusque a été antérieurement aux premières influences grecques, l'idiome littéraire du Latium et en général de l'Italie.

comme par exemple l'osque *anafaket* sur un casque du Musée de Vienne (cf. pour $\eta = f$ S. Conway, *Trans. Cambr. phil. Soc.*, III, 223), lequel n'est point directement un pendant du grec *ἀνέθηκε* comme le croit Horton Smith, *Class. Rev.*, VIII, 198, mais bien un compromis entre la racine *θη* grecque et *fa, fak* italique; l'identité des deux formes était encore vaguement sentie en osque et permettait à *anafaket* de fonctionner dans le même emploi spécial que *ἀνέθηκε*. Mais l'assimilation ne saurait aller au delà, frapper par exemple des catégories entières de mots et de formes, comme dans les faits catalans que nous venons de citer. Un article de Pellegrini, *Saggi di romaico otrantino*, dans *Arch. glott. Suppl.*, III disp., 1895, p. 29 sq., fournit à l'égard de la contamination du grec d'Otrante par les dialectes italiens des renseignements d'une portée générale particulièrement intéressants. Les termes italiens abondent dans les textes qu'il cite: *τα παλαια paesi*, *σιτουατα situata*, *πέννα pena*, etc. Mais le système grammatical reste intact: *ρεσπεττέω rispetto*, fait à l'aoriste *ῥεσπεττέουσιν*, *op. cit.*, p. 44. Il n'y a donc emprunts morphologiques, c'est-à-dire création de dialectes mixtes, qu'entre idiomes très proches et très intimement parents¹. On pourrait naturellement multiplier les exemples, citer des faits identiques à ceux que nous venons de relever en catalan, en Galice et en Estramadure entre le portugais et l'espagnol, en Silésie entre le tchèque et le polonais, partout enfin où des dialectes de même famille se trouvent en contact immédiat. Constatons seulement que, si ces assimilations et ces échanges sont non seulement possibles, mais même inévitables, entre des langues telles que le catalan, le portugais ou le tchèque qui ont derrière elles le palladium d'une culture littéraire de plusieurs siècles, ils ont dû se manifester à plus forte raison et bien plus profondément entre des idiomes encore à peu près incultes, tels que ceux de l'Italie centrale au v^e ou au iv^e siècle².

1. L'albanais ne contredit nullement cette manière de voir; l'influence de la morphologie latine ne porte guère que sur des formes qui, dans l'ancienne morphologie illyrienne ou épirote, devaient être déjà fort analogues aux formes latines. On remarque des faits semblables entre les dialectes lazès et le turc dans les environs de Trébizonde, Atina, Khope, Batoum, où les deux langues coexistent.

2. Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VII, 191; Mohl, *ibid.*, VII, 196, ont donné des exemples typiques destinés à illustrer la question des langues

Cette manière de voir est du reste pleinement confirmée par le témoignage irrécusable de l'épigraphie. En effet, tandis que les inscriptions tant italiennes que provinciales de l'époque impériale montrent une unité de langage surprenante et que, comme nous l'avons vu, constitue depuis longtemps l'un des problèmes les plus obscurs de la philologie latine¹, les inscriptions archaïques de l'Italie fourmillent au contraire de particularités dialectales, d'idiotismes locaux d'un caractère tout à fait transparent, et qui, pour la plupart, correspondent précisément à des particularités identiques de la langue ou du dialecte italique de la région.

C'est ainsi que la chute de *-r* final par exemple dans des mots comme *MATE*, *VXO*, *INTE* n'est guère constatée, à part des exemples relativement récents comme *SORO*, Gruter, 846, 11, de Strata près Padoue, que dans des régions où la langue indigène laissait également tomber *-r* à la fin du mot, c'est-à-dire à Faléries, dans le *Pisaurum*, certainement aussi en Ombrie, c'est-à-dire dans le falisque *mate* Deecke, n° 39, ombrien *emantu* à côté de *emantur*, *-pe* à côté de *-per*, etc. On la trouve aussi chez les Eques dont le dialecte malheureusement nous est inconnu, mais on peut en déduire sûrement, sinon que l'éque, qui paraît avoir disparu de très bonne heure, ne supportait pas *-r* final du moins que son système phonétique général était assez voisin de celui de l'ombrien ou du falisque pour avoir permis l'introduction assez précoce dans le latin de l'Ager *aequicus* d'une quantité de traits communs avec l'ombrien et les dialectes italiques du nord, et qu'attestent effectivement les inscriptions de la région. Au contraire, on n'a, à notre connaissance, aucun exemple de *-r* final omis sur les inscriptions de l'Italie du sud : non pas tant parce que ces inscriptions sont toutes assez peu anciennes, le latin ayant rencontré dans l'osque un adversaire infiniment plus cultivé et plus redoutable que les autres dialectes italiques², mais parce que précisément l'osque, autant qu'il nous est permis d'en juger, maintient rigoureusement *-r* final ; cf. *patir*, *Planta*, n° 82, 156.

mixtes déjà étudiée par Schuchardt, *Slavo-Deutsches*, *Slavo-Italienisch*, Graz, 1888.

1. Il faut observer toutefois qu'en Italie, sur le sol natal des vieux dialectes italiques, les inscriptions gardent toujours, même sous l'Empire, un caractère beaucoup plus dialectal que dans les provinces.

2. Nous reviendrons plus loin, §§ 41 sq., sur cette importante question des premiers contacts du latin avec la langue osque.

C'est Sittl qui le premier, on s'en souvient, cf. plus haut § 6 sq., a étudié d'une manière scientifique, malheureusement trop écourtée et trop incomplète, les particularités dialectales de l'ancien latin d'Italie tel qu'il nous apparaît sur les inscriptions archaïques. Si l'on se représente combien l'épigraphie latine est pauvre en inscriptions réellement archaïques, que deux ou trois tout au plus, extrêmement courtes d'ailleurs, datent du VI^e ou du V^e siècle, celle du vase du Quirinal et la fibula de Palestrina¹, puis tout au plus encore l'inscription funéraire des Furii à Tusculum, et que du reste tout le matériel épigraphique antérieur à la mort de César tient dans un seul et dans le moins considérable des volumes du *Corpus*, on reconnaîtra que la tâche de reconstituer les anciens dialectes latins de l'Italie d'après des sources aussi récentes et aussi maigres est quelque peu chimérique. Jamais nous ne posséderons de renseignements complets sur le dialecte qu'on parlait au V^e ou au IV^e siècle chez les Rutules d'Ardee, chez les Volsques d'Antium ou de Tarracine, chez les Marses de Carseoli ou parmi les Ombriens de Narnia. Pourtant, comme nous l'avons dit déjà, c'est là que s'est élaboré le premier noyau de la langue vulgaire de l'Italie et ce sont les débris de ce vieux latin dialectal de la péninsule qui, d'après nous, subsistent dans les mille particularités parfois toutes sporadiques, dans les archaïsmes et les italismes nombreux de ce latin impérial émondé et unifié par la langue littéraire et dont sont sorties les langues romanes².

§ 20. — Nous proposerons donc de dénommer, comme nous l'avons déjà fait plus haut, cette première base du latin vulgaire, cette forme originelle de la latinité orale hors du *Latium latin d'Italie* ou mieux encore *peregrinitas italica*, réservant le terme de *latin rustique* ou *rusticitas* aux dialectes

1. Contrairement à l'opinion d'Helbig, nous considérons l'inscription du Quirinal (Duenos) comme plus ancienne que celle de Palestrina ; l'une et l'autre peuvent être regardées comme des exemples typiques du vieux latin dialectal au V^e ou au IV^e siècle ; *vhevhaked (sefaced)* de la fibula ne peut laisser aucun doute à l'égard de ce caractère dialectal.

2. Paul Monceaux, *Rev. des Deux-Mondes*, 15 juillet 1891, p. 429 sq., dans un article d'ailleurs sans aucune prétention scientifique, exprime les idées les plus bizarres et les plus fantaisistes à l'égard de la « pureté » du latin à l'époque des guerres puniques.

primitifs des paysans de Rome et des populations foncièrement latines. C'est ainsi du reste, semble-t-il, que l'entendaient déjà les anciens, chez lesquels les expressions *rusticus* et *peregrinus* sont fréquemment accolées sans être tant s'en faut synonymes, ainsi qu'il ressort notamment d'un passage de Cicéron, *De Orat.*, III, XII, 44: « Neque solum *rusticam* asperitatem, sed etiam *peregrinam* insolentiam fugere discamus ». Ainsi, dès l'époque de Cicéron, il y avait non seulement des lettrés qui recherchaient les expressions et les tournures, la prononciation même de la langue rustique du Latium où ils retrouvaient les allures de la langue antique, cf. Cicéron, *De Orat.*, III, XI, 42; XXXIX, 46; id., *Brut.*, XXXVI, 137, etc.; il y avait aussi des orateurs qui ne répugnaient pas à employer des termes, des constructions, peut-être même des formes appartenant à des langues ou à des dialectes étrangers.

Quels étaient en réalité ces dialectes qualifiés *peregrini*? S'agit-il du punique ou des langues de l'Espagne? Mais Cicéron lui-même nous apprend, *De Divinat.*, II, 64, que les Carthaginois et les Espagnols qui venaient à Rome avaient besoin d'un interprète, ce qui exclut toute idée d'un contact bien intime et d'échanges réguliers entre le latin et les idiomes des Barbares. Il devait en être à peu près de même des dialectes celtiques de la Cisalpine: car, pour ceux de la Transalpine ils sont encore parfaitement ignorés du monde romain, puisque les conquêtes de César sont à peine commencées. C'est généralement C. Valérius Proculus, personnage important de la Provence, dont le père avait reçu, à la suite de nombreux services rendus à la cause romaine, le *ius civitatis*, qui sert d'interprète entre César et les chefs helvètes et gaulois, cf. Caes., *Bell. Gall.*, I, 19 et 47. Il ne saurait donc en aucune façon être question d'une pénétration bien intime du latin, au moins du latin littéraire, par le celtique; quelques mots celtiques qui s'y sont glissés dès l'époque celtique, tels que *alauda* ou *petorritum*, sont un apport trop faible pour pouvoir entrer en ligne de compte.

On ne saurait donc voir dans la *peregrina insolentia* blâmée par Cicéron que des emprunts aux dialectes italiques, au samnien, à l'osque, à l'ombrien, à tous ces différents idiomes de la péninsule dont Varron, Festus et presque tous les grammairiens ont plu à donner des listes, assez incomplètes d'ailleurs, de mots et d'expressions adoptés par les auteurs latins. C'est

là, croyons-nous, ce que Cicéron a en vue : ce sont ces *sabinismes*, ces *oscismes* affectionnés déjà par les écrivains archaïques, par Lucilius, par Livius Andronicus, cf. notamment Festus, s. v. *sollo*, etc., et dont Ennius, le poète trilingue, semble avoir particulièrement abusé. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de constater cette pénétration du latin classique de Rome par les langues italiques précisément encore à l'époque où les lettres romaines touchent à leur apogée. Jusqu'à quel point ces influences italiques, outre le vocabulaire, atteignaient la morphologie et la syntaxe, c'est ce qu'il est assez difficile de dire dans l'état actuel de nos connaissances.

Brugmann, *Grundr.*, I, p. 551, a mis en doute que *nostras Arpinas Samnis*, etc., soient de véritables nominatifs latins, ce qui est peut-être aller un peu loin. L'illustre philologue s'appuie selon toute vraisemblance sur l'accentuation *Arpinās* réclamée, dans deux passages différents par Priscien, VI, 22 et XII, 17. D'autre part Pompéius, *Comm.*, éd. Keil, V, 205, 7-10, critique vigoureusement l'accentuation *cuidis nostrās* et indique *cūias*, etc., comme seule forme vraiment latine. On peut donc hésiter sur la nature de cette formation. De son côté Stolz, *Hist. Gramm. der lat. Spr.*, I, 381, reconnaît dans *uiocūrus* signalé par Varron, *Ling. lat.*, V, 7, cf. *Corp. Gloss. Lat.*, IV, 194, 8, ainsi que dans les composés *Trōiugena*, de Lucrèce et *Grāiugena* de Pacuvius, Lucrèce, Virgile, un vocalisme d'origine italique. Il est toutefois peu admissible, à notre avis, que *uiocūrus* contienne dans son premier élément un affaiblissement de *uiā-* analogue à l'osque *viū* ; un mot signifiant « inspecteur des routes » doit, semble-t-il, être d'origine essentiellement romaine et une formation savante, peut-être d'après le grec *ἐδορκόπος* ou *ἐδορκός*, n'est nullement, croyons-nous, exclue pour un terme de date aussi manifestement récente. Pour notre part, nous aimons mieux voir simplement dans *uiocūrus* un composé artificiellement forgé à l'imitation des composés grecs, exactement comme on a forgé de nos jours en italien *ferrovia*. Le vrai terme latin pour « inspecteur des ponts et chaussées » est d'ailleurs *cūrātor uiārum*, fréquent sur les inscriptions. C'est également une formation savante tirée assez maladroitement de *Trōiu-s* *Trōiu-m*, *Grāiu-s* *Grāiu-m* qu'il faut de toute évidence reconnaître dans *Trōiugena* *Grāiugena*.

Ce n'est pas que nous prétendions contester l'influence des

dialectes italiques sur la constitution de la langue littéraire de Rome; il y aurait au contraire sur ce sujet, et en particulier sur les *oscismes* introduits en latin par Ennius, de belles et profondes choses à écrire. Beaucoup des anciens emprunts grecs, comme nous le verrons, sont venus au latin par l'intermédiaire de l'osque. L'anaptyxe de *teccina tecina*, gr. *τέχνη*; *dracuma* *δραχμή*, Enn., *Trag.*, 275 Ribb.; *cicinus* *κίκινος*, Plaut., *Men.*, 854, *Rh. Mus.*, X, 447 (cf. *Gloss. lat.* Hildebrand, p. 52: *cicinus*: *ollo[r]*); *lucinus* *λύχινος*, Enn., *Ann.*, IX, 328 Vahl. nous paraît révéler la prononciation osque. Cf. aussi *HIMINIS* pour *ὕμινος* sur une inscr. du Musée Kirchner.

Ce serait d'ailleurs aller à l'encontre de notre propre thèse que de nier l'envahissement de la langue parlée à Rome à l'époque républicaine par une quantité d'éléments arrachés par un contact séculaire intime aux vieux dialectes de l'Italie. Un exemple caractéristique est, croyons-nous, le génitif *domōs* dont se servait l'empereur Auguste lui-même au rapport de Suétone, *Oct.*, 87, lequel ajoute expressément que l'empereur employait cette forme d'une manière constante. Cf. aussi Mar. Victorin., 2456 Putsch: *Diuus Augustus genitiuo casu huius domos meae per o non ut nos per u litteram scripsit*. On a beaucoup discuté et beaucoup écrit déjà sur ce génitif en *-ōs*, sans que jusqu'ici, à notre connaissance, la véritable explication, pourtant extrêmement simple et claire, en ait été donnée. Bücheler, *Latein. Deklin.*, p. 31, de même que Ritschl, y voyait jadis une contraction de **domuos*, forme analogique identique au *zenatuo(s)* de l'inscription votive de Faléries, *Corp. Insc. Ital.*, Supp. I, 113; Deecke à son tour, *Falisk.*, p. 160, explique encore *domos*, en supposant *-ōs* et non *-ōs*, aussi bien que l'ombrien *trifor* « *tribūs* », Tab. Eug., VI b, 54, comme phonétiquement sorti de *-uos* avec chute de *u* après labiale comme dans *superb(u)os*, etc.¹ De son côté Kretzschmer, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXXI, 451 sq., établissant que *ō* latin en regard d'une diphtongue labiale des autres langues indo-européennes repose toujours sur le

1. Remarquons que *-uis* dans *senātuis ūsuis*, etc., représente soit *-oues* i.-eur. *-euos* affaibli régulièrement en *-ūis*, soit plutôt directement *-ū + is*, formation analogique, mais en aucun cas *-uis*. Les exemples relevés par Nonius, 483-494. *quaestuis fructuis*, etc., portent pour la plupart un caractère récent qui exclut, semble-t-il, l'hypothèse d'une dérivation directe de *-eues*, *-ouos*.

degré *ōn*, cf. aussi Streitberg, *Indogerm. Forsch.*, I, 280, s'appuie sur certains génitifs zends pour justifier le *domōs* d'Auguste, soi-disant pour un indo-européen **domōys* à côté de *domūs* = **domous* ou **domeus*, goth. *sunaus*, v. slav. *domu*, etc. C'est, il faut l'avouer, aller chercher un peu loin l'explication d'une forme en somme isolée dans la langue et l'empereur Auguste eût été assurément fort étonné d'apprendre qu'en prononçant *domōs* au lieu de *domūs* il parlait bactrien ou persan. La vérité est que du génitif panitalique **domous*, conservé naturellement en osque, cf. *castrous*, Tab. Bant., l. 14, devait sortir régulièrement dans les dialectes qui, comme le latin, réduisent *ou* à *ū* la forme *domūs* et au contraire **domōs* dans ceux qui, comme l'ombrien et sans doute aussi le volsque, partiellement le falisque, réduisent *ou* à *ō*, cf. ombrien *trifor* pour un primitif **trifōs* = *tribūs*.

Avec Auguste, né à Velitrae, en pays volsque, le vocalisme italique *domōs* pénétra dans la langue de Rome et essaya de faire concurrence au vocalisme latin *domūs* même dans le langage de la haute société romaine. Auguste, qui, au témoignage de Suétone, *Oct.*, 86, n'aimait pas les archaïsmes et fuyait « *reconditorum uerborum foetores* » favorisait naturellement une forme plus jeune et plus usitée dans la langue courante de cette Italie dont la politique impériale s'efforçait d'affirmer l'unité en face des provinces. Un puriste tel que Cicéron pouvait encore s'en alarmer et peut-être les génitifs en *-ōs* sont-ils précisément une de ces particularités italo-romaines que l'auteur du *De Oratore* qualifie de *peregrina insolentia*. Deux siècles plus tard, lorsque Fronton essaie de réintroduire en latin la vieille forme italique *āsa* pour *āra*, quand il écrit par ex : *Neque asae neque foci*, éd. Naber, p. 213, cf. Bücheler, *Arch. Lat. Lex.*, I, 104, le sentiment des communes origines italiennes, entretenu par les traditions religieuses et le langage des vieux rituels, n'a point encore disparu et fournit aux amateurs d'archaïsmes plus d'une expression plutôt sabine ou ombrienne que vraiment romaine.

§ 21. — Si donc l'influence des vieux parlers locaux de l'Italie se faisait sentir à l'époque de César et de Cicéron, c'est-à-dire au moment où la littérature romaine atteint au période le plus élevé et le plus pur de son développement, jusque dans la langue littéraire elle-même, on juge aisément

combien cette influence devait être considérable sur l'idiome vulgaire, sur le langage plus ou moins inculte des paysans, des plébéiens et des esclaves, combien surtout avait dû être profonde la pénétration du latin par les dialectes italiques dans les régions où un contact intime et constant déformait depuis des siècles l'idiome primitif apporté par les colons de Rome. Dès l'époque préhistorique de la langue latine, nous voyons des *kulturwörter* d'une signification absolument élémentaire, des mots d'un emploi courant et journalier, tels que *bōs* par exemple, W. Meyer-Lübke, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXVIII, 169, cf. aussi *bitūmen*, Bugge, *ibid.*, XXIX, 128, etc., empruntés au langage de la Sabine ou de la Campanie. Si de tels mots ont pu se glisser dans la langue littéraire dès les premières origines, on comprend combien à plus forte raison les patois populaires du Latium ont dû, à toutes les époques, subir profondément l'empreinte des dialectes voisins. C'est pourquoi nous acceptons entièrement et sans réserve la thèse de Sittl, d'après laquelle le premier noyau du latin vulgaire est constitué par l'ancienne *rusticitas* apportée aux Italiotes par les premiers émigrants du Latium et à laquelle les indigènes des colonies et des régions conquises mêlent la *peregrinitas* de leurs nationalités respectives. Seulement en quoi Sittl nous paraît avoir fait fausse route, c'est lorsqu'il étend sa théorie à toutes les populations de l'Empire, en dehors même de la péninsule, et qu'il attribue à la *peregrinitas* africaine, ibérique, celtique un rôle non seulement égal mais plus considérable même que celui de la *peregrinitas* italique.

§ 22. — C'est là, à nos yeux, une erreur capitale. Nous avons déjà dit pourquoi (cf. plus haut § 5 et § 19.), en principe, la pénétration profonde du latin par des langues non directement apparentées ou d'un génie différent nous paraît inadmissible et antinaturelle. Que du latin et du falisque, du sabín ou de l'ombrien aboutissent à la longue à des dialectes mixtes, rien de plus naturel, et des exemples sûrs autant que nombreux confirment effectivement d'une façon tout à fait incontestable, ainsi que nous nous proposons de le démontrer tout à l'heure, l'existence ancienne de pareils dialectes sur le sol de l'Italie. Mais que du punique et du latin, ou du latin et du messapien ou de l'euganéen aient jamais pu se combiner d'une manière intime et arriver à former des langues mixtes,

c'est ce que nous nous refusons absolument à admettre. En turc, le génitif construit avec *i-* à la persane et qui est si usité, même dans le langage courant et vulgaire, ne s'emploie néanmoins qu'entre des mots d'origine étrangère, persans ou arabes ; jamais on ne l'emploie avec les mots purement tures. Il n'y a pas, à proprement parler, de véritables langues mixtes ; il ne peut y avoir de langues mixtes. Ce serait quelque chose de si contraire à toute logique et à toute vraisemblance, de si manifestement opposé à toutes nos notions sur l'histoire et la nature du langage en général qu'il nous est totalement impossible de nous faire même une idée de ce qu'eussent pu être de telles langues. Actuellement, nous voyons bien les métis anglais de la Colombie britannique par exemple parler un langage farci de mots et d'expressions chouchouaps, mais la grammaire, comme le fond de la langue, reste résolument anglaise et si par hasard il s'y mêle çà et là, dans le parler individuel de chacun, quelque particule grammaticale d'origine indienne, ces formes ne s'implantent jamais très profondément dans la langue, un contact tant soit peu constant avec des Anglais de race pure rectifie le plus souvent au bout d'un temps très court le langage hésitant des métis.

Il est vrai que les anciens nous parlent de populations *Celtibériennes* ou *Celtoligures* et Windisch se demande avec raison comment on pourrait se représenter une langue formée à la fois d'éléments ibériques et d'éléments celtiques ou un dialecte moitié insubre et moitié ligure. La vérité est que ces dénominations ont une signification non point linguistique (ce n'était guère la partie forte de la science antique) mais historique ; elles font vraisemblablement allusion à une simple cohabitation de deux races différentes dans une même région¹, absolument comme si l'on disait que la Bohême a

1. A l'égard de l'Espagne, la présence de populations celtiques mêlées aux Ibères n'est, semble-t-il, qu'imparfaitement prouvée, excepté peut-être pour le nord-ouest de la péninsule. L'existence de populations celtiques en Espagne ne repose guère en somme que sur la vieille tradition grecque, cf. Strabon, III, 2, 11 ; 4, 12 sq. Quant à l'onomatologie géographique, elle n'a donné que des résultats fort incertains, puisque les prétendus noms celtiques relevés par la géographie ancienne se trouvent aussi bien dans des régions données comme foncièrement ibériques que dans les parties signalées comme celtibériennes ou purement celtiques. Les progrès de l'épigraphie et de la numismatique celtibériennes apporteront peut-être un jour quelque lumière dans cette question difficile.

une population slavo-germanique, sans supposer par là qu'on y parle une langue mixte, moitié tchèque et moitié allemande. Schuchardt, qui a particulièrement étudié cette intéressante question des dialectes mixtes, a sans doute relevé dans les régions frontières slavo-germaniques ou slavo-italiennes des emprunts réciproques de mots, de tournures, de constructions syntactiques; la prononciation également pourra, il va sans dire, être profondément contaminée; mais la morphologie, qui est comme l'âme et le cœur de la langue, à part ça et là quelques remaniements, quelques retouches légères et sans importance, reste toujours sauve et intacte dans ses grandes lignes. Un dialecte slave ne deviendra pas plus un dialecte allemand que l'anglais ou l'albanais ne passeront jamais au nombre des langues romanes.

Ajoutons que, dans l'antiquité, les conditions ethnographiques et linguistiques étaient sensiblement différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui chez des peuples en général d'un degré de civilisation égal, possédant de part et d'autre des littératures plus ou moins anciennes, des écoles, des livres capables de soutenir à l'envi durant des siècles une lutte toute pacifique et intellectuelle. Dans les provinces de l'Empire romain, en Afrique, en Espagne, en Gaule, la conquête n'a nullement été immédiatement suivie d'une romanisation générale et systématique, comme on le rapporte quelquefois.

Les colonies, situées à l'origine soit le long des côtes, soit sur le cours des grands fleuves, soit sur les grandes voies commerciales, n'avaient tout d'abord d'autre objet que d'assurer à l'État romain la suprématie politique dans le pays, la possession des mines, la perception des impôts et de procurer en même temps aux colons romains et italiotes des terres à cultiver, des établissements à exploiter, des débouchés commerciaux à utiliser¹. Le système était, à peu de chose près, exactement le même que dans les capitaineries portugaises de la côte d'Afrique où les Européens et les indigènes vivent depuis plusieurs siècles en bon voisinage, sans que jusqu'ici un contact plus étroit, particulièrement avec les populations de l'intérieur, soit venu créer des relations réelles.

1. Cicéron, *Pro Fonteio*, V, 11, dit textuellement que tout le commerce de la Gaule était entre les mains des Romains; les routes étaient couvertes de marchands romains ou italiotes; on ne remuait pas une chose dans la Gaule entière sans qu'il passât par des mains romaines.

ment intimes. De même jusqu'au temps de César et de Pompée les populations indigènes des provinces n'entretenaient avec les émigrés romains que des rapports assez irréguliers, excepté bien entendu dans les environs immédiats des établissements latins et dans l'entourage des chefs militaires ou des fonctionnaires civils. Des exemples comme celui de Sertorius en Espagne sont isolés dans l'histoire de la colonisation romaine. Aussi, comme l'a démontré Gröber, *Sprachquellen und Wortq.*, dans *Arch. Lat. Lex.*, I, 43, le nombre des bilingues était extrêmement restreint dans les provinces.

L'idée d'une romanisation systématique de l'Empire appartient à Auguste et elle resta depuis la politique de ses successeurs. Une nouvelle organisation administrative de l'Empire, l'ouverture d'écoles romaines dans toutes les provinces, des translocations et des déportations en masse, l'abolition ou du moins l'inobservance des lois restreignant le *ius connubii*, cf. Mérimée, *Essai sur la Guerre Soc.*, p. 10, enfin l'attribution progressive du droit de cité à toutes les provinces, tels furent les moyens employés. Dans ces conditions, la romanisation des provinces ne pouvait manquer de porter un caractère, sinon violent, du moins artificiel et méthodique qu'elle ne présentait point en Italie où la propagation du latin s'était effectuée lentement, presque pas à pas et d'une façon pour ainsi dire naturelle. De là, entre la romanisation de l'Italie et celle des provinces une différence originelle et essentielle dont jusqu'ici les philologues n'ont pas assez tenu compte et que la plupart même semblent absolument méconnaître, Sittl aussi bien que Gröber ou W. Meyer-Lübke. Or, nous croyons que ce caractère absolument spécial qui marque la romanisation systématique inaugurée sous l'Empire et la distingue si parfaitement de ce qu'elle avait été en Italie à l'époque républicaine, trouve précisément son expression dans la langue et qu'il faut distinguer avec soin le latin vulgaire répandu dans tout l'Empire après Auguste, et le vieux latin rustique transformé en Italie par la *peregrinitas italica*. La chose en tout cas vaut qu'on y insiste, car il est clair que les langues romanes à leur tour doivent conserver au moins le souvenir de cette différence d'origine.

§ 23. — En Italie, il s'agit à proprement parler, comme nous l'avons dit maintes fois, d'une assimilation du latin aux

anciens dialectes indigènes, puis d'une fusion et finalement d'une absorption totale de ces dialectes dans ce parler spécial latino-italique que l'on peut appeler *latin d'Italie* et dont nous chercherons tout à l'heure à définir avec précision les caractères et les limites. Dans les provinces au contraire, il s'agit d'une destruction méthodique et préméditée des langues indigènes, de leur expulsion pure et simple dans toute l'étendue de l'Empire, excepté en Orient où le latin ne pouvait guère songer à combattre avantageusement la langue grecque. En Afrique, en Espagne, en Gaule, en Rhétie, en Illyrie, en Dacie, en Pannonie, en Mésie, partout c'est le latin que l'on s'efforce de substituer par des moyens officiels et administratifs aux idiomes barbares. Cette substitution, grâce à l'habileté des procédés employés, dut s'opérer à peu près partout, au moins dans les grandes masses de la population et dans les centres importants, avec une rapidité que justifient à la fois les conditions de la vie antique, la densité relativement faible de la population, la nature de l'administration impériale, l'infériorité de dialectes pour la plupart peu cultivés en face du prestige de la langue latine. Commencée au I^{er} siècle, cette conquête par la langue, la plus sûre et la plus durable de toutes était à peu près achevée dans la plupart des provinces dès la fin du IV^e : car, au début du V^e, les invasions et la chute de l'Empire, en affranchissant les peuples, ne leur permirent plus de songer à une restauration de leurs langues nationales. Il faut donc bien admettre qu'à cette époque le fond de la population en Sardaigne, en Espagne et en Gaule ne parlait plus guère que le latin. Celui-ci, après avoir joué côté du dialecte indigène le rôle d'une langue étrangère apprise bon gré mal gré par les Barbares et pour obéir aux nécessités des relations avec Rome et le reste de l'Empire avait fini par supplanter la langue maternelle. On avait oublié le turdétain, l'aquitain, le gaulois pour le latin qui répondait à tous les besoins pratiques et dont la connaissance, récompensée généralement par le droit de cité¹, flattait et stimulait

1. L'Istrie et la Vénétie sont réunies à l'Italie en 42 avant J.-C. On en conclut, toutefois sans raisons suffisantes, semble-t-il, que dès ce moment ces régions étaient latinisées. Ce qui est probable, c'est qu'effectivement l'obtention du *ius civitatis* était liée à un contingent important de population immigrée ou indigène parlant le latin ; mais il nous est difficile de penser que les Romains exigeassent préalable

les peuples barbares. Ce n'est pas que les langues nationales des vaincus aient succombé immédiatement et absolument devant cette concurrence redoutable. Nous savons que les Vénètes conservaient encore leur nationalité et leur langue à l'époque de Polybe, au II^e siècle; trois siècles plus tard, le *Digeste* d'Ulpien nous apprend que l'on considérait comme valables non seulement les testaments écrits en latin ou en grec, mais aussi en punique, en gaulois et dans d'autres langues encore, *vel alterius cuiusque gentis*, cf. Windisch, *Grundr.*, I, p. 298; au IV^e siècle, saint Augustin nous dit que l'on parlait encore punique à Carthage, et quant au gaulois, Budinszky, *Ausbreit. der latein. Spr.*, p. 115 sq., a démontré qu'il ne disparut complètement, particulièrement dans la Gaule du nord, qu'après la chute de l'Empire, vers le VI^e siècle, peut-être même encore plus tard. Cf. aussi Diefenbach *Orig. Europ.*, p. 158 sq. Mais de toute façon ces restes des vieux idiomes nationaux, cantonnés probablement à l'état d'îlots isolés dans les régions reculées et moins entamées par la colonisation romaine, en Lusitanie, chez les Rhètes, chez les Véttons, les Morins ou les Nerviens, étaient désormais irrévocablement perdus et ne pouvaient plus guère entraver la victoire définitive du latin.

A l'égard de la Dacie, le latin s'y implanta plus facilement et plus radicalement encore que dans les autres provinces, puisque, ainsi qu'il ressort d'un passage d'Eutrope, *Hist.* VIII, 3, déjà souvent cité et commenté par les historiens, la population indigène avait été complètement décimée ou dispersée au moment de la conquête : *Dacia enim diuturno bello Decebalis viris fuerat exhausta*. Cf. aussi Julien, in *Caesarib.* : *Getarum quidem gentem penitus everti et deleui*, en tenant compte toutefois des restrictions faites par Ubicini, *De la Colonisation romaine en Dacie*, dans la *Bibl. univ. de Genève*, 20 mars 1860. Il semble qu'en Pannonie également les Romains aient eu affaire à une population extrêmement raréfiée et sans cohésion qui succomba presque sur-le-champ à la romanisation; du moins Velléius Paterculus, *Hist.* II, 110, déclare que, moins de quarante ans après la conquête, on n'y parlait déjà plus que

ment la latinisation radicale des grandes masses indigènes. Le vénète par exemple, nous le savons positivement, a dû se maintenir dans les campagnes tout au moins bien au delà du I^{er} siècle avant notre ère.

le latin. On peut donc, croyons-nous, considérer dans ces régions l'influence indigène comme totalement ou presque totalement négligeable. Telle est aussi l'opinion de Gaster qui, le premier, a démontré l'invraisemblance de la soi-disant influence dace à laquelle on rapportait jusqu'ici plusieurs des particularités du roumain moderne et que le savant romaniste attribue avec infiniment plus de raison aux Bulgares touraniens qui, au VII^e siècle, envahirent la péninsule des Balkans et la troublèrent si profondément, cf. *Grundr.*, I, 410. Il s'agit donc en définitive pour le roumain, comme pour les autres langues de la péninsule, de faits relativement modernes dont nous n'avons point à nous occuper ici.

§ 24. — Ainsi donc, en faisant abstraction des conditions toutes particulières dans lesquelles s'est effectuée la romanisation de la Dacie, on placera à peu près dans le courant du IV^e siècle le triomphe définitif et presque complet de la langue latine dans toute l'étendue de l'Empire. Que la victoire du latin ait été réalisée plus tôt et plus profondément dans les régions le plus anciennement conquises, la chose est évidente, bien que cette différence chronologique ne doive pas être étendue au delà d'une prudente moyenne, d'un siècle à un siècle et demi tout au plus. Nous venons de voir que les progrès du latin dans les classes populaires des provinces conquises ont dû être, avant César et surtout avant Auguste, relativement peu considérables et limités généralement aux populations des côtes ou aux centres directement en contact avec l'élément romain. En outre, il ne faut pas oublier qu'en Afrique par exemple, le punique, protégé par une civilisation séculaire et des traditions illustres, dut opposer à la langue de Rome une très longue et très tenace résistance, C'est ainsi aussi qu'en Sicile et dans les villes de la Grande Grèce, d'après Budinszky, *Ausbreit. der lat. Spr.*, p. 44 sq., le grec ne succomba guère qu'au moyen âge devant l'arabe et l'italien; Naples notamment fournit des inscriptions grecques jusqu'au VII^e siècle de notre ère.

L'intérieur de l'Espagne, dont l'éloignement entravait les communications avec le reste de l'Empire, a dû conserver ses dialectes nationaux au moins aussi longtemps que les dialectes celtiques de la Transpadane par exemple, cf. Strabon, 216 C. Nous savons en tout cas qu'au I^{er} siècle de notre ère on par-

lait encore un dialecte ibérique ou peut-être celtique à Termès près de Salmantica (Salamanque) chez les Vettons : du moins voyons-nous un homme de cette nation, après avoir assassiné le préteur L. Pison, apostropher les Romains dans son dialecte, *sermone patrio*, Tacite, *Ann.*, IV, 45, ce qui doit faire supposer que le latin était encore généralement inconnu dans la région ; l'Espagne était donc à cette époque encore fort loin d'une romanisation complète. Un fragment de Pomponius Méla dit, il est vrai, en parlant des Artabres ou Arotrebae qui habitaient sur l'Océan, dans la Galice actuelle, l'extrémité la plus reculée et la plus inaccessible de l'Espagne : *etiam nunc celticae gentis*. On pourrait croire qu'il s'agit d'un dernier reste de la population primitive de l'Espagne non encore latinisé et resté fidèle aux usages et au parler celtiques. Il n'en est rien et, d'après notre interprétation personnelle, le géographe espagnol veut dire simplement que les Artabres étaient, dans la seconde moitié du 1^{er} siècle de notre ère, encore absolument fermés à toute influence romaine, qu'ils formaient une des dernières nations celtiques encore indépendantes. La chose en tout cas est extrêmement vraisemblable en raison de l'éloignement où vivait ce peuple. Rappelons que l'empereur Vespasien, pour hâter la romanisation de l'Espagne, accorda en l'an 74 le *ius ciuitatis optimo iure* à toutes les villes de l'Espagne, municipales ou fédérées, ce qui entraîne ipso facto l'usage du latin comme seule langue officielle. C'est effectivement vers cette époque que cesse, à ce qu'il semble, la frappe des monnaies ibériques en caractères nationaux, cf. Hübner, *Monum. ling. ibericae*, Berl., 1894, ouvrage capital pour tout ce qui touche à la question encore si obscure de l'épigraphie et de la numismatique ibériques. Le peu que nous en savons nous permet néanmoins, à notre sens, d'affirmer que vers la fin du 1^{er} siècle de notre ère le latin était déjà répandu sur beaucoup de points de la péninsule ibérique mais qu'il n'était pas partout, tant s'en faut, d'un usage courant parmi les populations indigènes¹. La

1. Justin, *Hist.*, XLIV, 5, dans un passage important qui n'a point encore été utilisé pour la question qui nous occupe, déclare formellement que la latinisation de l'Espagne ne fut entreprise d'une manière effective que par Auguste : *Caesar Augustus perdomito orbe uictricia ad eos (i. e. Hispanos) arma transtulit populumque barbarum ac ferum legibus ad cultiorem uitae usum traductum in formam provinciae redegit*.

situation est à peu près la même en Calabre où le messapien persista de même jusque sous l'Empire, cf. Budinszky, *Ausbreit. der lat. Spr.*, p. 40. On sait d'ailleurs que, dans toute la Calabre, les inscriptions latines sont extrêmement rares, excepté dans les colonies romaines, à Brindes par exemple, qui, en revanche, n'a produit qu'une seule inscription messapienne, Mommsen, *Unterital. Dial.*, Tab. V.

L'exemple le plus frappant de la résistance des vieilles langues nationales aux empiètements du latin nous est fourni par l'étrusque. Les colonies romaines les plus anciennes en Etrurie étaient Sutrium, de l'an 383 av. J.-C., et Nepes de 373, toutes deux près de Faléries, donc dans une région où vraisemblablement la langue étrusque n'avait qu'accidentellement accès, dans les relations administratives avec les lucumons et peut-être çà et là dans quelques îlots isolés de population rasène; même, malgré l'opinion de Deecke, *Falisk.*, p. 20 sq., qui tient Véies pour foncièrement étrusque, il nous paraît probable que les longues guerres de Rome avec les Véiens au v^e et au iv^e siècle n'avaient en réalité mis les Romains en contact qu'avec des tribus italiotes d'origine et proches parentes des Falisques. Capène était une colonie de Véies; Morrius, roi des Véiens, prétendait descendre d'Halésus, ancêtre mythique des Falisques, Virg., *Aen.*, X, 411, et une diversité de race expliquerait au mieux, croyons-nous, l'hostilité souvent manifestée par les autres États de l'Etrurie à l'égard des Véiens, cf. Liv., V, 1. Ce n'est donc guère qu'à partir du iii^e siècle, lorsque furent fondées les colonies d'Alsium et de Frégènes et surtout plus au nord, en face de Volci, celle de Cossa, que les Romains pénétrèrent réellement sur le territoire étrusque proprement dit. Encore ces colonies se trouvant toutes sur la mer, on ne peut admettre un contact véritable entre le latin et l'étrusque que le long de la route qui établissait, par Tarquinies et Caere, la communication avec Rome et qui fut dénommée plus tard *via Aurelia*. Il faut attendre le ii^e siècle pour trouver enfin, outre Graviscae sur la mer, une colonie romaine au centre même de l'Etrurie: Saturnia, sur le territoire de Calétra, entre Vétulonia, Clusium et l'ancienne Vulsinies. Ce fut, d'après Tite-Live, XXXV, 55, une colonie de citoyens romains qui comptait T. Sempronius Gracchus parmi les triumvirs et dans laquelle dix arpents furent attribués à chaque colon.

On peut hésiter d'ailleurs sur la situation qui fut faite aux Etrusques par Rome victorieuse. Il est douteux qu'ils aient, comme les autres populations de l'Italie, fourni des contingents militaires aux armées de la république, car nulle part, pas même à l'époque des guerres puniques, il n'est fait mention de troupes étrusques combattant à côté des Romains et des Italiotes; Mérimée, *Essai sur la Guerre Sociale*, p. 8, en a conclu, par un raisonnement ingénieux, que les Etrusques n'étaient point admis dans les légions, pas même, comme les Italiotes, dans des cohortes spéciales. On comprend l'importance extrême de cette remarque quant à l'histoire du latin en Etrurie: ainsi s'expliqueraient à la fois la persistante indifférence de ces anciens civilisateurs de l'Italie à l'égard des affaires romaines et l'isolement farouche où ils s'obstinaient à vivre, aux portes mêmes de Rome, loin d'une civilisation qu'ils sentaient étrangère à leur race et à leur langue. Lorsque, sous les Gracques, une fermentation immense fait bouillonner l'Italie entière et présage déjà le soulèvement colossal qui va mettre en question les destinées du monde, l'Etrurie reste impassible et calme, plongée, semble-t-il, avec ses haruspices, dans les rêves et les incantations. Quand M. Livius Drusus médite l'envoi de nouvelles colonies dans leur pays, les Etrusques se contentent de murmurer contre la rogation qui les menace dans leur isolement et leur demi-indépendance: Τυρρηνοὶ τα... τοῦ νόμου χανερῶς κατεβόων, App., *Bell. Ciu.*, I, 36. Plus tard, au plus fort de la Guerre Sociale, lorsque tous les peuples d'Italie, dans l'enthousiasme des premières victoires, appellent le monde entier à la révolte, le chef marse Vettius Scaton essaie en vain d'enrôler les tribus tyrrhéniennes, d'éveiller chez elles une flamme d'énergie, un désir même fugitif de liberté, cf. App., *Bell. Ciu.*, I, 50, et il suffit de la présence d'un préteur romain, L. Porcius Caton, pour les maintenir dans leur apathie, Liv., *Epit.*, 74. Ce n'est que, quand ils eurent reçu, avec le reste de l'Italie, en 89, en vertu des lois Julia et Plautia, le droit de cité romaine, que les Etrusques sortirent pour un moment de leur indifférence séculaire et prirent les armes à la voix de Marius et de Carbon: non point pour secourir Rome qui les avait affranchis du joug des lucumons, mais pour combattre cette cité qui, en les faisant citoyens romains, prétendait les enrôler dans ses légions, réquisitionnait des vivres et

des chevaux, envoyait des préteurs les administrer en latin.

Ils durent se soumettre cependant, et, après la prise de Clusium, obéir, comme le monde entier, à la volonté de Sylla, recevoir des garnisons romaines et des colonies de vétérans qui, multipliées encore par César, inondèrent le pays d'un élément considérable de langue latine. En même temps, les propriétés des lucumons étaient divisées entre les colons, les anciens propriétaires dispersés et, avec leur puissance anéantie, disparaissaient peu à peu dans les ténèbres du passé les traditions séculaires et les institutions nationales du plus ancien et jadis du plus puissant de tous les peuples de l'Italie. C'est à partir de cette époque, peu avant la mort de César, qu'apparaissent les premières inscriptions bilingues étrusco-latines, attestant les progrès de la langue et de la civilisation de Rome dans une région qui leur fut si longtemps fermée. Peu à peu l'antique idiome des lucumons perd du terrain; bientôt tout le sud de l'Etrurie cesse de rien fournir à l'épigraphie nationale. Telle était cependant la vitalité de cette langue que, du temps de Cicéron, elle comptait encore une littérature dramatique florissante, dont un représentant du moins nous est connu de nom, Volnius, par un passage souvent cité de Varron, *Ling. Lat.*, V, 55, Müller. Au II^e siècle de notre ère, l'étrusque était encore généralement parlé dans le pays, au témoignage formel d'Aulu-Gelle, XI, vii, 4, et les inscriptions les plus récentes paraissent bien, si obscure que soit encore pour nous, en dépit des beaux travaux de Fabretti, la chronologie de l'épigraphie étrusque, dater du III^e et peut-être même du IV^e siècle.

§ 25. — Si donc l'étrusque est parvenu à se maintenir aussi longtemps, et au cœur même de l'Italie, on admettra sans peine assurément que des régions infiniment plus vastes et bien autrement éloignées de Rome et de son influence immédiate, l'Espagne et la Gaule particulièrement, soient restées au moins aussi longtemps fidèles à leurs dialectes nationaux. On nous dit bien que certains peuples ibériques ou celtiques d'origine s'étaient complètement latinisés dès l'époque d'Auguste. Dans un passage dont on invoque ordinairement le témoignage pour démontrer la rapidité de la romanisation des provinces, Strabon, III, 3, dit positivement que les Turdétains s'étaient à ce point familiarisés avec la langue des

Romains qu'ils en avaient oublié la leur propre, οὐδὲ τῆς διαλέκτου τῆς σφετέρως ἔτι μεμνημένοι. Nous croyons qu'il y a là une de ces exagérations dont les écrivains anciens ne se font en général pas scrupule. Que les Turdétains, qui habitaient en Bétique, autour d'Italica et de plusieurs autres colonies florissantes, une région particulièrement abondante en établissements romains, aient de bonne heure appris la langue latine dans ce contact journalier avec les immigrés romains et italiotes, la chose est, en elle-même, fort vraisemblable et n'a rien que de naturel : mais ils peuvent d'autant moins avoir renoncé si vite à leur langue nationale que celle-ci était précisément, au témoignage de Strabon lui-même (et l'épigraphie confirme pleinement cette assertion) le plus cultivé de tous les dialectes ibériques. C'est pourquoi nous ne croyons pas que, dès le 1^{er} siècle de notre ère, ils fussent autre chose que des bilingues à la manière des Bruttians qui, du temps d'Ennius, comprenaient le dorien tout en continuant à parler osque¹. C'est de la même manière qu'il convient probablement d'interpréter un témoignage identique du même Strabon, IV, 1, 12, à l'égard des Volques, des Cavares et des Salyes qui, habitant dans le voisinage immédiat de Marseille, de Narbonne et des autres établissements romains de la Provence, ont dû effectivement se familiariser d'assez bonne heure avec le latin. Mommsen, *Röm. Gesch.*, II^e, 406, déclare expressément que, dès 118 av. J.-C., Narbonne fut fondée dans le but spécial de mettre directement les Barbares en contact avec un centre de civilisation exclusivement romain². Quoi qu'il en

1. Les Bruttians étaient probablement bilingues comme le sont les Belges des Flandres ou du Brabant, c'est-à-dire que dans les villes on comprenait généralement le dorien de même qu'aujourd'hui à Bruxelles, à Anvers ou à Gand beaucoup de gens du peuple comprennent le français. Dion Chrysostome, II, 112, éd. Reiske, signale également les Lucaniens comme des clients de la langue dorientienne. Cela signifie simplement que le dorien était couramment employé dans les villes lucaniennes, particulièrement dans les ports de la côte ; les transactions commerciales se faisaient sans doute en grec. Mais on ne peut pas plus prétendre que les Lucaniens ou les Bruttians étaient hellénisés ou les Turdétains latinisés dès le 1^{er} siècle qu'on ne dira jamais que les Flamands sont francisés.

2. De ce que les Salyes se soulèvent au moment de la guerre sociale, Liv., *Epit.*, 73, il n'y a point à conclure qu'ils se sentissent déjà latins ou italiotes ; ils profitèrent simplement des circonstances difficiles où se trouvait Rome pour essayer de reconquérir leur indépendance, comme firent en 1870 les Arabes d'Algérie.

soit, ce sont là des cas de toute façon exceptionnels et le soin même que prend Strabon de signaler ces quelques tribus barbares qui, de son temps, parlaient déjà latin, prouve bien qu'en général la romanisation des provinces n'était guère avancée.

On voudra bien remarquer d'ailleurs que Strabon, dont l'optimisme considérait quelques années avant la catastrophe de Pompéi le Vésuve comme un volcan éteint, a l'affirmation particulièrement facile ; avec l'habileté propre aux Grecs, il flatte volontiers la vanité romaine, fort sensible à l'égard du prestige du nom latin, et il se souvient toujours à propos qu'il écrit sous un prince qui a rêvé de faire un seul peuple de toutes les nations de l'Empire. C'est ainsi qu'il déclare VI, 1, 2, que les Samnites, les Lucaniens et les Bruttiens avaient non-seulement abandonné leurs institutions et leurs coutumes nationales, mais qu'ils avaient entièrement renoncé à leurs anciens dialectes, ce qu'il insinue également, V, III, 6, des populations de la Campanie. Or, nous savons par le témoignage irréfutable de l'épigraphie que l'osque et ses dialectes resta en usage dans de grandes villes telles que Pompéi jusqu'à l'Empire tout au moins et que, par conséquent, il a dû se maintenir encore infiniment plus longtemps dans l'usage courant des campagnes, cf. ci-dessous §§ 41 sq. Strabon lui-même est forcé d'avouer dans un autre endroit, V, 1, 6, que l'on parlait encore tyrrhénien, vénète, ligure et insubre dans la Cisalpine¹ et VI, II, 4, qu'à l'intérieur de la Sicile les débris des tribus ibériques des Sicanes conservaient encore leur nationalité distincte. Si donc un siècle plus tard, dans un passage qui ne nous paraît pas avoir été utilisé jusqu'ici dans cet ordre de questions, Plutarque, *Quaest. platon.*, X, III, 3, parle de ce *Ῥωμαίων λέγεις, ὃ νῦν ἐμὸν πάντες ἀνθρώποι χροῶνται*, c'est encore là une de ces phrases qu'il faut se garder de prendre à la lettre et qui ne signifie autre chose, sinon qu'au II^e siècle presque tout le monde *savait* le latin, et par ce « presque tout le monde » il faut naturellement entendre

1. Au contraire, dès le II^e siècle avant notre ère, Polybe, II, 35, affirme que dans la Cisalpine les populations celtiques ne se rencontraient déjà plus qu'au voisinage immédiat des Alpes. Il faut entendre sans doute qu'il n'y avait plus de tribus gauloises indépendantes que dans les montagnes et que partout ailleurs le latin s'était implanté comme langue administrative et officielle.

avant tout les gens instruits, — encore que beaucoup fussent encore peu familiers avec l'idiome romain : témoin Plutarque lui-même qui, au dire de ses biographes, ne parla jamais le latin qu'avec difficulté et incorrectement. Vers la même époque, à Leptis, en Afrique, la propre sœur de Septime Sévère parlait encore le punique et savait à peine un peu de latin, cf. *Hist. Aug.*, Sept. Seu., XV.

§ 26. — Comment s'étonner d'ailleurs de cette lenteur de la romanisation, si l'on songe qu'aujourd'hui encore, après une lutte de vingt siècles, les dialectes ibériques ou euscariens n'ont pas encore complètement cédé devant l'envahissement toujours croissant des langues romanes ? En Afrique, où les Romains ont dominé durant plus de six cents ans et où la colonisation a été particulièrement active, les dialectes numido-libyens, comme l'a déjà très justement remarqué Fuchs, *Roman. Sprachen*, p. 58, ont dû constamment rester en usage au moins dans les campagnes, puisqu'ils se retrouvent encore aujourd'hui dans le berbère. La domination romaine en Grande-Bretagne a duré quatre siècles et n'a point réussi à y implanter le latin comme idiome populaire à côté du celtique ; l'action de la langue latine s'est bornée à quelques emprunts de mots de la part des dialectes corniques et gallois, cf. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, dans les *Annales de Bretagne*, VI, 561 sq.

Or, en Gaule, tout au moins dans la Gaule du nord, la situation était sensiblement la même qu'en Bretagne, même en admettant que l'élément romain y fût représenté par des masses plus compactes que parmi les Celtes insulaires ; car il faudra en revanche tenir compte de la cohésion numérique des Celtes continentaux infiniment plus nombreux. Si ce raisonnement est exact, le latin n'a guère commencé de se naturaliser réellement au nord de la Loire que vers la fin du iv^e siècle et effectivement nous savons qu'on y parlait encore le celtique çà et là dans les campagnes jusqu'au vi^e et même au vii^e siècle. En avançant cette date de cent ans environ pour la Gaule du sud et pour certaines parties de l'Espagne, on voit que, comme nous le disions tout à l'heure, on ne peut guère parler d'une romanisation effective des provinces avant environ le iii^e et le courant du iv^e siècle de notre ère.

§ 27. — Dans ces conditions, la formation d'une *rusticitas* provinciale, de dialectes vulgaires du latin nés dans la bouche des Ibères, des Celtes, des Numides, des Etrusques, de même que le latin s'était altéré en se naturalisant chez les Sabins ou chez les Marses, est-elle admissible ou même simplement possible? Sittl a beau dire que le latin, en franchissant le Rubicon, est allé d'altérations en altérations, nous ne le pensons pas. Sans doute, les auteurs anciens parlent fréquemment de ce latin rude et barbare, *squamosus, pingue sonans, agrestis, inquinatus atque barbarus* que l'on parle et que l'on écrit dans les provinces, et les rhéteurs mettent en garde ceux qui voyagent en Espagne et en Gaule contre les *uerba non trita Romae*, Cic., *Brut.* XLVI, 171. Mais il s'agit toujours ici du latin parlé par les colons romains, par la population romaine et italiote établie dans les villes et dans les centres provinciaux, jamais du langage des campagnards indigènes. Il faut en effet distinguer très nettement entre le latin apporté d'Italie par les colons envoyés par Rome et qui, dans les colonies et les villes romaines, ne cesse de se développer et de se transformer comme toute espèce de langue vivante, — et le latin que parleront à leur tour, dans toute l'étendue du pays, les populations indigènes une fois qu'elles auront été complètement romanisées. Réserveant pour le moment la question du latin parlé dans les établissements romains, nous ne nous occupons présentement que des progrès plus ou moins rapides que le latin a pu réaliser parmi les éléments étrangers et de la concurrence qu'il a dû faire aux idiomes nationaux, spécialement dans les campagnes. Il est évident en effet qu'il ne peut être question de dialectes vulgaires provinciaux, ancêtres des langues romanes, que du jour où le latin parlé dans les colonies et les villes aura réellement pénétré dans les masses profondes de la population indigène et s'y sera naturalisé au point de faire oublier les vieux parlers nationaux.

Il y a ainsi trois périodes distinctes dans l'histoire de la romanisation provinciale. La première est toute passive : les indigènes entrent peu à peu en contact avec les colons italo-romains ; ils restent tout d'abord en dehors de toute participation à la propagation du latin, s'accoutumant seulement à l'entendre parler et communiquant encore généralement avec les autorités romaines au moyen d'interprètes. Les

populations côtières et celles qui habitent dans le voisinage immédiat des établissements romains se familiariseront naturellement les premières avec l'idiome étranger parlé autour d'elles et peu à peu elles se l'assimileront suffisamment pour contribuer bientôt à leur tour à sa propagation vers l'intérieur de la province. Telle fut, croyons-nous, d'une manière évidemment très générale, la situation des provinces extra-italiennes jusque dans le courant à peu près du 1^{er} siècle.

C'est vers la fin du 1^{er} siècle et le début du 2^e environ que s'ouvre insensiblement une seconde période dont la durée fut naturellement subordonnée partout à la densité et au chiffre numérique de la population primitive et pendant laquelle le latin s'insinue peu à peu jusqu'au cœur du pays à côté des anciens dialectes nationaux qui subsistent. C'est une période essentiellement transitoire, dans laquelle le latin, compris sur une vaste étendue du pays et parlé déjà plus ou moins correctement par un certain nombre de bilingues, est néanmoins toujours senti comme un idiome étranger non encore assimilé. Il ne saurait en effet être déjà question d'une assimilation du latin par les populations provinciales. En Italie, le latin avait pu presque spontanément, surtout à l'époque pré littéraire, entrer en compromis avec les dialectes si voisins de lui des Falisques, des Volsques, des Sabins, des Péligniens, etc., et aboutir presque sans transition à une assimilation véritable. Un Falisque ou un Sabin avait pu tout de suite balbutier le latin, même sans l'avoir appris, absolument comme tout Slovène peut parler croate et réciproquement; au contraire, un Cantabre ou un Batave dut apprendre le latin avant de pouvoir le parler. Dans les pays italiques, un simple contact avec les Romains avait suffi pour romaniser peu à peu la péninsule; dans les provinces, il fallut faire l'éducation des Barbares, il fallut littéralement leur apprendre le latin.

Les écoles furent en effet, croyons-nous, le grand moyen employé par les conquérants. Déjà Sertorius avait fondé à Osca, au cœur de la Tarraconaise, une école destinée aux jeunes Ibères, très fiers, dit Plutarque, *Sertor.*, 14, lorsque le général suspendait à leur cou la bulle d'or des petits patriciens de Rome. On se souciait aussi de l'éducation des plébéiens: Tite-Live XLIII, 3, nous apprend que Carthéa, sur le fretum Gaditanum, fut fondée dès 171 avant notre

ère, pour y recevoir plus de quatre mille bâtards nés de soldats romains et de femmes espagnoles. On connaît cette fameuse école de Crémone où Virgile allait étudier avec les jeunes garçons de Mantoue. Dans une autre bourgade de la Cisalpine, à Comum, Pline le jeune, *Epist.* IV, 13, s'efforça de faire nommer un maître de grammaire appointé sur les deniers publics. Budinszky, *Ausbreit. der lat. Spr.*, p. 104 sq., a insisté avec raison sur l'influence considérable que les écoles durent exercer sur la propagation du latin dans les Gaules et il cite à l'appui un certain nombre de textes qui ne sauraient laisser aucun doute à ce sujet. C'est ainsi que Tacite, *Ann.*, III, 43 signale la fameuse école d'Augustodunum, l'ancienne Bibracte, où toute la jeunesse gauloise venait étudier et qui dut en effet être considérable, car, sous le nom de *scholae maenianae*, elle était célèbre dans tout le monde romain à la manière de nos grandes universités modernes. Ajoutons de notre côté que cette vogue persista jusqu'aux invasions et que l'école d'Autun fut certainement un des centres les plus importants de la romanisation des Gaules ; au III^e siècle, sous Constance Chlore, le rhéteur Eumène, *Oratio pro instaur. schol.*, 3, la qualifie encore de *studiorum frequentia celebres et illustres*. Les écoles populaires d'ailleurs n'étaient point négligées, et nous restons positivement stupéfaits devant le nombre de *grammatici* que l'administration impériale, ainsi qu'il résulte du *Code Théodosien*, XIII, tit. III, 11, entretenait jusque dans les moindres villes et bourgades de la Gaule. Nous aurons d'ailleurs plus tard, §§ 66 sq., l'occasion de revenir en détail sur la question des écoles dans l'empire romain.

Les résultats, comme on sait, ne se firent point attendre et les plus grands noms de la littérature, après Auguste, sont espagnols, gaulois, africains. Les provinces bientôt ne se contenteront plus d'apprendre à balbutier tant bien que mal la langue de Rome sous d'humbles *ludi magistri* doués souvent de plus de bonne volonté que de science ; elles auront, elles aussi, désormais leurs maîtres de rhétorique et d'éloquence : *Nam in prouincias quoque grammatica penetrauerat ac nonnulli de notissimis doctoribus peregre docuerunt, maxime in Gallia Togata*, dit Suétone, *De illust. gramm.*, 3, dans un passage cité déjà par Budinszky, *Ausbreit. lat. Spr.*, p. 55. Rome, où la politique impériale ne trouve aucun intérêt à entretenir des écoles, sera finalement éclipsée par les

provinces et l'on verra, au iv^e siècle, des jeunes gens romains, comme Symmaque, fils du préfet de Rome, aller étudier en Gaule. De la part des Barbares l'empressement n'était pas moindre et l'on voit, dans un passage d'Ausone, trop souvent cité pour être à nouveau transcrit ici, des Gaulois *stirpe druidarum sati* accourir du fond de l'Armorique pour étudier les lettres latines et bientôt les professer à leur tour. Même devant les invasions germaniques les écoles romaines ne fermèrent pas immédiatement leurs portes et, d'après Gröber, *Arch. Lat. Lex.*, I, 49, Cassiodore mentionne encore de son temps des maîtres publics. Faut-il enfin que nous rappelions, vers la même époque à peu près, Tonantius Ferréolus et sa célèbre bibliothèque, ordonnée avec un ordre et une minutie qui en disent long?

On répugne d'ordinaire à admettre que les écoles et les chaires de rhétorique aient pu avoir sur la romanisation des provinces l'influence capitale que nous sommes porté à leur attribuer. Le peuple, dit-on, restait fermé au bénéfice des belles-lettres et les laboureurs de la Séquanais, aussi bien que les pères asturiens ou arvernes se souciaient sans doute fort peu des déclamations d'Arboreus ou de Sédatus. Rien n'est plus juste; mais d'où venaient ces milliers d'étudiants qui se pressaient dans les écoles de Cordoue, de Narbonne, de Toulouse, de Lyon, d'Autun? Ils étaient Eduens comme leur maître Ausone, Armoricains comme le rhéteur Patera, et, leurs études finies, ils s'en revenaient pour la plupart dans leurs villes natales ou dans leurs villages, apportant avec eux le mépris de l'humble jargon maternel et la renommée de leur science latine. Ils affectaient d'avoir oublié la langue de leur enfance, faisaient sonner haut leur latin, se croyaient romains pour tout de bon et, avec l'exagération fougueuse de la jeunesse, ils rejetaient jusqu'à leurs noms hispaniens ou gaulois, s'appelaient Licinius, Verecundus, Pudens, Servilianus ou Tutor. Ils trouvaient d'ailleurs partout des oreilles disposées à les écouter et des bouches déjà façonnées à les imiter; les vétérans des légions, ceux qui s'en revenaient au pays natal après dix, vingt, trente années passées dans les armées de Rome (et qui n'était pas soldat, si ce n'est les esclaves?), les anciens fonctionnaires de la province, les employés de l'administration, les collecteurs d'impôts, les commis des fermes publiques, les *pecuarii*, jusqu'aux gardiens des péages, fascinés

par le prestige romain, prétendaient ne parler que le latin. Même aux esclaves, les maîtres gaulois, helvètes ou lusitaniens étaient bien obligés de commander en latin, puisque c'étaient d'ordinaire des Barbares arrachés à des contrées lointaines et vendus à l'extrémité opposée du monde. Bientôt la connaissance du latin ne fut plus seulement un gage de la bienveillance de Rome et une source d'avantages ou d'honneurs; elle devenait presque une nécessité; chacun s'y mettait, les femmes même étaient avides de l'enseignement nouveau et c'était le prestige des paroles latines qui les attirait au-devant des missionnaires chrétiens, ainsi qu'on peut le voir dans différents passages de la *Vita Martini* de Sulpice-Sévère et dans le poème de Venance Fortunat.

Tacite, *Agric.*, XXI, nous a laissé des renseignements extrêmement précieux sur les procédés employés par les Romains pour enseigner aux Barbares la langue latine et plus encore pour les attacher à cette étude. Il nous montre comment Agricola mit l'hiver de l'année 79-80 à profit pour commencer l'éducation romaine de certaines tribus bretonnes, comment il entreprit de les accoutumer peu à peu aux raffinements de la vie et des mœurs romaines. Son premier soin fut d'ouvrir des écoles où, en flattant habilement la vanité des jeunes Bretons, il sut stimuler leur ardeur par l'émulation: *Principum filios liberalibus artibus erudire et ingenia Britannorum studiis Gallorum anteferre, ut qui modo linguam romanam abnuebant eloquentiam concupiscerent*. Et Tacite ajoute cette phrase pleine d'amère ironie, saisissante dans son laconisme, son mépris des hommes et des choses, et qui dit toute la politique de Rome: *idque apud imperitos humanitas vocabatur cum pars servitutis esset*. Il faut seulement s'étonner que presque tous ceux qui ont cherché à nous retracer l'histoire de la langue latine dans les provinces aient passé sous silence ce passage pourtant si précieux et si fécond en déductions de toute sorte. Si, comme Agricola, Théodoric avait ouvert en Italie des écoles gothiques au lieu de charger Cassiodore de restaurer les écoles latines; si, en Neustrie Chilpéric s'était occupé de fixer l'orthographe franque comme fit plus tard Charlemagne, au lieu de perfectionner, l'exemple de Claude, l'alphabet latin; si enfin, au lieu de mendier auprès des papes des attributs de consuls romains, si, au lieu de se croire Romulus ou Auguste, les rois francs

burgondes, visigoths ou lombards avaient résolument imposé leurs dialectes germaniques comme langues officielles, ou si plus tard les Arabes d'Espagne avaient appelé les chrétiens dans leurs écoles de Cordoue ou de Grenade, il est hors de doute que la face du monde en eût été changée et le roumain serait peut-être aujourd'hui l'unique et dernier vestige vivant de la langue latine.

Rome fut plus sage ; elle comprit que, comme parle saint Augustin, il fallait imposer aux vaincus le joug de sa langue avec le joug de sa puissance. Elle fit l'éducation des Barbares. Au iv^e siècle cette éducation était déjà si avancée que, comme nous l'avons dit, le latin avait presque partout triomphé ; les vieux idiomes nationaux, peu à peu submergés par la marée latine, achevaient de mourir, étouffés et sans force, ne conservant un reste de vigueur que dans les régions peu accessibles des Alpes, des Pyrénées, des volcans d'Auvergne ou bien, à l'extrémité du monde, le long de l'Océan ou de la mer Batave. Il y avait de vastes régions où déjà ils n'étaient plus compris, où l'on avait pour ainsi dire perdu jusqu'à leur souvenir. Dès lors commence la troisième période de la romanisation, celle où le latin, définitivement acclimaté dans les provinces, devient enfin la langue maternelle de la majorité des habitants de l'Empire. Tout le bassin de la Méditerranée, excepté la Grèce et l'Orient, est désormais acquis à la Romanisation. Les invasions et la chute de l'Empire seront impuissantes à arrêter le procès commencé et la romanisation se poursuivra normalement, d'une façon désormais toute naturelle et spontanée, jusqu'aux vii^e et viii^e siècles et sans doute encore bien au delà. Nous avons déjà fait remarquer qu'elle n'est pas encore terminée aujourd'hui dans les pays basques.

§ 28. — Demandons-nous à présent si, étant données les conditions toutes spéciales, la manière toute artificielle avec lesquelles s'est opérée la romanisation, les idiomes primitifs des Barbares ont pu réellement exercer sur le latin l'influence qu'on se plaît d'ordinaire à leur reconnaître. Remarquons tout d'abord que, dans la première période, celle des premiers contacts avec la langue latine, toute influence de ce genre est naturellement exclue. C'est le latin au contraire qui agit sur les dialectes barbares et commence à les troubler, en les inondant de milliers de mots, de termes, de

tours nouveaux imposés tout naturellement par son prestige de langue savante et fixée, par les innombrables ressources civilisatrices qu'il apportait. Le latin au contraire n'emprunte absolument rien, à part çà et là quelques dénominations relatives à la faune ou à la flore locales ou aux coutumes spéciales du pays, et qui ne pénétrèrent guère dans le grand courant général de la latinité. C'est ainsi que l'arabe a fourni au turc à peu près la moitié de son vocabulaire, mais n'en a rien reçu en échange. Une autre cause de déformation et de désagrégation, moins importante il est vrai, fut l'adoption de l'alphabet latin par les populations vaincues; on sait combien une transcription impropre défigure le langage et combien l'orthographe à son tour agit puissamment sur le langage parlé. Des classes lettrées, des collèges de druides ou des compagnies des chefs ibères, ces déformations gagnèrent nécessairement les masses populaires et commencèrent d'altérer puissamment leurs idiomes.

Dans la troisième période, l'influence des anciens parlers locaux est plus négative encore, puisque ces langues ont cessé d'être parlées presque partout, et que, là où elles végètent encore, elles sont évidemment réduites à l'état de vestiges sans cohésion, incapables d'exercer aucune action sur la masse linguistique centrale. Le français moderne par exemple ne se ressent guère de ce qu'on parle encore dans le pays le basque et le breton.

L'influence celtique, ibérique ou numide n'a donc pu s'exercer sur le latin que pendant la seconde période de la romanisation, période toute transitoire où les Barbares, commençant à balbutier le latin pour leur propre compte, conservent néanmoins encore leurs langues maternelles. Or, durant toute cette époque, c'est-à-dire tant que l'idiome national est en usage au même titre que le latin, c'est encore le premier bien plus que le second qui est sujet à s'altérer dans cette lutte inégale contre un adversaire trop puissant. Nous en pouvons juger par ce qui arriva en Angleterre après l'invasion normande: sans aboutir à une langue mixte, résultat exclu à priori, comme on sait, entre langues non directement apparentées, l'anglais, déjà même le vieil anglais, a subi profondément l'empreinte du dialecte des conquérants normands; l'anglo-normand au contraire porte à peine la marque d'un contact avec l'anglo-saxon.

En Gaule ou en Espagne, les premiers qui s'essayèrent à articuler des mots latins proférèrent sans doute quelque chose de bien informe et de bien inintelligible ; mais, dans ces périodes transitoires où le peuple vaincu s'efforce d'apprendre la langue du vainqueur, il faut bien remarquer que ces premiers tâtonnements sont absolument fugitifs et instables. Les Gaulois, d'après le témoignage de Consentius, p. 19, édit. Cr., prononçaient *i* d'une façon toute spéciale et confondaient vraisemblablement cette voyelle avec *ē*. Rien ne nous permet de mettre en doute la véracité de ce témoignage, confirmé d'ailleurs par les inscriptions. Comme d'autre part rien ni en français ni en provençal ni dans les dialectes de la vallée du Pô n'atteste la fusion de *i* et *ē* latins dans ces contrées, il faut bien en conclure, croyons-nous, que les Gaulois, une fois qu'ils furent suffisamment familiarisés avec le latin, corrigèrent d'eux-mêmes les défauts de leur prononciation et arrivèrent peu à peu, comme les autres peuples de l'Empire, à distinguer *i* de *ē*. Car les fautes de demain font oublier celles d'hier et celles-là à leur tour disparaîtront sans laisser aucune trace ; la langue étrangère est encore trop éloignée de la conscience intime de ceux qui l'apprennent, ils sont encore trop peu familiarisés avec elle, ils se sentent trop bien eux-mêmes sur un terrain mouvant et vague, où ils perdent pied à tout instant, pour s'attacher fortement à leurs propres ébauches et contracter dès le début des habitudes durables. Nous devons aux observations personnelles d'un de nos amis une remarque précieuse pour la philologie et l'histoire des langues en général : c'est que le langage des métis de l'Amérique du Nord se perfectionne et se rapproche d'année en année de la langue littéraire à mesure que la colonisation européenne devient plus dense et que les tribus indiennes disparaissent. Une famille de métis français du Canada employait en moyenne 20 pour 100 de mots indiens en l'année 1868, même dans ses relations avec les Européens ; en 1880 la même famille était déjà descendue à 5 pour 100 environ, n'employant plus guère que les termes techniques indiens indispensables. Sa prononciation aussi s'était modifiée.

Les Romains d'origine étaient du reste en contact constant avec les Barbares et, soit directement, soit simplement par la force du bon exemple, redressaient d'une manière continue les défauts contractés. Or, tant que l'on reste

conscient de ses fautes de langage, tant que l'idiome que l'on parle est senti comme une langue étrangère, tant qu'on le manie d'une façon acquise et artificielle, il ne saurait contracter de ce côté aucune tournure originale, aucun trait réellement caractéristique et durable, pas plus que nul auteur n'a jamais produit de chef-d'œuvre littéraire véritable sinon dans sa langue maternelle¹. Un dialecte proprement dit est une création de l'esprit originale, libre et inconsciente; c'est une manifestation spontanée de la vie du langage, éclore et développée naturellement: donc, là où la langue, artificiellement apprise, est encore artificiellement parlée, là où on la manie comme un cadavre et non comme un organisme vivant, il ne peut être question de dialectes proprement dits, c'est-à-dire de tendances linguistiques persistantes et marquées. C'est seulement du jour où la langue étrangère ainsi apprise aura été pleinement et intimement assimilée, où elle sera devenue la langue maternelle, la chose propre de tout le peuple, qu'elle commencera effectivement à vivre avec ce peuple et qu'elle commencera à pousser des dialectes et des patois. C'est ce qui est arrivé pour le latin et il est incontestable que les premières racines des langues romanes modernes plongent dans cette dernière période de la romanisation; dès le iv^e siècle, la répartition actuelle de leurs dialectes commence déjà çà et là à se dessiner par quelques traits². Mais, à cette époque, les vieilles langues nationales de la Gaule, de l'Espagne, de la Rhétie, ont déjà à peu près complètement disparu et les vestiges qu'elles ont pu définitivement fixer dans le latin de ces régions doivent être fort restreints.

On rapporte surtout au celtique la plupart des phénomènes phonétiques qui caractérisent nos langues modernes, par exemple en français la diphtongue *oi*, la chute des douces intervocaliques, etc., sans examiner préalablement si ces

1. L'exemple classique de Térence ne saurait être invoqué, puisque la renommée qui faisait de l'esclave africain le simple prête-nom de Scipion ou de Lélius, ne paraît pas absolument dénuée de fondement, Suétone, *De clar. poet.*, Terent., 1; cf. Villemain, *La Républ. de Cic.*, p. 246.

2. Ce sera précisément la tâche des philologues de distinguer, parmi les phénomènes des langues romanes antérieurs à la chute de l'Empire romain et à la dissolution de la latinité vulgaire, ceux qui ont été importés par la colonisation ou les relations mutuelles des provinces et de l'Italie, et ceux au contraire qui se sont développés sur place au moment même de la latinisation.

phénomènes sont réellement contemporains de l'époque assurément fort reculée où le celtique était encore la langue dominante de la Gaule. Or, même en admettant que le français *oi* soit dû au même processus qui fait sortir *ui* de *ē* en cymrique et en cornique (en réalité la marche est toute différente, puisque *oi* français sorti de *ei* ancien est forcément parallèle d'après nous à *eu* provenant de *ou* primitif et que ce dernier phénomène est inconnu en celtique), le rapport de *oi* français à *ui* cornique ne saurait être établi que si effectivement *ē* latin était traité comme *oi* par le gaulois du II^e ou du III^e siècle. De fait, on est loin de compte et le gaulois, pas plus qu'aucun des dialectes gaéliques modernes, n'a jamais rien connu de semblable. La diphtongue *ui* en cornique est aussi récente que *oi* en français et n'a rien à démêler avec le celtique primitif. Il en est de même de la plupart des phénomènes de la phonétique romane : ils remontent à une époque où le gaulois avait depuis longtemps disparu de la Gaule et des autres provinces celtiques et n'exerçait plus son influence. C'est ainsi qu'un Allemand ou un Anglais qui s'établit en France parle généralement toute sa vie fort mal le français : mais déjà son fils, même né d'une mère également étrangère, ne se souviendra plus des défauts de langage propres à sa race d'origine et pourra parler la langue adoptive de ses parents, avec une parfaite pureté d'accent et une irréprochable correction.

§ 29. — Déjà Schuchardt, dans sa critique du livre de Thurneysen, *Kelto-romanisches*, cf. *Litteraturblatt Germ. Roman. Phil.*, 1885, 2, a fait observer que les emprunts celtiques dans les langues romanes sont presque tous très peu certains et que le nombre de ceux que l'évidence scientifique ne permet pas de mettre en doute est infime. De son côté Thurneysen, *op. cit.*, a fait justice de quelques-unes des « hypothèses celtiques » introduites dans la science par Ascoli et son école. Que les dialectes celtiques aient néanmoins joué un certain rôle dans l'élaboration du latin vulgaire des Gaules, c'est ce que nous sommes loin de contester absolument, et même il est tout à fait sûr que le celtique, en sa qualité de proche parent des dialectes italiques, a pu jouer, dans le procès d'assimilation, un rôle en tout cas plus considérable que l'ibérique ou le ligure. Spécialement dans la Cisalpine,

le parler des Insubres, des Cénomans ou des Boiens devait présenter des analogies fort étroites avec les idiomes de la famille italique. Dans le Pisaurum et l'Ager gallicus du nord de l'Ombrie, la distance entre les dialectes des Sénons et ceux des Italiotes, depuis des siècles en contact dans cette région, avait avec le temps dû être aplanie plus encore, et une sorte de compromis italo-celtique, assez semblable aux dialectes mixtes du vieux latin d'Italie, dont nous avons parlé, existait sans doute dès une époque fort ancienne. Il ne serait pas impossible de retrouver encore çà et là dans ces régions des traces d'une influence profonde exercée sur les Italiotes du Nord par l'élément celtique. C'est ainsi que la déesse *Vesuna*, adorée en Ombrie, *Tab. Eug.*, IV, 3, et jusque chez les Marse, Zvetaiev, *Inscr. Ital. infer. dialect.*, n° 41, appartient originellement au panthéon celtique et se retrouve en Gaule, cf. Muratori, 1093, 7. Au moment où éclate la Guerre Sociale, nous voyons les habitants d'Asculum, en Picénum, donc non loin des frontières sénonaises, scalper les femmes des Romains, Dion Cassius, *Fragm.* 113. Or, ce supplice, absolument contraire aux coutumes et aux idées de la civilisation italique, peut être considéré avec une très grande vraisemblance comme une importation d'origine celtique, les Gaulois scalpant, comme on sait, leurs ennemis¹. Ce qui nous manque, malheureusement, pour établir avec certitude l'importance de ces échanges anciens entre Celtes et Italiotes, c'est la connaissance de la langue, celle en particulier des dialectes de la Cisalpine qui nous sont si parfaitement inconnus².

D'après Landgraf, *Rosciana*, p. 167, le mot *caballus*, qui est déjà dans Varron, serait celtique d'origine, hypothèse que rend vraisemblable l'emprunt, bien postérieur il est vrai, de noms tels que *uerêdus* « cheval attelé », ou *uertagus* « levrier ». Les mots bien connus *petorritum* et

1. Ces lignes étaient écrites lorsque nous avons retrouvé dans la magistrale étude de Mérimée, *Essai sur la guerre sociale*, p. 86 n. 3, une interprétation identique à la nôtre de ce même passage de Dion Cassius. Il y a là une rencontre dont nous ne pouvons qu'être flatté au plus haut point.

2. Plusieurs inscriptions d'Italie ou de Provence, jadis considérées comme celtiques, sont aujourd'hui répudiées comme telles par les celtisants; telle est l'opinion de d'Arbois de Jubainville à l'égard des inscriptions Βρατουδς, Μαρρεβο, etc., cf. *Bull. Soc. Ling.*, XLIV, Comptes rendus, p. xxiv.

essedum appartiennent au même ordre d'idées ; de même le curieux *combennōnēs* « compagnons de voiture, de voyage » Festus, *Epit.* s. v. *benna* ; l'usage de la voiture d'osier appelée *benna* par les Gaulois paraît s'être répandu de plus en plus dans les derniers siècles, cf. Scheffer, *De re vehic.*, II, 21. On en trouve un modèle gravé sur la colonne de Marc-Aurèle¹. C'est pourquoi, au IV^e siècle, *combennōnēs* a fort bien pu, avec *commīlītōnēs*, servir de modèle à *compānīōnēs*, lorsqu'il s'est agi de traduire le gothique *gahlaihs*. Le mot *celtis* « burin, ciseau », qui se trouve dans les Gloses de Philoxène et qui a fini par pénétrer dans la latinité générale puisqu'il apparaît dans la Vulgate, est peut-être le résultat d'un de ces compromis italo-celtiques que nous signalions tout à l'heure. La phonétique montre que *celtis* n'est pas latin d'origine, puisque *el-* devant consonne passe à *ol-*, *ul-* ; Skutsch, *Bezzemb. Beitr.*, XXII, 126, considère en effet ce mot comme celtique d'origine. Il est possible — telle est du moins notre opinion — que *celtis* et *culter* « couteau », pour **celter*, primitif **certros*, cf. grec *κείρω*, ont agi d'autre part réciproquement l'un sur l'autre. La fusion a pu s'opérer à une époque très ancienne, par l'intermédiaire des dialectes italiques du nord. Une question intéressante serait de savoir si la forme vulgaire **cortello* ou **cortello* pour *cultellus*, repose sur une dissimilation récente de *l-l* ou bien si *r* représente directement *r* primitif de **cor-cer-κείρω*, cf. rhét. *curtisch*, engadin *curté* = *cortello*, à côté de *cuntellus* App. Prob., cf. aussi sarde *gortellu* déjà dans les vieilles chartes, aujourd'hui *gorteddu* en campidanien, *curtieddu* en calabrais, *curtiello* en napolitain.

On peut hésiter quant à l'interprétation de la légende RIX sur les monnaies des Ostrogoths d'Italie, cf. Friedländer, *Die Münzen der Ostgoth.*, p. 31. Comme le *ē* gothique, si fréquemment confondu avec *ei* chez Ulfilas, avait sûrement un son très fermé et assez voisin de *ī*, on pourra mettre *rīx* pour *rēx* sur le compte de la prononciation gothique. Encore faut-il que cette graphie constante ait réellement trouvé sa justification dans quelque analogie de la prononciation indigène. C'est pourquoi il n'est pas impossible, à notre sens, que

1. Le mot *bennarius*, dans les glossaires gréco-latins, montre l'extension prise par *benna* dans la basse latinité. Sur les mots celtiques en latin, cf. Dräger, *Hist. Synt. Einleit.*, p. xxi sq.

le *rīx* des monnaies gothiques dénonce en réalité **rīx* pour *rēx* dans le latin de l'Italie du nord conformément à la phonétique celtique qui exige régulièrement *ī* pour *ē* ; cf. *Vercingetorīx*, *Dunnorīx*, v. irl. *rī*, dans le latin de la Transalpine RIGES « régis » CIL. XII, 2654, RIGNA, *ibid.*, 975, cf. FILICIS-SIMAE, *ibid.*, 5402, SINCIR(u)M, *ibid.*, 2361, etc. On remarquera que le mot « roi » est une de ces expressions d'un caractère traditionnel et en quelque sorte vénérable, peu accessibles aux changements phonétiques et dont la tradition historique justifie toujours les anomalies. C'est ainsi que dans le serbe de Lusace *kral* « roi », *kralejstwo* « royaume » en regard du polonais *król*, *królestwo*, a subi l'influence du bohémien *král*, *království* en raison de l'ancienne suprématie des rois de Bohême sur la Lusace au moyen âge. Rappelons aussi la très curieuse formule portugaise *El Rei* quand il s'agit du roi de Portugal. On peut donc croire qu'au VI^e siècle le latin de la Cisalpine conservait encore en quelques régions le vocalisme celtique **rīx* à côté de *rēx* *rēge*, proprement **reje* *re*, qui n'aurait effacé que plus tard les derniers vestiges de la forme celtique.

Signalons enfin une ancienne flexion celtique qui pourrait bien se dissimuler dans le très curieux SENATOVVS d'une vieille inscription de la Cisalpine, CIL. Suppl. Ital., I, 125. Cette forme, à notre connaissance, n'a pas encore été étudiée par les philologues : nous y voyons la flexion du génitif des thèmes en -u conformément à la phonétique celtique. Il faut sans doute poser -eus plutôt que -ous comme primitif ; *eu* devient *ou* sur une vaste étendue du domaine celtique ; cf. TOUTIORVS sur une inscription du musée d'Avignon, TOUTATI CIL. VII, 84, sur un titre d'Angleterre, *Toutiorix* à côté de *Teutates*, *Teutomatus*. La Cisalpine paraît avoir hésité entre *eu* et *ou*, cf. Ponsinet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 73 ; remarquons de notre côté que la Rhétie et l'Helvétie ne connaissent que *ou* et qu'elles restèrent, même à la plus basse époque, constamment fidèles à la diphtongue, cf. TROVCETEIVS Momm., *Insc. Conf. Helv.*, 80 ; LOVSONNENSES, *ibid.*, 133 ; NOVSANTIA, *ibid.*, 163 ; TOVTIO, *ibid.*, 284, etc. En Narbonnaise également *ou* celtique persiste très longtemps.

Quoi qu'il en soit, ces faits appartiennent, par leur origine, bien plutôt à l'ancien latin dialectal de l'Italie du nord, aux vieux patois locaux parlés au début de la colonisation romaine le

long des frontières de la Cisalpine. Ce que le provençal et le français doivent aux langues primitives de la Transalpine semble être en fin de compte, c'est-à-dire si l'on veut bien faire abstraction de toute hypothèse qui ne saurait être scientifiquement démontrée, infiniment moins encore. Bornons-nous pour notre part à proposer une explication du franç. *timon* : c'est, croyons-nous, la forme gauloise du latin *têmo*. On sait que *e* primitif est prononcé *i* en celtique, ainsi qu'on vient de le voir pour *rîx* = *rêx*. Remarquons que *timon* rentre dans le même ordre d'idées que *caballus*, *benna*, *petorritum*, *paraue-rêdus* et autres semblables¹. C'est, il faut bien le reconnaître, la syntaxe française surtout, comme l'ont déjà constaté Ebel et Windisch, cf. *Grundr.*, I, 310 sq., qui paraît porter encore aujourd'hui une incontestable empreinte gauloise, et rien en effet n'est plus légitime ; car, surtout dans des idiomes apparentés, c'est la construction, la syntaxe, l'allure générale de la phrase qui persiste toujours le plus longtemps ; ce sont de longues habitudes psychologiques, indirectement liées à la linguistique, et dont les peuples se débarrassent avec une extrême difficulté. C'est ainsi que des écrivains allemands ou anglais, et surtout italiens ou espagnols, qui écrivent en français, trahissent toujours leur nationalité, souvent malgré l'accoutumance de toute une vie, non par des incorrections proprement dites ou par l'emploi de termes impropres, mais par des tournures, des constructions, de simples associations de mots dénonçant la syntaxe de la langue maternelle, la manière de penser originellement particulière à l'auteur et à sa race. Les traces de la numération celtique relevées dans les numératifs composés du français appartiennent naturellement au même ordre de faits. Thurneysen, *Arch. Lat. Lex.*, VII, 523 sq., a démontré de même que l'expression de la réprocité en français, *s'entretuer*, *s'entr'aider*, etc., est calquée sur une tournure celtique de signification identique.

La morphologie peut, elle aussi, être influencée dans une certaine mesure lorsque les flexions présentent, dans les deux langues, des analogies évidentes. Aussi serions-nous disposés

1. D'après la prétendue loi des trois consonnes exposée par Niederman, *É und I im Lat.* Darm. 1897, **tëksmō* devait donner **tiksmō*, puis **timō* au lieu de *têmo* : faut-il croire que le latin gallo-hispanique conserve directement ce vocalisme soi-disant régulier ?

à rapporter partiellement à l'influence celtique le maintien en Gaule du nominatif pluriel *domnī* à côté de l'accusatif *domnōs*; cf. gaulois nomin. **epi*, accus. **epōs*, d'après le v. irl. *eich* : *eocho*, voir Windisch, *Grundr.*, I, 305, Whitley Stokes, *Celtic declension*, dans les *Bezzemb. Beitr.*, XI, 152 sq. En Italie le maintien du type *domnī* a, comme nous nous proposons de le faire voir, cf. §§ 84 sq., une origine quelque peu différente; néanmoins il pouvait exister dans les régions celtiques de l'Italie un souvenir des vieux nominatifs en *-ī* qui a fort bien pu aider de même à la propagation du système en *-ī* dans la Cisalpine et les contrées du nord à une époque où, par suite de la chute de *s* final, la forme *domnōs* était devenue insuffisante. Comme nous le verrons plus loin, les dialectes italiques, excepté le latin, n'ont jamais connu dans les noms la flexion *-ī* et de fait les vieilles inscriptions dialectales latino-italiques avaient déjà inauguré des nominatifs tels que *FILIOS*, *VIREIS*, *SCALAS*, etc. Déjà en sarde il n'y a plus trace des nominatifs en *-ī*.

En Apulie, où le latin rencontra en face de lui un adversaire particulièrement difficile à déloger, le grec, on constate des phénomènes du même genre; en particulier les inscriptions de Barium nous montrent la pénétration évidente du latin par de nombreux éléments grecs, cf. Mommsen, *Unterital. Dial.*, p. 87. Ajoutons pour notre part que l'invasion de la flexion *-u*, d'après les génitifs grecs en *-ου*, a dû s'opérer dans ces régions par l'intermédiaire du type *manus*, génit. *manū(s)* avec *-s* caduc devant consonne, ou encore *domus*, génit. *domī* et *domū(s)* puis, sous la pression du grec, extension du génitif en *-ū(s)* : **filīū*, **deū*, etc., si toutefois cette flexion s'étendait effectivement aux noms communs dans le parler vulgaire de la Grande-Grèce, ce qui n'est rien moins que certain. Un génitif tel que *SENATV*, CIL. I, 1166, du *titulus aletrinas*, ne doit naturellement point être cité ici. Un emprunt direct de la flexion grecque nous paraît tout au plus admissible dans les noms propres d'origine hellénique, *SOCRATV*, CIL. IX, 85, *AMMAVRV*, *ibid.*, 289, *NICOSTRATV-FILIO*, CIL. III, 2193, Suéurac près Salones, *Menandrū*, *Apollodōrū* dans les didascalies des *Adelphes* et du *Phormio*. On se souvient du reproche qu'Horace adressait aux Canusiens, *Sat.*, I, x, 30, de mêler leur latin de locutions grecques. On serait tenté de rapporter des constructions telles que *loqui alicui* d'après *λαλεῖν τινι*, *bene-*

dicere aliquem d'après εἰλεγεν τινα au langage spécial des écrivains ecclésiastiques. Il n'en est rien: *maledicere aliquem* se trouve pour la première fois chez Pétrone, 96, dans la bouche d'un esclave barbare.

On peut conclure de tout ceci que, dans les deux Gaules, il y eut au moins un commencement d'assimilation entre les dialectes celtiques et le latin, à peu près comme en Italie entre le latin et les idiomes italiques, mais évidemment dans une mesure infiniment moindre, étant donnée la distance déjà sensible qui sépare le celtique du latin. De plus, ce procès d'assimilation fut très promptement entravé par le caractère essentiellement artificiel de la romanisation impériale, par la manière toute systématique et presque savante dont le latin fut imposé aux populations de ces régions, particulièrement à celles de la Transalpine. Le résultat final se borna à une naturalisation du latin infiniment plus rapide et plus intime parmi les peuples de la Gaule que dans les autres provinces de l'Empire. J'aime à croire qu'un Gaulois se sentit très promptement maître de la langue romaine, où il retrouvait le système flexionnel, les procédés de composition et de dérivation, l'allure générale de sa langue maternelle. Chez les Ibères, les Etrusques ou les Numides, il fallut de longs siècles, toute une suite de générations avant que le cerveau des indigènes fût définitivement familiarisé avec l'esprit d'une langue indoeuropéenne. C'est pourquoi la syntaxe des écrivains africains porte des traces aussi nombreuses qu'incontestables de l'influence sémitique; c'est même ce que nous connaissons actuellement le mieux de ce fameux latin d'Afrique sur lequel on a déjà tant écrit et sur lequel il reste tant à dire. Il faut seulement se garder de pousser trop loin ce genre d'identifications. Ziemer, *Vergl. Synt. der indo-germ. Comp.*, p. 103, par exemple, rapporte à la grammaire punique le régime du comparatif avec *ā*. Il est certain que cette construction est particulièrement abondante en Afrique et peut effectivement correspondre au *ן* sémitique; mais elle n'est pas, tant s'en faut, spéciale à l'Afrique. Dès l'époque d'Auguste, Pomponius Méla, qui était Espagnol, écrit, I, 57: *Cultores regionum multo aliter a ceteris agunt*. Quant à *regnare super* et autres semblables, ce sont des imitations postérieures du style hébraïque dues aux écrivains ecclésiastiques, cf. Sittl, *Jahresb. Klass. Alt.*, 68, II, 240.

Les rapports linguistiques du latin avec les langues indigènes de la Romania sont, croyons-nous, indiqués presque mathématiquement par les proportions du morcellement dialectal dans chaque province: c'est en Italie, sur le territoire des anciennes langues italiques, qu'il est le plus considérable; puis vient la Cisalpine, puis la France actuelle; en Gascogne, en Guyenne et dans tout le sud-ouest du domaine provençal à partir du Rhône, il est déjà beaucoup moins considérable et se réduit encore en Espagne. On voudra bien ne pas oublier que l'italien le plus pur et le plus homogène se parle sur l'ancien territoire des Etrusques, lesquels n'étaient pas indo-européens.

§ 30. — Quant à retrouver dans la phonétique des langues romanes les traces de la prononciation gauloise, ibérique, ligure ou étrusque, nous considérons ces recherches, chères de tout temps aux romanistes, comme absolument chimériques et forcément stériles. Dans la prononciation actuelle de l'anglais d'Irlande, les traces incontestables du celtique sont rares et la plupart des traits caractéristiques de la phonétique ont été contractés postérieurement. C'est exactement ce que nous avons remarqué pour les langues romanes dont la phonétique nous paraît également s'être développée postérieurement au celtique. Sittl, *Lokale Verschied.*, p. 15, s'élève contre l'opinion courante qui rapporte la prononciation du *c* aspiré en florentin à l'influence étrusque, alors qu'il met sur le compte de celle-ci, p. 13 sq., le groupe *ht*, *tt* pour *ct* en roman. W. Meyer-Lübke, *Latein. Sprache*, § 26, cf. aussi *Gramm. der roman. Spr.*, I, § 650, voit au contraire dans la prononciation *ht* une innovation provinciale, d'accord en ceci avec Diez, Schuchardt, Ascoli et autres savants qui déclarent carrément *ht* d'origine celtique. Thurneysen lui-même, qui se montre en général assez sceptique à l'égard des influences celtiques, cf. *Kelto-roman.*, 7-15, s'est rattaché sur ce point à l'opinion courante. Quant à l'ombrien *rehte* « recte », *uhtur* « auctor », osque *Úhtavis* « Octavius » etc., on ne cite jamais ces formes que pour les écarter tout aussitôt avec une sorte de dédain, cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm. der roman. Sprachen*, I, § 649, qui déclare textuellement qu'« il ne faut attacher aucune importance au traitement ombrien des palatales ». C'est pourtant là, croyons-nous, dans les vieux parlers

de l'Italie, qu'il faut chercher la première origine des successeurs romans des gutturales latines et de la plupart des phénomènes réellement anciens de la phonétique romane.

Nous nous proposons précisément, dans les pages qui vont suivre, de montrer que le latin vulgaire est en réalité beaucoup plus ancien qu'on ne le croit généralement et que ses véritables auteurs ne sont autres que ces légionnaires et ces colons italiotes qui, de toutes les parties de l'Italie, l'ont répandu à travers le monde. Que certains phénomènes d'un caractère plus récent et moins général, le *û* français par exemple, soient effectivement dus à telle ou telle population provinciale¹, la chose est, en elle-même, fort possible, encore que toutes les manifestations phonétiques qui distinguent une langue ou un dialecte ne supposent pas forcément une influence étrangère. Les dialectes vulgaires de l'Inde montrent des traitements phonétiques tellement identiques à ceux des langues romanes que, si le prâcrit ou le pâli étaient originaires du bassin méditerranéen, on serait obligé de croire à une influence européenne. Personne cependant n'a jamais rapporté au celtique ou à l'ibérique la réduction de *kt*, *pt* à *tt* en prâcrit ni le passage de *p t* intervocaliques à *v d* ni la chute de *g d v* en syllabe médiale. Pourquoi de même les Gallo-Romains — et cela à une époque qui peut être très récente — n'au-

1. Le son *û* paraît s'être produit indépendamment sur un grand nombre de points du domaine roman, non seulement en Gaule, dans la Cisalpine, en Rhétie, mais encore dans certaines localités de l'Italie du sud, de l'Albanie et du Portugal. De plus, *û* rhétique n'est pas contemporain de *û* français et dans la France elle-même, *û* de l'Île-de-France ne correspond point exactement à *û* normand ou à *û* picard, cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, §§ 48 sq., § 646. Remarquons que la question de *û* en français est un problème toujours ouvert et qui mériterait d'être étudié à nouveau. Pour notre part, nous sommes assez sceptique à l'égard de l'antiquité de *û* en Gaule, et cela pour des motifs que nous avons exposés jadis dans les séances de la Société de Linguistique de Paris. Il y a en France un petit village des bords de la Seine nommé aujourd'hui *Morsan*. C'est une ancienne ferme des Carolingiens désignée sous le nom de *Murcinctus* dans le *Polyptyque d'Irminon*, publié par Guérard, Paris, 1834, cf. aussi Littré, *Études sur les Barbares*, p. 220. Ainsi, au ix^e siècle, après la syncope vocalique, *mûro cinctu* passe à *myr ceint* et, le premier élément devenant atone, nous voyons l'ancien *u* tonique libre de *mûro* passer encore à *y* ou *o*, analogiquement *o*, *myr-ceint*, d'où *Morcent*, *Morsan*. Donc, au ix^e siècle, *y* libre devenant accidentellement *y* entravé, peut encore passer à *y* comme *y* entravé ancien. Une prononciation *û* semble donc exclue avant le ix^e siècle et tout au moins pour cette région.

raient-ils pu spontanément articuler *ũ* au lieu de *û*, comme la chose est arrivée aux Grecs, aux Illyriens, aux Slaves, aux Italiotes, cf. ombr. *pir* = grec $\pi\acute{\iota}\rho$, osque *tiurri* = lat. *turrim* aux Latins eux-mêmes, cf. *maxumus-maximus*; *Virtute ubi scribitur* et *paene u enuntiatur*, Vel. Long. 2219 P; *Vir* non *uyr*, *uirgo* non *uyrgo*, *uirga* non *uyrga*, App. Prob. 198, 20 BYRIS (*uiris*) CIL. VI, 3722 a? D'autre part, on oublie trop que les Barbares n'étaient nullement livrés à eux-mêmes lorsqu'ils apprirent le latin, mais qu'ils s'y exercèrent sous plusieurs générations dans le contact et sous la surveillance constante de Romains d'origine. Il ne saurait donc être douteux que leurs organes phoniques finirent par se plier assez bien aux exigences de la prononciation latine, — ce qui, nous l'avons dit, n'avait pas été le cas pour les Italiotes, dont l'éducation latine s'était faite dans de tout autres conditions, d'une manière naturelle et libre, et surtout sans le contrôle d'une langue officielle fixée par la littérature. Pour notre part, nous sommes persuadé que si le français ou l'espagnol reflétaient réellement la prononciation celtique ou ibérique, l'élément latin y serait bien autrement déformé et méconnaissable.

§ 31. — Nous sommes donc ramenés à l'opinion de Littré *Hist. de la lang. franç.*, Introd., qui, conduit par des raisonnements abstraits, nous paraît avoir touché juste, lorsqu'il déniait aux idiomes barbares une part vraiment active dans la formation des langues romanes. Nous arrivons ainsi à cette conclusion qu'une *rusticitas* proprement dite, telle que l'admet Sittl, est inadmissible pour les provinces de l'Empire romain. Le morcellement dialectal ne commence ici que lorsque l'usage du latin a pénétré les couches profondes de la population indigène et s'y est complètement acclimaté, ce qui nous reporte dans le courant du IV^e siècle environ. Jusque-là, et par vertu même du caractère tout spécial affecté par la romanisation impériale, il n'y a pas réellement de dialectes rustiques dans les provinces et le latin vulgaire en usage dans les différentes contrées de l'Empire ne varie qu'en tant que les colonies romaines du pays — source principale d'où le latin se répand peu à peu à travers la province entière — ont elles-mêmes contracté des particularités linguistiques caractéristiques pour la région. Ces particularités, dont il nous restera à rechercher la nature et l'étendue, sont d'ailleurs perpétuel-

lement combattues et entravées par les translocations, les levées de troupes, les renouvellements de la population coloniale, les permutations de fonctionnaires, les relations commerciales et administratives.

On doit en effet, nous ne saurions trop le répéter, tenir soigneusement compte des conditions tout à fait spéciales dans lesquelles s'est propagé le latin sous l'administration impériale. On chercherait vainement dans l'histoire de l'humanité quelque chose de comparable à ce qui s'est passé en Europe pour la langue latine. Tout au plus pourrait-on trouver quelque semblant d'analogie dans la prodigieuse fortune de l'arabe à travers le monde musulman, en Égypte, en Syrie, dans le Moghreb : là aussi nous voyons tout à coup s'élever du fond du désert un idiome d'humbles origines qui, dans un essor immense, vole d'un bout à l'autre du monde, prend pied dans tout l'Orient, s'y propage, s'y développe avec une rapidité presque foudroyante, et s'y conserve même sous sa forme vulgaire avec une étonnante homogénéité, une unité que n'entament ni les siècles qui passent ni l'étendue d'un empire colossal¹. C'est que l'arabe portait avec lui le prestige de la religion, plus puissant encore que celui de la victoire.

Or, il y a toujours quelque chose de factice, un but déterminé et voulu, c'est-à-dire une certaine part de convention, dans l'adoption d'une même langue par des peuples de différentes races et jusque-là séparés par l'histoire. C'est, autant que la contrainte politique et les nécessités administratives, le besoin de posséder en commun un même instrument de communication qui élève ainsi un dialecte au rang de langue universelle. Il ne s'agit plus dès lors d'une langue spontanément développée, vivant librement et sans entraves de sa vie propre, avec tous les caractères d'une individualité marquée; l'unité s'impose à elle, par la force des choses, comme la condition même de son existence et, favorisée par un gouvernement centralisateur, c'est cette indispensable unité qui

1. Sans doute, il y a une différence entre la prononciation arabe de l'Égypte ou du Moghreb et celle de la Syrie ou du Levant; les uns articulent *j* ce qui pour les autres sonne *g*. Il y a une quantité de mots de l'arabe d'Algérie qu'on ne connaît pas au Soudan ou en Égypte et réciproquement. Les Turcs, les Persans, les Levantins, les Syriens ne parlent pas l'arabe de la même manière; mais du moins le fond de la langue, les flexions, la syntaxe, la grammaire, les racines, les pronoms sont sensiblement les mêmes partout.

partout réglemente la langue, qui la dirige, la maintient, l'arrête dans son évolution dialectale, l'immobilise en quelque sorte, exactement comme nos langues littéraires modernes régies par nos Académies et nos ordonnances officielles. Il s'est passé pour le latin de l'Empire romain quelque chose d'analogue en somme à ce que nous avons pu observer de nos jours au Canada avec le chinook de l'ancienne compagnie d'Hudson, qui était une sorte d'anglo-français artificiellement déformé à l'usage des Indiens et destiné à être compris par toutes les tribus. Seulement, les Romains ne mutilèrent point leur langue avant de l'imposer aux Barbares : bon gré, mal gré, les peuples apprirent le latin tel qu'il était et en firent la langue de l'univers.

III

CONSTITUTION DU LATIN D'ITALIE

SOMMAIRE: §§ 32-34. L'unification de la langue vulgaire et la disparition des anciens patois latino-italiques; les patois combattus par la langue officielle. — § 35. La Guerre Sociale, date critique dans l'histoire d'Italie. — § 36. Les anciens dialectes du Latium. — § 37. État des Italiotes avant la Guerre Sociale; la latinisation de l'Italie. — § 38. Le latin chez les peuples sabelliques. — §§ 39-40. L'ombrien; les Tables eugubines et leur chronologie. — §§ 41-42. Persistance des dialectes osques; survivances modernes. — §§ 43-44. Caractères du latin dialectal de l'Italie avant la Guerre Sociale; l'Ombrie, le Picénum, le latin de l'Italie du Nord. — §§ 45-49. Les anciens patois locaux chez les Péligniens, les Marses, les Vestins, dans l'Italie du Sud; premières contaminations de l'osque par le latin. — §§ 50-52. La Guerre Sociale et ses résultats en Campanie, dans le Samnium et la Lucanie; chronologie de la Table de Bantia. — §§ 53-54. Repeuplement de l'Italie du Sud et ses conséquences linguistiques. — §§ 55-56. Constitution de la nationalité italique et unification du latin vulgaire d'Italie.

§ 32. — C'est donc bien en dernière analyse, et bien entendu d'une façon très générale et qu'il faut se garder de considérer comme absolue, le latin vulgaire plus ou moins uniforme, le latin des inscriptions impériales, que nous trouvons à la base du latin provincial¹ et des langues romanes. C'est celui qu'a décrit Jordan sous le nom de latin municipal et que Max Bonnet considère comme identique avec le latin littéraire lui-même. Nous avons examiné dans quelle mesure et avec quelles restrictions la thèse du savant français peut être acceptée comme répondant effectivement à la véritable nature du latin vulgaire impérial. Nous arrivons à présent à une question infiniment plus compliquée et qui, semble-t-il, n'a été jusqu'ici élucidée que d'une manière très imparfaite. Il s'agit des relations tant linguistiques qu'historiques qui doivent

1. Nous distinguons le *latin provincial*, c'est-à-dire la langue généralement en usage dans les provinces, particulièrement en dehors de l'Italie, et le *latin d'Italie*, qui est plus spécialement la latinité en usage dans la Péninsule, particulièrement à l'époque républicaine.

avoir forcément existé entre l'ancien latin polydialectal de l'Italie, tel que Sittl l'a esquissé dans ses *Lokale Verschiedenheiten*, et ce latin vulgaire de l'Empire, à peu près le même dans toutes les provinces. Comment la langue latine, après s'être divisée en dialectes et en patois locaux, a-t-elle par la suite recouvré son unité? Comment l'idiome vulgaire, à l'origine nettement distinct et profondément séparé dans ses dialectes de l'idiome littéraire et officiel, s'est-il débarrassé insensiblement des particularités dialectales qui le distinguaient pour rejoindre de plus en plus la langue littéraire? Vers quelle époque enfin les anciens dialectes du latin d'Italie commencent-ils à s'effacer devant le latin littéraire et cette forme générale de la langue parlée qu'on peut dénommer la *lingua imperialis*? Comment celle-ci est-elle née et quelle est à cet égard la situation respective de l'Italie, des colonies et des provinces? Ce sont là autant de points distincts qu'il importe d'examiner en détail.

§ 33. — Constatons tout d'abord qu'entre le latin polydialectal de l'ancienne Italie, lequel est trop formellement attesté par l'étude rationnelle tant des inscriptions latines archaïques que des inscriptions italiques elles-mêmes, pour pouvoir être en aucune façon mis en doute, — et le latin général en usage sous l'Empire, il ne saurait être question d'une solution de continuité à quelque degré que ce fût. Les dialectes italo-latins, développés après la conquête de l'Italie, et qui sont nés naturellement de la fusion plus ou moins intime du latin pré littéraire avec les idiomes italiques, sont des produits linguistiques naturels, éclos spontanément, et dont la vitalité, s'affirmant de siècle en siècle davantage, fait perdre graduellement du terrain aux langues italiques primitives. Déjà au moment où éclate la Guerre Sociale, une quantité de ces anciens dialectes ont définitivement succombé ou pour mieux dire se sont complètement fondus dans les dialectes locaux du latin; Varron, qui était Sabin d'origine, ne paraît pas comprendre sous la dénomination de *sabina lingua* autre chose que le latin dialectal de la Sabine. Or, cet ancien latin polydialectal de l'Italie n'est jamais mort d'inanition, comme plus tard le celtique ou l'étrusque; le latin impérial ne lui a point été substitué sans intermédiaire, comme il a remplacé un beau jour le celtique et l'étrusque: d'où il résulte

que le latin impérial est sorti d'une transformation lente, graduellement poursuivie, des anciens dialectes eux-mêmes.

Le latin littéraire n'a point été imposé tout-à-coup par l'administration romaine aux populations italiotes ; ce n'est point une forme nouvelle de la latinité, d'un caractère purement officiel, substituée violemment aux vieux dialectes. Car, s'il en avait été ainsi, ces dialectes se fussent maintenus beaucoup plus longtemps à côté de la langue officielle, ainsi qu'il arrive régulièrement lorsque la ligne de démarcation qui sépare deux idiomes distincts continue d'être sentie et observée. Les anciens dialectes latino-italiques eussent infailliblement transmis leurs principales particularités aux patois italiens parlés aujourd'hui dans les mêmes régions ; or, s'il est vrai que l'italien conserve un grand nombre de ces particularités et des vestiges particulièrement importants de l'influence italique primitive, on n'observe toutefois qu'assez exceptionnellement une survivance patoise directe affirmée par un grand nombre de traits à la fois. Le fond des dialectes italiens est sensiblement le même que celui des autres langues romanes : c'est, avec une unité un peu moins accusée peut-être, le latin impérial, le latin municipal de Jordan que nous trouvons, ici encore, à la base de la langue moderne. Il faut donc que peu à peu une fusion intime soit intervenue entre les deux formes de latinité ou mieux encore, il faut que les patois latins de l'époque archaïque se soient insensiblement rapprochés de la langue littéraire et officielle, à mesure que le prestige de celle-ci grandissait et que l'administration romaine, plus forte et plus étendue de jour en jour, faisait plus profondément sentir son influence et son empire. De même que les langues primitives du Latium et bientôt celles de l'Italie avaient fini par se fondre dans la *rusticitas* archaïque des premières colonies, de même ces dialectes mixtes latino-italiques s'altérèrent insensiblement au contact intime et incessant du latin officiel et finalement fusionnèrent avec lui en une sorte de compromis naturel où la langue littéraire eut, comme il était juste, la part du lion ; une dissolution radicale des vieux dialectes s'ensuivit bientôt et, d'année en année, avec les progrès croissants de la puissance romaine, ce langage hybride, moitié dialectal et moitié littéraire, s'épura, se perfectionna, s'unifia jusqu'à se rapprocher de très près du latin purement littéraire.

De nos jours, les patois de nos campagnes cèdent peu à peu le pas à la langue littéraire, sous l'action des écoles, du service militaire obligatoire, des administrations publiques, de la prédication dans la langue commune, des relations commerciales, des chemins de fer, etc. Le patois commence par s'altérer par une invasion de plus en plus considérable de mots, de locutions, de tournures provenant de l'idiome littéraire; puis il se désagrège par l'emploi simultané de formes littéraires et de formes patoises, si intimement unies parfois qu'il est malaisé à première vue de décider ce qui appartient en propre au patois primitif et ce qui est emprunté. Un savant français, Gilliéron, *Patois de Vionnaz*, cf. aussi *De la Vitalité des Patois*, dans les *Et. rom. G. Paris*, p. 459 sq., a étudié d'une manière extrêmement intéressante cette pénétration des patois par la langue littéraire. Il nous apprend par exemple que, sur une route directe reliant deux villes de langue française, les patois des villages intermédiaires sont arrêtés à différentes étapes de leur développement linguistique: le français littéraire des villes entrave ainsi la formation patoise et tue peu à peu la vitalité des parlers rustiques, cf. *Vital. des Patois*, p. 460. L'isolement absolu d'un patois est d'autre part la condition essentielle de son développement libre, *ibid.*, p. 461. sq. Les contacts et les échanges entre patois voisins interviennent aussi au procès en qualité d'agents destructeurs; bientôt le nivellement est accompli sur une vaste région où circule un parler essentiellement composite, constitué par un fond de langue littéraire dans lequel nagent les débris des anciens patois; enfin, dans une dernière phase, il ne reste plus de ceux-ci, outre un certain nombre de mots et d'expressions dont il est le plus souvent impossible d'indiquer la provenance première, qu'une prononciation spéciale dénotant l'origine provinciale, ce que nous appelons l'*accent du terroir*, ce qui trahissait les Italiotes à l'oreille de Quintilien, XI, III, 31.

§ 34. — Telle est, dans notre conception, l'origine du latin vulgaire impérial¹. Qu'on n'objecte point que les conditions

1. L'expression *latin impérial* est assez impropre, puisque le procès inauguré par la langue littéraire commence en réalité sous la République et fait, sur certains points, sentir ses effets antérieurement à l'Empire.

de la vie moderne ne sauraient être prises comme terme de comparaison à l'égard de la vie antique et que ce qui se passe aujourd'hui grâce aux chemins de fer et à l'instruction obligatoire est inadmissible pour le temps de César ou d'Auguste. Ce serait se tromper étrangement que de méconnaître ce réseau de liens étroitement serrés qui, par-dessus le moyen âge, relie la société moderne non seulement aux institutions mais aux principes sociaux eux-mêmes sur lesquels Rome a fondé la conception de l'État. Il n'est peut-être pas un seul des mille rouages compliqués qui constituent notre administration moderne qui n'ait dans quelque recoin de l'édifice romain son modèle ou son analogie. Des deux côtés, le principe est le même et le but est identique : la concentration de plus en plus accentuée de toutes les forces actives de la nation entre les mains du gouvernement central, le sacrifice de toutes les libertés particulières à la liberté commune, et l'abandon de celle-ci à la discrétion de l'État. Il y a ainsi une opposition absolue entre la conception unificatrice et centraliste de l'État chez les Romains ou chez les nations modernes et le système du moyen âge, où le particularisme le plus développé et le plus divisé qu'il y eut jamais laissait à cette multitude de petites unités autonomes son évolution libre, tout en maintenant l'unité centrale, la hiérarchie féodale soumise elle-même à l'autorité toute spirituelle de l'Eglise. C'est naturellement la langue, expression infaillible de l'état social et moral des peuples, qui reproduit le plus nettement, avec une précision mathématique, l'antagonisme des deux systèmes.

Au moyen âge, c'est la division politique poussée jusqu'à l'extrême, l'autonomie de chaque château avec la bourgade couchée à ses pieds : c'est aussi la division dialectale sans cesse croissante, le morcellement à l'infini en dialectes, en sous-dialectes, en patois et en parlers locaux. C'est la division des ordres et des classes, la séparation des populations urbaines et rurales, la stabilité des hommes comme des choses, la destination de chacun marquée d'avance et immuable, sans la possibilité même d'un changement. Dans l'Empire romain, ce sont des levées d'hommes jusqu'aux derniers confins de l'univers, depuis les déserts de Syrie jusqu'aux lacs de la Calédonie, depuis les rivages africains jusqu'aux forêts germaniques ; ce sont des armées, toujours des armées nouvelles que réclame le gouvernement de Rome ; ce sont des popula-

tions entières arrachées au sol natal et emmenées en troupes d'esclaves dans des marches de dix mille lieues, des déportations en masse, des mélanges de races combinés avec une science systématique de maîtres de haras, des peuples entiers transportés au loin afin qu'ils oublient jusqu'au nom même de leur patrie; car il n'y a qu'une seule patrie, comme il n'y a qu'un seul maître: *Senatus Populusque Romanus*. Ce sont là, il faut l'avouer, des procédés énergiques capables d'effacer en peu d'années chez les vaincus toute trace d'une nationalité distincte, admirablement faits en tout cas pour favoriser la centralisation et l'unification de l'Empire. On conçoit que, dans ces conditions, la dissolution et la ruine totale des langues et des dialectes locaux devaient survenir à brève échéance, en Italie surtout où ces incessants mouvements de populations, ces échanges, ces envois et ces rappels de colonies étaient pratiqués dans des proportions encore infiniment plus vastes que dans les provinces. Rome en effet avait beaucoup plus à craindre des Italiotes, ses voisins immédiats et bientôt ses égaux par la civilisation comme ils l'étaient déjà par la race, que des Ibères ou des Illyriens. Les guerres séculaires contre les Latins, les Eques, les Samnites justifiaient ces craintes par de dures expériences et la Guerre Sociale montra bientôt que la destruction impitoyable des anciennes nationalités italiques pouvait seule assurer le salut de Rome.

§ 35. — Déjà sous les Gracques, le Sénat avait pressenti le danger et cherché à le conjurer, tantôt en écoutant la rogation du consul Fulvius Flaccus qui, par une politique habile ou peut-être personnellement intéressée, voulait ouvrir pacifiquement aux Italiotes les droits et les privilèges des Romains. Valère Maxime, IX, v, 1; tantôt, ce qui était plus habile encore, en les dispersant dans les colonies sous couleur de leur accorder des privilèges jusque-là réservés aux Latins. C'est ainsi que C. Gracchus conduisit en qualité de triumvir une colonie nouvelle de six mille Italiotes par delà la mer, sur les ruines de Carthage, Appien, *Bell. Civ.*, I, 24. Un peu plus tard, ce sont douze colonies à la fois, uniquement composées d'Italiotes, que M. Livius Drusus proposa de fonder, dans le double but de gagner la confiance des populations italiques et d'affaiblir leurs masses menaçantes, Plutarque,

C. Gracch., IX. Bientôt c'est Saturninus qui, suivant la même politique, fait voter la loi Apuleia, par laquelle sont envoyées en Gaule plusieurs colonies d'Italiotes assimilées aux colonies latines, Appien, *Bell. Ciu.*, I, 29. Ces mesures tardives furent inefficaces et les horreurs de la Guerre Sociale ramenèrent pour la Ville éternelle les angoisses de l'invasion gauloise, les jours néfastes de Brennus et d'Annibal. Elle comprit qu'elle ne devait son salut qu'à la désunion de ses adversaires et à leur inexpérience politique. Ce fut un aversissement dont elle sut profiter; ses représailles furent terribles.

La lex Julia municipalis, il est vrai, dictée au milieu du péril de la guerre, et la loi Plautia, plus favorable encore à ceux des Italiotes qui déposeraient les armes, pouvaient passer pour des actes de clémence et de pardon; des esprits peu clairvoyants pouvaient croire qu'en effet le peuple romain savait, comme dit Virgile, abattre l'orgueil des rebelles et épargner les vaincus. En réalité, la loi Julia, en accordant aux Italiotes le droit de cité, les anéantissait comme nation en substituant des tribuns romains aux préfets indigènes qui les avaient jusque-là administrés. Les Samnites ne s'y trompèrent point; ils refusèrent avec indignation le bénéfice dérisoire de la loi et il semble bien que les Lucaniens suivirent leur exemple; en tout cas, nous ne les avons trouvés nulle part, ni chez Appien, ni chez les autres historiens de la guerre, parmi les peuples de la confédération italique qui, comme les Marses, les Péligniens, les Vestins, sont expressément cités parmi les bénéficiaires de la nouvelle loi. Alors commença pour les insoumis le plus douloureux calvaire qu'un peuple ait jamais enduré dans la longue histoire des cruautés humaines. Ce fut Sylla qui se chargea de châtier le Samnium; il était à la hauteur de sa tâche. Le Samnium disparut littéralement sous les ruines et les Samnites dans le sang; Strabon lui-même, V, p. 249 C., ne peut dissimuler son effroi en parlant des ravages inouïs qui ruinèrent ce malheureux pays, décimèrent ce peuple héroïque qui, meurtri et vaincu, inquiétait encore les maîtres du monde. « Rome, disait Sylla, ne sera tranquille que le jour où il n'y aura plus de Samnites ». Ils disparurent effectivement: ce furent les soldats du dictateur, avec des milliers de ses créatures, qui vinrent occuper les terres des victimes et s'emparer de leurs biens. Tel est l'oubli où tomba

cette terre glorieuse que pas un des historiens anciens n'a songé à relater l'époque où les Romains daignèrent enfin l'assimiler au reste de la péninsule et accorder à ses habitants le *ius civitatis optimo iure*.

Ainsi, l'Italie sortit des mains de Sylla définitivement soumise, domptée à jamais, docile à tous les ordres de Rome, mais affaiblie et ruinée, épuisée d'hommes et d'argent. Une des belles communications de Dureau de la Malle à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Comptes rendus*, t. XII, *Sur la dépopulation de l'Italie sous Sylla*, a montré, à l'aide de calculs exacts et de déductions rigoureuses, que la population de la péninsule se trouvait, à la mort du dictateur, amoindrie dans d'effrayantes proportions; des régions entières avaient été transformées en déserts, des villes jadis florissantes n'étaient plus que des ruines. L'Italie du Sud, foyer principal de la guerre, souffrit naturellement le plus; le Sénat lui-même finit par s'inquiéter et s'efforça de repeupler ces ruines et ces solitudes. Le pis était que Rome elle-même avait perdu beaucoup de ses habitants; car, aux horreurs de cette Guerre Sociale, où des légions entières avaient été décimées, s'étaient jointes les proscriptions de Marius, puis celles plus terribles encore de Sylla, et cette fureur du meurtre, cette folie du sang avait encore réduit, et dans des proportions alarmantes, le chiffre de la population. C'était le mal séculaire de Rome qui reparaisait, plus menaçant et plus noir, cette pénurie d'hommes libres dont elle avait si souvent souffert et qui resta toujours sa grande faiblesse.

Il est étrange que Littré, dans ses *Études sur les Barbares*, n'ait pas compris ce défaut capital de l'organisation romaine; il vante au contraire cette pépinière inépuisable d'hommes et de soldats d'où, à l'entendre, le Sénat tirait sans compter ses légions; l'illustre savant français ajoute textuellement, p. 11, que Rome « ne souffrit jamais de cette pénurie d'hommes, de cette *oliganthropie*, comme on disait, qui réduisit à rien les cités de Sparte et d'Athènes. » Venant d'une autorité telle que Littré, l'assertion mérite certes d'être contrôlée avec un soin d'autant plus sévère qu'au point de vue linguistique la question a, comme nous le verrons, une importance de premier ordre. Il n'est pas besoin d'ailleurs d'aller chercher bien loin la réfutation et, tous ceux qui ont quelque peu étudié l'histoire des institutions romaines savent bien que le recru-

tement des armées fut une des difficultés constantes contre lesquelles le Sénat eut à lutter pendant toute la durée de l'État romain. C'est un fait patent que les guerres perpétuelles, en décimant les légions, en affaiblissant les citoyens, en usant promptement leurs forces physiques, en exigeant sans cesse le renouvellement des cadres militaires, réduisait d'année en année le contingent d'hommes libres disponibles, tandis que le nombre des esclaves, grossissant après chaque campagne, augmentait dans des proportions inquiétantes, inondait l'Italie d'étrangers de toutes races dont le flot montant menaçait de fois d'engloutir Rome sous une invasion servile. Déjà en 387, dans les premiers temps de la République, Licinius Stolon avait voulu parer au danger et, dans sa loi agraire, il avait ordonné qu'à l'avenir toute exploitation agricole compterait au moins un tiers d'hommes libres, cf. Appien, *Bell. Civ.*, I, 8. Du temps des Gracques, la misère des plébéiens était devenue telle et les rigueurs du service militaire pesaient sur eux si durement que bientôt, dit Plutarque, *Gracch.*, VIII, ils ne désirèrent plus d'élever des enfants, de sorte, ajoute l'historien grec, « que l'Italie allait être complètement dépeuplée d'hommes libres et remplie seulement d'esclaves barbares ». La pensée que, si les Gaulois repassaient les monts ou si les esclaves brisaient leurs fers, Rome n'aurait personne à leur opposer, inquiéta, dit-on, Tibérius Gracchus et lui inspira de remettre en vigueur la loi de Licinius Stolon.

C'était une mesure trop insignifiante pour pouvoir efficacement conjurer le mal qui, après la Guerre Sociale, avait pris les proportions d'un péril redoutable. Des réformes radicales s'imposaient : on eut recours enfin à la seule politique raisonnable dans un empire aussi vaste ; Rome ouvrit ses portes aux Italiotes, en fit des citoyens romains, favorisa les affranchissements d'esclaves (le grand moyen employé plus tard par les Empereurs pour se procurer des soldats) ne songea plus qu'à s'assimiler ses vaincus, à unifier l'Italie, à en faire réellement un seul et même pays, à y susciter enfin une nation unique, homogène et forte qui, dans la péninsule entière, s'appelât le peuple romain. Telle sera la politique de César et d'Auguste et, si le vainqueur de Pharsale envoya encore quatre-vingt mille Italiotes en une fois coloniser les nouvelles provinces, il eut soin de décréter que nul citoyen romain de vingt jusqu'à quarante ans n'aurait le droit de

demeurer hors de l'Italie plus de trois années consécutives, hormis le cas de service militaire.

§ 36. — On conçoit que des révolutions politiques et sociales aussi profondes ne laissèrent pas d'avoir un retentissement égal sur le latin et les autres langues parlées en Italie. Jusqu'à l'époque des Gracques, c'est-à-dire jusqu'au milieu du II^e siècle environ, Rome s'était renfermée vis-à-vis de l'Italie dans une sorte d'isolement superbe et dédaigneux, jalouse de ses privilèges et de sa puissance, s'efforçant de tenir rigoureusement à l'écart tout ce qui n'était pas romain d'origine. Les Latins et les peuples qui leur avaient politiquement été de bonne heure assimilés, ce que les Romains appelaient le *Latium adiectum*, les Herniques, les Sabins (*ius ciuitatis* dès l'année 267 av. J.-C., avant la première guerre punique), les Volsques (*ius ciuitatis* pour Fundi, Formiae, Arpinum en 187, cf. Liv., XXXVIII, 36; Cic., *Off.*, I, XI, 35) formaient à cette époque entre Rome et les autres Italiotes une zone intermédiaire favorisée qui, grâce aux privilèges accordés, devait perdre assez promptement le souvenir de l'autonomie ancienne de chaque cité et de ses vieilles traditions nationales. Leurs rapports avec Rome, en raison du voisinage même, étaient intimes et constants; on sait par Tite-Live, XXV, 3, qu'ils participaient avec les Romains aux votes dans les comices judiciaires. Il est donc hors de doute que la langue de Rome, qui dès le VI^e siècle avant notre ère, était déjà la métropole de l'ancienne ligue latine, s'était solidement établie dans toute cette région et circulait sûrement à côté des vieux idiomes indigènes déjà mourants et des différents patois locaux nés du mélange de la population primitive avec les colons romains du VI^e et du V^e siècles, par exemple à Velitrae¹ colonisée dès 493, cf. Liv., II, 31 et 34. Les relations de plus en plus fréquentes avec la métropole, l'affluence toujours plus grande des colons, les échanges, le trafic journalier des agriculteurs latins sur les marchés romains, la politique et la guerre devaient réduire chaque jour le rôle des patois locaux au profit du latin de Rome. C'est ainsi que de nos jours, comme nous l'avons dit, le parler des grandes villes s'étend

1. Mommsen pense que la colonie de Velitrae fut rappelée par la suite la persistance du volsque dans cette ville s'expliquerait ainsi au mieux.

constamment au delà de leurs murs et gagne peu à peu la banlieue entière, sur des distances de plusieurs lieues.

Que ce latin général des paysans du Latium fût fort éloigné, au moment de la Guerre Sociale, du latin officiel de Rome, c'est ce qu'il serait puéril de contester; les inscriptions sont là, qui nous montrent les dialectes locaux de Lanuvium, de Préneste, de Tusculum, de la Sabine, du pays des Herniques encore pleins de vitalité et, lorsque nous chercherons à déduire des faits épigraphiques une chronologie plus rigoureuse, nous verrons qu'ils ont dû se maintenir au moins jusqu'à la mort de César, sans jamais d'ailleurs disparaître complètement; il y a telle ou telle locution, telle ou telle dénomination spéciale, telle ou telle particularité phonétique que l'on peut encore atteindre çà et là dans les patois modernes de ces régions, comme le dernier fil d'une trame usée sous une étoffe rajeunie. D'autre part les conditions mêmes de la vie antique ne permettent point de penser que ces petits dialectes locaux fussent encore à cette époque bien nettement séparés entre eux et qu'ils n'aient exercé déjà les uns sur les autres une série d'actions et de réactions essentiellement préjudiciables à leur intégrité. Nous voyons à tout instant les grammairiens signaler comme propre à tel district ou à telle ville des formes qui apparaissent ensuite sur les inscriptions d'une région infiniment plus étendue. Ces mélanges de dialectes sont en rapport direct avec l'importance et la fréquence de leurs contacts; certains îlots de l'Archipel grec, certains villages des Pyrénées ou des Alpes peuvent conserver durant des siècles leurs patois exempts de toute influence de la part des patois voisins, mais la chose est inadmissible pour une région aussi fréquentée, aussi pleine de mouvement, aussi perpétuellement agitée que l'étaient l'ancien Latium et la banlieue romaine. De ces croisements incessants des parlers locaux a dû sortir de bonne heure un dialecte mixte et instable, aux formes indécises et troublées, en tous points analogue à ce que nous observons en France par exemple dans certains petits ports de la Manche fréquentés à la fois par des pêcheurs normands et picards, où l'on prononce indifféremment *ce* ou *che*, *chalut* ou *calut*, etc.¹.

¹. Nous avons pu nous-même étudier le langage mixte des pêcheurs du port de Dieppe en 1891.

Lorsqu'un dialecte se laisse pénétrer par des éléments hétérogènes, il est condamné à une dissolution rapide, et c'est toujours la langue officielle qui profite de cette sorte d'atrophie linguistique. Ajoutons que les relations constantes des Latins avec Rome imposaient à ceux-ci la connaissance de la langue officielle. On oublie trop d'ordinaire que la langue a avant tout un but pratique d'où dépend son existence : du jour où elle ne répond plus aux nécessités pratiques de l'époque, du jour où elle se trouve trop imparfaite ou trop restreinte dans son domaine géographique pour satisfaire aux exigences des relations sociales, commerciales ou administratives, elle est perdue sans retour, comme tout ce qui est inutile ou sans emploi efficace ; on l'abandonne peu à peu pour une forme de langage plus usuelle et d'un emploi plus vaste, comme on quitte une cabane devenue trop étroite pour une maison plus spacieuse et plus commode. C'est ce qui arrive en ce moment pour nos patois modernes, c'est ce qui est arrivé au moyen âge pour les dialectes slaves de la Baltique, ce qui arrivera bientôt pour le live et d'autres langues de la famille finnoise, cf. Thomsen, *Beröringer mellem de finske og de baltiske Sprog*, p. 20 sq. Les habitants de l'Ager romanus et les Latins autonomes qui se rendaient à Rome pour trafiquer, voter aux comices judiciaires, assister aux jeux, écouter quelque discours de Sulpicius Galba ou de Lélius, applaudir Plaute ou Turpilius, revenaient chez eux tout imprégnés de latinité littéraire et sans doute déjà pleins de dédain pour les rudes archaïsmes de leur *rusticitas*. Du temps de Cicéron, celle-ci, on n'en peut douter, conserve encore beaucoup de ses particularités anciennes, sa prononciation dure et caractéristique, ses mots surannés ou bizarres, cette foule de termes sabins que Varron rapportait aux origines mêmes de la langue latine. Mais déjà Verrius Flaccus, Quintilien, Aulu-Gelle et les écrivains de l'époque impériale ne citent plus guère en général les formes rustiques que de seconde main, d'après Varron, Cicéron ou les anciens auteurs ; fréquemment les expressions *rustici dicebant*, *rustico sermone significabat* et autres semblables reviennent sous leur plume attestant que l'ancienne *rusticitas* du Latium avait définitivement disparu, qu'elle n'existait déjà plus que comme un souvenir effacé d'un temps où les populations rurales parlaient encore des dialectes particuliers, distincts du latin de la capi

taie. On peut donc, croyons-nous, penser avec quelque vraisemblance que sous Auguste, après les perturbations apportées par la Guerre Sociale et la dictature de Sylla, après les grandes expéditions entreprises par César et qui exigèrent dans tout l'Empire un immense déplacement d'hommes, après que Rome eut enfin inauguré la politique féconde de l'assimilation, les vieux dialectes du Latium et des pays limitrophes avaient définitivement partout fait place à un langage uniforme, à une langue commune de toutes les populations de cette région qui, malgré une forte empreinte sabine ou volsque, était déjà tout à fait voisine du latin littéraire. C'est ainsi, croyons-nous, que se constitua peu à peu, d'abord dans le voisinage immédiat de Rome, le premier noyau du latin vulgaire proprement dit.

§ 37. — Dans les autres régions de l'Italie, les choses se passèrent d'ailleurs à peu près comme dans le Latium, avec cette différence que l'unification linguistique s'y opéra beaucoup plus lentement et d'une façon de beaucoup plus imparfaite. Le moment critique de l'histoire du latin en Italie fut la Guerre Sociale ; car non seulement les nationalités italiques jouèrent leurs destinées sur les champs de bataille du Liris, d'Asculum et de Téanum, mais les dialectes provinciaux de l'Italie devaient rapporter de la guerre le coup mortel. Jusque-là Rome, loin de favoriser la fusion des différents peuples de la péninsule et leur assimilation à la nationalité romaine, s'était appliquée tout au contraire à entretenir soigneusement leurs divisions, dans la crainte, qui n'était que trop fondée, de trouver un jour en face d'elle une Italie unie et menaçante. Les lois sur le connubium, interdisant les mariages entre les diverses tribus italiques, la réglementation sévère du commercium italique, qui soumettait les échanges entre Italiotes à la surveillance des magistrats romains et les frappait beaucoup de cas d'une interdiction absolue, furent dictées par cette politique de domination intransigeante. Une tactique qui consistait uniquement à entretenir entre les peuples vaincus les divisions et les barrières naturelles que la race, les institutions, les traditions anciennes avaient établies entre eux, devait respecter scrupuleusement l'obstacle principal placé par la nature à l'unité italique : le morcellement dialectal. L'expression de Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 555, que

Rome a imposé sa langue « durch die brutale Gewalt von Schwert und Stock », ne nous paraît pas exacte. Nous croyons avec Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, IV, 382 sq., que les Romains, du moins avant la Guerre Sociale, ne firent jamais la guerre aux langues des alliés, pas plus qu'ils ne persécutèrent jamais les institutions religieuses et les cultes nationaux. « Il faut ici écarter les idées des nations modernes, dit l'illustre philologue français : tandis qu'aujourd'hui nous voyons des peuples lutter pour la conservation de leur idiome, la permission d'employer le latin dans les actes publics était alors considérée comme un privilège et une récompense. Tite-Live, XL, 42, nous dit à quelle date Cumes obtint cette autorisation, qui lui fut donnée assez tard, au temps de la guerre contre Persée¹ ».

Avec la situation en somme fort avantageuse, au point de vue national, qui leur était faite avant la Guerre Sociale, les Italiotes avaient d'ailleurs toute faculté de cultiver et de conserver leurs dialectes. Ils gardaient en effet une autonomie enviable surtout pour les alliés de race étrangère, les peuples de la Cisalpine par exemple, qui étaient infiniment plus mal traités. Excepté les villes qui avaient obtenu la *ciuitas optima iure* (qui jouissaient des privilèges des municipes *optimo iure*) est vrai qu'elles étaient dès cette époque fort nombreuses) enfin celles qui étaient liées avec Rome par un traité particulier, les cités italiques conservaient tous leurs anciens droits, leurs institutions nationales, leur législation particulière et par conséquent l'usage de leurs langues respectives comme langues administratives intérieures. Sur ce point, les témoignages des historiens sont formels et l'épigraphie le confirme : à part des cas particuliers, comme celui de Cume

1. Nous ne voyons point que le II^e siècle avant notre ère soit, pour Cumes surtout, qui était colonie grecque, une date bien tardive ; l'introduction du latin comme idiome officiel dans une ville grecque ne paraît au contraire, pour cette époque, un fait rare et exceptionnel : c'est précisément pourquoi Tite-Live en fait mention. Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir cette ville de Cumes, qui fut, au III^e siècle de Rome, l'intermédiaire principal entre les Hellènes de la Sicile de la Grande-Grèce et les Italiotes du nord (272 alliance de Hiéron avec Cumes contre les Etrusques ; alliance de Cumes et de Rome 334 prise de Cumes par les Etrusques), qui fut l'importatrice et la première patrie de l'alphabet latin, Müller, *Etrusk.*, II, 312 ; Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 39, ouvrir, une des premières parmi les villes grecques, ses portes à cette même littérature latine.

dont il vient d'être question, l'idiome national restait la langue officielle du pays. D'autre part, les Italiotes étaient placés sous la tutelle de magistrats romains, préfets, préteurs ou légats, qui contrôlaient leur administration intérieure, servaient d'intermédiaires entre eux et le gouvernement de Rome, veillaient enfin à ce que la levée et l'équipement des contingents militaires fournis par chaque cité s'effectuassent dans les conditions réglementaires. Or, il était défendu, à ce qu'il nous paraît, à un magistrat romain de se servir dans l'exercice de ses fonctions d'une autre langue que du latin ; la langue employée dans les relations extérieures, particulièrement dans les négociations avec Rome, était sûrement le latin, dont la connaissance était par conséquent exigée des magistrats italiotes et indispensable à tous ceux que le rang ou l'ambition portait aux affaires publiques. Ainsi, dès une époque ancienne, les Italiotes de bonne famille apprenaient le latin en même temps que leur langue maternelle.

Les dispositions concernant la frappe des monnaies répondent à des préoccupations identiques. Peu après la soumission définitive des Samnites par Curius Dentatus et les victoires remportées sur Pyrrhus, en 268, Rome se sentit assez forte pour interdire dans toute la péninsule la frappe des monnaies d'argent qu'elle prétendit se réserver exclusivement et qui dès lors circulèrent dans toute l'Italie avec l'exergue uniquement latine ; le cuivre au contraire resta monnaie locale avec inscriptions en dialectes nationaux, et cela jusqu'à la fin de la Guerre Sociale. Les cités municipales étaient du reste, à ce que nous croyons, soumises à ce régime dès l'origine : c'est du moins ce que nous voyons à Capoue qui reçut en l'an 337, peu après l'expulsion des Samnites de la Campanie, la *ciuitas sine suffragio*, et frappa dès ce moment des monnaies d'argent avec ROMA tout en continuant son cuivre avec $\Sigma\text{P}\text{N}\Lambda$ *Kapv.* en osque, cf. Friedländer, *Die osk. Münzen*, Capua. Les villes jouissant du droit de cité ou les colonies tant romaines que latines ne frappent naturellement que des monnaies avec inscription latine, par exemple Cales, en Campanie, colonie latine fondée en 333, porte dès ce moment l'exergue latine CALENO. Mommsen, *Unterital. Dial.*, p. 108, remarque que l'inscription latine apparaît, après la seconde Guerre Punique, sur les monnaies de villes simplement fédérées, telles que Téanum des Sidicins (TIANO), Aqui-

num (AQVINO et aussi ACVINO que nous avons relevé nous-même sur un type d'une collection privée, cf. aussi CIL., I, 21 e) chez les Volsques et Caiatia des Caudins (CAIATINO). Au contraire une ville toute voisine de la précédente, Télésia chez les Hirpins, a des monnaies identiques avec exactement la même effigie (Minerve et le coq), mais avec l'exergue en langue osque. Mommsen voudrait conclure de ces faits que les premières de ces villes étaient déjà romanisées au déclin du III^e siècle avant J.-C., alors que la dernière, comme la plupart des cités samnites, restait encore fidèle à la langue nationale. Que l'ancien territoire occupé par les Aurunques ou Ausones et les Sidicins, et en particulier toute la partie de la Campanie comprise entre le Liris et le Volturne, et dans laquelle l'osque ne paraît pas avoir jamais très profondément pris pied¹, ait de bonne heure fait accueil à la langue latine, c'est ce qui ressort d'une quantité de faits tant historiques qu'épigraphiques dans le détail desquels nous n'avons pas à entrer ici. Néanmoins il nous paraît tout à fait improbable que, dès le III^e siècle, la région entière fût déjà complètement latinisée. Nous croyons donc que l'usage exclusif du latin sur des monnaies telles que celles de Téanum et de Caiatia résulte simplement des termes de leurs traités avec Rome et qu'il n'en faut tirer absolument aucune conséquence quant à la romanisation effective du pays : l'exemple de Télésia frappant exactement les mêmes monnaies mais conservant l'inscription osque nous paraît à cet égard tout à fait significatif.

§ 38. — Quant aux peuples de la confédération marse, la plupart des historiens modernes supposent qu'ils adoptèrent très tôt la langue latine et qu'ils étaient complètement romanisés déjà antérieurement à la Guerre Sociale. Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 344, s'appuyant sur les nombreuses i

1. Il est difficile de caractériser la langue des Aurunques ; la tescine publiée par Zvetaiev, *Insc. Ital. inf. dial.*, 31, et les autres monuments de cet idiome montrent de grandes analogies avec l'osque ; d'autre part, le rhotacisme, cf. *Aurunkead*, sur les monnaies, rattache résolument l'aurunque aux dialectes italiques du nord. Quant aux Sidicins, les Samnites firent la conquête du pays au IV^e siècle, Tite-Live, VIII, 19, 23 ; X, 1, cf. Nissen, *Ital. Landesk.*, I, 529. Il est probable que les conquérants samnites apportèrent avec eux un dialecte osque qui s'implanta peu à peu dans le pays.

criptions latines archaïques recueillies chez les Marses, les Péligniens et les Marrucins, déclare textuellement que ces inscriptions « liefern den Beweis, dass in diesen Gegenden die lateinische Sprache früher herrschend ward, als die Civität, vielleicht schon vor 500 d. St. » Ceci n'est exact qu'à l'égard de la langue officielle, car il ne faut pas oublier que les inscriptions latines dont il est question ici sont presque toutes des textes officiels, encore que le marrucin et le pélignien tout au moins ne fussent nullement exclus des actes publics, comme le prouvent la table de Rapino et peut-être l'inscription *Herentas*¹. Dans les titres privés au contraire, l'usage de ces langues, ainsi que du marse, est tout à fait courant; le marse notamment a, jusqu'à présent, fourni six inscriptions, Zvetaiev, n° 39 à 44, abstraction faite du n° 45 qui nous paraît en dialecte mixte latino-marse; cf. Bronisch, *Die osk. i- und e- Vok.*, p. 44: « Auch 41 und 42 zeigen lateinischen Einfluss² ». Le pélignien de son côté a jusqu'à ce jour fourni trente-quatre inscriptions, chiffre comparativement assez respectable.

Or, les particularités épigraphiques de ces inscriptions ne permettent pas de leur assigner une date bien ancienne; l'inscription *Herentas* par exemple, de l'aveu de Bücheler, *Rhein. Mus.*, XXXIII, 272, et de Bugge, *Altit. Stud.*, 80, est au moins contemporaine de la Guerre Sociale et Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 85, la place encore plus près de nous, aux débuts de l'époque impériale. Les formes modernes des lettres, spécialement L droit, P et même P fermé, A, O, etc., ne permettent point en tout cas d'en faire un titre archaïque. Ainsi l'hypothèse que le latin aurait été la langue ordinaire des populations sabelliques dès avant le milieu du III^e siècle nous paraît absolument insoutenable, particulièrement pour les Marses

1. L'inscription *Herentas*, sur laquelle on a déjà tant écrit et tant discuté, a été interprétée comme inscription funéraire par Thurneysen, *Rhein. Mus.*, XLIII, 347 sq. Avouons, pour notre part, que le savant commentaire de l'illustre philologue ne nous a point convaincu. L'interprétation détaillée laisse encore trop de place à l'hypothèse et, quant à la thèse d'ensemble, nous persistons à croire que les inscriptions funéraires, le *Fipysis* de Sorrente mis à part, n'étaient point dans les mœurs des populations opiques ou sabelliques. La date récente de l'inscription justifierait seule cette exception.

2. D'après Planta également, le bronze du lac Fucin serait en latin dialectal. Les n° 41 et 42 de Zvetaiev sont cotés 308 et 312 chez Planta.

dont le patriotisme farouche suscita tant de difficultés aux Romains et dont les luttes héroïques sous Pompé dius Silon et Vettius Scaton attestaient encore au 1^{er} siècle la vitalité nationale. Nous sommes donc porté à croire que le latin fut imposé aux populations sabelliques en qualité de langue officielle, non point comme ailleurs à titre de privilège ou de témoignage de satisfaction, mais tout au contraire pour combattre et contenir les effusions de ce patriotisme trop remuant et toujours prêt à la révolte. Le régime politique des Marses, des Péligniens, peut-être aussi des Marrucins pourtant plus paisibles, était sans doute assez semblable à celui des populations non italiotes, lesquelles étaient directement soumises à l'administration romaine. En l'an 14 de notre ère, Germanicus conduisit encore ses légions piller et dévaster le pays des Marses : s'ils eussent été réellement latinisés dès cette époque, on aurait peine à croire que les Romains, si respectueux du *nomen latinum*, se fussent livrés à de pareilles violences sur un peuple désormais considéré comme de leur sang.

Notre hypothèse aurait l'avantage d'expliquer ce fait que les peuples sabelliques n'ont point de monnaies nationales : la frappe leur était probablement interdite et ils étaient forcés de se servir, comme la plupart des populations provinciales, des monnaies romaines. Seuls les Vestins frappent du cuivre avec le sigle **VES** : c'est à nos yeux un privilège que justifie le caractère modéré de ce peuple et le peu d'empressement qu'il mit plus tard à seconder les efforts des Marses dans le soulèvement de l'Italie. On se rappelle que la capitale même des Vestins, Pinna, s'opposa au mouvement insurrectionnel et fut saccagée sans pitié par les Italiotes eux-mêmes, cf. Diod. Sicul., XXXVII, 612. Quant à ce fait que les monnaies de la confédération marse pendant la Guerre Sociale portaient en caractères latins **ITALIA** tandis que celles des Samnites portaient **VINETIC** en osque, nous n'y saurions attacher aucune espèce d'importance ; *Italia* est un nom propre qui peut fort bien avoir été adopté par les Marses comme par les Romains sans qu'il en faille conclure tout aussitôt, comme font les historiens modernes, que les monnaies marses de Pompé dius Silon sont en latin et que, par conséquent, les Marses étaient complètement latinisés au moment de la guerre.

Ajoutons pour mémoire que les Volsques, à part certaines villes fédérées, émettent des as de cuivre sans légende.

c'est le seul peuple qui présente cette particularité encore inexpiquée. Nous serions d'avis d'y reconnaître également une sorte de satisfaction platonique accordée aux sentiments nationaux d'un peuple constamment fidèle à la République. Assimilés vraisemblablement depuis longtemps aux Sabins et aux Latins proprement dits quant à la situation politique, les Volsques gardent néanmoins dans ces as sans inscription comme une allusion timide à leur autonomie ancienne. La langue nationale n'est pas encore éteinte, même il est possible qu'elle n'est pas encore complètement sortie de l'usage administratif intérieur; comme d'autre part les monnaies volsques sont, selon toute vraisemblance, admises dans la circulation de tout le Latium, Latium adiectum et Latium proprement dit, donc avec Rome elle-même, la légende en langue étrangère se trouve par là même interdite et manque en conséquence sur les monnaies. Il n'est en effet pas douteux que le volsque a subsisté beaucoup plus longtemps que le sabin, l'èque ou l'hernique: encore qu'il soit difficile de lui assigner une date, l'inscription de Velitrae suffit à le démontrer¹. On s'appuie en général sur un fragment du comique Titinius, vers 170 avant J.-C., *Obsce et volsce fabulantur, nam latine nesciunt*, cité par Festus s. v. *obscum*, pour établir que le volsque se parlait encore au II^e siècle. Sans attacher pour notre part aucune importance à la boutade de Titinius, dans laquelle il nous est impossible de voir un témoignage historique sérieux², nous sommes persuadé que le volsque, en sa qualité de langue littéraire (et son alphabet perfectionné, l'existence du *Œ* notamment, ne peuvent laisser de doute sur ce point),

1. Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer l'analogie qu'il y a entre l'alphabet de la table de Rapino et l'inscription de Vellétri. Mommsen fixait jadis pour la première l'an 500 de Rome environ, soit le milieu du III^e siècle avant notre ère à peu près, tandis que Corssen, *Ausspr.*, II^e, 118, considérait l'inscription de Vellétri comme antérieure à 338 avant J.-C. Cette double estimation nous paraît infiniment trop élevée; pour notre part, nous serions tenté de faire des deux inscriptions des titres à peu près contemporains; la comparaison des lettres sur l'une et sur l'autre nous conduirait, croyons-nous, à peu près après Zama, c'est-à-dire dans les premières années du II^e siècle. Il faut tenir compte de ce fait que l'une et l'autre sont gravées sur bronze et que le bronze exige en général des graphies moins souples et plus carrées que la pierre.

2. C'est là simplement un mot de comédie qui n'a sans doute en vue que le latin manié par les écrivains d'origine italique et nullement le volsque ou l'osque proprement dit.

n'a succombé complètement que fort tard, sans qu'il soit possible dans l'état actuel de nos connaissances de rien préjuger de précis à cet égard.

§ 39. — Nous sommes encore dans la même incertitude quant à la chronologie de l'ombrien. Les Tables Eugubines en caractères nationaux seraient environ du II^e siècle ou même du commencement du I^{er} siècle avant notre ère d'après la majorité des italistes; celles en lettres latines dateraient environ du début du I^{er} siècle d'après Bücheler, de la fin de la République d'après Deecke et d'autres et, en vertu des déductions rigoureuses et particulièrement probantes de Bréal, *Tab. Eug.*, pp. 227 et 308, il faudrait leur assigner à peu près l'époque d'Auguste. Nous serions tenté pour notre part d'attribuer la différence d'écriture à un ensemble de circonstances politiques plutôt qu'à une réelle différence d'âge entre les tables.

Quoique nous soyons assez mal renseignés sur la situation faite par Rome aux populations ombriennes et que la perte des ouvrages de Zénodote de Trézène, qui avait, paraît-il, écrit une histoire des Ombriens, soit une des plus regrettables de la littérature ancienne, on ne peut guère douter qu'elles fussent rangées parmi les Italiotes les plus favorisés. Le fait est que leur fidélité envers Rome est maintes fois attestée par les historiens, et les efforts infructueux des Marses pendant la Guerre Sociale pour les gagner à leur cause, prouvent qu'ils n'étaient pas précisément mécontents de leur sort. On peut donc croire qu'ils conservèrent longtemps la libre administration de leurs affaires intérieures et l'usage de leur langue nationale tant dans le rituel religieux que dans les actes politiques et administratifs. Les villes de Tuder, d'Amérie, d'Iguvium tout au moins frappaient monnaie. Les historiens nous représentent les Ombriens comme un peuple riche, laborieux, adonné au commerce et à l'agriculture : il est donc assez improbable qu'ils aient fait au latin la guerre acharnée et sans merci où les montagnards samnites perdirent leur existence comme nation. Nous aimons à croire que l'esprit pratique des peuples de l'Ombrie accueillit au contraire la langue latine avec une faveur marquée et nous nous efforcerons tout à l'heure de démontrer que l'assimilation des deux langues s'y effectua beaucoup plus tôt que chez les Italiotes du sud. Conquise et colonisée dès le IV^e siècle, l'Ombrie semble d'ailleurs avoir reçu

constamment un courant d'immigration et d'influence latines qui ne pouvait rester stérile dans un pays aussi complètement pacifié; la langue aussi, par ses affinités singulièrement étroites avec le latin, les rapports intimes qui unissaient les deux langues dès le passé le plus lointain et leur avaient transmis, dans un commun héritage, les phénomènes du rhotacisme et la même tendance à réduire les diphtongues, se faisait complice des empiètements des Romains. C'est ainsi qu'à partir du III^e siècle s'élaborent peu à peu en Ombrie, dans le Pisaurum, chez les Picentes, dans l'Ager faliscus et en général dans tout le nord de l'Italie ces dialectes mixtes latino-ombriens, latino-faliskes, etc., dont l'épigraphie nous permet heureusement de nous faire encore une idée assez exacte et qui plus tard, en fusionnant par des échanges réciproques, des contacts de plus en plus fréquents, en se propageant lentement dans toute la région, autour des colonies romaines d'abord, puis en rayonnant sur des districts entiers, en se perfectionnant enfin sous les auspices du latin littéraire, constitueront finalement le noyau essentiel du latin d'Italie.

En attendant, la langue nationale subsiste plus ou moins pure, en tout cas moins dégradée et moins latinisée que dans le peuple, parmi la haute société des villes; il ne faut pas oublier en effet qu'ici elle est protégée par l'écriture, par les formules de la langue administrative, et surtout par la littérature religieuse, gardienne jalouse des textes sacrés et des traditions anciennes. Le premier sacrifice que l'ombrien officiel fit probablement à l'influence de Rome, fut celui de son alphabet national: on adopta peu à peu l'alphabet latin, infiniment plus commode et plus parfait que les vieilles lettres étrusques et qui, moyennant l'addition d'un ou deux signes nouveaux, se plia à merveille aux sons de la langue indigène. On remarquera qu'effectivement les quelques inscriptions civiles fournies par l'Ombrie, la pierre d'Assisium notamment, sont en lettres latines. Les deux courtes inscriptions de Tudur et d'Amérie font seules exception: aussi les jugeons-nous extrêmement anciennes, du IV^e ou du III^e siècle tout au moins. Le vieil alphabet national fut bientôt, croyons-nous, réservé exclusivement aux usages religieux, auxquels il prêtait la majesté et le demi-mystère de ses formes antiques. C'est ainsi qu'en Russie et dans la Galicie ruthène l'Eglise est demeurée jusqu'aujourd'hui rigoureuse-

ment fidèle aux vieux caractères slaves (церковная печать) qui s'opposent à l'alphabet civil (гражданская печать). Au 1^{er} siècle est enfin promulguée la loi Julia que les Ombriens, en alliés fidèles, acceptèrent avec joie. Dès lors, toute l'administration devient latine; l'ombrien, avec les vieilles coutumes nationales, est mis au rancart comme les choses surannées et hors d'usage, et il ne subsiste plus désormais, comme idiome littéraire, que dans le rituel des confréries religieuses. Seulement, même dans l'intérieur des sanctuaires, il fallut faire une nouvelle concession à l'esprit nouveau et introduire bientôt, à côté des textes en caractères nationaux ou religieux, de nouveaux textes en transcription civile à l'usage de ceux qui déjà ne pouvaient plus lire les lettres étrusques.

Les Tables Eugubines nous offrent ces deux espèces de textes: l'un en caractères sacrés, écourté et manifestement copié sur un prototype plus ancien par un graveur peu au courant de l'ancien alphabet, cf. Bréal, *Tab. Eug.*, p. 227, l'autre dans l'écriture courante, largement développé, sans omission de détails, dans un idiome rajeuni, visiblement contemporain de la rédaction. Dans notre pensée, les deux textes ont été gravés à la même époque ou à peu près, d'après un modèle plus ancien, antérieur à la loi Julia ou tout au moins contemporain de celle-ci et dont les tables III et IV sont peut-être même des fragments authentiques¹. Les tables en caractères civils, qui étaient sans doute à l'origine plus nombreuses, sont seules destinées à la lecture; les autres remplissent un office de pure forme, on les conserve comme des témoins vénérables de la tradition ancienne, mais on ne s'en sert plus, à peu près comme les prêtres coptes ou parsis qui conservent des textes sacrés qu'ils ne comprennent point. C'est exactement de la même manière que le chant des Arvales, originellement écrit en caractères italiques archaïques², comme l'a montré Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, IV, 376 et 380, dut être plusieurs fois

1. Il faut remarquer en effet que les tables en caractères étrusques ne sont pas toutes de la même main; il y a en outre, comme on sait, de légères différences de langue entre les tables III-IV et I notamment, ce qui indique assurément une certaine différence d'âge mais qui paraît, en somme, n'avoir pas été très considérable.

2. Lepsius, *De Tab. Eugub.*, p. 23, ainsi qu'il a déjà été dit, s'est efforcé de montrer, avec raison, croyons-nous, que l'alphabet étrusque et même la langue étrusque, en qualité d'idiome littéraire, furent en usage à Rome à peu près jusqu'en 450 avant notre ère.

transcrit, en même temps que l'on rajeunissait çà et là le texte, p. ex. *incurrere*, *tutere* à côté de *lases*. Seulement, à force d'être copié et partiellement rajeuni, le chant des Arvales avait fini par devenir parfaitement inintelligible à ceux qui le récitaient; on le répétait machinalement, comme une formule vide de sens, et c'est bien en effet comme tel qu'apparaît au premier abord le précieux texte de la vigne Ceccarelli. Si le collège des frères Attiédiens s'était maintenu comme celui des Arvales jusqu'à l'époque d'Héliogabale, il est probable que, la connaissance de la langue ancienne, déjà si altérée et si hésitante sur nos tables, s'étant définitivement perdue, les vieilles formules ombriennes eussent été encore infiniment plus maltraitées que le latin des Arvales. On sait que la religion défendait de rien changer ni au fond ni au style des formules consacrées : *illa mutari uetat religio et consecratis utendum est*. Quint., I, vi, 40.

L'hypothèse que nous proposons ici a l'avantage d'expliquer enfin pourquoi l'on gardait à Iguvium un même texte dans deux rédactions différentes; car il est trop évident, croyons-nous, que l'on eût gratté les tables étrusques si réellement les tables en lettres latines avaient été destinées à remplacer purement et simplement le texte plus ancien. Notre explication permet en outre de rajeunir encore un peu la chronologie des tables. Les unes et les autres, excepté peut-être III et IV, datent soit du règne d'Auguste, comme Bréal l'admet pour la partie latine, soit plus probablement encore, croyons-nous, du temps de Claude qui, versé comme il l'était dans l'étude des antiquités et des anciennes croyances religieuses de l'Italie¹, favorisa certainement de tout son pouvoir et beaucoup plus encore qu'Auguste, la restauration des anciens cultes et des vieilles traditions. Remarquons en tout cas que les caractères épigraphiques des tables latines défendent absolument, selon nous, de reculer la date au delà du début du 1^{er} siècle de notre ère: ainsi L a toujours la base à angle droit, jamais n'apparaît ⚡ comme sur les inscriptions romaines officielles jusqu'en 240 avant J.-C. d'après Mommsen, 174 d'après Ritschl et sur les inscriptions

1. On sait que Claude avait écrit une histoire des Etrusques et qu'il s'était occupé avec ardeur des antiquités italiques. Nous verrons plus loin que les lettres nouvelles dont il dota l'alphabet latin ne sont autre chose que des emprunts au vieil alphabet italique.

provinciales selon toute probabilité antérieurement à Sylla; **M** il est vrai n'a pas encore la forme **M**; mais celle-ci, comme on sait, ne se montre guère qu'après Auguste et peut n'apparaître que beaucoup plus tard en province. Enfin la lettre **P** nous semble tout à fait significative; la graphie archaïque **P** est absolument exclue au profit du type classique **P** ou **P** outre lequel on rencontre souvent, surtout sur la partie en lettres latines de la table V *b* et dans la fin de VII *a*, le **P** complètement fermé qui appartient déjà à la décadence. Nous croyons donc pouvoir résolument conclure en faveur de la première moitié du 1^{er} siècle de notre ère. Quant aux prototypes en caractères étrusques, dont les tables III et IV sont peut-être contemporaines, ils ne sauraient guère être appréciés à travers les copies déjà si incorrectes du 1^{er} siècle; ils doivent, comme nous l'avons dit, être de toute façon antérieurs à la loi Julia: en tout cas, l'état de la langue, déjà fort altérée et incertaine, surtout si on la compare aux monuments osques, ne nous permet point, pour notre part, de reconnaître quelque chose de positivement archaïque, même dans les tables III et IV; cf. sur cette question chap. VI, 2^e pér.

Ainsi donc, nos documents touchant l'ombrien sont limités en réalité à la courte période qui s'étend du 11^e ou du 1^{er} siècle avant J.-C. environ jusque dans le courant du 1^{er} siècle de notre ère. On comprend l'importance capitale de cette donnée à l'égard de la chronologie phonétique et morphologique de l'ombrien, par exemple à l'égard du *é* ou de la chute de *-s*) Cic. *Orat.*, XLVIII, 161, cf. Havet, *S caduc en latin*, dans les *Etudes rom. G. Paris*, p. 303 sq.) et des autres consonnes finales, phénomènes que nous persistons à croire en relation avec les faits identiques du latin vulgaire. Sittl, *Lokale Verschied.*, p. 38, avait déjà soupçonné que le latin vulgaire avait pour élément essentiel les dialectes du nord de l'Italie, parmi lesquels il a malheureusement le tort de compter l'étrusque, absolument étranger, selon nous, à toute cette évolution latino-italique. Il a même reconnu et démontré avec beaucoup de rigueur, comme nous l'avons dit en commençant, cf. p. 15, que *e* pour *ae* en latin était d'origine ombrienne et il s'est efforcé de suivre pas pas la propagation de ce son dans l'Italie entière. Nous cherchons tout à l'heure à établir que ce n'est point, tant s'en faut, l'unique héritage transmis par l'ombrien au latin d'Itali

d'abord, au latin vulgaire impérial ensuite; cf. sur -s final en Ombrie §§ 83 sq.; sur les gutturales, chap. VI, 2.

§ 40. — Ce serait une erreur de croire que ces dialectes mixtes, ces patois latins plus ou moins italisés sont nés de la désagrégation générale et uniforme des langues italiques. Celles-ci, en leur qualité d'anciennes langues littéraires, se conservèrent longtemps pures parmi les Italiotes lettrés, dans les vieilles familles sacerdotales, chez les magistrats, etc. Du temps d'Auguste, Strabon, V, II, 9, semble bien vouloir dire que le falisque existait encore à l'état de langue particulière, nullement comme un simple dialecte du latin: *ἐνιοὶ δ'οὐ Τυρρηνοῦς φασιν εἶναι τοὺς Φαλέριους, ἀλλὰ πάλιν ἰδιόγλωσσον καὶ τοὺς Φαλίσκους ἴδιον ἔθνος*¹. Les Tables Engubines montrent de leur côté qu'on écrit encore en ombrien au I^{er} siècle après J.-C. et la connaissance de cette langue a pu se conserver longtemps encore parmi les lettrés attachés aux vieilles traditions nationales. Mais il n'en pouvait être ainsi parmi le peuple, principalement dans les campagnes soumises à l'influence de jour en jour plus considérable des colonies romaines et latines qui couvraient le pays. Là, la langue nationale, que nulle littérature ne préservait, dut s'altérer de très bonne heure, en même temps que le latin assez fruste et mal équarri que les colons romains avaient apporté dans les colonies, de toutes les régions du Latium, subissait, lui aussi, l'influence dissolvante de tous ces éléments hétérogènes. Déjà la *lex Spoletina*, qui est de la fin du III^e siècle, montre ce qu'était devenu en un siècle environ la langue latine sous le ciseau des graveurs ombriens et même dans des textes d'un caractère officiel. Les *tituli votivi* du Pisaurum, qui ne sont guère plus récents (l'archaïsme étrange de leur alphabet constitue une véritable énigme chronologique), présentent des particularités plus étranges encore. Nulle part enfin ce caractère de dialecte mixte n'apparaît mieux que dans le latin incorrect et flottant que parlaient ces légionnaires falisques qui, envoyés en Sardaigne, rédigèrent en naïfs saturniens l'inscription votive du *Corpus*, XI, 3078. On en peut juger ce que devait être la langue parlée dans des milieux mêlés de colons latins

1. *Φαλίσκοι* désigne non seulement les habitants de Faléries, *Φαλέριοι*, mais toute la population du pays, *ἔθνος*.

et d'indigènes, en Ombrie, dans le Picénium ou l'Ager faliscus.

Aussi faut-il se garder de croire, comme on l'admet couramment, que l'ombrien des Tables Eugubines représente la langue nationale telle qu'on la parlait encore dans le peuple au 1^{er} siècle. Nous sommes convaincu tout au contraire que le peuple de cette époque eût déjà éprouvé de sérieuses difficultés à comprendre exactement ce texte, s'il eût été appelé à le lire. Mais ce texte ne s'adresse point aux classes populaires : c'est un formulaire destiné exclusivement aux dignitaires religieux d'Iguvium et aux personnages illustres, membres de la Confrérie des Attiédiens. Il est donc rédigé dans la tradition de l'ombrien littéraire des époques d'indépendance et de gloire nationales et, malgré l'état de dégradation et d'abandon manifeste où nous la voyons tombée, c'est bien la langue littéraire et savante qu'il faut reconnaître sous les formules vénérables du rituel iguvien. Si l'ombrien des tables représentait réellement la langue vulgaire en usage en Ombrie au 1^{er} siècle, il faudrait au moins avancer jusqu'au III^e ou au IV^e siècle après J.-C. la date de son extinction définitive parmi les populations rurales, et dès lors l'histoire des langues romanes s'en trouverait complètement bouleversée : car il n'est pas douteux que l'ombrien se retrouverait encore par larges couches sous les patois modernes du pays. Or, entre l'ombrien et les dialectes modernes de l'Ombrie s'étend un étage de latinité, traversée sans doute d'une infinité de filons ombriens, mais néanmoins trop homogène pour n'être pas le résultat de longs siècles de latinisation. L'imparfait *fea* usité en Toscane et en Ombrie et propagé ensuite dans le nord, lombard *feva*, pour l'italien littéraire *faceva*, est construit, dans notre opinion, sur l'ombrien *fē-* : *fetu*, *feetu* « facito », *feia* « faciat » à côté de *fak-* ; i.-eur. **dhē* : *dha(k)*. Mais entre l'ombrien *fē-* et *fea* moderne, il faut placer naturellement un dialecte latin local où circulait l'imparfait **fēbanz* **fēa*. Remarquons en passant que *fē-* à côté de *fac-* se retrouve en catalan dans l'imparfait *fe-ya*, à Alghero *fē-va*, alors que le provençal connaît seulement *faziā*. Si *feyā*, *feva* n'est pas simplement extrait par analogie du parfait *feu* = *fēcīt*, la question encore obscure des origines catalanes pourrait trouver dans ces formes des indications qui ne seraient peut-être pas sans valeur.

§. 41. — Tout autre fut la situation faite au latin dans l'Italie du sud. Sans parler ici des cités grecques qui, en leur qualité de simples *socii navales* fournissant à la République, en cas de guerre, un certain nombre de vaisseaux avec leurs équipages, conservaient une autonomie absolue et refusèrent pour la plupart le bénéfice de la loi Julia, Rome trouva dans les Samnites, les Lucaniens et en général chez tous les Italiotes de langue osque des adversaires peu disposés à subir son joug politique et son influence morale. L'histoire glorieuse de la Grande Grèce, les conquêtes anciennes des Samnites, leur patriotisme ardent étaient des obstacles sérieux jetés à l'encontre de la politique autoritaire du sénat romain. Ces obstacles pourtant n'étaient rien au prix de ceux qu'élevait dès l'origine et comme une impénétrable barrière contre la civilisation encore rudimentaire et à demi-barbare des Romains la civilisation séculaire et raffinée des Campaniens et de la Lucanie. Il suffit de jeter les yeux sur les monnaies d'une de leurs cités, sur celles de Capoue ou de Phistelia par exemple, pour comprendre que des peuples arrivés sous la direction des Grecs à un sentiment de l'art aussi délicat et aussi raffiné, à une conception aussi exquise du beau et de l'idéal, devaient éprouver peu de joie à se sentir humiliés par la grossièreté d'un Papirius Cursor ou d'un Curius Dentatus. Le nom de Rome ne leur imposait que médiocrement et le latin trouvait d'ailleurs dans la langue osque un rival presque aussi redoutable que le grec. Il faut songer en effet qu'au moment des premiers établissements des Romains en Campanie et dans les provinces méridionales de l'Italie, au iv^e siècle (Capoue, 342, Lucérie, 320, Venouse, qui reçut vingt mille colons romains, 290), Rome n'avait pas encore de littérature ; sa langue était inculte et grossière ; elle n'avait sur les plus misérables patois de l'Italie du nord d'autre supériorité que le prestige que lui prêtaient les victoires des légions, et d'après le témoignage même de Tite-Live, IX, 36, l'étrusque était encore la langue littéraire et savante des Romains¹. L'osque au contraire avait déjà derrière lui tout un brillant passé de lettres et se trouvait alors à l'apogée de sa perfection. Loin de vouloir se laisser déloger par la langue romaine, c'est lui qui bientôt entreprit l'éducation de celle-ci

1. Sur l'étrusque à Rome, voir plus haut p. 108, n. 2.

et lui indiqua le chemin des belles-lettres : car il ne faut pas oublier que les créateurs de la littérature latine, Ennius, Pacuvius, Lucilius étaient nés dans des pays de langue osque. Un Samnite faisait à Catane des tragédies grecques, Plut., *Timol.*, 31, 1 ; un orateur lucanien enchantait Syracuse, Dio Chrys., *Or.*, II, p. 113 ; il y avait des philosophes samnites, disciples des Grecs, Cic., *Senect.*, 41. Malgré les réserves de Mommsen, *Rhein. Mus.*, X, 143, on peut admettre avec Ritschl que les voyelles géminées réclamées en latin par Accius au II^e siècle av. J.-C., d'après Vel. Long., Keil, VII, 18, 12, sq., cf. PAASTORES CIL., I, 551, MAANIVM, ib., I, 1410, LEEGEI, Tab. Bant. 26, etc., sont empruntées à l'orthographe osque¹. Nous avons déjà constaté que nombre de *Kulturwörter* grecs ont été transmis au latin par un intermédiaire osque, voir p. 49 sq.

Aussi les progrès du latin dans l'Italie du sud furent-ils parfaitement insignifiants jusqu'à la Guerre Sociale. En Campanie, on ne rencontre guère d'inscriptions latines avant l'époque impériale, à part quelques textes officiels dans les colonies ou les villes romaines. Le latin provincial de l'Italie du nord qui, dès cette époque, commençait à se propager de district en district et unifiait ses formes en une sorte de *lingua* générale très nettement caractérisée, ne pénètre point encore dans les pays de langue osque. C'est ainsi que les datifs féminins en *-e* pour *-ae*, d'après Sittl, *Lokale Verschied.*, p. 9, n'apparaissent pas une seule fois dans le sud, alors qu'ils ont déjà gagné sans exception toutes les régions du nord. C'est que l'osque, réfractaire à la réduction des diphtongues, exerce encore une influence prépondérante : de là, dans les colonies romaines et latines de ces contrées, des datifs soit en *-ai*, soit en *ā*. Ajoutons que *e* pour *ae* (*ai* osq.) n'apparaît pas davantage à l'intérieur des mots. On a par exemple, à côté de l'ombrien *kvestur* Tab. Eug., Va, 23, etc. ; du falisque *pretod*, Deecke, n° 36, 2 ; *PRET* « praetores » ib., 38 ; du latin

1. Comme on sait, ni le latin ni l'osque ne présentent jamais la voyelle géminée *oo*, *uu*, exclusion qui ne paraît pas devoir être attribuée au hasard. C'est aussi l'opinion de Stolz, *Hist. Gramm. lat.* S. I, 90. Quant au falisque *voorum* de l'inscription votive de Falér Solmsen est aujourd'hui disposé à voir dans cet *oo* une notation pour *u* périspomène. Ajoutons pour notre part que l'*i* pingue que Lucilius prétendait reconnaître en latin n'est peut-être pas autre chose qu'une imitation de *i* osque.

rustique *pretor* (dès le II^e siècle), Lucil., IX, 9 Müller, constamment et uniquement *kvaissstur* sur les inscriptions osques, cf. Planta, au glossaire, et, pour citer le dernier exemple découvert: $\Sigma\text{H}\Sigma\text{Z}\text{N}\text{V}\cdot\text{Q}\text{V}\text{T}\text{Z}\text{I}\text{F}\text{N}\text{J}\text{X}$, de Pompéi, *Mittheil. k. d. Arch. Inst.*, IX, 61 (1894). La forme *QVEISTORES*, sur l'inscription latino-marse de Trasaccum, lign. 5, représente peut-être la prononciation intermédiaire entre *e* des dialectes du nord et *ai* des dialectes du sud. Il faut naturellement interpréter de la même façon les graphies bien connues *CONQVAEISIVEI*, *CAEICILIO*, celle-ci particulièrement intéressante, sur les poteries de la Vigne de S. Césaire dont le caractère vulgaire et dialectal pourrait difficilement être contesté.

La latinisation des populations osques fut donc une œuvre longue et difficile. En leur qualité d'alliés favorisés, les Samnites, les Campaniens, les Lucaniens conservaient d'ailleurs leur administration particulière et l'osque comme langue officielle. Même le service dans les légions où, j'imagine, ils finissaient par apprendre le latin dans le contact journalier avec les légionnaires romains, ne leur faisait point oublier leur langue maternelle ; car chaque nation italique constituait dans la légion un corps spécial entretenu respectivement et non solidairement par chacun des peuples alliés et qui était commandé par un préfet indigène. Ainsi les Italiotes n'étaient point divisés et répartis dans différents manipules ; ils continuaient à parler entre eux leur langue maternelle et c'est vraisemblablement dans leur langue que leurs chefs immédiats les commandaient. C'est même là un avantage que les Italiotes avaient non-seulement sur les alliés étrangers, tels que les Cisalpins, les Ligures, les Espagnols dont les cohortes auxiliaires, cf. pour les Ligures Salluste, *Jug.*, 93, étaient exclues des légions et commandées par des Romains, mais sur les Latins eux-mêmes qui, malgré l'opinion de quelques-uns¹, semblent bien avoir de tout temps servi dans les mêmes manipules que les Romains et sous le commandement soit d'un Romain, soit d'un Latin jouissant de la *civitas optimo iure*.

§ 42. — Aussi la longue persistance de la langue osque

1. Nous ne saurions sur ce point partager l'opinion de Mérimée, *Essai sur la Guerre Soc.*, p. 6, n. 2.

comparativement aux autres dialectes italiques n'a-t-elle rien que de naturel et de prévu. Préservée à la fois par une civilisation séculaire et un passé littéraire brillant et par la politique nationale des peuples de la ligue samnite, l'osque ne fut point dès l'abord entamé et finalement absorbé par le latin comme le fut l'ombrien. Tandis que celui-ci ne nous a guère laissé qu'un monument de la langue essentiellement traditionnelle des sanctuaires et des confréries religieuses, l'osque nous apparaît jusque sous l'Empire comme un idiome administratif vivant et varié, et dont les dialectes nombreux et précis continuaient d'être parlés dans les villes comme dans les campagnes. C'est une erreur grave de Sittl d'avoir prétendu, *Lokale Verschied.*, p. 30, que l'osque, n'ayant exercé que peu d'action sur le latin provincial de l'Italie du sud, a dû s'éteindre de bonne heure. Nissen la partage d'ailleurs lorsqu'il affirme, *Ital. Landesk.*, I, 523, avec une conviction faite pour étonner, qu'il est impossible de prouver la survivance de l'osque au-delà de l'ère chrétienne. Bronisch, *Die osk. i-und e-Vok.*, p. 7, est sous ce rapport mieux avisé lorsqu'il reconnaît la possibilité tout au moins de reculer certaines inscriptions osques au-delà de la Guerre Sociale. Sans doute, on peut hésiter sur la date à assigner aux listes électorales osques peintes au minium sur les pilastres de Pompéi et aux inscriptions gravées sur le stuc des façades, encore que l'archéologie et la comparaison des inscriptions latines correspondantes ne permettent guère de reculer les plus anciennes au-delà de la Guerre Sociale, cf. Mommsen, *Unterital. Dial.*, p. 116, Planta, I, § 9, p. 33. Mais les graffiti de la casa del Fauno et de la casa del Poeta tragico doivent de toute nécessité être contemporains de la catastrophe de 79, car de telles inscriptions ne sont évidemment pas faites pour durer. L'inscription de Flore Flusai daterait, d'après Mommsen, *Unterital. Dial.*, p. 116, de la même époque.

« Puisqu'aux environs de Naples, conclut très judicieusement Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, IV, 383, au 1^{er} siècle après J.-C., on se servait encore de l'osque dans les actes officiels, combien de temps n'ont pas dû se maintenir les dialectes dans les campagnes reculées ! Peut-être la victoire complète du latin est-elle postérieure à la chute de l'Empire romain »

1. L'expression « actes officiels » est peut-être excessive.

Un de nos confrères a montré qu'il existe des vestiges de l'osque dans la prononciation actuelle de certaines provinces italiennes. » Storm en effet avait déjà, *Mém. Soc. Ling.*, II, 115 note, appelé l'attention sur les vestiges laissés par l'osque dans les dialectes modernes; il citait notamment le mot *atrufe* « octobre » dans le patois de Naples, lequel suppose sûrement une forme osque **ohťufri-*, **ohťruf(r)i-*; cf. franç. *truffe* = osq. **ťrűf(r)i-*, lat. *tűber*. Nous rapporterions volontiers à la même origine des cas comme le v. sarde *freargiű* « février » = **freb(r)ario-*, etc.

Nous croyons que l'on pourrait pousser ces recherches beaucoup plus loin qu'on ne l'a fait jusqu'ici et qu'une étude sérieuse des patois de l'Italie du sud, entreprise à ce point de vue spécial, apporterait une ample moisson de faits de toute espèce. Les troisièmes personnes du parfait en *-atte*, *-atta* dans les patois italiens modernes, cf. W. Meyer-Lűbke, *Zeitsch. rom. Phil.*, IX, p. 230, *Ital. Gramm.*, 250, embrassent exactement l'ancien domaine des dialectes osques, dont précisément le parfait en *-atted* était un des caractères les plus saillants, Planta, II, § 317, p. 342. sq. Il est possible que les parfaits modernes en *-atte* soient, comme l'expliquent les romanistes, une extension analogique des parfaits en *-etti*, *-ette*, lesquels sont eux-mêmes sortis de *stetti* = lat. **stettyű* pour *stetű*, Osthoff, *Perfekt*, 243; il faut reconnaître tout au moins qu'un pareil procès analogique est extraordinairement compliqué. Encore faudrait-il expliquer pourquoi cette flexion bizarre *-atte* a précisément été inaugurée dans l'ancien domaine des parfaits en *-atted*: si **probattit* latin succède à *prűfatted* osque, c'est qu'il existait encore parmi le peuple au moins comme un vague écho de celui-ci. Il y a longtemps d'autre part qu'on a rapproché l'assimilation de *nd* à *nn* dans l'italien du sud, *Grundriss*, I, 551, W. Meyer-Lűbke, *Gramm. Rom. Spr.*, I, § 497, cf. § 649, à des phénomènes analogues en osque et dans les dialectes sabelliques; cf. aussi Schuchardt, *Vokal.*, I, 86.

Ajoutons de notre côté, et sans entrer autrement dans les détails d'une question déjà trop spéciale pour être traitée ici, que de même le vocalisme des patois actuels de l'Italie méridionale nous paraît représenter directement la prononciation osque. On sait en effet que *ě* long primitif est représenté en osque par *űű* ou *ű* long, figuré par *ű* simple sur

les textes plus récents en caractères latins. De même *ō* long aboutit régulièrement à *ū*, cf. pour les détails Planta, I, § 47, Mohl, *Couple lui-lei*, § 58. La table de Bantia par exemple écrit *liqūd*, 24, en regard du latin *lēge*; *siuom*, 22, contre l'ombrien *seuom*; *pru* pour *prō* et ainsi de suite. Ces formes ont naturellement cours, au moins dans les campagnes, autant que la langue osque elle-même, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit, jusque vers la fin de l'Empire, et nous pouvons nous représenter aisément les formes latines qui leur succèdent d'après des graphies telles que TENIMVS « tenēmus » sur un graffito de Pompéi, SINATUM, CINSVERINT, RIS « rēs » dans notre texte de la loi Julia, CIL., I, 206, l. 135, etc., gravé évidemment par un graveur de nationalité samnite ou campanienne. Il y a longtemps que Ritschl, *Rhein. Mus.*, VIII, 480, n. 2, a mis sur le compte de la prononciation osque les formes IST HABIAIT HABIBIT OPORTIBIT DIBITO, etc., sur les Tables d'Héraclée. Cf. Corssen, *Ausspr.*, II, 258 sq.

A l'époque de César, dans le latin de Capoue, on prononçait *nī* pour *nē*, ainsi qu'il ressort de textes étudiés dans le *Philologus*, XXI, 563, l. La Table de Bantia écrit régulièrement *nī*, p. ex. *nī hipid*, « ne habuerit », l. 8 et 14, *nī fuid*, « ne fuerit », l. 9, à côté de *ne pon*, « nisi » l. 14 et *ne phim pruhpid*, « ne quem prohibuerit », l. 26, où nous soupçonnons dans *nēpon*, *nēpis* (proprement « nullus ») une autre formation. Ritschl, *Rhein. Mus.*, VII, 479 sq., considère, il est vrai, *nē* et *nī* du latin classique comme de simples doublets sortis de *nei* archaïque : *nē* serait même, d'après lui, la forme la plus ancienne. On remarquera que les textes écrits dans le sud favorisent *nī*, la lex Puteolana par ex.; la Table latine de Bantia n'a qu'une fois *ne* pour *nei*, encore est-ce peut-être une erreur de lecture ou de gravure. La lex Julia, il est vrai, a une quarantaine de fois *nē* contre douze exemples seulement de *nei* ou *nī*. Nous croyons que *nē* doit être étymologiquement distingué de *nī*; celui-ci est pour *nē+i* enclitique, cf. osque *ne* et *nei*, *nep* et *neip* pour *ne-i-pe*, Planta, I, § 72, p. 149. Dans *nē* latin nous aimerions retrouver le $\mu\eta$ grec, *mā* sanscrit, avec métaplasme de la consonne sous l'analogie de *nē*, *nec*, *nī*; les fonctions syntactiques de *nē* nous paraissent bien attester l'identité de *nē* et de $\mu\eta$. Quoi qu'il en soit, la prononciation osque et sabellique en général devait de bonne heure amener, dans le latin d'Ita-

lie, la fusion de *nē* et de *nī* considérée à tort par Ritschl comme primitive. L'emploi de *nec* en latin pour la négation simple nous paraît devoir être également rapporté à l'influence des dialectes italiques où, comme on sait, *nep neip* a pris de bonne heure, surtout en ombrien, les fonctions de la négation absolue. Dans le latin spécial des juristes, l'emploi de *nec* pour *nōn* est courant sous l'Empire, par ex. *furtum nec manifestum*, Miodoński, dans l'*Eos* polonais, II, 56. Ajoutons *necdum* pour *nōndum* chez les auteurs inférieurs; c'est une contamination du latin d'Italie.

Aujourd'hui on prononce en général dans tout le sud de la péninsule *liggi* pour *lēge* et *vuci* pour *vōce*: comment nier, je ne dis pas la parenté avec les faits osques, mais la descendance directe de ces phénomènes? Il est naturellement assez difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, d'indiquer les frontières exactes de *ī* pour *ē* dans les dialectes méridionaux de l'Italie ancienne. S'il est vrai que *regen(a)* de la Table de Rapino, l. 10, corresponde au latin *rēgīna*, voir à ce sujet surtout Planta, I, § 34, p. 94, nous aimerions mieux y voir une « Rückschreibung » *ē* pour *ī* que d'admettre, comme le font entre autres Planta et Bronisch, *Die osk. i- und e-Vok.*, p. 43, un passage de *ī* à *ē* en marrucin. Les dialectes sabelliques seraient en conséquence à joindre, au moins partiellement, à la langue osque¹. Il était naturel que les Grecs, dans leurs constantes relations avec les Osques de la Campanie et de la Grande Grèce, reproduisissent, dans leurs rares emprunts au latin, la prononciation méridionale. C'est ainsi que Suidas cite un mot *μετατόριον*, cf. *mētātōria pāgina* dans Sidoine Apollinaire. La prononciation **mīta* pour *mēta* s'était, il est vrai, peut-être exceptionnellement généralisée en latin vulgaire, ainsi qu'il paraît ressortir d'un passage de Servius, Keil, p. 421, 16: *E quando producitur uicinum est ad sonum I litterae ut meta*. La forme *sinātus* de la loi Julia semble également s'être répandue hors de la péninsule; du moins, nous savons qu'elle était courante en Afrique, au III^e siècle de notre ère et sans doute dès une époque beaucoup plus ancienne. C'est ce que montre l'Appendix Probi, 198, 5: *Senatus non sinatus*. On pourra rapporter sans trop

1. POLEENIS Tab. Rapin. est trop obscur pour nous inquiéter.

de témérité ce *sinātus* du latin de Carthage¹ aux nombreux colons de l'Italie méridionale qui émigrèrent, après les Guerres Puniques, dans la nouvelle colonie. Peut-être même pourrait-on préciser la date, en se rappelant que C. Gracchus fut chargé de conduire comme triumvir, peu avant la Guerre Sociale, six mille Italiotes, particulièrement des Samnites, dans la nouvelle colonie de Junonia, fondée précisément sur les ruines mêmes de Carthage, Appien, *Bell. Ciu.*, I, 24, Plut., *C. Gracch.*, 10. Celui qui étudie avec quelque attention le VIII^e volume du *Corpus* ou l'étude de Ihm sur le latin des inscriptions africaines, se persuade facilement que les dialectes de l'Italie méridionale y ont laissé des traces nombreuses.

Il faut seulement, dans ce genre de recherches, procéder avec une extrême prudence et un tact spécial sans lequel on s'expose à tomber bientôt dans les plus invraisemblables fantaisies. Ainsi, pour reprendre notre exemple de tout à l'heure, avant de mettre *ī* pour *ē* sur le compte de la prononciation osco-samnite, on devra examiner avec soin si l'influence des dialectes celtiques, où *ē* suit le même traitement, n'est pas plus vraisemblable : c'est ce que nous avons admis, on s'en souvient, pour le RIX des monnaies ostrogothiques et pour certains mots des pays celtiques, tel que le français *timon*. Dans *lēber* cité comme archaïque pour *liber* par Quintilien, I, iv, 17, cf. Servius, in *Georg.*, I, 7 : *Quaniuis Sabini Cererem Panem appellant, Liberum Lebesium* ; dans *amēcus* donné par Festus, *Pauli Epit.* s. v. *amicitiae* : *Ab antiquis autem ameci et amecae per e litteram efferebantur*, il ne faut évidemment voir qu'une graphie ancienne pour *ei* ou *ī*, comme dans le COMPROMISSE du Sénatus Consultum des Bacchanales de 186, CIL. I, 196. De même, nous ne croyons pas qu'il faille chercher autre chose que des variantes orthographiques dans les vieux mots *posimērium* ou *posimarium*, dans Festus s. v. et Lucilius, VI, 15 Müller, *būcētum* ou *būcītum*, chez Isidore et Varron, V, 164 ; le vocalisme primitif est *ei*, non directement *oi* comme on l'enseigne a-

1. Sur l'origine africaine de l'*Appendix Probi* et sur sa date approximative, cf. Gaston Paris, dans les *Mélanges Renier*, p. 301 sq., Ullmann, *Roman. Forsch.*, IV, fasc. 2 (1892). — *Sinātus* d'ailleurs n'est pas forcément une forme du sud ; nous y verrions volontiers une étymologie populaire d'après *sinus* « la toge ».

jourd'hui, car un affaiblissement direct de *oi*, *oe* en *ē* ou *ī* nous paraît tout à fait sujet à caution. Le latin *-ceitom*, *-meirion* est en alternance avec le gothique *haiþi*, « lande, prairie » et le vieux latin *moiros* comme on a en grec ἐπιγενής à côté de γένος ou τεῖχος à côté de τοῖχος¹. Il serait évidemment puéril de soutenir que Lucilius prononçait *posimīrium* parce qu'il était de Suessa, chez les Aurunques, à la frontière de la Campanie, et que Varron écrivait *būcītum* en sa qualité de Sabin de Réate, cf. *hiretum* sur l'inscription sabin de Scoppito, Zvetaiev, *Insc. Ital. Inf.*, n° 10, à côté de l'osque herest, Planta, au glossaire et de l'ombrien *hereitu*, Tab. Eug., VI, 37, etc.². Nous aurons d'ailleurs plus d'une fois encore, dans le courant de cette étude, l'occasion de signaler des survivances osques dans le latin vulgaire : c'est pourquoi il nous paraît superflu d'insister en ce moment davantage sur les exemples linguistiques susceptibles d'éclairer l'histoire de la romanisation de l'Italie.

§ 43. — Ainsi, vers le début du 1^{er} siècle avant notre ère, l'Italie était divisée sous le rapport linguistique en un certain nombre de régions que l'on peut répartir entre trois zones nettement distinguées d'après les langues dominantes qu'on y parlait. Le centre, c'est-à-dire le Latium, les Herniques, les Sabins, les Eques et la plupart des cités volsques étaient à peu près latinisés et leurs dialectes locaux en voie de disparaître ; dès cette époque circulait parmi eux un langage général, dont la base était l'ancien latin rustique de la banlieue romaine et qui, s'affinant avec le temps, tendait de plus en plus à se rapprocher du latin officiel parlé dans Rome.

Dans le nord, chez les Falisques, à Capène, à Inté-

1. Quant à *subtilis* rac. *tēl-* et autres semblables, c'est un cas particulier relevant de la phonétique latine, cf. Stolz, *Hist. Gramm. lat. Spr.*, I, 140, Brugmann, *Grundr.*, I, 65, Parodi, *Studj ital. fil. class.*, I, 434.

2. Rien de plus incertain à nos yeux que l'identité du sabin *hiretum* et de l'osco-ombrien *heri-* telle que l'admettent Bronisch et la plupart des italistes. La glose *Lebasium*, citée plus haut, ne nous paraît pas beaucoup plus claire ; nous la croyons tout au moins quelque peu altérée, car ni *e* ni *b* ni même *s* (dans *Liber* le *r* est probablement primitif) ne semblent répondre réellement à la phonétique sabinie. L'analogie de *ū* pour *ō* en sabin rend certes probable *ī* pour *ē*, mais nous n'en avons pas, à notre sens, de témoignage direct certain.

ramne, à Spolète, et dans les grands centres de la colonisation romaine, la latinisation était également fort avancée. Nulle part on ne peut mieux suivre les progrès du latin dans ces régions qu'en comparant les inscriptions de Falerii novi (Falleri), territoire de la colonie romaine, avec celles de Falerii veteres (Civita Castellana), l'ancienne capitale de la nation falisque, son vieux centre intellectuel et religieux. C'est aussi le dernier refuge du vieil idiome national; tout y révèle le soin jaloux avec lequel la population patricienne et instruite (cf. sur les écoles de Falerii Plut., *Cam.*, 12, Tite-Live, V, 27), essaie d'abord de conserver intactes ses anciennes traditions littéraires et religieuses, la piété touchante avec laquelle elle reste fidèle sur ses inscriptions funéraires et religieuses à l'antique alphabet national. A Falerii novi au contraire, les habitants indigènes admis à s'inscrire dans la colonie n'ont point les mêmes idées conservatrices; en leur qualité de plébéiens pauvres, ils oublient bien vite la bonne tradition falisque, se plient tout de suite aux influences latines, acceptent les formes, l'orthographe, les mots romains, parlent finalement un mélange de falisque et de latin que sans doute les colons romains de leur côté acceptent plus ou moins après quelques générations et dont les inscriptions de Falleri nous donnent une idée parfaitement nette. Bientôt, à mesure que le nombre des colons se multiplie, la contagion du latin gagne l'Ager faliscus tout entier, déborde jusque dans Falerii veteres, dont les plus récentes inscriptions montrent à leur tour la marque de la romanisation envahissante, rejoint Capène et l'Ager capenais où s'est formé entre temps un dialecte semblable, gagne le même temps vers le nord les frontières de l'Ombrie, où Narnia, Intéramne, Spolète, Sarsine ont déjà préparé la ruine de l'ombrien et sa fusion avec le latin. Dès le 1^{er} siècle avant notre ère circulait sûrement parmi les populations de ces régions un latin spécial où se reflétaient fidèlement la plupart des particularités phonétiques des vieux dialectes indigènes, où l'on prononçait *prêda*; *ôro* pour *aurum*; *nômna*, cf. ombr. génitif *nomner*, Tab. Eug., VI b, 54; *gladi(m)* pour *gladius*, cf. ombr. *Fisim*, *Fisi*; *domôs* pour *domûs*; *maister* pour *magister*, cf. ombr. *mestru*, Tab. Eug., V a, 24, etc., et ainsi de suite pour une infinité de cas dont nous retrouvons généralement les successeurs directs dans la phonétique romane.

A l'origine, les dialectes mixtes constitués par l'infiltration lente et continue du vieux latin des colonies dans les patois indigènes étaient, il va sans dire, extrêmement éloignés de la langue de Rome, et l'on peut douter qu'un habitant de la capitale, contemporain de Scipion, eût compris le langage bizarre qu'on devait parler à cette époque dans les environs de Nucérie ou d'Assisium ou sur les marchés du Forum Flaminii. Peu à peu cependant, à mesure que s'effaçaient partout les vieilles traditions nationales, l'élément latin gagnait du terrain, se fortifiait de jour en jour sur le sol de l'Italie du nord, expulsait insensiblement l'ombrien des relations ordinaires de la vie. En même temps, ce latin lui-même, sous l'influence toujours grandissante de la langue officielle de Rome, désormais fixée par une brillante littérature, s'affinait, perdait peu à peu son caractère de patois local, se propageait par tout le pays et s'unifiait à mesure que les envois et les mutations de colonies se multipliaient, à mesure que les rapports commerciaux, favorisés par des voies nouvelles, devenaient plus suivis et plus actifs.

Dès le temps de Sylla, il circulait ainsi dans tout le nord de l'Italie proprement dite un latin général d'un caractère naturellement encore assez flottant et incertain, mais dont cependant les particularités se distinguaient nettement et d'une façon tout à fait tranchée de celles des dialectes de l'Italie du sud. Ajoutons que les Italiotes du nord s'étaient trouvés dès l'origine en contact infiniment plus étroit avec le Latium que les populations du Samnium ou de la Campanie. Lors de la domination étrusque, il est clair que beaucoup de peuples de la ligue étrusque avaient envoyé des colonies plus ou moins nombreuses occuper les terres du Latium. Or les Falisques, d'origine essentiellement indo-européenne, faisaient partie de la ligue. Otfried Müller, *Etrusk.*, II, 49, a montré que ce sont eux qui ont colonisé Tusculum et effectivement les inscriptions tusculanes dénoncent un dialecte sensiblement différent des autres parlers strictement latins. S'il est vrai, comme nous le croyons, voir plus haut p. 60, que les Véiens, le premier ennemi vraiment redoutable que Rome eut à combattre, n'étaient pas non plus des Etrusques proprement dits, on voit que dès les premières origines ces contacts intimes et constants entre le Latium et les Italiotes du nord durent largement préparer le terrain à cette unification linguistique.

Jusqu'à quel point ce latin du nord avait déjà pénétré, au moment de la Guerre Sociale, dans les couches profondes des populations rurales en Ombrie et dans les régions avoisinantes, c'est ce qu'il est assez difficile de préciser quant à présent. Sans doute, les anciens dialectes indigènes étaient loin d'avoir succombé partout devant la concurrence redoutable de la langue romaine. Nous avons dit que, dans les villes d'Ombrie, l'ombrien littéraire était, selon toute vraisemblance, resté la langue de l'administration intérieure jusqu'à la promulgation de la loi Julia; la pierre d'Assisium est un spécimen précieux de la langue administrative du pays et ne saurait être, d'après notre estimation personnelle, de beaucoup antérieure à la guerre. Pourtant, si on la compare à la langue religieuse conservée par les Tables Eugubines, on ne manquera point de remarquer déjà entre les deux idiomes des différences assez considérables. L'ombrien de la pierre d'Assisium est déjà sensiblement moins pur, beaucoup plus subordonné à l'influence du latin que l'ombrien du rituel d'Iguvium; le nominatif *terminas* « terminatus » par exemple est en opposition avec le vocalisme iguvien *pihos, conegos, Casilos*.

Lorsque Strabon nous dit, V, 216, que de son temps les Ombriens étaient complètement romanisés, c'est là une exagération d'autant plus flagrante qu'il traite les Etrusques sur le même pied. Il est au contraire extrêmement vraisemblable que, dans les parties montagneuses du pays, dans les bourgades reculées et peu accessibles, l'ombrien s'est maintenu assez tard, au moins jusqu'au temps d'Auguste. On remarquera en effet que l'Ombrie, depuis la conquête romaine, fut toujours de toutes les régions de l'Italie la plus tranquille et la plus pacifique. Elle souffrit moins que toute autre des guerres et des révolutions incessantes qui bouleversèrent sans cesse la péninsule. Sa population demeura donc plus stable et plus fixe que partout ailleurs, mais en revanche l'extrême division du pays, l'autonomie de chaque tribu et de chaque cité, leur mutuel antagonisme qui détruisit de bonne heure l'idée d'une nationalité ombrienne unique et effaça rapidement le souvenir des communes origines et des communes traditions, enfin les conditions ethnographiques particulièrement désavantageuses dans un pays où deux races étrangères, les Celtes et les Etrusques, constituaient un élément important et hostile, tant au point de vue linguistique qu'à l'égard des

relations politiques : telles furent les causes principales qui favorisèrent évidemment le morcellement dialectal de l'ombrien. Ainsi affaiblie, la langue nationale devait d'autant plus promptement et plus profondément se laisser entamer et contaminer peu à peu par le latin, auquel l'immigration coloniale, particulièrement nombreuse, apportait chaque jour un appoint nouveau. Il ne faut pas non plus perdre de vue que la voie Flaminienne, construite en 220, et qui était l'une des plus importantes de la péninsule, coupait l'Ombrie d'un cordon non interrompu d'établissements romains, de colonies et de marchés ; une large bande de territoire se trouva ainsi de très bonne heure acquise entièrement à la langue latine.

L'ombrien se trouvait donc dans des conditions d'existence tout à fait défavorables et, comme c'était en somme un idiome relativement inculte si on le compare à des langues littéraires brillantes telles que le latin et l'osque, il se trouva si mal armé pour le struggle for life linguistique que sa fin prochaine devint promptement irrémédiable et fatale. Les affinités de l'ombrien avec le latin, affinités beaucoup plus intimes que celles de l'osque et des dialectes sabelliques, hâtèrent également sa dissolution et sa pénétration par la langue de Rome. Il arriva ainsi cette chose intéressante et rare que, comme nous avons essayé de le faire voir, l'idiome national de l'Ombrie s'altéra dans les campagnes plus tôt que dans les villes, où les formules administratives et une certaine tradition littéraire protégèrent quelque temps la pureté de la langue ; parmi les populations rurales au contraire, au moins parmi celles qu'un contact journalier avec les colons romains mettait à même d'exercer l'étonnante faculté d'assimilation propre à la race ombrienne, il faut croire que les patois mixtes d'où sortit, par une élaboration lente et continue, le latin général de l'Italie du nord, se formèrent de très bonne heure. C'est, à notre sens, le seul moyen d'expliquer l'extrême rareté et l'insignifiance absolue des titres privés ombriens. D'une façon générale, toutes les inscriptions privées de l'Ombrie sont rédigées soit en latin, soit dans quelque dialecte local latino-ombrien ; il n'y en a aucune dans la langue classique attestée par les Tables Eugubines ou même par la pierre d'Assisium.

Quant à supposer avec Nissen, *Ital. Landesk.*, I, 508, que le latin était devenu la langue officielle de l'Ombrie avant même la Guerre Sociale et la promulgation de la loi Julia,

c'est, croyons-nous, méconnaître les intentions de la politique romaine qui faisait, comme on sait, du droit d'employer officiellement la langue latine dans l'administration intérieure un privilège inséparable du *ius ciuitatis*. En ce qui concerne l'Ombrie, on se souviendra du blâme infligé à Marius par le Sénat pour avoir accordé le droit de cité aux deux cohortes de Camerinum qui avaient décidé de la victoire à la journée de Vercell, Val. Max., V, 8; Plut., *Mar.*, 28, cf. aussi Cic., *Pro Corn. Balbo*, 46. De plus, il semble bien que les Ombriens, sans être traités comme les barbares non italiotes en peuple vaincu et assujetti, étaient cependant, en général, moins favorisés sur ce point particulier que les autres alliés italiques; la présence des nombreuses tribus celtiques et étrusques qui partageaient le pays avec les populations ombriennes mettaient en effet l'Ombrie dans une situation spéciale exigeant avec chaque cité des traités particuliers. Certains textes latins officiels, par exemple l'inscription du *Corpus*, I, 1412, antérieure à la Guerre Sociale, montre que dès cette époque quelques cités ombriennes avaient obtenu le droit de s'administrer en latin; mais c'est là, croyons-nous, un privilège exceptionnel dont il faut se garder d'étendre le bénéfice au pays entier.

§ 44. — Le Picénium, qui avait lui aussi à compter vraisemblablement avec une population d'origine celtique, au moins sur le littoral septentrional, était sans doute à peu près dans la même situation que l'Ombrie. Après la conquête romaine, en 268 avant J.-C., une grande partie des habitants furent déportés dans une région de langue osque, sur les bords du golfe de Salerne, Strabon, V, 251; Plin., III, 70. Une population de colons romains et latins, particulièrement dans le nord, à Auximum, Potentia, Firmum, remplaça naturellement les Picentes dépossédés et propagea rapidement le latin dans le pays entier. Au moment de la Guerre Sociale, la langue nationale du Picénium était certainement déjà à peu près éteinte car il est absolument impossible de voir dans les restes misérables fournis par l'épigraphie du Picénium autre chose que du latin dialectal. Même à Asculum, d'où partit cependant le signal de la grande révolution italique, on parlait le latin comme le montrent par exemple les inscriptions CIL. I, 645, 646, etc. T. Betucius Barrus, orateur romain, était u

Picente d'Asculum, Cic., *Brut.*, 46. Les Préluttiens, sans être peut-être aussi foncièrement latinisés que les Picentes proprement dits, vivaient néanmoins dans des conditions linguistiques analogues.

Il est assez difficile de porter un jugement sur les caractères particuliers du latin du Picénum. Les vestiges mutilés et rares qui nous en ont été légués par les inscriptions semblent néanmoins dénoncer une langue moins éloignée du latin de Rome que ne le sont les inscriptions dialectales de l'Ombrie et surtout celles du Pisaurum. Toutefois, sans entrer ici dans l'étude critique du latin des inscriptions picentes, nous pouvons constater du moins que la langue, à en juger par certaines particularités du vocalisme, porte malgré tout l'empreinte générale des parlers du Nord. Entre le latin de l'Ombrie et celui du Picénum, l'écart ne devait guère, en somme, être fort sensible. Ce dernier, plus voisin du latin du Latium, de la Sabine et des régions depuis longtemps romanisées, servait ainsi de transition naturelle entre cette première zone de la latinisation et la deuxième, celle de l'Ombrie et du Nord en général. Il en est de même sur l'autre versant de l'Apennin, chez les Falisques, les Capénates et les populations de l'Étrurie méridionale, dont les dialectes étaient extrêmement proches de la vieille *rusticitas* du Latium proprement dit.

Les deux zones de latinisation tendent ainsi à se rejoindre et à se confondre. La politique administrative de Rome, après la Guerre Sociale, favorise d'ailleurs largement cette fusion et cette unification progressive des dialectes latins de l'Italie; les proportions toujours grandissantes de la colonisation, les échanges constants avec la capitale, le service des armées et des guerres et cet afflux incessant de vie romaine et de sang latin rayonnant continuellement de la capitale et de sa banlieue vers les campagnes provinciales, entraînent forcément une épuration lente du latin, une élimination de la *peregrinitas* italique sous cette irrigation à jet continu de formes et de mots purement latins. En revanche, l'Ombrie, avec sa population nombreuse et relativement stable, offre un terrain propice au développement et à la fixation des particularités pérégrines de la langue. Celles-ci finiront par s'implanter assez profondément et par s'affirmer avec assez de force pour réagir à leur tour contre le latin de la première zone et le pénétrer peu à peu. Sittl a montré d'une manière tout à fait

lumineuse cette pénétration du latin de l'Italie centrale par les dialectes des régions du nord. Dès la fin du II^e siècle avant notre ère, certains caractères du latin de l'Ombrie commençaient déjà à gagner le Latium, avec Rome elle-même, et se propageaient lentement vers le sud. Nous avons déjà fait observer à plusieurs reprises que le passage de la diphtongue *ae* à *e* doit être, selon toute vraisemblance, rapporté à l'influence des dialectes du nord, et il en est ainsi d'une quantité d'autres particularités du latin vulgaire d'Italie. Il est donc hors de doute qu'au moment où éclate la Guerre Sociale le latin de la première zone et celui de la deuxième étaient déjà fort proches l'un de l'autre; les limites linguistiques des différentes régions déjà s'étaient sensiblement effacées avec le temps et les échanges de plus en plus nombreux et de plus en plus intimes entre les divers parlers locaux accentuaient chaque jour cette fusion générale des dialectes latins.

Sans doute, on était loin encore du latin vulgaire uniforme que suscitera peu à peu l'administration impériale et qui, vers le II^e et le III^e siècles de notre ère, arrivera à peu près partout dans l'Empire à se généraliser en une forme très peu différente du latin écrit. Sans doute, du temps des Gracques et de Marius, nombre de patois locaux subsistaient encore dans leur pleine intégrité, même dans les régions italiques depuis longtemps latinisées; mais néanmoins, le plus souvent à côté des dialectes locaux, dont l'usage était ordinairement restreint aux usages intérieurs d'un même village ou d'une même banlieue, une façon plus générale de s'exprimer, un parler plus courant et plus latin circulait déjà presque dans tout le Nord. On y sent déjà très nettement en germe un latin panitalique, une sorte de *κοινή* d'Italie qui gagnera bientôt toute la péninsule, *ἡτελικὴν τὴν ἔθως γλώσσην*, comme dit un historien grec¹.

§ 45. — Au moment de la Guerre Sociale, la troisième zone de latinisation, c'est-à-dire les régions méridionales de l'Italie, n'a encore reçu que faiblement les atteintes du latin du nord. C'est que les progrès de la romanisation en général y sont restés jusque-là assez inefficaces. Les peuples de

1. Pour autant qu'il m'en souvient, j'ai recueilli jadis cette phrase intéressante dans les *Geographi graeci minores*, mais malheureusement il m'a été impossible de retrouver le passage exact.

Confédération marse seuls paraissent s'être assimilé en partie la langue latine. Comme nous l'avons dit, nous ne croyons pas pouvoir souscrire à l'opinion commune d'après laquelle les Marses, les Péligniens, les Marrucins ne parlaient plus guère que le latin dès le 1^{er} siècle avant notre ère. Néanmoins, l'épigraphie montre d'une façon incontestable que les dialectes nationaux de ces pays avaient dès ce moment subi l'influence profonde du latin. La situation devait être assez semblable à celle que nous observons actuellement dans certaines parties de la Galicie, où le contact et le prestige de la langue polonaise transforme chaque jour les parlers locaux des Ruthènes. Non seulement l'invasion continue du vocabulaire ruthène par les mots et les tournures du polonais, mais surtout le remaniement de presque toutes les parties de la grammaire sur le modèle de la morphologie et de la syntaxe polonaises montrent clairement que, dans ces régions, le ruthène disparaîtrait à bref délai, si la littérature et les écoles ne le prenaient sous leur protection. Le fait seul que le petit-russien a refait son prétérit sur le prétérit polonais, par exemple *писалъ емъ*, d'après *pisal-em*, à côté du russe proprement dit *я писалъ*, *я емъ писалъ* dans quelques parties de l'Ukraine, prouve jusqu'à quel point la contamination a été intime.

Ce sont des phénomènes exactement comparables à ceux-là que nous révèlent le marse, le pélignien, le marrucin, et il est vraiment étrange de voir les italistes spéculer à perte de vue sur le sens et la nature de formes telles que *aetate* en pélignien, sur l'inscription funéraire de Corfinium, Bücheler, *Rhein. Mus.*, XXXIV, 495; Zvetaiev, *Inscr. Ital. inf. dial.*, n° 14. Plutôt que de reconnaître dans la phrase, pourtant si claire et si simple *casnar oisa aetate*, mot à mot « senex usa aetate » un emprunt pur et simple au latin *aetate*, Pauli, *Altital. Stud.*, V, 51, songe à **agetate* « uītā » du verbe *ago*, avec chute de *i* (= *g*) entre deux voyelles, à peu près comme dans l'italien *maestro* de *magistro*. Bronisch, *Die osk. i- und e-Vok.*, p. 40, réfute avec raison cette explication, sans cependant pouvoir se résoudre à voir dans le pélignien *aetate* un emprunt latin: « An latein. *aetas*, dit-il, dürfen wir freilich auch nicht denken, daran hindert altlatein. *aeuitas*. » L'objection n'est pas, en tout cas, probante, car si l'on tient à voir dans le pélignien *aetate* quelque chose de réellement ancien, on pourra encore le tirer du latin *aeuitās*, **aeuetās* en s'appuyant

alors sur ce fait que *y* intervocalique, suivant une remarque de Pauli, paraît tomber en pélinien ; cf. *suois* pour **suvois*, etc. Remarquons que, sur la même inscription, on lit *incub*. Comme le pélinien, de même que l'osque, conserve généralement *e* devant nasale, cf. notamment *empratois*, *Zvetaiev*, *In*. *It. inf. dial.*, n° 13, les philologues, Bronisch par exemple, *op. cit.*, p. 62, se perdent en conjectures sur cette merve inouïe, *incubat* avec *in-* au lieu de *en-* ; ils concluent finalement que *e* pélinien était — même *e* bref primitif en positif — tellement fermé qu'il inclinait vers *i*. Voilà bien des choses dans un *i* et en somme beaucoup de bruit pour rien, car il a, dans ces savantes hypothèses, qu'une anicroche : c'est que *incubat* n'est pas du pélinien, mais purement et simplement du latin. C'est ainsi encore que *uenalinam* « uênaliciam » en marrucin est sûrement un latinisme, puisque *sn* subsiste normalement dans les dialectes italiques.

Toute conjecture plus spéciale sur la nature et les particularités du latin ou du dialecte mixte çà et là en usage vers le 1^{er} siècle avant notre ère parmi les populations marse et péliniennes doit, dans l'état actuel de nos connaissances et surtout en présence des obscurités sans nombre qui planent encore sur la plupart des textes de ces régions, se renfermer dans les limites de spéculations générales et de prudentes réductions. L'ensemble du matériel épigraphique permet toute de penser qu'à l'époque républicaine le latin de cette région était encore assez éloigné du latin communément parlé dans les pays du nord et dans les différents districts du Latium et de l'Italie centrale. Beaucoup des traits caractéristiques du latin septentrional, la réduction des diphtongues par exemple, se manifestent point ici ou ne sont encore qu'imparfaitement développés. Le fait, d'ailleurs, s'explique aisément, si l'on songe que les dialectes marso-péliniens, sensiblement différents de l'ombrien et des parlers italiques du nord, se rattachaient résolument aux dialectes du groupe osco-samnite.

Le latin développé dans cette région devait présenter une originalité assez marquée dont il nous est encore possible

1. Il faut bien dire que *suois* pour **suvois*, suivant l'interprétation de Pauli, est pour le moins sujet à caution. On peut y voir soit *suos*, i.-eur. *suo-*, soit *sūois* d'après le latin *sūos*, de même qu'on a en ombrien *suo-* à côté de *souo-*. Dans *sūo-*, nous reconnaissons purement et simplement un latinisme.

et là de nous faire au moins quelque idée. En pays pélignien par exemple, on continue probablement de prononcer *deiuo(s)*, *ueico(s)* avec la diphtongue *ei*, alors qu'à Rome et en général dans tout le Nord de l'Italie, on articule depuis longtemps déjà *diuo(s)*, *uicus* ou *uico(s)*. Une inscription de Narone, chez les Vardaei, en Dalmatie, présente encore la forme *ueic(o)*: VEIC·COI], CIL. I, 1472. Or, Narone et le territoire avoisinant ne devinrent territoire romain que dans le courant de l'année 33 avant notre ère, durant le duumvirat, à la suite d'une expédition d'Octave contre les pirates de l'Adriatique. L'inscription VEIC·COI] n'est donc pas précisément un titre archaïque; c'est bien plutôt une inscription d'origine vulgaire représentant le vocalisme d'un dialecte latin de l'Italie du Sud, peut-être l'œuvre d'un colon d'origine pélignienne. En marse la diphtongue *ei* paraît s'être réduite, dès l'époque républicaine, à *e* comme partiellement en falisque et dans le latin de l'Ager faliscus; en revanche, *ai*, *ae* y est devenu *ei*. L'inscription Zvetaiëv, *Inscr. It. inf. dial.*, n° 40, qui est en langue marse relativement pure, a le datif *Ioue*; de même sur l'inscription 12, où l'influence latine est déjà plus sensible; cf. aussi 41: *pater*. L'intéressante inscription latine dialectale de Trasacum, près du lac Fucin, chez les Marses, cf. Fabretti, p. 309, n° 45, porte à la ligne 1 VECOSSVRM, c'est-à-dire selon toute probabilité *uicus Supm...*; la même inscription, ligne 5, donne QVEISTORES. Quant à savoir jusqu'à quel point des particularités telles que *uēcus* et autres ont pu surnager au-dessus des flots montants du latin septentrional et survivre partiellement, d'abord à l'état de particularité locale, dans le latin vulgaire général de l'Empire, c'est une question compliquée dans laquelle nous ne saurions entrer ici¹.

§ 46. — À l'égard du latin en usage chez les Vestins, il est extrêmement difficile de formuler une opinion. L'ignorance presque absolue où nous sommes quant à la langue de ce peuple ne nous permet guère de juger comment il parlait le latin ni par quelles voies la langue romaine s'est répandue dans le pays. L'unique inscription vestine que nous possédions jusqu'à ce jour, Planta, II, n° 276, porte DVNO·DIDET, qui nous

1. Nous nous réservons d'étudier ces questions dans une monographie spéciale que nous préparons en ce moment.

paraît dénoncer une analogie sabellique; en pélignien également *ō* est devenu *ū*; de même en sabin. Pourtant, il ne serait pas impossible que l'influence du latin parlé de l'autre côté du mont Fiscellus, chez les Prétuttiens et dans le Picénum, se fût exercée de bonne heure chez les Vestins, de meilleure heure en tout cas que chez les Marrucins et les Péligniens, déjà plus éloignés des centres de la *κρητή* septentrionale et trop proches des confins osques du Samnium.

§ 47. — Quant au Samnium, il est clair qu'avant la Guerre Sociale, le latin n'y avait fait pour ainsi dire aucun progrès. L'osque restait maître à peu près absolu du pays et le latin demeurerait presque exclusivement confiné dans le territoire des colonies. La situation était, à peu de chose près, la même en Campanie et en Lucanie où, à la concurrence déjà redoutable de l'osque, se joignaient les obstacles opposés par le grec à la romanisation. En Apulie et en Messapie, les données linguistiques sont trop confuses et trop vagues pour qu'il soit possible de formuler un jugement exact sur les proportions revenant à chacune des diverses nationalités qui se partageaient ces deux pays. On pourra s'en tenir sur ce point, jusqu'à plus ample informé, aux conclusions exprimées jadis par Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 93, que « während Messapien bis zur augusteischen Zeit ein halb barbarisches Land blieb und der Hellenismus dort nur an einzelnen Punkten hervortrat, hatte sich Apulien vielleicht seit dem v. Jahrh. der Stadt gräcisirt ». Il faut seulement remarquer que, sur les feuilles de conscription de l'an 225 avant notre ère, ces immenses territoires ne figurent que pour un contingent de 66,000 hommes en état de porter les armes, Polybe, II, 24, 11, ce qui, comparativement aux autres régions de l'Italie, est peu de chose. Le pays était donc, dès cette époque, assez affaibli et sa population peu dense; la colonisation romaine y trouvera donc un débouché considérable et, avec les immigrants nombreux envoyés après la Guerre Sociale, la *κρητή* italique parviendra assez facilement à s'implanter dans ces territoires jusque-là à peine entamés par la langue latine.

§ 48. — Les conditions ethnographiques du Bruttium sont encore moins connues que celles de l'Apulie. Mommsen, *Unterital. Dial.*, p. 93 sq., a démontré jadis que le fond de la popu-

lation, non seulement en Calabre, mais encore en Apulie et dans le Bruttium, appartenait originairement à la race iapyge et rien jusqu'à présent n'est venu contredire les lumineuses déductions de l'illustre historien. L'élément osque, après la conquête samnite, ne nous paraît pas avoir jamais été bien considérable dans le pays ; les quatorze inscriptions osques qui y ont été recueillies et dont une bonne moitié peut représenter de l'osque aussi bien que toute autre langue, ne prouvent pas que le pays ait été foncièrement oscisé. Les monnaies nationales portent en général *BRETTIAN* en grec. Après la conquête romaine, il semble bien, à en juger notamment par l'inscription CIL. I, 196, cf. aussi Gell., X, 3, 19, que les Bruttians aient été soumis au régime des Barbares non italiotes et administrés en langue latine. Ce que l'on sait, c'est qu'ils n'étaient point admis dans les légions et que leur sort était fort misérable. Tite-Live, citant quelques-unes de leurs tribus, XXX, 19, ajoute qu'on y comptait encore *multi ignoziles populi*. S'il se fût agi de populations samnites d'origine ou du moins ayant adopté la langue osque, comme le croient quelques-uns, il nous paraît évident que l'historien latin n'en eût parlé ni avec ce mépris ni avec cette extraordinaire désinvolture. Les Bruttians semblent d'ailleurs s'être éteints d'eux-mêmes assez rapidement sous la domination étrangère, à peu près comme de nos jours les Indiens d'Amérique sous les efforts de la civilisation européenne. Au moment de la Guerre Sociale, il n'en est déjà plus guère question dans l'histoire. Rome se trouvait ainsi posséder, à l'extrémité de l'Italie, dans l'Ager bruttius, devenu territoire de la République, une sorte de désert où l'Ombrie, le Latium, la Sabine déverseront bientôt l'excédent de leur population et planteront toutes les formes et les particularités du latin du nord.

§ 49. — Jusqu'à la Guerre Sociale, toute l'Italie du Sud reste donc foncièrement soumise à l'influence osque, et le latin, sur les quelques points où il est arrivé à pénétrer dans les masses profondes de la population, au nord du Volturne par exemple, affecte un caractère diamétralement opposé à celui qu'il avait pris dans le nord, particulièrement sous l'action des dialectes de l'Ombrie. Lorsqu'on trouve par exemple sur une inscription l'impératif *FACITVD*, comme sur CIL., I, 813, celle-ci se dénonce aussitôt, quel que soit d'ailleurs le lieu

d'origine, comme due à un Italiote du Sud ; seul l'osque *fac-tud*, Tab. Bant., l. 9, cf. *licitud*, *amiricatud*, etc., est capable de justifier cette forme, puisque c'est seulement en terre osque que *-ōd* passe régulièrement à *-ūd*. Dans le nord on aurait **facitu*, cf. ombrien *feitu*, *fertu*, *habitu*, etc. Quelquefois l'osque borne son action à maintenir *-d* final du latin archaïque. C'est ainsi que Larinum, chez les Frentans, abandonne dans la seconde moitié du III^e siècle la légende grecque de ses monnaies ΛΑΡΙΝΩΝ et la remplace, à partir de cette époque, par le génitif latin LADINOM, un peu plus tard par l'ablatif LADINOD ; un type fréquent représente Pallas à droite du côté face et un cavalier armé du côté pile, avec la quincunx indiquant la valeur, cf. Friedländer, *Osk. Münzen*, III², p. 42-43. Cet ablatif LADINOD est, non pas osque comme le croit Friedländer, mais latin, ainsi que l'a démontré Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 108, et il figure sur ces monnaies aussi longtemps que Larinum jouit du droit de frappe, c'est-à-dire jusqu'au I^{er} siècle. Donc, *-d* final s'est maintenu dans le latin du Samnium pendant toute l'époque républicaine ; c'est naturellement le contact de l'osque qui l'a maintenu si longtemps. En Campanie, où l'élément romain était infiniment plus nombreux que dans le Samnium, la fusion des deux langues fut naturellement plus intime et surtout les particularités contractées dans cette région par le latin furent beaucoup plus persistantes et plus profondes. Nous avons déjà eu l'occasion de montrer que beaucoup d'entre elles subsistèrent même après l'époque républicaine et que quelques-unes arrivèrent jusqu'aux patois modernes du royaume de Naples. Sous l'Empire, le langage de Trimalchion dans Pétrone nous donne une idée assez exacte de ce que devait être le latin parlé alors dans les villes grecques de la Campanie ; dans les campagnes, l'élément osque devait être infiniment plus considérable.

Si l'influence osque s'exerça largement sur le latin de l'Italie du Sud, la pénétration de l'osque par le latin ne fut pas moindre et il est curieux de suivre sur les monuments l'histoire de cette lente décomposition du vieil idiome italique sous les envahissements successifs de la langue, des institutions et des mœurs romaines. Il y a longtemps qu'on a reconnu un latinisme dans le Niumeriis « Numerius » de la statuette votive de Rocca Aspromonte, près de Bovianum ; la forme osque

primitive de ce nom est Niumsis, Νῦμισις. Une inscription de Capoue, Planta, n° 134, porte *uīnīveresīm* dont les rapports phonétiques avec le latin *ūnīversus* restent inexplicables malgré tous les efforts que l'on a faits pour justifier le vocalisme interne du mot à l'aide de la phonétique osque, cf. Planta, *Gramm.*, § 127, p. 250 et § 132, p. 258. La vérité est que *uīnīveresīm*, si cette lecture est exacte, est purement et simplement un emprunt direct au latin¹. L'inscription mentionne le *meddix* de Capoue; elle doit donc logiquement être antérieure à l'année 211 avant notre ère, c'est-à-dire à l'annexion de Capoue à l'Ager romanus; cf. toutefois les restrictions chronologiques apportées à cet égard par Bücheler, *Rhein. Mus.*, XLV, 170. De toute façon, on peut admettre sans témérité que dès le n° siècle l'osque commençait à s'altérer au contact du latin. Le fameux *praefucus* de la Table de Bantia ne saurait être en tout état de choses, qu'une déformation du latin *praefectus*²; de son côté *aidil*, comme l'a montré Bronisch, *Die osk. i- und e-Vok.*, 168, est un emprunt au latin; la forme osque eût été **aif-*. Sous l'empire, l'orthographe et sans doute aussi la prononciation osques se sont à ce point altérées qu'on peut lire le caractère *o* sur un graffito du mur extérieur de la casa del Poeta tragico à Pompéi, Mommsen, *Unterit. Dial.*, Taf. XI, 31 a.

§ 50. — La Campanie fut, à tout prendre, peu touchée par la tempête soulevée en Italie par la Guerre Sociale. Sans doute, elle entra dans la ligue samnite et même les conjurés portèrent tout d'abord leurs efforts contre les nombreuses colonies romaines de ce pays. La lutte entre Papis Mutil et

1. Planta, II, p. 633, conteste aujourd'hui, avec des arguments épigraphiques qui paraissent sûrs, la lecture *uīnīveresīm* de Bücheler.

2. On préfère aujourd'hui expliquer *praefucus*, ainsi que *facus* comme des formes osques d'origine, soit *facus* = **fakyos*, Planta, I, § 175, p. 355; II, § 261, 3, p. 14, cf. Bugge, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, II, 383; III, 425 sq. On peut bien admettre en osque un participe parfait en *-us-*, par exemple *sipus* = **sēp-us-* et de même sans doute **ficus* = **fēk-us-* ou **sefacus* = scr. *dadhuś*, grec *τεθαρσνῆς*, mais un participe passif en *-uos, -us* nous paraît une invention toute gratuite. Nous nous en tenons donc à l'ancienne explication de d'Ovidio; *praefucus* surtout nous paraît probant; c'est un emprunt au latin au même titre que *aidil* par exemple. Que d'autre part l'analogie de **ficus, sipus* et des adjectifs en *-us* pour *-uos* ait contribué à déformer le latin *praefectus, factus*, la chose est non seulement possible, mais extrêmement vraisemblable.

Lucius César y fut sanglante, mais les Campaniens proprement dits ne paraissent pas y avoir joué un rôle bien actif; ils se bornèrent en général à ouvrir leur pays aux Samnites et à assister, un peu en spectateurs passifs, aux combats qu'on se livrait chez eux. Appien désigne bien comme Campanien de nation un certain Gutta parmi les chefs italiotes; Cluentius et de même Marius Egnatius étaient peut-être Campaniens, mais on ne nous dit nulle part, du moins pour autant que nous avons pu nous en assurer, que la Campanie eût des députés à la diète de Corfinium. En somme, le mouvement semble avoir été accueilli plutôt avec froideur par les Osques à moitié hellénisés de la Campanie; le pays était trop riche, le peuple trop raffiné et trop amolli pour que l'idée samnite d'une nationalité italique pût y trouver un écho bien enthousiaste. C'est pourquoi, la guerre finie, les Campaniens eurent peu à souffrir des représailles de Rome qui sut leur tenir compte de leur demi-fidélité et de leur empressement à désarmer. La situation du pays redevint donc à peu près ce qu'elle avait été; l'exemple de Pompéi, qui fut enlevé de force par Sylla, Vell. Paterc., II, 16, et dont plusieurs quartiers, avec les terres qui en dépendaient, furent ensuite attribués aux vétérans du dictateur, est exceptionnel. En général, la population fut à peine inquiétée et ne reçut guère de nouvelles colonies, auxquelles du reste ces régions particulièrement populeuses n'eussent offert que des territoires d'une insuffisante étendue. C'est ainsi que dans la Campanie l'osque acheva lentement, durant l'Empire, de s'éteindre peu à peu, sans convulsions violentes, tandis que, de son côté, le latin continuait tranquillement l'évolution dialectale commencée dès les premiers temps de la République. Avant qu'une assimilation entre les dialectes locaux de cette région et le latin général des autres parties de l'Italie devienne possible, il faudra attendre que les derniers vestiges de la langue osque se soient effacés et que le temps ait à la longue fait oublier les vieux souvenirs des origines. La Campanie constitua ainsi, pendant la plus grande partie de l'époque impériale, un îlot linguistique nettement caractérisé et spécial au milieu de la latine où s'étaient partout ailleurs fondus les autres dialectes locaux de l'Italie; encore l'assimilation fut-elle toujours, et beaucoup plus qu'ailleurs, incomplète, puisqu'aujourd'hui encore les campagnes de Naples et de Nole parlent des patois

directement et intimement soumis, comme nous croyons, à la phonétique et même partiellement à la morphologie de l'ancien dialecte mixte osco-latin de la Campanie.

§ 51. — Le Samnium, la Lucanie et les autres régions de langue osque eurent de tout autres destinées. Les Samnites ne purent regretter amèrement d'avoir, au début de la guerre, refusé le bénéfice de la Loi Julia, car Rome leur fit expier leur patriotisme et leur héroïque énergie. Le pays fut noyé dans le sang, les villes ruinées, les campagnes transformées en déserts. Ce fut, avons-nous dit, l'œuvre capitale de Sylla après la pacification de l'Italie et l'on peut considérer l'anéantissement de la nationalité samnite comme l'un des faits essentiels de sa politique. Déjà après la bataille de Sacriport, on le voit faire égorger, sur le champ de bataille même, tous les prisonniers de race samnite, Appien, *Bell. Ciu.*, I, 87. Les intentions du dictateur sont nettes et son plan bien arrêté : il faut dépeupler le Samnium, détruire ce peuple jusqu'au dernier homme, combiner les massacres avec l'exil, faire que, de tant de gloire et de tant de puissance, il ne reste plus que des cadavres et des ruines. Il faut que les Samnites, jadis le peuple le plus puissant de l'Italie, le seul qui, avec les Carthaginois, ait jamais osé entrer réellement en lutte avec Rome et qui en ait mis l'existence en péril, il faut que les Samnites disparaissent et oublient, suivant le mot d'un historien, jusqu'à la haine du nom romain. Du temps de César, cette œuvre de déportation et d'exil n'est pas encore achevée et l'*imperator* enverra encore dans les colonies d'outre-mer plus de 80,000 hommes arrachés aux régions dangereuses de la péninsule. Une fois le Samnium dévasté et sans habitants, on y déversera le trop plein des autres provinces, on y installera des populations nouvelles arrachées çà et là aux régions encore mal apaisées et turbulentes ou dont la plèbe indigente peut devenir un nouveau danger pour Rome¹, au Picénum, à l'Ombrie, au territoire des Vestins et des Marses ; on y déportera des Etrusques, en même temps qu'on comblera les vides laissés en Etrurie par des envois

1. C'est précisément dans le nord, en Etrurie principalement, que Catilina et Mallius recruteront bientôt leurs soldats parmi les vagabonds et les prolétaires indigents qui infestaient le pays, cf. Sall., *Catil.*, XXVIII.

ininterrompus de colonies militaires et de vétérans. Car il faut que les Etrusques, jusque-là fermés à la civilisation et à la langue de Rome, oublient, eux aussi, leur nationalité et leurs traditions ; eux aussi doivent cesser d'être un peuple d'Italie pour devenir une fraction du peuple romain. Le Samnium reçut également, il va sans dire, de fortes colonies militaires destinées tant à contenir et à romaniser les nouveaux habitants qu'à débarrasser Rome d'un élément exigeant en temps de paix et dangereux aux époques de guerres civiles. C'est ainsi que la vieille ville historique des Samnites, le berceau de leurs traditions nationales et religieuses, la cité du « bœuf » symbolique de la race, Bovianum, fut partagée tout entière, avec son territoire qui était considérable, entre les soldats de la XI^e légion ; on l'appela dès lors Bovianum Undecumanorum, Pline, III, 12.

Les Lucaniens, alliés fidèles des Samnites et qui, comme eux, avaient soutenu jusqu'au bout l'implacable lutte contre Rome, ne furent guère mieux traités par les vainqueurs. Les massacres en masse leur furent peut-être épargnés, mais ils connurent les exils, les déportations, les incendies, les confiscations de biens. Les colonies militaires durent être particulièrement nombreuses dans ce pays, car nous voyons dans les historiens les anciens propriétaires samnites et lucaniens fuir par bandes devant les violences et les exactions de cette soldatesque avide et grossière dont Sylla avait inondé tout le sud de l'Italie. Le Bruttium qui, par suite de l'affaiblissement et de l'extinction naturelle de la race indigène, ressemblait depuis longtemps déjà plutôt à un désert qu'à une province policée, offrait de son côté à l'avidité des légionnaires romains et à l'esprit d'entreprise des colons du nord des espaces immenses à cultiver et à repeupler, une terre fertile à faire fructifier. Aussi les uns et les autres ne manquèrent pas d'y affluer ; du temps de César, ce mouvement continu d'immigration vers l'Italie du Sud ne s'était pas encore ralenti. Les documents sont plus rares à l'égard de l'Apulie et de la Calabre : mais il est peu douteux que Sylla n'en ait pas également entrepris la romanisation définitive. L'élément grec, particulièrement difficile à déloger, fut sans doute peu inquiété. Mais il y avait là des populations messapiennes que le dictateur s'efforça selon toute vraisemblance de latiniser au même titre qu'il organisa dans le nord la dénaturalisation des Etrusques.

On remarquera toutefois qu'en Calabre, d'après Budinszky, *Ausbreit. der lat. Sprache*, p. 40, le messapien persista, comme l'étrusque d'ailleurs, jusque sous l'Empire. C'est, comme nous l'avons vu, également l'opinion de Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 93.

Ainsi, ce qu'Auguste entreprendra plus tard pour l'Empire romain tout entier, Sylla entreprit de le réaliser pour l'Italie. La politique impériale ne sera, en somme, dans ses grandes lignes, qu'une extension de la politique de Sylla, et il est juste de reconnaître que le véritable promoteur de l'unité romaine et italique fut le vainqueur de Préneste et d'Orchomène. Nous n'avons pas à apprécier ici le gouvernement de Sylla; comme dictateur, comme pacificateur de l'État romain, comme homme politique, le plus profond peut-être qu'ait eu la République, Sylla appartient aux historiens. Nous n'avons à considérer en lui que l'auteur de la romanisation de l'Italie; car l'unité qu'il donna à la péninsule, il la chercha surtout dans l'unité de la langue latine. Il comprit mieux que tout autre combien était dangereuse et maladroite la vieille politique de morcellement et de division administrative et linguistique jusque-là suivie par Rome à l'égard des Italiotes. Aussi, non seulement il ratifia dans leur plus large extension les ordonnances de Marius et de Cinna relatives au droit de cité pour les Italiotes et à leur répartition dans les anciennes tribus (ce qui constituait une assimilation absolue des Italiotes aux Romains et par conséquent un progrès sensible sur la première interprétation de la *lex Julia municipalis*), mais encore il chercha à rendre effective cette assimilation par une romanisation systématique de l'Italie. La colonisation de l'Etrurie et de l'Italie du Sud, la dispersion des Samnites et des Lucaniens sont l'œuvre principale de cette politique.

§ 52. — A l'égard du Samnium et de la Lucanie, l'histoire se trouve en présence d'une énigme jusqu'ici irrésolue : à quelle époque les Samnites et les Lucaniens obtinrent-ils le droit de cité qu'ils avaient refusé lors de la promulgation des lois Julia et Plautia ? Dès le temps de Sylla, on voit un Samnite, Statis, Στάτις, Appien, *Bell. Ciu.*, IV, 25, admis dans le sénat romain; mais ceci ne prouve nullement, croyons-nous, la naturalisation en bloc de tous les Samnites épargnés par les fureurs du dictateur. Il s'agit ici d'un privilège accordé

individuellement à un personnage qui avait sans doute rendu des services à la cause romaine. Appien lui-même déclare qu'il ignore quand les Samnites obtinrent le *ius ciuitatis*, *Bell. Ciu.*, I, 53. Il est probable que le Samnium, transformé en une sorte de désert, participa *ipso facto*, une fois que les nouveaux colons s'y trouvèrent installés, à la condition des autres régions de la péninsule sans qu'il fût nécessaire de déterminer sa situation par des dispositions spéciales.

En Lucanie, où les habitants primitifs furent traités avec moins de rigueur, les choses étaient déjà beaucoup plus compliquées. Pour notre part, nous sommes disposé à croire que des mesures particulières furent prises à l'égard de chaque cité. Tout d'abord les territoires accordés aux vétérans et aux immigrants italiotes furent naturellement assimilés aux terres de droit italique et bénéficièrent des lois établies. Quant aux cités lucaniennes proprement dites, le plus grand nombre sans doute demanda et obtint, après la guerre, les privilèges généraux accordés aux Italiotes; mais d'autres restèrent fidèles aux dispositions qui réglaient leur situation avant la guerre et rien, à notre avis, ne nous empêche de croire que Rome toléra effectivement, dans quelques cités isolées, le maintien du *statu quo ante*, jugé par elle moins favorable, au moins en apparence. Il est naturellement impossible de dire jusqu'à quand a pu se prolonger cette situation exceptionnelle de la Lucanie. Auguste, continuant l'œuvre de Sylla, démembra l'ancien Samnium, dont une moitié fut réunie aux territoires des populations sabelliques et l'autre l'Apulie. Quant à la Lucanie, elle forma avec le Bruttium la III^e région de l'Italie. Sous Dioclétien, la Lucanie forme un nouveau une province à part, la VI^e, tandis que son nom n'est pas même cité parmi les régions qui constituent les deux vicariats de la Préfecture d'Italie d'après la division de Constantin. Au moment de la chute de l'Empire d'Occident, la *Notitia Dignitatum*, II, cite la X^e province : *Lucaniae et Brittiorum*, dans la *Diocensis italiciana*.

On peut se demander si Bantia, après la Guerre Sociale, ne fut pas précisément une de ces cités protestatrices qui, durant quelques années tout au moins, s'en tinrent aux termes de leurs anciens traités avec Rome et repoussèrent, avec le *ius ciuitatis*, l'usage de la langue latine dans les actes publics. On voudra bien remarquer que Bantia se trouve dans une

partie tout à fait reculée de la Lucanie, sur les frontières mêmes de l'Apulie, où Sylla ne paraît pas avoir poursuivi son œuvre de romanisation avec la même rigueur, tant s'en faut, que dans les autres régions de la péninsule. En conséquence, la Table de Bantia pourrait fort bien être postérieure à la Guerre Sociale, en dépit de toutes les affirmations contraires émises à ce sujet. La date de ce monument est assurément l'un des problèmes les plus essentiels de la philologie italique; car, si l'on parvenait à la fixer définitivement, on se trouverait ainsi en possession d'un criterium sûr pour la chronologie osque en général. Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 113 et 156, fixait jadis les années 129 à 118 av. J.-C.; il considérait, il est vrai, la partie osque comme correspondant à la table latine et par conséquent comme contemporaine.

Kirchhoff, *Stadtrecht von Bantia*, p. 93 sq., fixe 181 à 90 comme limites extrêmes, tandis que Bronisch, *Die osk. i- und e-Vok.*, p. 10, sans raisons suffisantes à notre sens, s'arrête à l'année 131 avant notre ère. L. Lange enfin, *Die osk. Inschr. der Tab. Bant.*, dans *Kleinere Schrift.*, I, 223, s'appuyant sur tout sur des arguments juridiques, déclare que le texte osque peut dater de l'an 90 mais ne saurait guère être postérieur à cette date. Assurément, si l'on admet qu'après la Guerre Sociale il n'existe plus, dans toute l'Italie, de textes officiels sinon en latin; mais si l'on songe à la situation toute spéciale de la Lucanie et si l'on veut bien admettre qu'exceptionnellement certaines cités lucaniennes, de même que Tarente, Rhégium, Naples et en général les villes grecques, cf. Strabon, VI, 1, 2, conservèrent l'usage de leur langue nationale dans l'administration intérieure, ces prémisses cessent d'être exactes et la rédaction osque de la Table de Bantia peut être placée après les années 90-82.

Dès lors tout devient clair. D'abord l'emploi des caractères latins et surtout l'orthographe déplorable, les fautes nombreuses du texte osque prouvent une époque de décadence; l'idiome national est ici conservé sans aucune tradition littéraire; une longue période d'anarchie linguistique a dû précéder, pendant laquelle les formules anciennes se sont quelque peu oubliées; peut-être la table n'est-elle qu'une copie écourtée de textes plus anciens rajeunis et transcrits en lettres latines, l'alphabet national étant tombé dans l'oubli sans que l'on fût encore beaucoup plus familier avec l'al-

phabets latin. Des erreurs telles que SANSÆ pour BANSÆ montrent clairement la nature de ces hésitations. Quant au texte latin du verso, nous croyons avec Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, IV, 399, qu'il ne dépend pas, directement du moins, du texte osque; c'est une ancienne loi imposée par les Romains avant la Guerre Sociale, dénoncée ensuite par les Bantins et utilisée après la guerre sur son verso pour la rédaction du texte osque. Car sur ce point du moins tout le monde à peu près est d'accord, à savoir que la partie latine est antérieure à la partie osque. Or, comment expliquer que le latin, une fois devenu langue administrative de Bantia, ait ensuite cédé la place à l'osque, sinon par les révolutions et les changements survenus en Italie par suite de la Guerre Sociale? On objectera peut-être que rien ne prouve que la table latine ait été écrite à Bantia et rédigée à son intention; Mommsen admettait en effet dans le temps que la partie osque aussi bien que la partie latine avait été gravée à Rome. Mais, outre que le transport de tables de bronze — dont le nombre et le volume devaient être considérables, car on ne saurait perdre de vue que nous n'en avons conservé qu'un court fragment — devait présenter des difficultés dont il faut tenir compte avant de formuler, gratuitement d'ailleurs, une hypothèse de ce genre, on trouverait aisément dans le texte latin telle ou telle particularité orthographique ou épigraphique qui dénonce une origine provinciale et notamment méridionale. De plus, l'identité de certaines formules dans la partie osque et dans la partie latine ne saurait être mise sur le compte du hasard, comme le demande Bréal, *loc. cit.*, p. 399; ces identités sont trop fréquentes et d'ailleurs le style général est trop semblable dans les deux textes pour que ceux-ci ne se trouvent pas mutuellement dans une dépendance quelconque. Le texte latin appartient sans nul doute à un ensemble de lois et de prescriptions anciennes, dont quelques-unes, conservées par les Bantins après la guerre, auront seulement été remaniées et modifiées dans la rédaction osque; donc, nous posséderions, dans la partie osque, des fragments provenant de la même source que le texte latin, calqués sur les anciennes ordonnances romaines mais accommodés à une situation politique nouvelle.

Ceci posé, il ne reste qu'à constater que la partie latine est datée par nos épigraphistes contemporains de 621 jusqu'à

636 de Rome, soit 132-117 avant J.-C. Comme il s'agit d'une inscription provinciale, on fera peut-être sagement de descendre encore un peu, de quinze ou vingt ans environ, les dates fixées d'après les caractères généraux de l'épigraphie romaine. On arriverait ainsi à l'an 100 environ, donc à une époque peu antérieure à la Guerre sociale. La partie osque, que l'on s'accorde à considérer comme postérieure à la partie latine, se place désormais d'elle-même après le grand soulèvement italiote, soit pendant la durée des hostilités, soit plutôt, en considération de la nature du texte, après le rétablissement de la paix. Le plus vraisemblable serait ainsi de placer la rédaction de la Table de Bantia dans sa partie osque après l'abdication de Sylla, vers les années 79-77, peut-être durant les quelques mois d'apaisement qui marquèrent le commencement du consulat de Lépide. Nous n'attacherons certainement qu'une faible importance à ce fait que la partie latine présente des voyelles géminées, alors que celles-ci sont repoussées scrupuleusement dans la partie osque¹ ; or, la gémination des voyelles cesse dans toute l'Italie vers l'année 75 avant notre ère, cf. Garrucci, *Dissertaz. sui canonici epigr.* Nous ferons seulement observer qu'au point de vue purement linguistique des formes telles que *zicolom*, *zicolois* de **dīkolo-* et *facus* pour le latin *factus*² nous paraissent admissibles tout au plus pour l'époque de Pompée ou de César, en aucun cas pour une époque antérieure.

§ 53. — Il résulte de tout ceci que la langue osque, après la Guerre Sociale, reste encore très vivace en Campanie et dans quelques territoires isolés des Lucaniens. Ailleurs elle a, non pas absolument disparu, mais perdu du moins toute vitalité et dès ce moment on peut escompter sa mort prochaine. Elle déserte le Samnium, la Lucanie presque entière, les régions du Bruttium et de l'Apulie qu'elle occupait jadis ; déjà elle se dissipe comme se sont dispersées à travers l'Italie les

1. C'est pourquoi, pour le dire en passant, nous ne saurions souscrire à la correction de *DEIVATVNS*, l. 9, en *deivatuus* comme l'a proposé Bréal.

2. Thurneysen, *Indo-germ. Forsch.*, Anz., IV, 38, pose à présent *zicolo* = **dīklo*, de même que *diivīai* = **dīou-* ; mais *dī-* de *dīo-* est vraiment bien improbable et il est assurément plus simple de rattacher directement *zicolo* osque à *diēcula* de Plaute et des comiques. — Sur *facus*, voir plus haut, p. 135, n. 2.

populations indigènes arrachées par Sylla à ces territoires. Partout, avec les colons nouveaux établis dans le pays, un idiome nouveau lui succède, et cet idiome est naturellement le latin. Or, ces colons viennent tous des régions du centre et du nord, dont les populations, en général fort peu maltraitées par la dernière guerre, cherchaient depuis longtemps des débouchés à leur expansion trop active, des terres nouvelles où déporter les milliers de prolétaires qui, au milieu du malaise économique général, devenaient chaque jour plus gênants.

Le contraste en effet est frappant entre l'Italie du Sud, en grande partie inculte, épuisée d'hommes, déserte sur d'immenses espaces, et les régions du nord où, sur certains points, la population avait atteint une incroyable densité. D'après Pline, III, 70, les Picentes étaient au nombre d'environ 360,000, ce qui est énorme vu l'exiguïté de leur territoire. L'Ombrie était plus peuplée encore, bien qu'elle ne figure sur les listes de conscription de l'an 225 avant notre ère, Polybe II, xxiv, 7, que pour un contingent de 20,000 hommes¹. Les documents ne nous manquent pas touchant la population de l'Ombrie; nous savons que le pays était riche, l'agriculture prospère, les villes nombreuses. Encore au temps d'Auguste, lors de la division de l'Italie en régions, l'Ombrie comprend, suivant la remarque de Nissen, *Ital. Landesk.*, I, 507 plus de cités que la plupart des autres régions, autant de communes autonomes que par exemple l'Etrurie qui est deux fois aussi grande. C'est là un état de choses qui dépend autant du grand morcellement politique et administratif de l'ancienne Ombrie que de la densité de sa population.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que l'Ombrie ait été la grande pépinière d'hommes de l'Italie dépeuplée et ravagée d'oliganthropie. Il semble résulter des études entreprises jadis par Dureau de la Malle, *Mém. Acad. Inscr. Belles-Lett.* XII, que l'Ombrie fut une des rares régions de l'Italie où subsista cette classe des petits propriétaires dont la disparition, déjà prévue et redoutée par Tibérius Gracchus, devait être si funeste à l'Italie; on connaît le mot douloureux et

1. Il faut admettre sans doute que, de même qu'en Etrurie, les *se* *rf*s constituaient une bonne partie de la population agricole. Les *Samn* *tes* ne paraissent point avoir connu le servage; aussi fournissent-ils 27,000 hommes de guerre, Polybe, II, xxiv, 10.

profond de Pline l'Ancien, *latifundia perdidere Italiam*. Aussi la vitalité relative que l'Ombrie, le Picénum, la Sabine avaient conservée au milieu de l'épuisement général de ce grand corps italique parvint-elle une première fois, sous la direction experte de Sylla, à ramener la vie dans cet organisme débile. Du temps de Strabon, V, 250, le Samnium, repeuplé, fournissait 88,000 hommes de guerre. Dès lors l'Italie, reconstituée et forte, est en réalité plus puissante qu'elle ne l'avait jamais été, car Sylla lui a enfin donné ce qui lui manquait avant la Guerre Sociale : l'unité et le sentiment d'être une seule nation, un même peuple dont tous les citoyens libres partagent avec les Romains des droits égaux. Rome avait enfin cessé d'être la citadelle redoutable et détestée qui, des hauteurs du Capitole, surveillait la péninsule et maintenait les peuples sous le joug. Elle avait cessé d'être la maîtresse de l'Italie pour devenir la capitale commune des Italiotes ; désormais l'Italie n'était plus une simple expression géographique : il y avait une nation italique.

§ 54. — L'unité politique ne va guère sans l'unité de langue. Le latin fut non seulement la langue officielle de toute la péninsule : il devint aussi l'idiome général parlé par tous les peuples de l'Italie. Les vieux parlers italiques, dont quelques-uns tels que le sabin, l'èque, peut-être aussi le volsque, ont déjà complètement disparu, partout sont en décadence absolue, en pleine déroute, et leurs jours sont comptés. Mais le latin même que l'on parle en Italie, après Sylla, du temps de Pompée et de César, est bien différent des dialectes parfois si tranchés qui se partageaient la péninsule à l'époque d'Annibal par exemple. Les différences générales qui, avant la Guerre Sociale, distinguaient encore si nettement le latin du nord des patois en usage dans les colonies méridionales sont elles-mêmes considérablement atténuées et s'effacent chaque jour davantage. C'est que, en réalité, les dialectes latins du sud, à part ceux de la Campanie et sans doute de la Messapie et de l'Apulie, lesquels restent très vivaces, n'existent plus guère que sur quelques points moins touchés par les grands remaniements ethnographiques qui viennent de bouleverser l'Italie. Ce n'est pas seulement l'osque qui a disparu du Samnium, de la Lucanie, du Bruttium ; c'est aussi le latin dialectal jadis propre à ces régions, ce sont les patois,

autrefois répandus dans les banlieues des anciennes colonies romaines qui ont été emportés ou du moins fort endommagés par le tourbillon de tempête qui vient de changer la face de la Grande-Grèce. Les nouveaux colons, répandus par milliers dans tout le sud, proviennent du Latium, de la Sabine, de l'Etrurie, du Picénum, de l'Ombrie surtout, et la langue qu'ils apportent avec eux, c'est ce latin général du nord dont nous avons essayé d'esquisser les origines et la lente évolution. On a peine à comprendre qu'un savant aussi perspicace qu'Ullmann, *Rom. Forsch.*, VII, 226, ait méconnu cette prépondérance des éléments septentrionaux dans le latin vulgaire de l'Italie.

On remarquera que les populations qui émigrent n'emportent guère avec elles leurs patois locaux; les émigrants appartiennent généralement à des territoires où la population est assez dense et assez compacte pour rendre la vie difficile et l'émigration nécessaire, que ce soit le libre choix de chacun ou des mesures administratives qui dictent ce dernier parti. Dans ces régions populeuses, atteintes d'une sorte d'hypertrophie d'hommes, les patois se maintiennent difficilement; les contacts de village à village sont trop constants pour ne pas engendrer bientôt des troubles linguistiques, pour ne pas amener promptement des échanges, des mélanges qui aboutissent bientôt à un parler général répandu sur une très vaste étendue. Les relations avec les villages sont aussi en général beaucoup plus actives dans ces régions, en tout cas plus fréquentes forcément qu'elles ne le sont entre les grands centres urbains et les cantons écartés des pays de montagnes par exemple. De là, dans les districts les plus peuplés, d'où part l'émigration, une propagation plus rapide de la langue littéraire ou officielle. Les paysans poitevins, limousins ou picards qui s'en vont aujourd'hui coloniser en Algérie ou à la Martinique ne parlent généralement plus autre chose que le français ordinaire de nos petites villes de province, à peine coloré çà et là de quelques particularités locales. Le français qu'on parle au Canada a pour base essentiellement la langue littéraire du xvi^e et du xvii^e siècles, telle qu'elle parlaient Jacques Cartier et ses successeurs, et bien malin serait celui qui prétendrait y retrouver des vestiges de tous les vieux patois de France. On remarquera enfin que les individus qui émigrent pour s'en aller coloniser des territoires

moins exploités ou plus fertiles, appartiennent d'ordinaire à des couches populaires plus éclairées, moins conservatrices que les paysans sédentaires, moins fermées à toute espèce d'influence extérieure ou étrangère. Ils ont forcément du monde une idée plus large et moins fausse et comprennent bien vite que le patois de leur village est un instrument linguistique insuffisant.

§ 55. — Dans l'Italie ancienne, ce qui favorisa encore la disparition des vieux patois locaux et le nivellement général de la langue latine, ce fut le contact constant où se trouvèrent à toutes les époques de la colonisation romaine les Italiotes avec les Romains d'origine. Le fait de citoyens romains inscrits dans les colonies latines est signalé comme une pratique ordinaire par Cicéron, *Caec.*, 33. A Antium, colonie romaine conduite en 338 chez les Volsques, les indigènes furent admis à l'inscription, Liv. VIII, 14, et il y a lieu de croire que cette mesure ne resta pas sans influence sur la prompte assimilation du peuple volsque. On connaît l'exemple de Frégelles, autre colonie du pays volsque, où 4.000 familles samnites et pélagiennes s'inscrivirent en même temps que les Romains, Liv. XLI, 8. De là dès l'origine ces aspirations vagues vers une sorte de ligue ou d'État panitalique, ce sentiment confus d'une communauté d'origine entre les Italiotes, dont on relève çà et là des traces dans l'histoire primitive de Rome. Longtemps avant que Papis Mutil eût rallié les peuples au cri de *Viteliv*, longtemps avant que Scipion eût fondé *Italica* en Espagne, cf. App., *Iber.*, 38, Ptol. II, 4, 13, il y avait dans le pays des Eques une colonie romaine, une des plus anciennes envoyées par Rome dès les premières années de la République et qui portait le nom significatif de *Vitelia*, cf. Liv. V, 29. Comme nom propre, *Italius*, *Italicus*, *Italica* se trouve à toutes les époques de la latinité, cf. CIL. III, 1072; IX, 5844 et passim. La *cohors italica*, exclusivement composée de volontaires Italiotes, contribuait de son côté à répandre l'idée de la solidarité italique, comme plus tard les trois *legiones italicæ* affirmeront mieux encore l'unité de l'Italie comme nation.

Vers la fin du II^e siècle, la dénomination d'« Italiote », d'« italique » devient plus fréquente encore; une très curieuse inscription de Gruter, 377, 5, porte : Q·CAECILIO·C·F·ME-

TELLO·IMPERATORI·ITALICEI·QVEI·ARGEIS·NEGOTIANTVR. Il s'agit, croyons-nous, d'une dédicace honorifique adressée par les Italiotes qui séjournèrent à Argos à Q. Cécilius Métellus après une de ses victoires sur les Grecs, en 147. Au 1^{er} siècle au moment où s'ouvre la Guerre Sociale, l'expression est déjà tout à fait courante. Salluste, *Jug.* XLVII, 1, parle d'une ville numide appelée *Vaga ubi et incolere et mercari consueverant italici generis multi mortales*. Or, il est difficile de croire que ces Italiotes se servaient, dans leurs relations commerciales, d'un autre idiome que du latin. A cette époque le latin est déjà si répandu en Italie, les différences dialectales sont déjà si effacées, que *sermo italicus* devient à peu près synonyme de *lingua latina*. C'est ainsi qu'un fragment du *Périple* d'Artémidore d'Ephèse, qui écrivait vers le temps de la Guerre Sociale, dit expressément que certains Barbares d'Espagne se servaient déjà non pas du latin, mais de la langue des Italiotes, du parler général de l'Italie : *ἡ γὰρ ἡμετέριον ἔστι τῶν Ἰταλῶν οἱ περὶ θάλασσαν οἰκοντες τῶν Ἰσπανίων*, cf. Schuchardt, *Vok.*, I, 93. Nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'en s'exprimant ainsi le géographe grec avait très nettement l'intention de désigner le langage mixte, le latin fortement imprégné d'italismes et encore passablement indécis et flottant qu'on parlait à cette époque un peu partout en Italie et que les colons avaient naturellement adopté avec eux dans les colonies d'outre-mer. Les premiers géographes, Hippias de Rhégium, Antiochus de Syracuse, Eratosthène, au 5^e et au 4^e siècles, pouvaient encore ignorer le nom des Romains; mais, au 1^{er} siècle, l'expression *ἡ τῶν Ῥωμαίων γλῶσσα* était trop ordinaire et trop courante pour qu'Artémidore ne l'ait pas modifiée à dessein. Or, cette langue des Italiotes dont il parle, c'est déjà ce latin vulgaire général d'Italie qui, sorti de l'Ombrie et des régions du nord, gagnera bientôt, après la Guerre Sociale et l'évacuation des pays osques, la péninsule presque entière.

§ 56. — Les monuments épigraphiques attestent avec une incontestable évidence les progrès du latin du nord à travers l'Italie. Lorsque César, achevant l'œuvre commencée par Sylla, eut jeté par toute la péninsule les vétérans de ses armées, les disséminant par petits groupes isolés et non plus par légions et par corps entiers dans les colonies nouvelles,

ainsi qu'avait fait le vainqueur de Sacriport, lorsque de nouvelles translocations et de nouveaux envois de colonies eurent transformé une fois de plus la géographie de l'Italie, l'œuvre d'unification peut être considérée désormais comme à peu près terminée. Sans doute, le latin que parlent les populations latines et italiotes est encore sensiblement éloigné de l'idiome classique de Cicéron, de la langue des écoles, du langage officiel des préteurs et des légats; sans doute, la distance qui sépare la *peregrinitas italica* et le dialecte poli et sévère de Rome est encore considérable. Il y a, de la part de la Rome officielle et littéraire, toute une laborieuse éducation à entreprendre avant de faire pénétrer dans les masses profondes du peuple la langue courante de l'administration et de la littérature. Ce sera l'œuvre de l'Empire, la conséquence de sa politique, le prix de ses victoires et de son prestige de propager par le monde entier, comme langue universelle de tous les peuples, le latin régulier et uniforme de l'administration et des écoles. Durant plusieurs siècles, nous verrons s'accomplir cette lente évolution du latin vulgaire vers la langue classique, cette insensible épuration du langage populaire sous la pression et au contact permanent des formes littéraires. Encore ce grand travail d'unification ne parviendra-t-il jamais à son complet achèvement; il restera toujours dans la langue populaire un sédiment considérable de vulgarismes, des restes importants et indestructibles de l'ancienne pérégrinité italique, des vocables et des formes foncièrement vulgaires, que le latin écrit ne parviendra jamais à extirper radicalement, contre lesquels il s'efforcera de lutter sans que l'intervalle séparant les deux idiomes puisse être comblé jamais.

Si les anciens eussent daigné étudier de près ce grand travail intérieur de la langue latine; s'ils eussent pu s'intéresser à cette lutte entre les deux idiomes, ils n'auraient pas manqué sans doute de rappeler la fable d'Hercule et d'Antée. Car une semblable lutte ne pouvait aboutir à une définitive victoire; les langues, comme la vie intellectuelle qu'elles représentent, sont trop vivaces, trop perpétuellement en mouvement, trop insaisissables pour pouvoir se fixer jamais. Sitôt que le latin littéraire était arrivé sur quelques points de l'empire à arracher de l'idiome vulgaire tel ou tel vestige de l'ancienne pérégrinité italique, à réintroduire par exemple

en Italie les troisièmes personnes en *-unt, legunt, laedunt*, etc., au lieu de *-ent* ancien, cf. osq. ombr. *stahint, benurent*, v. sarde *elien, fachen*, espagn. *defienden, parten, piden*, etc., voilà que simultanément de nouveaux germes dialectaux, de nouvelles divergences surgissaient : telles les flexions en *-ūius, -ēius; -uī, -eī* dans la déclinaison pronominale. Dans cette lutte de chaque jour, la partie était surtout inégale pour la langue littéraire, pour l'idiome traditionnel et fixé aux prises avec une langue en pleine activité, en pleine vie et répandue sur des espaces immenses. Aussi fut-ce le latin écrit qui, le premier, se lassa et renonça à ce duel où il s'était épuisé durant plusieurs siècles. Vers le III^e siècle, les auteurs chrétiens ouvrent enfin à la langue vulgaire les portes si longtemps closes de la littérature; le latin classique, désormais sans force, cède peu à peu devant le latin du peuple, lui abandonne chaque année un peu plus de terrain. Au IV^e siècle, Claudien et les puristes de la vieille tradition ne versifient plus que dans un idiome mort et bientôt il ne restera du latin littéraire que l'orthographe bizarre et tourmentée des chroniqueurs et des notaires mérovingiens. Mais, comme dans le duel de Juba et de Pétreius (cf. *Bell. African.*, 94), le latin vulgaire n'avait terrassé son rival que pour périr à son tour : toute cette vitalité qui était en lui, cette force d'expansion si longtemps contenue, ces germes d'originalité et d'efflorescences nouvelles si continuellement entravés, comprimés par la langue administrative et les besoins majeurs de l'unité linguistique, éclatent soudain, éclosent dans un libre et irrésistible essor, et le latin se dissipe en l'espace de cent ou deux cents ans tout au plus dans la floraison splendide de tous les dialectes romans.

IV

RESTAURATIONS ET INFLUENCES LITTÉRAIRES

Sommaire : §§ 57-58. L'Italie et les provinces ; unification progressive de l'Empire. — §§ 59-60. Caractères du latin d'Italie ; effacement des traits dialectaux sous l'influence grandissante de la langue officielle ; histoire de la diphtongue *au* en latin vulgaire. — §§ 61-64. Comment s'est réalisée l'unité du latin vulgaire et comment elle s'est rompue. — §§ 65-68. Propagation de l'idiome littéraire et officiel : les armées, l'administration civile, le régime des colonies, les écoles et leur influence ; théorie d'Eysenhardt. — §§ 69-71. Chute et rétablissement de *-s* final ; les nomin. sing. en *-us*, *-o(s)*. — §§ 72-77. Fusion des thèmes en *-u* et en *-o* ; hésitations entre *o* *q* et *u* ; les dialectes ; les survivances romanes ; application aux nomin. sing. en *-o(s)*. — §§ 78-79. Conséquences morphologiques de ces phénomènes : fusion du nomin. et de l'accus., du neutre et du masculin. — § 80. Analogie dans les autres déclinaisons. — §§ 81-82. Nomin. plur. fém. en *-ās*. — §§ 83-89. Histoire des nomin. plur. masc. en *-ōs*, en *-ī* et en *-is* chez les populations celtiques, en Ombrie et généralement en Italie ; les féminins en *-aes*. — §§ 90-91. Examen des faits dans le latin vulgaire de la Rhétie ; résumé des données linguistiques. — §§ 92-93. Restauration des nomin. plur. en *-ī* dans la Transalpine ; essai de restauration du génit. plur. et du comparatif.

§ 57. — Après la Guerre Sociale, principalement à partir de Sylla et de César, les conditions linguistiques de l'Italie ancienne deviennent donc assez analogues à ce que l'on pourra observer plus tard, à la fin du moyen âge, dans quelques pays modernes. La *lex Iulia municipalis*, en faisant du latin la langue officielle de toute l'Italie, eut des effets par certains points semblables à ceux de l'ordonnance de Villers-Cotterets (1539) sous François I^{er} et de l'édit de Roussillon de 1563 sous Charles IX, qui imposèrent le français comme langue administrative et judiciaire pour toute la France. Les anciens dialectes littéraires du moyen âge, déjà en décadence au XIV^e siècle et en pleine déroute au XV^e, disparaissent définitivement à partir du XVI^e siècle, tandis que bientôt les patois rustiques et les parlers provinciaux seront à leur tour battus en brèche par l'idiome de Paris et des sociétés urbaines. La destruction des patois n'est, il est vrai, pas

encore complètement terminée en France à l'heure actuelle mais il faut dire aussi que la lutte entreprise contre eux par la langue officielle fut, jusque vers le milieu de notre siècle, des plus bénignes; le gouvernement n'imposa jamais la langue littéraire par des moyens administratifs et il est évident que livré à lui-même, le français classique ne pouvait guère, par son seul prestige, pénétrer ni bien profondément ni bien rapidement dans les campagnes éloignées des centres urbains¹. Dans ces derniers cinquante ans, en France, le service militaire obligatoire, l'instruction obligatoire, d'autres mesures encore sans parler des chemins de fer, changèrent totalement la face des choses et, en quelques années, les résultats ont été tels que l'on peut dès à présent prévoir, pour une époque prochaine, la disparition des patois rustiques sur toute l'étendue du territoire français.

L'administration romaine, dans son œuvre d'unification linguistique, possédait, outre le service militaire obligatoire et dont les charges étaient lourdes, un auxiliaire particulièrement puissant dans les translocations et les envois de colonies. Du temps de César, les anciens dialectes et patois sont à ce point partout troublés et confondus qu'il devient désormais impossible d'assigner des limites géographiques quelconques aux formes dialectales, de plus en plus rares d'ailleurs, qui se rencontrent encore sur les inscriptions. Un titre de Campanie CIL. I, 1200, porte par exemple *IVNONE* au datif, alors que jusque-là les datifs en *-ē*, originaires des provinces du nord, de l'Ombrie, de l'Ager faliscus et du Latium, sont parfaitement inconnus aux pays de langue osque. Inversement les génitifs de la troisième déclinaison en *-us*, qui nous paraissent provenir de la Sabine et de certaines localités du Latium demeurées fidèles au vocalisme *-os* de l'indo-européen, sont inconnus dans tout le nord jusqu'à César; alors seulement on les voit gagner peu à peu ces régions, *CAESARVS*, CIL. I, 685, sur une inscription de Pérouse²; cf. aussi sur cette question, Sittl, *Lok. Verschied.*, p. 40.

1. La division du territoire français en départements est la seule mesure qui ait réellement préparé, sous le régime révolutionnaire, l'unité linguistique du pays.

2. Pour autant que nous avons pu nous en assurer, les génitifs en *-us* n'apparaissent guère en Ombrie. Ce vocalisme n'a jamais réussi à s'implanter bien profondément en Italie où d'ailleurs il a commencé

Après César, à l'avènement du régime impérial, la nationalité italique est, avons-nous dit, définitivement constituée. Les divisions successives de l'Italie en régions sous Auguste, en provinces sous Dioclétien, en vicariats sous Constantin n'ont guère qu'un caractère purement administratif et politique. L'ethnographie générale du pays se trouve ainsi fixée et ne sera guère remaniée, pendant toute la durée de l'Empire, que par des établissements individuels des Barbares, leur admission dans les légions, dans les corps politiques romains, dans les emplois publics. Cet afflux continu d'étrangers en Italie, cette invasion lente du pays par une foule d'éléments hétérogènes venus de tous les points du monde romain, ces échanges constants entre l'Italie et les provinces durant les quatre siècles du régime impérial modifièrent néanmoins assez profondément les caractères linguistiques de l'Italie. Les réactions ainsi exercées par les extrémités du colosse romain sur le cœur de l'immense empire, sur l'Italie, furent considérables; elles furent efficaces précisément parce qu'elles furent insensibles mais continues. Leurs effets prirent en quelque sorte une direction naturelle, une marche normale et sûre qui, sans qu'il y parût, devait contribuer, mieux que les invasions, les déportations, les translocations et toutes les autres mesures violentes de l'ancienne Rome, à unifier peu à peu tout le monde romain, à italiser les Barbares et à assimiler les Italiens aux provinciaux.

Au moment des invasions germaniques et de la dissolution de l'Empire, on peut dire qu'il n'existe plus à proprement parler de différences bien essentielles entre les divers peuples de l'État romain. La civilisation est sensiblement la même en Gaule et en Italie; l'Afrique possède les mêmes institutions, les mêmes écoles que l'Espagne. La langue est à peu près identique partout; partout, du moins en Occident, ce sont les lettres latines que cultivent, avec un zèle de néophytes, ces nouveaux Romains; partout, des traditions communes unissent tous ces peuples entre eux, les groupent autour de Rome, constituent vraiment une seule et même nation. Il y a des refrains de soldats, des chansons vulgaires en vers rythmiques que les populations des villes et les bonnes gens des campagnes

trop tard à se répandre, à une époque où le génitif tout entier était déjà branlant et caduc.

répètent d'un bout à l'autre de l'Empire, qu'on redit dans une tradition séculaire après le passage des légions, aux étapes des courriers, sur l'itinéraire des agents voyers en inspection ou des collecteurs en tournée, sur les pas des étudiants cheminant par bandes vers Rome ou Athènes, au long des routes suivies par les malades, clients des eaux d'Aquae Sextiae ou d'Aquae Apollinares. Depuis Hadrumète et Leptis en Numidie jusqu'à Cologne ou Augsbourg, depuis Tomes sur la mer Noire jusqu'à Gabès sur l'Océan, ce sont les mêmes expressions qui circulent, les mêmes rythmes que l'on entend dans les marches de voyageurs et dans les rondes d'enfants; il y a comme un courant intime et continu qui traverse, anime, dirige tous ces membres épars du corps romain; il y a ici quelque chose de plus qu'un simple conglomérat de races soudées ensemble par le ciment instable de la politique. L'unité de tous ces peuples est devenue quelque chose de réel et d'intime; Rome, en quatre cents ans, est parvenue à créer une grande nation d'Occident comme elle avait déjà fait une nation italique, et bientôt on pourra dire, avec Rutilius Namatianus au commencement de l'*Itinéraire*, que « Rome a fait une cité de ce qui était auparavant l'univers ».

§ 58. — A l'avènement d'Auguste, ce lien étroit, cette communauté de langue, de traditions, de mœurs n'existe encore que pour les classes lettrées de l'Empire. A Carthage, à Cordoue, à Narbonne, à Lyon, dans les centres officiels, dans les sociétés mondaines et artistiques, on parle le latin de Rome et l'on s'efforce de l'articuler sans accent, de le manier avec toute l'élégance des beaux esprits de la capitale, cf. Cic., *Pro Arch.*, X, 26 : *Cordubae natis poëtis pingue quiddam sonantibus*, etc. Mais, comme nous l'avons déjà exposé au début de notre étude, voir plus haut, p. 62 sq., il est impossible d'admettre que, dès cette époque, la latinisation des classes populaires et surtout des populations agricoles ait dépassé les limites de quelques empiètements partiels sur les idiomes de certaines tribus, voisines immédiates des grands centres romains. Aussi l'opposition entre les provinciaux et les Italiens est-elle nettement marquée. Pline, Ep. IX, 23, demande à son correspondant, *Italicus es an provincialis*? Le sentiment de l'unité italique ne s'en affirme que plus vivement à l'en-

Contre des provinces; *natione Italus*, CIL. X, 1967; *Italici cives*, CIL. VII, 1095; *Italica uerna*, CIL. VIII, 4283 deviennent des expressions courantes sur les épitaphes, des titres d'honneur pour le défunt; les esclaves même mettent leur gloire à être d'origine italique et non de naissance barbare. Virgile, auxiliaire de la politique panitalique d'Auguste, use et abuse des mots *Italiae gentes*, cf. *Aen.*, VII, 85; *Italo sanguine*, ib., VI, 762, et autres semblables.

Ce qui constitue principalement, à partir de César et d'Auguste, l'unité de l'Italie, c'est, avons-nous dit, l'unité de plus en plus accentuée de la langue latine. A part les villes grecques et messapiennes, les régions frontières de la Cisalpine, le centre et le nord de l'Étrurie, une partie de la Campanie et çà et là quelques ilots de population restés fidèles à la langue osque, quelques points isolés dans le nord où la tradition ombrienne n'est pas encore complètement éteinte, le latin est à présent la langue générale de l'Italie; il a fait la conquête de la péninsule, s'est étendu peu à peu au-dessus des anciens dialectes et des vieux patois locaux qui ont été nivelés, et il apparaît presque partout comme un idiome sensiblement uniforme, sinon très homogène et très rigoureusement fixé. Quintilien, *Inst. Orat.*, I, v, 56, déclare que, de son temps, on parlait dans toute l'Italie le même latin; il reconnaît cependant, *ibid.*, XI, III, 31, que les Italiotes se dénoncent encore par leur prononciation et leur manière de s'exprimer comme on discerne les métaux d'après leur son. L'expression « langue italique » au lieu de « langue latine », que nous avons vue apparaître dans la littérature dès l'époque de la Guerre Sociale, se répand de plus en plus. A propos du vers de Virgile, *Aen.*, I, 109: *Saxa uocant Itali mediis quae in fluctibus Aras*, Servius remarque que *Italos aliqui non qui in Italiam nati sint sed qui latine loquantur accipiunt*. C'est ainsi qu'au III^e siècle Arnobe, dans ses *Disputationes aduersus gentes*, emploie fréquemment la locution *italus sermo*, IV, 13; *Euhemeri libellos Ennius sermonem in italum transtulit*, IV, 29, etc.

§ 59. — Ce latin italique, tel qu'on le parle dans le peuple au début de la période impériale, est naturellement encore très loin de la régularité et de l'unité parfaite de la langue littéraire. Ayant à sa base les dialectes jadis exclusivement en usage dans les régions de l'Italie du Nord, il est encore tout

imprégné de formes provinciales, regorgé de locutions, de mots, de flexions d'origine italique, se dénonce tout de suite par sa prononciation comme un idiome bien distinct du latin classique de Rome. C'est ainsi que les habitants de la capitale et en général les lettrés disent toujours *oportet*, *necesse est* pour exprimer l'idée du verbe français « il faut ». Mais le peuple d'Italie et les colons des provinces disent sans doute *caret* pour « il faut », d'après l'osque *kasit* sur des inscriptions de Capoue. Ce *kasit*, *caret* « il faut » intéresse la sémantique romane, ainsi que l'a déjà fait observer Planta dans une communication orale à la Société de linguistique de Paris, cf. *Bulletin*, XLIV (1897), p. xv : en effet, lorsque *fallere* succède à *carēre*, en Gaule par exemple, *caret* devient *fallit* : de là le français *il faut*.

Le même contraste existe, dès le temps de César et d'Auguste, entre la prononciation urbaine de Rome et celle du peuple d'Italie. A Rome et dans les sociétés lettrées, on continue de prononcer, d'après la tradition antique, *de kem*, *kibus*, *magister*, *gerō* ; dans le langage vulgaire de l'Italie au contraire, ainsi que nous espérons le démontrer tout à l'heure, on articule dès l'époque d'Auguste presque partout *dece*, *cibo*, *majiste(r)*, *jero*. Suétone, *Oct.*, 88, parle d'un officier du palais qui déplut à Auguste parce qu'il articulait *isse* au lieu de *ipse* ; c'était la forme vulgaire. On retrouve cet *isse*, *issu*, *issa* sur les inscriptions de Pompéi, cf. aussi Fröhner, *Rhein. Mus.*, XIII, 148. Or, à cette époque, l'assimilation de *ps* est tout à fait exceptionnelle en latin vulgaire ; si elle apparaît si prématurément dans *isse*, c'est qu'il y a ici en réalité un pronom italique en jeu bien plus qu'un pronom purement latin. L'osque possède essuf, Planta n° 188, *esuf*, Tab. Bant., l'ombrien *essu*, Tab. Eug., VI a, 43, *eso*, VI a, 8 ou *isoc*, VII b, 3, etc., qui correspondent phonétiquement au latin *ipse*, quelle que soit d'ailleurs l'origine de celui-ci¹. L'influence latine s'exerce en ombrien tant sur la voyelle radicale *isoc*, *isir*, *iso*, etc., à côté de *eso*, *esu*, *esoc*, *esir*, etc., que sur la consonne : dans *seps*,

1. Brugmann, *Grundr.*, II, 770, pose **i-pe-so* comme primitif de *ipse*, cf. aussi Lindsay, *Lat. Lang.*, p. 441. Mais l'osque *essuf* semble bien montrer qu'il n'y a jamais eu de voyelle entre *p* et *s*, puisque c'est seulement *ps* primitif qui passe à *ss*, tandis que *ps* résultant d'une syncope, subsiste en osque et se réduit seulement en ombrien *osq.* *úpsannam*, ombr. *osatu*. Nous croyons donc que *pse* dans *ipse* est à l'origine une particule invariable de même que *pte*, soit **is-pse*, cf.

Tab. Eug., VI *b*, 11, nous ne pouvons en effet nous empêcher de voir, avec Huschke et Bücheler, une analogie avec *ipse* et sa famille, cf. *sapsa* dans Festus, etc. Seulement, nous ne croyons pas à une parenté directe, mais bien à une simple réintroduction de *ps* au lieu de *ss* dans **sesse* peut-être parent du fameux *seso*¹ de la table VI *b*, 51; le latin *ipse*, à tort ou à raison, aura préoccupé le graveur qui aura vaguement cru reconnaître quelque parenté entre les deux formes. Inversement, l'ombrien *isso*, « celui-ci, celui » a troublé de bonne heure le consonantisme du latin *ipse*. Ce qui prouve que *isse* du latin vulgaire est complètement sous la dépendance du pronom ombrien, c'est son emploi en tous points correspondant à la syntaxe ombrienne de ce pronom, c'est la place prépondérante qu'il prend aux côtés et au détriment des autres déterminatifs. La fréquence de *issu*, *su* en Sardaigne et en Espagne, cf. aussi, outre les formes romanes, les nombreux *ipse* des inscriptions espagnoles, montre que ce pronom hybride appartient au latin vulgaire le plus ancien.

Plus le latin vulgaire est ancien, plus il contient naturellement de ces vieilles formes dialectales, plus il fourmille d'italismes, plus il est encore imprégné de pèrègrinité italique, plus il est loin du latin classique. C'est à la longue seulement, à la suite d'une lente évolution, d'une sorte de drainage continu que ces débris innombrables des vieux dialectes et des anciens parlers de l'Italie furent peu à peu retirés de la latinité vulgaire, tandis qu'un courant de formes littéraires l'irriguait continuellement, la purifiait, la façonnait peu à peu à l'image du latin classique. L'unité du latin vulgaire, son identité presque absolue avec la langue écrite, telle qu'elle nous apparaît vers la fin de l'Empire, au seuil de la période romane, a été avant tout l'œuvre du temps.

C'est à peu près avec le 11^e siècle avant notre ère, peu après Hannibal, que le latin officiel de Rome commence à exercer son action sur la langue vulgaire, et cette influence, de plus

rès sapsa (= primit. **sa-pse*), dans Ennius et Pacuvius d'après Festus s. v. *sas*. — Remarquons d'un autre côté que l'osque *essuf*, *esuf* exclut toute idée d'un rapprochement entre l'ombrien *essu esu* et les pronoms osques *eksuk*, *exac*, ainsi que l'admettent quelques-uns, cf. sur cette question Mohl, *Le couple roman lui : lei* § 20.

1. Danielsson, *Altital. Stud.*, III, 156 sq., pose l'identité de l'ombrien *seso* avec *sueso*, *svesu*; il reconnaît, lui aussi, dans la seconde partie de ce composé, le pronom **esso*, *eso* = lat. *ipsum*.

en plus considérable à mesure que l'administration centrale devient elle-même plus forte et plus régulière, prend à partir d'Auguste les proportions d'un complet renouvellement de la langue. Il faut bien remarquer en effet que l'unité du latin vulgaire que nous trouvons à la base des langues romanes n'est qu'une conséquence de l'épuration progressive de la langue parlée par la langue écrite. Sans l'action exercée par le latin littéraire, l'idiome populaire aurait continué de se développer librement et, loin de présenter cette incontestable unité où il nous apparaît dès le II^e et le III^e siècles de l'ère chrétienne, il eût continué de se morceler en dialectes indépendants. Ainsi, sans le latin littéraire, les langues romanes fussent nées quatre ou cinq siècles plus tôt. Car c'est bien désormais le latin de Rome, la langue des magistrats, des préfets, des consuls, du Sénat romain que partout les peuples prétendent comprendre et parler; c'est lui seul que l'on s'efforce d'écrire et d'imiter; c'est lui la seule règle, la norme unique, et c'est lui qui, durant des siècles, parvint à contenir, à arrêter dans son éclosion cette immense fermentation de dialectes locaux qui, aussitôt l'Empire ébranlé et caduc, éclatera de toutes parts dans le monde romain.

§ 60. — C'est donc une erreur grave de considérer, comme on l'a fait jusqu'ici, l'unité du latin vulgaire comme un fait primitif et essentiel et de regarder uniformément toutes les divergences entre le latin vulgaire et le latin écrit, tous les écarts d'unité quels qu'ils soient, présentés par telle ou telle forme dans telle ou telle région, comme développés postérieurement à la période d'unité. La plupart du temps, il faut précisément renverser les rapports si l'on veut réellement atteindre une théorie répondant au développement historique de la langue. Il est vraiment trop facile de prendre toujours indistinctement l'état du latin littéraire pour base première de toute étude sur l'idiome vulgaire et il faut avouer que la chronologie ordinaire des romanistes est trop enfantine pour être scientifique. C'est ainsi que pour la diphtongue *au* par exemple, on admet, sur la foi du latin classique, que la diphtongue était, à cette époque quelque peu chimérique d'unité parfaite qu'on nous dépeint, universellement conservée dans tous les pays, dans toutes les provinces, dans tous les districts de la Romania depuis le Tage jusqu'à l'Hèbre. S'agit-il d'expliquer l'italien *udire* ou le roumain

zrechie, on ne s'embarrasse pas pour si peu et, la théorie à la main, on déclare que *au* atone a passé *directement* à *u* en Italie, en Rhétie et dans les pays daces; on croit avoir tout dit quand on a comparé le soi-disant *audio*: **udire* au latin classique *claudō*: *inclūdō* qui n'a en réalité absolument rien de commun avec le phénomène en question¹. Comme il n'y a pas de solution de continuité appréciable dans le domaine géographique de *u* pour *au* atone, il faut bien dater le phénomène d'une époque au moins antérieure à la colonisation de la Rhétie et le considérer comme issu de l'Italie centrale à une date plus ancienne encore.

Dès lors nous sommes ramenés à l'ancien latin italique et à une tendance générale du vieil idiome à réduire, sous l'influence des dialectes de l'Ombrie et du Latium, *au* atone à *ō*. La vieille diphtongue *oe* a subi vers la même époque un sort assez analogue, à cela près que la langue classique n'a pas sauvé *oe* comme elle a restauré *au* caduc. La diphtongue *oe* atone passe à *ou*, *ū* après l'introduction des premiers emprunts grecs; de là *pōena*: *pūnīre*; *Pōenī*: *pūnicōrum*; *mōenia*: *mūnīre*. Plus tard *ū* pour *oe* est étendu même à la diphtongue tonique, excepté après labiale: *cūrō*, *cūra*, mais *moeror*, *foedus*, etc.². On conjugue à ce moment *pūnīre*: **pōeniō*; d'où, par fausse analogie, **obūdīre*: *oboediō*. Toute autre explication de *oboediō*, et Dieu sait qu'il n'en manque pas³, s'infirme d'elle-même par le seul fait qu'elle ne reconnaît point dans *oboediō* un composé de date historique de *audiō*.

Pour la diphtongue *au*, la loi primitive du vieux latin

1. Le vocalisme *claudō*: *inclūdō* dépend uniquement de l'intensité des syllabes initiales et de l'affaiblissement des médiales. Comme l'a montré Louis Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 11 sq., ces phénomènes n'ont, à aucune époque, été en relation avec l'accent tonique.

2. Rien ne nous paraît réellement confirmer la thèse de Parodi, *Studj ital. fil. class.*, I, 437, qui pense que *oe*: *ū* est en relation avec la présence ou l'absence de *i* dans la syllabe suivante.

3. L'une des explications les plus extraordinaires qui aient été données du latin *oboediō* est celle de Bronisch, *Die osk. i- und e-Vok.*, p. 111, lequel ramène *oboediō* à **ob-uois-dijō* ou **ob-uoidhiō*, où il reconnaît soit un substantif **uois*, d'une racine **ueis* « emsig sein, wirken », soit une racine **ueidh* « huldigen, dienen », scr. *vedhās*. Schulze, *Zeitsch. vergl. Sprach.*, XXIX, 251, et Solmsen, *Lat. Laut.*, 150 sq., ne sont point satisfaits de **obuoisdijō*: ils accordent au contraire toutes leurs sympathies à **ob-ayiz-dijō*. Ce sont là des jeux d'esprit assurément fort ingénieux, mais qui ne doivent pas prendre place dans la science.

peut être formulée ainsi: « *AU* atone devient *ō* except devant *u*. » On dit *clāudō*: *clōdēham*; mais *a^ugustus*, plus tard *agustus*, subsiste plus longtemps¹. De *cōdicula*, *fōcāle* etc on conclut, lors de la restauration classique, à *cāuda*, *fāuci* avec *au* illégitime. On disait *ōrāta* pour *aurāta* beaucoup plus généralement que *ōrum* pour *aurum*, cf. Festus, s. v. *orate*. L'Appendix Probi Keil, IV, 198, 10, dit encore: *Auris no oricla*, ce qui signifie que le peuple disait bien *ōricla* pour *auricula*, mais nullement **ōris* pour *auris*. Si l'on dit, même en latin classique, *sōdēs* pour *sī audēs*, comme le remarque déjà Cicéron, *Orat.*, XLV, 154, c'est que, comme la plupart des formules de ce genre, cette locution se plaçait toujours après un mot, à la manière d'un enclitique et n'avait point d'accent ou pour mieux dire d'intensité initiale. Cf. sur *sōdes* Büchele, *Arch. Lat. Lexik.*, I, 103; Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 46; Thurneysen, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXX, 489. Une inscription de Pompéi, CIL. IV, 2353, déjà souvent citée, est intéressante à cet égard: AVLVS·OLO·SVO·SALVTEM. On a voulu expliquer *Ōlō* à côté de *Aulus* par l'influence de *ō* final; c'est notamment l'avis de Seelmann, *Krit. Jahrb. Fortsch. Rom. Phil.*, I, 54, et si je ne me trompe, c'est aussi l'opinion de Solmsen; il est plus simple de penser qu'on articulait, avec le premier mot intense: *Aulus Ōlō suō*..., avec *suō* sans doute enclitique. Le latin impérial réintroduisit peu à peu la diphtongue dans les syllabes atones: mais un certain nombre de mots résistèrent dans quelques régions à cette restauration, le portugais *orelha* par exemple, pour ne citer que celui-là.

D'autre part, *au* fut introduit à tort dans quelques vocables: *Sorix uel saurix*, dit Marius Victorinus, Keil, VI, 267. La forme *saurix* n'a point de valeur historique, comme l montre le grec *σῆρις*, « souriceau », prototype **suōrak-s* (cf. *sōp-*: *σῆρις*). Seulement le latin vulgaire substitua volontiers le suffixe *-ce* au suffixe *-ēce* ou *-ice*; de là **sōrīce*, français *souris*, pour le classique *sōrice*, conservé en esp. *sorce* « raton campésino », roum. *soarice*; cf. **berbīce* pour *ueruēce* ou **mūrīce* pour *mūrīce*, ladin *murisch*, « collier de chien armé de clous pointus », d'après la belle étymologie de Horning *Zeitsch. Rom. Phil.*, XXI, 449 sq. (cf. pour le sens Stace

1. Un exemple curieux est *Corp. Gl. Lat.*, V, 348, 38: *Aucupium et acusatio unum*. Il faut lire *acupatio* pour *aucupatio*.

Achill., I, 221: *Murice frenat acuto delphinis*); pour ce suffixe, voir aussi *Roman.*, XXV, 85; Cohn, *Suffixwandl.*, 41 sq. Les hésitations entre *sôrîce* et **sôrîce* devaient précisément faciliter l'intervention, probablement d'après *saurus* ou le grec $\sigma\upsilon\rho\alpha$, d'une troisième forme, *saurîce*, qui a dû effectivement appartenir au langage vulgaire comme le montre la glose *Buteo: auis* (s)*auricaria*, Corp. Gl. Lat., V, 272, 48, cf. Schlutter, *Arch. Lat. Lex.*, X, 199; Löwe, *Prodr.*, 344 *Saures: sorices*¹. Le portugais *afouto*, esp. *hoto* représente d'après Cornu, *La langue portug.*, § 33, le latin **fautus* au lieu de *fôtus*. Il s'agit ici encore d'une intrusion illégitime de la diphthongue par suite d'une confusion entre *faueō* = slav. *gověti*, armén. *govel* « louer » et *foueō* = skr. *dāhajati*, confusion qui se manifeste dès l'époque de Tacite, *fouēre partēs* au lieu de *fauēre partibus* dans T. Live. Citons également la glose de Placide, III, 462 Mai *Futor* (= *fōtor*): *consentiens*.

Un des pays qui semblent avoir accepté le plus aisément cette restauration savante de la langue vulgaire, c'est-à-dire un de ceux où le latin littéraire se répandit le plus profondément dans le peuple, c'est, grâce sans doute à ses écoles, à son rôle prépondérant dans l'histoire de la civilisation romaine, la Provence. Le verbe *oboedire*, par exemple, y est abandonné pour la reconstruction essentiellement littéraire de la langue ecclésiastique *obaudire*, provenç. *abauzir*. L'Italie au contraire, où l'ancien latin italique avait naturellement laissé des traces beaucoup plus profondes et plus tenaces que dans les colonies des provinces, se montre plus particulièrement rétive et mal disposée à l'égard des formes littéraires. Elle reste par exemple fidèlement attachée à certains vocables qui, par leur vocalisme, remontent au plus ancien latin dialectal, à une époque antérieure au latin littéraire: tel **cornacla*, ombrien *curnaco*, s'il est vrai qu'il s'agisse d'un vocalisme ancien dans l'italien *cornacchia*², en regard du latin littéraire *cornicula*, lat. vulg. **cornicla*, franç. *corneille* (à côté du v. fr. *cornille*), esp. *corneja*; dans **cornacla* on conserverait *a* primitif non affaibli en *i*; il y a peut-être quelque relation analogue entre

1. Il faut, croyons-nous, corriger *Saures: sorix*, cf. *ariex*, *milex* et autres graphies bien connues; *saures* fit ensuit l'effet d'un pluriel.

2. Avouons toutefois que, quoi qu'on en dise, *a* dans l'ital. *cornacchia* nous paraît au moins aussi moderne que celui de *cronaca* et autres semblables.

fornix, *fornice* « voûte » et *fornāx*, *fornāce* « four »¹. Le latin d'Italie ne demeura pas moins fidèle à l'ancienne alternance *au* : *o*² et la diphtongue n'y put guère être réintroduite que dans la Cisalpine et chez les Vénètes, cf. v. vénit. *aldire*, *laldare*, v. milan., *oldir*, *volsà* = *ausare*, *olcell* « uccello » milan. *godé*, génois *oir*, etc. Mais cette restauration dépassa parfois, ici aussi, les limites de la langue littéraire ; c'est ainsi que de *occidere* on conclut à **aucidere* dans la Cisalpine et en Provence : v. vénit. *alcidere*, v. milan. *olcidere*, prov. *aucire* franç. *ocire*³. Dans l'italien central, des mots tels que *nuotar* « nager », et autres semblables sont tout à fait concluants. Le prototype est régulièrement **nōtare* pour *nautare*, d'où par extension **nōto* « je nage » et par dérivation romane **no* au lieu de **nauto* « natation » : de là *nuoto*, puis *nuotar*.

1. Les anciens nous disent, et l'architecture le confirme, que la voûte est d'invention étrusque ; les Grecs en tout cas ne l'ont point connue. Il est donc naturel, croyons-nous, de considérer, comme nous le proposons, les deux mots *fornāx* et *fornix* comme d'origine étrusque. Ce seraient deux doublets du même mot ; l'un est masculin, l'autre féminin, ce qui s'explique parfaitement bien dans l'hypothèse d'un emprunt étranger, surtout à une langue non indo-européenne. Le mot *fortāx* « four à chaux », Caton, *Re Rust.*, 38, ainsi que le substantif *furnus* appartiennent évidemment à la même origine et les hésitations du vocalisme radical confirment au mieux notre hypothèse. Les *Kulturwörter* d'origine étrusque doivent être en latin extrêmement nombreux. Sans parler de *falae* « barrières », Enn., XV, 38 Plaut., *Most.*, II, 1, 10, Nonius, p. 114, 7, qui est bien connu et qu'on peut-être raison de retrouver dans le *falaš* du Cippé de Pérouse, F. bretti 1914, cf. aussi *falando* chez Paul Diacre, un des plus curieux exemples est, croyons-nous, *forfex* « ciseaux » à côté de *forpex* « tenailles », Caton, *Re Rust.*, 10 ; Suet., *Aug.*, 75. On peut mettre les hésitations entre *f* et *p* sur le compte de la prononciation étrusque ; il eut peut-être un temps où les pédants de Rome affectaient de confondre ces deux sons ; de là *CRASSIFES* sur les monnaies de l'édile curule Publius Furius Crassipes. Dans *forceps* « tenailles », il faut reconnaître le même mot étrusque déformé par l'étymologie populaire d'après l'analogie de *anceps*, *princeps*, etc. — Sur l'ombr. *curna* rapproché du grec *κόρυς*, ital. **kor-n-k*, cf. Brugm., *Grundr.*, II, 204.

2. La forme *alcidere* s'est même glissée en vieux toscan à côté de la forme normale *uccidere*. On a aussi *ancidere* comme on disait *cuntell* et *cultellus*. Gröber, *Substrate*, s. v., ramène à tort *alcidere*, *ancidere* à un prétendu *abcidere* pour *occidere*, dont l'existence en latin véritable nous paraît des plus problématiques. — La diphtongue *au* peut naturellement, lors de son rétablissement, être figurée par *al* que là où *l* finale de syllabe est prononcée dure. Des exemples tels que *pauculis* (*pauculis*) Verg. Maro, I, 19, cité par W. Meyer-Lübke, *Grundr.*, I, 365, inversement *cauculus* (*calculus*), Schuchardt, *Vok.*, II, 494, sont à cet égard tout à fait clairs.

comme on a à la fois en Vénétie et dans le sud de l'Italie *oro* pour *auru*. Cf. sur *nuoto* W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 274, qui déclare le mot tout à fait obscur et paraît songer plutôt à *natāre*.

C'est ainsi également que l'alternance *audiō*: **odire*, puis **āudo*: *odire* régulièrement fut conservée en Italie et dans les régions où la colonisation italienne fut prépondérante, c'est-à-dire en Rhétie et en Dacie. Plus tard **odire* passa, sous l'influence de *i* suivant, à *udire* comme *officium* passe à *uffizio*, *oboedire* à *ubbidire*, *potire* à *pulire*, et de même en rhétique et en roumain pour *o* atone en toute position¹. Du même coup s'expliquent en florentin des formes telles que *orecchio*, *godere*, *posare* dans lesquelles *o* est effectivement le seul vocalisme légitime; au contraire, *uccello* doit être considéré comme dialectal, ce qu'indique d'ailleurs le traitement anormal de la gutturale, cf. le doublet dialectal *ugello*, *ogello*. On voit que nous aboutissons ainsi exactement à l'inverse des conclusions ordinaires, cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 354, où l'illustre philologue paraît toutefois avoir éprouvé lui-même quelque doute à l'égard de la soi-disant réduction spontanée de *au* à *u*; il insinue en effet que, pour le rhétique et le roumain, l'intermédiaire pourrait bien avoir été *o*, mais il a tort de ne pas étendre cette possibilité également à l'italien. La seule objection sérieuse que l'on pourrait faire, au point de vue chronologique, à notre manière de voir est le traitement parallèle de *au* germanique en italien et partiellement en rhétique dans *rubare* et quelques autres; mais précisément cette objection tombe à la suite du bel article où Braune, *Zeitsch. Rom. Phil.*, XXII, 197, a démontré que *u* dans ces formes est déjà germanique et nullement roman.

Constatons d'autre part qu'il est assez difficile de déterminer jusqu'où a pu pénétrer dans l'Italie du sud la réduction de *au* atone telle qu'elle se montre dans le vieux latin du nord. Les traitements presque partout divergents qui apparaissent dans les patois de l'Italie méridionale et la confusion extrême qui y règne sur ce point peuvent nous laisser suppo-

1. Dans certaines régions du Dauphiné, *au* atone passe de même à *o*, puis *u*, finalement *u*, cf. Devaux, *Lang. vulg. Dauph.*, § 116. Il serait intéressant de savoir s'il s'agit ici d'une survivance locale de l'ancien vocalisme vulgaire ou d'un développement récent, postérieur à la restauration de *au* atone en Gaule.

ser que la prononciation du nord ne s'est qu'accidentelleme
implantée dans ces pays, où l'osque et le grec militaient
faveur de la diphtongue. En sicilien, par exemple, *godì*
lodari de même que *oru* et quelques autres sont probableme
des importations septentrionales anciennes, car ces form
sont répandues d'une manière très générale dans tout le su
orum pour *aurum* est d'ailleurs attesté par les grammairie
dès une époque très reculée: ce qui n'empêche Ciallo d'
camo, au XII^e siècle, d'écrire régulièrement *auro*. A pren
les choses dans leur ensemble, il est clair que dans le s
la diphtongue est régulièrement conservée; la réduction
au atone à *o* ou mieux *ā* en sicilien notamment est de to
façon un phénomène récent. L'Afrique également — où l'
fluence du latin du sud est d'ailleurs manifeste sur plus d
point — paraît avoir toujours ignoré, à quelques rares exc
tions près, la réduction de *au*. Il faut donc admettre que
pour *au* atone, dans le latin du nord, ne s'est généralisé d'i
manière efficace qu'après la colonisation de l'Afrique et
l'influence de la langue littéraire s'est à cet égard exer
d'assez bonne heure pour entraver la propagation du phé
mène dans le sud de la péninsule. En Espagne et en Gaule
romanisation effective des populations indigènes a en réal
commencé à une époque où le vocalisme classique était d
redevenu prépondérant dans les centres romains de ces p
vinces. Remarquons d'ailleurs que la forme littéraire triomp
plus ou moins rapidement de la forme vulgaire ancienne; l'
et l'autre peuvent rester fort longtemps en lutte ouverte av
que la langue ne se décide définitivement à abandonner
forme originelle. Il est arrivé quelque chose de semblable
l'époque historique, il est vrai, pour le représentant hispan
portugais du latin *flor*. La forme ancienne est, par métathèse
frol, que les vieux textes préfèrent encore généralement à
forme savante *flor*. Aujourd'hui celle-ci a partout triomph
en Portugal comme en Espagne.

§ 61. — Nous n'avons insisté si longuement sur cet exe
ple, choisi entre cent, que pour faire voir plus claireme
comment nous entendons expliquer les rapports du latin l
ténaire et de la langue vulgaire et de quelle manière il co
vient en réalité de se représenter l'unité de celle-ci.
raisonnement logique confirme d'ailleurs, d'une façon à no

sens indéniable, cette conclusion que l'unité du latin vulgaire est une œuvre tardive, réalisée imparfaitement et après coup sous la pression artificielle de la langue écrite et officielle. En effet, si l'unité du latin populaire avait existé dès l'origine de la colonisation romaine, il est évident que l'écart chronologique entre le latin des divers pays romans serait infiniment plus considérable qu'il ne l'est en réalité. Supposons avec Gröber le latin de Rome introduit comme langue uniforme et sans dialectes proprement dits dans la péninsule ibérique par les conquêtes romaines du III^e et du II^e siècles avant notre ère; supposons *le même latin uniforme* pénétrant avec d'insignifiantes différences chronologiques en Gaule au I^{er} siècle, en Rhétie un siècle plus tard, en Dacie au II^e siècle de l'ère chrétienne. Le latin uniforme des romanistes aurait eu ainsi quatre ou cinq cents ans d'avance en Espagne sur le même latin dans les provinces daces. En supposant même qu'à Rome et en Italie ce latin fût resté, comme l'admettent les romanistes, à peu près stationnaire (car les divergences chronologiques qu'ils reconnaissent sont, pour un idiome vulgaire purement oral, infiniment minimes), comment croire qu'une fois implanté en Espagne, en Gaule, dans les autres provinces, il ne se fût point modifié, n'eût pas pris un caractère plus spécial et plus marqué?

A prendre la thèse chronologique de Gröber, qui est exacte en principe, rigoureusement à la lettre, il semble que le latin d'Espagne par exemple, ait attendu durant quatre siècles et plus dans une immobilité presque complète que le reste du monde romain se fût à son tour assimilé la langue latine; à ce moment seulement, lorsque la dernière province et le dernier district barbare fut entré dans la Romania, le latin de chaque région se serait réveillé, aurait commencé d'exercer son activité propre, aurait joué sa partie dans l'édification des langues romanes, comme des musiciens partant en mesure à un signal du chef d'orchestre. Ce n'est point ainsi, tant s'en faut, que les choses se sont passées, et les siècles qui séparent les premiers établissements du latin dans les divers pays romans ont été employés, non à conserver une unité primordiale chimérique, mais à édifier l'union progressive du latin vulgaire et du latin officiel.

§ 62. — L'unité du latin vulgaire est donc une œuvre

essentiellement artificielle et presque savante. Elle a sa cause principale dans une substitution progressive de la langue littéraire aux anciens patois italiques. On ne saurait mieux comparer cette intrusion de l'idiome officiel dans le langage populaire qu'à l'invasion des innombrables formes et locutions savantes qui inondèrent les dialectes romans aux premiers temps du moyen âge. Entre le latin vulgaire qu'on parlait par exemple en Gaule au v^e ou au vi^e siècle et le français du *Saint Alexis* ou du *Roland*, il y a un écart presque aussi considérable qu'entre le latin du Picénium ou du pays marsique au temps d'Annibal ou des Gracques et le latin qu'on parlait sous l'Empire au iii^e ou au iv^e siècle. Presque tous les mots abstraits dans les langues romanes sont d'origine savante, soit que ces mots et les concepts qu'ils représentent aient été primitivement étrangers aux populations rurales qui devaient constituer le fond des nations romanes, soit que pour la plupart ils aient été de bonne heure renouvelés artificiellement et constamment préservés des révolutions phonétiques par l'idiome savant, comme il est arrivé pour le français *vérité* vfr. *verté*, *occasion* vfr. *achaison*, *charité* à côté de *cherté*, etc. Des mots tels que *sécler*, (*h*)*onorare*, *vanité* pouvaient bien être déjà parvenus, dans la bouche du peuple, aux formes **sieil'* ou **sil'*, **ondrer*, **vantét* lorsqu'ils furent restaurés au *siècle*, (*h*)*onourer*, *vanité*, de même que *credance* dans le *Saint Alexis*, v. 4, peut signifier tout aussi bien une continuation directe du latin *crédentia* qu'une réintroduction savante du mot. Or, il n'y a guère de dialecte ni de patois vulgaire où ces formes *occasion*, *charité*, *honorer* et autres semblables n'aient pénétré : l'influence de la langue savante a donc été intime et profonde, elle a renouvelé et perfectionné tous les parlers populaires de la Romania.

§ 63. — C'est l'Église qui, dans les pays romans, s'est faite l'éducatrice du peuple et de sa langue ; c'est elle qui s'est appliquée à charrier les mots savants et les formes littéraires de l'idiome écrit dans le langage vulgaire et les parlers rustiques. Seulement, comme elle ne se proposait d'autre but que de moraliser les masses ignorantes, de développer le cercle étroit de leurs idées en leur enseignant des objets et des concepts nouveaux, ce n'est que par accident et tout à fait involontairement que l'Église est devenue la grande

renovatrice de nos langues modernes comme elle a été l'institutrice des idées nouvelles. La pureté classique, l'élégance des cercles mondains n'est pas du tout son fait ; elle se montre au contraire pleine de défiance et de dédain à l'endroit du bas langage et toutes ses sympathies vont à l'idiome vulgaire, dont les rudesses lui agréent infiniment plus que l'éloquence fleurie et perverse du paganisme. Saint Jérôme, *Epist. XX Ad Eust.*, s'effraie à la pensée que peut-être il sera damné pour avoir été *ciceronianus non christianus*. Cette langue du peuple, l'Eglise s'efforce de l'apprendre, s'essaie, avec Commodien et Prudence, à la parler, se montre partout pour elle accueillante et maternelle ; volontiers elle répète avec je ne sais plus quel évêque répondant à un rhéteur de Rome : « Tu parles trop bien pour un chrétien ». Voilà pourquoi l'action de l'Eglise, dans les pays romans, s'est ornée le plus souvent à enrichir le vocabulaire des termes nouveaux nécessités par les idées nouvelles. La grammaire proprement dite, les flexions, les tournures ont en général été scrupuleusement respectées ; les chapitres de la dérivation et de la syntaxe ont seuls été touchés dans leurs parties intimes et remaniés pour les besoins d'une civilisation neuve.

Mais si l'Eglise eût voulu conserver la langue latine, si elle eût cru devoir étayer et soutenir l'édifice branlant de l'ancienne grammaire, si elle eût entravé la première évolution des dialectes vulgaires, nul doute qu'elle eût arrêté pour de longs siècles, empêché peut-être à jamais l'éclosion des langues romanes, déjà retardée si efficacement par les efforts du latin officiel et de l'administration impériale. On parlerait aujourd'hui, dans l'Europe méridionale, comme il y a quatorze ou quinze siècles, de simples dialectes du latin et il est probable que le latin continuerait d'être la langue littéraire unique des peuples romans. La stabilité de l'arabe, des langues slaves, des langues romanes elles-mêmes, de l'espagnol ou de l'italien par exemple, qui ne se sont guère modifiés depuis près de mille ans, prouve que rien en somme ne condamne réellement le latin à la décrépitude et à la mort. Les langues, pas plus que les États, ne meurent de vieillesse ; c'est là un préjugé aussi faux en linguistique qu'en politique. Un État bien constitué, comme la Chine par exemple, dont le bon fonctionnement répond exactement aux besoins économiques et sociaux du pays, peut être considéré théorique-

ment comme immortel ; un peuple ne saurait, suivant la remarque de Laveleye, sentir comme un individu les atteintes de la vieillesse, puisque chaque génération le renouvelle complètement et indéfiniment. De même, tant qu'une langue répond aux besoins sociaux et intellectuels du peuple qui la parle, tant qu'elle sait se développer parallèlement au mouvement général des idées, il n'y a aucune espèce de raison pour qu'elle disparaisse.

§ 64. — C'est ainsi que le latin, depuis longtemps menacé d'une dissolution complète, parvint à se ressaisir, à se raffermir pendant toute la durée de l'Empire. L'agent principal de cette restauration fut l'administration romaine : les fonctionnaires, les magistrats, les légats de Rome, les collecteurs et les fermiers des impôts, les recruteurs, les habitants des grandes villes, tous les individus tant soit peu lettrés ne parlaient guère que la langue littéraire. Il était donc naturel que leur influence s'exercât peu à peu sur les masses populaires et pénétrât insensiblement leur langage. Or, cette influence devait s'exercer moins spécialement sur les formes grammaticales, sur le système général des flexions et des terminaisons, sur les constructions et la syntaxe, qu'il est assez malaisé de réformer, que sur le vocabulaire, sur la forme extérieure des mots, sur l'orthoëpie générale du langage plutôt encore que sur ce qu'on appelle la correction et la régularité grammaticales. Dans la France actuelle, les banlieues urbaines, c'est-à-dire les campagnes directement et effectivement soumises à l'influence de l'idiome littéraire, conservent généralement une prononciation et des locutions plus ou moins patoises il y est vrai, mais jamais la phonétique ne s'y avance jusqu'aux phénomènes extrêmes qu'on constate dans des régions situées en dehors de la sphère d'influence littéraire : les mots, usés par les déformations excessives de la phonétique dialectale, sont repris au français des villes ; la plupart du temps même, la grammaire est déjà très sensiblement modelée sur celle de la ville voisine. Autour d'Abbeville par exemple, nous avons constaté nous-même sur un vaste rayon la prédominance de l'article *le* sur l'article picard *che* qui ne devient réellement commun qu'au-delà de la sphère d'influence de la ville.

§ 65. — Dans l'empire romain, les formes de la langue

littéraire furent propagées dans les masses populaires par trois voies essentielles : les armées, les écoles, la colonisation avec les caractères particuliers qu'elle prit dans les provinces et que nous nous réservons d'étudier dans un chapitre spécial.

Le rôle des armées fut certainement le plus considérable et il est du reste facile de se le représenter. Dans une société où tout homme adulte et valide est requis par la conscription et passe de longues années dans les camps, en relations avec des individus de toute nationalité, en contact constant avec les autorités, les chefs, les délégués du gouvernement central, on comprend que le service militaire devient en peu de temps l'agent le plus puissant dans l'œuvre du nivellement dialectal et de l'unification de la langue.

§ 66. — En second lieu les écoles publiques, quelle qu'ait d'ailleurs été leur place exacte dans l'administration impériale, durent jouer dans l'éducation populaire un rôle d'une importance capitale. Nous avons essayé déjà, au début de notre étude, § 27, p. 67 sq., de montrer combien a été grande la part des écoles romaines dans la latinisation des provinces. Cette influence naturellement s'est exercée aussi, et dès une époque sans doute ancienne, parmi les populations du Latium d'abord, de l'Italie ensuite.

Les renseignements nous manquent malheureusement pour déterminer exactement la situation des écoles dans l'ancienne Rome et il y a à cet égard plus d'une contradiction dans les indications, du reste très vagues, éparses çà et là dans les historiens. C'est pourquoi, comme il nous paraît toujours dangereux de révoquer en doute un témoignage ancien, le plus simple est d'admettre que la place occupée dans la société romaine par l'instruction publique a beaucoup varié dans le cours des siècles et que la situation des écoles par rapport à l'État n'était pas la même sous la République et sous le régime impérial. Qu'il y ait eu de fort bonne heure des écoles, au moins des écoles élémentaires, non seulement à Rome mais dans la plupart des villes de l'Italie, c'est un fait patent et dûment attesté. Tout au début de l'histoire romaine, T. Live, III, 44, nous montre Virginie, la future victime d'Appius Claudius, allant à l'école sous la conduite de sa nourrice et l'on doit conclure de la description de l'historien que les écoles se tenaient

alors sur le forum, probablement dans de petites échoppes ouvertes ou même, durant l'été, sous une toile en plein vent. Ce qui est intéressant pour nous, c'est que la jeune Virginie était plébéienne ; il y avait donc à Rome dès le v^e siècle avant notre ère et probablement déjà longtemps auparavant, des écoles populaires fréquentées par les enfants des plébéiens. Ainsi le peuple recevait généralement, et cela depuis les temps les plus reculés, au moins une instruction rudimentaire ; les femmes mêmes participaient à ce genre d'éducation et n'étaient donc point absolument illettrées, au moins dans les familles plébéiennes quelque peu aisées ; car il reste malgré tout fort peu vraisemblable que, à cette haute époque, la plèbe infime eût accès dans les écoles. Ce qu'on enseignait dans ces écoles se bornait naturellement à peu de chose ; pourtant, nous savons par un témoignage formel de Sénèque, *Ep.*, 88, qu'on apprenait, même dans les humbles écoles plébéiennes, à lire et à écrire, *prima litteratura*. Plaute, *Mercat.*, II, II, 32, nous parle de son côté des enfants qui apprennent à syllaber dans les écoles, et Horace, *Ep.* I, xx, 17, nous apprend qu'on leur faisait épeler dans des ouvrages démodés ou de vieux exemplaires achetés au rabais : *Hoc quoque te manet, ut pueros elementa docentem Occupet extremis in uicis balba senectus*. Quintilien enfin, I, xxvii, 1, nous enseigne que l'écriture et même la calligraphie étaient cultivées au même titre que la lecture ; on faisait copier aux enfants des modèles appelés *praescripta*.

En voilà plus qu'il n'en faut pour nous convaincre que l'instruction publique n'était point aussi négligée qu'on eût pu s'y attendre de la part des rudes et grossiers rustres qu'étaient, à n'en point douter, les contemporains de Camille et même de Caton. Ajoutons que les autres cités italiques de cette époque ne le cédaient sur ce point en rien aux Romains. L'Étrurie avait alors des écoles célèbres où les jeunes patriciens de Rome allaient achever leur éducation par l'étude de l'étrusque et probablement de la science des haruspices et du droit augural, cf. Liv. IX, 36. On connaît la trahison de ce maître d'école de Faléries qui livra comme otages ses élèves aux mains de Camille. Les populations du Sud, les Osques de la Campanie notamment, n'étaient sans aucun doute pas moins avancées ; on peut même supposer avec quelque vraisemblance que leur système d'édu-

cation était calqué sur celui des Grecs, leurs éducateurs et leurs voisins.

Quant à savoir si les écoles romaines étaient entretenues par l'État ou si elles avaient un caractère privé, il faut résolument trancher la question, au moins pour l'époque républicaine, en faveur de la seconde alternative. Cicéron est sur ce point tout à fait positif, *Republ.* IV, 2 Mai: *Principio disciplinam puerilem ingenuis de qua Graeci multum frustra laborarunt et in qua una Polybius noster hospes nostrorum institutorum negligentiam accusat, nullam certam aut destinatum legibus aut publice expositam aut unam omnium esse uoluerunt.* Ainsi, du temps de Polybe et de Scipion, au II^e siècle, aucune disposition officielle ne réglait l'enseignement des écoles, lesquelles avaient un caractère strictement privé. Toutefois il est permis de se demander jusqu'à quel point l'enseignement qu'on y donnait était libre. Nous ferons observer qu'un ancien édit des censeurs Enaeus Domitius Ahenobarbus et Lucius Licinius Crassus, conservé par Suétone dans le *De claris rhetoribus* et déjà signalé par Villemain dans sa traduction de la *République*, p. 218, censure l'enseignement nouveau, *nouam disciplinam*, donné à la jeunesse par certains rhéteurs et contraire « à l'usage établi par les anciens ». L'État se réservait donc, sous l'ancienne république, le contrôle des écoles publiques et rien ne s'oppose directement à ce que, dès cette époque, certaines rémunérations servies sur les deniers publics eussent récompensé les services des maîtres dont l'enseignement était approuvé.

Dans l'important fragment du *De Republica* que nous venons de citer, la phrase commence par le mot *principio*, que les commentateurs traduisent unanimement par « en premier lieu ». Nous serions tenté de l'interpréter autrement et de traduire : « A l'origine, les Romains ne crurent pas devoir régler par des lois, etc. » Il faudrait alors supposer que dans les phrases suivantes, qui sont perdues, Cicéron signalait quelques dispositions spéciales qui réglèrent par la suite la situation des écoles; car il nous paraît vraiment bien peu admissible qu'un peuple tel que le peuple romain ait systématiquement écarté de l'appareil si scrupuleux de ses institutions publiques un sujet aussi important que celui de l'éducation. Dans cette hypothèse, le reproche qu'adressait Polybe aux institutions romaines porterait principalement sur ce fait

que l'État ne prenait point directement en main l'éducation de la jeunesse et ne faisait pas, comme en Grèce, élever les jeunes gens en commun. La chose mérite d'autant plus d'être signalée que, dans d'autres cités italiques comme dans la plupart des villes grecques, à Faléries par exemple, on pratiquait de toute antiquité ce qu'on appelle aujourd'hui le système de l'internat, cf. Liv. V, 27, Plut., *Cam.*, 12.

A Rome, ce système ne paraît pas avoir jamais été en usage, mais il devait exister sous l'Empire, parallèlement à l'éducation privée donnée aux jeunes gens riches par des précepteurs érudits, de vastes collèges d'externes fonctionnant probablement d'une manière analogue à celle des gymnases allemands actuels. C'est ce qui ressort clairement de la lecture de Quintilien, notamment du chapitre I, II, 4, qui est bien connu et où les deux systèmes d'éducation sont mis en parallèle. Malheureusement, l'*Institution oratoire* ne nous dit toujours pas si ces écoles publiques étaient administrées directement par l'État. Dans les derniers siècles de l'Empire, la chose ne fait point de doute : nous savons positivement qu'il y avait à cette époque presque dans chaque ville un grammaticus appointé sur les deniers publics, cf. notamment *Cod. Theod.*, XIII, tit. III, 11. De même les écoles nombreuses destinées aux fils des vétérans étaient sûrement entretenues par l'État. Nous avons déjà fait observer avec quel soin extrême l'administration impériale s'occupait, dans les provinces, de faire instruire les enfants des Barbares dans les lettres latines ; ce fut un des moyens les plus puissants employés par Rome dans l'œuvre colossale de la romanisation du monde. A peine Agricola avait-il conquis quelque district de la Bretagne, qu'il y installait des écoles ; celles-ci ne pouvaient naturellement être défrayées que par le gouvernement romain.

L'instruction publique figurait donc, et sans doute pour une somme considérable, parmi les dépenses prévues par l'administration romaine. Ce n'étaient guère, il est vrai, que les écoles primaires, celles où l'on enseignait la *prima litteratura*, que Rome pouvait ainsi subventionner directement de ses deniers ; car c'étaient les seules qui servissent directement sa politique. Quant aux écoles d'un caractère plus relevé, tenues par des maîtres déjà plus doctes et plus éminents, quelquefois par des professeurs célèbres, il est probable que l'État accordait à celles dont l'enseignement était officiellement re-

connu certains subsides destinés à parfaire la somme fournie par la finance des étudiants inscrits. Il est impossible que la commune de son côté n'ait pas contribué, pour une part tout au moins, à soutenir les écoles célèbres qui faisaient affluer dans chaque ville les jeunes gens de toute la province. Nous voyons Virgile entrer à douze ans à la petite école de Crémone; c'était une sorte d'école primaire entretenue sans doute directement par l'État. Il passe ensuite à Milan pour faire, comme on dit en Allemagne, ses études de gymnase. Nous le voyons enfin à Naples étudier la littérature grecque sous Parthénios et la philosophie sous l'épicurien Siron : ce furent en quelque sorte ses études universitaires. Nous savons, par un passage de Suétone, *De illustr. gramm.*, 17, que Verrius Flaccus était appointé à raison de 100,000 sesterces et logé au Palatium, où il dirigeait l'éducation grammaticale des petits-fils d'Auguste, Gaius et Lucius, tout en conservant son école. Quintilien, un peu plus tard, est rémunéré tant par le trésor public que par le fisc impérial. Il semble d'autre part que même les petites écoles plébéiennes n'étaient jamais entièrement gratuites, et que, comme cela se pratique encore en Autriche par exemple, où cependant l'instruction est obligatoire, les parents des élèves étaient astreints à acquitter une certaine taxe; à Rome, on versait sans doute directement cette redevance entre les mains du *magister*. Macrobe, *Saturn.*, I, 12 nous apprend que cette rétribution devait être versée par les parents au mois de mars de chaque année : il y avait donc des ordonnances légales réglant le régime des écoles, ce qui prouve bien qu'elles étaient directement soumises au contrôle de l'État.

§ 67. — C'est César le premier, à ce qu'il semble, qui se soit occupé sérieusement de l'organisation du système scolaire dans l'Empire romain. Suétone, *Caes.*, 42, cite de lui une loi par laquelle tout grammaticus étranger établi dans l'Empire reçoit de plein droit le *ius civitatis optimo iure*. On voit par là l'importance qu'il attachait aux écoles, évidemment comme moyen politique, et il est de toute évidence que, sinon lui-même, du moins Auguste, son successeur, avait réglé par un ensemble de lois précises le fonctionnement de l'instruction publique dans l'empire. Après les invasions germaniques et la dissolution de l'État romain, toute cette partie de l'édifice

impérial s'écroula naturellement avec le reste. Les écoles, qui avaient jusque-là jalousement gardé l'intégrité de la langue latine, se fermèrent, les maîtres se dispersèrent, le nombre des illettrés s'accrut, l'ignorance devint générale, la langue écrite tomba dans l'oubli¹ : alors précisément les patois locaux se réveillèrent, le morcellement dialectal fit des progrès effrayants, les langues romanes parurent. Car il faut remarquer que la plupart des grands phénomènes phonétiques et linguistiques qui caractérisent les divers parlers romans tombent précisément dans cette période de désordres et d'anarchie sociale et intellectuelle qui s'étend depuis le iv^e et le v^e siècles jusqu'à la première renaissance sous Charlemagne. Dès l'an 527, le deuxième Concile de Tolède, effrayé de l'ignorance croissante qui gagnait jusqu'au clergé lui-même, avait essayé de renouer la tradition ancienne en ordonnant l'ouverture d'écoles épiscopales organisées sur le modèle des vieilles écoles romaines sous l'Empire : mais ce fut une tentative isolée qui ne parait pas avoir porté ses fruits.

Sans aller jusqu'à prétendre que la fréquentation des écoles primaires ait jamais été rendue obligatoire par les ordonnances impériales, nous ne saurions admettre que les Romains n'aient pas su tirer de leur système d'écoles publiques tous les résultats qu'on en pouvait attendre à l'égard de l'unification de l'Empire ; ce serait bien mal connaître le caractère essentiellement pratique et toujours conséquent avec lui-même de leur administration et de leur politique. Dans les provinces principalement, où le gouvernement possédait des moyens d'action certainement beaucoup plus radicaux et plus directs qu'à Rome ou en Italie, rien ne devait être plus facile que de contraindre, fût-ce par des voies officieuses et indirectes, les Barbares à envoyer leurs enfants aux écoles latines. On comprend dès lors le rôle immense que les écoles ont dû jouer, durant cinq siècles et plus, dans l'œuvre de la romanisation, et toute l'histoire du latin vulgaire s'éclaire aussitôt d'un jour nouveau et lumineux.

Ainsi, c'est moins le latin vulgaire d'Italie apporté par les premiers colons que l'idiome officiel enseigné dans les écoles et parlé par les fonctionnaires et les magistrats qui se propage en réalité dans toutes les provinces de l'Empire. Déjà sous la

1. On voudra bien se souvenir des quelques exceptions que nous avons signalées plus haut, p. 69.

puis le rétablissement de -s final. Que -s dès le latin préclassique était caduc en certaines conditions syntactiques, c'est un fait connu et depuis longtemps constaté, et si cet s a été par la suite partout restauré sans condition dans la langue classique, il n'y a pas de doute que c'est d'une manière quelque peu artificielle, pour des motifs de régularité grammaticale et à l'instigation de puristes désireux de fixer la langue sous ses formes les plus pleines et les moins dégradées.

Nous croyons qu'en ceci comme en tant d'autres cas relevés déjà par Havet, Stowasser, Keller et d'autres, c'est le grec qui a servi de modèle aux auteurs de la langue classique; -s final a été immobilisé dans *domus, equos, equōs, noctēs, uesperās, legimus*, parce que le grec des colonies de la Grande-Grèce prononçait en toute position *δῶμος, ἴκκος, ἴκκως, νύκτες, Ἑσπεράς, λέγεμεν*, etc. Là où le modèle grec faisait défaut, les deux formes, avec et sans -s final, restèrent continuellement en usage et ne sortirent jamais de la langue littéraire: *legeris* ou *legere*, *fortis* ou *forte*, *magis* ou *mage*; sur les 2^{es} p. sing. en -*eris* analogiquement tirées de -*ere* = grec -*ειν*, cf. Speijer, *Mém. Soc. Ling.*, V, 188 sq.; sur ces désinences en vieux latin, cf. Ritschl, *Opusc.* II, p. 622, Anm.; IV, 405 sq. Les deuxièmes personnes du pluriel en -*tis*, quelle que soit d'ailleurs leur origine, cf. Brugmann, *Grundr.*, II, 1357 sq., se sont maintenues malgré le grec -*τε* parce que, croyons-nous, le doublet syntactique -*tis*: -*te* a été ici utilisé pour distinguer l'indicatif de l'impératif, sans qu'il soit nécessaire de chercher une distinction originelle entre les deux désinences: c'est, à notre sens, compliquer gratuitement une question déjà délicate par elle-même, d'autant plus que rien, dans les autres dialectes italiques, pas même le très énigmatique *eite* de l'inscription Herentas de Corfinium¹ ne nous atteste le dualisme primitif de cette flexion. C'est pourquoi la distinction fonctionnelle entre *legitis* et *legite*, cf. *sulti*, c'est-à-dire *sulte* pour *sultis* dans Ennius, nous paraît à l'origine aussi artificielle que celle de l'indicatif *legeris* en regard de l'impératif *legere* ou celle du masculin *celeber* à côté du féminin *celebris*.

1. En réalité, EITE peut signifier tout autre chose que *ite*, de même qu'il n'y a aucune raison sérieuse d'interpréter LEXE de la même inscription par le latin *legitis*. Nous nous sommes déjà expliqué, cf. plus haut p. 103, n. 1, quant aux doutes que peut éveiller l'interprétation de l'inscription Herentas proposée par Thurneysen.

La restauration générale des flexions en -s ne s'établit, quoi qu'il en soit, d'une manière définitive dans le latin littéraire que dans le cours du 1^{er} siècle avant notre ère ; c'est donc un fait relativement récent même dans l'idiome écrit. La langue vulgaire de l'époque républicaine se comporte tout autrement et il y a lieu sur ce point de distinguer, dès l'origine, entre les différentes régions de l'Italie. En osque, comme dans le grec de la Grande-Grèce et de la Sicile, -s final est stable et ne tombe que tout à fait exceptionnellement, par exemple dans la combinaison upsatuh: sent pour *úpsatús sent* « operati sunt » sur un vase de Suessula, cf. Lattes, *Rendiconti Ist. Lomb.*, 1891, p. 117. Il ne faut pas davantage tenir compte du génitif Anniei sans -s sur une inscription de Capoue, Planta, n° 137, à côté de Virriieis dans la formule identique du n° 136 qui est du même lieu et de la même époque. Le génitif Anniei n'est point, croyons-nous, d'origine phonétique ; si ce n'est pas simplement un accident de gravure, ce serait plutôt un premier présage de la fusion prochaine du génitif et du locatif sous l'influence du latin. Au moment de la Guerre Sociale, les habitudes de la prononciation latine tendent enfin à prendre réellement pied dans l'osque du Samnium et de la Campanie et, dans cette région tout au moins, -s final paraît bien, à cette époque, avoir été menacé : Paapií, Paapi sur les monnaies de la Guerre Sociale en est une preuve difficile à constater. Il en est de même des noms propres sur les briques de Pompéi, cf. Planta, I, § 256, p. 582.

§ 70. — Dans le nord au contraire, le phénomène avait pris dès une époque ancienne des proportions considérables. En ombrien, comme nous le verrons tout à l'heure, -s final, après une histoire passablement compliquée, finit par succomber d'une façon générale. En falisque, les choses semblent s'être passées plus simplement, mais le résultat fut le même : la chute de -s final y est absolument régulière ; le nominatif *Cepiô*, lat. *Cipius*, Deecke, n° 50, sur une inscription de Caprarolo, peut être considéré comme la forme normale, et effectivement les exemples abondent même sur les inscriptions les plus anciennes. Les textes latino-faliques répondent exactement à cet état de choses, à telles enseignes que *filius* par exemple n'a en réalité d'autre nominatif sur terre falisque que *FILIO*, Deecke, 29, 30. Sur un matériel épigraphique en

somme restreint, nous relevons jusqu'à dix-sept exemples de nominatifs en *-o* et la proportion, à l'origine, devait être sensiblement la même pour les autres formes en *-s*. Mais déjà, en dehors des nominatifs en *-o*, la fixation de *-s* final paraît en train de s'effectuer; les noms en *-es* se montrent avec la sifflante même sur des titres anciens purement falisques, par exemple *Petrunes*, Fabretti, 2443, puis sur les titres latino-falisques, *Plenes* et autres semblables, particulièrement sur les briques découvertes à Falleri (Falerii noui), cf. Deecke, n° 61, 1, etc. Bientôt les nominatifs en *-o* de la deuxième déclinaison échappent à peu près seuls au procès de réintroduction de *-s* final. Ceux-ci en revanche se maintiennent résolument sans sifflante finale; l'inscription votive des Falisques de Sardaigne avec *L·LATRIVS·K·F·* est un cas exceptionnel que la nature même de ce texte explique amplement, la pierre ayant peut-être été gravée à l'étranger, en tout cas dans un latin déjà sensiblement plus perfectionné que le patois local en usage dans l'Ager faliscus. D'un autre côté, les nominatifs sans *-s* sont si nombreux qu'il est matériellement impossible de songer, comme le fait Louis Havet, *S latin caduc*, p. 307, pour les nominatifs *CORNELIO* et *CORNELI* des *elogia Scipionum*¹, à une simple abréviation due au caprice du graveur.

Il faut donc bien admettre qu'en 241, lorsque les Romains commencèrent la conquête et la colonisation de l'Ager faliscus, la chute de *-s* était déjà assez avancée dans le pays, au moins en certaines positions syntactiques. Son rétablissement se fit ensuite peu à peu pour obéir aux nécessités de la flexion; mais une utilisation morphologique du *-s* en même temps décider entre l'adoption des doublets avec ou sans sifflante finale. Si le nominatif des thèmes en *-o* se fixa sans *-s* au singulier, nous pouvons croire que la concu-

1. *CORNELIO* tout au moins ne saurait passer pour une abréviation dans un texte tel que le nôtre, l'omission de *-s* final ne peut absolument s'expliquer que si cette lettre avait effectivement cessé d'être entendue dans le nom en question et tout au moins dans les conditions données. A la rigueur, on peut penser que *CORNELI* représente *CORNELI(us)*, car *-is*, *-i* pour *-ius* n'est point purement latin ou du moins n'appartient point à la langue classique; c'est une désinence du latin d'Italie. Ritschl, *Opusc.*, IV, 457 sq., voit néanmoins dans *CORNELI* comme dans *OPPI*, *VALERI*, *MVMMI*, etc., des nominatifs en *-i(s)* plutôt que des abréviations de *-i(us)*.

rence de l'accusatif pluriel indiqua ici tout naturellement cette option; précisément la phonétique falisque exige -o, non -u final, donc le même vocalisme qu'à l'accusatif pluriel. Rien de plus simple par conséquent que de distinguer *filio*, nominatif singulier et *filios*, accusatif pluriel. En vieux latin, les exemples de nominatifs singuliers sans -s sont considérables et il suffit de jeter les yeux sur les interminables listes de l'index du *Corpus*, t. I, pour arriver à cette conviction que ces nominatifs sont restés la forme la plus usuelle jusque vers l'époque de César dans le latin généralement parlé dans l'Italie centrale.

La restauration de -s final au nominatif est visiblement une tentative partie de l'idiome littéraire; l'épigraphie montre très clairement que la réforme est venue de Rome et tend à se répandre de là sur le Latium et l'Italie. Les épitaphes de Préneste par exemple, qui appartiennent au II^e et au début du I^{er} siècle avant J.-C., ignorent encore presque totalement les nominatifs en -os ou -us; sur une centaine de titres à peu près, nous ne relevons guère que trois nominatifs en -os: AVILIOS, CIL. I, 85, CASIOS, *ib.*, I, 91, ORCVIOS *ib.*, I, 133, et trois ou quatre en -us: CALTIVS, *ib.*, I, 87, FLACVS, *ib.*, I, 130, AFILIVS, *Ephem. epigr.*, I, 26, ORCVIVS, *ib.*, I, 89, DCVMIVS, CIL. I, 1133, etc., à côté de ANICI, CIL. I, 75, ANICIO, *Ephem. epigr.*, I, 29, ORCEVIO, Garr., 720, et une quantité d'autres exemples semblables. Il est difficile, à l'égard des formes en -os tout au moins, de dire si elles sont anciennes ou si elles dépendent du procès de restauration inauguré par le latin littéraire: à Préneste précisément, il ne semble pas, au premier abord, que -s final ait jamais été sérieusement menacé par des raisons phonétiques. Les miroirs et les cistes du III^e siècle découverts dans la campagne de Préneste ne présentent, croyons-nous, aucun exemple sûr de la chute de -s final, car ORESTE, Garr., 526, n'a perdu son -s que par l'action destructive du temps sur la gravure, et METIO, Garr., 539, fait partie d'un texte parfaitement inintelligible; NOVIOS PLAVTIOS, sur la cista ficoroniana, ACILES, FERCLES, MIRQVRIOS, IVQORCOS, VERITVS, VENVS seraient au contraire des exemples tout à fait concluants, s'ils représentaient effectivement la langue de Préneste au III^e ou même au IV^e siècle. Comme il est infiniment probable que ces miroirs et ces cistes ont été fabriqués et gravés dans quelque centre italo-étrusque par des

ouvriers étrangers, on voit qu'en réalité on n'en peut tirer aucune espèce de renseignement à l'égard de l'histoire de -s final en latin et la question reste ce qu'elle était.

D'autre part le tombeau des Furii à Tusculum présente uniquement des formes sans -s, avec une persistance qui, ici encore, ne permet pas d'attribuer cette omission à une abréviation du graveur. Ces épitaphes des Furii sont sûrement antérieures à celles des Scipions, cf. Ritschl, *De sepulc. Furior.*, op. IV, p. 257 sq. Elles datent donc au moins de la première moitié du III^e siècle et quelques-unes, celles qui sont peintes simplement au minium sur les sarcophages, ont un caractère si archaïque que, en l'absence de données historiques certaines sur ces premiers Furii, on peut sans trop de témérité faire remonter les inscriptions en question à la fin du IV^e siècle. On arrive ainsi à cette conclusion dernière que les nominatifs sans -s final sont fixés dans le Latium dès la fin du IV^e siècle, et cela en dehors de toute influence de phonétique syntactique, puisque les tombeaux de Tusculum ont aussi bien Q·FOVRIO·A·F· devant voyelle que FOVRIO·M·F· devant consonne.

Les *elogia Scipionum* qui sont, il est vrai, postérieurs à au moins de soixante à soixante-dix ans pour quelques-uns et proviennent du voisinage immédiat de Rome, n'ont que de quelques exemples sûrs de nominatifs en -o : [L. Corneli]o·CN·F·SCIP·CIL. I, 29, et [L.] CORNELIO·L·F·SCPIO, *ib.*, I, 31. Partout ailleurs apparaît déjà la désinence classique -us, *Cornelius Lucius Scipio Barbatus, prognatus, situs, uictus*, etc., résultant faite de FILIOS, *ib.*, I, 32, qui est peut-être pour FILIOM, Haverl. *S caduc*, p. 306, et de MORTVOS, *ib.*, I, 35, qui est normalement. D'autre part, l'accusatif singulier conserve encore visiblement l'ancien vocalisme, avec ou sans chute de -m finalem; *Samnio, oino, optumo, uiro, Luciom*; c'est seulement à partir de l'épitaphe CIL. I, 33, supposée de Publius Cornelius Publii filius Scipio, fils du premier Africain, augure en 574 de Rome, Liv. XL, 42, que se montre également l'accusatif en -um et, autant qu'on en peut juger, d'une façon déjà nettement exclusive: *ingenium, prognatum, gremiu*, CIL. I, 33; *saxum*, *ib.*, I, 34; *creatum*, *ib.*, I, 38, etc.; cf. aussi génit. plur. *maiorum*, *ib.*, I, 33; 38, à côté pourtant de *duonoro*, *ib.*, I, 32.

§ 71. — Comment interpréter ces faits en apparence chaotiques et contradictoires? La clé se trouve, croyons-nous,

dans cette remarque que les nominatifs masculins en *-o* pour *-os* comme sur les épitaphes de Tusculum se trouvent exclusivement dans les inscriptions simplement peintes au minium sur les sarcophages, jamais dans les épitaphes gravées. C'est là, à notre avis, un fait patent et nous sommes surpris que cette observation n'ait point encore été faite, à propos surtout d'un texte aussi connu et aussi souvent étudié que les *elogia Scipionum*. Quoi qu'il en soit, cette remarque nous permet de distinguer trois formes bien distinctes dans la latinité de ce monument : d'abord les inscriptions peintes, avec les nominatifs en *-o* et avec tous les caractères d'une orthographe essentiellement populaire, exempte de toute préoccupation étymologique ou savante, par exemple *cosol*, *cesor*, etc. Ces épitaphes, qui indiquent simplement les noms et les titres du défunt, ont dû être peintes sur les sarcophages au moment même des funérailles, à la manière de ces croix de bois que nous plaçons aujourd'hui sur nos tableaux à titre provisoire, en attendant l'exécution du monument de marbre ou de bronze. Mommsen, et déjà avant lui Ritschl, *Die ältest. Scipioneninsch.*, op. IV, p. 212 sq., considéraient ces parties comme plus anciennes que les autres ; mais, comme l'a remarqué Corssen, *Auspr.*, II², 93, il est assez difficile d'admettre que les inscriptions d'un même sarcophage aient été exécutées à des époques aussi différentes.

La vérité est qu'il ne s'agit pas ici d'une différence chronologique dans la langue employée par les peintres et par les graveurs. Les peintres étaient sans nul doute des ouvriers peu lettrés ; ils ont visiblement fait usage du latin généralement parlé à cette époque par les classes populaires. Puis sont venus les graveurs qui, avec une exactitude et un soin dont il n'y a pas à douter, ont reproduit dans la pierre les épitaphes proprement dites, rédigées en vers saturniens par un poète lettré et dont le texte exact était constamment sous les yeux des graveurs pendant toute la durée du travail. Nous avons donc ici déjà affaire à un texte savant gravé, par une fortune assez rare, à côté d'un texte vulgaire sensiblement contemporain ; le sarcophage de Scipion Barbatus par exemple porte sur la face supérieure le nom du défunt en couleur rouge et sous la forme *Cornelio*, tandis que l'épitaphe en vers est gravée sur la face antérieure et répète le nom sous la forme *Cornelius*.

Les inscriptions gravées se divisent elles-mêmes en deux catégories distinctes : les plus anciennes, celles de Scipion Barbatus, fils de Gneius Cornelius, censeur en 464 de Rome, et de Scipion, fils de Barbatus, qui fut censeur en 496, tombent dans une période de la langue où déjà *-os* final a passé régulièrement à *-us* alors que *-om*, *-o* reste encore intact. Les plus récentes au contraire, celle supposée de Publius Cornelius, fils du premier Africain, augure en 574 ; celle de Lucius Cornelius, questeur en 587, et ainsi de suite pour les autres, écrivent également *-um* pour *-om*, *-o* final, à part ANTIOCO pour *Antiocum*, qui peut passer, sur l'inscription de Lucius, CIL. I, 35, pour un vulgarisme échappé au transcritteur. Dès lors, les faits sont clairs : l'ancienne désinence *-os*, celle de la fibula de Palestrina, *Manios*, qui est du *vi*^e siècle avant J.-C. (Helbig), celle du vase du Quirinal, *Duenos*, du vase de Tarquinies, *Canoleios*, *Calenos*, CIL. X, 8054, 2, du puits de l'Esquilin, *Antonios*, Garr., *Add.*, 2340, etc., conservée régulièrement par l'orthographe urbaine, est déjà articulée *-us* dès l'année 270 av. J.-C. environ, tandis que la graphie *-um* n'apparaît qu'à partir de 160 environ¹.

Quant à la rusticitas du Latium, elle tend, dès la fin du *iv*^e siècle avant notre ère, à fixer en toute position la flexion *-o* à l'exclusion de la forme *-os* : témoins les sarcophages de Tusculum. Rien n'indique que cette désinence, en Italie, soit jamais sortie du langage strictement vulgaire : non seulement elle continue à figurer, à côté de la forme littéraire *-us*, dans les inscriptions peintes du tombeau des Scipions, mais des titres bien postérieurs l'attestent positivement. Les bornes de Venouse, CIL. I, 185, 186, avec les nominatifs *RAVELIO*, *COMINIO MALIO*, ne sauraient guère, en dépit de leur orthographe archaïque, être antérieures à l'année 150 avant J.-C. environ ; telle est du moins l'opinion générale des épigraphistes. Ritschl, avec une précision sans doute quelque peu exagérée et que ne comporte guère la nature forcément très vague de ce genre de données, fixe les années 620-630 de Rome, soit 133-123 avant J.-C., comme date extrême des

1. Nous n'examinerons point la théorie de Wölflin, *Revue de Phil.*, XIV, 113 sq., qui date les *elogia* de l'an 200 et en attribue la rédaction à Ennius lui-même ; notons que l'épithaphe CIL. I, 34, tout au moins, qui porte *SAXSVM*, ne saurait être antérieure à l'an 183 d'après le critérium de Ritschl touchant *xs*.

inscriptions avec chute de -s final. Les découvertes faites depuis l'époque de Ritschl par l'archéologie romaine permettent de descendre cette limite à peu près jusqu'à la Guerre Sociale et au temps de Cicéron.

Mais ces dates mêmes sont purement illusoires, car il est de toute évidence qu'une foule d'inscriptions d'un caractère plus ou moins provincial ou populaire ne portent -s final que pour obéir à l'orthographe classique et que, dans la plupart des cas, ce -s ne se prononçait point. Une inscription en hexamètres, CIL. I, 1442, déjà souvent citée et qui, d'après Mommsen, appartient sûrement à la fin du I^{er} siècle, commence par EST·EQVOS·PERPVLCER où il faut nécessairement lire *equō*. Cicéron, *Orat.*, XLVIII, 161, déclare formellement que la chute de -s dans la prononciation a quelque chose de « subrusticum » ; donc, de son temps, il y avait des flexions, celle du nominatif singulier particulièrement, qui, comme dans le latin archaïque, étaient encore en règle générale dépourvues de -s dans la langue vulgaire. Sous l'Empire, il est vrai, au moins sous Auguste et les premiers Empereurs, les exemples épigraphiques sont rares, mais c'est uniquement que l'orthographe classique, à cette époque, est partout dominante. Il n'en faut rien conclure quant à la prononciation vulgaire. La preuve en est qu'à partir du II^e siècle de notre ère, lorsque le latin littéraire et l'orthographe officielle commencent à céder devant la poussée toujours grandissante de l'usage vulgaire et de la langue parlée, les exemples épigraphiques de formes sans -s reparaissent, au moins en Italie. Entre 150 et 200, comme le remarque W. Meyer-Lübke, *Lat. Spr.*, § 22, les formes sans -s final deviennent fréquentes dans l'Italie centrale, cf. par exemple CIL. IX, 2305, 6408, etc. À partir du III^e siècle, les exemples ne se comptent plus : FILIO nominatif, sur un titre de Nole, *Inscr. Neap.*, 2076, LIBERIO, Rossi, I, 24, de l'année 298, etc. ; cf. aussi dat. plur. LABORIBO, sur une inscription d'Algérie du temps de Tibère II, Schuchardt, *Voc.*, II, 170 ; EIO, génitif sing., Rossi, I, 1128, de l'année 338, Schuchardt, *ibid*. On arrive ainsi sans transition aux langues romanes, en particulier à l'italien¹, et il faut bien conclure de ces faits que les flexions romanes sans -s final continuent directement, *sans solution de*

1. On verra plus loin ce qu'il faut penser des nomin. sing. en -s dans le latin des Gaules.

continuité, les flexions correspondantes de l'ancienne *rusticitas* du Latium et du latin archaïque ; car il est vraiment difficile d'admettre (et c'est en somme à quoi aboutissent les théories actuelles), que *-s* final ait été constamment muet dans la prononciation vulgaire pendant toute la durée de la République, qu'il ait été ensuite uniformément rétabli partout comme en latin classique pour succomber de nouveau, un siècle plus tard à peine, dans la langue populaire.

§ 72. — Ce qui a conduit à cette théorie bizarre que *-o* roman continue non point *-o* archaïque et rustique pour *-os*, mais bien *-us* littéraire, c'est que par exemple *manus manum*, avec *u* primitif, aboutit également à *mano* en roman. Mais rien ne prouve qu'il s'agisse ici d'un procès purement phonétique ; *manus*, *manum*, ou mieux *manu* « main » est si près de *mano* « bon » ou *manos*, *manom* que les rares thèmes en *-u* ont bien pu être de bonne heure attirés dans la déclinaison en *-o* ; l'unification partielle des deux déclinaisons dans la langue littéraire devait d'ailleurs favoriser grandement le procès d'unification complète. La preuve que *manu* a été d'abord traité comme *bono* et a passé à *mano* dans le latin vulgaire d'Italie se trouve, croyons-nous, dans les nombreux exemples épigraphiques d'ablatifs de la quatrième déclinaison en *-ō* : *viso*, CIL. I, 1109, Ostie, fin de la République ; *vso*, Grut., 201, 2 ; *introito*, Orell., 2103, de l'an 211 de notre ère ; à partir de la fin du II^e siècle, les exemples abondent, cf. Schuchardt, *Vokal.*, II, 188 sq. Il en est de même de l'accusatif pluriel *MANOS*, *IDOS*, etc., Schuchardt, *ibid.* Ce qui démontre du reste clairement, comme l'a déjà reconnu Schuchardt, qu'il s'agit ici d'un procès analogique relativement ancien et nullement d'une question de phonétique, c'est l'absence absolue d'exemples épigraphiques d'un génitif **manōs* pour *manūs*¹ ; d'autre part *manō* fonctionne aussi bien dans le langage des inscriptions pour *manū* que pour *manūi*. C'est ainsi que, dès le latin le plus archaïque, nous voyons *Iānus*, *Iānō*, *Iānī* succéder à *Iānus*, *Iānuī*, *Iānūs*.

Le passage de *manu-* à *mano-* dans le latin provincial d'Italie a dû, comme la plupart des phénomènes caractéristiques du latin vulgaire, commencer dans les régions du nord,

1. Sur le *domōs* d'Auguste, voir p. 50 sq.

en Ombrie principalement. Les Tables Eugubines montrent en effet très nettement qu'en ombrien la flexion *-um*, *-u* passe à *-om*, *-o*: *trifo*, VI *b*, 58, VII *a*, 47, pour l'accusatif latin « tribum »; *anseriato*, *aseriato* plusieurs fois, supin en *-tum*. L'accusatif ombrien du thème *manu-* était donc très sûrement **mano*¹. La prononciation ombrienne et celle du latin provincial de l'Italie du nord suivent donc sur ce point des voies amétralement opposées à celles du latin littéraire, cf. aussi sur cette question, Schweizer-Sidler, *Ztsch. vergl. Sprachf.*, XII, 231 sq. A Rome, *-ôs*, *-ôm*, probablement à l'origine avec *o* ouvert comme *ô* bref en général, passe à *-ôs*, *-ôm* avec *ô* fermé qui se confond bientôt avec *û*: d'où l'orthographe *bonus*, *uêrus*, plus tard même, à partir de Quintilien, *mortuus*, *seruus*².

Pourquoi les lettrés de Rome, vers le milieu du III^e siècle, est-à-dire au moment des premiers essais des Grecs en langue latine, se sont mis tout à coup à prononcer *lupôs* au lieu de *lupos*, et si ce n'est pas uniquement parce que Livius Andronicus et sa troupe de comédiens grecs articulaient *ô* de *lupos* comme ils prononçaient *λόκος*, avec *ô*: c'est là une question dans les détails de laquelle nous n'avons pas à entrer ici³. Si l'on veut bien se souvenir que ce sont les Grecs qui ont créé le latin littéraire, l'explication de *lupôs*, *lupus* par *λόκος* n'a en réalité, croyons-nous, rien de bien extraordinaire. Des faits semblables existent dans toutes les langues du monde et il n'est que trop certain que l'influence savante s'exerce sur la prononciation aussi bien que sur les formes et la syntaxe. C'est ainsi qu'en bulgare on prononce couramment aujourd'hui *управлявамъ* ce au lieu de *управявамъ* ce, d'après le russe, et il y a de même des gens qui prononcent *являвамъ* ce pour *чвявамъ* ce; pour un peu, la société lettrée articulerait *земля* au lieu de *земя*. En français, nous prononçons *appendice*, *pentagone*, avec *e* nasal au lieu de *a* nasal comme dans *com-*

1. En osque, les thèmes en *-u* tendent au contraire à passer à la déclinaison en *-i*; du moins à Bantia l'accusatif de *manus* est *manim*; cf. sur les explications proposées Planta, II, § 279.

2. On remarquera la persistance des graphies *VIVOS*, *VIVOM*, *SERVOS* au sing. sur les inscriptions de la Narbonnaise.

3. Aux exemples qu'on cite d'ordinaire pour établir la valeur de l'*o* grec, on nous permettra d'ajouter le nom des îles *Ostêodes*, en latin *Ustica*. Dans Polybe, VI, 26, la transcription *ἐκστρατοδινάριος* avec *o* grec et non *ω* en regard de *ô* latin, cf. *ORDINE*, Grut., 448, 7, *ORDINIS*, ibid., 502, avec des apex sûrs, n'est pas moins caractéristique.

mentaire, térébenthine, uniquement parce que nous sommes habitués à articuler ainsi dans les classes des mots tels que *pendere, appendix*, etc. Le passage des finales *-ōs, -ōm* à *-ōs, -ōm*, puis à *-us, -um*, de même celui de *-ont* à *-unt* en latin littéraire est probablement lié au passage de *ōl* devant consonne à *ul*: mais de toute façon ces phénomènes sont absolument indépendants de la loi d'affaiblissement des syllabes intérieures. Si les finales *-os, -om* eussent participé à la loi d'affaiblissement, elles eussent abouti à *-es, -em*, puis à *-is, -im*; de même *colpa polcer*, Priscien, I, 27, 12 H., *MOLTAL*, Lex. Spolet. et autres semblables ne pouvaient *s'affaiblir* en *culpa, pulcer, multae*, etc.

Il y a donc une différence absolue entre *u* pour *o* dans *bonus, bonum, tabula* ou *pulcer*, et *u* pour *o* dans *quaesumus, uolumus* ou *optumus*, qui n'est qu'un cas particulier de la loi d'affaiblissement, phénomène relativement ancien auquel participe généralement le latin vulgaire aussi bien que la langue classique. Dans le cas de *bonus, bonum, tabula*, etc., les hésitations orthographiques entre *u* et *o* traversent au contraire toute la latinité littéraire jusqu'à l'Empire et il y a lieu de croire que la langue vulgaire, tout au moins le latin d'Italie, n'a guère connu dans ces formes, ainsi que nous l'avons dit, que le vocalisme *o*. Les miroirs de Préneste portent *VENOS*, CIL. I, 57, 58 ou *VENVS*, *ib.*, I, 1501 *add.* Un socle découvert à Tusculum, CIL. I, 534, porte *M-FULVIVS-M-F.*; une inscription identique trouvée à Rome, CIL. VI, 1307 donne *M-FOLVIVS-M-F.* Une plaque d'étain provenant de Tibur a d'un côté *PLACENTIOS*, de l'autre *PLACENTIVS*, CIL. I, 62. La *lex Acilia repetundarum* de 122 avant J.-C. emploie aussi bien *tabulas* que *taboleis, detulerit* ou *detolerit*; les *Sententiae Minuciorum* de l'année 118 écrivent *flouiom* et *flouium, singolos* et *singulos*; la loi Julia de 62 porte encore *inmolitom* et ainsi de suite. Une pierre de Pompéi, CIL. I, 1253, porte *hoc* pour *honc*. On atteint ainsi sans transition appréciable les graphies décidément vulgaires de l'époque impériale qui, de plus en plus nombreuses à partir du II^e siècle, conduisent insensiblement à l'époque romane: telle l'építaphe de Valéria Martiana, inscription païenne de Tarente, Muratori, 1413, 6: *co(ingi)·DOLCISSIME | COM·LACRIMIS·P.*

§ 73. — Nous nous croyons donc en droit de déclarer que le

latin du Latium et de l'Italie du Nord à l'époque républicaine, et plus tard le latin vulgaire général de l'Empire romain, n'ont connu de toute antiquité que le vocalisme *bono, filio, colpa, dicont* (à côté de **dicent*, forme plus générale dans l'ancien latin d'Italie, voir p. 150). Kluge, *Zeitsch. roman. Phil.*, XVII, 559, s'appuyant sur les emprunts gothiques, est arrivé de son côté aux mêmes conclusions quant à la finale du nominatif-accusatif. Des mots tels que *vein, akeit* sont d'ailleurs, à n'en pas douter, infiniment plus anciens en gothique et dans les langues germaniques en général, que la traduction d'Ulflas. Le latin *uīno*, nominatif vulgaire, a pénétré en Germanie à une époque où -ō final, confondu avec -ā, n'était pas encore tombé, cf. runique *horna* acc. sing. sur la Corne de Tondern : de là **wīna*, puis **wīn*. Le mot pénètre en slave à une époque où déjà le système flexionnel des masculins en -ŭ, neutres en -o est établi : de là *vīno*. Si on eût prononcé en latin vulgaire *uīnu*, le gothique aurait **veinu* ou peut-être **veinu-s* sur *sunu-s* qui serait resté et l'on aurait en slave **vinŭ* masc. au lieu de *vīno* neutre.

Le fait que le roumain semble conserver le vocalisme classique dans le cas de *pulpă, pulbere*, etc.¹, ne nous émeut pas le moins du monde. Le roumain précisément nous montre régulièrement le passage de *o* ou *ō* primitif à *u* sous l'influence des consonnes suivantes, par exemple devant nasale plus consonne. Si donc *omp, ont* passent à *ump, unt* en Dacie, un groupe aussi analogue à ceux-là que l'est *olp, olt* a pu fort bien suivre, à la même époque récente, le même traitement et aboutir à *ulp, ult*. On peut même se figurer fort bien que le latin vulgaire **potpa*, avec *t* pinguis, a dû engendrer tout

1. A côté de *pulbere*, le roumain possède aussi un mot *colb* qui signifie « poussière ». Les deux mots sont-ils apparentés comme déjà en latin classique *columba* et *palumbēs*? Il est vrai que *colb* a tout l'air d'être d'origine récente dans la langue ; mais, si c'est un mot étranger, il ne peut venir ni du slave qui n'offre rien de semblable, ni du hongrois qui appelle la « poussière » *por*, ni du turc qui dit *توز toz*, ni de l'albanais qui a *pl'uhur*. Nous n'osons guère proposer que comme pis-aller l'hypothèse d'une contamination de **polb-*, lat. *pulyis*, lat. vulg. nomin. **polus* **polu* par le grec *κόνη*, romaine *κόνη*, dial. *κόλις, κόλι*. Reste à savoir si *κόλι* a pu engendrer *colb* d'après **polu* : **polb, pulbere* et si, par suite, *colb* peut servir indirectement à attester *olū* en latin vulgaire en regard de *ulū* classique.

naturellement quelque chose comme **pō^ulpa* devenu insensiblement *pulpă*. En Istrie, la liquide a été absorbée dans ce procès phonétique; on dit *pupă*. De ce qu'on prononce de toute antiquité en français *urs* (ours), personne n'a jamais conclu qu'en Gaule *ū* entravé subsiste sans passer par le stade *ō*: entre le latin classique *ursu* et le français *ours* se place l'intermédiaire vulgaire **ōrso*, *ors*. Il en est de même du roumain *pulbere*: entre lui et le classique *puluere* s'étend le substratum vulgaire **polvere*, attesté par les inscriptions et les grammairiens pour toutes les époques de la latinité. Seulement, entre **polvere* et **orso* il y a cette différence capitale que le premier est primitif dans le parler vulgaire du Latium, tandis que le second sort de **orso* à une époque assez basse de la latinité impériale. La combinaison *ol* devant consonne est assurée pour le latin vulgaire au lieu de *ul* dans le cas d'une syncope vocalique, comme dans *colpo*, *soldo*, etc.; malheureusement le roumain ne fournit à l'égard de ces mots aucun témoignage. Si quelque dialecte offrait **culp* pour *colpo*, *χῶλκρς*, le phénomène pourrait être chronologiquement daté. Il n'y a d'autre part rien à tirer des formes rhétiques, engadin *puolpa*, *puolva*, etc., où la diphtongaison est un fait très postérieur; cf. *uors*, *fuorn*, etc.

Le sarde se trouve, quant à la question qui nous occupe, à peu près dans les mêmes conditions que le roumain: il a *pulpa* et non **polpa*. Mais, comme cette langue dit aussi *respondit* pour *respondet*, **respondit*, roumain *respunde*, *frunza* pour *frondea*, etc., phénomène d'ailleurs très largement représenté par les dialectes romans et relativement ancien, cf. Prisc., I, 26 H.: « *Fuentes pro fontes, frondes pro frondes...*, quae tamen a iunioribus repudiata sunt quasi rustico more dicta¹ », l'objection tombe en vertu du même raisonnement qu'en roumain. Une forme précieuse est, dans l'ancien dialecte de Sassari, *supputare* pour *supportare* qui prouve le caractère relativement récent du phénomène. Inversement, *gortellu* pour *cultellus* classique prouve bien clairement, à notre sens, **cortello* pour **coltello* en latin vulgaire et nullement **cultello*. Cf. encore aujourd'hui *gorteddu* en campidanien, mais déjà sur le continent *curtièddu* en

1. L'italien *fonte* s'appuie sur la prononciation rustique, l'espagnol *fiente* sur la prononciation classique.

calabrais, *curtiello* en napol. Il faudrait naturellement plus d'exemples que je n'en ai en ce moment à ma disposition pour établir qu'effectivement *ol* plus consonne, même d'origine récente, passe à *ul* en Sardaigne. D'autre part *soldo* apparaît, dès le vieux sarde, sous la forme *soddu* : les formes syncopées n'entrent donc point en ligne de compte. Remarquons enfin que le logudorien *colora*, esp. *culebra* « couleuvre » atteste clairement **colobra* vulgaire et non *coluber* classique : sans être identique au phénomène *colpa-culpa*, le type *coluber-colobra* lui est cependant assez analogue pour pouvoir être pris en considération dans le débat.

§ 74. — Il est plus difficile de dire ce qu'il faut penser de la finale *-u* dans les types *fizu*, *domnu* en regard des pluriels *fizos*, *domnos* en logudorien. Comme *-ō* final subsiste dans la majorité des patois du centre, par exemple *amo*, *hapo*, *cando*, *dolfo* et *dolgo* « doleo », etc., il est difficile de songer à un phénomène récent. Déjà les chartes du XII^e et du XIII^e siècles ont régulièrement *-u* au singulier des thèmes en *-o* et en *-u*, excepté *domo* « maison » et *sero* « soir » où il faut, croyons-nous, reconnaître des ablatifs en *-ō* extraits par cristallisation des expressions *in domō suā*, *uenit domō*, *dē domō*, *sērō diēi*, *sērō est*, etc. Tous les autres dialectes de la Sardaigne, il est vrai, réduisent *-o* final à *-u* de même que *-e* à *-i* : *depu*, *seru*, *candu*, *abi*, campid. *pisci* pour logudor. *pische*, etc., conformément au vocalisme régnant dans toute l'Italie du Sud¹. Dans le dialecte de Cagliari, le phénomène atteint même *-o* final protégé, d'où unification de la voyelle dans le type *fillu* sing., *fillus* plur. Il y a donc, en Sardaigne comme dans l'Italie méridionale, une tendance très nette de *-o*, *-e* en finale à passer à *-u*, *-i*².

1. Quant aux types sardes en *-eri* : plur. *-eris*, par exemple *usureri* : *usureris*, ils représentent directement la vieille flexion indo-européenne des thèmes en *-iō*, cf. Streitberg, *Beitr. Paul-Braune*, XIV, 165 sq.; Brugmann, *Grundr.*, II, 155 sq.; 546 sq., etc. Les nominatifs en *-is* pour lat. *-ius*, conservés comme on sait en osco-ombrien, ont passé de bonne heure dans le latin d'Italie et de là partiellement dans le latin vulgaire impérial. Cf. les emprunts gothiques en *-areis* = lat. *-aris* pour class. *-arius*; c'est également dans un prototype *-aris* et non *-arius* que se trouve la clé du problème des mots français en *-iers*, *-ier*, cf. chap. VI, 1.

2. Des faits analogues existent, paraît-il, en asturien, cf. W. Meyer-

Cette tendance doit être fort ancienne. En Italie, elle correspond assez exactement au domaine des dialectes osques et sabelliques. Or, déjà l'osque favorise très nettement le vocalisme *-u*, *-i* en finale, au contraire de l'ombrien qui n'admet guère que *-o*, *-e*: cf. osq. *auti*, ombr. *ote*, lat. *aut*, grec *ἄντι*, etc. En particulier, à l'égard des thèmes en *-o* et *-u*, l'accusatif *-om*, *-o* est constant en ombrien pour les uns comme pour les autres, ainsi que nous l'avons déjà observé pour *trifo* = lat. *tribum*. Il n'y a pas une seule exception à cette règle, ainsi qu'il ressort de la liste complète des exemples dans Planta, II, § 273, 3°, p. 104; § 279, 2°, p. 158; § 274, 4°, p. 122, etc. Il en est de même, semble-t-il, pour le volsque, le vestin, le marse. L'osque, de son côté, montre le plus généralement *-û m*, *-û* (*-om*, *-o*) sur les inscriptions les plus anciennes, notamment *-û m* d'une façon constante sur la Table d'Agnone. Les textes plus récents accusent nettement un passage de *-om*, *-o* final à *-um*, *-u*; des exemples tels que Nuvellum, Planta, n° 129, Capoue; Tarentium Magium, *ibid.*, n° 130, Capoue; *μνηστεινόν*, monnaie de Messine; veru plur. eut., pour **vero*, primit. **verā*, Planta, n° 48, Pompéi, etc., ne sauraient laisser aucun doute à cet égard. La Table de Bantia, où l'influence de l'orthographe latine est, il est vrai, admissible, écrit *-om* et *-um* promiscue, en dépit de toutes les ingénieuses conclusions qu'on a prétendu tirer de ces graphies, cf. Planta, II, § 274, p. 123. Le pélignien semble également hésiter entre les deux orthographes: *bratom*, Planta, n° 246, *sato*, *ib.*, 246 a, mais *Cerfum*, *semunu* sur l'inscription Herentas.

§ 75. — L'Italie ancienne, unie à l'égard de *ol* en face de *ul* du latin littéraire, cf. osque *múltasikad*, sur une pierre de Pompéi, Planta, n° 30, *molto*, *moltam*, *moltas*, *moltaum* plusieurs fois sur la table de Bantia, ombrien *motar* « *multae* » avec absorption de *l*, latin archaïque *MOLTARE* sur la Lex Lucerina, *MOLTAI* Lex Spoletina, etc. — était donc divisée en deux régions distinctes quant à l'ancienne finale *-om* ou *-o*: le nord prononçait partout *-o* sans exception, et de même, comme nous l'avons vu, le Latium et probablement la majo-

Lübke, *Gramm.*, I, § 308; mais nous en sommes trop mal informé pour pouvoir en aborder ici la question.

rité des populations du centre; le sud au contraire, vers le II^e siècle avant notre ère environ, commence à articuler *-um*, *-u*. Ces faits, corroborés par tout l'ensemble des déductions que nous avons présentées jusqu'ici, suffisent-ils à établir que le latin d'Italie, et par suite le latin vulgaire des pays romans, naissait uniquement *molta* à l'exclusion de *multa*¹, tandis que *filius filium*, originairement *filio* dans toute la péninsule, passe directement à *filii* dans les régions du sud, particulièrement en Campanie, en Lucanie, dans le Bruttium et la Sicile², à peu près vers l'époque des Scipions et de Caton? Nous n'hésitons pas à répondre à cette question par l'affirmative la plus formelle, en ajoutant que nous attacherons toujours un plus grand prix aux témoignages directs de l'épigraphie romaine et italique qu'aux reconstructions trop souvent illusoires des romanistes.

La question, au premier abord, est d'assez maigre importance, puisque précisément *u* et *o* sont confondus en toute position par la plupart des dialectes romans. En réalité, il y a ici en jeu un intérêt plus haut: c'est de montrer que cette fusion de *u-o* ne s'est point, tant s'en faut, opérée uniformément et d'un seul coup en latin vulgaire. Dès l'époque la plus archaïque du latin d'Italie, dès le V^e et le VI^e siècles avant notre ère, il y a eu des dialectes locaux qui, ou bien conservaient *ō* primitif au lieu de l'assourdir en *-ū* comme on faisait à Rome, ou bien faisaient passer *ū* à *ō*. Là où *ō* est prononcé fermé (*ō*), comme c'était le cas très probablement pour les pays osques³ et la Grande Grèce et sûrement pour Rome en syllabe finale et partiellement en atone intérieure, cet *ō* tend tout naturellement vers *ū*, qui est sa voyelle

1. L'espagnol *mucho*, portug. *multo*, esp. *buitre*, port. *abutre*, lat. *vultur* et autres semblables peuvent avoir fait retour à *u*; **mol'to* en Espagne peut avoir passé à *mul'to*, *mujto* de même qu'en Gaule **noXte* *noite* passe à *nuil*.

2. La Sicile paraît être plus avancée que la péninsule à l'égard de *-u* pour *-o*; la Lucanie, au contraire, semble n'avoir participé que tardivement au phénomène, de même que le Bruttium, par ex. *βρατωμ* de l'inscription d'Anxia, avec *ω* sûrement pour *o* ouvert; *αφαιστορ*, *επειδομ* des inscriptions de Potentia Lucanorum, avec *ο* pour *o* fermé, mais pas encore *ū*; *Φερτορε* de Vibo (Bruttium). Ces exemples sont très anciens; *ū*, *-u* pour *ō*, *-o* osque ne saurait donc s'être généralisé avant le I^{er} siècle avant notre ère environ, voir sur ce sujet Mohl, *Le Couple roman lui: lei*, § 58.

3. L'osque de Lucanie et du Bruttium ne rejoint, comme nous l'avons dit, que plus tard l'osque de Campanie.

extrême. Dans le nord, au contraire, il semble bien que *ō*, dans les cas spéciaux où il s'était produit dans ces régions, cf. ombrien *curnaco*, lat. *cōrnix*, grec *κῶρ-κῶ*; *tursitu*, racine **tors-*, etc., avait passé à *ū* dès une époque extrêmement ancienne, en sorte que le son *ō* n'était plus articulé dans cette partie du domaine italique que là où il succédait à un ancien *ō* plus longtemps conservé, en d'autres termes l'opposition entre le latin *fornax* et *furnus* par exemple, était effacée en Ombrie au profit de *ū* d'après *curnaco*, etc.: cf. *FVR-TVNA*, Schuchardt, *Vok.*, II, 123; *QVRVVS*, Gruter, 1056, 1; *Formica non furmica*, App. Prob., Keil, 197, 27; *furnos* et *foruos*, Hor., *Carm.*, II, XIII, 21 Keller, cf. Stolz, *Hist. Gr. Lat. Sp.*, I, 147. Les autres *ō* atones au contraire subsistaient probablement en qualité de *ō*: *homonus*, *combifatu*, *couortus*, etc., supposent dans le latin de l'Ombrie *memōrāre*, *commōnēre*, *pōrtāre*; la valeur *ō* est sans doute dénoncée par les graphies *courtust*, Tab. Eug., VI a, 6, à côté de *couortus*, ib., VII a, 39.

Quant à *ū* pour *ō* tonique, l'ombrien *sunitu*, Tab. Eug., VII a, 49, alternant avec *sonitu*, ib., VI b, 60, nous paraît bien révéler le même fait que dans le roumain *sună* = lat. *sōnat*, *bun* = *bōnus*, etc. Inversement, l'ombrien exige *ō* au lieu de *ū* primitif devant les labiales: *somo* plusieurs fois pour le latin *summum*, rac. *sup-*, grec *ὑπῶ*; *sopa*, *sopam*, *sopo* à côté de *supo*, celui-ci une seule fois, Tab. Eug., VII a, 8. Ici encore, c'est exactement ce que nous trouvons en roumain: *o*, de *ubi*, etc., cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 130, alors que, comme on sait, les autres *ū* restent intacts en Dacie. D'autre part, l'osque ne paraît bien, à partir de l'époque de la Table de Bantia tout au moins, avoir une tendance à faire passer à *ū* certains *ō* atones: *amprufid* de la Table de Bantia ne paraît en tout cas pouvoir s'expliquer autrement, cf. Planta, I, § 44, p. 112, peut-être aussi *ūltiumam* sur une pierre de Capoue, Planta, n° 133, antérieure à l'année 212 avant J.-C. C'est aussi, comme on sait, la règle dans les dialectes modernes de l'Italie du Sud. Nous ne parlons pas du traitement de *ō*, tonique ou atone, lequel se maintient en ombrien et dans la majorité des dialectes romains, passe au contraire à *ū* dans les dialectes osques et dans les patois de l'Italie méridionale. Voilà certes de bien extraordinaires coïncidences et il faut à la vérité un scepticisme excessif ou un parti pris bien tenace pour voir, dans des

respondances aussi complètes, l'effet de rencontres simplement fortuites.

Pour notre part, nous avouons que le lien étroit qui rattache si manifestement les faits romans aux faits italiques ne laisse subsister dans notre esprit aucune espèce de doute. Nous sommes persuadé que **somos* pour *sumus*, **ove* pour *ubi* a précédé dans le latin d'Italie **gola* pour *gula* ou **mōlje(r)* pour *mulier*, et que **bono* et même **būno* pour *bonus*, **sqna* ou **sqna* pour *sona* était, encore dans le courant du II^e siècle de notre ère, la prononciation la plus répandue dans l'Italie centrale et septentrionale. Si, après cette époque, *bqno*, *sqna* puis *buono*, *suona* a repris généralement le dessus, c'est uniquement sous l'influence de la prononciation classique et parce que celle-ci est parvenue à se généraliser dans presque tout l'Empire. C'est là, entre mille, un exemple de ces restaurations d'origine littéraire qui, dans notre théorie, s'exercent en latin vulgaire dès une époque ancienne. Ce que l'on admet pour des mots isolés tels que l'italien *lupo* pour **lopo* d'après le latin littéraire *lupus*, n'est en réalité pas plus extraordinaire quand on l'applique à la restauration générale d'un phonème tel que *q* devant *n*¹. On sait de reste combien la répartition de *q*, *q*, *uo* a été troublée dans les langues romanes, cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 145 sq.; c'est bien la preuve de ces luttes constantes et tenaces soutenues par la langue officielle de l'Empire pour effacer les mille particularités de la prononciation dialectale.

§ 76. — A l'égard de la finale *-us*, *-um*, il est difficile de dire dans quelle mesure le latin littéraire est parvenu, sur certains points, à imposer son vocalisme à la langue vulgaire. Le roumain, qui fait passer à *u* tout *o* atone, est de ce fait exclu du débat: *socru*, *ochiū*, *lupul* ne signifient rien quant à l'antiquité de *u*, pas plus que *muștru*, *implu* ou *taiū*. Le français *dieu* ou même *lou*, *pou* après la chute de la consonne médiale, la désinence *-aus* de *-atus* en rhétique ne doit pas nous inquiéter plus que le provenç. *eu* de **eo* ou le franç. *dous* de *duos* ou encore les formes verbales **dau*, **stau*, **vau* sorties

1. Le français *bon*, à côté de *buen* dans les dialectes, repose de toute façon sur **bqno* pour **bqno* antérieur à la diphtongaison et par conséquent très ancien.

de **dao*, etc., dans le latin vulgaire de tout l'Empire, cf. aussi DEVDATA, Mur., 1860, 3; THEVDOSI, Le Blant, 44, Lyon, v^e siècle, voir d'autres exemples chez Schuchardt, *Vok.*, II, 142 sq. En revanche le franç. *lo* = *illu(m)*, *illu(d)*, en sa qualité de proclitique, ne saurait guère nous servir d'argument en faveur de -*ō* final en latin vulgaire; *fai lo*, *di lo* est à peine plus significatif. Il n'y a donc en réalité que le sarde qui accuse nettement -*u* final comme les dialectes de l'Italie du Sud; nous avons dit que la prononciation osque peut seule justifier ce vocalisme, en tant que celui-ci remonte effectivement au latin vulgaire de la Sardaigne; car le sarde repose en somme, à ce qu'il semble, pour son élément essentiel, sur le latin du II^e-I^{er} siècles avant notre ère à peu près¹ et il est parfaitement improbable que dès cette époque -*us*, -*um* pour -*os*, -*om* ait déjà passé dans la langue vulgaire générale. Ce n'est pas d'ailleurs, tant s'en faut, la seule trace d'éléments osques que nous rencontrons en sarde: la singulière déformation de *communis*, v. lat. *commoinis*, au sens de « commune, communauté, assemblée » dans le *cumone* des statuts de Sassari, est un exemple qui en dit long à ce sujet, s'il s'agit réellement ici, comme nous le croyons, d'une fusion avec l'osque *comono*, « les comices, l'assemblée », sur la Table de Bantia. Aujourd'hui encore *cumone* en logudorien, *cumoni* en campidanien et en gallurien s'emploie avec le sens de « réunion »; *dare in cumone*, cité par Spano, *Voc. sard.-ital.* s. v., correspond exactement au latin « ferre in medium ».

Il serait intéressant de savoir jusqu'où -*ū* final pour -*ō* s'étendait vers le nord et si la Sabine, par exemple, ne participait point à ce vocalisme. Il y a lieu de croire en effet que -*u* dans les types modernes *figu*, *tempu* à côté de *amo*, *(d)ico*, qui sont précisément particuliers à la Sabine et aux environs, à Rieti, à Norcia par exemple, est un fait ancien reposant sur des antécédents italiques. Malheureusement la seule inscription sabine que nous possédions, celle de Scoppito, ne donne que des renseignements contradictoires. On voudra bien remarquer en tout cas que, dans les patois modernes de la Sabine aussi bien qu'en sarde, le passage de -*ō* à -*ū* et le

1. Il semble que ce soit à peu près le latin du temps de Plaute qu'il faille en général placer à la base du latin vulgaire de Sardaigne, cf. W. Meyer-Lübke, *Zeitsch. Rom. Phil.*, IX, 247.

maintien de -ō final tombe forcément dans une époque antérieure à l'abolition de la quantité même en syllabe atone¹. L'opposition est la même en finale protégée: sarde *tempus* sing.; *tempus* plur.

§ 77. — Que le sarde *tempus* ait -us de fondation ou d'origine secondaire, ce n'en est pas moins un argument précieux à l'appui de notre thèse, que le latin généralement parlé en Italie à l'époque républicaine ne connaissait point les nominatifs avec -s à la deuxième déclinaison. Deux nominatifs aussi identiques que *lupus* et *tempus* par exemple doivent de toute nécessité réagir l'un sur l'autre; si *lupus* sort de l'usage et se fait remplacer par l'accusatif *lupu*, il y a bien des chances pour que *tempus* suive immédiatement son analogie et passe à *tempu*. En sarde, rien de pareil ne s'est produit; malgré *lupu*, *tempus* reste intact et, ce qui est tout à fait décisif, -us y est senti comme une désinence casuelle et mobile, c'est-à-dire que le mot est absolument assimilé à *lupu* quant à la formation du pluriel. En d'autres termes, *lupu*, *tempus*: plur. *lupos*, *tempus* sont conçus comme deux types divergents d'une même classe nominale: l'une sans -s au singulier, l'autre avec -s. Nous concluons donc qu'un nominatif **lupus* n'a jamais existé, car ou bien il aurait, en succombant, entraîné *tempus*, ou bien *tempus*, *opus*, *latus*, *antipettus*, *pinnus*, *istercus*, *corpus*, etc., auraient sauvé l'ancien nominatif *lupus*².

C'est pourquoi nous maintenons de la façon la plus formelle que le latin vulgaire de l'époque républicaine n'a point connu les nominatifs en -s de la deuxième déclinaison et qu'il ne possède d'autre finale à ce cas que celle que présentent les inscriptions archaïques et toutes celles d'un caractère nettement vulgaire, à savoir la voyelle -ō, laquelle devient -ū dans l'Italie du Sud vers la fin du II^e siècle. En d'autres termes,

1. Le sort de -ō final non protégé, qui se maintient généralement en ombrien (pourtant *stahu* = **stao*), est inconnu en osque et dans les dialectes sabelliques; le Verhasiú de la Table d'Agnone paraît attester -o et non -ū, mais cet exemple n'est pas absolument concluant en raison des obscurités de l'interprétation. Si le sarde *issoro* « ipsorum » est réellement quelque chose d'ancien, il faudrait poser -ōm pour -um classique au génitif pluriel du latin vulgaire, cf. Mohl, *Le Couple roman lui*: lei §§ 15 et 58.

2. La notion du neutre était en tout cas trop hésitante et déjà trop effacée dès le latin vulgaire le plus ancien pour avoir maintenu une distinction nette entre la catégorie *tempus* et la catégorie *lupu(s)*.

jusqu'à César tout au moins (nous verrons tout à l'heure comment le latin littéraire est parvenu plus tard, en Gaule notamment, à rétablir les nominatifs en *-us*) — le latin provincial ignore absolument les formes *domnōs* ou *domnus*, *bonōs* ou *bonus* et confond dès l'origine ces nominatifs avec les accusatifs *domnō(m)*, *bonō(m)*. Toutes les autres finales en *-s* subsistent à cette époque dans le parler vulgaire, excepté dans l'Italie du Nord, ainsi que nous le verrons tout à l'heure; c'est, comme nous l'avons dit, uniquement par option entre les anciens doublets *domnōs*: *domnō*, et non point directement pour une cause phonétique, que la flexion *-s* a disparu à ce cas.

§ 78. — Dès lors, une des questions les plus importantes de la philologie romane, la disparition du neutre et en même temps la question connexe de la fusion du nominatif et de l'accusatif en latin vulgaire s'éclaircissent et se dégagent d'elles-mêmes. Une fois que *domno* fonctionne comme nominatif et accusatif indifféremment, cadrant ainsi au mieux avec le nominatif *domna* des noms féminins, le type *templo* et les autres neutres de la deuxième déclinaison se trouvent par là même confondus, au singulier tout au moins, avec les masculins. Du moment que l'adjectif *bono* ne fit plus la distinction entre le masculin et le neutre, il est évident que la notion de ce dernier genre devait s'affaiblir rapidement. En général, on recherche les origines de la disparition du neutre en latin vulgaire à une époque infiniment trop récente et on prend volontiers pour les causes déterminantes du phénomène des faits qui n'en sont le plus souvent que des manifestations et des conséquences. En réalité la perte du neutre remonte très haut dans l'histoire de la latinité, puisque précisément les dialectes romans les plus anciens, tels que le sarde et l'espagnol, n'en offrent plus trace. Ces langues par exemple ignorent absolument les pluriels en *-a*; ils étaient donc forcément, dès la romanisation de ces pays, assez peu vivaces et purent être facilement abandonnés, sans opposer grande résistance. Ils furent naturellement plus faciles à déloger en Italie, leur patrie d'origine; le type *ligura*, *membra*, parvint constamment à s'y maintenir; seulement, sous l'influence des pluriels neutres pronominaux, tels que *quae*, *hae(c)*, engendrant d'abord **illae*¹, **istae*, puis **m*ol-

1. L'italien *le* au pluriel neutre représente directement **illae*, cf. *class.*

tae, **bonae*, cf. ital. *le buone poma*, etc., il tend à prendre la flexion féminine **lignae*, **membrae*, ital. *legne*, *membre*, d'où souvent reconstruction d'un singulier en *a*, par exemple plur. *arma*, puis **armae*, d'où sing. *arma*.

Cette transformation était accomplie en Italie au début du II^e siècle de notre ère, comme le montre la concordance du roumain et de l'italien à cet égard, et il n'y a pas de doute que le phénomène remonte infiniment plus haut dans l'histoire du latin vulgaire. Quant aux pluriels en *-a* de l'italien historique, il faut, croyons-nous, les rapporter pour la plupart à l'influence de la langue littéraire; c'est en grande partie une flexion savante au même titre à peu près qu'en français le génitif pluriel *Francor*, *ancienor*. Des exemples tels que *le mura*, *le risa* montrent que souvent ces pluriels en *-a* reposent sur des reconstructions récentes. On sait que les dialectes du nord ne connaissent que les formes en *-e*¹.

Le neutre une fois confondu avec le masculin et le féminin dans le latin d'Italie, les dialectes italiques, dans une phase déjà avancée de leur développement et à une époque déjà voisine de leur décadence, devaient à leur tour subir la réaction du latin et tendre à unifier leurs neutres avec les paradigmes des autres genres. De l'osque, nous ne possédons pas de monuments assez récents pour pouvoir juger ce qu'il advint du neutre dans cette langue: mais les Tables Eugubines, dont nous avons essayé de démontrer le caractère relativement moderne, voir plus haut § 39, et qui furent écrites d'ailleurs dans une région depuis fort longtemps soumise aux effets d'une romanisation intime et profonde, montrent d'une manière éclatante cet acheminement du neutre vers les flexions des autres genres. Nous voulons parler des nominatifs en *-or*, accusatifs en *-of*, par exemple *uasor*, VI a, 19, *uerof-e*, VI b, 47, etc., refaits, d'après une des plus ingénieuses théories de Thurneysen, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXXII, 554 sq.,

illaec, pour *illa* d'après *quae hae*; on disait *illae pectora* parce qu'on disait *pectora quae*, *quae pectora*. On a dit ensuite par extension *nallae pectora*, *paucae braccia*, *multae poma* et finalement la flexion *-ae*, *-e* a été étendue au neutre tout entier. La longue série d'actions et de réactions analogiques admise par W. Meyer-Lübke, *Lat. Spr.*, § 43, est infiniment trop compliquée pour avoir la moindre chance de représenter la réalité historique, cf. Mohl, *Le Couple roman lui: lei*, § 74.

1. Le roumain *urechie* montre que le métaplasme italien *orecchio*, extrait du pluriel *orecchie*, est postérieur à la colonisation de la Dacie.

avec la désinence normale *-o* sur le modèle des masculins en *-ur*, *-uf*. Dans les dialectes où *-s* final se maintenait en ombrien, il y avait donc une forme **uāsōs* pour correspondre au latin *uāsa* pluriel neutre. Ces reconstructions ne sont point encore généralisées en ombrien; elles sont donc de date très récente. C'est pourquoi elles pourraient bien refléter en une certaine mesure la tendance très nette du latin vulgaire à effacer les flexions du neutre. Que cette tendance ait été fort ancienne en latin, c'est ce que prouvent, dans la langue littéraire elle-même, des exemples tels que *frēna* et *frēnī*, *frēnōs*; *locī*, *locōs* à côté de *loca*, cf. aussi sporadiquement dans le latin d'Italie **locora*, d'après *tempus*: *tempora*, soit *luogora* en vieil ital., d'où *luogo*: *luoghi*, forme refaite¹, *locurī* en roumain, etc.; *cubitum* à côté de *cubitus*; *clipeus* ou *clipeum*; *baculum* ou *baculus*; *īngulum* ou *īngulus*; *hoc uulgus* et quelquefois *hic uulgus*; *Cribrum non cribrus*, dans les Gloses de Placide, etc.; cf. aussi *uallus* « pieu » et *uallum* « palissade ». De leur côté les couples du type *strāgulum* neut. et *strāgula* fém. favorisaient également l'abandon du neutre. Commodien dit *uerbus* pour *uerbum*; en Dacie, les soldats romains prononcent *corba*, au fém. sing.

§ 79. — Si, dès la période la plus ancienne du latin vulgaire, nous voyons s'effacer ainsi peu à peu le sentiment du genre neutre, le point de départ de cette grande transformation doit être cherché, comme nous l'avons dit, dans la disparition des nominatifs masculins en *-os*, *-us* et la longue impuissance de l'idiome littéraire à restaurer cette forme dans la langue parlée. Vers le milieu du 1^{er} siècle, nous voyons dans Pétrone que le neutre est en pleine déconfiture, même dans les formes conventionnelles de l'orthographe officielle; mais si Trimalchion dit *uīnus* pour *uīnum*, ce n'est pas tant à cause du grec οἶνος; que parce que *uīnō* vulgaire supposait aussi bien un nominatif littéraire en *-us* qu'un nominatif en *-um*. Il prononce de même *uāsus*; c'est que le classique *uās*, *uāsis*, pluriel *uāsa*, *uāsōrum* engendre d'abord un singulier de la deuxième déclinaison.

1. La déclinaison actuelle *luogo*: *luoghi* est de date absolument moderne; *luogo* pour **luoco*, cf. *fuoco*, est extrait du vieux pluriel *luogora* avec *-gor-* intérieur pour *-cor-* normalement; enfin *luoghi* et non **luogi* atteste de son côté une formation récente. On voit qu'en réalité rien n'est plus instable que les flexions grammaticales.

naison *uāsum*, *uāsī*, qui se trouve effectivement, et suppose **uāsō* dans la prononciation vulgaire de l'Italie. C'est ainsi encore que le nominatif *dolor*, dans les régions où *r* final devient muet, notamment dans l'Italie centrale et, semble-t-il, en Afrique et çà et là dans les autres provinces, est écrit *dolus* ou *dolum*; les exemples épigraphiques sont, comme on sait, nombreux et relativement anciens : *DOLVS*, CIL. III, 1903; *DOLO ablat.*, ibid., V, 1638, etc. Or, *dolo(r)* ne peut naturellement être orthographié *dolus* ou *dolum* qu'à la condition expresse que *-us*, *-um* seront prononcés *-o* et non *-u*, ce qui, croyons-nous, justifie brillamment notre manière de voir à l'égard de ces désinences. Mais le témoignage le plus éclatant est fourni par le sarde qui a le nom. acc. *dolu* et non **dolo* : c'est bien la preuve, croyons-nous, que *-u* final est récent dans cette langue. Il faut, à notre avis, reconnaître déjà quelque chose de semblable dans un passage de la *Sententia Minuciorum*, CIL. I, 199, l. 45, qui a déjà fort préoccupé les commentateurs : *ET HONO·PVBL·LI...* qui ne peut se lire, à notre sens, que *Et honō* (pour *honōre*) *pūblicō lī* (beri abstineant), ainsi que Mommsen a d'ailleurs fort bien complété la ligne perdue.

§ 80. — On peut s'étonner que la formation italique des nominatifs en *-s* avec syncope de la voyelle, comme par exemple osque *Bantins*, hūrz, tūvtiks, ombr. *Ikuvin*, *termnas*, *fratrexs*, etc., représentée sporadiquement en vieux latin, cf. *Campan*, *damnas*, par exemple *DAMNAS·ESTO* à la fin de la Loi agraire de 109 avant J.-C., soit restée confinée dans le vieux latin provincial à titre de particularité dialectale et qu'elle n'ait point pénétré dans la *lingua* vulgaire¹. Mais pré-

1. On peut se demander si le latin vulgaire connaissait les nominatifs du type *puer* ou *liber*. Il est hors de doute que le latin d'Italie, comme le latin archaïque, possède non seulement *puer*, *liber*, mais aussi le type *famel* (Ennius, ms. *famul*) pour *famulus* : de là **uitel*, **catel* pour *uitulus catulus*, ombrien *katel* nomin. : *katlu* accus., cf. plus loin, § 101. Dans la suite, lorsque le nominatif eut partout et complètement fusionné avec l'accusatif et qu'il cessa d'être senti comme un cas distinct, on refit sur **uitel* **catel* un nouvel accusatif-nominatif *uitello*, *catello*, sur le modèle du doublet classique *uitellus*, *catellus*, ital. *vitello*, roumain *vițel*, v. franç. *veel*, etc. Dès la fin du 1^{er} siècle de notre ère, croyons-nous, les nomin.-acc. *libro* ou *libru*, *puero* ou *pouero*, *vitello*, sont généralisés dans l'idiome vulgaire : l'*Appendix Probi* donne *Teler non tetrus*, *Aper non aprus*, 198, 26; inversement

cisément la syncope vocalique, en détériorant la désinence, rendait fragile le cas tout entier par les difficultés phonétiques qui forcément s'élevaient du contact immédiat des consonnes. C'est ainsi que dans les langues slaves modernes, par exemple en russe, le nominatif pluriel disparaît à cause des phénomènes phonétiques trop compliqués engendrés par la flexion *-i* : волки par exemple succède à волцѣ, de même que к est réintroduit au locatif singulier волѣ au lieu de волцѣ. C'est aussi, croyons-nous, la cause principale pour laquelle le vocatif a succombé en russe ; des formes telles que козаке de козакъ ou княже de князь, conservées encore par le petit-russien, étaient, par leur complication même, en péril de mort. Les mêmes faits se retrouvent exactement en slovène. De même en bohémien, les nominatifs pluriels tels que *dobři*, *prátelští*, *tiši* et autres semblables n'existent que dans la langue littéraire ; le peuple régularise la consonne du paradigme et prononce *dobrý*, *prátelský*, *tichý* comme au singulier. A Prague, il n'est pas rare d'entendre *vojáky* pour *vojáci*, *lenochy* pour *lenoši*. Ce serait une erreur grave que de croire à l'immuabilité du système flexionnel dans les langues ; l'expérience nous montre au contraire que rien n'est moins stable qu'un paradigme grammatical et que la langue ne se fait point faute, en cas de besoin, de remanier de fond en comble son appareil de flexions et de désinences. C'est ce qu'a déjà montré, précisément pour le latin, l'illustre Ritschl, *Opusc.* IV, 408.

En français, il est arrivé précisément ce que nous supposons tout à l'heure pour les anciens patois locaux latino-italiques dans les pays osques et ombriens ; le nominatif singulier et l'accusatif pluriel en *-s*, par suite des difficultés phonétiques créées par cette désinence, ont été complètement remaniés à partir du *xiii^e* et du *xiv^e* siècles. Le nouveau pluriel en *-s* ne succède point directement à l'ancien accusatif, mais résulte d'une refonte complète de toutes les formes, avec réintroduction des consonnes primitives. En latin vulgaire, les nominatifs singuliers en *-s* avec apocope avaient d'autant moins

Barbarus non barbar, 197, 30, cf. *barbar*, *Corp. Gl. Lat.*, IV, 327, 25 ; V, 543, 14 ; *hilar*, *Prob. Cathol.*, p. 15, 8. De *pauper* on conclut au féminin *paupera*, qui se trouve chez Plaute aussi bien que chez Comédien.

de chance de se faire jour que ni la langue archaïque ni la *rusticitas* du Latium ni l'idiome littéraire n'en fournissaient à proprement parler de modèle.

Les thèmes en *-i* offraient, il est vrai, de nombreux nominatifs syncopés, le type *mors*, *Arpinas* par exemple, lesquels par là même se confondaient à peu près avec les thèmes consonantiques. Dès lors la langue se retrouvait en présence de toutes les difficultés phonétiques dont nous parlions tout à l'heure, sans préjudice des répugnances naturelles du langage pour des paradigmes à accent le plus souvent mobile. La langue classique elle-même, malgré tous ses efforts pour s'assimiler la régularité et la souplesse du grec, n'a jamais pu s'accoutumer à des nominatifs tels que *daps*, *frūx*, *prex*, *merx*, *fauz*, *obiex*, etc., et n'emploie ces mots qu'avec les flexions vocaliques, *dapem*, *frūgem*, *prece*, etc. *Stirps* de même était évité par les écrivains de l'époque impériale; T. Live, I, 11, comme Prudence, dit *stirpis* au nominatif; *lentis* est cité par Priscien, Keil III, 12, 64. De même *pectinis*, App. Prob., à côté de *Pectis*: πῆξις, Corp. Gl. Lat., III, 322, 6, probablement influencé par le nominatif grec. Inversement les demi-lettrés tiraient de *orbis* un nominatif *orbs* d'après *urbs*, lequel se trouve encore dans Ven. Fortunat, IX, 3, 14; l'App. Prob., 198, 8, dit *Orbis non orbs*.

Déjà Lucilius employait *ninqus* pour *nix*, Plaute disait *sortis* pour *sors*, Ennius disait *mentis* au nomin., d'après Priscien, VII, 760: *Terra corpus est at mentis ignis*; Tite-Live emploie *carnis* au nominatif et Pétrone dit couramment, comme déjà Varron d'ailleurs, *ille bouis*. Toutes ces formes recouvrent en réalité les nominatifs vulgaires *sorte*, *carne*, *boue*. Le neutre qui, dès cette époque, n'était plus senti comme un genre distinct, devait ici, de complicité avec l'analogie de la première et de la deuxième déclinaisons, favoriser la reconstruction d'un nominatif vocalique. C'est ainsi qu'Ennius dit au nominatif *lactis*, Plaute *lacte* au lieu de *lac*, *lact*. A côté de *sanguis*, on a aussi le neutre *sanguen*, Ennius, dans Nonius III, 203; Lucr. I, 836, et encore dans Pétrone, Büch., p. 70: *Sanguen illi feruet*. Dans la langue vulgaire, ce nominatif-accusatif *sanguen* passe de bonne heure à *sanguine* masculin ou féminin; en Espagne *sanguine* est féminin, esp. *la sangre*. Un texte vulgaire précieux, la *Mulomedicina Chironis*, atteste *sanguine* comme nominatif,

cf. *Arch. Lat. Lex.*, X, 420. D'autre part, en Gaule et en Italie, *sanguen* après la chute de *-n* devient nominatif-accusatif *sangue* ; ablatif *sangue* ; SANGVEM accusatif, Marini, *Atti Arval.*, 41, l. 22 : d'où ital. *sangue*, franç. *sang* masc. Citons encore l'App. Prob., 197, 32 : *Carcer non carcere*.

Les inscriptions montrent que les formes en *-e* pour *-is* ne sont point aussi anciennes que les nominatifs en *-o* pour *-os* et qu'elles ne dépendent point directement des phénomènes de phonétique syntactique qui frappaient *-s* final en vieux latin. Cette consonne s'était en somme, particulièrement dans le sud, et sans tenir compte ici de l'orthoépie passablement artificielle des poètes à cet égard, assez bien rétablie presque partout pour que nous nous gardions d'expliquer l'équation *aue* = *auis* par la voie exclusivement phonétique. L'agent principal a été l'analogie des autres déclinaisons et plus encore, croyons-nous, l'influence du neutre mourant et mal compris. C'est ainsi qu'en bohémien et en polonais l'analogie du neutre détermine une scission dans les noms masculins et crée, pour les masculins inanimés, une classe mixte où le nominatif se confond avec l'accusatif. Après la chute de *-m* final en latin, l'accusatif devait être senti, à peu près comme dans les langues slaves, comme un cas sans désinence significative ; il devait par conséquent tendre tout naturellement à accaparer dans la langue les fonctions du *casus generalis* et avant tout celles du nominatif.

C'est ainsi que *auis*, *fortis*, *sors* ou *sortis* se confondirent avec l'accusatif et passèrent à *aue*, *forte*, *sorte*. Le plus ancien exemple est, je crois, l'inscription de la colonne de Tusculum, CIL. I, 63, 64 : M.FOVRIO.C.F.TRIBVNOS.MILITARE (deux fois répété), qui, malgré les réserves faites jadis par Ritschl, paraît bien dater des années 220 à 200 av. J.-C. environ ; pour la voyelle, cf. AIDILES, nominatif singulier sur l'inscription CIL. I, 31, du tombeau des Scipions. Les génitifs en *-e* pour *-is* sont tout aussi courants dès le latin archaïque, cf. DE-MAIORE-PARTE...SENTENTIA, CIL. I, 199, l. 32, Sentent. Minuc.

Les mots imparisyllabiques du type *uoluntās* : *uoluntāte* suivirent bientôt après par analogie. Sittl, *Jahresb. Klass. Altert.*, LXVIII, Theil II, p. 230, cite un exemple épigraphique curieux : DE.VOLVMTAS. On enseignait dans les écoles

qu'il fallait dire *uoluntās* et non *uoluntāte* qui était le nominatif vulgaire. Le graveur se croit très bien avisé en corrigeant *de uoluntate* en *de uoluntas*. De même la Lex Iulia municipalis, CIL. I, 206, l. 62, écrit REX-SACRORVM pour *rēgem* à l'accusatif : c'est une correction pédante du graveur. Les ablatifs VRBEM, CIL. I, 200, l. 5 (Lex agrar.), POSSESSIONEM, *ibid.*, l. 8, PROPIOREM, *ibid.*, l. 71, QVAESTIONEM, CIL. I, 198, l. 11 (Lex. repet.), COGNAT(ione)M, *ibid.*, l. 20, etc., abondent même en latin archaïque. Cf. aussi LOCVMVE, CIL. I, 200, l. 22, pour *locōue*. Ainsi, dès le début du II^e siècle environ, le parallélisme tendait à s'introduire définitivement entre le nominatif-accusatif des types *domna*, *domno*, *forte*, tels que nous les retrouvons encore aujourd'hui dans les langues romanes issues principalement de la colonisation républicaine, c'est-à-dire en sarde et en hispano-portugais.

§ 81. — Au pluriel, l'unification du nominatif et de l'accusatif repose sur des causes tout à fait différentes. Tout d'abord dans les paradigmes *manus*, *auis*, *pater*, *diēs*, cette unification avait été réalisée dès une époque préhistorique par voie soit phonétique, soit analogique. L'analogie devait donc tendre à généraliser cette fusion des deux cas au pluriel comme au singulier. Or, on sait que les nominatifs *dominī*, *dominae* ne sont, selon toute apparence, pas primitifs en latin. Sans entrer ici dans la chronologie assez compliquée de cette flexion, dont les origines sont à présent placées par les indogermanistes dans une période relativement récente de la langue, cf. Brugmann, *Grundr.*, II, 660 sq., 662 sq., Solmsen, *Indog. Forsch.*, IV, 242 sq., on peut remarquer que les dialectes osco-ombriens ne connaissaient guère, à la première et à la deuxième déclinaisons, que les désinences *-ās* et *-ōs*, qui étaient effectivement les formes les plus générales en indo-européen¹.

1. Nous ne saurions guère séparer la désinence féminine *-ai*, grec *-αι*, lat. *-ae*, du masculin *-oi*, grec *-οι*, lat. *-oe*, *-i*, etc. ; aussi nous n'acceptons qu'avec réserve l'explication de Brugmann, *Grundr.*, II, 643, qui interprète *-ai* comme une forme originellement particulière au duel, scr. *-e*, slav. *ī*, etc. Un empiètement du duel sur le pluriel est possible et nous en trouvons effectivement des exemples ; mais encore ne faut-il recourir à une telle explication qu'avec de solides raisons à l'appui. Quant à nous, nous serions assez disposé à considérer l'état présenté

Le latin archaïque conserve encore çà et là des traces incontestables de la flexion *-ās* tout au moins. Tel est selon toute vraisemblance le précieux *laetitiās inspērātās* de Lucius Pomponius, qui écrivit des atellanes vers le commencement du II^e siècle; tel est sans doute aussi le pluriel *MA-TRONA* sur les inscriptions votives du Pisaurum, CIL. I, 173, 177, lequel semble bien représenter effectivement, comme on l'admet d'ordinaire, **mātrōnā(s)*, cf. Stolz, *Hist. Gramm.*, I, § 27, p. 36, plutôt que **mātrōnā(i)*¹. Les nominatifs en *-ās*, en lutte depuis l'origine avec les formes en *-ai*, ont dû disparaître définitivement de la langue littéraire à l'époque où le génitif *familiae* succède à *familiās*; or, celui-ci ne succombe complètement que dans la période historique et se trouve attesté en latin archaïque par de nombreux exemples; dans le COIRA·POCOLO de la coupe d'Horta près de Viterbe, CIL. I, 45, il nous est toutefois difficile de reconnaître, avec la majorité des latinistes, cf. Stolz, *Hist. Gramm.*, I, § 26, p. 35, un génitif *coirā(s)*, à cause de AECETIAI·POCOLOM, de Volci, CIL. I, 43, LAVERNAI·POCOLOM, d'Horta, CIL. I, 47, MENERVAI·POCOLOM, de Tarquinies, *Corp. Inscr. Ital.*, app. 812, qui, appartenant tous à la même région, rendent l'existence d'un génitif en *-ās*, pour cette partie de l'Italie tout au moins, et à cette époque, assez improbable.

§ 82. — Quoi qu'il en soit, nous croyons pouvoir affirmer, sur le témoignage tant des inscriptions que des langues romanes, que le vieux latin provincial de l'Italie s'est tout d'abord assez mal accommodé des nominatifs en *-ae* et que, dans la plupart des régions, la flexion *-ās* était de beaucoup la forme dominante. Dans une région telle que les pays osques où « scriptae » se disait *scriftas*, Tab. Bant., 25, il serait pour le moins extraordinaire que le peuple n'eût point de même prononcé en latin *scriptās*, et il en était de même chez les Marrucins, cf. *assignas ferenter auiatas* sur la Table de Rapino; en pélignien, cf. *datas*, Planta, n° 246; en Ombrie,

par le germanique, au moins au masculin, cf. goth. *vulfos* mais *blindai*, comme l'état primitif; on disait peut-être en indo-européen **toi rudhroi ulqōs*, en italique **alfoi vitlos*, d'où osco-ombr. **alfos vitlos* d'une part, latin *albi uituli* d'autre part.

1. Les dialectes ombriens et celtiques du voisinage ont seulement la flexion *-ās*: donc *mātrōnā(s)* plutôt que *mātrōnā(i)*.

cf. *urtas* « *ortae* », Tab. Eug., III, 10, etc. Le vieux nominatif en *-ās*, protégé ou même rétabli sous l'action assimilatrice des dialectes indigènes de l'Italie, s'est ainsi maintenu tout d'abord dans la plus grande partie tout au moins de la péninsule comme il s'est constamment maintenu dans le parler des provinces extra-péninsulaires. C'est ainsi qu'un Polonais qui s'essaie à parler russe prononce volontiers au nominatif pluriel *wotcy* pour *wotki* волки, d'après le polonais *witcy*, ou *czynownicy* pour *czinowniki* чиновники, d'après *urzędnicy*, etc. Or, on conviendra que des dialectes où « *scripta* » se disait *scrīfta*, **scrīzta*, **scrīxta*, *scrīhta*, omb. *screhto*, *screihtor*) étaient à peine plus éloignés du latin que le polonais ne l'est du russe. Si dans la suite la flexion classique *-ae*, de même que *-ī* au masculin, est parvenue à évincer peu à peu en Italie et sans doute région par région et étape par étape, la désinence *-ās*, masculin *ōs*, c'est pour des raisons tout à fait particulières sur lesquelles nous nous expliquerons tout à l'heure.

A l'époque de César nous avons un témoignage précieux qui montre très clairement comment les nominatifs en *-ās* étaient alors employés indistinctement à côté des nominatifs en *-ae* dans le langage moitié vulgaire et moitié officiel des magistrats provinciaux. Il s'agit de la fameuse Lex uicana Furfensis de l'année 57 avant J.-C., laquelle constitue, dans sa première partie particulièrement, un monument inestimable du latin à la fois naïf et pédantesque qu'écrivaient à cette époque les autorités des petites villes de province. On lit en effet sur cette inscription bizarre, dans une même phrase : VTEI·EXTREMAE·VNDAE·QVAE·LAPIDE | FACTA, lign. 3, et VTEI·QVE·AD·EAM·AEDE·SCALAS, lign. 4. Dans *extremae undae* il faut reconnaître la flexion classique, inusitée dans le langage parlé des paysans de la Sabine et qui doit être mise sur le compte de l'érudition des magistrats de Furfo qui ont dicté le texte; dans *scalas* au contraire il faut voir le nominatif-accusatif vulgaire échappé par mégarde à la science quelque peu hésitante de l'auteur de l'inscription; *facta* enfin était probablement suivi d'une autre lettre qui paraît avoir été effacée par le temps, en sorte qu'on peut lire à volonté *factae* ou *factas*.

Il est étrange que les commentateurs de ce texte intéressant, Mommsen, Garrucci, Jordan, *Krit. Beitr.*, p. 250

sq., ne se soient point expliqués sur la flexion de *scalas*; c'est, croyons-nous, Bréal le premier qui y a reconnu un nominatif, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 217. L'inscription de Furfo est précieuse parce qu'elle est exactement datée; elle montre que le latin d'Italie continue sans transition, jusqu'à la fin de l'époque républicaine, la flexion primitive du latin archaïque et des dialectes italiques. Un peu plus tard, nous la retrouvons sur les inscriptions provinciales où elle fonctionne d'une manière de plus en plus régulière; parmi les plus sûrs exemples, on peut citer, d'après notre examen du matériel épigraphique: LIBERTI·LIBERTASQVE, CIL. III, 2386, près de Salones (Dalmatie); FILIAS·MATRI·FECErunt, ibid. VIII, 3783, sur une inscription d'Afrique; HIC·QVESCvN̄·DVAS·MRES·DVAS·FILIAS, ibid., III, 3551, Alt-Ofen. Il n'y a donc aucune raison plausible à faire valoir contre l'antiquité du nominatif-accusatif *domnās* que nous trouvons à la base de la flexion de la première déclinaison en sarde, en espagnol et en français. Tout démontre au contraire que la flexion *-ās* au nominatif était devenue la forme normale dans le latin vulgaire de la République et rien n'autorise à expliquer, comme on le fait, l'espagnol *dueñas* ou le français *dames* par un abandon postérieur, d'origine purement syntactique, du nominatif en *-ae* au profit de l'accusatif en *-ās*.

Le français notamment est, sur ce point, tout à fait significatif: il conserve *domnī* à côté de *domnōs*, mais il ignore *domnae* en regard de *domnās*. L'analogie du singulier *domna*, où les deux cas étaient confondus de toute antiquité, n'est point susceptible, à notre sens, d'expliquer l'unification supposée du système *domnae*: *domnās*, dont le maintien était favorisé de son côté par l'analogie inverse du système *domnī*: *domnōs*. Or, celui-ci s'était si bien implanté en Gaule qu'il agit même sur les noms de la troisième déclinaison et transforme, comme on sait, le nominatif-accusatif *patrēs* en un système dualiste: nominatif **patrī*, accusatif *patrēs*. D'autre part le pluriel féminin *flōrēs* ne participe point à la scission des deux cas, précisément parce qu'il est protégé par le féminin unicasuel *domnās*, *tablās*, etc. Si le latin vulgaire propagé dans la Transalpine par la conquête romaine avait adopté le nominatif *domnae* en regard de l'accusatif *domnās*, nul doute qu'il eût agi sur les autres féminins en scindant *flōrēs* en **flōrae*: *flōrēs* comme le nominatif *domnī* scindait *patrēs* en **patrī*: *patrēs*.

Que l'on n'objecte point que le français *pedre* : *pedres* au pluriel repose sur un métaplasme récent, postérieur à la chute des voyelles finales en français, et qu'en réalité *pedre* : *pedres* ou *grant* : *granz* sont formés directement sur le français *maistre* : *maistres* ou *mur* : *murs* ; *bel* : *bels* ; etc., sans supposer en aucune façon qu'un pluriel tel que nominatif **patrī*, accusatif *patrēs* ait jamais existé réellement dans le latin vulgaire des Gaules¹. Ce qui prouve très clairement que le système nominatif **patrī* : accusatif *patrēs* n'est point une reconstruction purement fictive et sans fondement historique, c'est précisément encore le féminin *flors*, lequel ne peut reposer que sur *flōrēs*. S'il s'agissait d'une refonte générale de la déclinaison française d'après le paradigme *bon* : *bons* au masculin et *bones* au féminin, sans doute celui-ci eût entraîné les **flōres* et non pas *les flors*. Dès lors, il faut bien fixer pour le latin vulgaire de la Transalpine les paradigmes *domnī* : *domnōs* ; *patrī* : *patrēs*, mais *domnās* et *flōrēs*, lesquels excluent complètement le prétendu nominatif *domnae*, à telles enseignes que, s'il avait jamais réellement existé en Gaule, tout l'édifice si ingénieusement agencé de la déclinaison française eût été bouleversé et réduit à néant. Il eût fallu construire sur nouveaux frais un système tout à fait différent. C'est pourquoi nous nous croyons en droit de déclarer que jamais le nominatif *domnae* n'a été prononcé au delà des Alpes par une bouche gauloise.

§ 83. — On peut se demander comment il se fait que le latin des Gaules, connaissant *domnī*, *domnōs*, ne possède que *domnās* et ignore totalement *domnae*. La question est délicate et ne saurait être résolue que si un problème préliminaire a reçu sa solution, à savoir : si *domnī* a existé de toute antiquité en latin vulgaire et s'il convient d'attribuer à l'origine le dualisme *domnī* : *domnōs* à toutes les régions de la Romania aussi bien qu'à la Gaule. Or, il y a un fait incontestable, c'est que les dialectes italiques s'appuient tous sur l'ancienne désinence indo-européenne *-ōs* au nominatif pluriel de la deuxième déclinaison : osque *Abellanūs*, *Núvlanūs*

1. Telle était notamment la théorie professée par Arsène Darmes-
teter à son cours de la Sorbonne. Suchier, *Grundr.*, I, p. 621, ne se
prononce pas catégoriquement.

sur le Cippe d'Abella; ombrien Ikuvinus, etc ¹. Ces formes ont dû forcément amener dans le primitif latin d'Italie l'accusatif *domnōs* à usurper les fonctions du nominatif et à expulser *domnī*. Une foule de causes secondaires militaient d'ailleurs en faveur de cette expulsion : d'abord l'analogie des autres déclinaisons où déjà *diēs*, *honnēs*, *nāuēs*, *domnās*, *manūs* fonctionnaient comme nominatif-accusatif, en sorte que le parallélisme *domno* : *domna* singulier, *domnōs* : *domnās* pluriel s'imposait presque tout naturellement. De plus, une fois que *manu* se confond avec *domno*, le nominatif pluriel *manūs* devait logiquement subir le métaplasme **manōs*, appuyé d'ailleurs par le génitif vulgaire **manōs*, cf. *domōs* attesté par Suétone, voir plus haut p. 50 ; **manōs*, fonctionnant comme nominatif-accusatif, appelait de son côté *domnōs* dans les mêmes fonctions.

Il faut enfin tenir compte, beaucoup plus sérieusement qu'on n'a coutume de le faire, de ce fait que la disparition générale du nominatif, amenée tout d'abord par des causes purement phonétiques ou morphologiques, avait forcément restreint les libertés de la construction ancienne et tendait à fixer de plus en plus étroitement l'ordre des mots dans la phrase vulgaire : de là extinction graduelle, dans la conscience de la langue, de la distinction logique des deux cas et par suite abandon naturel de la forme *domnī*, considérée comme doublet facultatif et superflu de *domnōs*. En russe, des difficultés phonétiques restreignent d'abord l'emploi du vocatif dans les masculins en *-ū*, puis cette forme cesse universellement d'être conçue comme un cas distinct et le vocatif disparaît dans toutes les déclinaisons. Nous avons enfin, ce qui vaut mieux que toutes les spéculations théoriques, le témoignage des langues romanes issues dans leurs parties essentielles du latin italique de l'époque républicaine, celui du sarde notamment qui, en dépit de l'influence profonde exercée par l'italien, est constamment resté fidèle à la flexion *-ōs*. Si les dialectes de la Sardaigne avaient connu le dualisme *-ī* : *-ōs* au moment où la désinence *-ī* reprit le de-

1. Thurneysen, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXXII, 554 sq., a contesté que *screihtor* fût un masculin pluriel, mais cette théorie n'est admissible que sous quelques réserves, cf. Planta, II, p. 119 sq. Quoi qu'en soit, on peut toujours et même on doit admettre de vastes régions en Ombrie et ailleurs où *scriptī* se dit **scrihtōs*.

sus dans la péninsule et gagna peu à peu les régions extrêmes et les îles, jusqu'à la Sicile et la Corse elle-même, il n'est pas douteux que le sarde, lui aussi, eût opté pour *-ī* de préférence à *-ōs* et favorisé tout au moins *tempus* : **tempī* plutôt que *tempus* : *tempōs*.

§ 84. — Il y avait seulement deux zones géographiques où la flexion *-ī* pouvait, à l'origine, se maintenir au même titre que *-ōs* sans être combattue directement par aucune influence analogique. C'était d'abord Rome, avec la *rusticitas* du Latium, avec l'Ager faliscus et probablement avec tout le sud de l'Étrurie; le dualisme *domnī* : *domnōs* a dû se conserver ici d'autant plus facilement et d'une façon d'autant plus durable que ces dialectes, d'origine essentiellement latine, connaissaient également, à n'en point douter, le nominatif *domnae* à côté de l'accusatif *domnās*. Les pays volsques se rattachaient peut-être sur ce point au système des parlers latins¹. En second lieu, les dialectes celtiques, tant dans la Cisalpine qu'au delà des Alpes, devaient favoriser le maintien de *domnī* à côté de *domnōs*. En effet, le celtique semble s'être généralement comporté comme le latin et le grec à l'égard du pluriel masculin, tout en s'en séparant quant au féminin. Ainsi **epos* « ecus », comme nous l'avons déjà dit p. 80 et pour autant qu'on en peut juger, faisait au nominatif pluriel **epei*, **epī*, v. irl. *eich*, et à l'accusatif pluriel **epōs*, v. irl. *eocho*; les deux cas étaient au contraire confondus, comme en indo-iranien et en germanique, au féminin : **epās* « equae » et « equas ». Cf. Whitley Stokes, *Bezzemb. Beitr.*, XI, 152 sq., Windisch, *Grundr. Rom. Phil.*, I, 305. L'accord avec l'état que nous retrouvons, à travers la déclinaison française, pour le latin vulgaire de la Gaule, est donc absolu : masculin *equū* : *equōs*, mais féminin *equās*. Il est impossible de penser que le hasard seul ait amené une coïncidence d'autant plus remarquable que le système usité en Gaule paraît rompre l'harmonie et le parallélisme créés par le latin classique. Il y a eu ici, de la part des Celtes, une accommodation de la déclinaison vulgaire aux habitudes des dialectes indigènes, exactement comme dans l'Italie proprement dite nous avons vu le système flexionnel

1. L'absence d'exemples épigraphiques rend sur ce point le contrôle impossible.

se modeler, autant que possible, sur les formes osco-ombriennes.

La question la plus grave qui se pose ici est la question chronologique. Le système *domnī*: *domnōs* contre *domnās* s'est-il installé d'abord dans la partie celtique de l'Ombrie et du Pisaurum, puis dans la Cisalpine, dès les premiers établissements des Romains dans les pays celtiques, c'est-à-dire dès le III^e siècle, lors de la conquête de l'Ager gallicus et de la fondation de Sēna Gallica, en 289, cent ans après la grande invasion gauloise et le premier contact des Romains avec la race celtique? La chose est, somme toute, très peu probable; car d'une part les Sénons devaient être assez peu nombreux, trop faibles en tout cas pour conserver longtemps leur originalité de race au milieu des populations italiques qui les pressaient de toute part. Leur dialecte avait dû, durant leur domination assez éphémère au nord de l'Apennin, se désagréger sensiblement au contact de l'ombrien et des dialectes indigènes¹. Nous nous montrerons tout aussi sceptique à l'égard de la pureté des dialectes celtiques de la Cisalpine. Il y avait là un tel mélange de races et de langues diverses, les populations étaient à ce point confondues et si peu cohérentes, que la formation d'un groupe linguistique nettement caractérisé nous paraît, lors de la romanisation de ces contrées, tout à fait problématique. D'après Strabon, V, 1, 6, Milan était insubre, Mantoue (cf. Pline, III, xix, 130), était étrusque, Vérone et Trente étaient rhétiques, Padoue vénète, Faventia appartenait aux Lingons, Regium Lepidum aux Boïens, Luna et Gênes étaient ligures.

Il y aurait lieu, il est vrai, de distinguer entre la Transpadane, où la plupart des langues indigènes étaient encore en vigueur sous Auguste, et la Cispadane, où l'élément celtique offrait primitivement plus de cohésion. En revanche, il faut noter que cette dernière région était traversée dans toute sa longueur par la voie Émilienne, la plus fréquentée des routes du nord, avec une quantité de centres romains échelonnés sur son parcours, tous de première importance, tels que Bologne, Modène, Parme, Plaisance (fondée en 219, prise par les Boïens, reprise et colonisée à nouveau

1. L'inscription de Tudur est probablement un témoin du celtique désagréé au contact des dialectes italiques.

en 190). Le transit était donc considérable dans la Cispadane et les conditions d'autant plus défavorables à l'éclosion d'un parler latin original. Des caravanes venues de toutes les parties de l'Italie sillonnaient perpétuellement le pays, se donnaient rendez-vous dans les grandes villes ; Bologne, avec ses entrepôts, son marché considérable, attirait les marchands et les colons du monde romain tout entier et devint le foyer principal de la latinisation dans la Cispadane. Les historiens nous disent que les Boïens, vaincus par Rome, préférèrent l'exil à l'esclavage et abandonnèrent en masse le pays, dès le début du II^e siècle. Rien ne permet de mettre en doute cette tradition, car rien ne dénonce positivement dans les patois actuels de l'Emilie des traces d'influence celtique plus accusées que dans les autres dialectes de l'Italie supérieure¹.

D'un autre côté, il faut bien dire qu'en l'absence de tout enseignement certain sur les dialectes celtiques de la Cisalpine, c'est à titre d'hypothèse purement gratuite qu'on peut leur attribuer, comme aux autres branches de la famille, le nominatif **epī* distinct de l'accusatif **epōs* par exemple. Il est fort possible que les Sénons, les Cénomans ou les Insubres conservassent, comme les Italiotes, la vieille flexion indo-européenne du nominatif pluriel, d'autant plus qu'il y a des traces historiques de la flexion -*ōs* à côté de -*oi* (*i*) en celtique. Le vieil irlandais a utilisé cette double désinence d'une manière fort ingénieuse : *eich* = **eqī*, **epī* fonctionne comme nominatif, *eocho* = **eqōs*, **epōs* comme vocatif pluriel. Cette distinction est sûrement récente ; elle prouve du moins que les deux flexions coexistaient à l'origine en celtique, en sorte que nous n'avons pas en réalité le droit d'attribuer l'une plutôt que l'autre aux dialectes de la Cisalpine.

§ 85. — Au contraire, dans la Gaule Transalpine, le nominatif en -*i* peut être considéré comme assuré. Comme les

1. Nous ne tirerons aucune conséquence de ce fait que les voyelles *ū* et *ō* manquent à l'émilien actuel, excepté, paraît-il, à Mantoue et à Mirandole. La voyelle *ū* est de toute façon d'origine très récente dans l'Italie du Nord ; W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 646, a montré que *ū* y est postérieur à l'inflection de *o* devant *i* et que son apparition, sur quelques points tout au moins, ne date guère que du XI^e siècle. L'hypothèse d'une origine celtique tombe ainsi d'elle-même.

dialectes italiens du Piémont et de la Lombardie n'ont pas conservé la moindre trace du système *domnī : domnōs*, il est au moins douteux qu'ils l'aient jamais connu et, même dans ce cas, sa propagation naturelle par la voie des Alpes serait tout aussi invraisemblable, si l'on songe aux difficultés des relations entre les deux versants de la chaîne. Ajoutons que les montagnards des Alpes, Veragri, Ceutrones, Tebavii, Vagienni, Salassi, Beritini, etc., restèrent indépendants jusque sous Auguste et Tibère et que la domination romaine ne les assimila jamais complètement. Ils formaient donc entre les populations de la Cisalpine et celles de la Transalpine une infranchissable barrière qui devait forcément arrêter la propagation des phénomènes linguistiques. Cette remarque est importante, car elle conduit à cette conclusion que la véritable patrie du système *domnī : domnōs* est la Gaule Transalpine elle-même, très sûrement la Provence, et qu'il ne relève point directement du latin vulgaire de l'Italie. En d'autres termes, les nominatifs en *-ī* de la Transalpine n'ont en réalité rien de commun ni quant aux origines chronologiques, ni quant à la valeur fonctionnelle avec les pluriels italiens en *-i*; le provençal *tuit*, *tuich*, franç. *tuit* et l'italien *tutti* sont sortis du latin vulgaire **totti*, mais par des voies et dans des conditions tout à fait différentes qui en font en réalité deux formations aussi étrangères que possible l'une à l'autre. Occupons-nous tout d'abord des formes usitées dans la péninsule et demandons-nous comment et dans quelles conditions le pluriel *domnī*, *domnae* succède peu à peu en Italie aux types *domnōs*, *domnūs* que nous trouvons incontestablement comme formes dominantes dans le latin primitivement parlé par les Italiotes. Nous pourrions ensuite comparer *domnī* du nouveau latin vulgaire d'Italie avec *domnī* de la Transalpine et apprécier la différence absolue qui les sépare.

§ 86. — Nous avons établi plus haut que la forme stricte-
ment vulgaire du nominatif singulier *dominus* était *domno*,
dans quelques régions *domnu*, mais partout sans sifflant
finale, dans la *rusticitas* proprement dite aussi bien que dans
les pays italiotes et plus tard dans les provinces anciennement
colonisées, en Sardaigne, dans la Cisalpine, en Espagne
en Afrique. Cette chute de *-s* final dans *domno* n'est, comme
nous l'avons dit, qu'un épisode particulier de l'histoire de

en latin archaïque. Louis Havet, *S latin caduc*, p. 305, a montré qu'en latin préhistorique -s était devenu muet à la finale absolue, c'est-à-dire à la fin de la phrase, mais non point à la fin du mot à l'intérieur de la proposition¹. On disait *tempos fert*, mais *fert tempo*. Tout -s final dans un mot quelconque s'est ainsi trouvé plus ou moins mobile, plus ou moins branlant et incertain. Heureusement la consonne menacée put presque partout se ressaisir, particulièrement dans les régions telles que la Sabine, le pays des Volsques, des Aurunques, des Osques et dans tout le sud de l'Italie, où -s final des dialectes indigènes n'avait jamais été sujet à aucun accident de ce genre. Dans le Latium, la sifflante était forcément restée un peu plus débile; néanmoins sa chute définitive et absolue ne fut consacrée dans le parler vulgaire qu'au nominatif singulier, nous avons essayé plus haut de déterminer pour quelles raisons.

Il se produisit aussi, lors de la réaction qui s'opéra dans le Latium en faveur de -s final, c'est-à-dire à l'époque d'Ennius à peu près, des restaurations indues et de véritables excès de zèle. On prononçait *conueniant patrē* et *patrēs conueniant* ou même plus tard, par extension, *patrē conueniant*; on s'efforça de rétablir uniformément *patrēs*, *patreis*, et on eut raison. Mais, comme on disait aussi *conueniant uirī* ou *uirī conueniant*, on crut bien faire d'ajouter également un -s à *uirī*, *uireī* et on prononça *uirīs*, *uireis*, *uirēs*, ce qui était à la vérité bien inattendu. On explique ces formes par un emprunt à la déclinaison en *i*: mais, comme l'a déjà fait remarquer Solmsen, *Indog. Forsch.*, IV, 246 sq., cette théorie est en tous points insoutenable; cf. aussi Ritschl, *Opusc.*, II, p. 646 sq.; IV, p. 135 sq., 317 sq., Mommsen, *Rhein. Mus.*, IX, p. 453 sq.

Tout démontre au contraire que ces nominatifs en -*eis*, -*īs* pour -*ei*, -*ī* sont en relation avec l'histoire du rétablissement de -s final en latin. D'abord, ils ne sont point très anciens dans la langue; car c'est décidément à tort, semble-t-il, que, malgré l'autorité de Priscien et de Nonius, Lucien Müller, *Liui Andr. et Cn. Naevi fab. reliq.*, à propos de Névius, *Lyc.*, fragm. 12, veut les attribuer déjà au vieil ennemi des Métel-

1. Le cas est au moins chronologiquement différent de celui de *nīdus*, *trirēmīs*, cf. TRIRESMIS, col. rostrale.

lus, quand il écrit *Ignoteis iteris sumu* ; Ribbeck et plus récemment Spengel, *Jahresb. Klass. Altert.*, LXVIII, 2, p. 199, ont rétabli la lecture *ignōti*. Ces nominatifs en *-eis*, *-īs*, *-ēs* n'apparaissent pas davantage sur les inscriptions les plus archaïques ; les plus anciens exemples sont du II^e siècle avant notre ère. Tel est le RIPTES du poisson de bronze de Fundi, chez les Volsques, CIL. I, 532 et X, 6231, s'il est vrai qu'il faille compléter *conscriptes* = *cōscriptī*, au nominatif pluriel, cf. Schneider, *Dial. ital. exemp.*, I, 1, p. 17, n° 135. Ces formes se rencontrent aussi chez Plaute et parmi les inscriptions presque exclusivement à l'origine dans les textes officiels. Tels sont VIREIS de la Lex repetundarum, fragm. B, lign. 14 ; GNATEIS·CEIVEIS, ibid., fragm. E, 33 ; FACTEIS·ERVNT de la Lex agraria B, 28, etc., cf. Bücheler, *Latein. Deklin.*², p. 37. La langue officielle conserve cette flexion jusqu'au commencement de l'Empire ; *duomuirēs*, *magistrēs*, *ministrīs* ou *ministrēs*, le plus souvent avec *-ēs* à partir de César, sont des formes pour ainsi dire consacrées dont les exemples abondent relativement jusqu'à une basse époque.

Ces nominatifs en *-eis*, *-īs* ne sauraient donc passer pour des vulgarismes ; ce sont tout au contraire des formes d'origine savante qui tout d'abord ont peut-être été purement orthographiques, comme le français *legs* où le *g*, quoique reposant sur une fausse étymologie, a néanmoins fini par s'introduire dans la prononciation courante. De même, les nominatifs latins en *-īs* ont fini par pénétrer dans le parler vulgaire du Latium et des régions voisines. La dedicatio Vertuleiorum, de Sora, chez les Volsques, CIL. I, 1175, dont la langue porte des caractères de vulgarité assez marquée, en offre deux exemples, notamment LEIBEREIS·LVBE | TES·DONV·DANVNT¹. Ce texte est du début du VII^e siècle de Rome, c'est-à-dire de la seconde moitié du II^e siècle avant notre ère. Enfin, un autre caractère de la flexion *-īs*, c'est d'être à l'origine très nettement limitée au Latium et aux contrées limitrophes ; si la formule HEISCE·MAGISTREIS, CIL. I, 563, 565, 566, HEISCE·MAGISTRIS, ibid., I, 1478, se rencontre aussi sur les inscriptions de Capoue vers la fin du II^e siècle, à côté de HEISCE·MAGISTREI,

1. L'autre exemple, VERTVLEIEIS, en sa qualité de thème en *-iō-*, contient peut-être directement l'ancienne flexion italique, cf. sarde *-eri* : plur. *-eris*.

ibid., X, 3778, etc., si le nominatif *magistreis* apparaît aussi chez les Falisques, Deecke n° 62 b, et même en Espagne, notamment CIL. II, 3433, et quelques autres, cela ne préjuge absolument rien quant au latin parlé par le peuple de ces contrées. De même la sententia Minuciorum, où ces formes abondent, quoique rédigée pour les Gênois et découverte effectivement à Gênes, a été formulée à Rome aux ides de décembre de 637, cf. lign. 4. A notre connaissance, on ne rencontre à l'époque républicaine aucun exemple concluant d'un nominatif vulgaire en *-eīs*, *-īs* de la deuxième déclinaison ni dans la Sabine, ni en Ombrie, ni dans aucune des régions où dominaient les nominatifs italiques en *-ōs*.

Les nominatifs du type *factīs*, *liberīs*, sont donc à l'origine un produit artificiel de la langue spécialement romaine. Une fois que ces formes eurent pénétré, vers le milieu du II^e siècle, dans le parler vulgaire du Latium, elles préparèrent d'une part la fusion des types *domnī* ou *domnīs*, *domnēs* et *patrīs*, *patrēs*, première étape vers les pluriels italiens *buonī* : *fortī*; d'autre part, une fois pourvus de *-s*, les anciens nominatifs en *-ī(s)* ou *-ei(s)* tendaient à fonctionner également comme accusatifs, sur le modèle des noms de la troisième déclinaison; *patrēs* ou *patrīs* nominatif-accusatif entraîne *magistrīs* nominatif-accusatif. C'est ainsi que la Lex repetundarum, CIL. I, 198, l. 14, écrit à l'accusatif *SCRIPTES* pour *scrīptōs*; autrement dit, dans le parler spécialement rustique du Latium, *domnī* ou *domnīs* n'est plus exclusivement compris ni senti comme nominatif et commence à faire la concurrence à l'ancien accusatif *domnōs* qui perd insensiblement du terrain. Si en effet, comme on l'admet d'ordinaire, *domnīs* ou *domnī* était constamment resté en Italie cantonné dans les fonctions de nominatif en regard de *domnōs* fonctionnant comme accusatif, il serait impossible, à notre avis, d'expliquer dans le latin vulgaire impérial de l'Italie des rections telles que, à partir du III^e siècle de notre ère environ, *ad amīcī*, *dē bonī*, *per librī*, etc., et d'une façon générale le pluriel italien serait inexplicable; car jamais, dans aucune langue indo-européenne, le nominatif ne succède directement aux cas obliques.

Vers l'époque de Sylla et de César, le datif commence à disparaître peu à peu de la grammaire vulgaire, excepté dans certaines formes pronominales. Déjà la Lex Furfensis écrit

AD·EAM·AEDEM·DONVM·DATVM, lign. 7; AD·ID·TEMPLVM·DATA, lign. 13. Dans le Latium, l'identité de *domnī(s)* nominatif-accusatif avec *domnīs* datif-ablatif favorise à la fois l'abandon du datif et l'introduction de *domnī(s)* comme cas indirect; *domnīs* datif devient tout naturellement *ad domnīs*. De son côté *patribus* ou *patribo(s)* ne tarde pas à s'éteindre; déjà à Pompéi une inscription souvent citée donne CVM·DISCENTES. Ajoutons-y ASTANTE·CIVIBVS, CIL. V, 895, compromis entre *astantis ciuis* vulgaire et *adstantibus ciuibus* classique. On peut comparer aussi *Nobiscum non noscum*, App. Probi, cf. portug. *comnosco*, etc. Il faut remarquer en effet que la flexion *-bus*, dans les pays osco-ombriens, ne trouve aucun écho dans les dialectes indigènes; *patribo(s)* passe de lui-même à **patrīs*, cf. osque *ligīs* « legibus », ombr. *homonus* « hominibus » etc., où *-s* pour *-fs* sorti de *-fos* ne rappelait en aucune façon la parenté primitive avec *-bus* latin. Dans le Latium, où l'on prononce depuis quelque temps *patrīs* plutôt que *patrēs* au nominatif-accusatif pluriel, l'identité avec *domnī(s)* suggère tout naturellement le datif *ad patrīs*, lequel cadre exactement avec *ad domnīs* et pousse à la fusion *domnī(s)* : *patrī(s)* ¹.

§ 87. — La langue vulgaire du Latium, une fois en possession du nominatif *domnīs*, *amīcīs*, *bonīs*, ne pouvait manquer de soumettre à un traitement analogue les seuls nominatifs pluriels génériques encore dépourvus de *-s*, c'est-à-dire les féminins *domnae*, *amīcae*, *bonae*. D'après *domnī* : *domnīs*, on inaugure le type *domnae* : *domnaes*. Cette formation toutefois n'est pas fort ancienne; du moins les inscriptions républicaines ne nous en ont guère laissé d'exemples. Il semble même que *-aes* ait d'abord fonctionné comme génitif singulier au lieu de *-ae* : tel est PESCENIAES·C·L·LAVDICAES·OSSA·HEIC·SITA·SVNT, CIL. I, 1212, Capoue, 1^{er} siècle avant J.-C.

On peut y voir un compromis entre *-ae* désinence latine et *-ās* désinence italique, ce qui suppose également un génitif masculin *-is* pour *-ī* d'après l'osco-ombrien *-eis*, *-es*, non attesté, il est vrai, par l'épigraphie républicaine. Les génitifs grecs en *-ης* peuvent de leur côté, mais postérieurement, c'est-à-dire lors des premières influences du grec littéraire

1. Lors de la colonisation de la Sardaigne et de l'Espagne, *-es* seul était en usage; *-is* s'est donc généralisé plus tard dans l'idiome parlé.

de l'Attique, avoir favorisé la forme *-aes* dans une certaine mesure ; on remarquera en effet que la flexion *-aes* se rencontre fréquemment dans les noms grecs, cf. *HELENAES* CIL. VIII, 9347, mais pourtant point d'une manière exclusive, cf. *ALAES* « *alae* » CIL. VIII, 6707. Quoi qu'il en soit, comme nominatif pluriel tout au moins, la désinence *-aes* ne saurait passer pour une imitation hellénique : elle est effectivement attestée dans cette fonction, non seulement en Italie, mais aussi dans les colonies. Sur une inscription d'un caractère nettement vulgaire, provenant d'Auzia, en Mauritanie, on a le nominatif pluriel *SPORTVLAES* à côté de *SPORTVLAE* CIL. VIII, 9052. A notre avis, ces formes ne peuvent être interprétées que comme une imitation analogique du masculin *-ī* : *-īs* et leur patrie première ne peut avoir été que le Latium. On a déjà beaucoup écrit sur ces formes bizarres, sur lesquelles on trouvera chez Planta, II, 88, des remarques précieuses et nouvelles. Néanmoins pour le nominatif pluriel, nous ne croyons pas à une influence italique dont il est impossible du reste de donner des preuves, et nous maintenons absolument notre explication, à savoir que l'analogie seule de *-ī* : *-īs* a engendré *-ae* : *-aes*.

Ainsi, tandis que dans la plus grande partie de l'Italie proprement dite, le système *domnōs* : *domnās* : *patrēs* usurpait de bonne heure les fonctions de casus generalis du pluriel, il se formait dans le Latium un type de flexion d'un caractère très différent quant à la provenance et à l'histoire, mais qui réalisait l'unification fonctionnelle d'une manière plus intime encore que dans le système spécialement italique : *domnūs* : *domnaes* : *patrīs*. Au point de vue chronologique, le système italique est assurément plus ancien ; il a dû commencer à s'établir dans les régions osco-ombriennes dès les premiers temps de la colonisation romaine ; car, je le répète, il nous paraît difficile d'imaginer que les Italiotes aient jamais pu, tant qu'ils continuèrent à parler leurs dialectes indigènes, se représenter des nominatifs pluriels terminés en *-ī* ou en *-ae*. C'est, comme nous l'avons vu, le système *-ōs* : *-ās* : *-ēs* qu'emportèrent avec eux les colons qui, de toutes les régions de la péninsule, commencèrent la latinisation des pays conquis avant le II^e siècle ou dans le courant de ce siècle. Vers le milieu de ce même siècle, la *rusticitas* du Latium, jusque-là plus fidèle, semble-t-il, à la distinction du nominatif *domnī*,

domnae et de l'accusatif *domnōs*, *domnās*, est troublée à son tour dans sa conception de la déclinaison et inaugure peu à peu, pour les raisons que nous avons dites, le compromis flexionnel *domnīs* : *domnaes*. A l'époque de César, ce système doit être déjà assez solidement établi dans le parler vulgaire du Latium ; néanmoins, il est probable qu'avec le temps il eût fini par succomber, comme tant d'autres formes de la *rusticitas* exclusivement latine, devant la concurrence redoutable du parler italique et du latin provincial, si une circonstance imprévue n'était venue déranger toute l'harmonie du système jusque-là en vigueur dans la péninsule. En Ombrie, -s final, miraculeusement sauvé dans le Latium, était devenu définitivement caduc et sa chute, désormais irréparable, ruina du même coup tout l'édifice des pluriels en -ōs, -ās, -ēs.

§ 88. — Ce phénomène est naturellement lié d'une façon étroite à l'histoire de -s en latin et il y a tout lieu de croire que l'accident survenu à -s final en latin vers la fin du iv^e siècle ou dans le cours du iii^e n'est qu'un épisode du grand procès de paralysie progressive que traversa à cette époque la sifflante dans toute l'Italie du Nord. Seulement, en Ombrie, où le mal paraît avoir pris naissance, le phénomène fut plus compliqué que dans le Latium. La sifflante finale y obéit à toutes les lois imposées par la phonétique syntactique, c'est-à-dire qu'elle tomba en finale absolue, suivant l'hypothèse de Louis Havet pour le latin, et peut-être devant consonne douce ; elle se maintint d'abord devant forte et passa à -r entre voyelles, étape dont il y a, semble-t-il, quelques traces en latin, par exemple le fameux *ueter arbos*, de *uetēs* gr. **ῥετῆς*, suivi de *quirquir est*, Varr., *Ling. lat.*, VII, 8, proprement **quisquir est*, cf. en élidien *orrie* pour **ὄσσις*, grec classique *ὄσσις*, Osthoff, *Litt. Centr. Blatt.*, 1879, p. 1096, Krsek, *Listy filol.*, XIX, 5, 349 sq. ; cf. aussi G. Meyer, *Griech. Gramm.*, p. 227. On disait donc à cette époque en ombrien *tōtās fūrent*, *fūrent tōtā*, « ciuitates erunt », *tōtār essā* « ciuitates istae ». Ces phénomènes s'étendent sur une immense étendue de territoire ; car, sans parler des faits observés en latin, ils embrassaient sûrement d'un côté le sud de l'Étrurie, l'Ager faliscus en particulier, cf. Deecke, *Falisk.*, p. 256 sq., de l'autre les différentes régions du Picénum, cf. Planta, I,

§ 256, p. 588. La chute de -s final a également gagné le marse et le pèlignien, mais, à ce que nous croyons, à une époque plus récente; le génitif *forte* pour *fortis* de l'épithaphe de C. Annaes de Corfinium, qui ne nous paraît pas pouvoir être reculée au delà de l'époque de César¹, montre simplement comment la chute de -s final commence à la fin de la République à se propager en Italie. Dès le temps de la Guerre Sociale, nous avons vu les nominatifs singuliers sans -s pénétrer dans le Samnium et nous les trouvons, sous Auguste, installés parmi les briquetiers de Pompéi, voir plus haut, p. 179.

Mais l'Ombrie resta toujours le centre de ces phénomènes, le grand foyer d'où rayonna sur toute la latinité italique l'extinction générale de la sifflante. Durant plusieurs siècles semble-t-il, les différents dialectes ombriens se débattirent constamment entre les doublets syntactiques *tôtās, tōtār, tōtā* et cherchèrent, sans jamais y arriver pleinement, à en tirer un système uniforme. Au moment où commencent les monuments historiques de l'ombrien, nous voyons que le dialecte d'Amérie s'est généralement décidé pour le rétablissement de -s, Tuder au contraire favorise visiblement les formes sans sifflante, tandis que Fulginium et Assisium optent en faveur de -r, cf. Planta, I, § 256, p. 581 sq. A Iguvium, il faut croire que la mode fut d'abord, dans l'ancienne langue du rituel, de conserver -s au moins dans l'écriture; les tables Ia et Ib par exemple, contre 39 exemples de -s final conservé, n'en ont que trois sans sifflante; la table IIa au contraire favorise la graphie sans -s. A la partie de la table V, c'est -r qui devient la forme dominante. Ce qui prouve bien en tout cas qu'il ne faut point chercher de distinction chronologique entre les formes avec -s et celles avec -r, c'est que celles-ci apparaissent déjà sur les tables les plus anciennes; on en a du moins un exemple sûr: *adiper arves*, Ia 27, *adeper arves*, Ib 30 et 33, à côté de *adepes arves* Ia 6, etc., et *adepe arves*, Ib 26, etc. Dans la suite, lorsque la finale -r tendit à se généraliser, certaines formes morphologiques échappèrent sans doute, par une sorte de sélection naturelle analogue aux

1. C'est ce qui ressort à nos yeux tant des caractères épigraphiques de l'inscription que de l'incontestable mélange de mots et de formes latines dont ce court texte abonde.

faits connexes qu'on observe en latin lors du rétablissement de *-s*, à la réintroduction systématique de la finale. C'est ainsi que, d'après la remarque de Planta, I, p. 583, la deuxième personne du singulier se montre sans *-s* ou *-r* final avec une persistance marquée. D'après l'ombrien *heri* « tu veux », on peut supposer que le latin vulgaire de l'Ombrie prononçait de même, dès l'époque la plus ancienne, **audi* ou **q̄di* pour *audis*, **parti* pour *partis* et par analogie **fundi* ou **funni* pour *fundis*, **canti* ou **candi* pour *cantēs* : c'est l'origine des deuxièmes personnes en *-i* de l'italien moderne. Il y a, à nos yeux, un lien direct entre l'ombrien *si* « sis » et l'ancien italien *si*, aujourd'hui *sii* forme analogique, cf. Mohl, *Le Couple roman lui : lei*, § 11.

Les anciennes finales ombriennes en *-s* n'étaient point, tant s'en faut, au bout de leurs vicissitudes et de nouveaux déboires les attendaient. Il était, semble-t-il, dans leur destinée d'être contrecarrées toujours par le mauvais sort dans leurs efforts séculaires pour se maintenir et se fixer définitivement dans la langue. A peine *-s* final était-il en voie de se rétablir en ombrien sous forme de *-r*, qu'un nouveau péril vint menacer la tentative nouvelle : une loi, partie probablement du pays des Falisques, où on en trouve les plus anciens exemples, *mate*, *uxo*, etc., ébranla à son tour *-r* final, primitif ou secondaire. Au moment où furent gravées les Tables Eugubines, cette loi avait déjà pénétré en Ombrie et déjà l'orthographe commençait à en tenir compte ; on écrit *emantu*, V a, 10, à côté de *emantur*, V a, 8. Dès lors, *-r* final issu de *-s* primitif devait à brève échéance succomber à son tour et il est plus que probable que, dès le temps de Sylla ou de César, l'ombrien parlé — sans doute bien différent de l'idiome littéraire des Tables, voir plus haut, p. 112. — n'en offrait déjà plus nulle part de traces. La tentative si laborieusement poursuivie en vue de rétablir *-s* sous sa forme rhotacisée avortait donc, elle aussi ; on se trouvait ramené au type *tōtā*, au MATRONA-PISAVRESE, CIL. I, 173, du latin provincial du Pisaurum, et désormais l'ancien *-s* était à jamais condamné dans tout le nord de l'Italie proprement dite.

§ 89. — Or, c'était à peu près l'époque où, après les tempêtes de la Guerre Sociale, toutes les populations de la péninsule, remuées jusque dans leurs masses profondes, boulever-

sées et confondues, dispersées et mêlées, voyaient, avec la ruine de leurs libertés anciennes, s'écrouler les derniers vestiges de leur originalité, de leurs institutions, de leurs mœurs, de leurs langues. Des nations entières sont transportées, arrachées à leurs patries primitives, et des peuples de colons, ramassés par toute l'Italie, viennent repeupler ces déserts artificiels créés par la guerre et la politique implacable de Rome victorieuse. Désormais, il n'y a plus d'Italiotes, il n'y a plus que des Romains par toute l'Italie. Nous avons essayé de montrer comment, dans cette chute au néant de toutes les petites nationalités italiques, un peuple pourtant resta debout, servit de pépinière d'hommes lorsqu'il s'agit, après qu'on eut dévasté l'Italie, de la repeupler et de l'unifier. Ce furent les populations du nord qui, concurremment avec les Latins proprement dits et les soldats des légions, reçurent de la politique romaine et du hasard des circonstances la tâche de cette réédification de l'Italie. L'osque fut expulsé du Samnium et de la Lucanie et bientôt le latin, avec tous les traits caractéristiques de la prononciation du nord, envahit tout le sud de la péninsule jusqu'aux villes grecques de la côte. Désormais la lutte linguistique n'existe plus qu'entre le latin provincial originaire de l'Ombrie et du Picénum et le latin des colons du Latium et des légions. Jamais le contact de ces deux langages n'avait été aussi intime ni aussi constant; jamais aussi la pénétration de l'un par l'autre ne fut ni plus rapide ni plus complète. C'est proprement à ce moment là que la *χρηῖ* italiq.ue, la langue vulgaire générale de l'Italie, s'affirma d'une façon définitive.

Or, entre le latin du nord qui avait réduit *domnōs* à *domnō*, *domnās* à *domnā*, et le latin du Latium qui tendait à substituer à l'accusatif *domnōs domnās* le nominatif *domnī dominae*, après l'avoir fait passer par le stade *domnīs domnaes*, la victoire ne pouvait être douteuse: elle resta sur ce point à la *rusticitas* contre la *peregrinitas* italiq.ue. Seulement, ce ne furent point les formes éphémères *domnīs, domnaes* qui triomphèrent comme casus generalis. D'une part la chute de la sifflante finale était trop profondément entrée dans les habitudes italiq.ues de cette époque pour tolérer cette exception, d'autre part la langue littéraire, alors dans toute la gloire de son âge d'or, imposait trop bien aux populations latines la norme de ses nominatifs *dominī dominae* pour que, des deux

côtés à la fois, le pluriel *domnī domnae* ne s'imposât, et du même coup *patrī, flōrī* au lieu de *patrīs, flōrīs*. Il n'en est pas moins vrai que, si les anciens nominatifs *domnī(s) domnae(s)* n'avaient déjà commencé dans le Latium à fonctionner, dès l'époque républicaine, en qualité d'accusatifs, jamais ils n'eussent pu s'imposer à l'Italie comme casus generalis et l'italien ne nous offrirait point aujourd'hui ses pluriels en *-i* et en *-e*. La chute de la sifflante dans *domnō(s) domnā(s)* n'eût jamais été un motif assez puissant pour violer toutes les lois de la logique grammaticale et imposer un nominatif en qualité de cas oblique. La langue, comme l'a si bien remarqué Bréal¹, ne s'embarrasse pas pour si peu; elle se fût probablement tirée de la difficulté en sauvant la sifflante par l'addition d'une voyelle épheleystique, comme elle l'a fait pour *amano* = *aman(t)*, comme le fait le campidanien dans *fagene* = **facen(t)*, *amanta* = *amābant*, le logudorien dans *battoro* pour v. sarde *battor* = *quattuor*, comme l'a fait le germanique primitif dans **pan-ō* **pat-ō*, lorsqu'il s'est agi de sauver les finales de **pan*, **pat*, cf. Mohl, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 267.

Sous Auguste, on peut considérer les pluriels *domnī, domnae* comme dominants dans l'Italie centrale. Désormais, la propagation de ces flexions dans la péninsule entière n'est plus qu'une question de temps. La Campanie, l'Apulie, la Sicile ont été sans doute les derniers refuges des vieux types *domnōs, domnās*. Si nous avons de ces régions des textes d'un caractère nettement vulgaire et d'une date suffisamment ancienne, si par exemple Ciullo d'Alcamo avait vécu quatre ou cinq siècles plus tôt, il est possible que nous pourrions encore atteindre dans ces régions des pluriels en *-os* et en *-as*. Dans le nord, la propagation a dû s'effectuer plus rapidement parmi les populations si mêlées et déjà si profondément latinisées de la Cisalpine. Toutefois, encore aujourd'hui, *-s* final

1. « Non seulement le besoin a créé le langage, mais c'est lui aussi qui le transforme. Dans cet édifice laborieusement élevé, des fissures se déclarent; il faut réparer les brèches, consolider les assises, prévenir les affaissements. Le jour où une certaine partie de la grammaire menace ruine, vite il y faut pourvoir et amener des matériaux de renfort... Les mots ne croissent pas, ils sont rallongés par des emprunts venant du dehors, la langue, cette bonne ménagère, faisant avec les mots ce qu'une mère de famille fait pour les vêtements devenus trop courts de ses enfants. » Bréal, *Mélanges Renier*, p. 233 et 239.

n'est pas encore complètement expulsé de la contrée, comme le montrent le piémontais et l'ancien vénitien qui conservent, comme on sait, -s dans les monosyllabes : *as, vas, sis*, etc., cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 553.

§ 90. — Rien ne montre d'une façon plus nette ni plus frappante comment les pluriels en -ī, -ae se sont peu à peu propagés dans des pays originellement attachés aux flexions -ōs, -ās que ce qui s'est passé en Rhétie. Conquise en l'an 15 avant J.-C. par Drusus et Tibère, sous le règne d'Auguste, cette région ne paraît pas avoir été tout d'abord systématiquement colonisée par les Romains ; c'est du moins ce qu'on peut démêler avec assez de vraisemblance à travers les renseignements quelque peu vagues et fort incomplets que les historiens nous ont laissés touchant l'histoire et l'organisation de cette conquête. On sait, par un passage de Dion Cassius, LV, 23, que le pays resta longtemps sans légions permanentes, ce qui établit entre le mode de colonisation employé en Rhétie et celui auquel Trajan eut plus tard recours en Dacie par exemple une différence essentielle dont nous sommes disposé, pour notre part, à trouver le reflet dans les différences linguistiques fondamentales séparant ces deux provinces.

Le latin apporté tout d'abord en Rhétie a pour base, croyons-nous, moins la langue des légions, c'est-à-dire le latin généralement parlé en Italie et déjà fort voisin du langage officiel, que le latin dialectal encore en usage au 1^{er} siècle avant notre ère dans la Cisalpine et les contrées voisines de la Rhétie. Le pays ayant été à peu près dépeuplé, ainsi que nous l'apprennent les historiens, à la suite de la guerre et des mesures coercitives employées par le gouvernement romain, il est naturel que les terres ainsi abandonnées soient tombées principalement entre les mains des populations limitrophes. Les biens que les Rhètes déportés ou dispersés laissèrent dans le pays devinrent la proie légale de leurs voisins immédiats, familiarisés d'ailleurs depuis longtemps avec toutes les conditions d'existence exigées par la nouvelle province, puisque déjà tout le nord de la Cisalpine, avec Feltre, Trente, Bellune, Vérone, était d'origine rhétique. Ce fut donc principalement la Cisalpine, avec ses villes populeuses et ses campagnes si fertiles et si convoitées, qui fut appelée à déverser sur la Rhétie le trop plein de ses cités et les éléments indigents ou

génants de sa population. Le latin que ces premiers colons apportèrent dans les nouveaux établissements romains d'au delà des monts ne différa donc point sensiblement, dans le début, de la langue parlée sous Auguste dans les plaines de la Transpadane et qui, éclosée et développée parmi des populations en majeure partie celtiques, n'avait guère dû participer encore aux dernières innovations inaugurées en Ombrie et dans l'Italie centrale. En particulier, -s final devait, selon toute vraisemblance, être maintenu encore à cette époque dans toute cette région, puisque c'est précisément un des caractères du celtique primitif de conserver en toute position la sifflante¹.

Ce furent donc tout d'abord les pluriels en -ōs, -ās qui s'établirent dans la plupart des régions de la Rhétie. Ils eurent d'ailleurs le temps de s'y implanter fortement et de s'y développer tout à leur aise, car ce fut seulement, à ce qu'il semble, près de deux cents ans après la conquête, au II^e siècle de notre ère, sous Marc-Aurèle, que la colonisation militaire vint troubler cette situation toute spéciale de la Rhétie et apporter dans les Alpes des éléments de latinisation entièrement nouveaux. C'est en effet cet Empereur qui installa enfin une légion permanente dans le pays, la *Legio III italica* qui, d'après la *Notitia dignitatum*, resta constamment en Rhétie jusqu'à la fin de l'Empire², cf. Budinszky, *Ausbreit. latein. Spr.*, p. 164. Une colonisation plus spécialement italienne fut dès lors inaugurée dans toute cette région et, appuyée par de nombreuses colonies de vétérans, elle ne put manquer d'être efficace. C'est de cette époque que datent la plupart des nombreuses inscriptions militaires découvertes en Rhétie et relevées au troisième volume du *Corpus*. Or, il n'est pas douteux qu'au II^e siècle les pluriels en -ī, -ae fussent déjà la

1. C'est précisément sur la chute de -s final dans *parpaso*, etc., que d'Arbois de Jubainville s'appuie pour contester ces formes et les inscriptions qui les contiennent comme celtiques, voir *Bull. Soc. Ling.*, XLIV, p. xxiv.

2. L'autre versant des Alpes, c'est-à-dire l'Helvétie du nord et la Vindélicie, possédait des légions permanentes, la XI^e et la XXI^e, dont le quartier général était à Vindonissa sur le Rhin, dès le règne de Claude, cf. Meyer, *Gesch. der XI. und XXI. Leg.* Plus tard, dans le courant du III^e ou du IV^e s., la légion XI nous paraît avoir été retirée, au moins partiellement, du pays. Plusieurs inscriptions appartenant à des soldats de cette légion se rencontrent à cette époque à Aquilée, cf. Mommsen, *CIL*, V, à propos du n° 893.

flexion dominante dans l'Italie proprement dite, c'est-à-dire dans tout le centre de la péninsule. Ces formes commencèrent donc à s'infiltrer d'une façon continue dans le latin de la Rhétie et à battre peu à peu en brèche les pluriels en *-ōs*, *-ās* déjà établis. Au moment des invasions, à la chute et à la dissolution de l'Empire, nous voyons, par une lettre de Justinien adressée à Narsès et datée de 565, que les Italiens, fuyant devant les Barbares, cherchèrent en masse un refuge en Rhétie. Ce fut, pour le rhétique, un nouvel apport de pluriels en *-i*, *-e*.

Il est impossible actuellement de marquer parmi les dialectes romans des Alpes septentrionales, les limites exactes des deux formations, tant la pénétration de l'une par l'autre a été intime dans tout le pays. Les flexions *-i*, *-ae* sont naturellement plus répandues dans les régions plus directement soumises à l'influence italienne. Dans la vallée de la Noce (Tyrol), on a par exemple *djalina* = *gallina* sing. : *djaline* = *gallinae*, plur. ; *molinar* sing. : *molinari* plur., à côté de *djalina* : *djaline* et *moliner* : *moliners*¹ à Erto, dans la vallée de la Piave, et en regard de *gialino* : *gialinos* et *mulinar* : *mulinars* à Avoltri, dans le Frioul. A l'intérieur d'un même dialecte, nous voyons les deux flexions se croiser souvent dans une même catégorie de mots. Ainsi à Greden (Tyrol), dont le dialecte est particulièrement pur de mélanges italiens récents, les pluriels en *-ōs*, en *-i* et *-ēs* se sont partagé tous les mots masculins ; dans toute cette région, on a par exemple *sancti*, *mōmentī* et de même *infanti* en regard de *dentēs*, etc. Des faits analogues s'observent aussi dans le Frioul.

Gartner, *Rätor. Gramm.*, II, Dekl., cf. aussi *Grundr.*, I, p. 480-81, explique, avec la plupart des romanistes, ce double pluriel du rhétique par une survivance du nominatif en *-i* à côté de l'accusatif en *-ōs* ; en d'autres termes, il faudrait placer à la base du rhétique, comme pour le latin des Gaules, une déclinaison : Nom. *domnī* : Acc. *domnōs*, laquelle se serait ensuite scindée en répartissant peu à peu l'une et l'autre forme sur les différentes catégories de noms. On s'appuie, pour soutenir cette théorie, sur les nominatifs singuliers en *-s* du type *bialts* = *bellus* en regard de *bial*, *bi* = *bellum* à l'accusatif. Mais il n'y a de traces du

1. Prononcez *molinerš*.

nominatif singulier que dans une portion tout à fait restreinte du rhétique, au voisinage des territoires franco-provençaux : ni dans l'Engadine, ni chez les Ladins, ni dans le Tyrol, ni dans le Frioul, il n'y en a de vestiges.

Il nous paraît donc plus que probable que le type *bialts* à Tavetsch, Dissentis, etc., cf. Gartner, *Rätor. Gramm.*, doit être rapporté aux habitudes de la Romania occidentale, sans qu'il en faille tenir compte pour le rhétique proprement dit. En outre, en admettant que *domnī : domnōs* ait fonctionné dans le latin de la Rhétie comme il fonctionne dans les Gaules, on comprendrait que la langue eût tout à coup renoncé au nominatif, comme l'ont fait effectivement le provençal et le français : mais nous n'admettrons jamais que le nominatif ait pu s'introduire en une mesure aussi large dans les fonctions de cas oblique. Lorsque deux flexions casuelles viennent à confondre leurs fonctions syntactiques, la langue élimine régulièrement l'une d'elles, sans s'embarrasser plus longtemps d'une richesse aussi inutile et aussi gênante, et lorsque l'une de ces flexions est celle du nominatif, c'est toujours elle qui est condamnée ; car des constructions telles que *ad dominī*, *pro dominī* répugnent, nous l'avons dit, instinctivement à la logique du langage. Il y a là une question de psychologie linguistique qu'apprécieront tous ceux qui considèrent les langues comme les instruments intellectuels de l'homme plutôt que comme de simples collections de phonèmes obéissant passivement à l'action d'une phonétique aveugle.

§ 91. — Lorsque, comme dans le cas qui nous occupe, tout un ensemble de considérations historiques vient corroborer le raisonnement logique, il semble qu'il n'y ait plus guère à hésiter et qu'il faille sacrifier radicalement un système, assurément fort simple et d'un agencement lumineux sans doute, mais qui a par malheur le tort de n'être qu'un système. Rien n'est plus tentant à la vérité, lorsqu'on se trouve en présence d'un type *domnī : domnōs* dans les Gaules, *domnī* ou *domnōs* en Rhétie, *domnī* en Dacie et en Italie et *domnōs* en Espagne et en Sardaigne, que de déclarer que l'état gallo-roman est l'état primitif du latin vulgaire dans la Romania tout entière, que la déclinaison à deux cas existe à l'origine dans toutes les provinces de l'Empire, comme en Gaule, et que l'option s'est opérée plus tard, tantôt en faveur du nominatif *domni*,

tantôt en faveur de l'accusatif *domnōs*. C'est là par malheur de la théorie pure que rien ne confirme ni dans le matériel linguistique ni dans l'étude historique des faits, et nous sommes pour notre part fermement convaincu que la philologie doit être avant tout une science historique et expérimentale.

Si la déclinaison romane reposait sur un type homogène et unique, commun dans l'origine à tout l'Empire, l'italien *donne* supposerait sans aucun doute un prétendu nominatif *domnae* à côté de l'accusatif *domnās* des autres langues et les deux formes auraient primitivement circulé de concert dans toutes les provinces. Dès lors, comment se fait-il que le latin des Gaules, qui conserve *domnī* : *domnōs*, ignore *domnae* en face de *domnās*? Pourquoi aurait-il abandonné dans un cas le nominatif qu'il conservait dans l'autre? De même en Rhétie pourquoi, dans *caballus* par exemple, est-ce généralement le soi-disant nominatif *caballī* qui subsiste, alors que dans *uīcīnus* c'est l'accusatif *uīcīnōs*? La vérité est que *uīcīnōs*¹ appartient à une couche de latinité plus ancienne en Rhétie que *caballī*. Celui-ci a été apporté par les vétérans et les colons d'Italie à une époque où déjà les pluriels en *-ī* étaient dominants dans la péninsule, c'est-à-dire à partir du II^e et du III^e siècles de notre ère. Que la flexion *-ī* était prépondérante en Italie, excepté peut-être dans le sud, dès la fin du II^e siècle, c'est ce que prouve clairement le roumain, car nous ne saurions consentir à voir dans l'italien *occhi* et dans le roumain *ochi*, de même que dans les secondes personnes *chiami*, *dormi*, etc., en regard de *chiemī*, *dormī*, des utilisations indépendantes d'un même type vulgaire. Le pluriel **occlī* a été importé directement d'Italie en Dacie par les légions en même temps que les secondes personnes **clāmī* ou *dormī*. Or, la Dacie, conquise en 107, est évacuée par les Romains en 270 sous le règne d'Aurélien.

Il y a d'ailleurs un mot qui montre jusqu'à l'évidence combien les pluriels en *-ī* de l'italien sont d'origine relativement récente en latin vulgaire et comment la langue, pour les raisons que nous avons dites, les a substitués d'une manière uniforme à la flexion *-ōs* plus ancienne. C'est le pronom *nōs*,

1. Nous faisons ici naturellement abstraction du vocalisme radical, proprement **vecīno* pour *uīcīnus*.

uōs, devenu *nō*, *vō* après la chute de la sifflante, puis pourvu de l'-*i* des nouveaux pluriels : de là l'italien *noi*, *voi*¹. Ces formes étaient constituées dès le II^e siècle, puisque nous les retrouvons dans le roumain *noi*, *voi*.

§ 92. — Il est donc clair, comme nous l'avons dit, que le nominatif *domnī* du latin des Gaules ne saurait en aucune façon être directement rattaché au casus generalis *domnī* du latin impérial en Italie. Dans le latin des Gaules, *domnī* pas plus que le singulier *domnus*, ne relève directement du parler vulgaire général de l'Empire romain. Sur ce point, *domnus* est encore plus significatif que *domnī*. De ce que dans les Gaules le nominatif singulier en -*us* se conserve conformément à l'usage classique, on conclut sans hésiter que cette forme doit être attribuée d'une manière uniforme au latin vulgaire de toutes les provinces ; la déclinaison aurait existé dans l'Empire tout entier et n'aurait été abolie dans la plupart des régions qu'à l'époque romane. Franchement, c'est aller bien vite en besogne et, dans ce désir quelque peu chimérique de reconstruire à tout prix un latin vulgaire unique, rendant théoriquement compte de toutes les formes romanes, même des plus contradictoires, on néglige un peu trop de consulter l'histoire. Comment admettre par exemple que, si la déclinaison *domnus* : *domnu* ; — *domnī* : *domnōs* avait réellement fonctionné dans le latin vulgaire de l'Espagne, de la Sardaigne, de l'Italie ou de la Dacie, elle eût, avec un accord aussi parfait et aussi absolu, disparu partout sans laisser après elle le moindre vestige ? En Italie notamment, le nominatif *domno* est attesté par les inscriptions républicaines avec une persistance qui ne permet point de douter que telle était effectivement la véritable forme vulgaire.

D'un autre côté, on reconnaît que -*s* final tombe d'une façon générale en Italie à partir de la mort de César et que les formes sans -*s* sont prépondérantes dès le II^e siècle de notre

1. En principe, nous n'admettons point le passage direct de -*s* final à -*i* en italien, tel qu'on l'enseigne universellement aujourd'hui. Nous croyons à une chute pure et simple de -*s*, telle qu'elle est attestée par l'épigraphie ; *ami*, *canti*, etc., est une extension purement analogique de -*i* de *sentī(s)*, *partī(s)*, etc., probablement d'abord par l'intermédiaire du subjonctif, *cantī(s)* pour *cantē(s)*. *Trēs* donne *tre* et non **trei*, bien qu'on dise *sei* ; *crai*, à côté de *piū*, doit sans doute son -*i* à *oggi*, *ieri* ; tous ces cas sont analogiques.

ère, cf. W. Meyer-Lübke, *Lat. Spr.*, § 22, même en monosyllabe, cf. PLV, inscription du III^e siècle dans Schuchardt, *Vok.*, II, 389. Il faudrait donc admettre que l'ancien *domno* n'aurait été remplacé par *domnus* dans le parler d'Italie que pour repasser immédiatement après à *domnu*, d'où presque aussitôt retour à *domno*. Voilà certes des croisements phonétiques bien compliqués et d'autant plus extraordinaires qu'on ne peut citer, pour étayer un peu la théorie, pas même le plus insignifiant document historique. N'est-il pas, à tout prendre, infiniment plus probable que le *domino* des inscriptions républicaines n'a en réalité jamais cessé d'être, en Italie, la forme dominante et que *dominus* ne s'y est jamais réintroduit dans le parler vraiment populaire? Si *domnus*, tel qu'il apparaît en Gaule, était réellement quelque chose d'ancien, si le nominatif en *-us* avait réellement existé de fondation dans le latin vulgaire, comment l'Espagne, colonisée avant la Gaule, n'en aurait-elle conservé aucun souvenir? Comment le sarde surtout, qui garde avec une si étonnante fidélité toutes les formes anciennes du latin, aurait-il abandonné si complètement la déclinaison, au moins sous la forme si simple et si commode qu'elle a prise en Gaule? Les nominatifs en *-us* pourtant n'étaient point faits pour l'effrayer, puisqu'aujourd'hui encore le logudorien conserve le type *tempus* sing. : *tempus* plur.

Qu'il y ait eu partout, et de tout temps, de sérieuses tentatives de la part de la langue classique pour réintroduire les flexions nominales dans le latin parlé des campagnes et des classes illettrées, nous n'aurons garde de le nier, bien au contraire. Nous croyons même fermement que l'influence du langage officiel n'a jamais cessé de combattre la scission ancienne entre les pluriels en *-ī*, *-ae* et *-ōs*, *-ās* dans les différentes régions de la Romania; *domnī domnae* en Italie faisait aux lettrés l'effet d'un nominatif, *domnōs domnās* en Espagne, en Sardaigne, dans l'Italie du Sud, passait pour l'accusatif classique. Il y avait certainement, dans les légions, les villes maritimes, les grandes places de commerce, les centres coloniaux importants, des individus qui employaient promiscue les formes en *-ī*, *-ae* et les formes en *-ōs*, *-ās*. Mais de là à rétablir ces formes dans leurs fonctions primitives, il y avait loin; c'était une tâche d'autant plus impossible qu'il eût fallu bouleverser complètement les habitudes syntactiques de la langue vulgaire, transformer complètement son génie grammatical, lui faire re-

noncer, pour un système passablement compliqué, au système assurément plus simple et plus commode qu'elle s'était créé elle-même. En Espagne par exemple, un mot qui avait d'abord été introduit, au III^e siècle avant J.-C., probablement sous sa forme archaïque et italique **homonēs*, cf. osque *humuns*, ombr. *homonus*, pouvait très aisément par la suite, grâce aux relations de plus en plus étroites du pays avec la métropole et les grands centres romains, être rajeuni en *hominēs* ou *honnēs*; mais il y avait peu d'espoir de réintroduire jamais en Espagne *dominū* à côté de *domnōs*. C'est ainsi qu'aujourd'hui on pourra bien apprendre aux paysans picards à prononcer, quand ils parlent français, *ce chat* et non *che cat*, mais il y a peu d'espoir qu'ils adoptent jamais l'imparfait du subjonctif de la langue académique. Ce sont des retours en arrière trop compliqués auxquels la langue parlée ne se plie jamais.

En Gaule, la situation était sensiblement différente de ce qu'elle était dans les autres provinces déjà conquises. César et Auguste se trouvaient ici en face d'une terre vierge d'italismes, où le latin officiel de Rome n'avait point à déraciner, avant s'implanter, d'anciennes habitudes linguistiques contractées avant la constitution définitive de l'idiome classique, à une époque où l'influence des dialectes italiques était encore toute-puissante dans le parler vulgaire des légions et des colons. La langue officielle des proconsuls, des préteurs, des fonctionnaires civils et militaires pouvait ici lutter avec beaucoup plus de succès qu'ailleurs contre les usages du parler italique. C'était d'ailleurs l'époque où, en Italie, la flexion *-ī*, *-ae* commençait à se substituer, pour des raisons phonétiques, à l'ancienne flexion *-ōs*, *-ās* des pays osco-ombriens; une certaine hésitation devait donc régner à l'égard de ces formes parmi les colons amenés d'Italie. Enfin, on voudra bien ne pas oublier ce que nous avons fait remarquer déjà à propos du langage des émigrants qui, même parmi les classes illettrées, est forcément beaucoup plus voisin de l'idiome officiel et infiniment moins dialectal que celui des populations rurales qui restent confinées dans leurs villages et leurs hameaux.

C'étaient là assurément des circonstances favorables pour une résurrection des formes classiques dans les Gaules; mais encore fallait-il que ces formes ne contrariassent pas trop les habitudes syntactiques des dialectes indigènes que l'idiome

nouveau était appelé à remplacer insensiblement. Si le celtique n'avait pas possédé le nominatif **epī* à côté de l'accusatif **epōs*, jamais la déclinaison *domnī*: *domnōs* ne serait parvenue à reprendre pied dans la Gaule, pas plus que *domnās* n'aurait probablement jamais fonctionné comme nominatif en latin vulgaire, si précisément cette forme n'avait répondu, par sa désinence, au nominatif dans les vieux dialectes italiques aussi bien que dans les parlers celtiques. De même, si le type *domnae* n'est point parvenu à s'introduire dans le latin de la Transalpine, c'est uniquement parce que les dialectes celtiques n'offraient rien de comparable à cette désinence. Si enfin le nominatif *domnus*, inconnu au monde romain tout entier, est ressuscité sur terre gauloise et, après une léthargie de trois ou quatre cents ans, rappelé à la vie de la langue parlée, c'est parce que le gaulois avait conservé intact le nominatif en *-os* et que *-s* final est constamment demeuré valide dans le domaine celtique.

§ 93. — Lorsque le latin littéraire a voulu aller plus loin et imposer ses autres flexions au parler gallo-romain, il a échoué, car la complicité de la langue indigène lui faisait ici défaut pour contrecarrer l'invasion du système vulgaire. Le latin populaire, comme le vieux latin provincial d'Italie, a toujours ignoré, dans les noms tout au moins, le génitif pluriel en *-ōrum*, dont la propagation d'ailleurs est récente en latin classique. Le peuple s'en tenait partout à la flexion **-ōm* ou *-o(m)*, cf. ROMANOM, CIL. I, 1; ROMANO, *ib.*, I, 13 c, sur les monnaies romaines du III^e siècle avant J.-C.; PAISTANO, CIL. I, 17, SVESANO, *ib.*, I, 16; socivm, Sénatus-Consulte des Bacchanales, lign. 7, Lex agraria, fragm. B, 21, etc.; DEVm, Gruter, 29, 2; DVVMVIRATVM, *Insc. regn. Neap.*, 2096 (*ūm* = *ōm*, *-ūm*); DVVM pour *duōrum*, sur une inscription assez récente de Césarée, *Ephem. Epigr.*, V, 1030, autres exemples chez Bücheler, *Latein. Deklin.*², 84 sq. L'osque et l'ombrien n'ont jamais connu d'autre flexion: osq. Abellanūm, Nūvlanūm, Αουζανου, *zicolom*; ombr. pihaklu, *pihaelo*, etc. Il ne saurait donc y avoir de doute sur ce point: le latin provincial d'Italie, c'est-à-dire l'ancien latin vulgaire, disait au génitif pluriel **domnō*. L'érudition maladroite des demi-lettrés s'efforce parfois de rétablir la désinence classique *-ōrum*; le graveur sait par exemple que *-o* vulgaire, au génitif pluriel, est

-*orum* en latin littéraire : sans hésiter il écrit OMNIORVM, cf. Schuchardt, *Vok.*, I, 35, de même que d'autres disent *bouerum* pour *boum*, *nucerum* pour *nucium*, *lapiderum* pour *lapidum*, d'après *generum*, etc., Bächeler, *Lat. Deklin.*, § 193, cf. aussi CIL. III, 2602 MESERVVM, gén. plur. de *mēnsis*.

En Gaule, il y eut, de la part de la langue officielle, une tentative en faveur de -*orum*, -*oru* ; elle réussit fort mal, parce que le celtique ne connaissait à ce cas que la désinence -*on*, et elle ne transmet à l'époque romane que de maigres vestiges : *Francor*, *ancienor*, *christianor* ; la *ley payanor* chez Raimon Feraut, *Vida de Sant Honorat*, etc. Il en fut en somme du génit. plur. comme du comparatif en -*ior* qui, lui aussi et probablement à la même époque et dans les mêmes conditions, essaya de reprendre sa place dans la langue vulgaire. Une forme telle que v. fr. *haucor*, prov. *aussor*, lat. *altiōre*, peut à la rigueur passer, suivant l'expression aujourd'hui consacrée, pour un « mot savant ». Mais la formation même d'un adjectif tel que **bellātus*, qu'il faut absolument reconnaître à la base du v. fr. *bellezour*, prov. *belazor* acc., *belaire* nomin., n'est-elle point une preuve éclatante du caractère essentiellement vulgaire que gardaient, malgré tout, ces formes ? S'il s'agissait réellement d'un emprunt savant, point de doute qu'on n'eût *bellior*, de *bellus*, au lieu d'un dérivé aussi résolument barbare que **bellātus* : **bellātior*.

Il n'en est pas moins vrai qu'entre les génitifs en -*or* du provençal et du français et les autres cas de la déclinaison gallo-romane, il n'y a point la différence essentielle qu'on se plaît à établir entre ces formes. Un génitif tel que *payanor* est bien moins une pédanterie de la langue ecclésiastique du moyen âge qu'une épave sauvée par elle d'une formation savante plus ancienne mais mal venue dans l'idiome vulgaire. On ne peut logiquement voir la raison d'être de ces formes que si le peuple avait tout au moins le sentiment de leur valeur. Nous ne prétendons point assurément que l'introduction des génitifs en -*orum* dans le latin vulgaire des Gaules soit exactement contemporaine de la réintroduction des nominatifs en -*us* par exemple ; nous constatons simplement que l'influence de l'idiome littéraire est aussi indiscutable dans un cas que dans l'autre.

C'est ainsi, et en tenant compte des réserves que nous avons faites, que la théorie d'Eysenhardt touchant le rôle de la

langue littéraire dans la constitution du latin vulgaire nous paraît correspondre à la réalité des faits, sans que les objections de Sittl soient de nature à l'infirmar.

V

LA LATINITÉ DES PROVINCES

SOMMAIRE : §§ 94-95. Caractères et origines du latin des provinces. — §§ 96-99. Formules chronologiques ; le latin d'Afrique ; le latin d'Espagne ; appauvrissement progressif du système verbal. — §§ 100-101. Archaïsmes dans le latin des Gaules. — §§ 102-103. Survivances dialectales en Italie. — §§ 104-108. Situation particulière de la Dacie ; importations provinciales et échanges réciproques.

§ 94. — Pour bien comprendre comment le latin littéraire a constamment servi de norme et de correctif à la langue vulgaire, comment la phonétique, le vocabulaire, les formes même sont toujours restés soumis à l'influence du langage officiel, comment enfin celui-ci s'efforce sans cesse de détruire dans tous les parlers de l'Empire les anciens germes dialectaux, tout en prévenant autant que possible la création d'un nouveau morcellement dialectal, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'histoire externe de la latinité dans les diverses provinces de l'Empire. Le latin, en effet, non seulement ne s'est pas développé parallèlement et simultanément dans toutes les parties de la Romania, mais encore il a été apporté dans les différentes colonies de Rome dans des conditions et souvent par des voies et des moyens sensiblement opposés.

Jusqu'à présent, nous nous sommes appliqué à montrer que les origines du latin vulgaire doivent être cherchées principalement dans le vieux latin et les anciens dialectes italiques ; le latin officiel de Rome est ensuite intervenu dans une très large mesure et s'est efforcé, pendant toute la durée de la période impériale principalement, d'unifier les dialectes vulgaires primitifs, de leur imposer ses formes et son vocabulaire, exactement comme dans l'Europe moderne les grands idiomes littéraires combattent et détruisent peu à peu partout les patois vulgaires et rustiques. Dans cent ans, il est plus que probable qu'il n'existera plus, sur toute l'étendue du territoire

français, aucun patois local vivant; seulement, il est douteux que cette future *κοινή* de la France arrive jamais à rejoindre d'une manière absolument adéquate l'idiome littéraire et officiel. Elle tendra de plus en plus à s'identifier avec lui, elle pourra même s'en rapprocher le plus possible, mais néanmoins les survivances patoises persisteront dans des proportions d'autant plus considérables que les divergences dialectales seront plus anciennes et établies par de plus longues habitudes linguistiques.

Quant aux régions soumises à l'influence d'idiomes étrangers, par exemple en France les parties romanisées de la Flandre ou de la Bretagne ou les districts limitrophes des pays basques, il faut, sans aucun doute, tenir compte de l'action exercée par le voisinage de la langue étrangère; mais, pour peu que la romanisation de ces régions soit rapide et méthodiquement conduite, les traces des idiomes indigènes primitifs seront d'autant moins nombreuses et moins persistantes que la langue originelle était plus éloignée par ses formes et sa syntaxe de l'idiome importé. Si les comparaisons empruntées aux sciences naturelles étaient encore en usage en philologie, nous rappellerions que de même en bactériologie on constate que des microorganismes de nature différente et nettement hétérogènes ne peuvent vivre dans un même tissu en simple symbiose; des microbes non-apparentés aboutissent généralement à un procès guerrier et finissent par la destruction radicale de l'une des deux colonies; au contraire, des bacilles de même espèce, des staphylocoques et des streptocoques par exemple, s'unissent dans leur évolution commune. C'est ce que nous avons constaté également dans l'évolution du latin dans des milieux linguistiques non apparentés, chez les Ibères ou les Etrusques par exemple.

§ 95. — Si donc le latin développé dans les provinces n'a le plus souvent subi l'influence des idiomes indigènes que dans une mesure assez restreinte, nous devons nous demander si les phénomènes linguistiques qui caractérisent chacune des langues romanes — bien entendu en tant que ces phénomènes sont assez anciens pour pouvoir être attribués au latin vulgaire de la province — ont été importés d'Italie ou s'ils se sont développés séparément dans chaque région après la conquête. En d'autres termes, nous avons à distinguer, dans chaque

province, entre les faits importés d'Italie par les colons et les relations mutuelles (car les échanges sont parfois réciproques et le latin d'Italie contient sûrement, à partir d'une certaine époque, des provincialismes apportés d'Afrique, de Gaule ou d'Espagne) — et les faits éclos dans la latinité provinciale elle-même. Les premiers appartiennent pour la plupart à l'ancien fond du latin d'Italie, les seconds marquent le début du nouveau morcellement dialectal de la Romania.

Le départ entre ces deux ordres de faits est malheureusement presque toujours fort difficile à établir. En outre, il y a des phénomènes qui, sans appartenir au latin primitif apporté dans le pays au moment de la conquête romaine, ont été importés d'Italie à une époque beaucoup plus récente et introduits après coup dans la latinité provinciale; ils relèvent dès lors plutôt de la $\kappa\epsilon\iota\nu\acute{\eta}$ italique ou impériale que des dialectes primitifs de la langue vulgaire. C'est ainsi, comme l'a déjà remarqué Guarnerio, *Arch. Glottol.*, Suppl. IV (1897), p. 45, que *é,ç(p)* espagnol pour *ce ci a*, selon toute vraisemblance, été apporté d'Italie longtemps après la conquête, ce qui montre que la théorie chronologique de Gröber ne saurait être prise rigoureusement à la lettre. Il en est de même des restaurations opérées en latin vulgaire par la langue officielle de l'Empire. On peut se demander par exemple si le premier latin qu'on a parlé en Sardaigne, au III^e siècle avant notre ère, articulait déjà *tempus* ou si une première couche de latinité avec le vocalisme *tempōs* n'a point précédé. D'autres fois, des formes appartenant à l'origine aux vieux parlers locaux d'Italie n'arrivent point directement dans les provinces, mais y sont introduites par l'intermédiaire de la $\kappa\epsilon\iota\nu\acute{\eta}$, quand elle les a adoptées. En Afrique, autant que nous en pouvons juger aujourd'hui, -s final généralement ne tombe point: ce qui n'empêche les inscriptions de ce pays de confondre *quisque* avec *quisque*. Il est vrai que *quisque* paraît avoir en Italie et même dans la langue classique des racines profondes; d'après Sonny, *Arch. Lat. Lex.*, XI, 98, c'est *quisque* qu'il faudrait lire dans Catulle, LXVIII, 28, Cic., *Epist.* VI, 1, 1.

La préposition *prō* est représentée régulièrement en osque par la forme *pru* et en ombrien peut-être dans *ie-pru*, Tab. Eug., II a, 32, cf. Planta, II, § 344, p. 453; mais elle n'a jamais en osco-ombrien la valeur attributive qui lui est ordinaire en latin. L'ombrien emploie dans cette fonction la particule *per*

avec l'ablatif : *tota-per*, *nomme-per*, etc., cf. grec $\pi\epsilon\pi\iota$. De là dans le vieux latin provincial de l'Italie *per* pour *prō*, d'où, comme l'a déjà reconnu Ebel, *Zeitsch. vergl. Spr.*, V, 419, l'italien *per* « pour ». Dans le deuxième *Discours aux Relaps* (v^e siècle), publié par Caspari, *Kirchenhistor. Anecd.*, nous relevons constamment *per pour prō* et inversement. De même en Espagne, le plus ancien monument du roman d'Espagne, le testament de l'évêque Odoar, de l'an 747, emploie *per* pour *prō* : *Per suis terminis*, etc., *España Sagr.*, XL, 356. Sur *per* en roman, cf. aussi Baist, *Zeitsch. rom. Phil.*, VII, 634 sq. Ce *per* italique formait volontiers des prépositions composées, comme l'osque *per-um* « sine » : de là **per-ad* en Espagne, esp. port. *para* ; **pe(r)-inter* en Dacie, roum. *printre* et *pintre* ; cf. pour la chute de -r dans *pe(r)* l'ombrien *fratrus-pe* Tab. Eug., III, 28, roumain *pe* ; pour la finale, cf. *quattor* : roumain *patru*.

L'italique primitif possédait en outre une préposition *por*, correspondant au germanique *for*, goth. *fair*, grec $\pi\epsilon\pi\iota$, qu'on retrouve en latin dans *por-rigō*, *pol-lūcēō*, etc., ombrien *pur-ditom*, Tab. Eug. VII a, 45 pass., cf. Stolz, *Arch. Lat. Lex.*, II, 498. Il devait y avoir en Italie des dialectes qui conservaient la particule *por* comme préposition indépendante, sans quoi nous ne saurions guère expliquer l'espagnol *por*, français *por*, *pour* au lieu de *prō*. Or, lors de la latinisation de la Gaule, il est douteux que ce *por* ait pu encore être directement importé d'un dialecte italique local et surtout propagé dans une mesure aussi large ; il faut que, dès cette époque, *por* ait déjà largement circulé dans le latin vulgaire provincial. Peut-être est-il venu d'Espagne en Gaule.

De même le provençal *amb*, *am* « auprès », cf. *Car am me ész* « nam apud me estis », Ev. Saint Jean, Paul Meyer, *Recueil anc. textes*, I, chap. xv, 27 (xi^e siècle), ou encore aujourd'hui *amb* « avec », dans le catalan de Majorque *amb so cap* « avec la tête », etc., cf. Morel-Fatio, *Mélanges Renier*, p. 9 sq., n'a, comme nous l'avons déjà constaté ailleurs, cf. Mohl, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 447 sq., rien de commun à l'origine avec *ab* = latin *apud* ; c'est la préposition italique *am(b)*, grec $\alpha\mu\epsilon\iota$, dont les grammairiens nous ont conservé des exemples en latin : *am segetēs*, *am terminum*, etc. On peut se demander si cet *am(b)* itali-

que avait pénétré dans le langage ordinaire des populations romanes ou s'il a été apporté directement en Provence par certains colons italiotes. Cette dernière hypothèse nous paraît cependant plus plausible, étant donné le peu d'extension de *am(b)* en roman ; la date ancienne des premiers établissements romains en Provence (125 av. J.-C.) rend ici admissible la possibilité d'un apport dialectal direct.

§ 96. — En somme, rien n'est plus complexe ni plus difficile à établir, quoi qu'on en dise, que la chronologie des langues romanes dans leur période pré littéraire, et la théorie de Gröber se montre décidément sur ce point des plus insuffisantes. Pour rendre plus claires les différentes données du problème, on peut en représenter les éléments fondamentaux au moyen d'une formule générale qui permette d'embrasser d'un coup d'œil tout le champ chronologique de la question. En appelant *ABC*.... etc. les idiomes des diverses contrées de la Romania, on pourra reconnaître dans chacun d'eux d'abord des mots et des formes importés dans le pays dès les premiers développements de la latinité dans la région ; on pourra représenter ce premier fond de la langue par *a*, *ab*, *abc*.... etc., suivant le plus ou moins d'extension de ces formes dans les autres régions ; dans la langue *A* par exemple, *a* désignera une forme de la couche de latinité la plus ancienne mais qui n'apparaît que dans la langue *A* ; *ab* représentera une forme ancienne de la langue *A*, mais qui se retrouve dans la langue *B* et ainsi de suite. — On pourra même, si l'on veut, désigner spécialement par *abc*... etc. les formes appartenant originairement à la vieille *rusticitas* proprement latine, et dénommer d'autre part *αβγ*... etc. les formes plus particulièrement italiques importées à la même époque que *abc*... L'ordre alphabétique des lettres correspondra toujours naturellement aux dates de la colonisation des provinces ; ainsi on désignera par *Aα* l'Italie, par *B* etc., la Sardaigne, par *C* l'Espagne, par *D* la Cisalpine, par *E* l'Afrique, par *F* l'Illyrie, par *G* et par *H* la Provence et la Gaule du Nord, par *I* la Rhétie, par *K* la Dacie et ainsi de suite. — On distinguera ensuite à l'intérieur de chaque langue des formes et des vocables *a*², *a*²*b*², *a*²*b*²*c*².... etc. importés d'Italie à une date plus récente ; à une date plus récente encore, on établira la série *a*³, *a*³*b*³, *a*³*b*³*c*³.... etc., et ainsi de suite.

Les termes indigènes ou même les formes de l'idiome antérieur conservés après la latinisation du pays seront figurés par un sigle invariable, par exemple Ω pourvu d'un indice marquant l'extension de la survivance indigène dans le domaine roman; ainsi Ω^{gh} , Ω^{dgh} , Ω^{cdgh} signifiera qu'une formation celtique par exemple se trouve en Gaule seulement, en Gaule et dans l'Italie du Nord, finalement en Gaule, en Italie et en Espagne. De même pour les emprunts à une langue étrangère, au grec par exemple, on peut les représenter par Ξ , soit Ξ^a , Ξ^{ab} etc. On arrive ensuite aux restaurations dues au latin littéraire et qui, pour peu qu'elles soient nettement caractérisées comme telles, seront désignées par la lettre L , avec indice suivant l'extension de la restauration dans les divers pays, soit L^a L^{ab} L^{abc} ..., etc.

Il faut également tenir compte des formes d'origine ancienne, rustiques ou italiques, communiquées indirectement à telle ou telle province, ce qu'on pourra noter en inscrivant les indices entre parenthèses; par exemple $c(g/h)$ désigne une forme du vieux latin d'Espagne passée ensuite d'Espagne en Gaule. Il y a d'autre part des formations dialectales écloses, après la romanisation, dans le latin de chaque contrée et non importées d'Italie; on les appellera B , C , D ... etc., d'après la contrée où elles se produisent et, si elles sont ensuite transportées dans d'autres provinces, on les pourvoira d'un indice; une formation née dans la langue C , dans le latin d'Espagne par exemple, et communiquée au latin des Gaules, soit GH , s'appellera C^{gh} et ainsi de suite.

Il y a enfin à distinguer nettement des catégories précédentes, lesquelles se rapportent toutes à la période du latin vulgaire, c'est-à-dire à l'époque antérieure à la chute de l'Empire, les formations inaugurées postérieurement au démembrement du domaine romain et antérieurement à l'avènement des idiomes historiques, c'est-à-dire à l'époque romane. Quand ce départ pourra être rigoureusement établi, ce qui n'est malheureusement pas toujours possible, on marquera les formations d'origine romane par R ; l'indice, soit R^a , R^{ab} ... etc., montrera, s'il y a lieu, l'extension géographique de la formation. En cas de besoin, le mode de propagation pourra être déterminé par la disposition des indices: R^{dah} par exemple est une formation d'origine romane née dans la région D , propagée ensuite en A et qui apparaît enfin en H sans attein-

dre *G.* Ces formules sont plus compliquées sans doute que celles de Gröber, mais nous croyons qu'elles répondent mieux à la réalité des faits.

§ 97. — La base de la chronologie romane reste, il est vrai, dans notre théorie comme dans celle de l'éminent romaniste de Strasbourg, la date de la colonisation romaine. Il est en effet de toute évidence que le noyau fondamental de la latinité d'une province est le latin apporté par les premiers colons et parlé tout d'abord dans les établissements romains. C'est de là avant tout que la langue se propage peu à peu dans toute la province. Le latin qu'apprirent tout d'abord les Gaulois par exemple, c'est celui qu'on parlait dans les grands centres romains du pays, à Narbonne, à Aix, à Lyon, et nullement le latin de Rome ou de l'Italie en général. Celui-ci ne pénètre dans les masses de la population indigène qu'autant que les grandes villes romaines de la province ont préalablement subi l'influence de la latinité romaine ou italienne et obéi aux modifications apportées par le temps dans la latinité de la métropole ou des régions plus centrales de l'Empire. Or, ce renouvellement de la langue provinciale ne suit que très imparfaitement et avec beaucoup de lenteur et de retard les innovations et les perfectionnements inaugurés dans les grands centres de la latinité. Il reste malgré tout au fond du langage des provinces un noyau d'archaïsmes d'autant plus accentués que la province a été plus anciennement colonisée et d'autant plus irréductibles que les relations avec Rome et les régions centrales ont été moins suivies, plus lentes, plus difficiles ou plus rapidement interrompues. C'est ainsi qu'au Canada, comme nous l'avons déjà fait remarquer, les colons français continuent de parler l'idiome de Jacques Cartier et de ses compagnons, modifié naturellement par son évolution indépendante sur le sol de l'Amérique, mais sans guère participer aux changements survenus depuis deux cents ans dans le français de France. Ceux-ci ne sont qu'en partie et indirectement communiqués à l'idiome canadien par la langue des livres et des journaux. Il en est de même en Turquie où les Juifs, chassés d'Espagne au *xvi*^e siècle, continuent de parler le vieil espagnol.

Les mêmes faits ont dû sûrement se produire dans les différentes provinces de l'Empire romain et il est parfaitement

juste de reconnaître à la base des langues romanes un latin d'autant plus archaïque que la province a été plus anciennement colonisée. Un savant latiniste, Gœtz, *Verhandl. K. Sächs. Gesellsch. Wissensch.*, 1896, I, 65, a émis sur les archaïsmes affectionnés, comme on sait, par les écrivains africains cette théorie ingénieuse que ces archaïsmes littéraires trouvaient précisément leur source et leur écho dans le caractère du latin parlé en Afrique. « Uebrigens, dit-il, ist es wohl kein Zufall, dass es gerade Afrikaner sind, bei denen sich eine solche Vorliebe für alterthümliche Wörter und Wendungen nachweisen lässt; es ist vielmehr diese Neigung eine der wenigen klar erkennbaren Eigenthümlichkeiten des so viel umstrittenen afrikanischen Lateins ». Il ajoute même cette remarque nouvelle et précieuse que les auteurs de glossaires, les compilateurs d'archaïsmes, etc., tels que Nonius, Fulgence, Placide, dont les gloses effectivement n'ont pu être écrites qu'en Afrique ou, pour ce dernier peut-être, en Espagne; ou encore Charisius, dont Usener, *Rhein. Mus.*, XXIII, 492 sq., a démontré l'origine africaine, et bien d'autres encore, sont presque tous nés dans la province d'Afrique ou y ont tout au moins longtemps vécu. D'après Gœtz, leurs glossaires ont spécialement en vue le latin d'Afrique et, s'ils écrivent sur ces matières, c'est uniquement pour obéir à des préoccupations purement pratiques. Dans un article considérable et qui fit justement sensation, Sittl, *Archaismus*, dans les *Comment. Wölfflin.*, p. 403 sq., a nié, il est vrai, que l'archaïsme fût au II^e siècle la tendance générale de la littérature latine et il explique que, si les écrivains africains de cette époque paraissent rechercher l'archaïsme, c'est uniquement qu'ils cherchent à imiter Apulée, le créateur du genre. Mais du moins on peut remarquer qu'Apulée était précisément un provincial, né à Madaure en Afrique, et que, si les écrivains africains l'imitent avec tant de zèle, c'est sans doute que sa langue et son style répondent le mieux du monde aux habitudes du latin d'Afrique.

§ 98. — Quoi qu'il en soit, la conservation de l'espagnol nous permet d'apprécier d'une manière plus complète et plus sûre qu'en Afrique les destinées du latin dans les provinces colonisées sous la République. Nous avons déjà fait observer qu'en Espagne la masse des colons amenés après la conquête

furent en grande partie des Italiotes ; les auxiliaires péligniens, marrucins, campaniens, samnites durent être particulièrement nombreux dans les légions laissées en Espagne. Le nom de certaines colonies, Osca, par exemple, indique clairement la nature de la colonisation du pays à l'époque républicaine. C'est en Espagne tout d'abord que le sentiment de la nationalité italique et la conscience des origines communes de la race s'éveillèrent avec le plus d'intensité, longtemps avant que les Marses et les Samnites eussent poussé, au nom d'*Italia*, le cri de révolte contre la tyrannie romaine. Le plan politique de Sertorius était probablement de faire de l'Espagne une nouvelle Italie, où toutes les nationalités italiques auraient indistinctement les mêmes droits ; on sait que, dans son sénat de trois cents membres, créé après la jonction de Perpenna, en 77, il reçut des Italiotes aussi bien que des Romains. On peut donc croire que les vaincus de la Guerre Sociale cherchèrent plus d'une fois à passer en Espagne pour y jouir de ces libertés éphémères. Déjà Scipion l'Africain, en fondant la grande place d'Italica (en 204 avant J.-C., Appien, *Iber.*, 38, Ptolem. II, iv, 13) avait semblé vouloir favoriser la colonisation italique en Espagne, et cette ville, plus tard patrie de Trajan et d'Hadrien, ne cessa de jouer un rôle important dans le monde romain. Les habitants d'Italica, *coloni italicenses* d'après les inscriptions, faisaient partie de la tribu Sergia, cf. CIL. II, 1129. Une inscription, précieuse pour la question qui nous occupe, CIL. V, 932, signale un certain L·RVTIVS·L·F·SERG(ia)ITALICA·SABINVS·EX·HISPANIA. Ce sont là des mots bien clairs et bien nets, qui placent la situation des colons italiens d'Italica et sans doute des autres colonies de l'Espagne sous son véritable jour ; ils étaient Romains par la dépendance politique, mais ils se sentaient Italiotes et, en Espagne, restaient Sabins, Falisques, Marses ou Osques.

Il n'est donc pas étonnant que l'espagnol garde, de cette première implantation du latin d'Italie dans le pays au II^e et au I^{er} siècle avant notre ère, un nombre considérable de formes qu'expliquent seuls la vieille rusticitas du Latium ou les dialectes des territoires italiques ; *covo* pour *cauos*, cf. plus haut, p. 24, *nūdo* pour *nōdus*, cf. *ū* pour *ō* latin en osque, en pélignien, en sabin et sans doute en volsque, ne peuvent raisonnablement s'expliquer que comme des restes vénérables de cette

première occupation de l'Espagne par les anciens parlers provinciaux de l'Italie.

On peut hésiter pour quelques mots tels que l'espagnol *zahorra* « lest d'un navire », latin *saburra*, qui se retrouve, avec la même particularité phonétique, dans l'italien *zavorra* à côté de *savorra*. C'est un terme technique emprunté, croyons-nous, à la marine étrusque, au temps où les Rasènes étaient, avec les Phéniciens, les maîtres souverains des mers de l'Occident; car *saburra* n'est sûrement pas latin et ne fait point davantage l'effet d'un emprunt osque. Le *z*-initial de la forme vulgaire nous paraît parler résolument en faveur de l'étrusque, cf. Pauli, *Etrusk. Forsch.*, III, 18 sq.; le *b* de l'orthographe classique représente le $\sqsupset$ (*v*) fricatif bilabial, dont des doublets tels que *Menrva* avec $\sqsupset$ et *Menrfa* avec *s*, cf. étr. *Fuflunu*: ombr. *Vofio*, Bréal, *Divinités ital.*, p. 8, dans les actes du Congrès des Orientalistes de Genève, 1894, ne devraient plus permettre de mettre encore en doute la valeur phonétique. Ajoutons de notre côté et simplement pour illustrer la prononciation de *v* étrusque, le fleuve *Safo* ou *Sauo* en Campanie, dans une région anciennement soumise à l'influence de la colonisation tyrrhénienne¹. On sait que l'alphabet de la patère de Nole porte $\sqsupset$ à la place du *F* grec et répète ce signe sous la forme $\sqsupset$ pour correspondre à Φ étrusque; c'est, dans notre pensée, l'origine de *F* latin en regard de *s* italique. Quant au $\sqsupset$ (*v*) de Claude, auteur, comme on sait, d'une histoire des Etrusques, c'est, non point comme on l'enseigne, *F* grec retourné, mais un emprunt direct du $\sqsupset$ ou $\sqsupset$ italique, attestant pour le 1^{er} siècle l'introduction dans le latin officiel de la prononciation italique du *u*, soit $\tilde{u}$ (*b*), de même que l'antisigma $\sqsupset$ et le $\sqsupset$ (*u*, *y*) de l'alphabet claudien ne sont autre chose que $\sqsupset$ volsque et $\sqsupset$ osque avec des valeurs, il est vrai, un peu différentes, cf. plus loin, § 112.

Ce son *v* de la langue étrusque était d'ailleurs rendu par *b* dans les emprunts latins, comme l'atteste par exemple *sūbulō* « joueur de flûte », donné expressément comme étrusque par Festus, *tusce tibicen dicitur*, s. v. L'origine étrusque de *saburra* nous paraît donc extrêmement probable et dès lors *z-* pour *s-* dans la forme vulgaire **zaburra*, *zavorra* n'a plus

1. *FALERIVS* pour *Valerius*, CIL. V, 1248, repose sur une confusion très postérieure; cf. aussi *FALERIAE-VALERIANAE*, CIL. V, 3563, etc.

rien que de légitime, d'autant plus que *z-* pour *s-* pénètre sporadiquement, comme on sait, dans les dialectes italiques soumis au contact et à l'influence de l'étrusque, cf. en falisque *Zertenea*, *Zextoi'*, etc., en ombrien *ze def* déjà rapporté à l'influence étrusque par Planta, I, § 26, p. 73. L'italien *savorra* à côté de *zavorra* repose donc sur la prononciation classique. Quant à l'espagnol *zahorra*, il est difficile de dire si c'est un italisme ancien, introduit dès l'origine dans le latin vulgaire d'Espagne, ou si le mot est venu d'Italie à une époque postérieure qu'il serait d'ailleurs difficile de déterminer. Remarquons toutefois que *z-* pour *s-* initial est fort répandu en espagnol, par exemple *zurdo*, *zabullir*, etc., et ne saurait, dans notre opinion, être séparé du falisque *zenatuo* et en général de la prononciation des dialectes latino-italiques d'Etrurie. Nous avons un témoignage authentique d'un faliscisme transporté en Espagne dans le mot *coenaculum* employé au sens de « salle à manger » d'après Varron, *Ling. lat.*, V, 162, à Faléries, à Lanuvium et à Cordoue.

§ 99. — L'Espagne était donc, de toutes les provinces extra-italiennes, l'une de celles où, comme de juste, s'était maintenu le plus grand nombre de mots archaïques et d'expressions directement arrachées aux anciens dialectes du Latium et de l'Italie. On y conservait *arger* pour *agger*, s'il est vrai, comme le veut Gröber, *Arch. lat. Lex.*, I, 242, que l'espagnol *arcen* « parapet » doive être rapporté à cette forme. Le latin officiel lui-même y conservait des archaïsmes abolis partout ailleurs; c'est en Espagne qu'on trouve les exemples les plus récents du futur *faxit*, si nos souvenirs sont exacts, jusque sur les Tables de Malaga. En revanche, l'Espagne est aussi l'un des pays où les restaurations littéraires se sont épanouies avec le plus d'extension et de la manière la plus complète. On en voit sans peine la raison: c'est que, la latinisation systématique du pays ayant commencé sensiblement plus tôt que dans les autres provinces, le latin littéraire a pu s'y développer et s'y étendre d'autant plus à l'aise; mainte tentative de restauration littéraire, avortée faute de temps

1. L'osque *Zeortas* sur un casque du musée de Palerme montre la propagation de la forme étrusque jusque dans l'Italie du Sud et la Sicile.

dans d'autres régions, a pu ici tout à loisir pénétrer dans les masses profondes des colons et des populations romanisées.

En d'autres termes, les formes littéraires ont pu, beaucoup mieux qu'en Gaule et surtout en Dacie, s'acclimater et se naturaliser sur le sol de l'Espagne; le peuple se les est assimilées d'une façon bien plus intime et plus durable, en sorte qu'après le démembrement de l'Empire et la rupture de l'unité romaine, beaucoup persistèrent durant toute la période romane et se transmirent à la langue moderne. On peut croire par exemple que le plus-que-parfait, conservé en Espagne et en Provence, mais inconnu partout ailleurs, même en Sardaigne, était dès l'origine une forme rare dans la langue vulgaire; si ce temps est parvenu à se ranimer et même à devenir très vivace, grâce à une extension de fonctions, en espagnol, en portugais et dans les dialectes de la Provence, où les conditions chronologiques de la romanisation ont précisément été à peu près les mêmes qu'en Espagne, nous ne pouvons nous empêcher d'y voir l'influence indirecte tout au moins du latin écrit. Dans la Gaule du Nord au contraire, la restauration du plus-que-parfait, interrompue trop tôt par les événements historiques, est restée incomplète au même titre que celle des génitifs pluriels en *-orum*; des exemples tels que *roveret* de la *Cantilène de Sainte-Eulalie* y sont toujours demeurés à l'état sporadique et sans spécification fonctionnelle, ce qui écarte absolument, croyons-nous, toute idée d'un héritage vulgaire ancien.

L'histoire est très probablement la même pour le parfait du subjonctif. Nous ne prétendons nullement que les types *fuérin*, *habuerin*, *cantauerin*, etc., soient de fondation, comme le futur en *-bō* par exemple, inconnus au latin vulgaire proprement dit; mais nous pensons qu'ils ne se sont maintenus en Espagne que sous la pression du latin littéraire. C'est la langue officielle qui a sauvé ce temps, caduc dès l'origine, comme le montre son absence en sarde. Surtout, il ne faut pas voir, comme on a coutume de le faire, dans l'espagnol *fuere*, *hubiere*, *cantare*, portug. *fôr*, *houver*, *cantar* un témoignage en faveur de l'antiquité du latin vulgaire d'Espagne. S'il en était ainsi, on retrouverait sans doute des traces de ce temps dans le vieux sarde et d'autre part le parfait du subjonctif n'apparaîtrait point dans le roumain *să fire*, *să cântare*, etc. A l'époque où furent écrits le *Bellum*

Africanum et le *Bellum Hispaniense*, le parfait du subjonctif semble déjà menacé de mort, aussi bien que l'imparfait du même mode, dans l'un et l'autre cas au profit du plus-que-parfait *fuissem, habuissem, cantāssem*. Si donc le parfait *fuērīm, habuerīm* reparait tout à coup en Dacie, c'est bien que la forme menacée a été sauvée entre temps par quelque intervention providentielle; c'est la langue littéraire qui a ici, comme en Espagne, joué le rôle de cette Providence¹.

Tout autre est la situation de l'imparfait du subjonctif: celui-ci existe en sarde, ce qui constitue une prévention en faveur de son antiquité, car la Sardaigne cesse ordinairement d'assez bonne heure de participer aux rénovations de la *zetrè*, impériale. Le *Bellum Hispaniense* montre, bien mieux encore que pour le parfait, la ruine complète de ce temps dans l'idiome vulgaire impérial, cf. Köhler, *Acta semin. Erlang.*, I, 418 sq. L'infinitif personnel du portugais *haver, haveres; cantar, cantares* est donc, à la différence du subjonctif *houver, cantar*, un héritage ancien; si cette forme manque à l'espagnol, ce n'est point que la langue ne l'ait jamais possédée; tout au contraire du parfait du subjonctif, c'est que depuis longtemps, avant le *Bellum Hispaniense*, elle avait abandonné cette flexion. Pour le dire en passant, nous ne serions pas éloigné de croire qu'une trace du vieil imparfait vulgaire se cache également dans les formules impératives du vieux français: *ne dire, ne changier* pourraient bien être les imparfaits latins *nē dicere(s), nē cambiāre(s)* pour *nē dicās*, etc., cristallisés et confondus avec l'infinitif. L'accord avec l'italien qui, encore aujourd'hui, est resté fidèle à cette forme: *non dimenticare, non partire, non avvezzarsi*, etc., indique tout au moins une origine assez ancienne. Le roumain enfin nous paraît ici tout à fait probant: *laudă* mais *nu lăudă*, v. roum. *nu lăudari*, plur. *nu lăudareț*².

1. En principe, il faut, croyons-nous, repousser toute idée d'une restauration d'origine littéraire sur terre dace; des cas tels que *popor*, ital. *popolo*, lat. class. *populus* à côté de *poplo, poplu* du vieux latin vulgaire ont toujours leur origine en Italie même. Les subjonctifs *fuērīm, habuerīm*, ont donc été tout d'abord restaurés en Italie où, il est vrai, ils n'ont point vécu.

2. On remarquera que le portugais est resté jusqu'aujourd'hui rigoureusement attaché à l'usage classique: *dize*, v. port. *diz* « dic », mais *não digas* « ne dicas ». Des exemples tels que *NE-LAEDE*, CIL. XII, 5271, sont en somme extrêmement rares dans la plupart des provinces.

§ 100. — On peut se demander pourquoi l'Italie, qui fut cependant romanisée la première, est généralement beaucoup moins avancée que l'Espagne ou même la Gaule dans la voie des restaurations littéraires. C'est que les conditions de la latinité en Italie sont fort différentes de ce qu'elles sont dans les provinces. Dans les provinces, y compris la Cisalpine, la romanisation porte forcément un caractère artificiel et administratif; les Barbares apprennent le latin, non point pour pouvoir converser au besoin avec les paysans de Tusculum ou de Réate, mais pour comprendre la langue officielle de l'État, pour être instruits des décisions des gouverneurs et des proconsuls, des préteurs, des magistrats, pour connaître les décrets du Sénat à leur égard, pour savoir exactement ce que Rome exige d'eux et ce qu'ils peuvent en retour attendre du peuple romain. Ils veulent connaître les lois romaines, discuter au besoin leurs intérêts directement avec les légats ou les collecteurs d'impôts; ils veulent pouvoir recourir en personne et en connaissance de cause aux autorités de la colonie, porter au besoin leurs doléances jusqu'à Rome, implorer de vive voix la justice du Sénat et du Peuple Romain. Ils savent aussi que, tant qu'ils ne posséderont point le latin, ils resteront des Barbares, c'est-à-dire des étrangers dans leur propre pays et des hilotes dans l'Empire; car le Sénat exige, pour les fonctions les plus humbles, celles de cantonnier ou de gardien d'un péage, la connaissance de la langue romaine. Rome d'ailleurs leur facilite la tâche, car il rentre dans les calculs de sa politique de faire au plus tôt de tous ces Barbares une seule nation romaine. Elle sait récompenser ces néophytes du nom romain et les Barbares savent que ceux qui adoptent de bonne grâce la langue et les usages de Rome peuvent espérer le droit de cité pour eux et leur famille; ils voient des Gaulois entrer au Sénat et briguer les fonctions publiques. Aussi affluent-ils dans les écoles que le gouvernement leur ouvre du reste avec une libéralité de bonne politique. L'Espagne, la Cisalpine, la Provence, la Gaule du Nord en sont couvertes; Narbonne fut fondée, comme nous l'avons dit, uniquement dans le but de latiniser la Provence et l'on peut bien croire que le latin qu'on y enseignait aux Gaulois était plus voisin de la langue de Caton ou des Gracques que des patois rustiques de l'Apennin ou du lac Fucin. Le rétablissement des nominatifs *dominus*: *dominū* et l'histoire de la diph-

longue *au* nous en ont déjà fourni des preuves que nous considérons comme décisives.

C'est pourquoi il y a également entre le latin des Gaules et celui d'Espagne par exemple une différence notable dont il importe de tenir compte. L'Espagne, conquise à une époque où le latin littéraire n'était point encore définitivement fixé, et colonisée à l'origine dans des conditions et des vues politiques quelque peu différentes — on se souvient des projets de Sertorius — reçut d'abord un premier fond de latinité d'un caractère nettement archaïque et dialectal qui répond, dans notre division chronologique, aux formules *abc*, *ac*, *c*; $\alpha\beta\gamma$, $\alpha\gamma$, γ ou même $a^2b^2c^2$, a^2c^2 , etc. Dans les Gaules, surtout dans la Gaule du Nord, ce premier fond manque nécessairement et la formule $a^2b^2 \dots g^2h^2$ ou $a^2g^2h^2$ n'y est même que rarement représentée, car dans beaucoup de cas c'est directement la restauration littéraire L^{gh} , parfois L^{dgh} ou L^{adgh} qui pénètre en Gaule dès l'origine; *oricla* par exemple, représentée en Italie, en Sardaigne, en Afrique, partiellement en Espagne, probablement en Illyrie et indirectement en Dacie, soit *abcef(k)*, n'a jamais existé ni en Provence ni dans la Gaule du Nord ni peut-être dans la Cisalpine, où l'on articule *auricla*, soit L^{dgh} .

§ 101. — On n'oubliera point d'autre part que, comme nous l'avons fait remarquer, dans les provinces, les colons romains et italiotes ne sauraient avoir conservé bien longtemps les patois locaux qu'ils parlaient en Italie. Le fait seul de leur émigration suppose de leur part une connaissance plus ou moins exacte de la langue officielle et l'abandon volontaire des dialectes pour un idiome plus répandu et plus commode. Le français apporté jadis au Canada par les premiers colons venus de France est en somme le français classique et il serait assez malaisé d'y retrouver les anciens patois autrement peut-être que dans des vestiges tout à fait isolés et rares. Plus l'idiome littéraire est développé, mieux il est fixé et appuyé par une administration puissante, et plus complet est, dans une colonie, son triomphe sur les patois d'importation. Lors des premiers envois de colonies en Espagne, le latin officiel était encore trop hésitant, trop incertain, trop près lui-même de la *rusticitas*, et d'autre part les langues italiques, l'osque particulièrement, étaient encore trop puissantes pour qu'on

pût espérer une implantation bien homogène de la latinité de Rome sur le sol ibérique. C'est seulement avec le temps que le latin d'Espagne s'est peu à peu purifié, qu'il a rejoint tant bien que mal le latin classique. En Gaule au contraire, la part des patois italiques a été dès l'origine assez faible, à moins qu'il ne s'agisse de formes et de mots déjà introduits dans le latin généralement parlé par les classes populaires et que nous dénommons, faute d'une meilleure expression, la *χρηγή* impériale. Mais, dans ce cas, l'emprunt dialectal est purement indirect et ne caractérise en aucune façon le parler particulier de la Gaule.

Sans doute, on pourrait à la rigueur mettre sur le compte de la prononciation lucanienne ou osque la forme **domnāre* ou peut-être **dumnāre* au lieu de *damnāre* dans les Gaules, cf. français *dommage* ; il est incontestable que la table latine de Bantia écrit CONDVMNARI, l. 10, et le *praefucus* de la table osque nous paraît bien couvrir une particularité phonétique de même nature et de même origine. Il reste néanmoins, à notre sens, extrêmement douteux que le français *dommage* ait des ancêtres directs aussi anciens et de lignée aussi illustre ; il demeure tout au moins possible que *damnāre* ait fusionné dans les Gaules, par suite de quelque rapport sémantique bizarre, avec *domināre*, *domnāre*¹.

Du moins dans le *catulus* : *catellus* des Gloses de Reichenau, Karls. 115, f° 22^r B, il est difficile de ne pas reconnaître une influence au moins indirecte de l'ombrien *katel*, Tab. Eug., II a, 43 pass., qui, avec les autres noms en *-olo-*, lat. *-ulus*, *-ulum*, a prédominé dans le latin général de l'Empire en étendant *-el* du nominatif aux autres cas : *catel*, accusatif *catello* (ombrien *katlu*), avec confusion de suffixes. De même le latin *vitulus* d'après l'ombrien **vitel* (accusatif *vitlu*, Tab. Eug., II b, 21) passe à *vitello*, français *veal*, *veau*². L'explication que nous proposons ici de *-ello* vulgaire pour *-ulu* classique dans les noms en question vaut pour le moins, croyons-nous, celles qui ont été données jusqu'ici. Déjà les comiques, Plaute notamment, préfè-

1. De toute façon, *dom-* atone devait, semble-t-il, passer régulièrement à *dam-*, cf. *dangier*, etc.

2. A côté de **vitel*, on avait aussi *uitlo*, *uiclo* au nomin., App. Prob., 197, 20 : *Vitulus non uiclus*, d'où ital. *vecchio* « veau marin », logud. *biju*. Cf. *vitlvs*, CIL. VIII, 9432 ; X, 8059, etc., *biclvs*, CIL. X, 1589.

rent *catellus*, *uitellus* à *catulus*, *uitulus*. Le nominatif *famul* d'Ennius et de Lucrèce est en réalité *famel*, attesté comme osque par Festus Thew., 62, cf. *famelo*, Tab. Bant., voir plus haut, p. 201, n. 1. Chez Pétrone, Trimalchion et ses amis ne disent jamais autrement que *catellus*, jamais *catulus*: *Valde te rogo, ut secundum pedes statuæ meæ catellam fingas*, Petr., ed. Büch., p. 84. On connaît les gloses de l'App. Probi: *Masculus non mascel*, 197, 29; *Figulus non figel*, 197, 29. Cf. aussi *Instit. art.*, 102, 12 et 130, 11. Ullmann, *Rom. Forsch.*, VII, 150, a déjà reconnu dans ces nominatifs en *-el* une influence italique¹ mais il a eu le tort de ne point montrer le lien qui existe entre *-el* de *-ulus* et le suffixe *-ello* tel qu'en usent les langues romanes.

Avec le français *plusor*, *pluisor*, *plusieurs*, les choses sont plus compliquées et il est déjà plus difficile d'écarter l'hypothèse d'un héritage italique ancien; car l'explication ordinaire, à savoir que *plusor*, *plusieurs* a été formé à l'époque romane la plus récente sur *plūs* avec addition du suffixe comparatif, nous apparaît comme des plus débilés, précisément parce que le suffixe *-ior* était, comme on sait, déjà inactif en latin vulgaire. Dans *māior*, *pēior*, *minor*, il s'était maintenu exceptionnellement, mais c'était un suffixe mort; dans le français *graignor*, *haucor*, *geucor* et autres semblables, il faut reconnaître les restes d'une restauration éphémère du comparatif classique dans le latin de la Gaule, voir plus haut p. 234. L'extension et la persistance de *plusor* démentent cette origine, d'autant plus que le modèle classique manque ici totalement. Si donc **plūsōrēs* est une forme d'origine populaire, elle ne saurait dater que d'une époque où le suffixe *-ōr*, *-iōr*, était encore vivant en latin, ce qui nous reporte nécessairement dans un temps reculé.

Que le comparatif *plūriōrēs* au lieu de *plūrēs* a existé en latin vulgaire, c'est ce qu'a démontré, avec des exemples à l'appui, Wölfflin dans son bel article sur les lettres canines, *Arch. lat. Lex.*, IV, 6; cf. aussi *plūriōra* Fulgent., *Myth.*, I, 16. D'autre part Festus, s. v., cite le vieux latin *plisimi*

1. Au contraire Corssen, *Ausspr.*, II, 593, considérait encore ces formes comme très récentes. Dans MASCVL, CIL. IV, 1870. FIGVL, ibid., IV, 3134, également cités par Ullmann, le cas est très différent. Si ce ne sont pas de simples abréviations, ces nominatifs peuvent effectivement reposer sur une analogie récente.

pour *plūrimī* ; il faut lire probablement *plūsīmī*, car l'existence de **plīsīmī* = grec πλείστοι est vraiment une supposition gratuite bien improbable. Varron, *Ling. lat.*, VII, 26-27, cite d'ailleurs de son côté *plūsīmī*. Si Varron et Festus citent précisément *plūsīmī* parmi tant d'autres formes qu'ils eussent pu choisir dans le matériel de la vieille langue antérieure au rhotacisme, j'imagine que ce n'est pas sans intention ; il faut que *plūsīmī* pour *plūrimī* ait persisté plus longtemps que telle ou telle autre forme avec -s- intervocalique. Or, au superlatif *plūsīmī* correspond le comparatif **plūsiorēs* comme à *primus* correspond *prior*, ou **plūsōrēs* comme on a *minor* en regard de *minimus*¹ ou comme *primus* engendre bientôt *primōrēs* « optumates ». Pourquoi le rhotacisme est-il incomplet dans **plūsōrēs* ? C'est que **plūrōrēs*, avec ses deux r, faisait difficulté ; une dissimilation **plūtōrēs* entraînant de son côté **prūtōrēs* était naturellement exclue. Il n'y avait donc qu'à s'en tenir à **plūsōrēs* et par analogie à *plūsīmī*. Plus tard l'analogie des autres comparatifs en -ior, -rior, l'emporta ; la langue connut à la fois **plūsōrēs* et *plūrōrēs*, mais le latin des Gaules resta fidèle aux formes avec -s- et nous n'hésitons pas à reconnaître dans le français *plusor*, *plusieurs* une des plus vieilles survivances du latin vulgaire archaïque, un témoin plus de deux fois millénaire de l'époque de Papirius Crassus, cf. Cicéron, *Ad famil.*, IX, XXI, 2. La glose *meliosa* : *meliora*, relevée par Löwe, *Lat. Gloss.*, dans *Arch. lat. Lexik.*, I, 28, quoique portant également sur un comparatif, ne nous paraît pas directement liée à la question. Quoi qu'il en soit, le français *fondēfle*, avec le suffixe italique -flo pour le latin classique -bulum, atteste du moins très clairement la survivance de formes archaïques italiques même dans le parler relativement récent de la Gaule.

§ 102. — En Gaule et en général dans les provinces, les exemples de ce genre sont exceptionnels en vertu même des conditions de la colonisation impériale. En Italie au contraire, le philologue qui veut bien se donner la peine de creuser assez profondément à travers les couches successives de latinité

1. L'existence de *plūrēs* n'empêche nullement la création de *plūr-ōrēs* parallèle à *plūr-imī*, d'après *min-ōrēs* : *min-imī* ; *plūrōrēs* tend de son côté vers *plūriorēs* d'après les autres comparatifs en -iorēs, de même que *plūra* devient *plūria* attesté par Charisius.

qui se sont succédé dans le pays ne peut manquer d'en recueillir un grand nombre. Il y a là plusieurs étages différents de langues et de dialectes, enfouis sous l'édifice du latin impérial et du roman, et qu'il s'agit de mettre au jour. On ne retrouvera jamais, sous les patois italiens pas plus que sous le vernis plus ou moins classique de l'épigraphie d'Italie, tous les caractères et toutes les particularités de ces vieux parlers latino-italiques ; mais du moins ils ont laissé, en s'écroulant, des décombres et des débris nombreux qui doivent exister encore à la base des patois modernes, dans les régions mêmes où ces dialectes se sont développés jadis et où ils sont tombés sous les coups du latin de Rome et de la *zavt* impériale ; ou bien ces débris dialectaux ont été emportés dans le grand courant de la langue commune et flottent encore aujourd'hui dans la masse mouvante de l'idiome moderne.

Ces débris pour ainsi dire nécrotiques des vieux dialectes latins sont précisément restés plus tenaces en Italie parce que c'est le pays même où ces dialectes s'étaient formés, où on les a parlés durant des siècles. C'est à proprement parler en Italie seulement que l'on peut se figurer de véritables dialectes rustiques du latin ; ailleurs, c'est toujours le latin plus ou moins officiel des villes et des établissements romains qui constitue le foyer central de la romanisation et qui irradie peu à peu sur toute la province. De plus, dans les provinces, le latin officiel arrive en somme assez aisément à combattre et à détruire les formes dialectales apportées par les colons italiotes et qui, dans ces terrains encore vierges de latinité, ne sauraient guère pousser des racines bien profondes. En Italie, la tâche de la langue classique est infiniment plus ardue, puisqu'il s'agit d'écraiser des dialectes et des patois vivaces, naturellement constitués et protégés par un passé séculaire et des habitudes persistantes. C'est ainsi que le latin de Rome n'est jamais parvenu, en Italie, à rétablir la diphtongue *au* en syllabe atone ni à restaurer les consonnes finales *-s*, *-t*, qui sont encore aujourd'hui vivantes dans les provinces.

L'administration romaine d'ailleurs ne paraît point s'être entêtée dans une tâche qu'elle estimait avec raison devoir rester assez stérile et qu'elle préféra sagement laisser au temps et à l'évolution naturelle des choses. Sous l'Empire, presque tous les peuples d'Italie parlaient le latin ; c'était en général un latin dialectal, fort éloigné du latin de Rome

assurément, mais qui suffisait aux besoins de la politique romaine. On demandait aux sujets de l'Empire de parler le latin, bien ou mal, peu importait; avec le temps, les dialectes s'unifieraient d'eux-mêmes. On n'exigeait rien de plus. Aussi voyons-nous le gouvernement impérial fonder des écoles en Espagne, en Provence, dans la Cisalpine, en Bretagne; mais on ne nous parle point d'écoles romaines ni en Ombrie, ni dans la Sabine, ni chez les Marses, ni dans le Samnium. Dans ces régions, l'instruction publique, ne répondant point à un but politique, paraît avoir été singulièrement négligée. Le voisinage de Rome, le contact constant et plus intime avec les éléments romains, les incessants mouvements et les remaniements opérés parmi les populations italiques finirent, il est vrai, par corriger assez bien ce que négligeait l'indifférence de l'Etat. Mais ce ne fut qu'assez tard que cette unité relative se réalisa en Italie, puisqu'à la fin de l'Empire, il était reconnu, comme nous l'avons déjà constaté, qu'on parlait mieux et plus purement le latin en Espagne et en Gaule que dans la péninsule.

Encore cette unité du latin d'Italie resta-t-elle toujours extrêmement incomplète et faut-il la considérer aujourd'hui encore comme un idéal purement théorique beaucoup plus que comme une réalité de l'histoire. C'est là une différence essentielle et profonde qui sépare très nettement l'Italie des provinces. Dans les provinces, c'est le latin officiel, plus ou moins mêlé de vulgarismes, qui constitue la base principale de la langue parlée; les formes dialectales s'y noient peu à peu et s'y perdent, à moins qu'elles n'aient depuis longtemps réussi à se généraliser et à s'implanter fortement dans les habitudes des masses déjà latinisées. En Italie au contraire, c'est le vieux latin dialectal de la République qui achève, malgré toutes les entraves apportées par l'histoire et la politique, de se développer et de vivre; tout se borne ici à une lutte entre les dialectes, à un englobement lent des petits patois locaux dans une forme dialectale plus large, à des empiètements successifs d'un parler provincial sur un autre, à la formation naturelle d'une forme linguistique plus générale et prépondérante, évoluant en même temps et d'une façon insensible vers le latin officiel de la capitale.

§ 103. — Dans ces conditions, on comprend combien doivent

être nombreuses en Italie les survivances dialectales et combien les patois particulièrement en doivent fournir de riches moissons d'exemples. Nous avons déjà cité incidemment l'imparfait *fea* en Toscane et dans l'ancienne Ombrie, p. 112, les parfaits en *-atte* de l'Italie du Sud, cf. p. 117, et quantité d'autres exemples sur lesquels nous n'avons pas à revenir ici. En napolitain et en général dans tout le sud de la péninsule, le verbe *potere* fait *pozzu*, *pozza* = **potiō*, **potiā*, qui jure avec l'italien *posso* = *possum*, comme en latin classique. Si l'on se souvient de l'osque pûtiad « possit », pûtiāns « possint » de la table de plomb de Capoue, l'existence d'une conjugaison **poteo* ou **potiō* dans le latin vulgaire de l'Italie du Sud s'explique aussitôt de la manière du monde la plus naturelle. Le sarde confirme d'ailleurs cette manière de voir¹.

Le prétérit italien *ebbi* représente une forme vulgaire **hēbui* ou plutôt, croyons-nous, **hēbi*, supposant un présent **habīō* à côté de **habeō*, cf. *faciō* : *fēcī*. A côté de *habeō habēre*, rad. *habē-* en latin et en ombrien, cf. *habetu*, Tab. Eug., II b, 23, etc., *haburent*, ib., VII a, 52, la conjugaison **habīō* ou **hafiō*, rad. *hab-* *haf-* paraît plus développée en osque : *hafiest*, parf. *hipid* = **hēp-* pour **hēb-*, Planta, I, § 98, p. 192 sq.². De toute façon, malgré les doutes que paraît éprouver maintenant à cet égard W. Meyer-Lübke, *Gramm. rom. Spr.*, II, 325, l'italien *ebbi* ne saurait raisonnablement être séparé de l'osque *hipid*, rapprochement que proposait déjà J. Schmidt, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXVI,

1. L'opposition du sarde *pothat*, napol. *pozza*, et de l'italien *possa* se retrouve entre l'espagnol *pueda* et le portugais *possa*. Il y a peu d'exemples aussi frappants de l'action exercée par le latin littéraire sur l'idiome vulgaire proprement dit; *possa* en portugais répond parfaitement aux conditions chronologiques de la colonisation de la Lusitanie qui fut, comme on sait, relativement tardive.

2. Nous ne pensons point que *p* dans l'osque *hipid* représente, comme l'admet Planta, *by* primitif. Il s'agit, avons-nous dit, d'un paradigme **hafiō* ou **habīō* : parf. **hebit* ou **hepit* d'après *faciō* : *fēcīt*. Le durcissement de la douce intervocalique est sans doute une particularité de la prononciation osque, cf. *fifikus* « fixeris », Bücheler, *Rhein. Mus.*, XXXIII, 27 sq., 539 sq.; les douces avaient peut-être une tendance à se durcir comme les fortes à s'aspirer, cf. *phim*, *ekhad*, etc. De toute façon, l'opposition osque *hab-* : *hip-* nous paraît intimement liée aux faits analogues observés en sarde : v. sarde *appit*, logudor. *hapisit* « ebbe, habuit »; v. sarde *deppiat*, *appiat* ou *appat*, logudor. *depat*, *hapat* « debeat, habeat », cf. aussi *crettitu*, *moffit*, lat. *creditus*, **mouitus*.

374 sq. On remarquera que *ebbi* n'existe généralement pas en Ombrie non plus que dans les anciennes régions du Bruttium et de la Sicile, où les dialectes connaissent seulement *abbi* = lat. *habui*. Dans *ebbi* on peut donc reconnaître une propagation morphologique issue de quelques parties du domaine osque ou sabellique.

Nous parlions tout à l'heure de certaines survivances de formes antérieures au rhotacisme latin. Dans la Sabine, à l'époque de César, la forme *flūsāre* pour *flōrālis*, nom sabin du mois de Quintilis, est encore attestée par l'inscription du temple de Furfo; c'est aussi la forme donnée par la pierre de Scoppito. Nous savons d'ailleurs d'une manière tout à fait sûre que le sabin ignorait le rhotacisme, cf. Festus, Thew., 6: (Sabini) *ausum dicebant*; Vell. Longus, *Orth.*, VII, 69 Keil: (harena) *a Sabinis fasena dicitur*; *Valesius* pour *Valerius* dans la Sabine et vingt autres témoignages. Il serait intéressant de rechercher, dans les patois actuels de la Sabine, des traces de formes avec -s- intervocalique. Nous ne doutons point qu'une étude systématique et sûre de ces patois en mette au jour un grand nombre. Si, dans les environs de Naples, on conserve encore aujourd'hui le nom osque du mois d'octobre, *attrufe*, Storm, *Mém. Soc. Ling.*, II, 115, il ne serait guère plus extraordinaire de retrouver par exemple le nom du mois *flusare* dans telle ou telle bourgade perdue des montagnes de la Sabine. Une autre région où le rhotacisme paraît inconnu à l'origine, c'est l'Étrurie, à en juger par des mots tels que *aesar*, *usil*, etc. L'itinéraire maritime d'Antonin, p. 501, cite un port étrusque du nom de *Falēsia* qui devient naturellement *Faleria* chez les écrivains romains, par exemple chez Rutilius Namatianus, *Itin.*, I, 371: *Lassatum cohibet uicina Faleria cursum*, cité par Deecke, *Falisk.*, p. 126. Or, aujourd'hui encore, l'endroit s'appelle *Porto de' Faliesi*.

§ 104. — Une seule province marche généralement de front avec l'Italie: c'est la Dacie. Elle doit aux conditions toutes spéciales de sa colonisation cette situation exceptionnelle au sein des pays romains. Nous avons déjà fait observer que, lors de la conquête, le latin n'eut point ici à combattre et à expulser un idiome étranger comme en Afrique, en Gaule, en Espagne. Des témoignages dont rien ne nous permet de mettre en doute la véracité, nous montrent le pays entier abandonné

par les Daces au moment de l'invasion romaine. La langue latine se trouva donc ici en face d'une terre vierge où aucune influence étrangère ne pouvait arrêter son développement ou détourner ses destinées. L'idiome apporté en Dacie par Trajan et qui s'y implanta sous ses successeurs fut donc le latin généralement parlé dans l'Empire au II^e et au III^e siècles de notre ère. Les colons provenaient, nous dit-on, de toutes les parties de l'Empire, *ex toto orbe romano*, Eutrope, VIII, 6. Pourtant, il faut observer que, d'après le témoignage formel des inscriptions, la colonisation de la Dacie fut principalement confiée à l'élément militaire. Sept légions furent employées par Trajan à la conquête du pays; notamment la Legio XIII Gemina y resta constamment cantonnée autour d'Apulum, aujourd'hui Carlsburg. Sous Septime Sévère, la Legio V Macedonica vint l'y rejoindre à Potaissa. Il y eut également d'importantes garnisons militaires à Tsierna, à Napoca, à Sarmizegetusa, tous lieux que le *Digeste*, L, xv, 8, 9, cite expressément comme jouissant du droit italique. Gooss, dans une magistrale étude sur la colonisation de la Dacie, *Arch. Vereins für siebenb. Landesk.*, 1874, neuve F. XII, 1, 107-166, fixe à 25,000 hommes le contingent de l'élément militaire dans cette province. Dans les desseins de la politique romaine, les pays daces étaient destinés à jouer un rôle analogue à celui que rempliront plus tard les marches de Charlemagne ou, dans l'Autriche moderne, les Confins Militaires.

Le latin des armées, *sermo militaris*, fut l'élément essentiel et le noyau constitutif de la langue apportée en Dacie. Les colonies civiles et agricoles, les grandes exploitations foncières comme dans la Cisalpine, les établissements miniers comme en Espagne, les villes maritimes comme en Provence, en Ligurie, en Vénétie et sur les côtes illyriennes, les grands centres commerciaux et les places de transit comme en Gaule, n'ont ici qu'une importance tout à fait secondaire. Quant aux centres littéraires tels que Cordoue, Bordeaux, Narbonne, Lyon, Mantoue ou Milan, ils manquent complètement. Pendant toute la durée de la domination romaine en Dacie, pas une seule école n'y fut fondée; comme le remarque Budinszky, *Ausbreit. latein. Spr.*, p. 220, les illettrés sont nombreux en Dacie et il y a des textes qui signalent expressément cet état de choses. On comprend de reste pourquoi Rome jugea inutile d'établir des écoles dans sa nouvelle colonie: c'est, comme

nous le croyons, pour la même raison qui les rendait superflues dans l'Italie centrale, parce qu'il n'y avait point en réalité dans le pays de Barbares à latiniser, parce que la population entière était constituée par les colons et les légionnaires venus des autres parties de l'Empire et qui tous parlaient le latin.

Ce latin n'était point, tant s'en faut, le latin classique : mais il suffisait aux besoins de la politique romaine. D'un autre côté, la domination romaine en Dacie fut trop éphémère et trop instable, le pays était d'ailleurs trop éloigné, trop reculé aux confins extrêmes de l'Empire, trop isolé du reste du monde, trop peu en contact avec les parties centrales où battait le cœur de Rome, pour que le latin de la métropole pût, comme en Italie, se répandre à la longue comme un vernis d'urbanité sur l'idiome vulgaire. Ainsi, les restaurations dues à la langue littéraire, les formes, les suffixes, les mots du latin classique qui, même en Italie, finirent avec le temps par se greffer sur les canevas des vieux parlers populaires, font presque entièrement défaut au latin de la Dacie, ou du moins se bornent aux rénovations déjà introduites dans le parler général de l'Empire avant la fin du II^e siècle. Quant aux formes qui obtinrent droit de cité dans l'idiome vulgaire pendant la première moitié du III^e, il est douteux qu'elles aient pu s'acclimater d'une manière bien durable et bien effective au milieu des difficultés de jour en jour grandissantes qui détachaient peu à peu la province trajane de tout lien avec Rome. Le latin vulgaire de la Dacie et ses représentants modernes, les dialectes roumains dépouillés de tous les éléments étrangers, slaves, albanais et ougriens qui les ont déformés dans la suite, nous offrent ainsi l'image la plus pure et la plus exacte de ce qu'était au II^e siècle de notre ère l'idiome généralement parlé par les légionnaires de l'Empire romain. La conservation de la langue roumaine est en ce sens le plus grand bienfait dont la philologie romane soit redevable au hasard des événements politiques. C'est ce qu'a déjà montré Jarník dans son beau travail sur l'importance de la langue roumaine, dans la revue *Osten*, 1878.

Ce *sermo militaris*, ce latin général des soldats romains, reposait, comme il est naturel de le supposer, dans ses parties essentielles, sur le latin vulgaire tel qu'on le parlait sous l'Empire dans la majorité des districts italiens. L'Italie en effet restait toujours le centre de l'Empire, le pays privilégié,

l'annexe immédiate de Rome, le cœur gigantesque d'où le sang et la vie romaine refluèrent constamment vers les provinces. Elle était, dans l'organisation militaire des Romains, le camp central et permanent des légions, le quartier général où elles se constituaient et se disloquaient incessamment. Si les contingents fournis par les provinces sous l'administration impériale étaient considérables, les Romains et les Italiotes continuaient néanmoins à y occuper les postes importants; ils gardaient leurs privilèges et leur autorité de conquérants, restaient malgré tout les maîtres, et c'était, par la force même des choses, leur latin qui s'imposait plus ou moins à la légion entière. Tous les traits communs au roumain et à l'italien, les pluriels en *-i* et en *-e*, les secondes personnes en *-i*, la chute des consonnes finales, la voyelle *o*, *u* comme représentant de *au* atone, le traitement des gutturales, doivent s'expliquer de cette manière : ce sont autant de caractères particuliers qui appartenaient dès la fin du II^e siècle au latin vulgaire d'Italie et qui furent directement importés en Dacie par les légions. Au point de vue de la chronologie du latin vulgaire, ce sont là des données d'une portée immense; car, sans cet accord, il serait extrêmement difficile, sinon impossible, de dater la plupart des faits caractéristiques de la phonétique italienne.

§ 105. — La Dacie nous apparaît ainsi comme une simple annexe de l'Italie et du même coup s'oppose nettement avec elle, partiellement avec la Rhétie, à toutes les autres provinces de l'Empire. Cette opposition, si marquée et si frappante, n'a point été jusqu'ici, semble-t-il, interprétée comme il convenait. Car il ne suffit point de distinguer un groupe oriental (italien et roumain) et un groupe occidental (espagnol et portugais) avec, comme une sorte d'intermédiaire, un groupe septentrional (provençal, français, rhétique) parmi les langues romanes historiquement connues; ce n'est pas assez d'indiquer par exemple que l'Italie et la Dacie suivent tel ou tel développement phonétique ou morphologique et que ces deux régions s'opposent par là aux autres provinces, lesquelles présentent des solutions différentes. Il faut aussi chercher la cause de cette opposition, montrer comment le latin vulgaire d'Italie a toujours été très différent du latin parlé dans les provinces, indiquer d'où proviennent ces divergences et comme quoi elles ne s'expliquent ni par la répartition géographique des pays romains, ni par

des différences chronologiques dans leur latinité, mais bien par les conditions historiques de la latinisation. Du même coup, l'utopie d'un latin vulgaire uniforme dans lequel chacune des langues romanes se serait taillé après coup sa petite grammaire particulière, rentre décidément dans le domaine des théories insoutenables. Il n'y pas plus eu dans l'Empire romain de latin vulgaire uniforme qu'on ne parle uniformément l'anglais sur toute la surface de la terre ; car faut distinguer entre l'anglais que le peuple parle dans la Grande-Bretagne et dont les patois multiples et anciens s'égalisent peu à peu sous la pénétration de la langue écrite et de l'idiome des villes, et l'anglais que parlent, dans les colonies, les colons et les indigènes déjà anglicisés et qui dérive de la langue littéraire : de même, il faut distinguer à toutes les époques entre le latin de l'Italie, avec son annexe la Dacie, et le latin des autres provinces de l'Empire romain.

§ 106. — Indépendamment de cette distinction fondamentale, il convient bien entendu d'établir parallèlement dans chaque pays, ainsi que nous l'avons fait, des différences chronologiques notables. Le latin d'Espagne est à la fois plus archaïque et plus perfectionné par un plus long usage de l'idiome officiel que par exemple le latin de la Rhétie. De même en Italie le latin qu'on parlait dans la péninsule au temps des Gracques était, à n'en point douter, infiniment plus divisé, plus morcelé en une infinité de patois et de parlers locaux, que celui qui s'établit peu à peu après les événements de la Guerre Sociale et aboutit sous l'Empire à une sorte de *κοινή* déjà passablement unifiée dans ses grandes lignes. Il faut également tenir compte des influences exercées par le voisinage géographique ; en Rhétie, l'élément italique fut naturellement prépondérant lors de la colonisation romaine : de là une quantité de traits particuliers au latin d'Italie communiqués aux provinces rhétiques ; la Gaule du Nord subit l'influence immédiate du latin de Provence, et ainsi de suite.

§ 107. — Ce qui complique encore cet état de choses déjà passablement embrouillé par la lutte de tant d'éléments complexes, ce sont les actions et les réactions incessantes des divers parlers provinciaux les uns sur les autres. Les échanges entre les différentes colonies, les translocations, les relations commerciales entraînent forcément des perturbations à l'inté-

rieur de la latinité spéciale à chaque province, en même temps qu'ils préparent ou maintiennent l'unité générale de la langue. Il arrive par exemple que des faits particuliers au latin d'Afrique ou d'Espagne reviennent de là en Italie, s'y généralisent et parfois même refluent ensuite de nouveau sur les provinces. En roumain, *patru* « quatre » présente dans son *p-* initial au lieu de *c-* la même anomalie que le v. sarde *battor*, latin vulgaire de Sardaigne **pattor* au lieu de **cattor* = *quattor*. Il faut y voir, croyons-nous, moins une forme issue des numératifs composés, avec *-p-*, *-b-* normalement pour *-qu-* intervocalique, W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 426, qu'une influence directe de l'osque *petor*, *petora* sur le latin *quattor*. Quoi qu'il en soit, le compromis latino-osque **pattor* est admissible directement pour la Sardaigne comme le sarde *cumone* (voir plus haut, § 76), est un compromis entre le latin *communis* et l'osque *comono*, *comenei*, dialectalement peut être **cumono* (cf. par ex. prufatted avec *u* pour *o* atone). Pour la Dacie, l'emprunt direct doit être écarté: il s'agit d'une greffe du **pattor* de la Sardaigne sur le latin des contrées danubiennes au II^e siècle. On pourra donc, dans le dictionnaire futur du latin vulgaire, noter le mot d'après notre formule: *b₂(k)*. Un cas semblable nous est fourni par la forme sardo-roumaine de *nuptiae*, déformé par l'étymologie populaire, d'après *nuntiāre* « publier les bans »: d'où *nupta* en sarde, *nuntă* en roumain.

La question est un peu différente en ce qui concerne le suffixe roumain *-ine* comme correspondant du suffixe latin *-iōn-* à côté de *-iūne*, cf. *putrejune*, *adăpăciune*, *păsciune*, *minciune*, etc., Taverney, *Études rom. G. Paris*, p. 270 sq. Les langues italiques sont toutes d'accord pour présenter aux cas obliques le suffixe sous la forme *in-*, probablement *in-*, en regard de *iōn-* latin¹: osque *legineī* « legioni », *tanginūd*; ombr. *ferine*, *tribrisine*, marrucin *agine*, etc.; de même *tin-* en regard de *tīōn-*: osque *medicatinom*, ombrien *natine* « natione », etc., cf. Planta, II, § 266, 2 p. 64 sq. On peut croire qu'à l'époque de la colonisation de la Dacie *legine*, *natine* n'avaient pas encore complètement disparu dans le latin d'Italie devant les rétablissements littéraires *legiōne*, *natiōne*: de là la persistance partielle de *-ine* à côté de *-iūne* en roumain.

1. Si le roumain *-ine* se rattache réellement, comme nous le croyons, à *-ine* italique pour *-iōne* latin, du même coup *-in* osco-ombrien serait attesté avec *i* long, ce qui, jusqu'à présent, était resté douteux.

Par-dessus le fond de latinité spécialement italienne qui constitue la base du latin de Dacie, on atteint également des filons plus ou moins considérables apportés des autres provinces de l'Empire. C'est surtout le latin de Rhétie, cf. Ascoli, *Sull' idioma friulano e sulla sua affinità colla ling. val.*, et celui d'Espagne qui ont contribué pour une bonne part à la constitution des dialectes de la Dacie. Nous croyons que ce sont principalement les auxiliaires militaires des légions qui ont introduit ces éléments dans le pays. Toujours est-il que, parmi les auxiliaires cantonnés dans la colonie trajane, et qui étaient particulièrement nombreux, les listes relevées par Gooss, *Arch. Vereins siebenb. Landesk.*, 1874, neuve F., XII, 1, 107-166, cf. aussi Tocilescu, *Dacia înainte de Romanî*, signalent presque exclusivement des Espagnols, des Rhètes et des Syriens. Qu'il nous soit permis pour notre part de compléter ces renseignements historiques en rappelant que la *Legio III Gallica*, qui réside en Syrie sous les premiers empereurs (Tac., *Hist.*, III, 24; IV, 39) passe ensuite en Mésie vers la fin du règne de Néron (Suet., *Vespas.*, 6); elle y soutint longtemps la lutte contre les Sarmates et les Daces et nous paraît bien, en raison même de cette longue habitude du pays, avoir dû être tout naturellement utilisée par Trajan pour l'occupation de la Dacie. De même peut-être la *Legio VII Claudia* et la *Legio VIII Augusta*, également cantonnées primitivement en Mésie. Quant à la *Legio VII Galbiana*, formée tout entière par Galba de recrues espagnoles de la Tarraconaise (Tac., *Hist.* I, 6; Suet. *Galba*, 10), elle passa d'abord à Rome, voir plus loin § 111, puis en Pannonie (Tac. *Bist.* II, 11), où elle paraît avoir résidé jusqu'au temps de Vespasien qui la réunit à la *Legio I Germanica*, comme l'a montré Marquardt, *Röm. Altert.*, III, 2, p. 354. Il est donc peu probable que les hispanismes, qui circulaient sûrement à l'origine dans la *VII Galbiana*, aient été, comme nous l'avions cru jadis, une des sources des hispanismes du latin de la Dacie et du roumain actuel.

Quoi qu'il en soit, un mot intéressant à l'égard de ces hispanismes du roumain est le verbe *ajună*, macédonien *adzună* « jeûner ». Vers la fin de la République, *jā-* atone passe à *jē-* en latin classique; Skutsch, *Arch. Lat. Lex.*, VII, 528, a démontré que Plaute ne connaît encore que la forme *iāiūnis*; si *iānuārius* est resté dans l'orthographe littéraire à côté de *iēnuārio jennario* vulgaire, c'est à cause de *Jānus* où, suivant

une remarque de Stolz, *Hist. Gramm.*, I, 167, *ā* subsiste dans tous les exemples connus : d'où nous proposons de conclure que la loi de *jē-* pour *jā-* ne s'étend pas à *jā-* tonique. Donc *iāiūnus*, dont on trouvera déjà quelques exemples incidemment relevés par Schuchardt, *Vokal.*, III, 110, est plus ancien que *iēiūnus* et la belle étymologie de Thurneysen, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXXII, p. 554 sq., permet d'atteindre une forme encore plus ancienne, soit **ēiūnos*, scr. *ād̐jūna-*. On trouve encore *ēiūnat* dans les Gloses de Philoxène. Cet **ēiūnus* prend un *j* initial par assimilation à la seconde syllabe comme il arrive quelquefois, puis comme la langue commence à hésiter entre *iānuārius* et *iēnuārius*, la mode adopte tout d'abord *iāiūnus* dans la langue littéraire de la République ; ce n'est que plus tard que *iēiūnus* est rétabli définitivement, à moins qu'on ne préfère, ce qui est peut-être plus exact mais plus hardi, admettre un passage direct de **ēiūnos* à **āiūnos* comme on a *ā* pour *ō* ou *ē* dans *āter*, *ācer*, etc., cf. sur cette question Wharton, *Mém. Soc. Ling.*, VII, 458. Dès lors **āiūnos* devient la forme latine la plus ancienne et effectivement c'est elle que nous trouvons à la base de l'espagnol *ayun*, tandis que le portugais *jejum* reproduit la forme classique, absolument comme l'espagnol *enero* = *iēnnāriō* est une forme vulgaire plus ancienne que le portugais *janeiro* = *iānnāriō* d'après le vocalisme classique. La romanisation de la Lusitanie n'ayant guère été entreprise qu'après César, il y a là une indication précieuse pour la chronologie du latin vulgaire. À côté de **āiūno*, la langue vulgaire connaît *iāiūno* comme on a *iēiūnus* à côté de **ēiūnus* ; le roumanche *yagin* peut représenter l'un ou l'autre vocalisme, cf. *maguoll* = *medulla*, *manūd* = *minor*, etc. L'hésitation entre **āiūnus* et **ēiūnus* conduit à une simplification du mot : *iūniō* comme verbe est attesté par les textes, Schuchardt, *Vokal.*, II, 460 ; on le retrouve dans l'engadin *giün*. À l'époque de la colonisation de la Dacie, *iēiūno* et partiellement **iūno* étaient sûrement seuls usités en Italie : le roumain *ajun*, *ajunā* ne peut donc, de même que les formes albanaises, guègue *aqiënīm-i*, etc., qu'être venu directement d'Espagne.

§ 108. — Les langues romanes présentent une quantité d'anomalies et de contradictions phonétiques que les philologues s'épuisent vainement à vouloir réduire en lois et en

règles particulières; rien de plus embrouillé et de plus cahotique par exemple que le traitement des muettes intervocaliques, en particulier des groupes avec *i*. L'explication de ces divergences ne saurait être raisonnablement cherchée que dans des différences à la fois chronologiques et géographiques à l'intérieur d'un même dialecte lors de la constitution du latin local qui lui sert de base. La voyelle *i* devant une autre voyelle ne s'est pas réduite à *i* uniformément et simultanément dans toutes les régions ni dans toutes les situations phonétiques; *patria* était très probablement encore trisyllabique à une époque où déjà l'on prononçait depuis longtemps *faciat*; *sapiat* est sans doute articulé *sapiat* en Italie beaucoup plus tôt qu'en Espagne; en Aquitaine l'*i* de *sapiat* n'a jamais complètement perdu sa valeur vocalique et encore aujourd'hui en gascon il sonne *i* et non *i'*¹.

Il y a enfin les formes du latin littéraire qui, à toutes les époques, pénètrent tous les parlers vulgaires de l'Empire et dont l'invasion est continue; car il faut, nous le répétons, bien tenir compte de ce fait essentiel que le latin vulgaire n'est point un idiome fixe et nettement déterminé par des lois absolues et précises. Loin d'être fermé à l'intrusion des formes littéraires, il tend au contraire à se les approprier et s'efforce sans cesse de s'en rapprocher comme de la seule norme de son unité: d'où il résulte que, comme nous l'avons déjà dit, à n'importe quelle époque et dans le domaine roman tout entier, *toute forme littéraire peut toujours avoir accès dans l'idiome vulgaire et s'y installer à demeure*. Il en est de même des formes dialectales qui peuvent voyager sans difficulté d'une province à l'autre de l'Empire et ajouter de nouvelles bigarrures au latin spécial de telle ou telle contrée. C'est ce que nous venons de voir pour le roumain *patru* et *ajund*. Seulement, la langue reste partout en général assez conséquente avec elle-même et assez vivace pour conserver, dans ses grandes lignes, son originalité et sa vitalité propre. Presque toujours elle garde un sentiment assez net de son individualité et comme la conscience intime du jeu normal et sain de ses organes; c'est pourquoi elle sait s'assimiler par analogie naturelle la plupart de ces formes hétéroclites, sans quoi elle roulerait promptement au chaos et cesserait bientôt d'exister.

1. Le gascon *sapie* suppose **soppia* ou peut-être **sappia*.

VI

ÉTABLISSEMENT D'UNE CHRONOLOGIE

SOMMAIRE : §§ 109-114. Caractère complexe du latin vulgaire ; difficultés et hésitations de la chronologie ; essai d'une détermination chronologique et topographique du groupe *rg* ; le groupe *al-*, etc. — §§ 115-116. Établissement d'une méthode ; chronologie générale du latin vulgaire. — § 117. *Première période* : Formation des dialectes latino-italiques. — §§ 118-130. *Deuxième période* : Constitution du latin général d'Italie ; triomphes du vocalisme italique sur le vocalisme latin. Histoire des gutturales en latin vulgaire ; origine et chronologie de *c* (§§ 118-119) ; groupes *ti* et *ci* (§§ 120-121) ; témoignages historiques et épigraphiques (§§ 122-124) ; histoire de *g*, *j* ; de *ng* ; le pronom *ego* (§§ 125-127) ; les groupes *tr*, *tl*, *et* (§§ 128-130). — §§ 131-132. *Troisième période* : Unification du latin impérial. — § 133. *Quatrième période* : Décomposition du latin vulgaire impérial.

§ 109. — Le latin vulgaire est donc quelque chose de très spécial dans l'histoire des langues humaines et il importe de bien saisir la portée exacte de cette expression sous peine de s'égarer dans les conceptions et les théories les plus fantaisistes. Le latin vulgaire n'est, à proprement parler, ni une langue spéciale ni un ensemble de dialectes simultanément développés dans les divers pays romans et évoluant en vertu de lois phonétiques et d'habitudes morphologiques nettement déterminées. C'est simplement le développement historique de la langue latine dans les différentes régions de l'Empire romain et durant toute l'histoire de Rome jusqu'au démembrement de l'Empire, d'abord en dehors de l'idiome littéraire du Latium, puis sous son influence et sa direction. Le latin d'Italie, constitué généralement par extension naturelle antérieurement à l'avènement de la langue classique, s'oppose ainsi tout d'abord au latin des provinces dominé directement par l'idiome officiel ; l'histoire de l'un sera donc, par ses origines mêmes, sensiblement différente de l'histoire de l'autre ; sur certains points, elle lui sera même diamétralement opposée. C'est là une première distinction qui est essentielle et sur

laquelle nous nous sommes efforcé d'attirer l'attention dans les paragraphes précédents. On devra donc toujours, pour chaque forme du latin vulgaire, rechercher préalablement si elle est commune à l'Italie et aux provinces, ou bien si elle se rencontre seulement soit en Italie et secondairement en Dacie, soit dans les autres provinces de l'Empire. Au point de vue tant des origines historiques et linguistiques de la forme spéciale en question que de la chronologie générale de l'idiome vulgaire, cette distinction est capitale.

§ 110. — En second lieu, il convient d'envisager les conditions très diverses suivant les temps et les lieux, dans lesquelles s'est exercée, à l'intérieur de chaque région, l'action du latin littéraire sur le parler vulgaire et comment celui-ci de son côté s'efforce de réagir contre la contrainte de la langue officielle. Nous voyons en effet le latin vulgaire de toutes les contrées de l'Empire, l'Italie comprise, partagé incessamment entre deux tendances contraires qui, en entraînant le latin vulgaire dans deux directions opposées, parviennent assez bien à le maintenir constamment dans un équilibre stable jusqu'à l'écroulement de la puissance romaine. D'une part la tendance au morcellement dialectal, le développement naturel et spontané de formes divergentes et originales agissent, comme dans toute langue naturelle et vivante, à la manière d'une force centrifuge minant peu à peu l'unité linguistique; c'est l'élément vivace et libre du latin vulgaire. D'un autre côté, l'influence de la langue littéraire s'efforce à mesure de détruire ces germes dissolvants et de rétablir, à la façon de la force centripète, l'unité linguistique perpétuellement menacée; c'est l'élément conventionnel et factice de l'idiome vulgaire de l'Empire romain.

L'histoire du latin populaire n'est pas autre chose que l'histoire de cette lutte séculaire entre ces deux principes adverses qui se disputent mutuellement les destinées de la langue latine. Cette histoire doit donc être divisée, d'après les données historiques relatives à chaque région, en périodes de morcellement dialectal et en périodes d'unification linguistique, suivant que l'un ou l'autre principe a exercé à tel ou tel moment et dans chaque contrée historiquement unie une action prépondérante. L'Italie, latinisée en partie à une époque antérieure à la constitution du latin classique, se trouve ainsi présenter à

l'égard des provinces un retard considérable, une période de plusieurs siècles où le morcellement dialectal, librement développé, a été poussé jusqu'à l'extrême : de là précisément l'opposition persistante entre l'Italie et les autres régions de l'Empire ; de là aussi l'apparition prématurée dans le vieux latin polydialectal de l'Italie d'une quantité de phénomènes linguistiques qui n'arriveront que beaucoup plus tard à se généraliser dans le latin vulgaire impérial et même n'atteindront leur éclosion définitive que dans les langues romanes. Le latin littéraire une fois constitué, c'est naturellement le principe de l'unification linguistique qui reprend peu à peu le dessus jusque vers la fin de l'Empire ; l'unité administrative abolie, le latin classique battu en brèche et ruiné, les germes dialectaux reparaissent avec une vitalité et une exubérance d'autant plus grandes qu'elles avaient plus longtemps été comprimées et combattues ; c'est la période romane qui commence. Sans le latin classique, les idiomes romans seraient nés cinq ou six siècles plus tôt ; ils se seraient dès l'origine librement développés, comme se sont développées par exemple les langues germaniques. Telles sont, résumées à grands traits, les conclusions générales où nous sommes arrivés dans le cours de notre étude.

§ 111. — Il y a en outre un troisième point dont il faut tenir compte dans l'histoire du latin vulgaire, car il ne contribue pas médiocrement à compliquer encore ces questions déjà si complexes. Ce sont, comme nous l'avons vu, les échanges et les réactions opérés par suite des relations historiques et politiques entre les parlers latins des diverses contrées de l'Empire. Des faits linguistiques limités à l'origine à une étendue géographique minime, par exemple *t* pour *l* ou *ss* pour *rs*, se propagent insensiblement sur un très vaste espace, finissent par gagner une province après une autre et même peuvent être parfois apportés par des translocations de troupes ou de colons dans des régions géographiquement séparées. Dans les provinces, le latin littéraire a ce désavantage d'avoir à combattre non seulement les tendances séparatistes contractées sur place après la colonisation, mais encore les germes dialectaux emportés d'Italie par les colons. Il est vrai que Rome et les grandes places d'Italie souffrent de leur côté, comme nous l'avons dit, de l'afflux incessant des provin-

ciaux vers la capitale et les villes de la péninsule. Le retour des légions, après des séjours prolongés dans les provinces, entraîne fatalement, lui aussi, des perturbations dans le latin de Rome et de l'Italie. La *Legio VII Galbiana*, levée en Espagne par Galba et qu'il transporta tout entière dans la capitale et les garnisons du Latium (Tac., *Hist.*, I, 6, Suet., *Galba*, 10) marque probablement — telle est du moins notre opinion — la première grande invasion d'hispanismes dans le latin spécial de Rome¹.

§ 112. — Dans ces conditions, il est évident non seulement que l'homogénéité du latin vulgaire des différents pays de la Romania est une conception chimérique dénuée de tout fondement historique, mais encore que la chronologie précise et uniforme dont les romanistes ont coutume de se servir à l'égard du latin vulgaire repose le plus souvent sur des spéculations illusoires. En réalité, *le latin vulgaire n'a point de chronologie fixe et absolue*, précisément parce que le latin vulgaire n'est pas à proprement parler une langue naturelle et librement développée. Rien de plus faux par exemple que de déclarer que *rb* pour *ry* en latin vulgaire date du 1^{er} siècle de notre ère parce que les monnaies de Nerva portent déjà la graphie NERBA, cf. aussi SERBVS, CIL. VI, 300, inversement ACERVISIMAM, CIL. X, 1208, ann. 155; ARVITRAM dans l'édit de Dioclétien, ann. 301, autres exemples chez Seelmann, *Aussprache*, p. 239, 4, Stolz, *Hist. Gramm. lat. Spr.*, I, § 284, W. Meyer-Lübke, *Zeitsch. vergl. Spr.*, XXVIII, 163; cf. aussi *Alueus non albeus*, App. Prob. Keil, IV, 198, 7. Pour un peu, on indiquerait l'année même où s'est produit le changement de *ry* en *rb* et ceux qui se laissent prendre au faux clinquant scientifique de ces procédés ne peuvent assez admirer l'étonnante précision d'une science si rigoureuse.

Le fait que les inscriptions de Rome donnent des exemples de *rb* pour *ry* dès l'année 96 prouve simplement qu'à cette époque, à Rome, on prononçait le plus souvent *rb* pour *ry*, mais en réalité il ne signifie rien de plus; à l'extrême rigueur

1. Les soldats de la nouvelle légion de Galba étaient, d'après Suetone, originaires de la Tarraconaise. Lorsque les particularités du latin de cette région auront été établies par l'étude systématique des inscriptions locales, on pourra s'appliquer à les rechercher dans le dialecte romain du moyen âge et les patois modernes de la campagne de Rome.

il sera seulement permis de supposer que *rb* pour *ru* s'entendait aussi plus ou moins généralement, dès cette époque, non seulement à Rome mais aussi dans d'autres régions de l'Italie et même en dehors de la péninsule; le vieux sarde *corbu* « corbeau » ou *cherbinu* « cerf », *Stat. Sassar.*, 116, représente certainement quelque chose d'ancien. Mais on n'a pas le droit d'étendre *a priori* le phénomène au latin général de l'Empire tout entier et d'autre part il serait faux d'y reconnaître une loi rigoureuse et absolue, comparable aux lois phonétiques des langues naturelles développées en dehors de toute influence savante. Du temps de Nerva, le peuple d'Italie articulait le plus souvent *cerbo*, *corbo* : mais *cervo*, *corvo* n'étaient point pour cela radicalement expulsés de l'usage, tant s'en faut. La preuve en est dans l'italien qui, aujourd'hui encore, dit aussi bien *nerbo* que *nervo*, *cérbio* que *cervio*, et même ne connaît d'autre forme que *servo*, *servire*. Le latin *silva* est *silbā* en roumain mais ailleurs il reste partout *silva*, excepté pourtant le romagnol *salbedg* et le vieux dial. de Pavie *salbego*, lat. vulg. **salvato*, franç. *sauvage*.

Ce qui est plus dangereux encore que la méthode elle-même, c'est l'usage que l'on en fait et les déductions fantaisistes où l'on arrive lorsqu'on cherche à enfermer à tout prix dans des règles spéciales ces prétendues anomalies dont fourmillent les langues romanes. De ce que le français a *cerf* à côté de *corbeau*, on se hâte de conclure que le latin des Gaules connaît bien le changement de *ru* en *rb* mais seulement avant l'accent, jamais après, ce qui serait pour le moins extraordinaire. Là où l'influence du latin littéraire cesse de bonne heure de s'exercer, les changements phonétiques plus particulièrement propres à l'usage vulgaire se développent naturellement d'une manière plus complète et qui se rapproche déjà sensiblement de la rigueur à laquelle nous ont habitués les lois phonétiques des langues germaniques ou slaves par exemple. En roumain *rb* pour *ru* a pu devenir ainsi absolument général, par exemple *ferb* de *feruē*, *cerbice* de *cervice*, etc. En Espagne au contraire, *rb* pour *ru* n'a jamais eu assez de vitalité pour combattre efficacement la prononciation urbaine; nous voyons même en Portugal et partiellement en Rhétie, à une époque il est vrai plus récente sans doute, l'évolution inverse s'établir et *rb* passer à *rv* : port. *arvore*, *carvão*, rhét. *iarva* « herba », de même qu'en Sicile *barba* devient *varva*, etc.

Il y a pourtant un mot très important qui a passé en Espagne avec *rb* pour *ru* : c'est *barbecho*, sarde *barvattu*, latin littéraire *ueruactum*. Le *b*-initial est sûrement analogique d'après *b* de la seconde syllabe ; **verbacto* entraîne **berbaxto*, **barbahto* dans le latin vulgaire de la République comme en roumain *brebena* de *uerbēna*, cf. aussi BERBECES, anno 183, cité par Jordan, *Beitr.*, 51 ; *berbex* dans le ms. de Pétrone, Büch., 66, l. 10. Le sarde laisse peu de doute sur l'antiquité de ces formes. Dès lors les premières origines de *rb* pour *ru* peuvent être reculées bien au delà du temps de Nerva ou d'Auguste et peuvent même remonter fort loin dans le passé italique. Déjà l'orthographe classique *ferbuī*, de *ferueō*, ne saurait être interprétée raisonnablement que par le changement de *ruu* en *rhu*, cf. *ferbeō* Probus, *Inst. art.*, Keil IV, 185, 30 ; Prisc., Keil II, 479, 19. Reconnaître, comme on le fait, dans *ferbuī* une racine **bher-dh-* et dans *ferueō*, v. latin *feruō* *feruī* une racine **bher-u-* rentre dans le domaine de la haute fantaisie et nous ne saurions, pour notre part, souscrire à de pareilles théories sous aucune condition. Plaute scande encore régulièrement *silūa*, *salūos*, *Mil. Glor.*, IV, VII, 6, *furūos*, cf. Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 22. Si Virgile scande *silūa*, *salūos*, *furūos*, c'est que *ū* ou *u* a fait depuis Plaute, après *l* ou *r*, un pas de plus vers la consonne *ū* ou *û*, c'est-à-dire *w* bilabial du néerlandais par exemple ; il est désormais résolument senti comme une semi-voyelle.

Il faut de toute façon admettre entre *ru* ancien et *rb* roman et vulgaire un intermédiaire *rū*, avec *w* ou *û* bilabial, sorti très naturellement de l'influence de *r* (ou *l* dans *lu-lū-lb*). On prononçait donc déjà *arūa*, *serūō* à une époque où l'on articulait encore *uoueō*, *ūua* avec *u* primitif ; le passage général de tout *u* à *ū*, *v*, accompli en latin classique au temps de Claude et certainement bien antérieur dans le parler vulgaire de l'Italie, voir plus haut p. 245, est néanmoins postérieur à celui de *ru* à *rū* dans les exemples anciens ; c'est pourquoi il a généralement suivi des destinées absolument différentes dans les langues romanes. Il resterait à chercher dans quel dialecte le phénomène a commencé ; c'est probablement dans le Latium lui-même ou dans les régions immédiatement voisines qu'il faudrait diriger les recherches, car nous persistons à croire, avec Brugmann, qu'en osco-ombrien le signe $\square$ désigne déjà uniformément *v* ou *û* pour *u* ancien ; l'osque d'ail-

leurs, qui exige l'anaptyxe entre *ru*, *rv*, est exclu en tout cas¹.

Ainsi *rb* pour *ru* est possible en latin vulgaire dès l'époque la plus ancienne, comme en témoigne l'histoire de *ueruactum* et de *ueruex*; à l'époque de la colonisation de la Gaule, *rb* est déjà très répandu et très général dans le parler vulgaire de l'Italie, mais de son côté *ru*, *rv* reste toujours possible, tant qu'il existe un latin littéraire et qu'on le parle. Nous ne parlons naturellement pas de ceux qui, comme Scelmann, *Auspr. lat. Spr.*, p. 239, 4, ignorent l'influence de *r* ou *l* sur *u* suivant et admettent le passage, sans condition, de tout *u* à *v* et de tout *b* à *v* « als ein charakteristisches Zeichen der Vulgärsprache. » Rappelons seulement que *u* était arrivé en Italie, suivant notre opinion personnelle, beaucoup plus tôt que dans le Latium à la valeur *û* sans condition : de là le signe □ ou ≡ qui manque en latin. Dès l'époque de Claude, la prononciation *û* du latin d'Italie commence à pénétrer dans la langue officielle : de là le ≡ des inscriptions claudiennes, cf. p. 245. D'autre part *u* latin n'est rendu régulièrement et en toute position par β grec qu'à partir d'Hadrien, comme l'a montré Dittenberger, *Hermes*, VI, 302, alors que ϣ ϣ pour *ru lu* apparaissent, comme on sait, beaucoup plus tôt. Sur les échanges entre *b:u* en latin vulgaire, cf. Parodi, *Roman.*, XXVII, 177-240.

§ 113. — La plupart des phénomènes qui caractérisent chacune des langues romanes existent, avec plus ou moins d'extension, dans le latin vulgaire, et on en retrouve presque toujours les premiers germes dans les vieux parlers latins ou

1. Sur le témoignage de Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, IV, 400, qui transcrit l'inscription votive de Faléries, Garr., *Syll.*, 559 : **ΑΡΕΝΕΑ ΜΕΝΕΡΑ** avec □ à côté de **ΜΥ+ΟΟΥ** *uootum* avec **Υ**, nous avons cru atteindre un exemple éclatant du passage de *ru* à *rv* dans l'ancienne Italie provinciale. Malheureusement, il a fallu quelque peu en rabattre. Mon vénéré et savant ami, le Dr Vysoky, professeur agrégé d'archéologie classique à l'Université de Prague, a, sur ma prière, vérifié la lecture sur l'inscription même, aujourd'hui déposée à Rome, au Musée Kircher, sous le n° 188. Voici ce qu'il m'écrit, à la date du 23 novembre 1897 : « Jest zcela patrné psáno **Υ**; po nějakém ≡ není ani stopy : **ΜΕΝΕΡΑ** ». La lecture de Deecke qui, d'une façon générale, n'admet pas même le signe □ ou ≡ pour le falisque, se trouve ainsi être la bonne et il n'y a qu'à passer condamnation sur notre propre hypothèse. Cf. aussi Ruggiero, *Catal. del Museo Kircheriano*, I, 56, n° 188.

sabelliques de l'Italie ; mais, jusqu'à la période romane, ils restent constamment dominés et comprimés dans leur évolution et leur généralisation par l'inflexible loi du latin écrit. A quelle époque a-t-on commencé de prononcer *dublo* pour *duplex*, cf. *dublicius* dans les *Dicta abb. Priminii*, 17, Caspari, *Kirchenh. Anecd.*, I, *padre* pour *patre* ou *subra* pour *supra*, **abrîre* pour *aprire*, *aperîre* ? Évidemment lors des premiers établissements de la langue latine au milieu de ceux des dialectes italiques qui connaissaient de fondation l'affaiblissement des fortes devant *r*, en ombrien *subra* : latin *supra* ; ka bru à côté de kapru, *mandraclo*, *podruhpei*, etc., osque embratur¹ : latin *imperator*, pélignien *empratois*, Zvetaiev, *Insc. Inf.*, 13, peut-être aussi d'après Planta, I, § 246, p. 548, 551, osque Sadiriis, pélignien *Sadries* ; latin *Satrius*, osque Aderl(û) : latin *Atella* ; ombrien *adro*, *adrer* : latin *âter*, cf. *triquedra* à côté de *triquetra*, Quintil. I, vi, 44, Seelmann, *Aussprache*, p. 309, où nous croyons toutefois plutôt avec Wharton, *Et. latina*, s. v. *âter*, et Thurneysen, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXXII, 554 sq. 4^e, que l'altération est du côté du latin². Il a pu y avoir, dès une époque très reculée, des dialectes italiques où l'adoucissement devant *r* était général et constant et même tout porte à croire que *-br-* pour *-pr-* dans l'ombrien littéraire d'Iguvium n'est qu'un épisode d'une loi moins restreinte dans d'autres dialectes de l'Ombrie. Dans le latin impérial de l'Italie, l'affaiblissement des muettes devant *r* n'est jamais parvenu à se généraliser : l'italien *pietra* à côté de *padre*, *ladro* ; *capra* à côté de *caviulo* montrent qu'en Toscane tout au moins il a fini par se combiner avec certaines conditions toniques et même avec la nature de la voyelle précédente. Mais la différence entre *pietra* et *padre* par exemple nous paraît de toute façon une utilisation postérieure de doubles constamment en usage dans le latin général de l'Italie.

L'affaiblissement des fortes intervocaliques a peut-être com-

1. Il faut dire toutefois que l'osque *embratur* n'est très probablement qu'un emprunt au latin et qui paraît de date assez récente. On ne trouve ce mot, comme on sait, que sur les monnaies de Papis Mutil, sur deux types différents de la Guerre Sociale, les nos 6 et 9 de Friedländer, *Osk. Münzen*, p. 80-81.

2. Dans l'ombrien *dupla*, nous sommes disposé à reconnaître une influence de l'orthographe latine plutôt qu'un témoignage en faveur du maintien de *pl* contre *br* pour *pr* en ombrien, ainsi que l'admet Bronisch, *Die osk. i- und e- Vok.*, p. 19.

mencé dans la Cisalpine et les pays celtiques : ainsi s'expliquerait *labuscom labuscer* à côté de *Iapuscom Iapuscer*, qui est le nom des Celtes sur les Tables Eugubines. L'extension du phénomène dans la Cisalpine, en Espagne et en Gaule s'éclaircirait du même coup. Une forme telle que *IRADAM*, Orelli, 2541, *MYDAVIT*, CIL. II, 462, du II^e siècle, ou encore *Capedulum : uestimentum capitis*, Corp. Gloss. lat., V, 13, 26, exemple assez ancien, semble-t-il, peut être à l'origine directement liée à la prononciation celtique. D'un autre côté, il ne faut pas oublier que le passage essentiellement latin de *f* non initial à *b* puis à *h* ressemble déjà beaucoup à la grande loi romane de l'affaiblissement des fortes non initiales. En latin, dans *-tūdō* pour **-tūtō*, cf. Thurneysen, *Zeitsch. vergl. Spr.*, XXVI, 305 sq., le phénomène est lié à des conditions spéciales ; remarquons seulement en passant que le suffixe *-tāte* devient exceptionnellement *-tade* en toscan et que la phonétique italienne est impuissante à expliquer cette forme ; il faut donc, croyons-nous, attribuer **-tāde* pour *-tāte* déjà au latin vulgaire d'Italie, exactement d'après l'analogie de *-tūdō* pour **-tūtō*. Il y aurait encore à citer ici en osque le rapport de *degetasis* à *deketasiūi*, mais cette forme est encore obscure.

De même pour l'histoire des finales. Nous avons vu plus haut, §§ 65 sq., ce qu'il faut penser des destinées de *-s* en latin vulgaire ; *-t* de son côté tombe d'assez bonne heure sur les inscriptions provinciales où l'influence italique agit directement contre lui. A Rome au contraire et dans le Latium en général, *-t* est beaucoup plus persistant. De là de longs siècles d'hésitation entre les formes avec *-t* et celles sans cette finale ; à Pompéi, au I^{er} siècle de notre ère, d'après *PEDIKAYD*, *LICHID* et autres, on en est encore le plus généralement au stade *-d*, comme en osque, puis les formes sans dentale, très anciennes dans le nord, se généralisent peu à peu dans toute la péninsule. Au IV^e et au V^e siècles, la dentale ne se maintient plus guère à ce qu'il semble, que devant voyelle. Une inscription récemment découverte et non utilisée encore par les philologues, nous donne des exemples d'autant plus précieux que le texte peut être exactement daté. La pierre a été découverte près de Rome, non loin du cimetière de Ponziano, et publiée en 1896 dans la *Röm. Quartalschrift*, X, p. 379. Elle commence par ces mots : *LOCVS · PETRI · QVI · VIXET · ANVS · XXV* et finit par

CONSS-MAXIMI-ITERVM-E-PATERI. Le second consulat de Pétro-nius Maximus et de Flavius Paternus correspond à l'année 443 après J.-C.; VIXET ANVS, lisez *vissēt ānnos*, à côté de E(t) PATER..., montre comment fonctionnaient dès cette époque en Italie les doublets avec et sans dentale.

§ 114. — Aucun exemple ne montre mieux que l'histoire de la diphtongue *au* l'incertitude chronologique du latin vulgaire en tant qu'on y veut reconnaître une langue spéciale évoluant en vertu de lois fixes et absolues. Nous avons essayé de démontrer, p. 160 sq., qu'à l'origine *au* atone seul passe à *ā* dans le latin d'Italie: mais dès les temps les plus anciens *o* apparaît même, sporadiquement et dialectalement, il est vrai, pour *au* tonique. En ombrien, *o* est de règle en toute situation. Dans le sud de l'Italie au contraire, c'est *au* qui subsiste, même en syllabe atone, d'où *o* ou *ā* dans les dialectes modernes. Mais les exceptions sont à ce point nombreuses qu'il est impossible de nier cet état pour ainsi dire chaotique où s'est débattu le latin vulgaire depuis l'époque archaïque jusqu'à la constitution des langues romanes. On a par exemple en Calabre *uoru*, *trisuoru* à côté de *taguru*, lat. *taurus*; en Apulie *oru*, *trisoru* à côté de *tauru*, *lauru*; en Sicile *oru*, *tresoru* à côté de *tauru*¹. La forme *oru* a même pénétré en Sardaigne, à côté, il est vrai, de *auru* dans les statuts de Sassari, lequel existe aussi en vieux sicilien, chez Ciullo d'Alcamo par exemple. Or, *ōrum* pour *aurum* est expressément signalé par Festus: *Rustici orum dicebant*, s. v. *orata*; c'était donc primitivement une forme archaïque de la rusticitas, restaurée depuis en *aurum*, mais qui persiste sporadiquement jusque dans les dialectes modernes dans d'autres régions de l'Italie. De même *tresorus*, *thesorus* est attesté par les ins-

1. Ce qui, pour l'Apulie et la Calabre, complique beaucoup la question, c'est l'histoire de *au* en messapien. Les plus anciennes inscriptions ont AO régulièrement contracté en O dans les textes récents, par exemple KAAOHI I(Σ) sur l'inscr. de Brindes, KAOHI IZ sur l'inscr. de Vaste. De même les monnaies archaïques d'Ugentum (Ugento) portent A° I EN, les plus récentes O I AN d'après Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 51. Il faut donc, pour ces régions, compter avec quatre facteurs au moins: l'osque qui conserve fidèlement *au*, le grec qui de bonne heure le fait passer à *ā*, cf. AOY et non AY dans les transcriptions latines, le messapien où la réduction à *o* est certainement récente, enfin le latin général d'Italie où la réduction est conditionnelle.

criptions : TESORVS, CIL. X, 7197, etc. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 288, a donc tort de considérer *oru*, *tresoru* dans les dialectes de l'Italie du Sud comme des emprunts récents à l'italien littéraire. En Vénétie, la réduction de *au* tonique à *o* est si ancienne que la voyelle a pu encore participer le plus souvent aux destinées de *ô* primitif et se diphtonguer en *uo*.

On est, comme on voit, assez loin des formules aujourd'hui courantes dans la philologie romane. Rien n'est plus faux qu'un raisonnement tel que celui-ci : les différents traitements de la diphtongue *au* dans les langues romanes ne peuvent se concilier en un prototype unique qu'en partant directement de *au* ; donc le latin vulgaire de toutes les régions de l'Empire n'a jamais connu d'autre forme que *au* ; la réduction de la diphtongue est de date romane, et quant à *o* pour *au* dans le latin archaïque, il n'y a pas à s'en préoccuper. La plus élémentaire logique proteste contre une façon de raisonner aussi enfantine et aussi peu scientifique. Il est trop évident, à l'égard de la diphtongue *au* par exemple, qu'en dernière analyse c'est toujours et partout *au* que nous trouverons à la base de chacun des représentants romans ; mais on n'a pas le droit d'en conclure que la réduction de *au* n'a commencé qu'à l'époque romane. Les monuments présentent *o* pour *au* à toutes les époques de la langue latine, mais non point uniformément ni dans toutes les régions ; en Afrique par exemple, si nos souvenirs sont exacts, il n'y a pas d'exemples de la réduction. Les langues romanes attestent de leur côté que la monophthongaison s'est produite indépendamment et dans des conditions particulières dans les diverses contrées romanes. Il n'y a donc qu'à rechercher dans chaque province en particulier l'accord qui peut exister entre les témoignages épigraphiques et les dialectes modernes ; dès lors la réduction de la diphtongue peut être reportée, en certaines régions déterminées, jusqu'à l'époque du latin vulgaire même le plus ancien et le dogme de l'unité linguistique de l'Empire romain tombe aussitôt au profit d'une chronologie plus compliquée et moins précise sans doute, mais aussi, croyons-nous, plus scientifique et plus exacte.

Rien de plus frappant à cet égard que l'histoire du groupe *al* devant consonne, lequel confond sur un grand nombre de points ses destinées avec celles de *au*. Tant qu'on s'obstinera à admettre que *alter* ou *altus* se prononçait partout uniformé-

ment en latin vulgaire, ce que démentent déjà expressément les témoignages des grammairiens, cf. Diomède, Consentius chez Schuchardt, *Vok.*, II, 487, il sera absolument impossible de débrouiller quoi que ce soit dans les phénomènes complexes et contradictoires qui concernent ce phonème, particulièrement dans la péninsule ibérique et l'Italie du Sud. Si *altus* donne *alto* en espagnol et *alter* : *otro*, c'est que, dès l'époque où s'est constitué le latin vulgaire d'Espagne, les colons d'Italie avaient apporté d'une part *alto* ou *atto*, d'autre part déjà **auter*, et de même pour une foule d'autres exemples.

La cause de l'opposition *alto* : *otro* doit donc être en réalité transportée d'Espagne en Italie et l'explication de la divergence ne se trouvera que dans le polydialectisme du vieux latin italique. En osque, les groupes avec *l* première avaient sans doute *t* pingue. A l'époque historique, *altro-* tend déjà vers *ātro-*; en Campanie et dans une partie du Samnium, *t* après avoir coloré *a* en *ā*, entraîne comme devant *y*, *v*, duplication de la consonne : *alttrei* Tab. Agn., l. 17, 46; *alttram*, Cipp. Abell., l. 53; *alttr-* ibid., l. 53. C'est la première étape vers la chute de *t* après *ā* comme elle est réalisée en ombrien après *o*, *u*, cf. *motar* : osq. *molta*, à côté de ombr. *alfer*, *alfir*, pélign. *Alafis*. De toute façon, la doctrine de la gémiation des consonnes devant *r*, exposée par Planta, I, § 243, 3, p. 542 et Danielsson, *Alt. Stud.*, IV, 141, est un mythe qui doit disparaître de la grammaire osque¹; la cause de *tt* dans *alttrei*, *alttram* est *l* et non pas *r*. En Lucanie, il semble bien que *t* ait disparu devant *u* comme en latin vulgaire *au* passé à *a* devant *u* : de là *atrud* à côté de *altrei* sur la Table de Bantia. Que **ātru* ou **atru* pour **altrum*, *alterum* ait circulé dans l'Italie du Sud dès une époque très ancienne, c'est ce que montre le latin *diēs ater*, Varron, *Ling. Lat.*, VI, 4, 29 : *Diēs postridie Kalendas Nonas Idus appellati atri, quod per eos diēs noui inciperent*. L'expression *diēs ater* signifie donc « un jour d'une nouvelle série, d'une autre division ». Le mot nous reporte sans doute à l'époque où les Campaniens étaient encore les éducateurs de Rome, peut-être même au temps où Numa y introduisait le calendrier sabin. Quoi qu'il en

1. *Pūnttram* ou *hūnttram* ou toute autre chose (car la lecture n'est pas mieux établie que le sens) sur une inscription de Pompéi, Planta, n° 28, est une graphie isolée incapable de prévaloir contre *entrai*, *pūstrei*, etc.

soit, c'est cet *ater* ou *atter* pour *a^uter*, *attter* des dialectes sabelliques du sud qui persiste dans le sarde *atter*, *atteru* (Stat. Sass.) à côté de *alcunu*, *ultra*, *salvu*, etc., ainsi que dans le calabrais *atru*, cf. aussi *atu*, *face*, etc., à côté de *otaru* en syllabe atone, etc. Les formes si hésitantes du génois, *aotro* et *atro* dans les vieux textes, *faoso* et *ato*, celle du vénitien et du lombard, *oltro*, *cold*, W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 252, sont peut-être indirectement liées au mélange de formes qui embarrassait le latin d'Italie : *alter* ou *atter* originaire de l'Ombrie, cf. ombr. *alfir*; — *âtter* dans la Cisalpine; — *auter* et *a^uttru*, *attru* dans les diverses régions du domaine osque.

Les Étrusques prononçaient *al^uter*, avec *l'* mouillé analogue à *lj* serbe : *Vuisial*, *Vuisine* à côté de *Vulsine*, cf. *Voisiener* sur la pierre d'Assisium, Planta, I, § 149, p. 300. De là dans le toscan moderne, à Montalese par exemple, cf. Nerucci, *Parlari vernac. della Tosc.*, p. 11, *aittro*, *caiddo*, *coippo*, etc.; dans d'autres régions de la Toscane, d'après W. Meyer-Lübke, *Grundr.*, I, 555, on trouve, tout à côté de *autro* (Pise et Lucques), à Grosseto par exemple *al^utro* ou *aitro*, *al^uto* ou *aito*. Seulement ce dernier traitement est resté local et n'a guère voyagé dans le reste du monde romain par suite de la situation spéciale des Étrusques et de leurs habitudes linguistiques trop particulières¹. Dans les Abruzzes, *andro* = *altro* est certainement lié à *Cultellus non cuntellus*, App. Probi, M^VNTV, CIL. IV, 1593, Pompéi, pour *multu*, et autres témoignages anciens du passage de *l* à *n* devant dentale, cf. aussi le sarde *ispuncellare* « dépuceler », dont le *c* toutefois indique un mot récent.

§ 115. — C'est seulement lorsqu'on sera parvenu à identifier d'une manière précise et rigoureuse les phénomènes essentiels de la phonétique romane avec les faits correspondants des anciens patois latino-italiques qu'on pourra entre-

1. Le type **mul'to* ou mieux **mol'to*, cf. p. 193, n. 1, dans le latin populaire d'Espagne, peut être mis sur le compte de la prononciation ibérique. Le son *l'* pour *l* devant occlusive a également pénétré sporadiquement en Provence. On trouve *aitre* pour *altre*, *autre* dans le poème de Boèce; dans *aitant* « autant », il s'agit d'un fait moderne non imputable au latin vulgaire. Aux exemples italiens qui ont été cités ajoutons encore *aicuni* et *saitare* que nous avons jadis relevés nous-même dans des textes en vieux toscan, si je ne me trompe dans les *Istorie pisane* publiées par l'*Archivio storico italiano*.

prendre avec quelque chance de succès l'établissement de la chronologie du latin vulgaire et des langues romanes. Il s'agit là d'un édifice immense à construire et qu'il faudra élever, non point en bloc et d'une seule venue suivant les procédés actuels, mais aile par aile, morceau par morceau et pour ainsi dire pierre par pierre. L'aire à couvrir est si vaste qu'il est difficile d'en apercevoir et d'en déterminer dès maintenant les limites; à part quelques jalons fixés, à ce qu'il semble, d'une façon définitive, tout est à creuser et à construire. Les fondations mêmes de l'édifice, c'est-à-dire la chronologie des sources épigraphiques, n'ont pas encore pu être établies avec certitude. Ce sera naturellement sur ce point que porteront tout d'abord les efforts de l'investigation scientifique; car tant qu'on ne sera pas très exactement fixé sur la date des Tables Eugubines et de la Table de Bantia en particulier, il est évident que toute spéculation sur la chronologie absolue des dialectes italiques, et par suite du latin d'Italie, ne pourra jamais être acceptée qu'à titre de conjecture provisoire.

Les monuments épigraphiques des dialectes osco-ombriens une fois datés avec précision et d'une manière sûre, il s'agira de les classer et de les coordonner avec les témoignages des grammairiens et des glossateurs, de façon à pouvoir fixer chronologiquement l'âge et le développement historique des différents phénomènes linguistiques attestés par ces monuments. On déterminera par exemple à quelle époque et dans quelles régions de l'Ombrie *ke ki* était prononcé *se si*, dans quelles autres *ce ci*, puis comment et quand cette valeur s'est établie dans ces régions. On recherchera ensuite, tant au moyen des indications de l'épigraphie latine et des renseignements fournis par les grammairiens qu'à l'aide de la comparaison avec les dialectes et patois modernes, dans quelle mesure et à partir de quelle époque les dialectes locaux du latin d'Italie ont participé aux phénomènes linguistiques des dialectes indigènes. On s'efforcera en somme de refaire, autant qu'il sera possible, la carte linguistique des différents patois latino-italiques de l'Italie ancienne aux diverses époques de la propagation du latin dans la péninsule. On suivra ensuite, au moyen des données fournies tant par l'histoire que par l'épigraphie et la philologie romane, le développement et la propagation de ces différents phénomènes dialectaux à travers l'Italie; on tâchera de retracer l'histoire de leurs luttes, de

leurs réactions mutuelles, de leurs mélanges, de leurs hésitations, de leur disparition ou de leur triomphe définitif. On examinera par exemple comment *ce ci* de l'Ombrie, du Picenum, des pays volsques a peu à peu gagné l'Italie du centre, puis les régions du sud et vers quelle époque cette prononciation s'est établie d'une façon définitive.

Enfin on recherchera dans quelle mesure les différents dialectes de l'Italie ont pu être transportés dans les provinces par les colons italiotes et dans quelle proportion leurs particularités ont survécu dans le latin spécial de chaque région de l'Empire. On pourra se demander par exemple et rechercher dans l'histoire qui étaient ces Falisques, établis en Sardaigne, et à qui nous devons l'inscription votive de Faléries, Deecke, n° 62; on s'enquerra des lieux où ils étaient cantonnés et on examinera s'il est possible de leur attribuer *h* pour *f* dans quelques patois sardes (cf. falisq. *haba* cité par Terent. Scaurus Putsch, p. 2252, comme correspondant du lat. *faba*) ou si au contraire *h* sarde est moderne comme il l'est par exemple en espagnol. On se souviendra aussi que les Falisques articulent, à une certaine époque, *c* latin initial comme *g*, cf. GONLEGIVM, GONDECORANT, VOLGANI sur la dedicatio des Cuisiniers de Faléries, rapp. GVMANA, CIL. I, 965, VI, 8362, sur une poterie de la vigne de Saint-Césaire, et dès lors on examinera si *g-* pour *c-* en Sardaigne dans quelques mots du v. sarde tels que *gollire*, auj. *boddiri* « colligere » ou *gortellu* « cultellus » n'est pas purement et simplement une importation falisque.

§ 116. — Telles sont les données sur lesquelles on édifiera, lorsque les progrès des sciences auxiliaires le permettront, la chronologie de la linguistique romane. La difficulté principale sera naturellement de distinguer avec soin les faits réellement anciens des manifestations postérieures de l'individualité des dialectes romans. On se gardera d'attribuer au latin vulgaire provincial ou italique des phénomènes développés au moyen âge et sans aucune espèce de lien avec des faits souvent fort analogues constatés déjà dans les dialectes italiques. Enfin il conviendra d'étudier avec une attention toute spéciale la lutte du latin littéraire contre les patois vulgaires et établir avec soin, non seulement le moment où tel ou tel fait vulgaire apparaît dans telle ou telle région, mais encore le moment où

il triomphe de l'opposition qu'il rencontre dans la forme littéraire et où il s'établit définitivement et d'une manière générale.

En attendant qu'on entreprenne d'écrire enfin, avec des moyens et des capacités qui nous manquent, cette monumentale histoire chronologique du latin vulgaire sans laquelle la philologie romane manquera toujours d'une assise vraiment scientifique, il nous sera peut-être permis de résumer ici les conclusions auxquelles nous sommes arrivés dans cette esquisse préliminaire du problème. Nous n'avons point la prétention de donner ici, tant s'en faut, un plan détaillé et précis des recherches futures ; il nous suffira, pour le moment, d'indiquer à larges traits les cadres généraux où la question nous paraît devoir se mouvoir et ce serait déjà beaucoup pour nous si ces grandes divisions que nous proposons avaient le bonheur d'être conservées définitivement dans l'avenir.

Comme on a pu le voir, nous nous sommes constamment efforcé, dans tout le cours de cette étude, de placer au premier rang de nos sources d'information les données et les déductions tirées de l'histoire ancienne de l'Italie, précisément parce que l'histoire seule est quant à présent capable de nous fournir des dates absolument rigoureuses. C'est donc sur l'histoire que nous établissons nos divisions chronologiques.

Nous distinguons ainsi quatre périodes principales dans le développement du latin vulgaire.

Première période: Formation des dialectes latino-italiques.

— Depuis les origines jusqu'après Hannibal principalement, secondairement, surtout dans l'Italie du Sud, jusqu'à la Guerre Sociale et jusqu'à Sylla.

§ 117. — Tite-Live, XXVII, 9, 10, donne le catalogue des colonies latines à la date de 545 de Rome, soit 208 avant J.-C. C'est une donnée précieuse pour l'établissement d'une liste des dialectes latins à l'époque d'Hannibal. Une méthode sûre consisterait à étudier, d'après l'épigraphie archaïque, les caractères de la langue parlée dans chacune de ces colonies ; puis, d'après l'âge relatif de chacun des phénomènes linguistiques constatés, on pourrait rétablir plus ou moins complètement la chronologie absolue de ces dialectes grâce à la comparaison avec les dates de la colonisation. Il faut naturellement faire toujours exactement le départ de ce qui est

ancien et de ce qui légitimement ne saurait dater que d'une époque postérieure. D'après plusieurs inscriptions relevées par Bücheler, *Arch. Lat. Lex.*, I, 111, et qui portent généralement CLVSTR·ET·MVLSVM, il semble que les pâtisseries de Cures, dans la Sabine, prononçaient *clustrum* pour *crustulum* « gâteau, croquette » ; *clu-* pour *cru-* est peut-être ancien, comme on a en latin *cl-* pour *cr-* dans *clingere* en regard de l'ombrien *cringatro*, krenkatrum « cingulum », german. *hring*. Mais *clustrum*, de **clustlum* pour *crustlum*, peut aussi reposer sur une étymologie populaire de date très postérieure amenée par la dissimilation des liquides.

On pourra en général considérer comme ancien tout ce qui, sur les inscriptions latines locales, correspond en même temps aux données de l'épigraphie du dialecte indigène. En Ombrie, par exemple, il est certain qu'on a prononcé de très bonne heure *ō* pour *au*. Les datifs singuliers en *-ō* du sabin et du vestin, *Herelo*, *Iouio*, Zvetaiev, *Insc. It. Infer.*, 11, sont très probablement, selon nous, dus à l'influence du latin, car la désinence *-ō* ne nous paraît point remonter au sabellique primitif : au point de vue du latin vulgaire de ces régions, il est donc probable que les datifs en *-ō* se sont implantés de fort bonne heure chez les Sabins et les Vestins. Dans d'autres contrées, la désinence *-oi* ou *-ē* a dû leur faire beaucoup plus longtemps la concurrence. Le nominatif pluriel *uīs*, employé pour *uīreis* par Salluste, représente peut-être tout simplement le vieux nominatif itaque en *-ēs* régulièrement syncopé comme dans le marrucin *lirs* « leges », l'osque *meddir*, etc. On se souviendra que Salluste était d'Amiterne dans la Sabine orientale et que des nominatifs pluriels tels que **uīss* devaient encore être familiers à ses compatriotes de la classe rurale.

La plupart des mots dialectaux cités par les glossaires ou par les grammairiens, souvent avec la mention précieuse pour notre chronologie « dicebant, a ueteribus nominabatur. antiqui uocabant, etc. », par exemple *Cumba* : *lectica*, chez Paul Diacre, ou encore *Scensas* (corr. *cesnas*) *Sabini cenas dicebant*, Festus Thewr., 504, 505, trouveront leur place dans cette première période. La critique de ces gloses exige un tact extrême et une prudence toute spéciale. Il faut surtout se garder de rejeter ou de corriger mal à propos ce qui, dans cet immense et précieux matériel, paraît au premier abord

inutilisable ou même en contradiction avec d'autres données. Il est certain par exemple que l'osco-sabellique *casno-* « vieux » et ses dérivés, *casnar* en pélignien, etc., avait pénétré dans le latin de la Sabine; Varron cite non seulement *casnar*, mais il ajoute *Ling. Lat.*, VII, 28-29: *Et nostri etiam nunc casinum forum uetus appellant*, cf. en latin littéraire *cascus*. Schlutter, *Arch. Lat. Lex.*, X, 192, conteste la glose fréquente *fuma*: *terra*, Corp. Gloss. lat., IV, 240, 21; *ib.* 519, 64, etc.: nous ne voyons aucune raison sérieuse de révoquer en doute l'authenticité d'une forme dialectale *fuma*, cf. pour *f* Terent. Scaur., p. 2252, Putsch: *Quam Falisci habam nos fabam appellamus*; Varro, *Ling. lat.*, V, 98: *Ircus quod Sabini fir-cus*, etc.; Vel. Long., p. 2230 et 2238, Putsch; Plin. *Hist. Nat.*, III, v, 9; Quintil., I, v, 20; Servius, *Aen.*, VII, 695, etc. Le féminin *fuma*, *huma* a pu exister à côté du masculin *humus* comme on a le neutre osque *terùm*, *teerùm* à côté du féminin *teras* (acc. pl.), latin *terra*. Les gloses de Varron surtout sont intéressantes, parce qu'elles se rapportent sûrement au latino-sabin, particulièrement au latin de Réate, cf. *Ling. Lat.*, V, 106-107, 123, 159; VI, 5, 13; VII, 46; *Re Rust.*, III, 1, 6, etc.

L'onomatologie géographique de l'Italie moderne donnerait sûrement, si elle était systématiquement étudiée à ce point de vue spécial, des renseignements intéressants sur le vieux latin dialectal. Nous avons déjà cité *Porto de' Faliesi*, p. 257, comme exemple de la résistance au rhotacisme en Étrurie. Le fleuve *Digentia* chez les Eques s'appelle aujourd'hui la *Licenza*; le rapport des gutturales *Digent-* *Dicent-* est exactement le même que dans l'osque *degetasis* sur une inscription de Nole, Planta, n. 125, à côté de *deketasiûi* sur le Cipe d'Abella. L'inscription de Collemaggiore rend probable l'existence de colonies osques sur le territoire èque. *Aufidena*, sur les confins des Marses et du Samnium, s'appelle aujourd'hui *Alfadena*: c'est une survivance directe de *au* sabellique, cf. *ausum*, Festus Thewr., 6, etc., lequel a échappé à la réduction de *au* latin atone à *ô*; dans la suite *au* atone étant absolument anormal en latin italique vulgaire, a suivi tout naturellement les destinées de son proche parent physiologique *at*.

Le nom moderne de *Clusium* est *Chiusi* qui peut reposer non seulement sur le locatif *Clusi*, *Clusî* mais aussi sur le vieux nominatif italique *Clusim*; de même *Assisium* est au-

jourd'hui *Assisi*, cf. *Safinim* « Samnium » sur une inscription de Bovianum et sur une monnaie samnite de la Guerre Sociale, *medicim*, Tab. Bant., l. 30, etc., *Fisim*, *Fisi*, *tertim* « tertium » sur les Tables Eugubines, cf. Streitberg, *Beitr. Paul Braune*, XIV, 165-203, Hirt, *Indogerm. Forsch.* I, 13 sq. Ces nominatifs italiques en *-is* ou *-īs*, accus. *-im* ou *-īm* pour *-ius*, *-ium* du latin classique, avaient très sûrement pénétré dans le vieux latin d'Italie : *MERCVRIS*, CIL., suppl., I, 474, *VIBIS*, *ib.*, suppl., I, 478, de Préneste ; *ANAVIS*, CIL. I, 832, *CAECILIS*, *ib.*, I, 842, etc., sur des poteries de la vigne de Saint-Césaire.

Comme nous l'avons dit p. 180, n. 1, nous ne croyons pas que, à part *alis* dont nous allons parler, ces nomin. en *-is*, accus. *-im* de 2^e décl. figurent réellement dans le vieux latin du Latium. Mais en Italie on les trouve presque à toutes les époques. Nous venons de citer quelques exemples des dialectes archaïques ; en voici quelques autres déjà imputables, selon nous, au latin général d'Italie. En Campanie, on a notamment *SALLYSTIS* IRN., 6 ; *LVCILIS*, *ibid.*, 287 ; *APELEIS* (*Apel-lius*), CIL. IV, 2476, de Pompéi. Dans le nord : *FVLVIS*, Gori, *Insc. Etr.*, I, 135 ; *BRVTIS*, Vermiliolli, *Insc. Perus.*, 27 ; *VENTINARIS*, CIL. V, 428, de Padoue. Il y a même des exemples dans la Gaule méridionale, ce qui confirme, croyons-nous, l'interprétation que nous proposerons à l'instant du provençal *glazi* = **gladi(m)*. On a par exemple *EVGENIS*, Boissieu, *Insc. Lugd.*, 39, de Lyon, vi^e siècle, cf. aussi CIL. XII index. On trouvera d'autres exemples encore chez Ritschl, *Opusc.*, IV, 449 sq., à qui nous avons pour la plupart emprunté ces derniers. Une des plus lumineuses démonstrations de Ritschl, *ibid.* 469 sq., porte sur le nom célèbre de *Verres* où l'illustre épigraphiste a le premier reconnu un doublet de *Verrius* ; Cicéron dit au génit. *Verri*, cf. Prob., *Inst. art.*, II, 1473. Putsch. Il faut naturellement voir dans *Verres* le vocalisme sabellique de notre flexion, analogue à *Annes*, *Pacues*, etc. Ailleurs on a la flexion plus spécialement osque *VERRIS*, exemple épigraphique.

Quant à *alis alid*, qui est bien connu même en latin classique, chez Lucrèce, Catulle, T. Live, II, 43, 10, d'après Alschefsky, Salluste *alis alibi*, fin du *Catilina* d'après le fragm. de Vienne, Keil, p. 561, 14, Ritschl, *Opusc.* IV, 452, cf. aussi Priscien, XIII, 959 ; XV, 1014, Putsch ; Charisius, II,

133, Putsch; Diomède, I, 323, Putsch, — il est attesté à toutes les époques par l'épigraphie: ALIS, CIL. I, 603, Lex Furfensis (1^{re} s.), ALIS, CIL. II, 2633, Astorga, 27 après J.-C., etc., et se retrouve sûrement dans le v. franç. *al*, cf. Gröber, *Substrate* s. v. — De même la clé des difficultés présentées par le suffixe *-ārius* en roman pourrait bien se trouver dans les hésitations entre *-ārio*: *-ārīs* (nomin. italique) ou *-ārīs*, *-āre*. Ritschl, *Opusc.*, IV, 464, a montré que les nomin. en *-ārius* étaient plus anciens et plus foncièrement latins que ceux en *-ārīs*.

Des formes telles que le provençal *glazi* = *gladium* sont considérées, surtout à cause de leur isolement dans la langue à côté de dérivés phonétiques réguliers *rai*, *bai*, etc., comme des formes savantes et nous ne voudrions point, dans ces questions de détail, contester l'opinion de spécialistes éminents; toutefois *glazi* peut aussi, croyons-nous, s'expliquer phonétiquement comme un dérivé direct de **gladi(m)* pour *gladium* classique; *gl-* subsiste en prov. comme en français. De même, les emprunts byzantins et româïques *πλᾶζι*, *σπίτι*, de *palatium*, *hospitium*¹; de même les noms gothiques en *-areis* = lat. *-ārius*, cf. Kluge, *Zeitsch. Rom. Phil.*, XVII, 559 sq.

Les thèmes en *-uo-* avaient sans doute à l'origine, parallèlement à ceux en *-io-*, le nominatif en *-us*, accus. *-um*, cf. grec *πᾶλλος*: *πᾶλλος*². Il y avait sans doute des régions où *eruom* se déclinait **cru(m)*, *erūī*, *erūō*, etc., primitif

1. Les nominatifs româïques et byzantins en *-ις*, *-ι* ont déjà été étudiés bien des fois. On trouve déjà sur des inscriptions relativement anciennes *ΑΜΜΩΝΙΣ* CIGr., I, 4713 c, *ΑΠΟΛΛΩΝΙΣ*, ibid., 2646, *ΔΗΜΗΤΡΙΣ*; à l'accusatif *ΣΤΑΔΙΝ*, *ΜΑΡΤΥΡΙΝ*, etc. Böckh, CIGr., I, 475, y voit des formes récentes et déjà Letronne, *Inscr. d'Égypte*, I, p. 111, les attribue à l'influence romaine. Pour notre part, ce qui nous frappe, c'est qu'effectivement ces désinences apparaissent le plus souvent dans des noms latins: *IANOVAPIN* CIGr., I, 3857 q, cf. *IANVARIS*, fréquent sur les terres cuites de l'Italie du Sud: *ΙΟΥΛΙΣ* CIGr., I, 7119; *ΚΑΔΗΡΟΝΙΣ*, ibid., 4366 w; *ΚΑΛΥΔΙΣ*, ibid., 3109, 5198; *ΚΑΩΔΙΣ*, ibid., 5465; *ΟΚΤΑΜΙΣ*, ibid., 5197; *ΝΟΝΝΕΙΣ*, ibid., 2322 b, 84; *ΓΑΕΙΣ*, ibid., 3976; *ΡΗΤΙΑΡΙΣ*, ibid., 2663 (*retiarius*), etc. Ce sont là, croyons-nous, autant de preuves en faveur des nomin. en *-īs* de 2^e décl. dans le latin d'Italie, *ιταλική γλῶττα*, tel qu'il circulait dans toute l'étendue du monde romain. — Sur le prétendu *-έρι*, doublet de *-ίρι* en româïque pour *-ārio* latin, voir W. Meyer-Lübke, *Zeitschr. Rom. Phil.*, XXII, 1 sq.

2. Remarquons toutefois que Ferdinand de Saussure comparait autrefois à son cours de l'École des Hautes-Études (1890) la déclinaison de *πᾶλλος*: *πᾶλλος* à celle du gothique *hardus*: *hardjana* qui suppose une flexion indo-eur. *-us*: *-io-* et non pas *-us*: *-uo-*.

italique **eruo-*, grec ἔρως, puis *eruo-* traité comme dans les noms avec *-uos -uom* primitif¹ ou comme on a *ecus equi*: de là l'espagnol *gero*, it. *lero* = **eru* « *eruom* », car nous ne voyons vraiment pas comment les romanistes expliqueraient autrement la chute de *v*. D'après Parodi, *Roman.*, XXVII, 240, l'esp. *milano* suppose **milu* pour *miluos*, cf. *milio*, Marc. Empir., *Arch. Lat. Lex.*, VIII, 473. Le portugais *pó*, v. port. *poo* « poudre » pour **polo* présente un fait analogue: **polus* pour **polyos*, forme vulgaire du lat. class. *puluis*, *Arch. Lat. Lex.*, I, 76. De même *fulo* de *fuluos* **fulu(s)*; dans *goro*, rapporté par Cornu à *orbus*, *Grundr.*, I, 750, si réellement cette étymologie est exacte, il ne pourrait s'agir en tout cas que d'une extension analogique postérieure au passage de *rb* à *rv*, cf. *erva*, etc. Mais l'histoire de ce mot nous paraît encore extrêmement douteuse.

Deuxième période : Constitution du latin général d'Italie. — Depuis Hannibal et surtout depuis la Guerre Sociale jusqu'à Auguste et au delà.

§ 118. — Il est naturellement impossible d'assigner à l'unification du latin d'Italie et à la disparition des vieux patois locaux des limites fixes. Comme nous l'avons fait remarquer à maintes reprises dans le cours de notre étude, du jour où il existe un latin littéraire et officiel, les dialectes provinciaux sont menacés. De ce jour commence la lutte en faveur de l'unité linguistique de l'Italie et elle se continue indéfiniment pendant toute la durée de l'Empire sans arriver jamais à la destruction radicale des vieux patois dont les traces çà et là ont pu subsister jusqu'à nos jours. On doit admettre toutefois que sous Auguste les caractères généraux du latin d'Italie étaient déjà dessinés assez nettement pour qu'on puisse considérer dans son ensemble l'unité linguistique comme accomplie dès cette époque. On peut donc accepter sans guère de réserves le témoignage de Quintilien qu'on parlait de son

1. M. Thomas a l'obligeance de me faire remarquer que le passage de Fortunat, VIII, 88, que l'on cite d'ordinaire pour attester en latin *eruos eruoris* sur *corpus* peut aussi bien prouver *eruos* masc. au lieu de *eruom* neut. Les mss. portent, paraît-il: *Pascitur herbus equis*. — Les types vulgaires bien connus *rius*, *clāus*, etc., constituent très probablement un simple cas particulier de notre question.

temps le latin d'une manière uniforme dans toute la péninsule ; la chose peut être à peu près aussi vraie du latin vulgaire que de la langue classique.

Il faudra étudier, dans cette seconde période, la généralisation de certaines formes italiques et leur triomphe sur les formes proprement latines. Tels sont, à ce que nous croyons, *plouere*, *plouit* vfr. *il pluet*, etc., *plouēbat*, Pétrone, 44, Büch., *perplouere* dans cf. Festus, dans la Sententia Minuciorum CIL. I, 199: CONFLOVONT l. 23, FLOVIO l. 8, 10, 15, FLOVIVM l. 7, 8, 21, 22, FLOVIOM l. 23 à côté de COMFLVONT l. 14, FLVIO l. 9, etc., voir aussi Rudorff, *Q. et M. Minuc. Sent. et Arch. Lat. Lex.*, II, 424; III, 425. — W. Meyer-Lübke, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXX, 343, *Gramm.*, II, § 154, voit dans *plouit* vulgaire une forme récente d'après l'analogie de *mouēre*, ce qui est bien extraordinaire. La vérité est qu'il s'agit ici d'un vocalisme non affaibli, plus ancien que celui du latin classique *pluere*, *pluit*, soit *ploū* = grec $\pi\lambda\acute{\epsilon}\omega$, $\pi\lambda\acute{\epsilon}\sigma\sigma\omega$, de même que l'ital. *rovina* prouve, d'après nous, en latin vulgaire **rouere* pour *ruere*, **rouō* pour *ruō* et rattache du même coup **srouō* (s)*ruō* latin à $\rho\acute{\epsilon}\omega$ grec et nullement à $\epsilon\rho\acute{\omega}$.

De même les pronoms *touo souo* grec $\tau\acute{\epsilon}\sigma\omega\tau\epsilon\varsigma\ \acute{\epsilon}\sigma\omega\tau\epsilon\varsigma$, osque *súvad*, latin *sovom*, CIL. I, 588, *sovo*, *ibid.*, I, 1007, *soveis*, *ibid.*, I, 198, etc., apparaissent en latin vulgaire et en roman à toutes les époques, cf. *sovs*, Le Blant, 275, de Trèves, *tou sou* en logudorien, vfr. *toue soue*, lombard, romagn. *tova*, *sova*; *touva*, *souva* à Campobasso, etc., à côté de *tuo- suo* ancien nominatif *tus sus*, espagnol *su*, etc., ou bien *tuyo suyo*, *svvo*, CIL. I, 1242, *ibid.*, VI, 20280, *svvis*, *ibid.*, VI, 16185, *tvos* (= *tuos*) *ibid.*, VI, 1527 d 41, etc., cf. Solmsen, *Lat. Lautgesch.*, p. 141 sq. et 158 sq. — L'ombrien montre déjà l'hésitation entre les deux formes : on a *touer pescler*, VI b, 30 à côté de *tuer perscler*, VI a, 27-28, cf. en latin *svom-mareitvm-corde-dilexit-sovo*, CIL. I, 1007, Rome. Voir aussi sur cette question Flechia, *Arch. Glott.*, IV, 408; VII, 123, d'Ovidio, *ibid.*, IX, 43 sq., Morosi, *ibid.*, IV, 34, etc.

Semblablement il faudra rechercher jusqu'à quel point des formes telles que l'italien *védova*, vprov. *vezoa*, vfr. **védove*, *veūve*, roum. *vádúvǎ* pour **váduvǎ* d'après le slave *vdóva*, etc., peuvent représenter directement le vocalisme italique primitif **vidoua*, sanscrit *vidhávā*, grec $\nu\acute{\iota}\theta\acute{\iota}\omega$, cf. le suffixe *-ouio* grec $-\omega\iota\omega$ en osco-ombrien, par exemple ombrien *Gra-*

boiie, *Fisouie*, marse *Cantonius*, osque *Kalúvieis*, Rhein. Mus., XLIV, 1 et 2, en regard de noms latins tels que *Vitruuius*, *Siluius*, cf. Orell., *Insc. helv.*, 26, etc. Le fait que là où *u* latin en hiatus n'est point un affaiblissement de *ou* italique, il ne se développe jamais *ou* ou *ov* en roman, par exemple dans *quatuor*, latin vulgaire *quattuor*, *quattor*, ou *battuō*, *battō*, ou encore *ueruina* « vrille » : sarde *berrina*, catal. *barrina*, esp. *barrena*, ital. *verrina*, etc. ; *iānuā* : sarde *janna*, etc., — nous paraît tout à fait significatif en faveur d'un latin vulgaire **uidoua* à côté du classique *uidua* et autres semblables.

D'autre part, le français *déluge* n'est peut-être pas si savant qu'on veut bien le dire ; **dilūjo* pour *diluvium* classique peut provenir, avec *malhuium*, *pellhuium*, etc., du langage des vieux sanctuaires italiques et le compromis **dilūvio* peut fort bien avoir circulé dans la langue vulgaire au moment où l'Eglise, avec tant d'autres survivances du vieux paganisme italique, l'aura adopté pour elle-même. En tout cas, **dilūjo* rac. *lau-* *lou-*, grec *λῶω*, latin *lauō*, est la forme phonétique d'un dialecte qui conserve *i* ancien sans le vocaliser comme le latin proprement dit ; *FLVIO* insc. arch., peut signifier dialectalement *flūjo* ; cf. *flūidus* chez Lucrèce, Wagner, *Orth. Vergil.*, p. 438 ; en latin *socius* suppose, comme on sait, **soqujos* primitif avec *i* et non encore *ī*.

De même, à côté de **plouet* *plouit*, grec *πλῆξει*, le latin primitif avait sûrement **plouia* « pluie » réduit normalement à **plūja* dans les dialectes fidèles à *i*. Sous l'influence de *plouit*, le latin vulgaire transforme **plūja* en **ploja*, italien *pioggia*, français *pluie*, etc. ; en sarde la vraie forme est non pas *pioza* admis par Gröber, *Subst. s. v.*, et qui nous paraît simplement un représentant postérieur de l'italien *pioggia*, mais *proja*, recueilli au village de Bitti et que nous croyons la seule forme phonétiquement normale. Il est domage que *pluvia* n'existe point dans le latin vulgaire d'Afrique, cf. Kübler, *Arch. Lat. Lex.*, VIII, 194. En revanche le vieux végliote est précieux : *plūja* et, croyons-nous, plus récemment *pluvāja*, signifie « pioggia » d'après Ive, *Arch. Glott.*, IX, 153, 157, 179. C'est le dérivé normal de **ploja*, cf. *cuarp*, *nuastro*, etc. D'autre part « piove » se dit *ploif* qui, d'après nous, ne peut représenter *plouit* ; on attendrait **pluf* comme *nuf* de *nouo*, etc. La diphtongue *oi*, ici comme ailleurs, représente *ū* : *moir* de *mūro*, *join* de *ūno*, etc. Donc

plouif suppose dans le latin vulgaire de la Dalmatie **plūuit* pour *plouit* ; il y a eu ici échange entre le vocalisme de *plouit* et celui de *plūja*. Remarquons enfin que si **ploja* vulgaire ne repose pas sur **plūja* primitif, il est impossible d'expliquer la perte du *v* que tous les romanistes se contentent de constater purement et simplement. Ce sont là d'ailleurs des phénomènes extrêmement complexes et délicats qui mériteraient qu'on en fit enfin une étude particulière.

§ 119. — C'est dans cette deuxième période qu'il faudra placer l'histoire si importante et encore si obscure de la propagation des palatales *ce ci*, *je ji* pour *ce ci*, *ge gi*. La question des gutturales est la clé de voûte de toute la chronologie romane et l'on peut affirmer hardiment que, si ce grave problème était résolu d'une manière définitive et sûre, presque toutes les autres manifestations linguistiques particulières au latin vulgaire et au roman se trouveraient indirectement datées du même coup. Malheureusement, il n'est guère en philologie de question sur laquelle on soit moins d'accord ; les avis les plus contradictoires ont été émis sur la date du *c* roman ; on en a fait tour à tour un phénomène tout à fait moderne, développé presque séparément par chacune des langues romanes, et un héritage antique du latin de l'époque républicaine ; en sorte que, depuis les origines de la philologie romane, le phonème *c* se promène ainsi de siècle en siècle dans l'histoire sans qu'il soit possible de lui faire retrouver la place chronologique qui lui revient. Lindsay, *Latin language*, p. 87 sq., fixe le *vi*^e et même le *vii*^e siècle de notre ère ; c'était déjà à peu près l'opinion de Diez, *Gramm.*, I³, 249, qui n'admettait point *c* avant la fin du *vi*^e siècle. Corssen, *Aussprache*, I², 44, Seelmann, *Aussprache*, p. 333 sq., soutenaient des opinions analogues ; Schuchardt, *Vok.*, I, 150 sq., posait la fin du *iv*^e ou le début du *v*^e siècle, tandis que Stolz, *Hist. Gramm.*, I, 257 sq., est revenu à la fin du *v*^e siècle. D'autre part Gröber, *Arch. Lat. Lex.*, I, 225, place, conformément à sa théorie chronologique, les débuts de l'altération de *ce ci*, *ge gi*, après la conquête de la Sardaigne ; W. Meyer-Lübke est plus affirmatif encore quand il déclare, *Latein. Sprache*, § 21 : « Die geographische Verteilung von Guttural, Palatal, Sibilant trifft mit den Daten der Romanisierung so genau zusammen, dass Zufall ausgeschlossen scheint ». Il est vrai que d'un

autre côté l'illustre professeur de Vienne rejette toute espèce de relation entre le traitement roman des gutturales et le traitement ombrien, cf. *Gramm.*, I, § 649, ce qui, en scindant le problème, ne manque pas de le compliquer. Au contraire Bréal, *Prononciation du C latin*, dans les *Mém. Soc. Ling.*, VII, 129 sq., ne paraît pas séparer les faits italiques des faits romans et conclut à une palatalisation ancienne des gutturales en latin vulgaire.

Dans ces dernières années, la question a été reprise par un maître éminent, Gaston Paris, dans une étude extrêmement importante sur *Les faits épigraphiques en preuve d'une altération ancienne du C latin*, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Inscr. et Belles-lettres (1893). Révisant avec soin les exemples épigraphiques connus, G. Paris n'en retient que quatre absolument sûrs : IN-PAΘE, de l'an 383, PAZE sur une inscription postérieure, BINCENTCE, inscription des catacombes antérieure à 410, INCITAMENTO du début du v^e siècle. Encore le savant romaniste ne retient-il ces exemples que pour en faire justice comme des autres : les deux derniers ne lui paraissent pas signifier grand'chose et quant à PAΘE, PAZE pour *pāce*, il déclare tout ouvertement qu'en aucun cas il n'admettra une altération aussi avancée que *z* ou *θ* pour *c* dès le iv^e siècle. Il faut avouer que c'est là quelque peu nier l'évidence, car enfin si PAΘE, PAZE ne peuvent être révoqués en doute quant à l'authenticité de la lecture, pourquoi repousser sans examen leur témoignage ? L'épigraphie ne nous a cependant pas gâtés en exemples significatifs, à ce point qu'il nous soit permis de dédaigner ceux-ci. Encore que les témoignages épigraphiques soient, à notre avis, infiniment plus sûrs que ceux de la paléographie, G. Paris préfère s'en tenir aux données fournies postérieurement par les manuscrits. Alors qu'il admettait autrefois que *c*, *ts* dataient en Italie du v^e siècle, en Gaule et en Espagne du vi^e, il recule aujourd'hui ces dates et fixe le milieu du vi^e siècle pour l'Italie méridionale, la fin du même siècle pour la Cisalpine, et quant à la Transalpine et à la Rhétie, il déclare qu'il est impossible d'attester le phénomène avant les premiers exemples paléographiques sûrs, c'est-à-dire les Gloses de Reichenau, au viii^e siècle. Jamais on ne s'était encore montré aussi sceptique — je dirais presque aussi hostile — à l'égard de l'hypothèse d'un *c* ancien en latin vulgaire.

Le dernier auteur qui, à notre connaissance, se soit occupé de la question, est Guarnerio, *L'intacco lat. della guttur. di Ce Ci*, dans l'*Arch. glottol.*, Suppl. IV, disp. 1897, p. 21 sq. Sans apporter dans la question rien de bien neuf, le romaniste italien a su du moins faire valoir, encore que bien timidement, quelques bons arguments contre les conclusions exagérées de G. Paris; il s'en tient quant à lui à une opinion plus modérée: le stade *k* serait ancien, puis vers le début du v^e siècle interviendrait *t'*, évoluant ensuite vers *é* d'un côté, *ts* de l'autre, conformément à l'explication phonologique de Lenz, *Physiol. und Gesch. der Palat.*, dans la *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, XXIX, 1 sq. et W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 403, 1, explication qui est elle-même toute théorique et ne repose en somme que sur le puéril désir de ramener ici encore toutes les formes romanes à un même prototype vulgaire. Nous croyons au contraire, avec Schuchardt et Ascoli, que *é* est plus ancien et plus général que *ts*; dans certains dialectes macédoniens, nous voyons très nettement *ts* sortir de *é* ou *ê* roumain; en serbe *êr* passe à *er* (= *tsr*, up), en bohémien à *er* puis *ctr* d'où *str*, cf. *střep*, v. slav. *črěpŭ*; *ts* est précisément le représentant de *é*, *ê* chez les peuples qui ne possèdent point cette articulation, comme le montre τζ grec pour *é* turc, italien ou slave.

En somme, toutes les théories actuellement courantes à l'égard de *é* roman pèchent par un point essentiel. Elles ne tiennent pas compte d'un indice chronologique dont cependant la certitude est absolue et que les raisonnements les plus subtils des théoriciens ne parviendront jamais à ruiner dans notre conviction. Il s'agit de ce fait que *ke ki* germanique n'est jamais traité comme *ce ci* latin. Or, les mots gothiques notamment commencent sûrement à envahir, et en grand nombre, le latin vulgaire dès le milieu du iv^e siècle environ. Il est donc tout à fait certain qu'à cette époque *ce ci* latin était déjà tellement différent de *ke ki* germanique que celui-ci ne pouvait plus en aucune façon être assimilé à celui-là, ce que la langue n'eût point manqué de faire, en vertu des tendances assimilatrices de l'analogie phonétique, si les deux phonèmes eussent été seulement tant soit peu semblables. Si *ke ki* germanique reste distinct de *ce ci* latin, c'est qu'au iv^e siècle *ke ki* gothique était encore guttural, tandis que *ce ci* était déjà une palatale, soit *é*, de même que *w* germanique, qui

était encore *u* au iv^e siècle, n'est jamais confondu avec *v* latin qui était déjà tout au moins *b* ou *w* bilabial. Il est donc évident pour nous qu'au iv^e siècle *ce ci* latin était déjà *c*, respectivement *ts*, et nous ne cesserons de défendre cette manière de voir de toute notre énergie et avec une inébranlable conviction, parce que notre raisonnement nous paraît inattaquable. C'est pourquoi nous ne voyons aucune espèce de raison de suspecter, pour le iv^e siècle, la graphie PAGE, PAZE : nous y reconnaissons tout au contraire une confirmation éclatante de nos déductions historiques.

Le phonème *c*, secondairement *ts*, une fois constaté au iv^e siècle dans le latin vulgaire de la plupart des provinces et de l'Italie, on peut rechercher de la même manière si, indirectement, il ne s'atteste pas pour une époque encore plus ancienne. A partir de la fin du iii^e siècle, la Dacie se détache du monde romain et désormais tout lien, au moins direct, avec le reste de l'Empire est brisé pour l'ancienne province de Trajan. Sans doute, les légions sont rappelées, beaucoup de colons transportés en Mésie et en Pannonie, mais il est impossible de penser que la Dacie entière, où existaient, cf. Budinszky, *Ausbreit. lat. Spr.*, p. 212, des villes considérables, des établissements riches et florissants, ait été abandonnée complètement par tous ses habitants. On comprendrait à la rigueur un retour des populations romanes d'Orient dans une partie de l'ancienne Dacie trajane, en Valachie par exemple, mais précisément ce fait que nous retrouvons aujourd'hui les Roumains des deux côtés des Carpathes, exactement dans tout leur domaine primitif, doit suggérer cette conclusion logique que le gros des colons romains n'a jamais quitté le pays¹. On peut consulter pour les détails de cette importante question le bel ouvrage de Xénopol, *Une énigme historique*, et celui de Tocilescu, *Dacia înainte de Romani*. Dès lors il faut, ou bien que

1. L'invasion slave en Roumanie peut être assez exactement comparée aux invasions germaniques dans les autres régions de la Romania ; elle n'en a été d'ailleurs qu'un écho indirect. La population romane de la Dacie n'a pas plus été expulsée par les Slaves que les Gallo-Romains ne l'ont été par les Francs. Les noms géographiques d'origine slave prouvent que le contingent fourni par l'invasion a été considérable, surtout en présence de la faible densité probable de l'élément latin ; celui-ci a néanmoins fini par reprendre le dessus au point de vue linguistique, exactement comme les Grecs et les Bulgares après l'invasion turque en Roumélie et en Macédoine.

le *ċ* du roumain ait été apporté directement d'Italie avant l'abandon de la province par l'administration impériale, c'est-à-dire tout au plus tard dans le courant du III^e siècle, ou bien que ce *ċ* ait été développé postérieurement et séparément de *ce ci*, soit *ke ki*, en Italie et en Dacie. D'une propagation naturelle de *ċ*, *ċ* par ondes phonétiques irradiantes pour ainsi parler, il ne peut être question, puisque l'albanais et le latin d'Illyrie (végliote) interrompent la chaîne de continuité géographique entre *ċ* italien, *ts(s)* vénitien, *ċ* rhétique d'une part et *ċ* roumain de l'autre.

Nous n'ignorons pas qu'on fait valoir contre l'hypothèse d'une dépendance directe de *ċ* roumain et *ċ* italien un argument phonétique qu'on présente volontiers comme inattaquable. On fait observer que *ċ* roumain continue non seulement *ce ci* latin, mais aussi *que qui*, ce qui n'a point lieu en italien : d'où l'on se hâte de conclure que *ċ* italien et *ċ* roumain ont des origines et une histoire différentes. C'est aller trop vite en besogne et l'on n'a pas le droit de déclarer *a priori* que dans le roumain *cincî* par exemple les deux *ċ* sont contemporains ; *cincî* peut fort bien reposer sur un plus ancien **cinkî* = ital. *cinque*. Des formes de ce genre prouvent purement et simplement que *que qui*, devenus *ke ki*, ont par la suite subi en Dacie le même traitement que *ke ki* ou *ce ci* primitifs, et l'on est mal venu d'en tirer d'autres conclusions. Dans les patois modernes de la Picardie maritime, *quinze* se prononce *ċi^z* comme *curé* se prononce *ċūrē* ou comme *ke ki* germanique donne en français *ċe ċi* parallèlement à *ċa* pour *ca* latin. A Tarente et généralement en Apulie *noce* et *aquello* se prononcent, paraît-il, *nuċe* et *āċeddu* : en a-t-on jamais conclu que *ce ci* latin est resté guttural en Apulie jusqu'après la réduction de *que qui* à *ke ki* ? Le roumain *cincî*, *cine*, etc., prouve seulement que la palatalisation est intervenue une seconde fois dans la langue et qu'elle a frappé également les gutturales d'origine récente. S'il s'agissait d'une loi ancienne, le pluriel de *apă* = *aqua* ne serait pas *ape* mais **ace* = *aquae* comme *amic* fait *amicî*.

Rien ne s'oppose par conséquent à ce que *ċ* roumain pour *ce ci* soit venu directement d'Italie lors de la colonisation trajane, et les circonstances historiques de la romanisation des provinces danubiennes, telles que nous avons essayé de les esquisser, voir §§ 104 sq., militent puissamment en faveur de

cette hypothèse. Admettre, comme on le fait, un développement parallèle et indépendant de *ce ci* en *c* ou en *ts* dans toutes les provinces de la Romania (car il y a des philologues qui n'épargnent même plus le *che chi* sarde et y reconnaissent, cf. Ascoli, *Arch. glottol.*, II, 143 sq., un retour de *c* à *k* par l'intermédiaire de *k'*) est vraiment une chose bien extraordinaire et, quelle que soit la part que l'on fasse au hasard, une rencontre aussi universelle et aussi absolue est faite tout au moins pour inspirer le scepticisme. D'autre part, reporter l'origine de *c*, *ts* jusqu'au v^e siècle et au delà en admettant une propagation de proche en proche à tous les pays romans est plus invraisemblable encore ; car c'est étrangement méconnaître les conditions linguistiques des provinces romaines que d'admettre, pour ces époques toutes modernes, un lien assez fort et des contacts assez intimes entre toutes les parties de l'Empire déjà détruit, pour qu'après des siècles de latinité et des habitudes de langue déjà si anciennes, une prononciation aussi nouvelle et aussi spéciale ait pu encore s'implanter partout d'une façon aussi universelle. C'est là une manière de voir que nous n'accepterons jamais.

§ 120. — La clé de la question se trouve, croyons-nous, dans le traitement de *ci*. Tout le monde reconnaît que, déjà au II^e siècle, *ci* se confond sur les inscriptions avec *ti* ; seulement d'une part W. Meyer-Lübke, *Latein. Sprache*, § 24, se trompe quand il déclare que « die Assibilation von *cy* ist wohl gleichzeitig mit der von *ce* », puisque le vieux sarde rend *ci* par *ꝥ*, *th*, par exemple *ꝥꝥꝥꝥ*, chartes du IX^e siècle, *Bibl. École des Chartes*, XXXV, 255 sq., *fathat*, Stat. Sassar., alors que *ce ci* est toujours *ꝥꝥ* *ꝥꝥ*, *che chi*. D'autre part, Lindsay, *Latin lang.*, 88, n'est pas mieux inspiré lorsqu'il écarte toute assibilation originelle dans les groupes *ci ti* et prétend que *ci ti* se confondent exactement pour la même raison qui fait passer *tl* à *cl*, par exemple *ueclus* pour *uethus* ; s'il s'agissait d'un passage de *ki* à *ti*, l'italien ne maintiendrait pas les deux phonèmes dis-

1. Gaston Paris, *Altérat. du C lat.*, p. 30, a fait justice de cette théorie. S'appuyant sur les chartes sardes du XI^e siècle, publiées par Blancard et Wercher, *Bibl. Ec. Chartes*, XXXV, 255 sq., il a montré que *ti* et *ci* sont figurés dans ces textes par *ꝥ*, mais *ce ci* régulièrement par *ꝥꝥ* *ꝥꝥ*. Il ne saurait donc être question en sarde d'une assibilation ancienne de *ce ci* latin parallèle à celle de *ti ci*.

tinets et articulerait *piazza* comme *faccia*, soit **piaccia*. Enfin, il n'y a aucune raison de croire, comme on le fait d'ordinaire, que *ti* s'est assibilé bien longtemps avant *ci*; les transcriptions gothiques sur lesquelles on s'appuie n'ont qu'une valeur très relative, comme toutes les transcriptions empruntées au langage littéraire.

La vérité est que le jour où on a prononcé *i* en regard de *i* du latin classique — et il y a des formes telles que *faciat* ou *medius* où le latin vulgaire d'Italie, aussi loin qu'on remonte dans le passé, n'a jamais connu d'autre son que *i* semi-voyelle — les consonnes précédentes ont affecté tout naturellement une prononciation mouillée: *fu-k'iat*, *mod'io*, *pret'io*, *al'io* ou mieux *fak'h'iat*, *mod'd'io*, etc., cf. W. Meyer-Lübke, *Lat. Spr.*, § 24, qui tendent de plus en plus vers les phonèmes composés *k'i*, *d'i*, *t'i*, *p'i* en une seule émission de voix. Le latin *pēior* = **pē|dīōs*; l'italien *mezzo* = **mēd|dīō*¹, scr. *madhja-*, gr. *μέσος*, avec *ddi* *dd'i* passant à *ddz* comme *dī* dans l'osque de Bantia, *zicolom*, etc.; le latin vulgaire **rajjo*, ital. *raggio*, franç. *rai*, de *radius*, montrent clairement qu'il faut distinguer plusieurs époques dans la chronologie de ces phénomènes et qu'il n'y a rien de plus inexact que de parler « de la réduction de tout *i* ou *e* en hiatus à *i* en latin vulgaire ». Des formes telles que le provençal *ordi* = lat. *ordeum* prouvent que cette réduction n'est jamais arrivée à son achèvement absolu. Au contraire, il est sûr que, sauf certains cas particuliers, tous les *-ci-*, *-ti-* intervocaliques étaient déjà généralement *ci*, *ti*, c'est-à-dire *k'i*, *t'i* dans la plupart des régions de l'Italie dès l'époque de la colonisation de la Sardaigne, c'est-à-dire environ au II^e siècle avant notre ère.

C'est sans doute vers l'époque d'Hannibal que *faciō* et *patior* commencent à se généraliser à peu près partout sous la forme *fakkīō* *pattīō(r)*, conformément aux graphies osques *meddik-*

1. Il faut, si extraordinaire que la chose puisse paraître au premier abord, poser *i* (*j*) pour *dī* après longue, *ddj*, *ddz*, *ddz* pour *dī* après brève ou bien — comme c'est le cas régulièrement dans la langue classique — passage de *dī* à *dī*. Si *pēior* est *pēior* en latin vulgaire, c'est, dans notre opinion, d'après *mēlior*, *mēlor*, donc en vertu d'une analogie récente. — Le traitement de *-du-* est exactement parallèle, cf. *suavis* avec *u* après longue; mais *offa*, cymr. *oddf* d'après Lidén, de **odhūā*, panital. **opp(u)a*, *offa*, donc *dithu* et *ddu* après brève.

kiaí, tribarakkiuf, úittiuf, Mamerttiais, etc., Planta, I, § 242, p. 533, lesquelles, d'après le critérium des inscriptions de Capoue mentionnant le meddix tuticus, sont sûrement antérieures à 211 avant J.-C. L'évolution de *fakkiō* : *pattiō(r)* vers *fak'k'îō* : *pat't'îō(r)* suit partout ensuite son cours normal. Vers l'époque de la Guerre Sociale, l'assibilation est déjà entièrement développée en quelques régions, en Lucanie notamment : *Bansae* proprement **Bantsae* ou **Bant'sae* de **Bantt'iai* ; *meddirud* proprement **meddiksud* et sans doute **meddiksud* de **meddikk'jud*, cf. Planta, I, p. 533 note, qui a fait justice d'une manière aussi claire qu'ingénieuse du soi-disant prototype **meddikiud* généralement proposé jusqu'ici.

Dans d'autres régions *k'î* et *t'î* suivaient entre temps d'autres destinées et se confondaient dans un phonème unique : *t'î*, puis *t'sî* qui passe ensuite à *tsî* en vertu d'une tendance physiologique dont beaucoup de langues, le slave notamment, nous offrent de nombreux exemples : *t'sî* ou bien passe à *t's*, *ć* avec absorption de *i*, ou bien *i* est conservé mais *t's* est dissimilé en *ts*, cf. en Ukraine *отец* *otec*, gén. *вѣтъ* *věća*, en Galicie *отец* *otec*, gén. *вѣтъ* *věća*. C'est ainsi que *cî* *tî* latins sont confondus en *ts* en Sicile, dans le Bruttium et la Messapie : d'où *bratsu* pour *brachium*, *braccium* dans les patois modernes de Sicile et de Calabre, cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 513. Que ce traitement est ancien, c'est ce que prouve l'accord avec le vieux sarde le quel, comme on sait, ne participe pas encore à la palatalisation de *ce* *ci*. Les chartes du ix^e siècle écrivent *cz* pour *cî* et *tî* latins ; il faut sans doute lire *tsî* qui se développe ensuite en *tp*, puis en *th*, *fathat*, *vithu*, *pothat* dans les Statuts de Sassari, d'où *t* en sarde moderne. Les stades *tp* et *th* doivent en tout cas être très postérieurs, sans quoi les *cî* et *tî* plus récemment formés n'auraient plus pu suivre le même traitement, par exemple *platha*, ital. *piazza*, de *πλατεια*, *platea*, comme *pothat*, ital. du sud *pozza*, de **potcat*, qui est encore trisyllabique en osque *pūtīad*.

§ 121. — Cependant dans l'Italie du Nord, et tout d'abord

1. L'osque *fakīiad* n'est pas, selon nous, une forme phonétique primitive ; **fakīō* en osque nous paraît avoir pénétré dans la quatrième conjugaison, type **heri-o*, **heriō*, lat. *audio*.

en Ombrie, chez les Volsques, et probablement parmi les populations intermédiaires, *k* devant *e* et *i* avait pris la valeur *c*, à Iguvium peut-être déjà *s* simple ; la persistance de *k* devant *e* issu de *ae* d'après l'ombrien *kebu* ne nous paraît guère vraisemblable, cf. sur cette prononciation Planta, I, § 177, p. 360 sq. On disait à l'accusatif *curnaco* mais à l'ablatif *curnaše* ; *paše* correspondait en ombrien au latin *pāce*. Ces faits sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'insister sur les exemples. Il faut seulement faire observer que les noms étrangers échappent encore à la loi tant sur les tables en écriture étrusque que sur celles en lettres latines : *Tesenakes*, *Tesenocir*, *Tuscer*, *Iabuscer*, etc. L'hésitation bien connue dans le nom du dieu Puemuns Pupdik, génitif Pupdikes ou Pupdiēs, datif Pupdike ou Pupdiē s'expliquera de la façon la plus simple si l'on consent à y reconnaître une divinité sabine d'origine, cf. *Poimunie* sur l'inscription sabine de Scoppito. Le vocalisme *ue* deviendrait ainsi très clair et de même *d* pour *l* comme sabinisme serait tout à fait normal ; *Pupdik*, proprement **Popedicos* se rangerait ainsi tout naturellement à côté des noms sabins *Pompedius*, *Popidius*, CIL. IX-X index, pélign. *Popdis*, Planta, n° 251, latin *Pompilius*¹.

Nous proposons de même de reconnaître dans le *Fisus Sancis* des Tables Eugubines une forme sabine *Fisus* pour *Fidius*, cf. *Clausus* forme sabine de *Claudius*, car l'explication de Brugmann, *Ber. Süchs. Gesell.*, 1890, p. 212 sq., *Fiso-* pour **Bhidh-es-o-*, nous semble décidément plus ingénieuse que vraisemblable, cf. aussi Bugge, *Zeitsch. vergl. Sprachf.*, VIII, 37. Ovide, *Fast.*, VI, 213, cite expressément Sancus Fidius comme un dieu du vieux panthéon italique ; enfin un passage de Lydus, *De Mensib.*, 58, cité par Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 354, porte : Τὸ σάγκος ἐνομαζομένην τελευτᾷ τῇ Σακίων γλώσσῃ. Si *sancos* est un mot sabine, nul doute que *Sancus* ne soit à l'origine une divinité sabine, et si *Sancus*, *Fisus Sancius* est sabine, *Poemonus Popidicus* peut bien l'être de son côté.

Quoi qu'il en soit, Pupdikes à côté de Pupdices nous montre l'ombrien des anciennes tables se débattant encore entre la prononciation traditionnelle avec *k* et la prononciation nouvelle avec *c* : il s'ensuit que *d* *c* n'est pas extrême-

1. Autre explication de Puemune chez Planta, I, § 105, p. 200 sq.

ment ancien en ombrien. Dans l'ombrien de Fulginium, nous avons *cisterno*, dans celui de Tuder *puplece*, qui peuvent se lire et doivent probablement être lus *kisterno*, *pupleke* avec *k* palatal et représentent sans doute un stade moins avancé qu'à Iguvium. Quant à *vuke*, *todceir*, cf. Planta, I, § 179, p. 366, en leur qualité de mots ombriens d'origine, ils ne signifient rien de plus que par exemple l'italien *monachi*, *selvaticchi* à côté de *monaci*, *selvatici*.

Lorsque *ke ki* ombrien devint *ce ci*, secondairement *se si*, le groupe *ki* en était encore au stade *k'i* : la gutturale *y* fut donc atteinte comme ailleurs, c'est-à-dire que *fak'iat* passa à *faciat*, à Iguvium *facia*, puis *fasia*. Il en est de même pour le volsque *fasia* de l'inscription de Vellétri. Or on sait que les inscriptions latines confondent *ci* et *ti* déjà à partir du II^e siècle de notre ère, et des graphies telles que CRESCENTIANVS prouvent que pour *ti* tout au moins il s'agit déjà de la prononciation *tsi*, cf. W. Meyer-Lübke, *Lat. Sprache*, § 24. Remarquons aussi *Osstior* : ὀττχλοσπχι, c'est-à-dire *otior*, *Corp. Gl. Lat.*, II, 140, 16. Schlatter, *Arch. Lat. Lex.*, X, 199, cite *defentio* pour *defensio*. Ajoutons de notre côté, sur des inscriptions chrétiennes de la Gaule, RESVRREXIO, CIL. XII, 2185, 2310 ; INDIXIONE, INDEXIONI, CIL. XII, 2187, 2191, 2310, etc. Une inscription d'Herculanum Orelli 3115, antérieure par conséquent à l'an 79 de notre ère, porte déjà, semble-t-il, CONDITIO pour *condiciō*, Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VII, 152 ; cf. pourtant CIL. X, 1401. Donc *ci* devait à cette époque avoir, soit une valeur identique à *ti*, comme nous l'avons en effet reconnu déjà antérieurement à l'assibilation de *ci ce*, dans le sud de l'Italie et en Sardaigne — soit un son sifflant assez analogue pour pouvoir être confondu par le graveur, comme en vieux bohémien par exemple *cz* signifie à la fois *c (ts)* et *č*. Or, les grammairiens nous apprennent positivement que *ci* « habet pinguem sonum » et *ti* « sonum gracilem » cf. *Gramm. lat.*, Keil V, 327, 28. C'est à quoi répond exactement l'italien *faccia* en regard de *piazza*.

De cette simple constatation se dégage aussitôt cette conclusion que, si *ci* est en général prononcé *či* et non *tsi* au II^e siècle, c'est que tout *c* devant voyelle dentale est déjà devenu *č* et qu'on prononce non seulement *facciāt* mais aussi *fēcī* ou *pāce*. Si l'assibilation de *ci* était antérieure à celle de *ce ci*, l'évolution de *k'i k'i* se fût évidemment confondue avec celle de

tî tî comme dans les régions du sud qui ignorent originairement l'assibilation des gutturales. Dans *kî* : *tî* les conditions physiologiques sont trop semblables pour que l'articulation reste longtemps distincte : c'est ainsi qu'en serbe *angjeo* de *angelus* et *djak* de *diaco* ont une prononciation identique, alors que *gi ge* primitif aboutit à un son complètement différent. Entre *ci* : *tî* au contraire, c'est-à-dire *oprs* l'assibilation préalable de *k*, la distance est beaucoup plus grande et s'exprime précisément de la façon la plus normale par *c* ou *ç* en regard de *ts*.

Dans les régions telles que l'Espagne et la Gaule, où les populations indigènes, incapables d'articuler le *c* d'Italie, le rendent par *ts*, le groupe *ci* devient naturellement *tsi*, *ts* et se confond ainsi de nouveau comme en Sardaigne, mais pour une cause différente, avec *ti* et ses aboutissants, à moins que ceux-ci, comme c'est en général le cas en Gaule, ne se différencient chronologiquement par le traitement de *i* suivant. On peut admettre pour la Gaule que *ti* ou *tsi*, devenu de bonne heure *tsi* avec *t* simple, gardait encore le *i*, alors que le *ci* ou *çi* d'Italie l'avait déjà abandonné avant de passer les Alpes. En d'autres termes, *puteus* est encore en Gaule **pôtsio* ou **pôtsiu*, alors que *faciat* est déjà, comme dans l'ombrien *faća*, articulé en Italie **fa'ća*, en Gaule **futtsa* : de là *puiz*, *puits* à côté de *face*¹. Mais *c* simple, c'est-à-dire *c* devant *e* et *i* voyelle, est encore articulé *ts'* ou quelque chose d'approchant : de là *paiz*, *fais*, etc. Tout se borne en somme à une loi très simple que nous proposons ici au contrôle des romanistes et qui peut se formuler ainsi : « En Gaule *tsi* (*ti*) passe à *tsi* ; *c* (*c + e*, *i*) passe à *tsi* ; *çi* (*ci*) passe à *ts*. »

Reste le roumain *t* pour *ci* en regard de *c* pour *ce ci*. Nous y voyons simplement un développement secondaire de *çi*, *çi* primitif : par dissimilation le *c* (*ts*) palatal devant *i* palatal passe à *ts*. C'est précisément ce qui est arrivé en slave : **attiqjom* donne **otikio*, **otičiu*, **otiči*, *otiči*, mais **arāqjom* donne **orakiō*, **oračī*, *oračī* qui reste. Le roumain *braț* de *braccium* n'a donc absolument rien de commun avec *bratsu*

1. Notre hypothèse de *tsi* (=*ti*) aboutissant à *tsi* en regard de *ts* (=*ci*) sorti de *çi* *çi* est la seule, croyons-nous, qui puisse clairement rendre compte de la prononciation gallo-romane. Il faut bien dire, du reste, que le traitement de *ti* en français n'est pas absolument clair.

des dialectes d'Apulie et de Sicile ni avec le τ du vieux sarde : *braṭ* est sorti, sur le sol de la Dacie et peut-être sous l'influence slave, de **braccēu* apporté directement d'Italie.

On peut se demander enfin si les faits attestés par l'italien historique : *calciare* et *cacciare* pour *calceāre*, *captiare* à côté de *calza* et *terzo* pour *calcea*, *tertius* sont anciens et panromans. Nous ne le croyons pas. Le type *cacciare* montre seulement qu'après consonne *tsi* devant voyelle tonique n'abandonne pas son élément palatal, précisément en raison de l'intensité particulière des syllabes toniques ; **captsiare* continue son évolution vers **capciare*. Inversement *calza* montre que *ci* après consonne en syllabe faible, c'est-à-dire atone, perd de bonne heure son élément palatal et s'affaiblit en *ts* ; **calcīa*, c'est-à-dire **cālsīa* passe à **cālsia*, *calza*. Ces phénomènes n'étaient en tout cas point encore généralisés en Italie au II^e siècle de notre ère, puisque d'une manière générale le roumain ignore les divergences d'origine tonique dans le traitement des consonnes.

§ 122. — Nous pouvons donc nous en tenir pleinement et entièrement à notre première démonstration, à savoir qu'à partir du II^e siècle *ci* et *ti* se confondent sur les inscriptions parce que le premier vaut *ci* et le second *tsi* et que *ci* ne vaut *ci* que parce qu'antérieurement déjà tout *c* devant voyelle palatale avait été assibilé en *c*. En d'autres termes, nous arrivons à cette conclusion définitive que *ce ci ci* sont antérieurs, dans le latin vulgaire d'Italie, au commencement du II^e siècle de notre ère. Comme l'ombrien, le volsque et sans doute les dialectes intermédiaires qui, sous la graphie *c*, par exemple en marse *cetur*, en marrucin *Cerie*, etc., cachent peut-être une altération analogue de la gutturale, cf. Planta, I, § 181, p. 371 sq., présentent une histoire identique de *ke ki ki*, il faut bien rechercher dans ces mêmes régions de l'Italie du Nord l'origine première du *c* en latin vulgaire. C'est positivement repousser volontairement et de gaieté de cœur l'évidence et la lumière que de nier le rapport direct de *fasia* ou *facia* ombrien suivant la transcription qu'on voudra adopter et de *faciat*, *faccia* du latin vulgaire. Comment admettre en effet que les populations italiques de l'Ombrie et en général du nord de l'Italie, qui articulaient *ke ki* comme *ce ci* dans

leur dialecte national, eussent triomphé de cette habitude en parlant latin et prononcé *fakia(t)* en latin, mais *facia(t)* en ombrien?

Sans doute, les Ombriens lettrés, les membres du collège des Attiédiens par exemple; les magistrats municipaux pouvaient plier leurs organes vocaux à ces exigences de la prononciation classique et parlaient évidemment le latin littéraire en s'efforçant d'imiter autant que possible l'accent romain. C'est pourquoi, sur les Tables Eugubines en lettres latines, *c* n'est point utilisé pour rendre *é* ou *ś* ombrien devant *e, i*; ces tables, comme nous l'avons fait remarquer, voir § 39, ont en vue l'idiome religieux et littéraire de l'Ombrie, la tradition ancienne de la langue, et se préoccupent le moins possible des parlers vulgaires qui, dès cette époque (l'époque d'Auguste ou de Claude), devaient être déjà fort altérés et contaminés par le latin. Les auteurs ombriens ont donc rendu le *d* des anciennes tables par *ś* parce qu'il fallait doter l'orthographe officielle d'un signe spécial à la place de la lettre spéciale de la vieille tradition; ils ont choisi *ś* parce qu'à Iguvium, sous Auguste, le *é* s'était probablement déjà avancé jusqu'à *ś*. Du *c* latin il ne pouvait être question dans un texte aussi littéraire, puisque d'une part le *d* traditionnel fût resté sans représentant dans l'alphabet et que d'autre part les membres de la confrérie attiédienne connaissaient trop bien leur latin classique pour imiter jamais les habitudes linguistiques de la plèbe et prononcer *c* comme *ś*. Ils n'ont pourtant pas toujours su se garder de confondre *ś* ombrien avec *c* latin et il nous paraît sûr, en dépit de Planta, I, p. 368, que *cehefi* tout au moins doit être en réalité orthographié *śehefi*, ce qui attesterait du même coup l'assibilation de *c* latin dans l'Ombrie ancienne. Quant au peuple, qu'il parlât ombrien ou latin peu importe, il prononçait uniformément *facicia* ou à Iguvium, *faśśia*¹.

Il est même probable qu'un Ombrien des basses classes ou de la campagne eût eu de la peine à articuler le groupe *ki* avec gutturale dure comme à Rome. Nous parlions tout à l'heure des régions de la Picardie où actuellement *qui, que*

1. L'orthographe ombrienne, en règle générale, n'admet point les consonnes gémées, mais on ne peut douter qu'elles existassent dans le langage parlé.

romains eussent-ils pu rendre autrement le son *c*, qui est certainement encore plus voisin de *c* prononcé *k* ou *k'* que de *ts* ou *s*? Aucune lettre de l'alphabet latin n'en pouvait rendre même approximativement la valeur. Il n'y avait qu'une combinaison qu'on pût assez facilement confondre avec le *c* : c'était *ti* qui valait *tsi* ; aussi voyons-nous que les graveurs n'ont point manqué d'écrire *ci* pour *ti* et inversement.

Aucun de ceux qui se sont occupés de l'histoire des gutturales latines, à part Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VII, 153 sq., n'a fait suffisamment ressortir la différence énorme qu'il y a entre l'idiome parlé et l'orthographe de la langue littéraire. Sans les recherches de nos philologues modernes, qui se serait jamais douté qu'il y a actuellement en France des régions où *quant* se lit *cé* (Lorraine), d'autres où *quitte* se prononce *cît* et où *cuve* vaut *câv*? Chercher, comme le fait par exemple Seelmann, des arguments contre l'assibilation de *c* dans des graphies telles que *ACIPIANT*, CIL. I, 199, 26 (*Sententia Minuciorum*), auquel nous pouvons joindre encore *ACIPTVM* sur l'inscription des cuisiniers de Faléries et vingt autres semblables, est absolument dénué de fondement. Dans le curieux *PIVC*, CIL. VI, 124, d'une inscription de Rome, Ritschl voyait simplement le *σκιμα* lunaire grec pour *s* latin ; cela est possible, mais il est possible aussi que *c* latin, dans les cas où il avait la valeur d'un *c* ou d'un *s*, dialectalement *ts*, *p* ou *s*, soit venu à l'esprit du graveur précisément au moment où il avait à écrire *s*. Dans le *MSIICTIVIS* du CIL. I, 954, il nous paraît bien que *c* représente plutôt *s* de la forme vulgaire *sestilis*, cf. *SESTIVS* pour *Sextius*, etc., que la gutturale de *x* classique ; de toute façon c'est une graphie individuelle sans importance. Faut-il enfin reconnaître quelque chose de semblable dans le *c* de *Salacia* en regard de *ss* de *Thalassia*? Corp. Gloss. Lat., V, 242, 11 : *Salacia de paganorum quasi maritima*, corrigé par Schlutter, *Arch. Lat. Lex.*, X, 2, en *Thalassia dea paganorum maritima*, cf. pourtant Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 124.

Guarnerio, *Arch. glottol.*, Suppl. IV, 1897, p. 40, s'appuie sur les graphies *CINCTIVS*, *QVESQVENTI* et autres semblables qui se rencontrent encore au IV^e siècle et sans doute au delà, pour déclarer que *c* n'est pas assibilé avant le V^e siècle ; c'est même sur cet argument, qu'il considère comme irréfutable, qu'il édifie ses conclusions. Mais précisément il n'y a

pas d'argument plus décisif en faveur de l'assibilation dans la langue vulgaire : le graveur sait que, dans la prononciation urbaine et littéraire, *c* vaut en toute position la gutturale *k* ; aussi se juge-t-il extrêmement érudit et élégant d'écrire *CINCIVS* pour *Quinctius*. Il sait d'autre part qu'à Rome les magistrats et les gens lettrés articulent *quieskenti* : il écrit donc *QUIESQVENTI*. Dans l'une et l'autre forme d'ailleurs, la confusion de *c* et de *qu* est un argument de plus en faveur du *c* vulgaire ; car *qui* ne passe à *ki* qu'après l'assibilation de *ci* primitif. Le même raisonnement s'applique naturellement à *hirqui*, *huiusque* pour *hirci hūiusce* et autres semblables déjà relevés par Schuchardt, *Vok.*, II, 484 sq. Joignons-y de notre côté cis « quis », *CIL.* V, 6244 et nombre d'exemples de *CESQVET* « quiescit ».

§ 123. — Comme l'a montré Bréal, les transcriptions étrangères n'ont guère plus de valeur que ces graphies pédantes. Elles reposent en général, comme il est naturel, sur l'usage littéraire et non pas sur les formes dédaignées des jargons plébéiens et rustiques. Si le contrat gothique d'Arezzo porte *fidvor unkjane hugsis* « quattuor unciarum fundi », c'est que les notaires romains persistaient à prononcer à peu près à la manière classique *unkia* pour *uncia*, de même qu'ils persistaient à articuler et à écrire *-s*, *-m* final depuis longtemps abolis dans le parler vulgaire. Il n'y a pas davantage à s'étonner que les grammairiens latins ne nous décrivent guère que la prononciation classique ; lequel d'entre eux se fût soucié de nous apprendre comment la populace des villes italiennes, les paysans, la soldatesque prononçaient *centum* ou *cicer* ? Il faut remarquer toutefois qu'ils nous décrivent tout au moins le *k* palatal. Terentianus Maurus, *Keil* VI, 331, nous dit qu'en prononçant *c* la langue frotte des deux côtés contre les molaires, ce qui n'a pas lieu pour *g* : *Utrumque latus dentibus applicare linguam C pressius urget*. Il ne peut s'agir que de *ke ki* opposé à *je ji* (= *je, ji*) tout au moins, car une différence de ce genre n'existe sûrement pas entre *ga go* : *ca co*. De son côté Marius Victorinus, au IV^e siècle, *Keil* VI, 33, distingue très exactement *c* palatal de *k* et *q* guttural ou vélaire : *Utramque exprimi faucibus, alteram (c) distento, alteram (k seu q) producto rictu manifestum est*.

La différence entre *q* guttural, *k* vélaire et *c* palatal, telle

qu'on la trouve observée par exemple sur l'inscription de Due-nos, est d'ailleurs ancienne et fondamentale en latin, ainsi qu'on l'a déjà fait observer maintes fois, G. Paris, *Altérât. du C latin*, p. 11, Stolz, *Hist. Gramm.*, I, 84; cf. aussi Terent. Scaurus, Keil VII, 14; Cledonius, Keil V, 28; Servius, Keil IV, 422. Les anciens attribuaient le départ orthographique de *q k c* à Accius. Pauli, *Altital. Forsch.*, III, 153, a fait voir qu'il se rencontre déjà, au moins pour *k* et *c*, sur les plus anciennes inscriptions étrusques de Volsinies, cf. aussi Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 17 sq.; le signe χ n'aurait été abandonné par l'orthographe étrusque que dans le courant du III^e siècle de Rome. Nous croyons pour notre part que *q k c* répond directement à la tradition sémitique de l'ancien alphabet gréco-phénicien; seulement le grec, où cette distinction graphique ne répondait point à une distinction physiologique réelle, devait l'abandonner de bonne heure, alors que les peuples d'Italie y trouvèrent au contraire des représentants exacts de leurs gutturales. Constatons encore que l'usage de *k* pour *c* jusque sur des inscriptions relativement récentes, comme on a par exemple DEKEMBER même pendant l'époque impériale, cf. aussi DEFEM sur le columbarium de la Vinea Somaschi, pourrait bien être en relation avec l'assibilation de *c*; on écrit *Dekember*, nom officiel, avec *k*, afin qu'on ne lise pas à la façon vulgaire *December*.

C'est un témoignage analogue que nous serions, pour notre part, disposé à tirer de la graphie *pulcher* pour *pulcer*; *ch*, en dépit de la glose d'Hésychius, parfaitement obscure d'ailleurs, $\pi\omega\lambda\lambda\chi\chi\rho\acute{\epsilon}\nu\cdot\chi\acute{\alpha}\lambda\acute{\epsilon}\nu$ ¹, ne représente nullement une aspirée; comme l'a démontré Louis Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 115 et 243, les aspirées grecques χ φ θ étaient rendues dans la prononciation du vieux latin par *cc pp tt*; la transcription *ch* équivalait ainsi à *cc* ou simplement à *c*. Dans *pulcher*, le *ch* n'a d'autre valeur que celle de *ch* italien dans *chiave*, *chi*, *vecchio*; il est destiné à représenter, devant *e*, la gutturale *c* non atteinte par la palatalisation. En d'autres termes, *pulera*, *pulcrum*, *pulcri*, etc., ont ici préservé par analogie le *c* dans *pulcer*, comme en ombrien *fratrexs* préserve *c* au datif *fratrexi* ou comme on a en italien *fuochi* d'après *fuoco*. C'est cette prononciation dure, *pulker* (au lieu de *pulk'er* ou peut-

1. Rien ne prouve qu'il s'agisse d'un mot latin ou italique.

être même déjà quelque chose comme *pulkker*) que l'orthographe rend par *pulcher*; le *ch* est plus tard étendu aux autres formes et on écrit *pulchra*, *pulchrum*, puis, par analogie orthographique, régulièrement *sepulchrum* à partir de l'époque impériale. Or, **PVLCHER** figure déjà sur les monnaies de l'an 103 avant J.-C., cf. CIL. I, 380. Le *k* palatal devant *e i* serait donc assuré en latin dès l'époque la plus ancienne de la langue; son développement normal en *c* ne dépend plus dès lors que d'une question de temps et de lieux.

§ 124. — Dans le nord de l'Italie, les dialectes indigènes ont développé ce *k* beaucoup plus rapidement que dans le centre et le sud de la péninsule; ils sont arrivés à *c* quelques siècles plus tôt que le latin du Latium. Nous avons dit que *c* *s* ombrien était relativement récent, puisque la répartition de *k* et *s* dans les désinences n'est pas encore complètement achevée sur les tables en écriture nationale, ainsi qu'il ressort de Pupdikes à côté de Pupdiées. Comme il est absolument impossible de fixer la chronologie des originaux des anciennes tables d'Iguvium, les origines historiques du son *c* ne sauraient être précisées davantage. Toutefois, comme la littérature ombrienne commence vraisemblablement avant l'asservissement de l'Ombrie par les Romains, il n'est guère croyable que le signe *d* ait pu être introduit encore postérieurement à la conquête romaine. Le son *c* existait donc déjà en ombrien avant la fin du iv^e siècle avant notre ère. Le latin de l'Ombrie a donc pu participer de très bonne heure, dès ses premiers empiètements dans le pays, à la prononciation *c* pour *k*. C'est peu à peu seulement que cette prononciation s'est étendue sur toute la péninsule et de là dans presque tout le monde romain. En tout cas, tant que l'osque reste la langue du Samnium et de tout le sud de l'Italie, il est impossible d'attribuer le *c* au latin vulgaire généralement parlé par les Italiotes. La colonisation de la Sardaigne tombe encore, ainsi que celle de l'Illyrie (seconde moitié du ii^e siècle avant J.-C.) dans une période où *k* était encore dominant dans la plupart des contrées. C'est seulement après la Guerre Sociale, lorsque les populations du nord repeuplent le Samnium, la Lucanie, le Bruttium dévastés *ferro et igni*, que le *c* ombrien et volsque commence peu à peu à s'imposer partout. Il n'y a pas de doute que sous Auguste *c* pour *k* était déjà la pronon-

ciation la plus générale ; ainsi s'explique que l'Espagne, dont précisément Auguste commença la romanisation systématique, ait pu encore recevoir le *c* et que ce son s'y soit implanté d'une façon aussi générale.

On peut donc hardiment, croyons-nous, fixer au milieu du 1^{er} siècle de notre ère le triomphe définitif de *c* dans la prononciation de la *κκυή* vulgaire ; effectivement, dès la fin du même siècle, les inscriptions nous attestent, par la confusion de *ci* : *tī*, que le phénomène est accompli et qu'il commence même à gagner les classes demi-lettrées de la population romaine. Lorsque le grec *κίεον* devint, parmi le peuple d'Italie, l'appellation la plus usuelle de l'écureuil, *ci* latin était déjà trop éloigné de *κ* grec pour pouvoir lui succéder ; *sciūrus* passa à **sciūro* qui sauvegardait la gutturale, provençal *escuirol*, fr. *écureuil*, ital. *scojattolo*, etc. La métathèse de *iu* en *ui* ne doit être rapportée ni au phénomène purement français qui donne *rui*, *ru* de *rūu*, *tuile* de *tēgula* **tīula*, ni à une prétendue aversion du latin vulgaire pour le groupe *iu*, comme l'admet W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 17, Trad. p. 34, et comme le dément par exemple **apiuwa* de *ἀπίω*.

Il y a enfin un exemple dont le témoignage nous paraît tellement décisif et sûr que nous l'avons réservé expressément comme conclusion dernière et irréfutable à nos yeux. C'est le traitement de *sūcidus* « gras, suintant, sale » en latin vulgaire. Ce mot est absolument parallèle à *frigidus* et effectivement l'un et l'autre syncopent de fort bonne heure la voyelle médiale tout en abrégeant l'un et l'autre, pour une raison inconnue, la voyelle tonique. Les inscriptions attestent ces faits comme accomplis dès l'époque d'Auguste pour le moins ; FRIDA est donné par une inscription bien connue de Pompéi. Or, la syncope a eu lieu *après* la palatalisation des gutturales, soit **frījido* **frījdo*, ital. *freddo*, franç. *froid*, etc. d'un côté, et **sūcido* **sūcīdo* de l'autre. Ce **sūcido*, à cause de son caractère insolite, passe promptement à **sūdcō*, d'où normalement en italien *sozzo*, dont l'étymologie est sûre ; *c* après consonne donne *ts(z)*, comme dans *calza*, etc. Il faut donc forcément conclure que *c* existait en Italie avant la syncope dans *frigidus*, *sūcidus*, c'est-à-dire pour le moins avant l'époque d'Auguste.

§ 125. — Celui qui entreprendra de retracer l'histoire défi-

native des origines et du développement de *c* en latin vulgaire devra replacer la question dans son milieu et embrasser dans une étude d'ensemble tous les phénomènes relatifs aux gutturales. C'est seulement en étudiant l'évolution et les différentes transformations de *g* parallèlement à celles de *c* qu'on pourra se persuader pleinement des origines italiques des palatales vulgaires et en général de la plupart des phénomènes connexes. La gutturale *g* devient (*j* = *i*) devant *e i* dès une époque ancienne du latin vulgaire : des exemples tels que VINTI CIL. VIII, 8573 ; FRIDA, *ib.*, IV, 1291, inversement GEIVNA « ieiuna », *ib.*, XII, 2193, etc., abondent sous l'Empire ; la lettre *I longa* dans la graphie fréquente REGIVS signifie, non pas un simple *jod* comme le croit Seelmann, mais bien **reius* comme on écrit EHVS ou EIVS. La forme IVRIA sur une inscription d'Afrique relevée par Ihm, *Arch. lat. Lex.*, IX, 245, montre que l'histoire de *gi* en latin vulgaire n'est nullement parallèle à celle de *di* comme le répètent tous les romanistes depuis Diez ; après consonne, *di* donne, comme on sait, un autre résultat qu'après voyelle ; *rdi* notamment passe à *rz* en italien, *rj* en français ; pour *gi* rien de semblable. L'exemple IVRIA pour *iurgia* classique prouve qu'en réalité c'est une hérésie d'attribuer **jurgia* à la prononciation vulgaire ; *g* devant *i e* passe à *j* avant la réduction de la plupart des hiatus : donc **jurjia*, puis **juria*, sans quoi *g* après consonne eût sûrement été traité parallèlement à *d* dans *rdi*, etc., et ne fût en tout cas pas tombé d'aussi bonne heure. Martial, au I^{er} siècle, scande *pulēium* ; mais l'italien *puleggio* prouve *ē* primitif, car on ne saurait, comme dans *peggio* à côté de *pēior* invoquer une analogie parallèle à **pēior* d'après *mēior*. Le véritable nom du pouliot en latin est *pulēgium* qui se trouve encore au II^e siècle dans le poème *De Medicina* de Sévère Sammonicus, 620, 644, 919 où Fuchs, *Arch. Lat. Lex.*, XI, 53, scande aujourd'hui, il est vrai, *pulēi* « pro *pulei* ». Dans la prononciation vulgaire, on disait *pulējium*, *pulējo*. L'orthographe *puleium* est exactement l'inverse de *eburneis* : *inorgiis* dans les Gloses de Reichenau, Karlsr., 115, f° 24, v. B.

Le sarde, qui ignore encore *c* pour *k*, connaît déjà *j* pour *g* : *iettare* ou *gettare* dans les statuts de Sassari ; *morgiat*, c'est-à-dire **moriat*, **morjat*, aujourd'hui *morzat* ; *logudor. minare* « murmurer », latin *maginari* dans Lucilius. Dans

le logudorien *eligire*, campidanien *eligiri*, gallurien *eligi*, il faut reconnaître un mot italien d'origine ; la vraie forme sarde, qui n'est pas relevée par Spano, était *elier* dans les Statuts de Sassari. Dans *reghere* comme dans *junghere*, *chinghere*, à côté de la forme italianisée *reggere*, *reggiri* Spano, *Vocab. sardo-ital.*, s. v., il n'y a pas, comme le croit W. Meyer-Lübke, *Grundr.*, I, p. 549, conservation phonétique de *g* guttural, mais extension analogique d'après le présent *rego*, *chingo*, etc. La forme normale *rejer*, *reier* se trouve encore dans les vieilles chartes, cf. Delius, *Sardin. Dial.*, p. 5.

Il s'ensuit que *j* pour *ġ* en latin vulgaire est plus ancien et plus étendu géographiquement que *é* pour *k'* avec lequel il n'est du reste pas phonologiquement parallèle ; on attendrait *j j*. Or, l'ombrien, qui a *é s* pour *k*, a également *j* pour *ġ* : *mueto* à côté de *mugatu* et autres exemples bien connus. L'osque, qui est resté au stade *k*, connaît du moins *j* pour *-ġ* intervocalique : Iefis « legius » sur une monnaie de la Guerre Sociale. Il y a donc lieu de croire que *j* pour *ġ* avait en Italie, dès l'époque républicaine, une plus large extension dialectale que *é* pour *k*. La chronologie de *j* pour *ġ* en osque nous paraît ressortir de la comparaison de Magium génitif pluriel, sur une très ancienne inscription de Capoue (antérieure aux signes *ŷ* et *ƿ*) Planta, n° 130, et de Maiiuf datif singulier sur le Cippé d'Abella, Mais nominatif singulier « Magius », Planta, n° 126. Dans Mahii[s], n° 195, nous croyons contrairement à l'opinion de Planta, I, § 218, p. 446, que *h* est purement orthographique. L'osque de la Table de Bantia *mais*, *maimas* s'expliquerait dès lors de la manière la plus simple du monde : ces formes, incontestablement parentes du latin *magis* et de l'ombrien *mestru*, dateraient d'une époque où *-ġ-* intervocalique est devenu *j* en osque comme dans les autres dialectes de l'Italie. Le seul exemple de *-ġ-* intervocalique sur la Table de Bantia est le datif-ablatif *ligis* « legibus » lign. 25, qui, en égard à la situation de *g* devant désinence mobile, n'est pas capable d'infirmer notre théorie. Après consonne, dans *tanginud*, *angetuzet*, etc., *g* devant *e i* en est encore au stade *ġ* : nous croyons précisément que l'hésitation du graveur entre ANGE·TVZET lign. 20 et ANGITV... lign. 2, se rapporte à une prononciation déjà très palatalisée : *nġe*, *nġe*.

C'est pourquoi nous pensons pouvoir proposer cette théorie que, vers l'époque de la Guerre Sociale, l'osque, au moins en Lucanie, participe partiellement à la loi générale de la prononciation italique qui fait passer *g* à *j* : de là également *j* pour *g* en sarde, alors que *c* pour *k'* est aussi inconnu à la Sardaigne qu'à l'ancienne Italie du Sud. En tout cas, nous avouons que l'explication ordinairement proposée pour l'osque *mais maimas* et *Maïs Mahii[s]*, où l'on reconnaît un radical *mah-* alternant avec *mag-* dans *Magium* et le latin *magis*, ne nous satisfait nullement. Malgré les savantes hypothèses de Brugmann, *Grundr.*, II, 402, cf. aussi Planta, I, § 218, p. 446 sq., ces formes ne nous paraissent point devoir être séparées ; elles ne nous semblent pas avoir jamais contenu *h* à côté de *g* dans aucune langue italique. Nous n'admettons que très difficilement que le latin *māior* soit pour **mahiōs* et non pour **magiōs*, tout comme *pēior* est pour **pēdiōs*, avec *i* primitif. Le latin *māior* pour **magiōs* représente la première manifestation de la loi qui transformera plus tard tout *g* en *j* et cette forme prouve précisément que cette tendance est ancienne dans les langues italiques du nord et du centre.

§ 126. — S'il est vrai, comme nous avons cherché à l'établir, que probablement dès la fin du II^e siècle avant notre ère, *j* pour *g* intervocalique commence à gagner l'osque et en général les dialectes de l'Italie du Sud, tandis que *g* après consonne, notamment *nj* subsiste, on peut se demander si en sarde *pinghere junghere chinghere*, etc., sont réellement, comme nous l'avons admis provisoirement pour ne pas compliquer la question, des extensions analogiques d'après *pīngo jūngo*, etc., comme on a *reghere* d'après *rego*, — ou si *pinghere, junghere* ne sont pas les représentants phonétiques du latin *pingere iungere* arrêtés au stade de l'osque de Bantia *tanginud* et *angetuzet*. Ce qui confirmerait cette manière de voir, c'est que la Sicile, l'Apulie et une grande partie de l'Italie méridionale représentent *pingere, cingere, fingere, angelo*, etc., par *pinciri, cinciri, finciri, ancilu*, etc., cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 499, *Grundr.*, I, p. 550. L'espagnol, comme on sait, offre un traitement identique pour *rj* qui passe à *ré* comme normalement *nj* à *né* : *estarcir* de *extergere* ; *arcilla* de *argilla* ; *rencilla* de *ringere* (Baist,

Grundr., I, p. 704); *encia* de *gingiua*, cf. franç. *gencire*. Il y a également des traces sporadiques de *ré* pour *rj* dans l'Italie du Sud.

On est amené presque naturellement à conclure pour la Sicile, l'Italie du Sud et l'Espagne, à une persistance plus longue de *j* après consonne que de *g* intervocalique: on disait déjà *rēje*, *lejere*, *uint* alors qu'on prononçait encore *kingere*, *pingere*, *arqilla*, qui, lors de la palatalisation de *k* en *c*, confondent avec *c* le son *j* (= *dz*) inconnu à la langue en toute autre situation; en d'autres termes, les survivants de *j* en sicilien et en espagnol ont été, à cause de leur caractère exceptionnel, assimilés à *k*, *c* lors de l'introduction de la palatale. Comme les provinces colonisées de bonne heure, c'est-à-dire précisément la Sardaigne, la Sicile, l'Espagne sont encore plus particulièrement soumises, comme nous l'avons fait remarquer à maintes reprises, à la prononciation des colons italiotes du sud, il est tout naturel de mettre ces faits en relation avec l'état que nous venons de constater dans l'osque de Bantia. Le Portugal, dont la colonisation est plus récente que celle de l'Espagne, n'offre plus trace de ces phénomènes.

Une glose que nous avons relevée par hasard, *Corp. Gloss. lat.*, II, 304, 27: Εξζζω *demeio*, *deminco*, nous fournit un exemple indirect curieux de *né* pour *nj* en latin vulgaire: *dēmincō* est analogique d'après l'infinitif *dēmincere* pour *mingere*. On serait peut-être mal venu de rechercher la cause du durcissement de *nj rj* en *né ré* dans l'influence étrusque et de rappeler par exemple *ergenna* « sacerdos » de l'étrusque *erce ercem ercefas* où déjà Bugge, *Bezz. Beitr.*, XI, 34, avait reconnu un terme désignant le prêtre. Dans le manuscrit d'Agram, V, 16, 17, on lit: *erc(e) supce* que Lattes, *Arch. Lat. Lex.*, X, 186, traduit par « sacerdos sepulcrarius », cf. aussi Heraeus, *Arch. Lat. Lex.*, IX, 595.

§ 127. — Un traitement particulier de *g* intervocalique nous est fourni par le latin vulgaire **eo* pour *ego*. Personne n'a encore donné l'explication de cette forme énigmatique où chacun se contente de constater la chute exceptionnelle du *g*. Cette forme a dû partir de l'Ombrie où nous voyons effectivement que *g* tombe entre voyelle palatale et voyelle dure: *Iouinam* « Iguuinam », Tab. Eug., VI b, 12, à côté de *Ikuvinā*,

ib., l'a, 5, etc., sur les anciennes tables. La graphie *Iouina*, qui se trouve sur les tables en caractères latins sept fois contre huit fois *Iouin-*, ne signifie nullement, comme l'admettent Bréal, *Tab. Eug.*, p. 28, Planta, I, § 182, p. 374 sq., et la plupart des italistes, *ijovin-*, avec *j* pour *g* primitif; le double *ii* est ici simplement destiné à figurer *i* voyelle, soit *iouin-*, le groupe *Iou-*, surtout à cause de la concurrence de *Ioue*, *Ioui*, *Iouia*, etc., étant d'une lecture ambiguë et pouvant signifier: *iou-* aussi bien que *iou-*.

Il s'agit en réalité d'une chute pure et simple de *-g-*. Entre voyelles dures, *-g-* a une tendance à prendre une valeur fricative, celle du *g* hollandais ou du *γ* néo-grec; après voyelle palatale, ce *g* fricatif s'adoucit en une simple aspiration qui finit à son tour par disparaître. On prononce donc successivement *Igovina*, *Ihovina*, *Iovina*. Ces faits se retrouvent exactement dans les dialectes grecs: *ἐλῖς* pour *ἐλῖγς* et, encore qu'on les explique d'une manière quelque peu différente, cf. Gustav Meyer, *Griech. Gramm.*², 218 sq., on n'a pas manqué de les comparer à l'ombrien des tables en lettres latines. En béotien *ἐγὼ* se dit *ῑόν*; si ce pronom nous avait été conservé par l'épigraphie ombrienne, il est certain qu'il aurait la forme **eo* pour *ego* latin¹; et si **eo* du latin vulgaire n'est pas identique à **eo* ombrien, on ne voit réellement pas d'où cet **eo* qui est à la base des formes romanes aurait bien pu venir. Il faudra en tous cas beaucoup de parti pris pour nier l'identité des deux phénomènes et conséquemment leur parenté historique.

§ 128. — Le pélinien *sacaracirix*, *pristafalacirix* de l'inscription Herentas, c'est-à-dire en latin quelque chose comme **sacrātrix*, **praestibulātrix*, cf. Bugge, *Altit. Stud.*, 65 sq., Pauli, *Altit. Stud.*, *Paelign. Sprache*, V, 92, 97, Planta, I, § 189, p. 389, etc., peut être utilisé avec profit par la philologie romane. En effet, le passage de *tr tl* à *cr cl* en pélinien et probablement dans les autres dialectes sabelliques, cf. sabin *falacer*, Varron, *Ling. lat.*, V, 84, Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 351, Planta, I, p. 290, montre que la loi panitalique

1. Le type *conegos*, *Tab. Eug.*, VI b, 5, 16, etc., en regard de *kunika z*, *ibid.*, IV, 15, etc., montre que *-ego-* avec *o* non primitif ne participe point à la loi. Nous croyons que *o* pour *a* ancien désigne en ombrien un son spécial, quelque chose comme *ā*.

qui a transformé régulièrement tout *tl* ancien en *kl*, par exemple dans le suffixe *-tlo-*, latin *-clum*, ombr. *-clo*, osque *-klúm*, *-clo*: lat. *uehichum*, ombr. *pihachu*, osq. *sakara-klúm*, etc., survit dans ces dialectes pour frapper *tl tr* d'origine récente et en général dans des cas, comme pour *tr*, où le latin respecte la dentale: c'est ce qu'atteste également, croyons-nous, le pélignien *puclois* s'il est vrai qu'il y faille reconnaître le sanscrit *putrá*. Or, les inscriptions latines d'Afrique connaissent également *cr* pour *tr*, Seelmann, *Aussprache*, p. 313, et d'autre part tout le monde sait que *uetulus*, c'est-à-dire *ueto-uetu-* avec le suffixe diminutif *-lo-*, donc *uetlus* avec *tl* d'origine secondaire, est en latin vulgaire *ecclus*. Il n'y a pas à séparer ces phénomènes: les formes sabelliques montrent que la tendance à transformer *tl tr* en *cl cr* était toujours vivante en Italie et c'est elle qui se manifeste encore dans le latin d'Afrique IMPERACRIX aussi bien que dans le latin vulgaire *ecclo* pour *uetulus*, *sicla* pour *situla*, App. Prob., Keil IV, 197, 20 sq.

Dans **ascla* pour *assula*, **pescla* pour *pessulum*, rapportés par W. Meyer-Lübke au même phénomène, les faits sont peut-être quelque peu différents: il peut s'agir simplement dans ces derniers exemples de l'insertion directe d'un *k* entre *s* et *l* sans passer par le stade *stl*, comme en franç. *slave*: *esclave*. Mais on peut admettre aussi, avec une vraisemblance au moins égale, que *assula* classique, lequel est, comme on sait, régulièrement pour **astlā*, a subsisté dans la langue vulgaire sous cette dernière forme passée normalement à **ascla*. Il n'est pas inutile de faire remarquer que les dialectes italiques, l'osque notamment, hésitent dans le traitement de *-stl-*; c'est ainsi qu'on trouve *peesslúm* à Aufidena à côté de *pestlúm* à Bovianum vetus. Quoi qu'il en soit, les formes du latin vulgaire sont ici directement attestées et portent tous les caractères de formes anciennes: *Fistula vulgo fiscla dicitur*, Corp. Gl. Lat., V, 248, 14; *pesclum*, ibid., VI, 132, 24; 473, 34, à côté de *pestulum*, *pestlum*, ibid., VII, 205, 8, *pestulus*, ibid., III, 313, cf. aussi Heracus, *Arch. Lat. Lex.*, XI, 67.

§ 129. — Quant au groupe *cl*, son histoire est aussi compliquée dans les langues italiques que dans les langues romanes et il est aussi difficile pour les unes que pour les autres de

déterminer la chronologie exacte des différents phénomènes qui ont accompagné l'évolution postérieure de ce groupe. Le développement le plus général et le plus ancien est *xt*, *ht*, évolution toute naturelle de *kt* dans presque tous les idiomes qui ont développé les fricatives; le zend, le germanique, le néo-grec connaissent ce phénomène, qui a pour correspondant exact *ft* de *pt*. De là en osque Ūhtavis « Octavius », *scriftas* « scriptae », en ombrien rehte « recte », uhtur « auctor », *screhto* « scriptum » de **scrifto*, comme en néerlandais *kracht* pour l'allemand *kraft*, *verkocht* pour *verkauft*, etc., en celtique *sechte* pour *septem*¹. Il n'est donc pas nécessaire de rapporter *ht* pour *ct* dans le latin vulgaire de l'Italie du Nord, de la Gaule et de l'Espagne à la prononciation celtique; il est possible qu'un traitement analogue de *kt* dans les anciens dialectes gaulois ait effectivement existé dès l'époque de la conquête romaine et nous ne nions pas qu'il ait pu influencer sur la prononciation latine. Nous constatons seulement que, dans une langue qui, comme le latin, a développé les fricatives, le passage de *ct* à *ht* est un fait tellement naturel qu'il a pu se produire en dehors de toute influence étrangère. La preuve que *ht* a pu se produire spontanément dans les langues italiques se trouve précisément dans l'histoire de *kt* en osque et en ombrien.

Remarquons toutefois que *ht* pour *kt* en osco-ombrien est très ancien, antérieur aux lois de la syncope vocalique, cf. Brugmann, *Grundr.*, I, 370 sq. Le groupe *kt* d'origine récente, particulièrement *kt* issu des phénomènes de syncope, subsiste en osque et, semble-t-il, en général dans toute l'Italie du Sud et du centre: *factud*, *actud*, etc. Les populations osques n'avaient donc, au moment de la conquête romaine, aucune répugnance à articuler le groupe *ct* et à prononcer en latin *factus* ou *actus*. Le sarde *fattu tettu*, etc., repose donc sur *facto tecto*; l'assimilation doit être relativement récente et les graphies des anciennes chartes *factu*, *iectare*, etc., conservent peut-être encore le souvenir de la prononciation ancienne. — En ombrien, tout au contraire de ce qui se passe en osque, *kt* d'origine récente ne subsiste, semble-t-il, que dans les mots avec gutturale vélaire, soit *q* indo-européen,

1. Il semble que l'étrusque connaisse de son côté le passage de *ft* à *ht*.

fiktu, *ninctu*, d'après une théorie ingénieuse de Planta, I, § 176, p. 359. Lorsqu'il s'agit de *h* palatal primitif, *kt* passe à *xt* puis à *it*: *deitu* « dicito », *aitu* « agito ». Le latin *factus* pouvait donc être représenté en Ombrie et généralement, selon toute vraisemblance, dans toute l'Italie du Nord, soit par **fahto*, lorsque l'identité de *ct* latin: *ht* ombrien primitif est encore suffisamment sentie pour que les formes ombriennes soient immédiatement identifiées aux mots latins, soit par **faito*, lorsque *ct* latin suit les destinées de *kt* secondaire ombrien. C'est ce **faito* qui, favorisé probablement par des faits celtiques analogues, nous paraît avoir dominé dans les provinces de l'ouest et du nord, peut-être à l'origine sous une forme un peu moins avancée, *xt* par exemple ou mieux *ht*; **fakto* ou déjà **faito* en Espagne et en Gaule peut fort bien remonter à l'époque d'Auguste. Le *vixit* « uixit » de Mai, *Insc. Chr.*, 435, 1, peut représenter aussi bien **vixse(t)* que **vixse(t)* de la prononciation vulgaire, cf. déjà *vissit*, Murat., 1413, 6 et 1424, 8, sur une inscription païenne de Tarente.

Entre temps, le groupe *ct* subissait en Italie, par suite du mélange des dialectes et de l'influence plus directe de la prononciation romaine, toute une série de transformations intéressantes. En Ombrie tout d'abord, à côté de l'assimilation nouvelle **faxto* ou **faito*, l'ancien **fahto* laissait tomber son *h* et passait à *fato* déjà attesté sur les Tables Eugubines, VI b, 11, et déjà interprété avec raison, croyons-nous, par Bücheler comme correspondant au latin *factum*. La chute de *h* est d'ailleurs attestée par des exemples sûrs, particulièrement sur les tables en lettres latines. Elle était donc sûrement accomplie vers l'époque d'Auguste, cf. pour les exemples Planta, I, p. 354. D'autre part, *fictus* était, comme nous l'avons vu, représenté par *fikto*, probablement avec gutturale vélaire, donc proprement *fiqto*, et il n'y avait point de raison pour que le *factus* de la prononciation latine officielle ne suivit point la même analogie. Outre *faxto*, *faito*, on pouvait donc hésiter en Ombrie, vers l'époque d'Auguste, entre *fāto* et *faqto*. Ce dernier, favorisé par la prononciation de l'Italie du Sud (osque *factud*) et surtout par celle de Rome, dut devenir, dans les premiers siècles de l'Empire, assez général en Italie. C'est le roumain qui en donne une preuve décisive, car *fapt*, *lapte*, *opt* ne peuvent reposer que sur *facto*, *lacte*, *octō*; la gutturale y avait effecti-

vement pris un son tout spécial et exagéré, elle devait être vélaire comme dans *aqua*; on prononçait donc au II^e siècle *faqto*, *laqte*, *oqtō*: de là en roumain *pt* comme *p* pour *q* dans *apă*: *aqua*.

Remarquons que la théorie de Planta à l'égard de l'ombrien *fiktu* = **fiqtōd*, racine *fig-*, s'éclaire ainsi d'une manière tout à fait lumineuse en même temps qu'elle jette, croyons-nous, un jour tout à fait nouveau sur l'histoire de la prononciation du latin vulgaire et sur la phonétique roumaine en particulier. En effet, si *ficto* était prononcé *fiqto* dans l'Italie du Nord, *facto*, réintroduit sur son analogie, n'a pu être articulé que *faqto*: de là en roumain non seulement *infipt*, de *fictus*, mais aussi *fapt* de *factus*. L'emprunt latin *præfucus*, de *præfectus*, dans l'osque de Bantia, représente peut-être cette prononciation exagérée de la gutturale. Ce qui confirme enfin, à notre sens, de la façon la plus heureuse notre manière de voir à l'égard du groupe *ct*, c'est que *ct* palatal, par exemple *dictus* donne *dikt'o*, *diçt'o* à la fois avec gutturale et dentale mouillées en Espagne et dans la Cisalpine: espagn. *dicho*, lombard *diç*; de même en Provence *dich*. L'ombrien *diktōd*, après la syncope, avec gutturale palatale, évolue donc en réalité vers **diçt'u*, **dijt'u*, dans l'écriture *deitu*, alors que **fiqtōd*, avec vélaire, passe à **fiqtu*, sans doute avec *t* dur ou même cérébral: *kt' çt' lit' it'* était donc nettement opposé à *qt*. Le latin officiel *factus*, une fois parvenu au stade **fait'o*, ne pouvait plus, sous l'Empire, être restauré dans le parler vulgaire que sous la forme **faqto*: le roumain nous a heureusement conservé les réflexes de cette phase curieuse de la prononciation italique.

§ 130. — Après la colonisation de la Dacie, donc vraisemblablement à une époque postérieure au III^e siècle, *qt* (*ct*) devient *tt* dans toute l'Italie, excepté dans la Cisalpine où le stade ancien *çt' it'* continue librement son évolution. L'assimilation a, comme on sait, gagné même la Sardaigne, mais, semble-t-il, à une époque assez tardive. La question des origines et de la chronologie de *tt* pour *ct* a été maintes fois étudiée par la philologie romane; cf. en particulier Zimmermann, *Kann intervokal. ct sein c im Latein. verlieren?* dans *Rhein. Mus.*, XLV, 493 sq. On a voulu retrouver un exemple ancien du phénomène déjà dans le fameux VITORIA d'une

inscription archaïque de Préneste; mais il est peu probable qu'il s'agisse ici d'autre chose que d'une faute de gravure. Dans le LUTO d'une inscription de Pompéi, MIXIMVS-IN-LUTO, citée par Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 261, il est difficile de dire s'il faut lire *lêto* ou *lettô*, c'est-à-dire s'il s'agit d'une continuation du traitement italice de *ct* ancien, soit *lecto lehto lêto* comme on a en osque *eestint* pour *ch-* sur la Table d'Agnone ou en ombrien *fâto* pour *fahto*, — ou bien s'il faut déjà reconnaître dans **lettô* l'assimilation directe de *ct* à *tt*. La première hypothèse nous paraît plus vraisemblable, précisément parce que LUTO est un exemple local et isolé. Il en est de même, croyons-nous, pour le FATVM « factum » relevé *Arch. Lat. Lex.*, III, 21 et 548.

Le groupe *pt* suit dialectalement des voies analogues : *pt*, puis *ft*, proprement *zt* (osque), puis *ht* (ombr.), d'où *t* simple : SCRITVS, CIL. IX, 2827, de l'année 19 de notre ère, cf. Stolz, *Hist. Gramm. lat. Spr.*, I, § 332. Dans *scultam*, Corp. Gloss. Lat., IV, 433, 31, et dans *obsorsio* pour *obsorptio*, ibid., IV, 195, 49, le cas est différent par suite de la consonne qui précède. Enfin, nous n'attacherons pas une grande importance, comme en général aux exemples paléographiques, à *netura* pour *nectura* de la Vulgate, *Eccl.*, VI, 31, ms. Amiatinus. D'un autre côté, la graphie *tettome*, Tab. Eug., VI a, 13, 14, nous paraît instructive. Le mot *tettom* a été expliqué avec raison par « tectum »; c'est en effet la seule signification qui convienne dans la phrase. On attend, d'après la phonétique ombrienne, **tehtom* et, après la chute de *h* : **têtom*; si le graveur écrit *tettom*, c'est, croyons-nous, que déjà dans la prononciation latine de l'Ombrie *tectum* **teqto* avait une tendance à assourdir la gutturale en une sorte de consonne quiescente; quelque chose comme **têq-to*, ce qui s'accorde d'ailleurs fort bien avec l'articulation profonde du *q* vélaire; *tettom* ombrien pourrait bien n'être autre chose en somme qu'un compromis entre *têtom* ancien et *tectum* latin. Qu'il y a eu en Ombrie comme ailleurs restauration phonétique du groupe *ct*, en d'autres termes que *rette*, *fatto* y ont succédé à *rehte*, **fahto*; **rête*, *fâto* de l'ombrien pur, c'est ce que montrent clairement les dialectes modernes de la région.

De toute façon, *tt* pour *ct* n'a pu se généraliser qu'assez tard en Italie, probablement dans la dernière période du latin vul-

gaire; on cite, au début du iv^e siècle, *lattuca*, de l'Édit de Dioclétien, IV, 7, comme le premier exemple certain. Ces faits sont donc en réalité très postérieurs à la période qui nous occupe.

Troisième période : Unification du latin impérial. — Depuis César et Auguste jusqu'à la décomposition du latin littéraire, c'est-à-dire jusqu'au début du iv^e siècle environ.

§ 131. — Il s'agit principalement dans cette période de la restauration ou de l'introduction des formes et des mots de la langue littéraire et officielle dans l'idiome vulgaire. L'action du latin écrit et sa lutte contre les dialectes et patois commence naturellement avec la création d'une langue littéraire et administrative; mais cette influence ne s'exerce d'une manière efficace et pour ainsi dire systématique qu'après la Guerre Sociale et grâce au prestige de la littérature classique. Elle croît avec la puissance romaine elle-même, arrive à son apogée sous Auguste et ses successeurs, se développe à mesure que se multiplient les écoles, commence à décliner au iii^e siècle, après les Antonins. Les provinces subissent, comme nous l'avons dit, d'une façon beaucoup plus immédiate l'influence du latin officiel, qui était en somme la langue ordinaire des grands centres coloniaux et qui, des villes romaines, se propage directement parmi les populations indigènes. Les provinces dont la romanisation effective fut entreprise tardivement, la Lusitanie et la Gaule du Nord par exemple, reçoivent une latinité déjà très émondée par la langue littéraire: en Espagne, comme en Italie, on dit *conoscere*, ital. *conoscere*, esp. *conocer*; en Portugal on a déjà la forme classique *cognoscere*, portug. *conhecer*; de même peut-être franç. *conôître* avec *n* pour *gn* régulièrement avant l'accent, mais la Gaule du Sud a encore *conoscere*, à côté de *cognātus*, prov. *conhat*. Nous avons essayé de montrer dans le cours de notre étude comment s'est réalisée, par cette substitution lente de la langue littéraire aux vieux dialectes et aux patois locaux, l'unité relative du latin parlé à l'époque impériale.

§ 132. — Il se produit parfois, dans le latin vulgaire de cette période, un fait curieux et qui a, quant à l'établissement de la chronologie, une incontestable valeur et un haut intérêt.

Nous voulons parler d'un certain nombre de cas où la langue populaire, exagérant les lois et l'analogie du latin écrit, le dépasse et pousse à l'extrême des formes restées en arrière dans l'idiome urbain. La régularité grammaticale ou phonétique est dans ce cas du côté de la langue parlée. Il s'agit principalement de la loi d'affaiblissement des syllabes non initiales, loi inconnue aux anciennes langues italiques et au vieux latin vulgaire d'Italie et propagée ensuite uniquement par l'influence du latin officiel. Cette propagation d'origine récente resta toujours très incomplète dans la langue vulgaire : ce qu'on dénomme à tort la recomposition romane, *perfacere* pour *perficere* par exemple, est en réalité un héritage direct du vieux latin d'Italie, cf. *concaptum*, inscr. votive de Faléries, CONSACRATVM, CIL. V, 5227; VII, 80, etc.

En revanche, il y a des composés où l'analogie a introduit dans le langage populaire l'affaiblissement inconnu ou inusité dans le latin classique : tels sont déjà en sarde *bolimus* pour *uolumus*¹, en outre *comperäre* Schuchardt, *Vok.*, I, 195, cf. ital. *comperare* à côté de *imparare*, esp. *comprar*; *sēperäre*, ibid., I, 196, cf. *Segregat*: *seperat*, Gloss. Reich. K., 115, f° 11^r B, franç. *sevrer*. On dit en latin classique *anas*, *anatis* sans affaiblissement et les provinces colonisées sous la République restent fidèles à ce vocalisme : sarde *anade*, espagnol *ánade*; en Italie au contraire, *anitra* fait concurrence à *anatra*; à Bergame, *anedra* seul est usité, cf. Gröber, *Arch. Lat. Lex.*, I, 240. On peut comparer des cas tels que *fāticanus* à côté de *fāticinus* en latin classique. Nous avons relevé, sur une sébille du musée de Crefeld, cotée Dr. 24 et trouvée à Grimlingshausen, le nom de SENICIO où l'on peut voir un affaiblissement analogique de *e* médial en *i* avec plus de vraisemblance peut-être qu'une action phonétique de la gutturale sur la voyelle précédente. C'est dans le même ordre de faits qu'ils convient, d'après nous, de ranger des formes telles que

1. La même analogie s'étend bientôt même à *sumus* que déjà Auguste prononçait *simus*, mais cette forme ne se répand réellement en Italie que vers le temps de Vespasien, cf. *simvs*, CIL. IX, 3473, etc. De là est sortie, croyons-nous, la fusion partielle du subjonctif et de l'indicatif en Italie : *sīs* ou *sīēs* « tu es », puis **se* + *i* analogique, dial. *se*, *sīi*; vient ensuite la refonte de la première personne du pluriel, *siāmo*, sur le subjonctif *siem* conjugué analogiquement d'après le futur-optatif *fiem*, *fiās*, *fiāmus*, soit **siāmo(s)*. On connaît la prodigieuse fortune de cette flexion dans le toscan classique.

fauitor, *fabisor* pour *fautor*, formes relevées dans les glossaires par le regretté Löwe, *Arch. Lat. Lex.*, I, 31; *fautor* fait l'effet d'une forme vulgaire au même titre que *auca* en regard de *auica*; on croit bien faire en forgeant *fauitor*. On a refait de la même manière et dès une époque ancienne le participé *mōtus* en *mouitus*, confirmé par le sarde *moffitu*.

Une forme intéressante précisément par sa date relativement récente et son caractère presque savant, est la forme *Euladius* pour *Eulalius* Εὐλάλιος, nom de deux évêques de Nevers, dont l'un vivait, paraît-il, dans le courant du VI^e siècle. Je dois cette intéressante observation à l'obligeance de M. Thomas, l'éminent professeur de la Sorbonne, qui ajoute que « *-dius* pour *-lius* dans les noms grecs paraît être relativement ancien dans le latin des Gaules¹. » Nous surprenons ici sur le fait, d'après notre opinion personnelle, l'hésitation séculaire de la prononciation vulgaire entre le suffixe latin *-ilius* et le suffixe italique *-idius*, comme par exemple dans l'italien *Emidio* pour *Emilio*. C'est, comme on sait, une particularité du sabin et des dialectes sabelliques en général de présenter *d* pour *l* latin, comme on a *dīngua* signalé par Marius Victorinus à côté de *lingua*, cf. goth. *tuggo*; *Kapitodium*, d'après le même grammairien, est l'ancienne forme de *Capitolium*; *calamitas* a été rattaché avec raison au radical de *cadō*; *calūcus*: *cadūcus* est expliqué comme un sabinisme par Seymour Conway, cf. aussi *oleō*: *odor*, espagn. *olor*; *Nouesede* sur l'inscription marse du lac Fucin, en latin *nouēnsilēs*, etc. Les noms propres sabelliques en *-dius* abondent dans l'histoire et sur les inscriptions: *Amaredius*, *Appacdius*, *Decumedi*, *Norcelledius*, *Numiedius*, *Pappedius*, *Pompedius*, etc., cf. Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 347; *Fabidi* *Modius*, de Réate, fondateur de Cures d'après Denys d'Halicarnasse, II, 48. Les formes latines étaient *Amarilius* ou *Amarillius*, *Pompilius* et plutôt encore *Quintilius*, *Vitellius*, nom sabin d'après Suétone, *Vitel.*, I, cf. *Vettedius*, etc. De même *Aemedius* était la forme italique, *Aemilius* la forme latine, et par analogie *Eulalius* fut articulé *Euladius*. Le napolitain *tiepolo*, vulgairement *tepidu* pour *tepidus*, présente également quelque chose de semblable.

1. D'autre part *Gilius*, *Gilles* pour *Aegidius* est, d'après une remarque de M. Thomas, beaucoup trop récent pour pouvoir trouver place ici.

Ces exemples montrent d'une façon extrêmement nette à notre avis le caractère artificiel qui a présidé aux restaurations littéraires dans l'idiome parlé de l'empire romain.

Quatrième période : Décomposition du latin vulgaire impérial. — A partir de la fin des Antonins environ et surtout à partir du iv^e siècle jusqu'à la chute de l'Empire et au delà.

§ 133. — L'unité réalisée plus ou moins complètement dans les deux premiers siècles, ne se maintint que tant que le latin littéraire fut assez fort pour imposer et conserver lui-même sa propre tradition.

Du jour où, avec la puissance romaine qui décline et chancelle, le prestige de la langue fut atteint, du jour où les provinces commencèrent à s'éveiller peu à peu, en face du gouvernement central affaibli, à une vie politique et administrative plus personnelle et plus autonome, l'unité du latin vulgaire fut de nouveau entamée et dissoute. Les peuples barbares, romanisés entre temps par la colonisation romaine, contribuent largement de leur côté à cette ruine de l'unité linguistique de l'Empire ; car ils se sont à présent suffisamment assimilés la langue latine, ils en ont pris suffisamment conscience pour en faire leur idiome naturel, leur langage propre, et ils la développent librement et spontanément en dialectes de plus en plus caractérisés, de plus en plus éloignés de la langue officielle. Dès lors celle-ci, menacée et débordée de toutes parts, n'est plus capable de contenir cette immense fermentation de dialectes et de langues nouvelles qui germe et s'élève partout autour d'elle ; bientôt les digues de la tradition classique sont rompues et le latin littéraire succombe enfin définitivement en tant que langue vivante. Lorsque Constantin, en 329, abandonne Rome pour Constantinople et transporte en Orient le siège de l'Empire, il semble qu'il y ait dans cette retraite vers la Grèce et l'Asie comme un premier aveu de cette impuissance à maintenir plus longtemps l'unité du monde latin ; il y a là en tout cas une rupture décisive avec la politique ancienne, un abandon avoué des traditions historiques de Rome, un consentement tacite à livrer l'Occident à ses propres destinées et à des civilisations nouvelles. Théodose, en 395, ne fera que confirmer l'irrévocable division de l'Empire.

Dès ce moment, les langues romanes sont en germe et s'accusent par des traits de plus en plus nets ; enfin en 476, lorsqu'Odoacre détruit l'Empire d'Occident et fonde le Royaume d'Italie, on peut dire que la langue latine a vécu, et c'est le roman qui commence avec la rupture de l'unité politique, « von dem Zeitpunkt des Erlöschens des Gefühls für die Zusammengehörigkeit » d'après l'expression de Gröber, *Arch. lat. Lex.*, I, 44. Les diplomes, qui remontent en France à l'année 528, en Italie à 513, en Espagne à 747, nous offrent, avec le matériel épigraphique, les premières sources directes de l'histoire des langues romanes après la chute de l'Empire romain ¹.

1. Gröber, *Arch. Lat. Lex.*, I, 45, s'est efforcé de préciser les dates où cessent, dans chaque pays, toutes relations avec le pouvoir central et la cour de Constantinople. C'est ainsi que la France est entièrement détachée de tout lien avec l'Empire romain en 538, l'Espagne entre les années 615-623, l'Italie en 650 lorsque l'Empereur abandonne les derniers îlots de population romaine qui, dans l'ancien Empire d'Occident, relevaient encore de son autorité.

INDEX

[Les formes épigraphiques sont imprimées en PETITES CAPITALES, excepté dans les langues qui ne nous sont connues que par les inscriptions ; — les mots de la langue ancienne sont en romain ordinaire, ceux de la langue nouvelle ainsi que les formes classiques et littéraires sont en *italiques* ; les formes exclusivement vulgaires sont précédées du signe † et celles d'entre elles qui ne sont attestées que par les grammairiens ou les glossaires sont de plus imprimées en caractères romains ; — les formes vulgaires non attestées et scientifiquement reconstruites sont indiquées par le signe * ; — enfin le signe || désigne les formes dialectales et le signe ? les formes douteuses.

Les formes vulgaires attestées sont orthographiées suivant l'usage classique ; seules, les formes reconstruites sont en orthographe phonétique.

Indépendamment des formes du latin vulgaire, les dérivés romans ne sont mentionnés que s'ils donnent lieu à des observations spéciales.

Les chiffres renvoient aux pages de l'ouvrage ; le signe == doit toujours se lire : « provenant de ».]

LANGUES ANCIENNES DE L'ITALIE

Étrusque.

Les lettres *k* et *c*, 305 ; valeur du *v* (*f*, *b*), 245 ; le *z*, 245 ; *l*, 278 ; -s- intervocalique, 257 ; groupe *pt*, 314. — *Vocabulaire* : erce, 311 ; Vulsine, Vuisine, 278.

Celtique.

Inscription de Tuder, 212. Groupe *pt*, 314; -s final, 226. Nom. Voc. plur. en -ī et -ōs, 213.

Grec.

Emprunts latins et romans, 45, 285. Le grec d'Otrante, 45. Chute de -γ- (dial.), 312. Nomin. sing. en -εῖς, -ις, -ι, 285. — *Vocabulaire*: -ῖς, -ῖς (romainq.), 285; || ἰών, 312; † πᾶλλοι, 305.

Messapien et Albanais.

Diphthongue *ao*; sa réduction à *o*, 275. — Albanais *kore*, 25.

LANGUES ITALIQUES

Prononciation de *v*, 271; *kl*, *cl* = *tl*, 313; nom. plur. et dat. abl. plur. en italique primitif, 205, 218.

Latin.

Indécisions de la chronologie, 265.

LEXIQUE ET DIALECTES: Influences et emprunts étrusques, 108, 113, 162, 245, 311; *f v b* dans les emprunts étrusques, 245; — empr. grecs, 178, 187; — osco-ombr., 17, 49, 52, 117, 206, 223, 251, 256; — falisques, 280, 283; — celtiques, 6, 75, 211; *ou* et *eu* dans les mots celtiques, 78; — germaniques et slaves, 189, 191; *ke ki* germ., 291; *w* germ., 291; *au*, *ou* germ., 168. — Influences littéraires, 167, 168, 304, 318; les écoles, 169, 174, 176; l'Église, 166.

Les dialectes, 261, 267; le latin des armées, 258. — Latin d'Italie, 249, 255, 267; latin de Préneste, 181; latin de la Cisalpine, 176; latin des Gaules, 175, 247, 250, 251; latin d'Espagne, 243, 250; latin d'Afrique, 243, 288; latin de Rhétie, 175, 225; latin de Dacie, 175, 248, 257, 260, 292. — Échanges entre les dialectes, 261, 268; sardinismes, rhétismes, hispanismes en Dacie, 262, 263; provincialismes à Rome, 269.

Inscriptions de Duenos et de Palestrina, 47; inscr. des Furii et des Scipions, 182; lex uicana Furfensis, 207.

PHONÉTIQUE : Chronologie des faits phonétiques, 273. Transcription des aspirées grecques, 305; valeur de *o* grec, 187. Les lettres claudiennes, 245. Gémiation des consonnes, 303; gém. des voyelles, 114; *l* longa, 308; *i* pingue, 114.

Voyelles : *ü*, *y*, 84; *ā* = *ē*, *ō*, 264; *jē* = *jā*-, 263; *u* et *i* en hiatus, 288; échanges entre *o* et *u* : *o o u*, 184, 187, 188, 193; *-uos*, *-uom* (Gaule), 187; *ī* = *ē*, 73, 78, 79, 117; *ē* = *ei*, *ī*, 120, 131; *ae*, 15, 114, 115, 128; *ū* = *ō*, 118, 132; *ū* = *oe*, 159; *ou* vulg. : *u* class., 287; *au*, 4, 122, 159, 163, 164, 275; *eu* = *eo*, *au* = *ao*, 195. — Syncope, 190, 307; affaiblissement des médiales, 188, 319; recomposition, 319; abrègement, 307.

Semi-voyelles : *i*, 265, 288, 295; *u*, *v*, *b*, 271, 272; gémiation devant *i*, *u*, 295; *ru* *rb*, *bu* *lb*, 269, 271; *dī*, *du*, 295, 308; *gi*, 308; *ci*, *ti*, 294.

Consonnes : *b* = *f*, 274; *t* et *l'*, 162, 276; *h* (Sard.), 42; *d* : *l*, 320; douces = fortes, 273; résistance au rhotacisme, 257, 283. — Les finales : *-s*, 176; *-m*, 176, 182; *-r*, 46, 239; *-d*, 134; *-t*, 274. — Les gutturales : *q* *k* *c*, 304; *c* = *qu*, 303; *ć*, *ś*, *ts*, *ph*, *s*, *z*, 37, 289, 291, 293, 295, 299, 302, 306; *né* *ré* = *ng* *rg* (dial.), 310; *g*, *ǵ*, *j*, 308, 311; *ct*, *h't* : *qt*, *tt*, 82, 313, 314, 316; *pt*, 317. — Groupes *cl*, *cr* = *tl*, *tr*, 294, 312, 313; *cl* = *cr*-, 282; *nt* = *lt*, 278; *sl*, 313.

MORPHOLOGIE : Nom et pronom : Le genre, 200, 283; plur. neut. pour le sing., 177; disparition du neut., 198. — Nom. sing. en *-o*, 180; en *-us* (Transalp.), 232; en *-er*, *-el*, *-ar*, 201, 251; nom. sing. syncopés, 49, 201; nom. sing. refaits sur l'acc., 203, 204; nom. acc. sing. en *-īs*, *-īm*; *-ūs*, *-ūm*, 180, 191, 283, 285. — Gén. sing. en *-ū* (Apulie), 80; en *-us*, 152; en *-ōs*, 50; en *-uis*, 50; en *-ās*, *-ā*, 206; en *-aes*, 218. — Dat. sing. en *-ō* (dial.), 282; en *-ē*, 131, 152. — Nom. plur. en *-ī* : *-ae*, 80, 205, 223; en *-ōs* : *-ās*, 206, 210; en *-ī* : *-ās* (Transalp.), 80, 212, 214, 232; en *-ī*, *-ōs* : *-ae*, *-ās* (Rhét.), 226; en *-eis*, *-ī(s)*, 80, 215, 217; en *-aes*, 218; nom. *-ī* : acc. *-ēs* (Transalp.), 208. — Dat. abl. plur., 39, 218. — Gén. plur. en *-ōm*, 233; en *-ōro* (Gaule), 42, 234, 247. — Neutres en *-us*, 197; neut. plur. en *-ae* (Ital., Dac.), 198; en *-ora*, 11. — Fusion des th. en *u-* et en *o-*, 186. — Comparatif en *-ior* (Gaule), 234, 252; *ā* régime du comp., 81. — Dat. gén. pronom. en *-uī*, *-eī* : *-ūius*, *-ēius*, 12, 26, 40, 150.

Verbe : Désinences *-eris* : *-ere*, 178 ; *-tis* : *-te*, 178 ; *-ent* : *-unt*, 150. — Imparf. en *-ēa*, *-īa*, 3. — Plus-que-parf. indic. imparf. et parf. subj., 247 ; impérat. négatif, 248.

÷ acupatio, 160.
 * *aiuno*, 264.
al-, 276.
ālis, alid, 23, 284.
amb, am, 239.
anate, * *anite*, 319.
 * *apiura*, 307.
 || *arger*, 246.
 ÷ *-ārī*, *-ārio*, 285.
āsa, 51.
 ÷ *ascla*, 313.
assula, 313.
 ASTANTE-CIVIBVS, 218.
ater (diēs), 277.
āter, 273.
 * *aucido*, 162.

÷ *beber*, 5.
 * *berbahto*, 271.
 ÷ *berber*, * *berbiçe*, 160, 271.
bitūmen, 52.
bōs, 52.
būcētum, 120.

caballus, 76.
calamitās, 320.
 ÷ *caluco*, 320.
 ÷ *capedulū*, 274.
 ÷ *caret* « il faut », 156.
 ÷ *casinum*, 283.
 || *casnar*, 283.
 ÷ *catel*, 251.
cauda, 160.
celeber, 178.
celtis, 77.
 || *cesna*, 282.
 CESQVET, 304.

cīci, 22.
cicinus, 50.
 CINCTIVS, 303.
 CIS, 304.
 ÷ *clingo*, 282.
 || *clustrum*, 282.
 || *coenāclum*, 246.
 ÷ *colobra*, 191.
 * *colltello*, || * *cortello*, 190.
combennōnēs, 77.
 ÷ *compero*, 319.
 CONDVMNARI, 251.
 CONFLOVONT, 287.
 ÷ *conōsco*, 318.
 CONSACRATVM, 319.
 * *cornacla*, * *cornicla*, 161.
 COUS, || * *covo*, 24, 244.
 CRASSIFES, 162.
 || * *cucuta*, 22.
culter, 77.
 ÷ *cumba*, 282.
 ÷ *cuntellus*, 278.

DEKEMBER, 305.
 ÷ *deminco*, 311.
Digentia, 283.
 || * *dihurio*, 288.
 ÷ *dingua*, 320.
 || *-dius*, 320.
 DOLVS, 201.
 ÷ *domōs*, 186.
dracuma, 50.
 ÷ *dublicius*, 273.
 * *domnare*, 251.

÷ *eccum*, 4.
 ÷ *eiumat*, 264.

*eo, 311.
 †ergenna, 311.
 *eru, 285.
 essedum, 77.
 †Euladius, 320.

FACITVD, 133.
 †falandu, 162.
 falae, 162.
 ||Falēsia, 257.
 †famel, 252.
 fāticanus, 319.
 FATVM, 317.
 faucēs, 160.
 faucō, 161.
 †fauitor. †fauisor, 320.
 faxit, 246.
 vhevoked, 47.
 feruō, feruō, 271.
 fiber, 5.
 †fiscla, 313.
 -*flo, 253.
 FLOVIO, FLVIO, 188, 287.
 flūidus, 288.
 ||flūsāris, 257.
 fonte, †funte, 190.
 forceps, 162.
 forfer, 162.
 fornāx, 162, 194.
 fornix, 162.
 forper, 162.
 fortax, 162.
 foueo, 161.
 FRIDA, 307.
 frondēs, †frundēs, 190.
 fructus, 12.
 †fuma, 283.
 furnus, 162, 194.

GEIVNA, 308.
 †Gilius, 320.

||*gincica, 311.
 Girāingena, 49.
 GYMANA, 280.
 ||haba, 280, 283.
 ||*hafio, *habio, 256.
 ||*hēbī, 256.
 hūc, 27.
 HMINIS, 50.
 HONO, 201.
 hostis, 8.

iāiūnus, 264.
 Iānus, 186, 263.
 *-ice, 160.
 †iēnnārius, 263.
 iēūnus, 264.
 IMPERACRIX, 313.
 *-ine, 262.
 intēgra, 8.
 ipse, 27, 156.
 †isse, isso, 156.
 iste, 27.
 †iunio, 264.
 †iuorgiis, 308.
 IVRIA, 308.

Kapitodium, 320.

†lattuca, 318.
 †leber, 120.
 LITO, 317.
 †loquor alicuī, 80.
 *loro, 42.

māior, 310.
 †maledicō aliquem, 81.
 †meliosa, 253.
 MESERVm, 234.
 METIO, 181.
 †mita, 119.

† *mouitus*, 320.

||* *multo*, 193, 278.

* *murice*, 160.

MSHCTILIE, 303.

nē, nī, 118.

† *nec, necdum*, 119.

† *netura*, 317.

† *nōscum*, 218.

* *nūdo*, 244.

||* *nunta*, 262.

† *obaudio*, 161.

oboediō, 159.

† *obsorsio*, 317.

offa, 295.

||* *olpre*, 320.

OMNIORVM, 234.

† *oricla*, 4, 160.

† *ōrum*, 4, 37, 160, 164, 275.

† *ossior*, 298.

* *-ouio*, 287.

PAΘE, PAZE, 290.

† *paupera*, 202.

||* *pattor*, 262.

pēior, * *pejo*, 295, 308.

† *per*, 239.

† *pescla*, *pesclus*, *pestlum*, 313.

pessulum, 313.

petorritum, 76.

PIVC, 303.

||* *ploja, pluja*, 288.

† *plouere*, 287.

† *plūriōrēs*, 252.

plūs miser, 8.

† *plusimi*, 252.

||* *plusores*, 253.

||* *plūvere*, 289.

* *polus*, 189.

pōne, 9.

* *por*, 239.

posimērium, 120.

† *post*, * *posteis*, 8.

||* *poteo*, 256.

praescripta, 170.

-pse, 156.

pulcher, 305.

pūlegium, prlēium, 308.

QVESQVENTI, 303.

quirquir, 220.

quisque, 238.

RIX, RIGNA, 77, 78, 120.

ruō, 287.

-s, 177.

saburra, 245.

† *Salacia*, 303.

* *salvato*, 270.

sanguen, † *sangue*, † *san-*
guine, 203.

sapsa, 157.

Sauō, Safō, 245.

† *saures*, 161.

† *sauricaria*, 161.

SCALAS (nom. pl.), 207.

* *scuiro*, 307.

SCRIPTES (acc. pl.), 217.

SCRITVS, 317.

† *scultam*, 317.

SENATOVS, 78.

SENICIO, 319.

† *sēpero*, 319.

sepulchrum, 306.

† *sestilis*, 303.

† *siela*, 313.

silua, 270.

† *simus* (indic.), 319.

|| *sinātus*, 119.

| | |
|--|-----------------------------|
| <i>sōdēs</i> , 160. | <i>Trōingena</i> , 49. |
| <i>sollus</i> , 49. | <i>-tūdō</i> , 274. |
| <i>sōrix</i> , † <i>saurix</i> , 160. | † <i>uebrinum</i> , 6. |
| souo, † <i>souo</i> , * <i>sū</i> , 287. | † <i>ueclus</i> , 313. |
| † <i>stignum</i> , † <i>tignum</i> , 6. | VECOS, VEIC(o), 131. |
| <i>suāuis</i> , 295. | <i>uerēdus</i> , 76. |
| <i>subtilis</i> , 121. | <i>Verrēs</i> , 284. |
| † <i>subulo</i> , 245. | <i>uertagus</i> , 76. |
| * <i>sućdo</i> , * <i>sudćo</i> , 307. | * <i>vidova</i> , 287. |
| <i>sulte</i> , 178. | † <i>uiclus</i> , 251. |
| * <i>-tade</i> , 274. | VIGSIT, VISSIT, 315. |
| TASEN, 302. | uiocūrus, 49. |
| teccina, 50. | <i>uīs</i> (nom. pl.), 282. |
| <i>tēmō</i> , * <i>timone</i> , 79. | † <i>uitel</i> , 251. |
| touo, † <i>touo</i> , † * <i>tū</i> , 287. | VITORIA, 316. |
| † <i>triquedra</i> , 273. | <i>Vstica</i> , 187. |
| TRIRESMIS, 215. | |

Falisque.

Inscriptions de Falerii ueteres et de Falerii noui, 122. — *Grammaire*: *h* = *f*, 280, 283; *g* = *c*-, 280; *-r*, 222; *-s*, 179; nom. sing. en *-o*, 180. — *Vocabulaire*: *concaptum*, 319; *zenatuo*, 246.

Sabin.

Diphthongue *au*, 283; *l*: *d*, 297; *-s*-, 257; *s* = *di*, 297.

| | |
|-------------------------|-------------------------------|
| † <i>ausum</i> , 257. | <i>horetum</i> , 121. |
| † <i>falacer</i> , 312. | † <i>Lebasium</i> , 120, 121. |
| † <i>fasena</i> , 257. | Poimunie, 297. |
| <i>flusare</i> , 257. | † <i>σχας</i> , 297. |

Marse et Marrucin.

| | |
|------------------------|-------------------------|
| <i>Cerie</i> , 300. | <i>poleenis</i> , 119. |
| <i>cetur</i> , 300. | <i>regen(a)</i> , 119. |
| <i>-ine</i> , 262. | <i>uenalinam</i> , 130. |
| <i>Nouesede</i> , 320. | |

Pélignien.

Inscription Herentas, 103; épitaphe de C. Annaes, 221. Influences latines, 129. — Chute de *-s*, 221; *-o* et *-u*, 192.

| | |
|-----------------|---------------|
| aetate, 129. | incubat, 130. |
| casnar, 283. | lexe, 178. |
| -cirix, 312. | Popdis, 297. |
| eite, 178. | puclois, 313. |
| empratois, 130. | suois, 130. |

Osque.

Inscription de Flore, 116; inscriptions de Pompéi, 116, 135; Table de Bantia, 140. Influences latines, 134, 316. Gémiation, 277, 296. — *Voyelles*: *ol-*, 192; *u* = *o*, 194, 262; *-o* et *-u*, 192, 193; *-ō*, 197. — *Consonnes*: Échanges entre douces et fortes, 256, 273; aspiration des fortes, 256; chute de *h*, 317; *t*, 277; *-s*, 179. Les gutturales: *j* = *g*, 309; *ki*, *ti*, *di*, 295, 296; groupes *kt* et *pt*, 314. — *Morphologie*: Thèmes en *-u*, 187; nom. plur. en *-ās*; *-ūs* (*-os*), 205, 218.

| | |
|--|------------------------------------|
| aidil, 135. | <i>ligis</i> , 309. |
| alttrei, <i>altrei</i> , <i>atrud</i> , 277. | <i>mais</i> , <i>mainas</i> , 309. |
| <i>amprufid</i> , 194. | <i>meddixrud</i> , 296. |
| ⲁⲩⲁⲗⲁⲩⲁⲩ, 45. | <i>neip</i> , <i>nep</i> , 118. |
| <i>angetuzet</i> , <i>angitu...</i> , 309. | <i>nepis</i> , <i>nepon</i> , 118. |
| degetasis, <i>deketasiui</i> , 274, 283. | Numeriis, 134. |
| ? <i>deiuatuns</i> , 143. | * <i>ohtraf(r)i-</i> , 117. |
| eestint, 317. | ? <i>uiniveresim</i> , 135. |
| embratur, 273. | ultiumam, 194. |
| essuf, <i>esuf</i> , 156. | peesslūm, pestlūm, 313. |
| <i>facus</i> , 135, 143. | <i>post</i> , <i>pustin</i> , 9. |
| fakiiad, 296. | <i>praefucus</i> , 135, 251, 316. |
| ÷ famel, 252. | <i>sipus</i> , 135. |
| fifkus, 256. | <i>tanginud</i> , 309. |
| <i>hipid</i> , 256. | terūm, teras, 283. |
| -ine, 262. | ⲉⲩⲧⲁⲩⲁⲩ, 246. |
| | <i>zicolo-</i> , 143. |

Aurunque et Volsque.

Inscription de Vellétri, 105. Le son *é*, 298. — *Vocabulaire* : Aurunkad, 102; *facia*, 298.

Ombrien.

Tables Eugubines, 106; inscription d'Assisium, 124. Influences celtiques, 76; influences sabines, 297; influences latines, 199, 301, 317. Gémiation, 301. — *Voyelles* : *o(l)*-, 192; *o* : *o* : *u*, 194; -*o(m)* = -*um*, 187, 192; *o* = *u*, 187, 194; *o* atone, 194. — *Consonnes* : Adoucissement des fortes, 273; chute de *h*, 315; *t* et *l*, *i*, 277; -*s* et -*r*, 46, 220, 222, 239. Les gutturales : *é*, *é*, 297, 301, 302, 306; hésitations entre *k* : *é*; *c*, *s* : *é*, 297, 301, 302; *k*, 298; *j* = *é*, 309; chute de -*g*-, 311; groupes *kt* et *pt*, 314. — *Morphologie* : Thèmes en -*u*, 187; nom. plur. en -*ās*, -*ā(r)* : -*ūs*, -*ū(r)*, -*ō(r)*, 205, 218; plur. neut. en -*or*, -*of*, 199; 2^e sing. en -*i*, 222.

adro, *adrer*, 273.

cehefi, 301.

||*cisterno*, 298.

conegos, 312.

crinyatro, *krenkatrum*, 282.

curnaco, 162.

dupla, 273.

essu, *isoc*, 156.

fato, 315, 317.

fiktu, 315.

Fiso, 297.

labuscom, *lapuscom*, 274.

-*ine*, 262.

louinam, *liouina*, 311.

motar, 192, 277.

ninctu, 315.

per, 238.

post, *pustin*, 9.

Puemune, 297.

Pupdikes, 297.

||*puplece*, 298.

screihtor, 210.

sepse, 157.

seso, 157.

tettome, 317.

touer, *tuer*, 287.

Vesuna, 76.

Vofio, 245.

Voisiener, 278.

LANGUES ROMANES

Italien.

Voyelles : *u* = *o*, 163; *au*, 159, 163, 164; *uo* = *au* (dial.),

275; *al, ol* = *au*, 162, 283; *-u* et *-o* (dial.), 196; *ū, ö* (dial.), 213; voyelles épheleystiques, 224. — *Consonnes*: *rr, rb*, 270; *t* et *l*, 278; *tī, cī*, 296, 300; *rdī*, 308. Adoucissement des fortes, 273; *-s*, 224, 230; *z*, 246; *nc* = *ng* (dial.), 310; *c* = *qu* (dial.), 293. — *Morphologie*: Plur. neut., 198, 199; 2^e sing. *-i*, 222, 229, 230; 1^{er} plur. *-iamo*, 319; parf. en *-atte* (dial.), 117, 256; impératif négatif, 248.

| | |
|----------------------------------|--|
| <i>abbi</i> , 257. | <i>nuotare</i> , 162. |
| <i>alcidere, ancidere</i> , 162. | <i>olcidere</i> , 162. |
| <i>Alfidenā</i> , 283. | <i>orecchio</i> , 5, 163, 199. |
| <i>al'tro, aittro</i> , 278. | <i>oregie</i> , 5. |
| <i>anatra, anitra</i> , 319. | <i>osteria</i> , 8. |
| <i>andro</i> , 278. | <i>pozzu</i> , 256. |
| <i>Assisi</i> , 283. | <i>rovina</i> , 287. |
| <i>attrufe</i> , 117, 257. | <i>rubare</i> , 163. |
| <i>auregla</i> , 5. | <i>savorra</i> , 245. |
| <i>auru</i> , 275. | <i>sei</i> , <i>se, si</i> , 319. |
| <i>bevero</i> , 6. | <i>servire</i> , 270. |
| <i>Chiusi</i> , 283. | <i>sozzo</i> , 307. |
| <i>cornacchia</i> , 161. | <i>stetti</i> , 117. |
| <i>crai</i> , 230. | <i>-tade</i> , 274. |
| <i>ebbi</i> , 256. | <i>tepulu</i> , 320. |
| <i>Emidio</i> , 320. | <i>tre</i> , 230. |
| <i>feva, fea</i> , 112, 256. | <i>uccello</i> , <i>ugello</i> , 163. |
| <i>le</i> (plur. neut.), 198. | <i>uoro</i> , 163. |
| <i>lero</i> , 286. | <i>urija</i> , 5. |
| <i>luogo</i> , 200. | <i>vecchio</i> , 251. |
| <i>mezzo</i> , 295. | <i>roi</i> , 230. |
| <i>noi</i> , 230. | <i>zavorra</i> , 245. |

Sarde.

Influences italiennes, 309. — *Voyelles*: *u* = *o*, 190; *-u* et *-o*, 191, 196; voyelles épheleystiques, 224. — *Consonnes*: Durcissement des douces, 256; *h* = *f*, 280; *z*, *th*, *t* = *tī*, *cī*, 294, 296; *g* = *c*-, 280; *che, chī*, 294; *j* = *g*, 308; *nge*, 310; groupe *ct*, 314. — *Morphologie*: Imparfait du subjonctif, 248.

| | |
|-----------------------------|-------------------------------|
| <i>anāde</i> , 319. | <i>battor, battoro</i> , 262. |
| <i>atter, atteru</i> , 278. | <i>barrattu</i> , 271. |

| | |
|----------------------------------|--|
| <i>biju</i> , 251. | gollire, 280. |
| <i>bolimus</i> , 319. | gortellu, <i>gorteddu</i> , 190, 280. |
| <i>bođđiri</i> , 280. | (h)appit, <i>hapisit</i> , 256. |
| cherbinu, 270. | ispuncellare, 278. |
| <i>colora</i> , 191. | <i>moſſitu</i> , 320. |
| corbu, 270. | <i>muinare</i> , 308. |
| <i>cunone</i> , 196, 262. | oricla, <i>orija</i> , 4. |
| <i>dolu</i> , 201. | <i>pioza</i> , 288. |
| <i>domo</i> , 191. | <i>proja</i> , 288. |
| elier, 309. | rejer, 309. |
| -eri (<i>plur.</i> -eris), 191. | <i>sero</i> , 191. |
| freargiu, 117. | <i>soddu</i> , 191. |
| fruttora, 12. | suppultare, 190. |

Dalmate (Végliote).

Voyelles : *ua* = *o*, 288 ; *oi* = *u*, 288. — *Vocabulaire* : ploif, 288 ; pluája, 288 ; racle, 5.

Espagnol.

Phonétique : *u* = *o*, 278 ; -*o* et -*u* (dial.), 191 ; *ru*, 270 ; *rc* = *rg*, 310. — *Morphologie* : Parfait du subjonctif, 247.

| | |
|------------------------|--------------------------|
| <i>ánade</i> , 319. | frol, <i>flor</i> , 164. |
| <i>arcen</i> , 246. | <i>koto</i> , 161. |
| <i>ayun</i> , 264. | <i>milano</i> , 286. |
| <i>barbecho</i> , 271. | <i>para</i> , 239. |
| befre, 6. | <i>por</i> , 239. |
| <i>bibaro</i> , 6. | <i>yero</i> , 286. |
| <i>culebra</i> , 191. | <i>zahorra</i> , 245. |
| <i>encia</i> , 311. | |

Portugais.

Grammaire : *rv* = *rb*, 270 ; infinitif personnel, 248 ; impératif négatif, 248.

| | |
|----------------------|-----------------------|
| <i>afouto</i> , 161. | <i>orelha</i> , 4. |
| <i>bibaro</i> , 6. | <i>para</i> , 239. |
| <i>fulo</i> , 286. | poo, <i>pó</i> , 286. |
| <i>goro</i> , 286. | <i>por</i> , 239. |
| <i>jejum</i> , 264. | |

Catalan.

Formes empruntées, 44; 1^{re} sing. -o, 44; imparf. en -era, -iva (dial.), 44. — *Vocabulaire*: ||am, 239; feya, ||feva, 112.

Provençal.

| | |
|---------------------|------------------|
| abauzir, 161. | glazi, 284, 285. |
| aitre, aitant, 278. | ordi, 23, 295. |
| amb, am, 239. | vezoa, 287. |
| aucire, 162. | vibre, 6. |
| aurellia, 4. | |

Français.

Mots savants, 166. — *Voyelles*: o = o, 195; am = om atone, 251; ui = iu, 307; -u, 195; ù, 83; oi = ei, e, 74; u = au atone (dial.), 163. — *Consonnes*: rr, rb, 270; ti, ci, é, 299; rdi, 308; n = gn, 318; é = qu (dial.), 293, 302, 303. — *Morphologie*: Nom. et acc. plur., 209; plur. en -s, 202; impératif négatif, 248.

| | |
|----------------|-------------------------|
| ainz, 10. | orteil, 6. |
| al, 25, 285. | plusor, plusieurs, 252. |
| bièrra, 6. | por, pour, 239. |
| dommage, 251. | puis, 9. |
| falloir, 156. | roveret, 247. |
| fondette, 253. | s'entre-, 79. |
| gencire, 311. | timon, 79. |
| laurier, 37. | truffe, 117. |
| lo, 196. | reure, 287. |
| ocire, 162. | |

Rhétique.

Grammaire: u = e, 264; au, 163; -aus, 195; rr = rb, 270. — Nomin. sing. en -s, 227; pluriel, 227. — *Vocabulaire*: giün, 261; murisch, 160; orele, 5; reclo, 5; yagin, 264.

Roumain.

Voyelles: u = au, 159, 163; u = o, 163, 189, 194; o = u,

194; -u, 195. — *Consonnes*: *rh* = *ry*, 270; *tj*, *cj*, 299; *ç* = *qu*, 293; groupe *ct* (*qt*), 315. — *Morphologie*: 2^o sing. -*î*, 229, 230; parfait du subjonctif, 247; impératif négatif, 248.

ajună, 263.
brebenă, 271.
colb, 189.
-ine, 262.
noi, 230.
patru, 262.

popor, 248.
p(r)între, 239.
urechie, 5.
cădură, 287.
coî, 230.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|------------------|---------------|
| PRÉFACE. | Pages.
VII |
|------------------|---------------|

I

LE PROBLÈME DU LATIN VULGAIRE

| | |
|--|---|
| Aperçu historique sur la question du latin vulgaire. — Les formules chronologiques de Gröber; la <i>prisca latinitas</i> ; le latin des provinces. — Le vieux latin dialectal d'Italie. — Le principe de l'unité du latin vulgaire. — La méthode des reconstructions; distinction entre le roman et le latin vulgaire proprement dit; analyse de quelques exemples.. . . . | 1 |
|--|---|

II

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES ORIGINES ET LE DÉVELOPPEMENT DU LATIN VULGAIRE

| | |
|--|----|
| Examen critique des théories modernes; Pott et la <i>lingua franca</i> ; Fuchs et le <i>Volkstalein</i> ; Jordan et le <i>latin municipal</i> ; le latin des inscriptions; la théorie de Max Bonnet et les rapports du latin vulgaire avec la langue littéraire. — Le vieux latin dialectal de l'Italie et les langues italiques; la <i>peregrinitas italica</i> ; influences des dialectes italiques sur le latin littéraire. — Le latin dans les provinces; les prétendues langues mixtes. — Persistance des idiomes barbares; exemples de l'Espagne, de l'Etrurie, de la Messapie. — La romanisation des provinces. — Influences des idiomes barbares non italiques sur le latin des provinces; influences celtiques: vocabulaire, morphologie, syntaxe. — Caractère artificiel de la latinisation des provinces; l'unité linguistique de l'Empire. | 31 |
|--|----|

III

CONSTITUTION DU LATIN D'ITALIE

L'unification de la langue vulgaire et la disparition des anciens patois latino-italiques ; les patois combattus par la langue officielle. — La Guerre Sociale, date critique dans l'histoire du latin d'Italie. — Les anciens dialectes du Latium. — État des Italiotes avant la Guerre Sociale ; la latinisation de l'Italie. — Le latin chez les peuples sabello-lyguriens. — L'ombrien ; les Tables Eugubines et leur chronologie. — Persistance des dialectes osques ; survivances modernes. — Caractères du latin dialectal de l'Italie avant la Guerre Sociale ; l'Ombrie, le Picénum ; le latin de l'Italie du Nord. — Les anciens patois locaux chez les Péligniens, les Marses, les Vestins, dans l'Italie du Sud ; premières contaminations de l'osque par le latin. — La Guerre Sociale et ses résultats en Campanie, dans le Samnium et la Lucanie ; chronologie de la Table de Bantia. — Reppeuplement de l'Italie du Sud et ses conséquences linguistiques. — Constitution de la nationalité italique et unification du latin vulgaire d'Italie.

87

IV

RESTAURATIONS ET INFLUENCES LITTÉRAIRES

L'Italie et les provinces ; unification progressive de l'Empire. — Caractères du latin d'Italie ; effacement des traits dialectaux sous l'influence grandissante de la langue officielle ; histoire de la diphtongue *au* en latin vulgaire. — Comment s'est réalisée l'unité du latin vulgaire et comment elle s'est rompue. — Propagation de l'idiome littéraire et officiel ; les armées, l'administration civile, le régime des colonies, les écoles et leur influence ; théorie d'Eyssenhardt. — Chute et rétablissement de *-s* final ; les nomin. sing. en *-us*, *-o(s)*. — Fusion des thèmes en *-u* et en *-o* ; hésitations entre *o* et *o u* ; les dialectes : les survivances romanes ; application aux nomin. sing. en *-o(s)*. — Conséquences morphologiques de ces phénomènes : fusion du nomin. et de l'accus., du neutre et du masculin. — Analogie dans les autres déclinaisons. — Nomin. plur. fém. en *-ās*. — Histoire des nomin. plur. masc. en *-os*, en *-i* et en *-is* chez les populations celtiques, en Ombrie et généralement en Italie ; les féminin. en *-aes*. — Examen des faits dans le latin vulgaire de la Rhétie ; résumé des données linguistiques. — Restauration des nomin. plur. en *-ī* dans la Transalpine ; essai de restauration du génit. plur. et du comparatif.

151

V

LA LATINITÉ DES PROVINCES

Caractères et origines du latin des provinces. — Formules chronologiques ; le latin d'Afrique ; le latin d'Espagne ; appauvrissement progressif du système verbal. — Archaismes dans le latin des Gaules. — Survivances dialectales en Italie. — Situation particulière de la Dacie ; importations provinciales et échanges réciproques. . . 236

VI

ÉTABLISSEMENT D'UNE CHRONOLOGIE

Caractère complexe du latin vulgaire ; difficultés et hésitations de la chronologie ; essai d'une détermination chronologique et topographique du groupe *ry* ; le groupe *al-*, etc. — Établissement d'une méthode ; chronologie générale du latin vulgaire. — *Première période* : Formation des dialectes latino-italiques. — *Deuxième période* : Constitution du latin général d'Italie. Triomphes du vocalisme italique sur le vocalisme latin. Histoire des gutturales en latin vulgaire ; origine et chronologie de *c* ; groupes *ti* et *ci* ; témoignages historiques et épigraphiques. Histoire de *g*, *j* ; de *ng* ; le pronom *ego* ; les groupes *tr* *ll* *et*. — *Troisième période* : Unification du latin impérial. — *Quatrième période* : Décomposition du latin vulgaire impérial. 266

INDEX. 323

1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

The image shows the front cover of a book. The cover is decorated with a traditional marbled paper pattern, often called a 'stone' or 'shell' pattern, featuring swirling veins of dark brown, reddish-brown, and yellowish-gold against a light tan background. A small, rectangular, off-white paper label is affixed to the upper center of the cover. The label has the text 'STANFORD UNIVERSITY LIBRARY' printed in a simple, black, sans-serif font. The edges of the book cover appear slightly worn, and the overall lighting is even, highlighting the texture of the marbled paper.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

Stanford University Libraries



3 6105 024 412 780

07 10 82

NOV 9 82

Stanford University Library
Stanford, California

In order that others may use this book
please return it as soon as possible, but
not later than the date due.

